UNIVERSITY OF ARIZONA
39001028538315

UNIVERSITY
OF
ARIZONA
LIBRARY

This Volume
Presented to the Library
by

Joseph Rubinstein '29
in memory of
Meyer Rubinstein

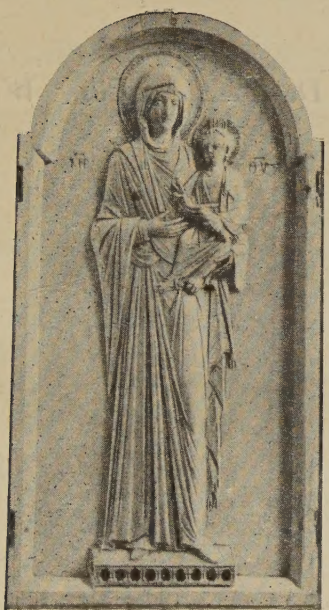
BYZANTION

BYZANTION

REVUE INTERNATIONALE DES ÉTUDES BYZANTINES

TOME V (1929)

FASCICULE I



PUBLIÉ PAR

PAUL GRAINDOR ET HENRI GRÉGOIRE

PARIS
ÉDOUARD CHAMPION
Quai Malaquais

BRUXELLES
SECRÉTARIAT DE LA REVUE
rue de Berlaimont, 13

1930

Des presses de J. De Meester et Fils, Wetteren (Belgique)

944.5
P944
v.5
1909

HERRN PROF. DR. AUGUST HEISENBERG

UND DEM

MITTEL- UND NEUGRIECHISCHEN SEMINAR

DER UNIVERSITÄT MÜNCHEN

IN AUFRICHTIGER HULDIGUNG

UND

DANKBARER ERINNERUNG

ZUGEEIGNET.

62/3-G

LE " CORPUS BRUXELLENSE „

Alle byzantinischen Historiker übersetzen...
Doch keine Uebersetzung ohne Kommentar...
ERNST GERLAND.

Le 1er janvier 1930, la rédaction de la revue Byzantion a envoyé à une centaine de philologues une circulaire dont voici les parties essentielles.

La direction de la revue Byzantion *a conçu le vaste projet d'une réédition des historiens et chroniqueurs byzantins, ainsi que des principaux textes hagiographiques grecs ayant une valeur historique. Elle a, grâce à l'intervention de généreux donateurs, parmi lesquels M. A. E. Bénakis, d'Athènes, trouvé les fonds nécessaires à cette entreprise. Avant d'en établir le plan détaillé, la direction de* Byzantion *serait heureuse de s'associer le plus grand nombre possible de philologues et d'historiens, et de profiter de leurs conseils éclairés. Nous vous prions donc, cher collègue, de nous dire si nous pouvons compter sur votre appui, et en particulier si vous êtes disposé à nous confier l'édition d'un texte historique préparé par vos soins. Dès à présent nous avons obtenu le concours de plusieurs savants, et nous pouvons annoncer la publication assez prochaine de la* Chronographie *de Pachymère, dont s'est chargé le R. P. V. Laurent, des Augustins de l'Assomption. Ce texte formerait le premier volume de notre* Corpus Bruxellense : *car nous espérons que nos collaborateurs comprendront notre désir de faire paraître en Belgique, et d'inaugurer en cette année jubilaire* 1930, *une des collections qui remplaceront peu à peu les* Byzantines *du Louvre et de Bonn.*

Nos éditions comporteront en général :

1° *une introduction, à la fois biographique, historique et et critique, c'est-à-dire relative à l'établissement du texte ;*

2° *le texte avec apparat critique ;*

3° *une traduction en langue française, allemande, anglaise ou italienne ;*

4° *un commentaire plus ou moins succinct (notes au bas des pages et notes complémentaires à la fin du volume) ;*

5° *des* indices *très complets.*

Dès que nous aurons reçu un certain nombre de réponses à la présente circulaire, nous provoquerons la constitution d'un comité international de contrôle. sur la composition duquel nous serions heureux d'avoir votre opinion.

La plupart des savants consultés ont répondu avec enthousiasme à nos suggestions ; les R R. P P. H. Delehaye et P. Peeters, Bollandistes, MM. Franz Cumont, Bidez et Delatte, M. Henri Pirenne, nos savants compatriotes, nous ont manifesté, à cette occasion, une sympathie qui nous a vivement touchés. Et, dans son assemblée plénière du 11 mai 1930, la Société belge pour le progrès des études philologiques et historiques (MM. A. Vogt et Zuretti étaient présents), a fait des vœux cordiaux pour la réussite de l'entreprise.

Nous regrettons de ne pouvoir publier les lettres particulièrement cordiales de MM. R. Dawkins et I. C. Bell, auxquels s'est associé oralement, au cours d'une entrevue récente. M. Norman Baynes ; de M. D. C. Hesseling ; de MM. Gerland, Fr. Diekamp et Soyter ; de M. Nicolas Festa ; de M. l'abbé Vogt ; de M. Vasile Grecu ; de M. Phédon Koukoulès, de M.E. Darkô ; de M l'abbé F. Dvornik ; de M. Nicolau d'Olwer. Quant aux savants français, nos projets leur ont été communiqués oralement au cours d'entretiens que M. Henri Grégoire a eus récemment à Paris avec M. Charles Diehl, M. Gabriel Millet, Mlle Germaine Rouillard.

Celle-ci a eu l'amabilité de convoquer à ce propos, dans une salle de l'École des Hautes-Études, une assemblée à laquelle

assistaient quelques jeunes philologues français et étrangers, capables de s'intéresser à l'entreprise : MM. Guilland, Zakythinos, C. Macri, Dain. M. Paul Mazon a bien voulu nous déclarer qu'il voyait avec grande sympathie se fonder la nouvelle collection. Celle-ci, dans son esprit, ne ferait nullement double emploi avec la collection byzantine publiée par l'Association Guillaume Budé. La preuve en est que l'ouvrage destiné à inaugurer le nouveau Corpus, la *Chronographie* de Pachymère, préparée par le R. P. V. Laurent, avait été proposé à la Collection Budé, qui n'avait pu l'accepter à cause du plan même de cette édition.

Nous n'avons pas encore, malgré l'adhésion de tant de philologues distingués, représentant douze pays différents, procédé à la constitution du comité international, sous les auspices et sous le contrôle scientifique duquel nous désirons placer le *Corpus*. Un voyage que l'un de nous fera prochainement en Autriche, en Tchécoslovaquie et en Allemagne, ainsi que le prochain Congrès d'Athènes, seront l'occasion d'échanges de vues fort utiles à cet égard.

Mais nous voulons remettre entre les mains de ce comité suprême, une œuvre déjà viable et vivante. Notre espoir, qui est sans doute celui de tous les byzantinistes, ne sera pas déçu, si une partie tout au moins des concours scientifiques et des hautes sympathies dont nous avions reçu la promesse et l'expression, nous demeure acquise.

Notre *Corpus* prend naissance dans une année triplement jubilaire : centenaire de l'indépendance belge, centenaire de l'indépendance hellénique, seizième centenaire de la fondation de Constantinople. Et nous sommes heureux de proclamer qu'à côté de la Fondation Universitaire et du gouvernement belge, sur lesquels nous pouvons compter dans une certaine mesure, pour subvenir à nos besoins matériels, le véritable promoteur de l'œuvre est un illustre bienfaiteur hellène, M. Antonios E. Bénakis, « l'évergète » du byzantinisme. Notre discipline lui doit déjà son Musée.Elle lui devra bientôt toute une Bibliothèque historique.

Nous comptons aussi sur l'appui de l'*Union Académique internationale*, à laquelle un rapport sera fait incessamment.

Voici maintenant la liste des publications qui nous ont été confiées ou promises :

1) Georges Pachymère. Comme nous l'avons dit dans notre circulaire, le R. P. V. Laurent des Augustins de l'Assomption, dont tous les lecteurs des *Échos d'Orient* ont pu apprécier l'extraordinaire compétence, s'est chargé de ce texte historique si important. Nous avons sous les yeux des spécimens du commentaire, lequel est admirablement complet, surtout au point de vue prosopographique, et d'un très vif intérêt.

Quant à la *ratio* de cette édition, le R. P. Laurent a tenu à l'exposer lui-même dans un article savant et clair qu'on lira dans ce même volume de *Byzantion*.

Le tome I^er^ comprendra les livres I à VI (règne de Michel Paléologue), le tome II, les livres VII à XIII (les vingt-cinq premières années d'Andronic II). Un volume spécial comprendra l'introduction. Le tome I^er^ sera bientôt sous presse.

2) M. Nicolau d'Olwer nous donnera, en traduction française, la *Chronique* de Muntaner avec une longue introduction historique et des notes copieuses.

3) Eunape, *Vies des sophistes*, texte revu par M. J. Bidez, traduction par M. Paul Thomas.

4) M. l'abbé Albert Vogt, auquel nous devons une foule d'excellentes suggestions, et que nous remercions tout spécialement de la sympathie qu'il a témoigné à notre projet, prépare pour nous une édition avec traduction et commentaire de la *Vie du patriarche Ignace* par Nicétas.

5) M. l'abbé F. Dvornik, nous propose une édition avec commentaire historique d'un texte capital pour l'histoire de Thessalonique comme pour celle des Slaves, les *Miracula S. Demetrii*.

6) Enfin, M. Darkó nous parle d'une réédition avec traduction cette fois, de son Chalcocandyle ; M. V. Grecu s'occupe d'un Phrantzès, M. Koukoulès accepterait, avec la collaboration d'un savant occidental, de nous donner Doukas.

Nous prions ceux de nos collègues qui n'ont point répondu encore à notre circulaire, de nous faire connaître sans tarder leur sentiment sur notre projet, et surtout, de nous accorder leur précieuse collaboration.

BYZANTION.

LE IIIe CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉTUDES BYZANTINES

(Athènes, 12-18 octobre 1930).

Le IIIe Congrès international des Études byzantines aura lieu à Athènes, du 12 au 18 octobre 1930.

Comme les deux précédents, celui de Bucarest (1924) et celui de Belgrade (1927), il est placé sous le patronage du gouvernement. En tête du « Comité d'honneur » figure le Président de la République hellénique. Le Comité comprend : l'Archevêque d'Athènes, M. Vénizélos, Président du Conseil, M. Michalacopoulos, Ministre des Affaires étrangères, le Ministre de l'Instruction publique, le Président de l'Académie, le Recteur de l'Université, le Maire d'Athènes.

L'organisation effective est assurée par un bureau dont le président est l'illustre philologue chypriote M. Simos Ménardos, professeur à l'Université d'Athènes et secrétaire général de l'Académie ; le secrétaire général, notre excellent collaborateur, M. Anastase C. Orlandos, architecte et docteur en philosophie, professeur à la Faculté technique d'Athènes et membre de l'Académie. Les vice-présidents sont : MM. D.Pappoulias, professeur à l'Université, président de la Société archéologique, membre de l'Académie, et M. Antoine Bénakis président de la Société des Amis des Arts dont les fameuses collections byzantines seront installées, en présence des congressistes, dans le splendide Musée qu'il a fondé.

Trois sections siégeront du 12 au 18 octobre :

1) Section littéraire et philologique.

2) Section historique.

3) Section archéologique (cette dernière comprenant l'épigraphie et la musique).

Le président de la section littéraire est le vénérable linguiste Georges Hatzidakis ; celui de la section historique, M. Ad. Adamantiou, connu par son beau travail sur la *Chronique de Morée* ; M. Georges Sotiriou, directeur du Musée byzantin, professeur d'archéologie chrétienne à l'Université d'Athènes, dirigera les travaux de la section d'archéologie. Une trentaine de savants et de hautes personnalités constituent le « comité d'organisation ».

M. A. Orlandos a bien voulu ajouter, pour les lecteurs de *Byzantion*, les précisions suivantes au programme officiel.

Nous citons ci-après sa lettre du 23 avril : Les séances scientifiques auront lieu, du 12 au 17 octobre, chaque jour dans la matinée. Les après-midi seront réservés : 1°) à la visite des églises byzantines d'Athènes et du Musée byzantin, installé dès à présent dans le Palais de la duchesse de Plaisance (rue de Képhissia) ; 2°) à une fête qui sera donnée au Stade panathénaïque par le Lycée des dames grecques (danses nationales avec costumes de toutes les provinces de la Grèce, représentation des héros de la Grèce hellénique à l'occasion du Centenaire etc.) ; 3°) à un concert de musique byzantine (*Μέγας ἑσπερινός*) ; 4°) à un spectacle au Théâtre National ; 5°) à la visite des collections particulières d'icones byzantines de MM. Bénakis et Loverdos. Un après-midi restera libre.

Le lendemain de la clôture du Congrès officiel, visite du Monastère de Daphni et déjeuner commun au bois de pins voisin. Ce déjeuner est offert par le maire d'Athènes.

Le dimanche (18 octobre), au soir, commenceront les grandes excursions.

Il y en aura deux qui, à cause du grand nombre des excursionnistes, devront avoir lieu simultanément. Le premier groupe visitera Monemvasie, le 19 octobre. On partira le soir même pour Gytheion ; le 20 octobre on visitera Mistra. Un

déjeuner sera offert aux excursionnistes par la municipalité de Sparte dans la cour de la métropole de Mistra. On rentrera au Pirée le 21 octobre.

Le second groupe partira le 18 octobre, également par bateau. On visitera le lendemain Volo et les fouilles de Néa Anchialos (basiliques chrétiennes). Les deux journées suivantes seront consacrées à la visite des monuments de Thessalonique. On rentrera au Pirée le 23 octobre.

La visite du Mont Athos sera facultative.

Les frais de transport pour ces deux excursions seront à la charge du gouvernement hellénique. Les congressistes n'auront à payer que leurs repas sur le bateau ou dans les restaurants de Volo et de Thessalonique, ainsi que leur séjour éventuel dans les hôtels de Thessalonique. Mais bien entendu, ils pourront coucher à bord du bateau ».

Ce programme, nous dit M. Orlandos, ne subira pas d'altérations importantes. Osons-nous dire notre désir de le voir modifié sur un point au moins? Les deux excursions devraient se succéder, de manière à permettre à un certain nombre au moins de congressistes la participation à toutes deux.

Quant au Mont Athos, cette « excursion facultative », qui est en réalité la plus attrayante de toutes, sera, nous y comptons bien, organisée avec précision pour tous ceux qui voudront l'entreprendre. Il serait aisé de la rattacher à l'expédition de Salonique.

De nombreux byzantinistes et « sympathisants », s'adressent depuis des mois à la rédaction de *Byzantion*, dont ils attendent des renseignements circonstanciés touchant les réductions de prix consenties par des compagnies de navigation et de chemins de fer. M. Orlandos nous laisse espérer, en effet, des réductions assez sérieuses. Mais nous préférons ne pas citer de chiffres. Qu'il nous suffise de dire que les compagnies de navigations helléniques tout au moins faciliteront grandement le voyage d'Athènes. Nous invitons nos lecteurs à s'adresser à l'actif secrétaire général du Congrès, M. Anastase C. Orlandos, Iliou Melathron, 10, rue de l'Université, Athènes.

En ce qui concerne l'organisation scientifique, comme en ce qui regarde l'organisation matérielle de ces importantes assises, nous avons, faut-il le dire? pleine confiance dans le gouvernement hellénique, dans la compétence et dans l'obligeance du Comité. Avant de formuler nos vœux pour la réussite complète du IIIe Congrès, nous nous permettons toutefois, de faire une suggestion, qui ne nous est pas personnelle d'ailleurs : de très nombreux collègues de tous pays nous ont chargés d'insister sur ce *desideratum* essentiel. Des précédents congrès il n'est sorti, on le sait, aucune œuvre collective. Or, malgré l'admirable développement pris depuis la guerre par nos études, il est permis de déplorer que les byzantinistes manquent toujours des instruments de travail les plus nécessaires. Nous n'avons ni *Realencyklopädie* de la byzantinologie, ni chronologie, ni prosopographie, ni *Corpus* des sceaux, ni même de dictionnaire... Il ne servirait à rien d'allonger cette énumération. Mais il faut absolument qu'au Congrès d'Athènes, une section spéciale, peu nombreuse, siège en permanence pour l'examen de ces questions vraiment vitales. Il faut aussi que l'on y institue des commissions internationales chargées d'entreprendre et de réaliser au moins les plus urgentes de ces tâches, à commencer par le nouveau Du Cange.

Cela dit, il ne nous reste plus qu'à remercier nos confrères athéniens de leur admirable effort, et à leur dire un affectueux *au revoir*. Puisse leur Congrès donner enfin la vie à notre discipline — *προοώρισται νὰ ζήσῃ, καὶ θὰ ζήσῃ* ; — en la dotant d'organes indispensables...

La Rédaction de *Byzantion*.

DER ERSTE THEODOSIUS

Die Ausgrabungen des Beograder Nationalmuseums in Stobi, an denen ich 1925 als Gast teilzunehmen die Ehre hatte, galten in diesem Jahre dem Theater der römischen und einer grossen städtischen Basilika der frühbyzantinischen Periode. Was damals an Funden zutage gekommen ist, liegt nunmehr im Bande V des *Glasnik Skopskog naučnog društva* (*Bull. de la société scientifique de Skoplje*), p. 1 ff. und in den *Jahresheften des österreichischen archäologischen Institutes*, XXIX, 1927, pp.42 ff. vor. Stobi, geraume Zeit vor dem Falle Konstantinopels verlassen, hat aus seinen Ruinen weithin das Baumaterial geliefert. Das konnten wir allenthalben feststellen, am überraschendsten wohl in Drenovo. Der Ort liegt etwa 30 km westlich von Stobi im Tale der Crna reka (Erigon). In den Feldern der nächsten Umgebung trifft man die Spuren einer antiken Siedlung, aller Wahrscheinlichkeit nach die Station Euristo der Strasse Stobi-Heraclea-Lyncestis, vgl, K. Miller, *Itineraria*, Sp. 580 ; B. Saria, *Mitt. Ver. klass. Phil. Wien*, II, 1925 p. 35, A. 1. In der Kirche des Ortes, erbaut 1345-1355 vom serbischen Zaren Stefan Dušan, gibt es ein Fülle von antiken Säulen, Schrankenplatten und anderen Architekturresten, die zu Ausbesserungen verwendet sind(1). Sie stammen zweifellos von der städtischen Basilika in Stobi (vgl. *Jahreshefte*, p. 43), und sind nach B. Sarias Feststellungen (*Glasnik*, pp. 12 ff.) Anfang des 19. Jahrhunderts verschleppt worden.

Links und rechts vom Haupteingange stehen zwei 0,5 m starke Säulenschäfte auf roh zurecht gehauenen Unterlagen.

(1) Eine Auswahl ist von B. Filow in den *Studien zur Kunstgeschichte des Ostens* (*Festschrift für Josef Strzygowski*), pp. 33 sqq., besprochen ; daselbst auch eine Beschreibung der Kirche.

Es sind, wie an der gleichen Breite von 0,9 m und dem gleichen Rahmenprofil leicht zu erkennen ist, Stücke eines und desselben Blockes aus weissem Marmor. Von der Dicke ragen 0,2 m noch über den Fussboden der Kirche heraus. Das Stück unter der Säule rechts vom Eingange, 0,7 m hoch, hat unten den Rahmen, das andere, noch 0,63 m hoch, ist oben und unten abgeschlagen (Abb. 1 A und B). Die stark abgenutzte Oberfläche trägt einen äusserst schwierig zu lesenden Inschrifttext, der aber schon beim ersten Versuch sich als historisch bedeutsam verriet. Beeinträchtigt wurde die Freude des Findens allerdings sofort dadurch, dass die Säulen, besonders bei A, grössere Partien der Lektüre entziehen. Die Buchstaben der Inschrift gehören noch dem 4. nachchristlichen Jahrhundert an, Interpunktionen sind nicht regelmässig gesetzt, Ligaturen fehlen, dagegen erscheinen Worte abgekürzt geschrieben (Z. 4 und 5). Wie sehr oft nimmt auch hier die Sorgfalt der Schrift gegen das Ende zu ab, ebenso werden ohne Nötigung durch den Raum die Buchstaben in den letzten Zeilen kleiner. Abb. 1 gibt wieder, was ich auf dem Originale und auf sorgfältigen von Saria gemachten Durchreibungen sicher zu lesen im Stande war (siehe S. 30).

Bei der Erklärung ist von Z. 13/14 auszugehen, wo mit den Worten *φιλοτιμίας χρυσίον* deutliche in Abschnitt beginnt. Voran gehen Ehrenbezeichnungen: *λυτῆρα καὶ γένους Κελτῶν*, Keltenvolksbefreier; dann *μέγα δῖμα Σαξονείης*, Saxoniens grosser Schreck, ferner *χάρμα μέγα Δαρδάνων καὶ Μαυρετανίης* grosse Freude der Dardaner und Mauretaniens. Also ein bischen rhetorische Kunst, indem *χάρμα μέγα — μέγα δῖμα* chiastisch gestellt und vielleicht sogar auch Dardaner und Kelten, Mauretanien und Saxonien absichtlich so angeordnet sind; indem wie bei griechischen Panegyrikern öfters die Artikel wegbleiben; auch poetisch soll die Sprache offenbar sein, metrische Teile und Formen der epischen Sprache *Μαυρετανίης*, *Σαξονείης* begegnen.

Auf wen passt dieses Elogium? Sicher muss ein hoher Militär gemeint sein, wie die Epitheta «Schreck Saxoniens» und «Befreier Galliens» zeigen, einer, den der Reichsdienst zu Erfolgen ins Moravatal und nach Mauretanien geführt hat. Beim Suchen hilft auch die Schlusspartie, wo als Inhalt der

Ehrung ein vergoldetes Reiterstandbild erscheint (*Εἰκόνα... ἱππ[ικήν*] *statuam equestrem*), wie ein solches in Stobi schon ein Divus vorher erhalten hat. Da dergleichen Kostbarkeiten ausschliesslich Männern der höchsten Kreise und denen nur sparsam zuteil wurden, ist die Wahl eine ganz enge, nur zwei Persönlichkeiten kommen in Betracht : Theodosius, der Feldherr, und sein gleichnamiger Sohn, der Kaiser. Die nähere Untersuchung lehrt, dass es sich um den Vater handelt.

Am kürzesten und vollständigsten fasst die Leistungen dieses Mannes Pacatus in seiner Festrede zusammen (XII *paneg. Lat*[2]. II 5 p. 93 f. Baehrens). Diese Rede ist im Sommer 389 im Senate vor dem Kaiser selbst gehalten, und zwar überbringt Pacatus als Gesandter der gallischen Provinzen die Glückwünsche zum Siege über Maximus. Uebertreibungen enthält dieser Panegyrikus, gleich all den übrigen, aber falsche Fakten dürfen darin für den Lebenslauf des älteren Theodosius nicht vorausgesetzt werden ; denn abgesehen davon, dass Pacatus vor dem Kaiser spricht, hat er ja die Hofgesellschaft Valentinians I. gekannt, Zeugnis dessen seine nahen Beziehungen zu Ausonius und Symmachus. Auf Theodosius den Vater kommt Pacatus zu sprechen, nachdem er die spanische Heimat der Familie gerühmt hat. Mit dem rhetorischen Kniff, dass die Auswahl aus der Fülle der Verdienste sehr schwer wäre, beginnt er : *quae Rhenus aut Uachalis uidit aggrediar? iam se mihi Sarmatica caede sanguineus Hister obiciet. attritam pedestribus proeliis Britanniam referam? Saxo consumptus bellis naualibus offeretur. redactum ad paludes suas Scotum loquar? compulsus in solitudines auias omnis Alamannus et uterque Maurus occurrent... an si eius saeculo mos ille uixisset, quo Romani duces Macedonici Cretici Numantini de uocabulis gentium subactarum adoptiuum insigne sumebant, nonne hodie pauciora in annalium scriniis quam in uestrae domus titulis cognomenta legerentur? cum ipse Saxonicus, ipse Sarmaticus, ipse Alamannicus diceretur et, quantum tota res publica habet hostium, tantum una familia ostenderet triumphorum.* Es ist unschwer mit den Angaben des Panegyrikers alles in Verbindung zu bringen, was Ammians fortlaufende Geschichtserzählung und die gelegentlich verstreuten Notizen bei Autoren über Theodosius enthalten. Diese Aufgabe ist mehrfach

und gut gelöst worden, (1) neu aber muss der Versuch gemacht werden die Daten unserer Inschrift dem Bekannten einzufügen. Das geschieht, glaube ich, am besten in Form einer kurzen Biographie.

Theodosius stammte aus einer weit verzweigten Grund besitzenden Familie Spaniens — Cauca nördlich Toledo ist der Geburtsort seines Sohnes — und kam, wie auch andere seiner Verwandtschaft in die höhere Staatskarriere. Für uns taucht er zuerst am Hofe Valentinians in Gallien auf, wo er nach längerer Soldatenlaufbahn bereits *comes* des kaiserlichen Mobilheeres ist, vermutlich *comes domesticorum* und *vir illustris* (2). Als solcher vollführt er eine fast aussichtslose Mission, nichts Geringeres als die Wiedereroberung Britanniens (368-369 p. C., Ammian XXVII 8, 1 — 10 ; XXVIII 3, 1-9 ; Zosimus IV 12, 2). 367 gab es dort einen richtigen Umsturz. Die römischen Truppen im Lande desertierten, von Norden fielen Picten ein, von Irland Scoten, die südlichen Küsten plünderten germanische Seeräuber, Franken und Saxonen. Der *comes* des Küstenbezirkes war erschlagen, der *dux Britanniae* von den Feinden eingeschlossen. Zwei Generäle wurden rasch nacheinander vom Kaiser zurückberufen, schliesslich Theodosius geschickt.

Theodosius landet in Rutupiae, schlägt vor London die plündernden Feinde, befreit die Stadt und führt dann einen Kleinkrieg gegen Marodeure. Ein zweiter Feldzug im J. 369 ist wiederum von Erfolg begleitet, das Land bis zum Hadrianswall wird in langsamem Vordringen zurückgewonnen. Indessen bricht im Rücken der Operationen eine gefährliche von Verbannten angezettelte Verschwörung aus. Britannien als isoliertes Randgebiet des Imperiums war nämlich eine sehr geeignete Exilstätte. Die damals dort Verbannten scharte der Pannonier Valentinus um sich, ein Schwager des späteren

(1) C. Cless, *Theodosius* in Paulys Realencyclopädie, s. v. pp. 1820 sqq. ; E. Löffler, *Der Comes Theodosius*, Diss. Halle 1885 ; G. Sievers, *Studien zur Kaisergeschichte*, p. 292 ; G. Rauschen, *Jahrb. d. christlichen Kirche unter dem Kaiser Theodosius dem Grossen*, 1897, pp. 41 sqq. ; O. Seeck, *Geschichte d. Unterganges*, V, pp. 123 sqq.

(2) E. Nischer, *Hermes*, LXIII, 1928, p. 443.

praefectus praetorio Galliarum Maximinus und, wenn man ihn an diesem seinen Verwandten messen darf, einer für den das Exil eine zu milde Strafe war. Auch unter dem Militär hat er Anhänger zu finden gewusst. Theodosius war aber schneller und setzte Valentinus und die Rädelsführer matt. Diesen bedeutenden militärischen Leistungen folgen nicht geringere im Wiederaufbau. Der Grenzschutz musste erneuert werden, es galt Kastelle und Städte am Hadrianswall aufzubauen. Das unmittelbare Hinterland am Limes wurde zur selbständigen Provinz Valentia eingerichtet, das Kundschafterkorps (1) an der Grenze, das mit den Feinden gemeinsame Sache gemacht hatte, aufgelöst. Theodosius eignet aber auch staatmännische Klugheit. Dafür zeugt die Amnestie für die Deserteure im ersten Feldzugsjahre ; an Valentinus

(1) AMMIAN, XXVIII,3, 8 : *Areanos genus hominum a veteribus institutum..... a stationibus suis removit, aperte convictos ..... quae apud nos agebantur aliquotiens barbaris prodidisse. Id enim illis erat officium, ut ultro citroque per longa spatia discurrentes vicinarum gentium strepitus nostris ducibus intimarent.* In den Text der Clarkschen Ausgabe, p.465 ist statt des überlieferten *Areanos* die Konjektur von Heräus *arcanos* eingesetzt. Die Aenderung ist gewiss leicht, aber weder nötig noch zu begründen. Was Ammian von den Funktionen der Areani sagt, umschreibt genau den Exploratorendienst. Wie diesen die Römer eingerichtet haben, lehrten die Brittoneninschriften des Odenwaldlimes und des äusseren der gleichen Strecke ; *Obergerm. rhaet. Limes*, XLIV, 1926, pp.34 sqq. ; E. FABRICIUS, R.E, s.v. *Limes*, Sp. 593 ff. Neben den Truppen wird eine landfremde Bevölkerung angesiedelt und zum Grenzschutz verwendet, auch speziell als Kundschafter (vgl. CIL XIII 6629 und F. DREXEL, *Röm. germ. Korr. Blatt*, III,1910 pp. 8sqq. und CIL XIII 6599). Den gleichen Brauch kann Constans, unter dessen Geschichte Ammian die Areani behandelt hatte, beobachtet und nach seinem Frankenkrieg Gefangene an den Hadrianswall im J. 343 selbst verpflanzt haben. Noch vor 375 ist der Bucinobantenfürst Fraomar auch nach Britannien gegangen und hat eine Offizierstelle bei einer Alamannenformation dort übernommen, AMMIAN XXIX 4, 7. Areani wäre natürlich kein Volksname, wohl aber ein aus der Sprache des betreffenden Stammes entlehnter, Ausdruck für Grenzer oder Kundschafter. Zum Vergleiche könnten z. B. ganz gut die späteren langobardischen Arimanni herangezogen werden. Uebrigens hatten Brittonen und Areani ein ähnliches Schicksal, auch erstere sind einmal allem Anscheine nach aufgelöst worden.

und an ganz wenigen von dessen nächsten Freunden lässt er, vorsichtig das persönliche Eingreifen vermeidend, die Todesstrafe durch den *dux Britanniae* vollziehen und sistiert alle Nachforschungen nach weiteren Anhängern(1). Noch 369 wird Theodosius an das Hoflager zurückberufen. Die dankbaren Provinzialen gaben ihm bis ans Meer das Geleite, und der Kaiser belohnt den Erfolg durch das Vorrücken zum *magister equitum praesentalis* (2). Im lesbaren Teil unserer Inschrift ist ein Hinweis auf Britannien nicht enthalten, er mag aber vor *χάρμα μέγα Δαρδάνων* gestanden haben.Der eine Sieg, der ihm von Pacatus den Beinamen Saxonicus eingetragen und den auch, allerdings stark übertreibend, Claudian de IIII cons. Honorii 31 ff. erwähnt, war ein Seesieg über die Saxonen. Natürlich fanden keine grossen Seeschlachten statt, sondern die Boote der Piraten sind von den Landungsplätzen vertrieben worden. Noch ein zweites Mal hat Theodosius mit Saxonen gekämpft und zwar, als sie im Verein mit Franken die Nordküste Galliens heimsuchten (Ammian XXVII 8, 5). Damit sind wohl zu kombinieren die Kämpfe am Waal und Rhein, also auf der Bataverinsel. Für die Reichsregierung war das nordgallische und südbritannische Küstengebiet ja eine einheitliche Kampfzone, in der Theodosius als Oberstkommandierender fungierte, wie einst bei ähnlicher Gelegenheit Carausius (3). Da nichts Näheres überliefert ist, hat man die Wahl die Kämpfe am Niederrhein vor den Landung in Britannien oder irgend einmal während der zwei Feldzüge der Jahre 368/69 anzusetzen. Beides ist auch vorgeschlagen worden (4). Allgemein bringt man, vermutlich mit Recht,

(1). Wenn Ammian XXVIII 3, 6 es als Akt militärischer Voraussicht lobt, (*militari scientia.....futura coniciens*), so muss man ihm das als Soldaten zugute halten.

(2) So richtig Nischer, a. a. O. p. 437 und W. Ensslin, *Klio*, XXIII, 1929, p. 318.

(3) Haverfield, *Litus Saxonicum*, R. E, p. 327 sqq. Vorher Boecking, *Not. dign.*, II, pp. 547 sqq.

(4) Vor die Landung setzt diese Kämpfe F. Heering, *Kaiser Valentinian I*, Diss. Iena, 1927, p. 51, während des Feldzuges in Britannien N. H. Baynes. *Cambridge medieval hist.*, I, p. 223 ; beides ist möglich, nur die dritte Annahme, dass Theodosius auf

Valentinians Siegerbeinamen Francicus, der in der Inschrift auf dem alten *pons Cestius* in Rom a. 369 sich findet (C I L VI 1175 = Dessau, Inscr. sel. 771) mit der Kampagne im Rheindelta in Verbindung (1). Was Theodosius in den Kämpfen gegen die Saxonen geleistet, drückt unsere Inscrift mit *μέγα δῖμα Σαξονείης* aus. Aehnlich äussert sich der lateinische Uebersetzer von Josephus's bellum Judaicum in einem seiner Excurse, V 15, 14 = Migne PL XV col. 2250 : *tremit hos* (sc. Romanos) *Scotia, quae terris nihil debet, tremit Saxonia inaccessa paludibus et inviis septa regionibus.* Schon Gronovius hat diese Stelle richtig auf die Siege des Theodosius bezogen (2).

Das nächste Jahr ist Theodosius selbständiger Leiter einer Expedition gegen die Alemannen und zwar von Rhaetien aus. Dieser Feldzug war, wenn wir den summarischen Bericht Ammians richtig auslegen, ursprünglich wohl als Teilaktion eines grossangelegten Angriffes gedacht und demnach tüchtig vorbereitet. Diplomatisch war mit den Burgundern von Valentinian ausgemacht worden, dass eine Kooperation zwischen ihnen und den kaiserlichen Truppen stattfinden soll. Die Burgunden kamen auch mit grossem Aufgebot von ihren Wohnsitzen am mittleren Main an den Rhein, wo die Limesbauten in vollem Gange waren, aber weder Valentinian noch die kaiserlichenTruppen fanden sich ein, und so zogen die Germanen wieder ab (Ammian XXVIII 5, 8-13). Ein Missverständnis ist wohl nicht vorgelegen, sondern Valentinian wird beim Erscheinen so zahlreicher Bundesgenossen bedenk-

dem Rückweg von Britannien am Niederrhein Ordnung gemacht hätte, nach dem Bericht des Ammian XXVIII 3, 9 höchst unwahrscheinlich ; Löffler a. a. O. p. 12.

(1) Löffler, a,a, O. p.12 ; Fr. Reiche, *Chronologie der letzten* 66 *Bücher des Ammianus Marc.*, Diss. Iena, 1889, p.21 ; L. Schmidt, *Geschichte d. deutsch. Stämme*, II, p.448 ; Seeck, a. a. O., V, pp. 23 und 433. Anders C. Jullian, *Hist. de la Gaule*, VII, p. 239 A. 1, der von Frankensiegen des Theodosius in Britannien den Titel Francicus ableitet. Unter den Franken wären nach seiner Meinung auch die Sachsen mitverstanden.

(2) Fr. Vogel, *De Hegesippo qui dicitur Iosephi interprete*, Erlangen, 1881, p. 10.

lich geworden sein (1). Noch mehr aber lässt uns Ammian für den Feldzug des Theodosius im Stich. Die Notiz XXVIII 5, 15, berichtet bloss, dass Theodosius' Vorstoss zur rechten Zeit erfolgte, als die Alemannen vor den Burgunden nach Süden ausgewichen waren, ferner dass die gefangenen Alemannen als *tributarii* in den fruchtbaren Ebenen am Po angesiedelt worden sind. Eines der Kriegsziele scheint erreicht : die starke Evakuierung an der alemannisch-rhaetischen Grenze ; denn solche Ansiedlungen lassen auf eine beträchtliche Menge von Weggeführten schliessen. Es wird bei den Alemannen nicht viel anders als bei den Sarmaten gewesen sein, die als *gentiles Sarmatae* in dichten Kolonien in Oberitalien wohnten.

Der Grund, warum Valentinian solche Anstrengungen gegen die Alemannen machte, ist bekannt. In König Macrian war den Germanen damals ein Führer erstanden, der klug die Stämme zu organisieren wusste. Wir verstehen daher, dass Valentinian 371 den Versuch gemacht hat, diesen Mann auf einem Raid zu fangen ; es wäre ihm auch beinahe gelungen Macrian in Wiesbaden-Aquae Mattiacae zu umzingeln, als Disziplinlosigkeit der römischen Soldaten den Anschlag verriet. Auf diesem Feldzug begleitete Theodosius den Kaiser (Ammian XXIX 4, 5). Die kurze Sommerunternehmung fällt nach allgemeiner Annahme in das Jahr 371. Seit Mommsens Bemerkung (*Theodosiani libri* 1/1 p. CCL in der Einleitung zu den Gesetzen des Jahres 372) sind O. Seeck, L. Schmidt und jüngst W. Ensslin für 372 eingetreten (2). Doch mit wenig Glück. Für Seeck ist entscheidend, dass Theodosius noch mitwirkte und der Kaiser vom 29. Mai bis 22. August in Nasonacum durch die Subscriptionen der Gesetze nachweisbar ist. Im unbekannten Nasonacum vermutet Seeck einen Ort östlich des Rheins auf germanischem Boden. Doch das sind keine zwingenden Gegengründe gegenüber der älteren Annahme. Vielmehr hat diese ein gutes Moment voraus, den Aufenthalt

(1) Hieronymus gibt übertreibend 80.000 Mann an, Chron. p. 332 F.

(2) Seeck, *Hermes*, XLI, 1906, p. 524 und *Regesten*, p. 242 ; L. Schmidt, a. a. O., II, p. 285 ; W. Ensslin, *Macrianus*, R. E., p. 163.

des Kaisers am 6. September 371 in Mainz (*Cod. Th.* XV 7, 2) (1). Mainz passt ausgezeichnet als Ausgangspunkt eines auf Wiesbaden gerichteten Unternehmens und ebenso kommt man nach Mainz zurück, wenn es etwas bei den Bucinobanten zu regeln gibt (Ammian XXIX 4, 7). Aus der Stelle endlich, wo der Bericht bei Ammian eingereiht erscheint, folgt für die genaue Chronologie nichts (vgl. XXIX 3, 1). Uebrigens wird die Karriere des Theodosius ein Argument zugunsten des Jahres 371 erbringen.

Für die Verdienste, die sich Theodosius in den Alemannenkriegen errungen,billigt ihm Pacatus den Namen Alamannicus zu. Eine Waffentat, welche auf längere Zeit Gallien vor Germaneneinbrüchen geschützt hätte, hat Theodosius nicht vollbracht. Das hat ja nicht einmal das grosszügige Limeswerk des Kaisers vermocht. Doch der Erfolg des Jahres 370 war wohl nicht geringer als der Valentinians 368 und 369 auf den Feldzügen im Neckargebiet und an der obersten Donau. Ist der Titel Alamannicus aber hoch gegriffen, so ist es nicht weniger der eines *λυτὴρ γένους Κελτῶν*; freilich können die Kämpfe im Rheindelta bezw. an der nordgallischen Küste auch unter diesem Lob subsumiert werden. Aber was wissen wir von einer Mitarbeit des Theodosius am Rheinlimes? Voraussetzen würde man gerne einen grossen Anteil; denn Theodosius ist nicht ohne Erfahrung in Dingen des Reichsgrenzschutzes nach Britannien gegangen und mit reichen, neuen von dort heimgekehrt.

Ueber die Vorgänge der Jahre 372 und 373 am Limes ist die Ueberlieferung sowohl für den rheinischen als für den der Donaustrecke höchst mangelhaft. Und in diese Jahre müsste der durch Pacatus erwähnte Sarmatensieg des Theodosius fallen, da der Feldherr im Sommer 373 (vgl. unten p. 21) ein Kommando in Afrika übernommen hat, von dem er nicht mehr zurückkehren sollte (2). Es war bisher schwierig, zu diesem

(1) Vgl. Heering, a. a. O., p. 39.

(2) Vgl. die anschauliche und auf Geländekenntnis beruhende Schilderung bei C. Patsch, *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa* IV, p. 3ff. in den *Sitz. Ber. Wien. Akad. phil. hist. Kl.*, CCIX, 1929, Abh. 5.

völlig allein stehenden Zeugnis Stellung zu nehmen. Nunmehr kommt unsere Inschrift stützend und ergänzend zu Hilfe, indem das Lob *χάρμα μέγα Δαρδάνων* nur einem gelten kann, der in Moesia I oder in Dacia ripensis einen militärischen Erfolg gegen Sarmaten davongetragen hat. Denn die genannten Provinzen, am östlichsten Abschnitt des Valentinian unterstehenden Donaulimes gelegen, bilden das Vorgelände Dardaniens. Wenn östlich Singidunum (Beograd) ein Durchbruch erfolgte, waren die zu Seiten des aufgeschlossenen Moravatales wohnenden Dardaner gefährdet : *χάρμα Δαρδάνων* ist also für einen Sarmatensieger sachlich richtig gesagt und der Ausdruck wird noch verständlicher, da die Dardaner von Stobi aus gesehen die nächste der Donau zugewandte Provinz besiedeln.

Bei Ammian XXIX 6, 15-16 ist ein Sarmatensieg Theodosius des Sohnes besonders rühmend erwähnt, den er 374 als *dux Moesiae I prima etiam lanugine iuvenis* erfocht, weil in Pannonien beim gleichzeitigen Einfall der Quaden die römische Grenzhut allseits versagte. Also innerhalb dreier Jahre zwei Sarmateneinbrüche, der eine vom Vater, der andere vom Sohne abgewehrt? Wie nahe läge die Annahme, dass Pacatus den Sieg des Sohnes auf den Vater übertragen habe. Allein Sarmateneinfälle waren keine Seltenheit, ebenso wie die Germanen immer wieder an bestimmten Stellen des Limes einbrachen ; daher viele dieser Kämpfe, zumal wenn sie von geringerem Umfange waren, in die geschriebene Ueberlieferung nicht aufgenommen erscheinen. Dagegen kommt es vor, dass ab und zu Inschriften von solchen kleineren Unternehmungen Nachricht geben, wie so eine der «Sarmatensieg» Kaiser Julians 361 oder der des älteren Theodosius gewesen sein mag (1). Ferner will es mir scheinen, dass sich ein Aufenthalt des Feldherrn an der unteren Donau mit dem Wenigen, was wir über die Verhältnisse der dortigen Grenzprovinzen vor der Ankunft Valentinians wissen, recht gut kombinieren lässt.

(1) Kaiser Julian heisst *Sarmaticus maximus* auf einem Meilensteine aus Sofia Dessau, *Inscr. sel.* 8945, und auf einer Ehreninschrift aus Beyrut, *Mélanges de la Faculté Orientale*, II, 1907, p. 266.

Vom Anfange seiner Regierung an hat Valentinian auch für den Grenzschutz an der Donau gesorgt, wo genug Ausbesserungen und Neubauten nötig waren. Inschriften, Ziegelstempel, und die Ruinen selbst zeugen von der Intensität der Bautätigkeit(1), illustrieren zugleich den scharfen Erlass an den *dux Daciae ripensis* vom 19. Juni 365 (Cod. Th. XV 1, 13). Die Oberaufsicht führte von 365 an bis über den Tod Valentinians hinaus Flavius Equitius erst *comes* dann *magister equitum per Illyricum.*

Ammian tadelt die Baulust des Kaisers als *studium gloriosum quidem sed nimium* (XXIX, 6, 2) und hält den Festungsbau jenseits der Grenze für einen politischen Fehler. Der gleichen Ansicht scheint, nach Ammians Bericht wenigstens, Equitius gewesen zusein, der beim Bau auf quadischem Boden nur zögernd vorging. Es würde gewiss ein Beweis für des Equitius richtige Einschätzung der gegnerischen Kräfte und auch für seine persönliche Integrität sein, falls Ammian zuverlässig ist. Man kann aber auch, ohne die Basis der Ueberlieferung zu verlassen,nach einer anderen Richtung hin den Ammian verstehen. Zum Jahre 371 erscheint in der Chronik des Hieronymus (p. 328 Foth.) der Vermerk *Probus praefectus Illyrici iniquissimis tributorum exactionibus ante provincias quas regebat quam a barbaris vastarentur erasit,* wobei eine Reihe von Handschriften statt Probus den Namen des Equitius aufweist (2). Den Vermerk fügte Hieronymus ein, weil die Erpressungen seine nähere Heimat betrafen. An der Richtigkeit

(1) C. Patsch, a, a, O., p. 7 sqq.

(2) Mommsen, *Ges. Schriften.*, VII, p. 604., hält Probus für den Schuldigen. Darin stimmt ihm A. Schöne, *Die Weltchronik des Eusebius*, p. 69, 105 bei, da auch Ammian den Equitius durchaus günstig beurteilt und das Stehlen anlässlich der Steuereinhebung besser auf den Zivilchef passe ; nur bezüglich des Anlasses, warum Hieronymus den Namen des Equitius eingesetzt habe, urteilt Schöne anders. Nicht in Betracht ziehen aber beide, dass die Variante doch nur dann möglich ist,wenn auch Equitius nicht ganz reine Hände gehabt hat. Das loyale Verhalten des Equitius nach dem Tode des Valentinian, desgleichen sein Verbleiben im Amte schliessen ein Einverständnis mit dem verbrecherischen Probus nicht aus.

ist daher nicht zu zweifeln und auch dass die Betrügereien ungewöhnlichen Umfang hatten, wird man gerne glauben, da Ammian ähnlich berichtet. Petronius Probus ist wohl bekannt, er amtierte als *praefectus praetorio* des mittleren Reichsteiles Illyrien — Italien — Afrika, damals in Sirmium (368-376 ; vgl. E. Stein, *Rhein. Mus.*, LXXIV 1925, pp. 364 ff. und *Geschichte des spätröm. Reiches*, I, p. 275). Seit Beginn seiner Praefektur hatte er bei seinen zahlreichen Intrigen einen vielvermögenden und ebenso hochgestellten Kumpan, den schon erwähnten Maximinus, welcher *praefectus annonae* in Rom, dann *vicarius urbis*, ab 371 *praef. praet. Galliarum* war. Maximins Heimat war Pannonien, sein in Britannien umgekommener Schwager Valentinus, Equitius und schliesslich die Kaiser selbst waren seine Landsleute. Wenn in einem Grenzlande an der Spitze der Zivilverwaltung ein korrupter Chef mit so glänzenden Verbindungen zum Kaiserhofe steht und wenn auch beim Militär nicht alles so ist, wie es sein soll — der Einbruch der Quaden 374 ist durch *perfidia et secessio* der verantwortlichen Organe möglich geworden (Ammian XXX 53) und entgegen jeder Disziplin zogen die Soldaten von der Grenze plündernd ins Binnenland (Zosimus IV, 4, 6) — begreifen wir nicht bloss des Hieronymus Klage, sondern auch die Schwindeleien, die bei Limesbauten vorgekommen sind ; gibt doch der zitierte Erlass vom Jahre 365 einen deutlichen Hinweis, dass die aus dem Militärbaufonds stammenden Gelder unterschlagen worden sind. Auch unter Equitius kann aus solchen Gründen das Bauprogramm hinter dem vorgeschriebenen Tempo zurückgeblieben sein. Sicher aber ist auf jeden Fall, dass der Kaiser durch Maximin die Bauten betreiben lassen musste, letzterer aber mit dem offiziellen Verweis (*increpabat Aequitium ut pervicacem et desidem*) den Versuch verband, seinem jugenlichem Sohn Marcellianus ein Avancement zu verschaffen und ihn als *dux Valeriae* in der Heimat unterzubringen (1). Das gelang auch, vermutlich un-

(1) Irrtümlich wird Marcellianus als Nachfolger des Equitius angesehen *Cambridge med. hist.*, I, p. 229 und von Heering, a. a. O., p. 54.

ter Beihilfe des Probus (Ammian XXIX 6, 3 — 4). Was Valentinian veranlasste, die Limesbauten zu beschleunigen, sagt Ammian nicht, aber es lässt sicht wenigstens wahrscheinlich machen. Bei Zosimus steht die für unseren Zusammenhang wichtige Notiz IV, 16, 3 : *ὅπερ* (die Usurpation des Firmus in Afrika) *ἀπαγγελθὲν εἰκότως Βαλεντινιανὸν συνετάραξεν. καὶ παραχρῆμα τάγματά τινα στρατιωτικὰ τὴν ἐν Παιονίᾳ καὶ Μυσίᾳ τῇ ἄνω καταλιπόντα φυλακὴν ἐπὶ Λιβύην ἐκπλεῦσαι προσέταξε.* Im Sommer 373 sind diese Truppen in Mauretanien gelandet, ihr Abtransport zum Einschiffungsort Arelate muss früher, im Frühling 373, stattgefunden haben, s. unten p.32. Nach Zosimus war diese Schwächung des Standes an Mobiltruppen mit ein Grund für die Sarmaten und Quaden 374 anzugreifen. Das mag stimmen, denn aus den genauen Angaben bei Ammian geht ja hervor, dass der Angriff sich gegen die einander benachbarten Provinzen Moesia I und Pannonia II, wo Truppen abgezogen waren, richtete (Ammian XXIX 6, 8-15 ; Patsch a. a. O. IV, p. 21). Selbstverständlich hat die Reichsregierung nur nach reiflicher Ueberprüfung die Truppen fortgenommen und die vorübergehende Schwächung durch eheste Auffüllung der Lücken wettzumachen geplant (1). Bis Ersatz kam, hoffte man durch verschärften Grenzschutz am Limes selbst abzuhelfen, und darin liegt m. E. der Grund, warum an Equitius die Mahnung erging. Gerade Valentinian, welcher der Grenzverteidigung sein Leben widmete und in dieser Materie Fachmann war, muss man da Gewissenhaftigkeit zutrauen.Ferner ist die Vorstellung, dass die Regierung von allen Gefahren an der Grenze stets überrascht worden ist, wie es bei oberflächlicher Lektüre der Quellen scheinen kann, sicher falsch. Die schlimmen Verhältnisse in Afrika z. B. kamen gewiss nicht völlig unerwartet, und als 372 der maurische Vasall Firmus sich unabhängig machte, wird der Plan für die Abwehrmassmahmen bald bereit gewesen sein. Theodosius wurde zum Heerführer be-

(1) Das muss zum Teile durchgeführt worden sein, denn vor dem Friedensschluss mit den Sarmaten und ebenso längere Zeit vor Eintreffen des Kaisers hatte Theodosius der Jüngere schon Truppen aus Gallien zur Verfügung, Ammian, XXIX 6, 16.

stimmt und das Expeditionskorps sollte in Illyricum aufgebracht werden. Zur Vorbereitung des afrikanischen Krieges kam nun Theodosius nach den Donauprovinzen. Seit dem Feldzug in Britannien hat ihn, das wissen wir aus Pacatus c. 8, sein Sohn stets begleitet und sich so in der besten Schule für die Militärlaufbahn vorbereitet. Wenn er als erstes selbständiges Kommando den Ducat von Moesia I bekleidete, so dankte er die Stelle der Anwesenheit seines Vaters in diesem Lande. Die Stellung war, wie sich schon 374 zeigte, gefahrvoll, nicht minder der Aufenthalt des jungen Theodosius in Illyricum überhaupt. 372-3 also muss der Erfolg über die Sarmaten, den Pacatus und unsere Inschrift Theodosius zuschreiben, angesetzt werden. Frühjahr 373 endete das *castrense collegium* (Pacatus 8, 3), Vater und Sohn haben Abschied genommen. Für den gemeinsamen Aufenthalt der beiden in Illyricum ist ein Jah. gering veranschlagt, etwa Frühjahr 372/3. Dann bleibt für den Feldzug gegen Macrian das Jahr 371 (vgl. oben p. 17).

Als Theodosius im Sommer 373 in Igilgilis landete, fand er eine ebenso gefährliche als verwickelte Lage vor (1). Der kommandierende General von Afrika Romanus hatte seit langem zusamt seinem Stabe die Provinzen schamlos ausge-

(1) Für das Jahr 373 hat sich seit Gibbon, *Hist. of the decline*, p. 406 ed. 1875, wiederum O. Seeck entschieden, *Hermes*, XLI, p. 524, *Gesch. d. Unterganges*, III², p. 352 ; V, p.28 und Artikel *Firmus* R. E, Sp. 2384. Seeck schliesst sich E. Stein, *Gesch. des spätröm. Reiches*, I, p.277 an. Sonst gilt das Jahr 372 für jenes, in dem Theodosius nach Afrika kam. Löffler, a. a. O., p.36 ; H. Schiller, *Gesch. röm. Kaiserzeit*, II, p. 386 und vor allem die französischen Forscher Pallu de Lessert, *Fastes des provinces africaines*, II, p. 253 und Cagnat, *L'armée romaine d'Afrique*, I², p. 81. Entscheidend scheint mir, dass das Gesetz gegen die Donatisten vom 20. Februar 373, *Cod. Th.*, XVI 6, 1, nicht nach dem ersten Kriegsjahre, sondern noch als Romanus unbehindert wirtschaftete, gegeben worden ist ; denn Romanus gilt den Donatisten als Verfolger : Augustinus *contra litt. Petil'ani*, III, 25, 29 = Csel, 52, p. 185. Gut passt es auch, dass 373 dem *Ex magister officiorum* Remigius, dem Schwager des Romanus, der Process angedroht wird, Ammian XXX 2, 10. Dieser Process ist eine unmittelbare Folge der Beseitigung des Romanus.

beutet (Ammian XXX, 7, 10 *voraces militarium fastus*). Kein Wunder, dass das Militär sich in einem verlotterten Zustand befand : Firmus hat Erfolge im Feld errungen, und die *pedites Constantiani* sowie die *cohors IV sagittariorum* waren zu ihm desertiert (Ammian XXIX, 5, 16. 20. 22). Die Schandwirtschaft hatte dem Ursurpator auch genug Anhang bei der Zivilbevölkerung verschafft, und zu allem kam noch infolge einer unklugen Religionspolitik der konfessionelle Unfriede, indem die verfolgten Donatisten sich auf die Seite des Firmus schlugen. Des Gegners Macht war wahrlich nicht zu verachten. Tapfer war er auch und die Schluchten des Atlasmassivs boten ihm jederzeit eine geeignete Zuflucht. Theodosius musste einen bitteren Zweifrontenkrieg führen, sowohl die Schädlinge unter den römischen Funktionären ausschalten, als gegen Firmus kämpfen. Ammian hat den Feldzug ausführlich erzählt, seine Darstellung wird durch die Ergebnisse der archäologischen Forschung so glücklich ergänzt, dass R. Cagnat ein sehr lebendiges Bild der Expedition entwerfen konnte (1). Die Operationen verteilen sich auf drei Kampagnen, manche Rückschläge kamen vor, die hauptsächlich im schwierigen Terrain ihre Ursache haben, aber schliesslich wurde das Aufstandsgebiet, Mauretania Sitifensis und Caesariensis (2) befriedet. Firmus freilich wurde nicht im offenen Kampf besiegt, sondern gab sich von seinem Gastfreund verraten selbst den Tod. Wir bewundern Theodosius, wie er diplomatisch Romanus, dessen Freunde und den später

(1) *L'armée Rom. d'Afr.*, I², p. 78ff. ; mit Recht lehnt Cagnat p. 80 A. 1 die Beziehung der Inschrift von Calama CIL VIII 5338 = 17488 auf Firmus ab ; vgl. S.Gsell, *Inscriptions latines de l'Algérie*, 253. Nicht völlig teilen kann ich Cagnat's Ansicht, dass die zwei genannten Truppenkörper, welche laut *Not. dign. Occ.*, V, 103, 252 ; VI, 29 72 ; VII, 191. zum exercitus Africanus gehörten und sicher grösstenteils aus Einheimischen rekrutiert waren, deshalb zu Firmus desertiert sind, weil sie Donatisten waren ; p. 79f. A. 1. Auch in Britannien hatte das Grenzmilitär mit dem Feind gemeinsame Sache gemacht, ebenso in Pannonien.

(2) Nicht aber auf die proconsularische Provinz, denn wie oben erwähnt, ist die Beziehung der Inschrift aus Calama auf Firmus nicht richtig.

eintreffenden Nachfolger entfernt, die Funktionäre des Zivilstatus durch Güte gewinnt und sich auch Hilfe bei den einheimischen Dynasten zu finden weiss; wie er ferner die Provinzialen schont, gleich für den notwendigsten Wiederaufbau sorgt, und den unruhigen Stämmen wiederum verlässliche Praefecten gibt. Am schwierigsten war es wohl beim Militär, nach einem Romanus die Ordnung herzustellen, besonders da Eile nottat. Anlässlich der ersten Revue über den exercitus Africanus hat es Theodosius verstanden, die Soldaten *verbis magnificis atque prudentibus* an seine Person zu fesseln (5, 9), hernach konnte er erst die Vereinigung mit den donauländischen Mannschaften wagen. Von dem Momente an, wo mit den wenigen erprobten und den vielen unerprobten Soldaten die Kampfhandlungen im schwierigsten Gelände einsetzten, musste die Disziplin mit allen Mitteln gewahrt werden. Daher ist es selbstverständlich, dass Theodosius weder Deserteure aus der Zeit des Romanus, noch Leute, die während des Feldzuges sich feig benahmen, pardonieren konnte. Theodosius hat drakonisch bestraft, die einfache Hinrichtung vollziehen lassen (23. 24) oder die Verbrennung angewandt (31.49), den Chargen und einigen Feiglingen sogar barbarisch die Hände abschlagen lassen (22. 31. 49). Verbrannt wurden auch verräterische Zivilpersonen, Spiessgesellen des Romanus (50) und *praefecti* von Vasallenstämmen (24). Ammian berichtet (23) von böswilligen Neidern, welche an Theodosius diese grausamen Strafen rügten, als unangemessen für römische Soldaten. Schade, dass der anschliessende Passus mit der Begründung, warum Ammian für seine Person dies ablehnt, verstümmelt ist. Seinem Urteil aber können wir uns getrost anschliessen, denn alle innere Wahrscheinlichkeit spricht doch dafür, dass ein länger dauernder Kleinkrieg im Atlas als Gebirgskrieg mit stets sich steigernder Erbitterung geführt wurde, ähnlich allen Kämpfen im Rif, und den Führer zu manchen Grausamkeiten den Feinden gegenüber nötigte. Und ebenso darf nicht in Abrede gestellt werden, dass Theodosius nur Aussicht auf Erfolg hatte, wenn bei seinen weit von jeder Basis abliegenden Unternehmungen innerhalb der Kolonialtruppen eiserne Disziplin herrschte. Wer will ihn richten, wenn er abschreckende Beispiele für geeignet hielt, sie

zu wahren? Die Grausamkeit wird niemand billigen, aber vielleicht war sie das einzige Mittel (1). Wieviel Grausamkeiten sind übrigens bei Kolonialkriegen schon gerechtfertigt worden!

Ein Datum für das Kriegsende ist nicht überliefert. Sicher aber blieb Theodosius hernach noch in Afrika und widmete sich der Reorganisation des Landes; Symmachus, der 373/4 Proconsul in Afrika gewesen war und daher die Lage am Beginn des Kreiges gekannt hat, rühmt *ep.* X 1, wie unter Theodosius die Provinz wieder aufblühte; vgl. Orosius VII, 33. Mit anderen Worten bekundet das auch unsere Inschrift, die Theodosius *χάρμα μέγα Μαυρετανίης* nennt. Doch lange sollte sich Theodosius seines Ruhmes nicht freuen. Anfangs 376 wurde er in Karthago enthauptet, nachdem er vorher unter Anklage gestellt worden war. Einzelheiten fehlen uns. Ammian deutet nur durch den Vergleich mit dem Schicksal Corbulos den gewaltsamen Tod an (XXIX 5, 4), Orosius VII, 33 weis, dass Neider ihn zu Fall gebracht, nach Jordanes Rom. 312 wäre es Valens gewesen, der das Todesurteil unterschrieb. Wertvoller ist aber, was Hieronymus im J. 376 notiert und was eine Erweiterung zur Stelle hinzufügt p. 330 Foth.: *Theodosius Theodosii postea imperatoris pater et plurimi nobilium occisi* und *multorum per orbem bellorum victoriis nobilis in Africa factione eorum periit qui et ipsi mox caesi sunt id est Maximinus expraefecto.* Das ist von einem Zeitgenossen beigeschrieben worden und durchaus unverdächtig (2). Maximinus hat als *praef. praet.* nach dem Tode des Valentinian (November 375) und vor seinem eigenen

(1) Merkwürdig schildert O. Seeck, V, pp. 28 ff. diesen Krieg. In Theodosius sieht er einen blutgierigen Militär, der einen von allem Anfang an unnotwendigen Feldzug führt, lediglich um Siege heimzubringen, ganze Stämme ausrottet und Mauretanien mutwillig verwüstet. Theodosius hätte « ohne jeden vernünftigen Grund weite Strecken römischen Landes zur Wüste gemacht und hunderttausende von Menschen geopfert » (p. 31). Seeck's Einstellung ist da eigentlich die der *malevoli*, zu ihr bietet Ammians Text keinerlei Grundlage.

(2) A. Schöne, a. a. O., pp. 158 sqq.

Sturze (376) seine Stellung benützt, um mit Hilfe von Freunden Theodosius aus dem Wege zu räumen(1). Den Grund zur Feindschaft hat Theodosius, wenn nicht früher, so in Britannien gelegt, als er den Schwager des Maximinus, den Valentinus, hatte hinrichten lassen (vgl. oben p. 13). Feinde hatte aber Theodosius auch in Illyricum. Man denkt an Probus, den Komplizen des Maximinus und an den jungen Marcellianus, den *dux Valeriae*. Ambrosius, *de obitu Theodosii* 53 = Migne PL XVI col. 1467 weiss nämlich, dass die Mörder Theodosius des älteren den jüngeren zu töten trachteten. Nur schleunige Flucht aus Moesien und Rückkehr in die spanische Heimat hat damals den Sohn retten können. Zu den Gegnern des Vaters zählten auch die Freunde des 373 durch Selbstmord verschiedenen *mag. off.* Remigius, dessen Schwager Romanus war,also vor allemValentinians erster General der Germane Merobaudes (Ammian XXVIII 6, f.). Die Faktion, von der die Quellen sprechen, war eine äusserst mächtige, die beiden *praefecti praet.* des Abendlandes und der Generalissimus, letzterer vielleicht ein Gegner aus Neid auf den erfolgreichen Kollegen und aus Abneigung gegen den Romanen. Gegen sie vermochte Theodosius sich nicht zu wehren, Leumundszeugnisse, wie das von Symmachus erbetene (*ep.* X 1) nützten nichts, ausserdem half dem Klüngel noch die aufgeregte Zeit des Thronwechsels. Die Macht der Feinde und der zum Angriff geschickt gewählte Zeitpunkt erklären genugsam, wie das Todesurteil zustande gekommen ist. Und es bedarf keineswegs des Hinweises auf die Tötung der vielen Leute, deren Namen mit *ΘΕΟΔ* begannen und die auf Grund eines magischen Experimentes als Nachfolger des Valens galten (2).

(1) Der Nachfolger des Maximinus ist am 22, V 376 schon im Amte, *Cod. Th.*, XIII 3, 11, der letzte an Maximinus gerichtete Erlass *Cod. Th.*, IX 19, 4, datiert vom 16. IV 376. Daraus ergibt sich auch die nähere Zeitbestimmung für den Tod des Theodosius, möglichst nahe dem Anfang des Jahres 376. Denn den Sturz des Maximinus bringt man wohl mit Recht mit der Aufdeckung der Intrigen gegen Theodosius zusammen.

(2) SEECK, V, p. 32,

Bei der Hinrichtung des älteren Theodosius ist kein Schuldiger der verdienten Strafe zugeführt worden, wie Seeck V, p. 31 und 124 will, sondern es liegt ein Justizmord vor. Das Opfer war der fähigste und verlässlichste Heerführer Valentinians. Gerechtigkeit geschah aber insoweit, als die grossen Leistungen des Mannes nicht vergessen wurden. Schon 378 hat Gratians Regierung in den bösen Tagen nach der Schlacht von Adrianopel keinen besseren für die Abwehr der Gothen zu finden gewusst als Theodosius den Jüngeren, der beim Debakel des Jahres 374 allein standgehalten hatte, und ihm nach raschen Erfolgen anfangs 379 als Mitkaiser den Osten übertragen.

Kaiser Theodosius hat es sich angelegen sein lassen, das Andenken seines Vaters zu rehabilitieren, und die Untertanen sind ihm dabei gefolgt. Reiterstatuen, dem *Magister equitum* entsprechend, wurden dem Feldherrn errichtet. Der Senat in Rom hat *Africani et Britannici belli recordatione* solche Statuen gestiftet (Symmachus *ep.* X 43 a. 384/5 vgl. X 9 p. 387 Seeck), in Antiochia stand ebenfalls eine Reiterstatue, die anlässlich des Aufstandes im Jahre 387 vom Pöbel beschädigt worden ist. (Libanios *or.* XX 10 p. 657 Förster *τὸν ἱππέα τὸν πατέρα τὸν ἐμὸν αὐτῷ ἵππῳ κατενεγκόντες ὥσπερ ἐν ἱππομαχίᾳ τρώσαντες* und *or.* XXII 8 p. 475 f., dazu G. Rauschen *Jb.* p. 261). Der Stifter und die Zeit der Errichtung sind unbekannt. Eine dritte Reiterstatue ist nachzuweisen in Canusium, wo sich der Sockel mit der Inschrift noch erhalten hat, CIL IX 333 = Dessau, *Inscr. sel.* 780.

Inclytae venerand(a)eque memoriae viro Flavio Theodosio genitori domini nostri invictissimi perennisque principis Theodosi(i) perpetui Aug.,
cuius virtute felicitate iustitia et propagatus terrarum orbis et retentus,
statuam equestrem subauratam Apuli et Calabri pro voto et devotione posuerunt curante ac perficiente Flavio Sexione viro perfectissimo correctore Apuliae et Calabriae.

Dieser Text ist noch völlig korrekt konzipirt nach guten alten Vorbildern : Name, Bezeichnung als Kaiservater, Ver-

dienste, Stiftung. Der lapidare Satz, in dem die Taten zusammengefasst sind, enthält nichts Uebertriebenes,da am Rhein, an der Donau und in Afrika Theodosius den Reichsboden erhalten, in Britannien ihn aber vermehrt hat. Pacatus 6, 1 rühmt ebenfalls *virtus* und *felicitas* an grossen Feldherrn und an Theodosius. Die vierte bis jetst bekannte Statue besass Stobi. Den Anlass zur Stiftung kann ein Aufenthalt des Kaisers in der Stadt gegeben haben ; es muss nicht gerade der durch die dort erlassenenen Ketsergesetze für den 14. und 16. Juni 388 bezeugte sein (*Cod. Th.* XVI 5, 13 und XVI 4, 2) sondern eher ein früherer, z. B. 379, wo er allem Anschein nach zweimal Stobi berührt hat (19/1 379 zum Regenten erhoben in Sirmium, 17/VI laut *Cod.Th.* X 1, 12 in Saloniki ; 6/VII wieder in Scupi *Cod. Th.* VI 30, 2) oder auch 380, als er von Sirmium nach Saloniki zurückkehrte (8/IX Sirmium *Cod. Th.* VII 22, 11 ; 20/IX Saloniki *Cod. Th.* X 10, 14). Den früheren Termin glaube ich empfehlen zu dürfen, da der Kaiser, ein Mann mit ausgeprägtem Familiensinn (1) möglichst rasch etwas für das Andenken seines Vaters getan haben wird. Wie er selbst stark unter dem Eindruck der Henkerszene von Karthago stand, beweist seine länger geübte Weigerung, ein Todesurteil zu unterzeichnen (Themistios *or.* XV p. 190 B, a. 381 und *or.* XXXIV c. 14 bei A. Mai, *class. auct.* IV p. 335 a. 385 ; dazu Seeck V p. 171 und 502). Vermutlich hat der Kaiser zur Stiftung in Stobi beigetragen, da die Kosten doch bedeutende waren.

Zum Sockel dieser Statue gehörte nun der Block, auf dem unsere Inschrift eingegraben ist. Wie bei der Inschrift von Canusium steht am Anfang der Name, also Z. 1/2 [*Φλάβιον Θε*]*οδό*[*σιον τὸν θεῖον πατ*]*έρα* hernach der Name des Kaisers, begleitet von mehreren Epitheta, die etwa bis Z. 6/7...*ἡμ*]*ῶν* [*δεσπότου* bzw. *βασιλέως*] reichen mögen. Z. 4 ist ein Wort gekürzt [*θεοφιλε*]*στ*(*άτου*). Z. 7-13 enthalten die Ruhmestaten und, wie schon eingangs festgestellt, Z. 14 bis zum Ende alles, was mit der Siftung zusammenhängt. Die Z. 2 vorgeschlagene Ergänzung *θεῖον* ist zwarnach der strengen Terminologie des Staatsrechtes nicht korrekt, wohl aber nennt Clau-

(1) [Aur. Victor], *epitom.*, 48, 18, 9.

dian *bell. Gild.* 215 und *de cons. Stil.* II 421 Theodosius Vater und Sohn *divi*. Für den Historiker bedeutet *Σαξονείη* = *Saxonia* eine willkommene Ueberraschung, da hier ein sehr altes Zeugnis für diesen Landnamen vorliegt. Bezeichnet hat man damit die Heimat der gefürchteten Seeräuber im nordwestlichen Deutschland, die auch der Geograph von Ravenna *Saxonia* nennt IV 17, 18, 23 ; allein das Alter der Quelle, aus welcher dieser Autor des 7. Jh. schöpft, lässt sich nicht feststellen. Einigermassen datiert ist die Stelle im anonym überlieferten Briefe C. P. Caspari, *Briefe, Abhandlungen und Predigten* p. 3 : *nam et in Francia et in Saxonia et in omni Barbaria deus est.* Wenn Caspari den Brief mit Recht dem Pelagianer Agricola, der die Sekte in Britannien verbreitet hat (Prosper *chron.* p. 472 zum Jahre 429) zuweist, gehört er der Zeit um 420 an (1). Unsere Inschrift hat den Vorzug der gesicherten Datierung wenigstens auf das vorletzte Jahrzehnt des vierten Jh. und ist daher älter. Den dritten in der Literatur meist übersehenen Beleg für Saxonia kennen wir schon, mit Scotia steht er in der *Versio latina* von Josephus *bell. Iud.* ; vgl. Caspari a. a.O. p.335f. und oben p. 15. Ohne die Frage hier berühren zu wollen, ob Ambrosius als Autor dieser Schrift in Betracht kommt, möchte ich doch die übliche von Fr. Vogel, *De Hegesippo* p. 8ff. vertretene Datierung auf die Jahre 367-375 nicht widerspruchslos hinnehmen. Dass auf Grund der erwähnten Siege des Theodosius die Schrift nach 367 verfasst ist, wird jedermann zugeben, aber 375 als untere Grenze erscheint mir höchst fraglich. Vogels Argument ist eines *ex silentio* : weil ausser den Alanen weder Gothen noch Hunnen vorkommen, hätte der Autor vor Beginn der eigentlichen Völkerwanderung geschrieben. Dieser Schluss ist schwach, beruht auf einer nicht aufrecht zu erhaltenden Vorstellung von der Völkerwanderung. Also da es ausserdem gar nicht so sicher ist, dass III 5, 11 nicht doch aus Ammian XXIII 5, 3 übernommen ist, wird man vorsichtig den Autor der Zeit vor 400 zurechnen. Die Inschrift aus Stobi darf bezüglich Alter mit ihm konkurrieren. *Saxonia*

(1) A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, 1[4], p. 107.

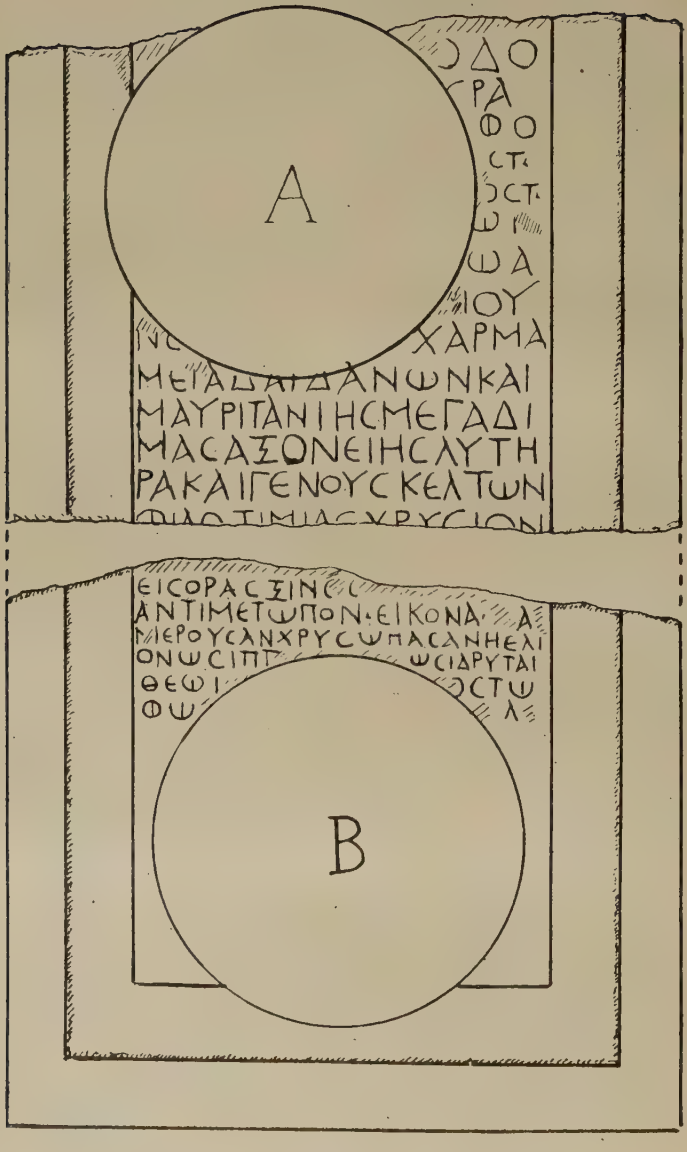


Abb. 1. Facsimile der Inschrift.

ist im 4. Jahrhundert aufgekommenen wie *Francia* und *Batavia* (1).

Ungewöhnlich ist *λυτήρ*, ein seltenes und poetisches Vokabel an Stelle von *σωτὴρ* oder auch wohl *λυτρωτής*.Doch manchmal tauchen in Urkunden ähnliche Wörter auf, ich verweise z. B. auf *ὀλετῆρα Λαγγοβάρδων κ(αὶ) λοιπῶν βαρβ(άρων)* der Inschrift aus Porto Torres in Sardinien; *Not. degli scavi* 1928 p. 254. Z.13 ist *γένος Κελτῶν* gebraucht wie *τὸ Ἰουδαίων γένος* bei Philo, *lega io ad Gaium* 346 p. 218 Cohn oder *gens Romanorum* im Titel *origo g. R. Chron. min.* I p. 143, um die Gesamtheit zu bezeichnen im Gegensatz zum Einzelstamm *ἔθνος*=natio. Die Grundlage,welche bei Abfassung der Inschrift für den Abschnitt Karriere zur Verfügung stand, war natürlich eine offizielle,letzten Endes auf die kaiserliche Kanzlei zurückgehende. Recht selten bekommen wir Einblick in den Aktengang, der einer solchen Ehrung voranzulaufen pflegt. Aber gerade in der uns interessierenden Epoche hat Symmachus einiges überliefert. Er korrespondiert wegen der Theodosiusstatuen in Rom mit dem *magister officiorum* (ep. X 43). Als 377 Symmachus' Vater ein Standbild (*auro inlustrem statuam*) erhalten sollte, hat ein längerer Notenwechsel zwischen Senat und kaiserlichem Kabinett stattgefunden, und es haben die Kaiser die Erlaubnis erteilt *adposita oratione, quae meritorum eius ordinem ac seriem contineret* CIL VI 1698 = Dessau, *Inscr. sel.* 1257. Beide Beispiele dürfen auf die Ehrung des Thodosius in Stobi angewendet werden. Verhandlungen mit der Zentralbehörde müssen geführt worden, desgleichen muss ein Akt mit den positiven Daten aus dem Leben des Kaiservaters nach Stobi erflossen sein.

Von den Tatsachen der Stiftung Z. 14ff. fehlt mancherlei, vor allem der Stifter. Es ist wohl die Gemeinde der Stadt gewesen, welche *φιλοτιμίας χρυσίον* d. i. Stiftungsgeld ganz oder zum Teile aufgebracht hat. *φιλοτιμία* = Stiftung folgt aus der Bedeutungsentwicklung,welche *φιλοτιμεῖσθαι* vom Ausdruck bürgerlichen Ehrgeizes bis zur Hauptäusserung desselben, dem Schenken und Stiften genommen hat; vgl. B.

(1) E. Norden, *Germanische Urgeschichte*, p. 314 A. 2 und 315 A. 1.

Laum, *Stiftungen* I p. 44. Dann erfahren wir nichts über den unmittelbaren Anlass, auch nichts über die Zeit. Vor *εἰσορᾷς* B. Z. 1 kann am ehesten *ἦν* gestanden haben. Was folgte, ist nicht klar ; möglich ist *ξῖνε* oder *ξῖνος* . Z. 3. verlangt das seltene *ἀντιμέτωπον* vorher den Ort der Aufstellung bzw. das Objekt, dem gegenüber das Standbild des Theodosius errichtet war. Z. 2ff. schlage ich zu lesen vor : *εἰκόνα* [*μ*]*α*[*μ*]*ἐρουσαν χρυσῷ πᾶσαν ἠέλι*|*όν ὡς ἱππ*|*ικὴν καθ*]*ὼς ἵδρυται* | *θεῷ* |*Κωνσταντίνῳ πρ*]*ὸς τῷ φω*...Die Stobenser haben wie die Apulier das Bronzestandbild vergolden lassen *πᾶσαν ἠέλιον ὡς*. vgl. *auro inlustris statua* der Inschrift auf dem Symmachusdenkmal. Z. 2/3 ist [*μ*]*α*[*ρμ*]*έρουσαν χρυσῷ* homerische Floskel (N 801 *χαλκῷ μαρμαίροντες*, N 22 *δώματα χρύσεα μαρμαίροντα*) desgleichen *ἠέλιον ὡς* (*Ξ* 185, *σ* 296). Eine tiefere Beziehung auf Helios, wie sie von Nero angefangen tatsächlich bei Kaisern üblich ist, muss hier ausgeschlossen werden (1). Z. 5 ist lediglich nach dem Raume ergänzt, also eine Reiterstatue, wie eine in Stobi aufgestellt war für den *divus* [*Constantinus*] bei dem.....Welche Ortsbezeichnung mit *φω*..... gemeint ist, steht dahin ; der nächste Gedanke an das Forum — in der stark romanisierten Stadt mit *ius Italicum* wäre das lateinische Wort für *ἀγορά* in der Umgangsprache sehr wohl möglich — ist aber wegen der Quantität abzuweisen. (2).

Die Anleihen aus der homerischen Poesie (3), das Nebeneinander von metrischen und prosaischen Stücken, der Versuch, mit dieser Art Cento den Eindruck einer feierlich-hohen Sprache zu erzielen ,das alles scheint mir dafür zu sprechen, dass der Verfasser der Inschrift ein grammaticus von Stobi gewesen ist. Gut passt zu einer solchen Glanzleistung auch die Inkonsequenz, dass manchmal phonetisch geschrieben wird (*δῖμα ξῖνε, μαρμέρουσαν*) manchmal nicht.

Wien, im März 1930. RUDOLF EGGER.

(1) Vgl. *BCH.*, XII, 1888, p. 511, l. 34 und den Kommentar Holleaux, ferner SENECA, *Apocol*, 4, 27 sqq. mit den Bemerkungen Weinreichs p. 44.

(2) *Forum* wird *φόρον* transkribiert, vgl. PREISIGKE, *Wörterb. der griech. Papyrusurkunden*, *s. v.* Sp. 701 und B. MEINERSMANN, *Die latein. Wörter und Namen in griech. Papyr.*, p. 64.

(3) Auch *μέγα χάρμα* ist homerisch *Ω* 706, *δεῖμα* ebenso *E* 682.

A PROPOS DU PSAUTIER BYZANTIN A FRONTISPICE

Le psautier byzantin à frontispice, dont le plus illustre représentant est le *Parisinus* grec 139, vient d'être l'objet de plusieurs études importantes, qui apportent des éléments nouveaux au problème si controversé de ses sources. Il y a grand intérêt à présenter dans un tableau d'ensemble les conclusions qui ressortent de ces travaux.

I

Dans la *Revue des Études Arméniennes* (1), M. G. Millet et Mlle Sirarpie der Nersessian ont présenté pour la première fois un curieux psautier arménien à frontispice qui appartient à M. Emmanuel Ségrédakis. D'après une inscription du fo 277, il a été écrit avant 1445, mais les ressemblances de son décor ornemental avec celui du psautier arménien de Venise et de plusieurs manuscrits exécutés en Cilicie, le font remonter à la première moitié du XIVe siècle, sauf les cahiers du début qui seraient du XVIe siècle.

La disposition du texte est conforme aux traditions arméniennes. Tandis que le psautier byzantin comprend 20 kathismata et groupe les Cantiques à la fin, le psautier arménien est divisé en 8 canons, chaque canon étant suivi d'un cantique. Les psaumes 148-150, les cantiques des Trois Hébreux, de la Vierge, de Zacharie, de Siméon, de Manassès, la prière de saint Nersès, sont rejetés à la fin hors de ces canons.

(1) *Revue des Études Arméniennes*, X, 1929, *Le Psautier arménien illustré*, par G. Millet et Sirarpie der Nersessian (p. 177-181 et planches dont une en couleurs).

L'illustration comprend un bandeau orné avant chaque canon, ainsi que des décors marginaux, une initiale et des lettres décorées. Le manuscrit renferme en outre 12 miniatures à pleine page, à cadre étroit et sur fond d'or. Les ornements, d'une charmante fantaisie, sont conformes aux traditions de l'art arménien, qui aime le décor zoomorphe et les scènes de genre. Certaines initiales rappellent l'ornement des manuscrits de l'époque mérovingienne, en particulier ceux du Sacramentaire de Gellone.

Les miniatures comprennent des portraits de prophètes au début des Cantiques (Moïse, Isaïe, Habacuc, auxquels est adjoint saint Nersès) et des scènes. Les portraits se détachent sur un fond de paysage, composé de montagnes taillées en escalier et parfois d'édifices vus en perspective, comme sur le Psautier grec 139, mais de proportions minuscules par rapport à la taille des personnages, dont plusieurs sont coupés en outre par le bord du cadre.

Les épisodes de l'histoire biblique sont empruntés au psautier byzantin à frontispice : *passage de la Mer Rouge*, (copie réduite d'un modèle développé ; on distingue à droite Moïse et Aaron coiffés de turbans et Myriam jouant du tambourin) — *Prière d'Ézéchias* (le peintre a représenté le moment qui précède la prière). — *David et Goliath*, (le peintre a montré seulement David coupant la tête de Goliath), — *Prière de Jonas* (représente Jonas sortant du monstre et recueilli dans une barque), — *Prière des trois Hébreux*. — *Prière de Manassès*.

On sera reconnaissant à M^lle^ Sirarpie der Nersessian de sa description si complète et si instructive de ces miniatures, que M. Millet a commentées dans la seconde partie de ce travail. Tout en s'efforçant de déterminer les sources de l'illustration du psautier arménien, il a repris et précisé davantage la théorie qu'il avait déjà donnée du psautier à frontispice (1).

Bien que la disposition du psautier arménien diffère de celle du psautier byzantin, ce n'en est pas moins à ce psautier qu'il doit les éléments de son illustration. Malgré quelques points

(1) Dans l'*Histoire de l'Art* d'André Michel, t. I, Paris, 1905, *L'art byzantin*, pp. 127-301.

communs avec la tradition du psautier grec 139 (montagnes en escaliers, édifices en perspective, compositions du *passage de la Mer Rouge*, d'*Isaïe visitant Ézéchias*), il y a entre les deux manuscrits moins de ressemblances que de différences : absence de figures allégoriques,compositions plus simples et réduites à un petit nombre de figures, inintelligence du paysage et surtout choix d'un unique moment dans les épisodes que le psautier grec 139 représente complètement (par exemple *David coupant la tête de Goliath*, sans la figuration du combat).

C'est à un groupe de psautiers de l'Athos que M. Millet compare le psautier arménien. Il écarte le Pantocrator 49 (daté de 1084), dont l'illustration des Cantiques s'inspire visiblement du psautier grec 139, bien que son frontispice soit différent. En revanche, trois manuscrits ont une parenté évidente avec le psautier arménien. Ce sont le *Vatopedinus* 609 (1088), le *Lavrensis* B 26 (1084) et le *Vatopedinus* 608 (XII^e siècle).

Leurs compositions sont moins amples et moins complexes que celles du psautier grec 139 et ne comportent aucune figure allégorique. Cependant le *Vatopedinus* 609 a été peint par un artiste qui avait encore le sens de la perspective et des proportions entre le paysage et les figures. Son frontispice reproduit le célèbre tableau de *David gardant ses troupeaux*, et même avec une figure allégorique, celle de la Mélodie, qui se penche à l'oreille du jeune pâtre ; les autres miniatures offrent, avec quelques variantes, les mêmes sujets que le psautier grec 139. C'est surtout au psautier de Lavra et au *Vatopedinus* 608 que ressemble le psautier arménien, par les proportions données aux figures et même par les ornements marginaux.

Le psautier arménien, conclut M^r Millet, est donc sorti d'un groupe auquel appartiennent les trois manuscrits de l'Athos, mais aucun d'eux n'en est le prototype immédiat, aucun d'eux ne conserve les éléments de décor qui ont survécu dans le psautier Ségrédakis : les rochers taillés en escalier et les édifices figurés en perspective. Le psautier arménien et les psautiers de l'Athos dérivent donc d'un prototype différent par son illustration de celle du Psautier grec 139 et qui paraît originaire de l'Anatolie orientale. Le nom du « Grand Comnène »

David, fondateur de l'état de Trébizonde, se lit à la fin du *Vatopedinus* 608 et l'on trouve sur le *Vatopedinus* 609 des inscriptions en arménien. Le psautier arménien est donc l'aboutissant d'une tradition provinciale qui s'est conservée obscurément dans les monastères jusqu'au XIV^e^ siècle. Cette tradition est absolument différente de celle que représente le Psautier grec 139. Elle lui est probablement antérieure.

II

La conséquence de la doctrine de M. Millet est d'affirmer l'indépendance du Psautier grec 139 par rapport à la tradition primitive des psautiers de l'Athos. Il reste donc à rechercher l'origine de l'illustration du célèbre manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Pour M. Grünwald (1), les peintures de ce psautier ont bien été composées au X^e^ siècle et s'inspirent d'œuvres antiques sculptées, interprétées avec une certaine maladresse. Mais son enquête ne porte que sur deux tableaux : *La Prière d'Isaïe* et *David au milieu de son troupeau.* Les éléments antiques qu'ils renferment, et sur le caractère desquels tout le monde est d'accord, lui paraissent empruntés à une œuvre analogue au sarcophage dit d'Endymion, (Rome, musée du Capitole, fin I^er^-II^e^ siècles).

Dans la *Prière d'Isaïe*, un vent violent gonfle l'écharpe que la figure de la Nuit déploie sur sa tête ; comme elle maintient cette écharpe de la main droite, on peut supposer que le courant d'air vient de sa droite : or, à la hauteur de ses épaules, le vent souffle du côté opposé, car le vêtement attaché sur son épaule gauche est fortement rabattu sur son épaule droite, de même que les plis de sa tunique agités et ondulés à gauche, retombent à son côté droit tout à fait rigides. Des contradictions analogues se remarquent sur la figure d'Isaïe. On se les

(1) Aloïs Grünwald, *Byzantinische Studien, Zur Entstehungsgeschichte des Pariser Psalters, ms. grec* 139. (Schriften der philosophischen Fakultät der deutschen Universität in Prag. Heft I. Brunn, 1929). M. Grünwald avait fait déjà une communication à ce sujet au Congrès des Études Byzantines, à Bucarest, 1924.

explique si l'on se reporte à l'épisode de *Séléné découvrant Endymion endormi*, sur le sarcophage du Capitole. Un vent violent soufflant en face d'elle, gonfle l'écharpe qu'elle tient au-dessus de sa tête comme la Nuit de la miniature, rabat sa tunique sur l'avant-bras droit en découvrant son épaule et la plaque sur ses jambes dans le même sens.

Le peintre du Psautier n'a pas saisi ce mouvement. Il a prêté à sa Nuit le buste de Séléné, notamment la tunique fixée à l'épaule gauche et tombant sur l'avant-bras droit, mais il n'a pas compris le geste de l'écharpe que, contrairement à Séléné, la Nuit retient de la main droite. En outre, abandonnant son premier modèle, il a donné à la partie inférieure de la tunique de la Nuit les mêmes plis rigides et d'allure calme que l'on voit sur des statues grecques de l'époque classique, comme la Déméter du musée de Berlin, dont les plis tombent raide d'un côté, tandis que le léger écartement de son pied droit (reproduit sur la peinture), creuse des sillons dans l'étoffe.

Nous ne pouvons reproduire ici les analyses minutieuses de M. Grünwald et nous n'avons voulu que donner une idée de son argumentation. Pour lui, la tunique d'Isaïe, plaquée sur les jambes, rappelle le mouvement de celle de Séléné, la figure gracieuse d'Orthros, le point du jour, qui s'avance vers le prophète, est inspirée du petit Amour qui marche devant Séléné. De même, dans le tableau de David jouant de la harpe, on retrouve le paysage rocheux au milieu duquel paissent sur le sarcophage les chèvres et les brebis d'Endymion. On y revoit le chien de berger assis, par lequel passe l'axe de la composition et qui, sur le psautier, tourne bizarrement le dos à son maître, tandis que sur le sarcophage il allonge le museau vers l'écuelle que tient un pasteur. Enfin, le génie de la Montagne de Bethléem reproduit la pose d'Endymion couché, la tête appuyée sur le bras droit recourbé, le même vêtement passé sur la jambe gauche et retombant entre les jambes : seul le mouvement des genoux diffère, le corps du génie de la Montagne étant replié sur lui-même, comme si les deux moitiés du corps étaient inspirées de deux modèles différents. Le peintre a donc copié des fragments de figures antiques, sans pouvoir les ramener à l'unité.

En conséquence, M. Grünwald repousse l'idée que ces mi-

niatures puissent être un travail antique ou même un modèle ancien recopié au x^e siècle. Entre les marbres grecs et les peintures du psautier, il est inutile, selon lui, d'imaginer un intermédiaire. Il s'agit d'une copie directe ; la maladresse même du peintre dénote sa dépendance étroite du modèle sculpté et, comme l'avait soutenu Kondakov, les peintures du psautier grec 139 se rattachent au mouvement de la Renaissance macédonienne.

Le travail très intéressant de M. Grünwald a le mérite de montrer pour la première fois dans le détail quelques-uns des thèmes de l'art antique reproduits incontestablement dans les peintures, mais c'est peu, pour édifier une théorie, de ne considérer que deux peintures sur les quatorze que contient le psautier. Certains rapprochements, si ingénieux qu'ils soient, paraissent un peu compliqués et l'on se demande vraiment si un peintre a pu imaginer de composer un personnage hybride avec deux moitiés différentes empruntées à deux œuvres antiques. Beaucoup de ces figures, beaucoup de ces gestes sont tout à fait banals dans l'art antique : Orthros tenant son flambeau, la figure agitant sur sa tête un écharpe gonfléee par le vent, (qu'on retrouve sur le psautier dans le *Passage de la Mer Rouge*), la Montagne de Bethléem rappelant les figures de fleuves. Ce ne sont que poncifs d'atelier et le peintre pouvait les trouver ailleurs que sur le sarcophage d'Endymion.

Il en est de même des arbres et des beaux plants de pavots d'aspect naturaliste de la *Prière d'Isaïe*. On ne les trouve pas sur le sarcophage du Capitole et M Grünwald explique leur présence par le souci qu'avait le peintre d'équilibrer les détails de sa composition. On peut, semble-t-il, les rapprocher utilement de la flore traitée dans un esprit réaliste et décoratif à la fois, qui règne sur les magnifiques mosaïques découvertes sous le badigeon par M. de Lorey dans la cour de la mosquée des Ommiades à Damas et qui datent de l'époque de la transformation de l'église Saint-Jean en mosquée par le calife Walid en 708 (1). Il y a là d'admirables ensembles de paysages hellé-

(1) E. DE LOREY. *Les mosaïques du VIII^e siècle de la mosquée des Omeiyades à Damas* (Cahiers d'art, n°7,1929, pp. 305-312). De belles

nistiques, exécutés au dire des historiens arabes par des artistes venus de régions diverses, entre autres de Constantinople, et dont il faudra désormais tenir compte lorsqu'on recherchera dans quel milieu artistique ont été imaginées les peintures du psautier grec 139.

Enfin, dans son argumentation M. Grünwald considère ce psautier comme une œuvre isolée et ne tient aucun compte des œuvres antérieures ou postérieures qui lui sont apparentées, en particulier du Grégoire de Nazianze (*Parisin. Gr.* 510) Le Psautier de Paris représente une tradition iconographique qui lui est antérieure et dans laquelle il s'agit de le situer.

Si importantes cependant que soient ces réserves, on retiendra du travail de M. Grünwald les faits intéressants qu'il a relevés, en montrant comment des sources d'origine antique ont été interprétées par le peintre du psautier avec une certaine incohérence et parfois une inintelligence de ses modèles. Mais est-il besoin de descendre jusqu'au x[e] siècle pour constater dans une œuvre byzantine des fautes de cette nature ?

III

Nous avons exposé ailleurs (1) la théorie d'ensemble de M. Morey sur l'évolution de la peinture byzantine (2), dans laquelle il aperçoit deux traditions primitives : celle d'Alexandrie avec sa composition libre, ses paysages, ses allégories, celle de l'Asie avec son style monumental et ses fonds d'or sur lesquels se détachent les figures. Nous n'en retiendrons ici que ce qui a trait au psautier de Paris, qui, pour M. Morey, montre le paysage hellénistique dans toute sa pureté sur certaines miniatures, tandis que d'autres dénotent au contraire une véritable maladresse dans l'interprétation de ce paysage.

reproductions de ces mosaïques ont été exposées à Paris au Musée des Arts décoratifs en octobre 1929.

(1) Dans la *Revue Archéologique*, 1929.

(2) R.-C. Morey, *Notes on East Christian Miniatures*. (*The Art Bulletin*, XI, New-York, 1929, pp. 5-103).

Dans cette illustration, regardée en général comme de la même main, il distingue cinq peintres différents. Le premier représente la tradition hellénistique dans toute sa beauté, avec la souplesse du mouvement, l'emploi des Allégories, le sens de la perspective et de l'espace, les architectures à l'échelle qui correspond à leur distance. C'est le peintre de *David gardant ses troupeaux*, de *David luttant avec le lion*, du *Passage de la Mer Rouge*, de *Moise sur le Sinaï*, de la *Prière d'Isaïe*, de la *Prière d'Ézéchias*. Les mêmes motifs, les mêmes costumes, les mêmes gestes, les mêmes paysages reparaissent dans toutes ces peintures. Un deuxième peintre est l'auteur de *David et Goliath*, et de *David sacré par Saül*. Il s'inspire du premier, mais n'a ni les mêmes qualités, ni le même sens de l'espace ; ses figures allégoriques n'ont pas la même noblesse. Les deux tableaux des *Filles d'Israël glorifiant David* et de *David élevé sur le pavois* représentent le niveau artistique le plus bas, avec ses architectures maladroites, son ignorance de l'anatomie, sa piètre composition. Un quatrième peintre, auteur de la *Prière d'Anne*, et de la *Prière de Jonas* représente le style asiatique : longue inscription de la *Prière d'Anne*, architectures mal comprises ou hors d'échelle comme dans la *Prière de Jonas* (parente de celle du *Paris. Gr.* 510) et où Jonas est habillé, même lorsqu'il est englouti par le monstre, figures de trois quarts ou de face, jamais de profil. Il faut noter que M. Millet a retrouvé dans le *Vatoped.* 608, Anne mère de Samuel dans le même costume et avec une attitude analogue à celle que lui prête le peintre du psautier, mais sans fond d'architecture : c'est bien le style byzantin-asiatique parvenu à sa pureté au XII^e^ siècle.

Enfin un cinquième peintre serait l'auteur de la *Pénitence de David* et du splendide tableau de *David entre la Sagesse et la Prophétie*. M. Morey y constate les poses statiques du style monumental, la richesse des costumes, les diadèmes des Allégories semés de perles et l'allure cérémonielle de la cour byzantine.

Si différentes que ces miniatures soient par leur style, elles ont toutes été placées dans le manuscrit à la même date et les cadres décoratifs qui les entourent sont de même nature ; elles appartiennent toutes à la même époque.

Le Psautier de Paris a donc été composé dans son état actuel au x^e siècle, et à Constantinople, comme le prouve l'imitation qui a été faite de plusieurs de ses tableaux dans la *Bible de Léon* (*Vatic. Gr. Reg.* I), ornée dans la première moitié du x^e siècle pour Léon, dignitaire du palais impérial. Ou il y a eu copie d'un manuscrit par l'autre, ou tous deux relèvent d'un original commun qui se trouvait à Constantinople.

Quoi qu'il en soit et, bien que dans leur état actuel les miniatures du Psautier aient existé à Constantinople au x^e siècle, M. Morey se refuse à y voir une œuvre originale et suppose que la plupart dépendent d'un archétype qui devait être un *rotulus* analogue au Rouleau de Josué du Vatican. C'est ce que dévoile la composition de certains tableaux en deux registres qui se suivent logiquement. Dans le Passage de la Mer Rouge, si Moïse détourne la tête, c'est pour considérer le Pharaon et son armée qui se noient au registre inférieur. De même Ézéchias, les mains voilées, le regard tourné vers le ciel, laisse supposer la main divine qui devait figurer dans l'archétype et qui se trouve sur le Rouleau de Josué dans une scène où Josué a la même attitude qu'Ézéchias. L'hypothèse d'un rouleau explique la méthode de composition, la répétition des mêmes figures, la juxtaposition de plusieurs scènes qui se suivent, les figures placées trop près de la bordure comme dans la *Prière d'Anne* ou la *Pénitence de David*. Sur le psautier de Basile II à Venise, le prophète Nathan apparaît devant David prosterné et il en est ainsi sur le *Paris. Gr.* 510.

Comment dater cet archétype? D'après M. Morey, l'élévation de David sur le pavois fournirait un *terminus post quem*, Julien ayant été le premier empereur ainsi intronisé. A vrai dire cette coutume date des révoltes militaires du III^e siècle (1). M Morey suppose que l'archétype était un *rotulus* composé à Alexandrie au IV^e siècle : plus tard, un peintre en a remanié les miniatures pour en faire des tableaux susceptibles d'être insérés dans un *codex*. Les miniatures actuelles du Psautier de Paris sont indépendantes du texte, au milieu duquel elles ont

(1) Cet usage est d'origine germanique, comme on le voit au I^er siècle dans TACITE, *Histoires*, IV, 15.

été insérées, sept peintes sur le seul verso d'une feuille de parchemin précédant le texte, en frontispice, une dans le texte des psaumes, six avant celui des Cantiques. Elles se trouvaient dans une bibliothèque de Constantinople au début du xe siècle et c'est de là qu'elles ont été tirées pour enrichir le psautier grec 139.

Poussant plus loin ses analyses, M. Morey montre la parenté qui unit ces miniatures à celles du Rouleau de Josué. Sur les deux manuscrits on retrouve les mêmes paysages, les mêmes silhouettes, le même armement des guerriers, le même décor, les mêmes allégories, le même thème pompéien de la colonne nouée d'une bandelette, qui figure aussi dans la Genèse de Vienne. Les ressemblances sont surtout frappantes entre le Rouleau de Josué et l'œuvre du premier peintre du Psautier. On a là deux compositions contemporaines et qui peuvent dater du viie siècle. On peut ajouter à ces arguments que les mosaïques de la mosquée de Damas montrent qu'à cette époque le style hellénistique était encore florissant. M. Morey suppose, mais là il entre dans un domaine purement conjectural, qu'après la prise d'Alexandrie par les Arabes (641), les peintres hellénistiques se seraient réfugiés, les uns à Rome, où ils auraient exécuté les plus belles fresques de Sainte-Marie Antique, les autres à Constantinople, où ils auraient peint les miniatures du Psautier et le Rouleau de Josué. Mais aucun témoignage n'appuie ces dires et tout ce que nous connaissons de l'art chrétien des ve et vie siècles, aussi bien en Italie qu'en Orient, à Salonique, à Constantinople, montre que cette expansion de l'art hellénistique d'Alexandrie est bien antérieure au viie siècle. D'ailleurs les mosaïques de la mosquée des Ommiades comme celles de la mosquée d'Omar laissent supposer que des peintres hellénistiques ont été au service des califes.

M. Morey a du moins par des analyses très délicates démontré que les miniatures du psautier de Paris ne forment pas un bloc mais révèlent des talents différents et des conceptions artistiques opposées. Son hypothèse d'un rouleau primitif paraît confirmée par la disposition même des miniatures en plusieurs registres qui se suivaient primitivement.

V

C'est par une voie différente, et sans avoir pu connaître le travail de M. Morey que Mr Jean Lassus est parvenu, en ce qui concerne le Psautier de Paris, à des conclusions semblables. Le point de départ de ses recherches est la belle découverte qu'il a faite à la bibliothèque du Vatican d'un exemplaire grec illustré des Livres des Rois faisant suite à l'Octateuque et datée du XIe siècle (1). Nous ne le suivrons pas dans la description excellente qu'il a donnée de ce manuscrit, d'autant plus précieux qu'on ne connaissait jusqu'ici aucun exemplaire illustré des Livres des Rois. Mais, en cherchant à se rendre compte de l'intérêt artistique et iconographique des 74 miniatures qui illustrent ce manuscrit, M. Lassus a porté son attention sur celles qui sont communes aux Livres des Rois et au Psautier et il en a tiré des comparaisons très instructives. Il a même étendu ses observations aux miniatures de l'Octateuque qui reproduisent de thèmes du Psautier.

Entre l'illustration de tous ces manuscrits bibliques et celle du psautier de Paris une première différence s'accuse. Les tableaux du psautier sont en hauteur et verticaux ; ceux de l'Octateuque et des Livres des Rois sont développés en largeur et horizontaux. Les rapports entre ces manuscrits et le Psautier n'en sont pas moins étroits. Le *Passage de la Mer Rouge*, des Octateuques reproduit les Allégories du Psautier, la Nuit la Mer, le Désert, l'Abîme qui entraîne Pharaon. Dans les Livres des Rois on ne trouve pas moins de quatre tableaux du Psautier. C'est d'abord le *Sacre de David*, dont la composition est identique à celle du Psautier, avec la même allégorie de l'Humilité, la même disposition des personnages. Mais les architectures sont différentes et peu soignées, l'Humilité porte une robe montante et un turban au lieu de son costume antique.

(1) *Vatic. Graec. 333*, XIe s. — Jean Lassus. *Les miniatures byzantines du Livre des Rois* (*Mélanges d'Archéologie publiés par l'École française de Rome*, XLV, 1928). — *Quelques représentations du Passage de la Mer Rouge dans l'art chrétien d'Orient et d'Occident*, (*Même recueil*, XLVI, 1929).

Le *Combat de David et Goliath*, qui forme un seul tableau sur le Psautier, est raconté par deux miniatures distinctes et ne comporte pas d'allégories.

Le *Couronnement de David* est endommagé mais laisse voir quelques variantes : disparition des architectures et de l'Allégorie qui couronne David, présence de spectateurs applaudissant.

La *Pénitence de David* suit la formule du psautier, mais remplace la figure de *Metanoia* par un ange qui s'élance derrière David. Ce type diffère de celui du *Parisin. Gr.* 510 où Bethsabée apparaît derrière le trône vide et où David est prosterné devant Nathan. D'après M. Lassus, ces deux types dériveraient d'un modèle commun comportant deux scènes différentes : reproches de Nathan à David, pénitence de David. Dans le Psautier de Paris, on aurait tronqué la deuxième scène en supprimant le trône vide et la répétition de Nathan.

Il résulte de ces rapprochements que, bien que postérieurs au Psautier de Paris, les Octateuques et les Livres des Rois sont plus près que lui d'un prototype ancien. La disposition de leurs miniatures en tableaux horizontaux fait songer à un rouleau primitif qui contenait l'histoire de David.Le *Rouleau de David* faisait suite au *Rouleau de Josué*, lequel était précédé d'un *Rouleau de Moïse ou de l'Exode*.

Ainsi les conclusions de M. Lassus rejoignent celles de M. Morey et de M. Millet. Il est avéré que les peintures du Psautier de Paris sont une élaboration artistique des tableaux plus modestes et plus simples d'anciens rouleaux composés au IV^e^ ou au V^e^ siècle, et dont les psautiers de l'Athos analysés par M. Millet, les Octateuques et les Livres des Rois nous ont conservé des fragments. Cette élaboration, comme le veut M. Morey, est due à des peintres imbus des traditions hellénistiques d'Alexandrie, mais aussi à des peintres de Constantinople ou d'Anatolie,imprégnés de l'esprit asiatique et créateurs du style byzantin proprement dit. Comme l'a montré M. Grünwald, ce travail de remaniement n'a pas été exempt d'erreurs et même de fautes grossières, mais il paraît impossible d'admettre comme lui qu'il soit dû à un peintre du X^e^ siècle copiant directement des sculptures antiques. C'est probablement au VII^e^ siècle, comme le suggère M. Morey, ou même peut-être plus

tôt, que les peintures du psautier de Paris ont été composées. Dans la belle miniature de *David entre la Sagesse et la Prophétie* on croit pouvoir discerner comme un reflet de la doctrine monarchique de Justinien. Ainsi que l'a bien vu M. G. Millet, ce tableau montre David inspiré, composant les psaumes et montrant leurs devoirs aux rois des temps futurs.

Clermont-Ferrand. Louis Bréhier.

NOTICE ON SOME RELIGIOUS BUILDINGS IN THE CITY AND VILAYET OF TREBIZOND.

The investigations in and around the city of Trebizond which are described in this article, undertaken in the summer of 1929, were made possible by the generosity of Mr. Rudolph Messel. Our sincere thanks are therefore due to him and to these we add an expression of gratitude to the editors of *Byzantion* for assisting the publication. In view of certain articles which appeared in volume four of this periodical, which supplement the admirable survey of Millet (1), a detailed discussion of the more important buildings of the town seems hardly necessary. But here and there a few facts can be added to those already published, while certain minor buildings deserve something more than the summary notice they have heretofore received. In this respect it is especially desirable that all available data should be collected as soon as possible, for with the departure of the Greeks in 1923, the buildings which had hitherto been under their charge were left without guardians and they are now rapidly falling into decay. In a few years little will be left. Already, since 1917, one church, described by Millet as Moum Hane Djami, has disappeared and some arches and pillars, once part of the cloister of the Cathedral church of the Panaghia Chrysokephalos and later a Moslem tomb, are no longer to be found. Two broken pillars which lie in a street opposite the north door of the one time cathedral are apparently all that remain of this structure.

(1) Millet, *Les Monastères et les Églises de Trébizonde*, *BCH*, 1895, XIX, pp. 419-459.

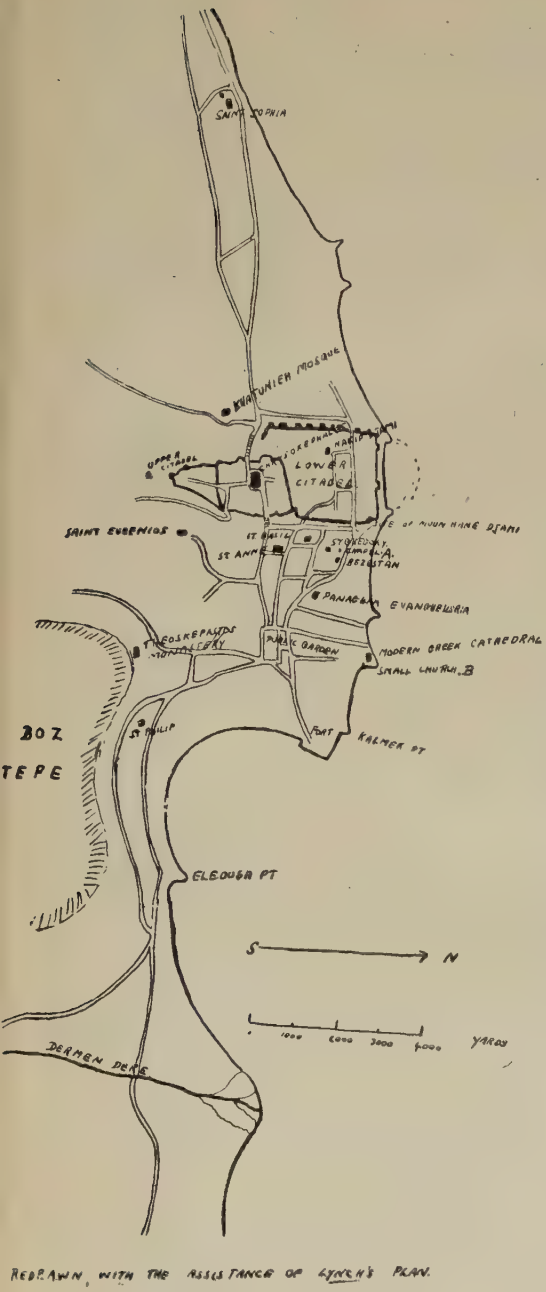
The larger churches, Saint Sophia, the Chrysokephalos, Saint Eugenios and Saint Philip, were all turned into mosques at the time of the Turkish conquest (1461) or slightly later. They have thus been kept in repair and the various additions which have been made have done little to mar the original schemes of the buildings. It is the frescoes and interior decoration that have suffered most severely, but in many cases it seems that the former have been better preserved under the plaster with which the Moslems have covered them than they would have been if they had been left exposed. We hope to discuss what remains of these interesting later Byzantine paintings, examples of which are to be found both in Trebizond and in the neighbourhood, in a future paper (1).

Of the three thousand old churches that are said to exist in the neighbourhood of the town it was impossible to inspect all in a visit of two months. But some of the more interesting ones were seen as well as all the more important monasteries. Their positions are shown as nearly as possible on the accompanying map and an itinerary is given. The monuments of the town will be described each separately, those in the surrounding country in the order in which they were visited on the author's route. There should thus be little difficulty in finding their positions on the map.

I. THE MONUMENTS OF THE TOWN.

Saint Sophia. The church stands some three kilometres to the west of the town, on a low eminence above the sea. The flattened area around it marks the site of the monastery with which the church was connected, but of this only a sup-

(1) During the Russian occupation of 1916 the work of Uspenskij chiefly centered around the first three of these churches. The first results were published in *Izvestija* of the Imperial Russian Academy of Sciences 1916, pp. 1464-1480 & 1657-1663. Articles of Meliopoulos in a rather inaccessable paper « Pharos », Nos. 168, 169, 188 et 199 (1918) are less important. See also B Z XXIII, 1920, p. 496.



porting wall on the sea side, the campanile and a few ruined walls remain. Of the baptistry, which was described by Texier as an octagonal building some fifty metres from the church on the sea side, no traces now remain and of the south gate discussed by Millet there exist only a few ruined walls, to determine the import of which excavation would be necessary (1). The campanile, however, is in good repair as regards the outer walls, though within the floors of its various stories have now collapsed. Of these the two lower date from the year 1427, as an inscription copied and published by Millet (2) attests, while the upper floors belong to a later period. The first story,

(1) A photograph of the complete structure is preserved in the collection of the École des Hautes-Études, N°. C. 86 .

(2) MILLET, *B C H*, XI, p. 432.

5.75 metres above the present ground level, was originally a chapel with a small rounded apse, the outside of which projects slightly beyond the face of the wall on the eastern side of the tower. Below this, on the exterior, are traces of frescoes bordered by a stone string course, which originally adorned a building abutting into the east face of the ground floor of the tower (1). Foundations of its walls can still be traced between the tower and the church. The first floor chapel of the tower had a vaulted roof,only the very edges of which now remain. The entrance was by a door communicating with an outside stair on the south side, but the door is now walled up and the stair has been pulled down. In the apse is a small lancet and larger windows with arched tops and stone frames are placed in the centres of the north and west walls. The frescoes which decorate the entire wall surface of the chapel have, owing to their inaccessibility, been damaged chiefly by damp. They are dated by an inscription published by Millet to the year 1443.

The church itself, which was described by Finlay as « the most interesting monument of Byzantine architecture, sculpture and painting that time has spared » (2), has received due attention in published works. Millet describes the building in detail and his material is augmented by an article by Brunov in *Byzantion*, volume IV. In the same periodical Alpatov discusses the reliefs over the south door, noting their connexion with certain carvings of south and central Russia, a connexion which had already been stressed by Strzygowski (3). The latter authority sees here the influence of a stream of art which started from Achthamar in Armenia in the early years of the tenth century, which travelled up the Volga, where its influence is to be seen in the church of Saint George at Jurjev Pols-

(1) FALLMERAYER, *Original Fragmente*, II, p. 95, distinguished three figures here, but now no more than the plaster, tinged here and there with colour, can be seen.

(2) FINLAY, *Mediaeval Greece and the Empire of Trebizond*, 1877, p. 340.

(3) *Die Baukunst der Armenier und Europa*, Wien, 1918, II, p. 722.

kij, and which returned to the Black Sea region in the thirteenth century. The Armenian influence at Jurjev Polskij is much more marked than at Trebizond, but with the former as a link it cannot be denied in the latter. It is in fact far more marked than any traces of influence from the west, which have been suggested to explain the style. Finally the capitals, both those which support the dome and those which are used in the doors, are discussed by Strzygowski (1), who concludes that those of the north, south and west doors are reused, while those of the interior were made specially for the building. The finest of them, akin to some at Saint Mark's in Venice, supports an arch of the west door. It belongs in all probability to the period of the Macedonian dynasty.

The architectural features of the building have been discussed by Millet and Brunov. Plans are given by both, but those of the latter are more satisfactory. Combined with his photographs (2) and text they leave little to be added as regards the building. No less worthy of consideration, however, is the admirable mosaic floor of *opus Alexandrinum* which must at one time have been among the finest examples of the type in existence. (See Pl. 1). Texier and Pullan state that it was intact in 1837, but this description can hardly be exact, for Hamilton, who saw it only three years later, says that it was badly damaged (3). The figure of an eagle attacking a hare which he noted in one of the compartments is no longer to be found, the only remaining figure-subject being a somewhat indefinite animal with its head turned back over its shoulder. At the present time no attempts are made to preserve the floor and its condition becomes daily more and more pitiable.

Panaghia Chrysokephalos, now Orta Hissar Djami and originally the Cathedral church of Trebizond, has again been

(1) *B C H*, XIX, 1895, p. 517, *Les Chapiteaux de Sainte-Sophie de Trébizonde.*

(2) *Byzantion*, tome IV, figs. 8, 9, 10, 12, 13, 14 and 15.

(3) Hamilton, *Researches in Asia Minor*, 1842, I, p. 243.

carefully described by Millet and in closer detail by Baklanov (1). The latter notes the presence of a floor in mosaic, which is now hidden by the wooden floor of the mosque (2). This, as well as the plaster covered frescoes, remain to be examined (3). An interesting part of the original interior decoration is, however, still to be discerned, in the main apse, namely the marble and mosaic facing of the wall. The apse is now occupied by a wooden gallery at a height of 3.47 metres above the floor. Below the gallery the marble decoration has been plastered over. Above, four panels in *opus Alexandrinum* are still to be seen, separated by an elaborate wall-covering of thin marble slabs. The two easternmost panels are practically identical. (See Pl. 2). Those to the west are different, that on the south side probably being a decoration based on the formalised plan of an apsed church (Pl. 3). That on the north shows a larger but less elaborate scheme. (Pl. 4). Of a mosaic of the finer sort said to represent the Virgin, which some travellers saw on the outside wall of the apse,no trace whatever now remains. (4) At the time of Millet's visit the mosaics were still fairly well preserved, although covered with whitewash, on the south side of the apse. They suggested to him the theory that the whole outside of the church was once decorated in this manner. (5)

(1) *Byzantion*, tome IV, p. 377.

(2) The floor was also seen by Marengo, who notes, « Le dallage. est en mosaïque à grandes rosaces ». Missions Catholiques. XI, p.303

(3) Minzlov, in *The Epic of Trebizond*, Berlin, c. 1922 (in Russian), severely criticizes Uspenskij for his lack of initiative and for not excavating, examining the floor or attempting to clean the frescoes here, at a time when all such research was facilitated by the Russian military occupation.

(4) Fallmerayer, *Original Fragmente*. I, p. 120 states that it showed the Annunciation. Lynch, *Armenia*, I, ch. I, saw mosaics covered with whitewash, one of which perhaps represented the seated Virgin. Colonel Rottiers, *Itinéraire de Tiflis à Constantinople*, Bruxelles, 1829, p. 205, states, « On y remarque des restes assez bien conservés d'une mosaïque qui représente la mère de Dieu avec les douze apôtres. »

(5) *BCH*, XIX, p. 458. Strzygowski thinks that this custom of exterior decoration was one which originated in Armenia. *Origin of Christian Church Art*, Oxford, 1922, p. 160.

A few features which have not been mentioned by other writers seem worthy of notice. First of these is a small moulded door of marble, high up on the south wall at the end of the main apse. It must have afforded communication between the minute chamber above the apse chapel of the south aisle and the top of the main iconostasis. Secondly, the fine moulded door with carved lintel, which is inserted between the apse chapel and the body of the south aisle, is interesting on account of its decoration. It appears to have been inserted here during Moslem times and may have been transported from the main south door when this was converted into the mithrab. Thirdly the north porch is worthy of attention. (Pl. 5). A main arch, springing from the masonry at either side, encloses three smaller arches, supported by two marble pillars. Both these and the ionic capitals that top them are probably reused from the Pagan temple which is reputed to have occupied this site before the region was Christianised. Between the lower arches and the main vault is a small chamber,whose three original Byzantine window frames, each cut from a single slab of marble, still remain in place. The outer faces of the central one are decorated with a twisted rope pattern, in low relief.

Of the monastic buildings which were attached to the church little is preserved, even less apparently than before the war. A portion of the cloisters consisting of four pillars, reused as a Turkish tomb, which had been cited by most travellers, is no longer to be seen (1). No more is the fountain of Turkish date which stood near the east door (2). Lynch noted that a fine marble slab of Byzantine workmanship and a Greek inscription formed part of it. The inscription is given in full by Millet, p. 424. On the other hand a wall, now part of the private mosque of the Evkaf deparment's office immediately opposite the north door of the cathedral, presents Byzantine work which was until quite recently

(1) A photograph is preserved in the Collection des Hautes-Études.

(2) It is shown in the view of the church published by Baklanov in *Byzantion*, tome IV, fig. 5, p. 376.

invisible (Pl. 6). It belongs undoubtedly to some part of the monastic building, perhaps even to as secondary church or chapel.

Saint Eugenios, now Yeni Djouma Djami. The church has been described in every detail by Millet and Baklanov (1), and it has recently undergone so rigorous a cleaning and repairing that no features of the Christian building beyond the most obvious architectural ones are to be observed —. The portion of frescoed wall shown in Baklanov's figure 4, page 374, is now plastered over and of the frescoes signalled on the outside of the west wall by Fallmerayer (2) only the vaguest traces of colour remain. It is quite impossible to distinguish the figures which, according to him, represented all the kings from Alexis I to Alexis III.

A few minor features of decoration are still to be seen. A frieze built into the north wall, just to the east of the door on the inside still remains. An excellent photograph of it is given by Baklanov. On the outsides of the north and south doors decorative arcading, taking the form of the arched door below, is still preserved (see Pl. 7). Similar arcading is to be seen above the south door of a small unnamed church standing near the sea. (See p. 60).

The fine mosaic pavement which was disclosed by the Russians in 1916 is now again boarded over. An inscription built into it bore the date 1291 and the state of preservation of the whole floor suggested that the church had undergone two separate catastrophes, after each of which the floor had been restored. At the first reparation, which probably followed the fire of 1340, the work was carefully done with marble blocks, at the second it was scamped and hurried and cement only was used (3).

(1) *Byzantion*, tome IV, p. 363 ff.
(2) Fallmerayer, *Original Fragmente*, I, p. 125.
(3) Minzlov, *The Epic of Trebizond*, Berlin, 1922. (In Russian).

Moum Hane Djami. The church,of which the Christian name was lost in Millet's day, stood in a nook of the rock under the eastern wall of the lower citadel, close to the sea. In plan it was akin to Saint Eugenios, though belonging to a slightly later date. It was used for some centuries as a mosque, but had fallen into disuse before the war. Some few years ago it was pulled down to make way for a new Police Karakol (1).

Saint Basil. The present church, now used as a store by the municipality, is a recent edifice in the old style, which stands on the site of an earlier building. Part of a frieze containing an inscription of Justinian is built into the wall of the exo-narthex, above the door leading to the church itself (2).

Saint Philip, a small church now used as a mosque, wich in supposed to date from the fourteenth century. (See Pl. 8). The building, which is in two separate parts, has been discussed by Millet, who gives a plan of the older part only. There are, however, a few features of interest which he does not mention.

The original portion of the church consists of a single apse, pentagonal without, a square naos, roofed by a dome supported on two spanning and two engaged vaults and a narrow transverse narthex. Millet thinks that the whole of this structure is not earlier than the XIII century. The long rectangular nave to the west is a later addition,characterised by masonry which is rough compared with that of the eastern part of the church, where the work is as fine as any at Trebizond. In date this addition belongs in all probability to the period when this church was used as the Cathedral, some years after the capture of the city, but before it was converted

(1) A photograph is preserved in the collection des Hautes-Études, No. B. 205.

(2) I have to thank the chief of the office of works of Trebizond for assistance in visiting this building.

to the worship of Islam in 1665 (1). The three large windows in the north wall of the nave are Turkish additions which are probably contemporary with the minaret. The most interesting feature of the nave is the west door, now walled up. Without, a moulded and pointed arch, more Romanesque than Byzantine, can be distinguished through the mortar that covers it. Within, the same moulding is to be seen supported at either side by a marble column. (Pl. 9.). The capital of the southern one is of a moslem character and of little interest. That to the north is more ambitious, though badly damaged. It shows a carved decoration apparently representing a series of single headed eagles with spread wings, similar in form to the one let in above the south door of Saint Sophia. The capital, as well as the moulding of the arch, are probably reused from some other building of Comnene times, perhaps even from the royal palace. The southern capital may be of contemporary date, but it also was not intended for the church where it is now used.

No traces of frescoes are to be seen within the church, though they may exist below the plaster. The original floor too is obscured by a wooden covering of moslem date. The fact that this is higher in the apse than in the body of the building suggests that the original stone floor, with a raised portion for the bema, exists underneath and has not been tampered with. A mosaic floor may thus be preserved here, though there are no records which speak of it.

Panaghia Evanghelistria. The church belongs to the same class as Saint Philip, having a single apse and dome supported on four walls or engaged vaults. It is however much more modest in plan and belongs in all probability to a slighty later date, say the XIV or XV century. A plan is given by Millet (p. 454), who notes the chief features of this small but attractive building. The crypt, however, appears to belong to two dates, the arches which support the walls of the

(1) The date of conversion is given in *Ε. Θ. ΚΥΡΙΑΚΙΔΟΥ*, *Ἱστορία τῆς μονῆς τῆς Σουμέλᾶ*. Athens, 1898, pp. 90, 91.

church showing finer work than the walling below and between them or than that part of the crypt which lies to the south and supports a platform before the door of the church. These walls seem to belong to a later restoration, while the crypt arches and the walls of the church itself must be placed well within the Byzantine period.

Within, the walls are now whitewashed, but there are traces of several layers of frescoes, none of which appear to be very old or very interesting. The base of the dome is filled by a painting of the Madonna and Child on wood, which probably belongs to the sixteenth century. The church is so built around that it is difficult to do it justice in a photograph.

Church A. A small church marked A on the plan, the name of which is now lost, but which was used until the departure of the Greeks, is not only identical in plan with the Panaghia Evanghelistria, but in size and date also. It has recently been disengaged from surrounding buildings, so that it can be seen from all quarters. (See P. 10). It lies near to the sea, not far from the church of Saint Gregory. The interior, to which access is gained by a door and stair on the north side, is now whitewashed and nothing is preserved of the original decoration.The crypt, which is half filled with rubbish, is as similar to the Panaghia Evanghelistria as the building above, the only difference being that the door is on the north, not on the south, side.

Saint Anne. Although the oldest and one of the more important buildings of the city, Saint Anne's is discussed after a number of less important churches owing to the fact that it is the earliest and finest example of a separate type of construction characterised by the absence of a dome and the presence of three aisles. It has been described by Millet (p. 434), who notes that at latest it must date from the early part of the eighth century.

At Saint Anne's the central aisle is almost double the height of the side ones. (See Pl. 11). This seems to be an early feature and one which is not nearly so accentuated in later

buildings of the same plan such as Nakip Djami. Even more characteristic of this early date are the apses, all three of which are rounded on the outside. In later buildings the central one is pentagonal, the two side ones rounded, while at a later date still all three are pentagonal in plan. A further distinctive characteristic of this church is the fact that it is built upon a crypt, the entrance to which is now blocked up.

An inscription of the year 884-885 cut on a relief of classical date which is built in above the south door has been published by Millet. It records the reparation and restoration of the church at this time. The relief itself is in a very poor state of preservation, but the positions of the figures can just be distinguished. (See Pl. 12). Above it, but inserted below the original arch of the doorway are a number of small plaques which show ornament of an Armenian character. They probably belong to the thirteenth or fourteenth century (1). To the east of the door and on the outside of the apses traces of plaster show that the exterior of the building was once covered with frescoes. Within, frescoes in two or even three different layers remain, but they are now so blackened by the smoke of the fires of a family of Turks who have lived in the church since the departure of the Greeks, that only the more striking scenes can be distinguished. The stone altars, semicircular slabs which fit into the apses and are supported at the centre of the straight side by a single pillar, remain in the side aisles. Their form is akin to that commonly to be seen in Armenian churches and shows a link with the east which one would expect to find more frequently and more strongly marked here than is usually the case. An inscription on the main altar is given by Millet (p. 437).

Nakip Djami. The plan is here much the same as at Saint Anne's, but the comparatively low central aisle and the pentagonal exterior of the main apse point to a later

(1) These were inserted and the church was repaired shortly after Millet's visit.

date. Nevertheless the thickness of the mortar, which was shown by Millet to be an early feature, suggests that the construction belongs at least to the eleventh century. Later in date, but still Byzantine, is the large porch built up against the north door (See Pl. 13), which encloses not only the door but also two windows, originally Byzantine, but enlarged during moslem times. A smaller door at the west end also gave access to the church, but it appears to have been walled up at a very early date.

Within, the vaults between the aisles are supported on four marble columns, the two to the east being considerably shorter than those to the west. Neither pair are of exactly the same height, as they seem to have been reused from a somewhat limited supply of earlier material.The masons have thus had to adapt the brickwork of the arches to the irregular columns, which they have done with considerable skill. A further curious feature of the masonry work is to be observed in the apses, which are horse-shoe shaped, comprising something more than a semicircle rather than the usual minor portion of one.

Of the frescoes that once covered the whole interior little remains. They were whitewashed over when the church became a mosque, not covered with a thicker but more easily detachable layer of plaster as at Saint Sophia and the Chrysokephalos. The building is now deserted and uncared for and it seems to have been in this condition for some time. Damp has penetrated the roof and the plaster is so fragile that it crumbles at the touch. An attempt to clean the frescoes would thus be impossible. In the interior of the north porch they are less fragile, but have suffered more at the hands of vandalism and owing to reparations to the structure. Outside, on the south, traces of a frescoed exterior decoration are to be discerned, but no figures or details can be distinguished.

Saint Gregory, an old church between the main street of the Bazaar and the sea. It has three aisles, each terminating in a rounded apse (See Pl. 14), but is probably only slightly earlier in date than Nakip Djami, to which it is very similar

both in style and plan. The vaults that separate the aisles are supported within by four pillars. The north and central aisles are now used as a grain store, the south aisle is walled off and serves as a café. The walls are whitewashed upon fairly new plaster, so that there seems little likelihood of any frescoes being preserved.

Unnamed Church. B. On a hillock some two hundred metres to the east of the large Greek Cathedral of nineteenth century date stands a small, single aisled church, now utilised as a dwelling (Pl. 15). It has a rounded apse to the east and a small aisle-like porch on the south side. The main entrance was on the south, for traces of arcading like that at Saint Eugenios remain above the door. There may have been a second door at the west end, which was walled up in early times. In date the church is certainly early, as the arcading, style of work and thickness of the mortar show. It probably belongs at least to the twelfth century.

Convent of the Panaghia Theoskepastos. The convent, which owed much of its prosperity though not its actual foundation to the generosity of Alexios III, stands on the slopes of Boztepe, overlooking the town. The present buildings are probably somewhat similar in appearance to those of Comnene times, though none of them except the rock-cut church belong to such an early date. The church is far older, for it served as the temple of Apollo-Mithras long before the introduction of Christianity. It is now used as a stable, while the free-standing buildings of the convent, gate-house, nun's lodgings, guest rooms, refectory and subsidiary chapels have all been sold for £ 50 for the use of the stone ! They are already partly destroyed and in a few years little will be left to show that a monastery once stood on this long-hallowed site. One regrets the needless destruction, but in this land of ruins one is thankful that buildings of no great age or artistic merit have been selected for such an end, however delightful and attractive they may be.

The rock-cut church is large and irregular in shape. The mouth to the west is closed by a wall, a recent structure on the foundations of an older, on which were painted frescoes

depicting Alexios III, his queen and the royal mother. These were destroyed in 1843 owing to the artistic ambitions of a somewhat overzealous mother superior (1). To the south of the entrance is a second but much smaller rock-cut chapel, decorated with frescoes of early date which are in a very poor state of preservation. The frescoes that cover the walls of the main church are recent repaintings of earlier work. Line drawings of some of them have been reproduced by Millet (2), but they are of interest more for their iconographical importance than for any artistic merit that they present. Seen from a distance the deficiencies are not apparent, for the old grouping and arrangement have been adhered to. Seen close to, the poorness and the recent date of the work are at once apparent. The frankly incompetent and uninspired style forms a great contrast to that of the fine frescoes at Saint Sabas. Those on the roof of the Theoskepastos appear to be more ancient than the wall decoration, but even there the work is not very striking (3).

To the north of the church is a small built chapel with tall dome, which is partly cut out of the rock. It is of recent date. Between it and the rock to the south-west is the entrance to a tomb, apparently that described by Fallmerayer as belonging to an illegitimate son of Alexios III. It is now filled with the skulls and bones of a number of individuals. Further up the hill to the north-east is a second church, also of recent date, but of larger size and more importance.

Saint Sabas. The monastery itself apparently stood half way up the hill above the Greek cemetry, where there is a huge isolated rock, but nothing now remains of any free-

(1) FALLMERAYER, *Original Fragmente*, I, p. 101. TEXIER and PULLAN, in *L'Architecture Byzantine* p. 231, give the accompanying inscriptions and an absurd coloured reproduction of the royal portraits, restored in the style of the later frescoes of Athos. An interesting photograph of the vestibule, quite different to what it is now, is given by CUMONT in *Studia Pontica*. II, p. 368.

(2) MILLET, *Iconographie de l'Évangile*, figs. 84, 117, 132, 137, 251, 308.

(3) One scene is reproduced by DALTON, *Byzantine Art and Archaeology*, fig. 167, p. 275.

standing buildings there may have been. A chapel cut in the rock itself is probably of ancient date, but the interior was whitewashed while it was still in use before 1923 and any frescoes there may have been are no longer visible. More interesting are a series of caverns, higher up in the cliff. Cumont thinks that they were all tomb chambers, similar to those at Amasia, and that their excavation belongs to classical times (1). But soon after the christianisation of the region they were adopted by hermits. Three separate chapels decorated with frescoes of the fifteenth century, are now accessible, one to the east and two inter-connecting ones to the west. They were approached by stairs built up against the rock, but these are rapidly falling into decay. (See Pl. 16).

The eastern chapel was dedicated to Saint Onouphrios. It is in two portions, a lower, partly passage-way and partly dwelling for the attendant hermit, and an upper which contains two separate altar niches. The inner of these forms a kind of apse to a small square chapel, which was decorated with a series of unusually fine frescoes dated by an inscription to the year 1411. Owing to the dampness of the rock and the vandalism of visitors these are being rapidly destroyed and one complete scene which was photographed by Millet has now disappeared (2).

The western chapel is also in two parts, an upper and a lower, but both of these are actual chapels. The lower is large, with a terrace open to the air on the north side. An inner cavern, which is undecorated, may have served as hermit's dwelling, an outer one with small altar-niche as a subsidiary chapel. The main chapel is more or less square in plan, with a deep semi-circular apse on the east side. Both the chapels are decorated with frescoes, in places two levels of painting being preserved. The lower shows fine work which apparently belongs to the early fifteenth century. Above, reached by a small trap door in its floor, the opening to which

(1) *Studia Pontica*, II, p. 370.

(2) A sketch plan is given by MILLET, *op. cit.*, p. 442.

is at the extreme west of the outer terrace, is a further chapel with square body and semi-circular apse. Two layers of frescoes also exist here. As in the other chapels the altar consists of a bracket-shaped projection from the rock.

Cut in the floors of all three chapels are a number of long, coffin shaped graves which probably belong to Byzantine times. All have been rifled in recent years.

Monastery of Kaimakli. The Armenian monastery of Kaimakli which is now used as a farm house and stable, stands on the eastern slope of Boz-tepe, some five kilometres from the town. (See Pl. 17). The dwelling rooms, which lay to the west, are now burnt out, but they appear to have been of recent date and of little interest.More spectacular is a large arcaded building facing the south front of the church, which apparently served as refectory and Abbot's lodging. In date it belongs probably to the late eighteenth century. The main church is in two portions, a rectangular body with rounded apse to the east and three doors to the west and a later addition, also of rectangular plan, to the west of the three doors. Access to this was gained by a door to the west and a door to the south. (See Pl. 18). A further door in the south wall of the main portion had been blocked up, probably at the time when the western « exo-narthex » was added. Two fine niches, ornamented with crosses and patterns of an oriental character in low relief adorn either wall of the interior, just before the commencement of the apse. (See Pl. 19) (1). Above, both in the church and in the structure to the west, frescoes of Armenian style but late date cover the walls. They cannot be much earlier than the late eighteenth century and the building itself probably antedates them at most by some two centuries.

To the north west of the church stands the bell tower, its ground floor enlarged to form a chapel of considerable size.

(1) A similar but finer sculptured slab bearing a cross, which probably also served as the back of a niche, is illustrated by Lynch, *Armenia*, I, p. 271, fig. 59. It was found by him at Etchmiadzin.

The first floor, also a chapel, is reached by an outside stair on the south front and the second floor, now in ruins, by a narrow stair in the thickness of the wall. No interior decoration is to be seen in these chapels. The tower, which is almost identical in plan with that at Saint Sophia, probably belongs to much the same date (1427), but before the upper stories fell into ruin it must have been finer and more ambitious.

To the south-east of the church a small chapel contains frescoes which are of considerable interest, for their style and colouring is peculiarly original. They are contemporary with the chapel, which is happily dated to the year 1622 by an inscription above its western door. (See Fl. 20). They show Armenian work of a period about which very little is known, anyhow as regards fresco painting. I am indebted to Mademoiselle der Nersessian of the École des Hautes Études at Paris for the following copy and translation of the inscription above the west door.

Շ ի ն ե ց ա ւ ի ս ի մ ա ս ա ր ո ւ ա ց ո ւ ց ա ն ո ւ ի ն ս ր ք· ի ն ս ր ա ·
|| ե ւ մ ա ր ե ի ե ւ ծ ա խ ի ք ո ւ խ ո ն ա ւ ա ց ո ւ ս տ(ե)փ ա ն ո ս ի ն ջ շ կ
ի ր || ե ւ ծ ն ո ղ ա յ ի ր ո յ ե ւ կ ե ն ա կ(յ ի)ն
ի ր ո յ մ ե լ ի ք ո ւ ա ի· || ե ւ զ ա ի ա կ ա յ ի ր(ո յ) թ վ
հ ա յ ո յ ո ւ հ ա ւ :

« This chapel was built in the name of Saint— — — —by the goodwill and at the expense of Khodja Stephanos in memory of himself and of his parents and of his wife Melikh — — — and of his children (in the) year of the Armenians 1071 (1622 A. D.) ».

II. MONUMENTS OF THE NEIGHBOURHOOD.

Numerous churches, the majority of them of fairly recent date, exist all around Trebizond, either in the villages for congregational use or on the hills above as shrines or votive chapels. The former class have now in most cases been adapted for use as houses or stables, except where the villages are more than usually underpopulated. The latter, being difficult of access and usually far from inhabited areas, remain in most cases deserted. They have suffered only at the hands of treasure seekers. The modern village churches are of little artistic interest; they are usually fairly large and have three aisles, divided by pillars, and three apses, rounded within and pentagonal or rounded without. There is often a kind of portico or verandah on the outside of the western wall, the upper floor of which served as a store room for books or for the priest's belongings. There were frequently doors on the southern and northern sides and sometimes at the west end. A pillared bell tower often stood above the southern door. Within frescoes of little merit are generally found in the dome and in the vault of the main apse. The Last Supper is the scene most usually shown.

Small chapels of recent date have usually but one apse, with a small door directly opposite to it in the centre of the western wall. The form of the older churches is more variable, but three separate types are to be distinguished, the single-apsed building, the three apsed construction with pillared nave and vaulted roof and occasional more elaborate and more ambitious buildings of cruciform plan, roofed with the aid of a dome. These separate types will be discussed in greater detail when the actual buildings are dealt with.

A journey around Trebizond in search of churches can be undertaken in three directions, either along the coast to the east, along the coast to the west or directly inland up the valley of the Dermen river. Along this valley runs the main road to Erzerum, rapidly mounting until the Zigana pass is reached some 30 miles from Trebizond. Excursions can be made to right and left up the various side valleys,

but the hills are so precipitous that is it useless to attempt any cross-country journey between one valley and another. As the roads, even in the larger valleys, are of the worst, travelling is slow and difficult.

The more important christian remains are all to be found within about fourty miles of Trebizond. To the west churches and chapels occur in every large town along the coast — an ancient chapel in the castle of Tripolis (1) seems to be the only monument of any great age, though more buildings might be disclosed by a careful survey. To the east there seems to be little of interest beyond Off. Inland there are few traces of the Greek population between Gumushane and Erzerum, though Tozer signals the ruined apse of a church at Baiburt (2) and unreported Armenian buildings exist here and there. According to Cumont, the region between Gumushane and Kara-Hissar would be well worth exploring, for monasteries are said to exist there (3).

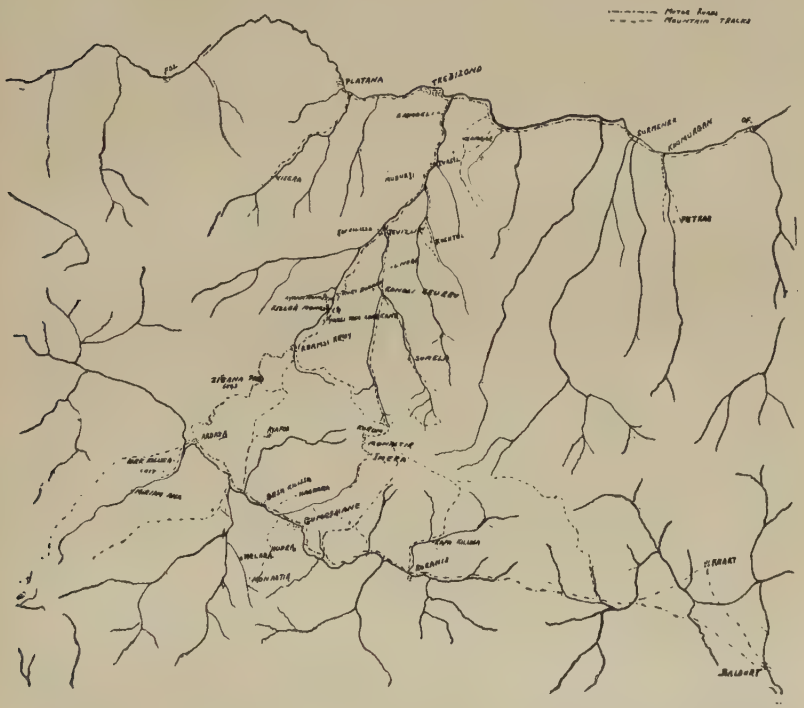
In this survey churches to the west will be dealt with first, then those to the east and finally the more important ones inland of Trebizond. Villages where ancient buildings exist or have been reported are marked on the map. All known monasteries are indicated. During the author's tour it was almost always impossible to ascertain the names of churches which were not well known before the departure of the Greeks. They have thus been described under the names of the villages in or near which they lie.

MONUMENTS TO THE WEST.

Platana. There are two churches one to the east and one to the west of the large valley which splits the upper portion of the town. Each of them stands in a prominent position, some seven hundred feet above the sea. That to the west, though the more conspicuous, is a domed structure of little

(1) Hamilton, *Asia Minor*, I, p. 257.
(2) Tozer, *Turkish Armenia*, p. 425.
(3) Cumont, *B Z*, 1905, XIV, p. 383.

interest, dating from the eighteenth century. That to the east, enclosed by a high wall and hence somewhat obscured, dates in part from the thirteenth or fourteenth century, though the



old work now only survives at the east end. (See Pl. 21). According to an inscription built into the north wall close to the door, the church was restored at the cost of a local Greek in 1846, who not only enlarged it but also added a mosaic pavement, the design of which suggests an ancient model, though the colours are bright and disagreeable. To judge from the work that remains at the east end, the older church must have been a quite imposing building and it seems that the original plan of single apse and aisle with outer narthex was strictly adhered to at the restoration. Fragments of a moulded and decorated frieze of the fourteenth century which lie about the court-yard probably belonged to the

body of the original structure. Hamilton (1) notes the church as of interest not only architecturally, but also because of the icons it contained.

Visera. In the valley in which lies the village of Visera, about one and a half kilometres beyond the new electrical generating station, stands an ancient church, now completely deserted. It is a fairly large building of rough blocks of porous stone, rectangular in plan, with a single rounded apse pierced by three small windows, to the east. Entrance is gained by a small door in the centre of the west wall. (See Pl. 22). The roof is of cruciform plan, with a large circular dome at the centre of it. This is supported by four engaged piers, connected by arches. The interior of the church was formerly decorated with frescoes, but a single face on the south side is now all that remains.

The cruciform roof is the natural outcome of the superposition of a large dome upon a rectangular body, more naturally designed for a spanning vault or a roof supported by beams. The four engaged piers take the place of the free standing pillars in a three aisled building which is roofed by a dome. In the region of Trebizond the type is common for a considerable period and seems to be characteristic of the more elaborate buildings of at least four successive centuries, though recent buildings never belong to it. The church at Visera is probably one of the older monuments, belonging to the twelfth or thirteenth century. The culmination of the style is to be seen in the small church near the monastery of Ayana (Vaselon), which is discussed at the end of this paper. (See the map).

MONUMENTS TO THE EAST.

The region around and inland the villages of Khomurgan and Surmench was thickly inhabited by Greeks, but none of the churches seem to be older than the late eighteenth

(1) *Asia Minor*, I, p. 246.

century. The same is true of a series of churches in the Mezra Dere, about six in number, some of which stand in unrivalled positions on the summits of pine clad hills. The examination which we were able to give to this region was a somewhat cursory one, so that a more detailed survey might reveal monuments of interest. They would lie, however, in obscure positions and would be difficult to find without the assistance of a guide who was thoroughly familiar with the region.

MONUMENTS TO THE SOUTH.

Our explorations in this region were greatly facilitated by information readily given by Mr. P. Lazareff, lately of Trebizond. We owe him our most sincere thanks.

Ivasil, a somewhat indefinite village on the main road to Erzerum, about 15 kilometres from the coast. There are three churches associated with the village, but only one of them is of any interest. It is a small church of which only the lower portions of the walls remain, standing close to the road. It has three aisles and three rounded apses and is built of squared stones, not very carefully laid. Access was gained by two doors, one to the west and one on the south side, but neither of them show signs of elaborate work. The building probably belongs to the thirteenth of fourteenth century.

Oleseh. A small village up a side valley to the east of the Dermen. The main road is left at Muhurji, about two kilometres to the south of Ivasil. There appear to be two ancient churches in the village, one above it on the hillside, which is now used as a school, and one below, close to the mountain path which leads on towards the monastery of Khustul. This is an old structure of squared porus stone, with single aisle, rounded within and pentagonal without. The building is closely akin to that at Visera, but the pentagonal apse suggests a slightly later date. A spanning vault forms the roof, but two pilaster strips on either side recall a domed

plan, more ambitious but less pure. Access was gained by doors in the centres of the south and west walls, but they, like the rest of the building, are in very poor repair. Within, traces of frescoes of two levels remain, one figure of the later layer being fairly well preserved on the north side. The style of painting suggests the sixteenth century. The earlier layer is probably contemporary with the church itself, which would appear to belong to the fourteenth century.

Kushtul Monastir, the Turkish name for a considerable foundation dedicated to Saint George and known to the Greeks as Peristera. It stands some 15 kilometres up a side valley and is reached by a difficult and precipitous road to the east of the Dermen. The position is one of the most picturesque occupied by any monastery (See Pl. 23), for it stands at the summit of a pine-clad rock, isolated from the main range behind it, but with which it is connected by a narrow stair. Neither of the two churches nor the living rooms as they stand today are of very ancient date, for the monastery was burnt in 1906. But the style of the buildings and the lower portions of the walls themselves probably belong at least to the fifteenth century. The plan is very akin to that of some of the monasteries of Athos, far more so in fact than that of any of the other foundations in the Trebizond district. It is thus interesting in this respect, but so ruined and desolate is the interior that little is to be gained from a survey of it and the visitor is anxious to return as quickly as possible to the contemplation of the soaring walls from the outside. There was a fine library here containing some twenty manuscripts with illuminations, which has been already noted by Cumont (1) and legend has it that the treasures of the monastery were buried before the departure of the Greeks and that they have since never been unearthed.

Djevizlik. The village is a convenient centre from which to visit the numerous churches and monasteries which exist

(1) *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, 1903, p. 16.

around it. A separate portion to the north was inhabited by Christians, but this is now burnt out and a small church of recent date is the only monument that points to their occupation. To the south the Moslem quarter is now fairly prosperous. Two roads separate here, the one to the right being the main motor road to Erzerum, that to the left being a short cut to Baiburt, practicable for lightly laden horses only. It is the latter road that must be followed to reach the monasteries of Kanali Keupru and Sumela and the more distant villages of Kurum and Imera. On the hill tops above Djevizlik itself are several churches, two of which have already been published (1). One of them, that of Saint John the Theologian, standing on a hill about three kilometres to the south-east, contains interesting though smoke blackened frescoes ; the other, the church of Saint John the Baptist, standing on a hill two or three kilometres to the south-west of the former, is in the form of a grotto. Here frescoes also survive, though they are in a very damaged condition.

Kanali Keupru. The village consists of a few houses only, most of which are now ruined, situated at the meeting place of two rivers, the Miriam Ana Dere and another which flows more directly southward from the watershed above Kurum. The former is spanned by a fine bridge with high pointed arch. Close to the village are two churches of modern date, one large with pillared nave, the other small, with single apse and aisle. At the foot of the east-facing hill, between the two valleys already described, are two further chapels, the upper one new and of little interest, the lower consisting of two separate portions both fairly early. Each has the same plan, a simple rectangular body with rounded apse to the east, in which is a small lancet-window. Access to the northern chapel is gained by a door to the west, to the southern by a door on the south side. The northern building is of more recent date than the southern. It is undecorated within, whereas the south-

(1) See *Byzantion*, t. IV, p. 419, *Monuments de Dževizlyk*, by N. Protassoff.

ern was once adorned with frescoes. These now remain in the apse only, where the Virgin can be discerned, standing full length with a Saint on either side of her. The colours are very simple, the figures being in black and red on a brownish-black ground, the lettering in black in a white medallion. The paintings probably belong to much the same date as the building, namely to the sixteenth or seventeenth century.

On the hill to the north of the village and some seven hundred feet above it stands a large convent, now ruined except for the church, a modern structure with three aisles and tall cylindrical dome. (See P'. 24). The buildings of the convent, which was dedicated to Saint John the Baptist, seem all to belong to the later days of the eighteenth or the earlier days of the nineteenth century. A small chapel, however, with rounded apse and a small door at the west end, the whole only about 2.5 metres in height, is a monument of earlier date. It stands outside the enclosing wall of the convent and seems to belong to a period when the latter was not in existence. The inside is decorated with frescoes, now much damaged, which, with the chapel, probably date from the early seventeenth century. The principal colours are black, red and ochre, on a yellowish-white ground. The convent was under the spiritual authority of Sumela (1).

On the road from Kanali Keupru to Sumela several chapels are passed, but only one of these is early. It is similar to, though slightly larger than the one just described and appears to belong to the same date. It stands about one hours ride from the « arsenal » of the Sumela monastery, on a small flattened platform at the side of the road.

Sumela. There are two monasteries, a small one lowish down the hill-side dedicated to Saint Barbara, which is new and quite uninteresting, and the main one, dedicated to the Panaghia and known to the Turks as Buyuk Miriam

(1) *Ε. Θ. ΚΥΡΙΑΚΙΔΟΥ, Ἱστορία τῆς μονῆς τῆς Σουμελᾶ*, Athens, 1898, ch. IX. He also mentions the small chapel of the convent.

Ana and to the Greeks as Sumela. It is an immense structure, which crouches under a giant ledge of rock some nine hundred feet above a rushing stream in the valley below, in the most astounding position imaginable. (See Pl. 25). This monastery was the largest in the region and at one time it boasted a prosperity and importance as great, if not greater than that of some of the mighty foundations of Mount Athos.

Legend has it that the monastery was founded in the days of Justinian, but this seems hardly credible, though there was probably a small sanctuary there at a very early date (1). By the thirteenth century its importance must have been assured, for in 1340 Alexios III Comnenos selected it as the most suitable place for his coronation. In 1365 he granted a golden bull, similar to that presented to Dionysiou on Athos, (2) and endowed and rebuilt the monastery. His generosity was recorded in an inscription which was preserved above the entrance gate until 1650 (3). A fresco showing the Emperor standing between Manuel III and Andronicus, which probably belongs to a date only slightly later, still exists on the south wall of the main church, though the figures and the inscription above them are very indistinct. Other bulls were granted by the later Comnene Emperors (4).

Before the war there was a large library (5) and a num-

(1) The early history is given by KYRIAKIDES, chs. I, II and III: He also gives a bibliography, the most important book being KAFSOKALIVITIS, *The Foundation of the Monastery of Sumela*, Leipzig 1775.

(2) The two bulls have been published by DEFFNER, *Zwei kaiserliche Goldbullen, Archiv für mittel und neugriechische Philologie*, 1880. The Sumela bull alone by FALLMERAYER, *Original Fragmente*, II, pp. 118-33. Kyriakides thinks that the example at Sumela is a copy of the original. He gives the text, pp. 66 ff.

(3) KYRIAKIDES, *op. cit.*, p. 63.

(4) KYRIAKIDES, *op. cit.*, Introduction and Chapter III.

(5) Papadopoulos Kerameus, in the appendix to Kyriakides, gives a detailed catalogue of 84 manuscripts. Cumont adds some further notes and publishes an entertaining story said to be an extract from a lost work of Hippolytus, *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, 1905, pp. 1 ff.

ber of fine icons were preserved in the church as well as certain specially prized treasures (1). The most famous of these were the golden bull of Alexios a chased silver casket containing relics of Saint Barnabas, a fine manuscript of the Gospels, a fragment of the true cross given by Manuel III (2),a pair of candlesticks presented by Selim I (3), a firman presented by Mohammet II and a miraculous icon with carved frame supposed to have been painted by Saint Luke (4).These treasures are now dispersed, some of them probably having vanished for ever, but the monastery remains, to bear witness to the skill, energy and enthusiasm of its builders. But the tiles have been thrown from the rooves, the ceilings torn down and the floors torn up in a vain search for concealed wealth. The rooms are now fully exposed to the severity of the climate. (See Pl. 26). The church, being a cavern cut in the rock, cannot be destroyed, but the smoke of the occasional fires of those who use it as a camping place has already blackened the frescoes.

The large size and complicated structure of the monastery, which contained inhabitants and trades as varied as many a large village, can be appreciated by any who have visited Mount Athos or any of the orthodox monasteries of the Balkans. In size Sumela was probably much the same as such an institution as Zographou or Chilandari on Athos. The plan and arrangement of the buildings is, however, different, for on Athos the rooms surround a square, at the centre of which is the church, whereas here they are laid out along

(1) The majority are noted by Warkworth, an English traveller who visited the region at the end of the last century. See his *Diary in Asiatic Turkey*, London, 1898. The best by Tozer, *Turkish Armenia*, p. 442. A fuller list is given by Kyriakides, ch. VI.

(2) Some verses engraved on the box which contained this are given by Kyriakides, *op. cit.*, p. 77.

(3) The monastery received numerous favours from more than one Sultan. Kyriakides, *op. cit.*, chapter IV.

(4) Kyriakides, *op. cit.*, p. 2, cites three icons which are attributed to the Evangelist, one at Megaspelion in the Peloponese, in one the monastery of Kokkos in Cyprus and one at Sumela.

one side of a narrow rectangle, the back of which is formed by the mountain. The court is in various sections and lies at various levels, so the visitor is continually walking up and down steps. The only entrance is at the south end of the rectangle. It consists of a small door about 1.70 metres high and 80 centimetres wide, at the top of a long narrow stair. At the bottom of this is a platform on which mules are tethered and unladen. Beside the stair, against the face of the rock, runs an aqueduct supported on tall arches, but it is now out of order. Within the door are living rooms for the porter, with a small upper court some two metres below them, to the north. The main court lies some fifteen metres below this, at much the same level as the platform outside the monastery. Is it reached by a long stair, bordered on its eastern side by the main living and guest rooms which date from 1860. These continue along the east side of the main court, on the west of which is the rock cut church, a few minor buildings and a small chapel. To the north-east are further living rooms, built in among which are three minor chapels. The innermost of these rooms, which have been obscured and darkened by the addition of later buildings on their eastern faces, constitute the oldest part of the monastery. Among them is a small chapel which had not been used for many years. It contains remains of frescoes of the fourteenth or fifteenth century. It would not be rash to associate these with the period of Alexios III.

To the west of the main court, close to the church, stands the phiale or water fountain, open at the top to catch a perpetual drip from the rock which overhangs a hundred feet above. In a corresponding position, to the north of the church stood the bell tower, but only the lower story of this now remains. To the north of the court the outside buildings again continue for some thirty five metres along a narrower portion of the ledge, their backs being separated from the rock by nothing more than a narrow verandah. The wooden pillars which support the various stages of this are finely cut and have capitals carved into various fantastic shapes. The work, which apparently belongs to the seventeenth century, is well worthy of preservation.

The main church is in two parts, a large irregular cavern cut out of the rock and closed at the eastern end by a wall, and a small bema or sanctuary built out of this wall, in the form of an elongated apse. (See Pl. 27). This structure, the wall, and the frescoes that originally covered both, all belong to the year 1710, at which date considerable restorations were undertaken. The frescoes that are at present visible are due to the generosity of Ignatios Bishop of Chaldia and date from about 1740 (1). The rock cut church itself is far older, but denuded as it now is, its chief interest lies in the frescoes that adorn the sides and roof. We hope to discuss these at a future date ; suffice it to say here that on the walls there are two or more levels, the upper belonging to the restoration of 1710 and the lower probably almost to the times of Alexios III. The early ones are to be seen at best on the north wall. The paintings on the roof are of a very unusual style. Their date is uncertain. On the north side of the church is a cavern, separated from it by a wall only, which served as a library or store for old accounts, and on the south side is a small chapel. This is hewn entirely out of the rock and has nothing in the form of a window. It was apparently only seldom used.

Directly in front of the church to the east, but on a lower level, is a small chapel, the western portion of which now serves as a passage. Remains of frescoes of an early date, probably of the sixteenth century, exist here, but there is insufficient to determine style or subject. Under the bell tower to the north of the main church is a second small chapel, containing frescoes which at the earliest belong to the late seventeenth century. Above it and close to the rock is a more interesting shrine, on the outside of the southern wall of which is a frescoe showing two mounted Saints and a dragon. It can be distinguished on figure 26, above the ruins of the bell-tower. The chapel is reached by a stair and a narrow passage on its northern side. Both the chapel and the passage are decorated with frescoes which presu-

(1) Kyriakides, *op. cit.*, p. 133.

mably belong to the late sixteenth or early seventeenth century.

Outside the monastery and about four minutes walk from the entrance platform stands another chapel or small church, of recent date and little interest, dedicated to Saint Elias. There are several other chapels in the neighbourhood (1).

Kurum. The journey from Sumela to Kurum is long and arduous, but presents some of the finest scenery in the region. The road has to be retraced as far as Kanali Keupru, whence the Baiburt track is followed. The watershed, at about 6700 feet above sea level, is reached after a ride of eleven hours from Djevizlik and Kurum lies about one and a half hours beyond it. A large village or small town of about four hundred houses, Kurum was once a prosperous Greek country resort. It is now entirely deserted. Two small monasteries and about eight churches are to be seen, but none of them seem to be of any great age or interest. More attractive are the grave stones in the cemetries, which consist of large blocks of stone cut into the form of churches or apses of churches, often of very elaborate plan.

The churches of Monastir and Imera (see Pl. 28), though they exist in considerable numbers, are equally uninteresting. At the latter place there were two monasteries, but neither of them was of any size or importance. The church of the upper one is dated to 1859, but an inscription of earlier date is built in above one of the windows.

Gumushane district. At Hudra to the south of Gumushane stand two monasteries both of them new and without interest, though the larger is in a very fine position and looks spectacular enough when seen from the main road. At Melaha, to the south-west of Hudra, is another small monastery, the Devrinji Panaghia, but it also seems to be of little interest. To the south-east, some 18 kilometres further along the Baiburt road, a church which is now used as a mosque is said to exist at Kapa Kilissa. This seems to be the farthest point that Greek christianity reached in the southward direction.

(1) KYRIAKIDES, notes nine chapels within the monastery. p. 267.

In the upper portion of Gumushane itself a large church, dedicated to Saint Theodore, is fairly modern. The town was the seat of the Bishop of Chaldia, but this title also seems to be of recent date (1).

At Hashara were two monasteries, Khalinara and Agios Basilios, but neither appears to be of any interest. At Beshkilisse, as the name implies, there are reputed to be ruins of five churches, but only one of them is in any way preserved and even there little is to be seen. Further monasteries exist at Chit (Ghumera), Demir Keuy and Ayafuka (Giorgios Zandon). They were not visited by the author, but according to the account of Mr. Lazareff, one of the few remaining Greeks of Trebizond, none of them are of great interest, though the former is an old foundation (2).

Djevizlik to Khamsi Keuy. Along the portion of this road to the north of the watershed numerous churches and chapels exist, but most of them, including the two large churches of Khamsi Keuy itself, seem to be of recent date. More interesting is a small chapel built of neatly squared stones, close to the road near the village of Yazili Tash Kharkand. It has a single aisle and rounded apse,and a small door with rectangular moulded frame let into an opening topped by an arch, in the centre of the western wall. The interior and exterior (See Pl. 29) are covered with frescoes, now in a very poor state of preservation, in which red and black are the principal colours. They are contemporary with the chapel, both probably belonging to the sixteenth century.

Kizler Monastir. A small nunnery, the Panaghia Kremasti, stands on the hillside above the village of Thersa to the west of the valley and at about the same level as the main road on the other side. The buildings are now completely ruined,

(1) This may be the monastery which Cumont calls the « Stavropégiaque » monastery of Choutousa. B Z. 1905, XIV, p. 383. He notes bulls and documents of Comnene times.

(2) CUMONT, *Studia Pontica*, II, p. 356.

but they do not appear to have been of any great interest. The large church is of recent date — a smaller one is more ancient, but it is too much restored to be of any archaeological interest.

Ayana Monastir. The monastery, which was known to the Greeks as Vasélon, stands in a side valley some two and a half hours walk from the main road. The building is large and impressive, though it cannot compare with Sumela in the grandeur of its position or in size. It is, however, reputed to be an equally old foundation. The outer buildings to the east, which stand to a height of four stories, are of recent date, probably early nineteenth century. At the centre of this portion is the entrance gate, which gives access to the main court by means of a wooden stair, at the head of which stands the church. This is a recent structure with tall dome and three apses, but old inscriptions which probably came from an earlier building are built in above the north and south doors. Behind the church is a cavern in the rock, which may have served for religious purposes at some early date, though there are no traces of frescoes within it. To the south of the church stand the more ancient dwelling rooms, with fine woodwork and balconies. These are the oldest and most interesting specimens of domestic architecture in the region, dating probably from the sixteenth century. Even on Athos there are few examples of such fine work.

The present entrance belongs to a period of rebuilding. A small door high up in the wall at the north end is more probably the site of the original one, though the stairs which led to it from outside have now gone. A levelled terrace from which they sprang still remains and at one end of this there is a small isolated chapel, of simple plan but elaborately decorated within in fresco. The paintings are well preserved and show quite good work, but they do not appear to be much earlier than the late seventeenth century.

Kurt Boghan. This village, at the mouth of the valley in which Ayana monastery lies, posesses a small church of unusually elaborate structure. (See Pl. 30). One of the finest

buildings in the area, this church has a single apse and tall dome, octagonal in plan, from which the tiles of the roof radiate in the form of a cross. This cruciform effect is accentuated by the walls, for the central portion of each is carried, up higher than the side portions.The roof is thus on two levels the upper cruciform and the lower in the shape of a rectangle at each corner. The door, with rectangular moulded frame of marble, is at the centre of the west wall. Above it is a small lancet window, topped by a relief in stone showing a dove in flight. The walls and roof of the apse, which is pentagonal without, are lower than the rest of the building. Within, the cruciform plan of the roof is borne out by two engaged pillars on either side, which serve to support the vaults below the dome. Both here and outside the walls are entirely covered with paintings which belong to the same period as the building itself. The whole is a very perfect and complete example of sixteenth century work.

III. CONCLUSIONS.

This brief examination of a none too complete series of buildings shows that at Trebizond a very definite style in the architecture of more than one well known type of Byzantine church was evolved during the days of the Comnene Emperors, if not also during the early days of the « minority period » that succeeded them. It seems even, though here the lack of adequately dated material prevents anything more than a mere conjecture, that this marked local style had already come into existence before the foundation of the Trapezuntine Empire and before the days of considerable local prosperity had begun. We find, as we should expect to find, traces of Armenian influence and something more than an occasional similarity with the stone built churches of Georgia is also to be observed. But more marked are influences from the coastal region on the west of Anatolia or from the capital itself. The similarities that exist both in plan and construction, between the larger churches of the city of Trebizond and some of the same date in Constantinople and Salo-

nika have already been noted by Millet. The author's photographs which are published here and those of others which appeared in the previous volume of Byzantion, will serve to bear out his conclusions. Thus it seems that a developed style in Byzantine building was adopted to some extent in Trebizond from the west, and that into this style were grafted certain traits, the home of which is to be found in the region to the east and north-east. The same is true of the one important monument of Trapezuntine sculpture that exists, namely the south door of Saint Sophia. It receives an influence from the east in an indirect manner by way of Russia.

But the differences are even more marked than the similarities. In architecture and sculpture we do not find, as might be expected, a half-way link between east and west, but a branch which attaches itself at the end rather than at the centre of the chain. And this branch has developed to some extent in an individual manner of its own. Similar branches, each developed according to the influences of locality and environement, are found in the Byzantine buildings of Greece and in the curiously original, but nevertheless strictly bound, religious architecture of Crete. The Trebizond style, at base Byzantine, is developed with the aid of local and oriental traits just in the same way that a style also of a Byzantine type, was developed with the aid of local and western traits in regions which early came under Italian influence. The highly developed, in some cases almost decadent, form of the art of Trebizond is perhaps its most striking feature, and it is especially striking when we consider it in connexion with the position of the city, which served as the chief port for Byzantine intercourse with the east.

But clear-cut and all embracing rules are seldom followed by any art, even as regards its migrations. It seems that it is in the region to the west that we must in this case look for connecting links between east and west, rather than in Trebizond itself, which seems so admirably situated geographically as a half-way-house or caravanserai on the route of culture.

D. Talbot Rice.

LA QUESTION DE L'APPROVISIONNEMENT DE CONSTANTINOPLE

A L'ÉPOQUE BYZANTINE ET OTTOMANE

On connait le mot de Duruy sur la « pieuvre » romaine, la cité improductive dont le commerce n'était au fond qu'une spoliation indirecte des provinces (1). L'approvisionnement de la capitale a toujours été une des préoccupations essentielles du gouvernement impérial, même après que César eut réduit le nombre exagéré de ceux qui bénéficiaient à Rome des distributions de l'annone.Ce problème s'est imposé à l'économie du monde romain jusqu'aux derniers jours de l'empire ; on lui a longtemps subordonné le développement des voies commerciales et la prospérité même des provinces. Comme l'a si fortement marqué M. Jullian, « un grand empire préférera toujours centraliser le travail plutôt que multiplier les énergies » (2).

Rome n'a d'ailleurs pas innové dans cette matière ; elle n'a fait qu'appliquer à son profit une règle dont la nécessité avait été reconnue par toutes les grandes villes du monde antique.

Athènes avait déjà donné l'exemple d'une politique alimentaire bien ordonnée et d'une réglementation précise de l'importation des céréales et de leurs prix de vente. Les maigres récoltes de l'Attique ne suffisaient plus aux besoins de la cité ; de là l'importance des colonies grecques du littoral de la mer Noire pour le commerce des ports de l'Égée (3). La

(1) *Histoire des Romains*, éd. illustrée, VI, p. 71. Cf. F. Lot, *La fin du monde antique et le début du moyen âge*, Paris 1927, p. 81.

(2) *De la Gaule à la France*, Paris 1923, p. 163.

(3) Cf. T. Sauciuc-Saveanu, *La culture des céréales en Grèce et*

rivalité des monarchies hellénistiques avait créé ensuite au trafic du blé des conditions d'insécurité et de risque, en faisant dépendre l'ouverture des grands marchés de grains de l'Égypte et de l'Asie et la liberté des transactions, du caprice ou des intérêts politiques des souverains lagides et séleucides. De là, d'une part, toutes sortes de privilèges octroyés aux marchands de céréales, d'autre part des mesures de contrainte, pour forcer ces derniers à s'attacher à une ville déterminée, de là aussi l'intervention de l'État, qui se manifestait par un régime officiel des achats et des ventes et par l'accumulation des réserves de céréales en vue de leur distribution. Ces conditions sont typiques pour la plupart des grandes villes du monde hellénistique et Rome ne constitue pas une exception à ce sujet (1). De là aussi cette anxiété perpétuelle de la famine, à laquelle la paix romaine elle-même n'a pas entièrement soustrait les riverains de la Méditerranée ; le texte de l'Apocalypse, qui établit le prix du blé et de l'orge et rationne le vin et l'huile, a trouvé une confirmation singulière dans le témoignage des inscriptions de l'Asie Mineure, de la fin du premier siècle de notre ère (2). Les empereurs voulaient s'assurer à Rome une clientèle facile, au prix de distributions gratuites de produits alimentaires ; en même temps, ils organisaient l'approvisionnement de leurs armées et favorisaient partout la construction des grands magasins, où venaient s'accumuler les réserves de céréales destinées à la capitale et aux légions (3). On sait que les besoins alimentaires de Rome ont déterminé tout un ensemble de mesures et de réglements concernant le commerce du blé, telles que l'envoi périodique des flottes frumentaires, destinées à amener aux

la politique céréaliste des Athéniens (en roum.), Acad. Roumaine, *Studii şi Cercetari*, X,1923, p.108 et suiv. et A. S. KATZEWALOFF, *Le commerce du blé des colonies grecques de la côte septentrionale de la mer Noire* (en russe), in *Annales Scientifiques de l'Institut de l'hist. de la culture européenne*, Kiew, Édit. d'État de l'Ukraine, I, 1927, pp. 33 et suiv.

(1) M. ROSTOVTZEV, art. *Frumentum* in Pauly-Wissowa, *Realencyklopädie*, VII, p. 139.

(2) Apocalypse de S. Jean, VI, 1. Cf. ROSTOVTZEFF, *The social and economic history of the Roman Empire*, Oxford,1926, p. 528, n. 9.

(3) *Ibid.*, pp. 30 et 590, n. 20.

docks d' Ostie les récoltes de la Sicile, de l'Égypte et de l'Afrique, les privilèges et les obligations des importateurs et de certaines corporations, ainsi que l'établissement d'un prix officiel, que l'on a pu estimer, au temps d'Auguste, à un denier environ le *modius* (1). Il faut tenir compte de ces conditions tout à fait spéciales, lorsque l'on considère le caractère quelque peu artificiel du mouvement maritime des ports de l'empire romain. Ce n'est pas le trafic normal de la Méditerranée qui détermine le régime des échanges et le réseau des voies commerciales : ce sont les nécessités d'une politique alimentaire qui imposent au négoce des conditions de vente et des marchés déterminés par l'État, et un itinéraire dont les vaisseaux ne doivent pas s'écarter, avant que les armateurs et les marchands aient rempli leurs obligations de transport et de déchargement. C'est en ce sens que la politique romaine a été vraiment « tentaculaire », et la ville qui avait imposé sa loi au monde, une entrave au libre développement du commerce antique.

Constantinople, la « nouvelle Rome », n'aurait mérité qu'en partie les reproches adressés à l'ancienne (2). Cependant la capitale du Bosphore avait été façonnée à l'image de celle du Tibre ; Constantin ne s'était pas borné à y installer un Sénat, un Prétoire, une voie triomphale, un milliaire, en réalisant ainsi à l'intérieur de ses murs le *septimontium*, les sept collines et les quatorze régions de la tradition urbaine de Rome. (3). Il avait aussi octroyé à la nouvelle cité le privilège de l'administration frumentaire : Rome, qui bénéficiait, depuis Commode, de l'annone africaine, avait dû céder à sa rivale les fournitures de blé de l'Égypte ; c'était « le signe matériel de l'identité que Constantin avait voulu établir entre les deux villes » (4). Les distributions de blé commencèrent en effet le jour de l'inauguration solennelle de la nouvelle capitale, le 11 mai 330, par des allocations quoti-

(1) Rostovtzev, art. *Frumentum*, *ibid.*, 148.

(2) F. Lot, *ouvr. cité*, *ibid.*

(3) C. Emereau, *Notes sur les origines et la formation de Constantinople*, in *Revue Archéologique*, V^e^ série, XXI (1925), pp. 13-14.

(4) L. Bréhier, *Constantin et la fondation de Constantinople*, in *Revue Historique*, t. CXIX (1915), p. 254.

diennes de 80000 boisseaux de blé, si l'on en croit le texte de Socrate (1). On retrouve à Constantinople les corporations de *navicularii*, chargées d'organiser chaque année le transport de l'annone d' Alexandrie, ainsi que les grands magasins, les *horrea* établis par Constantin et agrandis par Valentinien et Théodose, destinés à conserver le blé des distributions urbaines et à constituer des réserves pour les années de mauvaise récolte et de disette (2). Il y avait donc là, aussi bien qu'à Rome, une politique alimentaire qui imposait ses réglements et ses obligations au commerce des céréales et dirigeait, de gré ou de force, vers le Bosphore, les vaisseaux qui transportaient le blé de l'Égypte et de la Syrie. Le Bas-Empire a marqué l'administration de la nouvelle capitale de l'empreinte indélébile de son esprit d'étatisme et de contrôle perpétuel. Tout au moins ce régime de contrainte amenait-il les marchands et leurs produits à un véritable *emporium*, à un carrefour naturel des routes commerciales des Balkans et de l'Asie Mineure et des lignes de navigation de la Méditerranée orientale et de la mer Noire. La situation géographique de la ville de Constantin, en faisant de son port un marché mondial, corrigeait l'arbitraire des édits impériaux qui imposaient au commerce des voies et des étapes, dont un trafic normal se serait peut-être écarté. Il est curieux de voir ce régime de contrainte de la monarchie romaine assurer l'approvisionnement d'une ville qui semblait destinée à devenir, par ses propres moyens, un débouché naturel du commerce de l'Orient, mais il n'en est pas moins intéressant d'en suivre les effets et d'établir le rôle de ce facteur d'ordre politique et administratif dans le développement économique de Constantinople. C'est ce que je me propose d'esquisser à grands traits dans cet article, qui n'a d'autre but que de signaler l'intérêt et l'ampleur d'un tel sujet ; ce problème mérite d'ailleurs une étude attentive et exige un examen minutieux des sources.

(1) *Ibid.* L'ouvrage d'E. Gebhardt, *Studien über das Verpflegungswesen von Rom und Konstantinopel*, thèse Dorpat, 1881, ne m'a pas été accessible. Cf. Gibbon, *The decline and fall of the Roman Empire*, éd. Bury, II, p. 156.

(2) Cf. Pauly-Wissowa, art, *Horreum*.

I

Au moment où la nouvelle capitale de l'empire recevait le privilège romain des distributions de l'annone, d'importantes réformes alimentaires avaient déjà modifié le caractère de cette institution. Aurélien avait organisé à Rome, dès 274, une distribution gratuite de blé aux boulangers, afin de leur permettre d'augmenter d'une once les pains qu'ils mettaient en vente, sans en accroître le prix ;il avait octroyé, d'autre part, une allocation quotidienne de pain, à raison de deux livres par tête, à tous les citoyens inscrits sur les rôles de l'annone (1). Les distributions de blé étaient devenues irrégulières depuis le règne de Septime Sévère ; elles étaient remplacées désormais par des rations quotidiennes de pain, qui avaient de plus l'avantage d'être gratuites. La population de Rome recevait en outre de l'huile, de la viande de porc et du sel ; l'empereur songea même un instant à lui procurer du vin à prix réduit, à titre d'essai, avant de procéder à une distribution gratuite ;ce projet fut cependant abandonné. On peut donc distinguer assez clairement les rouages de cette grande administration de l'annone, qui était chargée d'assurer l'approvisionnement de la capitale : le blé des provinces arrivait à Rome, dans les grands magasins impériaux et passait ensuite à la corporation des boulangers : les pains fabriqués par ceux-ci étaient distribués aux citoyens, qui y avaient droit, ou vendus à un prix réduit, fixé et maintenu par l'État (2). C'est sous cette forme que Constantinople a dû adopter l'organisation de *l'annona civica*. Cet important service fut réorganisé à plusieurs reprises. Au début du règne de Théodose II, en 409, le préfet du prétoire s'en occupa activement (3). Jus-

(1) L. Homo, *Essai sur le règne de l'empereur Aurélien*, Paris 1904, pp. 177-78 et E. Stein, *Geschichte des Spätrömischen Reiches*, Vienne 1928, I, p. 64.

(2) Rome recevait, au temps de Septime Sévère, 23 375 000 *modii* de blé, par an, pour les distributions de l'annone. Cf. R.Kötzschke, *Allgemeine Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters*, Jena, 1924, p. 20 en n.

(3) *Cambridge Medieval History*, I, p. 462,

tinien dut aussi organiser, avec ce soin méticuleux qui lui était habituel, la perception du blé en Égypte, son transport sur le Nil et son embarquement pour Byzance. L'édit XIII impose des sanctions et des mesures sévères pour assurer le service régulier de l'annone ; la surveillance de cet envoi était à la charge des ducs de Thébaïde et d'Augustamnique et de l'augustal d'Égypte (1). La quantité exigée par la capitale ne semble pas avoir beaucoup varié depuis Constantin : la vallée du Nil, qui fournissait déjà au temps d'Auguste vingt millions de *modii* par an à Rome, envoyait à Byzance un chiffre de huit millions qui sont sans doute des *artabes*, soit vingt-quatre millions de *modii* (2) Les papyrus fournissent de nombreux détails sur la perception du blé de l'annone, sur les attributions des intendants et des percepteurs, sur celles des *sitomètres* chargés d'évaluer le blé des contribuables, sur la variété des mesures de capacité, qui rendait la tâche de l'administration particulièrement difficile. On voit des bureaux spéciaux établir les comptes de l'*embolé* et des greniers de différentes catégories, destinés probablement à séparer le blé de la « grande annone » de Constantinople de celui qui constituait l' *alimonia* d'Alexandrie. Des flottilles s'organisent : aux termes de l'édit XIII, le blé de Thébaïde, destiné à l' « heureux transport », est rassemblé le 9 août à Antinoé et doit parvenir avant le 10 septembre à Alexandrie. Là où le réseau des canaux n'est pas assez dense, les sacs de blé sont chargés sur des ânes ou des chameaux et transportés ainsi jusqu'au port d'embarquement le plus rapproché. Les fonctionnaires répondent sur leur situation,sur tous leurs biens et parfois sur leur vie,de la perception régulière et du transport exact du blé de l'État. Le duc augustal doit veiller à ce qu'aucun chargement ne puisse quitter les ports de l'Égypte avant le départ des flottes frumentaires. Ces flottes, ce sont les *navicularii* d'Alexandrie qui doivent les organiser et les convoyer. Ils avaient tenté fréquemment d'échapper au fardeau écrasant de leurs obligations : l'État considérait cette cor-

(1) G. Rouillard, *L'administration civile de l'Égypte byzantine*, Paris, 1928, ch. III, pp. 123 et suiv.

(2) *Ibid.*, p. 126.

poration d'armateurs comme un corps spécial de contribuables, qu'il exploitait sans merci (1). Justinien semble leur avoir garanti un fret à peu près normal, tout en maintenant le droit de réquisition permanente sur leurs vaisseaux. Leur responsabilité en cas de naufrage n'a été atténuée qu'à la fin du VI^e^ siècle, sous l'empereur Maurice ; cependant, dès le règne de Justinien, d'immenses greniers recevaient le blé d'Égypte à Ténédos, à l'entrée des Dardanelles, pour ne pas retarder la flotte d'Alexandrie et l'exposer au risque des vents contraires, qui l'empêchaient de franchir les Détroits. D'autres bateaux venaient alors y charger le blé destiné à la capitale et le transportaient jusqu'au Bosphore. Ce régime, très dur pour l'économie provinciale, était encore aggravé par les exactions des fonctionaires et les années de mauvaise récolte : les dégrèvements étaient rares. Il fallait compter aussi avec le caractère turbulent des habitants de l'Égypte, cette contrée que Sénèque avait déjà dénommée *loquax et in contumelias praefectorum ingeniosa provincia.* Pendant les disputes religieuses du IV^e^ siècle, le patriarche Athanase avait été accusé d'avoir retardé le départ de l' « heureux transport » d'Alexandrie, pour affamer Constantinople (2). Lorsque les fournitures de blé de l'Égypte venaient à faire défaut, l'empereur en était réduit à ordonner des réquisitions en Thrace et en Asie Mineure, pour réunir le grain nécessaire à l'alimentation de Byzance, dont la population cosmopolite était toujours prompte aux désordres et aux émeutes. En matière fiscale, le gouvernement accordait parfois des remises d'impôts, mais les fournitures de blé étaient exigées intégralement ; c'est ce qui eut lieu sous Justin II, en 575 (3). Cet empereur avait établi une taxe de quatre *solidi* pour les bénéficiaires de l'annone, que son successeur Tibère s'empressa d'ailleurs d'abroger ; on alla même jusqu'à restituer cette somme à ceux qui l'avaient déjà versée au fisc. Il s'agit sans doute d'un impôt extraordi-

(1) Cf. P. Vinogradoff, *Social and economic conditions of the Roman Empire*, in *Cambridge Medieval History*, I, p. 553.

(2) M. P. Charlesworth, *Trade-routes and commerce of the Roman Empire*, Cambridge 1926, p. 249.

(3) *Corpus der griechischen Urkunden, Regesten*, éd. F. Dölger, I, n° 40.

naire, que devaient acquitter tous ceux qui avaient droit aux *panes aedium* (1).

Les grandes guerres du VII^e siècle allaient rendre l'approvisionnement de Byzance de plus en plus difficile. En 618, les Perses victorieux occupaient l'Égypte ; il fallut suspendre le service de l'annone et lever un nouvel impôt de trois sous d'or sur ceux qui avaient droit aux distributions de pain (2). On peut distinguer à cette date plusieurs catégories parmi les bénéficiaires de l'annone :il paraît bien établi que l'institution des « pains politiques » (*τῶν αὐτῶν πολιτικῶν ἄρτων*) a été supprimée à la suite de ces événements. Il est encore question, en 626, du pain de la cour (*τὰ ψωμία τῶν σχολῶν*), mais on ne mentionne plus celui des distributions populaires (3). Il y a d'ailleurs tout lieu de croire que la conquête définitive de l'Égypte par les Arabes, en 642, a mis fin à l'organisation des services alimentaires de Constantinople, en privant l'empire des récoltes de la vallée du Nil, qui étaient une de ses principales ressources. Le règne d'Héraclius marque donc une modification essentielle de la politique alimentaire des empereurs d'Orient : la première phase, pendant laquelle l'institution de l'annone avait été maintenue, telle qu'Aurélien l'avait organisée à Rome et que Byzance l'avait reçue de Constantin, s'achève avec la perte de la Syrie et de l'Égypte. Les fournitures de céréales de ces provinces ne comptent plus pour l'empire, qui doit chercher ailleurs, en Thrace, en Asie Mineure, sur le littoral de la mer Noire, les réserves de blé qui assurent la subsistance de « la ville gardée de Dieu ». Le gouvernement impérial, obligé de renoncer aux distributions gratuites, semble avoir limité désormais son effort à contrôler et à restreindre les prix sur le marché de Byzance. En 626,

(1) E. Stein, *Studien zur Geschichte des byzantinischen Reiches, vornehmlich unter den Kaisern Iustinus II und Tiberius Constantinus*, Stuttgart 1919, pp. 53 et 78, n. 2. Cf. Dölger, *Regesten*, I, n° 50 et 53.

(2) G. Rouillard, *ouvr. cité*, p. 122.

(3) Dölger, *Regesten*, I, n° 174. V. E. Stein, *ouvr. cité*, p. 78. Cf. Chron. Pascale, éd. de Bonn, I, p. 711 et F. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der Byzantinischen Finanzverwaltung*, Leipzig 1927, p. 58.

par exemple, le prix du pain est maintenu à trois *folles* dans la ville assiégée par les Perses et les Avars, alors que le préfet de la ville lui-même songeait à l'élever à huit *folles*. C'était une augmentation très naturelle à une époque de crise, mais il faut tenir compte des variations du *solidus* et de la monnaie de cuivre, qui pouvaient influer fortement sur la valeur des produits alimentaires. Les flottes frumentaires ont dû disparaître à la même époque, mais le service d'approvisionnement du Bas-Empire avait été si fortement organisé et il répondait si bien aux conceptions économiques et à la pratique administrative du gouvernement, que l'esprit de cette institution allait survivre pendant plusieurs siècles au régime des distributions de l'annone et inspirer la politique alimentaire des maîtres de Constantinople, même après la chute de l'empire byzantin (1).

II

L'économie urbaine de Byzance n'a jamais connu d'autres facteurs que des corporations assujetties à de lourdes obligations et aux monopoles d'État, institués pour subvenir à tous les besoins de la capitale. On se fait une idée à la fois très exacte et très complète du système en parcourant le « Livre du Préfet », cet édit de Léon le Sage, qui est un document essentiel pour l'histoire économique de l'empire, au commencement du dixième siècle. L'État continuait à acheter de grandes quantités de blé, qu'il entassait dans ses magasins, pour en vendre une partie à la corporation des boulangers et constituer avec le reste des réserves pour les années de famine et des provisions pour les armées. Il était défendu aux bouchers d'aller acheter à Nicomédie ou au-delà du Sangarios les porcs et les moutons destinés à Constantinople, ou de les revendre en cachette à leurs clients de la capitale (2). Tout devait être déclaré et enregistré : chaque matin, le

(1) E. Stein, *ibid.* Cf. pour l'organisation du ravitaillement du Bas-Empire P. Huvelin, *Études d'hist. du droit commercial romain*, Paris, 1929, p. 72 et suiv.

(2) *Le « livre du Préfet »*, éd. J. Nicole, Genève, 1893, XV, 3, p. 50.

préfet était averti de la quantité de poisson prise pendant la nuit, afin d'en régler le prix et d'organiser la vente (1) ; toute dérogation à cette règle était sévèrement punie et entraînait l'expulsion immédiate du coupable de sa corporation. Les boulangers et les cabaretiers avaient des assesseurs, qui réglaient le poids du pain et les mesures du vin ; pour les prix, le préfet tranchait en dernier ressort, et les corporations étaient tenues de respecter ses décisions. Sur ce point, le chapitre XVIII est formel : « Les boulangers se rendent auprès du préfet, toutes les fois qu'il y a hausse ou baisse du prix des blés, afin que, par les soins de l'assesseur le poids du pain soit réglé sur la valeur du blé » (2). Ainsi l'État restait le grand marchand de victuailles de l'empire. Ces mesures, qui réglaient l'approvisionnement d'une grande agglomération urbaine, exigeaient aussi un contrôle rigoureux du commerce et une véritable concentration des matières premières sur la marché de Byzance. C'était là une préoccupation constante de l'administration impériale et tous ceux qui ont étudié l'histoire du commerce byzantin ont pu s'en rendre compte ; les maîtres de Byzance s'occupaient avant tout du marché local. Ils s'étaient donné comme but d'attirer les marchandises étrangères et de les conserver chez eux, tout en donnant le moins possible à titre d'échange (3). Le grand commerce international avait été d'abord aux mains des Orientaux, des Syriens et des Juifs ; il sera ensuite l'apanage des républiques italiennes. L'empire ne connaissait que les monopoles d'État et les règlements tracassiers des corporations ; tout y était subordonné aux problèmes de l'économie urbaine de Constantinople, aux besoins du Palais, des bureaux et des armées ; les relations commerciales y étaient traitées par l'administration comme une affaire d'État. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner les conventions conclues avec les princes russes de Kiew: les marchands varègues, logés dans le quartier de St.-Mamas, un faubourg de Constantinople, sont consi-

(1) *Ibid.*, p. 52-3.

(2) *Ibid.*, p. 54, XVIII, 4. Cf. C. M. Macri, *L'organisation de l'économie urbaine dans Byzance sous la dynastie de Macédoine*, Paris 1925, p. 70.

(3) Macri, *ouvr. cité*, p.47. V. Diehl in *Cambridge Medieval History*, IV, p. 762 et *Byzance*, Paris, 1919, pp. 96 et suiv.

dérés comme membres d'une mission officielle. Leur nombre est enregistré, la durée de leur séjour fixée d'avance, leurs transactions exactement réglées par des fonctionnaires qui les accompagnent en tout lieu (1). Le même contrôle administratif s'appliquait aux marchands de Venise et d'Amalfi et limitait sévèrement leur droit d'importation et d'exportation ; l'évêque Luitprand en a été le témoin agacé, lors de sa seconde ambassade à la cour byzantine. C'est à cet Occidental irascible que nous devons aussi certaines informations sur le prix du blé au temps de Nicéphore Phocas et sur les opérations financières de cet empereur, qui éclairent tout un côté de la politique alimentaire et fiscale de Byzance. Le gouvernement aurait accaparé à vil prix toute la récolte de blé de l'empire, pour la revendre ensuite deux fois plus cher à l'armée qui opérait dans un pays, où elle ne trouvait pas de provisions suffisantes. Il y a évidemment quelque exagération malveillante dans cette relation hostile, mais les auteurs byzantins confirment que Nicéphore a augmenté les prix de vente, jusqu'à faire payer une pièce d'or deux mesures de blé. On connaît l'anecdote rapportée par Zonaras et par Cédrénus : un vieux soldat déclare à l'empereur qu'il se sent plus que jamais en état de porter les armes, puisqu'il succombait autrefois sous le poids d'une charge de blé qui coûtait un sou d'or, alors que sous son règne glorieux, il porte allègrement le fardeau qu'il a payé le double de cette somme (2). Léon Diacre rejette sur Léon Phocas, le frère du basileus, l'accusation de s'être livré à cette spéculation ; il se peut aussi qu'elle ait été faite au profit du trésor, mais il faut bien reconnaître, avec M. J. Laurent, qu'il est impossible « de disculper Nicéphore du reproche d'avoir fait sur les blés, pour remplir sa caisse nécessiteuse, un bénéfice peu compatible avec les obligations et la dignité impériales » (3). L'administration by-

(1) Cf. W. Klutchewskij, *Geschichte Russlands*, Berlin 1925, I, p. 154.

(2) L. Brentano, *Die byzantinische Volkswirtschaft*, in *Das Wirtschaftsleben der antiken Welt*, Jena, 1929, p. 205.

(3) *Skylitzès et Nicéphore Phocas*, in *Byzantinische Zeitschrift*, VI, 1897, p. 321. Pour l'approvisionnement des armées, v. Dölger, *Beiträge z. Geschichte der byz. Finanzverwaltung*, p. 61.

zantine a donc conservé au dixième siècle les méthodes romaines en matière de ravitaillement : même monopole exclusif de l'État, même accaparement des produits dans ses magasins, même régime de contrainte appliqué au commerce et à l'industrie et même centralisation à outrance, pour imposer aux provinces les conditions de la place de Constantinople et leur dicter ses prix. Les distributions gratuites sont remplacées maintenant, en temps de famine, par une organisation perfectionnée de l'assistance publique. On a ainsi, du temps de Romain Lécapène et de Constantin Porphyrogénète, un édit qui prescrit de fermer avec des planches les arcades des rues de la capitale, pendant un hiver rigoureux, pour y abriter les pauvres, et qui ordonne des quêtes mensuelles dans les églises pour subvenir à leurs besoins (1). Ce sont là des mesures d'exception, mais sous les Comnènes ce sont de grands établissements charitables qui recueillent les vieillards,abritent les voyageurs et prodiguent leurs soins aux malades.On a conservé également des jetons qui donnaient droit, à certains jours de grandes fêtes, aux repas que l'empereur offrait, dans son palais, à un certain nombre de pauvres (2). Mais ces largesses doivent être rattachées aux institutions de la charité chrétienne ; elles n'ont plus rien de commun avec les distributions alimentaires de Constantin et de Justinien. Ce qui survit aux conceptions et aux méthodes du Bas-Empire, c'est l'intervention de l'État dans tous les actes de la vie économique. Ce sont, par exemple, en 1037, les mesures de l'Orphanotrophe, le frère tout-puissant de Michel IV, pour remédier à la famine dans la capitale, en achetant cent mille mesures de blé en Grèce et au Péloponèse (3) ; c'est aussi l'ensemble des mesures administratives qui obligent le commerce à suivre les routes choisies par le gouvernement et qui ramènent vers Byzance les marchandises de toute espèce et les produits nécessaires à la subsistance de cette ville « qui de toutes les autres était souveraine ».

(1) Dölger, *Regesten*, I, n° 616.

(2) Ch. Diehl, *La société byzantine à l'époque des Comnènes* in *Revue hist. du Sud-Est Européen*, VI, 1929, pp. 343 et suiv.

(3) Cf. Schlumberger, *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle*, III, p. 205.

L'étonnante prospérité de la capitale, qui a émerveillé tant de voyageurs, d'Ibn ben Iahja à Villehardouin, n'est pas due seulement au développement normal du trafic des Détroits ; c'est l'État qui a dirigé l'afflux du négoce et qui l'a retenu sur les quais du Bosphore. Il suffit de rappeler les restrictions imposées aux marchands étrangers auxquels on interdit l'accès de la mer Noire, afin de laisser aux agents du gouvernement byzantin l'entière disposition des produits naturels de la Russie méridionale et de la Crimée, pour assurer la nourriture de Constantinople (1). Il faut remarquer aussi que la prospérité de la ville est dans une étroite dépendance de la puissance politique de l'empire. Lorsque celle-ci décline, l'importance économique de la capitale décroît et le mouvement commercial la dépasse, en la considérant seulement comme une étape. A ce point de vue, la prise de Byzance par les croisés, en 1204, et le partage de l'empire ont porté à l'économie de la ville un coup terrible, dont elle ne s'est relevée qu'après la conquête ottomane.

III

Rien n'est plus instructif, à cet égard, que de comparer la situation économique de Constantinople sous les Paléologues à celle de la capitale des grands sultans du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle. Le retour à Byzance de l'empereur grec, en 1261, n'a pas été une restauration de l'état des Comnènes et des Anges. On l'a reconnu depuis longtemps, en termes excellents : « C'était un pauvre débris d'empire que cet empire byzantin reconstitué » (2). La grande cité, qui avait ébloui Villehardouin, ne régnait plus que sur un territoire restreint et voyait à chaque instant les bandes ennemies ravager des campagnes sans défense : Bulgares ou Tatars en Thrace, Turcs en Asie Mineure, Serbes en Macédoine, Italiens ou Catalans sur le littoral de l'Égée et de la mer de Marmara. Dans les faubourgs mêmes de Constantinople, d'insolentes colonies latines bra-

(1) W. Heyd, *Histoire du Commerce du Levant au moyen âge*, trad. fr. Furcy Raynaud, Leipzig, 1885, I, p. 207.

(2) Ch. Diehl, *Études byzantines*, p. 219.

vaient impunément l'autorité impériale.La décadence économique va de pair avec le déclin politique de la nouvelle Rome : c'est au treizième siècle, à l'époque des empereurs de Nicée et des premiers Paléologues, qu'une mauvaise politique monétaire et de déplorables expédients financiers ont compromis définitivement la stabilité traditionnelle de la monnaie d'or byzantine, en abandonnant la maîtrise du marché européen aux florins et aux ducats des républiques italiennes (1). On a pu invoquer récemment l'exemple de Vienne, qui n'est plus, après la guerre, que la capitale énorme d'un petit état, après avoir été le centre économique et politique d'une puissante monarchie (2), pour faire mieux ressortir la situation de Constantinople dans l'empire diminué des Paléologues.

Dans ces conditions, il est évident que la capitale ne pouvait plus imposer au trafic international des Détroits les exigences d'une politique alimentaire locale. Le souci égoïste de l'approvisionnement de la ville n'empêchait plus les flotilles vénitiennes et génoises de traverser le Bosphore et d'aller acheter en Crimée le blé et l'orge de la Russie méridionale, soumise à l'empire mongol. C'est alors que l'on transporte pour la première fois en Italie, en 1269, pendant une année de famine, de grandes quantités de céréales achetées aux Tatars, aux Alains, aux Circassiens, aux Russes, aux Arméniens, aux Turcs et aux Grecs, c'est-à-dire à tous les riverains de la mer Noire (3). Ce sont les Paléologues qui ont ouvert les Dardanelles aux vaisseaux du Soudan d'Égypte et facilité ses relations avec la Crimée et l'empire de la Horde d'Or (4) ; ils n'ont plus essayé d'empêcher les Génois et les Vénitiens de trafiquer dans la mer Noire et d'exploiter les grandes

(1) Cf. mon article sur *L'hyperpère byzantin et la monnaie d'or des républiques italiennes au XIII^e siècle*, dans les *Mélanges Charles Diehl*.

(2) E. Stein, *Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs und Wirtschaftsgeschichte*, in *Mitteilungen zur osmanischen Geschichte*, II, 1925, p. 13.

(3) Martin da Canal, *La chronique des Veneciens*, in *Archivio Storico Italiano*, VIII, pp. 650 et 654.

4) Cf. Vernadskij, *Relations entre la Horde d'Or, l'Égypte et Byzance sous le règne de Michel Paléologue* (en russe), in *Seminarium Kondakovianum*, I 1927, p. 73 et suiv.

ressources d'aliments et de produits naturels des régions pontiques. L'accaparement des voies commerciales et des marchandises au profit exclusif de Constantinople a cessé avec la suprématie politique de l'empire. Il convient cependant de distinguer la politique de Michel Paléologue de celle de ses successeurs. Je n'irais pas jusqu'à voir dans la mort de ce souverain énergique et actif, en 1282, une date décisive de l'histoire byzantine et un événement dont les conséquences auraient été plus fatales à l'empire que la prise de Byzance par les croisés et les Vénitiens (1). Mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a des différences profondes entre le règne de Michel VIII et celui d'Andronic II, dans tout ce qui concerne les relations avec les colonies latines, et les principes mêmes du gouvernement et de l'administration. Michel Paléologue a concédé des privilèges importants à ses alliés de Gênes et leur a assuré au traité de Nymphée une véritable hégémonie commerciale en « Romanie » ; il a conclu ensuite des trêves avec ses adversaires de Venise et leur a laissé une certaine liberté de trafiquer sur les marchés principaux de l'empire, mais il n'a jamais perdu de vue les droits de l'État byzantin et les intérêts de son administration. Il en est ainsi dans les traités avec Venise, qui concernent le commerce des céréales : celui de 1265 interdit l'exportation, au cas où le *kentinarion* (100 *modii*) serait vendu au-delà de cinquante hyperpères, tandis qu'en 1285, au début du règne d'Andronic II, le prix qui empêche l'exportation est porté à cent hyperpères les cent muids. Ces dispositions ont été l'objet de quelques commentaires ; un historien serbe soutenait que les Vénitiens avaient le droit d'exporter du blé, tant qu'il n'y avait pas dans l'empire une insuffisance de la récolte, manisfestée par la hausse du prix du blé au-dessus du prix courant. Celui-ci aurait donc passé en vingt ans d'un demi-hyperpère à un hyperpère le *modius*, et c'est cette dernière somme qui aurait représenté « le prix normal du blé à Constantinople pendant le moyen âge » (2). M. Andréades a proposé de son côté plu-

(1) E. Stein, *ouvr. cité*, p. 3-4.

(2) St. Novacovitch, *Le prix normal du blé à Constantinople pendant le moyen âge et le code de Stephan Dushan*, in *Archiv für slavische Philologie*, XXVII, 1905, pp. 173-74.

sieurs explications de cette différence considérable dans la valeur du *modius* : que le prix du blé aurait doublé en vingt ans, ce qu'il se refuse d'ailleurs lui-même à prendre en considération ; que l'hyperpère altéré serait tombé à la moitié de sa valeur antérieure, ou que le principe d'une plus grande liberté commerciale aurait prévalu, au profit des marchands de Venise (1). De ces trois hypothèses, la seconde me paraît assurément la plus plausible ; j'ai eu l'occasion de démontrer ailleurs, avec plus de détails, pourquoi une chute importante de la valeur de la monnaie d'or byzantine a dû se produire précisément à cette époque (2). Peut-être y a-t-il lieu de rappeler à ce sujet un phénomène analogue de l'histoire de l'Égypte romaine, que les papyrus nous ont révélé : il suffit de comparer les prix du froment de la fin du deuxième siècle de notre ère (18 à 20 drachmes pour une *artabe*) à ceux de l'époque de Dioclétien (20 talents ou 120000 drachmes pour la même mesure), pour se rendre compte que c'est la dépréciation de la monnaie qui a entraîné une ascension vertigineuse des prix et une révolution de la vie économique (3). Dans une mesure beaucoup plus réduite, l'altération progressive de la monnaie d'or des Paléologues a dû amener le renchérissement du *modius*, que l'on peut constater dans l'intervalle des deux traités. On aurait toutefois une idée incomplète des rapports de Michel VIII avec les colonies italiennes et de ses conceptions en matière commerciale, si l'on s'en tenait uniquement au texte de ces instruments diplomatiques. C'est dans les réclamations vénitiennes et génoises que l'on peut reconnaître la ligne de conduite du gouvernement impérial et le but de ses mesures alimentaires ; j'en ai donné quelques exemples, tirés des deux principaux recueils de documents génois et vénitiens du XIII^e^ siècle, dans un livre récent sur le commerce génois dans la mer Noire (4). En voici d'au-

(1) A. Andréadès, *De la monnaie dans l'empire byzantin*, in *Byzantion*, I, p. 100 en n.

(2) Cf. mes *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire au XIII^e^ siècle*, Paris, 1929, p. 122 et suiv.

(3) Rostotvzeff, *Social and economic history of the Roman Empire*, p. 419.

(4) *Ouvr. cité*, pp. 149 et suiv. Cf. Bertolotto, *Nuova serie de*

très, non moins caractéristiques : Nicolò Dente et Filippo Bono, qui voulaient se rendre à Venise avec du blé acheté en Crimée, ont été retenus dans le Bosphore de Noël 1277 au 8 février 1278 ; le grain a été enfermé dans des magasins, dont les portes ont été scellées et gardées à vue.Les interventions du bayle n'ont servi à rien et ils ont été obligés de vendre leur blé à perte « apud Paralime », c'est-à-dire dans le port actuel d'Indjir Liman (1). Il y a là certainement une mesure de contrainte des autorités grecques, appliquée d'une façon tout à fait arbitraire ; ailleurs, c'est le vaisseau de Giovanni Pizzigano, dont le chargement de blé a été retenu pour les besoins de l'armée byzantine (2) ; l'approvisionnement de Constantinople et des troupes impériales est encore un obstacle à l'entière liberté du commerce. Il est très probable que le terme de *camara imperii* qui revient dans certaines réclamations génoises de 1294, désigne les grands entrepôts de blé de l'empire, où les marchands étaient tenus de se rendre et d'effectuer leurs transactions sous le contrôle des autorités : il s'agit précisément d'Héraclée,sur la mer de Marmara et d'Adramyttion, à l'entrée des Détroits, qui jouerait ici le même rôle que Ténédos à l'époque de Justinien (3). Des mesures très sévères règlent l'exportation et la vente des céréales : les marchands italiens ne peuvent les faire charger sur leurs vaisseaux que s'ils ont reçu une autorisation spéciale de l'Empereur ; cette licence d'exportation, « *preceptum domini Imperatoris signatum de manibus ejusdem* », est personnelle et inaliénable ; vendue à un autre négociant, elle

documenti sulle relazioni di Genova coll'impero bizantino, in *Atti della società ligure di Storia patria*, XXVIII, 1897, pp.511 et suiv. et Tafel et Thomas, *Urkunden zur älteren Handels u. Staatsgeschichte der Republik Venedig*, in *Fontes Rerum Austriacarum*, t.XIV., pp. 159 et suiv.

(1) Tafel et Thomas, *ouvr. cité*, p. 266. Cf. K. Kretschmer, *Die italienischen Portolane des Mittelalters*, in *Veröffentl. des Instituts für Meereskunde u. des Geogr. Instituts an der Univ. Berlin*, 13, 1909, p. 650.

(2) Tafel et Thomas, *ibid.*, p. 259-60. *Lapafichea* : Pasichia ou Nagara, sur la mer de Marmara.

(3) Bertolotto, *ouvr. cité*, pp. 524 et 527.

Univ. of Arizona Library

n'a plus aucune valeur aux yeux des autorités byzantines (1). Souvent c'est l'empereur lui-même, ou quelque haut dignitaire, sébaste ou sébastocrator, qui vend directement du blé et de l'orge, en se réservant, à ce qu'il semble, le droit d'en retarder la livraison (2). De là d'innombrables conflits avec les marchands de Gênes et de Venise, qui protestent contre ces méthodes arbitraires. Il faut certainement faire la part de l'abus et des avanies coutumières aux fonctionnaires d'une monarchie orientale ; beaucoup de mesures vexatoires des commerciaires à l'égard des marchands étrangers n'ont d'autre but que le *bakchich*, si l'on peut employer ici ce terme anachronique. Mais il y a aussi autre chose dans le souci constant de contrôler le prix du pain et d'empêcher la spéculation ; lorsque l'empereur oblige les trafiquants italiens à déposer leur blé dans les magasins de l'état et qu'il les empêche de profiter d'une crise momentanée pour le vendre à Constantinople à un prix exorbitant, en les forçant au contraire à s'en défaire quand les prix sont redescendus, il faut reconnaître que ces incidents, toujours semblables, indiquent la suite logique d'une véritable politique alimentaire (3). Michel VIII, qui n'avait plus les moyens de maintenir le monopole absolu de l'état, n'a tout de même pas renoncé à contrôler les prix et à imposer les conditions du marché officiel au commerce international. C'est le dernier effort de l'étatisme, que Byzance a reçu en héritage des empereurs romains du quatrième siècle.

Il est vrai que sous Andronic II, lorsque l'empire affaibli est à la discrétion des escadres génoises et vénitiennes et des Almugavares catalans, on maintient encore, dans les trêves conclues avec Venise en 1302, en 1310 et en 1324, la prohibition d'exporter du blé, au cas où le *modius* vaudrait plus d'un hyperpère. Il y a même tout un conflit entre Byzance et Venise au sujet de cet article, en 1319 : les ambassa-

(1) *Ibid.*, p. 525.

(2) *Ibid.*, p. 511. Cf. aussi *Foliatium Notariorum* (2 vol. mss à la *Bibl. Civica* de Gênes), II, fol. 152 *vo*, réclamation du 14 février 1287.

(3) Cf. mes *Recherches sur le commerce génois dans la mer Noire*, p. 151.

deurs grecs demandent que les Vénitiens s'engagent à ne pas vendre, en terre d'empire, le blé qu'ils importent du littoral de la mer Noire, sans l'autorisation expresse de l'empereur et sans acquitter une taxe spéciale (1) ; Byzance continue à veiller sur les prix et songe peut-être aussi à protéger la production locale. Mais les Vénitiens répliquent qu'ils ont le droit de vendre toute chose à tout habitant de l'empire, si ce n'est du sel, du mastic et du blé indigène. « Or, ajoute aigrement la note vénitienne, le blé de la mer Majeure n'étant point semé dans l'empire et n'étant ni sel, ni mastic, il est permis aux Vénitiens de le vendre et de le négocier ou de l'exporter, comme ils le désirent » (2). Les autorités byzantines persistent pourtant dans leur volonté de maintenir la taxe spéciale sur la vente de ces céréales, en soutenant qu'elle est antérieure à la conclusion de la trêve (3), mais le nouvel accord de 1324 finit par donner raison à Venise (4).

C'est que l'empire est désormais incapable de résister à la pression des colonies italiennes, qui se sont installées sur son territoire. En face de Constantinople, Péra, retranchée derrière ses murailles et ses tours de défense, à l'abri des vaisseaux génois et de leurs gens de guerre, défie la capitale byzantine. Le mouvement des affaires s'est déplacé de l'autre côté de la Corne d'Or : la douane de Péra fournit un revenu annuel de 200.000 hyperpères, tandis que celle de Constantinople n'en rapporte que 30.000 (5). Le contrôle de la vie économique échappe à l'état des Paléologues ; en matière d'approvisionement, il est entièrement à la merci des étrangers et de leurs intérêts commerciaux et politiques. Aussi voit-on, dès le début du XIVe siècle, la famine se déclarer à Constantinople : elle ne peut être conjurée que par un accord avec le tzar bulgare Svêtoslav, qui consent à y envoyer le blé de Mésembrie et d'Anchialos, dont il vient de s'emparer (6).

(1) G. Thomas, *Diplomatarium Veneto-Levantinum*, I, p. 125.
(2) *Ibid.*, p. 129.
(3) *Ibid.*, p. 141. Cf. p. 164, le rapport du bayle du 3 mars 1320.
(4) *Ibid.*, pp. 200 et suiv.
(5) Nicéphore Grégoras, XVII, 1, éd. de Bonn, II, p. 842, Cf, Stein, *ouvr. cité*, p. 10.
(6) Pachymère, éd. de Bonn, II, p. 629,

Qu'un conflit éclate en Crimée entre Mongols et Italiens, que le commerce avec la Russie méridionale soit interrompu pendant quelque temps, comme en 1343, et Constantinople est affamée. C'est à grand' peine que l'on peut importer des régions occupées par les Turcs, en Asie Mineure, les provisions qui doivent assurer la subsistance de la capitale (1). Le sel aussi fait défaut pendant cette crise : on voit combien les conditions de la vie byzantine sont devenues précaires. Il suffit d'ailleurs d'ouvrir le traité de commerce du Florentin Pegolotti, pour s'apercevoir que, de tous les grands marchés de céréales du Levant, un seul, celui de Rodosto, est encore aux mains des Grecs : les autres, Anchialos, Sozopolis, Caffa, Vicina, *Maocastro* ou Akkerman dépendent des tzars bulgares ou de l'empire mongol, et plus encore des négociants génois et vénitiens qui fréquentent ces ports de la mer Noire (2). La supériorité économique de Byzance n'est plus qu'un souvenir du passé et il semble que l'invasion turque va lui porter le coup de grâce.

Pourtant, c'est exactement le contraire qui s'est produit après la conquête ottomane. En tombant aux mains des Turcs, Constantinople redevient la capitale d'un grand empire, qui s'étendra bientôt du Danube au Nil et de l'Euphrate à l'Adriatique. Sa population, qui avait si fortement diminué au cours des deux derniers siècles, augmente rapidement après la conquête ; les colonies italiennes de Caffa et de Cetatea Albă (Akkerman) sont ruinées par les Turcs et vidées de leurs habitants, au profit de la capitale du Bosphore (3). Aussitôt les nouveaux maîtres reviennent aux conceptions économiques et aux méthodes administratives d'autrefois ; pour Constantinople, ville impériale, la vraie « restauration » n'est pas le retour du basileus de Nicée, mais l'entrée de Mahomet II,

(1) Nic. Grégoras, XIII, 12, éd. de Bonn II, pp. 626-7.

(2) F. Balducci Pegolotti, *La pratica della Mercatura*, in Pagnini, *Della Decima* e *di altre gravezze del comune di Firenze*, III, p. 25.

(3) N. Iorga, *Chilia et Cetatea Alba* (en roum.), Bucarest 1900, pp. 144 et 161. Cf. Heyd, *Hist. du commerce du Levant*, II, p. 546 : les mesures de Sélim et de Soliman, après la conquête de l'Égypte, en 1517.

La politique alimentaire des sultans est absolument la même que celle de l'empire byzantin au temps de sa splendeur. C'est ce qui résulte de toute une série d'édits et d'ordonnances de la deuxième moitié du XVI^e siècle, qu'une publication récente a rendu accessibles, en traduisant le texte turc en allemand (1). L'on y voit le gouvernement central peser de nouveau, de tout son poids, sur l'économie de l'empire et accaparer toutes ses ressources, pour assurer l'approvisionnement régulier de la capitale ; les provinces ne doivent garder que ce qui peut suffire à leurs besoins, tout le superflu est pour Constantinople. C'est là que vont le blé de Bulgarie et des Principautés danubiennes, le bétail de Marach et de Diarbékir, l'huile de Caffa, les denrées de Smyrne et du Caire (2). A l'époque turque, la capitale demande surtout des moutons, particulièrement à l'occasion des fêtes du Baïram (3). L'État impose à ses sujets l'obligation d'en livrer un nombre déterminé au *Cadi* ou au *tchaouch* : ce devoir concerne particulièrement les riches et peut être exigé d'eux comme un service public, exactement comme la *λειτουργία* des temps antiques. On peut aussi rappeler, à ce propos qu'au IX^e siècle, les empereurs byzantins imposaient aux armateurs des emprunts forcés et l'acquisition de certaines propriétés, qui entraînaient des obligations fiscales (4). Là aussi, les nouveaux maîtres de l'empire ne font que continuer, sous le signe du croissant, une tradition administrative qui remonte à l'époque romaine.

La livraison s'effectue à des termes fixes et à des prix déterminés par l'état : les commis (les *dchélébis*) rassemblent les moutons, les remettent au *cadi* local ou au *tchaouch* venu de Stamboul, lequel en forme des troupeaux considérables, qu'il expédie à la capitale. Un fonctionnaire supérieur les reçoit

(1) W. Hahn, *Die Verpflegung Konstantinopels durch staatliche Zwangswirtschaft*, Stuttgart 1926 (*Beiheft zur Vierteljahrschrift f. Sozial u. Wirtschaftsgeschichte*, VIII).

(2) *Ibid.*, p. 9.

(3) *Ibid.*, p. 11. Mais il est inexact de dire qu'à l'époque byzantine il n'y avait que des marchands de porcs. Cf. le *Livre du Préfet*, éd. J. Nicole, p. 51, XV, 4-5.

(4) Dölger, *Regesten*, I, n° 378 et 379.

et les remet directement aux bouchers ; le marché de la viande n'est libre que lorsque les exigences de l'état ont été pleinement satisfaites (1). Il est intéressant d'examiner les dispositions qui concernent l'envoi des céréales et de les comparer aux règlements des empereurs grecs : elles rappellent singulièrement, non pas les mesures timides de défense des Paléologues, mais l'édit de Justinien sur l'organisation de l'annone. La province ne peut garder que la semence nécessaire aux cultures des raïas et à leur nourriture strictement mesurée ; on réserve aussi une certaine quantité pour les établissements de charité et les cuisines des pauvres (2). Tout le reste doit être embarqué pour Constantinople, au prix très modique imposé par les agents officiels. Défense aux armateurs d'exagérer le prix du nolis : l'état leur impose une taxe invariable, pour pouvoir livrer à la capitale le blé, au prix qui lui convient. Cette centralisation à outrance et le régime de contrainte, imposé par les besoins alimentaires d'une ville, dont la population dépasse de nouveau un demi-million d'habitants, représentent une charge écrasante pour les provinces et les pays tributaires ; c'est vraiment une « économie forcée », une *Zwangswirtschaft* dans toute l'acception du terme. Le commerce international, qui avait triomphé facilement de l'état affaibli des Paléologues, subit maintenant la loi du vainqueur. La mer Noire lui est obstinément fermée, et les ressources des pays qui la bordent sont réservées exclusivement à Constantinople (3). L'ère des grandes lignes de navigation est close pour plus de trois siècles ; les ports florissants du commerce vénitien et génois retombent dans une profonde léthargie. Ici la conquête turque a tué le commerce du Levant au moins autant que l'ouverture des routes océaniques de l'ère moderne. Constantinople est plus que jamais, pour l'Orient tout entier, une « pieuvre » insatiable, la cité improductive qui exploite les ressources des provinces et empêche le développement normal de la vie économique par les exactions qu'elle exige,

(1) Hahn, *ouvr. cité*, p. 17.
(2) *Ibid.*, p. 20.
(3) Cf. J. Sakazov, *Bulgarische Wirtschaftsgeschichte*, Berlin-Leipzig, 1929, p. 248.

les prohibitions et les monopoles que l'état décrète à son profit exclusif. Les Principautés roumaines nous fournissent un exemple frappant des conséquences de cette tyrannie économique de l'empire ottoman. C'est dans la seconde moitié du XVI[e] siècle, après la conquête de la Hongrie et la formation d'une troisième principauté vassale de la Porte, en Transylvanie, que ce régime d'exploitation s'accentue, au point d'épuiser presque complètement les ressources du pays. En 1560, le sultan exige du Prince de Moldavie l'envoi d'une grande quantité du blé à Oczakow ; on lui répond que tout le grain disponible a déjà pris la destination de Constantinople (1). En 1565 et 1566, le même prince reçoit l'ordre de livrer 50.000 kgs. d'orge et 100.000 de blé. Ces chiffres ne représentent pas grand' chose pour les conditions modernes de l'agriculture, mais à une époque où celle-ci était beaucoup moins développée, ils signifiaient un tribut assez lourd. D'ailleurs, avec le monopole d'un seul acheteur, et un prix fixe imposé par celui-ci, l'agriculture n'était guère une occupation profitable. Il en allait autrement avec le bétail, que l'on pouvait à la rigueur dissimuler et auquel on pouvait plus facilement faire passer la frontière en pays chrétien. Du reste les Turcs se désintéressaient des bœufs et des vaches, mais ils réclamaient les moutons : en mai 1591, les *dchélébis* en achètent plus de 24.000 sur les seuls marchés de Suceava et de Cernautzi. Ces commis turcs sont devenus de grands personnages dans les Principautés et il leur arrive souvent de prêter, à des taux rémunérateurs, au Voïvode toujours à court d'argent (2). Cet état de choses n'a pris fin dans les Principautés qu'avec les guerres de Catherine II et l'avance russe vers les Détroits. Déjà au traité de Kaïnardji, en 1774,le monopole ottoman est limité aux seuls ports de Galatz et de Braïla et les quantités exigibles de blé, de beurre et de moutons sont fixées plus tard par des conventions spéciales (3). Ce traité ouvre une brèche considérable

(1) J. Nistor, *Handel und Wandel in der Moldau bis zum Ende des 16. Jahrhunderts*, Czernowitz, 1912, p. 158.

(2) Hurmuzaki, *Documente privitoare la Istoria Românilor*, XI, pp. 207 et suiv.

(3) G. Zane, *Die österreichischen u. deutschen Wirtschaftsbezie-*

dans le système économique de l'empire ottoman, en accordant aux Russes la libre navigation dans la mer Noire et le passage du Bosphore. Mais quelques années après le traité de Kaïnardji, le rapport d'un diplomate français constate que le commerce subit encore toutes sortes de vexations et d'empêchements. Fidèles aux traditions romaines et byzantines des maîtres de Constantinople, les Turcs estiment toujours que les besoins de la capitale l'emportent sur les intérêts du trafic international : ils obligent les vaisseaux qui sortent de la mer Noire à se défaire de leurs marchandises avant de passer les Détroits et à pourvoir ainsi, de gré ou de force, à l'approvisionnement de la capitale. Celle-ci n'a donc pas cessé d'être une « pieuvre » ; elle engloutit le miel, le beurre, le grain, le caviar, le fer, le suif et les pelleteries de bonne qualité (1). Ce n'est qu'après la convention d'Aïnali Kavak et l'annexion de la Crimée que la Russie réussit à faire respecter les conditions commerciales du traité, mais il faut attendre la seconde guerre turque de la grande Catherine et même le traité d'Amiens pour voir les Détroits s'ouvrir complètement aux vaisseaux européens et un grand mouvement d'affaires ressuciter dans les ports de la mer Noire. Dans les Principautés roumaines, c'est le traité d'Andrinople, en 1829, qui porte le dernier coup au privilège commercial de la Porte et leur rend l'entière liberté de leur développement économique. Les contemporains l'ont bien senti : le prince Nicolas Soutzo reconnaît dans ses Mémoires « que la Moldavie, gouvernée naguère par des quasi-pachas et assujettie depuis un long laps de temps à un régime arbitraire et sans contrôle, est actuellement sous l'empire d'une organisation légale, régulière et progressive ; que son industrie et son commerce étaient nuls, *que des commis de la Porte venaient s'emparer à des taux fixes et minimes de son blé, de son bétail et de son bois* et que maintenant son commerce n'est limité que par les moyens de production », et il ajoute qu'avant la paix d'Andrinople, « le commerce libre

hungen zu den rumänischen Fürstentümern, 1774-1874, in *Weltwirtschaftliches Archiv*, 26, 1927, p. 33.

(1) Cf. mon article sur *Les Observations de M. de Peyssonnel en 1777 sur l'exécution du traité de Koutchouk Kaïnardji*, in *Rev. hist. du Sud-Est Européen*, VI, 1929 p. 348.

étant presque nul, la culture de la terre demeurait stationnaire, bornée à suffire à la consommation intérieure » (1). Il ne se doutait pas que ce qui pesait ainsi depuis trois siècles sur l'économie de son pays, ce poids écrasant de l'approvisionnement forcé de Constantinople, c'était un héritage lointain de la politique alimentaire de Byzance et de Rome.L'on peut dire que c'est en 1829 qu'un traité entre la Russie et la Porte a mis fin aux dernières conséquences du régime d'étatisme et de contrainte du Bas-Empire.

Il est du reste intéressant de constater que l'impérialisme est une condition essentielle de la fortune de Constantinople et un élément nécessaire de sa prospérité ; par contre, le commerce de la mer Noire et le trafic des Détroits ne peuvent se développer librement et prendre leur essor, que lorsque le pouvoir central n'est plus en état de leur imposer ses réglements et ses restrictions. La ville s'est trouvée au comble de la prospérité sous Justinien, au temps de la dynastie de Macédoine ou pendant les trois siècles de la suprématie ottomane. Le commerce international des Dardanelles et du Bosphore est au contraire à l'apogée de son développement à l'époque des Paléologues ou pendant la longue crise orientale du XIX^e^ siècle. Il y a là un exemple particulièrement frappant d'une organisation économique conditionnée par des faits d'un ordre essentiellement politique, la croissance ou le déclin d'un empire. C'est une réserve de plus à ajouter à toutes celles que l'on a formulées, dans tant de domaines différents, au sujet du matérialisme historique intégral et d'une interprétation exclusivement économique de l'histoire (2).

G. I. Bratianu.

(1) *Mémoires du prince Nicolas Soutzo*, p. p. Panaïoti Rizos, Vienne, 1899, pp. 65 et 97. Il n'y a pas lieu d'insister ici sur les conséquences économiques et sociales très importantes du nouveau régime dans les Principautés roumaines.

(2) Cf. H. Sée, *Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire*, Paris, 1927, pp. 75 et suiv.

LES SAUTERELLES DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Texte épigraphique d'une épître de S. Isidore de Péluse.

M. Wiegand a relevé et publié jadis une curieuse inscription peinte sur la paroi d'une grotte d'anachorète dans le Latmos, près de Milet (1). On ne se tromperait sans doute pas beaucoup en datant du IX^e^ siècle environ ce texte épigraphique, qui a fort intrigué le premier éditeur. Nous l'avons reproduit nous-même dans le premier fascicule du *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure* (2).

Il serait inutile de donner ici la copie épigraphique de M. Wiegand, que nous avons imitée tant bien que mal dans le *Recueil*. Nous nous contenterons de notre transcription, dont voici les premières lignes :

— ... *ἀκρίδες αἷς Ἰωάννης ἐτρέφετο οὐ ζῶά εἰσιν ὥς τινες <νες> οἴοντε ἀμαθῶς κανθάροις ἀπεοικώτα, μὴ γένυτο, ἀλλ' ἀκρεμόν[ες] βοτανῶν [ἢ] φυτῶν · οὐ[δέ γ]ε πόα τ[ίς] ἐστι τὸ μέλι τὸ ἄγριων · ἀλλὰ [μέλ]ι ἄγριον τὸ [παρ]ὰ μελισσῶν ἀγρίων γ[ινόμ]ενον ΓΓ : ΚΑΤΑΤΟΝ ΣΤΙΝΥΝΟ...*
τιν υπερβολη

M. Wiegand, — ce chapitre de *Milet* III lui appartient en propre — n'avait pas tenté de déchiffrer ces lettres énigmatiques. Tout au plus peut-on lire que, dans cette solitude ascétique « la mention des sauterelles de S. Jean, dont il est dit puérilement que ce ne sont pas des bêtes, et du miel des abeilles sau-

(1) Th. Wiegand, *Milet*, III (1913), Heft 1, p. 92.
(2) H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, 227bis.

vages, fait une impression saisissante ». Dans notre *Recueil*, nous avions donné une « impression » un peu plus nette. A la troisième ligne, nous avions interprété comme on vient de le voir le groupe, incompréhensible à première vue, *ποατωεστι* (*sic*). Moyennant quoi, nous traduisions :

« Les sauterelles dont Jean se nourrissait ne sont pas des bêtes, comme le croient d'aucuns dans leur ignorance, des bêtes semblables à des escarbots, loin de nous cette pensée ! Mais ce sont des extrémités (ou : rejetons, jeunes pousses) d'herbes ou de plantes. Et par contre, le miel sauvage n'est pas une herbe. C'est du miel sauvage produit par des abeilles sauvages... »

Et, dès lors, nous faisions ces réflexions : « L'interprétation que M Wiegand tente des premières lignes est manifestement erronée. L'auteur de l'inscription ne mérite pas le reproche de « puérilité », car il ne soutient nullement que les sauterelles ne sont pas des animaux, mais que le mot *ἀκρίδες* employé par les évangélistes (Matth. 3, 4 ; Marc 1, 6) à propos de la nourriture de Saint Jean-Baptiste signifie « jeunes pousses », non « sauterelles »...

La fin de la ligne 2 et le début de la ligne 3 m'avaient beaucoup embarrassé. Ma traduction donne au participe *ἀπεοικότα* le sens de « semblable ». Or, je ne connaissais pas et je ne connais pas davantage aujourd'hui, d'exemple d'*ἀπεοικώς* employé ainsi. Dans la langue classique, en tout cas, *ἀπεοικώς* veut dire à peu près exactement le contraire : « inconvenant, dissemblable ». C'est pourquoi, j'avais proposé de corriger *κανθάροις* en *καθαροῖς*, sans me dissimuler combien la « faute » était difficile à expliquer : j'obtenais ainsi ce sens : « Non, les sauterelles ne sont pas des animaux, qui ne conviendraient pas à des « purs » (comme le Baptiste).

Un hasard heureux me permet aujourd'hui de vérifier mes lectures et mes conjectures de 1922. Comme il arrive en pareil cas, les nouvelles leçons sont en partie, comme disait Théodore Reinach, des « leçons de modestie ». Sur un point toutefois, j'ai eu « satisfaction ». C'est bien *πόα τις* qu'il faut lire à la ligne 4.

Le hasard heureux dont je parlais, c'est, tout simplement, l'identification du texte épigraphique du Latmos avec une

épître de S. Isidore de Péluse (1). Cette épître est reproduite tout entière dans la grotte de l'anachorète. Il est vrai que comme beaucoup de billets de ce grand épistolier, elle est fort brève. Elle est consacrée exclusivement à l'élucidation d'un point d'exégèse un peu spécial :

— Αἱ ἀκρίδες αἷς Ἰωάννης ἐτρέφετο, οὐ ζῷά εἰσιν, ὥς τινες οἴονται ἀμαθῶς, κανθάροις ἀπεοικότα, μὴ γένοιτο, ἀλλ' ἀκρεμόνες βοτανῶν ἢ φυτῶν, οὔτε δὲ πόα τίς ἐστι πάλιν τὸ μέλι τὸ ἄγριον, ἀλλὰ μέλι ὄρειον, ὑπὸ μελισσῶν ἀγρίων γινόμενον πικρότατον ὄν καὶ πάσῃ γεύσει πολέμιον. Λι' ὧν τὴν ὑπερβάλλουσαν κάκωσιν ἐπεδείκνυτο Ἰωάννης οὐκ ἐνδείᾳ μόνῃ ἀλλὰ καὶ τραχύτητι πᾶσαν ὄρεξιν πικραίνων τοῦ σώματος.

« Les sauterelles dont se nourrissait Jean ne sont pas des animaux comme d'aucuns le croient dans leur ignorance, des animaux semblables à des escarbots, mais des extrémités d'herbes ou de plantes. Et d'autre part, le miel sauvage n'est pas une herbe, mais du miel des montagnes, produit par des abeilles sauvages, très amer et qui répugne à tous les goûts. En s'infligeant l'excessive austérité d'une telle diète, Jean voulait nous montrer que non seulement par les privations, mais encore par l'âpreté de sa chère, il entendait nourrir d'amertume tous les appétits de son corps... »

On le voit, il devient impossible de songer davantage à la correction *καθαροῖς ἀπεοικότα*. *Ἀπεοικώς* est pris pour *ἀπεικασθέν, ἀπηκασμένον* (de *ἀπεικάζω*) Le manuscrit de Paris que nous avons consulté donne *ἀπεοικότα*, mais deux manuscrits, dont le Cod. Vat. 649, ont *ἐοικότα*, ce qui donne clairement le sens cherché tout en prouvant que le composé *ἀπεοικώς* était embarrassant même pour les Byzantins. D'ailleurs le texte de l'inscription ne présente pas de variantes notables. Il y a seulement une faute : un second *μέλι ἄγριον* (l. 5) au lieu de *μέλι ὄρειον*.

Demandons-nous à présent pour quelle raison l'ascète du Latmos (ou Latros) a bien pu « décorer » sa cellule de la lettre d'Isidore de Péluse sur les sauterelles de S. Jean-Baptiste. On la soupçonnera, lorsqu'on aura étudié les textes, assez

(1) Isidore de Péluse, *Lettres*, I, 132 (à Timothée le lecteur) Migne, PG, LXXVIII, col. 269.

nombreux, des Pères de l'Église, qui traitent la même question. Bien qu'il ne puisse y avoir aucun doute sur le sens de Matthieu 3, 4 et de Marc 1, 6, il est certain qu'à partir du IVe siècle, les sauterelles de saint Jean ont causé à beaucoup d'âmes un véritable scandale. Ce n'est pas qu'au regard de la loi mosaïque, les sauterelles aient été à proprement parler des bêtes immondes. Au contraire, un passage du Lévitique (XI, 21) en permet l'usage, et les exégètes chrétiens l'ont bien su : cf. [JEAN CHRYSOSTOME], *Opus imperfectum in Matthaeum*, PG, 56, p. 649. Mais sans doute était-on choqué de cette nourriture à la fois dans des milieux ascétiques végétariens, et dans les régions où nul ne mangeait de sauterelles.

C'est pourquoi, dans les milieux les plus divers, on tenta de corriger ou d'expliquer le mot *ἀκρίς* des textes évangéliques.

Rien de divertissant comme le catalogue de ces vaines « corrections » et de ces exégèses plus vaines encore ; il a été dressé par Suicerus, dans son *Thesaurus* aujourd'hui bien rarement consulté (1). Les Ébionites, dans leur Évangile, corrigeaient *ἀκρίς* en *ἐγκρίς* (2). Ils obtenaient ainsi une très agréable pâtisserie, car *ἐγκρίς* est une sorte de crêpe, à base d'huile et de miel, aujourd'hui encore populaire en Grèce sous le nom de *τηγανίδα* ou *τηγανίτα* (3). L'identité de l'*ἐγκρίς* avec la *τηγανίτα* est prouvée par un passage de Pollux, qui nous dit que les *ἐγκρίδες* sont les mêmes que les *τηγανίαι* (4). Si les Ébionites ont songé à *ἐγκρίς*, c'est que

(1) JOH. CASP. SUICERI *Thesaurus ecclesiasticus ex patribus graecis ordine alphabetico*, Amstelaedami, 1682, tomus I, p. 167-169.

(2) EPIPHANE, *Haeres*, 30, 13 = I, p. 350 HOLL.

(3) La recette de cette pâtisserie du pauvre nous a été fournie par Mme Antonopoulos, qui préfère la forme *τηγανίτα* Mentionnons encore une crêpe analogue, populaire en Sicile, et sur laquelle notre collègue, le professeur ZURETTI, attire notre attention.

(4) POLLUX, 6, 78 dit formellement *εἰσὶ δὲ οἱ αὐτοὶ (οἱ ταγηνίαι) ταῖς ἐγκρίσιν*. Madame Antonopoulos en identifiant la *τηγανίτα* moderne avec l'*ἐγκρίς*, avait deviné la chose. — Voici au surplus ce que dit Hésychius : *ἐγκρὶς πέμμα ἐλαίῳ ἑψόμενον καὶ μελιτούμενον*. Cf. Athénée XIV, p. 645*d*, etc.

les Septante (1) usent de ce mot dans le passage où la Bible cherche à donner une idée du goût de la manne.

Épiphane (2) proteste contre cette altération « mensongère » du texte, et Suicer remarque que « si Saint Jean-Baptiste s'était nourri de *crêpes* dans son désert, il n'aurait pas été un ascète bien austère » (3).

Il faut *a fortiori* rejeter les autres corrections : *καρίδες* (4), « écrevisses », *ἀχράδες* (4), « poires sauvages », qui sont des fantaisies individuelles et n'ont jamais été recommandées par l'autorité d'une secte...

Venons-en maintenant aux « interprétations ». Elles peuvent se répartir en deux catégories. Mais le système est le même. On a cherché des vocables à sens végétal commençant comme *ἀκρίς* et l'on en a trouvé deux : *ἀκρέμονες* et *ἀκρόδρυα*. Or, si *ἀκρέμονες* signifie « extrémités, sommités de plantes ou d'herbes », *ἀκρόδρυα* désigne tous les fruits à coque dure tels que noix, noisettes, etc. (5), et plus généralement encore les fruits d'arbres sauvages. Cette dernière exégèse est celle qui a obtenu le plus durable succès. Elle vit aujourd'hui encore dans le folklore de presque tous les peuples. En Orient comme en Occident, on a dû reconnaître dans plus d'un arbre « à fruits sauvages » l'arbre de S. Jean. Les caroubes s'appellent en allemand *Johannesbrotfrüchte* (chez nous, « pain de Saint Jean »), et il est bien inutile de chercher à expliquer cette identification par le jeu

(1) *Numer.* 11,8 (LXX) : *ἦν δὲ ἡδονὴ αὐτοῦ ὡσεὶ γεῦμα ἐγκρίδος ἐξ ἐλαίου; Exod.* 16, 31 : *τὸ δὲ γεῦμα αὐτοῦ ὡς ἐγκρὶς ἐν μέλιτι*

(2) Epiphane, *l. l.* : *ἵνα μεταστρεέψωσι τὸν τῆς ἀληθείας λόγον εἰς ψεῦδος καὶ ἀντὶ ἀκρίδων ποιήσωσιν ἐγκρίδας ἐν μέλιτι.* Réflexion de Suicer : *Atque ut in Evangelio junguntur ἀκρίδες et μέλι, ita de manna dicitur* Exodi XVI, 31, *Ejus autem sapor erat ut ἐγκρὶς ἐν μέλιτι, ut lagani in melle vel cum melle fricti.*

(3) *Ita si sapuissent Johannis in deserto cibi, non magnum id austerae vitae fuisset argumentum. Frustra a Chrysostomo, homilia* LXXXIV, 6, *ἄσιτος, jejunus, inedia laborans, a* Greg. Nazianz., *Or.* XXXIX, *ἄτροφος, inpastus vocaretur.*

(4) Voyez les textes dans Suicer, *op. cit.* Quatrième système : *ἀκρίδας = aviculas* ; cinquième : *pisces marinos* (*καράβους*) ; sixième : corr. *καρίδας* (cf. néo-grec *γαρίδα*) ; septième : *ἀχράδες, poires sauvages* (néo-grec : *ἀχλάδια*).

(5) *Cf. Thesaurus gr., sub verbis.* L'accentuation d'*ἀκρέμονες* ou *ἀκρεμόνες* est controversée.

de mots ou la confusion : חגבים *hagabîm*, « sauterelles » et חרבים, *harubîm*, « caroubes », bien que des théologiens très sérieux s'y soient attardés (1). Il y a encore les *Johannisbeeren*, mais il est possible que ce soient les « groseilles de la Saint-Jean » plutôt que les fruits de Saint Jean. Il était d'autant plus séduisant de songer aux *ἀκρόδρυα* que, bien entendu, le mot est souvent employé par les auteurs païens et chrétiens qui parlent de la nourriture simple des peuples de la nature et des ascètes de toute sorte et de toute confession. Lucien (2) nous présente le Chaldéen Mithrobarzane, un baptiste de l'Euphrate, qui prie le soleil et se nourrit d'*ἀκρόδρυα*, buvant l'eau du Choaspe mélangé à du miel. Clément d'Alexandrie (3), dans ses Stromates, dit des Sarmanes, ascètes de l'Inde : *ἀκρόδρυα σιτοῦνται καὶ ὕδωρ ταῖς χερσὶ πίνουσιν.*

Mais c'est précisément Clément d'Alexandrie lui-même qui nous démontre que cette exégèse ne saurait être primitive. Dans son *Paedagogus* (4) il dit au sujet de l'apôtre S. Matthieu : *Σπερμάτων καὶ ἀκροδρύων καὶ λαχάνων ἄνευ κρεῶν μετελάμβανε.* Puis, aussitôt, il réfute d'avance toute confusion, puisqu'il nous montre Jean *exagérant* l'abstinence, en mangeant non pas des fruits, mais des sauterelles : *Ἰωάννης δὲ ὑπερτείνας τὴν ἐγκράτειαν ἀκρίδας καὶ μέλι ἤσθιεν ἄγριον.*

On comprend qu'en présence d'un pareil texte, on n'ait pas songé tout de suite aux *ἀκρόδρυα*, et que notamment Isidore préfère les *ἀκρέμονες*.

Celles-ci tiennent décidément le « haut du pavé » dans la cité des théologiens.

On l'a vu, Isidore de Péluse est le principal garant de cette exégèse. Ce n'est pas seulement dans la 132e lettre, désormais célèbre, qu'il la défend, mais encore dans la cinquième du premier livre, adressé à un certain Nil (*Περὶ τῆς τροφῆς τοῦ Προδρόμου καὶ περὶ ἀσκήσεως*) : *Εἰ τοίνυν καὶ βρώματα καὶ ἐσθήματα*

(1) Cf. plus loin, pp. 118, 124, 127.

(2) Lucien, *Necyomant.*, 7, p. 465, sq. : *καὶ σιτία μὲν ἡμῖν τὰ ἀκρόδρυα πότον δὲ γάλα καὶ μελίκρατον καὶ τὸ τοῦ Χοάσπου ὕδωρ, εὐνὴ δὲ ὑπαίθριος ἐπὶ τῆς πόας* (=Lucien, I, p. 195 éd. Jacobitz-Teubner).

(3) Clément d'Alexandrie, *Strom.*, I, xv, 71, 5 = p. 46 éd. Staehlin.

(4) Clément d'Alexandrie, *Paedag.*, 2, chap. 1, p. 165, 14, éd. Staehlin.

τῆς κατὰ Θεὸν τελείας ἀσκήσεως ἐν Ἰωάννῃ τῷ Βαπτιστῇ ἐπαιδεύθημεν θριξὶ μέν, εἰ οἷόν τε πρὸς σκέπην ἀρκεσθησόμεθα, ἀκρέμοσι δὲ βοτανῶν καὶ φύλλων (ou *φυτῶν* ?) *πρὸς ὀλίγην τροφὴν καὶ δύναμιν κτλ.*

C'est la même doctrine, évidemment, que suit Paulin de Nole (1) dans son poème sur Saint Jean Baptiste :

> *Praebebant victum facilem sylvestria mella*
> *pomaque et incultis enatae cautibus herbae*
> *arentemque sitim decurrens unda levabat.*

Tout cela est bien antérieur à la première apparition des *ἀκρόδρυα* chez Théophylacte de Bulgarie (2) (au chap. III de Matthieu) : *τὰ ἀκρόδρυα ἤτοι ὀπώρας ἀγρίας.*

Mais l'exégèse d'Isidore est-elle entièrement de lui? Non, si certains textes qui figurent sous le nom de Saint Athanase sont bien authentiques. Athanase (3) commente lui aussi les *ἀκρίδες* de Matthieu. Et il dit : *Ἡ δὲ τροφὴ ἦν ἀκρίδες καὶ μέλι ἄγριον. Ὅτι δὲ καὶ βοτάνη τίς ἐστιν ἀκρὶς λεγομένη, ὁ Σολομὼν ἡμᾶς διδάσκει λέγων · Ἀνθήσει τὸ ἀμύγδαλον καὶ παχυνθήσεται ἡ ἀκρίς... Ἀλλ' οὐδὲ πόα τίς ἐστιν τὸ μέλι ἄγριον, ἀλλὰ μέλι ὄντως ἄγριον, πικρότατον ὂν καὶ πάσῃ γεύσει πολέμιον.* La seconde partie de cette note exégétique ressemble étonnam-

(1) Paulin de Nole, *Poema VIII*, *v.* 233-5 (Migne, PL, LXI, col. 447).

(2) Théophylacte, *In Cap. III Matth.* = Migne, PG, CXXIX, col. 173 sqq. Théophylacte, archevêque d'Achrida, occupa ce trône à partir de l'an 1078. Il cite une opinion qui est peut-être celle d'Isidore, peut-être celle d'Athanase, et pour la première fois, mentionne les *ἀκρόδρυα* : *τινὲς λέγουσι βοτάνας εἶναι τὰς ἀκρίδας, τινὲς δὲ τὰ ἀκρόδρυα ἤτοι ὀπώρας ἀγρίας.*

(3) Athanase, *Fragmenta exegetica*, PG, XXVII, 3, col. 1565. Au xi^e-xii^e siècle, Euthyme Zigabene, Migne, PG, CXXIX, 160) reproduit l'interprétation d'Athanase, mais pour lui préférer celle d'Isidore : *ἀκρίδας δέ τινες ἀκρέμονας βοτανῶν εἶναι εἶπον, τινὲς δὲ βοτάνην ἀκρίδα καλουμένην, κρεῖσσον δὲ τὸ πρῶτον.* Citons encore Pantaléon, diacre de la Grande Église (ix^e siècle, Migne, PG, LXXXVIII, col. 1245), qui présente un peu différemment l'exégèse isidorienne ; il remplace *ἀκρέμονες* par *ἀκρίσματα* : *ὁ τοῖς τῶν μελισσῶν κατὰ τὴν ἔρημον πόνοις καὶ τοῖς τῶν βοτανῶν συντρεφόμενος ἐκ βρέφους ἀκρίσμασιν.*

ment à la fin de la lettre d'Isidore ; il y a des coïncidences textuelles que nous étudierons plus loin. Mais, pour ce qui est d'*ἀκρίς*, Athanase, végétarien comme Isidore, propose une autre hypothèse. Dans le cinquième verset du douzième chapitre de l'*Ecclésiaste*, il veut faire d'*ἀκρίς* un nom de plante. Le texte grec dit : « L'amandier fleurira et la sauterelle s'engraissera ». Voici d'ailleurs le verset tout entier : *Καὶ εἰς τὸ ὕψος ὄψονται καὶ θάμβος ἐν τῇ ὁδῷ καὶ ἀνθήσῃ τὸ ἀμύγδαλον καὶ παχυνθῇ ἡ ἀκρὶς καὶ διασκεδασθῇ ἡ κάππαρις ὅτι ἐπορεύθη ὁ ἄνθρωπος εἰς οἶκον αἰῶνος αὐτοῦ καὶ ἐκύκλωσαν ἐν ἀγορᾷ οἱ κοπτόμενοι.*

Athanase savait bien ce qu'il faisait en invoquant ce verset en faveur de l'interprétation végétale d'*ἀκρίς*. Si l'*Ecclésiaste* est le livre le plus obscur de la Bible, le cinquième verset du 12e chapitre de cet écrit est sans contredit ce qu'il y a de plus obscur dans l'*Ecclésiaste*.

Il est impossible de sourire d'aucune fantaisie exégétique risquée sur ce verset : rabbins juifs et docteurs chrétiens, libéraux et orthodoxes, ont émis à propos de ces quelques lignes les opinions les plus contradictoires. De l'obscène au sublime, en passant par le lyrique et par le baroque, *tout* a été osé. Nous ne pouvons songer à pénétrer dans ce labyrinthe d'hypothèses. Qu'il nous suffise de dire que l'interprétation du verset est un problème à plusieurs inconnues. D'une part les images dont se sert le *Koheleth* sont ambiguës ; et le texte hébreu est très probablement corrompu, et, en tout cas, douteux en plusieurs endroits.

Par exemple, on se demande si le verbe traduit par le grec *ἀνθήσῃ* (וְנֹאַץ),est l'imparfait hiphil de נצץ, l'*aleph* étant une méprise de copiste, ou s'il provient d'un verbe signifiant *répugner, être rejeté, donner la nausée*. Les mêmes doutes existent au sujet du mot traduit par le grec *διασκεδασθῇ*. Quant au verbe וְיִסְחַב traduit par *παχυνθῇ*, c'est un *hapax* sur le sens duquel on hésite également.

Personne ne s'étonnera, dès lors, qu'ils y ait un certain écart entre les traductions, même les plus « scientifiques ». Ernest Renan (1) comprenait et rimait ainsi :

(1) Ernest Renan, *L'Ecclésiaste, traduit de l'Hébreu avec une étude sur l'âge et le caractère du livre*, Paris, Calmann-Lévy, 1882.

Quand on craint les moindres montées,
Que tout dans le chemin fait peur,
Que pour la sauterelle on n'a que des nausées,
Que l'amande est trop dure à des dents ébréchées,
Et la câpre impuissante à rendre la vigueur,
Signe évident que déjà l'on s'engage
Dans le chemin qui mène au manoir éternel,
Et que dans le bazar les pleureuses à gages
Bientôt vont commencer leur pas processionnel.

M. E. Podechard (1) en 1912, semble donner la vulgate à la fois érudite et catholique d'aujourd'hui :

« *Et en haut c'est la crainte,et dans le chemin ce sont des transes,et l'amande est rejetée, et la sauterelle devient lourde, et la câpre est sans effet. Car l'homme s'en va dans sa maison d'éternité, et les pleureuses rôdent dans la rue* ».

Nous empruntons à son commentaire un choix d'exégèses anciennes et modernes. L'amandier fleurit, ce qui serait une figure des cheveux blancs... ou l'annonce du printemps... ou l'image de l'âme qui se dégage du corps. L'amandier refuse ses fleurs : la vie du vieillard ne refleurira plus... L'amande, euphémisme qui remplace un terme inconvenant. L'amande est méprisée ou dédaignée : l'auteur constate le refroidissement de la passion chez le vieillard.

L'amande est rejetée (c'est le sens admis par M. Podechard), soit parce que l'estomac ne la supporte plus, si facile qu'elle soit à digérer, soit parce que le vieillard n'a plus de dents pour la croquer.

Passons à la sauterelle. La sauterelle devient lourde ou se traîne. Symbole allégorique de la marche difficile du vieillard. Coxalgie sénile. Saint Jérôme explique : *Indicat senum crura tumentia et podagrae humoribus praegravata.* Pour d'autres, la sauterelle n'est qu'une image obscène : nouveau rappel de l'impuissance du vieillard. Sens gastronomique (c'est celui qu'accepte Renan) : la chose la plus légère, l'aliment le moins indigeste devient lourd à l'estomac.

(1) E. Podechard, *Études bibliques, L'Ecclésiaste.* Paris, Gabalda, 1912, p. 462 à 466,

La chrysalide, image du corps, devient immobile ! La sauterelle, image de l'âme, se lève pour s'envoler !

Dans le tout dernier travail sur la question (Kuhn, *Das Buch Koheleth*), l'interprétation allégorique refleurit.

Le mot hébreu traduit par *παχυνθῇ* est corrigé en une forme qui signifie *se métamorphose*. Les métamorphoses de la sauterelle annoncent la vie éternelle (1).

Ces choses s'écrivaient en 1926. Dans ces conditions, peut-on être sévère pour Saint Athanase qui trouvant *ἀκρίς* entre l'amandier et la câpre, a décrété qu'*ἀκρίς* était une plante ?

Les commentateurs les plus abondants de l'Ecclésiaste ne font pas à cette exégèse l'honneur d'une mention. Les Byzantins qui ont glosé sur l'Ecclésiaste, notamment le diacre Olympiodore au VI^e^ siècle, l'ignorent aussi complètement que les modernes. Mais, étant donné l'épaisse obscurité de tout le passage, elle n'avait rien de scandaleux. A telles enseignes que, *sans connaître aucunement le texte d'Athanase*, un critique anglais opérant sur l'hébreu en est arrivé à une fantaisie analogue. Le mot hébreu traduit par *ἀκρίς* est ici חגב. Or G. Henslow (*Expository Times*, XV, 285) propose de corriger חגב en חרב (*sic*), *hagab* en *harub*, *sauterelle* en *caroube*.

Décidément les exégètes britanniques sont hantés par la caroube ! Pas plus qu'à propos des évangélistes, nous ne pouvons prendre au sérieux cette correction. Mais tout cette digression, dont nous espérons qu'au moins elle aura diverti le lecteur, aura pour effet de rendre compréhensible, ou bien excusable, le système d'Athanase. Du moment qu'on tenait absolument à prouver que l'*ἀκρίς* était une plante, il était par trop séduisant d'invoquer ce cinquième verset du 12^e^ chapitre de l'Ecclésiaste, où *ἀκρίς* figurait en compagnie

(1) G. Kuhn, *Erklärung des Buches Koheleth*, Giessen, Toepelmann, 1926, p. 52 (= *Beihefte zur Zeitschrift fur die alttest. Wissenschaft*) : « Der blühende Mandelbaum verheisst eine künftige Frucht, die Verwandlung des Insekts einen nachfolgenden Zustand der Vollendung, die aufbrechende Kaper bietet ein Samenkorn künftigen Lebens ».

de végétaux, et auquel les exégètes, depuis deux mille ans, ont su faire dire exactement tout ce qu'ils ont voulu.

J'ai supposé dans ce qui précède, que le texte d'Athanase(1) n'est pas apocryphe. Comme M. Puech, en effet, je crois que son authenticité est indiscutable. Il provient d'un commentaire sur saint Matthieu, ou plutôt, directement ou indirectement, de ce commentaire sur l'Ecclésiaste dont Photius (cod.139) atteste l'existence. Mais, si le texte est authentique, Isidore de Péluse, dans sa lettre 132, doit avoir utilisé Athanase. Il préfère ne pas recourir à l'Ecclésiaste pour expliquer *ἀκρίς*. Mais quant à *μέλι* il défend comme Athanase, et en partie avec les termes de celui-ci, l'interprétation traditionnelle, par *miel*. Ceci suppose que certains exégètes avaient été scandalisés par le miel, comme par les sauterelles. Ici, comme pour les *ἀκρίδες*, le scandale pouvait être double. Les végétariens intransigeants, *ultras*, pouvaient accuser le miel d'être un produit animal. D'autres l'estimaient trop doux pour le Baptiste. Il était plus facile d'échapper au miel, pour peu qu'on ne l'aimât point, que d'esquiver les sauterelles. Car une de ces ingénieuses corrections, qui rapellent le fameux *κάμιλος* pour *κάμηλος*, se présentait d'elle-même à l'esprit de quiconque connaissait la flore palestinienne. Il existait dans le désert de Juda, et aussi ailleurs, sans doute, une plante nommée *μελάγριον*, *μελεάγριον* ou même *μελιάγριον* (2). Au VI^e^ siècle, les racines de méléagre formaient avec les cœurs de roseaux, la nourriture ordinaire des ascètes palestiniens. La tentation était donc bien grande, pour quiconque avait horreur du miel, de remplacer dans l'Évangile *μέλι ἄγριον* par *μελιάγριον*.

Sophrone de Jérusalem au VII^e^ siècle n'y a pas résisté. Dans son cinquième poème anacréontique (3) sur le Baptiste (vers

(1) A. Puech, *Hist. de la litt. gr. chrét.*, t. III, p. 121.

(2) Sur *μελεάγριον*, cf. Suidas, s. v. *μελεάγρια* qu'il glose, en toute première ligne, au moyen d'un texte anonyme, emprunté sans doute à une Vie de saint : *ῥίζαις αὐτοὺς μελεαγρίων καὶ καρδίαις καλάμων ἐδεξιοῦτο.* Il ajoute *λέγεται δὲ καὶ μελέαγρα.*

(3) Sophronios, PG, 87, 3, col. 3756,

22-25), il chante, sur un mode antique, cette exégèse nouvelle :

Ἔχε δὲ τροφὴν ἀρίστην
ἀπόνως ἀεὶ παροῦσαν·
ἀκρίδες πέλεν τὸ βρῶμα
μελεαγρίου τε ῥίζαι.

« Il avait la meilleure nourriture, toujours présente sans effort ; sa chère était des *ἀκρίδες* et des racines de méléagre. »

Il serait amusant que le Palestinien Sophrone eût accordé les sauterelles, et refusé le miel au Baptiste... Il paraît bien qu'il en fut ainsi, auquel cas Sophrone prendrait, sur les deux points, le contrepied d'Athanase et d'Isidore. Le P. Matranga (1) croyait cependant qu'ultra-végétarien pour le miel, Sophrone avait dû prendre *ἀκρίδες* au sens végétal.

Quoi qu'il en soit, le rapport d'Isidore et d'Athanase, en ce qui concerne le miel, est certain.

Confrontons les deux textes. — I désigne le texte d'Isidore, d'après les manuscrits. L le texte épigraphique du Latmos, A le texte d'Athanase.

L	A	I
οὐ[δέ γ]ε πόα τ[ίς ἐστι τὸ μέλι τὸ ἄ-γριων· ἀλλὰ [μέλ]ι ἄγριον τὸ [παρ]ὰ με-λισσῶν ἀγρίων γ[ινό-μ]ενον....	*Ἀλλ' οὐδὲ ποα τίς ἐστιν τὸ μέλι τὸ ἄ-γριον ἀλλὰ μέλι ὄν-τως ἄγριον, πικρό-τατον ὂν καὶ πάσῃ γεύσει πολέμιον.*	*οὐδὲ πόα τίς ἐστι πάλιν τὸ μέλι τὸ ἄγριον, ἀλλὰ μέλι ὄ-ρειον, ὑπὸ μελισσῶν ἀγρίων γινόμενον καὶ πάσῃ γεύσει πολέ-μιον.*

L'Inscription, à première vue, donne un texte corrompu (*ἄγρειον* au lieu de *ὄρειον*), mais le texte des manuscrits d'Isidore est peut-être moins bon qu'il ne paraît tout d'abord, surtout quand on le compare à celui d'Athanase. En somme,

(1) PG, *loc. cit.*, p. 3729-3730.

l'emploi du participe πικρότατον ὄν ne se comprend bien que dans le contexte d'Athanase, à cause d'un petit mot essentiel qui manque ailleurs, ὄντως devant le second ἄγριον. Voici la traduction littérale de la dernière phrase d'Athanase : « Mais, par ailleurs, le miel sauvage n'est pas quelque herbe, mais un miel *réellement* sauvage, vu qu'il était très amer, et répugnant à tous les goûts.» En somme Athanase joue sur le sens du mot ἄγριον, qui veut dire à la fois « sauvage » et « âpre, envenimé, atroce, horrible. »

On n'a pas bien compris, veut dire Saint Athanase, le texte des évangélistes. On s'est étonné de cette nourriture si douce. On n'a pas pris garde que l'épithète ἄγριον indique précisément qu'il s'agissait d'un miel « d'un goût affreux. »

Isidore de Péluse, lui, est beaucoup moins clair et surtout moins satisfaisant. En glosant ἄγριον du texte évangélique par ὄρειον, il ne rend pas plus horrible la nourriture du Baptiste. Il a l'air d'ajouter de son crû, sans aucun appui dans l'Ecriture, le πικρότατον ὄν, et Suicer (1), qui, ne se doutait pas qu'Isidore démarquait Athanase, lui reproche aigrement une conjecture tout à fait arbitraire.

Certes, plusieurs auteurs anciens nous parlent de miel amer et même vénéneux. Seulement, tel n'étaitpas le cas du miel de Palestine ; sinon ce pays n'auraitpas mérité sa réputation biblique de terre du lait et du miel : *In Judaea mel amarum gigni ne per somnium quidem auditum est.*

Cela est l'évidence même.

Nous croyons avoir prouvé surabondamment que, dans sa 132e épître, Isidore de Péluse a copié assez maladroitement un passage de saint Athanase.

A moins qu'on ne veuille supposer que le texte d'Isidore s'est altéré, et qu'il y avait primitivement ἀλλὰ μέλι ὄντως ἄγριον ; mais alors, le cas serait bien compliqué.

Ὄντως ayant disparu, le second ἄγριον n'étant plus précisé par cet adverbe, aura paru une répétition maladroite,

(1) Suicerus, *Thes. eccl.*, s. v. μέλι : *Sed haec sine sufficienti ratione dicuntur, nec scripturae satis consonant quae Judaeam a melle non tantopere commendaret, si mel in agris proveniens insuave et amarum esset* (t. II, p. 331).

et un copiste l'aura remplacé par *ἄγριον* que donnent nos manuscrits.

L'inscription du Latros au contraire serait un témoin d'un état intermédiaire du texte : *ἄγριον* sans *ὄντως*. Quant à l'incidente *ὑπὸ μελισσῶν ἀγρίων γινόμενον* ajoutée par Isidore de Péluse, elle n'est pas très satisfaisante sous cette forme.

Nous préférons la formule plus complète dont se sert Théophylacte de Bulgarie (1) : *μέλι δὲ ἄγριον τὸ ὑπὸ ἀγρίων μελισσῶν γεωργούμενον ἐν δένδροις εὑρισκόμενον ἢ πέτραις.*, et qui remonte peut-être à un meilleur manuscrit d'Isidore.

Il nous faut parler maintenant de l'étrange contamination qui se produisit dans certains esprits entre les *ἀκρίδες* prises pour des *ἀκρέμονες*, et le *μέλι ἄγριον* transformé en *μελιάγριον*.

Théophylacte enregistre cette confusion : *τινὲς λέγουσιν βοτάνας εἶναι τὰς ἀκρίδας... ἃς καὶ μέλαγρα* (sic) *καλοῦσι*

Il y eut certainement des gens, pour lire dans l'Évangile, quelque chose comme *ἀκρίδας μελεαγρίων* (les extrémités de méléagre). Je ne puis rendre compte autrement d'une sorte d'oracle de saint Jean-Baptiste recueilli par la tradition monophysite. Voici les faits, ils sont fort curieux.

Le biographe de Pierre l'Ibérien (2) nous raconte qu'Isaïe un ascète monophysite, grand thaumaturge, avait de fréquents entretiens avec le Baptiste. Un jour, celui-ci lui apparut en lui disant qu'il le venait visiter pour la dernière fois, car il se proposait de l'emmener en paradis. Isaïe voulut profiter de cette dernière entrevue pour lui arracher un important secret, et il lui demanda de lui révéler ce qu'étaient ces *ἀκρίδες* qu'il mangeait dans le désert. Saint Jean répondit sans hésiter : « Ce sont des têtes de racines du désert » (3).

Il est bien évident que ce n'est pas par simple curiosité exégétique que le moine Isaïe tenait avant toutes choses à être éclairé sur ce point. Avant de quitter cette terre, il voulait sans doute pouvoir apaiser les querelles qui s'élevaient sans cesse entre des moines strictement végétariens, comme ces

(1) Théophylacte, PG, CXXIX, col. 173 sq.
(2) R. Raabe, *Petrus der Iberer*, p.115-117, et p.126, 5 du syriaque.
(3) En syriaque, ܢܥ ܚܡܐ ܕܛܪ

βοσκοί dont nous parle Sozomène, et d'autres qui, se réclamant du Baptiste, étaient peut-être acridophages (1).

C'est pour la même raison qu'un solitaire du Latros avait « affiché » la lettre d'Isidore de Péluse qui touchait d'une façon analogue, une controverse toujours « actuelle ».

***

Nous pourrions nous arrêter ici, ayant commenté *satis superque*, le petit texte épigraphique qui était le sujet de cette note. Mais il nous faut encore dire un mot de deux passages concernant saint Jean-Baptiste qui figurent dans le fameux Josèphe slave (2) : Jean-Baptiste, mené devant Archélaus, déclare : « Je suis un homme, l'esprit de Dieu m'a appelé ici, et je me nourris de roseaux, de racines et de copeaux de bois, *trostiemь i koreniemь i sčepkami drevjanyimi* ». Plus loin, la même expression : « Et, pour ses besoins, il se servait de copeaux de bois : *i na potrebu emu byša drevjanyja sčepky.* »

Ces copeaux « impossibles à digérer », *vollständig unverdaulich*, pour M. R. Eisler, les critiques qui considèrent le texte slave des additions du Josèphe comme reproduisant un texte grec très ancien et remontant à Josèphe lui-même, les ont expliqués d'une manière aussi ingénieuse qu'improbable. Le grec avait porté *καρπῶν ξυλίνων*, devenu *καρφῶν*(3) : impossibilité paléographique absolue. Jeu de mots malicieux de Josèphe, dit M.R.Eisler. Il nous semble qu'ici le « Josèphe Slave » profite de ses révélations sur le Baptiste, pour trancher une fois de plus la question d'exégèse dans le sens végétarien (4).

(1) Cf. Nilles, *Zeitschrift für katholische Theologie*, XXVIII (1904), p. 446.

(2) R. Eisler, *Ἰησοῦς βασιλεὺς οὐ βασιλεύσας*, Heidelberg, 1930, t. II, p . 8-9, p. 17.

(3) L. Wohleb, *Philologische Wochenschrift*, 1926, 1402.

(4) R. Eisler, *ibidem*, p.30. En effet, et l'observation est essentielle, le Josèphe Slave dit ceci (R. Eisler, II, p. 17) : *i vsjakogo životna gnušaše* : et il avait horreur de tout animal (de toute nourriture animale). On voit que le Josèphe slave prend nettement parti,

Et le mot grec auquel remonte *drevjannyjà sčepky* est soit *ἀκρόδρυα*, soit *ἀκρίσματα δένδρων* (1).

Il n'est d'ailleurs nullement nécessaire, d'admettre que ce passage du Josèphe vienne d'un texte grec. Il peut avoir été fabriqué par un Russe dont la source était quelque apocryphe slave.

M. R. Eisler professe naturellement là-dessus une doctrine diamétralement opposée à la nôtre, et conforme à son système sur le Josèphe slave.

Pour lui, le Baptiste est végétarien, il ne s'est jamais nourri de sauterelles : c'est le Josèphe slave, une fois de plus, qui a raison contre l'Évangile. « *Es ist wahrscheinlich, dass in der ursprünglichen Ueberlieferung über den Täufer von Baumfrüchten, beziehungsweise jungen Pflanzentrieben und nicht von dem widerlichen Heuschreckengeziefer die Rede war, das zu verzehren er keinerlei Veranlassung haben konnte* ». M. R. Eisler est trop bon philologue pour admettre avec la simplicité d'un Isidore et d'un Théophylacte que Matthieu et Marc aient écrit *ἀκρίδες*, alors qu'ils voulaient écrire *ἀκρέμονες* ou *ἀκρόδρυα* ; et il sourit, comme nous, du trop subtil jeu de mots sur les caroubes, חרבים-חגבים, *hagabîm - harubîm*. Seulement son hypothèse à lui est infiniment plus hardie. Pour lui, ce sont des ennemis, des jaloux du Baptiste, qui pour rendre le saint Précurseur suspect aux yeux des Chrétiens de la gentilité, des gens cultivés, des Hellènes, auront méchamment falsifié le texte évangélique en cet endroit, *und dem Täufer die wenigstens den Heidenchristen der griechischen Kulturwelt ekle Ungeziefer speise in den Mund gelegt...*

On le voit, la querelle sur les criquets et le miel du Baptiste n'est pas près de finir...

La controverse sur le Josèphe slave lui donne, comme on dit en langue vulgaire, un « regain d'actualité ». Moins que

(1) On avait fini par ne plus comprendre le mot *ἀκρόδρυα*. On lui donnait le sens *d'extrémités d'arbres*. Aussi Nicéphore Calliste Xanthopoulos, *Hist. ecclés.*, lib. I, cap. XIV, p. 79 (Migne, PG, CXLV, col. 676), dit-il de Jean : *πρὸς τὸ βαθὺ τῆς ὕλης ἐχώρει ἄκροις δρυῶν πρὸς ἀποτροφὴν χρώμενος.*

jamais il ne sera permis de s'étonner que les Byzantins aient ergoté là-dessus. D'ailleurs, Josèphe à part, il semble qu'à l'heure où nous écrivons, le sens obvie d'*ἀκρίς* soit seul admis par les exégètes orthodoxes, qui, considérant l'interprétation végétale ou végétarienne comme hérétique, la passent sous silence non sans hostilité, en insistant sur la délicatesse de la « chair » de la sauterelle, cette « crevette du désert ».

Les recettes variées qu'on trouve dans l'article « Sauterelle » du *Dictionnaire de la Bible* par F. Vigouroux, font venir positivement l'eau à la bouche : « En Orient on les trouve encore sur les marchés et on les mange de différentes manières. On les sèche au soleil, on les réduit en poudre qu'on mélange avec du lait qu'on pétrit avec de la farine. — D'autres fois, après leur avoir enlevé les pattes, les ailes et la tête, on les fait bouillir et rôtir. Son goût rappelle alors celui de l'écrevisse. En tous cas, c'est un aliment simple, sain, facile à recueillir, et à préparer, à la portée des pauvres et de ceux qui, comme le Précurseur, vivent du désert, et d'ailleurs agréable aux Orientaux...»

Lady Blunt, *Pélerinage au Nedjed* (1) (*Tour du Monde*, 1882), écrivait : « Cette année, un grand nombre de tribus n'ont eu à manger que des sauterelles et du lait de chameau, de sorte que si les sauterelles sont la perte du désert, elles compensent cet inconvénient en servant de nourriture à tous ses habitants... ».

Beaucoup de Protestants, en revanche, sont de plus en plus pour la caroube. Dans leurs voyages en Palestine ou au Sinaï, ils ne manquent jamais de s'enquérir des mœurs et coutumes culinaires des diverses tribus bédouines, et notent avec soin celles qui ne sont pas « acridophages ». Les « caroubophiles » défendent leur opinion avec l'opiniâtreté un peu piquée d'un Isidore de Péluse parlant de ses imbéciles contradicteurs (*ὥς τινες οἴονται ἀμαθῶς*) (2). Il y a sans doute quelque lien entre la doctrine végétarienne et certaine théologie moderniste (3). » On n'entend point nier, dit T. K. Chey-

(1) Cité par Vigouroux, *sub verbo* « Sauterelles ».
(2) T. K. Cheyne, *Encyclopaedia Biblica*, *sub verbo* « Husks ».
(3) Effectivement les végétariens s'occupent de la question, et

ne avec mauvaise humeur, qu'on ait mangé et que l'on mange encore des sauterelles séchées. Mais le bon sens nous dit que le Baptiste ne les aurait jamais préférées comme sa nourriture habituelle aux aliments fournis par la terre elle-même. Toute son humilité ne devait pas lui faire dépasser la limite fixée par les mœurs de la classe la plus pauvre, « *viz. carob-pods* »... On disait communément parmi les Juifs,qu'Israël avait besoin de caroubes pour faire pénitence (1)....

Or, le Baptiste est par excellence le prédicateur de la grande pénitence... La remarque de Thomson, à savoir que le nom de pains de Saint-Jean a été donné aux siliques gélatineuses du caroubier par de pieux pélerins désireux d'épargner au Baptiste la réputation d'un mangeur de bêtes malpropres, cette

l'on imagine aisément dans quel sens ils la résolvent. Cf. l'enquête de la *Vegetarische Warte* de Francfort, t. LIV (1912), p. 188 et suiv. et t. LV (1922), Heft 1, p. 1 à 5. C'est par M. R. Eisler qui les cite et les analyse dans une note copieuse de son *Ἰησοῦς*, II, p. 27-28, que je connais ces deux articles, l'un du pasteur PH. KIEFERNDORF (*Seine Speise war Heuschrecken*), l'autre du duc MAX DE SAXE (*Die Nahrung Johannes des Täufers*). Il est amusant de constater que la communication faite par nous à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le mercredi saint de cette année a porté la vieille controverse dans la presse quotidienne. Tandis que *La Croix* réfute notre prétendu végétarisme, la *National-Zeitung* de Bâle (6 mai 1930) publie avec satisfaction, semble-t-il, l'entrefilet suivant :

« *War Johannes der Täufer Vegetarier*? In der Pariser Akademie der Wissenschaften wurde von Professor Henri Grégoire von der Brüsseler Universität die Epistel eines alten Kirchenvaters, des heiligen Isidor von Pelusium, kommentiert. Aus einer Stelle des Textes geht hervor, dass Johannes der Täufer sich nicht, wie die Ueberlieferung behauptet, von Heuschrecken genährt habe. Das griechische Wort « akris » bedeutet nicht « Heuschrecke », sondern « junger Trieb » da der Täufer höchstwahrscheinlich Vegetarier gewesen ist. »

(1) Les Grecs modernes appellent *ξυλοκέρατα* (« cornes de bois ») ce que leurs ancêtres nommaient *κεράτια*. Mais ils disent aussi *χαρούπια*. Pendant la guerre mondiale les neutralistes constantiniens réusmaient ainsi leur credo politique : « *Χαροῦπι καὶ Κῶτζο* ! » « Caroube et Constantin ! » Ce qu'on peut traduire : « Pour Constantin, nous sommes prêts à nous laisser affamer (par l'Entente) ! »

remarque de Thomson ne prouve qu'une chose. C'est que parfois, le réalisme des pélerins vaut bien la science des docteurs ».

Ainsi parla M. Cheyne, nous aidant à comprendre la passion, ou si l'on veut, l'*odium exegeticum* de Saint Isidore de Péluse.

Henri GRÉGOIRE.

APPENDICE. — Note complémentaire à la page 113. Aucun texte grec ou latin, à notre connaissance, ne désigne spécialement la caroube (*κεράτιον, ceratonia siliqua*), comme le mets habituel de S. Jean ; mais, évidemment, c'était l'*ἀκρόδρυον* par excellence (cf. le grec moderne *ξυλοκέρατον*). On a dû y songer d'autant plus facilement *a*) que, dans l'Évangile, le fils prodigue tombé dans la misère se nourrit de caroubes ; *b*) que les moines palestiniens en mangeaient couramment (USENER, *Legenden des hl. Theodosios*, p. 133) ; *c*) que la caroube a un goût sucré, mais peu agréable, comme on aimait imaginer celui du miel de S. Jean. « On mange sa pulpe sucrée, qui laisse un arrière-goût amer et astringent ». BAILLON, *Dict. de Botanique*, s. v. Caroube.

Page 118. — « Sans connaître le texte d'Athanase, un critique anglais est arrivé à une fantaisie analogue ». Il vaut vraiment la peine de reproduire le raisonnement par lequel M. G. HENSLOW, dans l'*Expository Times*, XV (1903-1904), justifie sa conjecture. Hébreu à part, ce raisonnement est bien dans l'esprit d'Athanase. « *Turning to the LIX, we read παχυνθῇ ἡ ἀκρὶς. What does this mean? Does the grasshopper grow fat? But suppose the middle letter of the Hebrew word* ר *got accidentally replaced by* ג, *the « carob » is at once changed into a « grasshopper » and παχυνθῇ becomes applicable to the thick, fleshy and now coarse fruit. Moreover, why should the grasshopper be a burden or « drag itself along », the very last thing likely for a hopper to do?* »

P. 119. — « Les racines de méléagre ». Sur les méléagres, cf. H. USENER, *Legenden des hl. Theodosios*, p. 133, et les textes de Cyrille de Scythopolis qu'il cite (*Vies* d'Euthyme, p. 78, de Jean le Silentiaire, 11, p. 183*d*, de Cyriaque, p. 151*b*). Jean quittait sa caverne tous les deux ou trois jours pour recueillir les *μελεάγρια*. Comme c'était la racine de la plante que l'on mangeait, les moines pour les déterrer se munissaient d'un *σκαλίδιον* : *λαβὼν τὸ μικρὸν σκαλίδιον, δ ἐπιφερόμεθα διὰ τὰς τῶν μελαγρίων ῥίζας*

P. 121. Évidemment, on pourrait faire l'hypothèse que le texte attribué à Athanase se compose *a*) d'un extrait du commentaire de l'*Ecclésiaste* par Athanase ; *b*) d'une partie de la lettre d'Isidore. Il resterait toujours remarquable, en ce cas, que le texte de ce dernier passage chez « Athanase », fût meilleur que celui des manuscrits d'Isidore et de notre inscription.

P. 123. Ce solitaire ne serait-il pas le Jean qui prédit au général byzantin Petronas sa grande victoire de 863 sur l'émir de Mélitène ? Il ne sortait jamais de sa cellule : *Ἰωάννην ἐκεῖνον μοναχόν τε καὶ περιβόητον, μακρὸν ὄντα τὸ εἶδος, ἀνυπόδετον τοὺς πόδας ἀεὶ καὶ κατὰ τὸ Λάτρος ἐνδιατρίβοντα... τοῦτον ἡσυχάζοντα καὶ τοῦ ἑαυτοῦ κελλίου μήποτε ἐξερχόμενον ὁ χρόνος ἐκεῖνος ἐθαύμαζεν*, GENESIUS, p. 180 ed. Bonn.

P. 124. En réalité, il faudrait écrire חרוב avec un *waw* ; et le mot ne se lit nulle part dans la Bible. Ces deux circonstances achèvent de rendre invraisemblable la prétendue correction. Ajoutons que, si nous ne pouvons admettre la thèse principale de M. E. Eisler, nous rendons volontiers hommage à son immense érudition. Nous lui devons beaucoup, et nous sommes heureux de le proclamer. Nous remercions aussi de sa « consultation » M. Maurice Goguel, qui croit que Luc et le *Diatessaron*, en omettant les sauterelles, marquent une très ancienne tendance végétarienne. M. R. Guilland a bien voulu collationner pour nous la lettre 132 d'Isidore de Péluse sur le *Parisinus gr.* 832 (XIII^e^ s.), fol. 14*v*-15 *r*. Les variantes sont sans intérêt. P a *τὸ μέλι ἄγριον*, au lieu de *τὸ μέλι τὸ ἄγριον*. Au surplus, on nous pardonnera de ne pas épuiser un sujet vraiment trop « riche ».

LES MANUSCRITS DE L'HISTOIRE BYZANTINE DE GEORGES PACHYMÈRE

Comme la plupart des chroniques médiévales de l'empire d'Orient, celle de Georges Pachymère n'existe plus que dans un nombre fort limité de manuscrits. Les raisons de cette disette de copies surtout anciennes tiennent tant à la psychologie même du byzantin qu'au malheur des temps et à l'incurie des hommes. Certes, de multiples révolutions, en occasionnant la destruction ou le pillage des bibliothèques monastiques, ont à jamais anéanti de précieux legs de l'antiquité ; il est également vrai que l'atmosphère ottomane, en imprégnant l'âme des populations conquises, l'a peu à peu désaxée loin de sa ligne de tradition et a, par contre-coup, étouffé en elle le culte des monuments de son histoire, jusqu'au jour, encore récent, où elle a recouvré avec la liberté, le sentiment de ses origines. Mais ce serait se méprendre que d'assimiler l'état d'âme de l'Hellène, notre contemporain, chez qui la notion de patrie se fortifie de désirs immenses et de craintes incessantes, à celui de son ancêtre du moyen âge, qui s'est toujours refusé à voir dans les envahisseurs latins, bulgares ou turcs des conquérants légitimes. Sûr que Dieu, un jour ou l'autre, saurait faire justice de ces barbares usurpateurs, il se reposait à la pensée que sa race, par une disposition secrète de la Providence, était de droit propriétaire de l'*οἰκουμένη*. Dès lors, son histoire se confondant à ses yeux avec celle du monde, il se contentait, peu curieux des leçons du passé, d'exalter hautement la grandeur de son époque ou de se lamenter à huis clos sur ses misères. C'est pourquoi le Grec d'avant la conquête (1453), beau diseur, écrivain souvent raffiné, a presque toujours été, malgré qu'il ait de tout temps affiché de bruyantes prétentions scientifiques, mauvais annaliste et médiocre

géographe. D'ailleurs, les luttes du présent, si vives et si tenaces, dans lesquelles, bon gré mal gré, les esprits les plus pacifiques se voyaient enveloppés ont, en beaucoup d'âmes, contrecarré souvent le culte et parfois brisé la chaîne du passé. Enfin les rares curieux, à qui de vaines polémiques laissaient des loisirs, étaient presque toujours rebutés par la langue factice de ces mémoires et vite lassés de fastidieux développements où la pensée se fourvoyait. Ainsi s'explique comment des milliers de copistes dont le zèle, sans cesse actionné par la sensibilité religieuse de leurs contemporains, a reproduit d'innombrables traités de théologie, de mystique ou d'ascétisme, voire de philosophie et d'astronomie, aient laissé dépérir, par ce qu'elles n'étaient pas demandées, ces chroniques pour nous si précieuses, sans lesquelles notre curiosité serait réduite à de stériles hypothèses sur le sort d'une portion considérable de la Chrétienté médiévale.

Georges Pachymère, impartial autant qu'un byzantin pouvait l'être, dont l'honnête figure fait presque exception dans la galerie des historiens de Constantinople, a plus qu'aucun de ses émules souffert de l'oubli et de l'indifférence de ses compatriotes. En effet, des dix manuscrits qui nous conservent son œuvre, six sont bien d'une antiquité relative ; mais il n'en est pas qui soit sans lacunes. Or comme les plus anciens ont été transcrits peu après la mort de l'auteur († c. 1310), on doit conclure que le texte des exemplaires alors en circulation était déjà négligé au point qu'il ait pu se corrompre rapidement. Les divers cahiers, où le chronographe avait transcrit son œuvre, étaient, au milieu du quatorzième siècle, devenus illisibles en maints endroits. Le ton objectif et trop tranquille de ces récits semble avoir rebuté le tempérament passionné de l'époque pleine de luttes qui les vit naître.

L'imperfection du texte actuellement à la disposition des érudits, l'insuffisance surtout et les multiples erreurs d'une glose, où le traducteur latin, s'abandonnant aux finesses d'une langue dont il était maître, égare à chaque pas le lecteur loin de la pensée de l'original, nous ont déterminé à entreprendre, sur la base de tous les témoins existants, une édition critique de l'œuvre historique de Georges Pachymère. Le dessein n'est pas sans audace, ni la tâche sans péril. Confiant

dans la sympathie de *Byzantion* et la compétence de ses lecteurs, nous osons lui porter les prémices de nos recherches.

Cet article, consacré à l'étude des manuscrits retracera d'abord la courte histoire du texte en Occident, depuis l'apparition du premier exemplaire de la chronique jusqu'à la publication du jésuite français Pierre Poussines ; un second paragraphe donnera la description de tous les manuscrits connus ; l'examen de leurs rapports mutuels, ou, pour employer le langage moderne, leur *filiation* nous occupera ensuite ; enfin, pour instruire le lecteur et à titre d'échantillon, nous extrairons de nos carnets la toute première page du texte que nous allons éditer.

I. — L'histoire de l'édition.

C'est par la commerçante Venise que vint en Europe le premier exemplaire des *Συγγραφικαὶ ἱστορίαι* de Georges Pachymère destiné à faire fortune (1). Antoine Eparque, industrieux par besoin, le vendit en 1544, par intermédaire à la bibliothèque d'Augsbourg (2). A cette époque de grandes éditions, deux humanistes de premier plan allaient bientôt s'en occuper, à peu d'intervalles l'un de l'autre. H. Wolf en tira pour son édition de Nicéphore Grégoras, parue à Bâle en 1562, la matière d'une abondante annotation. Il eut certainement fait plus, si une fatigue d'yeux et l'état précaire de sa copie (3) n'eût découragé ses désirs évidents d'édition. Un de ses émules, Martin Crusius, de l'université de Tubingue, fit plus que des emprunts au manuscrit d'Augsbourg ; au cours de l'été 1578, utilisant ses loisirs de classe, le professeur en transcrit tout le texte « d'une même plume, toujours

(1) Le manuscrit de Bessarion, dont il sera question plus bas, était déjà bien à Venise depuis un demi-siècle. Mais sa présence dans la bibliothèque de Saint-Marc ne fut connue du monde savant que bien plus tard.

(2) Voir ci-après, p. 147.

(3) Voir le texte de sa lettre-préface en tête de son édition de Grégoras dans Migne, P.G., t. 148, col. 98.

debout, la poitrine penchée sur le bureau » (1). Satisfait de ce tour de force, l'érudit s'arrêta là et ne semble pas s'être préoccupé de rendre publique l'œuvre de tant de veilles. Il ne fut plus question après cela, dans la république des Lettres, du chroniqueur byzantin jusqu'au jour où parut l'*Apparatus sacer* du P. Possevino (2). Le savant missionnaire signalait à Patmos, parmi tant d'autres richesses littéraires, un exemplaire des *Συγγραφικαὶ ἱστορίαι*. Toutefois, cette lointaine référence, si elle pouvait exciter la curiosité, devait naturellement rester sans portée. D'ailleurs, dans l'entre-temps, la bibliothèque du roi à Fontainebleau était venue en possession du manuscrit le plus complet que nous possédions de l'Histoire (3). Le P. Petau en fit des extraits qu'il consigna en appendice à sa publication de l'*Ἱστορία σύντομος* du patriarche Nicéphore, mais il ne semble pas avoir songé à une édition (4). Soudain notre auteur allait connaître, des deux côtés du Rhin, une fortune inespérée et mettre aux prises, presque en querelle, de graves érudits. Voici ce curieux incident où s'affrontèrent deux volontés également stériles.

C'est à Augsbourg que semble avoir pris corps le projet d'éditer Pachymère (5). L'initiative, très vraisemblablement,

(1) Voir ci-après, p. 174.

(2) Voir le t. II, p. XXVI de l'édition de 1608. Sur cet ouvrage, cf. C. SOMMERVOGEL, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, 1895, col. 1081-1083.

(3) Le volume porte, en effet, une reliure du temps d'Henri II. Cf. d'ailleurs H. OMONT, *Catalogues des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François Ier et Henri II*, p. 142, n° 422 et p. 296, n° 525.

(4) Le *Breviarium Historicum* de Nicéphore parut en 1616 à Paris. Cf. C. SOMMERVOGEL, *op. cit.*, col. 591, 592, n° 10. Le P. Poussines semble penser que son confrère aurait édité l'œuvre entière de Pachymère si le manuscrit dont il disposait se fût trouvé en meilleur état (cf. Bonn, I, p. VI). Je ne sais, si le P. Petau a jamais formé ce dessein ; il aurait eu, en ce cas, bien tort de l'abandonner, car l'exemplaire de la Bibliothèque royale, aujourd'hui *Parisinus Cr.* 1723, est toujours le plus complet que nous possédions.

(5) Nous empruntons le détail de ce qui suit à la correspondance de Matthias Bernegger publiée en partie par Christophore Heumann dans son *Poecile seu epistolae miscellaneae*, Halae, 1726, t. II, l. 1, p. 219-242.

en doit être attribuée au conservateur de la bibliothèque municipale, David Hoeschel. Cependant que le savant helléniste se donnait aux grands seigneurs des lettres byzantines, Procope, Photius et autres, nous voyons son neveu Daniel assumer la tâche plus ingrate d'étudier un écrivain jusque là fort obscur (1) ; vers 1618, l'éditeur genevois Pierre Rouvier (Roverius) recevait de l'érudit allemand, aux fins d'impression une copie de l'original grec. Mais la traduction, qu'en ce temps de forte culture classique, on croyait nécessaire, manquait, on ne sait pourquoi. Le commerçant suisse, en quête d'un interprète, s'adressa à un professeur de Strasbourg Mathias Bernegger. Ce savant, condamné pour vivre au surmenage intellectuel (2), accepta avec courage. Après cinq ans d'un labeur ralenti par ses obligations professionnelles,le traducteur avait presque achevé sa tâche, lorsqu'il apprit coup sur coup l'existence, à Paris et à Venise, de deux manuscrits de l'Histoire de Pachymère. Le souci de parfaire son œuvre oblige le pauvre érudit à entretenir dans ces deux capitales une coûteuse correspondance. Un ami, Jean Steinberg, est chargé par lettre du 9 juillet 1623, d'explorer le fonds de la Marcienne et de voir si l'exemplaire signalé de Bessarion s'y trouve encore. Bernegger est captivé par les richesses de l'ancienne bibliothèque du cardinal ; il se propose, à la première occasion, d'aller en personne l'explorer. Mais les circonstances contrarient ce projet ; et l'éditeur se voit contraint de commander à son obligeant intermédiaire une copie de l'ouvrage qu'il recherche.Son désir de l'avoir est si grand qu'il n'hésitera pas à prélever sur ses modestes honoraires vingt couronnes et plus pour qui entreprendra le travail. Cette commission eût-elle une suite? Il est à souhaiter que non, car l'original

(1) Bernegger écrit le 29 juillet 1628 à Christmann Gottlieb de Tubingue: *Annis abhinc decem plus minusve, auctorem illum ex Augustanae bibliothecae codice, manu Danielis Hoeschelii qui Davidis illius ex fratre nepos est, descriptum Petrus Roverius, genevensis typographus, latine vertendum mihi commisit...* » *ibid.*, p. 240, 241.

(2) Le 12 janvier 1624, il écrivait à un ami : *Ego praeter liberos et libros opes nullas habeo ; et stipendium tam est exile ut vix ad victum quotidianum sufficiat.* » *Ibid.*, p. 222.

même du texte recherché était entre les mains du solliciteur. D'une toute autre importante était le manuscrit de Paris pour le savant, qui, avec raison, le croyait plus correct et surtout plus complet. Théodore Godefroy, avocat à la cour suprême et historiographe du roi, accepta l'office d'intermédiaire entre le professeur de Strasbourg et N. Rigault, successeur de Casaubon à la tête de la bibliothèque royale. Sur cette bonne nouvelle, Bernegger expédia, le 12 janvier 1624, son manuscrit en France et déposa devant le conseil de l'Université une demande de suspension provisoire de ses cours, dans le but de se consacrer exclusivement à une œuvre qui, enfin, promettait tant. Mais une série de déceptions allaient bientôt dissiper ces grands espoirs. Le congé sollicité fut d'abord refusé par le conseil d'Académie. L'échec de cette démarche ruina le projet formé d'un voyage à Augsbourg, où se trouvait l'original transcrit par Hoeschel. Mais le coup le plus dur devait venir du lieu même où il n'avait, au premier moment, trouvé que des encouragements. L'éditeur mettait la dernière main à son manuscrit revenu de Paris avec les collations désirées et s'apprêtait à le faire partir pour la Suisse, quand lui parvint l'ordre de le rentrer dans ses tiroirs ; Tarin, professeur du roi, réclamait pour lui, d'un ton de maître, Pachymère et son œuvre (1). Bernegger eût méprisé l'ordre et les menaces du prétentieux rival, s'il n'avait cru voir dans toute l'affaire la main et le conseil de Rigault lui-même. Le pauvre érudit, craignant que l'édition parisienne, revue et corrigée par l'illustre bibliothécaire, ne fût plus châtiée que la sienne, céda devant une concurrence si ouvertement affichée. Les conseils de ses amis, les encouragements de Godefroy lui-même ne purent le faire revenir sur une détermination, qui bientôt allait avoir une suite désastreuse ; au cours d'une maladie jugée mortelle, l'auteur, craignant pour sa réputation posthume, fit jeter au feu, devant lui, son travail imparfait. Mais avec le temps et

(1) Ch. Heumann, *op. cit.*, p. 241 : *... intercessit plus quam tribunitia vox Tarini, professoris Regii, vetantis ultra pergere, ac satis insolenter auctorem sibi vindicantis, tamquam aere et libra scilicet eum emisset.*

le retour de la santé,ce caprice d'amour-propre fut amèrement regretté. Car l'imprévu arriva ; Tarin, qui avait menacé, usa vite son enthousiasme et son savoir contre la dure langue de Pachymère. Sauvée de la mort, sa victime, à cette nouvelle, se remit à l'ouvrage, classa les quelques notes que, par une bonne fortune, le feu n'avait pas dévorées et recommença la traduction. Toutefois le succès ne vint pas couronner un si louable effort ; douze ans plus tard (février 1640), au moment où mourait prématurément le courageux professeur, Pachymère était toujours inédit. Que s'est-il passé dans l'intervalle ? Quel mauvais génie ou quelles affaires absorbantes ont si longtemps contrarié la volonté de l'érudit ? Le travail si patiemment conduit existe-t-il toujours ? C'est ce que rien jusqu'à ce jour ne nous a appris.

Le projet, abandonné par Tarin et, semble-t-il, par Bernegger lui-même, fut refait quelques années plus tard, à Paris, sans doute à l'instigation de Rigault. Les six cahiers dont se composent les actuels Coislins gr. 138-143 ne sont, en effet, pas autre chose qu'une ébauche d'édition (1). Le travail, toutefois, n'a pas été poussé très loin. Le texte, il est vrai, a été entièrement transcrit, mais, seule, la plus grande partie du premier livre a été traduit ; quant à l'annotation elle s'arrête au troisième. L'échec est d'autant plus surprenant que deux copistes officiels, le rhéteur Athanase et l'helléniste Honorat paraissent avoir été mobilisés pour ce travail. Dans quelles conditions débuta et se développa cette nouvelle tentative ? Quel en fut le promoteur ? Petits problèmes qu'on ne peut de Turquie résoudre aisément.

Entre temps, Venise ne cessait d'être le grand marché où s'approvisionnaient de manuscrits grecs les grands mécènes de la Renaissance, seigneurs ou prélats. L'évêque de Bellune, Lollino, s'y procurait une paraphrase de notre Histoire, bientôt léguée à la Vaticane et un très bon exemplaire du texte original se trouva, bientôt après, entre les mains de Léon Allatius. Tombé en si bonne terre, le grain eût dû germer. Cependant le célèbre érudit ne semble pas avoir eu

(1) Voir plus bas, p. 174, la description de ces manuscrits.

le désir d'exploiter lui-même le trésor dont il savait tout le prix (1) ; il collationna bien son manuscrit sur une autre copie à sa portée, en fit transcrire les parties manquantes, mais, accaparé par d'autres besognes, arrêta là son effort.

C'est pourtant bien à Rome que le projet d'éditer Pachymère, favorisé enfin de circonstances exceptionnelles, allait aboutir sans tarder. Urbain VIII, avant qu'il ne devint Souverain Pontife, avait acheté, entre autres manuscrits grecs, un exemplaire de l'Histoire byzantine d'autant plus estimé que les connaisseurs le faisaient contemporain de l'auteur lui-même. Mais ce qui, dans les récits de l'auteur grec, avait vivement intéressé le cardinal impressionna fortement le Pape, à qui périodiquement étaient portées de Constantinople, dans l'espoir d'une impossible croisade, d'incesssantes offres d'union des Églises ; ce joyau de sa bibliothèque contenait la relation de huit années de catholicisme, les seules que Byzance eût connues depuis le schisme de Cérulaire. Le mettre à la disposition du public, c'était servir à la fois la cause de la Religion et celle de la Science. Aussi n'eut-il de cesse qu'il n'eût trouvé l'homme capable d'exécuter son dessein. Son meilleur agent près des savants fut son propre neveu, d'ailleurs fort lettré, le cardinal François Barberini. Celui-ci perdit longtemps sa peine. Il eut beau tenir des Académies, écrire de sa main, transmettre sur demande à de lointains érudits les originaux eux-mêmes, la science, vingt ans durant, fut sourde à ses appels et son oncle mourut sans avoir vu ses désirs réalisés (2). Enfin, au début de 1659, vint à Rome, appelé par ses supérieurs, l'homme marqué pour une entreprise qui en avait rebuté tant d'autres. Le P. Pierre Poussines, jésuite français, qui dans le champ du byzantinisme n'en était plus

(1) Il termine ainsi dans son *De Georgiis* l'énumération des manuscrits de l'Histoire de Pachymère : *Est et apud me integra, et optimae notae* » cf. PG., t. 143, col. 413-4. Nous verrons plus loin, p. 150, que cette appréciation n'est qu'à moitié juste, car si le manuscrit est excellent, il est loin d'être intact.

(2) C'est l'éditeur P. Poussines qui dans sa Préface, informe ses lecteurs des multiples et vaines démarches du cardinal Barberini, Ed. Bonn, I, IX et X.

à son coup d'essai, se rendit, peu après son arrivée, aux désirs du cardinal.

A ne s'en tenir qu'aux humbles déclarations de l'éditeur, il faudrait admettre qu'en assumant le travail, il a, dans son incapacité, subi la dure loi de la reconnaissance. Toutefois, sous d'obligatoires déclarations de modestie, perce le plaisir, bien légitime, que causent à cet érudit de race les circonstances exceptionnellement favorables de l'entreprise commise à ses soins. En effet, peu d'éditeurs, même au grand siècle, ont eu la bonne fortune de pouvoir consulter, par eux-mêmes ou par d'autres, presque tous les témoins des textes que leur zèle éclairé donnait au public. Cette chance échut au savant jésuite qui, servi par une merveilleuse connaissance du grec, eût pu, s'il avait apporté à sa tâche plus de soin et moins de hâte, donner une édition à peu près définitive de la chronique de Pachymère. Il n'y a, en effet, actuellement que deux sources indépendantes de l'ouvrage byzantin. Or, Poussines les a eues entre les mains (1). Mais, poussé par un mauvais génie ou trahi de ci de-là par son sens philologique, il a marqué à l'une d'entre elles (Barb. gr.203 et 204) d'étonnantes préférences. Certes, c'est là la meilleure de toutes les copies conservées et nous la maintiendront nous-même, au moins pour une partie notable, à la base de notre édition ; mais elle n'est ni sans défauts, ni surtout sans lacunes, que le second témoin (Barber. 198 et 199) permet heureusement de combler en la plupart des cas. On ne peut nier toutefois que celui-ci n'ait été utilisé, dans l'édition romaine, mais, là encore, les variantes sont admises ou rejetées assez arbitrairement (2).

(1) Seul le *Monacensis Gr.*442 a vraiment fait défaut à Poussines, et il est certainement dommage qu'il ne l'ait pas connu. Toutefois, les espérances que jusqu'à ces derniers temps les critiques ont fondées sur ce témoin sont excessives, car presque toutes ses bonnes leçons nous sont connues par son frère germain, l'actuel *Barb. Gr.* 198-199. Sur les relations de ces deux manuscrits voir plus loin, p. 193.

(2) Il est d'ailleurs fort problématique que Poussines ait lui-même intégralement collationné les manuscrits dont il s'est servi. Le travail avait été fait peu de temps auparavant par Allatius et plusieurs de ses élèves. Les variantes, constatées de part et d'autre, avaient

Toutefois le plus grand tort du savant jésuite est ailleurs, dans l'usage qu'il a cru devoir faire de la paraphrase contenue dans le *Vaticanus Gr.* 1775 (1). Il n'y a là, l'éditeur le sait, qu'un démarquage tardif et souvent maladroit de l'original, et pourtant c'est l'arbitre qui, en bien des cas, résout les doutes ; c'est même, au moins pour une grande partie du dernier livre, la seule autorité consultée et transcrite. Arrivé presque au terme de son travail, Poussines nous fait timidement part de son embarras : sa source est tarie et il se voit dans l'obligation de prendre ses compléments ailleurs que dans la tradition authentique (2). Ce n'était pas une raison de pêcher en eau trouble et d'ajouter à l'œuvre même de Pachymère une vraie queue de poisson. En effet, les trente derniers chapitres de ce treizième livre ne représentent que peu ou point la version primitive. Certes, les récits sont adroitement résumés ou glosés avec tact, de sorte que le contenu historique des textes original et adaptés, à est quelques détails près, absolument identique. Mais si l'historien gagnera peu à connaître la rédaction même de l'auteur, il n'en sera pas de même du critique qui soumet à l'examen jusqu'au dernier tour d'une langue difficile et bizarre. Quelle raison mystérieuse a poussé l'éditeur à une telle substitution de textes ? Nous nous l'expliquons d'autant moins qu'il avait dans le *Barber.* 199 toute la fin recherchée, à l'exception du dernier chapitre. Il eût d'ailleurs pu, le plus commodément du monde, combler cette

été relevées en marge, de sorte que l'éditeur pouvait être tenté de croire la collation diligemment faite et de se fier à elle. En réalité, bien des éléments utiles sont restés dans le texte.

(1) Voir ci-après, p. 197, une description de ce codex.

(2) Allatius avait pourtant suppléé aux lacunes de ce manuscrit et relevé, à la suite, les textes manquants d'après son propre exemplaire. Poussines semble s'être défié de cette écriture moderne qu'il paraît ne pas avoir reconnue. Voici en effet comment il s'exprime : « *Unde assutis illi* (*cod. Barber.* 204) *ad calcem supplementis ex aliis exemplaribus deligentes attentione magna quae probabiliora videbantur, usi saepe sumus ; ex codice quin etiam Vaticano* (c.-à-d. la paraphrase) *etsi evagari ab auctoris verbis libere solito, ubi melius non occurrit, excerpentes, unde sententiam tolerabilem efficeremus* », (Ed, Bonn, II, 773).

lacune finale, grâce aux bons services du P. Labbe, un des directeurs de la Byzantine du Louvre, qui lui transcrivit sur l'excellent *Parisinus* 1723 d'autres passages manquants aux codices romains.

Toutefois le mérite exceptionnel de cette édition princeps ne peut être contesté. Les deux derniers livres exceptés, le texte est, en effet, partout ailleurs d'une belle correction Philologue averti, mais conservateur à dessein, Poussines, tout en redressant les fantaisies orthographiques de copistes distraits, n'a pas connu la rage atticisante de certains modernes. D'autre part, il serait injuste de méconnaître l'immense érudition dont témoigne le triple appendice (Glossaire, Notes historiques, Chronologie) mis aux deux volumes de la publication romaine (1).

L'édition complète de l'Histoire byzantine de Georges Pachymère, préparée de longue main, vit le jour en deux fois, à trois ans d'intervalle. Le premier volume, consacré au règne de Michel VIII Paléologue, sortit des presses en 1666 (2) ; le second, décrivant les débuts du règne d'Andronic II, parut en 1669 (3). Cette répartition des matières suivant l'ordre sys-

(1) Les bibliographes (v. g. A. Potthast, *Bibliotheca historica medii aevi*, t. I, p. xlvii) classe à tort, croyons-nous, les deux volumes de Poussines dans la série de la *Byzantine* du Louvre. Rien, en effet, ne rattache l'œuvre patronnée et subventionnée par le cardinal Barberini à la grande collection française. On ne saurait, en tout cas, parler, comme on le faisait dernièrement (cf. A. Heisenberg, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit*, München, 1920, p. 13 et 34), d'édition *parisienne*, l'ouvrage n'ayant été, avant 1720, imprimé qu'une seule fois à Rome, *typis Barberinis*.

(2) En voici le titre complet : *Γεωργιου Παχυμερη Μιχαηλ Παλαιολογος*. Georgii Pachymeris Michael Paeologus, Sive historia rerum a Michaele Palaeologo ante imperium et in imperio gestarum. Nunc primum edita ex bibliotheca Barberina Interprete Petro Possino e Soc. Iesu. Accesserunt eiusdem observationum libri tres. Romae, Typis Barberinis, MDCLXVI, Excudente Fabio de Falco.

(3) En voici le titre complet : *Γεωργιου του Παχυμερη Ανδρονικος Παλαιολογος*. Georgii Pachymeris Andronicus Palaeologus, sive Historia rerum ab Andronico Seniore in Imperio gestarum usque ad annum eius aetatis undequinquagesimum. E Bibliotheca Barberina interprete Petro Possino e Soc. Iesu. Accesserunt eiusdem

tématique n'est pas originale, pas plus que la double numérotation (I-VI et I-VII) des treize livres dont se compose l'œuvre complète. Nous montrerons, en effet, plus loin que les manuscrits dont se servit Poussines, les quatre *Barberini* 198 et 199, 203 et 204, étaient originairement réunis en deux seuls volumes. Toutefois l'objet en est assez tranché, pour que la division adoptée par l'éditeur, d'ailleurs fort pratique, ne soit pas légitime, d'autant plus qu'il est un moyen, tout en séparant des matières bien diverses, de sauvegarder leur unité première ; c'est de maintenir la numérotation en I-XIII livres,la seule originale, car nous lisons à la fin de l'ouvrage cet avertissement de l'auteur lui-même : *Ἡ μέντοι γε συνόλη ἱστορία τῶν λόγων* (1) *περιέχει χρόνους, δέοντος ἑνὸς μόνου, πεντήκοντα.*. Bonn II, 652[16] = P. G., t. 144, 715A, 716A. Poussines a été, croyons-nous, moins bien inspiré de recommencer à compter les sept livres de son second volume. Il faut reconnaître pourtant que cette séparation complète a son fondement dans la tradition manuscrite ancienne.Au frontispice du *Barber. Gr.* 204, on lit, en effet, ce titre : *Βίβλιον δεύτερον. — Ἱστορία συγγραφεῖσα παρὰ τοῦ Παχυμέρους τῆς βασιλείας Ἀνδρονίκου τοῦ Παλαιολόγου τοῦ Γέροντος, ἐν βιβλίοις ἑπτά.* Poussines, sans doute, a été guidé par ce libellé qui ne rappelle que de très loin le titre original.

C'est le texte brut de l'édition romaine qu'a reproduit la *Byzantine* de Venise (1729) ; le *Corpus* de Bonn l'a de même recueilli (1835), à peine retouché par J. Bekker ; enfin l'édition allemande a été bien moins mal qu'on ne le suppose généralement, redonnée par Migne dans les tomes 143, col. 443-995 et 144, col. 1-716 de sa Patrologie grecque (2).

La personnalité de Pachymère, la qualité de son témoignage,l'intérêt même qui s'attache à son récit, point du tout ennuyeux comme on l'a prétendu, méritait qu'on reprît

observationum libri tres. Romae, typis Barberinis, MDCLXIX, Excudente Fabio de Falco.

(1) Le mot *δεκατριῶν* ne figure que dans le texte de la paraphrase reproduit ici.

(2) Le texte est naturellement suivi, dans ces diverses éditions, des commentaires de Poussines.

par la base le travail ancien. C'est à cette tâche longue et parfois ingrate que depuis peu nous consacrons nos loisirs. Une initiative de M. Henri Grégoire, le virtuose de la philologie byzantine, nous invite providentiellement à redoubler nos efforts. Sous la vigilante direction de ce maître, le travail, s'il plaît à Dieu, ne sera pas trop indigne du monument que la Belgique, à l'occasion de son premier centenaire, se propose d'élever à la gloire de Byzance, où régnèrent plusieurs de ses enfants, des comtes de Flandre ou de Namur.

II. — La description des Manuscrits.

Dix copies seulement nous conservent aujourd'hui, dans son texte original et en majeure partie, l'œuvre historique de Pachymère. Elles sont contenues dans les manuscrits suivants :

1) *Monacensis gr.* 442.
2) *Barberini gr.* 198 et 199.
3) *Barberini gr.* 203 et 204.
4) *Parisinus gr.* 1723.
5) *Marcianus gr.* 404.
6) *Hierosolymitanus* 4 (Biblioth. patriarc.)
7) *Escurialensis gr. Ω* I 10.
8) *Vaticanus gr.* 1490.
9) *Tubingensis gr.* Mb 13.
10) *Coisliniani gr.* 138-143.

Deux anciens catalogues, publiés l'un par Possevino (1), l'autre par le cardinal Mai (2) signalent, en outre, l'existence

(1) Ce catalogue fut inséré par l'auteur à la page XXVI de son *Apparatus sacer* paru à Cologne en 1608. Cf. C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus.* Bibliographie, t. VI, col. 1082, 1083.

(2) A. Mai, *Nova Patrum Bibliotheca*, t. VI, p. 538, sous le nº 46. J. Sakkelion (*Πατμιακὴ βιβλιοθήκη*, Athènes, 1890, p. *ι'*) date cet inventaire de 1335. Ses raisons, que j'ignore, ne semblent pas fondées, car il y a sous le nº 9 une *Interprétation de la Sagesse de Salo-*

d'un nouvel exemplaire au monastère de saint-Jean à Patmos. Qu'est devenu ce témoin? S'est-il perdu comme tant d'autres monuments de cette île célèbre? Est-il passé par une voie inconnue dans une des bibliothèques nommées de l'Occident? Moisit-il encore dans un coin discret du fameux couvent, bien loin des regards et des désirs profanes? Mystère qu'il nous a été impossible de lever complètement. Une chose seulement est certaine : les inventaires les plus récents où sont décrits les manuscrits de Patmos, ne le mentionnent pas (1). Toutefois, s'il était établi que le codex en question eût quitté son île d'origine pour quelque marché d'Italie, on ne pourrait guère l'identifier, à moins qu'il n'ait péri, qu'avec l'un des deux *Barberini*, de préférence avec l'exemplaire qu'acheta, peu d'années après le retour du missionnaire jésuite, le savant Allatius (2).

La plupart des chroniques byzantines, écrites en style de cour et avec des prétentions de professeur, ont été sous une forme parfois élégante mais toujours plus simple, accommodée au goût du public. L'ouvrage de Pachymère dont le glossaire est passablement chargé de mots rares, difficiles à entendre, et même de néologismes nés d'une fantaisie de rhéteur, avait peut-être plus qu'aucun autre besoin qu'on l'interprétât. C'est à la préoccupation d'expliquer aux esprits curieux un texte intéressant mais obscur que sont dues les deux paraphrases anciennes transmises, l'une par le *Vatican. Gr.* 1775 (en entier) et l'*Urbin. Gr.* 110 (un seul feuillet) et l'autre, en un très court fragment, par l'*Urbin. Gr.* 80. Quelque importance que puisse avoir pour l'histoire du texte cette double tentative d'adaptation, nous croyons bien faire en ne nous occupant ici et dans notre future édition, que de l'original, tout en réservant, en appendice, à ses dérivés une étude qui s'impose.

mon attribuée au *basileus* Matthieu Cantacuzène ; ce qui nous reporte pour le moins, à quelque vingt ans en arrière.

(1) J. Sakkelion, *Πατμιακὴ βιβλιοθήκη*, Athènes, 1890 ; D. Kallimachos, *Πατμιακῆς βιβλιοθήκης συμπλήρωμα* dans *Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος*, t. X et XI, 1912, 1913.

(2) Voir plus bas, p. 154, les raisons de cette assertion.

1. *Monacensis Gr.* 442 (1).

C'est un fort manuscrit de mm. 280 × 190, qui se compose de 356 feuillets écrits et compte de 26 à 31 lignes à la page.

L'écriture de la plus grande partie est belle et régulière ; les abréviations, assez fréquentes, se font par suspension, v. g. *αὐτ* pour *αὐτ(οῦ)*, *αὐτ(ῶν)* et autres désinences casuelles ; quelquefois cependant le scribe fait usage des signes tachygraphiques. L'encre des textes est dissoute en plus d'un endroit. D'ailleurs le codex semble avoir très tôt souffert de l'action ruineuse des intempéries et de la négligence de ses premiers détenteurs. En effet, des cahiers entiers portent des traces anciennes d'humidité et de moisissure. Celles-ci remontent, sans doute, au temps où le volume, n'étant pas encore relié, était communiqué aux lecteurs par cahiers séparés. C'est ainsi que les feuillets détériorés figurent surtout au début et à la fin des divers quaternions ; c'est ainsi également qu'au moment de les coudre ensemble un propriétaire peu soigneux a pu en intervertir l'ordre. On lit, en effet, au bas de nombreuses pages, des avis de ce genre : *ἐνταῦθα λείπεται φύλλον, εὑρήσεις δὲ ὄπισθεν*, ou de manière plus précise : *τόδε τὸ φύλλον ἐν τῇ ἐννάτῃ συγγραφῇ ἐστι μετὰ τὸ πρῶτον*. Les erreurs, ainsi signalées par un lecteur attentif, furent corrigées dans la suite ; cependant, quelle qu'ait été la vigilance de cet ancien possesseur et le zèle appliqué des relieurs bavarois de la Renaissance, le classement des feuillets n'est pas encore parfait. En effet, l'ordre actuel est le suivant : I-XIII, 1-7

(1) Ce manuscrit a été minutieusement examiné et décrit par A. Heisenberg dans un mémoire présenté à l'Académie des Sciences de Bavière. Cf. A. HEISENBERG, *Aus der Geschichte und Literatur der Palaiologenzeit* (Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-philologische und historische Klasse, Jahrgang, 1920, 10 Abhandlung). Des travaux comme celui-ci sont des modèles et j'y renvoie le lecteur soucieux du dernier détail. Toutefois, ayant eu, au cours d'un récent séjour à Munich, l'occasion d'examiner de près le manuscrit, dont je possède d'ailleurs d'excellentes photographies dues à l'obligeante entremise du Dr. Fr. Dölger, je me permets d'y apporter certaines précisions.

XIV-XXI, 8-356 et XXII-XXVIII. Or, on devrait, pour tout remettre en place établir cette suite : 1-XX, 1-7, XXI, 8-50, 52-82, 51, 83, 84, 86, 85, 88, 87, 89-356, enfin les feuillets de garde XXII-XXVIII.

Il s'en faudrait toutefois que, le manuscrit ainsi remanié, le texte soit complet. Les passages suivants manquent :

l. I, c. 11, 12 : *τῆς πόλεως τοῖς σιδήροις — πολλάκις ἢ τοῦ πλησίον* c.-à-d. Bonn I, 30^{2}-32^{19}.

l. II, c. 15 : *μόνην κωφὴν καὶ καταφρόνησιν — οὐδὲν πλέον ὑπῆρξε*, c.-à-d. Bonn I, 113^{11}-116^{9}.

l. IX, c. 24 : *ἐκ]κλησίας κανόσι — καὶ αὐτοκράτορος* (= f. 256), c.-à-d. Bonn II, 252^{4}-255^{13}.

l. XI, c. 28-30 : *γὰρ πλεῖστα τῶν — βασιλεὺς πέμπων* (ff. 318, 319), c.-à-d. Bonn II, 447^{2}-452^{7}.

l. XII, c. 33-35 : *τυχόντες ἐκ παρόδου— τῶν ἐφεξῆς*. (ff 353 et 354), c.-à-d. Bonn II, 556^{15}-561^{12}.

l. XIII, c. 1-15 : *ταχίστην ἰέναι — μὴ φωραθείη* (environ 10 feuillets après le 352^{e}) c.-à-d. Bonn II, 564^{9}-591^{12}.

Le feuillet 356, qui est le dernier du texte, finit sur ces mots : *καὶ τῆς πόλεως ξυνέπιπτε* ; il manque donc ici encore un certain nombre de chapitres, soit la fin du 15^{e} et les vingt derniers en entier, c'est-à-dire Bonn II, 593^{16}-652^{19}.

Les parties de l'ouvrage, actuellement conservées dans le manuscrit, se répartissent de la façon suivante : f. 1^{r}-5^{v} tables des titres des cinq premiers chapitres ; ff.XXI et 8-173^{r}, texte des six premiers livres consacrés au règne de Michel VIII ; ff. 176^{r}-356^{r}, texte des 7 derniers livres décrivant les 25 premières années d'Andronic II. Il faut en outre relever, aux deux extrémités du volume, deux pièces adventices : au f. 7^{r}, une importante liste (1) des offices ecclésiastiques (inc. *Ἑξάς α'. Ὁ μέγας οἰκονόμος* — desin. : *ἐκ τῶν ἱερωμένων ἀνδρῶν*) ; et aux ff. 353^{r}-354^{v} un prostagma impérial identifié, publié

(1) M. Heisenberg a, le premier, remarqué que cette liste différait notablement de celles que nous ont fait connaître Gretser et Goar.

et abondamment commenté par A. Heisenberg (inc. : *παρὰ τῆς ἄνωθεν δεξιᾶς* — desin. : *πάντα διατελοίης πληρῶν* suivi de la signature) (1). Le manuscrit est illustré de quatre portraits souvent édités (2) : ce sont ceux de l'auteur Pachymère (f. 6v) et des empereurs Théodore II Lascaris (f.7v), de Michel VIII Paléologue (f. 174r) et du fils de celui-ci, Andronic II (f. 175r). Ont été laissés en blanc le f. 6r.qui ne porte qu'une ligne d'écriture tardive (*ἔχων κατανοῦν* (*sic*) *τοῦ Κρητοῦ παρ.....*) dont le début a été répété deux fois à titre d'exercice, les ff. 174v et 175v et tous les feuillets signés à l'aide de chiffres romains, à l'exception du XXIe où débute le texte de l'Histoire.

L'étude des diverses écritures convainc facilement que le travail de copie a été assumé par plusieurs,vraisemblablement dans un monastère. Rien ne pourrait donner une idée plus exacte que le tableau suivant de la variété des mains qui ont transcrit le manuscrit. Dans la première partie (f. 8-173r), je relève une main moderne et quatre anciennes. Voici un classement, assez différent de celui de Heisenberg (3), dressé d'après des notes prises sur le manuscrit lui-même et contrôlé sur les photographies dont je dispose.

Main moderne : feuillet XXI seulement. Heisenberg (p. 4) conjecture que ce début de l'Histoire de Pachymère a été copié à la demande d'Antoine Éparque sur le *Monacensis* grec 404. Nous croyons pourvoir confirmer cette hypothèse. D'une part, en effet, au revers du folio, tout en bas, ces mots *εἰς τόδε ξυμ-* par lesquels le texte continue sur le feuillet suivant seraient de la main du fameux corfiote ; d'autre part, le texte du codex de Munich est absolument identique à celui du manuscrit de Saint Marc ; il en reproduit non seulement les

(1) A. Heisenberg, *op. cit.*, p. 37 seq.

(2) Le premier à les publier fut H. Wolf qui, les ayant fait graver sur bois, les inséra dans la préface de son édition de l'*Histoire byzantine* de Grégoras, parue à Bâle en 1562. Les portraits des trois empereurs seulement ont été reproduits, d'après le procédé photographique,par Heisenberg en appendice au travail déjà cité ; planches I-III. Toutefois les couleurs de l'original n'ont pas été rendues.

(3) *Ibid*,., p. 9.

variantes, mais des variantes ou fautes caractéristiques qu'ils sont seuls à avoir, v. g. *Νικαιάθι* (Bonn, II, 11[1]), *κυκλικοῖς* (Bonn I, 12[6]) pour *κυκλικαῖς*, *ἀφανίσειε καὶ καταμ. ἐ ξ ί ν τ η ν α* (Bonn, I, 12) (1).

Première main ancienne qui a copié la plus grande partie, à savoir : ff. 1-5 ; 6[v]-9 ; 11[v] (5 premières lignes)-14[v] ; 16[v]-23 ; 25-31, 33[r]-34[r] ; 35[r] ; 38[r] (la première moitié) ; 41[r]-43[v] ; 44[v] ; 46[v]-49[r] (3 premières lignes) ; 50[r]-57[v] ; 58[r] (les 10 premières lignes exceptées)-60[v] ; 61[v]-62[r] ; 63[r] (les 6 dernières lignes)-64[v] ; 65[v]-68[r] ; 69[v]-70[v] ; 71[v]-75[r] ; 76[v] (8 lignes ½ au milieu de la page) ; 78[v]-82[v] ; 83[v]-84[r] ; 86[r]-89[r] ; 90[r]-95[v] ; 96[v]-111[v] ; 112[r] (5 ½ dernières lignes) ; 114[r] (les trois premières lignes) ; 114[v]-118[r], 119[r] ; 123[v]-124 ; 126[r] ; 127[r]-131[r] ; 131[v] (le début et la fin) ; 132[r]-144[v] ; 145[v]-152[v] ; 153[v] ; 154[r] ; 155[v]-157[r] ; 158[r]-160[r] ; 161[r]-163[v] ; 164[v]-169[v] ; 170[v]-174[v].

Deuxième main ancienne : ff. 10[r]-11[r] ; 11[v] (les 5 premières lignes exceptées) ; 15[r]-16[r] ; 32 ; 45[r]-46[r].

Troisième main ancienne : ff. 24 ; 49[r] (sauf les 3 premières lignes) ; 49[v] ; 58[r] (les dix lignes) ; 65[r] ; 71[r] ; 83[r], 89[v] ; 131[v] (dix lignes au milieu de la page).

Quatrième main ancienne(2) ff. 34[v] ; 35[v]-37[v] ; 38[v] (deuxième moitié)-40[v] ; 44[r] ; 61[r] ; 62[v]-63[r] (sauf les 6 dernières lignes) ; 68[v]-69[r] ; 75[v] ; 76[v] (les 9 ½ lignes du début et les 11 dernières) ;

(1) Il y a grande probabilité que les trois manuscrits suivants : *Monacensis Gr.* 442, *Marcian. Gr.* 404 et *Escurial. Gr.* Ω I 10 se soient trouvés, un temps fut, dans la même main. En effet, l'exemplaire de l'Escurial est sûrement une copie du codex vénitien. Or, il a certainement été collationné sur un autre manuscrit et porte à la fin un texte absent du *Marcianus* et dans un état tel que seul nous le conserve le *Monacensis*, cf. *infra*, p. 187-188.

(2) Je n'oserais toutefois absolument garantir que tous les feuillets relevés à la suite aient été copiés par la même main. Les caractères d'écriture se ressemblent fort, mais pourraient avoir été tracés par l'un ou l'autre des scribes précédents qui se serait relâché de sa première application.

77r-78v ; 84v-85v ; 96r ; 112r (22 premières lignes) ; 114r (les 3 ½ premières lignes exceptées) ; 118v ; 122v ; 123r ; 125r ; 126v ; 145r ; 153r ; 154v ; 157v ; 160v ; 164r ; 170r.

Dans la seconde partie du volume (ff. 176-356), les écritures sont plus uniformes. Une première main a transcrit les feuillets 176r-191v ; une seconde, qui ressemble, à s'y méprendre, à celle du *Barberinus Gr.* 203, a copié les feuillets 283-352 et 355r-356v ; on doit enfin à une troisième les ff. 192r-282v et peut-être les ff. 353 et 354.

Autre particularité graphique : les titres sont souvent d'une autre écriture que celle du texte et ont dû être ajoutés après coup en marge par l'un ou l'autre des copistes associés pour le même travail. On peut en déduire que les titres ne se trouvaient pas à cette place dans le manuscrit original, mais en tête de l'ouvrage sur un seul cahier qui ne pouvait de ce chef être simultanément à la disposition de tout le monde.

L'histoire moderne de ce codex nous est assez bien connue ; c'est lui qu'en 1544 (1) Antoine Éparque vendit par intermédiaire à la bibliothèque d'Augsbourg. Venait-il de la bibliothèque particulière que le Grec exilé emporta à Venise de Corfou sa patrie? Il ne semble pas, car les divers catalogues connus de ce premier fonds ne le mentionnent pas (2). Il est, croyons-nous, fort probable que le lot vendu à l'allemand, dont notre manuscrit faisait partie, fut constitué de pièces achetées au hasard du marché local, à moins que la mission dont François Ier (3) avait chargé le rusé corfiote ait été remplie.

(1) Cette date est donnée par Heisenberg, *op. cit.*, p. 3 qui cite O. Hartig, *Die Gründung der Münchener Hofbibliothek*, Abhandl. der K. Bayer. Akad. d. Wiss., Philos.-philol. und hist. Klasse, XXVII 3 (München, 1917), p. 246. Mais tous les autres auteurs donnent 1545.

(2) Fabricius-Harles, *Bibliotheca Graeca*, XI, 567 sq. : *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, XIII, 1893, pp. 361-364 ; *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LIII, 1892, pp. 95-110.

(3) Sur l'existence de cette mission voir L. Dorez, *Antoine Eparque* dans *Mélanges d'archéol. et d'hist.*, *loc. cit.*, p. 284. Il est bien probable qu'Antoine Éparque se soit rendu à cette époque dans le Levant ; autrement, si l'on admettait que notre voyageur ne revit l'Orient qu'après 1545, il serait impossible qu'avant sa mort survenue

En ce cas, Éparque, bibliophile averti, tout en recherchant pour la bibliothèque de Fontainebleau manuscrits et livres rares, n'aurait pas omis de travailler pour lui, réservant naturellement les meilleures prises au plus offrant. Ce petit jeu intéressé, qui s'est renouvelé à tous les siècles, est trop naturel et d'un trop grand profit pour que l'envoyé du roi, tout en remplissant la malle officielle, n'ait pas constitué des lots particuliers que s'arracheraient à de lucratives enchères les seigneurs italiens. En ce cas, notre manuscrit proviendrait du Mont Athos ou plutôt de Constantinople, où le voyageur patenté opéra surtout.

Quoi qu'il en soit, notre manuscrit était sûrement à Augsbourg en 1562. H. Wolf déclare, cette année même, dans la lettre-préface de son édition de Grégoras, l'y avoir consulté (1). Dans la suite Hoeschel et Crusius l'eurent également entre les mains, ainsi que nous l'avons déjà indiqué. En 1806, il fut transféré à Munich où il se trouve aujourd'hui.

Les premières origines de ce beau codex nous sont inconnues ; nous pouvons toutefois établir avec une précision assez rare en paléographie, pour des manuscrits non datés, l'époque à laquelle il a été copié. Une glose marginale, apposée au feuillet 101v, contient, en effet, ce précieux renseignement dont nous tenons à respecter l'orthographe fantaisiste (2) :

Μαρθαν λεγη την του περηκλητου μεγαλου δομεστικου κυρου Νηκυφωρου του Ταρχανειωτου γυνεκαν, αδελφην δαι του βασιλεος, προμαμην δαι του κραταιου και αγιου ημων αὐθεντου καὶ βασιλεος του Καντακουζηνου κυρου Ιωάνου ·

Le scoliaste, à qui on doit d'autres notes de même intérêt, écrivait donc sous l'empereur Jean Cantacuzène, par conséquent entre 1341 et 1355. Ainsi le manuscrit ne peut être postérieur à cette dernière date. Il ne doit pas lui être, croyons-

bientôt il s'y soit rendu quatre fois, comme l'affirme son fils Michel soit au cardinal Sirleto, soit au P. Possevino.

(1) Voir le texte dans MIGNE, P. G. t. CXLVIII, col. 98B.

(2) On peut lire le passage corrigé d'après l'orthographe classique et accentué dans HEISENBERG, *op. cit.*, p. 11.

nous, de beaucoup antérieur, car l'original, sur lequel il a été copié, était déjà en fort mauvais état.

Le *Monacensis* est, de ce chef, la plus ancienne copie qu nous soit conservée de la Chronique de Pachymère ; il s'en faut de beaucoup que ce soit la meilleure.

En décrivant le manuscrit, nous en avons signalé les plus grosses lacunes. Nous devons ajouter ici que les deux derniers livres (XII^e^ et XIII^e^) sont très mal conservés. En effet, à chaque instant, le lecteur se heurte à de courts espaces laissés en blanc ; l'original devant en maints endroits être illisible, le copiste a signalé de cette manière les vides sans les remplir. D'autre part, on relève dans tout le codex, en plus grand nombre qu'ailleurs, des omissions, des interversions, des simplifications d'orthographe (v. g. *ἀγενέσι, ἀττάλειν...*) des redoublements de liquides (v. g. *Χαρτουλλάριον, ἀντιλλέγειν...*). L'orthographe phonétique dépare chaque page par ses méprises d'itacisme, v. g. ε permute avec η (*κατεγγυημένη*) ; on trouve η pour ει (*ἠθισμένην*) εἰ tantôt pour οἱ surtout dans l'accord des temps (*μένει* pour *μένοι*), tantôt pour ἦ (*εἰ περιφανὴς μνήμη*) ἦ pour οι (*τολμῆεν*) ou inversement οι pour η (*προσοίσεσθαι*) etc. etc...

Quoi qu'il en soit des caprices de l'orthographe, le travail de transcription a été soigné. Le titre de chaque livre est encadré dans une vignette coloriée, développée en bandeau, dont les extrémités pendantes forment un *Π*, à la barre horizontale très allongée ; l'initiale de chaque livre et généralement la première lettre de chaque chapitre sont miniaturées (1).

(1) Au sommet du f. 1^r^, précédant la vignette, figure une croix suivie d'un *X* grossièrement tracé. Ce n'est là évidemment qu'un exercice d'écriture comme il en abonde dans les manuscrits grecs Un lecteur, d'une main un peu lourde, a essayé de reproduire le début du titre qui se trouve immédiatement au-dessous et qui débute précisément par + *Χρονικον*. HEISENBERG (*op. cit.*, p. 7) affirme voir dans le même champ un signe cruciforme cantonné des sigles ordinaires *IC XC NK*. Ceci serait normal, car c'est ainsi que débutent les copies du *Monacensis*. J'avoue cependant n'avoir rien aperçu de tel sur le manuscrit lui-même et ne rien voir sur la photographie que j'en possède.

2. — *Barberini Gr.* 198 *et* 199 (*Anc. II*, 19 *et* 20).

Les textes de ces deux manuscrits, aujourd'hui disjoints, étaient primitivement réunis en un seul volume. C'est, en effet,à la suite que nous les retrouverons dans un codex dérivé de celui-ci. Il dut même en être longtemps ainsi, car la pagination du *Barberinus* 199 continue, en chiffres arabes, celle du manuscrit précédent et porte au recto de son premier feuillet ancien l'indice 249.

Ces deux codices ont un même format 285 mm. × 210 mm., et comptent en moyenne de 30 à 35 lignes à la page. Quoique de même époque, ils sont de deux mains différentes et ont subi un sort inégal.

Voici la description du *Barber.* 198.

Au dos de la reliure, sur une étiquette collée : *Pachymer. Historia* Vol. I, et, au dessous, la cote moderne *Barb. Gr.* 198. A l'intérieur de la couverture, ces autres indications : *Num. ant*co 496 et, plus bas, *Legato nel* 1827. Enfin,la cote ancienne, II, 29.

Suivent deux feuillets de garde non numérotés, puis trois feuillets également non numérotés, sur lesquels Allatius a relevé avec quelques lacunes (v. g. les chapitres β et $\iota\gamma$ du livre I sont indiqués, mais le titre a été omis ; il en est de même des chapitres 32 du livre I, 36 du livre II, 28 du livre III, 32 du livre IV, 31 du livre V, 36 du livre VI) la table des matières des six premiers livres. Particularité saillante de ces tables : tous les titres d'un même livre sont portés sur une seule et même page sans d'autre signe de séparation que le changement de numérotation. La mention $\beta\acute{\iota}\beta\lambda o\varsigma\ \alpha'$, β', γ'.., qui se retrouve ailleurs, manque ici. Un nouveau feuillet non numéroté et sans texte vient après l'index et précède six feuillets paginés au recto seulement α'-$\iota\alpha'$, sur lesquels se lit le début de l'ouvrage jusqu'à ces mots : $\pi\rho o\sigma\pi o\iota\varepsilon\tilde{\iota}\sigma\theta\alpha\iota\ \ddot{o}\pi\varepsilon\rho\ \kappa\alpha\grave{\iota}$ = éd. Bonn I, 11-29, 9. Cette partie est une addition récente de la main de quelque scribe de l'école d'Allatius, ou peut-être de Poussines lui-même. Il y a, à la suite, 248 pages de texte ancien, numérotées au recto seulement ; le dernier chiffre est donc 247. Il faut toutefois excepter la page 119 et son verso dont l'écriture est moderne. En fin du volume, le texte des pages 247 et 248, pourtant bien lisible, a été, on ne saisit pas

bien pourquoi, recopié sur deux feuillets numérotés au recto seulement 247 et 249 ; pour finir, un seul feuillet de garde.

Il faut sans doute attribuer à l'humidité et à la moisissure la perte des premiers feuillets, car les quinze premières pages du manuscrit actuel, roussies et humides, sont en assez piteux état. L'écriture pâlie au point de n'être plus lisible a dû être repassée de-ci de-là. Les caractères sont beaux et réguliers. Malgré cela, le copiste a passablement manqué de goût dans la disposition de ses paragraphes. En effet, les textes sont transcrits d'affilée, sans séparation d'aucune sorte. Sauf au début du volume, il n'y a nulle part de lettre miniaturée, et même d'initiale. Un livre est-il terminé ? le scribe se contente de laisser un vide plus ou moins grand sans indication. Un lecteur moderne y a inséré d'après le *Barber.* 203 les titres manquants, v.g *συγγραφικῶν ἱστοριῶν ἕκτη.* Un autre a consigné en marge d'un crayon un peu lourd, d'après le même codex, les divisions en chapitres sous cette forme : *κεφ. α'*, *β'*..., mais s'est abstenu de transcrire les titres correspondants. Un trait vertical, également au crayon, marque à l'intérieur du texte le départ de chaque chapitre. Le texte a été entièrement collationné tant par Allatius que par d'autres lettrés de son entourage, De Camillis, Bosio ou Buccard. Enfin les vingt premières pages portent des gloses interlinéaires destinées à traduire en langage plus clair certains termes obscurs propres à Pachymère. En outre, plusieurs feuillets de papier assez inconsistant, en partie moisis, en partie déchirés, ont été consolidés au moyen de papier moderne collé le long des marges intérieures et extérieures. Quand il en a été besoin, on y a relevé le texte emporté ou recouvert.

Le *Barberinus* 199 offre les particularités suivantes.

Au dos de la reliure, disposée comme sur le manuscrit précédemment décrit, cette indication : *Barb. Gr.* 199. Au revers de la couverture, à l'intérieur, on trouve ces mentions : *Num. ant.* 497. Legato nel 1827, et la cote ancienne II, 20.

Il y a, au début, deux feuillets de garde. Puis viennent 175 feuillets originaux, numérotés 1-155 et 158-175. Le feuillet 155, coupé à sa partie supérieure n'a que quatre lignes d'écriture au recto et rien au verso. La partie intermédiaire, f. 156r-

157v, est moderne et porte deux écritures ; l'une est celle d'Allatius ; l'autre doit appartenir à l'un de ses élèves.Ce supplément transcrit du *Barberinus* 204 (Inc. *γλίχεσθαι παρεσκεύαζεν* — desin. *ἀλλὰ περιφανῶς*) correspond à Bonn II, 577, 17 - 579, 6. En outre, ce codex est également incomplet de la fin ; la copie ancienne finit aux mots : *οὐχ ὅτι ἀπορεῖ ἡ ἐκκλησία* (= ed.Bonn,II, 650). Le peu qui manque a été suppléé sur les feuillets 177r-179v. Allatius a ajouté de sa main, en guise d'appendice, sur les ff. 180r-181r des extraits parallèles tirés de la paraphrase ancienne (vat. gr. 1775). Il avertit le lecteur par cet avis inscrit au début : *Ex cod. Lolliano, quamvis illud sit alterius ἐκδόσεως*. A la fin, une seule feuille de garde.

L'écriture est calligraphique et d'un tracé très net. Les titres des chapitres ont été relevés à l'encre rouge, ordinairement dans la marge inférieure,parfois dans la marge latérale de gauche. Un chiffre d'ordre, tracé au-dessus, marque la division que rien n'annonce dans le texte. Mais le manuscrit ayant beaucoup souffert de l'humidité, particulièrement depuis le quarante et unième feuillet,beaucoup de ces titres ont disparu. Là où ils ne réapparaissent pas, un lecteur a, comme dans le volume précédent,inséré en marge,également au crayon et d'une écriture grossière, les indications nécessaires : *κεφ. α', β'*.... Les titres des divers livres sont également tracés à l'encre rouge et sont d'une belle venue.Au feuillet initial, le copiste a dessiné en outre, au dessus, une croix grecque cantonnée de la légende classique *IC-XC NIKA*. Le texte est également collationné, en son entier, par les mêmes érudits. Un lecteur, moins bien inspiré, a cru devoir corriger d'après la même source le titre du début : *συγγραφικῶν ἱστοριῶν ἑβδομή*. Il a biffé le dernier mot et l'a surchargé au crayon par *πρώτη*.

Les soixante seize premiers feuillets portent deux numérotations parallèles. La première série de chiffres débute à 249 et continue, avons-nous dit, la *pagination* du *Barber. Gr.* 198 ; elle cesse à l'indice 401. La seconde, allant de 1 à 181, figure, à travers tout le codex, à chaque recto. Comme dans tout manuscrit soigné de belle époque, chaque quaternion du présent codex était, à l'origine, signé à l'encre rouge et portait sur la marge inférieure, au verso du dernier feuillet, un numéro d'ordre. Les ciseaux du relieur ont emporté la plupart de ces

précieuses indications. Je n'y ai relevé que les chiffres suivants. f. 24 (p. 307) = κα' ; f. 33 (p. 325) = κβ' ; f. 41 (p. 341) = κγ' ; f. 49 (p. 347) = κδ' ; f. 57 (p. 363) = κε' ; f. 65 (p. 379) = κς' ; f. 73 (p. 395) = κζ'. Cette succession de chiffres, dont la progression arithmétique à raison de 8 est régulière,nous permet de reconstituer la partie antérieure du volume primitif.

Il y a d'abord là une confirmation irrécusable que cette partie de la Chronique faisait corps avec la précédente dans un volume unique ; la présence de l'indice κα' au bas d'un feuillet 24 est, en effet, de tout point inexplicable. Elle suppose, au contraire, si le copiste a compté les quaternions précédents avec la même attention que ceux qui suivent, que nous sommes au 166e (21 × 8) feuillet d'un même manuscrit. Et, le texte directement apparenté à celui-ci, quoique d'une main différente, ne peut être que celui du *Barber. Gr.* 198. Celui-ci devait donc couvrir 142 (166-24) feuillets et compter 18 quaternions (142 : 8 ou 21—3). Or, comme il ne nous reste de la première partie que 124 (= 248 pages) feuillets originaux, il faut donc en déduire que 18 feuillets (142-124) ou deux quaternions se sont perdus tout au début. Sur ceux-ci devaient figurer outre le texte (Bonn, I, 11 - 29, 9) aujourd'hui manquant, les tables détaillées des divers titres de chapitres.

L'histoire de ce manuscrit, antérieurement au XVIIe siècle ne nous est pas connue d'une manière certaine. Nous avons cependant insinué plus haut qu'il a bien pu faire primitivement partie de la bibliothèque monastique de Saint-Jean à Patmos. En voici la raison.

L'inventaire publié par le cardinal Mai attribue à un même Georges de Constantinople « *les actes des empereurs Paléologues jusqu'au basileus Jean Paléologue* » (1), c'est-à-dire l'objet précis des treize livres historiques de Pachymère, joints aux onze premiers de son émule Grégoras (2). Or, cet ensemble

(1) A. Mai, *loc. cit.* : *Συγγραφικαὶ ἱστορίαι Γεωργίου τινός, Κωνσταντινοπολίτου μὲν τὸ γένος , ἀνατραφέντος δὲ ἐν Νικαίᾳ · ἱστοροῦνται δὲ αἱ πράξεις τῶν Παλαιολόγων βασιλέων, ἄχρι Ἰωάννου τοῦ Παλαιολόγου καὶ βασιλέως.*

(2) On sait que Nicéphore Grégoras édita d'abord à part les onze

existe encore aujourd'hui réuni dans un même manuscrit, le *parisinus* 1723. N'est-ce pas lui que décrit l'auteur du catalogue, qui, distrait ou mal informé, croyant qu'il n'y avait dans ce gros volume qu'un seul ouvrage, aura lu le titre du début et les derniers feuillets, puis aura mis sous le nom d'un seul ce qui était l'œuvre de plusieurs ? Rien, en effet, n'oblige à croire que le descripteur, s'étant trompé sur l'auteur vrai de tout le manuscrit, se soit mépris sur son contenu. Le *Parisinus*, en ce cas, pourrait donc fort bien provenir de Patmos. Toutefois, comme l'inventaire en question paraît être plutôt de la fin du XIVe siècle, ce manuscrit, daté de 1443, n'aurait pu y être porté. C'est donc du prototype de celui-ci, composé des mêmes éléments, qu'il y serait de préférence question, c'est-à-dire. comme nous l'établirons plus bas, de nos deux *Barberini* (1),

Mais, ce n'est là qu'une pure vraisemblance. Nous n'avons malheureusement pour juger de son antiquité que les caractère paléographiques. Ceux-ci-sont certainement du XIVe siècle, peut-être même de la première moitié. Le fait que le *Monac. Gr.* 442, précédemment décrit et daté sûrement de 1341-1355, est si étroitement apparenté à ce codex que tous deux dérivent du même prototype, confirme l'impression laissée par l'écriture. Le texte, qui a les mêmes grosses lacunes que l'exemplaire cité, est toutefois d'une orthographe plus correcte et paraît, en bien des endroits, avoir été plus attentivement transcrit.

Le plus ancien propriétaire de ce codex que nous connaissions est le célèbre Allatius. Il en parle dans la notice de son *De Georgiis* consacrée à l'Histoire de G. Pachymère. « Est apud me, écrit-il non sans quelque exagération, *integra* et

premiers livres de son *Histoire Byzantine*. Cf. R. GUILLAND, *Essai sur Nicéphore Grégoras*, Paris, 1926, p. 241.

(1) L'hypothèse, que nous émettons ici, serait peut-être confirmée par l'examen des manuscrits contenant cette première partie de l'œuvre de Grégoras. Les mêmes mains qui ont transcrit la matière de nos deux codices, doivent sans doute avoir copié les onze livres qui dans le volume primitif, lui étaient adjoints. L'enquête serait assez facile à mener sur place, car elle ne devrait porter que sur les rares manuscrits survivants du XIVe siècle.

optimae notae » (1). Comme il était homme de fortune, il dut sans doute l'acquérir dans sa patrie, Chio, au cours d'un bref séjour qu'il y fit vers 1615. Ce n'est toutefois là qu'une hypothèse. Il est également difficile de déterminer la manière dont le codex passa dans la bibliothèque du cardinal Barberini. En effet, une clause du testament d'Allatius, rédigé le 28 février 1668, dit expressément, sans restriction apparente : *Li manuscritti di Giorgio Pachimera vole che si conseguino e mettino nella libreria Vaticana* (2). Il faut croire qu'au dernier moment la volonté du testateur changea et qu'elle engloba le précieux manuscrit dans le lot fait au cardinal François Barberini. C'est du moins ce qu'on peut déduire d'une phrase du codicille ajouté par le propriétaire le jour même de sa mort(3).

3. *Barberini Gr.* 203 *et* 204 (anc. II, 24 et 25).

Nous réunissons ici aussi ces deux codices quoiqu'ils soient composés de deux parties bien disparates. Il faut, en effet, mettre d'une part tout le *Barber.* 203 et les feuillets 136^{r}-166^{v} du suivant, et, d'autre part, réunir les feuillets 1-135^{v} et 167^{r}-180^{v} du même. Ces deux groupes, dérivant de deux traditions nettement divergentes, ont d'abord existé isolément, et ce n'est qu'à une époque tardive que leurs parties ont été fondues. En effet, au verso du f. 2 du *Barber.* 203, se trouve cette note : *Georgij Pachymerae Historiarum libri* 1. 2. 3. 4. 5. 6. 12 *et* 13 *imperfectus.* La matière des six premiers livres compose le manuscrit ; les deux derniers annoncés en sont aujourd'hui absents. On les lit dans le *Barb.* 204 sous la foliotation indiquée L'écriture ici et là est absolument la même ; nous y avons le

(1) J. A. Fabricius, *Bibliotheca Graeca* [1], t. X, p. 711 = P.G., t. 143, col. 413-14.

(2) E. Legrand, *Bibliothèque hellénique du XVII*[e] *siècle*, t. III, p 449.

(3) E. Legrand, *op. cit.*, t. III, p. 456-57 : *All' eminentissimo signor cardinal Francesco Barberini, oltre di quello gl' ha lasciato nel sudetto suo testamento, gli lascia anco tutti li manoscritti...* » Toutefois la fin de la phrase porte à penser qu'il s'agit plutôt des manuscrits d'Allatius lui-même.

douzième livre en entier et une partie seulement du treizième. Enfin, le feuillet 167[r] porte en surcharge une numérotation aujourd'hui barrée mais très distincte : 135. Or, c'est précisément au 135[e] feuillet que finit la première partie du codex, de même main et de même rédaction. Il appartiendra au paléographe qui actuellement décrit le fonds Barberini de dire à quelle initiative est due la constitution de ces deux volumes de contenu homogène, mais de source disparate. Pour nous, nous allons les décrire séparément.

Le *Barber.Gr.* 203 est un manuscrit de fort papier mesurant 290 mm. × 203 mm. Les dimensions du texte sont 215 mm. × 151mm. Le nombre de lignes à la page oscille entre 30 et 35 ; toutefois, entre les feuillets 94 et 114, il tombe à 27 en moyenne.

Au début, il y a deux feuillets de garde non numérotés. Au verso du second feuillet, ce chiffre barré : 1506, millésime ou numéro d'ordre, on ne sait ; au-dessous, la légende latine déjà relevée plus haut, indiquant le contenu du codex ; enfin, plus bas, les indices 163 biffé, 154 et II,24 ; sans nul doute des cotes anciennes. Dans la marge inférieure du f. 1[r], on lit cet ex-libris : *Ex bibliotheca Francisci cardinalis Barberini.* Le manuscrit se compose de 139 feuillets numérotés dont 132 seuls sont écrits ; le f. 139 est collé sur la reliure. Le f. 133[r] ne porte qu'un monogramme, deux fois répété qui doit se lire : *Ἑρμόδωρος*, C'est le prénom d'un ancien propriétaire qui signe au verso en toutes lettres, en un grec d'ailleurs fort douteux dont je respecte les fantaisies : *αὐτη ἡ βήβλος ἐστὶ ἐμοῦ Ἑρμοδόρου Ῥεγγίου.* En haut, au coin du même feuillet, à moitié emportée par les ciseaux du relieur cette redite : [*Ἑρμοδώ*]*ρου Ρεκγίου* et un peu plus bas : *αὐτ.* par où commence la formule précédente. La personne qui se répète ainsi avec tant d'insistance est à n'en pas douter celle du jésuite Hermodorus Rhegius, ou Reggio, né à Zante mais originaire de Chio, donc presque un compatriote d'Allatius. Ce religieux entendait sans doute mieux le grec qu'il ne l'écrivait, car il composa en cette langue un Recueil de proverbes

vulgaires (1) qu'un confrère français, missionnaire en Orient de 1650 à 1660, le P. A. Parvilliers, copia et envoya à Ducange pour son Glossaire, puis à Huet, conseiller du roi à Caen (2). On suppose aisément, sans qu'on en puisse déterminer la circonstance précise, comment le précieux manuscrit passa des mains du jésuite grec dans celles du cardinal Maffeo Barberini, protecteur du collège Saint-Athanase et grand bienfaiteur de la Compagnie, bientôt Pape sous le nom d'Urbain VIII.

L'histoire ancienne du manuscrit est inconnue. Toutefois, vu les caractères de l'écriture, il est sûrement du XIVe siècle. Il serait même, s'il fallait en croire Poussines *vetustatis auctoris Pachymeri aequalis* (3). Mais ceci est malheureusement d'une exagération certaine. On lit, en effet, au f. 74r cette note marginale, en partie détruite par le relieur.

Ὡς ἀληθῶς εἴρηκας [δέσ-]
ποτά μου ἄγιε · [τῇ]
γὰρ τῶν Περσῶν ἐπ[ιθέσει ou *δρομῇ]*
καὶ τῇ ἀμελείᾳ τῶ[ν κρα-]
5* *τούντων, συνελ[εῖν ἦν]*
τοῖς Πέρσαις καὶ ἡ [κατὰ]
τὸν Πόντον Ἡρά[κλεια]
ἐν μηνὶ Ἰουλίῳ δ', ἰν(δικτιῶνος) [ιγ']
τοῦ ,ζωξη' ἐτο[υς]

Or, les caractères d'écriture et la teinte de l'encre sont identiques ici et dans le texte. Poussines en convient d'ailleurs, non sans contredire sa déclaration précédente (4). Le manuscrit

(1) E. Legrand, *Bibliographie hellénique du XVIIe siècle*, t. II, 453.

(2) C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, Bibliographie, t. VI, Le nom du P. Hermodore Reggio est absent de ce catalogue, Il mériterait en tout cas une mention.

(3) Cf. Ed. Bonn, I, Praefatio, p. x.

(4) *Ibid.*, I, 748 : ... scriptum manu antiquissima et scripturae codicis, quantum iudicari aspectu potest, aequali... Mes suppléments de la ligne 5 diffèrent de ceux de Poussines, car à la ligne 7, si mes notes sont justes, le groupe *-κλεια ἑάλω*, relevé par l'éditeur, est absent du manuscrit.

est donc postérieur à la prise par les Turcs d'Héraclée du Pont c. à d. au 4 juillet 1360. La précision des détails, l'émotion qui perce sous le texte porte à croire que notre copiste fut contemporain de l'événement et était à même d'avoir à ce sujet des informations directes. Le travail de transcription a, pour cette raison, dû être fait à Constantinople même ou dans quelque monastère d'Asie Mineure ou de Thrace, plutôt qu'au Mont Athos (1).

Ce codex est d'une seule main. Toutefois l'encre des 89 premiers feuillets est d'une couleur sensiblement plus noire que par la suite. L'écriture est large et régulière, point du tout difficile à lire comme le soutient Poussines. Le copiste pratique surtout, sans excès cependant, l'abréviation par suspension, dite aussi profane : v. g. αὐτ pour αὐτοῦ, αὐτὸν, etc. Certaines parties du manuscrit ont beaucoup souffert ; ainsi, les feuillets 1 à 7 sont, dans leurs parties inférieures, dévorés par les mites ou détériorés par la moisissure. De même les feuillets 15-20 sont fortement roussis. La transcription témoigne d'un soin extrême.Les titres de livres sont en grandes capitales rouges.Une vignette, faite de feuillages entrelacés, les encadre partout. Les titres de chapitres sont également rouges mais en caractère cursifs ; ils sont placés ordinairement dans la marge inférieure. Lorsque à la même page il y en a deux ou trois, le scribe les transcrit dans les marges latérales et supérieurs. v. g. f. 22-24 et 50v. Un signe rouge ⁖, inséré dans le texte, marque la division et sert d'appel. Chaque initiale du livre est miniaturée ; en outre, pour une évidente raison d'esthétique, trois, souvent quatre lettres ont été de même traitées, en bordure du texte, à chaque tiers ou à chaque quart de page.Cette particularité se vérifie aussi dans le *Barber. Gr.* 204, mais seulement pour les cahiers (f. 136r-166v) issus de ce volume. Au f. 132v se voit le stemma des Paélologues assez mal édité (2).

(1) Un manuscrit provenant du monastère du Prodrome à Sozopolis, sur la mer Noire,fini d'écrire le 5 juillet 1360, note avec la même précision, mais sans commentaire, le même événement survenu la veille, de l'autre côté du Pont Euxin. Cf. *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII, 1910, p. 143.

(2) Cf. Bonn, I, 748.

Ici aussi le texte a été collationné par Allatius ou quelque érudit de son école sur le *Barber.* 198. Des gloses de toute nature, dues soit au copiste soit à de nombreux lecteurs, se lisent en marge.

Le manuscrit, dont tous les feuillets sont conservés, se compose de 18 quaternions signés deux fois dans la marge inférieure, à la première et à la dernière page de chaque cahier. La numérotation actuelle commence à β (f.10^{v} dernière page du second quaternion), continue à γ' (bas du feuillet 11^{r}) et se poursuit jusqu'à $\iota\zeta'$ qui se lit *f.*122^{r} et 129^{v} ; le dernier quaternion (130^{r}-139^{r}) n'est pas signé. Le texte est de très bonne qualité ; au point que de tous les manuscrits, c'est certainement le meilleur témoin pour les six premiers livres de la Chronique.

Malheureusement le *Barber. Gr.* 204 qui contient les sept derniers livres a des parties inégales. Nous avons déja dit que la composition en était factice. Les éléments dont il se compose appartiennent, en effet, à deux traditions et à deux mains différentes. Nous avons, d'une part :

1) f. 1-135^{v} qui finit sur ces mots : *ἴαχε, κατὰ ποίησιν,* l. XI c. 32 = P.G., t. 144, 497B.

2) f. 167^{r}-180^{v} qui se termine ainsi : *συνδιέφερεν οἷς* l. XIII. c. 24 (texte inédit)

et d'autre part.

f. 136^{r}-166^{v} ; l. XI, c.32 à l. XIII, c.4 = P.G, t.144, 497B-631.

Cette dernière partie, écrite par le copiste du *Barber. Gr.* 203, a la même qualité et toutes les particularités graphiques de ce manuscrit. Il est inutile de s'y arrêter.

Le reste du codex mesure 300 × 217 mm. pour le format et 212 × 134 mm. sur le texte. Les feuillets 1-3 contiennent la table de matière des sept livres ayant trait au règne d'Andronic Paléologue. Dès la première ligne, on s'aperçoit que la division des matières est tout autre que dans le volume précédent et dans les cahiers intercalaires dont nous venons de parler et qui terminent la série annoncée par le titre original pour les 12 et 13^{e} livres. Ici nous lisons : *Κεφάλαια τοῦ πρώτου λόγου τοῦ* [*δευτ*]*έρου βιβλίου τοῦ Παχυμέρους.* Un copiste ancien, si ce n'est l'auteur lui-même, a donc édité les

Histoires en deux volumes distincts suivant l'ordre systématique des matières : le premier composé de six livres décrivant le règne de Michel Paléologue, le second, comptant 17 livres et se rapportant à Andronic Paléologue. C'est l'ordre logique qu'a adopté Poussines, mais que ce manuscrit est seul à avoir. Il est difficile de parler, à ce propos, de seconde rédaction, car, cette manière de diviser mise à part, le texte est absolument identique à celui des autres témoins.

Le f. 3 est vide ; ensuite vient le texte réparti comme ci-dessus. A partir du f. 181, nous avons deux groupes de suppléments, dus à la main d'Allatius. Le premier, allant du feuillet 181 au feuillet 189, correspond à Bonn II, 631⁴-652 ; le second, comprend les ff. 198-207, dont il est difficile de donner l'équivalent dans l'imprimé, tellement les textes sont différents. Entre deux s'intercalent: 1°) le feuillet 190 qui est de la première main et porte en texte plus allongé l'équivalent de Bonn II, 566¹²-574¹⁰. — 2°) Les feuillets 191-197 qui sont vides. Six feuillets numérotés 207-212, également vides terminent le volume.

La plus grande partie du manuscrit (ff. 1-135, 90 et 166-180) a été écrit par un certain Macaire, moine selon toute vraisemblance, dont la signature, aux lettres enchevêtrées comme celle des évêques, s'étale sur le milieu des pages 90ᵛ et 91ʳ laissées blanches. On lit sans trop de peine : † *ὁ ἁμαρτωλὸς Μακάριος*. Malheureusement les copistes du nom de Macaire (¹) sont trop nombreux et notre légende trop réticente pour qu'il soit possible d'identifier le personnage. Le meilleur critère, pour fixer l'âge du manuscrit, reste donc les caractères paléographiques qui appartiennent en toute vraisemblance soit à la fin du XIVᵉ, soit au début du XVᵉ siècle.

L'écriture, courte et trapue, est assez bonne sans être élégante. Particularité intéressante : les *ν* finals de certains infinitifs ont été, ici et là, grattés par quelque lecteur moderne, mais un autre les a suppléés à l'encre rouge. Il y a également, à travers tout le volume, nombre de gloses marginales dues

(1) M. Vogel und V. Gardthausen, *Die griechischen Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, pp. 271-273.

soit au scribe lui-même, soit à des lecteurs de toute époque et de toute culture ; la plupart sont insignifiantes. Le copiste affecte des liaisons insolites, v. g. *ἐξαγορᾶς*, *προτριτῆς* etc., mais ne tombe, par contre, que rarement dans l'itacisme. Enfin tout comme les autres codices du même fonds Barberini, celui-ci a été collationné et les variantes ont été portées en marge par Allatius.

4° *Parisinus Gr.* 1723.

C'est un fort manuscrit de 471 feuillets, de 286 × 200 mm (format) et 202×136 mm. (texte), comprenant deux parties bien distinctes. La première (f. 1-309^{v}) nous donne la *Ῥωμαικὴ ἱστορία* de Pachymère ; la seconde (f. 313^{r}-465^{v}) conserve l'*Histoire Byzantine* de Nicéphore Grégoras. La première, la seule qui nous intéresse, sera ici décrite avec quelque détail.

Il y a, au début du volume, trois feuillets de garde non numérotés. Au recto du premier, signé *A*, on remarque diverses écritures. D'abord cette indication générale : *Γεωργίου τοῦ Παχυμέρη καὶ Γρηγορᾶ ἱστορίαι ῥωμαικαὶ ἤτοι τῶν Κωνσταντινοπολιτανῶν* ; au-dessous, sur une large bande de papier collée, la cote 2558, sous laquelle figurait le codex dans la bibliothèque du roi à Fontainebleau ; il y porta aussi ces numéros d'ordre DXXI et 557 ; puis, superposées, les deux indications suivantes ; f. 1. Georgii Pachymeris historia Romana libri tredecim ; f. 313. Nicephori Gregorae historie Romane libri undecim(1), Une autre main ajoute : codex chart.anno Christi 1443 scriptus. Suit la cote actuelle: 1723 ; enfin, plus bas a été collé le texte imprimé de l'*Inventaire sommaire* de M. Omont concernant ce manuscrit. Le recto du premier feuillet ainsi que le deuxième sont entièrement vides. Sur le recto du troisième figure la table des mois attiques usités par Pachymère et leurs équivalents latins ; le verso est resté blanc.

(1) Ces notices seraient dues au calligraphe crétois Constantin Palaeocappa. Cf. H. Omont, *Catalogues dès manuscrits grecs de Fontainebleau sous François Ier et Henri II*, p. 142, en note.

Au sommet du f. 1r une vignette, au-dessus de laquelle court cette légende écrite en rouge : *Τοῦ σοφωτάτου πρωτεκδίκου τῆς ἁγιωτάτης τοῦ Θεοῦ μεγάλης ἐκκλησίας καὶ δικαιοφύλακος τοῦ εὐαγοῦς βασιλικοῦ κλήρου διακόνου,κῦρ Γεωργίου τοῦ Παχυμέρη, ῥωμαικῆς ἱστορίας λόγος α'.*

Cet intitulé est, croyons-nous, de la plus grande importance pour la recherche du titre original ; il semble libellé du vivant même de l'auteur, au temps où il remplissait les deux charges de protecdicos à la chancellerie patriarcale et de dikaeophylax dans la chapelle impériale. Les éléments protocolaires de cette signature sont tombés ou ont été intervertis de manière insolite dans la tradition manuscrite (1). Cet excellent témoin, dont le prototype, malheureusement incomplet du début (2), existe encore, oppose donc le titre *Ῥωμαικὴ Ἱστορία* à cet autre : *Συγγραφικαὶ ἱστορίαι* transmis par tous les autres. Il suffit de signaler ici le problème qui sera résolu ailleurs.

Suivent, du feuillet 1er au feuillet 5r, les titres des chapitres des six premiers livres. A la fin du relevé, le copiste a transcrit ce distique :

Πολλῶν ἐλιγμοῖς καὶ χρόνων καὶ πραγμάτων
Μὴν ἤρκισε ξύμπασιν ὡς ἀγγελτέοις.

Au verso du feuillet 5 commence le texte même de l'*Histoire byzantine*. Il est précédé d'une vignette surmontée du même titre que précédemment au f. 1r et suivie de ce titre dérivé : *Γεωργίου τοῦ Παχυμέρη ῥωμαικῆς ἱστορίας λόγος αος.. Κεφάλαιον τοῦ πρώτου λόγου.* Au f. 146v finit le texte des six premiers livres consacrés au règne de Michel Paléologue. Le copiste a dessiné immédiatement après le stemma des Paléo-

(1) Il n'est pas sans intérêt de rapprocher la première partie de ce titre d'une signature de Pachymère que nous avons récemment publiée : *Ὁ ἱερομνήμων τῆς ἁγιωτάτης τοῦ Θεοῦ μεγάλης ἐκκλησίας Γεώργιος διάκονος ὁ Παχυμέρης, ὑπέγραψα·* Cf. *Echos d'Orient*, t. XXVI, 1927, p. 148. La qualité de dikaeophylax est indiquée en termes parfaitement authentiques et originaux. Voir à l'endroit cité, p. 149, plusieurs signatures de clercs de la chapelle impériale, v. g. *Ὁ πρωτοπαπᾶς τοῦ εὐαγοῦς βασιλικοῦ κλήρου Μιχαὴλ ὁ Κ.*

(2) C'est le *Barber. Gr.* 198 décrit plus haut, p. 150. sq.

logues que nous avons signalé (1) et qu'il accompagne de cette glose de son crû, disposée sur deux lignes : *Τὸ σημεῖον ὅπερ ἄνωθεν — λέγει ὁ συγγραφεύς.*

Le texte reprend sur le feuillet suivant (f. 147r) sans que les tables des sept derniers livres aient été relevées,et se termine au recto du feuillet 309r. Au-dessous, le scribe a inscrit deux notes importantes pour l'histoire du manuscrit. Immédiatement sous le texte,on lit sur deux lignes tracés à l'encre rouge deux vers iambiques, puis l'année où fut fait le travail du copiste.

Ὁ Χριστὸς αὐτός ἐστιν ἀρχὴ καὶ τέλος ·
τῷ συντελεστῇ τῶν καλῶν Θεῷ χάρις ·
ἔτους ,ςϡνα^{ω}.

Au bas de la page, cette longue notice tracée à l'encre noire :

† *Τὸ παρὸν ἐξέδοτο τοὐμῷ κυρίῳ τῷ λαμπροτάτῳ καὶ περιφανεστάτῳ, χάριν πρὸς αὐτῷ ἐπιπονήσας τοῦτο · ὁρῶν γὰρ αὐτὸ καὶ ἀναπτῶν ὁσημέραι μνήμην τὴν ἐμὴν εὐμενῶς πάντοτ' ἔχειν · ἀλλ' ὁ δεσπότης καὶ δοτὴρ τῶν ἁπάντων φύλαξ γεγονὼς τῆς ἑαυτοῦ ζωῆς γε, νεύσειε αὐτῷ καὶ κινεῖσαί πως οἶδε, παρασχεῖν μοι τέλος τι χρηστῶν ἐλπίδων, ἵν' ἐντρυφῶν ταύτας αὐτῷ δοξάζων, καὶ μνημονεύω εἰς ἀπεράντους χρόνους.* †
Malheureusement, le scribe ne nous livre pas le nom du bienfaiteur insigne pour le compte duquel il a fait ce travail.

Il y a lieu de se demander si la date portée plus haut (1442-3 ou 6951 de l'ère mondaine) se rapporte à tout le manuscrit ou à une portion seulement. Le problème a son importance, car il permet de déterminer quelle fut la composition primitive du volume.

Une chose est hors conteste : c'est que les feuillets 142-309 seuls ont été écrits par la main à qui l'on doit l'indication chronologique relevée ci-dessus. Ils sont donc de cette époque précise. Il ne semble pas en être de même de la première et de la dernie e partie du codex, c. à d. des ff. 1-141 et 313-465 En effet, la main qui les a transcrites a consigné au recto du feuillet 466r une notice chronologique (2), où l'auteur, rappor-

(1) Voir supra p. 158.
(2) Cette notice a été d'abord éditée par MONTFAUCON, *Familiae*

tant deux faits de décembre 1399, dit entre autres choses : *ἐξῆλθεν ὁ αὐθέντης ἡμῶν ὁ βασιλεὺς κῦρ Μανουὴλ*. C'est donc sous le règne de ce prince (1399-1425) que le scribe, semble-t-il, accomplit sa tâche. Dès lors, l'hypothèse la plus plausible me paraît être celle-ci : le premier calligraphe aura copié avant 1425 le texte de l'Histoire byzantine de Grégoras et la moitié seulement de la Chronique de Pachymère qui, pour une raison inconnue, n'aura pu être complétée qu'en 1442-3 à la demande du personnage dont le second scribe nous entretient en termes si cachés. On réunit alors les deux chroniques en un seul volume, et c'est sous cette forme qu'elles passèrent un siècle plus tard, dans la bibliothèque de Henri II (1547-1559).

Le *Paris.Gr.*1723 est la copie la plus complète qui nous soit conservée de la Chronique de Pachymère. Il est seul à avoir le dernier chapitre (26[e]) du treizième livre ; il supplée, d'autre part, pour les onze premiers chapitres du livre I[er], son prototype qui ne les a plus. Toutefois, il n'est pas lui-même sans lacune ; le texte s'arrête brusquement au milieu du feuillet 289[r] ; les ff. 289[v]-291[v] sont vides. Le texte manquant (*γλίχεσθαι παρεσκεύαζεν — περιφανῶς ἀπεσχυρίζετο*) correspond à Bonn II, 577, 17 - 579, 6. A signaler également une anomalie

augustae byzantinae, Paris, 1680, p. 241, et bien des fois dans la suite ; elle a été republiée, par Sp. Lambros *Νέος Ἑλληνομνήμων*, t. II, 1905, p. 449 et t. VI, 1909, p. 483 avec ses deux copies contenues l'une dans le *Parisinus Gr.*2622, f.59 9[r], l'autre dans le *Marc. Gr.* 376, f. 360[r]. Il est intéressant de noter que le scribe du *Paris.* 2622, écrivant après la mort de Manuel II Paléologue, au lieu de *ὁ αὐθέντης ἡμῶν βασιλεὺς κῦρ Μανουὴλ* transcrit : *ὁ μακαρίτης βασιλεὺς κυρὴς Μανουήλ*. Les trois autres notices consignées sur le même feuillet 466[r] et datées du 23 mars 1415, de déc. 1446 et de déc. 1443 sont d'une troisième main, sans doute celle du premier propriétaire. La succession même de leurs dates indique suffisamment qu'elles ne sont pas contemporaines des faits qu'elles rapportent, mais y ont été apposées après coup. Ce qui renforce encore ce point de vue, c'est que la copie des onze premiers livres de l'*Histoire Byzantine* de Nicéphore Grégoras faite en 1422 ou 1423 sur notre manuscrit et conservée dans l'actuel *Coislin. Gr.* 137 n'a que la première de ces notices chronologiques.

dans la foliotation ; les ff. 177 et 178 ont été intervertis par le relieur.

Le texte a été relu soit par le dernier copiste, soit par un lecteur diligent qui en a amendé de nombreuses fautes d'itacisme. Il reste toutefois encore beaucoup d'incorrections dont les plus saillantes viennent de l'assonance v. g. *ἐκείνουν διεφόρουν* ; *πραξεῖον γενναῖον* etc. ; il y a aussi de nombreux redoublements de λ et de ρ ; l'accentuation est assez défectueuse. Malgré ces imperfections de détail les copistes ont transcrit leur modèle avec une grande exactitude, allant jusqu'à en reproduire ses fautes les plus grossières ; ils ont, de plus, semé les marges de leur exemplaire de lettres miniaturées avec quelque fantaisie. Les deux écritures sont régulières et bonnes mais de caractère très différent ; l'une, très fine, est toute en pointes et en arêtes, l'autre, plus moulée, s'étale aussi plus paresseusement sur les lignes.

5. *Marcianus Gr.* 404 (1).

C'est un fort manuscrit de papier, comptant 213 feuillets numérotés de mm. 300×220 chacun. Le texte mesure : mm 220×160. Il y a trente lignes à la page. Tout au début, sept feuillets non numérotés précèdent le texte ; les quatre premiers ont été laissés en blanc ; au recto des deux suivants ont été dessinés à la plume les portraits de Georges Pachymère (f. 5r) et de Théodore II Lascaris (f. 6r). Le f. 7 est à nouveau vide. Les titres des chapitres des cinq premiers livres sont relevés sur les feuillets numérotés 1r-3r ; inc. *Χρονικὸν Γεωργίου Παχυμέρη... α' προοίμιον τοῦ συγγραφέως* — des. *εἰς τὴν τῆς Περιβλέπτου μονήν* = l. V, c. 17. Suit aux ff. 3v-4r la liste des offices ecclésiastiques déjà signalée dans le *Monacensis*. Le copiste avait certainement l'intention de relever, à la suite, les

(1) Monsieur Pesenti, par lettre du 11 nov. 1929, a bien voulu m'envoyer une description détaillée de ce manuscrit. En adaptant son texte, j'y ai joint des observations personnelles faites sur les photographies aimablement communiquées à la même occasion. Je tiens à assurer ici Mr. le Dr Pesenti de ma plus vive gratitude.

titres manquants des sept derniers livres, car les feuillets 4v-8v sont blancs. Le texte de la chronique commence au f. 9r. Il n'y a pas de vignette liminaire ; toutefois l'espace vide laissé au haut de la page, sur le fond duquel se dégage seulement cette invocation : † *Ἰησοῦ ἡγοῦ μοι*, semble bien avoir été ménagé pour en recevoir une. Il y a d'ailleurs, tout au début, un indice certain que le copiste ne proposait d'illustrer son manuscrit après l'avoir transcrit. En effet, au premier mot *Γεώργιος*, la lettre initiale n'a pas été tracée, évidemment parce qu'elle devait être miniaturée et devait déborder dans la marge (1). Le titre († *ἱστοριῶν* (2) *συγγραφικῶν πρώτη · προοίμιον τοῦ συγγραφέως καὶ περὶ τῆς ἀληθείας τῶν λεγομένων*) est écrit d'une seule jetée sur une ligne, en cursive comme le texte lui-même. Le texte des six premiers livres se termine au sommet du f. 99r qui n'a que cinq lignes d'écriture. Au recto des feuillets 100 et 101, nouveaux portraits, également à la plume ; ce sont ceux de Michel VIII Paléologue et de son fils Andronic II. Le récit de l'auteur reprend au f. 102r, précédé de cette légende : † *Τέλος τῆς ἱστοριῶν ἕκτης · † συγγραφικῶν ἱστοριῶν ἑβδόμη* ; il se termine brusquement (f. 188r) sur ces mots : *ἐπίδοξος ὡς ἁλώσων ἦν. Γεννοῦται δέ.* c. à d. au l. VI, c. 34 = P.G., t. 144, col. 611B. Les feuillets 189-213 sont vides.

Aucune donnée ne nous permet de dater exactement le manuscrit en question. Toutefois il n'est certainement pas postérieur au quinzième siècle, car il figure au nombre des manuscrits grecs légués par le cardinal Bessarion à la République de Venise. Le catalogue, accompagnant la lettre d'envoi datée du 31 mai 1468, signale, en effet, dans la caisse B une *Historia Pachymeris, in papyris* (3), dont Bernegger eut connaissance,

(1) Il en est ainsi partout, non seulement au bord des marges, au début de chaque livre, mais en plein texte, au commencement de chaque chapitre. Le dessein de soigner particulièrement les initiales est donc bien accusé. Cependant, le travail n'a pas été fait ; est-ce distraction ou négligence ? on ne sait.

(2) La faute d'accentuation qu'attribue à notre manuscrit la description fournie jadis à M. Heisenberg (*op. cit.*, p. 133) par la direction de la Marciana, est imaginaire. En effet, la très bonne photographie que je possède de ce début porte sans conteste *Ἱστοριῶν*.

(3) Voir le catalogue dans MIGNE, PG, t. 161, col. 703D, ou dans

mais qu'il ne put utiliser(1). Il est malheureusement impossible de fixer un terme avant lequel ce codex n'aurait pu être copié. Mais, en considérant que l'écriture est plutôt caractéristique du XV^e siècle, et annonce déjà la cursive de l'époque suivante, on peut admettre, avec assez de vraisemblance, que Bessarion, au service duquel vivait toute une troupe de calligraphes, l'a fait transcrire avec tant d'autres. (2) Cette hypothèse sera facilement vérifiable le jour, peut-être lointain, où paraîtra, en albums, les fac-similés des différentes écritures de copistes connus (3). En attendant, loin des originaux, l'érudit est voué aux conjectures.

6. *Hieros.* 4 (*Bibliotheca patriarchalis*) (4).

Manuscrit de papier mesurant mm. 363 × 255 ; le texte contient 29 lignes à la page et s'étend sur une surface de mm. 222 × 123. Le chiffre du dernier feuillet numéroté est 321 mais ce devrait être 324, car les ff. 126, 127 et 181 sont deux fois répétés.

Au sommet du f. 1^r une vignette disposée en forme de *Π* encadre le titre : *Χρονικὸν Γεωργίου Παχυμέρη τοῦ πρωτεκδίκου καὶ δικαιοφύλακος* ; au-dessus le scribe a dessiné une croix cantonnée des lettres *IC XC NK* (= *Ἰησοῦς Χριστὸς νικᾷ*) Suivent les titres des cinq premiers livres, à l'exclusion de tout autre. Sur le feuillet suivant, au recto et au verso, se

H. Omont, *Inventaire des mss grecs et latins donnés à Saint-Marc de Venise par le cardinal Bessarion*, Revue des Bibliothèques, t. IV, 1894.

(1) Cf. supra, pp. 133-134.

(2) On verra plus bas, p. 180 sq, au paragraphe de la filiation des manuscrits, que le *Marcianus* dépend du *Monacensis*.

(3) Sur les copistes admis par Bessarion à son service, voir L. Mohler, *Kardinal Bessarion*, t. I, 1923, pp. 410-412.

(4) A mon grand regret, je n'ai pas encore pu atteindre ce manuscrit Ce n'est d'ailleurs là que moindre mal, car il nous est suffisamment connu par la description très détaillée qu'en a donnée A. Papadopoulos-Kerameus, dans le *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, t. III, 1889, 529-535. L'auteur a résumé son étude dans sa *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, t. III, pp. 23 et 24.

retrouve la liste des offices ecclésiastiques déjà signalée dans le *Monacensis*. Le texte proprement dit débute au feuillet 8. La numérotation des chapitres est ici aussi continue et va de 1 à 13.

Toutefois le manuscrit est loin d'être sans lacunes. La fin du chapitre 11 et le début du douzième manquent au premier livre ; ce qui, d'après la juste observation de M. Heisenberg (1,) doit correspondre à Bonn I, 30^{2}-32^{19}. Le sixième livre finit brusquement sur ces mots : *τὰ τοῦ κινδύνου ἐδόκει · νομίζεται* = Bonn, I, 530^{11}. Mais le vide le plus grave est au onzième livre auquel font défaut une grande partie du 29e chapitre, et les 30, 31 et 32e entièrement, soit Bonn II, 447^{2}-452^{7}. Au douzième chapitre, nouvelle lacune après la finale : *ὡς ἁλώσων ἦν · Γεννουῖται δὲ* (= Bonn II, 556^{15}). Enfin le volume cesse au treizième livre de la manière suivante : *καὶ αὐτοὺς Ἀμογαβάρους, τὴν κατὰ βασιλέως.* (= Bonn II, 593^{6}).

L'écriture est régulière et d'une lecture facile. Au jugement de Papadopoulos-Kérameus, elle serait de la première moitié du xve iècle. Le manuscrit figurait jadis dans la bibliothèque du monastère de Saint-Sabbas près du Jérusalem. C'est là que le savant anglais H. O. Coxe le vit en 1857. Il passa de là au monastère de Sainte-Croix et fut bientôt transféré au patriarcat où il se trouve aujourd'hui.

Il faut tout rabattre de l'estime dans lequel le savant grec tenait ce manuscrit ; ce n'est, comme nous le prouvons plus bas, qu'une copie de l'actuel *Monac. Gr.* 442 et à ce titre, nous croyons pouvoir le négliger complètement pour l'établissement du texte.

7. *Escurialensis Gr. Ω I 10* (1).

Comme tous les précédents, ce manuscrit est en papier et mesure mm. 340×250. Il compte 316 feuillets numérotés et

(1) Je dois les renseignements qui suivent au R. P. Revilla qui, sur l'obligeante invitation du R. P. A. della Fuente, a bien voulu me les envoyer. Que tous deux trouvent ici l'expression de ma religieuse gratitude.

porte, à la page, trente lignes d'écriture en moyenne. Le feuillet 1r porte au sommet cet ex-libris : D. Dio de Ma = Domini Didaci H. de Mendoza, le premier propriétaire. Le reste de la page est en blanc. Au verso du même feuillet, tout en haut, se lit ce vers iambique tracé en lettres rouges : *Ἰῶ ἡγοῦ τοῦ ἐμοῦ πονήματος* ; suit une vignette sous laquelle, également en rouge, est calligraphié ce titre : *Χρονικὸν Γεωργίου Παχυμέρη πρωτεκδίκου καὶ δικαιοφύλακος : —τὰ κεφάλαια τοῦ πρώτου λόγου.* : — Les tables des cinq premiers chapitres occupent les feuillets 1v-4v. Aux recto et verso du feuillet suivant, le scribe a transcrit la liste, déjà signalée dans le Monac. gr. 442, des offices ecclésiastiques : *περὶ τῶν ἐκκλησιαστικῶν ὀφφικίων* : Inc. *α' Ὁ μέγας οἰκονόμος* — des. *ἐκ τῶν ἱερωμένων ἀνδρῶν.* Une croix stylisée termine le texte, au-dessous de laquelle on lit à nouveau la prière : *Ἰῶ ἡγοῦ μοι.* Le texte proprement dit de la Chronique commence au f. 6r et se termine brusquement au f. 316r.

Les divers cahiers du manuscrit, écrits par deux mains différentes, sortent cependant du même atelier. On doit au premier copiste les ff. 1-179v (ligne 21) ; 180v (l.14) à 314v (l. 2), et au second les ff. 179v (l. 22) à 180v (l. 13) ; 315 et 316. Le feuillet 314v n'a que deux lignes d'écriture, qui se terminent ainsi : *ὡς ἀλώσων ἦν · Γεννοῦται δὲ.* (B. II, 556[15]). Le copiste, estimant la lacune de son original à cet endroit, a laissé également vide le feuillet suivant qui, sans doute pour cette raison, n'a pas été numéroté dans la suite. La foliotation ne reprend en effet qu'avec le texte, c.-à-d. tout au début du chapitre 13 (Bonn II, 561, 13). L'ouvrage entier se termine sur ces mots : *ἀλλὰ καὶ τῆς πόλεως ξυνέπιπτε.* (= Bonn II 593). Les chapitres *ιζ'-λζ'* manquent donc.Il faut, en outre, relever, dans l'avant-dernier feuillet, une lacune que rien ne signale à l'attention, le scribe ayant soudé l'un à l'autre deux textes étrangers ; le premier finit ainsi : *ἐξαποστέλλων ἐκέλευε τὴν* (Bonn II, 564) ; le second débute ainsi *τὸ μελετώμενον δοῦναι μέν...*, l. VII, c. 15 (Bonn II, 591) et se termine de la sorte : *καὶ τῆς πόλεως ξυνέπιπτε* (Bonn, II, 593). Il n'y a qu'une explication possible à cette erreur classique de transcription. Le manuscrit original avait perdu à cet endroit, entre ces deux fragments, un certain nombre de ses feuillets ;

le scribe, n'y prenant garde, a continué son travail introduisant sans sourciller en plein chapitre I un développement qui dans les autres copies ne vient qu'au quinzième.

Le manuscrit, qui jadis porta les cotes suivantes : *A I* 5 et *I Θ* 5, a été, selon toute probabilité, copié au seizième siècle, par quelque copiste grec, sur la demande et aux frais de don Diego Hurtado de Mendoza. Ce diplomate espagnol, qui passa vingt ans en Italie comme ambassadeur, fit faire sur les exemplaires existants à Rome, Venise, Florence, Milan de nombreuses copies d'ouvrages grecs. On sait même que le copiste Arsénios travaillait pour le même Mécène dans la bibliothèque de Saint-Marc ; cependant d'autres calligraphes également stipendiés exploraient pour lui les fonds de la Péninsule. Il y a donc lieu de se demander si l'original reproduit est le manuscrit de Bessarion ou l'un de ceux qui bientôt apparaissent à Rome dans les Bibliothèques particulières. Ce point sera examiné plus bas.Une chose est certaine : c'est que ce volume de l'Histoire de Pachymère n'est pas au nombre des manuscrits dont Soliman reconnaissant fit cadeau au diplomate amateur ; il ne figure, en effet, pas à l'Inventaire qu'Iriarte nous a conservé (1). D'ailleurs un manuscrit, dont l'encre était encore si fraîche,eût-il été un don digne du Grand Seigneur?

8. *Vaticanus Gr.* 1490 (2).

Manuscrit de papier, mesurant mm. 340×236 (format) et 240×145 (texte). On compte en moyenne trente lignes à la page ; plusieurs scribes l'ont transcrit, qui ont apporté dans leur besogne un soin et une attention fort inégale. Le prototype

(1) Cf. E. Miller, *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque de l'Escurial*, pp. VI et VII. Voir à la page 460 une description sommaire du codex étudié.

(2) Ce manuscrit ne figure pas à l'inventaire systématique dressé par noms d'auteur et mis par la Bibliothèque à la disposition des chercheurs. Aussi n'ayant découvert cette copie qu'au dernier moment, je n'ai pu revoir mes notes et en corriger l'inexactitude signalée aux feuillets 7-30.

(*Barb. Gr.* 203 et 204. Cf. ci-après) existe encore, qui rend la consultation de cette copie superflue, d'autant que l'ordre de ses feuillets est complètement bouleversé. Nous croyons toutefois rendre quelque service au futur descripteur du fonds vatican en identifiant chaque groupe de feuillets homogènes

f. 1r-3r. Table des matières des sept livres consacrés par l'auteur au règne d'Andronic Paléologue.

f. 3v-6v sont entièrement vides.

f. 7r-30v comprenant, avec une forte lacune, que j'ai omis de relever, le texte : *μένοντες χρηζόντων — τοῦτο δὲ καὶ* correspondant à Bonn I, 110^{19}-283^{3}.

f. 31r-33v. De Andronico Palaeologo, l. II, 9-14. [*προαπέ*]-*στελλεν ὅσους ἄρα — τὴν γλυκύτητα περιφέροιτο* c.-à-d. Bonn II, 133^{1}-143^{14}

f. 37r-59v. De Andronico Palaeologo, l. III, 9- l. IV, 9 : *πολλάκις πέμπων — καὶ ἄρτι μὴ*, c.-à d. Bonn II, 211^{15}-295^{1}.

f. 61r-78v. De Michaele Palaeologo, l. I, 1-29 : *Ἱστοριῶν πρώτη · κεφ. πρῶτον — τοῦ ἀφήλικος ἡλικίαν*, c.-à-d. Bonn I, 11 - 81^{10}.

f. 79r-94v : De Andronico Palaeologo, l. I, 7-28 : *τὰ καὶ παρὰ τὴν — καὶ ἐροῦμεν μανίαισιν*, c.-à-d. Bonn II, 23^{7}-78^{1}.

f. 95r-96v. De Andronico Palaeologo, l.VI, 32-35 : *Ἀλανοῖς δ' ἅπαξ — μᾶλλον ἀπὸ* (ici vide d'environ 26 lettres) *Τοῖς τῆς*, c.-à-d. Bonn, II, 553^{4}- 559^{15}.

f. 97r-98v. de Andronico Pal., l. VII, 2-4 : *Τοὺς δὲ πᾶσαν — ἐπιστὰς ἄλλως*, c.-à-d. Bonn II, 567^{3}-574^{13}.

f. 99r-101v. De Andr. Pal., l. VI, 3-11 : *Τὸν γαμβρὸν ἐντυχίας — μέσον γὰρ Σκ.* c.-à-d. Bonn 484^{3}-497^{14}.

fol. 102r, 102v. De Andron. Pal. VI, 14-16 : *Τῷ τοι καὶ τοῖς — οὐ πεῖσον αὐτὸν δ'*, c.-à d. Bonn II, 502^{7}-506^{11}.

fol. 103r, 103v. De Andron. Pal., VI, 11-14 : *ἀφῖκτο πέμπει γε — μᾶλλον ἐλέγχων* (sic), c.-à d. Bonn II, 497^{15}-502^{6}.

ff. 104r-106v, De Andron. Pal., VI, 16-21 : *ἐκ τῶν εἰκότ ων — καὶ τὴν ἀρχὴν*, c.-à d. Bonn II, 506^{11}-520^{5}.

ff. 107r-112v, De Andron. Pal., II, 19-25 : *ἅμα μὲν ἐκεῖνον — δαρδάπτον καὶ τὰ*, c.-à-d. Bonn 160^{14}-179^{14}.

fol. 113r vide

fol. 113v 6 lignes (*δεῖνα τοῖς πόρρωθεν — πρὸς τοιαύτην ῥύμην πυρός*) à identifier.

fol. 114 recto et verso vides.

ff. 115r-120v, De Andron. Pal., V, 32 - VI, 3 : *μόνον* (sic) *δ' ὑπετύφετο — ἔργων ἐκ τῆς πρὸς*, soit Bonn II, 454[3]-484[2].

ff. 121r-126v, De Andron. Pal., V, 15-21 : *πιστοὺς πρὸς παῖδα — νόμισμα πρὸς*, soit Bonn II, 401[18]-421[11].

ff. 127r-132r (n'a que deux lignes d'écriture), De Andron. Pal., I, 28-35 : *ὑποκρέκει φησὶ Πίνδαρος — δοκοῦν· εἰδ' οὖν*, soit Bonn II, 78[1]-94[19].

ff. 132v-134v sont vides.

ff. 135r-142v, De Michaele Pal., III, 4-21 : *μόνοις δὲ τοῖς — εἰς ἡδόνης*, c.-à-d. Bonn I, 178[8]-216[18].

ff. 143r-148v, De Andron. Pal., IV, 9-22 : *ζῆν, ὅθ' ἡμᾶς — καὶ Ἀλανοῖς ἀφε...* soit Bonn II, 295[1]-319[10].

ff. 149r-156v, De Andron. Pal., VI, 21-31 : *ἐκεκρίκει οὐδ' ἐς — δέξαιτό τινα*, c.-à-d. Bonn II, 520-546.

ff. 157r-160v, De Michaele Pal., IV, 27-31 : *παρὰ πᾶσαν — ἐν χερσὶν ἐλθεῖν*, soit Bonn I, 310[15]-326[9]

ff. 161r-164v sont entièrement vides.

fol. 165 recto et verso : *συμμάχους μὲν τὸ πρῶτον — ἀλλάτα προστέχοντας* (sic) *λητζοντες*, à identifier.

ff. 166r-171v, De Andron. Pal., VII, 22-28 : ... *σταν δέχεται τὴν — συνδιέφερεν οἷς δὴ*, c.-à-d. Bonn II, 609[7]-631[4].

ff. 172r-178v, De Andron. Pal., VII, 7-20 : *καὶ φόνους καθ' ἑκάστην* (texte inédit) — *καί τι γενναῖον* correspond au résumé de Bonn II, 579[9]-605[18].

ff. 179r-186v, De Michaele Pal., I, 29 - II, 14 : *Μὴ καὶ φθάσει — εἰς ἄνεσιν*, soit Bonn I, 81[10]-110[19].

ff. 187r-192r, De Andron. Pal., I, 36 - II, 6 : *καὶ αὐτὸ μετ' ὀλ. — ὃ εἰς πατριαρχ...* c.-à-d. Bonn II, 104[11]-122[19].

fol. 192v blanc.

fol. 193r, De Michaele Pal., V, 16 et 17 : *κατὰ τὸ ἐγχωροῦν — πρὸς ἐκεῖνον πληροφορίαν*, soit Bonn I, 383[10]-385[11].

ff. 193v-194v vides ainsi qu'une feuille de garde non numérotée.

Le texte de ce manuscrit, de tout point détestable, n'offre d'intérêt que par l'infinie variété de ses fautes de copie. Les spécialistes de l'orthographe phonétique pourront y faire ample moisson d'observations curieuses et même instructives.

9. *Tubingensis Gr.* Mb 13.

Ce manuscrit en papier de mm. 310×205 est tripartite. Il est entièrement de la main de Crusius et contient les matières suivantes :

1) Georgius Pachymeres, historica.
2) Manuel Calecas, de processione Spiritus Sancti.
3) De ecclesiis hodiernis orientalibus.

Quinze feuilles non paginées précèdent le texte de Pachymère, qui débute f. 9^{r} par cette légende : *Georgii Pachymerae de statu reipub. et religionis in Graecia impp. Theodoro Lascare, Michaele, Andronico Palaeologis libri* 13 *mutili.* Suivent (9^{r}-12^{v}) les titres des cinq premiers chapitres ; la liste s'arrête au 17^{e} chapitre du livre V. Le portrait en couleur de Pachymère dû à Christian Pfister, est peint au recto du f. 13. Au verso nous retrouvons à nouveau le catalogue des fonctions ecclésiastiques. Au f. 14^{r}, portrait, également en couleur, de Théodore II Lascaris. Ceux de Michel VIII et d'Andronic II se trouvent f. 247^{r} et 252^{v}. Le texte de l'Histoire occupe 587 pages continues.

Il est inutile de nous étendre davantage sur les particularités de cette copie, minutieusement relevées dans le catalogue de W. Schmid (1). Des innombrables notes dont la fatuité de Crusius a couvert son manuscrit, la suivante suffira à faire connaître amplement le copiste, les conditions dans lesquelles il a travaillé et l'original qu'il a transcrit : « Incepi mihi describere totum hoc (Augustanae bibliothecae : humanissime mihi per D. M. Christoph. Neubergerum, Augustae Vindelic. evangelicum concionatorem : et per D.M.Joan.Busenreutum, jam hic Tybingae praeceptorem filiorum D.Joannis Baptistae Henzelii : ab hoc ipso summo viro Augusta Tybingam missum) Georgii Pachymeris opus die 17 maii et absolvi magno labore (interim quotidie bis in Academia docens, et alia laboran) die 14 Augusti : utrumque faciens anno Domini 1578, in meo

(1) W. Schmid, *Verzeichnis der griechischen Handschriften der K. Universitätsbibliothek zu Tubingen,* 1902, p. 34-36.

Museo : semper stans, pectore ad mensulam parietis altiorem inclinato : uno eodemque anserino calamo. Menda autographi de industria retinui : ut Graeciae ruditas, etiam stante imperio adhuc Graeco, conspiciatur ».

Cette copie reproduit donc l'actuel *Monac. Gr.* 442. En conséquence, il n'a ni valeur ni importance au point de vue de l'établissement du texte.

10. *Coislin. Gr.* 138-143.

Ces six *codices*, contenant le texte entier de l'Histoire byzantine de Pachymère, ont été transcrits sur la même initiative et en vue, avons-nous déjà dit, d'une édition d'assez grande envergure. Aussi figuraient-ils jadis sous une cote commune : CII[1]. Les dimensions des divers cahiers sont : mm.310 ×204 ; la partie écrite mesure mm. 245 ×101. Les marges, qui sont très grandes (30 à 33 mm.), devaient recevoir une copieuse annotation. On compte, en moyenne, 26 lignes à la page.

Voici quelle est la répartition des matières :

Le Coisl. 138 contient, sur 272 feuillets, les trois premiers livres. Le texte est précédé et suivi de trois feuillets de garde non numérotés et vides, à l'exception du f. 1[r] qui porte ces indications : *Codex bomb. num.* (vide), *omnino recens. Pachymeris historie libri tres, initio usque ad finem capitis I habetur versio latina e regione.* Indication inexacte, car seules les 15 premiers chapitres du premier livre ont été traduits et l'ont été en entier. Suit, collé sur le feuillet, le texte de l'*Inventaire Sommaire* (t. III, 142) afférant à ce groupe de manuscrits. sur un autre papier également collé, cet avis : 39[e] *paquet. M*[ts] *grecs de Saint-Germain-des-Prés.* N° 138 = 139 = 140.

La table initiale des 6 premiers livres, que l'on trouve ailleurs à cette place, fait ici défaut. Le travail d'annotation, au double point de vue historique et philologique, finit au troisième livre ; les dix autres ne sont que transcrits. Ils se répartissent comme suit : dans le *Coisl. Gr.* 139 de 308 feuil-

(2) B. DE MONTFAUCON, *Bibliotheca Coisliniana*, Paris, 1715, p. 209, 210.

lets, les livres 4 et 5 ; dans le *Coisl. Gr.*140, de 302 feuillets, les livres 6 et 7 ; dans le *Coisl. Gr.*141, de 247 feuillets, les livres 8 et 9 ; dans le *Coils.* 142, de 260 feuillets, les livres 10 et 11 ; enfin, dans le *Coisl.* 143, de 286 feuillets, les deux derniers, c.-à-d. le 12e et le 13e.

Dans tous ces cahiers, le texte grec ne figure qu'au recto des feuillets, le verso étant réservé à la traduction latine. L'annotation, rédigée en grec et en latin, est consignée en marge,face au texte de même langue.

D'après M. Omont, le rhéteur Athanase aurait transcrit le Coisl. 138 ; les cinq autres seraient de la main d'Honorat, calligraphe au service du chancelier Pierre Séguier. Mais il me semble que les scribes furent plus nombreux ; ainsi, les 107 premiers feuillets du *Coils.* 138 sont de trois mains différentes et se groupent ainsi : 1-95v ; 96r-99v ; 100-107, qui sont écrits à pleine page.

Nous montrerons dans le paragraphe suivant que nous n'avons dans ces divers *codices* qu'une copie du *Paris.Gr.*1723. Dès lors, le seul intérêt de leurs fascicules est dans le début d'annotation qu'on y trouve.A ce titre,il figurera dans notre appareil critique.

III. — La filiation des manuscrits.

Les dix manuscrits, qui nous conservent l'histoire de Georges Pachymère, se répartissent naturellement en deux groupes ; nous avons, en effet, d'une part, les *copies* qui reproduisent des prototypes encore existants, et, d'autre part, ces prototypes eux-mêmes dont les originaux ont disparu. Sept *codices*, à savoir les *Parisinus* 1723, *Marcianus* 404, *Hierosol.* 4, *Escurial. Ω* I 10, *Vaticanus* 1490, *Tubingensis* Mb 13 et *Coislin.* 138-143 appartiennent à la première catégoire et dérivent immédiatement ou médiatement des trois autres, c'est-à-dire du *Monacensis* 442 et des *Barberini* 198-199 et 203-204. Ces, deux classes de manuscrits étant,pour l'établissement du texte, d'une importance fort inégale, nous les étudions à part. Une fois définie la source de chaque copie, les rapports, autrement

complexes, des têtes de groupe entre elles apparaîtront plus clairement.

A. — *Les copies.*

Nous allons examiner les sept manuscrits énumérés plus haut dans l'ordre même où ils ont été décrits, nous réservant de reconstituer les divers groupes sous forme de conclusion et dans le graphique final.

1° Le *Parisinus Gr.* 1723 *dérive immédiatement du Barberinus Gr.* 198-199.

Il y a d'abord entre les deux textes identité de lacunes ; ici et là manque, en effet, le passage *γλίχεσθαι παρεσκεύαζεν — περιφανῶς ἀπεσχυρίζετο* qui se lit dans Bonn II, 577[7]-579[6] ; un même artifice (un long espace vide) signale de part et d'autre l'absence de texte. Un indice plus décisif est fourni par l'état des deux derniers livres. Des deux côtés, nous constatons des vides plus ou moins grands indiqués par des blancs proportionnés. Ces omissions multiples portent sur des expressions, des mots entiers, ou seulement sur des fragments de mot. Or, nulle part, on ne constate de divergence notable. Voici, au contraire, des leçons suggestives : B. II, 376[6] : *πρὸς αὐτὸν... .....παρέχει* ; 376[7] : *θεὸς ..... καὶ οὐκ ἐγώ* ; 378[9] : *τοῖς ἀ..... πολλῇ δέ* ; 383[8] : *καὶ μηδὲν κν...* ; 383[11] : *συναγόμενοι..... χα πολλῷ* ; 383[20] : *ἐπεὶ οὖν ...ων ὁ βασιλεύς* ; 428[3] *ἐντεῦθεν.... ση καρδία* : 428[13] : *Ἀλισύρα .....μιστο τἀκεῖ* etc. etc.

Ce tableau, qu'il serait fastidieux d'allonger, prouve, à tout le moins, sinon l'interdépendance de nos manuscrits, le fait de leurs origines communes. En rigueur de critique, ils auraient pu être transcrits sur le même prototype. Il y a toute fois lieu d'observer qu'une si grande et si constante conformité en des endroits d'une lecture impossible ou arduc, l'original reproduit y étant corrompu, serait difficilement explicable, car il obligerait à admettre chez deux scribes une même attention et une même habileté à copier de longs textes défectueux ; phénomène que les paléographes n'ont pas encore enregistré. Nous avons d'ailleurs ici-même un cas type de ce qui arrive en pareille circonstance. Le *Monacensis* 442 dérive, au moins pour le passage parallèle examiné plus haut, de la

même source. Tous les vides relevés figurent dans l'exemplaire munichois ; toutefois, ici et là, il y a des divergences, le copiste de ce manuscrit ayant avec plus ou moins de bonheur déchiffré l'original imparfait. v. g. 376[8] : *πατριάρχην αὐτὸν λογί.....* ; 374[4] : Le mot *ἀτηρὸν* est omis dans tous les manuscrits, mais de manière différente ; dans les deux premiers, le texte est continu et rien ne signale la lacune figurée dans le dernier par un blanc, etc.

Quoi qu'il en soit, la collation des différentes parties du texte et l'examen détaillé de certaines graphies établissent péremptoirement la dépendance du *Parisinus* d'avec le *Barberinus*. Voici d'abord des confrontations établies entre ces deux copies en ce qui touche à la première partie de l'ouvrage : *Barber.* 198 et *Parisinus* 1723, f. 1-146.

Bonn I,150-154. Il n'y a qu'une seule divergence due évidemment à une erreur de copie : 153[5] : *μεγαλοιότερον*. Par contre, toutes les leçons propres au *Barberinus* se retrouvent dans le *Parisinus*, à savoir : 150[15] : *προσβιβάζωνται* ; 151[17] : *πράξαντος* pour *πράγματος* ; 152[1] : *ἐδυνήθη* ; 153[13] : *τὰ τῆς ἀρχῆς ἐκείνων*. Les fautes d'orthographe sont les mêmes : 151[10] : *γλυχόμενος* ; 154[5] : *Τριβαλοί*.

Bonn I, 260-265. Le *Parisinus* a de nouveau toutes les leçons propres au *Barberinus* : 260[20] : *ἐδίδετο* ; 261[3] : *ἀντεπιστεῖλαι* ; 261[13] : *εἰωθὸς* ; 261[15] : *εἶναι* au lieu de *ἐπιστῆναι* ; 261[16] : *τῷ τ'ἐπιβ.* ; 262[9] : *εὐτρέπιστο* ; 263[1] : *προαιρουμένω καὶ φορητὰ* ; 264[15] : *δοκοῦντ' ἀποφ.* ; une faute grossière est même reproduite par la copie : *βασιλικοῖς ἐπιστασίας*. Les divergences se réduisent à deux omissions dans le *Parisinus* : 261[21] *πρὸς τῷ ναῷ* pour *πρὸς τῷ τῷ ναῷ* et 264[17] où *καὶ* est omis devant *ἐπὶ*.

Bonn I, 379-383. Les leçons suivantes sont propres à nos deux manuscrits : 380[7] : *διείργασται* ; 380[12] : *γενησόμενον* ; 382[2] : *παρὰ τὴν γνώμην* ; 383[2] : *ἐποίετο* substitué à *ἡγεῖται*. Par contre, il y a deux divergences assez considérables : 381[1], le copiste a transposé *ὑπὲρ Ἰταλῶν* en *περὶ Ἰταλῶν* ; 379[17] nous avons d'une part *μετ' αὐτῆς* et de l'autre, si mes notes sont exactes, *μετ' αὐτὴν*.

Bonn I, 428-434. Même état du texte : 428[5-6] le passage *ἅμα δὲ — παρακινήσοντα* manque de part et d'autre ; de même, à la ligne 8, le groupe *πρὸς ἐκεῖνον* et, à la ligne 20, la particule *μὴ* ; 429[7], une transformation caractéristique : *Ἀγχιάλῳ* pour *ἀμφιάλῳ* ; 429[10] : *καταραχθεὶς* ; 430[3] : *ἔχοντος* omis ; 430[9] : *τὴν ἐπενδύτην* ; 430[10] : *παρ' ἑκάτερον* ; 432[5] : *εὐτελέστερον* ; 432[9] : *καμάτου* au lieu de *κἄν που* ; 433[11], nouveau vide *καὶ συμπεσὼν — ἐποχούμενος*. Je n'ai pas relevé de divergence notable.

Mais nous avons mieux que ces rapprochements : des constatations d'ordre graphique de nature à dissiper tout doute. Certaines divergences ou fausses leçons du *Parisinus* s'explique, en effet, admirablement, par l'étude paléographique de son prototype présumé, le *Barberinus* 198. Quelques exemples suffiront ici.

Le copiste du *Parisinus* donne aux *α* et au groupe abrégé *ευ* un même tour de plume, au point que, n'était le contexte, il serait difficile de les distinguer. Et de fait, il est arrivé au scribe du *Parisinus* de s'y méprendre, v. g. Bonn I, 170[12] : *εὐπραξίαν* lu pour *ἀπραξίαν* ; 195[5] : *ἀσεβείας* pour *εὐσεβείας* etc. De même le groupe *ει* entrelacé ressemble tantôt à *α* et est transcrit en conséquence, v. g. Bonn I, 140[14] : *ἀναχθεῖσαν* pour *ἀνειχθεῖσαν*, tantôt à *η* et nous avons : Bonn I, 170[6] : *ἐπησῆχθαι*, là où il y a *ἐπεισῆχθαι*. Ailleurs : B. I 295[4] une virgule très développée dans le *Barberinus* est facilement prise pour un *ς* par le copiste du *Parisinus* et nous avons *ζηλοῦντες* au lieu de *ζηλοῦντε*. Ailleurs encore (B. I, 475[10]) le sigma de *ἐσαῦθις* a dans le *Barberinus* toutes les apparences du *π* ; aussi notre copiste s'y laisse prendre et transcrit *ἐπαῦθις*. etc. etc.

C'est également sur le *Barberinus* 199 qu'a été copiée, dans le *Parisinus* 1723, ff.147[r]-309[r], la seconde partie de l'œuvre historique de Pachymère se rapportant au règne d'Andronic II. Nous en avons déjà fourni au début une preuve essentielle en signalant l'existence de part et d'autre des mêmes nombreuses lacunes qui déparent les livres 11[e] et 12[e]. L'examen du texte conservé ne laisse pas place au doute ; tout le long de pages entières, les deux copies apparaissent absolument identiques avec les mêmes variantes et les mêmes irrégularités orthographiques, v. g. Bonn II, 14-18 ; 29-34, 86-91, 150-154, 228-232

etc. etc. Les divergences ne sont jamais notables ; elles proviennent le plus souvent de fautes de copies, quelquefois de corrections.

Bonn II 275-280. Je ne relève aucune divergence, mais bien des leçons propres à nos deux manuscrits, v. g. 276[11] : *ἀποστέλλει* ; 277[11] : *ἐπεβίβαστο* ; 278[4] : *ἐπὶ πεπιλησμένης* ; 278[9] : *ἐφεστηκότος* ; 279[6] : *ἐπάρσεως*.

Bonn II, 320-327. Deux seules divergences : 324[2], le *Parisinus* porte *συνεστακιῶν* et un peu plus bas *ὅς* (l. *ὡς*) *τινας*. Par contre, les leçons communes à ces deux témoins sont nombreuses : 320[2] : *διαπεραιωμένους* ; 320[6] : *οἷς τε τοὺς* ; 320[9] : *ταῦτ' ἐροῦντας* ; 321[10] *καὶ* (au lieu de *ἐκ*) *βασιλέως* ; 322[16] : *ἐνεχυριασθέντων* ; 322[19] : *τῶν δέκα ἑτ.* ; 323[6] : *θημονία...* ; 324[5] : *ἀλύσεσι* ; 324[12] : *καὶ τοῖς ἀπὸ τῶν* etc.

Bonn II, 425-430. Le *Barberinus* et le *Parisinus* concordent en 26 cas où ils s'écartent du texte imprimé. Il n'y a à noter entre eux que 5 divergences dont deux sont dues à des fautes de graphie : *τὸν* pour *τῶν*, *Φιλαδελφίας* pour *-φείας*, deux à des oublis (*τὸν* et *δὲ* omis),et une seule à une correction *τὴν* (l.*τὸν*) *Ἀλισύραν*, etc. etc.

Au point de vue graphique, nous rencontrons des méprises en tout semblables à celles que nous avons signalées dans la première partie, v. g. 225[9] : le *Parisinus* transcrit *οἵ γε;* il a pris pour un *ι* la virgule de grand module placé par son modèle entre l'omicron et le gamma ; 458[4] : le *Parisinus* a *τὴν ὑφ' αὐτὸν* ; le *Barberinus* transcrit l'article d'assez curieuse façon ; le *τ* initial et le *ν* final sont nettement tracés ; la lettre intermédiaire est plutôt un *η* qu'autre chose ; et pourtant, au-dessus se voit un accent circonflexe très distinct. Comme les autres copies ont *τῶν*, c'est évidemment ce génitif pluriel que le scribe du *Barberinus* a voulu écrire ; quant au copiste du *Parisinus*, se fiant uniquement aux apparences des lettres, il a, en dépit de l'accentuation, transcrit *τὴν* etc...

Un autre série de preuves pourraient être tirées de la manière, propre à nos deux manuscrits, de diviser ici et là certains livres ; les chapitres commencent et finissent parfois assez

arbitrairement en pleine narration. On en trouvera le détail dans notre édition.

2° *Le Marcianus Gr.* 404 *est une copie directe du Monacensis gr.* 442.

La manière dont son répartis les textes dans ces deux manuscrits prouve, à tout le moins, que si l'un n'a pas été copié sur l'autre, ils ont une origine commune (1). Nous renvoyons le lecteur studieux à la description que nous en avons donnée plus haut ; il verra que les mêmes matières se trouvent disposées partout dans le même ordre,qu'il s'agisse de pièces étrangères à la Chronique , comme la liste des offices ecclésiastiques placée au début (2), de la partie iconographique que sont les divers portraits de l'auteur et des basileis Théodore II Lascaris, Michel VIII et Andronic II, ou des parties intégrantes tels que l'index des titres de chapitres qui finit brusquement ici et là sur les mêmes mots.

N'ayant pas examiné personnellement le manuscrit de Venise, je ne puis dire si toutes les lacunes relevées dans le *Monacensis* s'y retrouvent. Ceci, d'ailleurs, est secondaire, car notre copie a bien pu être faite à une époque où l'original était en meilleur état.Toutefois, sur les vingt feuillets de texte dont j'ai pu examiner les photographies,il n'y a aucune omission de quelque importance qui ne se retrouve de part et d'autre.

Le *Monacensis* est donc bien l'original sur lequel a été copié l'exemplaire de Saint-Marc. Celui-là en provient-il directement ? L'affirmative paraîtra peut-être téméraire à plusieurs ; nous croyons cependant pouvoir la soutenir.

(1) A. Heisenberg (*op. cit.*, pp. 132-133), a déjà constaté que le *Marcianus* n'était qu'une copie du *Monacensis*. Nous poussons plus avant, en essayant d'établir que c'est là une copie *directe*.

(2) Il faut toutefois signaler une divergence d'importance ; le prostagma, qui dans le *Monacensis* est inséré entre deux textes du XIII^e^ livre, manque dans le *Marcianus*, ainsi que le court fragment de la fin. Cette omission s'explique assez facilement : le copiste se sera aperçu que ce qui suivait immédiatement n'avait aucun rapport avec ce qui précédait et, pour ce motif,a négligé de le transcrire, sans se rendre compte qu'à la suite venait un passage qui intéressait son travail.

La présence, dans le manuscrit, de divers portraits, que n'ont pas d'autres manuscrits de même lignée, nous semble un indice sérieux d'étroite parenté. Malgré certains remaniements, en dépit surtout de la technique supérieure de l'exemplaire vénitien, les ressemblances, trop fondamentales, seraient difficillement explicables s'il fallait interposer entre l'original et tre copie un premier modèle dérivé (1). On saisit, au contraire assez bien que le copiste du *Monacensis*, artiste de fortune, ait eu la main moins heureuse que son émule du *Marcianus*. Bessarion, qui selon toute vraisemblance, fit transcrire le manuscrit, dut choisir l'habile homme (et il n'en manquait pas dans son entourage) qui exécuterait ces portraits. Ceux-ci, pour une raison difficilement explicable, sont, il me semble, restés inachevés. Nous avons, en effet, remarqué plus haut que tant en marge que dans le texte, les initiales des livres et des chapitres ont été omises qui devaient être miniaturées. Le travail n'a pas été fait et les blancs ménagés partout à dessein sont restés tels. Découragé ou pressé par la commande, le copiste aura livré son travail incomplet, se contentant de repasser à la plume l'ébauche déjà faite.

La confrontation des textes est toutefois plus concluante. Si l'on excepte un court passage (Bonn I, 14-17) ce sont, de part et d'autre, les mêmes leçons et les mêmes phénomènes graphiques. Voici des exemples pris aux extrémités des deux parties de l'ouvrage.

Bonn I, 18-29. Toutes les divergences sont d'ordre tout à fait secondaire. En voici le court tableau : *omissions de particules* : *καὶ* = B. I, 18^{19} ; *τοῦ* devant *βασιλέως* = I, 21^{15} ; *τι* devant *τῷ* = I, 22^{11}. — *une faute d'itacisme* : *η* pour *οι*, *προσηκοῦντες* = I, 19^{7}. — un adoucissement bien normal de *κ* en *γ*, *κατεγκυησάμενος* = I, 22^{23}. — enfin une simplification courante d'orthographe *ἠγγέλετο* pour *ἠγγέλλετο* = I 26^{9}. Parmi les leçons rares que nos deux manuscrits sont seuls à avoir, la plus caractéristique est bien la suivante : B. I, 23^{8} :

(1) Voir la note que Heisenberg (*op. cit.*, pp. 133-135) a consacrée aux portraits du *Marcianus*.

δπαδοὺς αὐτῷ σ υ ν τ ά ξ α ς ἅμα γοῦν ἐπέστη. Il y a là une irrégularité dans la concordance des temps qui a frappé le scribe. On lit, en effet, en marge, tracé de sa main, cet avertissement : *γρά(φει) συναγαγών.*

Mais, à la rigueur, l'identité des textes pourrait provenir d'une égale attention à copier un même original. Au contraire, plusieurs fausses lectures du *Marcianus* ne peuvent guère s'expliquer que par certaines particularités graphiques du *Monacensis*, v. g. B. I, 18[18], là où tous les témoins ont *πώποτε*, le *Marcianus* écrit *πρόποτε*. La raison en est claire : dans le *Monacensis* (f. 10[v] l. 2) le premier trait de l'*ω* est raidi, tandis que les deux autres, arrondis, se rapprochent à leurs extrémités supérieures au point de ressembler à un *o* ; le scribe, trompé par ses yeux et égaré par son oreille, a pris pour un *ρ* le premier jambage de l'oméga qui pourtant est sans boucle. Autre cas ; un peu plus loin : B. I, 21[19], l'original porte *ἀνήρ-παστό τε* ; mais dans le *Monacensis* (f. 11[v], 3[e] avant-dernière ligne), entre le corrélatif *τε* et le verbe, il dut y avoir d'abord quelque élément graphique, lettre (*ε* plutôt ou c) ou signe que le copiste, conscient de son erreur, a biffé, en étendant sur le corps même une petite tache d'encre en forme de point. Le scribe du *Marcianus*, distrait par des apparences, a transcrit *ἀνήρπαστος*.

Bonn I, 522[16]-532. Les textes sont en tout conformes sauf sur les points suivants : le *Marcianus* a *καὶ* après *βουλὴν* = B. I, 523[6] ; *ἐκ τεκμηρίου* au lieu de *ἐτεκμηρίου* = B. I, 526[10] ; *ἐπείκουσαν* au lieu de *ὑπείκουσαν* = B. I, 527[13] ; *εἶχεν* au lieu de *εἶχε* = B. I, 527[14] ; *ἔγνω σφίσιν* pour *σφίσιν ἔγνω* = B. I, 529[11]. La seule divergence de quelque portée est la cacographie *ἡμνηθέντες* pour *ἠμιθνῆτες* = B. I, 528[8] Nouvelles observations paléographiques : Le *Marcianus* a (B. I, 525[19]) la leçon *οὐκ εἴ οὐκ* qui n'est que la transcription exacte de ce qui se lit dans le *Monacensis* f. 171[r] (l. 1) ; l'humidité et la moisissure ont, semble-t-il, anciennement déjà, emporté la lettre *α*. — Un peu plus loin (B. I, 527[8]) nous trouvons dans le *Marcianus ἐπ' αὐτῆς*. Le *Monacensis* (f. 171[v] l. 2) offre deux leçons au choix. Il a d'abord écrit *ἐπ' αὐτῆς* ; puis s'apercevant de sa méprise, a surchargé le *π* d'un *ξ*, mais de telle ma-

nière que la première lettre est restée absolument intacte. Le scribe, pressé, a transcrit,sans réfléchir au sens, la lettre, qui, la pemière, a frappé son regard, etc.

Bonn II, 11-14. Toutes les leçons du *Marcianus* se retrouvent dans le *Monacensis* à l'exception d'une seule *ἐπαίνειν* pour pour *ἐπαΐειν*. Toutefois, comme je n'ai pas sous ls yeux les photographies de la seconde partie du manuscrit de Munich, il pourrait bien se faire que cette leçon y soit également et m'ait échappé lors de ma collation. Le copiste du manuscrit de Venise transcrit, par contre, jusqu'aux fautes d'itacisme de son original, v. g. *ἐκστρατίαν* = B. II, 12[18] ; *ἐπικτισάμενος* = B. II, 13[13].

Il me semble superflu de pousser l'examen plus avant. On trouvera de nouvelles preuves, dans notre édition, de la parenté *directe* de nos deux manuscrits.

3°) *Le Hierosolymitanus* 4 (*Bibl. Patriarch.*) *est une copie directe du Monacensis* 442.

Papadopoulos-Kerameus qui a découvert le codex palestinien en avait manifestement exagéré la valeur au point de vue de la tradition du texte (1). Heisenberg a, le premier, prouvé qu'il dépend immédiatement de l'exemplaire de Munich(2). Nous résumons les conclusions du savant byzantiniste.

Les textes sont, en effet, répartis, ici et là, dans un ordre rigoureusement identique : même vignette initiale, mêmes titres, même index des chapitres qui s'interrompt, de part et d'autre, à V 17 (3), enfin même liste de fonctions ecclésiastiques. Les nombreuses et graves lacunes, qui se constatent dans le *Monacensis*, existent également, autant qu'on peut en juger par la description imparfaite de Papadopoulos-Kerameus, dans le codex de Jérusalem.

(1) Papadopoulos-Kerameus, *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἑταιρίας τῆς Ἑλλάδος*, t. III, 1889-91, pp. 531, 532.

(2) A. Heisenberg, *op. cit.*, p. 34-37.

(3) Ce détail est expressément affirmé par Papadopoulos-Kerameus dans la description sommaire qu'il a redonnée du manuscrit hiérosolymitain. C'est même la seule donnée nouvelle que contienne cette recension. Cf. *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, t. III, p. 24.

Les variantes que l'on constate entre l'original et la copie sont d'ordre purement secondaire et s'expliquent soit par l'ignorance, la distraction ou des corrections voulues du scribe.

Deux divergences seulement sont de quelque importance. En premier lieu, les portraits semblent n'avoir pas été reproduits ; cette lacune se comprend d'ailleurs facilement, car un copiste n'est pas nécessairement un artiste. En second lieu, les textes du sixième et dernier livre sont plus courts de quelques lignes dans le manuscrit de Jérusalem. L'un finit sur ces mots *ἐδόκει · νομίζεται* (= B. I, 530[11]) ; l'autre se termine de cette manière : *τὴν κατὰ βασιλέως* (= B. II, 593[6]). L'examen du codex lui-même permettra sans doute de donner la raison adéquate de cette anomalie. Quoi qu'il en soit, nous avons,d'autre part,une preuve irrévocable de l'étroite parenté de nos deux manuscrits.

Le *Hierosolymitanus* écrit à la suite : *ὁ γοῦν πιγκέρνης ἐπὶ χρόνοις τὴν ἡγεμονίαν ἔχων, ἔχων δὲ καὶ τὸ Κρητικόν.* De fait, le premier *ἔχων* se lit tout à la fin du f. 243[v], et le second en tête du f. 244[r]. Le copiste, en dépit de l'avertissement (*ἐνταῦθα λείπεται φύλλον, εὑρεθῇ δὲ ὄπισθεν*) mis dans la marge inférieure par quelque lecteur, a soudé l'un à l'autre deux textes étrangers. Bien plus, lisant au bas du f. 247 un nouvel avis que ce feuillet n'était pas à sa place, il a cru que c'était précisément celui-là qui manquait plus haut, et y est allé sur son exemplaire d'une longue note en ce sens.

On trouvera dans l'ouvrage cité de Heisenberg (p. 37-41) les éléments suffisants d'une comparaison de texte. Un assez long prostagma y est publié qu'avait déjà édité Papadopoulos-Kérameus.Les divergences sont, à mon avis, beaucoup trop nombreuses pour une copie directe ; il y a lieu de se demander si la manière un peu hâtive, dont Papodopoulos-Kérameus a laissé tant de preuves, n'a pas nui à l'exactitude de sa transcription.

4°) *L'Escurialensis Ω* I 10 *est une copie directe du Marcianus Gr.* 404.

Il est d'abord certain que ce manuscrit de l'Escurial dérive de celui de Munich, car ici aussi nous constatons une telle uniformité dans l'ordonnance des matières, une telle identité

de lacunes que l'on croirait, de prime abord, le premier directement issu du second.

En effet, nous avons au début une même vignette initiale, sous laquelle s'étale un même titre général qui ne se retrouve que dans le *Marcianus* et le *Hierosolymitanus* : *Χρονικὸν Γεωργίου Παχυμέρη πρωτεκδίκου καὶ δικαιοφύλακος : — τὰ κεφάλαια τοῦ πρώτου λόγου.* Suivent, absolument comme dans ces mêmes codices, la table des titres des cinq premiers chapitres jusqu'à V 17, le catalogue des fonctions ecclésiastiques, enfin le texte. Seuls les portraits manquent.

Le lecteur qui voudra comparer la description que nous avons donnée plus haut de l'*Escurialensis* et du *Monacensis* se rendra facilement compte que, de part et d'autre, les textes sont rigoureusement parallèles et ont exactement les mêmes vides.

Une étude attentive de plusieurs parties de ce manuscrit nous porte à croire que le copiste de l'*Escurialensis* ne l'a pas transcrit sur le *Monacensis*, mais que cependant, sans doute après avoir fini son travail, il a eu entre les mains et a corrigé d'après cet original plusieurs erreurs de son modèle, le *Marcianus*.

Le seul examen du passage de B. I 14-17 montrera suffisamment que le prototype de l'*Escurialensis* (E) est plutôt le *Marcianus* (M^1) que le *Monacensis* (M). Je ne relève que les passages où il n'y a pas entente unanime entre les trois témoins : B. I. 14^1 :*μάλιστα* M, *μάλλιστα* M^1E ; 14^6 *εἰς τέλος* M, *ἐς τέλος* M^1E ; 14^{10} *κατ' ἐκεῖνο* M, *μετ' ἐκεῖνο* M^1E ; 14^{12} *ἐστὶ* M, *ἐστιν* M^1E ; 14^{13} *ἐκεῖνο* omitt M^1E ; 14^{17} *συγχύσεως* M, *συγχήσεως* M^1E ; 15^4 *ἄκρ' ἀσφαλέσι* M, *ἄκρες ἀσφ.* M^1E ; 16^4 *τείχη* M, *τύχη* M^1E ; 16^{20} : *φροντίσι · τοὺς μέντοι γε* M, *φροντίσι. μέντοιγε* M^1E ; 17^2 *διατιθέντας* M, *διατεθέντας* M^1E ; 17^{10} *βρυνθυομένων* M, *βρηθυομένων* M^1E. Entre le *Marcianus* et *l'Escurialensis* les divergences sont de deux sortes ; les unes, au nombre de deux, sont quelconques (15^4 *ἦν* deux fois répété ; 17^{14} *ἦν* omis), les autres, qui ne dépassent pas le chiffre de quatre, sont caractéristiques. B. I 12^7, E a cette fausse leçon : *ἐξίτηνα* ; dans M^1 le *λ* original, dont la haste de droite est relevée, a toutes les apparences d'un *ν* cursif.

— B. I 12[8], E ne porte qu'*ἀνάγκη* ; c'est qu'en M[1] le *ν* final, logé dans l'interligne, est si minuscule qu'il a échappé au scribe distrait.— B. I 15, tout à la fin d'un passage de 21 mots omis dans l'imprimé, notre manuscrit a *εὖ θέσων* ce qui rend exactement la figure de l'original (cf.*Marc. Gr.*4, f.10[r], l.5).—B.18[9] : *συμφερόντως* M[1] : *συμφερόντας* E ; dans M[1] l'oméga final est formé de deux petits cercles accolés, mais le second est si minuscule qu'il a passé inaperçu. — B. I 23[8]. Le copiste de M[1] avait écrit *συντάξας* ; conscient de son erreur, il note en marge *γρά(φει) συναγαγών* ; d'où la leçon de E : *συντάξας συναγαγὼν* — B. I. 22[20] : E porte *ἐμμεγεῖ* pour *ἐμμενεῖ* ; le *ν* de M[1], au trait inférieur fortement tiré ressemble plutôt à un *γ*.

A l'autre bout de l'ouvrage, les mêmes relations d'étroite dépendance existent entre nos deux manuscrits. J'ai collationné au hasard les chapitres 25 à 31 du livre XII, c'est-à-dire B. II, 528-548. Voici les résultats concluants de cette confrontation.

Les divergences, comptées au long de ces vingt pages de textes, sont en nombre infime, exactement sept ; deux sont des omissions (*τὰ* devant *πολλὰ δημοχαριστεῖν* B. II, 531 et *τῆς* devant *προσδοκίας*. B. II, 533) ; les cinq autres s'expliquent par la comparaison des écritures. B. II 529 : *ὑποστάντων στερρῶς τῶν ἐ π ο ί κ ο ν* E ; M[1] a sûrement *ἐποικῶν* mais les deux yeux de l'oméga sont brouillés ; le copiste a dû croire que son modèle avait corrigé *ω* en *ο* ; B. II 530, E écrit d'un trait de plume *Ῥοὺλ*, ce qui est exactement la leçon de M[1] ; s'étant relu, il a ajouté dans l'interligne l'indispensable *α* ; B. II, 530, un peu plus bas M[1] calligraphie *ἀλλ'*, *εὐθισ*, évidemment pour *ἀλλ' εὐθὺς* ; E se laisse encore prendre aux apparences et transcrit *εὐθίς*. Restent deux omissions de quelque importance. E, une première fois, omet ce passage *τῶν νεῶν —Ῥωμαίοις* (B. II, 531) ; c'est qu'il a sauté exactement une ligne, la huitième du f. 284[r] de son prototype. Plus loin, par une action machinale, de même ordre, le passage *περιστάνουσι — ταῦτά εἰσι* a été omis, le copiste ayant passé d'une ligne à l'autre. Un lecteur ayant constaté le vide a relevé en marge la partie omise. Enfin le scribe a poussé le scrupule ou l'ignorance jusqu'à relever les fautes d'orthographe, et d'accentuation de son original v. g. *ἠμέλλει, τηχαίως, ταῖς*

ἐξοδεῖς, μεταπελτῶν, καταπίστιν, ἀποβραχιαλίου, Ἰτταλῶν, τὰ ὅργανα etc.

Toutefois entre le *Marcianus* et l'*Escurialensis* il y a une divergence fondamentale qu'il nous faut expliquer : les feuillets 315r-316r du second manuscrit portent un long texte que le premier n'a pas.Comme celui-là a été certainement copié sur celui-ci, il est de toute nécessité que l'addition signalée ait été prise à un troisième codex. Celui-ci ne peut-être que le *Monacensis* 442. En effet,

1°) Il est incontestable que le manuscrit de Venise a été confronté avec un autre exemplaire. Les dix premiers feuillets du début (les seuls dont j'ai les photographies sous les yeux) portent en marge des variantes absolument étrangères au *Marcianus* v. g. B. I, 14^{13}, *ἐκεῖνο* ; 14^{15} nos deux mss n'ont dans le texte que *καταυτὸν* ; le correcteur a placé un appel entre *α* et *τ* et inscrit en marge *τα* ; il lisait donc ailleurs la leçon de l'imprimé *κατὰ ταὐτὸν* ; c'est d'après la même source que *τι* est suppléé après *τελεῖν*= B. I, 22^{11} ; B. I, 15 : la lecture singulière de *εὖ θέσων*,signalée plus haut, est amendée de la même façon et *εὖ θέσθαι* placé en marge. — 19^{1} *ταχείσαις:* en marge *ταχθείσαις*. La même main a, d'autre part, réparé certains oublis de E et relevé de la même manière des mots qui se trouvent en M^1, mais n'ont pas été transcrits. Or, toutes les leçons signalées comme étrangères à M^1 et E réapparaissent en M. Il faut toutefois constater que le travail de collation a été superficiel et que le texte de E eût pu être amendé en plus d'un autre endroit, comme l'atteste le tableau dressé plus haut.

2°) Nous avons déjà signalé l'intéressante particularité du texte final de E qui ne se lit pas en M^1 ; deux fragments du XIIIe livre de l'*Histoire* sont, sur la même ligne et en pleine phrase, liés l'un à l'autre. Comme nous le faisions observer, l'explication naturelle de cette méprise classique est la suivante : le copiste de E aura transcrit à lafile, sans prendre garde qu'il n'y avait pas correspondance, la fin d'un feuillet et le début d'un autre. Dans cette hypothèse, l'un devrait finir par ces mots : *ἐξαποστέλλων, ἐκέλευε τὴν*, et l'autre commencer par ceux-ci : *τὼ* (l. *τὸ*) *μελετώμενον, δοῦμαι μὲν* (cf.

Escur. Gr. f. 315^{v} l. 15). Or, c'est précisément le cas dans le manuscrit de Munich dont le feuillet 355 se termine et le suivant débute ainsi que nous l'indiquons. Le scribe ne s'est pas aperçu qu'entre deux dix feuillets étaient tombés (B. II.564^{9} 591^{12}).

3°) Enfin, preuve irrécusable que le *Monacensis* et l'*Escurialensis* ont été en contact : le feuillet 8, suppléé tout au début de l'exemplaire bavarois, est, sans conteste, de la même main qui a transcrit dans l'espagnol, en dehors des textes dont je viens de parler, deux autres feuillets, (ff. 179^{v} l. 22 à 180^{v} l. 13) dont malheureusement j'ignore la teneur.

Ainsi donc,comme nous l'avons dit,le *Monacensis*, le *Marcianus* et l'*Escurialensis* se sont, à un moment donné, trouvé à Venise entre les mêmes mains. Mendoza dut faire exécuter sa copie sur l'exemplaire de Bessarion, avant que Antoine Éparque n'eût jeté sur le marché l'original apporté d'Orient, par conséquent avant 1544. Peut-être le précieux *Monacensis* fut-il offert par l'astucieux trafiquant au riche seigneur espagnol qui, au lieu d'acheter, se sera empressé de faire collationner et compléter son propre manuscrit. Il serait facile de contrôler cette hypothèse, en identifiant la main qui a fait les corrections et transcrit le supplément final.

5°) *Le Vaticanus* 1490 *est une copie directe du Barberinus* 203-204.

Il ne saurait évidemment être question de tirer argument de l'ordre dans lequel les matières sont distribuées de part et d'autre, pour statuer en faveur ou contre l'étroite parenté que nous croyons exister entre ces deux copies. En effet, le classement des feuillets dans l'actuel *Vaticanus* 1490 tient plutôt du hasard que d'une attention même médiocre ; d'autre part, presque toute la première partie de l'ouvrage a péri. C'est donc dans la seule comparaison des textes que peut apparaître de façon certaine la source où ont été puisées les parties restantes.

Sur cette base, il nous est possible d'éliminer du premier coup tous les témoins connus, à l'exception d'un seul. L'argument décisif est, en effet, fourni par le titre général mis aux sept chapitres où l'historien retrace les vingt-cinq

premières années d'Andronic II. Nous lisons au f. 1r : *Κεφάλαια τοῦ πρώτου λόγου τοῦ δευτέρου βιβλίου τοῦ Παχυμέρη.* Or le *Barberinus* 203-204 est le seul à présenter ce titre et à reprendre la numérotation (I-VII au lieu de VII-XIII) de la dernière partie de l'ouvrage ; il est également seul à nous conserver l'index des titres de chapitres de cette même fin, transcrit ici au ff. 1r-3r. Toutefois, on pourrait à la rigueur supposer que le *Vaticanus*, apparenté au *Barberinus*, dérive directement d'un original perdu. A première vue, on est porté à le croire, car les divergences entre le *Barberinus* (B) et le *Vaticanus* (V) sont d'une variété inouïe. Prenons par exemple Bonn I 13. L'original supposé ne diffère en rien de l'imprimé ; par contre, il en est autrement de son dérivé : B I 13^{2} *μὴ* om. V ; 13^{3-4} *ἐγκειρήμα* V ; 13^{4} *ἦν* B : *ἐν* V ; 13^{5-6} *τὰ ἐσαῦθις* B : *τις ἐσ.* V ; 13^{7} *δήπου* B : *ληπὸν* V ; 13^{8-9} *κατασταίται* (sic) V ; 13^{9} *ξυμφορᾶς* B : *ξυμφᾶς* ; V 13^{10} ; *χειμῶνος περ ἐπειφρισαντος* ; 13^{11} *εἰς τὸ ἀκμάζον* B : *καὶ μεῖζον* V ; 14^{12} *ὥστε μὴ ὀπώραν εὐθαλεῖν* B ; *ὥστε ὁ εὐθαλῶν* ; 13^{12} *πνεῦμα* om. V ; 13^{15} *ἄρξαντες* B: *ἀκμάσαντας* B ; 13^{19-20} *πόλεσι καὶ Προύσῃ τε τρίτῃ Φιλαδ.* ; 13^{21} *ἀνύστων* V pour *ἀνυστὰ τῷ.*

Mais cette liste, si imposante qu'elle paraisse, ne saurait donner le change au critique ; car, en dehors d'omissions bien explicables, puisqu'il n'est guère de copie qui en soit exempte, nous n'avons plus que de grossières fautes dues tant à l'ignorance qu'à l'étourderie du copiste, continuellement trahi par son oreille. Partout se multiplient les mêmes bévues par dittographie, assimilation, dédoublement de syllabes, fusions de plusieurs mots en un seul, assonances, etc. Voici quelques exemples typiques : B. I 11^{1} : *ἐνικαία*, lisez *ἐν Νικαίᾳ* ; 12^{10} *τοὺς* (l. *τοῦ*) *ψεύδους* ; 12^{13} : *ἀντὶ κρισιερόσυλος* l. *ἀντικρυς ἱερόσυλος* ; 12^{13} *ἢ μὲν* l. *ἡμῖν* ; 15^{11} : *κατεγγυῶν τὰ* ; 15^{14} *οὐχενὸς οἴτησαν*, l. *οὐχ οἷοι τ' ἦσαν.* Le texte, cependant, il faut le reconnaître, est ailleurs plus correctement transcrit, v. g. B. I 79-83, il n'y a guère de variantes.

Voici une preuve directe que le *Vaticanus* a été copié sur le *Barberinus*. Le feuillet 152v de ce dernier manuscrit n'a que 15 lignes écrites ; les deux tiers de la page sont en blanc. Le texte, interrompu sur ces mots *μάχαιραν οὐ φύγει*, repart au feuillet suivant de la sorte : *ἀκονητὶ ἐχειρώσαντο.* Toutefois,

le vide est infime,car 9 mots seuls manquent d'après les autres copies entre ces deux membres de phrase. Or, le codex du Vatican laisse au même endroit un blanc aussi disproportionné pour une si mince lacune. En effet, le feuillet 152^{v} ne porte que quinze lignes d'écriture ;le récit reprend à la page suivante de la même manière. Le copiste avertit le lecteur que c'est là tout le chapitre : *τὸ κεφάλαιον ὅλον* (c'est à dire tout le chap. 24 du l. VI ou XII), *ἐπειδὴ ἐχαώθη ἓν ἀπὸ τοῦ πρωτοτύπου.* — De même, tout au début de l'ouvrage (B. I, 15^{14}), le copiste du *Barberinus*, distrait, a répété entre *χρήσασθαι* et *πρότερον* le long passage *ὀχυρώματι — κατεγγυῶντα* c'est-à-dire B. I, 15^{6}-^{11}. Comme il fallait s'y attendre, de la part d'un copiste négligent et inattentif, le *Vaticanus* a reproduit l'erreur, pourtant signalée à son intention par deux appels placés dans le texte aux deux extrémités du fragment parasite. — Ajoutons quelques observations d'ordre graphique. Nous retrouvons, de part et d'autre, de fausses leçons caractérisées, v. g. B. I, 29^{6} : *ἀποβάβεσι* pour *ἀποβάσεσι* ; le passage où ce mot est inclus a été sauté dans l'édition ; B. I. 34^{1} : *Ταρχανώτη* ; B. I 35^{22} : *τὸ βιᾶν* pour *τὸ βιοῦν*) ; B. I 82^{7}-^{8} : *καθ' Ἰταλῶν* que le *vatica nus* corrige cependant en *καθ' Ἑταλῶν.* — Enfin, ce qui, plus que tout le reste est décisif, c'est que, à la fin de l'ouvrage, dans les parties si bouleversées du livre VII, ch. 5 et suivants, il y a concordance parfaite du *Vaticanus* 1490 avec le *Barberinus* 204, là où toutes les autres copies s'en séparent.

6°) Le *Tubingensis* Mb 13 *est une copie directe du Monacensis* 442.

Nous en avons donné plus haut l'affirmation expresse du copiste lui-même, Martin Crusius.

7°) *Les Coislin.* 138-143 *sont directement transcrits du Parisinus Gr.* 1723.

Nous avons d'abord une forte raison de le supposer, car l'un des scribes, Honorat, fixé à Paris, n'a guère pu connaître que l'exemplaire du roi. Il est superflu d'insister sur la parfaite concordance des textes que l'on lit de part et d'autre et sur les lacunes de toutes dimensions que l'on y constate. La raison

en est que ceci se vérifie exactement dans le prototype du *Parisinus*, le *Barberinus* 198-199, dont,à la rigueur, nos *Coislins* pourraient dépendre. Heureusement, une minutieuse analyse des manuscrits nous permet d'en fixer l'exacte filiation. Voici des rapprochements suggestifs entre le *Parisinus* (P) et nos *Coislins* (C).

a) Les trois premiers chapitres du premier livre sont transcrits dans le *Parisinus* tout d'une traite, sans séparation d'aucune sorte.Le copiste du *Coislin* 138 s'en est aperçu et a risqué des conjectures en marge, v. g. f. 4^{v} : Hinc, puto, incipit tertium caput ou f. 5^{r} : *ἐνταῦθα οἶμαι τὸ γ' ἄρχεσθαι κεφ.*

b) Les mêmes explications de mots difficiles sont répétées de part et d'autre. Or, celles-ci n'apparaissent, pour la première fois, qu'en P.

c) Le copiste de C transcrit scrupuleusement toutes les fausses graphies de P et ne les corrige qu'en marge : v. g. B. I, 43^{14} : *ἄν τισι συνέβη* P ; C fait cette remarque : *νομίζω ἄν τῳ κρεῖττον ἄν εἴη, ἤ ἄν τι.*— B. I, 69^{11} : *ἀμάῤῥας* P ; C propose : *ἴσως, ἀμάρας, κρεῖττον ἂν γράφεσθαι καὶ σημαίνει τὸν ὀχετὸν...* Il en est de même à propos d'autres leçons propres à P.

d) Nous retrouvons également ici la doxologie finale (inc. *Ὁ Χριστὸς αὐτὸς* voir plus haut) que le *Parisinus* est seul à nous faire connaître. La mention de l'année, ainsi que la longue note qui suivait ont été omises comme étant sans objet.

e) P a d'un seul trait de plume *οὐκἀτοκνεῖτε* ; le copiste de C s'est certainement trouvé devant cette fausse graphie ; il a d'abord coupé ce groupe de cette manière : *οὐκ ἀτονεῖτε* ; puis s'apercevant de la méprise de son original, il a biffé le *κ*, en a inscrit un second à la suite, puis a rayé l'esprit mis sur *α* de manière à avoir : *οὐ κατοκνεῖτε*, seul possible. De même, un peu plus haut (B. II, 545^{17}), l'imprimé porte *νεογνῶν* ; c'était la leçon primitive de P ; un lecteur a cru bon de changer le sens de ce mot, en glissant un *α* devant le *ν* initial ; aussi nous avons dans C, écrite d'un seul trait la variante *ἀνεογνῶν*. Ailleurs, P à la leçon originale *Ἀντολίηθεν* ; le même

correcteur, à l'oreille froissée, jette un nouvel *α* entre le *ν* et le *τ* ; d'où la graphie de C : *Ἀνατολίηθεν*. De même B. II, 618[18], au-dessus de *ἱμάσσει*, Pa un mot de lecture fort difficile, sans doute une glose ; le scribe de P ne pouvant pas le déchiffrer, croyant qu'il s'agissait là d'un mot du texte oublié par son modèle a laissé un vide après *ἱμάσσει*.

f) Le copiste de P fait ses *λ* comme des *χ* ; le scribe de C s'y laisse prendre v. g. : B. II, 559[4] : *Λαρδέαν* P : *Χαρδέαν* C il serait fastidieux de dresser la liste des graphies fausses ou rares qu'on ne trouve qu'en P et qu'a reproduites C, v.g. B. II, 614[6] : *Ῥοϊντζερίου* ; 580[19] : *προσπροσποιησάμ.* ; 579[14] : *κατ' Εὔοιαν* ; 580[7] : *Οὔλυμπον* ; 638[8] : *Ἀλμὲς* etc. etc.

Les *Coislin.* 138-143 sont donc bien la copie du *Parisinus* 1723.

Tous nos manuscrits se groupent donc de la manière suivante :

A. Dépendent du *Monacensis* 442 : directement, le *Marcianus* 404, le *Hierosolymitanus* 4, et le *Tubingensis* M b 13, indirectement l'*Escurialensis Ω* I 10.

B. Dépendent du *Barberinus* 198-199 : directement le *Parisinus Gr.* 1723, indirectement les *Coislin.* 138-143.

C. Dépend du *Barberinus* 203-204 le seul *Vaticanus Gr.*1490.

Avant de concrétiser ces résultats par le graphique, il nous reste à étudier quels sont les rapports de nos manuscrits-sources entre eux.

B. — *Les manuscrits-sources.*

Nous ne possédons plus que trois sources indépendantes de l'*Histoire byzantine* de Pachymère ; elles sont contenues dans le *Monacensis Gr.* 442, et les *Barberini Gr.* 198 et 199, 203 et 204.

Nous avons considéré jusqu'ici chaque exemplaire conservé de l'ouvrage de Pachymère comme un tout paléographique et réuni sous un même sigle les parties aujourd'hui éparses des

Barberini 198 et 199, 203 et 204. L'exemple des premiers propriétaires nous y autorisait ; l'étude de copies, transcrites à une époque où chaque groupe original était déjà constitué, nous y obligeait même. Mais il s'en faut de beaucoup que nos trois manuscrits soient faits de pièces homogènes. Aussi est-il nécessaire, pour mieux déterminer leurs rapports et apprécier plus justement le texte qu'il nous conserve, d'en classer les divers éléments.

Dans ce but, pour plus de clarté, nous croyons pouvoir procéder à une double enquête, l'une portant sur les livres I-VI (règne de Michel VIII) et l'autre sur les livres VII-XIII (débuts d'Andronic II), correspondant aux deux volumes de texte de notre future édition.

1. — *Les manuscrits des livres I-VI.*

Ces livres sont conservés dans le *Monacensis Gr.* 442, f. 1-5 XXI et 8-173^{r}, dans le *Barberinus Gr.* 198 et dans le *Barberinus Gr.* 203. Ces trois copies, étroitement apparentées, semblent transcrites, avec plus ou moins d'attention, du même original, sans toutefois que l'une dérive de l'autre.

Il n'y a d'abord entre elles que des différences d'ordre secondaire dues à des fautes de lecture, d'itacisme ou à de fréquents oublis. Pour la démonstration complète nous devons renvoyer le lecteur à l'appareil critique de notre future édition.

Le *Monacensis* n'a pas servi de prototype à l'un ou l'autre des *Barberini.* En effet, prenons d'abord le *Barberinus* 203. Il contient, entre autres, les passages suivants que n'a pas le manuscrit de Munich : B. I 17$^{12-13}$: *καὶ ἀντισχόντων — τὰ ἡμέτερα* ; 33^{10} : *καθηγνισμένοι — ὑπισεσημασμένοι* ; 336$^{7-8}$: *κλαπεῖσιν — ἐτίθει τὸ δ'* etc... Or, si le premier était la copie du second, les vides de ce genre assez nombreux ne s'expliqueraient pas. Le *Barberinus* 198 n'a pu, non plus, provenir du *Monacensis* pour les mêmes raisons, car il nous a conservé des péricopes entières, dont celles que nous avons relevées ou de simples mots que ce dernier manuscrit a sautés.

Par contre, le *Monacensis* n'a pu être copié sur aucun des deux *Barberini.* Pour le *Barberinus* 203, la chose est évidente, puisque le *Monacensis* est d'un quart de siècle au moins anté-

rieur à ce manuscrit. En ce qui concerne le *Barberinus* 198 voici, à titre d'échantillons, quelques courts passages qui en sont absents mais qu'on retrouve dans le *Monacensis* : B. I 35^{8-9} : *καὶ τἀδελφοῦ — καὶ στεργομένου* ; 47^{10} : *καθ' ὅ τι — ὑπερτεροῦντες* ; 346^{5} : *τὸ κοινωνικὸν ἀσπάζεσθαι* etc...

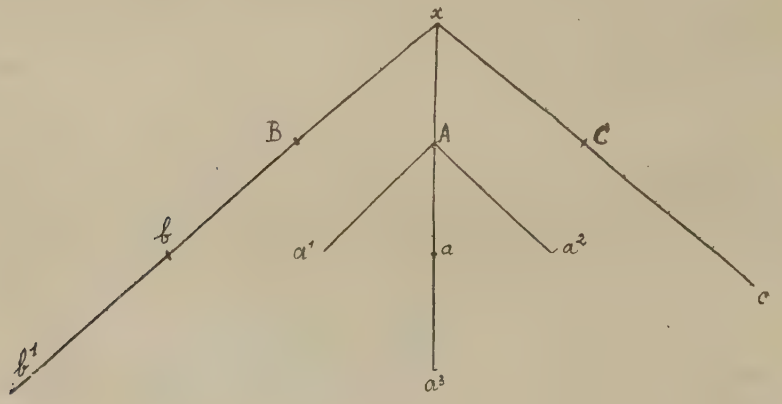
Enfin, les deux *Barberini* sont indépendants l'un de l'autre. On trouve, en effet, ici de courts passages qu'on ne voit pas là et vice-versa. v. g. le *Barber.* 198 saute la péricope *καὶ πῶς — διὰ ταῦτα* (B. I 67^{18}) qu'a le *Barberinus* 203. Il en est de même des fragments suivants : 122^{2-3} : *ἐφ' ἱκανὸν — σκηνοποιησόμενος* ; 192^{6-9} : *μεθ' ὃ δὲ — παρανομωτέρα.* etc... Par contre, le *Barberinus* 203 omet, entre autres, les passages suivants qu'a le *Barberinus* 198 : B. I, 163^{3-5} : *τὰ ὅμοια — Πισσαίοις* ; 182^{15-16} : *οὔτε γάρ — ἀντέχειν* ; 339^{10-11} : *πρὸς ἄλλους— τοῦτο καὶ.*

Nous pouvons dès lors représenter graphiquement, pour les 6 premiers livres de l'*Histoire*, les rapports des manuscrits types soit entre eux soit avec leurs dérivés. Voici d'abord les sigles que nous adopterons dans notre édition :

A = *Monacensis Gr.* 442 ; a = *Marcianus Gr.*404 ; a^1 le *Hierosolymitanus* 4 (biblioth. patriarc.) ; a^2 = *Tubingensis* M b 13 ; a^3 = *Escurialensis Ω* I 10.

B = *Barberinus Gr.* 198 ; b = *Parisinus Gr.*1723 ; b^1 = *Coisl.* 138-140.

C = *Barberinus gr.* 203 ; c = *Vaticanus Gr.* 1490.



2°. — *Les manuscrits des livres VII-XIII.*

Cette seconde partie de l'ouvrage nous est conservée dans les manuscrits suivants : *Monacensis Gr.* 442, f.176-356 et les *Barberini Gr.*199 et 204. Ceux-ci ne se groupent plus de la même manière que ceux de la première partie.

Il faut d'abord distinguer, au point de vue de la tradition manuscrite, dans le *Barberinus* 204 deux parties provenant de deux sources différentes.L'une comprend les feuillets 1-135 et 167-180 ; l'autre, ayant la même origine que le *Barberinus* 203, renferme les feuillets intermédaires, soit 136-166. Nous les distinguerons donc par les deux sigles suivants, C^1 et C, pour mieux exprimer leur origine diverse.

Il est d'abord certain que C^1 n'est pas la reproduction des parties correspondantes des deux autres témoins. Nous avons déjà relevé la différence de titre initial et la numérotation I-VII unique dans la tradition de l'ouvrage. Voici d'autres preuves concluantes.

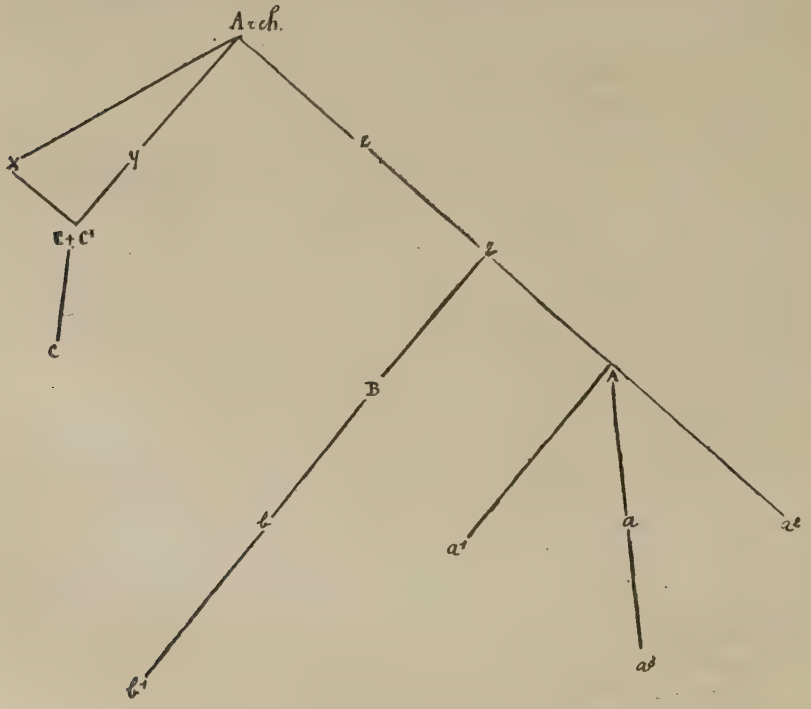
Le *Monacensis* omet ,entre autres, les leçons suivantes que l'on retrouve en B^1 ou B : éd. Bonn II, 17^{8-9} : *Μελέτιος* — *ὧν ὁ μέν* ; 121^{1} : *ἐξ ἑαυτοῦ* ; 128^{7-8} : *ἐκείνου* — *ἕτοιμον* etc. D'autre part, l'état des deux derniers livres représentés par B prouve avec évidence la diversité d'origine. Nous avons relevé dans le *Monacensis* et le *Barberinus* 199 de multiples omissions de mots et même d'expressions ; de petits vides, laissés dans le texte, brisent constamment la trame du récit et sont un signe irrécusable que le prototype de ces deux derniers témoins étaient, en bien des endroits, devenu illisible. En C et C^1 tout au contraire, les lacunes signalées,qui dépassent la centaine, sont comblées à l'exception de trois. Il faut donc que cette copie, postérieure aux deux autres, ainsi que nous l'avons vu, ait été faite sur un original différent.

Par contre le *Monacensis* et le *Barberinus* 199 ressortissent certainement au même prototype. Nous venons d'en donner la raison fondamentale : identité de lacunes si nombreuses et si variées qu'elles n'ont pu être puisées qu'à une seule et même source. Nous ne pouvons relever ici que quelques exemples parmi les plus caractéristiques : Bonn II, 374^{1-2} : *γνώμης γάζεσθαι* ;376^{6} :*πρὸς αὐτὸν ἀρέχει* ; 376^{10} : *ἀρνῃ εἴτε* ;378' :*δεσ-*

ποίνη αὐ κλῆρος ; 378[9-10] : *τοῖς ἀ πολλῇ* ; 389[11] ; *συναγόμενοι χα πολλῷ* ; 383[12] : *ἔπειὶ οὖν ων ὁ βασιλεύς* etc. etc.

D'autre part, à supposer (ce qui me paraît vraisemblable) que cette seconde partie du *Monacensis* fût plus récente que la première, elle n'a toutefois pu être transcrite du *Barberinus* 199, car nous y relevons des phrases entières que nous ne trouvons pas dans cet exemplaire ; v. g. Bonn II 61[8] : *κἂν μὲν — τῷ ἀβλαβῇ* ; 145[15] : *μικρὸν δ' ὕστερον — σύνηθες* ; 150[7-9] : *ὅτι πολλοὶ — ἐλάμβανον* etc... De même le *Barberinus* ne peut être la copie du *Monacensis*, car il a dû prendre ailleurs des mots ou des expressions que n'a pas le manuscrit de Munich v. g. B. II 322[2] : *παραιτήσεως* ; 326[8] : *σφῶν* ; 151[16] : *καὶ ἐσθιόντος* ; 121[3] : *τὸ κατὰ* etc.

Ainsi donc, une fois établie la complète indépendance des manuscrits types de la seconde partie de l'*Histoire* et leurs rapports mutuels, nous pouvons, à nouveau, représenter par le graphique l'état de la tradition manuscrite. A cet effet, nous employons les sigles suivants : A = *Monacensis* 442 ; B = *Barberinus* 199 ; C et C[1] = *Barberinus* 204.



APPENDICE.

La double paraphrase, texte et manuscrits.

Ainsi que nous l'avons déjà signalé, l'histoire byzantine de Pachymère a été remaniée deux fois dans un but évident de vulgarisation. Mais tandis que le réviseur s'est borné ici, si l'on excepte la fin de l'ouvrage (1), à retoucher le style aux endroits obscurs, nous n'avons là qu'une résumé squelettique, semblable à un memento, de consultation rapide. La première recension a seule quelque importance pour l'éditeur de Pachymère, trois feuillets subsistant simplement de la seconde. Nous allons, toutefois, en décrivant les manuscrits qui nous les conservent, en étudier le texte.

1. — *La grande paraphrase.*

Cette paraphrase est conservée en entier dans le seul *Vaticanus Gr.* 1775. C'est un manuscrit en papier mesurant mm 300×216 pour le format et mm. 195×145 pour le texte. Il compte 25 lignes à la page, et porte une reliure aux armes d'Urbain VIII. Deux feuilles de garde, vides et non numérotées, précèdent le texte. Au recto du premier se lit le chiffre 66 qui est une ancienne cote. Le texte des 13 livres occupent 310 feuillets et le recto du 311^{e} ; 311^{v} est en blanc et ne porte

(1) Les trois derniers livres sont, en effet, fort divers du texte primitif tel que nous le fait connaître dans son intégrité le *Barberinus* 204 (= C). Les développements originaux sont amplifiés ou résumés avec une rare fantaisie. La raison, ainsi que nous le montrerons plus loin, est que le manuscrit sur lequel fut faite cette glose devait, à cette fin de volume, avoir les lacunes que nous avons signalées dans le *Barberinus* 199 et le *Monacensis* 442.

que cette légende : *Georgii Pachymeris historiarum libri XIII*. Viennent, en fin de volume, deux feuilles de garde, également vides et non numérotées.

Deux scribes ont transcrit ce manuscrit ; nous devons au premier les 143 premiers feuillets ; les 168 derniers sont l'œuvre du second. A en juger d'après les caractères des écritures, c'est au seizième siècle que le travail fut fait, sans doute pour le compte du premier propriétaire, Lollino, évêque de Bellune. Ce prélat humaniste, vrai émule de Bessarion, s'était, on le sait, constitué une riche collection de manuscrits grecs, qu'à sa mort, il légua à son ami Urbain VIII. Or, dans l'inventaire qui en fut dressé, lors de leur transfert à la Vaticane, figure, sous le numéro 91 une *Georgii Pachymerae historia* (1). Comme de nombreux copistes travaillaient à la solde du riche évêque à Patmos et dans tout le Levant vénitien, il est difficile de dire d'où provient cette copie moderne, ni où se cache peut-être encore l'archétype ancien (2).

Quoi qu'il en soit, l'exemplaire du Vatican ne peut en être l'original, car un fragment absolument identique du même ouvrage nous a été conservé dans un manuscrit du XV^e^ siècle l'*Urbinate Gr.* 110 (f. 2 seulement) (3). Il n'y a, en effet, entre ce court extrait et le passage parallèle de l'exemplaire complet que deux variantes d'ordre secondaire. Or, ce feuillet initial semble avoir été entre les mains du cardinal Isidore de Kiev si même il n'est pas de son écriture (4).

(1) P. Batiffol, *Les manuscrits grecs de Lollino, évêque de Bellune*, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. IX, 1889, pp. 28-48, voir p. 43.

(2) Malgré toutes nos recherches, nous n'en avons pu trouver trace.

(3) C. Stornajolo, *Codices urbinates Graeci bibliothecae vaticanae*, 1895, p. 169-170.

(4) L'écriture, en effet, fort soignée de ce feuillet ressemble étonnamment à celle du cardinal Isidore, qui,à ses heures, savait calligraphier. Voir un spécimen de son écriture dans G. Mercati, *Scritti d'Isidoro il cardinale ruteno*, Roma, 1926, planche I, à la fin du volume. Il est d'ailleurs certain (*ibid.*, p. 94) que le codex en question, non seulement appartint au métropolite de Kiev, mais qu'un certain nombre de feuillets sont de sa main. Le texte dont nous parlons n'est, toutefois, pas donné comme tel par Mgr G.Mercati

A quelles préoccupations et à quelle initiative devons-nous cet essai de vulgariser, en la rajeunissant, une œuvre difficile à comprendre? Devons-nous remonter jusqu'à l'auteur, et penser, comme on l'a soutenu (1), qu'il lança dans le public parallèlement à la version savante, une autre d'allure plus populaire?

Il est d'abord certain que sous ce vêtement nouveau l'ouvrage n'est pas de Pachymère. Comment admettre, en effet, qu'un seul et même auteur se contredise à différentes reprises à propos de faits et de jugements qui lui étaient familiers? Le paraphraste, d'ailleurs fort lettré comme le montre certaines amplifications de son crû, s'est souvent mépris sur le vrai sens d'expressions qu'il croyait interpréter. Je me borne à donner quelques preuves d'un fait déjà abondamment constaté par le P. Poussines (2).

Bonn I 134[6] : Le basileus Jean Doucas, au dire du texte original, eut à cœur de ravitailler les forteresses des frontières orientales. A cette fin, de grandes quantités de vivres furent amassées, sur chaque point, et consignées dans des greniers mis sous scellés. L'empereur stipulait, pour mieux sauvegarder l'intégrité de ces dépôts, que les fonctionnaires chargés de la réquisition, eux-mêmes, n'y toucheraient pas, mais qu'ils recevraient du blé d'une autre provenance : *φέροντας δ' ἔξωθεν ἐπιτάττων σιτίζεσθαι.* Notre commentateur commet un grossier contre-sens ; il développe, en effet, et défigure ainsi la remarque de l'original : *φέροντας δ' ἔξωθεν τὸ μὲν ἀρκοῦν τοῦ σίτου χρῆσθαι, τὸ δὲ πλέον πάλιν ἀποτίθεσθαι.* Ces gens pouvaient donc, à en croire la nouvelle version, prendre dans ces dépôts ce qu'ils estimaient nécessaire à leur subsistance, quittes y à reporter le superflu, s'il en restait.

Bonn I, 391[20] : *πλὴν οὐκ ἐπὶ τούτου τοῦ καιροῦ γεγονὸς ἀλλὰ πρότερον.* A propos d'une violente persécution contre le

(1) C'est, entre autres, l'opinion d'Allatius, dans son *De Georgiis* ; cf. P G, t. 143, col. 414.

(2) Un peu partout, au hasard de ses doctes commentaires. Nous résumons ses arguments et ajoutons nos observations personnelles.

clergé dont il vient de faire le tableau,Pachymère se rappelle les infortunes d'un ami, Manuel Holobolos, survenues avant les faits qu'il vient de rapporter ; il ne résiste, toutefois, pas à l'envie de nous en entretenir, *πλὴν οὐκ ἐπὶ τούτου τοῦ καιροῦ γεγονὸς ἀλλὰ πρότερον*. Le glossateur, en mal d'érudition, a voulu être plus précis que son modèle et déclare que l'incident, générateur d'une telle adversité, se déroula, après l'exil d'Arsène, en présence du patriarche Germain III, donc en 1267 ; ce qui est impossible et contradictoire, car, d'une part, le synode auquel est lié l'incident se tint sûrement au cours de l'année 1273, et, d'autre part, nous savons par une publication récente, que, passé novembre 1272, le professeur était toujours en grâce. Comment un contemporain, aussi exact que Pachymère, se serait-il trompé sur le nom d'un des principaux témoins de la tragédie rapportée par lui ?

Bonn I 531[15] : *τὴν ψυχὴν ἀφίησι*.. Il s'agit de la mort de chel VIII Paléologue. Pachymère, en dépit de ses sentiments franchement antilatins, s'est toujours exprimé avec modération sur le compte de ce prince et des grecs catholiques ralliés à sa politique. Or, le développement que le glossateur insère ici est une dure condamnation de Michel VIII, telle qu'elle n'eût pu venir sous la plume d'un fonctionnaire de la cour. Car, Andronic II, contraint par la toute puissante rancune des moines à priver son père des honneurs de la sépulture, n'eût certainement pas toléré que sa mémoire fut maudite par l'histoire officielle.

Ces exemples suffisent (1) pour prouver que l'auteur de cette paraphrase ne peut être Pachymère. D'autre part, il est possible, croyons-nous, de montrer sur quel original *imparfait*, le travail d'adaptation a été entrepris.

Nous avons déjà signalé occasionnellement que le paraphraste, tout le long des dix premiers livres, suit pas à pas l'original, se contentant d'en démarquer, de-ci de-là, soi-disant pour plus de clarté, un mot ou une expression. Mais dès

(1) Il serait facile de les multiplier ; voir, par exemple, dans la seconde partie de l'ouvrage trois autres bévues bien caractérisées relevées par Poussines, Bonn II, 731, 753-4 et 759.

l'abord du douzième livre, c'en est fait de cette sage réserve ; notre auteur perd contact avec son modèle et s'abandonne à sa faconde. Je crois qu'il n'y a pas d'autre explication possible de ce changement d'attitude que la nécessité. Le manuscrit dont se servit le commentateur devait avoir ses parties finales en assez mauvais état. Des vides, brisant partout la trame des récits comme dans le *Barberinus* 199 et le *Monacensis Gr.* 442, gênaient trop le travail d'exégèse ; recomposer le texte avec les éléments qui restaient était facile et tentant. Poussines, nous l'avons dit, captivé par la clarté et la simplicité de cette rédaction, l'a préférée à celle de l'original.

Il est toutefois impossible de déterminer avec une absolue certitude de quelle source dérive directement le texte ainsi retravaillé, du *Barberinus* 198-199, du *Monacensis* 442 ou de leur prototype commun. Il y avait bien une lacune dans le manuscrit type (1), car le glossateur a laissé vides un grand feuillet et demi (305 et 306r) ; le texte omis ne se retrouve pas dans les deux autres codices, mais ceci ne préjuge aucunement d'une dépendance possible, car ces deux témoins semblent avoir été complets.

A quelles occasions et pour quels besoins ce travail d'adaptation a-t-il été fait ? On ne saurait le dire. Il pourrait toutefois bien se faire que l'idée d'accommoder la langue un peu surannée de ce texte difficile soit née des préoccupations créées à une époque tardive, au XVe siècle, par les préparatifs du concile de Florence. La présence d'un exemplaire de la chronique de Georges Pachymère dans la bibliothèque des deux grands protagonistes de l'Union des Églises à cette époque, Isidore de Kiev et Bessarion, nous paraît symptomatique à cet égard. Il était tout naturel, en effet, que ces deux *leaders* du parti grec catholique cherchassent à défendre contre Marc d'Éphèse et son clan d'opposants leur attitude latinophile par des précédents pris dans leur histoire nationale. Or, pour tout Byzantin, le siècle, célébré ou honni, de la conciliation romano-

(1) En effet, tout le chap. 30 (livre XIII), jusqu'à ce mot : *ἐξαποστεῖλαι* = Bonn II, 635, manque. Le glossateur a surestimé le vide de son original, de sorte que sa copie repart au f. 306v, avec cette cote *κεφ. λδ'*. En réalité, c'est 32 (*λβ'*) qu'il fallait.

byzantine était, par excellence, celui de Michel Paléologue et du concile de Lyon. Que les théoriciens de Ferrare et de Florence se soient souvent référé à cette lointaine époque et en aient soigneusement étudié l'histoire et la production théologique, ceci ne saurait faire de doute pour personne (1). Dès lors, on peut se demander si le métropolite Isidore n'a pas lui-même commandé à quelque lettré de son entourage de lui transcrire, en l'adaptant pour sa commodité, le texte original. Ce n'est là toutefois qu'une pure hypothèse, et nous ne la présentons que comme telle.

Nous devons, pour finir, dire un mot de la manière dont Poussines a remplacé par cette compilation le texte original. Il faut reconnaître d'abord que, quelque détestable que soit le procédé, la substitution n'a pas été faite sans discernement. En effet, le glossateur, à court de faits précis dont l'état lacuneux de son original lui laissait mal entrevoir l'enchaînement, s'est vu condamné, en la plupart des cas, pour boucher les vides et relier les paragraphes intacts du modèle démarqué, à de vains et creux développements d'ordre moral. Mais l'éditeur a eu le bon goût, sinon « l'honnêteté » de nous faire grâce de certaines considérations d'ordre parénétique, v. g. B. II 580 (l. XIII, c. 9) entre *Κουβούκλεια λεγομένῳ* et *Ἐπειδὴ γὰρ* douze lignes de texte sont restés dans le manuscrit.

Quelle est la valeur de cette rédaction pour l'établissement du texte? Elle nous paraît nulle et nous avons résolu de l'écarter délibérément de notre appareil critique. Nous nous proposons de justifier dans une prochaine livraison des *Échos d'Orient* cette détermination qui n'est pas un caprice. Toutefois, il sera juste de recourir dans les cas difficiles à son autorité, quoique avec une grande circonspection, pour une meil-

(1) Nous mettrons ce point en évidence dans une monographie en préparation, consacrée au patriarche Jean XI Beccos (1275-1282). Les uns et les autres poussaient la curiosité jusqu'à se documenter sur la doctrine même de ceux qui, dans ces temps reculés, avaient pensé et agi autrement qu'eux. Nous avons récemment signalé et étudié (cf. *Échos d'Orient*, t. 28, 1929, pp. 144, 145) dans la bibliothèque du catholique Isidore de Kiev un exemplaire des œuvres antilatines de Georges Moschabar.

leure compréhension du texte, car, placé en pleine tradition byzantine, le commentateur, qui ne s'est pas nécessairement toujours trompé, nous donnera plus d'une fois la clé de passages par trop obscurs.

2. — *La paraphrase abrégée.*

Cette nouvelle recension de l'œuvre de Pachymère intéresse l'histoire du texte mais est absolument inutile pour son établissement. Ce n'est, en effet, qu'un compendium fort abrégé de l'original. On peut juger de l'ensemble par le court fragment qui nous en a été conservé, sorte d'épitomé très succinct, qui fond en un seul paragraphe jusqu'à 3 et même 4 chapitres, de sorte que les trois seuls feuillets que nous en avons contiennent le résumé des 32 chapitres du livre I et des 5 premiers du livre II.

L'écriture de ces fragments est, à nouveau, du XV^e^ siècle. Il serait oiseux d'épiloguer sur les circonstances auxquelles on doit ce *breviarium*. Qui voudra l'étudier de plus près le trouvera dans le codex *Urbin. Gr.* 80 (1).

***

Au terme de notre enquête, il ne nous reste plus qu'à dresser la liste des manuscrits que nous utiliserons, en indiquant dans quelle mesure et sous quels sigles.

Seront édités pour les livres I-XIII, le *Monacensis* 442 (A), le *Barberinus* 198-199 (B), le *Barberinus* 203-204 (C) et le *Parisinus* 1723 (b).

Vingt feuillets des manuscrits suivants seront collationnés, dans le but de faire au cours de l'édition, la preuve de leur dépendance ; ce sont, le *Marcianus* 404 (a) et l'*Escurialensis* Ω I 10 (a^3).

(1) Cf. Stornajolo, *op.cit.*, p. 111. Le descripteur ne s'est guère aperçu de l'état de ces fragments.

Nous emprunterons aux *Coislin.* 138-143 (b[1]) certaines conjectures dues au rhéteur Athanase ou à son aide Honorat. Enfin, le *Hierosolymitanus* 4, le *Tubingensis* M b 13 et le *Vaticanus Gr.* 1490 seront entièrement laissés de côté. Quant à la paraphrase, elle sera citée de-ci de-là sous le sigle V.

V. LAURENT.
des Augustins de l'Assomption

Voici, d'ailleurs, à titre d'échantillon, une page spécimen :

DÉBUT DE L'HISTOIRE

Κεφάλαιον α'. — Προοίμιον τοῦ συγγραφέως· καὶ περὶ τῆς ἀληθείας τῶν λεγομένων.

Γεώργιος Κωνσταντινουπολίτης μὲν τὸ ἀνέκαθεν, ἐν Νικαίᾳ δὲ καὶ γεννηθεὶς καὶ τραφείς, ἐν Κωνσταντίνου δὲ καταστὰς αὖθις, ὅτε θεοῦ νεύματι ὑπὸ Ῥωμαίους αὖτη ἐγένετο, ἔτη γεγονὼς εἴκοσιν ἑνὸς δέοντος τηνικάδε, καὶ κλήρῳ δοθεὶς θείῳ καὶ ἀξιώμασιν ἐκκλησιαστικοῖς διαπρέψας καὶ ἕως καὶ ἐς πρωτεκδίκου φθάσας τιμήν, ἔτι δὲ καὶ ἐν ἀνακτόρων εἰς δικαιοφύλακα τιμηθείς, τάδε ξυνέγραψεν, οὐ λόγους λαβὼν ἄνωθεν ἀμαρτύρους, οὐδ' ἀκοῇ πιστεύων μόνον, ἤν τις λέγοι ἑωρακὼς ἢ καὶ ἀκούσας αὐτός, πιστοὺς δ' ἀξιοίη τοὺς λόγους, εἰ μόνον λέγοι, λογίζεσθαι, ἀλλ' αὐτόπτης τὰ πλεῖστα οὕτω ξυμβὰν γεγονώς, ἢ καὶ μαθὼν ἀκριβῶς παρ' ὧν τὸ πρῶτον ὡράθη πραχθέντα, πλὴν δ' οὐκ ἀμάρτυρα ἀλλὰ

---

1. *ξυγγραφέως* Possinus. — 3. *ἀπὸ ἀνέκαθεν* Aaa[3] Cb : *ἀπὸ προγόνων* corr. V || *ἐν Νικαίᾳ* CbV : *Νικαιάθι* Aaa[3]. — 4. *αὖθις* : corr. *πάλιν* V. — 5. *ὑπὸ Ῥωμαίων ἐγένετο* Possinus || *ἔτος* codd. : *ἔτη* cor[n]. V quem cum Possino adprobo. — 6. *δέοντο[s], τηνικάδε καὶ κλήρῳ* Possinus || *δοθεὶς* codd. : *σωθεὶς Possinus* qui, impar lectu, litteram *δ* pro *σ* in exemplari suo simillimam certe legit ; cur vero *ο* in *ω* imprudens mutare ausus sit nos latet. — 7. *ἐν* om. b plaudente clarissimo Boissonade, cf. G. *Pachymeris declamationes XIII*, p. 1-. — 8. *ἀνακτόρων* codd. : *τοῖς βασιλείοις* corr. V. — 9. *ἄνωθεν* ACa : *ἄλλοθεν* Vb. — 10. Inter *μόνον* et *ἤν τις* totum incisum a Possino in edito e V receptum cum in optimis codicibus AbC nullibi reperissem de consulto rejeci. — 12. *οὕτως ξυμβάν* CbV Possinus. De usitata formula apud auctores plura scripsit Boissonade, cujus vide opus supra citatum, p. 342 sub verbo *συμβὰν*.

καὶ πολλοῖς ἄλλοις συνηγορούμενα, ὡς ἂν μὴ ὁ ξύμπας χρόνος φύσιν ἔχων τὰ πολλὰ κρύπτειν συχναῖς κυκλικαῖς περιόδοις καὶ τάδ' ἀφανίσειε κατὰ μικρὸν ἐξίτηλα τῇ παραδρομῇ γιγνόμενα διὰ τὸ φανέντα κρύπτεσθαι πάντα ἀνάγκην εἶναι, ὥς πού τις σοφῶν ἔφη καὶ ἀληθῶς ἐγνωμάτευσεν. Οὐ μὴν, ὥστε καὶ τὸ ἀληθὲς περὶ ἐλάττονος τοῦ ψεύδους ποιήσασθαι περὶ τοιούτων λέγοντα· ἱστορίας γάρ, ὡς ἄν τις εἴποι, ψυχὴ ἡ ἀλήθεια, καὶ τὸ τῆς ἀληθείας χρῆμα ἐπάναγκες ἱερόν, ὁ δὲ πρὸ ταύτης τὸ ψεῦδος ἄγων ἄντικρυς ἱερόσυλος... V. L.

---

17 Sophocles Aj. 646, 647.

---

15. *κυκλικοῖς* Aaa³b || *ἀφανίσῃ* C. || *καὶ κατὰ μικρὸν* Aaa³. *ἐξίτην* Aa³. — 19. *τιούτων* A. — 22 *ἱερήσυλος* A.

UNE BASILIQUE PALÉOCHRÉTIENNE EN LOCRIDE

En octobre 1928, les paysans des villages d'Arkitsa et de Livanates, de l'ex-dème de *Δαφνουσίων*, en Locride, poussés par un zèle sacré s'étaient mis ardemment à la recherche de l'icone de Ste-Catherine qui aurait apparu en songe à un d'eux et lui aurait enjoint de fouiller à un endroit voisin de la mer et distant d'une heure et demie au N. O. d'Arkitsa. En effet à cet endroit — correspondant exactement au vingtième kilomètre de la route carossable qui, côtoyant la mer, réunit Atalante à Lamie — une grande abside circulaire (fig. 1) émergeant parmi les broussailles et les oliviers qui couvrent l'étendue, était déjà depuis longtemps connue par les paysans des alentours. Comme il est naturel, les premières recherches des villageois portèrent à l'intérieur de cette grande abside non sans lui causer des dommages. En effet, la belle mosaïque qui formait le pavé de l'abside fut presque totalement détruite pour que la fouille fût menée à la profondeur où l'on supposait enterrée l'icone de Ste Catherine. Heureusement le Ministère de l'Enseignement et des Cultes averti, quelques jours après, de cette fouille clandestine ordonna la suspension des travaux, qui, dans l'entre-temps, avaient mis au jour presque tout le sanctuaire. La continuation des fouilles fut désormais confiée au soussigné ; mais elle n'a pas pu être effectuée que quelques mois plus tard, en février et mars 1929. Nous donnons ici un rapport détaillé de la première campagne.

I. L'architecture.

Comme la grande abside circulaire l'indiquait déjà, l'édifice auquel elle appartenait était une basilique paléochrétienne.

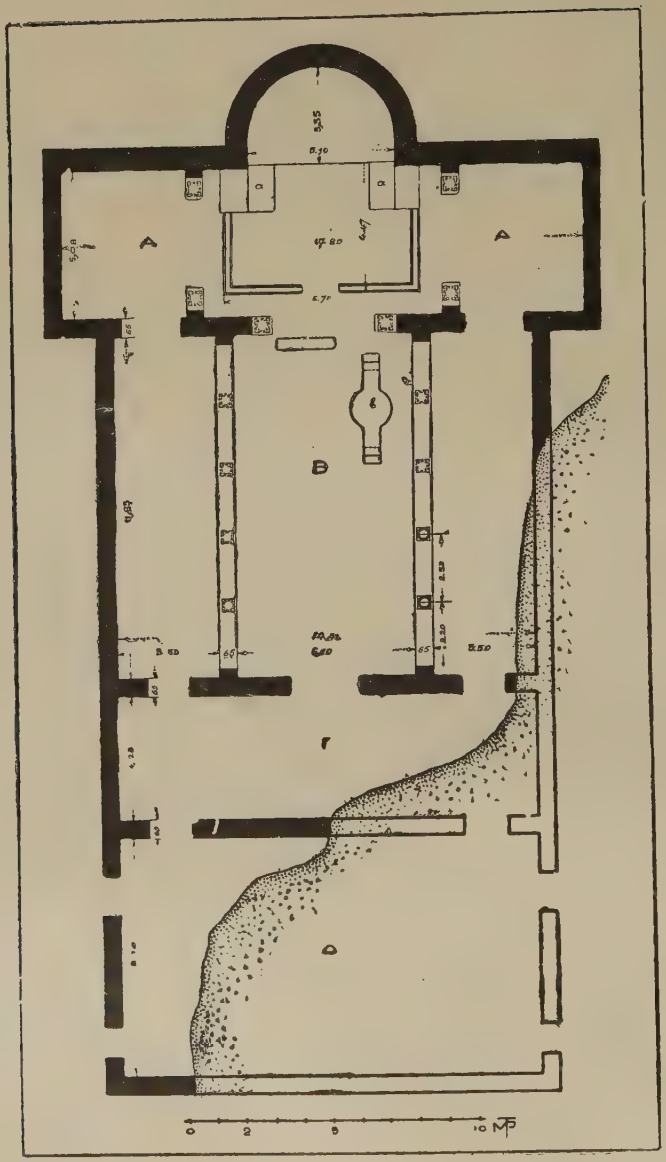


Fig. 1. Plan de la basilique.

Ses murs, d'une épaisseur de 0. 65, sont bâtis en moëllons irréguliers réunis par du mortier et traversés par des arases d'épaisses briques distantes entre elles de 0.50 à 0.70 m. (Pl. 31). Par contre les pilastres, pour plus de solidité, sont construits totalement en briques réunies par un solide mortier hydraulique (Pl. 31)

L'édifice se trouvant sur une déclivité du terrain qui descend vers la mer dans une direction S.-N., son côté sud a été préservé jusqu'à une hauteur de 2.00 m. tandis que le côté nord émerge du sol d'à peine 0,35 m.

La basilique n'a pas été complètement dégagée pendant la première campagne. Tout de même, ses parties essentielles sont mises au jour et nous permettent une étude presque complète. Les parties non dégagées sont dessinées sur le plan que nous avons dressé (fig. 1), en lignes interrompues.

Comme on le voit bien sur le plan, notre église présente la forme d'un T. En effet, devant l'abside circulaire s'étend un long transept (fig. 1 A, A) en saillie sur le rectangle du reste de l'édifice. Deux arcs doubleaux reposant sur des pilastres (1) divisent ce transept en trois compartiments dont celui du milieu, le plus large, correspond au *bêma* ou *soléa*, tandis que ceux des extrémités, de forme presque carrée, étaient probablement affectés aux chantres et au clergé (*παστοφόρια*) (2).

La nef transversale est séparée du reste de l'église par un mur épais en briques rouges, bien cuites, d'une épaisseur de 0.65 m. Au milieu de ce mur, une grande baie flanquée de deux colonnes, dont il existe encore sur place les stylobates, formait un arc triomphal, disposition qui se rencontre en Grèce pour la première fois (3). Deux autres ouvertures ména-

(1) Les colonnes dessinées sur le plan de la fig, 1 devant les pilastres ont été ajoutées après coup comme le prouvent leurs stylobates qui reposent directement sur la mosaïque.

(2) Il est bien probable que les bancs en maçonnerie que l'on a dégagé tout autour des murs du compartiment sud du transept (pl. 32), étaient destinés aux chantres ou au clergé.

(3) Sur le plan de la basilique de Nicopolis (*Ἐφημ. ἀρχ.*, 1916, pl. 3), sont dessinées en pointillé deux colonnes d'un arc triomphal, mais l'auteur de l'article correspondant ne parle nullement d'une pareille disposition.

gées de part et d'autre de l'arc triomphal servaient à la communication du transept avec le corps de l'église.

Celui-ci (fig. 1,B) a une forme rectangulaire (14.60×11.85) et est divisé en trois nefs au moyen de deux rangées de colonnes. La nef médiane a une largeur de 6,10, tandis que les bas-côtés en ont 3.50. Chaque nef communique par une porte avec un long couloir (1) placé à l'ouest, large de 4,23, qui n'est autre que le narthex.

A l'extérieur du narthex ont été dégagés les murs d'un édifice rectangulaire (D) adossé au narthex, d'une largeur de 8.20 m. Le narthex communique avec ce bâtiment par deux portes correspondant à celles des nefs latérales de l'église. Faut-il voir dans cet annexe un atrium? L'existence de deux portes latérales dégagées sur son côté nord serait en faveur de cette hypothèse. Mais l'identification n'en sera certaine qu'après le dégagement complet de l'église et de ses annexes, qui, j'espère, ne tardera pas.

La disposition générale du plan de notre basilique rappelle celle des plus vieilles basiliques de Rome (S. Pierre, S. Paul-hors-les-murs, Basilique du Latran, S^te^ Praxède,etc.). En Grèce et en Asie Mineure la forme de la basilique à transept saillant est plutôt rare. On ne l'a retrouvée en effet jusqu'ici que dans la basilique de l'Ilissos, à Athènes (2) (qui cependant à cause du mode de couverture de son sanctuaire appartient à un groupe différent) et celle de Nicopolis, en Épire (3). Avec transept non saillant elle se rencontre aussi dans la basilique à cinq nefs d'Épidaure, regardée à tort par Kavvadias comme romaine (4). En Asie Mineure aussi le type de la basilique à transept saillant ne se rencontre qu'à Sagalassos (5) et avec

(1) V. les plans de toutes ces églises dans Holtzinger, *Altchristliche und byzantinische Baukunst*, Leipzig, 1909, fig. 25, 28, 30, 35.

(2) Sotiriou, *Ἐφημ. ἀρχ.*, 1929, pp. 1 suiv. Cf. du même auteur *Εὐρετήριον τῶν Χριστ. μνημείων*, fasc. I, p. 53.

(3) Philadelpheus, *Ἐφημ. ἀρχ.*, 1916, pp. 33, s. Cf. *Ἐφημ. ἀρχ.*, 1917, p. 48.

(4) Cavvadias, *Ἐφημ. ἀρχ..*, 1918, p. 173. Sotiriou, *Praktika de l'Académie d'Athènes*, 4, p. 92.

(5) Lanckoronsky, *Städte Pamphyliens*, etc., II, 150 fig. 123. On pourrait ajouter ici la basilique de Perge ; cf. Rott, *Kleinasia-*

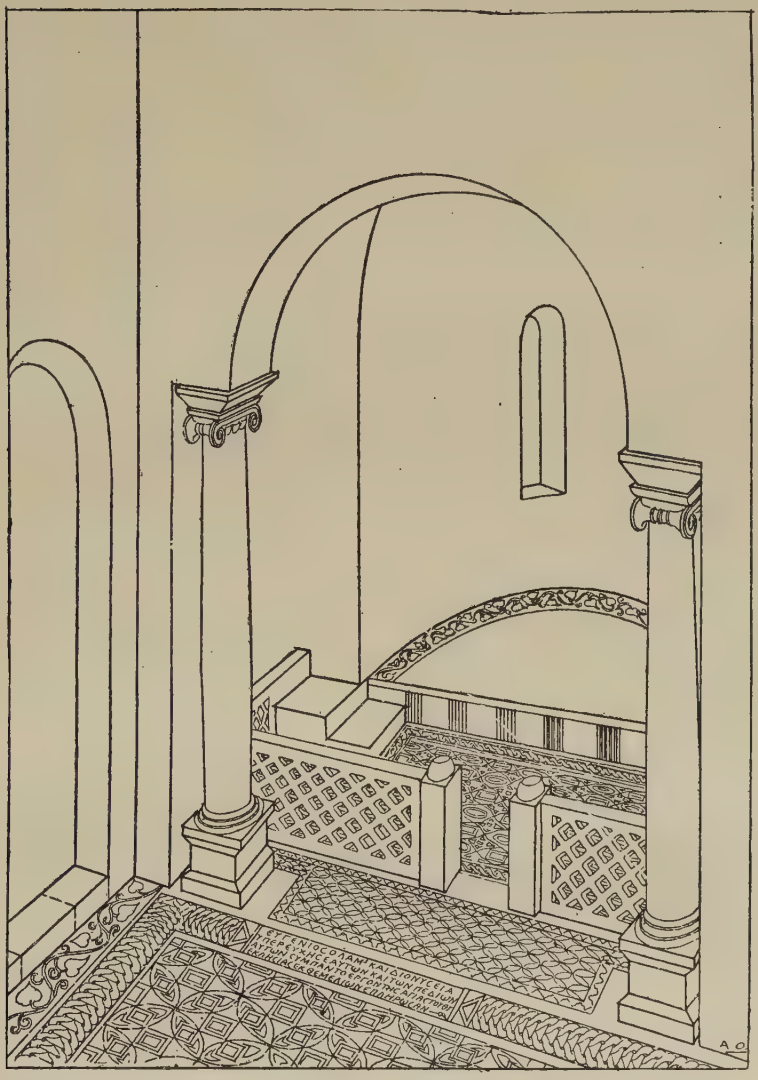


FIG. 2. RECONSTITUTION DE LA DISPOSITION DU SANCTUAIRE.

transept non saillant à Gul-Baktché (1).

Après avoir étudié la disposition générale du plan de l'édifice, nous passerons à l'examen des détails de ses diverses parties .Notons d'abord ce fait, que le niveau de l'abside circulaire se trouve à 0.60 m. au dessus du sol du reste de église. Cette différence de niveau, qui se rencontre aussi — même plus grande — à Nicopolis, est rachetée par deux larges gradins disposés aux extrémités du diamètre de l'abside. Les soubassements de ces gradins, existant encore en place, sont visibles sur la fig. 1. La restitution du sanctuaire fournie par la fig. 2 explique clairement la manière d'accéder à l'hémicyle. Le plus haut des deux degrés, large de 0.90 cm., forme une plate-forme sur laquelle pouvait très bien être placée une chaire pour les prêtres, dans le cas où l'espace disponible dans l'hémicycle n'aurait pas suffi pour tout le nombre des prêtres.

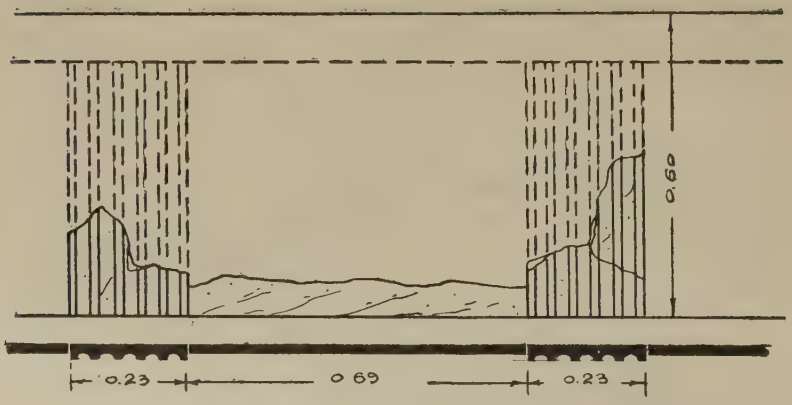


Fig. 3. Revêtement du mur intérieur de l'abside.

Dans la ligne qui correspond au diamètre de l'hémicycle, le mur qui sépare l'abside d'avec le transept est revêtu de minces plaques de marbres, les unes étroites et striées, les autres larges et lisses en guise de triglyphes et de métopes. (fig. 2 et 3).

tische Denkmäler, p. 47, fig. 19, si celle-ci ne présentait des particularités qui la rapprochent plutôt du type égypto-syriaque.

(1) Weber, *Byzant. Zeitschrift*, 1901, p. 570.

La disposition de l'abside surélevée peut, à mon avis, être regardée comme l'avant dernière étape de l'évolution que subit le sanctuaire surélevé des basiliques romaines. On sait, en effet, que dans les plus vieilles basiliques de Rome toute la surface du transept et de l'hémicycle était élevée au-dessus du niveau du reste de l'église, la communication entre ces deux parties s'effectuant par des gradins placés dans les baies du mur séparatif. Plus tard, on abaissa le niveau du transept en gardant surélevé seulement l'hémicycle avec un compartiment rectangulaire situé devant l'abside — la soléa. Nous rencontrons ce cas à Grado (1) et à Athènes (2). Dans notre basilique, il n'y a que l'hémicycle qui est surélevé, ainsi qu'à Nicopolis, la soléa étant placée au même niveau que le reste de l'église. Tous ces changements paraissent avoir eu lieu pendant le cinquième siècle. Plus tard, au VI^e^ siècle, au lieu de l'abside surélevée apparaîtra le *synthronon* sous ses diverses formes (gradins en hémicycle disposés en forme de théâtre).

Devant l'hémicycle de l'abside, il y a dans notre basilique un espace rectangulaire (4.30×6.70 m.), limité à ses trois côtés par des chancels en marbre blanc, calés sur le pavé au moyen de pierres portant feuillure (Pl. 32 et fig.4) en guise de canal. Au milieu du côté voisin de l'arc triomphal, était ménagée une ouverture de part et d'autre de laquelle se dressaient deux piliers rectangulaires surmontés d'un couronnement ovoïde. On a retrouvé un de ces piliers, visible sur la pl.32. Quant aux chancels, nous avons ramassé pendant la fouille grand nombre de fragments dont quelques-uns occupaient encore leur place primitive. Le motif décoratif des chancels imitait la forme des anciens *δρύφακτοι*, c'est-à-dire des treillis et peut être facilement restitué (v.fig.4) Ce qui est important, c'est que les chancels ne portent pas le motif qui les décore, en relief mais percé à jour, comme dans les églises souterraines

(1) Swoboda-Wilberg, *Osterreichische Jahreshefte*, tome IX, *Beibl.*, p. 7, fig. 3.

(2) Dans la basilique de l'Ilissos, tout le transept est surélevé mais sa partie centrale en est plus relevée que les côtés.

de Rome. En Grèce, nous ne retrouvons des chancels percés que dans la basilique d'Olympie (1).

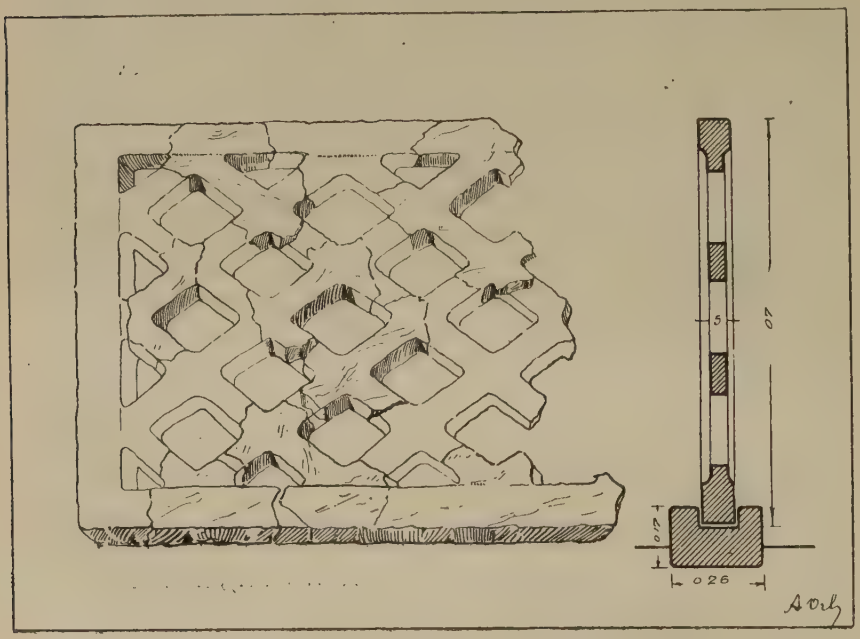


Fig. 4. Plaques du chancel, percées a jour.

Il faut noter que les chancels du presbytère furent ménagér du premier coup avec le reste de l'édifice. Ceci est prouvé pas le dessin de la mosaïque qui couvre l'espace limité par les chancels : elle en suit exactement le contour et forme un motif fermé, dessiné expressément pour cet espace(voir fig.9). Le même cas se présente pour les colonnes de l'arc triomphal, qui, d'après cela,doivent être regardées comme contemporaines des chancels. Il est vrai que l'existence de ces deux colonnes rétrécit l'ouverture de la baie, le rapport entre la largeur de la nef médiane et du diamètre de l'arc se réduisant à 8:5.

(1) Curtius-Adler, *Die Ergebnisse der Ausgrabungen in Olympia*, tome II, pl. xxxvii, Strzygowski, *Römische Quartalschrift*, IV, 1890, p. 6, pl. 1. Holtzinger, *Antichità christiane di Olimpia, Boll. di Arch. crist.*, Ser. IV, I, pp. 86-87. J'ai remarqué un petit fragment de chancel percé au musée de Thèbes, mais je n'en connais pas la provenance.

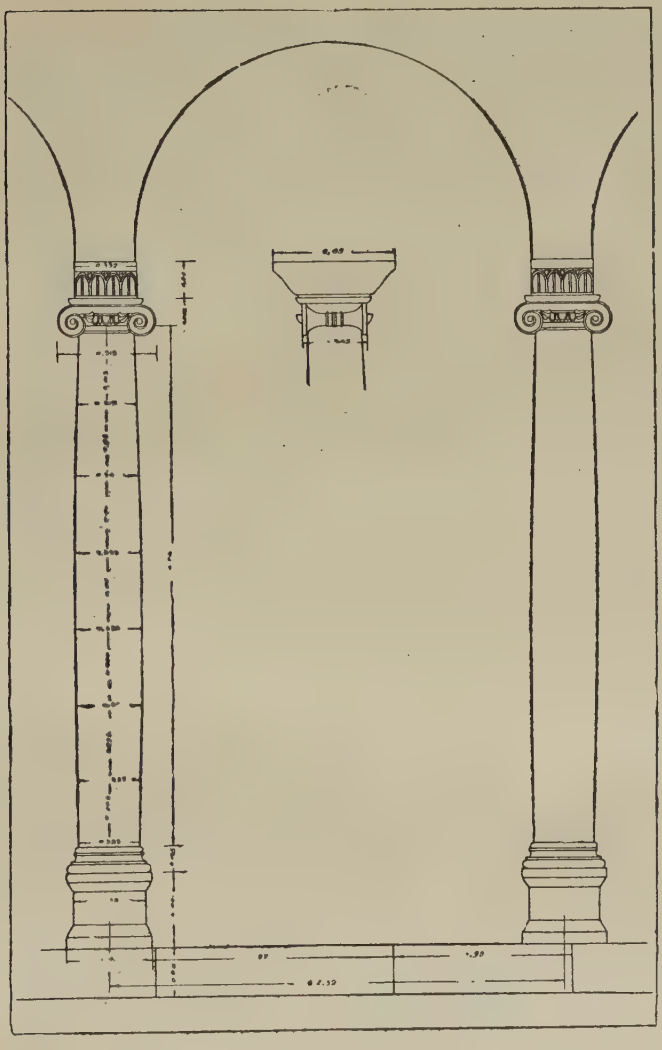


Fig. 5. Colonnes de la nef. Détails.

Cependant ce même rapport se retrouve à S^t^ Paul-hors-les-murs dans lequel le côté avancé des chancels vient tomber sur la ligne de l'arc triomphal (1).

Le corps central de l'église est divisé, comme il a été dit plus haut, en trois nefs au moyen de deux colonnades, dont on a retrouvé les stylobates. Ceux-ci ont une largeur de 0.65 et sont construits en grandes pierres calcaires posées de chant. A l'est et à l'ouest, chaque stylobate va rejoindre un pilastre de même largeur et d'une saillie de 0.25 (v. fig. 1).

Le nombre des colonnes et leurs places respectives furent déterminés par la trouvaille sur leur emplacement primitif de deux bases de la colonnade sud. La plus proche du pilastre sud-ouest est distante de lui de 2.20 et de sa voisine de 2.32 (mesure axiale). En répétant cet entraxe on trouve aisément qu'il y avait quatre colonnes de chaque côté.

Examinons maintenant les colonnes de plus près. Les bases mentionnées ont été retrouvées presque intactes ; mais outre celles-ci, d'autres fragments de bases ont encore été découverts pendant la fouille. Elles sont en marbre blanc et consistent en un piédestal portant une base ionique taillée dans la même pierre (fig. 5). La hauteur totale est de 0.535 m. Le piédestal a la forme courante à l'époque romaine impériale mais un peu plus trapue. Au lieu des moulures qui garnissent en haut et en bas les piédestaux romains, les nôtres portent des plans tantôt biais, tantôt légèrement bombés (fig. 6). Ceci est caractéristique des piédestaux paléochrétiens ; on le retrouve en effet à la porte dorée de Constantinople (2), dans la basilique de la rue Tsacalof à Athènes (3) dans la basilique constantinienne du Saint-Sépulcre (4) et ailleurs. Contrairement aux piédestaux, les bases attiques qui les surmontent sont assez soigneusement travaillées. Elles sont dépourvues de plinthes et montrent sur leur surface supérieur le trou destiné au goujon au moyen duquel était attaché le fût de la colonne.

(1) Marucchi, *Élém. d'arch. chrét.*, 1909, p. 136.
(2) Weigand, *Athenische Mitteilungen*, 1914, pl. I, 2.
(3) Strzygowski, *Römische Quartalschrift*, 1890, p. 6 pl. 1.
(4) Jeffery, *Bull. de l'Inst. archéol. Russe de Constantinople*, 1898.

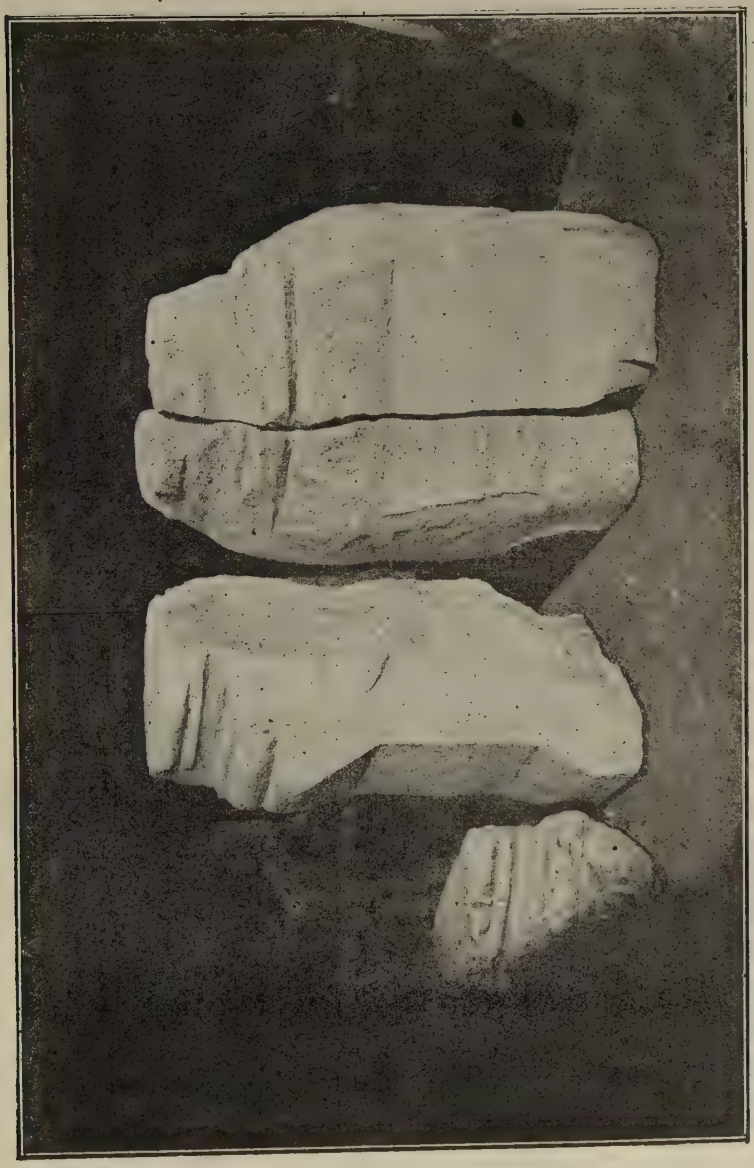


FIG. 6. FRAGMENTS DE PIÉDESTAUX DES COLONNES.

Fig. 7. Chapitaux des colonnes de la nef (Les impostes doivent être tournées de 90°)

Il a été trouvé dix morceaux de fûts de colonnes pendant les fouilles. La plupart d'entre eux reposaient sur une couche charbonneuse épaisse de 0.20 qui couvrait toute l'aire de la nef médiane directement au dessus de la mosaïque. Il est donc évident que l'église fut détruite par un incendie et que les colonnes tombèrent après que le toit en charpente de l'église eût été brûlé.

Les fûts sont en marbre blanc et monolithes. Leur hauteur totale est de 2.75. Leur diamètre inférieur (0.325) se rétrécit au sommet, tandis que leur génératrice suit une courbe bombée accentuée (entasis) dont le maximum se trouve à peu près à mi-hauteur (fig. 5).

Des chapiteaux, il a été trouvé six pièces. Ils ont la forme ionique classique avec des volutes et des *pulvini*. Le travail des volutes est plutôt soigné (fig. 7), mais celui des oves, qui ont une forme dégénérée et molle,fait sentir la main du sculpteur chrétien peu soucieux de la finesse de l'exécution. Quoi qu'il en soit, les proportions générales des chapiteaux trahissent vivement l'influence classique et nous reportent ainsi aux premiers temps chrétiens. Au-dessus des chapiteaux étaient placés des impostes en forme de pyramide tronquée renversée. Les côtés étroits des impostes ont un profil légèrement courbé (fig. 7) et portent une série de feuilles d'eau, tandis les côtés longs sont restés lisses. Il est à noter que les impostes ne sont pas taillées dans la même pierre que les chapiteaux, ce qui est une preuve d'archaïsme chrétien (1).

Comme la longueur de l'imposte au sommet (0.65) égale celle des pilastres qui flanquent le stylobate, il est évident que les impostes étaient placées sur les chapiteaux tournant le côté étroit, c'est-à-dire le côté décoré vers la nef. Aussi la présence d'impostes implique l'existence d'arcs et non pas d'architraves au-dessus des colonnes.

Il n'y avait pas un second rang de colonnes au-dessus des

(1) Laurent, *Delphes chrétien*, *BCH*. 1899, p. 214. Sur la photographie de la fig. 7, les impostes ont été placées, avec leur côté étroit au-dessus des *pulvini*. En réalité, c'est leur côté long qui doit être placé au-dessus des *pulvini*. (V. la restauration, et la coupe, fig. 8 et pl. 33.

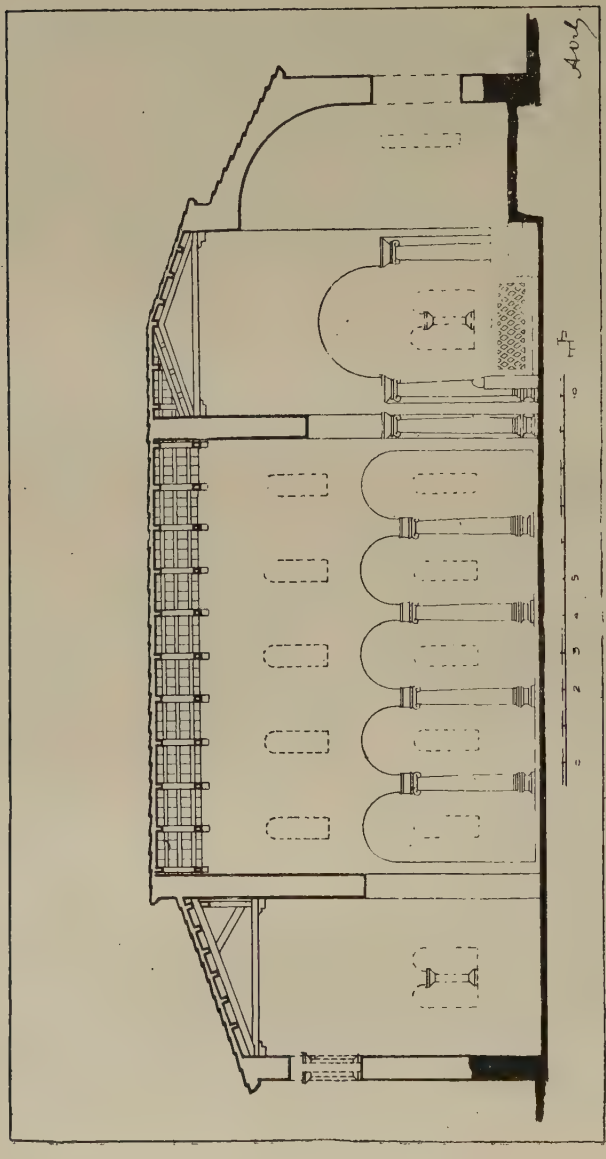


Fig. 5. — Coupe longitudinale (reconstituée par l'auteur).

colonnades, donc pas de gynécée. En effet, tandis qu'il a été trouvé un grand nombre de pièces architectoniques appartenant aux colonnades inférieures, il n'a pas été retrouvé le moindre morceau qui eût pu être attribué à une colonnade de dimensions moindres c'est-à-dire à un second étage. Ainsi nous avons adopté sur nos restaurations (fig. 8 et Pl. 33) un seul étage de colonnes reliées entre elles par des arcs en demi-cercle au-dessus desquels nous avons dessiné des fenêtres cintrées et un toit qui, tant à cause du peu d'épaisseur des murs qui le soutenaient (0.65) qu'à cause de la couche charbonneuse, dont il a été mention plus haut,ne pouvait être qu'en bois.

Pour terminer la description des colonnes il faut ajouter que, à notre avis, elles furent exécutées expressément pour notre église. En vérité, non seulement il n'y a pas aux alentours un édifice antique considérable auquel nos huit colonnes monolithes auraient pu être ravies pour être réemployées,mais aussi leurs proportions s'harmonisent si bien avec celles des impostes et en général avec tout l'intérieur de l'église, qu'il serait difficile d'admettre qu'elles ne furent pas construites pour notre basilique.

Dans la moitié sud de la nef médiane et tout près de l'arc triomphal a été dégagé l'ambon (Pl. 34). Bâti en pierres poreuses équarries et moëllons, il se compose d'un noyau cylindrique (diam. 1, 47) — s'élevant jadis jusqu'à une hauteur de 1.12 — et de deux escaliers étroits (0.57) diamétralement opposés et disposés parallèlement au grand axe de l'église (fig. 2). Comme toute la construction de l'ambon repose sur la mosaïque qui couvre la nef médiane (Pl. 34) et même sans aucun souci de la décoration, sur laquelle il empiète d'une façon complètement asymétrique, il faut admettre qu'il fut ajouté après coup, ce qui, du reste, est confirmé aussi par sa forme, qui est en usage surtout au VI[e] siècle (1).

(1) Voir les exemples d'ambons de même forme dans mon article sur St-Tite de Gortyne, en Crète. (*Ἐπετηρὶς τῆς ἑτ. βυζ. σποδυῶν*, tome III, p. 312).

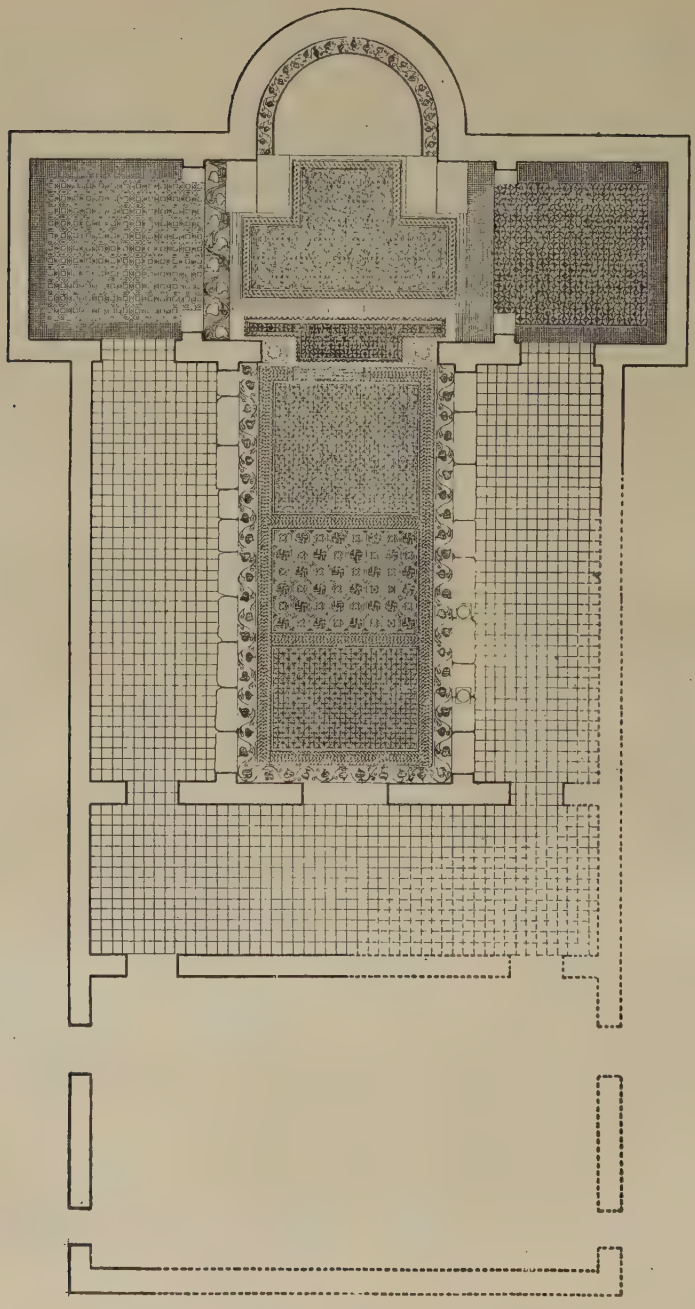


Fig. 9. Disposition générale des mosaïques.

II. Les mosaïques. (V. la figure 9).

Excepté les bas-côtés et le narthex qui sont pavés de grandes briques carrées (0.31 ×0.31), le reste de l'église est couvert de belles mosaïques d'une remarquable exécution et dans un merveilleux état de préservation. Comme d'habitude dans les basiliques paléochrétiennes, les grandes surfaces sont divisées en compartiments tantôt carrés, tantôt rectangulaires, dont chacun est orné d'un motif différent. Ces motifs dans notre basilique sont exclusivement géométriques ou floraux. Il n'y a pas une figure animale.

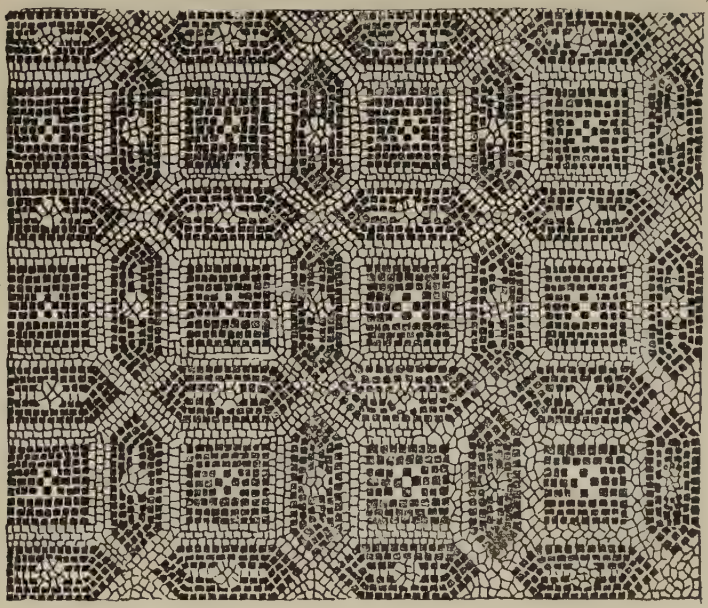


Fig. 10. Motif de la mosaïque du compartiment nord du sanctuaire.

En commençant par le sanctuaire nous voyons dans les deux compartiments latéraux du transept des motifs engendrés par l'intersection d'octogones réguliers (côté nord, fig. 10) ou de cercles (côté sud, fig. 11). Une large bande bleue encadre l'ornementation dans les deux compartiments. Il est à noter qu'il n'a été fait usage, dans les deux compartiments du sanctuaire, que de deux couleurs : blanche et bleue.

Le motif qui couvre l'espace limité par les chancels est beaucoup plus riche en couleurs et plus compliqué. Celui-ci, est une combinaison d'octogones, de cercles, de carrés et de petits triangles formant des étoiles (fig. 9 et pl. 35). Ce motif contourne les gradins de l'hémicycle et porte une bordure en forme de chaîne (fig. 9). Au blanc et au bleu s'ajoutent ici le vert, le jaune et le rouge.

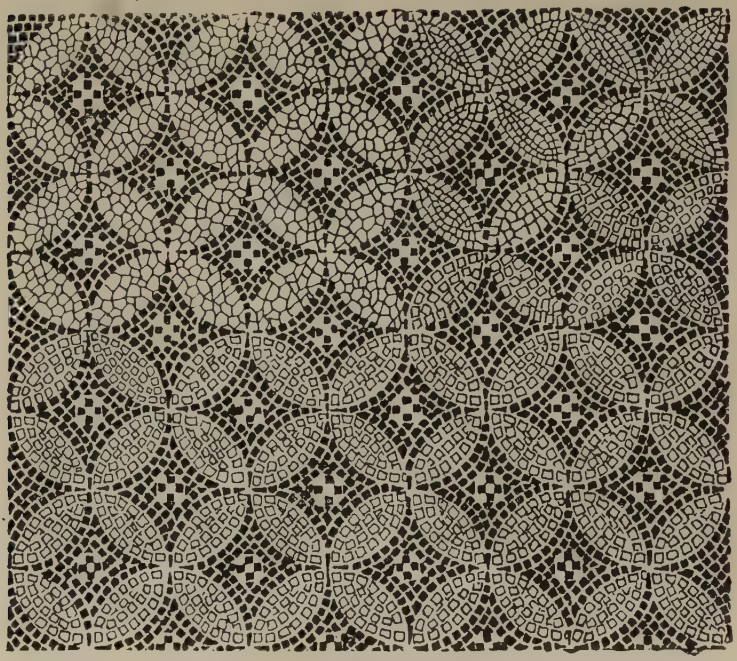


Fig. 11. Détail de la mosaïque du compartiment sud du sanctuaire.

Un tout autre motif règne à l'extérieur des chancels, composé de cercles intersectés. Le compartiment nord du sanctuaire est séparé de celui du milieu par une frise de grandes feuilles de lierre blanches sur un fond bleu foncé (fig. 12 et fig. 9). L'échelle de ses feuilles est trop grand relativement aux motifs géométrique.

Une même frise de feuilles de lierre bleues mais celles-ci plus petites, encadrait aussi le motif central de l'hémicycle (plan-

che I). Il n'en est conservé qu'un petit morceau, le reste ayant été détruit pendant la fouille des villageois.

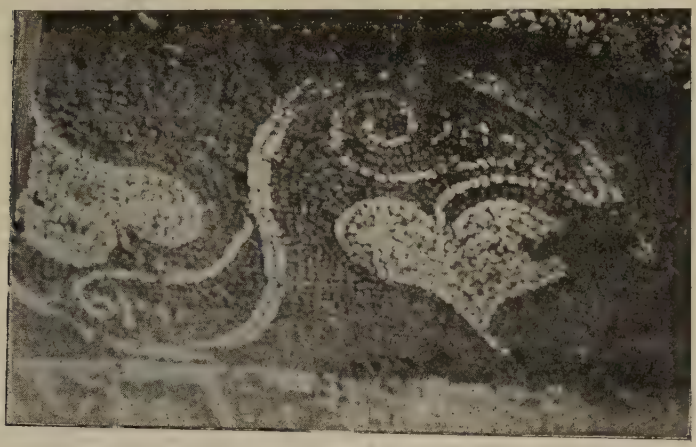


FIG. 12. FEUILLES DE LIERRE DANS LA MOSAÏQUE DU SANCTUAIRE.

Quant à la nef médiane, elle porte sur ses trois côtés une frise continue de grandes feuilles de lierre bleues sur fond blanc (Pl. 36). Le reste de la surface est divisé en trois compartiments inégaux (figure 9) séparés entre eux et encadrés d'une bordure en forme de double chaîne (Pl. 36). Dans le compartiment voisin de la porte du narthex, il y a un motif de cercles entrecoupés remplis de petits ornements rectilignes ; dans le compartiment du milieu, il y a une série d'octogones réguliers dont l'intérieur est garni alternativement de svastikas et de cercles ; enfin dans le compartiment proche de l'arc triomphal, il y a un motif composé de l'intersection de cercles et de carrés (Pl. 36 et fig. 13).

Le style de nos mosaïques se ressent vivement de l'influence antique. Leur composition est bien ordonnée, leur coloration est calme. Si l'on ajoute à tout cela l'absence totale de motifs ornementaux purement chrétiens, tels que les sarments de vignes, les croix, les animaux symboliques, on sera reporté à l'époque où la fusion de l'art hellénistique avec l'art oriental n'était pas encore commencée, donc vers la fin du IV^e^ siècle ou, tout au plus, au commencement du V^e^. C'est à la même époque d'ailleurs que nous conduisent aussi l'emploi des piédes-

taux pour les colonnes, l'entasis de leurs fûts, enfin la forme des impostes, séparées des chapiteaux. Mais il y a encore un indice important : c'est le caractère des lettres d'une inscription

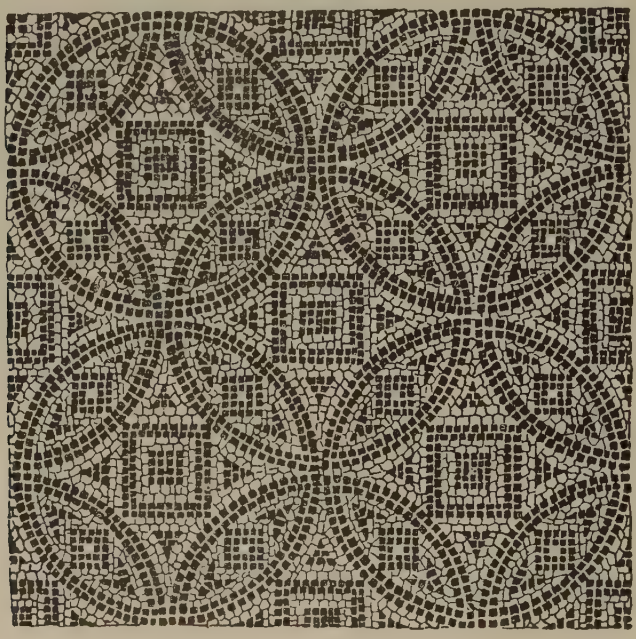


Fig. 13. Détail de la mosaïque de la nef médiane.

dédicatoire écrite sur la mosaïque, en cubes blancs sur fond bleu foncé. Cette inscription se trouve sur la partie de la

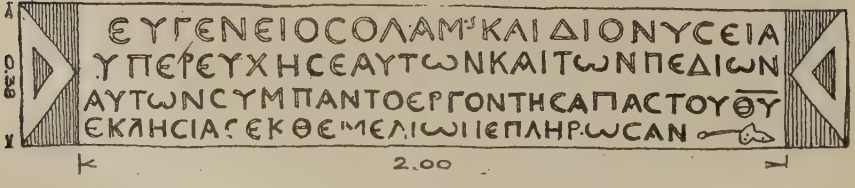


Fig. 14. Fac simile de l'inscription dédicatoire.

bordure de la nef médiane qui est en face de l'arc triomphal (figure 9). Elle a la forme d'une *tabella ansata* (fig. 14) et est conçue en ces termes :

Εὐγένειος ὁ λαμ(πρότατος) καὶ Διονυσεία
ὑπὲρ εὐχῆς ἑαυτῶν καὶ τῶν πεδίων
αὐτῶν σύμπαν τὸ ἔργον τῆς ἁγίας τοῦ θ(εο)ῦ
ἐκλησίας ἐκ θεμελίων ἐπλήρωσαν.

Dans la première ligne j'avais songé à *ὁ Λαμιεύς* à cause du voisinage de Lamia. Mais M. H. Grégoire estime beaucoup plus vraisemblable la lecture *λαμ(πρότατος)*. En tout cas les dédicants ne sont pas, comme d'habitude, un prêtre et sa femme, ni un évêque mais bien un riche et pieux citoyen de la voisine Lamia, Eugène et sa femme, *Διονυσεία*. Notre inscription nous apprend aussi que notre église ne fut pas érigée sur le tombeau d'un martyr, parce qu'elle ne nomme pas un saint à la mémoire duquel notre basilique serait dédiée, mais parle tout simplement « de la Sainte église de Dieu ».

Comme il a été expliqué plus haut, l'époque de la construction de notre basilique est approximativement fixée aux débuts du V^e^ siècle. Quant à la date de sa destruction, elle aussi se laisse deviner. En effet, si l'on excepte l'ambon qui, comme il a été démontré, fut ajouté au VI^e^ siècle, il n'y a, dans toutes les parties de l'édifice, aucune trace de remaniement postérieur. L'église que les fouilles ont mis au jour est l'église primitive sans la moindre altération. Témoins les chancels qui sont restés encore en place et dont la disposition archaïque ne serait pas conservée si l'église avait continué sa vie au delà du VI^e^ siècle. Il faut donc admettre que la destruction survint vers le milieu ou la fin du VI^e^ siècle. Mais quelle en a été la cause? La couche charbonneuse qui couvrait la mosaïque nous indique que c'est par un incendie que l'église fut détruite. On ne sait pas cependant si cet incendie est fortuit ou s'il a été mis par des envahisseurs du pays. Dans ce second cas, on penserait aisément aux invasions slaves du VI^e^ siècle, qui ont dévasté maintes villes florissantes de la Grèce propre et probablement entre autres Alope, qui se trouvait dans le voisinage de notre basilique.

Le nombre constamment croissant de magnifiques basiliques paléochrétiennes découvertes en Épire (Nicopolis Dodone), en Macédoine (Salonique), en Thessalie (Théotocou, Thèbes Phtiotides), en Locride, en Attique (Athènes), aux îles de l'Archipel

(Lesbos) et érigées non plus par transformation de temples païens mais directement comme églises chrétiennes, non seulement témoigne éloquemment de l'empressement avec lequel le christanisme fut adopté sur le sol classique et éclaircit l'histoire ecclésiastique encore si obscure des premiers siècles chrétiens en Grèce, mais aussi il nous révèle d'une façon indiscutable le haut niveau artistique qu'atteignit l'art chrétien primitif sur le sol hellénique.Appuyés sur ces monuments et encore sur ceux tout récemmment annoncés à Égine, à Éleusis, en Eubée, à Chios, à Samos nous sommes autorisés à considérer dès maintenant la Grèce comme un champ d'études d'art paléochrétien comparable à ceux d'Asie Mineure, de et Syrie d'Égypte.

Athènes, Juin 1929. Anastase C. Orlandos.

LA CHRONOLOGIE APPLIQUÉE DE MICHEL PSELLOS

(*suite*)

XIII. *Ἐρώτησις. Διὰ τί λέγεται θεμέλιος τῶν κύκλων τοῦ ἡλίου ὁ ὀκτώβριος μὴν καὶ διὰ τί οὗτος μόνον λέγεται θεμέλιος καὶ ἕτερος τῶν μηνῶν οὐδείς ;*

[333v] *Ἀπόκρισις. Εἴπομεν ἄνωθεν τοὺς μὲν* $\overline{κη}$ *κύκλους τοῦ ἡλίου διὰ τὸν ἀριθμὸν εὑρεθῆναι τῶν ἑβδομάδων, τοὺς δὲ* $\overline{ιθ}$ *κύκλους τῆς σελήνης διὰ τὴν τῶν πασχαλίων γνῶσιν καὶ ἔχεις τὰς περὶ τούτων αἰτίας ἐκεῖσε ἱκανῶς δεδιδαγμένας σοι. πρὸ ὀλίγου δὲ πάλιν ἐρωτηθέντες περὶ τοῦ θεμελίου τῆς σελήνης τῆς ψήφου εἴπομεν διὰ τοῦτο ὀνομασθῆναι θεμέλιον τὴν* $\overline{α}$ *τοῦ ἰαννουαρίου μηνός, ἐπειδή, ὅπερ ἐν ἄλλῳ μηνὶ οὐκ ἄν ποτε εὑρεθῇ, τοῦτο ἐν τούτῳ εὑρίσκεται. καὶ ὁ βουλόμενος ψηφίσαι καὶ εὑρεῖν, πόστην ἔχει ἡ σελήνη κατὰ τήνδε ἢ τήνδε τὴν ἡμέραν, ἀναγκαῖον ἔχει πρότερον εἰδέναι, πόστην ἔχει ὁ τηνικαῦτα ἐνιστάμενος θεμέλιος, κἀκεῖθεν ἄρχεσθαι καὶ τὴν ψῆφον ποιεῖν, ὡς ἡ μέθοδος. οἷον δὲ ἐκεῖσε εἴπομεν, τοιοῦτον καὶ ἐνταῦθα φαμέν, ὅτι τοῖς βουλομένοις εὑρεῖν, κατὰ ποίαν ἡμέραν τῆς ἑβδομάδος τὸ νομικὸν πάσχα καθ' ἕκαστον κύ-*

κλον γίνεται, οὐκ ἔσται ὅλως ἡ ἀκριβὴς καὶ περὶ τούτου εὕρεσις, εἰ μὴ ἀπάρξηται τὴν ψῆφον ποιεῖν οὐκ ἀπ' ἄλλου τινὸς τῶν μηνῶν, ἀλλ' ἀπὸ μόνου τούτου τοῦ ὀκτωβρίου μηνὸς κατὰ τὴν μέλλουσαν ἐκτεθήσεσθαι μέθοδον. διὰ τοῦτο γὰρ καὶ οὗτος θεμέλιος εἶναι λέγεται τῶν ἡλιακῶν κύκλων, ἡ δὲ μέθοδος τῆς ψήφου ἔχει οὕτως. ἀλλὰ καὶ τὰ περὶ ταύτης ἀναδιδασκόμενος τό γε νῦν ἔχον αἰτίας ζητεῖν οὐκ ὀφείλεις τοῦ διὰ τί τόδε συμβαίνει καὶ τόδε· ἐν καιρῷ γὰρ τῷ δέοντι καὶ τὰ περὶ τούτων ῥηθήσεται. νυνὶ δέ, εἰ βούλει μετὰ ἀκριβείας προγινώσκειν καὶ τοῦτο τὸ κατὰ ποίαν ἡμέραν τῆς ἑβδομάδος ἐπιστήσεσθαι τὸ νομικὸν πάσχα, ὀφείλεις ἀπάρχεσθαι ἀπὸ τοῦ ὀκτωβρίου μηνὸς καὶ ἐφ' ἑκάστῳ τῶν μηνῶν τὰς μὲν $\overline{κη}$ ἡμέρας ἐᾶν, τὰς δὲ ἐπέκεινα οὔσας τῆς τελειότητος τῶν ἐν αὐτοῖς τεσσάρων ἑβδομάδων ἐν δακτύλοις κρατεῖν καὶ ἀναβιβάζειν, ἕως ἂν ἔλθῃς εἰς τὸν μῆνα ἐκεῖνον τὸν περὶ οὗ ἡ ζήτησις καὶ τηνικαῦτα συμψηφίζειν καὶ ἀναβιβάζειν τὰς ὅλας ἡμέρας τοῦ μηνὸς ἐκείνου, τὰς ἄχρι τῆς ἐπιζητουμένης μηνιαίας ἡμέρας, εἶτα καὶ ποσὸν κατὰ τὸν ἀριθμὸν τοῦ ἐνισταμένου κύκλου τοῦ ἡλίου, οἷον εἰ ἔστιν $\overline{στ}$, $\overline{στ}$, εἰ $\overline{ζ}$, $\overline{ζ}$ καὶ ἑξῆς ὁμοίως, εἶτα πάλιν καὶ κατὰ $\overline{δ}$ κύκλον ἀριθμὸν $\overline{α}$ χάριν τοῦ βισέξστου καὶ μετὰ τὸ συμποσῶσαι πάντα ἀφελέσθαι τὰς ἀπηρτισμένας ἑβδομάδας καὶ τὸν καταλιμπανόμενον ἀριθμὸν τοῦτον φάσκειν εἶναι τὴν ἡμέραν τῆς ἑβ-

δομάδος, καθ' ἣν τὸ νομικὸν πάσχα γίνεται. οἷόν τί φημι· ἔχεις διδασκόμενον ἄνωθεν, ὅτι ἐν τῷ ,στχ ἔτει ὑπάρχει τῆς σελήνης κύκλος ζ̄, τοῦ δὲ ἡλίου κύκλος κ̄ καὶ ὅτι τὸ ἐν τῷ ζ̄ κύκλῳ τῆς σελήνης νομικὸν πάσχα συμβαίνει εἶναι μαρτίῳ κζ̄· λοιπὸν οὖν λάβε ἀπὸ ὀκτωβρίου ἡμέρας γ̄, τὰς ἐπέκεινα δηλαδή — ὡς [334r] *προείρηται — οὔσας τῶν δ̄ ἑβδομάδων αὐτῶν· λάβε καὶ ἀπὸ τοῦ νοεμβρίου ἡμέρας β̄, ἀπὸ τοῦ δεκεμβρίου ἡμέρας γ̄, τοῦ φεβρουαρίου ᾱ διὰ τὸ εἶναι βίσεξστον — ἐν γὰρ τῷ βισέξστῳ καὶ ὁ φεβρουάριος ἔχει μίαν ἡμέραν ἐπέκεινα τῶν δ̄ ἑβδομάδων αὐτῶν καὶ τότε καὶ αὕτη λαμβάνεται — καὶ ἀπὸ τοῦ μαρτίου ἡμέρας γ̄· ὁμοῦ ιβ̄. πρόσθες τούτοις καὶ τὰς εἰρημένας κζ̄ ἡμέρας τοῦ μαρτίου — κατὰ γὰρ τὴν κζ̄, ὡς μεμάθηκας, τὸ πάσχα τοῦ ζ̄ κύκλου εὕρηται —, πρόσθες αὖθις καὶ κ̄ κατὰ τὸν ἀριθμὸν τοῦ κ̄ κύκλου τοῦ ἡλίου — ἐν γὰρ τῇ εὑρέσει τῆς ἡμέρας ὀφείλεις λαμβάνειν, ὡς εἴπομεν, καὶ ὑπὲρ τῶν παρελθόντων κύκλων τοῦ ἡλίου, ἤτοι καθ' ἕκαστον κύκλον ἡμέραν μίαν —, πρόσθες καὶ δ̄ διὰ τὰ ἄχρι τοῦ κ̄ κύκλου τελειωθέντα ἕτερα βίσεξστα δ̄· ὁμοῦ αἱ ὅλαι ἡμέραι ξγ̄. ἑπτάκις οὖν δ̄, ξγ̄ καὶ καταλιμπάνεται οὐδέν. τοίνυν καὶ λέγε ἐν τῇ ζ̄ ἡμέρᾳ τηνικαῦτα τὸ νομικὸν πάσχα γίνεσθαι. καὶ οὕτως τε ποίει καὶ οὕτως εὑρήσεις ἀεί, καθ' ἣν ἡμέραν τὸ ἐν ἑκάστῳ κύκλῳ νομικὸν πάσχα γίνεται καὶ οὐκ αὐτὸ μόνον, ἀλλὰ καὶ πᾶσαν*

μηνιαίαν ἡμέραν ἄχρις αὐτοῦ τοῦ ὀκτωβρίου διήκουσαν· κατὰ δὲ $\overline{\delta}$ κύκλους ἡλιακοὺς εἶπον λαμβάνειν σε καὶ χάριν τοῦ βισέξστου ἡμέραν μίαν οὕτως, ἤγουν ἄχρι τοῦ $\overline{\delta}$ κύκλοῦ τοῦ ἡλίου ἡμέραν μίαν, ἄχρι τοῦ $\overline{\eta}$ ἡμέρας $\overline{\beta}$, ἄχρι τοῦ $\overline{\iota\beta}$ ἡμέρας $\overline{\gamma}$ καὶ ἑξῆς ὁμοίως.

XIV. Ἐρώτησις. Διὰ τί θεμέλιος τῆς ψήφου τῆς σελήνης ὑπάρχει μόνος καὶ ἀεὶ ὁ ἰαννουάριος μὴν καὶ διὰ τί ἐν τῷ πρώτῳ κύκλῳ $\overline{\iota\beta}$ ἔχει ἀεὶ ὁ θεμέλιος καὶ πόθεν ταῦτα συμβαίνουσιν ἀναγκαίως οὕτως ἔχειν;

Ἀπόκρισις. Ἡ παροῦσα ἀπάντησις λύσιν μεγάλης ζητεῖ ὑποθέσεως ἢ μᾶλλον εἰπεῖν ἡ λύσις τούτων τῶν νῦν ἐπηρωτημένων καὶ ἄλλο τι λύει ὑψηλότερον ἅμα καὶ ἰσχυρότερον. ὅπερ γὰρ εἴπομεν ἐν ἀρχαῖς, τοῦτο καὶ νῦν φαμέν, ὅτι τοῖς εὐσεβεῖν ἐθέλουσι καὶ τὸν θεὸν ἀνομολογοῦσι τὰ πάντα ἐκ τοῦ μὴ ὄντος παραγαγεῖν κατ' οὐδὲν ἐμποδίζει τὸ λέγειν κύκλῳ φέρεσθαι τὰ οὐράνια σώματα, εἰ μὴ καὶ μᾶλλον ἀπὸ τῆς παρούσης ὑποθέσεως ἀναγκαίως ἀποδεδειγμένον εὑρίσκεται τὸ ἐκ τοῦ μὴ ὄντος παραχθῆναι τὰ σύμπαντα κατ' ἐκείνην τὴν πρώτην ἀρχήν, ἣν ὁ θεόπτης Μωυσῆς ἐν τῇ βίβλῳ τῆς γενέσεως ἔθετο. ἰδοὺ γὰρ διὰ πάσης τῆς γραφῆς ἡ μὲν κυκλικὴ αὕτη τοῦ χρόνου περίοδος [334v] καὶ ἡ ἐν ἰσότητι ἀπαραποιήτῳ τῇ κατ' αὐτὴν διαγωγῇ δηλοῦσι τὸ δι' ὁμαλοῦ κύκλου ἀεὶ τὰ οὐράνια φέρεσθαι σώματα. ταῦτα δὲ πάλιν συνίστησιν ἡ κατὰ τὴν

εἰρημένην ἀρχὴν τοῦ κόσμου παραγωγή· ἔχει γὰρ οὕτως, ὡς καὶ ἐν τοῖς προλαβοῦσιν ἀπεδείχθη, ὅτι διὰ τοῦτο ὁ πρῶτος σεληνιακὸς κύκλος ἀεὶ τὴν $\overline{\alpha}$ αὐτοῦ ἀπόχυσιν κατὰ τὴν $\overline{\beta}$ ποιεῖται τοῦ ἀπριλλίου μηνός — διὰ τὸ τοὺς δύο φωστῆρας τοὺς μεγάλους, ἤτοι τὸν ἥλιον ὄντα ἐν τῷ $\overline{\text{ιε}}$ δρόμῳ τοῦ μαρτίου μηνὸς πρωτόκτιστον ἀνατεῖλαι, ἀλλὰ καὶ τὴν σελήνην πεντεκαιδεκαταίαν ἀναφανῆναι. ἦν τε καὶ ἡ τοιαύτη λύσις καλῶς συνιστῶσα τὴν ἀπὸ τοῦ μὴ ὄντος εἰς τὸ εἶναι δημιουργίαν, πλὴν ἀλλ' οὐ τοσοῦτον· τὸ δὲ ἐρωτῆσαι, διὰ τί θεμέλιος τῆς ψήφου τῆς σελήνης ὑπάρχει μόνος καὶ ἀεὶ ὁ ἰαννουάριος μὴν καὶ διὰ τί, ἐὰν μὴ τοῦτο πρῶτον ἐν εἰδήσει ἔχωμεν τὸ πόστην ἔχει ἐφ' ἑκάστῳ κύκλῳ ἡ σελήνη κατὰ τὸν ἰαννουάριον μῆνα, ἄλλως οὐκ ἔστι δυνατὸν καὶ τὴν ἐφ' ἑκάστῃ μηνιαίᾳ ἡμέρᾳ εὑρεῖν τῆς σελήνης ποσότητα — τὸ γοῦν τοιαῦτα ἐρωτῆσαι καὶ τὸ τῆς ἐρωτήσεως ταύτης εὑρεῖν τὴν λύσιν μεγάλην συνιστῶσιν ἀπόδειξιν τῆς τοῦ κόσμου δημιουργίας· διὸ καὶ προσεκτέον τοῖς λεγομένοις.

Ἔχεις ἀπὸ τῶν προλαβόντων, ὡς εἴπομεν, τὸν μὲν ἥλιον κατ' αὐτὴν τὴν πρώτην ἀρχὴν τῆς δημιουργίας αὐτοῦ ἀνατεῖλαι ἐν τῷ $\overline{\text{ιε}}$ δρόμῳ τοῦ μαρτίου μηνός, τὴν δὲ σελήνην· πεντεκαιδεκαταίαν ἀναφανῆναι — τοίνυν καὶ τῶν ἡμερῶν προιουσῶν καὶ τῶν μὲν ἡλιακῶν μηνῶν ἄλλην καὶ ἄλλην ἐχόντων ἡμερῶν ποσάτητα, τῶν δὲ σεληνιακῶν

ἀεὶ ἀνὰ ἡμέρας $\overline{\text{κθ}}$ς''. ἐπειδὴ οἱ $\overline{\text{ιβ}}$ μῆνες τῆς σελήνης ὡς πρὸς τοὺς $\overline{\text{ιβ}}$ μῆνας τοῦ ἡλίου $\overline{\text{ια}}$ ἡμέρας ὑστεροῦσι, γέγονε δὲ τοῦτο κατ' αὐτὴν ἐκείνην τὴν πρώτην περιφοράν, ἀφ' ἧς, ὡς προαπεδείξαμεν, καὶ ὁ πρωτογενὴς ἐκεῖνος κύκλος τὸ νομικὸν πάσχα κατὰ τὴν $\overline{\beta}$ τοῦ ἀπριλλίου μηνὸς πεποίηκέ τε καὶ εἰς τὸ ἑξῆς οὕτως ἔχειν παραδέδωκεν. ὅρα, τί ἐστιν τὸ συμβάν· αἱ ὑστεροῦσαι αὗται τῆς σελήνης ἡμέραι $\overline{\text{ια}}$ πρωτογνώστως κατ' αὐτὴν τὴν εἴσοδον τοῦ ἰαννουαρίου μηνὸς καταφανεῖς ἐγεγόνεισαν ἀπὸ τῆς $\overline{\text{ιε}}$ τοῦ μαρτίου μηνός, ἀφ' ἧς δηλαδὴ ἰσοφανεῖς οἱ δρόμοι τῶν δύο φωστήρων ἐκτίσθησαν. καὶ ἄχρις ὅλου δεκεμβρίου μηνὸς ἡλιακοὶ μὲν μῆνες ὑπάρχουσιν $\overline{\text{θς}}$'' ἔχοντες ἡμέρας $\overline{\text{σϙα}}$, σεληνιακοὶ δὲ οὐχὶ μόνον ἐννέα ἥμισυ, ἀλλὰ πρὸς τούτοις καὶ ἡμέραι ἐπέκεινα $\overline{\text{ια}}$, εἰ γὰρ τῷ ἰαννουαρίῳ καὶ τῷ φεβρουαρίῳ συντεθειμένοις οὐδ' ὅλως εὑρίσκεται ὑστέρημά τι τοῖς δυσὶ σεληνιακοῖς ὡς πρὸς τοὺς δύο ἡλιακοὺς μῆνας· [335r] ἔχει γὰρ ὁ ἰαννουάριος ἡμέρας $\overline{\text{λα}}$ καὶ ὁ φεβρουάριος ἡμέρας $\overline{\text{κη}}$, ὁμοῦ $\overline{\text{νθ}}$, τὰς αὐτὰς δὲ ἔχουσι καὶ οἱ δύο σεληνιακοὶ μῆνες — τοίνυν καὶ πρωτοφανῶς τῶν ὑστερουσῶν $\overline{\text{ια}}$ ἡμερῶν ἐν τῇ εἰσόδῳ τοῦ ἰαννουαρίου διαγνωσθεισῶν ἀναγκαίων τε τυγχανουσῶν ταύτας πρωτοτύπως κρατεῖσθαι καὶ οὕτως ἐφεξῆς τὰς ἐπιζητουμένας ἡμέρας τῆς σελήνης εὑρίσκεσθαι. εἰ μὴ γὰρ αὗται κρατοῦνται, οὐκ ἂν εὑρεθεῖεν ἐκεῖναι ποτέ. δικαίως <οὖν> ἐ-

κλήθη θεμέλιος ὁ ἰαννουάριος ὡς ἐξ αὐτοῦ ἀναγκαίως τῆς ψήφου τῆς ἀρχῆς προβαινούσης. ἐπειδὴ γὰρ ἀπὸ τοῦ ποσοῦ τῶν συμψηφισθεισῶν ἡμερῶν ἐκβαλεῖν ὀφείλεις τὰς εὑρισκομένας πανσελήνους καὶ τὸν περιλιμπανόμενον ἀριθμὸν τοῦτον μέλλεις λέγειν εἶναι τὴν ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ τῆς σελήνης ποστήν, ἀναγκαῖον ὑπάρχει τῷ ὅλῳ ποσῷ τῶν ἡμερῶν συνεισάγειν καὶ τὰς λοιπαζομένας ἡμέρας ἀπὸ τοῦ προλαβόντος κύκλου, ὅπερ ἔστιν ὁ θεμέλιος, καθὼς ἐφεξῆς δηλωθήσεται πλατύτερον. καὶ ἐπεὶ αἱ λοιπαζόμεναι ἡμέραι ἐν μόνῃ τῇ εἰσόδῳ τοῦ ἰαννουαρίου διαγινώσκονται, δικαίως οὗτος λέγεται θεμέλιος, καθὼς λέγεται καὶ ὁ πρῶτος θεμέλιος ἤτοι τοῦ ἰαννουαρίου ἡ πρώτη ἡμέρας ἔχειν σεληνιακὰς $\overline{\iota\beta}$. ταῖς γὰρ ὑστερησάσαις $\overline{\iota\alpha}$ ἐκείναις ἡμέραις προστεθείσης καὶ τῆς πρώτης τοῦ ἰαννουαρίου μηνὸς ὁμοῦ πᾶσαι ἡμέραι γίνονται $\overline{\iota\beta}$. καλῶς οὖν τῆς ψήφου τῆς σελήνης θεμέλιός ἐστι μόνος καὶ ἀεὶ ὁ ἰαννουάριος οὐχ ὕστερον ἀφ' ἡμῶν, ἀλλ' ἐξ ἀρχῆς τοῦτο καλεῖσθαι δικαιωθείς· καλῶς δὲ καὶ ὁ πρῶτος θεμέλιος ἤτοι ὁ πρῶτος κύκλος τῆς σελήνης κατὰ τὴν πρώτην τοῦ ἰαννουαρίου μηνὸς $\overline{\iota\beta}$ ἔχειν ἡμέρας λέγεται, ὅπερ οὐκ ἂν ἔτυχεν οὕτως ἔχον, εἰ μὴ κατὰ τὴν $\overline{\iota\varepsilon}$ τοῦ μαρτίου μηνὸς οἱ φωστῆρες ἐκ τοῦ μὴ ὄντος εἰς τὸ εἶναι παρήχθησαν. τοίνυν καὶ ἐὰν εὕρεσις καὶ τῶν ἡμερῶν τῆς σελήνης ἐκ τοῦ προγινώσκειν τὰς ἡμέρας τοῦ θεμελίου ἐγγίνηται, θεμέλιος δὲ τῆς σελήνης

μόνος τυγχάνει ὁ ἰαννουάριος.διὰ τοῦτο δὲ καὶ οὗτος μόνος τυγχάνει θεμέλιος, διὰ τὸ τοὺς δύο φωστῆρας κατὰ τὴν εἰρημένην κτισθῆναι ἀρχήν. ἄρα δῆλον ὑπάρχει, ὅτι ταῦτα οὕτως συνέβη διὰ τὸ ὑπ' ἀρχὴν εἶναι τὸν κόσμον. καὶ λοιπὸν οὐδὲν ἐμποδίζει τὸν πιστὸν πρὸς τὸ εἰδέναι τὸν θεὸν δημιουργὸν τοῦ παντὸς τὸ γινώσκειν, ὅτι κύκλῳ φέρονται τὰ οὐράνια σώματα.

XV. *Ἐρώτησις. Πόθεν δὲ τοῦτο συμβαίνει τοῖς ψηφίζουσιν ἀναγκαῖον εἰς τὴν εὕρεσιν τῶν ἡμερῶν τῆς σελήνης τὸ προγινώσκειν τὰς ἡμέρας τοῦ θεμελίου, καὶ ἔτι ῥητέον.*

Ἀπόκρισις. Διότι αἱ ἡμέραι τοῦ θεμελίου ἕτεραί τινες οὐκ εἰσίν, ἀλλ' ἢ αἱ ὑστεροῦσαι δι' ὅλου τοῦ ἐνιαυτοῦ ἐν τῷ κύκλῳ τῆς σελήνης ὡς πρὸς τὸν κύκλον τοῦ ἡλίου, διὰ τοῦτο δὲ ἀναγκαῖαι εἰσὶν αἱ ὑστερήσασαι ἀπὸ τοῦ παρελθόντος χρόνου ταῖς ἡμέραις [335v] *τοῦ ἐπιόντος χρόνου συμφηφισθῆναι τοῖς βουλομένοις εὑρεῖν τὴν σεληνιακὴν ἡμέραν, ἵνα συμποσωθεῖσαι τῶν ὅλων ἡμερῶν, ἤτοι τῶν ὑστερησασῶν ἀπὸ τοῦ παρελθόντος χρόνου ταῖς ἄχρι τῆς ἐν τῇ ἐρωτήσει κειμένης ἡμέρας καὶ εἰς μίαν δμάδα ἀναβιβασθεισῶν ὑπεξαιρεθῶσιν, ὅσαι εὑρίσκονται ὁλοκληρίαι σεληνιακῶν μηνῶν καὶ ὁ καταλειφθεὶς ἀριθμὸς οὗτος εἶναι διαγνωσθῇ τῆς ἡμέρας ἐκείνης, περὶ ἧς ἡ ἐρώτησις. οἷον τί φημι· ἔστω εἶναι τὸν κύκλον τῆς σελήνης ἕκτον. ἔστιν οὖν ὁ θε-*

μέλιος τοῦ ἕκτου κύκλου ἡμέραι ζ̄. ἐρώτα οὖν, κατὰ τὴν ιδ̄ τοῦ σεπτεμβρίου μηνὸς τοῦ ἐν τῷ ἕκτῳ κύκλῳ πόστην ἔχει ἡ σελήνη καὶ γίνεται ἡ ψῆφος οὕτως· ὁ θεμέλιος ἔχει ζ̄, ὁ ἰαννουάριος λ̄ διὰ τὸ τὴν ᾱ ἡμέραν τῷ θεμελίῳ συνεισαχθῆναι, ὁ φεβρουάριος κη̄, ὁ μάρτιος λᾱ, ὁ ἀπρίλλιος λ̄, ὁ μαίος λᾱ, ὁ ἰούνιος λ̄, ὁ ἰούλιος λᾱ, ὁ αὔγουστος λᾱ καὶ τοῦ σεπτεμβρίου αἱ δεκατέσσαρεις, ὁμοῦ σξ̄γ̄, ἐξ ὧν σεληνιακοὶ ὁλόκληροι μῆνες ἀνὰ κθ̄ς'' ὀκτώ, ἡμέρας ἔχοντες σλστ. καὶ περιττεύουσιν ἡμέραι κ̄ζ̄. καὶ λέγει ὁ ψηφίζων· ἔχει ἡ σελήνη ἡμέρας κ̄ζ̄ κατὰ τὴν ιδ̄ τοῦ σεπτεμβρίου μηνός.

XVI. <'Ερώτησις.> Διὰ τί μὲν οὖν καὶ τῶν κύκλων τοῦ ἡλίου θεμέλιος ὁ ὀκτώβριος εἶναι λέγεται, μεμαθήκαμεν· νυνὶ δὲ καὶ ἄλλην αἰτίαν ἀναγκαιοτέραν ζητοῦμεν μαθεῖν τὸ διὰ τί οὗτος μόνος ὁ ὀκτώβριος καὶ ἄλλος οὐδεὶς ἐκ τῶν ἑτέρων μηνῶν λέγεται εἶναι θεμέλιος καὶ διὰ τί ἐν τῇ εὑρέσει τῶν ἡμερῶν τῆς ἑβδομάδος ἀπ' αὐτοῦ τούτου ἀρχόμενοι ἀληθεύομεν καὶ πόθεν τοῦτο συμβαίνει;

<'Απόκρισις.> Καὶ ἡ παροῦσα <ὑπόθεσις> ἐκεῖθεν ἔχει τὴν σύστασιν, ἐκ τοῦ ὑπ' ἀρχὴν καὶ ἐκ τοῦ μὴ ὄντος γεγονέναι τὰ πάντα καὶ ἐκ τοῦ κατ' ἐκείνας τὰς ἡμέρας ἕκαστον αὐτῶν κτισθῆναι, καθ' ἃς ὁ θεόπτης Μωυσῆς κατεγράψατο· εἰ μὴ γὰρ ταῦτα οὕτως εἶχεν, οὐκ ἂν ἀπὸ

τοῦ ὀκτωβρίου μηνὸς τὴν ἀρχὴν τοῦ συμψηφισμοῦ ἐποιοῦμεν, ὁπηνίκα ἐζητοῦμεν εὑρεῖν τὴν ἡμέραν τῆς ἑβδομάδος. καὶ πῶς τοῦτο λέγομεν, ἄκουσον· κατὰ τὴν τετάρτην ἡμέραν τῆς ἑβδομάδος κτισθέντος τοῦ ἡλίου καὶ ἐν τῷ ιε̄ δρόμῳ τοῦ μαρτίου μηνὸς ἀνατείλαντος ἄχρι μὲν τῆς ἐπιστασίας τοῦ τηνικαῦτα ὀκτωβρίου μηνὸς ἄλλως καὶ ἄλλως περιεφέροντο αἱ τῶν μηνῶν ἡμέραι ὡς πρὸς τὰς τῶν ἑβδομάδων ἡμέρας. κατὰ δὲ τὴν πρώτην τοῦ ὀκτωβρίου μηνὸς εὑρεθείσης καὶ τῆς ἑβδομάδος πρώτην ἐχούσης ἡμέραν ἐπειδὴ καὶ ὁ ἰσασμὸς ἐκεῖσε γέγονεν, ἀπ' ἐκεῖσε καὶ ἀρχόμεθα καί, καθὼς ἀνωτέρω ἐγράφη, ἑκάστου μηνὸς τὰς μὲν κη̄ ἡμέρας καταλιμπάνομεν ὡς ἀπαρτιζούσας ἑβδομάδων ὁλοκληρίαν, τὰς δὲ ἐπέκεινα κρατοῦμεν, ἕως ἂν ἀπέλθωμεν εἰς τὴν ἡμέραν ἐκείνην, περὶ ἧς ἡ ἐρώτησις. καὶ τ' ἄλλα ποιοῦμεν, ὁπόσα προείπομεν. ὅτι δὲ κατὰ τὸν ὀκτώβριον μῆνα ὁ ἰσασμὸς γέγονεν, ἐντεῦθεν δῆλον γενήσεται· κατὰ τὴν ιε̄ τοῦ μαρτίου μηνὸς ἐκτίσθη ὁ ἥλιος· ἀπ' αὐτῆς δὲ τῆς ιε̄ τοῦ μαρτίου μηνὸς καὶ ἄχρις ὅλου σεπτεμβρίου μηνὸς εἰσὶν ἡμέραι σ̄. πρόσθες καὶ τὰς γ̄ ἡμέρας, τὰς πρὸ τοῦ ἡλίου. καὶ ὁμοῦ ἡμέραι σγ̄, αἵτινες ποιοῦσιν ἑβδομάδας κθ̄. τοῦ λοιποῦ οὖν ἡ πρώτη τοῦ ὀκτωβρίου μηνὸς ἐγένετο τηνικαῦτα καὶ πρώτη τῆς ἐκ τότε ἀρχομένης ἑβδομάδος. οὐχ εὑρίσκεται δὲ ἡ τοιαύτη ἰσότης καθ' ἕκαστον χρόνον — οὐδὲ γάρ ἐστι δυνατόν —, ἀλλὰ κατὰ κη̄ χρόνους· διὸ καὶ κη̄ κύκλοι τοῦ

ἡλίου εἶναι λέγονται. καθ' ἕκαστον [336r] δὲ χρόνον περιττεύει ἡμέρα μία καὶ κατὰ δ̄ χρόνους ἑτέρα ἡμέρα μία διὰ τὸ ἔχειν τὰς πεντηκονταδύο ἑβδομάδας τοῦ χρόνου ἡμέρας τξδ̄, περιττεύειν δὲ ὡς πρὸς ταύτας τὴν τοῦ χρόνου ὁλότητα ἐν ἑκάστῳ ἔτει ἡμέραν μίαν καὶ δ' ἡμέρας· διὸ καὶ ἐν τῷ τοιούτῳ ψηφισμῷ τῆς τῶν ἑβδοματικῶν ἡμερῶν εὑρέσεως καθ' ἕκαστον κύκλον ἡμέραν μίαν προσλαμβανόμεθα καὶ κατὰ δ̄ χρόνους χάριν τοῦ βισέξστου ἡμέραν μίαν καὶ συμποσοῦμεν καὶ τὴν ζητουμένην ἡμέραν εὑρίσκομεν, ὡς ἡ μέθοδος, ἄχρις ἂν τοὺς κη̄ ἡλιακοὺς κύκλους διανύσωμεν καὶ τὸν ἀπὸ τῆς ᾱ ἀρχῆς ἰσασμὸν εὕρωμεν καὶ αὖθις ἀνακάμψωμεν. χάριν δὲ πλείονος καταλήψεως εἰρήσθω καὶ πάλιν τὰ προηρμηνευμένα· ἐν τῷ ϛτχ ἔτει ὑπάρχει κύκλος τῆς σελήνης ζ̄, τοῦ δὲ ἡλίου κύκλος κ̄ καὶ ὅτι τὸ ἐν τῷ ζ̄ κύκλῳ νομικὸν πάσχα συμβαίνει εἶναι μαρτίῳ εἰς τὰς κζ̄. λοιπὸν οὖν λάβε ἀπὸ τοῦ ὀκτωβρίου ἡμέρας γ̄, τὰς ἐπέκεινα δηλαδὴ — ὡς προείρηται — οὔσας τῶν δ̄ ἑβδομάδων αὐτοῦ, λάβε καὶ ἀπὸ τοῦ νοεμβρίου ἡμέρας δύο, ἀπὸ τοῦ δεκεμβρίου ἡμέρας τρεῖς, ἀπὸ τοῦ ἰαννουαρίου γ̄, ἀπὸ τοῦ φεβρουαρίου ᾱ διὰ τὸ εἶναι βίσεξστον — ἐν γὰρ τῷ βισέξστῳ καὶ ὁ φεβρουάριος ἔχει μίαν ἡμέραν ἐπέκεινα τῶν δ̄ ἑβδομάδων αὐτοῦ· τῷ τότε γὰρ καὶ αὕτη προσλαμβάνεται —, ἀπὸ τοῦ μαρτίου οὐδέν. ὁμοῦ ιβ̄. πρόσθες ταύταις καὶ τὰς εἰρημένας κζ̄ τοῦ μαρτίου, καθ' ἣν τὸ

πάσχα τοῦ $\bar{\zeta}$ κύκλου — ὡς μεμάθηκας — εὕρηται, πρόσθες οὖν αὖθις καὶ $\bar{\kappa}$ κατὰ τὸν ἀριθμὸν τοῦ $\bar{\kappa}$ κύκλου τοῦ ἡλίου — ἐν γὰρ τῇ εὑρέσει τῆς ἡμέρας ὀφείλεις λαμβάνειν, ὡς εἴπομεν, καὶ ὑπὲρ τῶν περιελθόντων κύκλων τοῦ ἡλίου, ἤτοι καθ' ἕκαστον κύκλον ἡμέραν μίαν —, πρόσθες καὶ $\bar{\delta}$ διὰ τὰ ἄχρι τοῦ $\bar{\kappa}$ κύκλου τελειωθέντα ἕτερα βίσεξτα $\bar{\delta}$· καὶ ὁμοῦ αἱ ὅλαι ἡμέραι $\overline{\xi\gamma}$. ἑπτάκις οὖν $\bar{\eta}$, $\overline{\nu\sigma\tau}$ καὶ καταλιμπάνονται $\bar{\zeta}$. τοίνυν καὶ λέγε ἐν τῇ $\bar{\zeta}$ ἡμέρᾳ τὸ νομικὸν πάσχα εἶναι. οὕτως οὖν ποίει καὶ οὕτως εὑρήσεις ἀεί, καθ' ἣν ἡμέραν τῆς ἑβδομάδος τῷ ἐν ἑκάστῳ κύκλῳ νομικὸν πάσχα γίνεται, καὶ οὐκ αὐτὸ μόνον, ἀλλὰ καὶ πᾶσαν μηνιαῖαν ἡμέραν ἄχρις αὐτοῦ τοῦ ὀκτωβρίου διήκουσαν. κατὰ $\bar{\delta}$ δὲ κύκλους ἡλιακοὺς εἶπον λαμβάνειν σε καὶ χάριν τοῦ βισέξστου ἡμέραν $\bar{\alpha}$· οὕτως ἤγουν ἄχρι τοῦ $\bar{\delta}$ κύκλου τοῦ ἡλίου ἡμέραν μίαν, ἄχρι τοῦ $\bar{\eta}$ ἡμέρας δύο, ἄχρι τοῦ $\overline{\iota\beta}$ ἡμέρας $\bar{\gamma}$ καὶ ἑξῆς ὁμοίως. ἔδει οὖν καὶ ἐνταῦθα λαβεῖν, ἐπεὶ τοῦ ἡλίου $\bar{\kappa}$ ὑπάρχει ὁ κύκλος, ἡμέρας $\bar{\varepsilon}$ ὑπὲρ βισέξστων $\bar{\varepsilon}$. καὶ μὴν καὶ προσελάβομεν ἡμέρας $\bar{\varepsilon}$. πρώτη μὲν ἐν τῇ ἀπαριθμήσει τῶν μηνῶν, ὁπηνίκα εἴπομεν· » λάβε ἀπὸ τοῦ ὀκτωβρίου ἡμέρας $\bar{\gamma}$, ἀπὸ τοῦ νοεμβρίου ἡμέρας $\bar{\beta}$, ἀπὸ τοῦ δεκεμβρίου $\bar{\gamma}$, ἀπὸ τοῦ ἰαννουαρίου ἡμέρας $\bar{\gamma}$, ἀπὸ τοῦ φεβρουαρίου ἡμέραν μίαν διὰ τὸ εἶναι βίσεξστον « — ἰδοὺ γὰρ τοῦ ἑνὸς ἀπὸ τῶν $\bar{\varepsilon}$ προσελήφθη ἡ πρώτη ἡμέρα, αἱ δὲ ἕτεραι $\bar{\delta}$ ἐτέθησαν μικρὸν κάτωθεν· καὶ

δμοῦ ε̄. ὅτε γὰρ οὐκ ἔνι βίσεξστον, οὐδὲ μίαν ἡμέραν ἀπὸ τοῦ φεβρουαρίου μηνὸς προσλαμβανόμεθα διὰ τὸ ἔχειν αὐτὸν κη̄ ἡμέρας, τὰς ἐπαρκούσας πρὸς μόνην τὴν τελείωσιν τῶν δ̄ ἑβδομάδων.

XVII. *Ἐρώτησις. Ποίαν ὀφείλομεν ἔχειν διδασκαλίαν ἐκ τῶν νυνὶ ῥηθησομένων δεκτήν; καὶ γὰρ ὅσοι μὲν ἀπὸ* [336v] *τῶν χρόνων τῶν βασιλέων ψηφίζουσι τὸν χρόνον τῆς παρουσίας τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, κατὰ τὸ ͵εφ ἔτος λέγουσιν αὐτὴν γεγονέναι, ὅσοι δὲ ἀπὸ τῶν χρόνων τῶν τῆς Ἰουδαίας ἀρχιερέων, κατὰ τὸ ͵εφδ ἔτος. τίσιν οὖν τούτων μάλιστα προσέχειν ὀφείλομεν;*

Ἀπόκρισις. Παράδοξόν τι μετὰ τὴν λύσιν τῆς παρούσης ὑποθέσεως ἀποκύεται μυστήριον. ὅμως περὶ ταύτης τό γε νῦν ἔχον ῥητέον. δοκεῖ μοι καὶ ἀμφοτέρους τὸ αὐτὸ λέγειν, ἤτοι τὸ γεγονέναι τὴν τοῦ κυρίου παρουσίαν κατὰ τὸ ͵εφ ἔτος. ἐὰν δὲ καὶ ἕτεροι δ̄ χρόνοι πρόσκεινται, οὐδὲν θαυμαστόν· εἴτε γὰρ καὶ οὗτοι ὀφείλουσι συναριθμεῖσθαι, εἴτε καὶ μή, πάλιν, ͵εφ ἔτος λέγεται. τοὺς γὰρ ἐν μέσῳ τῶν δεκάδων λεπτοὺς ἀριθμοὺς οἱ πλείους οὐκ ὀνομάζουσιν, ἀλλ' ἀρκοῦνται τῷ μόνον εἰπεῖν τὸ τῆς δεκάδος ὄνομα· οἷον ὅτι ὁ λαμβάνων ἱερωσύνην τριακοντούτης ἔστω· καὶ δηλοῦνται οἱ ἀπὸ τῶν τριάκοντα καὶ εἰς τὸ ἑξῆς χρόνοι. καὶ ὁ Δαβίδ· αἱ ἡμέραι τῶν ἐτῶν ἡμῶν ο̄ ἔτη, ἐὰν δὲ ἐν δυνας-

τείαις, $\overline{\pi}$· καὶ δηλοῦται ὁμοίως ἡ ὅλη τῶν $\overline{ο}$ δεκὰς καὶ ἡ ὅλη τῶν $\overline{\pi}$. ἐπεί πως τοὺς ἐν μέσῳ ἀριθμοὺς καταλέλοιπε, καὶ ἀπὸ δεκάδος εὐθὺς εἰς ἑτέραν ἦλθε δεκάδα· δοκεῖ μοι οὖν καὶ ἀμφοτέρους γινώσκειν, ὅτι $\overline{\text{,εφδ}}$ ἔτος ἡ πρὸς ἡμᾶς παρουσία τοῦ κυρίου ἐγένετο — οὕτως γὰρ ἔχει ἐξ ἀριδήλου ἀποδείξεως —, πλὴν τοὺς μὲν φροντίσαι τοῦ πάντη ἀκριβοῦς καὶ εἰπεῖν, ὅτι κατὰ τὸ $\overline{\text{,εφδ}}$ ἔτος, τοὺς δὲ κατὰ τὸ $\overline{\text{,εφ}}$ τοὺς δὲ ἑξῆς λεπτοὺς ἀριθμοὺς καταλελοιπέναι, ὡς συνεξακολουθησομένους τῇ οἰκείᾳ δεκάδι. ὅτι δὲ κατὰ τὸ $\overline{\text{,εφδ}}$ ἔτος ἡ πρὸς ἡμᾶς παρουσία τοῦ κυρίου ἐγένετο, ἰδοὺ ἐντεῦθεν ἀποδέδεικται· τριακονταετὴς ὢν ἐβαπτίσθη ὁ κύριος, ἤτοι ἐν ἔτει $\overline{\text{ιε}}$ τῆς ἡγεμονίας Τιβερίου καίσαρος. κατὰ δὲ τὸ $\overline{\text{ιθ}}$ ἔτος τοῦ αὐτοῦ καίσαρος ἔπαθεν ὑπὲρ ἡμῶν τὸ σωτήριον πάθος εἰς μῆνα μάρτιον, καθὼς Νικηφόρος, ὁ ἁγιώτατος πατριάρχης ἐν τοῖς Συνοδικοῖς διεγράψατο. καὶ ψηφίζονται εἶναι ἀπὸ τοῦ βαπτίσματος καὶ ἄχρι τοῦ σωτηρίου πάθους μῆνες $\overline{\text{να}}$, ἦγουν χρόνοι $\overline{\text{δ}}$ καὶ μῆνες $\overline{\text{γ}}$ καὶ ἀπὸ μὲν τῆς ἀνάνδρως συλλήψεως ἄχρι τοῦ πάθους χρόνοι $\overline{\text{λε}}$, ἀπὸ δὲ τῆς κατὰ σάρκα γεννήσεως καὶ ἄχρι τοῦ αὐτοῦ πάθους χρόνοι $\overline{\text{λδ}}$, μῆνες $\overline{\text{γ}}$. λοιπὸν οὖν εἰ κατὰ τὸ $\overline{\text{,εφ}}$ ἔτος εἴτε ἡ σύλληψις, εἴτε ἡ γέννησις γέγονε, συμβαίνει εὑρίσκεσθαι τὸ σωτήριον πάθος ἢ κατὰ τὸ $\overline{\text{,εφλδ}}$ ἔτος, ἢ κατὰ τὸ $\overline{\text{,εφλε}}$ ἔτος, τουτέστιν καθὼς ἂν ἕκαστος ψηφίζοιτο εἴτε ἀπὸ τῆς γεννήσεως, εἴτε ἀπὸ τῆς συλλήψεως.

ἀλλὰ μὴν ἐν τῷ ,εφλε ἔτει ἦν κύκλος τῆς σελήνης στ καὶ κύκλος τοῦ ἡλίου ιθ καὶ τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ εἰς τὰς ζ, ἡμέρα β. ἀμφότερα δὲ ταῦτα ὡς πρὸς τοὺς εὐαγγελιστὰς διαψεύδονται· οἱ γὰρ εὐαγγελισταὶ τῷ τότε καιρῷ τὸ νομικὸν πάσχα ἐν τῇ ζ ἡμέρᾳ γενέσθαι μαρτυροῦσι. καὶ γάρ φησι περὶ τῆς παρασκευῆς· αὐτοὶ οὐκ εἰσῆλθον εἰς τὸ πραιτώριον, ἵνα μὴ μιανθῶσιν, ἀλλ' ἵνα φάγωσι τὸ πάσχα. καὶ πάλιν· οἱ οὖν Ἰουδαῖοι, ἵνα μὴ μείνῃ ἐπὶ τοῦ σταυροῦ τὰ σώματα ἐν τῷ σαββάτῳ, ἐπεὶ παρασκευὴ ἦν· ἦν γὰρ μεγάλη ἡ ἡμέρα ἐκείνη [337r] τοῦ σαββάτου. λοιπὸν οὖν ἐκεῖνοι ἀληθεύουσιν οἱ συνῳδὰ τοῖς εὐαγγελισταῖς λέγοντες. συνέρχονται δὲ τῇ τῶν εὐαγγελιστῶν ἀληθείᾳ οἱ λέγοντες τὴν μὲν ἀπείρανδρον σύλληψιν γεγονέναι κατὰ τὸ ,εφδ ἔτος, τὴν δὲ γέννησιν κατὰ τὸ ,εφε ἔτος καὶ τὸ πάθος κατὰ τὸ ,εφλθ ἔτος. ἐν γὰρ τῷ ,εφλθ ἔτει συνέβη εἶναι τὸν κύκλον τῆς σελήνης ι, τὸν δὲ κύκλον τοῦ ἡλίου κγ. καὶ τὸ νομικὸν πάσχα μαρτίῳ κδ, ἡμέρα ζ. τοίνυν καὶ διαγινώσκονται μᾶλλον οὗτοι κατὰ τὸ πάντη ἀκριβὲς συγγραψάμενοι. λέγοντες δὲ εἶναι κατὰ τόδε ἢ τόδε τὸ ἔτος κύκλον τὸν δεῖνα τῆς σελήνης καὶ κύκλον τὸν δεῖνα τοῦ ἡλίου καὶ τὸ πάσχα ἐν ἡμέρᾳ τῇ δεῖνι οὐχ ἁπλῶς οὕτως καί, ὡς ἔτυχε, λέγομεν, ἀλλὰ κατὰ τὴν προβάσαν διδασκαλίαν καὶ τὸν συμψηφισμόν.

XVIII. *Ἐρώτησις. Τί ἐστιν, ὅπερ ἔφης ἐν ἀρχῇ τῆς παρούσης λύσεως παράδοξόν τινα μετὰ ταύτην ἀποκυηθῆναι γνῶσιν; τίς οὖν ἐστιν ἡ παράδοξος αὕτη γνῶσις;*

Ἀπόκρισις. Ὅτι, ἐὰν τῇ τοῦ μηνὸς ἡμέρᾳ προσέχωμεν, εὑρήσομεν, ὡς καθ' ἣν ἡμέραν τάχα δὲ καὶ ὥραν ὁ ἀρχάγγελος Γαβριὴλ τὸ χαῖρε τῇ παναγίᾳ παρθένῳ εὐηγγελίσατο, κατὰ τὴν αὐτὴν ἡμέραν καὶ ὥραν καὶ ὁ κύριος τὸ χαίρετε αὐτῇ τε καὶ ταῖς μετ' αὐτῆς γυναιξὶν ἐφθέγξατο. ἀμφότερα γὰρ κατὰ τὴν κε τοῦ μαρτίου μηνὸς γεγόνασιν. εἰ δὲ καὶ τῷ ἐπικρατοῦντι κοινῷ καὶ ἀγράφῳ λόγῳ προσέξομεν, ὅς φησιν ἐννέα ἡμέρας μετὰ τὴν πλάσιν αὐτοῦ πεποιηκέναι ἐν τῷ παραδείσῳ τὸν Ἀδάμ — διὸ καὶ τὰ ἔννατα παντὶ τεθνεῶτι ἐπιτελοῦνται — εὑρήσομεν, ὅτι καὶ ἡ συγκατάθεσις τῆς Ἕβας, καθ' ἣν τῇ τοῦ ὄφεως αὕτη ἐπείσθη συμβουλῇ κατὰ τὴν κε τοῦ μαρτίου μηνὸς ἐγένετο καὶ ὅτι συνῆλθον οἰκονομίᾳ θεοῦ τὰ ἀμφότερα ἐν τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ, ἡ τῆς Ἕβας ἀπάτη, ὁ τῆς παναγίας παρθένου εὐαγγελισμὸς καὶ ὁ τοῦ κυρίου μετὰ τὴν ἀνάστασιν πρὸς τὰς ἁγίας γυναῖκας χαιρετισμός. ὅπως δὲ οὕτως ἔχειν ταῦτα διαγινώσκονται, ἐντεῦθεν σοι δῆλον γενήσεται· ἔχομεν παραδεδομένον ἀπὸ χρόνων καὶ βιβλίων καὶ διδασκαλιῶν οὐκ ὀλίγων, ὅτι κατὰ τὴν κε τοῦ μαρτίου μηνὸς ὁ τοῦ Γαβριὴλ εὐαγγελισμὸς πρὸς τὴν παρθένον Μαριὰν καὶ τὴν παναγίαν θεο-

τόκον ἐγένετο. καὶ οὐδεὶς ἐπὶ τούτῳ ἀμφιβάλλει, ἐπεὶ δὲ ἀποδεδειγμένον ἔχομεν καὶ περὶ τοῦ σωτηρίου πάθους, ὅτι ἐν τῷ ,εφλθ ἐγένετο ἔτει καὶ ὅτι ἐν ἡμέρᾳ ζ̄ τὸ νομικὸν πάσχα τῷ τότε ἔτυχεν εἶναι καὶ ὅτι εἰς τὰς κδ̄ τοῦ μαρτίου μηνός. ἰδοὺ δῆλον ὑπάρχει, ὅτι τοῦ νομικοῦ πάσχα κατὰ τὴν κδ̄ ἐν σαββάτῳ γενομένου ἄρα ὁ κύριος κατὰ τὴν κε̄ τοῦ μαρτίου μηνὸς ἀνέστη ἐκ νεκρῶν καὶ ὅτι κατὰ τὴν αὐτὴν ἡμέραν τοῦ μηνὸς καὶ τὸ χαίρετε ταῖς ἱεραῖς ἐφθέγξατο γυναιξί, καθ' ἣν καὶ ὁ Γαβριὴλ [337v] τὸ χαῖρε τῇ παρθένῳ προκεκόμικεν. ἀλλὰ ταῦτα μὲν περὶ τῶν δύο τούτων, τοῦ εὐαγγελισμοῦ καὶ τοῦ μετὰ τὴν ἀνάστασιν χαιρετισμοῦ, ὅτι ἀμφότερα κατὰ τὴν αὐτὴν ἡμέραν ἐγένοντο τοῦ μαρτίου μηνός. ἴδωμεν δέ, ἐὰν ἡ τοῦ ὄφεως συμβουλὴ καὶ ἡ τῆς Ἕβας συγκατάθεσις καὶ παράβασις κατὰ τὴν αὐτὴν ἡμέραν ἐγένοντο. καὶ μὴν ἔχει καὶ τοῦτο οὕτως. ἔχομεν ἐκ τῶν παρελθουσῶν διδασκαλιῶν ἐγνωσμένον, ὅτι ἐν τῷ ιε̄ δρόμῳ καὶ τόπῳ τοῦ μαρτίου μηνὸς εὑρέθη ὁ ἥλιος,καθ' ὃν ἐκτίσθη καιρόν. ἐπεὶ δὲ ιε̄ ἐκτίσθη ὁ ἥλιος ἀλλὰ καὶ κατὰ τὴν δ̄ ἡμέραν, ὁ μέντοι γε Ἀδὰμ σὺν τῇ Ἕβᾳ ἐν τῇ ἕκτῃ ἡμέρᾳ ἐπλάσθησαν, ἄρα γε δῆλον ἐστίν, ὅτι ἐν τῇ κτίσει τοῦ Ἀδὰμ καὶ τῆς Ἕβας ιζ̄ ἐτύγχανε. τούτων δὲ οὕτως ἐχόντων ἐπεὶ λέγονται ἡμέρας θ̄ διατελέσαι ἐν τῷ παραδείσῳ καὶ ἐκπεσεῖν ἐν αὐτῇ τῇ ἐννάτῃ, ψήφισον ἀπ' αὐτῆς τῆς ἑπτακαιδεκάτης καὶ εὑρήσεις θ̄ οὖσαν τὴν κε̄ τοῦ μαρτίου μηνός. καὶ τοῦ λοιποῦ οὐκ ἔστιν οὐδέ τις

ἀμφιβολία, ὅτι μὴ κατ' αὐτὴν τὴν μηνιαίαν ἡμέραν ἀμφότερα αὐτὰ γεγόνασιν, ὁ εἰς τὰ ὦτα τῆς Ἔβας ψιθυρισμὸς τοῦ ὄφεως, ὁ εἰς τὰ ὦτα τῆς παρθένου εὐαγγελισμὸς τοῦ Γαβριὴλ καὶ ὁ μετὰ τὴν ἀνάστασιν τοῦ κυρίου χαιρετισμός. ἀλλὰ ταῦτα μὲν περὶ τοῦ κατὰ τὴν κε τοῦ μαρτίου μηνὸς ἀμφότερα ταῦτα οἰκονομηθῆναι [γενέσθαι]. τινὲς δέ φασιν, ὅτι οὐ μόνον ἀμφότερα ταῦτα κατὰ τὴν κε τοῦ μαρτίου μηνός, ἀλλὰ ὅτι καὶ ἐν ἡμέρᾳ κυριακῇ ἤτοι ᾱ γεγόνασι. τοῦτο δὲ παρ' ἡμῶν οὐχ εὑρίσκεται. καὶ γὰρ τὸ μὲν κατὰ τὴν αὐτὴν ἡμέραν τοῦ εὐαγγελισμοῦ εὑρεθῆναι μετὰ περιόδους χρόνων τοσαύτας καὶ τὴν ἡμέραν τῆς ἐκ νεκρῶν τοῦ κυρίου ἀναστάσεως οὐδὲ ἐγὼ ἀμφιβάλλω· ἀπεδείχθη γὰρ ἱκανῶς. διὸ ἀπὸ τοῦ τότε καιροῦ μέχρι τοῦ νῦν τὸ οὕτως ἔχον πάσχα κύριον πάσχα λέγεται, ὡς ἐν ταὐτῷ τὴν ἀρχὴν καὶ τὸ τέλος φέρον τῆς οἰκονομίας τοῦ υἱοῦ τοῦ θεοῦ. τὸν δὲ πρῶτον ἐκεῖνον τοῦ Γαβριὴλ εὐαγγελισμόν, ἀλλὰ καὶ τὴν τῆς Ἔβας ἀπάτην εὑρίσκω γεγονέναι ἐν ἡμέρᾳ τῆς ἑβδομάδος ζ̄ ἤτοι σαββάτῳ. καὶ ὅτι μὲν ἡ τῆς Ἔβας ἀπάτη ἐν ἡμέρᾳ ζ̄, ἐκ προχείρου τυγχάνει διαγνώσεως· εἰ γὰρ κατὰ τὴν στ ἡμέραν ἐκτίσθησαν, ἀπ' αὐτῆς δὲ τῆς στ θ̄ ἡμέρας ἐν τῷ παραδείσῳ διετέλεσαν καὶ κατὰ τὴν θ̄ αὐτὴν ἐξέπεσον, δῆλον, ὅτι ἐν τῇ ζ̄ ἡμέρᾳ τῆς ἐπιούσης ἑβδομάδος ἐξέπεσον. ὅτι δὲ καὶ ὁ πρῶτος ἐκεῖνος τοῦ Γαβριὴλ εὐαγγελισμὸς ἐν ἡμέρᾳ τῆς ἑβδομάδος ζ̄ ἐγένετο,

ἔχει οὕτως· ἐπεὶ γὰρ ἐν τῷ ,ϛφλθ ἔτει [338r] τὸ σωτήριον ὑπέστη πάθος ὁ κύριος, λε δὲ χρόνοι παρῆλθον ἀπὸ τῆς ἀπειράνδρου συλλήψεως αὐτοῦ καὶ ἄχρι τοῦ πάθους, ἄρα γε δῆλον ἐστίν, ὅτι ὁ εὐαγγελισμὸς τοῦ Γαβριὴλ καὶ ἡ ἐν τῇ μήτρᾳ τῆς ἁγίας παρθένου ἐνσκήνωσις τοῦ υἱοῦ τοῦ θεοῦ κατὰ τὸ ,ϛφδ ἔτος ἐγένετο. ἐν δὲ τῷ ,ϛφδ ἔτει ὑπῆρχε κύκλος μὲν τῆς σελήνης ιγ, κύκλος δὲ τοῦ ἡλίου ιστ καὶ τὸ νομικὸν πάσχα εἰς τὴν κα τοῦ μαρτίου, ἡμέρᾳ γ. τοίνυν καὶ ψήφισον καὶ εὑρήσεις, ὅτι κατὰ τὴν κε τοῦ μαρτίου μηνός, καθ' ἣν ὁ εὐαγγελισμὸς τοῦ Γαβριὴλ ἐγένετο, ζ ἡμέρα ἐτύγχανεν ἤτοι σάββατον.

XIX. Ἐρώτησις. Πόθεν συμβαίνει αὐξομένης τῆς σελήνης τὸ κοῖλον αὐτῆς καὶ τὰ κέρατα ἀφορᾶν πρὸς ἀνατολάς, μειουμένης δὲ ἀφορᾶν πρὸς δύσιν καὶ πῶς οὐκ ἦν ἀπὸ ἐκλείψεως τοῦ ἡλίου ὁ γενόμενος σκοτασμὸς κατὰ τὸ σωτήριον πάθος τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ;

Ἀπόκρισις. Ταῦτα τούτων τυγχάνει τὰ αἴτια τότε μὴ ἔχειν τὴν σελήνην παρ' ἑαυτῆς φῶς οἰκεῖον, ἀλλ' ἐκ τοῦ ἡλίου φωτίζεσθαι καὶ τὸ εἶναι τὴν τοῦ ἡλίου περιφορὰν ταχυτέραν καὶ ἐν ὑψηλοτέρῳ τόπῳ, τὴν δὲ τῆς σελήνης βραδυτέραν καὶ ἐν κατωτέρῳ· εἰ γὰρ καὶ ἡ γραφὴ λέγει, ὅτι ἐποίησεν ὁ θεὸς τοὺς δύο φωστῆρας τοὺς μεγάλους, ὅμως τὸ μὲν εἶναι καὶ ἀμφοτέρους ποίημα θεοῦ, ὅπερ ἦν

καὶ ἀναγκαῖον μαθεῖν τοὺς παντελεῖ ἀγνωσίᾳ κατεχομένους, ἐσαφήνισε, τὸ δὲ πῶς εἶναι τοὺς φωστῆρας ἀμφοτέρους κατὰ τὸ πάντη ἠκριβολογημένον παρέλειψε. καὶ τοῖς ἐξ αὐτῶν τὴν ἀρχὴν λαβοῦσι τοῦ τῆς δημιουργίας λόγου περὶ τούτου κατανοεῖν καὶ εὑρίσκειν παραδέδωκεν ἐξ αὐτῆς τῆς τῶν ὁρωμένων καταλήψεως· διὸ καὶ τὸ μὲν εἶναι τὴν περιφορὰν τοῦ ἡλίου ταχυτέραν τῆς σεληνιακῆς περιφορᾶς κατανοοῦμεν ἐκ τοῦ ποτὲ μὲν συνοδεύειν τὸν ἥλιον τῇ σελήνῃ, ποτὲ δὲ ἐγγύτερον ἢ ῥᾳδίως εἶναι ἢ ἀπὸ ἄκρου εἰς ἄκρον εἶναι καὶ ποτὲ μὲν προοδεύειν αὐτοῦ, ποτὲ δὲ κατόπιν ἔρχεσθαι, τὸ δὲ μὴ ἔχειν οἰκεῖον φῶς τὴν σελήνην, ἀλλ' ἐκ τοῦ ἡλίου φωτίζεσθαι κατασκεπτόμεθα ἔκ τε τοῦ ποτὲ μὲν μειοῦσθαι τὸν φωτισμὸν αὐτῆς, ποτὲ δὲ αὐξάνεσθαι καὶ ἐκ τοῦ παντελῶς πολλάκις ἐκλείπειν. τὸ μὲν οὖν πρωτόκτιστον φῶς, καθὼς καὶ οἱ πατέρες διδάσκουσι, ἐν τῷ δίσκῳ τοῦ ἡλίου κελεύσει τοῦ δημιουργοῦ Λόγου ἐγκατακέκλεισται, ὁ δὲ δίσκος τῆς σελήνης φῶς οἰκεῖον οὐ κέκτηται, δεκτικὸς δὲ τυγχάνει τῶν τοῦ φωτὸς ἀπαυγασμάτων. καὶ φωτιζόμενος μὲν φωτίζει, οὐ φωτιζόμενος δὲ μὴ φωτίζει. [338v] διὸ καὶ ὅτε μὲν κατόπιν τοῦ ἡλίου ἡ σελήνη φαίνηται εἶναι, ἤτοι ἐν ταῖς ἡμέραις, καθ' ἃς αὔξει τὸ φῶς αὐτῆς, φωτίζεται τὸ μέρος ἐκεῖνο τῆς σελήνης τὸ πρὸς δύσιν τυγχάνον διὰ τὸ καὶ τὸν ἥλιον εἰς δύσιν εἶναι, τὸ δὲ μέρος τὸ πρὸς ἡμᾶς καταλιμπάνεται ἀφώτιστον

διὰ τὸ μὴ καθορᾶσθαι ὑπὸ τοῦ ἡλίου κἀντεῦθεν συμβαίνει τὸ κοῖλον αὐτῆς καὶ τὰ κέρατα ἀφορᾶν πρὸς ἀνατολάς, τὸ δὲ περιφερὲς πρὸς δύσιν· ὅταν δὲ προοδεύῃ τοῦ ἡλίου, ἤγουν ἐν ταῖς ἡμέραις, καθ' ἃς μειοῦται τὸ φῶς αὐτῆς, φωτίζεται τὸ μέρος ἐκεῖνο τῆς σελήνης τὸ πρὸς ἀνατολὰς τυγχάνον διὰ τὸ καὶ τὸν ἥλιον εἰς ἀνατολὰς εἶναι, τὸ δὲ μέρος τὸ πρὸς ἡμᾶς καταλιμπάνεται ἀφώτιστον κἀντεῦθεν συμβαίνει καὶ τῷ τότε τὸ μὲν κοῖλον αὐτῆς καὶ τὰ κέρατα ἀφορᾶν πρὸς τὴν δύσιν, τὸ δὲ περιφερὲς καὶ ὁλόφωστον ὑπάρχειν ὡς πρὸς ἀνατολάς. ἀπὸ ταύτης γοῦν τῆς αἰτίας ἐν μὲν τῇ αὐξήσει τοῦ φωτισμοῦ τῆς σελήνης τὸ μὲν κοῖλον αὐτῆς καὶ τὰ κέρατα ἀφορῶσι πρὸς ἀνατολὰς — ἔχει γὰρ τὸν ἥλιον κατὰ δύσιν ὄντα καὶ τὸ μὲν δυτικὸν μέρος αὐτῆς καταυγάζοντα, τὸ δὲ πρὸς ἡμᾶς ἀφορῶν καταλιμπάνοντα ἀφώτιστον —, ἐν δὲ τῇ μειώσει τὸ μὲν κοῖλον αὐτῆς καὶ τὰ κέρατα ἀφορῶσι πρὸς τὴν δύσιν — ἔχει γὰρ τὸν ἥλιον κατὰ ἀνατολὰς καὶ τὸ μὲν ἀνατολικὸν μέρος καταυγάζοντα, τὸ δὲ πρὸς ἡμᾶς ἀφορῶν καταλιμπάνοντα ἀφώτιστον. διὸ καὶ ὅταν μὲν ἐγγύτερον ὑπάρχει τοῦ ἡλίου ἡ σελήνη, ὀλίγον αὐτῆς μέρος ὁρῶμεν φωτιζόμενον διὰ τὸ ἀποτειχίζεσθαι ἡμᾶς ἐκ τοῦ ἀφωτίστου μέρους καθορᾶν τὸ φωτιζόμενον ἅπαν μέρος αὐτῆς. καθ' ὅσον δὲ πλέον καὶ πλέον ἡ σελήνη ἀπέχει ἀπὸ τοῦ ἡλίου, κατὰ τοσοῦτον καὶ πλείονα ἔτι καὶ πλείονα ὁρῶμεν τὸν φωτισμὸν αὐτῆς διὰ

τὸ τὸ μὲν ἀφώτιστον μέρος ἀπὸ τῆς ὄψεως ἡμῶν ἔτι καὶ ἔτι ἀποτρέχειν, τὸ δὲ φωτιζόμενον μᾶλλον καὶ μᾶλλον ἐπιτρέχειν καὶ καθορᾶσθαι. ὁπηνίκα δὲ καὶ ἡ σελήνη πεντεκαιδεκαταία γένηται καὶ πρὸς τὴν ἀπόχυσιν, τοῦτ' ἔστιν πρὸς τὴν ἀρχὴν τῆς μειώσεως μέλλῃ ἀπιδεῖν τηνικαῦτα διὰ τὸ εἶναι ἐν τῷ ἑνὶ ἄκρῳ τοῦ οὐρανοῦ τὸν ἥλιον, ἐν δὲ τῷ ἑτέρῳ ἄκρῳ τὴν σελήνην καὶ ἡμᾶς μέσον, ὁρῶμεν τὸ ὁλόφωτον μέρος τῆς σελήνης, τὸ δὲ μὴ φωτιζόμενον οὐδ' ὅλως ὁρῶμεν. ἐπεὶ δὲ ταῦτα οὕτως ἔχει ἀεί, φανερῶς φλυαροῦσιν οἱ λέγοντες τὸν γεγονότα σκοτασμὸν τοῦ ἡλίου κατὰ τὸ σωτήριον πάθος τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἀπὸ τυχηρᾶς ἐκλείψεως γεγονέναι. τὸ γὰρ σωτήριον πάθος ἐν τῷ καιρῷ τοῦ νομικοῦ πάσχα ἐγένετο, τὸ δὲ νομικὸν πάσχα κατὰ τὰς ἀποχύσεις τῆς σελήνης ἐνομοθετήθη γίνεσθαι, αἱ δὲ ἀποχύσεις ἀπὸ ἑτέρου [339r] ἄκρου εἰς ἕτερον τὸν ἥλιον καὶ τὴν σελήνην ἔχουσιν. τοσοῦτον δὲ ἀπ' ἀλλήλων ἀφεστηκότων τοῦ ἡλίου καὶ τῆς σελήνης ἔκλειψις τοῦ ἡλίου οὐ γίνεται, ἀλλ' ὅταν σύνοδος ἀμφοτέρων γένηται.

XX. Ἐρώτησις. Πότε ἐκλείπει ὁ ἥλιος καὶ πότε ἡ σελήνη καὶ πῶς ἡ ἔκλειψις ἀμφοτέρων συμβαίνει γίνεσθαι;

Ἀπόκρισις. Εἰ μὲν τοὺς τρόπους ἐρωτᾷς τῶν ἐκλείψεων, ῥᾳδίως καὶ ἡ περὶ τούτων διδασκαλία γενήσεται, εἰ δὲ τοὺς ἀριθμοὺς τῶν ἡμερῶν, ἤτοι τὸ κατὰ πόσων ἡμερῶν

διάστημα, μεγάλης ἐστὶν ἀσχολίας καὶ ἄλλης προηγουμένης πολυσχεδοῦς μαθήσεως. τοίνυν καὶ περὶ τούτων ῥητέον νυνὶ τοῦ πῶς συμβαίνει τὰς ἐκλείψεις γίνεσθαι.

Φησὶν ἡ θεία γραφή· καὶ εἶπεν ὁ θεὸς «γενηθήτωσαν φωστῆρες ἐν τῷ στερεώματι τοῦ οὐρανοῦ εἰς φαῦσιν ἐπὶ τῆς γῆς»· καὶ ἔστωσαν εἰς σημεῖα καὶ εἰς καιροὺς καὶ εἰς ἡμέρας καὶ εἰς ἐνιαυτούς.οὕτως δὲ τοῦ προστάγματος ἔχοντος δῆλον ἐστὶ καὶ περὶ τῆς παρούσης ἐρωτήσεως· ὡς εἰ μὲν ἀεὶ οἱ φωστῆρες οὗτοι τὸν αὐτὸν δρόμον ἤνυον καὶ εἰς τὸν αὐτὸν τόπον εὑρίσκοντο καὶ κατὰ τὸ αὐτὸ διάστημα διειστήκεισαν, οὐδέποτε ἂν ἐναλλαγὴ τῶν καιρῶν ἐγίνετο, οὐδὲ σημείωσις τῆς τούτων διαφορᾶς, οὐδὲ τῶν μεταβολῶν ἀντίκρισις, πάντα δ' ἂν ἦν ἐν τῷ αὐτῷ· ἐπεὶ δὲ ταῦτα τυγχάνει, φανερόν ἐστιν, ὅτι τῶν φωστήρων ἕτερος ὁ τόπος καὶ ὁ δρόμος καὶ τὸ διάστημα. φέρονται δὲ οὐ πρὸς ἀλλήλους μόνον, ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ πρὸς ἑαυτοὺς ἐν ἄλλῳ καὶ ἄλλῳ τόπῳ καὶ διαστήματι κατὰ καιροὺς τοὺς προσήκοντας καὶ ἀρχῆθεν ἀφωρισμένους αὐτοῖς εὑρισκόμενοι καὶ ποτὲ μὲν κατὰ πολὺ ἀλλήλων ἀφιστάμενοι καὶ κατὰ τόνδε ἢ τόνδε τὸν τόπον, ποτὲ δὲ ἐγγύτερον συνερχόμενοι ἢ καὶ παντελῶς πλησιάζοντες. τούτων δὲ οὕτω συμβαινόντων καὶ τοῦ μὲν ἡλίου τὸν κατὰ πολὺ ὑψηλότερον δρόμον καὶ τόπον κατέχοντος, τῆς δὲ σελήνης τὸν ὑποκάτω δρόμον καὶ τόπον καὶ ἔτι πρὸς τούτοις τοῦ μὲν ἡλίου παρ' ἑαυτὸν τὸ φῶς ἔχον-

τος, τῆς δὲ σελήνης ἐκ τοῦ ἡλίου φωτιζομένης, ὡς εἴρηται, ὅρα τί γίνεται. ὅτε σύνοδος τῶν δύο τούτων φωστήρων συμβαίη καὶ ἡ σελήνη ὑποκάτω τύχῃ τοῦ ἡλιακοῦ δίσκου, ἀποτειχίζει ἡμῖν τὴν ἐκ τούτου χορηγουμένην φωτοχυσίαν καὶ ἀποσκιάζουσα κατὰ τοσοῦτον δοκεῖ σκοτίζειν, καθ' ὅσον τὸ σῶμα αὐτῆς ἀποκρύπτον εὑρεθῇ τὸν ἥλιον. οὐδὲ γὰρ κατὰ πᾶσαν ἔκλειψιν ὁμοίως ἀποκρύπτει αὐτόν, ἀλλ' ὁτὲ μὲν μερικῶς, ὁτὲ δ' ἐπὶ πλέον, ποτὲ δὲ καθ' ὁλόκληρον, ὅπερ καὶ μεγάλης τυγχάνει ἐκλείψεως.

Ἡ δὲ σεληνιακὴ ἔκλειψις ἄλλως ἔχουσα πέφυκεν. ὅταν γὰρ οὕτως ἀλλήλοις ἀντιτεθῶσιν, ὥστε τὴν μὲν σελήνην τὸν ἄνω τόπον ἐπέχειν, τὸν δὲ ἥλιον [339v] ἐκ διαμέτρου ἀντικρὺ ταύτης ἀφεστηκέναι καὶ τὴν γῆν ἐν τῷ μέσῳ κατὰ τὸ πάντη ἀκριβὲς κεῖσθαι τῆς πρὸς ἄμφω ἀποτειχίσεως, οὐ συγχωρεῖται ἡ τοῦ ἡλίου ἀκτὶς διὰ τῆς ἀπὸ τῆς γῆς ἀποτειχίσεως τὸ σεληνιακὸν καταυγάσαι σῶμα κἀντεῦθεν ἐκλείπει καὶ ταύτης τὸ φῶς καὶ ὁ προφητικὸς ἀνακρούεται αἶνος· ὡς ἐμεγαλύνθη τὰ ἔργα σου κύριε· πάντα ἐν σοφίᾳ ἐποίησας. εἰ γὰρ οὕτως ὑπ' ἀλλήλων ἀκουσίως πάσχουσι καὶ θεοὶ παρὰ τῶν ἀφρόνων ἐκλήθησαν, τί δ' ἂν ἐγεγόνει, εἰ μὴ οὕτως ἔπασχον.

Τέλος τοῦ $\bar{\alpha}$ βιβλίου.

Βιβλίον β̄.

Περὶ τῆς τοῦ χρόνου ἐπινεμήσεως.

XXI. *Ἐρώτησις. Διὰ τί τῆς κοσμοκτισίας κατὰ τὸν μάρτιον μῆνα τὴν ἀρχὴν εἰληφυίας ὁ χρόνος ἀπ' ἀρχῆς τοῦ σεπτεμβρίου μηνὸς ἀπάρχεσθαι λέγεται;*

Ἀπόκρισις. Διὰ τὸ καλεῖσθαι χρόνος ὁ χρόνος, διὰ τοῦτο καὶ ἀπὸ τοῦ σεπτεμβρίου μηνὸς ἤτοι τῆς δευτέρας ἰσημερίας τὴν ἀρχὴν λαμβάνειν λέγεται. πρώτη γὰρ ἰσημερία ἡ κατὰ τὸν μάρτιον μῆνα, δευτέρα δὲ ἡ κατὰ τὸν σεπτέμβριον. ἀλλὰ μὲν περὶ τούτων μικρὸν κάτωθεν ῥηθήσεται. τέως δὲ ἡ ἀπὸ τοῦ σεπτεμβρίου λογιζομένη ἀρχὴ εἰς τὰ ἑβραικὰ καὶ μωσαικὰ οὐχ εὑρίσκεται, ἀλλ' ἀπὸ τῶν Ῥωμαίων ταύτην προσλαβόντες ἔχομεν, ἀνθρώπων ἀσχολουμένων εἰς τὸ δικαιοδοτεῖν καὶ εἰς τὴν συμφέρουσαν τῇ πολιτείᾳ κατάστασιν. διὸ καί φασί τινες, διότι ὁ σεπτέμβριος μὴν τῶν παρελθόντων κόπων ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τοὺς καρποὺς συγκλείει καὶ ταῖς ἀποθήκαις ἐναποτίθησι καὶ τῶν ἐπιόντων πόνων ἀπάρχεται καὶ τῶν μισθῶν καὶ τῶν πάκτων καὶ τῶν κήνσων ὑπὲρ μὲν τοῦ παρελθόντος ἐλευθεροῖ, ὑπὲρ δὲ τοῦ ἐπιόντος φροντίζειν καὶ κοπιᾶν ὑποτίθησι— τοῦτο γὰρ δηλοῖ καὶ τὸ

τοῦ σεπτεμβρίου ὄνομα —, διὰ τοῦτο καὶ ἀρχὴ τῆς χρονικῆς ἐπινεμήσεως λέγεται. ἀλλὰ ταῦτα μὲν οἱ τῶν Ῥωμαίων ὑπεραπολογούμενοι, Ἕλληνες δὲ τοῦτον ἀρχὴν εἶναι τοῦ χρόνου ὑποτίθενται διὰ τὴν τοῦ χρόνου ἐτυμολογίαν· εἰ γὰρ ὁ χρόνος ἀπὸ τοῦ φθείρειν χρόνος ὠνόμασται, ἄρα ἀρχὴ τοῦ χρόνου καὶ τῆς φθορᾶς ὁ σεπτέμβριος. μέχρι γὰρ τοῦ σεπτεμβρίου μηνὸς τὸ γένος τῶν καρπίμων, ἀλλὰ καὶ τῶν ἀκάρπων ἐνδυναμοῦται, ἔκτοτε δὲ ὑπερβαίνει καὶ ξηραίνεται ἢ διαῤῥέει καὶ φθείρεται· διὸ καὶ ἀρχὴν τοῦ φθινοπώρου τοῦτον ἅπαντες οἴδαμεν. οἶμαι δέ, ὅτι, καὶ κατὰ τὰ ἑβραικὰ ἐὰν λέγωμεν τοῦ χρόνου ἀρχὴν εἶναι τὸν σεπτέμβριον, οὐχ ἁμαρτάνομεν τοῦ σκοποῦ. τὸ δὲ πῶς, ἄκουσον· ἐκτίσθημεν ἐπὶ ἀφθαρσίᾳ καὶ ἐπιδόσει τῇ πρὸς τὰ κρείττονα. διὰ δὲ τὴν παρακοὴν καὶ τὴν παράβασιν κατεκρίθημεν εἰς φθορὰν καὶ τὴν εἰς τὸ χεῖρον μεταφοράν. συγκατεκρίθη δὲ μεθ' ἡμῶν καὶ ἡ κτίσις [340r], καθὼς καὶ ὁ μακάριος Παῦλος λέγει. τοίνυν καὶ κατὰ τὴν α̅ κτίσιν καὶ τὴν εἰς τὸ κρεῖττον ἐπίδοσιν φαίνεται εἶναι ἀρχὴ ἡ πρώτη ἰσημερία τοῦ ἐνιαυτοῦ ἤγουν ὁ μάρτιος, κατὰ δὲ τὴν ἐκ παραβάσεως κατάραν καὶ τὴν μετὰ κόπου ζωὴν καὶ τὴν εἰς τὴν φθορὰν ἀπάγουσαν μεταφορὰν ἀρχὴ τοῦ χρόνου ἡ δευτέρα ἰσημερία· ἐκεῖθεν γὰρ ἄρχονται τὰ πάντα καὶ πρὸς φθορὰν ἀπάγονται. διὸ καὶ ἡ κατὰ τὸν μάρτιον ἀρχὴ ἐνιαυτοῦ ἀρχὴ δικαίως ἂν λέγοιτο διὰ τὸ ἐνιαῖον τῆς τότε ζωῆς καὶ

ἀποίκιλον, ἡ δὲ κατὰ τὸν σεπτέμβριον δικαίως ἂν πάλιν καλοῖτο χρόνου ἀρχή, ὡς φθορᾶς ἀρχή· ὁ γὰρ χρόνος ἐκ τοῦ φθείρω ὠνόμασται.

XXII. Ἐρώτησις. Διὰ τί ιε̄ εἰσὶν ἰνδικτιῶνες καὶ οὔτε πλείονες οὔτε ἐλάσσονες;

Ἀπόκρισις. Τὸ διὰ τί ιε̄ εἰσὶν αἱ ἰνδικτιῶνες καὶ οὔτε πλείονες οὔτε ἐλάσσονες καὶ τί ἰνδικτιὼν καὶ τὰς ἰνδικτιῶνας καὶ τὸ μέχρι τοῦ ιε̄ χρόνου ταύτας ἀναβιβάζεσθαι καὶ αὖθις ὑποστρέφειν ἀπὸ τῶν Ῥωμαίων ὁμοίως παραλαβόντες ἔχομεν. περὶ δὲ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν ιε̄ καὶ τῆς τοῦ ὀνόματος προσηγορίας ὡς μέν τινες μυθολογοῦντες λέγουσιν, ἀπό τινος στρατηγοῦ τὴν ἀρχὴν εἰλήφασι τοῦτο μὲν τὸ ὄνομα καλουμένου, ἐπὶ χρόνοις δὲ ιε̄ μεγάλως εὐτυχήσαντος καὶ αὖθις ἐφ' ἑτέροις ιε̄ δυστυχήσαντος κἀντεῦθεν δεδωκότος τοῖς ἐφ' ἑξῆς μετά τινος ἐπιτηρήσεως τὴν τῶν χρόνων τούτων ἀπαριθμεῖσθαι ποσότητα. τοῦτο δὲ ἀπίθανον καταφαίνεται εἶναι, ἐπειδὴ ὁρῶμεν ἀπ' αὐτῆς τῆς τοῦ κόσμου κτίσεως τόν τε συμψηφισμὸν τῶν ἰνδικτιώνων καὶ τὴν ὁλότητα τῶν ἐτῶν ἐν καταλλήλῳ ταυτότητι βαίνοντα. ἰδοὺ γὰρ νῦν ἀπὸ τῆς κτίσεως τοῦ κόσμου ἔτος ,στχ̄, ἰνδικτιῶνα δὲ ιε̄, ἅπερ οὕτως ἔχουσιν, ὡς μηδὲ τὸ παράπαν κατὰ τὸν συμψηφισμὸν διαλάσσοντα, ἀλλ' ἐν ταυτότητι βαίνοντα· εἰσὶ γὰρ ταῦτα τὰ ,στχ̄ ἔτη πεντεκαιδε-

κάδες τέλειαι $\overline{\text{υμ}}$ καὶ τὸ $\overline{\text{,στχα}}$ ἔτος ὑπάρχει καὶ ἰνδικτιῶν $\overline{\text{α}}$, ὥστε ταῦτα οὐκ ἀπό τινος στρατηγοῦ, ἀλλ' ἀπ' αὐτῆς τῆς κοσμικῆς παρήχθη γενέσεως. ἐγὼ δὲ καὶ ἐν τούτοις τεθαύμακα, πῶς οἱ τηνικαῦτα Ῥωμαῖοι ἑλληνόφρονες ὄντες καὶ ὑπ' ἀρχὴν εἶναι τὸν κόσμον μὴ λέγοντες [340v] ὅμως ὑπὸ τῆς ἀληθείας παρελαυνόμενοι τῇ μωσαικῇ ἀληθείᾳ παρεπέμποντο, ἀλλὰ καὶ πῶς ἰνδικτιὼν ἀπὸ στρατηγοῦ — εἰ γὰρ στρατηγός τις Ἴνδικτος ἢ Ἰνδικτιών — ὠνομάζετο. ἐλέγετο ἂν ἰνδίκτου ἢ ἰνδικτιῶνος πρώτου ἢ δευτέρου· νυνὶ δὲ πρώτην καὶ $\overline{\beta}$ λέγομεν. ἀσυμβίβαστα δὲ τοῖς θηλυκοῖς τὰ ἀρσενικά. καὶ ταῦτα μὲν ἐπὶ τούτοις. δοκεῖ δὲ σαφέστερον εἶναι, ὅπερ ἐν ἅπασι τοῖς παλαιοῖς καταγράφοις εὑρίσκεται· πανταχοῦ γὰρ ἀντὶ τοῦ ὀνόματος τῆς ἰνδικτιῶνος τὸ τῆς ἐπινεμήσεως ὄνομα τέθειται. τοίνυν καὶ ἐπινέμησις εἶναι ἡ ἰνδικτιὼν ἑρμηνεύεται. περὶ δὲ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν $\overline{\text{ιε}}$ ἐπινεμήσεων ἤτοι ἰνδικτιώνων καὶ τοῦ ἄχρι τοσοῦδε ἀριθμοῦ ἀναβιβάζεσθαι ταύτας καὶ ἵστασθαι αἰτίαν εἶναι λέγομεν τὴν ἐναλλαγὴν τῶν ἀνθρωπίνων ἡλικιῶν· κατὰ $\overline{\text{ιε}}$ γὰρ χρόνους τὰς μεγάλας ἐναλλαγὰς ἐναλλαττόμεθα, ἤτοι τὴν ἥβην, τὸ τέλειον, τὸ μεσόκαιρον, τὸ πολιόν, τὸ γηραιόν, τὸ ἐσχατόγηρον καὶ τὸ μακρόβιον.

Τὰ μὲν οὖν εἰρημένα ἐν τῷ $\overline{\text{α}}$ βιβλίῳ περί τε τῶν ἡμερῶν καὶ τῶν κύκλων καὶ τῆς εὑρέσεως τῶν ἀποχύσεων καὶ ἑτέρων τοιούτων τινῶν παχυτέρως ἐῤῥέθη, ἵνα μὴ τὸ λε-

λεπτολογημένον τῆς ἀκριβείας σύγχυσιν περὶ τὴν ῥᾳδίαν καὶ ἁπλῆν ἐμποιήσῃ γνῶσιν. ἐπεὶ δὲ ταῦτα οὕτως προέβη καὶ ἐνδεχομένη περὶ τούτων κατάληψις γέγονεν, ἴωμεν ἤδη καὶ εἰς τὴν λεπτοτέραν διήγησιν, τάχα δὲ καὶ εἰς ταύτην, καθόσον ἐξαρκεῖ· τὸ γὰρ πάντη λεπτότερον πολυασχόλου ἐστὶ μαθήσεως. περὶ δὲ ὧν λέγομεν, ἔχει οὕτως.

Ὁ ἐνιαυτὸς ἔχει μῆνας ιβ, ἑβδομάδας νβ, ἡμέραν μίαν καὶ δ'. ἕκαστος δὲ τῶν μηνῶν ἔχει νυχθήμερα τοσαῦτα, ἤγουν ὁ μάρτιος λα, ὁ ἀπρίλλιος λ, ὁ μαίος λα, ὁ ἰούνιος λ, ὁ ἰούλιος λα, ὁ αὔγουστος λα, ὁ σεπτέμβριος λ, ὁ ὀκτώβριος λα, ὁ νοέμβριος λ, ὁ δεκέμβριος λα, ὁ ἰαννουάριος λα, ὁ φεβρουάριος κηδ'. ποσοῦνται οὖν τὰ ὅλα τοῦ ὅλου χρόνου νυχθήμερα εἰς τξε δ'· ἕκαστον δὲ τῶν νυχθημέρων ἔχει ὥρας κδ, ἑκάστη δὲ ὥρα λεπτὰ ε, ἕκαστον λεπτὸν στιγμὰς δ καὶ ἑκάστη στιγμὴ ῥοπὰς ιβ. τοίνυν καὶ συμβαίνει ἔχειν τὸν χρόνον νυχθήμερα τξε δ', ὥρας τῶν αὐτῶν νυχθημέρων ,ηψξστ, λεπτὰ μυριάδας δ καὶ ,γωλ, στιγμὰς μυριάδας ιζ καὶ ,ετκ καὶ ῥοπὰς μυριάδας σι καὶ ,γωμ. ἐπεὶ δὲ τὸ ἓν νυχθήμερον ἔχει ὥρας κδ, δηλονότι καὶ ἑκάστου νυχθημέρου εἰσὶ λεπτὰ ρκ, στιγμαὶ υπ καὶ ῥοπαὶ ,εφξ διὰ τὸ ἔχειν ἑκάστην ὥραν, καθὼς εἴρηται, λεπτὰ ε, στιγμὰς κ καὶ ῥοπὰς σμ. ἔτι καὶ τοῦτο δεῖ εἰδέναι, ὅτι τούτων οὕτως ἐχόντων ἕνεκεν μὲν τῶν κδ ὡρῶν τοῦ νυχθημέρου καὶ τῶν ἐφ' ἑκάστῃ ὥρᾳ λεπτῶν ε καὶ τῶν

ἐφ' ἑκάστῳ λεπτῷ στιγμῶν $\overline{\delta}$ καὶ τῶν ἐφ'ἑκάστῃ στιγμῇ ῥοπῶν $\overline{\iota\beta}$ ταυτότητές εἰσιν ἔν τε τῷ ἡλίῳ καὶ τῇ σελήνῃ, εἰς δὲ τὰ ἄλλα πάντα διαλλάττουσιν· ἐν γὰρ τῷ ἡλίῳ $\overline{\iota\beta}$ μῆνες δι' ὅλου τοῦ κύκλου ὑπάρχουσιν, οἱ μὲν ἀνὰ $\overline{\lambda}$, οἱ δὲ ἀνὰ $\overline{\lambda\alpha}$ καὶ ὁ φεβρουάριος $\overline{\kappa\eta}$ δ' νυχθήμερα ἔχοντες καὶ δι' ὅλου τοῦ κύκλου οἱ $\overline{\iota\beta}$ μῆνες ἀπαρτί [341r]ζουσι νυχθήμερα $\overline{\tau\xi\varepsilon}$ δ', ὅπερ ἐστὶ χρόνος ὁλόκληρος· ἐν δὲ τῇ σελήνῃ οὔτε $\overline{\iota\beta}$ μῆνες τὸν κύκλον αὐτῆς ἀεὶ ποιοῦσιν, οὔτε $\overline{\iota\gamma}$ καὶ αὖθις οὔτε οἱ $\overline{\iota\beta}$ μῆνες τὸν ὅλον χρόνον ἀπαρτίζουσιν, οὔτε οἱ $\overline{\iota\gamma}$. καὶ γὰρ οἱ μὲν $\overline{\iota\beta}$ σεληνιακοὶ μῆνες εὑρίσκονται ὑστεροῦντες ὡς πρὸς τὴν τοῦ ὅλου χρόνου συμπλήρωσιν ἐγγὺς τῶν $\overline{\iota\alpha}$ νυχθημέρων, οἱ δὲ $\overline{\iota\gamma}$ ὑπερβαίνοντες νυχθήμερα ἐπέκεινα τῶν $\overline{\iota\eta}$ διὰ τὸ ἔχειν ἕκαστον σεληνιακὸν μῆνα νυχθήμερα κατὰ τὸν ἀκριβῆ λόγον $\overline{\kappa\theta\varsigma''}$ λεπτὰ $\overline{\gamma\varsigma''}$ καὶ δι' ὅλου ἑνὸς σεληνικακοῦ κύκλου στιγμὰς $\overline{\iota}$ καὶ διὰ μὲν τῶν $\overline{\iota\beta}$ σεληνιακῶν μηνῶν ἀναβιβάζεσθαι συμψηφισμὸν νυχθημέρων $\overline{\tau\nu\delta}$ δ', ὡρῶν δύο καὶ λεπτῶν $\overline{\delta\varsigma''}$ διὰ δὲ τῶν $\overline{\iota\gamma}$ νυχθήμερα $\overline{\tau\pi\gamma\varsigma''}$ δ', ὥρας $\overline{\gamma}$ καὶ λεπτὰ $\overline{\gamma}$. οὐκ εἰσὶν οὖν ὥσπερ εἰς τὰς ὥρας καὶ τὰ λεπτὰ καὶ τὰς ῥοπάς, οὕτως καὶ ἐν τοῖς μησὶ καὶ ταῖς τῶν μηνῶν ἡμέραις καὶ τῇ τοῦ χρόνου ἀπαρτίσει ταυτότητες ἐν τῷ ἡλίῳ καὶ τῇ σελήνῃ, ἀλλ' ἐν μὲν τῷ ἡλίῳ ἔχουσιν οἱ ἴδιοι μῆνες καὶ τὰ τῶν μηνῶν νυχθήμερα οὕτως, καθὼς ἀνωτέρω τε ἐρρέθη, ἐν δὲ τῇ σελήνῃ ἔχουσιν αὐτῆς οἱ μῆνες ἀεὶ ἀνὰ νυχθήμερα

κθ΄΄,λεπτὰ γ΄΄ καὶ δι' ὅλου σεληνιακοῦ ἑνὸς κύκλου στιγμὰς ι. καὶ πάλιν ὁ μὲν ἡλιακοὶ ἀεὶ κύκλοι ἀπαρτίζονται διὰ μηνῶν ιβ ἤτοι νυχθημέρων τξεδ, οἱ δὲ σεληνιακοὶ κύκλοι ποτὲ μὲν διὰ μηνῶν ιβ ἤτοι νυχθημέρων τνδ δ΄, ὡρῶν δύο καὶ λεπτῶν δ΄΄,ποτὲ δὲ διὰ μηνῶν ιγ ἤτοι νυχθημέρων τπγ΄΄δ΄, ὡρῶν γ καὶ λεπτῶν γ καὶ οὐδὲ οὕτως ἀπαρτίζουσι τὸν κύκλον οὔτε οἱ ιβ μῆνες, οὔτε οἱ ιγ, ὥστε ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ σημείου εἰς τὸ αὐτὸ σημεῖον τὴν σελήνην φέρειν, ἵνα καὶ χρόνος ὁλόκληρος συμπληροῖτο,ἀλλ' ἢ ἐλλείπουσιν, ἢ ὑπερβαίνουσιν, ὡς προείπομεν. οἱ μὲν οὖν ιβ ἡλιακοὶ μῆνες ἀπὸ τοῦ αὐτοῦ σημείου εἰς τὸ αὐτὸ σημεῖον ἀεὶ τὸν ἥλιον φέρουσιν, οἱ δὲ σεληνιακοὶ οὐδαμῶς, εἰ μὴ κατὰ καιρόν τινα ἀναγκαῖον καὶ πολυχρόνιον. ἀλλὰ ταῦτα μὲν οὕτως, περὶ δὲ τοῦ συμψηφισμοῦ τοῦ ὅθεν ταῦτα εὑρηνται, κάτωθεν ἀκριβέστερον ῥηθήσεται.

XXIII. *Ἐρώτησις.* Ἐν τοῖς προλαβοῦσιν εἶπας διὰ κθ΄΄ νυχθημέρων τελειοῦσθαι τοὺς σεληνιακοὺς μῆνας· καὶ διὰ τοῦτο οὖν αὖθις ἀπεδεικνύετο διὰ τνδ νυχθημέρων ἀπαρτίζεσθαι τὸ δωδεκάμηνον αὐτῆς, ὑστερεῖσθαι δὲ τὸ τοιοῦτον τῆς σελήνης δωδεκάμηνον ἡμέρας ια ὡς πρὸς τὸ ἡλιακὸν δωδεκάμηνον,ἀλλὰ καὶ τὸ νομικὸν πάσχα, ἀλλὰ καὶ τὸν θεμέλιον ἑκάστου κύκλου εὑρίσκεσθαι εἷς τήνδε ἢ τήνδε τὴν ἡμέραν, νυνὶ δὲ τοῦ σεληνιακοῦ μηνὸς λεγομέ-

νου τελειοῦσθαι διὰ νυχθημέρων κθς'' καὶ λεπτῶν γς'', ἀλλὰ μὴν καὶ τοῦ δωδεκαμήνου διὰ <νυχθημέρων> τνδ δ', ὡρῶν δύο καὶ λεπτῶν δς''. φανερόν ἐστιν, ὅτι τὰ πρότερον εἰρημένα πάντα ἀνασκευάζονται [341v] διὰ τὴν τοιαύτην προσθήκην καὶ οὔτε τὰ πασχάλια, οὔτε οἱ θεμέλιοι κατὰ τὰς ἄνωθεν διδασκαλίας συμψηφιζόμενοι εὑρεθήσονται.

Λύσις. Καλῶς ἄγαν καὶ φρονίμως ταῦτα ἠπόρηνται, πλὴν ἀλλὰ δεῖ σε εἰδέναι, ὅτι καὶ ἡ προσθήκη τῶν λεπτῶν τούτων τοῖς κθς'' νυχθημέροις τοῦ σεληνιακοῦ μηνὸς προστίθενται, καὶ οὐδὲ πάλιν ἡ διδασκαλία ἡ προλαβοῦσα διαψευδομένη καταφαίνεται· προλαβόντες γὰρ εἴπομεν, ὅτι ἐκεῖνα μὲν παχυτέρως ἐῤῥήθησαν, νυνὶ δὲ κατὰ τὸ λεπτότερον ῥηθήσεται. πῶς δὲ παχυτέρως, ἄκουσον· ἐκεῖσε γὰρ οὐ περὶ τοῦ εἰδέναι λέγομεν, ἐν ποίᾳ ὥρᾳ ἡ ἀπόχυσις εὕρηται, ἀλλ' ὅτι κατὰ τὴν δευτέραν τοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ὑπάρχει τὸ νομικὸν πάσχα ἐν τῷ α κύκλῳ καὶ ὅτι κατὰ τὴν κβ τοῦ μαρτίου ἐν τῷ β κύκλῳ καὶ ἐν τοῖς ἑξῆς ὁμοίως. δι' οὗ καὶ ἄδηλον ὑπῆρχε, κατὰ ποίαν ὥραν τῶν κδ ὡρῶν τοῦ νυχθημέρου ἡ ἀπόχυσις γίνεσθαι μέλλει· τῇ γὰρ ἀποχύσει καὶ τὸ νομικὸν ἐπακολουθεῖ πάσχα. νῦν δὲ πρὸς τὸ λεπτότερον τῆς διδασκαλίας ἀπιδόντων ἡμῶν ἤτοι πρὸς τὸ διδάξαι, καὶ ἐν ποίᾳ ὥρᾳ τοῦ νυχθημέρου ἡ ἀπόχυσις γίνεται, ἀλλὰ καὶ κατὰ ποίαν ὥραν ὁ θεμέλιος ἵσταται, ἀναγκαῖον ἄρα καὶ τῆς περὶ τὸν σεληνιακὸν μῆνα λεπτοτέρας

διδασκαλίας ἐμνήσθημεν. διὸ καί φαμεν· εἰ μὲν ἁπλῶς βούλει γινώσκειν τὴν ἡμέραν τοῦ πάσχα καὶ τὴν ἡμέραν τοῦ θεμελίου, ἁπλῶς παραδέχου καὶ τὸν σεληνιακὸν μῆνα κθ̄ς̄′ νυχθήμερα ἔχοντα· εἰ δὲ πολυπραγμονεῖς καὶ περὶ τῆς ὥρας τῆς ἀποχύσεως, ὥστε γινώσκειν καὶ ταύτην, ἐνδεχόμενόν ἐστιν ἀπέρχεσθαί σε καὶ εἰς τὰ λεπτότερα τῶν ἀρχῶν τῆς ψήφου καὶ λέγειν, ὅτι ἕκαστος σεληνιακὸς μὴν νυχθήμερα ἔχει κθ̄ς̄′ καὶ λεπτὰ γ̄ς̄′ καὶ ὅτι ἐπέκεινα τούτων δι' ὅλου ἑνὸς σεληνιακοῦ κύκλου ὑπάρχουσι καὶ ῑ̄ στιγμαὶ καὶ ὅτι ἐντεῦθεν καὶ τὸ διὰ ιβ̄ μηνῶν εὑρισκόμενον πάσχα συμψηφίζεται διὰ νυχθημέρων τνδ̄ δ′, ὡρῶν δύο καὶ λεπτῶν δ̄ς̄′, τὸ δὲ διὰ ιγ̄ μηνῶν διὰ νυχθημέρων τπγ̄ς̄′ δ′, ὡρῶν γ̄ καὶ λεπτῶν γ̄.

XXIV. Ἐρώτησις. Τίνες εἰσὶν οἱ κύκλοι τῆς σελήνης, οἱ διὰ μηνῶν ιβ̄ ἤτοι ἡμερῶν τνδ̄ δ′, ὡρῶν δύο καὶ λεπτῶν δ̄ς̄′ εὑρισκόμενοι καὶ τίνες οἱ διὰ μηνῶν ιγ̄ ἤτοι ἡμερῶν τπγ̄ς̄′ δ′, ὡρῶν γ̄ καὶ λεπτῶν γ̄ καταλαμβανόμενοι καὶ ἐκ τίνος αἰτίας ἡ παροῦσα συμβαίνει διαφορά;

Ἀπόκρισις. Περὶ μὲν οὖν τῆς αἰτίας, τῆς ὅθεν ταῦτα συμβαίνει μετὰ τοῦτο ῥηθήσεται, περὶ δὲ τῶν διαφερόντων πρὸς ἀλλήλους κύκλων κατὰ τὴν τῶν ιβ̄ ἢ ιγ̄ μηνῶν [342r] εὕρεσιν ἔχει οὕτως· οἶδας, ὅτι ιθ̄ κύκλοι τῆς σελήνης εἰσὶ καὶ ὅτι ὁ μὲν α̅ κύκλος τὴν πῆξιν τῆς αὐτοῦ τελειώσεως

εἴληφε κατὰ τὴν β̄ τοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ἀπ' αἰτίας τῆς ἐν τῷ πρώτῳ βιβλίῳ ἱκανῶς εἰρημένης σοι. τοίνυν καὶ περὶ τούτου οὕτως ἰστέον, ὅτι κατὰ μὲν τὴν ᾱ αὐτοῦ γέννησιν τὴν τελείωσιν ἅμα καὶ πῆξιν ἔλαβε διὰ μηνῶν ιγ̄ ἤτοι ἡμερῶν τπγ̄ς'' <δ'>. ἀπὸ γὰρ τῆς ιε̄ τοῦ μαρτίου ἀρξάμενος καὶ κυκλεύσας καὶ μὴ δίκαιος ὢν κατὰ τὴν ὑπεξαίρεσιν ἡμερῶν ιᾱ τελειῶσαι ἐν τῇ δ̄ τοῦ ἐπιόντος τοῦ μαρτίου μηνὸς προσελάβετο καὶ ἕτερον ιγ̄ μῆνα καὶ ἐποίησε τὴν οἰκείαν τελείωσιν κατὰ τὴν β̄ τοῦ ἀπριλλίου μηνός. κατὰ δὲ τὰς ἐφεξῆς γενέσεις αὐτοῦ, τὰς ἀπὸ τοῦ ιθ̄ κύκλου εἰς τὸν αὐτὸν πρῶτον κύκλον ἀπερχομένας εὑρίσκεται διὰ μηνῶν ιβ̄ τελειούμενος· τοῦ γὰρ ιθ̄ κύκλου κατὰ τὴν ιγ̄ τοῦ ἀπριλλίου μηνὸς τὴν τελείωσιν ἔχοντος ὑπεξαιροῦμεν, ὡς εἴπομεν, ἡμέρας ιᾱ καὶ εὑρίσκεται ὁ ἐπιὼν κύκλος, ὁ πρῶτος δηλαδή, κατὰ τὴν β̄ τοῦ ἀπριλλίου, καθὼς ἐν τῇ πρώτῃ αὐτοῦ γενέσει εὑρέθη ἤτοι ἐν ταῖς ἀρχαῖς τῆς τοῦ κόσμου κτίσεως. καὶ ταῦτα μὲν περὶ τούτου. οἱ δὲ λοιποὶ πάντες ιη̄ κύκλοι διαφορὰν ἀπ' ἀρχῆς καὶ μέχρι παντὸς τοιαύτην ἀπειλήφασιν· ὁ γὰρ ᾱ, ὁ β̄, ὁ δ̄, ὁ στ̄, ὁ ζ̄, ὁ θ̄, ὁ ῑ, ὁ ιβ̄, ὁ ιγ̄, ὁ ιε̄, ὁ ιζ̄ καὶ ὁ ιη̄ κύκλοι ἀεὶ τελειοῦνται διὰ μηνῶν ιβ̄ ἤτοι ἡμερῶν τνδ̄ δ', ὡρῶν δύο καὶ λεπτῶν δ̄ς'', ὁ δὲ γ̄, ὁ ε̄, ὁ η̄, ὁ ιᾱ, ὁ ιδ̄, ὁ ιστ̄ καὶ ὁ ιθ̄ διὰ μηνῶν ιγ̄ ἤτοι ἡμερῶν τπγ̄ς'' δ', ὡρῶν γ̄ καὶ λεπτῶν γ̄.

XXV. *Ἐρώτησις. Πόθεν δῆλον, ὅτι οἱ μὲν τῶν σεληνιακῶν κύκλων τελειοῦνται διὰ μηνῶν* $\overline{\iota\beta}$ *ἤτοι νυχθημέρων* $\overline{\tau\nu\delta}$ *δ′, ὡρῶν δύο καὶ λεπτῶν* $\bar{\delta}\varsigma''$, *οἱ δὲ διὰ μηνῶν* $\overline{\iota\gamma}$ *ἤτοι νυχθημέρων* $\overline{\tau\pi\gamma}\varsigma''$ *δ′, ὡρῶν* $\bar{\gamma}$ *καὶ λεπτῶν* $\bar{\gamma}$ *;*

Ἀπόκρισις. Περὶ μὲν τῶν ὡρῶν καὶ τῶν λεπτῶν καὶ τῆς ἄχρι τούτων λύσεως μικρὸν ἐγκαρτέρησον, περὶ δὲ τοῦ τελειοῦσθαι τινὰς μὲν διὰ μηνῶν $\overline{\iota\beta}$ *ἤτοι νυχθημέρων* $\overline{\tau\nu\delta}$, *τινὰς δὲ διὰ μηνῶν* $\overline{\iota\gamma}$ *ἤτοι νυχθημέρων* $\overline{\tau\pi\gamma}\varsigma''$ *ἐντεῦθεν συμβαίνει· ἔχεις ἀπὸ πολλῶν ἐγνωσμένον σοι, ὅτι οἱ* $\overline{\iota\beta}$ *σεληνιακοὶ ὡς πρὸς τοὺς* $\overline{\iota\beta}$ *ἡλιακοὺς μῆνας ἀεὶ ὑστεροῦσιν ἡμέρας* $\overline{\iota\alpha}$ *ἢ ἐγγὺς τῶν* $\overline{\iota\alpha}$ *— τὸ γὰρ ἡλιακὸν δωδεκάμηνον ἔχει νυχθήμερα* $\overline{\tau\xi\varepsilon}$ *δ′, τὸ δὲ σεληνιακὸν* $\overline{\tau\nu\delta}$ *— καὶ ὅτι συμπληρουμένου τοῦ σεληνιακοῦ δωδεκαμήνου, ἐὰν ἡ γενομένη τῷ τότε* [342v] *ἀπόχυσις ἐντὸς εὑρεθῇ τῆς ἐαρινῆς ἰσημερίας ἤγουν ἀπὸ τῆς* $\overline{\kappa\alpha}$ *τοῦ μαρτίου μέχρι καὶ τῆς* $\overline{\iota\eta}$ *τοῦ ἀπριλλίου, τηνικαῦτα καὶ τὸ νομικὸν πάσχα ἐκτελεῖται, ἀλλὰ καὶ ὁ κύκλος τελειοῦσθαι λέγεται, ἐὰν δὲ πρὸ τῆς ἐαρινῆς ἰσημερίας ἤγουν πρὸ τῆς* $\overline{\kappa\alpha}$ *τοῦ μαρτίου εὑρεθῇ, προσλαμβάνεται καὶ ἕτερα νυχθήμερα* $\overline{\kappa\theta}\varsigma''$ *καὶ ἐν τῇ ἀποχύσει τοῦ* $\overline{\iota\gamma}$ *μηνὸς ποιεῖ τὸ νομικὸν τοῦτο πάσχα εὑρίσκεσθαι. καὶ ἐπεὶ τοῦτο οὕτως ἔχει, δῆλον ἐστὶ πάντως, ὅτι ὁπηνίκα κατὰ ὑπεξαίρεσιν ἡμερῶν* $\overline{\iota\alpha}$ *τὸ νομικὸν πάσχα εὑρίσκεται, τηνικαῦτα καὶ ὁ κύκλος οὗτος διὰ μηνῶν*

ιβ̄ ἤτοι νυχθημέρων τνδ̄ τελειοῦσθαι λέγεται, ὁπηνίκα δὲ διὰ τὸν φόβον τοῦ μὴ πεσεῖν ἐκτὸς τῆς ἐαρινῆς ἰσημερίας οὐχὶ κατὰ ὑπεξαίρεσιν, ἀλλὰ κατὰ πρόσληψιν καὶ κατάντησιν τῆς τοῦ ιγ̄ μηνὸς ἀποχύσεως τὸ δηλωθὲν πάσχα ἐκτελεσθῇ, τηνικαῦτα καὶ ὁ κύκλος οὗτος διὰ μηνῶν ιγ̄ ἤτοι νυχθημέρων τπγς′′ ἐκπληροῦσθαι διδάσκεται· τοῖς γὰρ τνδ̄ προστιθεμένοις καὶ κθς′′ γίνονται τπγς′′ καὶ οὕτως οἱ μὲν τῶν κύκλων διὰ μηνῶν ιβ̄ ἤτοι νυχθημέρων τνδ̄, οἱ δὲ διὰ ιγ̄ ἤτοι νυχθημέρων τπγς′′ τελειοῦνται.

Χάριν δὲ περισσοτέρας καταλήψεως καὶ τοῦ τίνες μὲν οἱ διὰ ιβ̄ μηνῶν, τίνες δὲ οἱ διὰ ιγ̄ καὶ ἡ παροῦσα ἐκτίθεται ἔκθεσις· ὁ πρῶτος κύκλος εὑρέθη τελειωθεὶς ἀπριλλίῳ εἰς τὰς δύο, ὁ β̄ προσελάβετο τὰ καταληφθέντα ἕτερα τοῦ ἀπριλλίου νυχθήμερα κη̄. εἰσὶ καὶ ἐπὶ τῶν λοιπῶν μηνῶν ἄχρις ὅλου φεβρουαρίου τδ̄. ἀφαιρεῖται καὶ ἀπὸ τοῦ μαρτίου κβ̄· ὁμοῦ τνδ̄. καὶ ἐπεὶ ἡ κβ̄ τοῦ μαρτίου ἐντὸς τῆς ἐαρινῆς ἰσημερίας ἐστί, τελειοῦνται δὲ καὶ οἱ ιβ̄ σεληνιακοὶ μῆνες διὰ νυχθημέρων τνδ̄, ἄρα καλῶς ὁ β̄ κύκλος διὰ μηνῶν ιβ̄ τελειοῦσθαι λέγεται. πάλιν ὁ γ̄ προσελάβετο τὰ καταλειφθέντα ἕτερα ἀπὸ τοῦ μαρτίου νυχθήμερα θ̄. εἰσὶ καὶ τοῦ ἑξῆς ἀπριλλίου λ̄ καὶ τὰ τῶν ἐπιλοίπων ὁμοίων μηνῶν ἄχρις ὅλου φεβρουαρίου τδ̄. ἵνα δὲ πληρωθῇ τὸ σεληνιακὸν δωδεκάμηνον, ἀφαιρεῖται ἀπὸ τοῦ μαρτίου ιᾱ· ὁμοῦ τνδ̄. ἀλλὰ ταῦτα τῆς ιᾱ τοῦ μαρτίου κατὰ πολὺ

οὔσης ἐκτὸς τῆς ἐαρινῆς ἰσημερίας ἀναγκαίως προστίθεται καὶ ὁ ιγ σεληνιακὸς μὴν ἤτοι ἕτερα νυχθήμερα κθς''. καὶ ποσουμένων ἀμφότερα εἰς τπγς' καταντώσης τε καὶ τῆς ἀποχύσεως εἰς τὰς ι τοῦ ἀπριλλίου μηνὸς καλῶς ἄρα λέγεται καὶ [343r] ὁ γ κύκλος διὰ μηνῶν ιγ τελειοῦσθαι. κατὰ δὲ τὴν τοιαύτην ἀκολουθίαν καὶ οἱ λοιποὶ κύκλοι τῆς σελήνης οἱ μὲν ἀνὰ ιβ, οἱ δὲ ἀνὰ ιγ μηνῶν τελειοῦσθαι λέγονται ἤγουν ἢ κατὰ τὸ τνδ, ἢ κατὰ τὸ τπδ νυχθήμερον. κύκλος β· ἀπριλλίου κη· οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας ἔχουσι τδ δ'· μαρτίου κβ· ὁμοῦ τνδ δ'. κύκλος γ· μαρτίου θ, ἀπριλλίου λ· οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ'· μαρτίου λα, ἀπριλλίου ι· ὁμοῦ τπδ δ'. κύκλος δ· ἀπριλλίου κ· οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ'· μαρτίου λ· ὁμοῦ τνδ δ'. κύκλος ε· μαρτίου α, ἀπριλλίου λ· οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ'. μαρτίου λα, ἀπριλλίου ιη· ὁμοῦ τπδ δ'. κύκλος στ· ἀπριλλίου ιβ· οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ'· μαρτίου λα, ἀπριλλίου ζ· ὁμοῦ τνδ δ'. κύκλος ζ· ἀπριλλίου κγ· οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ'· μαρτίου κζ· ὁμοῦ τνδ δ'. κύκλος η· μαρτίου δ, ἀπριλλίου λ· οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες τδ δ'· μαρτίου λα, ἀπριλλίου ιε· ὁμοῦ τπδ δ'. κύκλος θ· ἀπριλλίου ιε· οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες τδ δ'· μαρτίου λα, ἀπριλ-

λίου $\bar{\delta}$ · ὁμοῦ τνδ δ′. κύκλος $\bar{\iota}$ · ἀπριλλίου κστ · οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες τδ δ′ · μαρτίου κδ · ὁμοῦ τνδ δ′. κύκλος ια · μαρτίου ζ, ἀπριλλίου $\bar{\lambda}$ · οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες τδ δ′ · μαρτίου λα, ἀπριλλίου ιβ · ὁμοῦ τπδ δ′. κύκλος ιβ · ἀπριλλίου ιη · οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ′ · μαρτίου λα, ἀπριλλίου $\bar{\alpha}$ · ὁμοῦ τνδ δ′. κύκλος ιγ · ἀπριλλίου κθ · οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ′ · μαρτίου κα · ὁμοῦ τνδ δ′. κύκλος ιδ · μαρτίου $\bar{\iota}$, ἀπριλλίου $\bar{\lambda}$ · οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ′ · μαρτίου λα, ἀπριλλίου ἀρχὴ $\bar{\theta}$ · ὁμοῦ τπδ δ′. κύκλος ιε · ἀπριλλίου κα · οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ′ · μαρτίου κθ · ὁμοῦ τνδ δ′. κύκλος ιστ · μαρτίου β, ἀπριλλίου $\bar{\lambda}$ · οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες τδ δ′ · μαρτίου λα, ἀπριλλίου ιστ · ὁμοῦ τπγ δ′. κύκλος ιζ · ἀπριλλίου ιδ · οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ′ · μαρτίου λα, ἀπριλλίου $\bar{\varepsilon}$ · ὁμοῦ τνδ δ′. κύκλος ιη · ἀπριλλίου κε · οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ′ · μαρτίου κε ἀρχὴ κστ · ὁμοῦ τνδ δ′. κύκλος ιθ · μαρτίου στ, ἀπριλλίου $\bar{\lambda}$ · οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ′ · μαρτίου λα, ἀπριλλίου ιγ · ὁμοῦ τπδ δ′. κύκλος $\bar{\alpha}$ · ἀπριλλίου ιζ · οἱ ἄχρι τοῦ φεβρουαρίου πάντες μῆνες ἡμέρας τδ δ′ · μαρτίου λα, ἀπριλλίου $\bar{\beta}$ · ὁμοῦ τνδ δ′. οὕτως

οὖν οἱ μὲν διὰ ιβ̄ μηνῶν ἤτοι ἐν τῇ τνδ̄ ἡμέρᾳ, οἱ δὲ διὰ ιγ̄ μηνῶν ἤτοι ἐν τῇ τπδ̄ ἡμέρᾳ τελειοῦνται.

XXVI. Ἐρώτησις. Ἀπορήσειε δ' ἄν τις· διὰ τί πάντας τοὺς διὰ ιγ̄ μηνῶν τελειουμένους κύκλους εἰπὼν νυχθήμερα ἔχειν τπγ̄ ς'' ἐν τῇ προτέρᾳ ἐκθέσει, νῦν ἐν τῇ παρούσῃ ἐκθέσει τοὺς μὲν ἄλλους πάντας διὰ τπδ̄, τὸν δὲ ιστ̄ διὰ τπγ̄ τελειοῦσθαι παραδέδωκας;

Λύσις. Καί φαμεν, ὅτι καὶ νῦν κατὰ τὸ παχύτερον ἔτι λέγομεν, ὅτι ἤτοι περὶ εὑρέσεως ἡμέρας, καθ' ἣν [343v] ἡ ἀπόχυσις συμβαίνει. ἐπεὶ δὲ περὶ εὑρέσεως ἡμέρας ὁ λόγος, οὐκ εὔοδόν ἐστιν λέγειν εἰς τὰς γ̄ς'' ἡμέρας τόδε τι γίνεσθαι ἢ εἰς τὰς δ̄ς'', ἀλλ' ἀντὶ τῆς ἡμίσεως τὴν ὅλην ἡμέραν προσλαμβάνεσθαι καὶ λέγειν· εἰς τὴν δ̄ ἡμέραν ἢ εἰς τὴν γ̄ τόδε τι γίνεται. μετὰ δὲ τὴν τρίτην ἡμέραν ἐάν τι γένηται κατὰ τὸ τῆς ἐπιούσης ἡμέρας ἥμισυ· ἢ γ̄, ἢ δ̄. οὐδὲ μίαν ἔχει διαφορὰν πρὸς τὸν λέγοντα, ὅτι τῇ δ̄ ἡμέρᾳ ἐγένετο διὰ τὸ μὴ δηλοῦσθαι ἐν τῇ σημασίᾳ τῆς δ̄ ἢ τῆς γ̄ ἡμέρας· τῷ τέλει τῆς δ̄ ἢ τῆς γ̄, ἀλλὰ τὸν διὰ μέσου πάντα καιρὸν τῆς ὅλης δ̄ ἢ τῆς γ̄, καθά φησιν, ὅτι τεταρταῖος ἐγήγερται καὶ ὅτι τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ ἀναστήσεται. δεῖ οὖν περὶ εὑρέσεως ἡμέρας τὸν λόγον ποιουμένους ἀντὶ τοῦ ἀριθμοῦ τῶν τπγς'' οὕτως λέγειν, ὅτι κατὰ τὴν τπδ̄ ἡμέραν ἡ ἀπόχυσις γίνεται. ἡνίκα δὲ διδασκαλία πρόκειται περὶ εὑρέ-

σεως ὥρας καὶ λεπτοῦ, τηνικαῦτα κατὰ τοὺς εὑρισκομένους διαμερισμοὺς τῆς ἡμέρας δεῖ ποιεῖσθαι καὶ τὴν ἀπόκρισιν, ἐπειδὴ. κἂν ὁλόκληρον τὴν τπδ ἡμέραν εἰς τὴν ψῆφον προσλαμβανώμεθα, ὅμως οὐδ' οὕτως διαψευδόμεθα, διότι, δ δοκοῦμεν ἐνταῦθα προσλαμβάνεσθαι περισσόν, τοῦτο λείπει εἰς τὰς ἡμέρας τοῦ ἐπιόντος κύκλου. καὶ ἐξ ἀποτελέσματος ἡ ὁλότης τῆς ψήφου διαμένει ἄσφαλτος, οἷόν τί φημι· ἐὰν ἀποδεδώκαμεν, ὅτι ὁ γ κύκλος ἔχει τὴν ἀπόχυσιν εἰς τὰς θς'' τοῦ ἀπριλλίου μηνός, ἐμέλλομεν αὖθις εἰπεῖν, ὅτι προσλαμβάνεται τὰς ἐπιλοίπους κς'' τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου ὁ ἐπιὼν δ κύκλος καὶ ἐφεξῆς ὁμοίως. ἄρτι γοῦν ἐν τῷ γ τὴν ι ἀποφηνάμενοι περὶ τοῦ δ ἔφημεν, ὅτι παραλαμβάνει τὰς κ καὶ οὕτως ἐν ἅπασι πεποιηκότες τοῖς τὸ ἥμισυ δοκοῦσιν ἔχειν ἢ γ' ἢ δ' οὐκ ἐφάνημεν ὅλως διαψευδόμενοι ὡς πρὸς τὴν ὁλότητα τῆς ὅλης ψήφου. καὶ ὅτι οὐ διεψευσάμεθα, δῆλον ἐντεῦθεν γενήσεται· οἱ ιθ χρόνοι ἔχουσιν νυχθήμερα ,στλθς'' δ'. συμψηφιζόμενοι δὲ καὶ οἱ κύκλοι τῆς σελήνης, καθὼς ἐξετέθησαν, οἱ μὲν ιβ ἀνὰ τνδ δ', οἱ δὲ στ ἀνὰ τπδ δ' καὶ ὁ εἷς τπγ δ', τὸ αὐτὸ καὶ οὗτοι ποσὸν ἀναβιβάζουσιν ἤγουν τὰ ,στλθς'' δ'. καὶ λοιπὸν τῆς ἰσότητος οὕτως ἀσφάλτου εὑρισκομένης ἐνταῦθα οὐδὲ ἡ ἔκθεσις αὕτη ψεύδεται. περὶ δὲ τοῦ ιστ κύκλου, ὅτι μόνος ἐκ πάντων ἐξετέθη διὰ τπγ δ' νυχθημέρων μὴ θαυμάσῃς, ἐπειδὴ τὸ δοκοῦν καὶ ἐνταῦθα λείπειν οὐ λείπει. διὰ δὲ τῶν ἀφ' ἑτέρου εἰς

ἕτερον διαβιβαζομένων ὡρῶν καὶ λεπτῶν ἐν τοῖς ἑτέροις κύκλοις καὶ οὗτος τὸ τέλειον κατ' ἰσότητα τῶν ἄλλων [344r]ἀπείληφεν. ὅμως τὸ ἀκριβὲς ἡ περὶ τῶν ὡρῶν καὶ λεπτῶν ἔχουσα εὕρεσις λύσει μετὰ τῶν λοιπῶν καὶ τοῦτο τὸ ἄπορον.

XXVII. Ἐρώτησις. Πῶς καὶ πόθεν ἡ εὕρεσις ἡμῖν εὐδιάγνωστος ἔσται τῆς ὥρας καὶ τοῦ λεπτοῦ, καθ' ἃ ἡ ἀπόχυσις γίνεται;

Λύσις. Πρὸ τῶν ἄλλων τοῦτο σε δεῖ εἰδέναι· ἐπεὶ ὁ ὅλος χρόνος ἔχει νυχθήμερα τξε δ', ἄρα οἱ ιθ χρόνοι, οὓς διανύουσιν οἱ ιθ τῆς σελήνης κύκλοι, ἔχουσι νυχθήμερα ϛστλθς'' δ' ἤτοι ϛστλθ, ὥρας ιη. ἐπεὶ δὲ καὶ δι' ὅλων τῶν ιθ κύκλων πανσέληνοι ὑπάρχουσι σλε, ἐπιβάλλει ἄρα ἕκαστος πανσέληνος νυχθήμερα κθ ς'', λεπτὰ γς'' καὶ δι' ὅλου τοῦ χρόνου ἤτοι ἑνὸς σεληνιακοῦ κύκλου στιγμας ι. οὕτως γὰρ ἀναβιβάζονται νυχθήμερα ϛστλθς'' δ'. καὶ γὰρ διὰ μὲν τῶν ἀνὰ κθς'' νυχθημέρων τῆς σελήνης ἀναβιβάζονται νυχθήμερα δι' ὅλων τῶν ιθ κύκλων ἤτοι δι' ὅλων τῶν σλε πανσελήνων ϛστλβς'', διὰ δὲ τῶν ἀνὰ γς'' λεπτῶν ἀναβιβάζονται λεπτὰ ωκβς'', ἅτινα γίνονται ὧραι ρξδς'' ἤτοι ἡμέραι στς'', ὧραι ης''. καὶ ποσοῦνται διά τε τῶν νυχθημέρων καὶ τῶν λεπτῶν ὁμοῦ νυχθήμερα ϛστλθ, ὧραι η ς'' καὶ λοιπάζονται ὧραι θ ς'', αἵτινες καταδιαιροῦνται εἰς

στιγμὰς ϙϛ. καὶ διὰ τὸ εἶναι τοὺς ὅλους κύκλους τῆς σελήνης ιθ ἐπιβάλλουσιν ἄρα ἑκάστῳ κύκλῳ στιγμας ι καὶ γίνονται δμοῦ νυχθήμερα ,στλθ, ὧραι ιη ἤτοι ,στλθ ς′ δ′. οὕτως τε ποιοῦσιν οἱ ψηφίζοντες ἑκάστην πανσέληνον ἔχειν ἀνὰ νυχθήμερα κθ ς′, λεπτὰ γ ς′, ἀλλὰ καὶ τὸν ὅλον χρονιαῖον κύκλον τῆς σελήνης ἐπέκεινα τούτων φέρειν καὶ στιγμὰς ι. ὁμοίως δὲ ποιοῦσι, καθὼς προϋπεθέμεθα, καὶ τοὺς διὰ ιβ πανσελήνων τελειουμένους κύκλους ἔχειν ἀνὰ νυχθήμερα τνδ δ′, ὥρας β, λεπτὰ δ ς′, τοὺς δὲ διὰ ιγ ἀνὰ νυχθήμερα τπγ ς′ δ′, ὥρας γ καὶ λεπτὰ γ. εἰ γὰρ ψηφίσεις τὰς ιβ πανσελήνους ἀνὰ κθ ς′ καὶ λεπτὰ ἀνὰ γς′, εἶτα κατ' ἐπέκεινα τούτων δι' ὅλου τοῦ δωδεκασελήνου προσθήσεις καὶ στιγμὰς ι, ἐκ παντὸς εὑρήσεις τὸν ὅλον σεληνιακὸν τοῦτον κύκλον τὸν διὰ ιβ πανσελήνων τελειούμενον ἔχοντα νυχθήμερα τνδ δ′, ὥρας δύο καὶ λεπτὰ δ ς′ · ὁμοίως δὲ καὶ τὸν διὰ ιγ πανσελήνων τελειούμενον ἔχοντα νυχθήμερα τπγ′ ς′ δ′, ὥρας γ καὶ λεπτὰ γ. ἀλλὰ καὶ τὴν σύστασιν πασῶν τῶν σλε πανσελήνων τῶν ποσουμένων δι' ὅλων τῶν ιθ κύκλων εὑρήσεις ἔχουσαν κατ' ἰσότητα τῶν ιθ χρόνων νυχθήμερα ,στλθ′ ς′ δ′. καὶ ταῦτα μὲν οὕτως. ἀπὸ δὲ τούτων προσεκτέον, ὅπως συμβαίνει καὶ ἡ ἐντελειοτέρα διάγνωσις τῆς εὑρέσεως τῆς ὥρας καὶ τοῦ λεπτοῦ, καθὰ ἡ ἀπόχυσις γίνεται [344v]. ἐπειδὴ γὰρ ἑκάστη πανσέληνος τελειοῦται διὰ νυχθημέρων κθ ς′, λεπτῶν

γ̄ς'' καὶ εἴ τι ἐπιβάλλει ἀπὸ τῶν ῑ̄ στιγμῶν τοῦ ὅλου χρόνου, ὑπάρχουσι δὲ οἱ διὰ ιβ̄ πανσελήνων τελειούμενοι κύκλοι ἤτοι διὰ νυχθημέρων τνδ̄ δ', ὡρῶν δύο καὶ λεπτῶν δ̄ς'' οὗτοι· ὁ α̅, ὁ β̅, ὁ δ̅, ὁ στ̅, ὁ ζ̅, ὁ θ̅, ὁ ι̅, ὁ ιβ̄, ὁ ιγ̄, ὁ ιε̄, ὁ ιζ̄ καὶ ιη̄· οἱ δὲ διὰ ιγ̄ ἤτοι δι' ἡμερῶν τπγ̄ ς'', ὡρῶν τριῶν καὶ λεπτῶν γ̄ ὁ γ̅, ὁ ε̅, ὁ η̅, ὁ ια̅, ὁ ιδ̄, ὁ ιστ̄ καὶ ὁ ιθ̄. ὅρα τῆς ψήφου ἀκρίβειαν.

Ἐν τῷ πρώτῳ κύκλῳ λαμβάνει ἡ σελήνη ἀπὸ τοῦ ἀπριλλίου ἡμέραν μίαν ἥμισυ, ὥρας θ̄ καὶ εὐθὺς ποιεῖ τὴν οἰκείαν ἀρχὴν ἤγουν τὴν ἀπόχυσιν. εἶτα τί γίνεται;

Ὁ β̄ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ ἀπριλλίου ἡμέρας κη̄, ὥρας γ̄· εἰσὶ δὲ καὶ τῶν ἐφεξῆς μηνῶν ἄχρις αὐτοῦ τοῦ φεβρουαρίου μηνὸς ἡμέραι τδ̄ δ', ὁμοῦ ἡμέραι τλβ̄, ὥραι θ̄· μαίου λᾱ, ἰουνίου λ̄, ἰουλίου λᾱ, αὐγούστου λᾱ, σεπτεμβρίου λ̄, ὀκτωβρίου λᾱ, νοεμβρίου λ̄, δεκεμβρίου λᾱ, ἰαννουαρίου λᾱ, φεβρουαρίου κη̄ δ', ἐξ ὧν πανσέληνοι ιᾱ ἤτοι ἡμέραι σὺν τοῖς λεπτοῖς καὶ ταῖς ῑ̄ στιγμαῖς τκδ̄ ς'' δ', ὧραι η̄ καὶ λεπτὸν α̅· καὶ λοιπαὶ ἡμέραι ζ̄ ς'', λεπτὰ δ̄. λαμβάνει οὖν ταῦτα ἡ ιβ̄ ἀπόχυσις καὶ ἔτι ἀπὸ τοῦ μαρτίου ἡμέρας κᾱ ς'', ὥρας ιᾱ, λεπτὰ δ̄ ς''. ὁμοῦ κθ̄ς'', λεπτὰ γ̄ς''. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ̄, νυχθήμερα τνδ̄ δ', ὧραι β̄, λεπτὰ δ̄ ς''. τὸ νομικὸν πάσχα μαρτίῳ κβ̄, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας κᾱ ς'', ὥρας ιᾱ καὶ λεπτὰ δ̄ς''.

Ὁ γ̄ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ μαρτίου ἤγουν

ἡμέρας θ̄, <ὥρας ῑ>, λεπτοῦ τὸ ς′′, τοῦ ἀπριλλίου ἡμέρας λ̄, τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν ἤγουν ἄχρις αὐτοῦ τοῦ φεβρουαρίου τδ̄ δ′ καὶ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου μαρτίου μηνὸς λᾱ · ὁμοῦ ἡμέραι τοδ̄, ὧραι στ̄, λεπτοῦ τὸ ς′′, ἐξ ὧν πανσέληνοι ιβ̄ ἤτοι ἡμέραι σὺν τοῖς λεπτοῖς καὶ ταῖς στιγμαῖς τνδ̄, ὧραι β̄, λεπτὰ δ̄ ς′′ · καὶ λοιπαὶ ἡμέραι ιθ̄, ὧραι κᾱ, λεπτὸν ᾱ. λαμβάνει οὖν ἡ ιγ̄ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ ἀπριλλίου ἡμέρας θ̄ ς′′, ὥρας γ̄, λεπτὰ β̄ ς′′. ὁμοῦ ἡμέραι κθ̄ ς′′, λεπτὰ γ̄ ς′′ καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιγ̄. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ ῑ, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας θ̄ ς′′, ὥρας γ̄, λεπτὰ β̄ ς′′.

Ὁ δ̄ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου ἤγουν ἡμέρας κ̄, ὥρας η̄ ς′′ καὶ τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ̄ δ′. ὁμοῦ τκδ̄ ς′′, ὧραι β̄ ς′′, ἐξ ὧν πανσέληνοι ιᾱ ἤτοι ἡμέραι τκδ̄ς′′ δ′, ὧραι η̄, λεπτὸν ᾱ · καὶ τὸν μὲν οὐδέν, προσελάβετο δὲ μᾶλλον ἡ αὐτὴ ιᾱ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ μαρτίου ὥρας ε̄ ς′′, λεπτὸν ᾱ καὶ ἔτι ἡ ιβ̄ πανσέληνος τὰς ἑαυτῆς προσθεῖσα ἡμέρας κθ̄ ς′′ καὶ λεπτὰ γ̄ ς′′ ποιεῖ τὴν ἀπόχυσιν μετὰ ἡμέρας τοῦ μαρτίου μηνὸς κθ̄ ς′′, ὥρας στ̄ καὶ λεπτὰ β̄. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ̄ ἤτοι νυχθήμερα τνδ̄ δ′, ὧραι β̄ καὶ λεπτὰ δ̄ ς′′. τὸ νομικὸν πάσχα μαρτίῳ εἰς τὰς λ̄, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας κθ̄ς′′, ὥρας στ̄ καὶ λεπτὰ δύο.

Ὁ ε̄ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ μηνὸς ἤγουν ἡμέραν μίαν, ὥρας ε̄, λεπτὰ γ̄, τοῦ ἀπριλλίου ἡμέρας

λ, τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ δ′ καὶ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου μαρτίου λα [345r]. ὁμοῦ τξστ, ὧραι ια, λεπτὰ γ, ἐξ ὧν πανσέληνοι ιβ ἤτοι ἡμέραι σὺν τοῖς λεπτοῖς καὶ ταῖς στιγμαῖς ὁμοίως τνδ, ὧραι η, λεπτὰ δ ς′′ · καὶ λοιπαὶ ἡμέραι ιβ, ὧραι β, λεπτὰ γ ς′′. λαμβάνει οὖν ἡ ιγ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου ἀπριλλίου μηνὸς ἡμέρας ιζ, ὥρας ι · ὁμοῦ κθ ς′′, λεπτὰ γ ς′′. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιγ. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ ιη, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας ιζ καὶ ὥρας ι.

Ὁ στ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ἤγουν ἡμέρας ιβ ς′′, ὥρας β καὶ τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ δ′ καὶ τοῦ μαρτίου λα. ὁμοῦ τμζ ς′′, ὧραι η, ἐξ ὧν πανσέληνοι ια ἤτοι ἡμέραι τκδ ς′′, ὧραι η, λεπτὸν α · καὶ λοιπαὶ ἡμέραι κβς′′, ὧραι ια, λεπτὰ δ. λαμβάνει οὖν ἡ ιβ ἀπόχυσις ἀπὸ τοῦ ἐπιόντος ἀπριλλίου ἡμέρας στ ς′′, λεπτὰ δ ς′′. ὁμοῦ κθ ς′′, λεπτὰ γ ς′′. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ ἤτοι νυχθήμερα τνδ δ′, ὧραι β, λεπτὰ δ′ ς′′. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ εἰς τὰς ζ, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας στ ς′′ καὶ λεπτὰ δ ς′′.

Ὁ ζ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ἤγουν ἡμέρας κγ, ὥρας ια, λεπτοῦ ς′′ καὶ τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ δ′. ὁμοῦ τκζ ς′′, ὧραι ε, λεπτὸν ς′′, ἐξ ὧν πανσέληνοι ια, ἤτοι ἡμέραι τκδ ς′′, ὧραι η, λεπτὸν ἕν · καὶ λοιπαὶ ἡμέραι β ς′′, ὧραι η, λεπτὰ δς′′.

λαμβάνει οὖν ἡ ιβ ἀπόχυσις ἀπὸ τοῦ μαρτίου ἡμέρας κστ ς′′, ὥρας γ, λεπτὰ δ· ὁμοῦ κθ ς′′, λεπτὰ γ ς′′. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ ἤτοι νυχθήμερα τνδ δ′, ὧραι β, λεπτὰ δ ς′′. τὸ νομικὸν πάσχα μαρτίῳ κζ, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας κστ ς′′, ὥρας γ καὶ λεπτὰ δ.

Ὁ η κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ μαρτίου μηνὸς ἤγουν ἡμέρας δ, ὥρας η, λεπτὸν ἕν, τοῦ ἀπριλλίου ἡμέρας λ, τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ δ′ καὶ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου μαρτίου μηνὸς λα. ὁμοῦ τξθ ς′′, ὧραι β, λεπτὸν ἕν, ἐξ ὧν πανσέληνοι ιβ ἤτοι ἡμέραι τνδ δ′, ὧραι β, λεπτὰ δ ς′′· καὶ λοιπαὶ ἡμέραι ιε, ὧραι ε, λεπτὸν α ς′′. λαμβάνει οὖν ἡ ιγ ἀπόχυσις ἀπὸ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου ἀπριλλίου μηνὸς ἡμέρας ιδ, ὥρας ζ, λεπτὰ β· ὁμοῦ κθς′′, λεπτὰ γς′′. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιγ ἤτοι νυχθήμερα τπγ ς′′ δ′, ὧραι γ καὶ λεπτὰ γ. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ εἰς τὰς ιε, ἡ ἀποχύσις μετὰ ἡμέρας ιδ, ὥρας ζ καὶ λεπτὰ β ς′′.

Ὁ ἔννατος κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ἤτοι ἡμέρας ιε ς′′, ὥρας δ, λεπτὰ γ, τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ δ′ καὶ τοῦ μαρτίου λα. ὁμοῦ τν ς′′, ὧραι ι, λεπτὰ γ, ἐξ ὧν πανσέληνοι ια ἤγουν ἡμέραι τκδ ς′′, ὧραι η, λεπτὸν ἕν· καὶ λοιπαὶ ἡμέραι κστ, ὧραι β καὶ λεπτὰ β. λαμβάνει οὖν ἡ ιβ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ ἑτέρου ἀπριλλίου ἡμέρας γ, ὥρας ι, λεπτὸν α ς′′· ὁμοῦ κθ ς′′, λεπτὰ γ ς′′. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ ἤτοι νυχθή-

μερα τνδ δ', ὧραι β, λεπτὰ δς''. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ εἰς τὰς δ, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας γ, ὥρας ι, λεπτὸν α ς''.

[345v] Ὁ ι κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ἤτοι ἡμέρας κστ ς'', ὥραν α, λεπτὰ γ ς'' καὶ τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν ἡμέρας τδ δ'. ὁμοῦ τλ ς'', ὧραι ζ, λεπτὰ γ ς'', ἐξ ὧν πανσέληνοι ια ἤτοι ἡμέραι τκδ ς'', ὧραι η, λεπτὸν α· καὶ λοιπαὶ ἡμέραι ε ς'', ὧραι ια καὶ λεπτὰ β ς''. λαμβάνει οὖν ἡ ιβ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ μαρτίου ἡμέρας κγ ς'', ὥραν α, λεπτὸν α· ὁμοῦ κθ ς'', λεπτὰ γ ς''. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ ἤτοι νυχθήμερα τνδ δ', ὧραι β, λεπτὰ δ ς''. τὸ νομικὸν πάσχα μαρτίῳ κδ, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας κγ ς'', ὥραν α καὶ λεπτὸν ἕν.

Ὁ ια κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ μαρτίου μηνὸς ἤγουν ἡμέρας ζ, ὥρας ι, λεπτὰ δ, τοῦ ἀπριλλίου λ, τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν ἡμέρας τδ δ' καὶ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου μαρτίου λα. ὁμοῦ τοβ ς'', ὧραι δ, λεπτὰ δ, ἐξ ὧν πανσέληνοι ιβ ἤτοι ἡμέραι τνδ δ', ὧραι β, λεπτὰ δ ς''· καὶ λοιπαὶ ἡμέραι ιη, ὧραι ζ, λεπτὰ δ ς''. λαμβάνει οὖν ἡ ιγ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ ἀπριλλίου ἡμέρας ια, ὥρας δ, λεπτὰ δ· ὁμοῦ κθ ς'', λεπτὰ γ ς''. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιγ ἤτοι νυχθήμερα τπγ ς'' δ', ὧραι γ, λεπτὰ γ. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ ιβ, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας ια, ὥρας δ, λεπτὰ δ.

Ὁ ιβ̄ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ἤγουν ἡμέρας ιη̄ ς′′, ὥρας ζ̄, λεπτὸν α̅ καὶ τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ̄ δ′ καὶ τοῦ μαρτίου λα̅. ὁμοῦ ἡμέραι τνδ̄, ὥρα α̅, λεπτὸν α̅, ἐξ ὧν πανσέληνοι ια̅ ἤτοι ἡμέραι τκδ̄ ς′′, ὧραι η̄, λεπτὸν α̅· καὶ λοιπαὶ ἡμέραι κθ̄, ὧραι ε̄. λαμβάνει οὖν ἡ ιβ̄ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου ἀπριλλίου μηνὸς ὥρας ζ̄, λεπτὰ γ̄ ς′′· ὁμοῦ κθ̄ ς′′, λεπτὰ γ̄ ς′′. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ̄ ἤτοι νυχθήμερα τνδ̄ δ′, ὧραι β̄, λεπτὰ δ̄ ς′′. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ εἰς τὴν α̅, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ὥρας ζ̄ καὶ λεπτὰ γς′′.

Ὁ ιγ̄ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ἤγουν ἡμέρας κθ̄ ς′′, ὥρας δ̄, λεπτὸν α̅ ς′′, τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν ἡμέρας τδ̄ δ′. ὁμοῦ νυχθήμερα τλγ̄ ς′′, ὧραι ῑ, λεπτὸν α̅ ς′′, ἐξ ὧν πανσέληνοι ια̅ ἤτοι ἡμέραι τκδ̄ ς′′, ὧραι η̄, λεπτὸν α̅ καὶ λοιπαὶ ἡμέραι θ̄, ὧραι β̄, λεπτὸν ς′′. λαμβάνει οὖν ἡ ιβ̄ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ μαρτίου ἡμέρας κ̄, ὥρας ῑ, λεπτὰ γ̄· ὁμοῦ κθ̄ ς′′, λεπτὰ γ̄ ς′′. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ̄ ἤτοι νυχθήμερα τνδ̄ δ′, ὧραι β̄, λεπτὰ δ̄ ς′′. τὸ νομικὸν πάσχα μαρτίῳ κα̅, ἡ ἀπόχυσις <μετὰ ἡμέρας κ̄> ἐν ὥρᾳ ῑ καὶ λεπτοῖς γ̄.

Ὁ ιδ̄ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ μαρτίου μηνὸς ἤγουν ἡμέρας ῑ, ὥρας ιγ̄, λεπτὰ β̄, τοῦ ἀπριλλίου λ̄, τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ̄ δ′ καὶ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου μαρτίου μηνὸς λα̅. ὁμοῦ τοε̄ ς′′, ὧραι ζ̄, λεπτὰ β̄, ἐξ ὧν

πανσέληνοι ιβ̄ ἤτοι ἡμέραι τνδ̄ δ′, ὧραι β̄, λεπτὰ δ̄ ς′′ · καὶ λοιπαὶ ἡμέραι κᾱ, ὧραι ῑ, λεπτὰ β̄ς′′. λαμβάνει οὖν ἡ ιγ̄ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου ἀπριλλίου μηνὸς ἡμέρας η̄, ὧρας β̄, λεπτὸν α̅ · ὁμοῦ κθ̄ ς′′, λεπτὰ γ̄ ς′′. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιγ̄ ἤτοι νυχθήμερα τπγ̄ ς′′ δ′, ὧραι γ̄, λεπτὰ γ̄. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ θ̄, ἡ ἀπόχυσις <μετὰ ἡμέρας η̄> ἐν ὥρᾳ β̄ καὶ λεπτῷ α̅.

Ὁ ιε̄ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ἤτοι ἡμέρας κᾱ ς′′, ὥρας θ̄, λεπτὰ δ̄ καὶ τῶν[346r] ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν ἡμέρας τδ̄ δ′. ὁμοῦ τκστ, ὧραι γ̄, λεπτὰ δ̄, ἐξ ὧν πανσέληνοι ιᾱ ἤτοι ἡμέραι τκδ̄ ς′′, ὧραι η̄, λεπτὸν α̅ · καὶ λοιπὴ ἡμέρα α̅, ὧραι ζ̄, λεπτὰ γ̄. λαμβάνει οὖν ἡ ιγ̄ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ μαρτίου ἡμέρας κη̄, ὥρας ε̄ καὶ λεπτοῦ ς′′ · ὁμοῦ κθ̄ς′′,λεπτὰ γ̄ ς′′, καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ̄ ἤτοι νυχθήμερα τδ̄ δ′, ὧραι β̄, λεπτὰ δ̄ ς′′. τὸ νομικὸν πάσχα μαρτίῳ κθ̄, ἡ ἀπόχυσις <μετὰ ἡμέρας κη̄> ἐν ὥρᾳ ε̄ καὶ λεπτοῦ ς′′.

Ὁ ιστ̄ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ μαρτίου μηνὸς ἤγουν ἡμέρας β̄ ς′′, ὥρας στ̄, λεπτὰ δ̄ ς′′, τοῦ ἀπριλλίου λ̄, τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ̄ δ′ καὶ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου μαρτίου λᾱ. ὁμοῦ τξη̄, λεπτὰ δ̄ ς′′, ἐξ ὧν πανσέληνοι ιβ̄ ἤτοι ἡμέραι τνδ̄, ὧραι η̄, λεπτὰ δ̄ ς′′ · καὶ λοιπαὶ ἡμέραι ιγ̄ ς′′, ὧραι δ̄. λαμβάνει οὖν ἡ ιγ̄ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου ἀπριλλίου μηνὸς ἡμέρας ιε̄ ς′′, ὥρας η̄,

λεπτὰ γ̄ς'' · ὁμοῦ κθ̄ ς'', λεπτὰ γ̄ ς''. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιγ̄ ἤτοι νυχθήμερα τπγ̄ ς'' δ', ὥρα γ̄, λεπτὰ γ̄. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ ιστ̄, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας ιε̄ ς'', ὥρας η̄ καὶ λεπτὰ γ̄ ς''.

Ὁ ιζ̄ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ἤτοι ἡμέρας ιδ̄, ὥρας γ̄, λεπτὸν ᾱ ς'', τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ̄ δ' καὶ τοῦ μαρτίου λᾱ. ὁμοῦ ἡμέραι τμθ̄, ὧραι θ̄, λεπτὸν ᾱ ς'', ἐξ ὧν πανσέληνοι ιᾱ ἤτοι ἡμέραι τκδ̄ ς'', ὧραι η̄, λεπτὸν ᾱ · καὶ λοιπαὶ ἡμέραι κδ̄ ς'', ὥρα ᾱ, λεπτοῦ ς''. λαμβάνει οὖν ἡ ιβ̄ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου ἀπριλλίου μηνὸς ἡμέρας δ̄ ς'', ὥρας ιᾱ καὶ λεπτὰ γ̄ · ὁμοῦ κθ̄ς'', λεπτὰ γ̄ ς''. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ̄ ἤτοι νυχθήμερα τνδ̄ δ', ὧραι δύο, λεπτὰ δ̄ ς''. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ εἰς τὰς ε̄, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας δ̄ ς'', ὥρας ιᾱ, λεπτὰ γ̄.

Ὁ ιη̄ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ἤγουν ἡμέρας κε̄, λεπτὰ β̄ καὶ τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ̄ δ'. ὁμοῦ τκθ̄, ὧραι στ̄, λεπτὰ β̄, ἐξ ὧν πανσέληνοι ιᾱ ἤτοι ἡμέραι τκδ̄ ς'', ὧραι η̄, λεπτὸν ᾱ · καὶ λοιπαὶ ἡμέραι δ̄, ὧραι ῑ̄ καὶ λεπτὸν ᾱ. λαμβάνει οὖν ἡ ιβ̄ ὁμοίως ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ μαρτίου μηνὸς ἡμέρας κε̄, ὥρας β̄, λεπτὰ β̄ ς'' · ὁμοῦ κθ̄ ς'', λεπτὰ γ̄ ς''. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ̄ ἤτοι ἡμέραι τνδ̄ δ', ὧραι β̄ καὶ λεπτὰ δ̄ ς''. τὸ νομικὸν

πάσχα μαρτίῳ κστ, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας κε, ὥρας β, λεπτὰ β ς''.

Ὁ ιθ κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ μαρτίου μηνὸς ἤγουν ἡμέρας ε ς'', ὥρας θ, λεπτὰ β ς'', τοῦ ἀπριλλίου ἡμέρας λ, τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ δ' καὶ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου μηνὸς ἡμέρας λα. ὁμοῦ τοα, ὧραι γ, λεπτὰ β ς'', ἐξ ὧν πανσέληνοι ιβ ἤτοι ἡμέραι τνδ <δ'>, ὧραι η, λεπτὰ δ ς'' · καὶ λοιπαὶ ἡμέραι ιστ ς'', ὧραι στ, λεπτὰ γ. λαμβάνει οὖν καὶ ἡ ιγ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου ἀπριλλίου μηνὸς ἡμέρας ιβ ς'', ὧρας στ καὶ λεπτοῦ ς'' · ὁμοῦ κθ ς'', λεπτὰ γ ς''. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιγ ἤτοι ἡμέραι τπγ ς'' δ', ὧραι γ, λεπτὰ γ. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ ιγ, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέρας ιβ ς'', ὥρας στ, λεπτὸν ς''.

Ὁ α κύκλος λαμβάνει τὰς ἐπιλοίπους τοῦ αὐτοῦ ἀπριλλίου μηνὸς ἤγουν ἡμέρας ιζ, ὥρας ε, λεπτὰ δ ς'', [346v] τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν τδ δ' καὶ τοῦ μαρτίου λα. ὁμοῦ τνβ, ὧραι ια, λεπτὰ δ ς'', ἐξ ὧν πανσέληνοι ια ἤτοι ἡμέραι τκδ ς'', ὧραι η, λεπτὸν α · καὶ λοιπαὶ ἡμέραι κζ ς'', ὧραι γ, λεπτὰ δ ς''. λαμβάνει οὖν ἡ ιβ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ τοῦ ἐπιόντος ἑτέρου ἀπριλλίου μηνὸς ἡμέραν μίαν ς'', ὥρας θ, λεπτὸν οὐδέν · ὁμοῦ κθ ς'', λεπτὰ γ ς''. καὶ ὁμοῦ πανσέληνοι ιβ ἤγουν νυχθήμερα τνδ δ', ὧραι β, λεπτὰ δ ς''. τὸ νομικὸν πάσχα ἀπριλλίῳ εἰς τὰς δύο, ἡ ἀπόχυσις μετὰ ἡμέραν

μίαν ς'', *ὥρας* $\overline{\theta}$. *καὶ λοιπὸν ἐκ τῆς αὐτῆς ψήφου τὴν ἀρχὴν λαβόντων ἡμῶν τῶν κύκλων τῆς σελήνης καὶ εἰς τὴν αὐτὴν καταληξάντων κατὰ τὸν πάντη ἀκριβῆ λόγον* $\overline{\iota\theta}$ *εἰσὶν οἱ κύκλοι τῆς σελήνης καὶ οὐ πλείονες.*

GERTRUDE REDL.

Apparatus criticus.

229, 1 *ἐρώ* L m¹ in marg.
229, 4 *ἀπ* L m¹ in marg.
229, 7 *ἐκεῖσε* L m² supra lin.
230, 19 *μηνιαίας* W¹] *μινιαίας* L.
231, 1 *γίνεται*] *ι* et *αι* supra *Γ* L.
231, 24 *γίνεται*] *ι* et *αι* supra *Γ* L.
232, 6 *ἐρώ* L m¹ in marg.
232, 10 *ἀπό* L m¹ in marg.
233, 12 *ἔχωμεν*] *ἔχομεν* L m¹, *ω* supra *ο* corr. L m¹.
233, 14 *μηνιαία* W¹] *μινιαία* L.
234, 6 *πεποίηκέ τε, ἀλλὰ μὴν καὶ* L] *ἀλλὰ μὴν* del. Schissel. Auctor verborum compositiones *οὐ μόνον... ἀλλὰ μὴν καὶ* nec non *τέ..* *καὶ* hoc loco in unum confudit.
234, 11 *ἐκτίσθησαν* R W²] *ἐκτήσθησαν* L.
234, 24 <*οὖν*> Schissel.
235, 3 *ὀφείλεις*] *ὀφείλη* L m¹, *εἰς* supra *η* corr. L m¹..
235, 5 *μέλλεις* P] *μέλλ* L *μέλλει* W¹ W² *μέλεις* R.
235, 18 *ῥ(άφεται) ὁ πρῶτος κύκλος τῆς σελήνης κατὰ τὴν* L m² in marg.] *ἡ* $\bar{a}$ L m¹ in textu.
236, 8 *ἐρώ* L m¹ in marg.
236, 10 *τὸ* RP] *τῶ* L.
236, 11 *ἀπ'* L m¹ in marg.
236, 14 *γρ(άφεται) παρελθόντος* L m² infra lin.] *παρόντος* L m¹ in textu.
236, 17 *ἤτοι* W¹] *ἤτ* L.
236, 23 *οὖν* L m² in marg.
237, 8 *ὀκτὼ ἡμέ* L m² in marg.] *ὀκτώ ἡμέρας ἔχ* L m³ in marg.
237, 10 *ἔχει* W¹] *ἔχ* L.

238, 9 *πρώτην ἐχούσης* L m² in marg.] $\bar{a}$ *ἐχούσης* L m¹ in textu.
239, 8 *γρ(άφεται) χρόνους* L m² in marg.] *κύκλους* L m¹ in textu.
240, 1 *γρ(άφεται) εὕρηται* L m² in marg.] *γίνεται* L m¹ in textu.
240, 9 *τὸ νομικὸν πάσχα*] *νομικὸν* L m² supra lin.
240, 12 *μηνιαῖαν* W¹] *μινιαῖαν* L.
241, 5 *ἐρώ* L m² in marg.
241, 12 *ἀπ'* L m¹ in marg.
241, 21 *τριακοντούτης* L] *τριακονταέτης* W¹.

242, 4 *ὅτι* L m² supra lin. et iterum in marg.

242, 4 $\overline{\text{,εφδ}}$ *ἔτος* acc. absol. cf. Renauld, *Étude* p. 140 (Ps. 67, 7), aut melius <*κατὰ τὸ*> $\overline{\text{,εφδ}}$ *ἔτος*, cf. e. g. 241, 10 ; 241, 15 ; 242, 7

242, 6 *τοῦ υς* (cum *λ* supra *υς* scripto) *πάντη ἀκριβοῦς*] *υς* (cum *λ* supra *υς* scripto) L m¹ del. *τοῦ πάντη ἀκριβοῦς* L m³ in marg.

242, 22 *ἔτος ἢ κατὰ τὸ* L m¹ in marg.

243, 10 *ἐκείνη* L] *ἐκείνου* Joa. 19, 31.

243, 14 *τὴν δὲ γέννησιν κατὰ τὸ* $\overline{\text{,εφε}}$ *ἔτος καὶ τὸ πάθος, κατὰ τὸ* $\overline{\overline{\text{,εφλθ}}}$ *ἔτος* L m² in marg.

244, 1 *ἐρώ* L m² in marg.

244, 1 *ἔφης* L m² supra lin.

244, 4 *ἀπ'* L m² in marg.

244, 23 *μαριὰν* L m² supra lin.

245, 6 *γενομένου* Schissel] *γενόμενον* L.

245, 17 *εὑρέθη* L m² supra lin. et iterum in marg.

245, 24 *γρ(άφεται) ἑπτακαιδεκάτης* L m² corr. in marg.] $\overline{\text{ιε}}$ L m¹ in textu.

246, 6 *ταῦτα* Schissel] *ταύτη* L.

246, 15 *φέρον* ego] *φέρων* L.

247, 12 *ἐρώ* L m² in marg.

247, 17 *ἀπ* L m² in marg.

248, 1 *παντελεῖ* ego] *παντελῆ* L.

248, 10 *εἶναι* L m² supra lin.

249, 2 *αὐτῆς* ego] *αὐτοῦ* L.

249, 3 *ὅταν δὲ* L] *ὅτε δὲ* R.

249, 4 *αὐτῆς* ego] *αὐτοῦ* L.

249, 6 *εἶναι* ego] *ἰέναι* L videas p. 248, 23.

249, 23 *ἀπέχει* W¹] *ἀπέχ* L.

250, 5 *μέλλῃ*] *μέλλ* L.

250, 19 *ἐρώ* L m² in marg.

250, 21 *ἀπό* L m² in marg.

251, 2 *τούτων* cf. Renauld, Étude, p. 134, not. 1.

253, 3 *ἐρώ* L m³ in marg.

253, 6 *ἀπ'* L m³ in marg.

253, 18 *πάκτων* L m² in marg.] *πόνων* L m¹ in textu.

255, 4 *ἐρώ* L m ³ in marg.

255, 6 *ἀπ'* L m³ in marg.

256, 7 *ἀπὸ* L m² in marg.] *ὑπὸ* L m¹ in textu.

256, 9 *ἰνδίκτου* L m³ in marg.] $\overline{N}$ L m¹ in textu.

256, 9 *ἰνδικτιῶνος πρώτη ἢ δευτέρα, οἶμαι πρώτου ἢ δευτέρου ὀφείλει γράφεσθαι ἐνταῦθα* L m² in marg.] $\overline{N}$ *α ἢ β* L m¹ in textu.

257, 2 *ἐμποιήσῃ*] ex *ἐμποιήσεί* corr. L m¹ *ἐμποιήση.*
257, 9 *Ἰούνιος* W¹] *Ἰούλιος* L.
257, 10 *Ἰούλιος* W¹] *Ἰούνιος* L.

257, 17 *μυριάδας* $\overline{\delta}$ *καὶ* $\overline{\gamma\omega\lambda}$ *στιγμὰς* L m¹ in marg.
258, 23 *τε* L m² supra *ἐῤῥέθη.*

259, 3 *ἤτοι νυχθημέρων* $\overline{\tau\xi\varepsilon}$ *δ' · οἱ δὲ σεληνιακοὶ κύκλοι, ποτὲ μὲν διὰ μηνῶν* $\overline{\iota\beta}$ *· ἤτοι* L m² in marg.
259, 13 *ἀναγκαῖον καὶ πολυχρόνιον · ἀλλὰ ταῦτα μὲν οὕτως περὶ δὲ τοῦ συμψη* L m² in marg.
259, 16 *ἐρῶ* L m² in marg.
260, 2 <*νυχθημέρων*> Schissel.
260, 7 *λύ* L m² in marg.
260, 19 *μέλλει* W¹] *μέλλ* L.
261, 14 *ἐρῶ* L m² in marg.
261, 15 *ἤτοι* W¹] *ἤτ* L passim.
261, 19 *ἀπ'* L m² in marg.
262, 7 *ἡμερῶν* ego] *ἡμέρας* L.
262, 20 *τελειοῦνται*] *ει* L supra lin.
263, 1 *ἐρῶ* L m² in marg.
263, 2 *κύκλων* L m.² supra lin.
263, 5 *ἀπόκρισις* L m² in marg.

263, 15 *ἤγουν ἀπὸ τῆς* $\overline{\kappa\alpha}$ *τοῦ μαρτίου μέχρι καὶ τῆς* $\overline{\iota\eta}$ *τοῦ ἀπριλλίου* L m² in marg. super.

263, 18 *ἤγουν πρὸ τῆς* $\overline{\kappa\alpha}$ *τοῦ μαρτίου* L m² in marg.
264, 17 *οἱ* W¹] om. L.
265, 9 *ἡμέρας ἔχουσι* L m² in marg.

265, 15 $\overline{\alpha}$ L m¹] *εἰς τὴν πρώτην* L m² supra lin.
265, 16, 18, 20 ; 266, 6, 8, 11, 17, 19, 21, 23 *ἡμέρας* L m² supra lin.
267, 3 *ἐρῶ* L m² in marg
267, 8 *λύ* L m² in marg.
267, 8 *ἔτι* L m² supra lin.
267, 14 *τι* L m² supra lin.

267, 17 *κεῖ(ται) ἡμέρας τῶ τέλει τῆς* $\overline{\delta}$ *ἢ τῆς* $\overline{\gamma}$ L m¹ in marg.

268, 9 $\overline{\theta\varsigma''}$ ego] $\overline{\kappa\theta\varsigma''}$ L.

268, 10 $\overline{\kappa\ \varsigma''}$] *ἐν ἄλλοις* $\overline{\kappa}$ ς'' *λέγει μόνον* L m² in marg., $\overline{\kappa\zeta}\ \varsigma''$ L m¹ in textu.

268, 18 $\overline{\tau\nu\delta}\ \delta'$ ego] $\overline{\tau\nu\delta}\ \varsigma''$ L
269, 6 *ἐρῶ* L m² in marg.
269, 9 *λύς* L m² in marg.

269, 13 *ἐπιβάλλει* L m²] *ἐπιβάλλ* L m¹.
269, 15 ; 270, 2 *στιγμὰς* Schissel] *στιγμαὶ* L.
270, 2 *κύκλω* L m² supra lin.
270, 14 *τοῦτον* L m² supra lin.

271, 14 *μαίου λα · ἰουνίου λ · ἰουλίου λα. αὐγούστου λα · σεπτεμβρίου λ · ὀκτωβρίου λα · νοεμβρίου λ · δεκεμβρίου λα · ἰανvουαρίου λα · φεβρουαρίου κη δ′* L m² in marg.

271, 18 *τκδ ς′′* ego] *τκδ ς′′ δ′* L (*ς′′* supra lin.)
271, 19 *οὖν* L m² supra lin.

271, 23 *ὥρας ια* ego] *ὥρας β* L.

272, 6 *ὥραι β* ego] *ὥραι η* L.
272, 12 *ἀπριλλίου* ego] *ὀκτωβρίου* L.
272, 15 *τὸν μὲν οὐδέν*, sc. *λαμβάνει*.

273, 1 *τδ δ′* Schissel] *τνδ δ′* L.

273, 16 *στ ς′′* ego] *λστ ς′′* L.

274, 18 *ιε ς′′* ego] *ιζ ς′′* L.

275, 6 *τδ δ′* ego] *ξδ δ′* L.

275, 7 *λεπτὰ γ ς′′ · καὶ τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν ἐξ ὧν* L] *καὶ τῶν ἐφεξῆς ὁμοίως μηνῶν* del. L.

275, 8 *κείμενον καὶ λοιπαὶ ἡμέραι ε ς′′. ὧραι ια · καὶ λεπτὰ β ς′′. λαμβάνει οὖν ἡ ιβ ἀπόχυσις καὶ ἀπὸ μαρτίου ἡμέρας κγ ς′′ · ὥραν α, λεπτὸν α* L m¹ in marg.
276, 20 *λεπτοῖς* ego] *λεπτὰ* L.
276, 23 *ὁμοίως* L m² in marg.
277, 7 *λεπτῷ* ego] *λεπτὸν* L.
277, 24 *ἑτέρου* L m² in marg.
278, 8 *ἡμέραι* ego] *ἡμέρας* L.

278, 20 *ὁμοίως* L m² supra lin.
279, 10 *ἡμέρας* L m² in marg.
279, 20 $\overline{\delta}$ ς'' L m²] $\overline{\overline{\gamma}}$ ς'' L m¹.

TESTIMONIA

232, 13 Cf. *Byzantion*, IV, 204, 2 ; 220, 22 ; 28.
232, 20 Gen. 1, 1.
237, 23 Gen. 1, 1-31.
240, 20 Cf. supra, p. 239, 16.
241, 23 Ps. 89 (90), 10.
242, 11 Luc. 3, 1.
242, 16 Nicephorus Patr. gr. 100 p. 1004A (Migne).
243, 5 Math. 28, 1. Marcus 16, 2. Luc. 24, 1. Joh. 20, 1.
243, 6 Joh. 18, 28.
243, 8 Joh. 19, 31.
245, 19 Gen. 1, 16-20.
245, 20 Gen. 1, 27-31.
247, 16 Luc. 23, 45.
247, 17 Geminus 124, 1 (Manitius).
247, 22 Gen. 1, 16.
251, 4 Gen. 1, 14.
252, 3 Joh. Dam. Patr. Gr. 94 p. 896B,C (Migne).
252, 18 Ps. 103 (104), 24.
254, 13 Rom. 8, 20-22.
255, 11 Cf. Constantini Porphyrogen., *De Thematibus*, l. II c. 8 (p. 6 Tafel).
256, 21 Cf. F. Boll, *Neue Jahrbücher für das klass. Altertum.* XVI (1913) 111 not.
260, 11 Cf. *Byzantion*, IV, 216, 8.
261, 22 Cf. *Byzantion*, IV, 214,15.
267, 19 Joh. 11, 39.
267, 20 Marc. 8, 31. Math. 16, 21. Luc. 24, 46.

INDEX DES NOMS ET DES AUTEURS.

(Indicantur fol. codicis L)

Ἀδάμ 337v
Γαβριήλ 337r, 337v, 338r
Γενέσεως, βίβλος 326r (Gen. 1, 14), 326v, 334r.
Γραφή 334r, 338r (Gen. 1, 16), 339r
Γράψαντες 330v
Δαβίδ 336v (Ps. 89 [90], 10)
Δαμασκηνός 328v (Patr. gr. 94, 896D Migne).
Εβα 337r, 337v
Εβραικά 339v
Ελληνες 339v
Εὐαγγελισταί 336v, 337r
Θεσσαλονίκη 325v
Ἰησοῦς Χριστός 336v, 338r, 338v
Ἰνδικτιών 340v
Ἰνδικτος 340v
Ἰουδαία 336v
Ἰουδαῖοι 336v
Ἰωάννης 336v (18,28), 336v (19,31)
Καταγράφοι 340v
Κωνσταντινούπολις 325v
Λέγοντες 337r, 337v, 338v
Μαριά 337r
Μωσαικά 339v
Μωσαική, ἀλήθεια 340v
Μωυσῆς 326v (Gen.2, 2-3), 328v, 329v, 334r, 335v.
Νικήφορος, ὁ πατριάρχης 336v (Opusc. hist. p. 92, 11 ed. C. de Boor).
Πατέρες 338r
Παῦλος 340r
Ποιμένες, οἱ ἅγιοι 330r
Προφήτης 324v (Ps. 32[33] 9; 9, 6)
Προφητικός, αἶνος 339v (Ps. 103 [104], 24)
Ρωμαῖοι 339v, 340r
Ρωμαικαὶ λέξεις 326r
Σοφισταί 324v
Τιβέριος, ὁ καῖσαρ 336v
Τινές 326v, 329v, 337v, 339v, 340r.

ENCORE LE MONASTÈRE D'HYACINTHE A NICÉE

Un nouveau texte et une nouvelle lecture.

Le livre de M. Theodor Schmit, *Die Koimesis-Kirche von Nikaia* (1), n'avait pas encore paru lorsque j'écrivis pour les *Mélanges Pirenne* la courte note intitulée *Le véritable nom et la date de l'Église de la Dormition, à Nicée* (2). Or, ce livre, qui nous apporte, enfin, d'excellentes reproductions des mosaïques de l'église de la Dormition, et dont la valeur documentaire est encore rehaussée, hélas, par la catastrophe qui a détruit le monument, ce livre contient une *Baugeschichte*, une étude du style de l'église et des mosaïques, en progrès évident sur le travail d'Oscar Wulff. J'ai pour ma part, le devoir d'examiner comment l'histoire de l'édifice et de sa décoration, telle que la retrace M. Theodor Schmit, s'accorde avec les textes que j'ai, à deux reprises, invoqués et mis en lumière. J'avais d'abord (3) justifié la lecture d'un des monogrammes par O. Wulff (Ὑακίνθῳ, Ὑακίνθου) puis montré que le « monastère d'Hyacinthe » était fameux au XIII^e^ siècle. Plus récemment (4), j'ai signalé un passage de la vie du moine Constantin, d'où il ressort qu'au X^e^ siècle déjà, le monastère d'Hyacinthe existait, et que son église était bien consacrée à la Vierge. Il m'avait paru que tout cela confirmait la théorie de Wulff, lequel datait le monument du IX^e^ ou du VIII^e^ siècle. Le R. P. Delehaye (5) avait bien voulu approuver ce

(1) *Die Koimesis-Kirche von Nikaia*, Berlin und Leipzig, 1927, W. de Gruyter.

(2) *Mélanges d'Histoire offerts à Henri Pirenne*, t. I, p. 171.

(3) *Le véritable nom de l'église de la Κοίμησις à Nicée*, *Revue de l'instr. publ. en Belgique*, 1908, pp. 293 et suivantes.

(4) Dans les *Mélanges H. Pirenne* : voyez plus haut.

(5) *Analecta Bollandiana*, t. XLV, 1927, p. 387.

raisonnement. Mais, en somme, au moyen de ce nouveau texte, nous n'avions prouvé qu'une chose, c'est qu'Hyacinthe, fondateur probable du monastère et de l'église, avait vécu *avant* le règne de l'empereur Basile le Macédonien (867-886). Il pouvait être beaucoup plus ancien.

Dans ces conditions, c'est avec une vive curiosité que nous avons étudié l'ouvrage de M. Th. Schmit. Celui-ci constate d'abord que l'église est bien l'œuvre d'Hyacinthe, son monogramme se trouvant à la fois sur une dalle de marbre, sur les chapiteaux et dans le champ des mosaïques. « Wenn Hyakinthos sein Monogramm überall in der Kirche anbringen konnte, so ist er wohl ihr Erbauer gewesen. Dann ist die Koimesis-Kirche mit der Kirche des mehrmals in der Geschichte von Nikaia genannten Hyakinthos-Klosters identisch » (1). Mais cette église n'est décidément pas, estime M. Th. Schmit, du début du IX^e^ ou de la fin du VIII^e^ siècle, comme le croyait Oskar Wulff. M. Th. Schmit en se fondant sur le plan, imité de Sainte-Sophie, et sur le fait que le dit plan fut à son tour imité par Priscus-Théodore, fondateur de l'église qui est devenue Kahrié-Djami, admet que la *Κοίμησις* est au plus tard du début du VII^e^ siècle, mais plus probablement du VI^e^. Il a trouvé un allié dans le P. de Jerphanion (2), qui, dans un ouvrage tout récent, étudiant l'église de Saint-Clément à Ancyre, apparentée étroitement à la *Κοίμησις*, date le premier de ces monuments du début du VI^e^ siècle, ou même du V^e^. M. A. Heisenberg, de son côté (dans un compte rendu du livre de Th. Schmit), estime que les caractères des monogrammes sont bien du VI^e^ siècle : cf. BZ, XXIX, p 81.

Mais toutes les mosaïques ne sont pas de l'époque d'Hyacinthe. En examinant minutieusement la Vierge de l'abside, M. Schmit a fait une très curieuse découverte. Cette figure a remplacé un élément de la décoration primitive. « Nachdem wir den Goldgrund sorgfältig gewaschen hatten, stellten wir

(1) TH. SCHMIT, *op. cit.*, p. 13.

(2) G. de JERPHANION, *Mélanges d'archéologie anatolienne*, dans *Mélanges de l' Université Saint-Joseph de Beyrouth*, t. XIII, p. 113-143.

fest, dass die ganze Figur der Mutter Gottes von dem Goldgrund durch eine auch auf unserer Photographie (*Tafel* XX) deutlich sichtbare Risslinie abgetrennt ist, welche zwischen dem Strahlende und dem Rande des Maphorion horizontal läuft, dann sich beiderseits senkt, etwa auf dem Niveau des Oberarms wieder horizontal nach rechts und links auseinandergeht, um etwa in Gürtelhöhe zur Figur zurückzukehren, nach unten zu den Umriss des Gewandes nahezu parallel zu verfolgen und unter den Füssen horizontal zusammenzulaufen. Die Risslinie umschreibt also ein grosses Kreuz. Die horizontalen Enden dieses Kreuzes sind durch weitere Risslinien von dem vertikalen Stamme getrennt. Innerhalb dieser horizontalen Arme des von der Risslinie umschriebenen Kreuzes sieht man Bruchstücke einer Kreuzfigur, welche durch Würfel dunklen Goldes gebildet wird. »

» Hier von Zufall zu reden, geht selbstverständlich nicht an : diese Risslinie kann nicht zufällig entstanden sein. Dann aber haben wir nicht nur die Gewissheit, dass die Mutter Gottes später als die übrigen Teile des Apsismosaïks entstanden ist, sondern wissen auch, was ursprünglich an der Stelle dieser Figur dargestellt war — nämlich ein grosses monumentales Kreuz auf goldenem Podium, auf demselben Podium, welches noch jetzt die MutterGottes trägt und mit den Bemamosaïken gleichaltrig ist. » (Schmit, p. 34).

Ainsi toutes les mosaïques du « Bêma » sont du temps d'Hyacinthe, censé le fondateur. Dans l'abside aussi, le fond de la décoration remonte à Hyacinthe ; mais ici, la Vierge a remplacé une grande croix qui était le seul ornement de l'abside centrale, au temps d'Hyacinthe. Cette découverte est certainement la plus importante qu'on ait faite à la *Κοίμησις* depuis quarante ans.

Faut-il en conclure qu'Hyacinthe était un Iconoclaste, ou, du moins, a vécu à l'époque des Iconoclastes?

On sait que les Iconoclastes ont fait grand usage de la croix. Et il est impossible de ne pas songer à un très curieux parallèle Dans l'abside de l'Église de Sainte-Sophie à Salonique, il y avait d'abord une croix, œuvre des Iconoclastes ; ce n'est qu'après le triomphe des partisans des images que cette croix fut remplacée par une Vierge. Mais M. Schmit ne s'est pas laissé

séduire par ce parallèle. Il s'est rappelé que les Chrétiens du IVe au VIe siècle, comme plus tard les Iconoclastes, préféraient les symboles aux figures de saints, et que saint Nil recommandait de ne représenter que la croix dans le sanctuaire, à l'Est de la très sainte église : *ἐν τῷ ἱερατείῳ κατὰ ἀνατολὰς τοῦ θειοτάτου τεμένους ἕνα καὶ μόνον τυπῶσαι σταυρόν* (1). Et il y a la grande croix de S. Apollinaire in Classe !

M. Schmit ne connaissait naturellement pas la *Vie de Constantin.*

Il me semble que ce dernier texte prouve qu'Hyacinthe n'était pas un iconoclaste. Autrement l'hagiographe orthodoxe ne l'eût pas représenté comme un saint homme.

D'autre part, du moment que les mosaïques de l'église appartiennent à deux époques différentes, il nous paraît certain, comme le pense M. Schmit, que l'acclamation triomphante, *Στηλοῖ Ναυκράτιος τὰς θείας εἰκόνας* se réfère à la réfection de l'abside, et à la substitution de la Mère de Dieu à la croix.

Cela aussi constitue un gain considérable. Pour la première fois, Naucratios et Hyacinthe sont nettement distingués dans le temps. Jusqu'à présent, on les avait toujours considérés comme contemporains, et moi-même, parce que j'identifiais Naucratios avec le disciple de Théodore Studite, j'avais daté Hyacinthe du milieu du IXe siècle.

Par une délicate analyse, M. Th. Schmit, comparant la Vierge de Nicée à deux mosaïques d'abside, celle de la *Παναγία ἀγγελόκτιστος* (Citium de Chypre), et celle de Sainte-Sophie de Salonique, arrive à la conclusion que la Vierge de Naucratios est de la fin du VIIIe siècle, et qu'elle a très probablement constitué une sorte de trophée de l'orthodoxie iconophile, érigé aussitôt après les décrets restaurateurs du concile de Nicée, deuxième du nom (787).

S'il en est ainsi, en effet, Hyacinthe et son église sont considérablement antérieurs à Naucratios. Or, il nous est permis, aujourd'hui, d'en faire la preuve. Pour la troisième fois, en vingt ans, le hasard nous fait découvrir « du nouveau » sur le monastère d'Hyacinthe.

(1) MIGNE, PG, t. LXXIX, col. 577 D.

Dans la deuxième *Action* du deuxième concile de Nicée, on voit intervenir, après les évêques, les supérieurs des grands couvents qui avaient été les forteresses de l'orthodoxie. Ils déclarèrent les uns après les autres qu'ils vénéraient les saintes images, anathématisant ceux qui étaient d'un autre sentiment. Le premier de ces higoumènes était naturellement Sabbas de Stoudion. Voici dans l'ordre les noms de ses neufs collègues : Grégoire du couvent des Saints Serge et Bacchus, Jean de Pagyrion, Eustathe de Saint Maximin, Syméon de Chora, Syméon des Abramites, Joseph d'Héracleion, Platon de Saccoudion et *Grégoire du couvent d'Hyacinthe* (1).

Si en 787 le couvent d'Hyacinthe à Nicée existait, et s'il n'était pas présidé par son fondateur, cela prouve qu'Hyacinthe « florissait » à une époque notablement antérieure à l'année 787.

Et voilà du coup, d'une part la date proposée par M. Wulff (au plus tôt 787-815), qui se révèle impossible ; d'autre part, la *Baugeschichte* de M. Schmit qui devient encore plus vraisemblable.

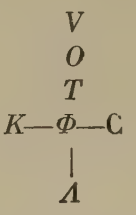
En effet, je suis en mesure de prouver qu'Hyacinthe est bien le fondateur de l'église. Certes, cela était plus que vraisemblable en soi, surtout depuis la découverte du véritable nom du monastère. Et M. Schmit le déduisait aussi, nous l'avons vu, de la place du monogramme au nom d'Hyacinthe. Mais enfin, on pouvait toujours supposer que ce nom d'Hyacinthe s'associait à une reconstruction.

Il restait à déchiffrer un monogramme sur neuf.

On se rappelle peut-être, qu'outre le nom d'Hyacinthe au datif, au centre de la grande plaque de marbre servant à présent de table d'autel, on lit deux fois Hyacinthe au génitif, sur les deux chapiteaux du côté sud du *Καθολικόν*. Un autre nom au génitif figure en monogramme, toujours sur une colonne du nord-est, où j'avais supposé qu'il fallait chercher le nom de famille d'Hyacinthe. Citons ici M. Schmit. « Kein Licht in diese chronologische Frage bringt das rätselhafte Monogramm

(1) MANSI, *Concilia*, t. XII, col. 1111. Cf. l'abbé MARIN, *Les Moines de Constantinople*, 1897, p. 348.

auf dem Kapitell der nordöstlichen Säule, welches aus den Buchstaben *K, T, Σ, Φ, Λ, O, Y* zusammengesetzt ist.



O. Wulff verzichtet gänzlich auf seine Deutung, H. Grégoire versucht *ΚΑΛΛΙΣΤΟΥ* herauszubringen, doch ist eine solche Lesung wohl kaum statthaft (1) ». Évidemment, du moment que la lettre centrale est bien un *Φ*, cette lecture *ΚΑΛΛΙΣΤΟΥ* doit être abandonnée. Mais celle que propose M. Schmit est proprement monstrueuse (*Κουτσούφλου*). Rien de pareil n'a jamais existé dans l'onomastique grecque d'aucun temps, et surtout du VI^e^ siècle.

La vraie lecture est évidente. On sait que dans les monogrammes l'*iota*, pouvant se trouver partout, est le plus souvent omis. Dans ces conditions, le monogramme se déchiffre : *φιλοκτίστου*. Le mot, *φιλοκτίστης* dont le *Thesaurus* cite plusieurs exemples byzantins, est très épigraphique. On trouve dans mon *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure* (2) : *Αἰωνία ὑπόμνησις, Ἀλβῖνε φιλοκτίστα*. Le mot signifie *ami de la bâtisse* : c'est une épithète poétique, donnée au fondateur d'un monument, et qui équivaut en somme au *κτίτωρ* des inscriptions plus tardives. Hyacinthe est donc bien qualifié de fondateur dans une inscription de son église. Il a vécu, nous venons de le voir, assez longtemps avant 787.

Puisqu'il est impossible de supposer qu'il ait été Iconoclaste, et que, s'il avait été un champion des saintes images pendant la tourmente, son nom serait certainement connu, il faut remonter, pour, trouver sa date, au moins jusqu'au premier quart du VIII^e^ siècle, et rien absolument n'empêche de le dater

(1) Th. Schmit, *op. cit.*, p. 13.
(2) N° 273 (Aphrodisias).

du VII^e ou du VI^e, comme le veut M. Schmit : l'épithète *φιλοκτίστης* d'ailleurs sent son « antiquité ». Le nom d'Hyacinthe n'a jamais été fréquent à Byzance. J'ai fait,pour découvrir le fondateur du couvent de Nicée, de nouvelles recherches dans les écrivains du VI^e et du VII^e siècle. Elle sont demeurées infructueuses, à moins que notre hïgoumène ne soit devenu plus tard évêque, comme c'était si souvent le cas. On pourrait alors le reconnaître, dans Hyacinthe, évêque de Milet, qui siégea à Constantinople dans le « Concile sous Mennas », et que mentionne une inscription de janvier - septembre 538 (1).

La présente note, qui nous a menés bien près d'une solution définitive et complète de tous les problèmes chronologiques relatifs à la *Κοίμησις* de Nicée, montrera aussi — en était-il besoin ? — dans quelles conditions déplorables nous travaillons, nous autres byzantinistes. Seul le hasard d'investigations tâtonnantes nous fait mettre la main sur des textes essentiels qui devraient être depuis longtemps réunis. Est-il croyable que personne n'ait dépouillé les textes conciliaires, pour en extraire au moins les mentions des principaux monastères byzantins ? Et qu'il ait fallu quarante ans de discussions sur la date d'un couvent grec pour arriver à dénicher, enfin, la plus ancienne citation de ce couvent, dans le plus fameux document qui concerne Nicée byzantine ? Je voudrais que cette démonstration surabondante de notre indigence en instruments de travail fît scandale et déterminât enfin des résolutions énergiques. Et c'est pourquoi ces pages sont dédiées au Congrès d'Athènes.

Henri GRÉGOIRE.

(1) *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes*, n° 219 (Milet).

ÉCRITS APOLOGÉTIQUES DE GENNADE SCHOLARIOS A L'ADRESSE DES MUSULMANS[1]

Quelque temps après la prise de Constantinople, probablement dans le courant de l'année 1455 ou au début de 1456 [2], il prit envie au Grand Turc Mahomet II de se renseigner sur la religion de ses sujets chrétiens. Voulait-il abandonner le Coran pour l'Évangile? Rêvait-il d'imiter le geste de Clovis et de Vladimir et de faire baptiser son peuple? ou bien était-ce chez lui simple fantaisie de dilettante? Quoi qu'il en soit, voici qu'un beau jour le patriarche grec de Constantinople, Gennade Scholarios, nouvellement élu et installé au monastère

(1) Les écrits dont il est ici question sont édités dans le tome III des *Œuvres complètes de Georges Scholarios, publiées pour la première fois par* Mgr L. Petit, X. A. Sidérides, M. Jugie, qui vient de paraître sous le titre : *Œuvres polémiques. Questions théologiques. Ecrits apologétiques.* Ce volume contient quarante six opuscules, dont vingt-deux complètement inédits jusqu'ici et trente-six édités d'après des manuscrits autographes. Grand in-8° de LII-518 pages. Prix de chaque volume : 55 francs or, port en plus. Les volumes ne se vendent pas séparément. Dépôt à la Bonne Presse, 5, Rue Bayard, Paris, VIII^e^. Sur les tomes I et II, voir *Byzantion*, t. IV, p. 601-637. Le tome III s'ouvre par une notice biographique et la liste des œuvres de X. A. Sidérides, mort le 14 août 1929. Une des pièces les plus importantes de ce tome est un long extrait autographe d'une *Réfutation du grand discours de Bessarion* à Florence en faveur de l'union. Georges Scholarios y déclare expressément avoir été unioniste pendant quelque temps et avoir composé plusieurs écrits en faveur des Latins. C'est la solution définitive d'une question longtemps débattue entre critiques.

(2) Cette date est suggérée par la suscription de l'écrit dit *Confession de foi de Gennade* (voir plus loin, p.302) dans certains manuscrits, d'après laquelle cette Confession aurait été publiée après que Gennade eut renoncé au patriarcat, en 1456.

de la Pammacaristos, vit arriver chez lui le sultan en personne, accompagné des hommes les plus instruits de son entourage, On le questionna longuement sur le christianisme, son dogme et sa morale. Après le second entretien, — car il y en eut trois (1) —, Mahomet II demanda au hiérarque de donner par écrit la substance de ce qu'il leur avait dit. Gennade obéit, et sous le titre : *De la seule voie qui mène les hommes au salut*, rédigea un petit chef d'œuvre d'apologétique chrétienne à l'adresse des Infidèles.

§ 1. — *L'unique voie du salut.*

Le morceau est d'une belle venue, éloquent, parfaitement divisé et ordonné, approprié aux lecteurs auxquels il est destiné. En voici la marche générale. Toute chose est ordonnée à une fin. La fin de l'homme, être doué d'intelligence et de liberté, est d'atteindre Dieu, de jouir de lui. C'est par l'exercice de ses facultés supérieures d'intelligence et de volonté qu'il tend vers cette fin ; et comme le moteur de toute cette activité est la volonté libre, il était nécessaire que le Créateur donnât à l'homme une loi pour diriger sa marche vers le bonheur. La première loi donnée fut la loi naturelle. Elle aurait suffi, avec les compléments surnaturels que Dieu y auraient ajoutés en temps opportun, si le premier homme, n'avait pas péché. Mais la chute originelle a corrompu, quoique non complètement (p. 437, 4), la nature humaine. Avec le temps, cette loi naturelle s'est obscurcie au point que les hommes sont tombés dans l'idolâtrie la plus avilissante. C'est alors qu'a été donnée dans un petit coin de la terre à un petit peuple la loi écrite, pour rallumer l'étincelle presque éteinte et préparer l'avènement d'une économie plus parfaite. Quand le temps marqué fut venu, Dieu voulut réaliser par

(1) C'est Scholarios lui-même qui nous le dit au nº 3 de cette série : *Demandes et réponses sur la divinité de Jésus-Christ* : « *Ἀποδεδώκαμεν ποτὲ τοῖς ὑμετέροις σοφοῖς ἐνώπιον τοῦ μεγίστου κρατοῦντος ζητήσασιν, οὐδ' ἅπαξ ἀλλὰ καὶ τρίς* » (p. 468, 15 du du tome III). Les autres détails donnés ici sur ces entretiens viennent aussi des manuscrits et des notes autographes.

lui-même la restauration de l'humanité et lui apporter la loi définitive, la loi de grâce, après laquelle il n'y a pas à en attendre une autre différente ou plus parfaite. Pour cela il était nécessaire en quelque façon que Dieu se fît homme. Aucune contradiction, aucune impossibilité dans l'incarnation d'un Dieu, puisque Dieu est tout-puissant. C'est le Fils de Dieu, le Verbe, qui a pris une nature humaine dans l'unité de sa personne et en a fait son instrument pour opérer notre salut. Notre théologien montre ensuite l'origine divine de la loi évangélique : Elle ne contredit pas mais perfectionne la loi écrite donnée à Moïse. Elle a été annoncée par les prophéties de l'Ancien Testament, par les oracles païens et les sibylles, et pressentie par les plus sages d'entre les Grecs et les Égyptiens. Elle a fait fleurir sur la terre des vertus surhumaines, renversé les idoles, triomphé de longues persécutions, enfanté de nombreux martyrs. Rien en elle de contradictoire, de fictif, de terrestre : tout y est vrai, spirituel, divin.

Cependant, le mystère de l'Incarnation pose le mystère de la Trinité, grosse difficulté pour des monothéistes. Après avoir déclaré que ce mystère nous a été révélé par le Dieu fait homme, Scholarios cherche à montrer par la raison que la trinité des personnes ne détruit ni l'unité ni la simplicité de l'être divin, et il recourt pour cela à l'analogie tirée de l'âme humaine, analogie si bien développée par saint Augustin et saint Thomas : Dieu, Esprit pur, se connaît et s'aime : le terme de sa connaissance est le Verbe ; le terme de son amour est le Saint-Esprit. Ces trois choses : « l'Esprit divin et son Verbe et le Saint-Esprit sont une seule chose suivant la nature, un seul Dieu, une seule intelligence et une seule chose intelligible et un seul bien, comme dans l'âme humaine l'esprit et sa pensée et son vouloir spirituel sont l'unique âme d'un seul homme (p. 446, 12 sq.). » Notre théologien cherche aussi à rendre accessible à ses interlocuteurs le mystère de l'Incarnation et de l'immutabilité du Verbe par la comparaison de la parole humaine considérée dans ses trois états : verbe intérieur, parole parlée, parole écrite (p. 446-447). Puis, il décrit rapidement l'œuvre de Jésus, docteur, modèle, sauveur, et rédempteur, vainqueur de la mort, la mission du Saint-Espit, la prédication des apôtres confirmée par les miracles

de toutes sortes, la merveilleuse propagation du christianisme. Il termine en déclarant qu'après la loi évangélique promulguée par le Verbe incarné et le Saint-Esprit, il n'y a pas à attendre pour l'humanité une révélation nouvelle, une doctrine plus parfaite. A plus forte raison, une autre législation en contradiction avec celle de Jésus et la détruisant ne saurait-elle venir de Dieu. Sans doute Dieu permet que des hommes, se proclamant ses envoyés, viennent encore apporter de nouvelles chartes à l'humanité. De cela Jésus nous a avertis ; de cela nous trouvons l'explication dans les Évangiles et les écrits apostoliques (p. 450, 11-18). Ce fait n'infirme pas la conclusion. La seule voie du salut et la plus parfaite est la doctrine de Jésus et de ses disciples. Elle contient en elle, et d'une manière éminente, tout ce que la sagesse antique a produit de meilleur. Elle nous est parvenue sans altération dans l'Évangile, que conservent tous les chrétiens. Si, parmi les chrétiens, il y a des hérésies et des schismes, ces divisions ne proviennent point d'évangiles différents mais de la diversité des interprétations d'un même texte, où l'on a vainement cherché à découvrir des contradictions. « Que le seul et unique Dieu en trois personnes, le maître de la vérité, nous conduise tous à la connaissance de la vérité sacrée, seule perfection et béatitude de l'homme.» Tel est le souhait final de Gennade, qui n'a pas craint d'attaquer assez ouvertement, quoique sans le nommer, le faux prophète qui a nom Mahomet.

§ 2. — *Le Dialogue apocryphe intitulé* : « *L'unique voie du salut* ».

Le remarquable opuscule que nous venons d'analyser est resté jusqu'ici à peu près inconnu. Ce ne fut qu'en 1896 que Chrestos Papaïoannou en donna une première édition dans l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* d'après un manuscrit médiocre, le *cod.* 35 du Métochion du S. Sépulcre à Constantinople. Cette édition a été à peine remarquée, sans doute parce qu'elle n'a pas été signalée dans la seconde édition de l'*Histoire de la littérature byzantine* de Krumbacher (1897). La nôtre est faite d'après les trois autographes *Pantocratorinus* 127, *Parisinus* 1289, *Paris.* 1294. Au lieu de cette œuvre authentique,

a circulé sous le même titre, depuis le XVI^e siècle, un dialogue apocryphe, extrait presque tout entier par un Unioniste grec de la fin du XV^e siècle d'un écrit pseudo-athanasien, composé lui-même par un Grec hostile à la doctrine catholique sur la procession du Saint-Esprit (1). L'écrit pseudo-athanasien, qui ne paraît pas être très ancien — on le trouve dans des manuscrits du XV^e siècle (2), — porte le titre suivant : *Ἕτεραί τινες ἀποκρίσεις* (3). Incip. : *Ἐρώτησις α'. Τί ἐστι Θεός* ; Le faussaire le copie en l'abrégeant et en y faisant quelques petits changements jusqu'à la question XVIII inclusivement (4). Le reste de son travail a consisté à inventer le titre suivant : *Τοῦ αἰδεσιμωτάτου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Γενναδίου Σχολαρίου βιβλίον σύντομόν τι καὶ σαφὲς περί τινων κεφαλαίων τῆς ἡμετέρας πίστεως, περὶ ὧν ἡ διάλεξις γέγονε μετὰ Ἀμοιρᾶ τοῦ Μαχουμέτου, ὃ καὶ ἐπιγέγραπται· Περὶ τῆς ὁδοῦ τῆς σωτηρίας ἀνθρώπων. Ἐρωτᾷ ὁ Τοῦρκος, ὁ δὲ πατριάρχης ἀποκρίνεται* (5). C'est sous

(1) Le faussaire est un Unioniste, car il écrit à propos de la procession du Saint-Esprit : « *Ὥσπερ ὁ δίσκος ὁ ἡλιακὸς γεννᾷ τὴν ἀκτῖνα, καὶ παρὰ τοῦ ἡλίου καὶ τῶν ἀκτίνων ἐκπορεύεται τὸ φῶς· οὕτω καὶ ὁ Θεὸς καὶ Πατὴρ γεννᾷ τὸν Υἱὸν καὶ Λόγον αὐτοῦ, καὶ ἐκ τοῦ Πατρὸς καὶ Υἱοῦ ἐκπορεύεται τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον* ». Au contraire, l'auteur de l'écrit pseudo-athanasien enseigne la doctrine de Photius : « *Αὐτὸ τὸ Πνεῦμα ἐκ μόνου τοῦ Πατρὸς αἰτιατὸν καὶ ἐκπορευτόν, διὰ δὲ τοῦ Υἱοῦ ἐν τῷ κόσμῳ ἀποστελλόμενον* ». PG, t. XXVIII, col. 777B.

(2) Par exemple à la fin *Parisinus* 1195, au XIV^e-XV^e siècle.

(3) Voir l'édition de MIGNE, PG, t. XXVIII, col. 773-796.

(4) Le principal changement est celui qui se rapporte à la procession du Saint-Esprit. Le faussaire s'arrête aux mots : « *Καὶ οὗτός ἐστιν ὁ Χριστὸς ὁ Υἱὸς καὶ Λόγος τοῦ Θεοῦ ὁ σάρκα φορῶν.* *PG.*, t. XXVIII, col. 789A.

(5) Tel est le titre qui se lit dans le *Parisinus* 1298, f. 1. Ce manuscrit est l'une des nombreuses copies de Georges Hermonyme de Sparte possédées par la Bibliothèque Nationale de Paris. Cf. H. OMONT, *Inventaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale de Paris*, Introducton, p. XVIII et XL, Paris, 1898. L'édition de Brassicanus est faite d'après le *Vindobonensis* 73 (ancien n° 14 du Supplément du catalogue de Kollar), f. 89^v-136.Ce manuscrit est frère du *Parisinus* 1298, mais il porte en plus du texte grec une traduction

ce titre que Jean-Alexandre Brassicanus (ou Kohlburger) professeur de littérature classique à Vienne († 1539), publia pour la première fois le morceau, en 1530, avec une traduction latine en regard (1). Trois ans après, parut à Paris une autre traduction latine du même dialogue, qui est présenté par l'éditeur comme absolument inédit (2). Cette traduction latine est celle de Georges Hermonyme de Sparte, qui vivait dans la seconde moitié du xv^e^ siècle et que nous soupçonnons être l'auteur de la supercherie (3). Elle a été reproduite dans plusieurs collections patristiques, notamment dans la *Bibliothe-*

latine en regard due à Georges Hermonyme lui-même. Brassicanus a modifié par endroits cette traduction latine. Un autre frère du *Parisinus* 1298 est le *Laurentianus* 34, *Plut. VII*, de 35 f. (le *Parisinus* 1298 n'en compte que 32), qui contient comme lui et sous les mêmes titres, le faux dialogue et la *Confession de foi* qui suit. Ces trois manuscrits, copies de Georges Hermonyme de Sparte, renferment à la fois le faux dialogue et la *Confession de foi* authentique ; mais celle-ci est amputée de tout l'article 12 de notre édition, et se termine au milieu de l'article 11 aux mots : *καὶ τὰ σώματα τῶν καλῶς πιστεύοντων*, comme nous le disons plus bas, p. 205.

(1) *Gennadii Scholarii, patriarchae Constantinopolitani de synceritate (sic) christianae fidei dialogus qui inscribitur* : *Περὶ τῆς ὁδοῦ τῆς σωτηρίας τῶν ἀνθρώπων*, id est : *De via salutis humanae.* Vienne, 530. Voir la description de cette édition par E. Legrand, *Bibliographie hellénique des XV^e^ et XVI^e^ siècles*, t. III, Paris, 1903, p. 319-320.

(2) *Reverendissimi Patris Genadii* (sic) *Scholarii patriarchae Constantinopolitani libellus de quibusdam fidei articulis, quos Turcarum imperator voluit ab eo scire, factusque est inter eos de his dialogus, qui inscribitur* : *Via salutis hominum, nusquam antehac impressus*, Paris, 1533. Cf. Legrand, *ibid.*, p. 343-345.

(3) Sur Georges Hermonyme de Sparte, Grec exilé, qui vint à Paris en 1478, voir la plaquette que lui a consacrée H. Omont, *Georges Hermonyme de Sparte*, Paris, 1885. En dehors du *Vindobonensis* 73, on possède deux manuscrits de la traduction latine du dialogue par ce copiste célèbre. L'un, dédié à Louis de Beaumont, évêque de Paris (1472-1492) est décrit par Omont, *op. cit.*, p. 25. Sur l'aure, dédié à Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, voir Legrand, *loc. cit.*, p. 343-345. Si nous soupçonnons Georges Hermonyme d'être l'auteur de ce démarquage, et aussi de la suppression d'un long passage de la *Confession de foi* authentique, c'est à cause de la concordance des trois manuscrits indiqués ci-dessus, p : 299, note 5 qui viennent de lui.

ca Patrum, édition de Paris, 1644, t. IV, p. 951 sq., et dans la *Bibliotheca Patrum* de Lyon, t. XXVI, p. 536 sq. C'est celle que donne Ernest Jules Kimmel dans ses *Monumenta fidei Ecclesiae orientalia*, Iena, 1850, t. II, p. 1-10, et aussi Hergenröther dans la Patrologie grecque de Migne, t. CLX, col. 319-332. Ces deux auteurs qualifient ce plagiat de *Confessio fidei prior Gennadii patriarchae*. Quant au texte grec, Jean de Fucht en donna une nouvelle édition avec traduction latine à Helmstedt en 1611 (1), édition reproduite par Christian Daum dans son ouvrage : *D. Hieronymi theologi graeci dialogus de S. Trinitate... Huic accesserunt hac editione Gennadii Scholarii patriarchae Constantinopolitani dialogus de via salutis humanae inscriptus ; eiusdem Confessio de fidei nostrae articulis ; item oratio ad unum et trium personarum Deum ; omnia graeco-latina...* Cygniae (Zwickau, en Saxe), 1677 (2). Enfin, W. Gass a publié de nouveau le texte grec de C. Daum, qu'il a collationné avec l'apocryphe pseudo-athanasien (3), dans la seconde partie de son ouvrage : *Gennadius und Pletho, Aristotelismus und Platonismus in der griechischen Kirche nebst einer Abhandlung über die Bestreitung des Islam in Mittelalter*, Breslau, 1844, p. 16-30 (4). J. C. T. Otto démontra le premier, en 1850, le caractère apocryphe de la pièce (5), sur laquelle

(1) *Sapientissimi viri D. Gennadii cognomento Scholarii patriarchae Constantinopolitani dialogus Περὶ τῆς ὁδοῦ τῆς σωτηρίας τῶν ἀνθρώπων, id est de via salutis humanae, in quo Mahometi sectatores atque omnes qui sacrosanctam atque adorandam Trinitatem in divina essentia negant et impugnare conantur, solide et erudite confutat, graece et latine quam emendatissime editus. Cui subjungitur ejusdem de fidei nostrae articulis Confessio.* Helmaestadii, 1611. Cf. Legrand, *Bibliographie hellénique du XVII^e siècle*, t. V, p. 14.

(2) Voir le titre complet et la description de cet ouvrage par Legrand, *ibid.*, p. 107-108.

(3) D'après l'édition de Pavie, 1777 des œuvres de saint Athanase, t. II, p. 280 sq.

(4) Le titre donné par Gass est le même que celui du *Paris.* 1298, copie de Georges Hermonyme. C'est l'édition de Gass que reproduit la Patrologie grecque de Migne, t. CLX, col. 319-332.

(5) Dans *Niedners Zeitschrift für historische Theologie*, t. XX (1850) p. 389-417, sous le titre : *Der dem Patriarchen Gennadius von Konstantinopel beigelegte Dialog über die Hauptstücke des christlichen*

Ph. J. Lambacher avait écrit toute une dissertation (1).

§ 3. — *La Confession de foi de Gennade.*

Mais revenons aux œuvres authentiques. Aussitôt rédigée, *L'Unique voie du salut des hommes* fut traduite en langue turco-arabe (2) et envoyée au sultan. Celui-ci trouva le morceau trop long et trop compliqué, et demanda au patriarche de composer quelque chose de plus court et de plus clair (3).

Glaubens kritisch untersucht und herausgegeben. Cf. aussi t. XXXIV (1864), p. 111-121, de la même revue. Les savants se sont généralement rangés à l'avis de Otto, ceux du moins qui ont lu sa dissertation. Ainsi W. Gass, *Symbolik der griechischen Kirche*, Berlin, 1872 ; Jon Michalcescu, *Θησαυρὸς τῆς ὀρθοδοξίας : Die Bekenntnisse und die wichtigsten Glaubenszeugnisse der griechisch-orientalischen Kirche*, Leipzig, 1904, p. 252. (Michacescu reproduit le texte grec du dialogue dans son recueil, p. 255-261 ; c'en est la dernière édition) ; A. Palmieri, *Theologia dogmatica orthodoxa.* t. I, Florence, 1911, p. 440-441. D'autres en sont encore à parler de simples interpolations. Ainsi Mesoloras, *Συμβολικὴ τῆς ὀρθοδόξου Ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας*, t. I, Athènes, 1904, p. 71. Une traduction russe de ce dialogue a paru dans le *Voskresnoe Čtenie*, 1840, t. IV, p. 184-191, sous le titre : *Razgovor Magometa sultana Tukekago s patriarchom Konstant. Gennadiem o christianskoj věrě.*

(1) *Dissertatio litteraria de opusculo quodam, quod vulgo tribuitur Gennadio Scholario, patriarchae Constantinopolitano, inscribiturque Περὶ τῆς ὁδοῦ τῆς σωτηρίας τῶν ἀνθρώπων, id est, de via salutis humanae, graece et latine edito per Iohannem Alexandrum Brassicanum.* Viennae Austriae, a. D. 1530. Vienne, 1732. W. Gass, *op. cit.*, 2e partie, p. 16, n. a, donne 1750 ; mais il s'agit d'une reproduction de la dissertation dans le Catalogue de la bibliothèque publique de Vienne : *Adnexa Bibliothecae Vindobonensis civicae catalogo*, p. 1, Viennae, 1750.

(2) *Ἀραβικῶς* , écrit Scholarios dans ses autographes. Comme il ressort de la suscription du *Parisinus* 1294, cette traduction fut faite par des Grecs connaissant la langue turque : *Συνεγράφη, καὶ ἀραβικῶς ἡρμηνεύθη, καὶ ἐδόθη ζητήσασι.*

(3) C'est ce qui ressort des suscriptions autographes. La suscription du *Lauriotanus E.* 84 (Cf. p. 453) pourrait créer quelque obscurité. On y lit en effet : « *Ἐδόθη τοῦτο ἀπαιτήσασι παρὰ τοῦ Ἀμηρᾶ σύντομόν τι* » : *Cet écrit fut livré à ceux qui l'avaient demandé de la part d'Amurat.* Le scribe a évidemment écrit par distraction Amurat — il s'agirait d'Amurat II, mort en 1451 — au lieu de Mahomet

Dans l'intervalle, sans doute, avait eu lieu le troisième entretien (1). Gennade se mit à l'œuvre et donna sous la forme d'une Confession de foi un bref exposé de la foi chrétienne divisé en douze articles, dont les onze premiers commencent par *Πιστεύομεν*, et le douzième énumère sept motifs de crédibilité (2). C'est ce qu'on a appelé plus tard la *Confession de foi du patriarche Gennade*. Quant au titre authentique choisi par l'auteur, il était même que celui du premier exposé, c'est-à-dire : *L'unique voie du salut des hommes*, comme on peut le conclure de la suscription de la pièce dans la *Lauriotanus E.* 84, f. 10 : *καὶ ἐπιγέγραπται· Περὶ τῆς ὁδοῦ τῆς σωτηρίας τῶν ἀνθρώπων* (Cf. p. 453.) Ce manuscrit, sans être précisément autographe, porte des notes autographes, preuve qu'il a été revu par Scholarios. Avec les

II, à moins qu'il ne faille entendre : *par le fils d'Amurat* (= Mahomet II). La distraction a passé dans d'autres manuscrits, par exemple dans le *Parisinus* 887, f. 27v, copié en 1511. Dans la suscription du faux dialogue, nous avons vu plus haut que Georges Hermonyme a écrit : *μετὰ Αμηρᾶ τοῦ Μαχομέτου*

(1) D'après la suscription de la pièce dans deux manuscrits du XVIe siècle, l'*Ilcritanus* 882 (ancien 386, l'Athous 4506 du catalogue de S. Lampros), et le *Mega Spileon* 79 (63), la pièce aurait été livrée au sultan après que Gennade avait déjà donné sa démission, c'est-à-dire en 1456. Voici la suscription du premier manuscrit : *Γενναδίου, πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως καὶ νέας Ῥώμης, τοῦ Σχολαρίου μετὰ τὴν τῆς πατριαρχείας παραίτησιν· περὶ τῆς ὁδοῦ τῆς σωτηρίας τῶν ἀνθρώπων· δοθὲν μετὰ τὰς διαλέξεις, ἔγγραφόν τε καὶ σύντομον, ἀπαιτήσασι περὶ τῆς ἡμετέρας πίστεως, καὶ τῶν κεφαλαίων αὐτῆς· περὶ ὧν γέγονεν ἡ διάλεξις ἐνώπιον τοῦ σουλτάνου μετὰ τῶν διδασκάλων αὐτοῦ, ἐν τῇ μονῇ τῆς Παμμακαρίστου· συνεγράφη δέ, καὶ ἀρραβικῶς ἡρμηνεύθη, καὶ ἐδόθη αὐτοῖς* : — celle du *cod.* 79, f. 177, *de Mega Spileon* est ainsi conçue : *Γενναδίου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως μετὰ τὴν τῆς πατριαρχείας παραίτησιν, περὶ τῆς ὁδοῦ τῆς σωτηρίας τῶν ἀνθρώπων· δοθὲν μετὰ τὰς διαλέξεις ἔγγραφόν τε καὶ σύντομον ἀπαιτήσασιν περὶ τῆς ἡμετέρας πίστεως καὶ τῶν κεφαλαίων αὐτῆς περὶ ὧν γέγονεν ἡ διάλεξις. Συνετμήθη ἔκ τινος συγγράμματος πλατυτέρου γεγονότος αὐτῷ ἐπὶ τῇ ὁμοίᾳ ζητήσει πρὸ τῆς ἁλώσεως.*

(2) Les éditeurs qui nous ont précédés ont généralement divisé l'opuscule en 20 articles, partageant en deux le premier article et faisant de chaque motif de crédibilité énumérés à l'article 12 un article spécial. Cette division est arbitraire.

deux autographes *Parisinus* 1294 et *Pantocratorinus* 127, il a servi de base à notre édition. En voici une brève description :

Il ne compte dans son état actuel que 64 feuilles, tant sont nombreuses les mutilations dont il a été victime. En outre, l'ordre des ff. 10 et 11 est interverti :

1. (f. 1-2) : Notes autographes de Scholarios sur le comput tant civil qu'ecclésiastique ; elles sont à peu près illisibles, non seulement parce que l'encre a presque disparu par le temps, mais encore à cause des taches qui les souillent. Nous n'en relèverons qu'une au verso du fol. 1, en considération de la date qu'elle nous fournit : *ἐν μηνὶ ἰαννουαρίῳ, ἰνδ. ς' ἔτους ,ςϡξς' ἀπὸ κτίσεως, κατὰ δὲ Λατίνους ἀπὸ Χριστοῦ ἔτους χιλιοστοῦ υουνη* (—1458) : *— ἄρχεται δὲ τὸ λατινικὸν ἔτος ἀριθμεῖσθαι κατὰ μὲν Φλωρεντίνους, ἀπὸ τῆς ἡμέρας τῆς σαρκώσεως, ἤγουν τῆς κε' μαρτίου, κατὰ δὲ Βενέτους, ἀπὸ τῆς Γεννήσεως, κατὰ δὲ τοὺς λοιποὺς πάντας Λατίνους, ἀπὸ τῆς Περιτομῆς, ἤγουν τῆς α' ἰαννουαρίου.*

2. (f. 2v-9v : Fragments de l'abrégé du psautier identique à celui du Dionysianus 440, f. 110 sq., hormis deux courtes prières, l'une de saint Eustrate (f. 5v), l'autre traduite du latin (f. 9).

3. (f. 10 et 12-14) : *— Τοῦ ἁγιωτάτου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως κῦρ Γενναδίου, τοῦ Σχολαρίου : βον — Ἐδόθη τοῦτο ἀπαιτήσασι παρὰ τοῦ Ἀμηρᾶ σύντομόν τι καὶ σαφὲς περὶ τῶν κεφαλαίων τῆς ἡμετέρας πίστεως περὶ ὧν καὶ ἡ διάλεξις γέγονε · καὶ ἡρμηνεύθη καὶ τοῦτο ἀρραβικῶς μετὰ τοῦ πρὸ αὐτοῦ · καὶ ἐπιγέγραπται περὶ τῆς ὁδοῦ τῆς σωτηρίας τῶν ἀνθρώπων · καὶ συνετέθη ὡς οἷόν τε σαφὲς καὶ εὐπαράδεκτον τοῖς ἀμυήτοις.* Inc. *Πιστεύομεν, ὅτι ἔστι Θεός.*

4. (f. 11-10) : Fragment d'une monodie sur la prise de Constantinople, probablement de Scholarios. Inc. *Καὶ θρῆνον ἐξαίσιον ἡ συμπαθὴς ψυχὴ καὶ φιλόκαλος.*

5. (f. 14) : Protestation de Scholarios contre l'union, à l'arrivée du légat Isidore en novembre 1452. Inc. *Ὦ πτωχοὶ πολῖται, ὅλα ἐχάσατε* (publié dans le t. III, p. 165-166).

6. (f. 15-46v) : *— Τοῦ μακαρίου Αὐγουστίνου ἐπισκόπου Ἱππῶνος, τί ἂν εἴποι ψυχή, μόνη πρὸς μόνον τὸν Θεόν.* C'est la traduction des faux *Soliloques* de saint Augustin par Démétrios Kydonès. Au bas du f. 15, longue note en rouge entièrement

effacée par le temps, la même sans doute que celle du *Dionysianus* 440, f. 116v. C'est à cette partie que se rapporte la note autographe suivante, mise par Scholarios au bas du fol. 9v : — *Τὰς εὐχὰς ταύτας τοῦ Αὐγουστίνου μετέγραψεν ὁ κῦρ Γαλεσιώτης ἐν Ἰταλίᾳ, ἡμῶν χάριν, ὡς ἡμέτερος, τότε κοσμικὸς ὤν · ὕστερον δὲ γενόμενος καὶ κληρικὸς καὶ σακελλίου ἐν τῷ πατριαρχείῳ, ὑπὸ τοῦ πατριάρχου κῦρ Ἰσιδώρου, μετὰ τὴν ἡμῶν παραίτησιν καὶ ἀπαλλαγήν · δόξα τῷ ἀπαλλάξαντί με Θεῷ* :

7. (f. 47-55v) : *Ἀκολουθία τῆς ἁγίας μεταλήψεως* : — Cet office se lit dans toutes les éditions de l'Horologion ; mais ici Scholarios a marqué de sa propre main, dans des notes marginales, un certain nombre de parties à omettre ; par contre, il a ajouté (f. 55) une prière entièrement nouvelle composée par Inc. *Θεὲ καὶ Κύριε τοῦ ἐλέους, ὁ τοῖς θείοις καὶ ἱεροῖς τῆς ἐκκλησίας σου μυστηρίοις.*

8. (f. 56) : Extrait du traité sur la distinction entre les péchés véniels et les péchés mortels (paraîtra dans le tome IV).

Le texte de l'opuscule tel que nous le donnons, venant des autographes, coupe court à toutes les discussions qui ont eu lieu à son sujet entre les critiques. L'Allemand J. C. T. Otto s'est remarquablement fourvoyé sur ce point dans sa dissertation sur la Confession publiée à Vienne en 1864 (1). Se basant sur le *Vindobonensis* 73 (ancien nº 14 du *Supplément* de Kollar), f. 136v-161, copie avec traduction latine de Goerges Hermonyme de Sparte, il a reproduit comme le texte véritable et original l'édition tronquée de Brassicanus, faite d'après ce même manuscrit viennois. Or, cette édition s'arrête au milieu de l'article 11 de notre édition (= le nº 12 des éditions antérieures), p. 456, 35, aux mots : *καὶ ὅτι αἱ ψυχαὶ καὶ τὰ σώματα τῶν καλῶς πιστευόντων*, tournés par Hermonyme en : *ὡσαύτως καὶ αἱ ψυχαὶ καὶ τὰ σώματα τῶν καλῶς πιστευόντων*, pour avoir un point final. Otto a cependant trouvé la chute trop brusque, et il a complété l'article par ce qui suit, jusqu'à : *ἃ νῦν οὐ γινώσκουσι εἰ μὴ διὰ πίστεως* (p. 457, 4) en le met-

(1) *Des Patriarchen Gennadius von Konstantinopel Confession kritisch untersucht und herausgegeben, nebst einem Excurs über Arethas' Zeitalter*, Vienne, 1864.

tant entre crochets. Tout notre article 12, soit les huit derniers articles des anciennes éditions, est supprimé comme une interpolation postérieure ne cadrant pas avec le reste. Ce texte correspond exactement à celui du *Parisinus* 1298, f. 22-32, et du *Laurentianus 34, Plut. VII*, f. 24-35, autres copies autographes de Georges Hermonyme, où ce texte est précédé du dialogue apocryphe et introduit par le titre suivant : *Τοῦ αὐτοῦ βιβλίον δεύτερον περί τινων κεφαλαίων τῆς ἡμετέρας πίστεως πρὸς τὸν αὐτόν.*. Le critique allemand a convaincu plusieurs auteurs, tels J. Michalcescu (1) et A. Palmieri (2). D'autres, comme le Russe A. P. Lebedev (3), ont maintenu avec raison l'authenticité du texte entier.

Il faut reconnaître qu'au premier abord le long article final sur les motifs de crédibilité, n'étant pas introduit comme les autres par le mot : *Πιστεύομεν*, prête le flanc au soupçon d'interpolation, surtout quand on part de l'idée que le morceau est une Confession de foi proprement dite à caractère strictement dogmatique. Or, il n'en est rien. Sur la demande du sultan, Gennade a voulu simplement résumer aussi brièvement et aussi clairement que possible le premier exposé que nous avons analysé plus haut et dont nous avons fait ressortir le caractère apologétique. La note finale des autographes (p. 458, 4-7) le dit très expressément : L'auteur n'a point visé à l'exactitude dogmatique de la terminologie, mais s'est efforcé d'aplanir aux non-initiés, *τοῖς ἀμυήτοις*, le chemin qui conduit au salut en leur rendant accessibles en quelque façon les plus hauts mystères, et a voulu aussi faciliter le travail de traduction en langue turque : *ἵνα καὶ δυνηθῶσι ῥᾷον μεταγλωτ τισθῆναι*. C'est faute d'avoir saisi ce caractère apologétique que les théologiens se sont étonnés de certaines expressionse par exemple du mot *ἰδίωμα, attribut, propriété*, employé pour,

(1) *Op. cit.*, p. 16-17.

(2) *Op. cit.*, p. 440. A. Palmieri, avec sa distraction habituelle, fait planer le doute non sur l'authenticité des *huit* derniers articles, mais sur les huit premiers : *authenticitas octo priorum capitum merito in dubitationem ab eruditissimis viris vocatur.*

(3) A. P. Lebedev, *Istorija greko-vostočnoj cerkvi pod vlastju Turok* (*Histoire de l'Eglise gréco-orientale sous la domination des Turcs*), 2e éd., St.-Pétersbourg, 1904, p. 212-214.

désigner les personnes divines, celles-ci étant considérées comme les principes et les sources de tous les autres attributs divins (p. 453, 20 sq.) ; que d'autres ont disserté sur le platonisme de Scholarios, alors qu'il aurait fallu parler d'influence de la théologie latine, spécialement pour ce qui regarde l'analogie de la trinité des personnes tirée de l'âme humaine et de ses facultés d'intelligence et de volonté. De là vient enfin qu'un grand nombre ont voulu faire de ce bref exposé un *livre symbolique* de l'Église gréco-russe, dénomination triplement fausse : 1° parce que l'Église gréco-russe, de l'aveu de plus grand nombre de ses théologiens, n'a pas de *livres symboliques proprement dits* en dehors du Symbole Nicéno-Constantinopolitain et des définitions des sept conciles oecuméniques ; 2° parce que le morceau en question est conçu non du point de vue dogmatique, mais du point de vue apologétique ; 3° parce qu'il ne renferme rien qui distingue la croyance de l'Église gréco-russe du *credo* des autres Confessions chrétiennes. Son contenu, en effet, fait abstraction de toutes les divergences dogmatiques entre les Églises (1), et cela intentionnellement, car il s'agit d'exposer à des Infidèles les dogmes distinctifs du christianisme et de les amener à le professer.

La pièce donne bien la substance de l'opuscule précédent sur l'unique voie du salut ; mais elle passe le développement historique sur les trois lois successives : naturelle, écrite et évangélique. Quoique plus court, l'exposé des mystères de la Trinité et de l'Incarnation est plus clair, grâce aux comparasons qui sont développées. Pour la Trinité, c'est la comparaison du feu, de la lumière et de la chaleur et surtout l'analogie tirée de l'âme humaine ; pour l'Incarnation, c'est la comparaison classique de l'union de l'âme et du corps, qui avait été omise dans le premier écrit. La doctrine des fins dernières est mise plus en relief, et l'article 12 sur les preuves de

(1) Loin d'être distinctif de l'enseignement de l'Église gréco-russe, ce contenu favoriserait plutôt par voie de déduction la doctrine de l'Église catholique sur la procession du Saint-Esprit à cause des deux comparaisons employées par Scholarios pour suggérer le mystère de la Trinité : celle du feu, de la lumière et de la chaleur ; et celle qui est tirée des facultés de l'âme humaine, intelligence et volonté.

la vérité du christianisme, où certains ont voulu voir un hors d'œuvre, ramasse en une seule énumération impressionnante des idées éparses dans la première rédaction.

Nombreux sont les manuscrits, en dehors des autographes, qui renferment ce bref exposé de la foi chrétienne. Nous n'avons point à les énumérer ici. Qu'il nous suffise de faire remarquer qu'un petit nombre, provenant vraisemblablement des copies de Georges Hermonyme de Sparte, déjà signalées, ont un texte incomplet s'arrêtant au milieu de l'article sur les fins dernières. Il faut noter aussi le manque d'uniformité dans les suscriptions des manuscrits . Georges Hermonyme a choisi le titre suivant : *Τοῦ αὐτοῦ βιβλίον δεύτερον περί τινων κεφαλαίων τῆς ἡμετέρας πίστεως πρὸς τὸν αὐτόν* (*Paris.* 1298, f. 22). Celui du *Monacensis* 490, f. 293, du xv^e^ siècle, est long et curieux : *Τοῦ ἁγιωτάτου καὶ πατριάρχου καὶ φιλοσόφου Γενναδίου ὁμιλία περὶ τῆς ὀρθῆς καὶ ἀληθοῦς πίστεως τῶν χριστιανῶν διαλεχθεῖσα πρὸς τοὺς σοφιστὰς Πέρσας τῶν Ἀγαρηνῶν, προτροπῇ τοῦ μεγάλου αὐθέντου ἔμπροσθεν αὐτοῦ. Ἐρωτηθεὶς δὲ παρ' αὐτοῦ, τί πιστεύετε ὑμεῖς οἱ χριστιανοί ; οὕτως ἀπεκρίνατο* (1). On en fait donc ici une homélie prononcée devant le sultan. Cette qualification d'*homélie* apparaît dans la série des manuscrits qui donnent le texte grec de la pièce, suivie, après chaque article, de la traduction turco-arabe en caractères grecs. D'après ces manuscrits, qui paraissent ne pas remonter au-delà du xvi^e^ siècle, la suscription est, à quelques variantes près, la suivante, que nous transcrivons sur le *Parisinus* 1296, f. 1 : *Τοῦ σοφωτάτου καὶ λογιωτάτου κυροῦ Γενναδίου τοῦ Σχολαρίου καὶ πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Νέας Ῥώμης ὁμιλία ῥηθεῖσα περὶ τῆς ὀρθῆς καὶ ἀμωμήτου πίστεως τῶν χριστιανῶν· ἐρωτηθεὶς γὰρ παρὰ τοῦ Ἀμηρᾶ σουλτάνου τοῦ Μαχμέτη. Ἐρώτησις· Τί πιστεύετε ὑμεῖς οἱ χριστιανοῖ ; ἀπεκρίνατο οὕτως καὶ εἶπε πρὸς αὐτόν.* Après le premier article, qui est coupé aux mots : *καὶ ἄλλα ὅμοια* (p. 453, 10) (2), au fol. 1^v^, avant la traduction

(1) C'est le titre que Sp. Lampros a inséré dans sa description du *Pantocratorinus* 127, dont le titre autographe est devenu absolument illisible. Cf. t. I, p. xxxi.

(2) Le manuscrit porte : *καὶ ἄλλα ὅμοια τούτοις εἰσίν.*

turque du passage, vient la note suivante : *Μετεγλωττίσθη δὲ εἰς τὴν τουρκοαραβόγλωσσαν ὑπὸ τοῦ Ἀχμὰτ* (sic) *καδδῆ Βερροίας πατρὸς τοῦ Μαχουμοὺτ* (sic) *τζελεμπὶ τοῦ ἀναγραφέως* (1). Certains éditeurs, choqués sans doute par le mot *ὁμιλία*, l'ont changé en celui de *ὁμολογία* (Daum, Kimmel) ou de *ὁμολόγησις* (Jean de Fucht).

Comme le premier opuscule, cet abrégé fut traduit en langue turco-arabe, *ἀρραβικῶς*, disent les suscriptions et notes autographes. Le premier traducteur fut-il cet Achmet, cadi de Bérée, dont parlent certains manuscrits? C'est loin d'être certain. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'Achmet, père de Mahmoud le scribe, a fait une traduction, qui a été transcrite par lui ou par d'autres en caractères grecs. Il semble que la traduction primitive ait été exécutée par des Grecs connaissant la langue turque et écrite en caractères de cette langue (2). Ce qui est sûr c'est que l'œuvre d'Achmet telle que nous la possédons, c'est-à-dire en caractères grecs, est fort défectueuse et a exercé la sagacité des turquisants et arabisants qui ont essayé de reconstituer son texte en caractères arabes. Joseph de Hammer a tenté l'entreprise (3), et a été obligé de faire bien des conjectures, que n'a pas approuvées un de ses récents émules, le Russe N. Ilminskij (4). L'œuvre de ce dernier, quoique supérieure à celle de son prédécesseur, laisse encore à désirer en certains endroits (5).

(1) Le même titre est donné par les deux *codd. Vatic. Reginae Suecorum* 43, f. 174^{v}, et 74, f. 1, tous les deux du XVI^{e} siècle. Ce sont donc des frères du *Parisinus* 1296. C'est aussi mot pour mot le texte de la *Turcograecia* de Martin Crusius, Bâle, 1584, p. 109.

(2) C'est l'impression que donnent les suscriptions autographes et aussi celle del'Iberitanus 882, transcrite ci-dessus, p. 000, n. 00.

(3) *Textus colloquii patriarchae Gennadii cum Mohammede II e pronunciatione corrupta graeca historiae patriarchicae a Martino Crusio traducta, in idioma turcicum restitutus. Fundgruben des Orients*, t. I, Vindobonae, 1809, p. 461 ; t. II (1811), pp.105-106, 164-166, 316-318, 470-473.

(4) *Predvaritelnoe soobščenie o tureckom perevodè izloženija věry patriarcha Gennadia Scholarija* (*Communication préliminaire sur la traduction turque de l'Exposé de la foi du patriarche Gennade Scholarios*), Kazan, 1880.

(5) A. Palmieri, *op cit*, t I, p. 442-452 donne le texte turc reconstitué par Ilminskij, accompagné du texte grec de l'édition de Kimmel.

Il nous reste à dire un mot des nombreuses éditions dont a été honoré ce petit écrit qui, de tous les ouvrages du patriarche Gennade, a été le plus souvent imprimé et traduit en Occident. On le trouve d'abord joint à la plupart des éditions du *Dialogue apocryphe* indiquées plus haut, à savoir celle de Brassicanus, Vienne, 1530, qui est l'édition *princeps*, mais incomplète, comme nous l'avons déjà dit ; celle de Jean de Fucht, Helmstedt 1611, également incomplète ; celle de Christian Daum, Zwickau, 1677 ; celle de W. Gass, dans la seconde partie de son ouvrage, *Gennadius und Pletho*, Breslau, 1844, p. 3-15. Cette dernière édition est la plus importante de toutes, car non seulement elle donne les variantes des éditions précédentes, mais elle est établie sur trois manuscrits du xv^e^ siècle, parmi lesquels l'autographe *Parisinus* 1294, dont Gass a ignoré la véritable origine (1). Nous avons déjà parlé de la réédition du texte incomplet de Brassicanus par J. C. T. Otto, parue à Vienne en 1864. La seconde édition par ordre chronologique — nous ne parlons que des éditions du texte original, non des traductions latines séparées, — fut celle de David Chytraeus dans son *Oratio de statu Ecclesiarum hoc tempore in Graecia, Asia, Boemia, etc... existentium*, etc..., Francfort, 1583 (2). L'année suivante, Martin Crusius inséra la pièce dans sa *Turcograecia*, livre II, en y joignant, outre la traduction latine, la traduction turco-arabe en caractères grecs du cadi Achmet (3). Enfin, sous le nom de *Confession de foi du pa-*

(1) Gass a pris pour base de son édition un manuscrit du xv^e^ siècle ayant appartenu à Thomas Rehdiger (aujourd'hui le *cod. Rehdigeranus* 22, p. 302-305^v^, de la bibliothèque de la ville de Breslau) qu'il a collationné avec le *Monacensis* 490, f. 293 sq. et le *Parisinus* 1294.

(2) Le titre de cet ouvrage est si long qu'Émile Legrand lui-même, dans la description qu'il en fait, *Bibliographie hellénique des LV^e^ et XVI^e^ siècles*, t. IV, p. 260-261, ne le donne pas en entier. Le texte de la *Confession de foi de Gennade*, suivi de sa traduction latine, occupe les pages 173 à 194.

(3) *Turcograeciae libri octo* Bâle, 1584. Voir le titre complet et la description détaillée de cet ouvrage dans la *Bibliographie hellénique* d'É. Legrand, *ibid.*, p. 271-274. La *Confession de foi de Gennade* se trouve au livre II, p. 109-120.

triarche Gennade, elle a paru dans les recueils récents des livres symboliques de l'Église gréco-russe, à savoir 1° celui de Kimmel, dans ses deux éditions, Iéna, 1843 et 1850, d'après David Chytraeus et Martin Crusius ; 2° celui de Mesoloras ; 3° celui de Michalcescu, qui reproduit Kimmel sans les notes critiques (3) ; La Patrologie grecque de Migne donne le texte de Crusius avec sa double traduction, la latine et la turque en caractères grecs, en y ajoutant quelques variantes prises à l'édition de Gass (4).

§ 4. — *Demandes et Réponses sur la divinité de Jésus-Christ.*

Sur la fin du mois de mai de l'année 1470, il arriva au moine ex-patriarche Gennade, retiré au couvent du Prodrome au Mont Ménécée, une curieuse aventure. Un soldat, porteur d'un ordre écrit, frappa brusquement à la porte de sa cellule et le somma de le suivre sur l'heure. Le vieillard dut s'exécuter. Qu'allait-il lui arriver ? Allait-on l'envoyer encore à Constantinople et lui imposer malgré lui pour la quatrième fois la charge patriarcale ? Il pouvait le redouter, mais il n'en fut rien. Le cavas le conduisit d'abord à Serrès, et après une courte halte, l'emmena dans une villa située dans la plaine environnante. Là il se trouva en présence de deux pachas (*δυοῖν τῶν τὰ μέγιστα δυναμένων*), l'un plus vieux, l'autre plus jeune et le plus instruit des deux. On le fit asseoir ; on lui demanda gentiment des nouvelles de sa sante (*ἐπύθετο πρῶ-*

(1) *Monumenta fidei Ecclesiae orientalis*, pars I, Iéna, 1851, p. 11-23.

(2) *Συμβολικὴ τῆς ὀρθοδόξου ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας*, t. I, 1e partie, Athènes, 1883.

(3) *Op. cit.*, p. 17-21.

(4) PG, t. CLX, col. 333-352. Signalons l'édition turque en caractères grecs publiée dans l'ouvrage : *Ἀπανθίσματα τῆς Χριστιανικῆς πίστεως* (*Κιουλζαρι ιμανιμενισιχι*), p. 98-121, Amsterdam, 1743 ; Cf. E. Legrand - L. Petit - H. Pernot, *Bibliographie hellénique du XVIIIe siècle*, t I, Paris, 1918, p 302-303 Nouvelle édition de cet ouvrage en 1803 : *Ἀπάνθισμα τῆς χριστιανικῆς πίστεως. Γιανε κιουλζαρι, μανιμεσιχι Ἀσιτανετέ πατρικχανετὲ*, 1803 *σενεσιντέ* (In-8, de 112 p., p. 88-105).

τον περὶ ἡμῶν εὐμενῶς ὅπως ἔχομεν) ; puis, le plus jeune se mit à le questionner sur la divinité de Jésu-Christ : « Sur quoi, vous autres chrétiens, vous basez-vous pour affirmer que Jésus-Christ, fils de Marie, est Dieu véritablement ? » Gennade commença par répondre à son interlocuteur que les chrétiens ne croyaient pas à l'aveugle, qu'ils pouvaient apporter de leur foi en la divinité de Jésus-Christ de solides raisons et détruire facilement les objections des adversaires sur ce point. Il lui fit ensuite remarquer le rôle capital de la foi même purement humaine dans les relations sociales. La meilleure partie de notre science repose sur le témoignage d'autrui. A plus forte raison devons-nous ajouter foi au témoignage des hommes à qui Dieu s'est révélé. Sans doute, il faut prendre garde aux faux prophètes, qui ont souvent dupé l'humanité ; mais les chrétiens ne sont victimes d'aucune supercherie, quand ils affirment la divinité de Jésus-Christ. Vous autres, Musulmans, vous proclamez Jésus un homme saint, un prophète de Dieu ; vous l'appelez sa parole et son souffle et dites beaucoup d'autres choses honorables sur son compte (p. 461, 15-18) et vous avez raison. Or voilà que Jésus-Christ s'est proclamé lui-même Fils de Dieu et l'a prouvé par sa conduite et ses miracles, comme le raconte l'Évangile, non le faux Évangile tronqué et interpolé qui circule parmi les vôtres, mais l'authentique, dont il a paru il n'y a pas longtemps une bonne traduction à la Nouvelle-Babylone (= Le Caire) (p. 461, 28-34).

Et là-dessus Gennade cite les principaux passages classiques de l'Évangile où Jésus s'est déclaré Fils de Dieu. Il résout l'objection de son interlocuteur tirée des paroles : « Je monte vers mon Père et vers votre Père, vers mon Dieu et vers votre Dieu », et prouve que ce texte dépose en faveur de la divinité de Jésus. Il énumère ensuite les principaux motifs de crédibilité qui donnent à la foi des chrétiens son caractères raisonnable : vie idéale, mystères, miracles et prophéties du Sauveur ; miracles opérés par les apôtres ; merveilleuse propagation du christianisme malgré de longues et atroces persécutions ; témoignage des martyrs, dont les actes, conservés aux bibliothèques de Rome, eurent une influence décisive sur la conversion de Constantin ; témoignage des prophéties de l'Ancien Testament, des oracles sibyllins

et démoniaques. Les prophéties de l'Ancien Testament suggèrent au pacha une objection habituelle aux Juifs dans leurs dicussions avec les chrétiens : celle qui est tirée de la fameuse prophétie de Moïse relative au Messie futur. Ce Messie est présenté non comme un Dieu mais comme un prophète semblable à Moïse. Gennade répond là-dessus comme il l'avait déjà fait six ans plus tôt dans son dialogue avec un Juif de Constantinople (voir p. 251-304) et esquisses un bref aperçu du progrès de la révélation divine avant l'arrivée du Sauveur.

Le philosophe turc écoute, mais n'est pas convaincu ; il porte alors la conversation sur le mystère de l'Incarnation où il voit une impossibilité — Impossibilité pour l'homme oui ; impossibilité pour Dieu, infini en puissance, non, répond Gennade. — L'autre pacha, qui a gardé jusque-là le silence, y va lui aussi de son objection : « Tu dis Dieu infini. Mais l'infinité est le propre de la quantité. Or la quantité est un accident. Mais Dieu n'est pas un accident. — Notre théologien n'a pas de peine à démêler la confusion d'idées que révèle l'objection, et explique comment les attributs négatifs dont notre pensée revêt l'essence divine sont éminemment positifs dans leur contenu, et diffèrent totalement de l'indéfini quantitatif.

Battu sur ce point, le philosophe turc construit le dilemne suivant : Si la divinité et l'humanité se sont unies dans le Christ, de trois choses l'une : ou la divinité a été changée en l'humanité ; ou l'humanité en la divinité ; ou bien les deux se sont mélangées pour former une troisième chose — Gennade répond du tac au tac : Ta sagesse, dit-il au Turc, risque de faire disparaître l'humanité : L'homme, en effet, est composé d'une âme simple, spirituelle et immortelle et d'un corps composé, matériel, et mortel. S'ils s'unissent, ou l'âme est changée au corps, ou le corps est changé en l'âme ; ou ils se mélangent. Or, aucune de ces hypothèses n'est réalisable. Donc l'homme n'existe pas.

Le premier objectant reprend alors la parole et interroge Gennade sur la nécessité de l'incarnation du Fils de Dieu. Notre théologien distingue plusieurs sortes de nécessités : nécessité hypothétique provenant d'un décret éternel de Dieu ;

nécessité morale pour la bonté de Dieu, non pour sa justice ; nécessité hypothétique encore dans le cas d'une réparation adéquate exigée par Dieu pour le péché.

Après cette réponse, le dialogue théologique prit fin. Nos pachas demandèrent à Gennade de leur communiquer ce qu'il avait écrit sur la foi chrétienne, lors des entretiens en présence du sultan ; mais comme il se faisait tard, et qu'ils étaient pressés de partir, ils lui dirent qu'ils l'interrogeraient de nouveau à leur retour et qu'alors ils recevraient l'hommage de ses écrits apologétiques. Et Gennade de terminer : «Ainsi fus-je délivré par la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui par son illumination nous a rendu capable d'instruire les fidèles des mystères les plus élevés et les plus divins, et d'attirer les non-initiés par des considérations plus simples et plus accessibles. A lui gloire dans les siècles. Amen. »

Ce dialogue, bien authentique remplissant une vingtaine de pages, est resté jusqu'ici totalement inconnu. Il paraît pour la première fois dans notre édition d'après les deux autographes *Parisinus* 1289 et *Pantocratorinus* 127.

Rome. Martin Jugie,
des Augustins de l'Assomption.

UNE INSCRIPTION RELATIVE AU DROIT D'ASILE, CONSERVÉE AU LOUVRE

Le profit que ceux qui s'intéressent à l'histoire byzantine peuvent tirer de l'étude d'un nouveau texte sur le droit d'asile, relevé sur un marbre du Louvre, nous a engagés à ne pas attendre pour le faire connaître la publication qui doit être donnée de l'ensemble des inscriptions grecques du Musée du Louvre. Que M. E. Michon, conservateur des Antiques, reçoive ici l'expression de notre gratitude pour la bienveillante autorisation qu'il a bien voulu nous donner de publier ce texte avant l'heure. De son côté, M. H. Grégoire, comme on le verra, a eu l'obligeance de contribuer à la restitution du texte et à son interprétation. Nous lui adressons nos plus vifs remerciements.

Le département des antiquités grecques et romaines, où est conservé le document ici étudié et jusqu'à ce jour resté inédit, ne possède aucun renseignement sur le pays d'origine de ce monument important. Toutefois, la mention de l'éparchie de la *Phénicie Paralienne*, dont dépendait la ville épiscopale qui était citée dans la partie disparue de la ligne 5, nous ramène à cette région administrative de la Phénicie qui a Tyr pour centre (1). S'il est vrai que le nom de la ville épiscopale en question ne nous a pas été conservé (et cette perte est des plus regrettables), du moins avons-nous dans le texte la mention d'un autre nom de lieu, la *κώμη Χεδάρων* (l. 4). Il ne semble pas que ce nom propre se soit jamais lu dans

(1) Pour le nom de cette ville on a le choix entre les cités énumérées à la même date par Georges de Chypre sous la rubrique *Φοινίκης Παραλίας* (v. *Descriptio orbis romani*, éd. H. Gelzer, Leipzig, Teubner, 1890, p. 49, § 967).

aucun autre document, mais le rattachement d'un pareil mot à une racine sémitique est permise et même probable. Le R.P. Peeters propose de l'identifier avec le village actuel de Hadr. Ces deux arguments tendant à attribuer ce texte à l'éparchie de la Phénicie Paralienne s'accordent avec une autre constatation : jusqu'à ce jour,beaucoup d'inscriptions relatives au droit d'asile ont été trouvées dans la région de la Syrie-Phénicie.

La date du monument est particulièrement facile à établir. Dès la formule initiale, nous voyons mentionner l'empereur Flavius Tibère, mais Tibère seul (sans Maurice). C'est donc entre 578 et le 5 août 582 (1) que fut gravé notre document.

L'inscription, conservée actuellement au Louvre dans la Galerie épigraphique, est gravée sur une plaque de marbre blanc, d'un grain assez gros, avec veines bleuâtres ; en réalité, comme cela est souvent arrivé quand il s'agissait de faciliter le transport en diminuant le poids de l'objet, la plaque a été détachée d'un bloc qui, selon toute vraisemblance, faisait partie d'une assise d'un monument ; les traces d'un sciage moderne au dos de la plaque sont très nettes.

Le marbre du Louvre est gravement mutilé : il sera facile de s'en rendre compte en se reportant à la planche ci-jointe. La présence d'une marge, assez grande à la partie supérieure, un peu moins grande à droite,indique que nous avons le début du texte et la partie droite de chacune des lignes conservées ; la partie gauche a disparu, ainsi que toute la partie inférieure. La hauteur actuelle du fragment est de 0,59 m. ; sa largeur la plus grande est de 0,055 m. La restitution de la formule initiale, qui ne peut faire aucun doute, permet de connaître approximativement la largeur que présentait à l'origine le texte gravé. Or, à la ligne 1, on peut estimer que, compte tenu des abréviations qui dans ce texte sont particulièrement nombreuses, il manque une vingtaine de lettres ; dès lors nos calculs amènent à croire que le texte gravé avait primitivement une largeur d'environ 0,90 m.

L'écriture, sans être très élégante, est cependant soignée et facile à lire, la surface du marbre n'ayant heureusement que

(1) Date à laquelle Maurice est associé au pouvoir.

très peu souffert. Les lettres ont environ 0,025 m. et l'interligne est en moyenne de 0,005 m. Le type de l'écriture répond à l'onciale légèrement allongée en hauteur qui est commune à cette date dans les inscriptions et qu'on emploie pour les manuscrits de parchemin. On notera l'usage presque constant (1) de la ligature de *o* avec *υ* ; la présence des formes tantôt carrées et tantôt arrondies pour les lettres *φ* et *ω*. Certaines lettres sont liées : *ων* dans *θαρρῶν* (l. 7), *μπ* dans *ἀναπέμπονται* (l. 9), *νη* dans *εἰρημένης*. Enfin la ponctuation forte qui se trouve à la ligne 5 est marquée par un petit cercle nettement gravé.

Une des particularités de l'écriture réside dans l'abondance des abréviations. Bien qu'elles appartiennent presque toutes aux types courants dans l'écriture onciale, il a paru bon d'en rappeler les différentes formes : *a*) suppression des lettres finales dans les mots faciles à reconnaître, la dernière lettre conservée étant gravée, plus petite, au-dessus de celle qui la précède immédiatement : *δεσπό(τῃ)* l. 1 ; *ἡμερωτά(τῳ)* ; l. 2 ; *παραμο(ναρίου)* l. 3 ; *πα(ρὰ)* l. 3 ; *διακειμέ(νου)* l. 4 ; *εἰρημέ(νῳ)* l. 8 ; *ὑμε(τέρας)* l. 8 ; *ἐπισκό(που)*. l. 15. — *b*) emploi des divers signes abréviatifs usuels : trait horizontal au-dessus de [*α*]*νων* (*ἀνθρώπων*) l. 1 ; grande apostrophe au-dessus du *Λ* de *Φλ(άουιος)* l. 1 ; signe ϟ (suivi d'un *υ*) pour *Αὐγ(ο)ύ(στῳ)* l. 2 ; trait oblique barrant le jambage P du dans *πρε(σβυτερου)* (avec un petit *ε* surmontant le signe abréviatif l. 3, dans *διαφερού-(σῃ)* l. 4 ; barrant le jambage de droite du *Λ* dans *θεοφιλ(εστάτου)* — *c*) emploi du signe tachygraphique ϟ tantôt isolé, tantôt précédé du *κ*, pour marquer *καὶ*. — *d*) redoublement du *Λ* et du signe abréviatif pour marquer le pluriel dans *ἐκκλ(ησιῶν)* (2). Seule l'abréviation du premier mot conservé à la ligne 6 présente quelque difficulté : dans *ἁγιωττ* le premier *τ* est surmonté d'un signe abréviatif, le second d'un petit alpha cursif ; nous interprétons par *ἁγιωτ(ά)των* (3)

(1) Exceptions : *ἔθνους* l. 1 ; *γένους*, l. 1 ; *Ἀναστασίου* l. 3 ; *ἐκτελοῦντας* l. 11 ; *οὐχ* l. 11 ; *τοῦ* l. 14.

(2) Cf. la graphie de deux *μ* surmontés chacun d'un *ϱ* pour noter le mot *μάρτυρες*.

(3) « Il nous paraît évident que le lapicide, ici, a péché par interversion. Le petit *α* aurait dû être placé au-dessus du premier *τ*, le signe abréviatif, au-dessus du second ». Note de M. H. Grégoire.

enfin, à l'extrémité droite de la ligne 12, on ne voit que le *κ* initial du mot qui suivait *ὑμῶν* ; un petit trait sinueux suit ce *κ*, c'est l'abréviation usuelle de *κ(αί)*, mais le lapicide a un peu déformé, allongé, et rendu plus ou moins horizontal le signe abréviatif pour occuper la fin de la ligne.

Voici au total, avec la solution des abréviations, ce que l'on peut lire de ce texte et les compléments qu'on peut apporter aux parties mutilées. Les compléments des lignes 6-14 sont dûs en partie à M. Henri Grégoire, dont nous avons accepté les suggestions.

[*Τῷ γῆς κ(αὶ) θαλάσσης κ(αὶ) παντὸς*] *ἀν(θρώπ)ων) ἔθνους (καὶ) γένους δεσπό(τῃ) Φλ(αουίῳ) Τιβερίῳ*

[*νέῳ Κωνσταντίνῳ ἐν Χ(ριστ)ῷ*] *ἡμερωτά(τῳ) μεγίστῳ εὐεργέτῃ τῷ αἰωνίῳ Αὐγ(ο)ύ(στῳ)*

[*κ(αὶ) αὐτοκράτορι δέησις κ(αὶ) ἱκε*[*σία πα(ρὰ) Ἀναστασίου πρε(σβυτέρου) παραμο(ναρίου) εὐκτηρίου οἴκου*

[*τῆς ἁγίας μάρτυρος Εἰρήν?*]*ης τοῦ ὄντος κ(αὶ) διακειμέ(νου) ἐν κώμῃ Χεδάρων διαφερού(σῃ)*

5. [. . . . .]*ἐπαρχίας Φοινίκης Παράλου. Ὅσα πρὸς τιμὴν τοῦ*

[*Θ(εο)ῦ κ(αὶ) σωτῆρος ἡμῶν κ(αὶ) τῶν*] *ἁγιωτά(των) αὐτοῦ ἐκκλ(ησιῶν) συντείνει ἑτοίμως παρέχειν*

[*εἴωθε τὸ θεοφύλακτό*]*ν σου κράτος. Τούτῳ θαρρῶν κἀγὼ ἐπὶ τάσδε ἐλήλυ-*

[*θα τὰς δεήσεις δι' ἃς ἐν*] *τούτοις ἐν τῷ εἰρημέ(νῳ) εὐκτηρίῳ οἴκῳ κ(αὶ) ὑπὲρ τῆς ὑμε(τέρας)*

[*βασιλείας, σωτηρίας καὶ νίκ*]*ης ἀναπέμπονται εὐχαί. Ἐπεὶ οὖν λείπεται ὁ αὐτὸς*

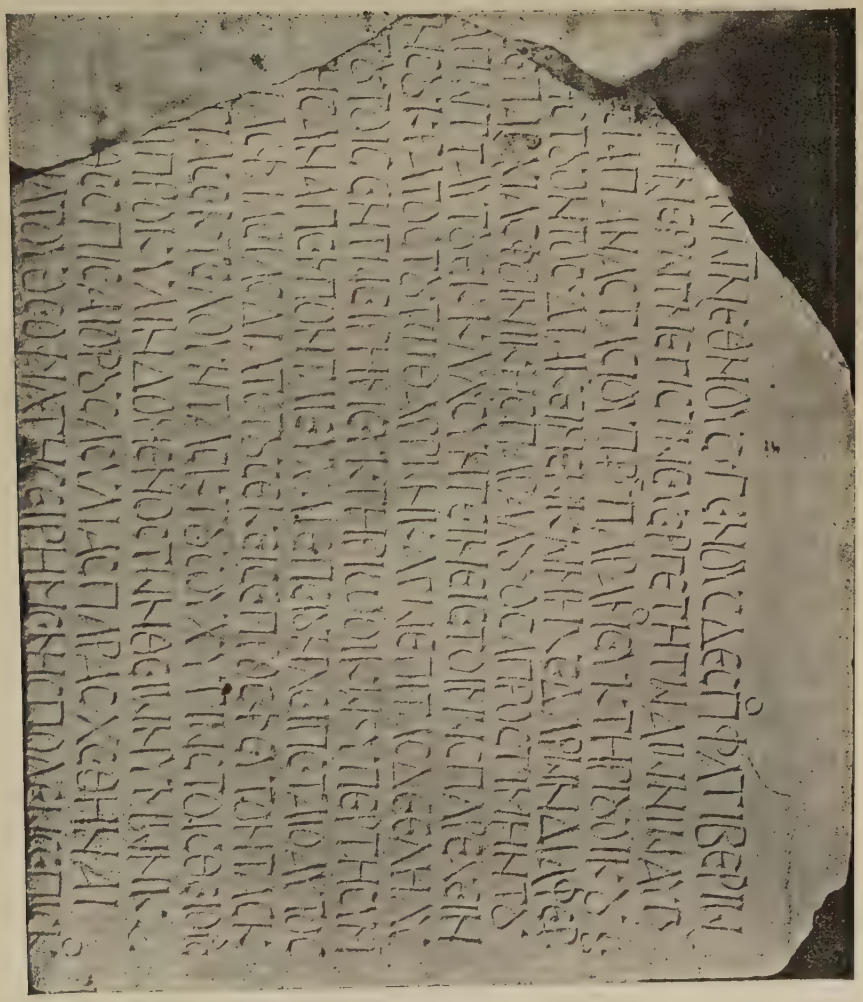
10. [*εὐκτήριος οἶκος ὅρ*]*ων ἀσφαλείας διά τε τοὺς ἐκεῖσε προσφεύγοντας κ(αὶ)*

[*κοσμίως τε καὶ ὁσίως τὰ τῆς ἱκε*]*τίας ἐκτελοῦντας κ(αὶ) τοὺς οὐχ ὑγιῶς τοῖς θείοις*

[*χρωμένους σηκοῖς, πάρειμ*]*ι προκυλινδόμενος τῶν θείων ὑμῶν κ(αὶ)*

[*προσκυνητῶν ἰχνῶν, αἰτῶν*] *θεσπίσαι ὅρους ἀσυλίας παρασχεθῆναι*

[*τῷ εἰρημένῳ εὐκτηρίῳ οἴκῳ δ*]*ιὰ τοῦ θεοφιλ(εστάτου) τῆς εἰρημένης πόλεως ἐπισκό(που).*



« [Au maître de la terre et de la mer et de tous] les peuples et races d'hommes, Flavius Tibère [nouveau Constantin, en Christ], très clément, très grand, bienfaiteur, toujours Auguste [et empereur, pétition et supplique] de la part d'Anastase, prêtre, gardien de l'oratoire [de Sainte Irène (?)] existant et situé dans le bourg de *Χέδαρα*, dépendant de la cité de ..... province de Phénicie littorale. Tout ce qui contribue à l'honneur de [notre Dieu et Sauveur, et de] ses saintes Églises, ta majesté, [que Dieu garde, a coutume] de l'accorder promptement. Aussi est-ce plein de confiance dans celle-ci que, moi aussi, j'en suis venu [à faire les présentes requêtes, pour lesquelles] ainsi que pour votre [empire, votre salut et votre victoire], des prières sont actuellement, adressées (à Dieu) dans le susdit oratoire. Puisque donc ce même [oratoire manque de bornes de sûreté pour ceux qui s'y réfugient et qui accomplissent [avec décence et piété les rites de la supplication], aussi bien que pour ceux qui indûment abusent des saints [lieux, je suis venu], me prosternant devant vos [pieds] sacrés [et adorables, vous prier] d'ordonner que des bornes d'asile soient fournies [au dit oratoire] par l'intermédiaire de l'évêque très cher à Dieu de la dite cité ».

L'établissement de la partie du texte conservée n'offre pas de difficultés sérieuses. Pour ce qui est des restitutions on en est réduit à des hypothèses sauf pour les formules des trois premières lignes.

L. 1. La formule bien connue *τῷ γῆς καὶ θαλάσσης καὶ παντὸς ἀνθρώπων ἔθνους καὶ γένους δεσπότῃ* ne soulève pas de doute.

L. 2. De même la formule *νέῳ Κωνσταντίνῳ* (1), attribuée à Tibère dans d'autres textes.

L. 3. La restitution *δέησις καὶ ἱκεσία* paraît justifiée par le rapprochement avec des pièces analogues sur papyrus (2)

L. 4. La lacune contenait évidemment le nom du saint au-

(1) *P. Oxy.* XVI, 1892 ; *P. Lond.* V, 1725 ; *P. München*, 2.
(2) *P. Caire*, 67002.

quel était dédié l'oratoire. D'après la lecture *ης*, après la lacune de la ligne 4, on voit que ce saint était une sainte. Nous avons songé à Sainte Irène, à laquelle étaient consacrés tant de sanctuaires.

L. 5. C'est au début de la ligne 5 qu'était nommée la ville à laquelle appartenait (*διαφερούσῃ*) la *κώμη Χεδάρων*, cette ville étant le siège de l'évêché dont il est question à la ligne 14 : *τοῦ θεοφιλ(εστάτου) τῆς εἰρημένης πόλεως ἐπισκό(που)*.

L. 7. L'emploi du singulier, pour le pronom de la seconde personne désignant l'empereur, surprend un peu dans une pétition débutant par une titulature solennelle et se terminant par la formule grandiloquente introduite par le participe *προκυλινδόμενος* suivant le goût des pétitions du temps (1). Le pluriel « de majesté » se retrouve bien d'ailleurs aux lignes 8 : *τῆς ὑμε(τέρας)*, et 12 *τῶν θείων ὑμῶν*.

L. 11. Après la lacune, on peut à la rigueur, lire *γιας* au lieu de *τιας* ; en ce cas, au lieu de *ἱκετίας* (pour *ἱκετείας*) on pourrait songer à *λειτουργίας*, mais il faudrait alors *τῆς θείας* ou *ἱερᾶς λειτουργίας*.

L'inscription du Louvre vient donc s'ajouter aux textes épigraphiques et aux textes sur papyrus provenant d'Égypte (2) qui constituent avec les sources juridiques (3) et quelques passages des historiens (4) notre documentation sur le droit d'asile des sanctuaires byzantins du IVe au VIe siècle.

Malgré les lacunes causées par la disparition de la partie gauche du texte, on voit qu'il s'agit d'une pétition adressée à l'empereur Tibère par un prêtre de la Phénicie maritime gardien d'un oratoire, pour lequel il vient solliciter maintenant le droit d'asile. C'est, croyons-nous, la seule inscription d'époque byzantine, relative au droit d'asile, qui se présente ainsi sous forme de pétition.

(1) *P. Caire*, 67002.

(2) *P. Caire* 67089 ; 67296 ; 67328 ; *P. Strasbourg*, 46-51. (Ces textes sont des actes de cautionnement).

(3) *Cod. Theod.*, IX, 45, 4 ; *Cod. Just.*, I, XII, 3 ; *Nov. Just.*, XVI, 7 ; *Nov. Just.*, XXXVII, ; *Edit* XIII, I, 9, 11 ; II, 3 ; IV, 4.

(4) Zozime, *Hist. nov.*, IV, 30 ; V, 8, 23, 35 ; Ammien Marcellin, *Rer. gest.*, I, 26, 3 ; Malalas, *Chron.*, XIV, 373, XV, 390 ; XVI, 396 ; Cassiodore, *Variae*, II, 11.

En effet, les textes épigraphiques déjà connus pour cette époque sont généralement de courtes inscriptions, parfois gravées sur les bornes en forme d'autel limitant l'espace jouissant du droit d'asile (1). Elles ne contiennent guère d'autres indications que la désignation du sanctuaire, le nom de l'empereur accordant le droit d'asile (2) et parfois celui de l'évêque en charge (3). Deux textes seulement font exception : l'un stipule que les fugitifs devront s'établir dans l'espace protégé par les bornes pour bénéficier effectivement de l'immunité (4), l'autre contient les fragments d'un texte malheureusement mutilé qui serait le procès verbal d'une séance du tribunal du consulaire de Carie (5).

Dans ses grandes lignes, l'inscription du Louvre rappelle quelque peu les pétitions que dans l'Égypte ptolémaïque les prêtres païens adressaient au souverain pour le prier d'accorder le droit d'asile à leurs temples (6). Ces inscriptions ptolémaïques comprenaient, outre la pétition, deux autres éléments. Avant la pétition était gravée la mention du droit

(1) Fr. Cumont dans *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1907, p. 453 ; C. M. Kaufmann, *Handbuch der altchristlichen Epigraphik*, p. 407-410 ; et surtout Cabrol - Leclercq, *Dict. d'archéol. chrét.*, s. v. *Droit d'Asile*, col. 1549-1565, où l'on trouvera reproduites les principales inscriptions, col. 1554-1558.

(2) H. Grégoire et Fr. Cumont, *Studia pontica*, 3[1], n° 254, p. 226 ; p Fr. Cumont, *art. cit.*, = H. Delehaye, *Analecta boll.*, XXVII, 1908, p. 88 = L. Jalabert, *Mél. de la Fac. or. de Beyrouth*, III, 1909, p. 43 ; *Rev. des ét. gr* , XV, 1902, p. 32 ; *Amer. Journ. of arch.*, IX (1905, p. 325 ; W. K. Prentice, *Greek and Latin inscriptions*, New- York, 1908, p. 53, n° 28 ; p. 54, n° 29 ; p. 241, n° 298. Cf. *Μουσεῖον*, 1873-75, p. 118 ; 1875-76, p. 19 ; *B.C.H*, XIII, 1889, p. 309.

(3) W. K. Prentice, *Greek and Latin inscriptions*, p. 54, n° 29 ; N. Giron, *Notes épigraphiques I* (*Mélanges de la Fac. orient. de Beyrouth*, 1911, V[1], p. 71-75).

(4) N. Giron, *art. cit.*

(5) H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*, n° 220*bis*.

(6) G. Lefebvre, dans *Annales du Service des antiquités de l'Egypte*, XIX, 1919, p. 37-62 ; dans *Comptes rendus de l'Acad. des Inscr. et Belles Lettres*, 1908, p. 722 ss.

d'asile du temple et après le texte de la décision royale en forme d'apostille enjoignant au stratège de faire droit à la demande des prêtres.

Dans le cas du monument du Louvre, seule la pétition du prêtre Anastase a été retrouvée ; mais l'état de la pierre n'interdit pas de supposer que le texte de la décision impériale a pu être gravé à la suite sur une assise inférieure.

Il serait d'ailleurs bien étonnant que le généreux Tibère eût refusé le privilège que sollicitait de lui le paramonaire Anastase. L'épithète *ἡμερώτατος* qui lui est décernée n'est pas très fréquente dans la titulature impériale (1), mais elle rappelle ici fort à propos de quelle réputation de clémence jouissait le tolérant *basileus*, quelles sympathies, il s'était attirées même parmi ses sujets monophysites et en Syrie en particulier (2).

On retrouve dans notre texte la procédure habituellement suivie, semble-t-il, dans le cas où le droit d'asile est attribué à un lieu autre qu'une église (3) ; c'est l'empereur qui a qualité pour accorder cette faveur. Ici c'est à l'évêque qu'incombe le soin d'« accorder » l'asile à la chapelle de par les ordres de l'empereur (4) ; nombreux sont les textes législatifs qui placent les *εὐκτήριοι οἶκοι* sous le contrôle de l'ordinaire ecclésiastique.

Le passage relatif aux diverses catégories de gens pour lesquels Anastase demande la sécurité est d'une interprétation difficile. Avons-nous ici deux groupes de fugitifs : ceux qui accomplissent les actes indiqués dans la lacune de la ligne 11 : ..]*τιας ἐκτελοῦντας*) et ceux qui leur sont sont opposés par les mots : *καὶ τοὺς οὐχ ὑγιῶς τοῖς θέοις*[... ? Comment établir cette opposition ? Les textes distinguent les suppliants qui entrent en armes dans le sanctuaire et ceux qui sont désar-

(1) *Chron. pasc.* 733,19 ; 735, 7 ; Theoph. Antecessor, *prooem.*,7.

(2) Michel le Syrien, II, p. 354 ; cf. Jean d'Éphèse, *Hist. eccl.*, III, 22 (p. 117).

(3) Fr. Cumont, *art. cit.*

(4) Cf. N. Giron, *art. cit.*, l'évêque a pris la décision relative aux conditions dans lesquelles les fugitifs bénéficient de l'asile : *διὰ τὸ οὕτω αὐτοῦ ἐ*[*ν*] || *τυπωθῆναι ὑπὸ τε τοῦ* || *ἁγιωτάτου ἡ*[*μ*]*ῶν ἀρχι. επισ*||*σκόπου.*

més (1) ou bien ceux qui occupent l'espace protégé par les bornes et ceux qui ne font que le traverser ou s'en sont éloignés (2). D'autre part, il semblait malaisé de donner ici aux mots *τοῖς οὐχ ὑγιῶς* un sens religieux : ceux qui ne se sont pas comportés raisonnablement envers les choses sacrées (*θείοις*) ou ceux dont les opinions ne sont pas orthodoxes. Car on ne voyait pas, dans ce cas, pourquoi le paramonaire eût intercédé en leur faveur. Nous avions pensé un instant que *τοὺς οὐχ ὑγιῶς* désignait des malades et qu'Anastase énumèrait comme devant jouir de l'asile, à côté des fugitifs, les fidèles venant accomplir à la chapelle un acte religieux, un pèlerinage par exemple, et les malades venant y demander la guérison devant les saintes images (?).

Toutefois, nous estimons plutôt, avec M. H. Grégoire, que la clef de ce passage serait fournie par le ch. 7 de la XVII^e^ Novelle de Justinien, où l'empereur dit aux gouverneurs de province : *Ἄλλως τε ἡ ἐκ τῶν ἱερῶν ἀσφάλεια οὐ τοῖς ἀδικοῦσιν, ἀλλὰ τοῖς ἀδικουμένοις δέδοται παρὰ τοῦ νόμου, καὶ οὐκ ἂν εἴη δυνατὸν ἑκάτερον ἰσχυρίζεσθαι τῇ παρὰ τῶν ἀσύλων τόπων ἀσφαλείᾳ, καὶ τὸν ἀδικοῦντα, καὶ τὸν ἀδικούμενον.* L'oratoire ne possédant pas la protection des bornes officielles, il se trouve qu'on ne peut faire, au vœu de la loi, la police de l'asile ; ceux qui ont le droit d'en user n'y ont pas plus de sécurité que ceux qui en abusent. L'octroi des bornes devait s'accompagner, sans doute, du rappel des principes qui ont longtemps régi la législation impériale en ces matières. Les homicides, adultères et ravisseurs de jeunes filles étaient privés du bénéfice de l'asile

Les débiteurs du fisc ne pouvaient y être admis sinon dans des conditions spéciales (3) ; les débiteurs ordinaires y avaient accès, mais pour un mois seulement au maximum ; passé ce délai, s'ils s'obstinaient à demeurer « dans les

(1) *Cod. Theod.*, IX, 45, 4.

(2) N. Giron, *art. cit.*

(3) Dans l'Édit XIII, cité plus haut, Justinien, règlemente les conditions dans lesquelles un débiteur du fisc peut jouir momentanément du droit d'asile et précise la responsabilité pécuniaire de l'Église.

limites », on pouvait les soumettre à l'exécution (*exsecutio*, *ἐκβιβασμός*) — sans qu'il fût manqué, bien entendu, au respect dû aux saints lieux. Justinien, dans son second Édit à Jean, préfet du prétoire, (*ne praesides in fiscalibus causis asyli jus dent*), se plaint que les gouverneurs accordent trop facilement le droit d'asile, comportant une sorte de moratoire, aux receveurs des impôts, qui en profitaient pour ne pas verser immédiatement au trésor les sommes encaissées pas eux. « Ils abusent, dit l'empereur, du droit d'asile qui leur a été accordé indûment, *ἀποκεχρῆσθαι τῷ κακῶς αὐτοῖς τῆς ἀσυλίας παρεχομένῳ λόγῳ* ». Le *κακῶς* de l'Édit rappelle le *οὐχ ὑγιῶς* de notre inscription. L'asile une fois légalisé et garanti par des bornes, l'autorité ecclésiastique veillera à ne le faire servir qu'aux « opprimés », tandis qu'à présent, il est envahi par les « indésirables », contre lesquels le paramonaire et son évêque ne sont pas armés, le refuge n'étant pas reconnu par l'État.

Nous proposons enfin une dernière hypothèse : l'expression *οὐχ ὑγιῶς* ferait allusion à la *façon* dont les suppliants, les « indésirables » aussi bien que les « opprimés » usaient parfois de l'asile : le Code Théodosien prescrit, en effet aux clercs de faire cesser les abus dont se rendent coupables ceux qui dorment et mangent dans le saint lieu, près de l'autel lui-même, les clercs assigneront aux réfugiés la partie de l'enclos sacré où ils sont effectivement protégés (1).Cet espace est naturellement limité par les bornes officiellement accordées au sanctuaire (2) et c'est grâce à ces bornes que les prêtres peuvent cantonner les fugitifs dans un enclos déterminé et garder le saint lieu de l'indiscrétion inconvenante de certains.

(1) *Cod. Theod.* IX, 45, 4 : « Proinde hi qui sine armis ad sanctissimum Dei templum aut ad sacrosanctum altare sive usquam gentium sive in hac alma urbe confugiunt, somnum intra templum sive ipsum altare vel omnino cibum capere alisque aliqua eorum iniuria ab ipsis clericis arceantur, designantibus spatia, quae in ecclesiasticis saeptis eorum tuitioni sufficiant. »

(2) On pourrait peut-être rapprocher de notre texte une inscription de la région de Tyr (CIG, IV, 8800, rééditée en dernier lieu par L. Jalabert, *Mél. de la Fac. orient. de Beyrouth*, III, 1909, p. 44) ; l. 6 ss. *τοὺ]ς προσφεύγοντας παρὰ μ[δ]ενὸς [στερεῖσθαι ? αἰδου]ς τῆς ὀφειλομένης τοῖς εὐκτη[ρίοις οἴκοις*.

Tel est, selon nous, le sens de l'inscription du Louvre. Elle fait ressortir mieux que toute autre la triple utilité de ces « concessions de bornes » : l'Église fait reconnaître et protéger par l'Empire son droit d'asile, mais en revanche elle promet, au moins implicitement, de s'opposer elle-même aux abus de ce droit, « malsains » pour l'État, et ce dernier la défend contre les excès de ceux qui abuseraient de sa protection et compromettraient l'exercice du culte.

Paris Alphonse DAIN - Germaine ROUILLARD.

MICHEL III ET BASILE LE MACÉDONIEN DANS LES INSCRIPTIONS D'ANCYRE

Les sources historiques de Digénis Akritas et le titre de *Μέγας βασιλεύς*

I

Quelques mois après la publication de notre article, *Inscriptions historiques d'Ancyre* (1), le R. P. de Jerphanion faisait paraître, dans les *Mélanges de l' Université Saint-Joseph*, tome XIII, sous le titre de *Mélanges d'Archéologie anatolienne*, une admirable étude sur la citadelle d'Ancyre (p. 144-219 du vol. de texte). Nous ne pouvons résumer ici cette étude qui fera l'objet, dans le second fascicule de *Byzantion* V, d'un long compte rendu. Mais nous désirons, sans plus attendre, marquer notre accord avec l'auteur, au sujet d'un point qui intéresse particulièrement les historiens. Le P. de Jerphanion avait d'abord pensé que l'empereur nommé par les inscriptions de la citadelle était Michel II ; après avoir lu notre article, il s'est rallié à notre thèse (*Note Complémentaire*, p. 300 sqq.), qui est, on s'en souvient, que ce « grand empereur » Michel est Michel III. Nous approuvons entièrement la chronologie des événements, telle qu'elle est fixée par le P. de Jerphanion. Le fait capital, que nous avions mis

(1) Cf. *Byzantion*, IV, pp. 437-468.

en lumière, ne sera sans doute plus contesté. Ancyre, prise et détruite par Al Motasem en 838, fut restaurée et remise en état de défense en 859 par Michel III qui préparait sa campagne arabe. Bury avait raison (*Hist. of the Eastern Emp.*, p. 266).

II

Le règne de Michel III dans l'épopée byzantine.

Un fait qui en dit long sur l'insuffisance de nos moyens de travail, c'est que dans le remarquable exposé de l'*Histoire militaire d'Ancyre* fait par le R. P. de Jerphanion, il manquait précisément le fait essentiel et la date principale, la destruction d'Ancyre en 838. Je puis bien avouer que c'est l'an dernier seulement, en reprenant tout ce groupe d'inscriptions, que j'ai moi-même « découvert »la prise d'Ancyre par Motasem. Notre ignorance s'expliquait très simplement : aucun chroniqueur byzantin ne mentionne le fait. Je n'ose dire aucun texte byzantin. Car on pourrait soutenir que l'épopée de Digénis Akritas a conservé le souvenir de cette catastrophe, comme de celle d'Amorium. C'est un des exploits attribués aux Sarrasins : ainsi la version d'Andros (1) nous dit (v. 4291-4925) :

Πρὶν γὰρ αὐτοῦ τοῦ θαυμαστοῦ Ἀγαρηνῶν τὸ γένος
εἰς Ῥωμανίαν ἤρχετο, πολλὴν βλάβην ἐποίει
οἰκήσεις τῶν Χαρσιανῶν, ὁμοῦ καὶ Ἡρακλείων
Ἀμόριον καὶ Ἰκόνιον μέχρι Καππαδοκίας
ὁμοίως καὶ τὴν Ἄγκυραν...

Mais le manuscrit de Grotta-Ferrata (2) (v. chant. II, v.

(1) Ed. Miliarakis, Athènes 1881, p. 135. Cf. Trébizonde (Ed. Sathas et Legrand, Paris, 1875) vers 3055 sqq., p. 252.

(2) Ed. Legrand (= *Bibliothèque grecque vulgaire*, t. VI). Paris, 1892, p. 17.

77, c'est la mère de l'émir qui parle) :

Ὁ ἀδελφός μου, ὁ θεῖος σου, ὁ μουρσῆς ὁ Καρόης εἰς Σμύρνην ἐταξίδευσεν εἰς τὸ παραθαλάσσιν τὴν Ἄγκυραν ἐκούρσευσε, κτλ.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier en détail le fonds historique du Digénis. Mais il nous paraît évident que la prise d'Ancyre dont il est ici parlé est le sac de la ville par les Pauliciens(1). En effet, l'émir, père d'Acritas, est fils de Chrysocherpès (ou Chrysovergès) qui n'est autre que le Paulicien Chrysochir. et Karoès, son oncle, est Karbéas, autre chef de ces insurgés hérétiques dont les exploits se confondent avec ceux des Arabes. Chrysochir et Karbéas ravagèrent l'Asie Mineure :

Οὗτος γὰρ ὁ ἀλαζὼν σὺν Καρβαίᾳ καὶ Καλλίστῳ πλεῖστα κακὰ Χριστιανοῖς τεκτηνάμενος, ὡς καὶ ὁ τούτου πατήρ, καὶ μέχρι Νικομηδείας καὶ Νικαίας αὐτῆς διελθών, ἀλλὰ μὴν καὶ εἰς τὸ τῶν Θρακησίων θέμα διαδραμών, μέχρις Ἰωάννου τοῦ θεολόγου τῆς ἐπαρχίας κατήντησεν (Éphèse et Smyrne), *οὗτινος τῷ ναῷ οἱ σὺν αὐτῷ ἐντυχόντες εἰσήγαγον τά τε ἄλογα αὐτῶν καὶ λοιπὴν ἀποσκευήν, δυσμενῶς ἐνυβρίζοντες... Δυσὶ δὲ χρόνοις παρελκυσθεῖσιν ὁ Χρυσόχειρ ἐξῆλθε σὺν τοῖς ἰδίοις στρατεύμασι μέχρις Ἀγκύρας τῆς πόλεως καὶ αὐτῶν τῶν κομμάτων* (sic) *λαφυραγωγίαν ἑαυτῷ πολλὴν προσηκάμενος, καὶ ἐπάνεισιν.* (2)

Ainsi Chrysochir comme son père, « avec Karbéas », puis, semble-t-il, tout seul, a ravagé tout le pays jusqu'à Nicomédie, Nicée, Éphèse, puis il a pris Ancyre. L'auteur du *Digénis* enregistre-t-il les souvenirs du peuple,ou bien puise-t-il dans les chroniques ses digressions historiques? La question est facile à résoudre. En rapprochant les différentes versions, on arrive à reconstituer assez complètement la liste des villes conquises et des provinces razziées par les ancêtres de Digénis.

(1) G. de Jerphanion, *Mélanges d'Archéologie anatolienne*, p. 214.
(2) Genesius, p. 121-6 éd. Bonn.

C'est le manuscrit de l'Escurial (1) qui en donne le catalogue le plus copieux, le plus riche en méprises aussi, du reste :

Οὐδὲν θυμᾶσαι, τέκνον μου, τί ἔποικεν ὁ παπποῦς σου ;
τὸ πόσους Ῥωμαίους ἔσφαξεν, καί πόσους δούλους ἐπῆρεν,
τὰς φάλαγγας (l. *φυλακὰς*) *ἐγέμισεν ἄρχοντας τῶν Ῥωμαίων,*
καὶ πάλιν οὐδὲν θυμᾶσαι, τέκνον μου, τί ἔποικεν ὁ πατήρ σου ;
Τὸ Κόνιον ἐκούρσευεν μέχρι καὶ εἰς τὸν Ἄμμον (?)
εἰς Νικομήδειαν ἔφθασεν καὶ εἰς Πέρνετον ἐπῆβη,
καὶ ἄν οὐδὲν ἦτον ἡ θάλασσα ἀκόμη πάντα εἶχεν ὑπαγαίνει
καὶ ὁ ἀδελφός μου καὶ ὁ θεῖός μου ὁ μουρατασίτης (2) *ἐπῆγεν,*
τὸν Ἔρμοναν ἀνέδραμεν καὶ τὸ Ζυγὸν ἐπίασεν,
τὴν δὲ Ἀρμενιὰν ἐξήληψέν τὴν παντελῶς καὶ πολὺν κακὸν τὴν ἐποίησεν.

Il serait long d'énumérer toutes les confusions énormes que présente ce passage. Il y a des omissions aussi. Ancyre et Smyrne, et d'autres villes encore manquent. Mais seul, l'*Escorialensis* permet de faire la preuve décisive que l'auteur du *Digénis* a tiré des historiens, et spécialement de Génésius, la plupart des choses qu'il nous raconte ici. Il a, bien entendu, mêlé et confondu les exploits de Chrysochir, de Karbéas, d'Ambron (Amer, Omar le fameux émir de Mélitène), pour ne parler que de ceux-là.

La clef de la « composition » de ce beau morceau nous est immédiatement livré par un vers absurde autant qu'hypermètre (264) :

τὴν δὲ Ἀρμενιὰν ἐξήληψέν την παντελῶς καὶ πολὺν κακὸν τὴν ἐποίησεν.

« Il a complètement effacé l'Arménie et il lui a fait bien du mal ».

(1) D. C. Hesseling, *Le Roman de Digénis Akritas*, Athènes 1912 (tirage à part de la revue *Λαογραφία*, t. III), p. 561, vers 254 sqq.

(2) Autres versions : *Ὁ δὲ Μουσοὺρ ὁ θεῖός σου, ἐκεῖνος ὁ Ταρσίτης* (Tréb.) *ὁ μουρσῆς ὁ Καρόης* (Grotta-Ferrata), etc.. L'original est douteux.

Or, l'Arménie n'est pas en cause. Ceci vient en droite ligne de Génésius (p. 94) : *Ἐτῶν δὲ δύο διαβεβηκότων πάλιν ὁ αὐτὸς Ἄμερ τοῖς Ῥωμαικοῖς ὁρίοις ἐφάλλεται, ἐπὶ μ' χιλιάδας μεγαλειούμενος, ἐξ ὧν τὸ τῶν Ἀρμενιακῶν θέμα παντάπασι διωλόθρευσε* (1).

Veut-on une confirmation du fait que nous avons découvert la véritable source ?

Le vers 260 nous la donne :

καὶ ἂν οὐδὲν ἦτον ἡ θάλασσα ἀκόμη πάντα εἶχεν ὑπαγαίνει...

« Et s'il n'y avait pas eu la mer, il aurait marché encore plus avant ». Cela est fort plat et trivial, mais c'est la façon dont l'*Escorialensis* émousse un trait de l'original, qui n'était qu'une réminiscence de Génésius, lui-même copiant Hérodote. L'émir de Mélitène arrivé à Amisos (Samsoun) qu'il met au pillage, s'irrite en constatant que la mer l'empêche d'aller plus loin (Génésius, p. 94) : *Καὶ τὴν πολυάνθρωπον τεθεαμένος αἰχμαλωσίαν καὶ λαφυραγωγίαν πολλὴν ὧν γέγονεν ἐγκρατής, ὅλος καθέστηκεν ἐμμανής, τῇ θαλάσσῃ περισχεθεὶς τῆς ἀπλήστου φορᾶς, καὶ τῷ ἰδίῳ λαῷ ὀξέως διενετείλατο κοπείσαις ῥάβδοις τύψαι τὴν θάλασσαν* (2).

On ne doutera plus, après cela, de l'origine de la mention de Nicomédie et de la plupart des noms de lieux identifiables. Je ne veux pas ici pousser à bout la démonstration : ce serait inutile. La preuve est faite que le poète « épique » pille les chroniques byzantines. Ce qu'il en a encore tiré de mieux, c'est le récit assez bien venu, au moins dans la version de Grotta-Ferrata, la plus sage et la plus classique, de la grande victoire du règne de Michel III, victoire remportée par Pétronas quatre ans après la restauration des murs d'Ancyre. Comme personne, à ma connaissance, n'a signalé cette réminiscence historique du poème épique byzantin, et comme d'autre part il s'agit d'un titre de gloire de « Michel le grand empereur », on ne trouvera pas déplacé dans cet article un « excursus » sur cette affaire.

(1) Cf. Théoph. Cont., p. 179.
(2) *Ibid.*

Au chant III du Digénis, version de Grotta-Ferrata (1), l'émir, quittant à contre-cœur sa jeune épouse, se rend en Syrie auprès de sa mère, qu'il espère convertir et ramener en hâte. En proie au tourment d'amour, il supplie ses compagnons de brûler les étapes. Il leur a, autrefois, rendu de grands services, affirme-t-il ; qu'ils le paient donc de retour en faisant diligence. Il leur rappelle le plus signalé de ces services. C'est un fait de guerre. Ce qui lui permet de dire, romanesquement, que les angoisses qu'on éprouve dans la bataille ne sont rien à côté des tortures de l'amour :

Ἀλλ' ὦ καλοὶ νεώτεροι, εὐγενικοί μου ἀγοῦροι,
ὕπνον ἀποτινάξατε καὶ πᾶσαν ῥᾳθυμίαν
ὡσὰν ταχέως φθάσωμεν εἰς τὸ Ῥαχὰβ τὸ κάστρον
εἶτ' οὖν ἐντεῦθεν (2) ἔλθωμεν πάλιν εἰς Ῥωμανίαν.
Οὐ (3) πολλάκις ἐρρύσθητε δι' ἐμὲ ἐκ κινδύνων ;
Καὶ παρεάσας τὰ πολλά, ἓν ὑμῖν ὑπομνήσω,
ὃ καὶ πρὸς ὥραν γέγονεν εἰς τὰ Μελλοκοπία,
ὁπότε μας ἐκύκλωσαν οἱ στρατηγοὶ ἀθρόως
καὶ ὥσπερ τεῖχος γύρωθεν ἔστησαν τὰ φωσσᾶτα,
ὑμεῖς δὲ εἰς ἀπόγνωσιν κατήχθητε θανάτου,
ἀποκλεισθέντες ἔνδοθεν πάντες ὥσπερ ἐν τάφῳ,
μὴ ἐλπίζοντες τίς ὑμῶν ἐξελθεῖν τῶν ἐκεῖσε.
Ἐγὼ δὲ ἐπελάλησα, μέσον αὐτῶν εἰσῆλθον.
Ὅσους εἰς Ἅδην ἔπεμψα οὐδ' ὑμεῖς ἀγνοεῖτε,
μόνος δὲ τρέψας ἅπαντας καὶ φυγάδας ποιήσας
ἀβλαβεῖς διεσώθημεν μὲ τὴν αἰχμαλωσίαν.
Ἄρτι δ' οὐκ ἔστι πόλεμος, ἐρωτικὸς ὁ μόχθος,
καὶ ἐν τούτῳ παρακαλῶ συνεργοί μου γενέσθαι.

Je traduis le texte de Grotta-Ferrata (4), en général meilleur et plus complet que les autres versions « savantes » :

(1) Émile Legrand, *Les exploits de Basile Digénis Acritas*, Paris Welter, 1892 (Bibl. grecque vulgaire, tome VI),p. 27, vers 61 à 76).

(2) Le texte de Legrand donne *εἶτ' οὕτως θέντες.*

(3) *Οὔ*, Legrand : leçon possible.

(4) Le morceau se retrouve, avec des variantes insignifiantes, dans la version d'Andros publiée par Miliarakis, p. 31, vers 950 à

Allons, beaux jouvenceaux, allons, braves garçons,
secouez le sommeil, bannissez la paresse,
pour arriver en hâte au Kastron de Rakhab
et de là, revenir bientôt en Romanie !
Vous ai-je point sauvés, mes gars, de maint péril ?
Je ne vous citerai qu'un seul de mes combats.
Celui qui récemment eut lieu à Mélégob
lorsque les stratighi, soudain nous entourèrent,
et qu'on vit comme un mur, surgir autour de nous
la ligne des armées ! Un désespoir mortel
vous saisit. Vous étiez comme enclos dans la tombe.
Nul de vous n'espérait sortir de là vivant.
Alors, je galopai, fonçant au milieu d'eux !
Vous savez combien d'eux j'envoyai chez Hadès.
Seul, je les vainquis tous, je les mis tous en fuite
Nous pûmes échapper avec notre butin...

Ici, comme ailleurs, le manuscrit de l'*Escurial*, malgré l'état d'affreux délabrement où se trouve la version qu'il nous conserve, ajoute de précieux détails.

Λέγω σας, ἀγοῦροι μου, ὅτι ἀνθυμᾶσθε
τὸ πῶς σᾶς ὑπεξέβαλα ἀπὸ πολλῶν πολέμων
τὸ πῶς σᾶς ἐγλύτωσα ὡς διὰ τὰς ἀνδραγαθίας μου.
Καὶ πάντως ἀγῶροι μου εἴδατε εἰς τὰ Μυλοκοπία
ὅταν ἐφθάσασιν στρατηγοὶ καὶ ἐπῆραν σας δεμένους

966. Cf. la rédaction en prose que vient de publier M. D. Paschalis, *Οἱ δέκα λόγοι τοῦ Διγενοῦς Ἀκρίτου*, Athènes, 1927, p. 30, et la version de l'Escurial, éd. Hesseling, p. 568, vers 500 à 512. Si le morceau ne semble guère avoir attiré l'attention, c'est que le manuscrit de Trébizonde a une lacune en cet endroit (p. 40, après le vers 456). Nous l'avons recherché dans le Digénis slave. Malheureusemnt, il y manque également. Cf. M. Speranskij, *Devgenievo Dějanie*, Petrograd 1922 (= *Sbornik otdělenija russkago jazyka i slovesnosti rossijskoj Akademii Nauk*, t. XCIX, nº 7), p. 158. Le vers le plus important au point de vue historique, parce qu'il évoque d'une manière saisissante la manœuvre de l'encerclement,

καὶ ὥσπερ τεῖχος γύρωθεν ἔστησαν τὰ φωσσᾶτα,

ne se trouve que dans le mansucrit de Grotta-Ferrata.

505 *καὶ ἐγὼ ἐκυνήγουν, ἀγοῦροι μου, μετὰ πέντε παλληκάρια,*
μὲ τοῦ Μουσὶ τὸν υἱὸν καὶ μὲ τὸν ἀπὸ Χάλπην,
τὸν ἔγγονον τοῦ γέροντος τοῦ Μαιακῆ καὶ ἄλλους τρεῖς
[στρατιῶτες.
Καὶ ὡς τὸν ἠκούσαμεν (l. *ἤκουσαν*) *τὴν φωνὴν καὶ κτύπον*
[τῶν ἁρμάτων
ἐκατέβημεν χαρζανιστοὶ (1) *ἀνάμεσα τὸν κάμπον*
510 *καὶ τὰς τέντας εὑρήκαμεν σχοινοκοπημένας ὅλες*
καὶ ὁ κορνιακτὸς ἐστύλωνεν τὸν οὐρανὸν ἐπάνω.
καὶ πῶς τοὺς ἐπροδράμαμεν καὶ ἐπιάσαμεν τὰς κλεισούρας.

Je traduis les sept vers qui, presque sans aucun doute, remontent à une version plus complète que ne sont les versions d'Andros et de Grotta-Ferrata.

« Et j'ai foncé, garçons, avec cinq pallikares,
L'un le fils de Mousi, et l'autre Apochalpes,
Le petit fils du vieux Maiaki, et trois autres soldats.
Et quand ils entendirent les cris, le bruit des armes,
Nous descendîmes dans la plaine en cravachant nos bêtes,
Nous trouvâmes les tentes encore toutes dressées (2).
La poussière montait jusqu'au ciel en colonne,
Nous les prévînmes, nous occupâmes les clisures ».

Qu'on lise à présent dans Génésius, et surtout dans le Continuateur de Théophane, le récit de la bataille de 863, et l'on trouvera, entre ces chroniques et notre épopée, des ressemblances tout aussi frappantes que celles qui viennent d'être signalées. D'ailleurs, il s'agit en somme d'emprunts

(1) *Χαρζανιστοί.* Sur ce mot, et sur tout le passage, cf. St. Xanthoudides, *Διγενῆς Ἀκρίτας κατὰ τὸ χειρόγραφον Ἐσκωριάλ,* dans *Χριστιανικὴ Κρήτη,* Héracleion de Crète, 1912 (I, 3), p. 552 sqq. La correction *ἐστύλωνεν* pour *ἔστε λαμεν,* est de M. Xanthoudidès. *Χαρζανιστί = μὲ ὁρμήν, μὲ ταχύτητα.* Cf. aussi P. Karolidès, *Ἐπετηρὶς τῆς Ἑτ. βυζ. σπουδῶν,* III, p. 331.

(2) Nous corrigeons *σχοινοκοπημένας* en *σκηνοπηγμένας.* Nous entrevoyons ici tout un épisode dont il ne subsiste que des débris. Cette poignée d'hommes réussissait à effrayer les assiégeants : elle surprenait encore leur camp, et après ce dernier exploit, gagnait au grand galop les « défilés ».

faits à un seul et même épisode, celui de la prise d'Amisos, par l'émir Amer, c'est-à-dire Omar-ibn-Ubeïd-Allah-al-Akta. La mention de la dévastation de l'« Arménie » vient de là. Et les « souvenirs de guerre » du père de Digénis n'ont pas d'autre origine : la bataille est celle qui mit fin au raid audacieux poussé jusqu'à Samsoun par l'émir de Mélitène. Il n'est pas étonnant qu'un poète byzantin ait bien connu cette histoire, et l'ait volontiers répétée à sa façon. C'est, à vrai dire, la page la plus glorieuse des annales byzantines. En tous cas, de cette lutte séculaire entre Arabes et Grecs, pour la possession de l'Asie Mineure, c'est la journée la plus fameuse comme la plus décisive. Nous en avons, je le répète, deux récits principaux. Celui de Génésius, et celui du Continuateur de Théophane... Joseph Génésius écrivit ses quatre livres des *Rois* par ordre de Constantin Porphyrogénète, entre 955 et 959. Pour le règne de Michel III, ses sources sont surtout orales : son père ou son aïeul Constantin, fut *δρουγγάριος τῆς βίγλας* sous le règne de cet empereur. Le Continuateur de Théophane utilise Génésius à côté d'autres sources, et d'informations qui peuvent être dues, elles aussi, à la tradition orale. Nous négligerons, pour l'instant, les chroniques postérieures.

Génésius et le Continuateur sont d'accord entre eux, et d'ailleurs avec les chroniques arabes, sur les points essentiels. Lorsque l'empereur Michel III apprit le sac d'Amisos, il ordonna à Pétronas, stratège du thème des Thracésiens, de marcher contre l'insolent Sarrasin : et Pétronas extermina l'armée arabe. L'émir lui-même trouva la mort dans cette bataille.

Quant aux détails, ils varient considérablement selon qu'on s'attache au récit de Génésius ou à celui du Continuateur. On lit chez Génésius, tout d'abord (1), un curieux dialogue entre l'empereur Michel et Pétronas qui doute de la victoire, mais qui, confiant en Dieu, accepte l'honorable mission dont l'empereur le charge, ainsi que le commandement des scholes palatines. Suit un dialogue encore, entre Amer, c'est-à-dire Omar, et un transfuge qui lui annonce l'arrivée de Pétronas et lui conseille de fuir. Amer repousse dédaigneusement ce

(1) GENESIUS, p. 94-97, ed. Bonn.

conseil et marche contre Pétronas. La rencontre a lieu à cinq cent milles d'Amisos dans la plaine de l'Amisianon (1), au lieu dit *Porson* (2), sur la frontière du thème de Paphlagonie et du thème des Arméniaques. On se dispute la possession d'une hauteur. Les Arabes sont défaits : Amer est tué, ses troupes se dispersent, et sont massacrées, à la réserve d'une centaine d'hommes, ayant à leur tête le fils de l'émir, qui réussissent à franchir le fleuve Halys. Mais Machaeras, le *Mérarque*, capture le fils de l'émir dans le thème de Charsianon. Tel est le récit de Génésius, qui attribue à l'effet de cette grande victoire la conversion du roi Boris de Bulgarie, laquelle date effectivement de l'année suivante.

Le continuateur de Théophane(3) est beaucoup plus explicite, mais aussi, peut-être, plus légendaire. Cette grande victoire, dont l'importance semble avoir dépassé l'attente des Byzantins eux-mêmes, avait fait travailler les imaginations. On nous raconte que Pétronas, avant de se mettre en campagne, sollicita les conseils et les prières d'un pieux solitaire du Latros appelé Jean. Mais c'est au point de vue géographique et proprement militaire que le Continuateur est surtout intéressant. Il ne dit pas que le rencontre eut lieu à la limite du thème des Arméniaques et de celui de Paphlagonie. Mais outre le lieu dit Poson (Posonta), il parle d'un fleuve coulant du nord au sud, près de cet endroit montagneux, et qui s'appelle *Lalakaon*. Non loin de là, il y avait un pré appelé vulgairement *Gyrin*. C'est là que Pétronas décide d'encercler les Arabes. Du Nord, sur ses ordres, débouchent les stratèges des Arméniaques, des Bucellaires, de Colonée et de Paphlagonie. Du Sud, arrivent les stratèges des Anatoliques, de l'Opsikion, de Cappadoce, avec les clisurarques de Séleucie et du Charsianon. Pétronas lui-même tenait le front Ouest avec les troupes de son propre thème (celui des Thracésiens), les quatre *tagmata* de la garde impériale, et les armées de Thrace et de Macédoine. Car, ajoute le Continuateur, quand les Bulgares

(1) On lit sans hésitation possible *Ἀβισιανὸν* dans le *Lipsiensis*.
(2) *Πόρσοντα*.
(3) Théoph. Cont., p. 179-183, ed. Bonn.

sont tranquilles, ces corps d'armée doivent combattre en Asie. La manœuvre réussit : « Lorsque Amer apprit qu'il était entouré de tous côtés, traqué et encerclé comme une bête fauve, il crut devoir recourir aux présages, et faisant appeler l'un des prisonniers, il lui demanda le nom de la position, du pré et du fleuve. Le captif, estropiant un peu le nom du lieu, prononça Ptoson au lieu de Poson, et Amer comprit que cela présageait sa chute (en grec πτῶσις). Quant au nom du fleuve, il l'interpréta comme augurant le massacre de ses gens (Λαλακάων, λαοῦ κάκωσις). Enfin, il s'aperçut qu'il était terriblement encerclé par les Romains, à la coïncidence même du nom du pré, qui était *Gyrin* (γῦρος, cercle) ». Ces jeux de mots puérils n'ont pas seulement l'intérêt de nous montrer un certain travail de la légende ; ils servent à nous garantir les trois formes, *Poson*, *Gyrin*, *Lalakaôn*. Malheureusement, aucun de ces trois noms ne se retrouve ailleurs. Lalakaon a certainement l'air byzantin, car nous connaissons le nom de famille Lalakôn, qui paraît dérivé du nom arabe de la cigogne, lequel a passé dans plusieurs langues orientales, y compris finalement le turc et le grec moderne. Les tentatives d'identification n'ont pas manqué. Sir William Ramsay, dans son *Historical Géography of Asia Minor* (1), a discuté ce point de topographie, et l'on retrouvera sur une de ses cartes, entre la page 196 et la page 197, le nom de Lalakaon, donné à une rivière tributaire de l'Halys, en amont de Neoclaudiopolis-Andrapa, à la limite probable de la Paphlagonie et du thème des Arméniaques. Il estime qu'il n'y a rien à faire du chiffre ridiculement exagéré de « cinq cents milles » à partir d'Amisos. Le récit de la bataille est très développé chez le Continuateur de Théophane. Amer essaie de se dégager par quelques vigoureuses sorties. Il échoue dans une attaque sur le front Nord ; il est repoussé pareillement au Sud. Finalement il rassemble toutes ses forces, et à grand bruit, à grands cris (κρότῳ καὶ βοῇ) il fonce à l'ouest sur les troupes de Pétronas. Mais ses assauts répétés demeurent sans succès. Alors, désespérant de son salut, et comme frappé de la foudre, il s'élance contre les épées des

(1) P. 249.

ennemis et trouve la mort, ainsi que tous les siens. Seul, son fils réussit à s'échapper avec un petit groupe (*μετά τινος φάλαγγος*) ; mais il est fait prisonnier, avec ses hommes, par le commandant de la clisure de Charsianon. On voit combien de traits caractéristiques de ce récit se retrouvent dans le texte de l'épopée : l'encerclement par les stratèges, le désespoir des assiégés,la sortie héroïque du fils de l'émir. L'*Escorialensis* semble connaître les noms des principaux compagnons du fils de l'émir ; mais ces noms sont altérés et peuvent être de fantaisie. Çà et là, les expressions du poème trahissent l'emprunt aux chroniques (le mot *ἀπόγνωσις*, désespoir, la mention du bruit des armes, dans l'*Escorialensis*) ; il semble même qu'un détail essentiel, la fuite dans le thème de Charsianon soit conservé dans l'*Escorialensis*. Certes, le mot *χαρζανιστί* existe et signifie à peu près *à bride abattue*, mais il semble que l'original ait porté :

κατέβημεν Χαρσιανοῦ ἀνάμεσα τὸν κάμπον.

Une coïncidence bien plus frappante, c'est le nom même du lieu de la bataille, qu'on lit dans toutes les versions (1) :

Μελλοκοπία, Μυλοκοπία, Μυλοκοπόδιν, Μυλοκοπίδιν.

Il s'agit évidemment d'une localité cappadocienne très connue (2), appellée par Théophane *Μαλακοπαία*, aujourd'hui *Mélegob* ou *Mélégobi*, au S. O. de Césarée, non loin de Nazianze. Le géographe arabe Ibn Khordadbeh atteste la forme *Μυλοκοπία*, en disant que ce nom signifie *carrière de pierres meulières*. Il faut admettre que *Lalakaôn* est une corruption de *Μαλακοπαία*, ou que *Μαλακοπαία* et ses variantes, dans notre

(1) *Μελλοκοπία*, dans Grotta-Ferrata, *Μυλοκοπόδιν*, dans Andros. *Μυλοκοπία* dans le manuscrit de l'Escurial, *Μυλοκοπίδιν* dans la version en prose d'Andros (éd. Paschalis.)

(2) Sur Melegob, cf. H. GRÉGOIRE, *Rapport sur un voyage d'exploration dans le Pont et la Cappadoce*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, 1909, p. 92 et 94, 140 et 160. Lorsque, en 1907 je visitai la Cappadoce, les Grecs locaux, appelaient la ville *Μαλακοπή*, ou *Μαλακοπία*. Cf. aussi H. GELZER, *Die Genesis der Byzantinischen Themenverfassung*, p. 84, où l'on trouvera le texte de Ibn Khordadbeh, et DAWKINS, *Modern Greek in Asia Minor*.

passage, ont pris la place de *Lalakaôn*. Si l'on pouvait penser que l'épopée conserve ici le souvenir direct d'un événement historique, on serait tenté d'adopter la seconde hypothèse, d'autant plus que Lalakaôn est inconnu d'ailleurs et que la ville cappadocienne a conservé son nom jusqu'aujourd'hui. Mais c'est impossible. D'une part la forme Lalakaôn est garantie par le jeu de mots cité plus haut ; et d'autre part Melegob, situé dans le pays de Charsianon, n'est nullement sur la frontière de la Paphlagonie et du thème des Arméniaques. La bataille a dû se livrer bien plus au Nord (1). Il nous paraît donc démontré que le poète épique a emprunté son récit de bataille aux chroniqueurs, et que, ignorant le nom du Lalakaôn, il l'a légèrement transformé pour y retrouver la ville cappadocienne qui lui était familière. Cette conclusion, on le voit, est d'une importance considérable pour l'histoire de l'épopée byzantine. Elle confirme notre opinion que la plupart de ses éléments « historiques » sont de simples emprunts aux chroniqueurs. A notre avis, le héros lui-même, Digénis Akritas, qu'on n'a jamais pu identifier avec aucun stratège byzantin, est un personnage imaginaire, symbolique de la valeur des Akrites. Ce sont les rédacteurs de « l'épopée savante » qui, préoccupés de faire passer le récit de ses exploits pour véridique et historique, ont puisé dans les livres une foule de détails, d'ailleurs pleins d'anachronismes et de confusions, qu'ils ont rattachés audacieusement à Digénis et à ses an-

(1) Longue discussion sur l'emplacement de la bataille dans A. A. Vasiljev, *Vizantija i Araby*, t. I (1900), p. 198 à 203. — Cf. l'appendice du même ouvrage, p. 62. M. Vasiljev a soigneusement réuni tous les renseignements de source arabe et grecque. Tabari parle formellement de l'encerclement et de la mort de l'émir. Il donne la date du 3 septembre 863. Les sources arabes nomment la région où eut lieu la bataille *Mardj-al-Ouskouf*, c'est-à-dire, *Pré-l'évêque*. Un autre nom de lieu est altéré (cf. Vasiljev, p. 202, note 5). J'avais songé un instant, que *Mardj-el Ouskouf* pourrait être une déformation, par *étymologie populaire*, du nom de Mélégob.

Mais il est impossible d'imaginer que la bataille ait eu lieu dans cette région, et d'autre part, le Arabes connaissent le nom de Mélegob, qu'ils appellent *Malakubija*.

Toute la question a été reprise, d'une manière magistrale, par J. B. Bury, *Journal of hellenic Studies*, XXIX, (1909), p. 124-129.

cêtres. Nous montrerons ailleurs comment ces vers de la rédaction de Grotta-Ferrata (1) sur l'empereur Basile :

Βασίλειος ὁ εὐτυχὴς καὶ μέγας τροπαιοῦχος
ὁ καὶ συνθάψας μεθ' ἑαυτοῦ τὴν βασίλειον δόξαν,

ne sont qu'une citation textuelle de la Vie de Sainte Théoctiste de Lesbos par Syméon Métaphraste !

Il n'en est pas moins remarquable que les plus tangibles de ces « éléments historiques » du Digénis se rapportent aux opérations de guerre de cette année 863. Les Byzantins du X^e^ et du XI^e^ siècle, même après les triomphes des généraux de Romain Lécapène, de Nicéphore Phocas, de Jean Tzimiskès, de Basile II, n'avaient pas oublié la glorieuse journée du Lalakaôn, qui avait assuré à Michel le grand empereur la maîtrise de l'Asie mineure, et par contre-coup, la soumission et le baptême des Bulgares. Une réhabilitation de ce règne n'était pas inutile. Et pour en revenir à nos inscriptions d'Ancyre, il est curieux de noter que les chroniqueurs, en racontant les exploits du grand Pétronas, remarquent que tout l'honneur en fut injustement, par Michel, reporté sur son favori Basile. « A d'autres les labeurs et les prouesses contre les ennemis, s'écrie le chroniqueur Georges le Moine. Mais l'amour de l'empereur allait, avec effusion, à son Basile, qu'il déclarait être son seul serviteur ! »

III

La force d'une citadelle.

Les inscriptions d'Ancyre illustrent ce texte de Georges le Moine. Mais aussi, elles contiennent la preuve que Basile, a participé, personnellement au moins aux travaux de la citadelle. Le R. P. de Jerphanion, dans le cours de son ouvrage (2) estime que ces travaux ne consistent qu'en un « renforce-

(1) Grotta-Ferrata, chant IV, vers 973 ; cf. *Anal. Boll.*, 1910, p. 359, *Acta Sanctorum*, Nov. IV, col. 225.

(2) G. DE JERPHANION, S. J., professeur à l'Institut pontifical

ment de l'angle sud-est de la première enceinte, et dans la construction de la seconde ». Les trois inscriptions au nom de Michel, les deux métriques et notre numéro III devaient se trouver sur la porte C (1), ou porte d'entrée (du côté sud).« Comme pour les réfections de la porte C, un examen attentif oblige à conclure que le renforcement de l'angle sud-est a suivi d'assez peu la construction primitive ». Lorsqu'il écrivait ces lignes, le P. de Jerphanion croyait encore que le restaurateur était Michel II (820-829) réparant « les ruines faites par les attaques d'Haroun-al-Rachid (797, 806) ». Il les maintient à présent que nous savons que la restauration est de 859 et la ruine, de 838. Je n'y verrais pas d'inconvénient ; mais, sur la tour du sud-ouest, qui est primitive d'après le savant archéologue, il a relevé lui-même deux inscriptions déjà signalées par d'Orbeliani, et qui appartiennent à la même époque.

Les voici, car il faut les ajouter à nos *Inscriptions historiques* :

Jerphanion, 56 (D'Orbeliani, 32). Sur une pierre ornée d'une croix surmontant la meurtrière inférieure de la tour d'angle sud-ouest, face sud-ouest.

Μιχ|αὴλ | μεγ|άλου | βασ|ιλέ|ως | πολὰ τὰ ἔτι.

Jerphanion, nº 57 (D'Orbeliani, 31). Sur une pierre portant une croix semblable, à la meurtrière inférieure de la même tour, face sud (pl. C, 1 et CII, 2).

Κ(ύρι)ε βο|ήθη τ|ῶ σῶ | δού|λο Β|αση|λήο σπα|θαρ|οκα|νδι|-δά|το| —

oriental, *Mélanges d'archéologie anatolienne, Monuments préhelléniques gréco-romains, byzantins et musulmans de Pont, de Cappadoce et de Galatie*. Un vol. de texte, 332 pages, un vol. de planches, cxx pl. Beyrouth, 1928 [paru en janvier 1930].

(1) Le R. P. de Jerphanion a retrouvé des fragments du premier texte, utilisés dans une réfection récente (nº 55 du P. de Jerphanion, cf. p. 209 et planche CV, 2), non loin de la porte C. Il n'a pas revu les deux autres, signalées par Hamilton et par Perrot dans la même région.

Ces deux textes transforment heureusement en certitude — c'est aussi l'avis du R. P. de Jerphanion — notre conjecture touchant le spatharocandidat Basile, mentionné par l'inscription que nous avons restituée — y compris la date, 10 juin 859) — d'après les copies de Perrot et de Mordtmann. Il était vraisemblable que le spatharocandidat Basile qui, sous Michel III, avait surveillé la reconstruction des murs, fût le jeune favori de l'empereur, le futur fondateur de la dynastie macédonienne. La chose est évidente, à présent que nous le voyons commémoré par une inscription qui est le pendant exact, comme *litteratura* et comme emplacement, de celle qui acclame le grand empereur Basile, sur la même tour. Le P. de Jerphanion avait écarté Michel III parce que, à cette date, il devait être en quelque sorte « flanqué » de son inséparable ami et successeur présomptif. Le témoignage de ces deux nouveaux textes est formel à cet égard : Basile figure tout près de Michel.

Mais, si ces deux inscriptions se lisent sur la tour sud-ouest, cette tour ne fait-elle pas partie de la « citadelle de Michel »? Les deux pierres ornées de croix sont remployées. Le P. de Jerphanion croit les inscriptions postérieures aux croix et aux remplois. S'il se trompait sur ce dernier point, on pourrait se demander si les réparations dont le P. de Jerphanion a relevé les traces sur la porte d'entrée et l'angle sud-est ne datent pas d'une restauration qui a pu suivre la prise d'Ancyre par le Paulicien Chrysochir en 871 (1). J'attache plus d'importance que le P. de Jerphanion à l'épithète de πολιστής donnée à Michel III par l'un des textes métriques, et je serais tenté, en conséquence, de lui faire honneur de toute la citadelle proprement dite.

D'ailleurs, il est émouvant de lire la description de cet admirable monument d'architecture militaire que nous a donnée le plus compétent des experts, je veux dire le P. de Jerphanion lui-même. Inconsciemment, il emploie à peu près les mêmes expressions que le poète anonyme dont on se rappelle les éloges : τὴν σὴν νεουργῶν ἀσφαλῆ κατοικίαν, et le reste. « A la planche LXXXI plans, et à la planche XCII restitution en

(1) Genesius (Bonn, p. 122).

perspective de la principale entrée de la citadelle, celle du front sud. On admirera la puissance et la beauté de cet ouvrage... Et à propos du bastion sud-est : « On reste confondu des précautions prises pour renforcer cette partie de l'enceinte. On comprend que l'ingénieur qui en conçut l'idée ait voulu assurer une résistance particulière à cet angle non flanqué, attaquable sur plusieurs faces, placé au sommet d'une pente relativement accessible et que ne protégeaient pas d'autres défenses. Mais était-il nécessaire de donner de telles épaisseurs à la muraille ? Ces huit mètres dans la partie courante, ce formidable massif du gros saillant, qui, en dessous des réduits, formait un triangle plein de plus de 15 mètres de côté, dépassent les indications des théoriciens de la fortification et paraissent hors de proportion avec les moyens dont l'attaque pouvait disposer alors. De fait, je ne crois pas qu'aucune autre forteresse antique ou byzantine présente de pareils exemples. L'artillerie moderne aurait bien du mal à venir à bout de pareils massifs ; elle les effriterait sans les renverser. Les machines de jet antiques ne pouvaient avoir aucune prise sur eux ; le bélier n'aurait eu d'effet que sur le parement externe. Seule, la sape eût permis d'ouvrir une brèche, mais il eût fallu la pousser à une largeur, longueur et profondeur capables de décourager l'assaillant le plus acharné. Sans compter que, presque partout, les fondements reposaient sur le roc. Vraiment, cet angle de la forteresse était invulnérable, et il semble qu'il l'eût été à moins de frais. Si on l'a fortifié à tel point, il faut en conclure que les ingénieurs byzantins ne croyaient jamais mettre à trop haut prix la sécurité de leurs places fortes ».

Nous devions mettre sous les yeux de nos lecteurs ce commentaire éloquent des *Inscriptions historiques byzantines*. Le sentiment de fière sécurité qui, nous l'avons montré, est caractéristique de la force byzantine à l'aube de la dynastie macédonienne et que nos inscriptions respirent pour ainsi dire, est justifié par l'état de la muraille d'Ancyre — qui n'est pas du tout seldjoucide. (1)

(1) Cf. aussi cet éloge d'Ancyre, dans le Prologue iambique du Digénis de Grotta-Ferrata : *τὸ περίφημον καὶ μέγα κάστρον ἔτι, τὸ δυνατόν τε καὶ κατωχυρωμένον, τὴν Ἄγκυραν λέγω.*

IV

Μέγας βασιλεύς

Le même sentiment apparaît dans l'emploi du titre : *μέγας βασιλεύς*, que prend Michel III, à la fois sur ses monnaies et sur les inscriptions de Nicée et d'Ancyre, et qu'il est seul à prendre, dans toute la série des empereurs byzantins : je ne parle que de textes « officiels ».

Il y a là un petit problème historique que le moment nous semble venu d'éclaircir. Pourquoi Michel III, qualifié encore par le R. P. de Jerphanion de « triste personnage », a-t-il pris, ou s'est-il vu décerner ce titre pompeux, qui, ni avant son règne ni depuis, n'a jamais été « protocolaire »?

Je crois en trouver la raison dans les rapports de Byzance et de l'Occident. Ce n'est pas seulement vis-à-vis du Khalifat, qu'après le milieu du v^e^ siècle, Byzance fait bonne figure. C'est vis-à-vis de ce rival que la nuit de Noël de l'an 800 avait suscité au *βασιλεύς* : l'Empereur romain d'Occident. Faut-il, énumérer une fois encore les principaux moments de cette rivalité? Ce sont choses connues. Le couronnement de Charlemagne par Léon III provoqua à Byzance une sincère indignation,sauf chez ceux qui crurent tout simplement que Charlemagne comme tant d'autres « tyrans » se soulevait contre la personne de l'impératrice Irène et n'était qu'un candidat à l'empire indivis. Nicéphore successeur d'Irène fut en guerre avec Charles ; il mourut sans avoir reconnu son titre. Ce fut Michel gendre et successeur de Nicéphore, qui, vu le malheur des temps, fit en 812 le geste humiliant de la reconnaissance. « Éginhard » le dit et nous devons le croire : l'empereur Michel reçut les ambassadeurs que Charlemagne avait envoyés à Constantinople auprès de Nicéphore ; il les congédia et envoya avec eux les siens, l'évêque Michel et les protospathaires Arsaphius et Théognostus, afin de confirmer les conditions de la paix acceptée par Nicéphore. Dans la basilique d'Aix-la-Chapelle, Charles remit le texte du traité, et suivant la coutume, c'est-à-dire en langue grecque ils le saluèrent de leurs

acclamations en l'appelant empereur et *βασιλεύς* (1). M. M. Fr.-L. Ganshof, dans une étude récente, constate justement « que la paix conclue en 812 avait pour résultat de faire reconnaître la dignité impériale dans la personne de Charlemagne ».

Il ne semble pas que les Byzantins aient violé cette paix sous le règne de Louis le Pieux, ni même qu'à Lothaire ils aient refusé formellement de reconnaître le titre impérial. Mais ils ne tardèrent pas à tirer de la décadence et du morcellement de l'empire carolingien la conséquence naturelle. Après 855, lorsqu'ils virent le titre impérial revendiqué par Louis II relégué, contesté, combattu, dans son Italie, ils sentirent que le moment approchait où ils pourraient révoquer l'humiliante concession faite en 812-813. Soixante ans après cette paix franco-byzantine, Basile le Macédonien en dépit des protestations de Louis II, ne le qualifie plus que de *ρῆγας* (2).

Et sous Michel III ? Grâce à l'influence de Photius, qui avait besoin de Louis II et de sa femme Angliberge dans sa lutte contre le pape, le Synode de 867 mêla à ses *ἐκβοήσεις* en l'honneur des empereurs byzantins des acclamations pour Louis II et sa femme, qui reçut le nom de « nouvelle Pulchérie ». Plus tard Basile fit supprimer toute trace de cette nouvelle reconnaissance de l'empereur carolingien. Mais Michel III ne semble pas avoir, plus que ses prédécesseurs immédiats, contesté à son émule occidental le titre de *βασιλεύς*.

Seulement, entre la reconnaissance formelle de 812-813, et la rupture offensante de 872, il est probable que la chancellerie byzantine voulut marquer une situation de fait d'ailleurs incontestable, la supériorité de Byzance renforcée sur Rome agonisante, et du puissant Michel sur le faible Louis : elle imagina de distinguer le *βασιλεύς* d'Orient du *βασιλεύς* d'Occident par l'épithète de *μέγας*. Voilà pourquoi, selon nous, ce titre ne se rencontre qu'entre 855 et 867. Avant 813 comme après 872,il n'aurait eu aucun sens, puisqu'il n'y avait

(1) *An. regni Fr.*, *anno* 812. Cf. A. Gasquet, *Études byzantines, l'Empire byzantin et la monarchie franque*, p. 298 ; F.-L. Ganshof, *Note critique sur Eginhard*, dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 1924, p. 752 à 753.

(2) Gasquet, *op. cit.*, p. 415-418. Cf. Henze, *Epist. Karolini Aevi*, V, p. 385.

alors qu'un empereur, ou que Byzance n'en reconnaissait qu'un seul. Entre 815 et 855, on ne songea pas à ce titre, puisque la paix de 813 avait en somme reconnu l'égalité des deux Augustes, par une sorte de réminiscence du droit public romain d'avant 476. *Μέγας βασιλεύς* est une formule de transition, et son apparition dans les inscriptions d'Ancyre n'est pas le moindre intérêt de ces beaux textes historiques.

Henri GRÉGOIRE.

NOTES COMPLÉMENTAIRES.

P. 335 sqq. Ce qui est dit, dans le texte, de Joseph Génésius est conforme à l'opinion de KRUMBACHER et de J. B. BURY, *A History of the Eastern Roman Empire*, 1912, p. 46. Mais Mᵉˡˡᵉ Annie Werner, Dr. phil., l'une des meilleures élèves de M. Aug. Heisenberg, vient de montrer combien l'attribution à Génésius de la chronique qui porte son nom est douteuse. Elle ne croit pas certain que « le continuateur de Théophane » utilise Génésius : le rapport inverse ne serait pas impossible. Grâce à Mˡˡᵉ Annie Werner, j'ai pu vérifier dans le manuscrit unique la leçon *Ἀβισιανόν* (*sic*). Elle est tout à fait assurée, en dépit de ce que disent les éditeurs de Bonn (p. 96, p. 177). Les formes *Abysianon* et *Amysianon* sont donc à rejeter.

Page 339. M. Bury estime que Génésius s'est trompé en localisant la bataille sur les confins de la Paphlagonie et des Arméniaques ; par contre, il croit aux cinq cents milles d'« Amisos », non pas à vol d'oiseau, bien entendu, ce qui nous plongerait dans la mer... D'après lui, *Mardj al Ouskouf* serait le pays de Nazianze. S'il eût connu notre petite découverte, il y aurait vu une confirmation éclatante de son système ; et Sir William Ramsay lui-même vient de nous écrire dans ce sens. Si tentante que soit l'identification de *Mardj-al-Ouskouf* avec Mélégoh, je crois qu'il faut résister à la tentation. Sinon, le poème épique conserverait ici une tradition historique moins altérée que celle des chroniqueurs. Je n'y crois pas, pour les raisons exposées dans le texte.

Page 340. Grâce à l'obligeance de M. Aug. HEISENBERG, j'ai pu prendre connaissance de l'article articulé : *Le fonds historique de l'Epopée byzantine Digénis Akritas*, par M. Adontz, qui paraîtra dans la *Byzantinische Zeitschrift*, XXIX, Heft 3-4. La critique du système de Sathas-Legrand que fait M. Adontz est juste ; mais nous ne saurions approuver complètement la partie positive de son intéressant article. Au reste, il ne s'est pas avisé, plus que les autres écrivains qui se sont occupés de l'épopée byzantine, de l'influence *possible* des chroniqueurs sur le poème.

Page 246. Dans le première poème il faut bien lire, ligne 7, *εἰσιόντες* garanti par toutes les copies, au lieu de *εἰσιδόντες*, correction absolument inutile.

L'IMPORTANCE MUSICALE, LITURGIQUE ET PHILOLOGIQUE DU MS. HAGIOPOLITES

(gr. 360, 4°, Bib. Nat. Par.)

Parmi les manuscrits didactiques de l'époque byzantine des Comnène, le recueil factice, grec 360, de la Bibliothèque Nationale de Paris, offre un intérêt singulier : il renferme, en quatrième lieu, la compilation musicale à laquelle son auteur lui-même a donné le titre d' « Hagiopolites », et dont l'intérêt est des plus grands pour l'histoire de l'art musical dans l'empire byzantin. Seul, en effet, parmi les dissertations de Psellos, Bryennios, Pachymère, etc., le manuscrit Hagiopolites non-seulement nous a conservé de précieux fragments de l'antiquité grecque,mais il consacre la moitié de son contenu à la musique pratique et à la musique ecclésiastique de son temps. Il est ainsi le *seul* document que l'on possède sur l'art profane des Byzantins ; il est en même temps le *seul* traité — si on peut lui donner ce nom — de chant religieux byzantin avant le xv^e^ siècle ; et, de plus, l'exemplaire de Paris en demeure,depuis longtemps, l'*unique* exemplaire connu.

A ces titres seuls, on devrait souhaiter que sa publication intégrale soit entreprise par quelque libéralité d'amis de l'art byzantin ; cela d'autant plus que le manuscrit, écrit sur bombycin de qualité médiocre, a plusieurs folios piqués ou abîmés, deux au moins d'entre eux se détériorant de plus en plus. Or, ce n'est pas d'aujourd'hui que des érudits, à des titres d'ailleurs très divers, s'en sont occupés.

Dans mon *Catalogue des manuscrits de musique byzantine* de la Bibliothèque Nationale de Paris et des autres bibliothèques publiques de France (1), j'ai relevé, pages 18-19

(1) Publications de la « Société Internationale de Musicologie, section de Paris », Paris, 1907. Dans quelques études, incidemment,

et 84-85, comment, depuis Fabricius, dans sa *Bibliotheca Graeca*, III, 694, Du Cange, *Glossarium mediae et infimae graecitatis* et ensuite Vincent, au tome XVI des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, avaient, chacun à son point de vue, mentionné ce manuscrit ou en avaient publié des fragments.

De notre temps, je ne connais que le R. P. J. Thibaut, particulièrement dans ses *Monuments de la notation ekphonétique et hagiopolite de l'Église grecque* (1) (où il a transcrit, non sans quelque méprise, une certaine partie de ce codex), et moi-même qui ayons étudié l'Hagiopolites (2). Cependant, personne jusqu'ici n'en a fait une étude d'ensemble : en sorte que, somme toute, ce manuscrit est peu connu, et que, se rattachant à une branche spéciale du savoir humain, son importance très particulière n'a point frappé les byzantinisants.

***

Le ms. grec 360 de la Bibliothèque Nationale de Paris est, comme je l'ai dit plus haut, un recueil factice, où se trouvent réunis des fragments et traités divers, d'âges différents ; il faisait primitivement partie de la bibliothèque de Colbert, avec la cote 4276.

Occupant la quatrième place, folioté à la fois de 1 à 22, et de 216 à 237 par rapport à la pagination générale du recueil, se trouve le traité qui nous occupe ici. De format moyen, plutôt petit, de 19 longues lignes à la page, il est écrit en belle minuscule dont le caractère annonce le XIII^e^ siècle ou le début du XIV^e^ .Quelques têtes de chapitre ou d'alinéas sont en rouge. La copie, sur bombycin, n'a plus, par place, que la consistance d'un médiocre papier buvard ; elle a souffert des injures du temps : certaines pages ont beaucoup de piqûres et, du folio

je m'étais appuyé sur ce manuscrit, entre autres dans un article sur *La Tradition ancienne dans le chant byzantin*, (*Tribune de S^t^ Gervais*, année 1899, tiré à part).

(1) St Pétersbourg, 1913.

(2) Sans préjudice de simples mentions de ce manuscrit faites au cours d'une étude par quelque autre auteur, que je m'excuse de ne ne pas citer au long ici.

1 (216), entre autres, toute une partie manque ; le reste se détériore progressivement. De sorte que, pour rétablir le texte de certains folios, il faut se servir des extraits qu'en ont successivement donnés nos devanciers depuis le XVII^e siècle (je les ai nommés), auxquels il faut adjoindre le copiste Théodore Sypsomo qui au milieu du XIX^e en transcrivit le double pour la bibliothèque de Saint-Péter bourg (ms. grec 160).

J'ai constaté que, depuis la première copie que j'en fis il y a près de trente cinq ans, certains fragments s'effilochent de plus en plus ; la lecture du P. Thibaut, plus récente, a rencontré quelques lacunes nouvelles dans le manuscrit.

Mais, par un hasard extrêmement curieux, j'ai eu la chance de retrouver, dans le traité *Erotapocrisis*, dont trois copies subsistent, à Paris, à Constantinople, et dans l'ancienne bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg (1), les parties manquantes du premier folio, avec des références à d'autres passages, données expressément par l'auteur de ce traité comme étant des extraits de l'Hagiopolites. Par les variantes de chacune de ces copies, il apparaît qu'un autre exemplaire au moins de l'Hagiopolites existait autrefois. Cependant, variantes à part, ces extraits concordent d'assez près avec le 360 de Paris : ils sont donc, pour l'ensemble, suffisamment fidèles au texte premier, et s'ajustent bien au nombre des lignes disparues ; leur texte donne même la clef des fragments de lettres ou d'accents lisibles, proches des bavures ou des déchirures.

Les derniers folios, déjà en mauvais état lors de la reliure, ancienne, du recueil, ont été placés en ordre irrégulier ; à partir du f° 15, il faut les lire dans l'ordre 15, 21, 16, 22, 17, 18, 19, 20.

Ce traité, désigné sous le surnom d'Hagiopolites, *Βιβλίον ἁγιοπολίτης*, c'est-à-dire « de la Ville Sainte », ou Jérusalem, est beaucoup plus une série d'extraits, juxtaposés sans toujours d'ordre : c'est une compilation de diverses méthodes, et l'auteur le dit dans le titre : *συγκεκροτημένον ἔκ τινων μουσικῶν μεθόδων.*

(1) Paris, Suppl. gr. 1302 ; S^t Pétersbourg, gr. 239 ; Constantinople, « metochion du S^t Sépulcre » 811 ; tous trois des XVII et XVIII^e siècle.

Et, par là, l'ouvrage n'en est que plus précieux, car il a conservé ainsi des restes d'autres ouvrages par ailleurs disparus. De nombreuses pages sont directement prises de traités de musique antique, à partir du folio 14, et se relient à ceux publiés par Bellermann, et Vincent (1). Dans la première partie, excepté un fragment qui se rattache aux tables d'Alypius sur la notation hellénique du « trope lydien », restée en usage parmi les musicistes de toute l'époque byzantine, ce sont surtout des études de musique pratique, soit ecclésiastique, soit profane.

Il y a là, visiblement, et très nettement séparées, des définitions empruntées à des traités dont les uns semblent tout proches des grands mélodes sabaïtes du VIII^e^ siècle,et même beaucoup plus anciens ; les autres, dans les descriptions de notation, s'échelonnent entre cette date et le XIII^e^, époque où le livre a été transcrit.Il est assez remarquable que Cosmas le mélode et Jean Damascène n'ont point encore sous la plume de l'auteur, le titre de « saints » : il appelle le premier « le pieux Cosmas », et le second, le « seigneur Jean Damascène».

L'auteur est d'ailleurs parfaitement au courant des œuvres de ces deux poètes compositeurs ; il semble même que ce soit à titre de nouveautés qu'il signale certaines particularités de leurs chants.

Son orthographe est ordinairement bonne, avec les cas habituels d'iotacisme. Cependant, par une singularité vraiment remarquable, non seulement l'*iota* n'y remplace point l'*êta*, mais cette dernière lettre est parfois employée par le copiste pour certains ε, par exemple dans *λέγηται*, *μητὰ*, *ψάλληται*. L'*η* prononcé en ε long aurait donc subsisté au temps et à l'endroit d'où provient l'Hagiopolites ?

Tout cela reporte la rédaction primitive de ce travail à une date assez haute.(Je signale aussi le soin du copiste à employer le tréma sur l'*ι* proche d'une autre voyelle, et l'*hyphen* au-dessous de la ligne dans les noms de nombre ou les mots composés).

(1) On retrouve en partie ces textes antiques dans les mss. gr. 2458, 2460, et 2532 du même fonds ; ces mss. sont du XVI^e^ siècle.

Toutefois, dans la partie qui traite de la musique pratique, la langue, curieuse, est lourde et embarrassée, comme si le rédacteur, à ces endroits-là, s'appliquait consciencieusement à écrire une langue qui ne lui est pas familière ; des répétitions dans la construction, des accumulations de *καὶ*, *γὰρ*, *μὲν*, *δὲ*, *ἀλλὰ*, rendent la lecture difficile. Le langage vulgaire perce par place, comme l'emploi de l'article au lieu de l'adjectif démonstratif, *τὸ* pour *αὐτὸ*, par exemple.

Il y aurait une étude à faire du, ou des vocabulaires, que l'auteur emploie. En certains endroits, pour ne pas répéter à plusieurs reprises le même terme, il emploie successivement des analogues, par ordre décroissant, les mots les plus classiques tout d'abord, puis les vocables rares, précieux, enfin poétiques, comme s'il avait sous les yeux un lexique où ces mots seraient rangés dans un ordre analogique.

A deux reprises, on trouve le néologisme technique *ἡμιπλαγιοτεταρτίζειν* pour exprimer l'état d'un mode musical qui devient « à moitié plagal du quatrième ». Pour désigner les signes de la *cheironomie*, ou art de diriger par la main, il emploie le très joli terme de *χειρονόμημα*. Certaines terminaisons de termes techniques en *-μαν* au lieu de *-μα* trahissent plutôt un oriental (1).

Chose curieuse, surtout lorsqu'il s'agit du chant ecclésiastique grec, le nom de Byzance n'apparaît jamais : en sorte que l'ensemble des extraits qui le concernent paraît viser plus essentiellement la mélodie perfectionnée à Jérusalem et adoptée ensuite dans le reste des pays de langue liturgique grecque. Cela est tout à fait en rapport avec ce que nous savons des coutumes religieuses de rit grec et de leur diffusion, comme par exemple l'introduction du *typicon* ou « ordo » liturgique du monastère de Saint-Sabbas, qui ne se fit à Constantinople qu'au XII^e^ siècle. Le compilateur semble bien être de Palestine ; peut-être fut-il un moine sabaïte.

***

Il faudrait donner un commentaire important de l'Hagio-

(1) Cette intéressante remarque est due au P. Tinibaut, *Monuments* cités, p. 59.

polites, non seulement pour l'expliquer, mais pour combler ses lacunes. L'enchaînement des textes utilisés par le rédacteur est mal fait : il se lance dans des digressions, commence à traiter un sujet, l'abandonne, quitte à y revenir plus loin, sans pour cela toujours l'épuiser.

En ce qui concerne les importantes pages qui ont conservé à travers l'époque byzantine, l'enseignement antique de la musique, l'Hagiopolites apporte des variantes, des corrections de détail ou des précisions, mais aussi des textes uniques : ses folios 15 à 22 ont été utilisés en ce sens par Vincent, mais là néanmoins il y aurait encore à dire, à raison des découvertes faites depuis lors, tant pour la détermination des diagrammes helléniques que pour des exemples alors inconnus et depuis retrouvés, ou à cause des mélodies vocaliques gnostiques et de la gamme planétaire, des passages concernant la musique, que contiennent les traités des alchimistes, toutes choses que l'on ignorait il y a quatre-vingts ans, et auxquelles touche le texte de l'Hagiopolites.

Il est même remarquable qu'à bien des égards, et surtout en ce qui concerne la musique pratique, cet auteur est l'intermédiaire entre Zosime de Panopolis (1) et les byzantins plus récents, entre autres dans ses très copieuses explications sur les seize et même vingt-quatre échelles modales dont il parle.

Notre auteur, mélangeant un peu tout dans sa première partie, n'ignore point la musique profane, ᾄσμα, dont il distingue soigneusement les tons et les notes, de ce qui est en usage dans l'Église : les tons seuls conformes aux saints canons comme propres à louer Dieu constituent précisément le chant « hagiopolite », ce qui détermine son origine. Les grandes divisions des modes musicaux décrites dans le traité sont bien celles conservées dans le chant liturgique traditionnel : huit tons principaux ou échelles modales, quatre « maîtres » et quatre « plagaux », qui sont ici donnés sous leur forme primitive et originale, la même en somme que celle décrite par les écrivains latins du même temps (2).

(1) Publié par Ruelle et Berthelot dans la *Collection dse Alchimistes grecs*. Ce traité est dédié à Constantin ; une « réédition » en fut faite sous Théodose.

Mais la particularité qu'y ajoutèrent Cosmas et Jean Damascène est d'avoir employé aussi, dans leurs εἴρμοί, deux nouveaux tons « moyens » : ainsi « il est faux de dire que l'on psalmodie sur huit tons, puisqu'en réalité il y en a dix » dans le chant hagiopolite (ou ecclésiastique).

Car, pour le style *asmatikos*, — qui à cette époque ne s'emploie pas dans l'église — il en a plus encore. Non seulement quatre authentes et quatre plagaux, mais quatre « moyens », μέσοι, se terminant sur la tierce supérieure ou inférieure des précédents, et quatre « phthorai », mot que je ne puis traduire ici que par « modulation » ou « mutation », car il s'agit de véritables gammes nouvelles, sorties des précédentes, et se terminant dans un autre ton que celui sur lequel on a commencé. En tout donc, pour l'art profane, seize échelles musicales au moins : je dis au moins, car elles ont encore diverses exceptions. Le traité nous renseigne là-dessus tout au long (fol. 1 et 2, 7 verso à 14), en une dissertation très détaillée, et avec de nombreux schémas : ces pages n'ont jamais fait l'objet d'une étude ou d'une reproduction quelconque.

Il est permis de se demander si l'auteur de cette œuvre, en opposant constamment l'*asma* à l'*hagiopolite*, n'a pas dessein de protester contre le mélange qui commençait alors, à Constantinople, des éléments empruntés à l'art profane, dans le *typicon* de Saint-Sabbas.

Chaque ton est introduit par la formule d'*enechêma* traditionnelle, se complétant par l'*apechêma*, aux vocables étranges : — et peut-être étrangers, — *ananaianes*, etc., déjà inexpliqués au VIII^e^ siècle (1). Mais nous trouvons dans l'Hagiopolites ce premier essai d'explication qui a prévalu ensuite : « C'est comme si l'on disait, Ἄναξ ἄνες, etc. » Le chantre grec interrogé par Aurélien de Réomé avait autrement raison, lorsqu'il répondait que, tout en n'ayant aucun sens, ce sont comme des « mots de réjouissance », *laetantis vox* (2) : de fait, en comparant avec le verbe ἀναύω, c'est beaucoup plus plausible.

(1) Cf. mon rapport au Congrès byzantin de Belgrade, 1928, concernant les *Documents latins sur le chant byzantin.*

(2) Voir les chapitres 8 et 9 du traité d'Aurélien de Réomé publié dans les *Scriptores* de Gerbert.

Un fait artistique très intéressant est que les échelles des tons ecclésiastiques sont encore, à l'âge de l'Hagiopolites, purement établies sur le genre *diatonique*,et toujours basées sur la gamme régulière des « tropes » antiques : *hypodorien, hypophrygien, hypolydien, dorien, phrygien, lydien, mixolydien* ; sans rien, par conséquent, des mélanges et des confusions amenées dans ces échelles depuis l'époque turque. Cela est tout à fait conforme à ce que disent aussi Pachymère,ou le diacre Jean Pediasimos, au XIV^e^ siècle, en constatant que le diatonique, est de tous les genres, de beaucoup le plus usité.

Le langage technique concernant les notes de musique (folios 2 à 7) n'est pas entièrement fixé dans le manuscrit, et offre quelques variantes par rapport aux termes demeurés en usage : ces variantes correspondent aux diverses sources du manuscrit. Le même signe, par exemple, suivant l'extrait d'où il est tiré, porte les noms d'*ἴση*, *ἰσότης*, ou *ἴσον*, le dernier seul ayant survécu.

Ces diverses sources correspondent elles-même à plusieurs âges de la sémiographie musicale : celle que j'ai appelées, *paléobyzantine* (1), *hagiopolite* (ou *damascénienne*) dans ses deux formes, *droite*, puis *ronde*. En particulier, les renseinements de l'Hagiopolites sont précieux, comparés aux stichéraires et hirmologues des XI^e^ et XII^e^ siècles, tels le « grec 242 » et le « Coislin 220 » de la Bibliothèque Nationale de Paris. Seules les parties les plus récentes qui traitent de la notation se rattachent d'assez près aux « synthèses » du XIV^e^ siècle, et à l'exercice fameux du « maïstor » Jean Koukouzélès (entre 1302-1360 environ(2)), qu'elles laissent pressentir.Malheureusement, sauf quelques rares cas, dans ses explications, le copiste a oublié de transcrire les notes de psaltique. Lorsqu'il s'agit de signes qui se trouvent dans l'ensemble des manuscrits de chant, il est aisé d'y suppléer : par contre, dans certains

(1) Représentée par le fragment que j'ai découvert à Chartres, et photographié, (voir mon *Catalogue* cité, planche III). D'autres m'ont été depuis communiqués, du Mont-Athos. Ce sont des manuscrits qui peuvent être du IX^e^ siècle.

(2) Ces dates ont pu être fixées par le P. Thibaut, *Monuments*, p. 126.

groupes de notes décrits par l'auteur, on ne peut parfois que porter des conjectures, malgré les précisions qu'il donne.

***

Il y a donc, dans le manuscrit 360, de nombreuses raisons d'intéresser l'art musical byzantin, profane ou religieux, à travers des époques assez variées.

Si sa rédaction dernière précède de peu le moment où le moine athonite que je viens de citer va transformer la mélodie traditionnelle et la lancer en des voies nouvelles, remarquons que l'auteur, ou celui qu'il a utilisé, sait encore qu'il y a une théorie de vingt-quatre tons (comme dans Zosime) correspondant aux vingt-quatre heures de la *νυχθήμερος* et aux vingt-quatre lettres de l'alphabet,et connaît le rapport existant entre les sept voyelles et les sept planètes (comme les Gnostiques). Enfin, les signes traditionnels de trois au moins des « phthorai » dont il parle, se retrouvent identiques dans les signes planétaires des anciens alchimistes.

A. Gastoué.

POÉSIES RYTHMIQUES
DE NICÉPHORE CALLISTE XANTHOPOULOS

Comme celui de beaucoup d'autres écrivains byzantins, l'héritage littéraire de Nicéphore Calliste Xanthopoulos est encore loin d'être définitivement arrêté. En parcourant les catalogues de manuscrits où son nom paraît, bien des points d'interrogation surgissent dans l'esprit du lecteur averti. Ces catalogues, ainsi que les œuvres déjà publiées sous son nom, nous révèlent en Nicéphore un talent multiple : Historien de l'Église, exégète de l'Écriture sainte, des Pères et des mélodes, orateur, hagiographe, liturgiste, poète sacré et poète profane, grammairien même : il aura été tout cela, mais dans une mesure très inégale. Notre intention n'est point ici d'entreprendre une étude d'ensemble sur le personnage. Nous ne voulons considérer en lui que le poète sacré, auteur d'hymnes de style ecclésiastique, c'est-à-dire de poésies rythmiques : d'un mot : nous allons parler du mélode.

Ce que Nicéphore nous a laissé dans ce domaine n'est pas volumineux. En dehors de l'*Office de la dédicace de Notre-Dame de la Source Vivifiante* (*τῆς Ζωοδόχου Πηγῆς*), qui a été insérée dans le *Pentecostarion* des Grecs au Vendredi de la semaine de Pâques (1), nous n'avons trouvé que les neuf pièces

(1) Nicéphore n'a pas seulement composé l'office de la fête de la *Ζωοδόχος Πηγή* ; il a aussi écrit l'histoire du sanctuaire de ce nom, situé dans la banlieue de Constantinople, à l'endroit appelé aujourd'hui *Baloukli*. Cet ouvrage a été publié pour la première fois à Leipzig, en 1802, par les soins d'Ambroise Pampéris sous le titre : *Νικηφόρου Καλλίστου τοῦ Ξανθοπούλου περὶ συστάσεως τοῦ σεβασμίου οἴκου τῆς ἐν Κωνσταντινουπόλει Ζωοδόχου Πηγῆς, καὶ τῶν ἐν αὐτῷ ὑπερφυῶς τελεσθέντων θαυμάτων.* A cette édition est jointe la *Vie* de saint Clément de Bulgarie par Théophylacte. Cf. L. Petit, *Bibliographie des acolouthies grecques*, Bruxelles 1926, p. 160.

contenues dans l'excellent *Cod. Miscellaneus* 79, de la Bodléienne (1), et une autre que nous a conservée le *Cod. theolog. graecus Vindobonensis* 78 (ancien 299), fol. 360-361 (2). C'est d'après ces manuscrits que nous les éditons (3). Ces poésies, à l'exception de deux, sont toutes adressées à la Sainte Vierge et constituent un témoignage non banal de la tendre dévotion de Nicéphore enver la Mère de Dieu. Nous pensons aussi que leur mérite littéraire leur donne droit à voir le jour. Le lecteur en jugera.

Toutes ces hymnes, sauf la seconde, composée seulement de quatre tropaires, et la dernière, qui n'en compte qu'un, sont des acrostiches alphabétiques avec des particularités intéressantes. Sept prennent pour *hirmus* le tropaire bien connu :

Τὴν τιμιωτέραν τῶν Χερουβίμ (10 syllabes)
καὶ ἐνδοξοτέραν ἀσυγκρίτως τῶν Σεραφίμ (14 syllabes)
τὴν ἀδιαφθόρως Θεὸν Λόγον τεκοῦσαν, (13 syllabes)
τὴν ὄντως θεοτόκον, σὲ μεγαλύνομεν (13 syllabes)

dont Nicéphore lui-même a donné un beau commentaire (4) : Ce

(1) Le *Miscell.* 79, d'après les indices paléographiques, appartient à la fin du XIII^e siècle. Nicéphore a vécu, en effet, une bonne partie de sa vie au XIII^e siècle. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2^e éd., Munich, 1897, p. 293, ayant compris à contre-sens un passage de l'*Histoire ecclésiastique* de Nicéphore, le fait vivre jusqu'au milieu du XIV^e siècle. Il ne paraît pas, en fait, avoir dépassé les premières années du règne d'Andronic III (1328-1341). Cf. O. Coxe, *Catal. codd. mss. bibliothecae Bodleianae pars I*, Oxford 1893, p. 662-665.

(2) Nous pouvons publier cette pièce grâce à l'obligeance de M. Otmar Schissel, professeur à l'Université de Gratz, qui nous en a gracieusement communiqué une copie. Qu'il reçoive ici l'expression de notre vive gratitude. Le manuscrit Viennois, qui date du début du XIV^e siècle, au moins pour la partie qui nous intéresse, contient également les numéros I et VII de notre édition. La collation du texte de ce manuscrit avec le *Miscell.* 79 pour le n° I n'a donné que trois variantes sans importance.

(3) Le *cod.* 252 du monastère de Xiropotamou (le 2285 du catalogue de Sp. Lampros t. I, p. 219-221), qui est du XVIII^e xiècle, contient les numéros I,II, III, IV, V et VI. Nous n'avons pu le consulter.

(4) Ce commentaire se trouve dans le même *cod. Miscell.* 79, fol. 181-198 ainsi que dans le *cod. Roe* 3, fol. 131-155, également du

sont les numéros I, II, IV, V et VII, VIII, X. Le n. VI est un idiomèle, sextain, octosyllabique. Le n. III, a été composé sur l'hirmus qui débute par les mots : *Ζωοφόρε, πανύμνητε.* Nous avons vainement cherché ce dernier dans l'*Hirmologe* publié à Venise, en 1687 (1). C'est un quintain, dont le premier vers a huit syllabes, le second six, les trois autres sept. Le n. X est un sextain (10, 12 ou 13, 10, 12, 8, 8 syllabes) terminé par un vers refrain de 14 syllabes, bâti sur l'hirmus : *Ἦθελον δάκρυσιν*, quatrième ton.

Signalons encore, au point de vue de la facture, les particularités suivantes : Les n. I et VI ont la vingt-quatrième strophe (lettre *Ω*) triplée : ce qui leur donne en tout vingt-six strophes. Dans le n. III, la même strophe (lettre *Ω*) est quadruplée. Le *Khaerétisme* (n. VII) possède aussi une strophe triplée, mais c'est la 22e, non la 24e, et cela pour honorer la lettre *X*, qui a fourni tant de *Χαῖρε*. On remarquera cette délicate attention du poète. Trois de nos acrostiches sont alphabétiques quaternaires, c'est-à-dire que chaque lettre est répétée quatre fois dans la même strophe, au début de chaque vers : ce sont les numéros III, IV et VII. Le n. IX est alphabétique sénaire. Dans le nº VIII, la lettre *ϱ* n'est représentée par aucune strophe. Elle a été sautée sans doute par le copiste. Ce qui est curieux, c'est que l'hymne compte quand même 24 strophes. Une doxologie commençant par la lettre *T* vient en effet dans le manuscrit Viennois entre la strophe *Ψ* et la strophe *Ω*. Sa place serait plutôt tout à la fin. C'est là que nous l'avons mise. Disons enfin que le poète paraît avoir donné à quelques vers une syllabe de trop, à moins qu'il ne faille y voir ou une licence ou une

XIVe siècle. Cf. Coxe, p. 459. Il a été édité par Cyrille Athanasiadès, à Jérusalem, en 1862, à la suite de l'*Ἑρμηνεία εἰς τοὺς ἀναβαθμοὺς τῆς Ὀκτωήχου*. Entre cette édition et le texte fourni par les deux manuscrits d'Oxford, il y a des variantes notables. La finale du commentaire notamment, qui est si importante, manque dans l'édition d'Athanasiadès. Le tropaire *Τὴν τιμωτέραν* se chante à la messe byzantine, après l'épiclèse et à d'autres offices.

(1) *Εἱρμολόγιον σὺν Θεῷ ἁγίῳ περιέχον πάντας τοὺς εἱρμοὺς τῆς Ὀκτωήχου τῶν τε δεσποτικῶν καὶ τῶν θεομητορικῶν ἑορτῶν καὶ ὅλου τοῦ ἐνιαυτοῦ*. Venise, Nicolas Saros, 1687. Ce livre rarissime n'est pas signalé dans la *Bibliographie hellénique* d'Émile Legrand.

faute de copiste : ce qui semble difficile, surtout pour le nº VIII, où le vers final des strophes *A*, *I*, *M*, *II* et de la doxologie compte 14 syllabes au lieu de 13. Aux mêmes endroits, nous trouvons un accent sur la syllabe finale, alors que normalement l'accent devrait être sur l'antépénultième (1). Le nº IX compte aussi plus d'une anomalie. Peut être ces morceaux n'étaient ils pas complètement terminés. L'hypothèse n'a rien d'invraisemblable, vu l'âge du manuscrit qui les contient.

En parcourant ces strophes, qui se distinguent par la simplicité du vocabulaire et du style et où les chevilles sont très rares,malgré les difficultés à vaincre, on admirera la virtuosité du mélode consommé dans son art. On sera surpris que le souci d'observer des règles compliquées, de réaliser ces véritables tours de force que sont les acrostiches alphabétiques quaternaires ou sénaires, ait si peu entravé l'expression naturelle de la pensée et du sentiment. Le premier morceau et le septième sont, sous ce rapport, tout à fait remarquables.Dans le premier, nous entendons un pécheur pénétré de componction, qui adresse à la Vierge des cris de détresse pour obtenir son assistance dans la lutte contre le péché. Dans le septième, c'est la litanie joyeuse de l'enfant éperdu d'amour pour sa Mère du ciel, et déroulant devant son trône, comme en une ronde vertigineuse, la série interminable des *Χαῖρε*, qui coulent de son cœur comme d'une source intarissable : *Χαῖρε, βάθρον μου Χαῖρε στέφος μου — Χαῖρε, τεῖχός μου — Χαῖρε, ὕψος μου — Χαῖρε, φάος μου — Χαῖρε, ψεκάς μου* : Et la finale : *Χαῖρε , ὡραία.* Il va jusqu'à dire : *Χαῖρε, χόρευε.* C'est, en effet, le diagramme d'une ronde qu'éveille dans l'imagination la lecture du morceau. Le refrain, emprunté à l'hymne Acathiste : *Χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε*, qui revient à la fin de chaque strophe ne contribue pas peu à donner cette impression.

Le théologien aimera à cueillir sur les lèvres du mélode les

(1) Nous ne nous expliquons pas ces anomalies du nº VIII. On a l'impression que le morceau n'a pas été achevé, et c'est peut-être la raison pour laquelle il n'a pas été admis dans le recueil du *Miscell.* 79, de la Bodléienne.

expressions habituelles par lesquelles les Byzantins proclamaient les privilèges de la Mère de Dieu et son rôle d'universelle Médiatrice du genre humain. Pour Nicéphore Marie est la créature absolument belle et sans aucune souillure (*ἡ ῥύπου δίχα παντός*, I, strophe 23). « Le Dieu très pur et le seul Beau, t'ayant trouvée, toi, la seule pure, est descendu dans ton sein pour sauver le monde » (V, strophe 12). Cette affirmation de la pureté absolue de Marie est d'autant plus précieuse à recueillir ici qu'en un passage d'un de ses écrits l'auteur a paru mettre en doute — le premier à Byzance, à notre connaissance — la doctrine de l'Immaculée Conception. Dans son *Commentaire du tropaire Τὴν τιμιωτέραν* signalé plus haut, il a écrit, en effet : « La sainte et bienheureuse Vierge n'engendra pas de la corruption, *ἐκ διαφθορᾶς*, mais par la parole de l'Archange Gabriel, après que le Saint-Esprit fut survenu en elle et qu'il l'eut purifiée de la souillure originelle, *si par hasard cette souillure se trouvait en elle jusqu'à ce moment*, *καὶ τοῦ προγονικοῦ ῥύπου, εἴ τις τέως, ἀποκαθάραντος* (*Cod. Oxon. Miscell.* 79, fol. 192 ; cod. *Ox. Roe* 3, fol. 147^{v}). Il est vrai qu'à la fin de ce *Commentaire* même, *oeuvre d'un jour*, *αὐθημερὸν συντεθέν*, Nicéphore s'est comme rétracté en déclarant qu'il a bien pu dévier du droit chemin en osant parler de « la souillure » au sujet de la Tout-Immaculée. Voici les termes de son amende honorable à la Vierge, qui ne paraissent pas dans l'édition hiérosolymitaine du *Commentaire de l'Ἄξιόν ἐστιν*, mais qui se lisent dans les deux manuscrits de la Bodléienne que nous venons de signaler : « *Ἀλλ' εἴης μοι ἵλεως, δέσποινα παρθένε, κἄν τι τοῦ δέοντος παρεσφάλην, ὁ ῥύπος περὶ τῆς ὅλης ἀσπίλου λέγειν ἑλόμενος* » (*Miscell.* 79, f.198^{v}-199 ; *Roe* 3, f. 155^{r-v}) En parlant du péché originel à propos de Marie, Nicéphore allait, en effet, contre la doctrine communément reçue dans l'Église byzantine (1).

Comme l'Immaculée conception, la croyance à l'universelle médiation de la sainte Théotocos était chère à tous les Byzantins. On en trouvera l'expression souvent formulée dans les tropaires de Nicéphore.

(1) Cf. notre article sur *l'Immaculée conception dans l'Eglise byzantine*, dans le *Dictionnaire de théologie catholique Vacant-Mangenot*, t. VII*a*, col. 893 sq.

On remarquera aussi dans les tropaires sur l'image de l'Hodéghétria l'allusion à la Vierge peinte par saint Luc. Ce portrait était vénéré à Byzance depuis l'époque reculée où l'impératrice Eudocie l'avait envoyé de Jérusalem à l'impératrice Pulchérie (1).

Nos acrostiches peuvent enrichir le *Glossaire* byzantin de Ducange des mots suivants : *ἐπαινετήρης* (dans le titre du n. III) ; *ἐξεμβρίθω* (strophe 14 du n. IV) ; *ξενάκαστος* (strophe 6 du n. VI) ; *κοσμοσώστης, κοσμουργός* (strophe 10 du n.VII).

I.

Tropaires componctifs.

Miscel. Ox. 79. f. 199

(Acrostiche alphabétique).

Νικηφόρου Καλλίστου τοῦ Ξανθοπούλου τροπάρια κατανυκτικὰ εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον : Πρὸς « Τὴν τιμιωτέραν. ».

1. *Ἄχραντε παρθένε, μῆτερ Θεοῦ,*
πάσης ἀνθρωπίνης βοηθείας ἀπολυθείς,
πρὸς σὲ καταφεύγω τὴν ἄρρηκτον ἐλπίδα
τῶν πίστει προστρεχόντων · δέξαι τὸν θρῆνόν μου.

1 bis. *Ἄπειρα τὰ πλήθη μου τῶν κακῶν ·*
ἕτοιμος ἡ ἄβυσσος τοῦ ἐλέους σου καὶ οἰκτιρμῶν ·
διό σοι προστρέχω, παρθένε Θεοτόκε.
Μὴ τοίνυν μου παρίδῃς, κόρη, τὴν δέησιν.

1 ter. *Ἀπὸ τῶν πολλῶν μου ἀνομιῶν*
ἀσθενεῖ τὸ σῶμα καὶ ὁ νοῦς μου καὶ ἡ ψυχή ·
f. 199v *Πρὸς σὲ καταφεύγω τὴν κεχαριτωμένην. |*
Ὦ δέσποινα τοῦ κόσμου, σύ μοι βοήθησον.

2. *Βέλεσι τοξεύει με ὁ ἐχθρός ·*
εὐστοχεῖ ἀεί μου ὡς γυμνώσας τῶν ἀρετῶν ·
ἀλλά σου, παρθένε, τῇ θείᾳ, πανοπλίᾳ
προστρέχω νῦν δακρύων · ὅθεν με σκέπασον.

(1) D'après le témoignage de Théodore le Lecteur, *Historiae eccles. fragmenta ex libro* I, P.G., t. LXXXVI, col. 165.

3. *Γέλως ἐγενόμην τοῖς πονηροῖς,*
ὡς αὐτοῖς ἐμπίπτων μετὰ γνώσεως τοῖς αἰσχροῖς ·
ἀλλὰ σὲ προστάτιν, παρθένε (1), *κεκτημένος,*
καὶ δάκρυον ἐκείνοις, οἶδα, γενήσομαι.

4. *Δάκρυα παράσχου μοι καὶ κλαυθμόν,*
ὅπως ἀποπλύνω τῆς ψυχῆς μου τοὺς μολυσμούς,
εἰς βάθος χρωσθέντας κακίσταις συνηθείαις,
πανάσπιλε παρθένε, ὅπως δοξάζω σε.

5. *Ἔπραξα παράνομα καὶ δεινά,*
ὡς οὐδεὶς ἀνθρώπων, ἐν τῷ βίῳ κακοπραγῶν ·
οὐ δύναμαι βλέπειν πρὸς οὐρανοῦ τὸ ὕψος.
Μεσίτρια τοῦ κόσμου, σύ με ἀνόρθωσαι.

6. *Ζέει τὸ κλυδώνιον κατ' ἐμοῦ ·*
λαῖλαψ γὰρ ἐκπνέει συνταράσσων με ὁ ἐχθρός ·
γαλήνη τοῦ βίου, λιμὴν τῶν προστρεχόντων,
καὶ (2) *κύβερνον τεκοῦσα, τούτου με λύτρωσαι.*

7. *Ἤγγικεν ἡ ὥρα μου τῶν κακῶν ·*
ἔφθασε τὸ τέλος, ἀπειλεῖ μοι τὸν θερισμόν ·
ἄκαρπος ὑπάρχων, τὴν γέενναν πτοοῦμαι.
Τὸν Στάχυν ἡ τεκοῦσα ταύτης μ' ἐξάρπασον.

f. 200 8. *Θέλω ἀποστῆναί μου τῶν αἰσχρῶν* (3), |
ἀλλ' ἡ μιαρά μου ἕξις θέλγουσα οὐκ ἐᾷ ·
ἕλκει γὰρ ὡς δοῦλον ἀεί με καὶ δεσπόζει.
Ὦ δέσποινα, κυρίως σύ μου προσφύγιον.

9. *Ἴδε μου τὰ τραύματα τῆς ψυχῆς ·*
θέασαι, παρθένε, καὶ τοὺς μώλωπας καὶ πληγάς,
καὶ δὸς καταδέσμους ἀξίους θεραπείας,
ὡς ἂν κεκαθαρμένος ὄντως δοξάζω σε.

10. *Κλίνῃ κατακείμενος καὶ νοσῶν*
ἀπὸ προαιρέσεως, ὦ πάναγνε, μοχθηρᾶς,
οὐκ ἔχω τὸν χεῖρα παρέξοντα ἐν τάχει ·
Συμπάθεια τοῦ κόσμου, χεῖρά μοι ἔκτεινον.

11. *Λίθος ὡς ἀναίσθητος γεγονώς,*
λόγοις οὐ μαλάσσομαι καθαγνίζουσι, [τὴν] (4) *ψυχὴν*

1 *παρθένε, προστάτιν* dans *Cod. Vind* 78 = B.
2 *ἡ* B.
3 *κακῶν* B!
4 *τὴν* est de trop. On le trouve également dans B.

πεπώρωμαι · ὅθεν μὴ στένων, μὴ δακρύων,
τίς γένωμαι ὁ τάλας ; Κόρη, βοήθει μοι.

12. Μῆτερ παναμώμητε τοῦ Θεοῦ,
τῶν βροτῶν ἡ σκέπη καὶ ἐλπίς μου ἡ καθαρά,
πρὸς σὲ [1] καταφεύγω τὴν μόνην προστασίαν ·
μὴ τοίνυν ἀποτύχω τῶν συμφερόντων μοι.

13. Νόσοις κατατήκομαι ψυχικοῖς
τὴν πανωλεθρίαν ἀπειλοῦσι διηνεκῶς,
καὶ πρᾶξαι τὸ δέον οὐ βούλομαι ἀθλίως.
Ἐλπίς μου, Θεοτόκε, σύ με ἀνάστησον.

14. Ξένος ἐγενόμην τῶν ἀγαθῶν
τῶν ἐπηγγελμένων τῷ Υἱῷ σου, κόρη ἁγνή ·
f. 200v οὐ θέλω γὰρ | πράσσειν προστάγματα τὰ θεῖα ·
τὸ πῦρ με οἰκειοῦται · ὅθεν διάσωσον.

15 Ὅλος ἐμολύνθην ἐν τοῖς αἰσχροῖς
λογισμοῖς, ἐν ἔργοις, διανοίᾳ τε καὶ νοΐ,
καὶ βδέλυγμα ξένον γεγένημαι ὁ τάλας ·
πανάσπιλε παρθένε, πλύνον με, δέομαι.

16. Πάντας ὑπερέβην τοῖς κακοῖς ·
τὸν τελώνην, πόρνην, σὺν ἀσώτῳ καὶ τὸν λῃστὴν
ἐν λόγοις, ἐν ἔργοις, ἐν πᾶσι μου πρακτέοις ·
μετάνοιαν οὐκ ἔχω. Κόρη, τίς γένωμαι ;

17. Ῥεῖθρά μοι δακρύων καὶ ποταμοὺς
ἀναβλύσαις, κόρη, καὶ ἐκ βάθους μοι στεναγμοὺς
καρδίας παράσχοις, καὶ πένθος ἐν αἰσθήσει,
τοὺς ῥύπους τῆς ψυχῆς μου ὅπως καθάρω σοι.

18. Σῶμα κατεσπίλωσα καὶ ψυχήν,
καὶ μετανοῆσαι ὡς χρεών μοι οὐ συνορῶ ·
τὸ τέλος ἐγγίζει καὶ πάλιν ἐπιμένω.
Προστάτις μου, παρθένε, δός μοι μετάνοιαν.

19. Τύραννος ἐχθρός με δουλαγωγεῖ
καὶ δεσμοῖς ἀφύκτοις ἐμπεδοῖ με ταῖς ἡδοναῖς ·
ὦ δέσποινα κόρη, τῆς τούτου τυραννίδος
θερμαῖς σου προστασίαις, δέομαι, ῥῦσαι με.

20. Ὕψος ἀτενίσαι ἀδυνατῶ
οὐρανοῦ, παρθένε · τὸ γὰρ βάθος μου τῶν αἰσχρῶν
καὶ κάτω ταρτάρου βυθίζει τὴν ψυχήν μου.
Ὦ πέλαγος θαυμάτων, σύ με ἀνέλκυσον.

[1] A ἐν σοὶ.

f. 201

21. | *Φρίκη με συνέχει ὡς φοβερά·*
ἐννοῶ γάρ, κόρη, τὸ ἀδέκαστον τοῦ κριτοῦ,
καὶ πλήθη πταισμάτων, ἃ ἔπραξα ἐν βίῳ·
παρθένε θεοτόκε, σύ μου μεσίτρια.

22. *Χεῖρά μοι, παρθένε, τὴν σθεναρὰν*
ἐν τῇ κρίσει δίδου, λυτρουμένη με τῶν δεινῶν,
τοῦ σκότους ταρτάρου καὶ σκώληκος ἀπλήστου,
πυρός τε τῆς γεέννης, ἵνα δοξάζω σε.

23. *Ψαύω ὁ ἀκάθαρτος τολμηρῶς*
ἐν ἀνάγνῳ γλώσσῃ, σοῦ, τῆς ῥύπου δίχα παντός·
μή μου βδελύξῃ τὴν δέησιν, παρθένε,
ἣν πόθῳ σοι προσφέρω· σὺ γὰρ προστάτις μου.

24[1]. *Ὦ πανυπερτέρα μῆτερ Θεοῦ,*
δέχου τὴν ἐκ λόγων θρηνωδίαν μου τῆς ψυχῆς
καὶ χάριν παράσχου χαρᾶς ἀνεκλαλήτου
ἐν κρίσει τῇ μελλούσῃ, πάντων παρήγορε.

24[2]. *Ὦ τῶν ἀρχαγγέλων καὶ χερουβίμ,*
ἐξουσιῶν τε καὶ δυνάμεων, σεραφὶμ καὶ
πάσης ἀνωτέρας τῶν νοῶν στρατηγίας
ἐξόχως λαμπροτέρα, σὲ μεγαλύνομεν.

24[3]. *Ὦ πολυομμάτων θρόνων Θεοῦ,*
τῶν ἑξαπτερύγων τετραμόρφων τε καὶ ἀρχῶν
καὶ κυριοτήτων κυρίως ὑπερτέρα
ἐν μέτροις ἀσυγκρίτως, χαίροις, πολυύμνητε.

II

Tropaires sur l'image de la Vierge Hodégétria.

Τοῦ αὐτοῦ ἕτερα τροπάρια εἰς τὴν
εἰκόνα τῆς Ὁδηγητρίας.
<Πρὸς «Τὴν τιμιωτέραν»>

1. *Δεῦτε συνδραμόντες πάντες πιστοί·*
τὸ τοῦ ἀρχετύπου ἐκμαγεῖον ἀληθινὸν
μορφῆς ἀπαραλλάκτου τῆς (1) *κόρης καὶ παρθένου,*

[1] Ce *τῆς* est de trop.

τῆς ὄντως Θεοτόκου, πίστει τιμήσωμεν.
2. Τὴν ἱστορηθεῖσαν παρὰ Λουκᾶ,
τοῦ ἱερωτάτου ἀποστόλου, πανευλαβῶς,
τὴν ζῶσαν ὁρῶσαν τὸν τύπον τὸν οἰκεῖον,
καὶ πλήσασαν θαυμάτων πάντες ὑμνήσωμεν.
3. Βλέποντες τὸν τύπον σου ἐναργῶς,
ὥσπερ σε παροῦσαν, Ὁδηγήτρια, ἐμφανῶς,
οἰόμεθα, κόρη, τὸ γένος χριστωνύμων,
καὶ πάντες ὁλοψύχως σοὶ καταφεύγομεν.
4. Ἄνακτας Ῥωμαίων τοὺς εὐσεβεῖς,
κλήρους ἐκκλησίας ὀρθοδόξων καὶ τὸν στρατόν,
μονάζοντας, δήμους καὶ πάντας χριστωνύμους
τοὺς πίστει σε τιμῶντας φύλαττε, δέσποινα.

III

Hymne de louange et de componction.

(Acrostiche alphabétique).

f. 202 Τοῦ αὐτοῦ Νικηφόρου Καλλίστου τοῦ Ξανθοπούλου ἕτερος ὕμνος ἐπαινετήρης[1] κατανυκτικός : <Πρὸς> « Ζωοφόρε, πανύμνητε. »
Κατὰ ἀλφάβητον.

1. Ἀνερμήνευτον ἄκουσμα·
ἔγνωμέν σου, κόρη,
τὸν τοκετὸν τὸν ξένον·
τὸν νοῦν γὰρ ὑπερβαίνει
βροτῶν καὶ τῶν ἀγγέλων.
2. Βασιλέα γεννήσασα,
δέσποινα παρθένε,
τῆς τυραννίδος ῥῦσαι
παθῶν τῶν ψυχοφθόρων
τοὺς σὲ τιμῶντας πόθῳ.
3. Γαβριὴλ ὁ ἀρχάγγελος

[1] ἐπαινετήρις.

ἥκει σοι κομίζων
τὸ χαῖρε, Θεοτόκε·
δι' οὗ καὶ γεγηθότες
ὑμνοῦμέν σε προσφόρως.
4. Διὰ σοῦ κατηλλάγημεν
τῷ κτίστῃ καὶ δεσπότῃ
τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων,
ἁγνὴ παρθενομῆτορ·
τίς γοῦν ἀξία χάρις;
5. Ἐπὶ σοὶ τὰς ἐλπίδας μου
ἔθηκα, παρθένε·
ψυχῆς ἐκ μεσαιτάτης,
ἁγνή, μὴ ἀποτύχω.
Τίς γὰρ ὡς σὺ προστάτις;
6. Ζιζανίων τὴν ἄκανθαν
ἔκσπασον ῥιζόθεν
σειρᾶς μου τῶν πταισμάτων,
τὸν Ἄσταχυν τεκοῦσαν
τὸν ὄντως ζωοδότην.
7. Ἡ πληθὺς τῶν πταισμάτων
[μου
κλίνει με πρὸς ᾅδην,
πρὸς τάρταρον, καὶ σκότος,
καὶ πῦρ τὸ τῆς γέεννης·
σύ με κουφίσαι, κόρη.
8. Θεοτόκον γινώσκω σε
τέξασαν ἀσπόρως
τὸν ἕνα τῆς Τριάδος,
ὑπόστασιν τὴν μίαν,
δυσὶν ἐν ταῖς οὐσίαις.·
f. 202v 9.| Ἰακὼβ ὁ προπάτωρ σου
κλίμακά σε βλέπει
μετάγουσαν πρὸς πόλον
βρότους τοὺς πεπτωκότας
ἐκεῖθεν, Θεοτόκε.
10. Κυβερνήτην κυήσασα,
ἄγκυρα, γαλήνη,
κατεύνασόν μου, κόρη,
σαρκὸς τὰς καταιγίδας·
σὺ γὰρ λιμήν μου μέγας.

11. *Λιτανεύουσιν, ἄχραντε,*
νόων στραταρχίαι
βροτῶν τε πανσπερμία
τόν τόκον σου, παρθένε,
βλέποντες ξένον τέρας.
12. *Μονωθέντα τῆς χάριτος*
Πνεύματος τοῦ θείου
αἰσχραῖς ἐπιμιξίαις
νοῦν συγκαταθέσει
σύναψον τούτῳ πάλιν.
13. *Νοερῶς προετύπου σε*
πλάκα γεγραμμένην
Μωσῆς ὁ θεηγόρος,
ὁ μέγας ἐν προφήταις,
Θεοῦ δακτύλῳ, κόρη.
14. *Ξενωθέντα με, δέσποινα,*
τοῦ τόκου σου τοῦ ξένου
παθῶν ταῖς αἰσχρουργίαις,
οἰκείωσόν με πάλιν τούτῳ·
σὺ γὰρ ἐλπίς μου.
15. *Ὁδηγήτρια πάναγνε,*
ῥῦσαι πάσης βλάβης
τὸ λάχος τοῦ Υἱοῦ σου
βαρβάρων τῶν ἀθέων·
σοὶ γὰρ ἐλπίζει μόνῃ.
16. *Πατριάρχαι καὶ δίκαιοι,*
χαίρετε σὺν κρότῳ,
προφῆται δὲ σκιρτᾶτε·
ἡ κόρη γὰρ παρθένος
τίκτει Θεὸν ἀσπόρως.
17. *Ῥαθυμίᾳ συνέχομαι·*
ὕπνος ἁμαρτίας
κατέχει τὴν ψυχήν μου·
f. 203 *ἐξέγειρόν με, κόρη,* |
πρὸς τρίβους μετανοίας
18. *Στεναγμόν μοι καὶ* [δάκρυα
πάρεχε, παρθένε,
κατάνυξιν καὶ πένθος·
τὰ πλήθη τῶν δεινῶν μου

ὅπως μικρὸν κουφίσω.
19. Τῶν παθῶν καταιγίζει με
κλύδων ἀνομίας·
γαλήνη τῶν ἐν ζάλῃ,
λιμὴν τῶν προστρεχόντων,
τούτων, ἁγνή, με ῥῦσαι.
20. Ὑπὲρ φύσιν ὁ τόκος σου·
γεννᾷς καὶ γὰρ ἀσπόρως
τὸν κτίστην τῶν ἁπάντων
καὶ μένεις ἀεὶ παρθένος,
ὡς θεοτόκος ὄντως.
21. Φωτοδόχον λαμπάδα σε
εὕροιμι, παρθένε,
ἐν ὥρᾳ τῇ τῆς δίκης·
τοῦ σκότους γὰρ ἐργάτης
αἰσχρός, ἁγνή, τυγχάνω.
22. Χελιδόνα λιγύφθογγον
ἔγνωμέν σε, κόρη·
τὸ ἔαρ γὰρ προφαίνεις,
Χριστὸν τὸν ζωοδότην
στολίζοντα τὴν κτίσιν.
23. Ψυχικῶν ἐγκλημάτων με
λύτρωσαι, παρθένε,
καὶ δίδου σαῖς πρεσβείαις
τυχεῖν με παραδείσου
τρυφῆς τῆς ἀκηράτου.
24[1]. Ὦ παρθένε, δυσώπησον
τὸν κτίστην καὶ υἱόν σου·
λυτρῶσαί με τοῦ σκότους
πυρός τε τοῦ ἀσβέστου
ἐν ὥρᾳ καταδίκης.
24[2]. Ὦ κυρία καὶ δέσποινα,
φύλαττε καὶ φρούρει
τοὺς ἄνακτας Ῥωμαίων,
τοὺς σὲ προβαλλομένους·
τεῖχος στερρὸν ἐν βίῳ.
24[3]. Ὦ Τριὰς ὑπερούσιε,
f. 203v Πάτερ, Λόγε, Πνεῦμα, |
μόνας ἐν τριάδι,

τριάς τε ἐν μονάδι,
σκέπε τοὺς σὲ τιμῶντας.
24[4]. Ὦ τοῦ κόσμου μεσίτρια,
πρέσβιν σε καὶ τεῖχος
τὸ γένος χριστωνύμων
προβάλλεται καὶ κράτος·
τέλος, τὴν χάριν δίδου.

IV

Autre hymne de componction et de louange.

(Alphabétique quaternaire).

Τοῦ αὐτοῦ ἕτερος ἀλφάβητος κατανυκτικὸς μετ' ἐγκωμίων εἰς τὴν ὑπέραγνον Θεοτόκον : Πρὸς « Τὴν τιμιωτέραν ».

1. Ἄχραντε παρθένε, κόρη σεμνή,
ἄνωθεν ἀγγέλων ἐννεάριθμος στρατιὰ
ἀσθενεῖ σοι πλέκειν τὸν ὕμνον προσηκόντως·
ἀνθρώπων δὲ τὸ γένος τί σοι προσοίσομεν ;
2. Βία με χειμάζει ἁμαρτιῶν,
βάθος ἀχανές μοι διορύττουσα τῶν κακῶν·
βυθὲ τῶν χαρισμάτων, παρθένε θεοτόκε,
βοήθησον ἐν τάχει, ἵνα δοξάζω σε.
3. Γένος τῶν ἀνθρώπων ἐκ τῆς ἀρᾶς
γῆθεν τῆς ἰλύος ὑπεξάρασα καὶ φθορᾶς,
γένει τῷ ἀφθάρτῳ προσῳκείωσας, κόρη,
γεννάρχαις παρασχοῦσα λῦσιν τοῦ πτώματος.
4. Ἄδης σὺ τῆς φύσεως τῶν βροτῶν
δέδωκας, παρθένε, τετοκυῖα δίχα σπορᾶς
δοτῆρα τῶν πάντων· οὐκοῦν ὡς θεοτόκον
δεόμεθα ἐκ πόθου· ῥῦσαι τοὺς δούλους σου.
5. Εὔας τῆς προμήτορος τὴν ἀρὰν
ἔλυσας, παρθένε, ὡς γεννήσασα τὴν χαράν.
Ἐχάρη οὖν ὁ κόσμος πλουτήσας σε προστάτιν
f. 204 ἐντεῦθεν, Θεοτόκε, ὡς ἀπροσμάχητον. |
6. Ζώωσον ἐν τάχει, μόνη ἁγνή,

ζώωσον, παρθένε, νεκρωθέντα με τοῖς κακοῖς,
ζωὴν ἣ τετοκυῖα Θεὸν Λόγον ἀσπόρως,
ζωῆς τῆς αἰωνίου δεικνύουσα μέτοχον.

7. *Ἦλθεν ἐκ τῶν ἄνω ὁ λυτρωτής,*
ἥλιος καθάπερ ἀναλάμψας φωτοειδής,
ἠκόντισεν ἀκτῖνας τῇ γαστρὶ τῇ καθαρᾷ σου,
ἡλίου λαμπροτέραν φαίνων σε, δέσποινα.

8. *Θρόνος τοῦ δεσπότου ὡς καθαρὸς*
θεῖος ἐχρημάτισας, κόρη, ὄντως καὶ ὑψηλός,
Θεὸς ἐν ᾧ Λόγος καθίσας ὑπὲρ φύσιν
θεῶσαι τοὺς ἀνθρώπους οἴκτῳ ηὐδόκησεν.

9. *Ἵλασμα, παρθένε, σὺ τῶν πιστῶν,*
ἴαμα καὶ χάρις καὶ ἀντίληψις κραταιά·
ἰάσαις οὖν ψυχῆς μου τὰ ἀνίατα πάθη,
ἵνα κατὰ τὸ χρέος ὕμνους προσφέρω σοι.

10. *Κλίνην σε κατεῖδεν ὁ Σολομών*
κυκλουμένην, κόρη, ἐν ἑξήκοντα δυνατοῖς·
κλίμακα δὲ πάλιν ὁ Ἰακὼβ ἑώρα,
καὶ γέφυράν σε ἄλλος ξένην διέγραφεν.

11. *Λόγους σοι προσφέρειν ἀδυνατῶ·*
λύμη γὰρ κακίας κατεσθίει μου τὴν ψυχήν.
Λιπάναις οὖν ἐλαίῳ τῇ σῇ με προστασίᾳ
λαλεῖν σοι κατὰ λόγον, κόρη, τὴν δέησιν.

f. 204v 12. *Μόνην εὑρηκώς σε ὡς ἀληθῶς |*
μόνος ὁ ὡραῖος τὴν ὡραίαν, ἐκ σῆς γαστρός,
μένων ἐν τοῖς κόλποις Θεοῦ Πατρός, ἀρρήτως
μορφὴν τὴν βροτησίαν, κόρη, ἀνέλαβεν.

13. *Νάεις ἀεννάως, Λόγου Πηγή,*
νάμα τὸ προχέον τὸν ἀθάνατον γλυκασμόν,
νέκταρ τε καὶ μάννα, τὴν ξένην ἀμβροσίαν,
νυμφίον τὸν ὡραῖον, κόρη ἀνύμφευτε.

14. *Ξύλον σύ, παρθένε, τὸ τῆς ζωῆς·*
ξένον ὑπὲρ φύσιν γὰρ ἐβλάστησας τὸν καρπόν,
ξένῃ τῇ φυτείᾳ χρησάμενον, ἐνθέως
ξενάκαστον τὸ τέρας, κόρη, γεννήσασα (sic).

15. *Ὅλος με τὸν ἄνθρωπον ὁ Θεὸς*
ὅλον ἐκ γαστρός σου ἀνελάβετο συμπαθῶς.
Οὐ δύναται λόγος ἐκφράσαι σου τὸν τόκον,
Ὁλόφωτε λυχνία, κόρη θεόνυμφε.

16. *Πόρρω τὰς ἐνέδρας τοῦ πονηροῦ*

ποίει, ἀποκλείουσα, ὦ πάναγνε, κραταιῶς ·
πόλου δὲ τὰς πύλας ἀνοίξαις μοι, καὶ σπλάγχνα,
παρθένε, τοῦ Υἱοῦ σου · σὺ γὰρ προστάτις μου.

17. Ῥῆξον μου χειρόγραφον τῶν αἰσχρῶν,
ῥώμῃ δυναστείας ἀνεικάστου σου δεξιᾶς,
ῥαπίζουσα, κόρη, παθῶν μου τὰς πλημμύρας
ῥωννῦσα τε πρὸς τρίβους τῆς ἐπιγνώσεως.

18. Στάμνον σε τοῦ μάννα ὁ Μωϋσῆς,
στέφανε τῆς δόξης, προδιέγραφεν ἀληθῶς ·
f. 205 σταγόνα οὖν ἐλέους πηγάσαις μοι, παρθένε · |
σοὶ γάρ μου τὰς ἐλπίδας μόνῃ ἀνέθηκα.

19. Τεῖχος καὶ ὀχύρωμα κραταιὸν
τῶν ἀπεγνωσμένων σὺ ὑπάρχεις ἀληθῶς.
Τὰ πλήθη τῶν δεινῶν μου ὡς ἄμετρα γινώσκεις (1).
Τὴν πᾶσαν μου ἐλπίδα σοί, κόρη, δίδωμι.

20. Ὕμνους ἐξυφαίνειν σοι ἐφετόν.
ὕψος δὲ τῆς δόξης μυστηρίων σου τῶν φρικτῶν
ὑμνεῖν οὐκ ἐπιτρέπει τῆς γλώσσης μου τὸν ῥύπον · (2)
ὑψώσαις τῶν παθῶν με, ἵνα δοξάζω σε.

21. Φάος τὸ τρισήλιον ἐμφανῶς
φαίνουσα, παρθένε, διαγραφεῖς θεοπρεπῶς ·
φωναῖς οὖν ὁλοψύχως ὑμνοῦμεν ἀσιγήτως (3),
φωνήν σοι τοῦ ἀγγέλου χαῖρε κραυγάζοντες.

22. Χαίροις, ἱλαστήριον τῶν ψυχῶν ·
χαίροις, τῶν ἀγγέλων ἀνεκλάλητος χαρμονή ·
χαίροις, ἡ προστάτις ἡ κοινὴ τῶν ἀνθρώπων ·
χαίροις ἡ τεκοῦσα Λόγον, τὸν ὄντως ἄναρχον.

23. Ψάλλων ὁ προπάτωρ, κόρη, Δαυίδ,
ψυχῇ καὶ καρδίᾳ προεσκίρτα, σε θεωρῶν,
ψαλμοῖς καὶ κιννύρα, θεοτόκε Μαρία,
ψυχὴν ὡς προκαθάρας θείοις νοήμασιν.

24. Ὦ κοινὴ προστάτις χριστιανῶν,
ὦ χάρις χαρίτων ὑπερφέρουσα ἁπασῶν,
ὦ φιλοτιμία τοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων,
ὦ καύχημα ψυχῆς μου, χαίροις, πανάσπιλε.

[1] 14 syllabes au lieu de 13.
[2] 14 syllabes au lieu de 13.
[3] 14 syllabes au lieu de 13.

V

Autre hymne laudatif et componctif.

(Alphabétique quaternaire)

f. 205v *Τοῦ αὐτοῦ ἀλφάβητος ἕτερος ἐγκωμιαστικὸς καὶ κατανυκτικὸς πρὸς τὴν ὑπέραγνον Θεοτόκον : Πρὸς « Τὴν τιμιωτέραν. »*

1. *Ἄνωθεν οἱ θεῖοι θεοειδεῖς,*
Ἄχραντε, προφῆται ἐν συμβόλοις πολυειδεῖς
ἀνήγγειλαν τόκον τὸν σόν, παρθενομῆτορ.
Ἀξίως ὅθεν πάντες σὲ μακαρίζομεν.
2. *Βάθος μυστηρίου σοῦ τοκετοῦ*
βάτος ἡ πυρφόρος προδιέγραψε τῷ Μωσῇ,
βαίνειν δὲ μὴ σθένων τῇ νοητῇ ἐκβάσει,
βαδίσαι τὰ ὀπίσω εἵλετο, δέσποινα.
3. *Γαβριὴλ ἀγγέλων ὁ ἀρχηγὸς*
γηθοσύνως, κόρη, ἐπιστάς σοι ἐν Ναζαρέτ,
γόνον τοῦ ἀνάρχου Πατρὸς ἀρρήτως, ἔφη,
γεννήσεις ἐξ ἁγίου Πνεύματος, πάναγνε
4. *Δανιὴλ σε εἶδεν ὄρος, ἁγνή,*
δῆλον ἐξ οὗ λίθος ἐτμήθη ἄνευ χειρῶν,
δι' οὗ ἐλεπτύνθη ἡ τυραννὶς δαιμόνων·
διό σε θεοτόκον πάντες γεραίρομεν.
5. *Ἔχουσα ἐν μήτρᾳ τῇ σῇ Χριστόν,*
εἰς οἶκον εἰσῆλθες Ἐλισάβετ, κόρη ἁγνή·
ἐκείνης δὲ τὸ βρέφος σκιρτῶν σε προσεκύνει,
ἐν μήτρᾳ τὸν σωτῆρα κόσμου θεώμενον.
6. *Ζήτησον πλανώμενον εἰς κρημνούς,*
ζόφῳ καὶ ὁμίχλῃ καλυπτόμενον τῶν δεινῶν·
ζάλης ἐξελοῦ με καὶ πάσης καταιγῖδος,
f. 206 *ζωῆς καὶ σωτηρίας τρίβους δεικνύουσα.* |
7. *Ἥλιον ἡ λάμψασα τοῖς βροτοῖς*
ἡ φωτεινοτάτη, Λόγον, κόρη, τὸν τοῦ Πατρός,
ἡ μόνη ὀφθεῖσα παρθένος μετὰ τόκον,
ἡ μήτηρ τοῦ σωτῆρος, σῶσον τὸν δοῦλον σου.
8. *Θέλων σῶσαι κόσμον ὁ λυτρωτής,*

Θεοτόκε, οἰκτῳ, κάτῳκίσθη ἐν σῇ γαστρί·
Θεὸς δὲ προῆλθε σαρκοφόρος, ὡς οἶδε.
Θεοῦ σε ὡς δοχεῖον διὸ γεραίρομεν.

9. *Ἰσχυρὰν βοήθειάν σε βροτοῖς*
Ἰησοῦς παρέσχεν εὐσπλαγχνίᾳ τῇ ἑαυτοῦ.
Ἰκάνωσόν με τῇ σῇ δυνάμει, κόρη,
ἵνα προθύμως πάντοτε μεγαλύνω σε.

10. *Κλίμακα ἑώρα ὁ Ἰακώβ,*
κόρη, ἱσταμένην ἀπὸ γῆς σε εἰς οὐρανόν,
καὶ Κύριον ἄνω τῇ κεφαλῇ τῆς δόξης
καθήμενον ἀνθρώπους σῳζοντα, πάναγνε.

11. *Λύτρωσιν ἀπέστειλεν ὁ Θεὸς*
λαῷ τῷ οἰκείῳ σε, πανάχραντε Μαριάμ·
λῦσον οὖν πταισμάτων σειραῖς με δεδεμένον,
λυτρώσασα δουλείας τυράννου, δέσποινα.

12. *Μόνην καθαράν σε ἑωρακώς,*
μόνος ὁ ὡραῖος καθαρώτατός τε Θεός,
μήτρᾳ τῇ σῇ ἔδυ, θέλων σῶσαι τὸν κόσμον.
Μήτηρ Θεοῦ κυρίως σὺ μόνη πέφυκας.

13. *Νεῦσον σοῦ εἰς δοῦλον, κόρη, λιτάς,*
f. 206v *νεῦσον, Παναγία, μὴ ἀπώσῃ τούτου φωνάς·* |
νεῦσον ὡς εὐσπλάγχνου Θεοῦ εὔσπλαγχνος μητήρ,
Ναέ Κυρίου, νεῦσον καὶ σῶσον ἅπαντας.

14. *Ξένον τὸ μυστήριον τὸ ἐν σοί,*
ξένα τὰ πραχθέντα καὶ ἀπόρρητα πάντα νοῦν.
Ξένῃ καταβάσει Θεὸς ἐν σοὶ οἰκήσας
ξένως βροτῶν τὴν φύσιν, κόρη, ἐθέωσεν.

15. *Ὄρος τὸ πιώτατον τοῦ Θεοῦ,*
ὄρος τὸ πιώτατον, ὃ ηὐδόκησεν ὁ Θεὸς
ὅλως κατοικῆσαι, ὅπως ἡμῶν τὴν φύσιν
οἰκτείρας ὡς οἰκτίρμων σώσῃ, καὶ εὔσπλαγχνος.

16. *Πύλη τοῦ ἡλίου τοῦ νοητοῦ,*
πύλη φαεσφόρε, δι' ἧς ὤφθη, κόρη, Θεός·
πύλας βασιλείας ἡμῖν πάλαι κλεισθείσας,
παρθένε, μεσιτείᾳ, τῇ σῇ ὑπάνοιξον.

17. *Ῥῶσιν παρασχοῦσα, μῆτερ Θεοῦ,*
ῥῆξον μοι χειρόγραφον ἀμετρήτων ἁμαρτιῶν.
Ῥάβδῳ σῆς ἰσχύος θραυσθήτωσαν ἐχθροί μου·
ῥᾷον δὲ συντρίψαις τούτων φρυάγματα.

18. *Σῶσον με, ἡ μητὴρ τοῦ Ἰησοῦ,*

σῶσον με, ἡ κόσμον καταλλάξασα τῷ Θεῷ,
σῶσον με ἀγρίων λογόθεσιῶν, κόρη ·
σὺ γάρ μου εἶ προστάτις καὶ καταφύγιον.

19. *Τεῖχος καὶ ὀχύρημα καὶ λιμήν,*
τράπεζα τὸν ἄρτον ὤφθης φέρουσα τὸν Χριστόν,
ταχινὴ προστάτις τῶν πόθῳ σε καλούντων,
f. 207 *ταχέως με ἐκ πάσης λύτρωσαι θλίψεως |*

20. *Ὕμνους ἀναφέρω σοι καὶ ᾠδάς,*
ὕμνους ὡς καὶ πᾶσαι τῶν ἀγγέλων αἱ στρατιαί.
Ὕψωσον τὸν νοῦν μου, ὁδηγοῦσα πρὸς γνῶσιν ·
ὑπάρχεις γὰρ σοφίας Θεοῦ λοχεύτρια.

21. *Φῶς ἡ τετοκυῖα τὸ παντουργόν,*
φώτισον τὸν νοῦν μου καὶ χαρίτωσόν σε ὑμνεῖν ·
φωτὸς ἔργα πράττειν , φεύγειν δὲ σκότος δίδου ·
φωτὸς τοῦ τρισηλίου δεῖξον με μέτοχον.

22. *Χαῖρε, τῶν ἀγγέλων ἡ χαρμονή,*
χαῖρε, εὐφροσύνη καὶ χαρὰ τῶν χριστιανῶν,
χαῖρε, ἡ μεσίτις καὶ προσφύγιον κόσμου,
χαῖρε, ἡ ἐλπίς μου ἡ ἀκαταίσχυντος.

23. *Ψῦξον μου τὰ ῥεύματα τῶν παθῶν,*
ψεκάδας δὲ δίδου ἐκπλυνούσας με μολυσμῶν,
ψώμισόν με ἄρτον, τὸ τοῦ Υἱοῦ σου σῶμα,
ψυχήν μου προκαθαῖρον (1), *κόρη ἀνύμφευτε.*

24. *Ὦ Θεοῦ μῆτερ ἡ ἀγαθή ·*
ὦ κόσμου προστάτις καὶ μεσίτρια τῶν πιστῶν ·
ὦ τῶν σὲ τιμώντων βοήθεια καὶ σκέπη ·
ὦ δέσποινα τοῦ κόσμου, δέξαι τὴν δέησιν.

[1] *προκαθαίρων*. On ne peut rapporter ce participe qu'à *σῶμα*,

VI

Hymne idiomèle de louange et de demande.

(Acrostiche alphabétique).

Τοῦ αὐτοῦ ἕτερος ἀλφάβητος εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον ἐγκωμιαστικὸς καὶ δεητικός. Ἰδιόμελος ὕμνος.

1. *Ἀκατάληπτος ὁ τόκος,*
ἀνερμήνευτος ὁ τρόπος
f. 207v *τῆς ἁγνῆς κυοφορίας,* |
θεονύμφευτε παρθένε·
τὸν γὰρ κτίστην τῶν ἁπάντων
ὑπεδέξω τῇ γαστρί σου.
2. *Βασιλίδων ὑπερφέρεις*
ἀσυγκρίτοις ἐν τοῖς μέτροις·
βασιλέα γὰρ τῶν ὅλων
ὑπὲρ φύσιν συλλαμβάνεις
ἀπειράνδρως, Θεοτόκε·
ὑπὲρ ἔννοιαν τὸ πρᾶγμα.
3. *Γηγενεῖς σε μετὰ δέους*
ἱκετεύομεν, παρθένε·
τὸν υἱόν σου καὶ δεσπότην
ἐξιλέωσαι τοῖς πᾶσι.
Σὲ γὰρ πρέσβιν καὶ προστάτιν
ἀκαταίσχυντον πλουτοῦμεν.
4. *Διαβόλου δυναστείαν*
ἐξενύβρισας εἰς τέλος·
Δυνατὸν γὰρ ὑπερφυῶς
σὺ γεγέννηκας, παρθένε,
τὸν ἰσχύν σε δεδωκότα
τοῖς πιστοῖς καὶ σωτηρίαν.
5. *Ἐπιστάς σοι οὐρανόθεν*
Γαβριὴλ ὁ πρωτοστάτης,
τὴν χαρὰν μηνύει, κόρη·
διὰ τοῦτο καὶ ἡμεῖς σε

ὡς χαρὰν γεγεννηκυῖαν
προσβοῶμεν σοι τὸ χαῖρε.

6. *Ζοφερῶν ἐκ φαντασμάτων*
ἀμαυρούντων τὴν ψυχήν μου
ὑπεξάγαγε, παρθένε,
καὶ φωτός σου τὰς ἀκτῖνας
ἀποπάλλουσα συντόνως,
καταλάμπρυνον τὸν νοῦν μου.

7. *Ἡ ἐλπίς μου ἡ βεβαία,*
ἡ φρουρὸς ἐν πειρασμοῖς μου,
ἡ ἀκοίμητος προστάτις,
ἀντιλῆπτορ (sic) μετὰ μόρον
ἐν ἡμέρᾳ τῇ τῆς δίκης
σὺ ὑπάρχεις, ὦ παρθένε.

8. *Θεοτόκον σε κυρίως*
ἐκ ψυχῆς τε καὶ καρδίας
ὁμολογῶ καὶ κυρίαν
καὶ θεόνυμφον παρθένον,
ὑπὲρ φῶς, ὑπὲρ φωσφόρον
λαμπροτέραν ἀσυγκρίτως.

9. *Ἰατῆρα σὺ τῶν νόσων,*
τετοκυῖα, Θεοτόκε,
τὸν σωτῆρα τῶν ἁπάντων,
ἰατρεῖον ὑπὲρ φύσιν
f. 208 *ἀνεδείχθης νοσημάτων* |
ἀπελαῦνον πᾶν τὸ θλίβον.

10. *Καταλάμπρυνον τὸν νοῦν*
μου
ὡς ὑπέρλαμπρος λυχνία
ὁδηγοῦσα με πρὸς τρίβους
τοῦ υἱοῦ σου, Θεοτόκε,
ἵνα πίστει σε δοξάζω
τὴν ὁλόφωτον λαμπάδα.

11. *Λαλουμένων μυστηρίων*
ἀνερμήνευτον ταμεῖον,
θεονύμφευτε, ὑπάρχεις·
σιωπῶσα γὰρ κηρύττεις
τὸ φρικτὸν ἐν μυστηρίοις
ὑπὲρ ἔννοιαν καὶ λόγον.

12. *Μανναδόχον σε ὡς στάμνον*

καὶ ὡς ῥάβδον ἀνθηφόρον
καὶ ὡς πύλην κεκλεισμένην
καὶ ὡς βάτον καιομένην,
μηδαμῶς δὲ φλεγομένην
ἀνυμνῶ, παρθενομῆτορ.

13. Νοεραὶ ταγματαρχίαι
ἐκπληττόμεναι, παρθένε
τὴν φρικτὴν κυοφορίαν,
ἀτονοῦσιν ἐννοεῖν σου,
πῶς καὶ τίκτεις ὑπερφυῶς
καὶ παρθένος διαμένεις.

14. Ξενουργεῖται παραδόξως
ἐπὶ σοί, παρθενομῆτορ,
τὰ τὸν νοῦν καὶ τὴν φύσιν
ὑπερβαίνοντα καὶ λόγον.
Πῶς γὰρ φέρεις γαλουχοῦσα
τὸν τροφέα σου καὶ κτίστην ;

15. Οὐρανοῦ σε πλατυτέραν
καὶ ἡλίου λαμπροτέραν,
Χερουβὶμ τιμιωτέραν,
Σεραφὶμ ἐνδοξοτέραν
τετραμόρφων σεμνοτέραν
καταγγέλλω, Θεοτόκε.

16. Παρθενεύεις μετὰ τόκον
καὶ γεννᾷς παρθένος, κόρη,
ἐσαεὶ δὲ παρθενεύεις ·
πρὸ τοῦ τόκου γὰρ παρθένος,
καὶ ἐν τόκῳ σὺ παρθένος,
καὶ παρθένος μετὰ τόκον.

17. Ῥητορεία καὶ κομψότης
φιλοσόφων καὶ ῥητόρων
σιωπὴν βαθεῖαν, κόρη
ὦ πανύμνητε, ἀσκοῦσι
ἐν τῷ ζώῳ (1) τοκετῷ σου ·
ὑπερβαίνεις γὰρ τὴν φύσιν.

18. Σταλαγμόν μοι τοῦ ἐλέους,
ὦ πανάχραντε, σταλάξαις,
f. 208v ἐν ἡμέρᾳ τῇ τῆς δίκης · |
τῶν κακῶν μου γὰρ πλημμύρα
ὑπερῆρε κεφαλήν μου

(1) ζώῳ pour ζωῷ.

καὶ συμπνίγει τὴν ψυχήν μου.
19. Τῶν πιστῶν ἡ προστασία
καὶ ἀντίληψις ὀξεῖα,
πρὸς Θεὸν δὲ παρρησία
σὺ ὑπάρχεις, ὦ παρθένε.
Μὴ παρίδῃς τὰς δέησεις
τῶν εἰς σὲ καταφευγόντων.
20. Ὑπερφέρεις ἀσυγκρίτως
τῶν ἀγγέλων, τῶν ἀνθρώπων
τῶν ἁπάντων τε κτισμάτων,
ὡς Θεὸν γεγεννηκυῖα
τὸν δεσπότην τῶν ἁπάντων
ἀπειράνδρως, ὦ παρθένε.
21. Φωτοδότην ἡ τεκοῦσα
τὸν σωτῆρα καὶ δεσπότην,
Ἀειπαρθένε Μαρία,
ἐκ τοῦ ζόφου τῶν πταισμάτων
ὑπεξάγοις καὶ παθῶν με,
ἵνα πίστει σε δοξάζω.
22. Χαρμοσύνη τῶν ἐν λύπαις,
Θεοτόκε, σὺ ὑπάρχεις,
ἀνεκλάλητος ἡδύτης·
ὡς χαρᾶς σε οὖν δοχεῖον
δυσωπῶ, παρθένε, κόρη,
παρηγόρημα γενοῦ μοι.
23. Ψεκασμός ἀναψυχή τε
ψαλμωδοῦντί σου τὸν τόκον,
θεονύμφευτε, ὑπάρχεις.
Δροσισμὸν παρηγορίας
καταπέμψαις οὐρανόθεν
δεομένῳ μετὰ πόθου.
24[1]. Ὡς ὑπέρμαχον προστάτιν,
ὡς ἀκοίμητον φρουρόν σε,
ὡς ἀνίκητον ἐν μάχαις,
ἡ βασίλισσα καὶ δούλη,
σὲ σέμνει, παρθένε, πόλις·
ἱκετεύω, φρούρησόν με.
24[2]. Ὦ Τριὰς παναγία, δός
Πάτερ, Λόγε, θεῖον Πνεῦμα,
συμφυὴς ἀδιαιρέτως,

τὰς δεήσεις τῆς παρθένου
δεχομένη προσηκόντως,
λύτρωσαι ἡμᾶς κινδύνων.
24[3]. *Ὦ παντάνασσα παρθένε,*
τῶν ἐχθρῶν τὰ στίφη, κόρη,
τὰ κυκλοῦντα σου τὴν πόλιν
ὡς τὸ πρὶν ἐξαφανίσαις·
Ὁ κρατῶν καθικετεύει
καὶ τὸ πλῆθος χριστωνύμων.

VII

Hymne de louange dit Khærétisme.

(Alphabétique quaternaire)

f. 209 *Τοῦ αὐτοῦ κυρίου Νικηφόρου τοῦ Ξανθοπούλου ὕμνος ἐγκωμιαστικὸς εἰς τὴν ὑπεραγίαν Θεοτόκον, ὁ λεγόμενος χαιρετισμός. Κατὰ ἀλφάβητον: Πρὸς «Τὴν τιμιωτέραν.»*

1. *Χαῖρε, ἀνωτέρα τῶν νοερῶν,*
χαῖρε, ἁγνοτέρα καὶ ἡλίου τῶν φωτισμῶν,
χαῖρε, ἀπειράνδρως γεννήσασα τὸν κτίστην,
χαῖρε, ἄσπιλε, χαῖρε νύμφη ἀνύμφευτε.
2. *Χαῖρε, βασιλέων ἡ καλλονή,*
χαῖρε, βασιλίδων, ἡ εὐπρέπεια ἀληθῶς,
χαῖρε, βροτησίου σεμνολόγημα γένους·
χαῖρε, βάθρον μου, χαῖρε νύμφη ἀνύμφευτε.
3. *Χαῖρε, γῆ ἁγία θεοστιβής,*
χαῖρε, γεωργία ἡ βλαστήσασα γεωργόν,
χαῖρε, γεγονυῖα Πατρὸς ἁπάντων μήτηρ,
χαῖρε, γέφυρα, χαῖρε νύμφη ἀνύμφευτε.
4. *Χαῖρε, δωρεὰ τῶν χριστιανῶν,*
χαῖρε, διαβόλου καταργήσασα τὴν ἰσχύν,
χαῖρε, διὰ λόγου γεννήσασα τὸν Λόγον,
χαῖρε, δέσποινα, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.
5. *Χαῖρε, εὐφροσύνη τῶν γηγενῶν,*

χαῖρε, εὐδοκία τῆς θελήσεως τοῦ Πατρός,
χαῖρε, εὐθηνίας ἀγαθὸν ταμιεῖον,
χαῖρε, ἔνδοξε, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

6. Χαῖρε, ζωοδόχε ὄντως πηγή,
f. 209v | χαῖρε, ζιζανίων ἀνασπῶσα τὸν πληθυσμόν,
χαῖρε, ζωοβρύτην ἡ βλαστήσασα στάχυν,
χαῖρε, ζώπυρον, χαῖρε νύμφη ἀνύμφευτε.

7. Χαῖρε, ἡ μεσῖτίς μου πρὸς . εόν,
χαῖρε, ἡ παρήγορος ἐν πᾶσί μου τοῖς δεινοῖς,
χαῖρε, ἡ ἐλπίς μου ἡ ἀκράδαντος ὄντως,
χαῖρε, ἥλιε, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

8. Χαῖρε, Θεοτόκε παναληθῶς,
χαῖρε, θειοτέρα τῶν ἁπάντων μετὰ Θεόν,
χαῖρε, θεολόγων ὑπερβαίνουσα γνῶσιν,
χαῖρε, θέμεθλον, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

9. Χαῖρε, ἱλαστήριον τῶν πιστῶν,
χαῖρε, ἰατήριον παντοίων, κόρη, παθῶν,
χαῖρε, ἰατῆρα γεννήσασα τὸν Λόγον,
χαῖρε, ἵλασμα, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

10. Χαῖρε, καταφύγιον τῶν πιστῶν,
χαῖρε, κοσμοσώστην τετοκυῖα τὸν κοσμουργόν,
χαῖρε, κακουργίας ἐξάρασα τοῦ πλάνου,
χαῖρε, καύχημα, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

11. Χαῖρε, λυπουμένων ἡ χαρμονή,
χαῖρε, λαλουμένων ἀπορρήτων ἡ σιωπή,
χαῖρε, λελυμένα συνδέουσα τὰ πρώην,
χαῖρε, λύσις μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

12. Χαῖρε, μαχομένων καταλλαγή,
χαῖρε, μυστηρίων ἀνεκλάλητος ἀκοή,
χαῖρε, μυθολόγων καταπαύσασα γλώσσας,
f. 210 | χαῖρε, Μαρία, νύμφη ἀνύμφευτε.

13. Χαῖρε, νεκρωθέντων μόνη ζωή,
χαῖρε, νεκταρώδης ἀθανάτου Λόγου πηγή,
χαῖρε, νεανίδων ὑπερφέρουσα ξένως,
χαῖρε, νῖκός μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

14. Χαῖρε, ξύλου ῥίζα τοῦ ἐν Ἐδέμ,
χαῖρε, ξύλου βρῶσιν καταργήσασα τοῦ Ἀδάμ,
χαῖρε, ξενωθέντων οἰκείωσις ἐν πόλῳ,
χαῖρε, ξένια, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

15. Χαῖρε, ὄρος πῖον τὸ τοῦ Θεοῦ,

χαῖρε, ὄρθρον ξένον ἀνατείλασα τοῖς βροτοῖς,
χαῖρε, ὁρωμένων ὑπερφέρουσα πάντων,
χαῖρε, ὁ κόσμος, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

16. Χαῖρε, πλανωμένων ἡ ὁδηγός,
χαῖρε, πενομένων τῆς ἐνδείας ἡ χορηγός,
χαῖρε, πύλη μόνη ἡ ὄντως κεκλεισμένη,
χαῖρε, πάναγνε, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

17. Χαῖρε, ῥῶσις, κόρη, τῶν ἀσθενῶν,
χαῖρε, ῥάβδος θεία, ἡ βλαστήσασα Ἀαρών,
χαῖρε, ῥυομένη τῶν ἀνθρώπων τὸ γένος,
χαῖρε, ῥεῖθρον μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

18. Χαῖρε, στάμνε μάννα τοῦ τῆς ζωῆς,
χαῖρε, σέλας κόσμου ἡλιόμορφον καθαρόν,
χαῖρε, σωτηρία τῶν ἄνω καὶ τῶν κάτω,
χαῖρε, στέφος μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

19. Χαῖρε, τόμε ἔμψυχε τοῦ Θεοῦ,
f. 210v | χαῖρε, τύπων πάντων ἡ φανέρωσις παλαιῶν,
χαῖρε, τῶν τῆς Νέας μυστηρίων ἡ χάρις,
χαῖρε, τεῖχος μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

20. Χαῖρε, ὕδωρ βρύουσα τῶν ψυχῶν,
χαῖρε, ὕψους ὕψος ἀδιέξοδον νοεροῖς
χαῖρε, ὑμνοπόλων ὑπερβαίνουσα μέτρον,
χαῖρε, ὕψος μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

21. Χαῖρε, φαεσφόρε, μῆτερ Θεοῦ,
χαῖρε, φωτοδότην σελαγίζουσα τὸν Χριστόν,
χαῖρε, φυτοκόμε τοῦ ἀμήτορος γόνου,
χαῖρε, φάος μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

22[1]. Χαῖρε, χαῖρε, χώρα ἡ τοῦ Χριστοῦ,
χαῖρε, χαῖρε, χύσις ὑπερχέουσα τὴν χαράν,
χαῖρε, χαῖρε, ἡ χάρις ἡ κεχαριτωμένη,
Χαῖρε, χάρισμα, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

22[2]. Χαῖρε, χρυσαυγίζουσα χελιδών,
χαῖρε, χάρις χαρίτων, στάμνε ὄντως χρυσῆ,
χαῖρε, χορηγοῦσα τοῖς χρήζουσι τὴν χεῖρα,
χαῖρε, χόρευε, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

22[3]. Χαῖρε, χαρμοσύνη τῶν Χερουβίμ,
χαῖρε, χαρμονὴ κεχαριτωμένη τοῖς χοϊκοῖς,
χαῖρε, χαρισμάτων ἀχανέστατον χάος,
χαῖρε, χάρις μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

23. Χαῖρε, ψωμισθεῖσα ἐξ οὐρανοῦ,

χαῖρε, ψεκασμάτων οὐρανίων ἡ χορηγός,
χαῖρε, ψαλμωδούντων ἀγαλλίαμα ξένον
f. 211 | *χαῖρε, ψεκάς μου, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.*
24. *Χαῖρε, ὡραιότης τῶν γυναικῶν,*
χαῖρε, ὡραΐσασα φύσιν τὴν τῶν βροτῶν,
χαῖρε, ὠχριῶσαν περιθάλψασα τόκῳ,
χαῖρε, ὡραία, χαῖρε, νύμφη ἀνύμφευτε.

VIII

Cod. Vind. 78 f. 360

Autres tropaires alphabétiques.

Ἕτερα τροπάρια κατὰ ἀλφάβητον:
Πρὸς « Τὴν τιμιωτέραν ».

1. *Ἄχραντε παρθένε μῆτερ Θεοῦ,*
ἡ δεδοξασμένη ὑπὲρ πᾶσαν φύσιν βροτῶν
ἀκήρατε κόρη, ἁγία Θεοτόκε
μὴ παύσῃ δυσωποῦσα ὑπὲρ ἡμῶν πρὸς Θεόν.
2. *Βάτον καιομένην σε Μωσῆς*
καὶ μὴ φλεγομένην ἐθεάσατο τηλαυγῶς,
λαβίδα πυρφόρον ὁ Ἡσαΐας, κόρη·
ἡμεῖς δὲ θεοτόκον σε καταγγέλλομεν.
3. *Γένος γηγενῶν σε ἀνευφημεῖ·*
τῶν ἀγγέλων δῆμοι, ἀρχαγγέλων, ἐξουσιῶν
ὑμνοῦσιν ἀπαύστως τὸν ἄφραστόν σου τόκον·
ἡμεῖς δὲ θεοτόκον, ἁγνή, κηρύττομεν.
4. *Δός μοι τῷ ἀθλίῳ ἐπιστροφήν,*
Δέσποινα, πρὸ τέλους καὶ μετάνοιαν ἀληθῆ,
ὅτι τὴν ζωήν μου ἀνάλωσα ἀθλίως,
ἐν πάσῃ ἀμελείᾳ βιώσας πάντοτε.
5. *Ἔκτεινον παλάμας σου, ἀγαθή·*
πρόσπεσον τῷ κτίστῃ καὶ δυσώπησον ἐκτενῶς,
ἵνα ῥύσηταί με κολάσεως μελλούσης·
εἰς σὲ γὰρ τὰς ἐλπίδας πάσας ἀνέθηκα.
6. *Ζάλη ἀμετρήτων ἁμαρτιῶν*

κατεπόντισέ (1) με ἀπογνώσεως εἰς βυθόν·
ἀλλ' ὡς τετοκυῖα τὸν μόνον κυβερνήτην,
παρθένε θεοτόκε, σύ με κυβέρνησον.

7. Ἡ ἐπικάταρατός μου ζωή
ὡς καπνὸς παρῆλθεν· ὁ δὲ βίος μου πλήρης ὢν
πάσης ἁμαρτίας, φρίττω κατανοῶν μου
τὴν ὥραν τοῦ θανάτου· Δέσποινα, σῶσον με.

8. Θέλων ἐσταυρώθης ὑπὲρ ἡμῶν
καὶ ἐτραυματίσθης, συμπαθέστατε Ἰησοῦ·
ὅθεν σου δοξάζω τὴν ἀνεξικακίαν.
f. 360v Τῆς σῆς μητρὸς πρεσβείαις, | Δέσποτα, σῶσον με.

9. Ἵλεως γενοῦ μοι τῷ ταπεινῷ,
ὅτι πλὴν σου ἄλλην οὐ γινώσκω καταφυγήν,
ὁ ἐν ἁμαρτίαις συσχεθεὶς ἀμετρήτοις·
ἐλέησόν με, μόνη χριστιανῶν ἡ ἐλπίς.

10. Κῆπε καὶ παράδεισε καὶ πηγή,
τράπεζα καὶ στάμνε καὶ λυχνία καὶ κιβωτέ,
ὄρος, βάτε, ῥάβδε καὶ πύλη, κλίνη, κλίμαξ,
ναέ, σκηνὴ καὶ πόκε, σὲ μεγαλύνομεν.

11. Λῦσόν μου, πανάχραντε, τὰς σειρὰς
τῶν ἁμαρτημάτων, ἡ τεκοῦσα τὸν πλαστουργόν,
τὸν μόνον ἐκ μόνου Πατρὸς ἀνάρχου Λόγον
Χριστόν, τὸν ζωοδότην, ὃν μεγαλύνομεν.

12. Μὴ νὺξ καταλάβῃ με τῶν παθῶν·
μὴ καταπιέτω ὥσπερ λέων ὁ ἀναιδής·
ἄχραντε παρθένε, ἐξάρπασόν με τούτου
καὶ ῥῦσαί με γεέννης καὶ αἰωνίου πυρός.

13. Νεῦσον παρακλήσεσιν, ἀγαθή
ταῖς τοῦ σου οἰκέτου τοῦ ἀθλίου καὶ ταπεινοῦ
καὶ τῷ πάντων κτίστῃ, παρθένε, καὶ υἱῷ σου
προσάγαγε πρεσβείαν ὑπὲρ τοῦ δούλου σου.

14. Ξένον με γενόμενον ἐκ Θεοῦ,
μῆτερ τοῦ Ὑψίστου, διὰ πλῆθος ἁμαρτιῶν·
ξένωσόν με τούτων εὐχαῖς σου εὐπροσδέκτοις,
καὶ τῷ ἐκ σοῦ τεχθέντι Θεῷ οἰκείωσον.

15. Ὅταν με ἐκ τούτου τοῦ ταπεινοῦ
σώματος χωρίσῃ τῇ προστάξει ὁ σὸς υἱός,

1 κατεπόντησε.

φάνηθί μοι τότε, προστάτις θεοτόκε
πρὸς θείας καταπαύσεις καθοδηγοῦσα με.

16. Πᾶσαι τῶν ἀγγέλων αἱ στρατιαί,
Πρόδρομε Κυρίου, ἀποστόλων ἡ δωδεκάς,
f. 361 οἱ ἅγιοι πάντες μετὰ τῆς | Θεοτόκου
ποιήσατε πρεσβείαν ὑπὲρ ἡμῶν πρὸς Θεόν (1).

17. Στάμνον καὶ λυχνίαν φωτοειδῆ,
τράπεζαν τὸν ἄρτον τὸν οὐράνιον μυστικῶς·
κατέχεις ὡς βρέφος τὸν ἀχώρητον Λόγον,
Χριστόν, τὸν ζωοδότην, ὃν μεγαλύνομεν.

18. Τὸν τεθολωμένον μου λογισμόν
καὶ ἐσκοτισμένον τῆς καρδίας μου τὸν πυρσὸν
ἄναψον, παρθένε, τὸ φῶς ἀποτεκοῦσα,
καὶ φώτισον τὸν νοῦν μου, ἵνα δοξάζω σε.

19. Ὕψιστον, συνάναρχον, συμφυῆ
ἔτεκες ἀρρήτως τὸν ἀμήτορα ἐκ Πατρός·
ἐκ σοῦ, Θεοτόκε, προσελάβετο σάρκα,
ἐδόξασε καὶ ταύτην ἐκαινοποίησεν.

20. Φεῖσαι, φεῖσαι, φεῖσαι μου ὁ Θεός·
φεῖσαι μου, σωτήρ μου, ἐν ἡμέρᾳ τῇ φοβερᾷ,
καὶ μὴ συγχωρήσῃς παντελῶς ἀπολέσθαι
τὸ πλάσμα τῶν χειρῶν σου, μόνε μακρόθυμε.

21. Χαῖρε, τῶν ἀγγέλων ἡ χαρμονή,
καὶ τῶν ἀρχαγγέλων, ἀποστόλων καὶ προφητῶν,
μαρτύρων ὁσίων, καὶ πάντων τῶν δικαίων,
ἀνύμφευτε παρθένε θεοχαρίτωτε.

22. Ψάλλοντες τὸν τόκον σου εὐμενῶς,
σὲ μακαριοῦμεν ὀρθοδόξως, οἱ διὰ σοῦ
ῥυσθέντες τῆς πρώην κατάρας, Θεοτόκε,
ἀνύμφευτε παρθένε, διὰ τοῦ τόκου σου.

.23 Ὦ τῶν ὑπὲρ ἔννοιαν δωρεῶν·
ὢ ἀφράστου τόκου, ὢ ἀρρήτου διαγωγῆς,
ἧς κατηξιώθη τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων,
ἀνύμφευτε παρθένε, διὰ τοῦ τόκου σου.

24. Τὴν τρισσοφεγγόφωτον καὶ ἁπλῆν

[1] Comme nous l'avons dit plus haut, la strophe commençant par *P* a été sautée par le copiste. Cette strophe empiétait sur le sens de la strophe *Σ* dont le début suppose un verbe précédent.

μίαν φύσιν σέβω, τὸν Πατέρα καὶ τὸν Υἱὸν
καὶ τὸ ἅγιον Πνεῦμα ἐν μιᾷ τῇ οὐσίᾳ,
Θεὸν τὸν ζωοδότην, καὶ μεγαλύνω ἀεί.

IX

Tropaires componctifs.

(Acrostiche alphabétique sénaire).

Miscel. Oxon. 79 f. 211

Τοῦ αὐτοῦ ἕτερα στιχηρὰ κατανυκτικά·
ποίημα Νικηφόρου τοῦ Ξανθοπούλου
κατὰ ἀλφάβητον.
Ἦχος δ'. Πρὸς τὸν «Ἤθελον δάκρυσιν».

1. *Ἆρον τὸ σκότος τῆς ἀγνωσίας,*
Ἀπὸ τῆς καρδίας μου, ἥλιε ἄδυτε.
Αὔγασον φῶς μοι τῶν ἐντολῶν σου,
Ἁμαρτίας λύων πᾶσαν σκοτόμαιναν.
Ἁγίασόν μου τὸ σῶμα·
Ἁγίασόν μου καὶ πνεῦμα, Κύριε, πρὶν εἰς τέλος ἀπόλλο-
[μαι (1), σῶσον με·
2. *Βάσις γενοῦ μοι τῷ ταλαιπώρῳ,*
Βόθρῳ ἐμπαγέντι φιληδονίας αἰσχρᾶς.
Βάρει συμπνίγομαι ἁμαρτίας·
Βοηθείας χεῖρα σῶτερ μοι ἔκτεινον,
Βραδεύουσάν μοι εἰρήνην
Βαθεῖαν τῆς ἀπαθείας. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος (2).
3. *Γῇ με ἐδέξατο σῇ προστάξει·*
Γόνῳ δὲ κακίας μιάνας κοίτην ἐμήν,
Γέγονα ξένος τοῦ σοῦ νυμφῶνος,
Γυμνωθεὶς τῶν θείων σου ἐντολῶν, Χριστέ.
Γνώμη κακίστη γὰρ οὕτως
Γινώσκειν οἶδε καὶ πράττειν. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.

[1] *ἀπόλλομαι* sic.

[2] Il faut ajouter : *ἀπόλλομαι, σῶσον με.* Les mots : *Κύριε, πρὶν εἰς τέλος ἀπόλλομαι, σῶσον με,* sont un refrain qui revient à la fin de chaque strophe. Nous reproduisons l'accentuation du manuscrit.

4. *Δράκων ἐρπύσας ὁ ψυχοφθόρος,*
Δήγμασι κακίας με ἐφαρμάκευσε.
f. 211v *Δέδηγμαι, πέπληγμαι ὡς | οὐκ ἄλλος.*
Δραστικοῖς φαρμάκοις σοῦ με ὑγίωσον·
Δύνασαι γὰρ ὅσα θέλεις
Δημιουργεῖν τε καὶ πράττειν, Κύριε,
5. *Ἔβλυσας αἷμα, Χριστέ, καὶ ὕδωρ*
Ἐκ τῆς ζωηφόρου σου θείας πλευρᾶς, ἀγαθέ.
Ἔσβεσας ἄνθρακας ἁμαρτίας
Ἐκ τῶν κοινωνούντων τῶν μυστηρίων σου.
Ἐγὼ δὲ φεῦ ἀναξίως
Ἐν μετοχῇ ὤν, σοὶ κράζω· Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.
6. *Ζάλη κατέλαβεν ἀμελείας,*
Ζόφος ἁμαρτίας ὠθῶν πρὸς ἀπόγνωσιν.
Ζήσεται ἆρα κἀμοῦ ἡ ψυχὴ
Ζωοπαρόχοις ἔργοις τῆς μετανοίας μου;
Ζωῆς ὑπάρχων ταμίας,
Ζωῆς μοι ὄμβρισον ῥεῖθρα, Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.
7. *Ἥττημαι, Κύριε, ἀφροσύνῃ·*
Ἥττημαι δειλίᾳ καὶ ἀκολασίᾳ πολλῇ.
Ἥττημαι μᾶλλον τῇ ἀδικίᾳ.
Ἦλθον καὶ εἰς ἕξιν τῆς συνηθείας μου.
Ἡ δὲ τομὴ κατεπείγει,
Ἡ τοῦ θανάτου μου, οἴμοι. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.
8. *Θώρακα εὕροιμί σε, Χριστέ μου,*
Θυρεὸν καὶ σκέπην σε ἀπὸ προσώπου ἐχθροῦ.
Θαῦμα γενήσομαι τῷ Βελίαρ,
Θηρευθεὶς φυγών τε τούτου τὰ θήρατρα.
Θύσω δὲ σοὶ ἐν καρδίᾳ
Θυσίαν συντετριμμένην. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.
9. *Ἴδε ἀμέλειαν τῆς ψυχῆς μου.*
Ἴδε τοῦ νοός μου τὸ μάταιον φρόνημα.
Ἴδε σαρκὸς τὰς δεινὰς ὀρέξεις.
Ἴδε συνηθείας ἕξιν γηράσασαν.
Ἴδε πτωχείαν ἐσχάτην
Ἰσχὺν πλουτίσαι με ἔχων. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.
10. *Κόσμον φιλήσας καὶ τὰ ἐν κόσμῳ,*
Κόσμον ἐντολῶν τῶν θείων σου οὐκ ἠγάπησα.
Κάλαμος ὤφθην συντετριμμένος·
Καθὼς εἶπας, Σῶτερ, μὴ κατεάξῃς με.

f. 212 *Καὶ νῦν ἀνόρθωσον μᾶλλον |*
Κατερραγμένον με ὄντα. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.

11. *Λέγω συχνῶς τὸ ἡμάρτηκά σοι·*
Λύπην καταξίαν δὲ τῶν ἔργων οὐ κέκτημαι.
Λῦσον μου σκότος ἀναισθησίας,
Λογισμοῖς ἀγάπης τῆς σῆς φωτίσας με.
Λόγε Θεοῦ, δός μοι λόγον
Λέγειν καὶ πράττειν ἀξίως. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος ἀπόλ-
[λομαι, σῶσον με.

12. *Μάρτυρας ἔχω πολλοὺς τοῦ σκότους·*
Μάρτυς δὲ ἐν ἔργοις φωτὸς οὐδὲ εἷς μοί ἐστιν.
Μάρτυς δὲ εἶ καὶ σύ, ὁ Θεός μου,
Μὴ θελήσειν θέλων ἐμοῦ τὸν θάνατον.
Μὴ οὖν ἀπώσῃ οἰκτίρμον.
Μή με βδελύζῃ βοῶντα· Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.

13. *Νόμους τοὺς θείους σου μὴ τηρήσας,*
Νόμους ἁμαρτίας ἀνόμως ἐφύλαξα.
Νόμους τῆς φύσεως ὑπερέβην.
Νῦν δὲ ἐξ ἀμφοῖν κατάκριτος γέγονα.
Ναὸς Θεοῦ ὢν τὸ πρῶτον,
Νεκρῶν παθῶν τάφος ὤφθην. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.

14. *Ξένος, Χριστέ, ὢν τῶν ἐντολῶν σου,*
Ξένον σε ὁρῶν ἢ γυμνὸν οὐ συνήγαγον.
Ξένισον σὺ τὸν κυρίως ξένον.
Ξυναυλίαν ξένην ἐμοὶ ποιούμενος.
Ξένον οὐκ ἔστι σοι τοῦτο,
Ξενίζειν τοὺς ἀναξίους. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.

15. *Ὅταν τὸν χρόνον τῆς ζωῆς μου*
Ὅλον ἐννοήσω, πῶς αὐτὸν συνετέλεσα·
Ὅταν τὴν κρίσιν σου τὴν δικαίαν
Ὁ κακόφρων οἴμοι ἀναλογίσωμαι,
Ὅλος κλονοῦμαι καὶ τρέμω·
Ὅλως ἐν φόβῳ κραυγάζω· Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.

16. *Πᾶς ὃς ἀγάπῃ πυροῦται θείᾳ*
Πάντα πειρασμὸν ὑποφέρει ὡς ἀνάξιος ὤν.
Πάντ' εὐχαρίστως γὰρ ὑπομένων,
πάγκερδός (1) *ἐστιν ὡς φιλόθεος.*

[1] *ἔγκερδος* ms. Il faut un mot commençant par *π*.

Πῶς οὖν φιλῶν ἐγὼ κόσμον,
f. 212v *πειρασμοῦ κέρδος κερδήσω ; Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.* |

17. *Ῥᾶνον ἐλέῳ σου συμπαθείας*
Ῥυπωθεῖσαν πάθεσι καὶ συντριβεῖσαν ψυχήν.
Ῥᾷον γὰρ σοί ἐστιν ἀναπλάσαι
Ῥεύσασαν ἀθλίως ἐκ παραβάσεως.
Ῥινηλατεῖ γὰρ ὁ πλάνος
Ῥίψαι με ἐν ἀπογνώσει. Κύριε, πρὶν.

18. *Σταγόνας ὄμβρισον μετανοίας,*
Συνεχῶς κοιλαίνοντας (sic) τὴν καρδίαν μου.
Στήτωσαν χείμαρροι ἀνομίας,
Συνταράσσοντες πρὸς ἀπωλείας βυθόν.
Σῷ φόβῳ καθήλωσόν μου
Σαρκὸς ἀτάκτους κινήσεις. Κύριε, πρὶν.

19. *Τάφος συνέχει με ἀγνωσίας ·*
Τῦφος οἰήσεως ἀναίσθητον δείκνυσι.
Ταύτῃ παρέπεται καὶ ἡ λήθη ·
Τούτοις κενὴ δόξα μετὰ ἐπάρσεως,
Τούτοις δεδούλωμαι, Σῶτερ.
Τούτοις με ῥῦσαι βοῶντα · Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.

20. *Ὑπερβολῇ εὐσπλαγχνίας, Σῶτερ,*
Ὕψωσάς με δόξῃ καὶ τιμῇ ἐστεφάνωσας.
Ὑπὸ τοῦ φθόνου καὶ τοῦ Βελίαρ
Ὑψωθεὶς κατέπεσα ὁ πανάθλιος.
Υἱὸς ἡμέρας ὢν πρώην,
Υἱὸς τοῦ σκότους ἐδείχθην. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.

21. *Φύγε, ψυχή μου, τὴν ἁμαρτίαν.*
Φοβερὸν τὸ ἔμπεσεῖν εἰς χεῖρας ζῶντος Θεοῦ.
Φοβοῦ μὴ σφάλῃς περὶ τὴν πίστιν.
Φοβοῦ μὴ ἐκπέσῃς τῶν ἀγαθῶν τοῦ Θεοῦ.
Φόβος γὰρ μείζων οὐκ ἔστι,
Φόβος πικρὸς τοῖς εἰδόσι. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.

22. *Χάριν μοι δὸς ἐγκρατείας, Σῶτερ ·*
Χάριν ἐννοίαις καὶ ἔργοις καὶ λόγοις μου.
Χάριν μοι δὸς ἀληθείας πάσης,
Χάριν ἐπὶ τούτοις καρπὸν τοῦ Πνεύματος,
Χαρᾶς, ἀγάπης καὶ ἄλλων

Χαροποιῶν χαρισμάτων. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος ἀπόλλομαι.

23. *Ψάλλοντα πρόσδεξαι τῇ ψυχῇ μου*
Ψαλμοῖς τε καὶ ὕμνοις καὶ ᾠδαῖς ταῖς τοῦ Πνεύματος.
Ψαλῶ (1) *δὲ μᾶλλον καὶ τῷ νοΐ μου,*
Ψυχῶν πρακτικῶς τὸν ἄρτον τῆς γνώσεως.
Ψυχαγωγὲ αἰχμαλώτων,
Ψυχῇ μου δὸς εὐχὴν σῶαν. Κύριε, πρὶν εἰς τέλος.

24. *Ὦ τίς φυλάξει τὰς ἐντολάς σου ;*
Ὦ ψυχῆς· ὦ γνώμης· ὦ πεφωτισμένου νοός,
Ὦ συνειδότος ἀκαταγνώστου.
Ὦ ποίας δόξης ἐπαπολαύσεται.
Ὦ ἐλευθέρας καρδίας.
Ὦ πόσων φεῦ ἐστερήθην. Κύριε, πρὶν.

X

Epigramme sur les noms des douze Apôtres.

Miscel. Ox. 79 f 201v

Τοῦ αὐτοῦ· εἰς τοὺς ιβ' ἀποστόλους.

Πρὸς « Τὴν τιμιωτέραν ».

Πέτρε, Παῦλε, Μάρκε, Σίμων, Λουκᾶ,
Φίλιππε, Ματθαῖε, Ἰωάννης τε καὶ Θωμᾶ,
Ἀνδρέα, Ἰάκωβε σὺν τῷ Βαρθολομαίῳ
Θερμῶς ὑπὲρ τοῦ κόσμου πάντες πρεσβεύσατε.

Rome.

M. Jugie.
des Augustins de l'Assomption

1 ψαλλῶ ms.

LA VIE DE SAINT BLAISE D'AMORIUM

Dédié à M. Paul Thomas.

Original grec et version slavonne [1].

Les Bollandistes ont fait place, dans le copieux *Appendice* de leur tome IV de novembre publié à la fin de 1925, à une vie, jusque-là inédite, de Saint Blaise d'Amorium [2]. Cette vie, conservée par un seul manuscrit, le *Parisinus graecus* 1491 (du X^e^ siècle), semble n'avoir été consultée, avant l'édition du P. Delehaye, que par deux savants, l'illustre Du Cange et W. Meyer (de Spire). Mais ni l'un ni l'autre n'avaient rien révélé de son contenu historique, et le P. Delehaye lui-même, en l'éditant avec sa maîtrise coutumière, ne lui a consacré que quelques lignes d'introduction. Le P. Delehaye n'a pas utilisé, ni, semble-t-il, connu, une version slavonne de cette vie [3], qui était publiée depuis longtemps, mais dans un lieu difficilement accessible. L'archimandrite Leonid l'avait tirée d'un manuscrit du XV^e^ siècle, ayant appartenu jusqu'en 1747 à la *Lavra Troicka*, et qui se trouvait, avant la guerre, dans la bibliothèque de l'Académie spirituelle de Moscou (n° 91, p. 202-225). L'original grec de ce texte paraît avoir été très voisin du nôtre ; mais le manuscrit qui le contenait était défiguré par plus d'une lacune, à moins que ces omissions ne

(1) Cet article était composé, lorsque nous avons reçu le tome I (1929) des *Byzantinoslavica* où F.Dvornik a parlé de la Vie de Blaise dans son article intitulé : *Quelques données sur les Slaves, extraites du tome IV de novembre des Acta Sanctorum*, p. 35-39. M. Dvornik connaît le texte slavon ; mais il ne tient pas compte des données nouvelles et précises apportées par le texte grec, et qui nous permettent de fixer la chronologie du document.

(2) *Acta Sanctorum Novembris*, tome IV, *Appendix*, p. 656-670.

(3) *Žitie prepodobnago Vlasija*, publiée par l'archimandrite Leonid, dans *Pamiatniki drevnej Pisjmennosti*, LXV (1887).

soient imputables au traducteur slavon. L'éditeur russe, non sans quelque naïveté, s'est imaginé avoir affaire à une Vie originale. Nous verrons plus loin le singulier parti que M. Chrysanthe Loparev avait tiré de cette version lacuneuse.

A première vue, on comprend que le savant éditeur de l'original grec ne lui ait pas accordé une bien grande attention. Le document semble, tout d'abord, manquer d'intérêt (1) Saint Blaise, appelé Basile dans le siècle, naquit dans un village proche d'Amorium, *Ἀπλατιαναῖς* (inconnu d'ailleurs). Il fut ordonné sous-diacre, non, chose curieuse, par son ordinaire l'évêque d'Amorium, mais par l'archevêque de Pessinonte, Eustratios ; après quoi, il se rendit à Constantinople où le patriarche Ignace l'éleva au diaconat. Pris du désir de voyager, il s'associa à un moine indigne qui, abusant de la confiance du jeune homme, le conduisit en Bulgarie et l'y vendit comme esclave. Le « Scythe », c'est-à-dire le Bulgare qui l'avait acheté, le remit en liberté dès qu'il sut à quoi s'en tenir. Mais le pauvre Blaise jouait de malheur. S'étant embarqué sur le Danube, il y fut capturé par des pirates — probablement des Petchénègues — et laissé par eux tout nu dans un désert. Un ange le ramena en Bulgarie. Là, il fit la connaissance d'un évêque qui se disposait à partir pour Rome — et Rome, Rome l'ancienne, avait toujours été le but du voyage de Basile. Basile accompagna donc l'évêque, et, cette fois, parvint sans encombre à destination. Il visita la Ville sainte, ses sanctuaires et ses couvents... et ne put se résoudre à quitter le seuil des Apôtres. Il y élut domicile, laissant le bon évêque qui l'avait amené repartir sans lui. Il entra au couvent grec de Saint Césaire, dont le prieur, pour lors, était un certain Eustratios de Cyzique. Il y devint moine sous le nom de Blaise, puis prêtre. Il y passa dix-huit ans et mérita un grand renom de sainteté. Il fit des miracles et réunit autour de lui des disciples, notamment Lucas, Syméon et Joseph. Enfin, pour échapper aux assiduités de ses admirateurs, il quitta le monastère avec ses trois élèves préférés, sous cou-

(1) Nous en avons donné un résumé dans notre compte rendu du dernier volume des *Acta Sanctorum*, paru dans *Byzantion*, tome IV (1927-1928), pages 805-808.

leur de se rendre, pour réparer sa santé, aux eaux de Pouzzoles. En réalité, il avait formé le dessein de retourner à Constantinople. Arrivé dans la capitale, il fut très bien reçu par Anatolios, higoumène du Stoudion, et présenté par lui au patriarche Antoine et à l'empereur Léon le Sage (1). Quatre ans plus tard, avec le consentement du prieur Anatolios, il partit, toujours avec ses trois disciples,pour le mont Athos. Il endura mille privations dans ces lieux encore déserts ; puis — au bout de douze ans — persécuté par ceux qui se prétendaient « les maîtres du pays », il revint dans la ville impériale, où il obtint, pour la protection de ses moines, un chrysobulle de l'empereur Léon. Il mourut peu de temps après cette audience.Les Stoudites, qui l'avaient accueilli une fois de plus, l'inhumèrent en l'oratoire de Saint Georges, « qui est dans la nef de gauche de l'église de S. Jean Prodrome du Stoudion ». Il avait laissé l'un de ses disciples à la tête de son monastère athonite.

L'illustre éditeur a identifié plusieurs des personnages historiques qui apparaissent dans cette vie : Eustratios, métropolite de Pessinonte, siégeait au concile de 879. Quant à S. Ignace, c'est naturellement le fameux patriarche adversaire de Photius,qui occupa deux fois le siège constantinopolitain (847-858, 867-877). Anatolios fut prieur du Stoudion vers l'année 886, et une seconde fois — à moins qu'il ne s'agisse, ce qui est peu vraisemblable, d'un autre Anatolios — en 916-930 (2). Le P. Delehaye a tenté également d'établir la chronologie de la *Vie*. Blaise est demeuré à Rome, dit-il (p. 657), dix-huit ans au moins ; il a passé quatre ans au Stoudion, douze au Mont Athos. Lorsqu'il est rentré à Constantinople, Antoine Kauléas était patriarche (893-901), Léon IV empereur (886-912). Donc, les seize années qu'il survécut à son retour n'ont pas commencé à courir avant le mois de mai de l'année 893, et le saint aura vécu au moins jusqu'au 20 décembre 909 ou bien jusqu'au 31 mars 910 : rien n'empêche de prolonger sa

(1) Sur cette entrevue, cf H. Delehaye, *Rendiconti della Pont. Acc. di Arch.* III (1923-1925), p. 46, et *Analecta Bollandiana*, XXVI, p. 269.

(2) Voyez sur Anatolios, higoumène en 886, puis (après un certain Arcadius qui gouvernait le couvent vers 900) de nouveau en 916 et plus tard, la note 2 de la page 23.

vie jusqu'à l'année 912 : *ceterum nimis incerta sunt ut temporum ratio inde ducatur...*

Or, un épisode de la Vie auquel l'éditeur n'a pas attaché d'importance pourrait, semble-t-il, être daté avec quelque précision, et les autres moments de la carrière du saint s'en trouveront fixés, comme on va le voir.

Le sac de Démétrias (Volo) par les Arabes.

Le capitaine du navire qui devait le ramener d'Italie à Constantinople ne tint pas sa promesse ; il débarque son passager à Méthone, ce port du Péloponnèse méridional qui fut si célèbre à l'époque vénitienne sous l'appellation « franque » de Modon. Des aventures semblables sont assez fréquentes dans la Vie des Saints. Nous en avons réuni quelques-unes dans notre édition de la Vie de Porphyre. Le patron du bateau qui ramène à Gaza l'évêque Porphyre refuse de faire à Rhodes l'escale prolongée que lui demandait le saint prélat désireux d'avoir une conversation « spirituelle »avec l'anachorète Procope. Saint Nicolas le Sionite, au VI^e^ siècle, revenant d'un pèlerinage en Terre Sainte, voudrait débarquer au pont d'Andriakè en Lycie, afin de regagner, de là, son monastère. Le capitaine, prétextant le mauvais état de la mer, « brûle l'escale », au mépris d'un engagement formel, et met le cap sur Rhodes. Dans les deux cas, la colère divine se manifeste sous la forme d'une tempête. Le patron infidèle de la nef de Blaise est puni tout autrement et d'une manière bien plus sévère. S'étant rendu pour affaire (*δι' ἐμπορίαν τινά*) à Démétrias (*πρὸς τὰ τῆς Δημητριάδος μέρη*) il arriva dans ces parages un moment où « les barbares infestaient la contrée » ; il fut enlevé par eux comme prisonnier de guerre (1).

Pour Blaise, le contretemps qui avait interrompu son voyage de retour n'était autre chose qu'un miracle salutaire. Il regagna Constantinople, on ne dit pas par quels moyens, sans

(1) *Ὃν οἱ τοὺς τόπους ἐκείνους λῃΐζόμενοι βάρβαροι συναντήσαντες ἦραν τοῦτον πρὸς τὴν ἰδίαν χώραν αἰχμάλωτον ἐπαγόμενοι* (nous lirions volontiers *ἀπαγόμενοι*) (p. 666).

doute par un autre bateau, ayant échappé à la captivité chez les « Barbares ».

Le P. Delehaye, estimant fort justement que le brigandage en Grèce, et singulièrement en Thessalie, est de tous les temps, n'a pas cru qu'il s'agît ici d'un événement historique. Et pourtant il est difficile de ne pas reconnaître, dans notre passage, une allusion très précise au sac de Démétrias par les Arabes, une des nombreuses calamités qui affligèrent, au grand scandale des âmes pieuses et des sujets loyaux, le règne de Léon dit le Sage, lequel, comme beaucoup de philosophes, semble avoir été pacifiste, et en particulier négligent à l'endroit de sa marine. Les sources grecques, assez nombreuses, qui parlent de cette catastrophe, annonciatrice de l'*excidium Thessalonicae* de 904, sont énumérées et critiquées par A. A. Vasiljev, dans son admirable ouvrage, intitulé *Vizantija i Araby* (1).

Le patriarche Saint Antoine Kauléas.

La date ne nous en est pas donnée directement. Mais, d'une part, Jean Caméniate, l'historiographe de la *Mort de Thessalonique*, nous dit que « le sac de Démétrias eut lieu *peu de temps* avant celui de Thessalonique » ; d'autre part, les chroniqueurs semblent faire du sac de Démétrias un synchronisme de la mort d'Antoine Kauléas : ils réunissent les deux faits dans le même paragraphe, et l'un d'eux les relie par les mots *ὅτε καί.*

On sera frappé de retrouver, dans notre texte, les noms

(1) T. II (dynastie macédonienne), p. 135-136. Jean Caméniate, p. 506 c. 14 : *Δημητριὰς γὰρ οὕτω καλουμένη τῆς Ἑλλάδος ἑτέρα πόλις οὐ μακρὰν ἡμῶν ἀπῳκισμένη πολλῷ πλήθει τῶν οἰκητόρων καὶ τοῖς ἄλλοις οἷς μέγα καυχῶνται πόλεις τῶν ἔγγιστα ὑπεραιρομένη... οὐ πρὸ πολλοῦ τῆς ἡμῶν ἁλώσεως ἔργον ἐγένετο τῶν βαρβάρων* κτλ. Const. Hamart., p. 779 = Leo Gramm., p. 274 : *παρελήφθη δὲ τὸ κάστρον ἡ Δημητριὰς ἐν τῷ θέματι τῆς Ἑλλάδος ὑπὸ Δαμιανοῦ τοῦ Ἀγαρηνοῦ* Sym. Mag., p. 703 ; Cont. Theoph., p. 364. Voyez la discussion sur la date de l'*excidium Demetriadis*, dans C. De Boor, *Vita Euthymii, Ein Anecdoton zur Gesch. Leos des Weisen*, Berlin, Reimer, pp. 102-103.

d'Antoine Kauléas et de Démétrias rapprochés une fois de plus. Seulement, il semble résulter de la *Vie de Blaise* que l'*excidium Demetriadis* eut lieu *avant* la mort du patriarche : tandis que l'ordre dans lequel les chroniqueurs citent ces événements devait faire croire au rapport inverse. Notons d'ailleurs que le texte de la vie — pas plus que celui des chroniqueurs — n'est décisif à ce sujet. Le saint a très bien pu arriver à Constantinople avant que le capitaine de son premier navire fût capturé par les Sarrasins : son propre retour aurait précédé de quelque temps, et la mort d'Antoine, et le sac de Volo.

Les modernes, assez logiquement, ont donc daté la prise de Démétrias en fonction de la mort d'Antoine Kauléas, de *Saint* Antoine Kauléas, si l'on veut : car ce patriarche est un saint authentique des deux Églises, on verra pourquoi tout à l'heure. Malheureusement, la date de la mort d'Antoine, fixée unanimement par tous les ouvrages récents au 12 février 901, n'est nullement certaine. Le jour et le mois sont incontestables : mais 901 est une correction de De Boor (1), que l'autorité de ce grand philologue a fait accepter presque universellement. Avant la publication de De Boor, on admettait tout aussi généralement une date absolument différente : 896 (ou 895). De Boor reconnaît lui-même que les témoignages en faveur de 896 forment une masse imposante : « *so scheint sich Alles zu vereinigen, um den Ansatz des Todestages des Antonius auf den* 12 *Febr., a.* 896, *als zweifellos erscheinen zu lassen* » (2). D'abord, de nombreux catalogues patriarcaux donnent deux ans de règne au successeur du patriarche Stephanos (893) ; ensuite, Syméon Magister place la mort d'Antoine dans la dixième année de Léon (août 895-896), et le Logothète rapporte le même événement immédiatement après le décès de l'impératrice Zoé (896), celui de Zaoutzès, et la conspiration des parents de Zoé (895-896). Si De Boor, néanmoins, corrige 896 en 901, c'est que, d'une part, les « catalogues Fischer » assignent à Antoine Kauléas huit ans de pontificat au lieu de deux, et, d'autre part, le biographe du patriarche

(1) De Boor, *Vita Euthymii*, pp. 97-103
(2) De Boor, *op. cit.*, p. 98.

Euthyme relate la mort d'Antoine *erst nach dem Tode der dritten Gemahlin des Kaisers, dessen Datum allerdings nicht feststeht, der aber jedenfalls lange Zeit nach dem* 12. *Februar* 896 *eintrat* (1). Cette seconde raison, on le voit, serait bien faible, d'autant plus que la phrase en question de la *Vie d'Euthyme*, comme nous le montrerons dans un instant, nous paraît dire exactement le contraire de ce que De Boor lui fait dire. Quant aux « catalogues Fischer », leur chiffre pourrait être fautif comme celui d'autres listes patriarcales, et l'on sent bien que cet argument ne compte pas beaucoup aux yeux de De Boor. Il a cherché ailleurs sa « preuve principale ».

La *Vie d'Euthyme* (2) dit : *Il faut savoir qu'après l'en ente du pape et de Stylien de Néocésarée, et l'union de l'église tout entière, Antoine, qui avait brillé dans une vie bienheureuse et mémorable, termina* (ou *avait terminé*) *son existence le douzième jour du mois de février, et à sa place fut mis Nicolas qui alors exerçait les fonctions de mystikos.* Or, cette réconciliation des Églises, troublées par le schisme de Photius,ne peut — selon De Boor — avoir eu lieu vers l'an 894 : c'est la date traditionnelle ; elle doit être postérieure à la correspondance entre le pape Jean IX (898-900) et Stylien de Césarée, qui suppose que toutes les difficultés ne sont pas aplanies et que le schisme persiste à la fin du siècle.

M. De Boor, s'attachant d'ailleurs au synchronisme établi par les chroniqueurs entre la mort d'Antoine Kauléas et la prise de Démétrias, estime que le coup de main du corsaire « sarrasin » Damianos (précédant de peu d'années, au dire de Jean Caméniate, la grande opération dirigée par Léon de Tripoli contre Thessalonique), se conçoit mieux vers 901-902 que vers 896.

Ainsi, suivant que l'on consulte des auteurs antérieurs ou postérieurs à la publication de la *Vita Euthymii* (1888), on

(1) Il s'agit de l'impératrice Eudocie qui mourut le jour de Pâques 898. M. De Boor, pour les besoins de sa cause, la fait mourir en 900.

(2) Cap. X,25, p.34, éd. De Boor : *Ἰστέον ὅτι μετὰ τὴν τοῦ πάπα καὶ Στυλιανοῦ τοῦ Νεοκαισαρείας συνέλευσιν καὶ τῆς ἁπάσης ἐκκλησίας ἕνωσιν Ἀντώνιος ὁ ἐν μακαρίῳ καὶ ἀοιδίμῳ ζωῇ διαπρέψας ἐν τῷ αὐτῷ ἐνιαυτῷ τέλει τοῦ βίου ἐχρήσατο .*

trouvera pour trois événements étroitement associés dans le temps : la mort du patriarche Antoine Kauléas, la prise de Démétrias par les Arabes, et la paix des églises, les dates de 896-894 ou de 902-900.

Avant d'aller plus loin, nous devons donc examiner les arguments de feu De Boor, et choisir entre son système chronologique et celui de ses devanciers. Nous ne ferons intervenir qu'en tout dernier lieu, dans la discussion, le témoignage du nouveau texte.

Saint Antoine et l'union des Églises.

C'est une tradition absolument constante de l'Église grecque que le doux patriarche Antoine Kauléas n'a régné, pour ainsi dire, qu'afin de rétablir la paix. M. Papadopoulos-Kerameus est le savant qui a énuméré le plus complètement les preuves de ce fait capital (1). Outre le passage de la *Vita Euthymii* transcrit ci-dessus, il y a une lettre du patriarche Nicolas le Mystique : « Pendant les jours du seigneur Léon, le pape et ses partisans se prêtèrent à une entente, et s'unirent à l'Église », et une notice très caractéristique, tout à fait précieuse, de Constantin Porphyrogénète : « Ceux qui vinrent de Rome au temps de Léon le seigneur ami du Christ *pour l'union de l'église*, comme l'évêque Nicolas et le cardinal Jean, reçurent des honneurs supérieurs à ceux de toute la classe des magistres. » Mais le témoignage le plus éloquent se trouve dans la *Vie* même d'Antoine Kauléas.Je ne crois pas qu'on ait accordé à ce texte toute l'importance qu'il mérite. On lisait bien, dans les *Acta Sanctorum* (Februarius II, p.622) la traduction latine

(1) Lettre du patriarche Nicolas le Mystique, Migne P G, t. 111, p. 277 : *Ἐν ταῖς ἡμέραις τοῦ κυροῦ Λέοντος... ὁ πάπας συνῆλθε καὶ οἱ μετὰ τούτου ὄντες... καὶ ἡνώθησαν τῇ ἐκκλησίᾳ* ; Constantin Porphyrogénète, De Cerimoniis p. 739 : *ἐτιμήθησαν δὲ οἱ ἀπὸ Ῥώμης ἐλθόντες διὰ τὴν ἕνωσιν τῆς ἐκκλησίας ἐπὶ Λέοντος τοῦ φιλοχρίστου δεσπότου οἷον ὁ ἐπίσκοπος Νικόλαος καὶ καρδηνάλιος Ἰωάννης ἐπάνω πάσης τάξεως τῶν μαγίστρων.* Cf. *Vita Euthymii*, p. 99 Voyez Papadopoulos-Kerameus, *Byzantinische Zeitschrift*, t. VIII (1899), p. 652.

de l'*Oratio Nicephori Philosophi in S. Antonium Cauleam.* Mais certains modernes ont cru que cette Vie n'était qu'un exercice oratoire de... Nicéphore Grégoras (XIVe siècle). C'était l'opinion de De Boor et, tout récemment encore, M. Guilland semblait bien la partager (1). Aujourd'hui, nous possédons l'original grec du texte publié en latin par les anciens Bollandistes. Il est bien l'œuvre d'un auteur contemporain du patriarche, et il est digne de confiance. Nicéphore « le philosophe », ancien élève de Photius, mais thuriféraire de l'empereur Léon, montre comment celui-ci se servit du patriarche Antoine — un prélat selon son cœur — pour faire l'union des Églises. On excusera le « style » de ma version lorsqu'on la comparera à l'original grec reproduit au pied de cette page (2) :

« C'est ainsi que s'opérait, pour le mieux, la réforme de l'Église. Dieu était propice, et le grand roi, tout heureux, et voyant l'incorruptibilité et la sûreté de son jugement, voulut, par son intermédiaire, cicatriser le vieil ulcère de l'Église, le schisme. Il réunit donc l'Orient et l'Occident, et mariant à l'éloquence la fleur de la philosophie, fit entendre un langage salutaire. Avec une persuasion pleine de justice, un visage rayonnant, des yeux souriants, il écarta les scandales, rapprocha ce qui était séparé, et montra par le fait quelle différence il y a entre un souverain nourri dans les lettres et un pouvoir étranger à la littérature. Il le montra surtout à l'heure où

(1) Il a bien voulu la rectifier dans une lettre du 10 novembre 1929 : « Ce qui est dit dans mon *Nicéphore Grégoras* est complètement à reviser. L'original grec, sur lequel a été faite la traduction latine des *Acta Sanctorum*, est bien le texte indiqué par vous (celui qu'a publié A. Papadopoulos-Kérameus) ».

(2) *Τούτοις τὸ τῆς ἐκκλησίας πρὸς τὰ κρείττω μετερρυθμίζετο πλήρωμα καὶ θεὸς εὐμενὴς καὶ βασιλεὺς ὁ μέγας γανύμενος ἐνευφραίνετο. τῆς δὲ ἀδεκάστου γνώμης ἐπὶ τῇ ψήφῳ τὴν κρίσιν ὁρῶν ἐπὶ τῶν πραγμάτων τὸ ἀδιάψευστον ἔχουσαν καὶ δι' αὐτοῦ τὸ παλαιὸν τῆς ἐκκλησίας ἕλκος ἤτοι σχίσμα εἰς συνούλωσιν προθέμενος ἀγαγεῖν εἰς ἕν συνάγει τά τε Ἑῷα καὶ τὰ Ἑσπέρια, καὶ τὸ τῆς φιλοσοφίας ἄνθος ῥητορικῇ κερασάμενος προτείνει γλῶσσαν σωτήριον καὶ πειθοῖ δικαίᾳ, χαρίεντι προσώπῳ καὶ μειδιῶσιν ὀφθαλμοῖς λύει τὰ σκάνδαλα καὶ συνάπτει τὰ διεστῶτα καὶ δείκνυσιν ἔργοις ὅσον τὸ μέσον βασιλέως λόγοις ἐντεθραμμένου τε καὶ κράτους ἀμετόχου*

il préparait l'union, comme on mélange l'eau et le vin dans un cratère,et cela grâce à un prélat qui servait à tous — festin opulent — une table chargée des biens de la philosophie en action. Il fallait la coïncidence d'un règne philosophique et d'un pontificat agissant, pour qu'eût lieu cette œuvre, grande et admirable.. »

Ces belles phrases sont plus claires qu'il n'y paraît d'abord : sous Léon le Sage et Antoine Kauléas, le schisme prit fin, un concile fut réuni qui rapprocha l'Orient et l'Occident. Aussi longtemps qu'on admit sans discussion que le pontificat d'Antoine avait duré deux ans, on plaça ce Concile vers 894, nous l'avons dit ; en tout cas, le 12 février 896 semblait le *terminus ante quem*. Je n'ai vu nulle part allégué un texte épigraphique fort important, qui, sans trancher la question en faveur de De Boor, nous force tout de même à prolonger au-de à de 896 le pontificat d'Antoine Kauléas. C'est une inscription rigoureusement datée, que nous republierons dans le prochain fascicule de nos *Inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure*. Trouvée à Mas' ud Keuï, sur le territoire de l'ancienne Colonia Germa en Galatie, elle porte la dédicace d'une église sous Léon et Antoine Kauléas : « *L'église de nos saints et glorieux pères, Nicolas, Basile et Hypatios a été construite et décorée de peintures sous Léon et Alexandre nos grands rois et empereurs et Antoine le très saint patriarche, par moi l'humble pécheur Grégoras, qui fus spathaire impérial, au mois d'octobre,*

τούτων τότε μάλιστα τὸν τῆς ἐκκλησίας ἑνωτικὸν κρατῆρα κιρνῶν ἐν ἀρχιερεῖ τράπεζαν προθεμένῳ τοῖς τῆς πρακτικῆς φιλοσοφίας ἀγαθοῖς εὐθηνουμένην καὶ πλήθουσαν · καὶ ἔπρεπε βασιλείας ἐμφιλοσόφου καὶ ἀρχιερωσύνης ἐμπράκτου τὸ μέγα καὶ θαυμαστὸν ἔργον γενέσθαι καὶ σπούδασμα.

Je crois d'autant plus utile de reproduire ce texte important qu'il est resté à peu près inconnu. Il est publié par A. Papadopoulos-Kérameus dans ses *Monumenta graeca et latina ad historiam Photii patriarchae pertinentia*, Petropoli 1899, où l'*ἐπιτάφιος, ἤτοι βίος ἐγκωμίῳ συμπεπλεγμένος*, se lit pages 1-25. Le développement sur l'union est au chap. 10 (page 14). La phrase sur le pouvoir « étranger à la littérature » est une allusion à Basile, prédécesseur de Léon, mais plus encore, semble-t-il à Romain Lécapène sous lequel ces lignes peuvent avoir été écrites.

le dixième jour, un lundi, première indiction, année de la création du monde 6406. *Amen* (1) La triple mention de l'an du monde, de l'indiction et de la férie garantissent absolument la date du 10 octobre 897. On ne saurait donc nier que le 10 octobre 897, le patriarche Antoine fût encore en vie. C'est le 12 février 898, au plus tôt, qu'il a dû mourir Pouvons-nous, devons-nous descendre jusqu'en 901, comme le veut De Boor ? Il me semble que le texte, la date, le sens et l'authenticité même de la lettre de Jean IX à Stylien de Néocésarée sont trop douteux pour autoriser les déductions que De Boor en tire (2). Lui-même n'a pas pris garde à un texte de la *Vita Euthymii*, texte décisif à cet égard (p. 24 de son édition, ch. VIII, 14) : *οὔπω ἓξ παρῆλθον μῆνες τῆς τοῦ Ζαούτζη τελευτῆς, ἔτι τοῦ ἐν ἁγίοις Ἀντωνίου πατριαρχοῦντος τοῦ κατ' ἐπίκλην Καλέου, καὶ ἡ Ζωὴ τῆς ζωῆς ἐστέρηται φρικτῇ νόσῳ καὶ σκοτοδινίᾳ περιπεσοῦσα.* Ainsi,six mois à peine après la mort de Zaoutzès, l'impératrice Zoé, seconde femme de Léon le Sage, mourut à son tour (896 ou plutôt 897). L'auteur, en disant que le patriarche Antoine vivait *encore* à cette époque, a certainement montré qu'il savait que son patriarcat avait pris fin bientôt après. Et la phrase citée plus haut : *ἱστέον ὅτι μετὰ τὴν τοῦ πάπα καὶ Στυλιανοῦ... συνέλευσιν καὶ τῆς ἁπάσης ἐκκλησίας ἕνωσιν Ἀντώνιος ... τέλει τοῦ βίου ἐχρήσατο,* venant après la mention du décès d'Eudoxie, la *troisième* impératrice, doit être mise en rapport avec ce premier synchronisme. Pour l'histoire du conflit de Léon avec l'Église, conflit causé par ses remariages

(1) Voici notre lecture : *Ἐκτήσθιν κὲ ἠστορήσθιν ὁ ναὸς τῶ[ν] ἁ[γί]ων κὲ ἐνδόξον πατέρον ἡμῶν Νηκολάου, Βασηλήου κὲ Ὑπατήου ἐπὴ Λέοντος κὲ Ἀλεξά[ν]δρου μεγάλον ἡμῶν βασηλέον κὲ αὐτοκρατόρον κὲ Ἀντονήου τοῦ ἁγηοτάτου πατρηάρ[χ]ου ὑπ' ἐμ[οῦ] ταπηνοῦ κὲ ἁμαρτολοῦ Γρηγορᾶ βασηληκοῦ στράτωρος κὲ δρουγαρήου γεγονότως μηνὴ ὠκτουβρήου δεκάτην ἡμέρᾳ δευτέρα ἐνδεκτηώνος πρότης ἔτους ἀπὸ κτήσεως κόσμου ἔτους ἑ[ξακη]σ[χ]ηληαστοῦ <ε> τετρακοσιοστοῦ ἕκτου ἀμήν* (cf. CIG. 8690).

L'an du monde 6406 coïncide effectivement avec la première indiction (897-898) et la date est bien le 10 octobre 897. Le *Corpus* se trompe d'une année, erreur fréquente dans la réduction des dates byzantines quand il s'agit des quatre derniers mois de l'année.

(2) De Boor, *Vita Euthymii*, p. 99, p. 143-154.

successifs, sa « trigamie » et sa « tétragamie », il est essentiel de savoir qui était patriarche lors de chacune de ces unions trop fréquentes. L'auteur de la Vie d'Euthyme note que la première Zoé mourut sous Antoine Kauléas ; ayant ensuite raconté la mort d'Eudocie, qui va provoquer la crise, c'est-à-dire les amours de Léon avec Zoé Carbonopsina et le scandale affreux des quatrièmes noces, l'hagiographe avertit le lecteur que ce débonnaire et pacifique Antoine, grand ami et instrument de l'empreur, *était mort* déjà (1), et remplacé par Nicolas le Mystique. Or, la mort d'Eudocie eut lieu le jour de Pâques 898, et le passage allégué par De Boor prouve, selon nous, qu'Antoine est décédé avant cette date. Il était encore en vie à la fin de 897, notre inscription l'atteste. Nous savons par ailleurs le jour de sa mort : 12 février... Il est facile de conclure. Mais nous ne le ferons pas avant d'avoir entendu la déposition du nouveau témoin.

La chronologie de la Vie de Blaise et les trois synchronismes : prise de Démétrias, union des Églises, mort d'Antoine.

Notre *Vie* nous apporte, pour la première fois, un moyen de dater le sac de Démétrias autrement qu'en fonction de la mort d'Antoine. Le dit sac — d'après ce texte hagiographique — coïncide *grosso modo* avec le retour du saint. Ce retour de Blaise est postérieur à 893, année de l'avènement d'Antoine Kauléas, mais il ne saurait être postérieur à 896-897, puisque le saint vécut encore, après son retour, quatre ans (peut-être 3 ans et une fraction) à Constantinople, douze ans (peut-être onze, et quelques mois) au mont Athos, en tout cas plus de qautorze ans,et qu'il mourut sous le règne de Léon, avant le décès de cet empereur († 912). A moins d'abandonner complètement le synchronisme approximatif entre la mort d'An-

(1) La formule *ἱστέον δέ* prouve — contrairement à l'interprétation de De Boor, — que la mort d'Antoine Kauléas est antérieure, et non pas postérieure à la mort de l'impératrice Eudocie. L'aoriste, dans ce passage, a le sens de notre plus-que-parfait.

toine et le sac de Démétrias, nous dirons donc, confirmant la *Vie d'Euthyme* par la *Vie de Blaise*, qu'Antoine Kauléas a dû mourir en février 898 au plus tard, puisque Blaise est rentré à Constantinople au plus tard l'année précédente ; et c'est de 897 que nous daterons définitivement la prise de Démétrias, contemporaine du retour du saint.

Le grand intérêt de la Vie, *c'est de démontrer que le système chronologique de De Boor ne tient pas. Il y a, notamment, contradiction absolue entre la date de* 902, *pour la prise de Démétrias, et la chronologie du nouveau document. Si Blaise n'était rentré qu'en* 902, *il serait mort en* 918, *six ans après la mort de Léon. Or, la* Vie *nous dit formellement qu'il s'endormit peu après une entrevue avec l'empereur Léon.* Le témoignage de la Vie, sur ce point, est d'autant plus sûr que — le P. Delehaye l'a fait observer — nous possédons, du moins en partie, le chrysobulle accordé par Léon aux moines de Blaise, au cours de cette dernière audience. Il est bien au nom du vieil empepereur.

Nous proposons donc les dates suivantes, plus proches des dates traditionnelles que de celles de De Boor :Blaise rentre à Constantinople l'an 896 ou 897 sous le pontificat d'Antoine Kauléas, peut-être l'année même de l'Union des Églises. Cette année, ou la suivante, le capitaine de navire qui l'avait débarqué à Modon, s'étant rendu à Démétrias, y est surpris et enlevé par les Sarrasins (897). En février 898, le patriarche meurt. Blaise passe au Stoudion les années (896) 897, 898, 899. De 899 à 911, il est à l'Athos. Il meurt en 911 ou au début de 912, après avoir été reçu par l'empereur Léon.

Pourquoi Blaise quitta Constantinople.

Si le retour de Blaise à Constantinople eut lieu vers 896-897, son départ de Byzance pour la Bulgarie et pour Rome, *plus de dix-huit ans auparavant*, doit se placer en 877 ou 878. Cette circonstance paraîtra un trait de lumière dont toute la vie s'éclairera. Le départ de Blaise-Basile, fort étrangement motivé dans la Vie (le jeune diacre de Sainte-Sophie désire voyager pour échapper aux tentations), coïncide d'une manière

frappante avec la réinstallation de Photius sur le trône patriarcal (877). Si notre héros était de ces intransigeants qui repoussaient la communion de Photius, il n'avait, en effet, qu'à se retirer. L'histoire de cette époque est pleine des échos du schisme provoqué, non point tant entre Rome et Byzance, que dans le sein même de l'Église grecque, par l'intrusion de Photius. La Vie d'Euthyme le jeune, bien qu'écrite par un partisan de Photius, le moine Basile, nous raconte comment, au premier avènement de Photius (858), Nicolas, higoumène du couvent *τῶν Πισσαδινῶν*, s'enfuit pour ne pas communier avec le patriarche : et Euthyme fait de même (1). Un autre Nicolas (2), plus célèbre, l'higoumène du couvent de Stoudion, pour échapper aux sollicitations de Photius, qui recherchait « sa gloire » (*ἐθήρα τὴν αὐτοῦ δόξαν*), commence de longues pérégrinations — et ce n'est pas sans doute l'envie qui lui manqua de se rendre à Rome pour en appeler au siège apostolique, comme Théognoste et comme notre Blaise... Car les attaches de notre héros sont évidentes. Bien que l'auteur de la Vie se garde de toute expression blessante à l'égard de Photius, et même de toute mention de celui-ci, il nous montre clairement de quel côté sont les sympathies de son héros et les siennes. On sait que les élèves de l'Église grecque étaient alors partagés en deux camps : ceux d'ordination « ignatienne » et ceux d'ordination « photienne ». Or, qu'on lise avec quel soin l'hagiographe nous marque l'origine des ordres reçus par Basile. Le sous-diaconat lui fut conféré, rappelons-le, non par l'évêque d'Amorium son « ordinaire », mais par le métropolite de Pessinonte, Eustratios, ainsi présenté : *Εὐστράτιος δὲ ἦν ὁ θαυμάσιος ὁ τοῦ μεγάλου Ἰγνατίου φοιτητὴς προσφιλέστατος ἄρτι τότε φωστῆρος δίκην τῇ Κωνσταντινουπόλει τεθέντος ἐκείνου καὶ ταύτης τὸν λαὸν ὁσίως τε καὶ εὐσεβῶς ταῖς ὀρθοτόμοις διδασκαλίαις ῥυθμίζοντος.* Que l'on compare ce magnifique éloge du patriarche orthodoxe par excellence, Ignace, le maître d'Eustratios, avec les expressions embarrassées de la Vie d'Euthyme le Jeune (p. 178), et l'on n'aura plus de

(1) *Revue de l'Orient chrétien*, VIII (1903), p. 179.

(2) P G, t. 105, p. 865-926. — Loparev, *Viz. Vremennik*, XVII (1910), p. 196.

doute sur le parti auquel se rattachait Blaise, ordonné diacre de Sainte-Sophie par Ignace en personne.

Blaise à Rome et « pour Rome ».

Désormais, le voyage et le séjour à Rome de Blaise s'expliquent fort naturellement. Compromis sans doute par son zèle anti-photien, le jeune diacre dut s'enfuir : il partit subrepticement comme autrefois le moine Théognoste, qui, ayant porté au pape l'appel d'Ignace, demeura sept années entières dans la Ville Sainte. Le méchant moine qui le vendit comme esclave en Bulgarie n'était peut-être pas mû par la seule cupidité ; on peut supposer qu'il était de la police de Photius et qu'il voulait le débarrasser son maître d'un de ces délateurs que le patriarche haïssait à si juste titre. Photius, lors de son premier pontificat, n'avait-il pas réclamé à Rome, avec obstination, l'extradition de transfuges et de traîtres comme Théognoste? On a l'impression que l'hagiographe (ou le remanieur de cette Vie) ne nous dit pas tout sur le rôle de Blaise à Rome.Mais il n'a pas effacé les expressions d'un dévouement plus que catholique à la Rome aînée et à la chaire de Pierre : *Ἱκανῶς οὖν ἐμπλήσας τὴν ἔφεσιν καὶ τῆς ἐνθέου ἡδονῆς ἀκόρεστον ἐν τῇ τῶν σεβασμίων οἴκων διατριβῇ πληρώσας ὥσπερ καὶ ἤθελε · καὶ γὰρ θυμηδίας ἅπάσης καὶ αὐτὸ τὸ ἄστυ καθέστηκε πάλαι καὶ μόνον ἐκ τῆς τῶν ἀποστόλων διατριβῆς κατὰ πάσης γῆς κολπωσάμενον τὰ προοίμια...* Le pape Nicolas lui-même ne parlait pas autrement du privilège que Rome devait au séjour des apôtres et à la présence de leurs tombeaux dans la Ville éternelle.

Le pape (Formose ?) avait fait de Blaise son confident : *καὶ γὰρ καὶ αὐτὸς ὁ πάπας τῶν λοιπῶν οὐκ ἐλάττω τούτῳ πιστῶς τὴν τιμὴν προσαπένεμεν, εἰς τὸ παλάτιον συχνοτέρως μεταστελλόμενος καὶ ὡς διακειμένῳ Θεῷ πλησιέστερον τὰ κρυπτὰ τῆς καρδίας ἀνατιθέμενος* : « Le pape lui-même n'était pas le dernier à lui rendre un confiant hommage ; il le faisait fréquemment venir au palais, et lui confiait les secrets de son cœur comme à quelqu'un qui est tout près de Dieu ». Ce morceau est vraiment *bonae notae* : je remarque surtout le terme

παλάτιον, employé ici au sens de palais pontifical. Mgr Duchesne, dans un article intitulé *Le Palatin chrétien* (1), a, sans le connaître, admirablement commenté notre passage. « Ce vieux nom de *Palatium* qui jusqu'alors servait surtout à désigner la demeure impériale, se transporta du Palatin au Latran et servit à désigner la résidence pontificale. Celle-ci avait été d'abord applée *episcopium*, puis *patriarchium*, et dès l'année 827 la *Vie de Valentin*, dans le *Liber Pontificalis* emploie l'expression de *palatium Lateranense*, qui devint aussitôt d'usage courant. Elle se transforma même davantage, et nous trouvons, dans la Vie de Léon IV (847-855) le Latran désigné par le terme de *palatium Romanum...* »

L'absence de Blaise, qui dura au moins dix-huit ans, correspond exactement au second schisme photien. Certes la nouvelle rupture avec Rome n'eut lieu qu'en 882 environ. Mais, dès la réintronisation du patriarche, les Ignatiens intransigeants se sont séparés de lui, sans attendre que Rome épousât leur querelle. Et la seconde expulsion de Photius ne mit pas fin au schisme (886). Car Rome ne reconnut jamais le patriarche Stephanos (887-893). Le chiffre de « dix-huit ans au moins », pour l'absence de Blaise, confirme la raison religieuse de son départ ; car, si sa fuite coïncide, nous l'avons vu, avec le retour de Photius au patriarcat, sa rentrée à Constantinople, sous le patriarcat d'Antoine Kauléas, se place approximativement à l'époque de l'union des Églises. Dans ces conditions, il est bien naturel que le banni volontaire ait été reçu par l'empereur Léon, si préoccupé de rétablir la concorde ecclésiastique.

Blaise en Bulgarie. Le roi Boris.

Il nous reste à parler de l'épisode le plus curieux de la Vie de Basile, son passage par la Bulgarie. L'hagiographe nous dit que « la lumière de la foi » venait précisément de luire pour les « Scythes ». En effet, la christianisation de la Bulgarie

(1) *Nuovo Bullettino di Archeologia Cristiana*, VI (1900), p. 17-28, surtout page 23.

avait commencé vers les années « soixante » (864, baptême de Boris). Les *ethnarques* dont il est ici question, ces nouveaux convertis qui s'intéressent au sort de Basile, sont les boïars de Boris, dont plusieurs, mentionnés par les lettres papales, étaient plus attachés à la cause romaine que Boris lui-même, alors favorable au parti byzantin. Blaise est présenté à un personnage dans lequel je reconnais le souverain lui-même. Le texte est précis : *ὁ πρῶτος ἐκ Θεοῦ ἄρχων*, « leur premier souverain par la grâce de Dieu » ; ces mots ne peuvent s'appliquer qu'à Boris, auquel la chancellerie byzantine donnait en effet ce titre, *ὁ ἐκ Θεοῦ ἄρχων*. (1).

Blaise est ensuite envoyé à Rome par le « souverain bulgare », en compagnie de « l'évêque du lieu ». Cela paraît bien être une ambassade, une de ces ambassades que la Bulgarie adressa plusieurs fois à Rome au moment où elle flottait, indécise, entre le pape et le patriarche œcuménique. En ce cas, de quelle ambassade s'agit-il ? On croyait le savoir.

Feu Chrysanthe Loparev, en effet, dans son interminable et superficielle enquête sur les *Vies de Saints des VIII^e-IX^e siècles* (2), avait interrogé là-dessus la version slavonne de notre Vie. L'erreur du peu critique « historien » est, dans le cas présent, assez excusable, car, comme nous l'avons dit, la version slavonne est singulièrement lacuneuse (3).

C'est le hasard seul, je veux dire une détérioration matérielle de l'archétype qui a fait périr la partie essentielle du document (depuis 665E à 666B du grec). L'hagiographe est en train de raconter les succès du saint à Rome, ses guérisons miraculeuses ; il nous parle de ses disciples, Lucas, Syméon et surtout Joseph, « le diamant de l'obéissance » : *ὅθεν τὸ θερμὸν [αὐτοῦ*

(1) Cf. A. Vogt, *Basile I^er, empereur de Byzance*, p. 432-433 ; cf. aussi F. Dvornik, BCH, 1928, p. 125 : *Deux inscriptions gréco-bulgares de Philippes*. P. 129 : *ὁ ἐκ θεοῦ ἄρχων* rendrait un titre bulgare semblable à un titre turc, antérieur à l'influence chrétienne.

(2) *Vizantijskij Vremennik*, XIX p. 118. Cf. *Byzantion*, II, 29.

(3) Il ne s'agit pas de coupures anti-romaines. Le passage « romain » par excellence est conservé : « *Ibo veselija vsego gradu běašě ispolnj, predoléja iněmŭ, i točiju k sebě ot apostolĭskago choždenija, ot vsija zemlja vŭdrivŭšu česti, carĭskyimŭ ujatiemĭ slavnaja domovŭ i velikaja polatŭ* (p.12) ». L'éditeur légèrement scandalisé, l'explique à sa façon.

τῆς πίστεως ἐνορῶν ὁ θαυμάσιος οὐχ ἥκιστα τοῦτον τοῖς τῆς ἀσκητικῆς παλαίστρας ἀνδραγαθήμασι καθυπέβαλλε. De là le traducteur slavon, ou son original grec, a passé sans aucune transition au beau milieu de la réception de Basile par l'empereur Léon à Constantinople. L'empereur dit au saint homme : *ὅτι περ πρὸ τριῶν χρόνων με Χριστός, ἅγιε Πάτερ, τὴν σὴν ἀγγελοειδῆ μορφήν κτλ.* On voit tout ce qui a disparu (1).

C'est, outre la fin de l'édifiante histoire de Joseph, toute la partie résumée ainsi, en marge, par le R. P. Delehaye : *Vanam gloriam fugiens cum discipulis Puteolos profiscitur, Constantinopolim navigat, ubi ab Anatolio, Studitarum praeposito, suscipitur. Ab Antonio patriarcha et Leone imperatore arcessitur. Qua ratione in palatio receptus fuerit...* Il en résulte que le miracle accompli par le saint dans le *μετόχιον* bien connu du couvent de Stoudion, dit *μετόχιον τῆς Φιρμουπόλεως*, a l'air d'avoir été fait à Rome ! Les quatre années au bout desquelles le saint se rend à l'Athos, et qui, en réalité, se passèrent au couvent du Stoudion à Constantinople, sont données comme ayant été vécues à Rome ; le séjour total dans cette ville devient donc de 18 +4 =22 ans.Et toute la fin de la Vie manque dans le slavon : le texte s'interrompt brusquement après le miracle de la page 687-688 (*dum liturgiam celebrat caelestes a pastoribus audiuntur voces*) (2)

On imagine aisément ce que devient dans ces conditions, la chronologie de la *Vie*. Ainsi, M. Loparev peut dater l'ordination de Blaise comme diacre, non du *second patriarcat* d'Ignace, mais du premier. « Blaise quitte son poste vers 866 et s'arrête en Bulgarie, où il prêche l'Évangile. En 866 il fait partie de l'ambassade envoyée à Rome par le prince bulgare Boris, en compagnie de l'évêque des Bulgares et de nombreux boïars... »

(1) Slavon : *těmĭ že teploe ego userdija prepodobnyĭ vidja ne choudě togo prisno i glagolja sice : jako svjatyĭ oče : prežde tri lět*, etc.

(2) Le traducteur slavon a lu comme dernière phrase grecque : *μεγάλῃ τῇ φωνῇ πάσῃ τῇ περιχώρῳ τὰ τοῦ Θεοῦ τεράστια διηγούμενοι..* Il y a ajouté la doxologie finale : *Bogu blagodarĭstvie prinošjaščiu, molitvy že ot nego vŭzemše. Snidoša propovědajušče vĭsěmŭ božija čiudesa, jako tomu podobaet slava i čestĭ poklananie v věky věkomŭ amĭnĭ.*

La dernière « ambassade » bulgare.

M. Chr. Loparev (1) ne doute pas un instant que Basile ait fait partie de cette ambassade (2) d'août 866, par laquelle Boris, dégoûté pour un temps de la théologie byzantine, se tournait décidément vers Rome, et qui eut pour résultat l'envoi en Bulgarie des évêques Paul et Formose, et de la fameuse lettre de Nicolas (*Responsa Nicolai*, Migne, PL, t.149, col. 1007). Bien entendu, il ne peut en être question. La chronologie rectifiée de la Vie grecque met cette légation tout à fait hors de cause (3). C'est en 878, en 879, en 880 peut-être que Blaise s'est trouvé en Bulgarie et que, delà, il est parti pour Rome. Cette époque est précisément celle des derniers rapports officiels des Bulgares avec la papauté. Le pays, tombé sous l'obédience byzantine depuis 970, n'était pas considéré, au Latran, comme perdu sans retour.Et même, le pape Jean VIII faisait de suprêmes efforts pour le regagner. Il avait d'autant plus d'espoir que Photius, pour obtenir du pape Jean VIII sa propre reconnaissance avait promis de ne plus empiéter sur l'obédience pontificale (4), et de retirer le clergé grec du royaume de Boris-Michel. Le pape Jean VIII ne cessait d'écrire à Boris et à ses boïars pour les presser de revenir à l'obédience de Pierre. Plusieurs de ces boïars (les *ἐθνάρχαι* de notre Vie) semblent avoir été profondément dévoués à la cause romaine ; ainsi, Pierre, conseiller intime de Boris, avait conduit deux

(1) Chr. Loparev, *Vizantijskij Vremennik*, XIX (1912), Petrograd 1915, p. 118.

(2) *Vita Nicolai Papae, I* (Migne, P L, vol. 119, col. 766) « Tunc ad hunc catholicum et vere praesulem orthodoxum legatos suos mense Augusto, indictione XIV, destinavit donaque non parva tam sanctis locis quam etiam summo pontifici contulit. » F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome*, p. 191.

(3) Les conjectures de F. Dvornik, *Byzantinoslavica*, I (1929), p. 37-39, se heurtent, elles aussi à la chronologie rectifiée.

(4) Cf. A. Lapôtre, S. J., *L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne*. Première partie : le pape Jean VIII. Paris, Picard, 1895, p. 65-66.— Fr. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle*, p. 250-254.

légations à Rome, l'une à Nicolas Ier en 866, l'autre à Hadrien II vers 868-869. En 878, Boris se laissa persuader d'envoyer une véritable ambassade. « C'était un noble bulgare du nom de Funticus (ou Funct'cus) qui la conduisait Il arriva chargé de présents. Mais il n'apportait pas ce que Jean VIII attendait. Il avait simplement pour mission d'assurer le pontife que Boris et son peuple se portaient bien... C'était peu » (1).

Il n'y avait pas d'évêque dans le cortège de Funticus et ce n'est donc pas à cette occasion que Blaise arriva dans la ville sainte. A vrai dire, si ὁ κατὰ τόπον ἐπίσκοπος devait signifier un évêque *bulgare*, nous serions forcés de révoquer en doute cet important détail.

Mais une autre hypothèse est permise. Peu de temps après *l'ambassade de Functicus* (2), l'évêque croate Théodose de Nona (ou Nin) apporta au pape un message du roi Boris (3), L'évêque de Rome s'était servi lui-même de ses fidèles croates pour communiquer avec la Bulgarie. En 879, le prince croate Zdeslav (cf. MGH, *Ep. Karol.*, V, p. 147) avait accepté d'escorter ou de faire escorter l'envoyé du pape jusqu'à la frontière bulgare. Zdeslav étant mort sur ces entrefaites, Branimir (*ibid.*, p. 151) se chargea de cet office. Il n'est dit nulle part dans nos sources que l'évêque Théodose soit venu jusqu'en Bulgarie pour communiquer avec Boris, mais, on le voit par ces précédents, la chose est très probable (4). C'est en 879 ou en 880, d'après Hergenröther, que Théodose de Nona fit

(1) F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome*, Paris, Champion, 1926, p. 254 (et les références).

(2) Voyez les lettres de Jean VIII à Michel de Bulgarie, à propos de l'ambassade de Functicus dans les MGH, *Epistolae Karolini Aevi*, V, p. 158 (nº 198) = juin-juillet 879. Functicus est-il le même que le boïar Sundica de la lettre 183 (879) MGH, p. 147 ?

(3) Voyez aussi Hergenröther, *Photius* II, p. 609-613 : *Der von ihm nach Rom entbotene Bischof Theodosius erschien dort wirklich zwischen dem Herbste* 879 *und dem Frühjahr* 880. Il dit que l'empereur avait *dem Bischofe das Versprechen gegeben, er wolle mit ihm seine Gesandten dahin abgehen lassen : aber er hielt nicht Wort. In einem Briefe von* 880 *beklagt sich der Papst darüber* »

(4) L'« évêque de ces lieux », d'après la *Vie de Blaise*, avait rendu visite aux boïars assemblés, lorsque Blaise lui fut présenté.

son voyage *ad limina* ; M. Dvornik semble dater cette mission de l'année 881 (?). Sa démarche fit renaître, ou servit à entretenir, au Latran, de vives, mais vaines espérances. En 881-882 (880 pour Hergenröther), Jean VIII se plaint que les ambassadeurs annoncés par Théodose ne soient jamais arrivés : « *Sicut nobis retulit Theodosius venerabilis episcopus, missos tuos cum eo dirigere promiseras, sed pro qua causa eos dirigere praetermiseris, ignoramus* (1).

Si, comme nous venons de le conjecturer, Blaise d'Amorium accompagna, non l'évêque bulgare, mais l'évêque croate (ou dalmate) Théodose de Nin en cour romaine, on peut dire que le fidèle disciple d'Ignace participa au dernier geste d'hommage de la Bulgarie envers le papauté... Car l'inutile conversation cessa, en 882, entre Rome et les Bulgares décidément tombés, malgré les promesses de Photius, dans l'obédience byzantine.

Origine studite et date de notre *Vie* : l'école de la digression édifiante.

Il nous faut, à présent, dater auss précisément que possible le précieux document auquel nous devons toutes ces informations nouvelles. Ce n'est point malaisé. Blaise fut en somme un moine studite. Il passa quatre années dans le célèbre couvent dont il représente la tradition de fidélité envers l'église romaine (2). Il fut inhumé dans une chapelle de l'église studite du Précurseur. Et, comme le principal informateur de l'hagiographe est Luc, successeur du Saint à la tête de son couvent athonite, il est *a priori* vraisemblable que le document a été rédigé dans un milieu studite vers l'année 930. Il est en tout cas contemporain d'une *Vie* plus célèbre, celle de S. Nicolas le Studite (P G, t. 105). Nous n'allons ni raconter, ni résumer l'histoire mouvementée de ce fameux higoumène du Stoudion,

(1) Texte d'après les MGH, *Epistolae Karolini aevi*, t. V, p. 260, lettre nº 298, datée par M. E. Caspar de 881-882.

(2) A vrai dire, cette fidélité était assez ébranlée pendant « les années septante ». On ne cite guère de Studite qui ait, après le second avènement de Photius, imité la constance de Nicolas.

dont nous avons, du reste, parlé tout à l'heure. Il fut le champion de la résistance au dernier empereur iconoclaste, puis à l'intrus Photius. La parenté des deux œuvres n'est pas seulement dans le sujet : l'une et l'autre vantent un Studite du parti ignatien (1). Elle se marque aussi dans la forme, et se décèle au premier coup d'œil, par l'emploi, dans l'une et l'autre, d'un singulier procédé littéraire.

Au début de la *Vie de Blaise*, l'hagiographe, après avoir parlé de la patrie du saint, s'interrompt brusquement pour insérer dans son récit une histoire édifiante, *ψυχωφελὴς ἱστορία* : celle du cuisinier Euphrosynos (2), ce serviteur du couvent, toujours couvert de suie et méprisé, ou du moins dédaigné comme une sorte de Cendrillon, mais que le prieur, ravi en extase, voit, la nuit, promu au rang de jardinier du Paradis, et cueillant librement ses fleurs et ses fruits, tandis que l'higoumène, admis à les contempler, ne peut pas y toucher. Pareillement, dans la *Vie de Nicolas le Studite*, le narrateur s'interrompt pour intercaler dans son écrit une belle histoire, chronologiquement assez déplacée, mais combien « utile à l'âme » ! — Un des disciples de Nicolas, Cyprien, qui avait l'habitude d'aller visiter certain vieillard, recueillit un jour de sa bouche un récit du temps de sa jeunesse. Ledit vieillard avait été militaire (*σχολάριος*). Comme tel, dans la sanglante campagne bulgare de 813 où périt l'empereur Nicéphore, il avait dû son salut... à sa chasteté. En effet, ayant fui les provocations d'une hôtesse trop galante, il avait franchi la frontière, puis gravi une montagne au sommet de laquelle était assis un géant lumineux, Dieu le Père en personne. Celui-ci, accueillant avec bonté ce vertueux déserteur, lui montra dans la plaine toute couverte de cadavres, où Grecs et Bulga-

(1) Nicolas faillit aller à Rome où l'avait mandé le pape Nicolas. Mais la police de Photius veillait.

(2) Publié à part, d'après une autre version, par Th. G. v. Karajan, *Frühlingsgabe für Freunde älterer Literatur*, Wien, 1839. J'ai retrouvé le gracieux motif de cette histoire dans le *Paradisus Patrum* publié dans Migne, P G, t. 65, p. 453 : un moine est allé au paradis, et il en a rapporté une figue d'une grosseur et d'un parfum merveilleux — qui correspond aux trois pommes de la légende d'Euphrosynos.

res venaient de s'exterminer, un tout petit espace libre, la place qui était réservée à son propre corps — s'il eût succombé à la tentation.

Comparons les phrases par quoi le biographe de Nicolas et celui de Blaise excusent leur digression, et nous trouverons, mot à mot, les mêmes tournures. Le biographe de Blaise (1), en s'engageant dans l'histoire du cuisinier Euphrosynos, nous dit : *οἷοι δέ τῇ διαθέσει τῆς πίστεως καὶ τῆς γῆς ἐκείνης οἱ ἄνδρες πεφύκασιν, δίκαιον οἶμαι ὥσπερ τινὰ στεφάνην προεισόδιον μικρὸν παρεκβατικώτερον διελθόντας τινὰ τῷ βίῳ τοῦ μακαρίου τούτου προθεῖναι διήγησιν ὠφέλιμον τοῖς πολλοῖς οὖσαν ὡς εἰκὸς καὶ ἀγνώριστον...* Les mots *παρεκβατικώτερον* et *ὠφέλιμον* reviennent sous la plume de l'historien du Studite Nicolas (P G, 105, p. 898) : *Ἡμᾶς δὲ λοιπὸν εἰ καὶ παρεκβατικώτερόν πως ὠφέλιμον οὖσαν τὴν διήγησιν ὧδε περάναντες πρὸς τοὺς κοινοὺς ἡμῶν πατέρας τὸν κάλαμον τρέψομεν* (Cf.Blaise, 659E *ἐπ' αὐτὸν... τὸν κάλαμον τρέπομεν*). Or, nous savons par une déclaration formelle de l'auteur de la *Vie de Nicolas* quelle est la personne qui lui suggéra l'insertion de cette histoire édifiante, mais *parecbatique*. C'est sur l'ordre exprès d'Anatolios (2), higoumène du Stoudion (P G, 105, col. 893) que l'hagiographe introduisit l'étrange récit dans son ouvrage... N'est-il pas infiniment vraisemblable que le même Anatolios influença la composition de la *Vie de Blaise*, et même, la dicta ? Rappelons qu'Anatolios est mentionné dans notre document ; il gouvernait le Stoudion lorsque Blaise rentra à Byzance, et ce fut lui qui procura à son nouveau frère une entrevue avec le patriarche et avec le pape ; il le gouvernait encore en 916 et en 930, peut-être même en 940 (3). C'est vers

(1) *L. l.*, p. 658D. Cf. sur la « digression édifiante » les spirituelles remarques du R. P. Peeters, *Analecta Bollandiana*, XLVIII (1930), p. 84.

(2) Sur Anatolios, cf. De Boor, *Vita Euthymii*, II, 10 ; Eug. Marin, *De Studio Coenobio Constantinopolitano*, Paris, Lecoffre, 1897, p. 58-59.

(3) Cf. Blaise, 669 : *Μετὰ τὴν τρίτην ἡμέραν τὴν ψυχὴν ἐναπέθετο, κατατεθεὶς ἐνδόξως ἐν τῇ εὐαγεῖ καὶ περιφανεστάτῃ μονῇ τοῦ Στουδίου πρὸς τῷ κατ' ἀνατολὰς πανσέπτῳ ναῷ τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτυρος Γεωργίου τῷ ἐξ εὐωνύμων τοῦ Προδρομικοῦ τεμένους ὑπάρχοντι,*

ces dernières dates qu'il faut placer la composition des deux Vies, dont on pourrait encore rapprocher les prologues et aussi les mentions relatives à la déposition des saints, sans parler du *μετόχιον* de Firmopolis, une succursale du Studion où s'opère l'un des miracles de Blaise, et dont la *Vie de Nicolas* nous relate l'origine. Ainsi s'explique que le nom de l'ennemi de Blaise et d'Ignace, Photius, soit passé sous silence. Il suffit de voir combien il est ménagé dans la *Vie* de ce Nicolas qu'il avait persécuté pour comprendre quelle réserve imposait dès lors, à l'égard de Photius, l'opinion publique (1).

HENRI GRÉGOIRE.

et Nicolas PG, 105, col. 921c : *Αὐτὸς δὲ μικρὸν κατατρυχωθεὶς τῷ νοσήματι ἔκδημος ὅλος καὶ πρὸ τῆς ἐκδημίας ... τοῖς ἀπάγουσιν αὐτὴν ἁγίοις ἀγγέλοις μετὰ πολλῆς τῆς παρρησίας τὴν ψυχὴν ἐναπέθετο, τῷ ἑβδομηκοστῷ καὶ πέμπτῳ τῆς ζωῆς αὐτοῦ χρόνῳ ἑξακισχιλιοστῷ δὲ τριακοσιοστῷ ἑβδομηκοστῷ ἕκτῳ τῆς τοῦ κόσμου συστάσεως, τετάρτῃ τοῦ περιτίου μηνός, τῆς πρώτης ἰνδικτιῶνος, ὅ ἐστι Φεβρουάριος. Τὸ δὲ πολύστικτον αὐτοῦ καὶ πολύαθλον σκῆνος, μετὰ Ναυκρατίου τοῦ μάκαρος κατετέθη, πρὸς τῷ δεξιῷ μέρει, ἐν τῷ κατ' ἀνατολὰς τοῦ Προδρομικοῦ τεμένους πανενδόξῳ καὶ ἱερῷ τῶν μαρτύρων σηκῷ.*

Notons enfin qu'un moine et prêtre Basile transporte, en l'année 899, le corps d'Euthyme le Jeune de l'Athos à Thessalonique (*Revue de l'Orient Chrétien*, VIII (1903), p. 203). Ce Basile pourrait très bien être le nôtre, qui devait se trouver alors au mont Athos.

(1) Cf. les précautions oratoires de l'auteur de la *Vie de S. Evareste* (qui est de la même époque) à propos du schisme : *Analecta Bollandiana*, XLI (1923), pp. 288-325, notamment p. 306.

Nous sommes heureux d'offrir à M. Paul Thomas, le doyen de nos latinistes, cette modeste étude fort indigne de lui, mais où il est question de la Rome médiévale dont il ne s'est jamais désintéressé.—Si ce mémoire n'a pu être inséré dans les Mélanges Paul Thomas, *c'est pour des raisons tout à fait indépendantes de notre volonté, et qu'il serait à la fois difficile et superflu d'expliquer.*

DER SECHSTE DEUTSCHE ORIENTALISTENTAG IN WIEN

(10. bis 14. Juni 1930).

Es war ein feierlicher und verheissungsvoller Auftakt zu der nachfolgenden heissen Arbeitswoche, als sich am Nachmittage des 10. Juni d. J. die Teilnehmer des 6. Deutschen Orientalistentages in dem prächtigen stimmungsvollen Festsaale des Palais der Akademie der Wissenschaften zur «feierlichen Eröffnungssitzung» versammelten.

Mehr als 200 Vertreter aller unter dem Sammelnamen «Orientalistik» zusammengefassten Disziplinen hatten der Einladung der Veranstalterin der Tagung, der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft, bezw. des unter P. Kretschmers umsichtiger Leitung stehenden Wiener Ortsausschusses Folge geleistet, nicht nur Gelehrte aus deutschen Gauen, sondern auch zahlreiche und namhafte Fachkollegen des nichtdeutschen Auslandes. Sie wurden bei der besagten Eröffnungssitzung, die durch die persönliche Anwesenheit des Oberhauptes des österreichischen Bundesstaates eine besonders feierliche Note erhielt, von den Spitzen der österreichischen Unterrichtsverwaltung, der Universität Wien, der Akademie der Wissenschaften sowie von dem Vorsitzenden der D. M. G. herzlich begrüsst und von dem Vertreter des Bürgermeisters in der Kongressstadt freundlich bewillkommt.

In den nicht weniger als 8, teilweise noch in Unterabteilungen gegliederten Sektionen, wurden in den darauffolgenden 3 Tagen (11.-13.) nahezu 100 wissenschaftliche Vorträge gehalten, darnach und dazwischen jeweilig noch Führungen durch die reichen Wiener Kunst- und wissenschaftlichen

Sammlungen, Empfänge beim Unterrichtsminister und Bürgermeister, gemeinsame Theaterbesuche, Ausflüge in die schöne, in frühsommerlicher Herrlichkeit prangende Umgebung Wiens und gesellige Zusammenkünfte veranstaltet. Alles verlief programmgemäss und, wie allseitig versichert wurde, zur vollen Zufriedenheit der Teilnehmer.

Als « Gruppe 5 », war, wie auch schon bei früheren Tagungen, eine Sektion « Christlicher Orient » aufgestellt worden, die unter Leitung des Hfr. Prof. C. Patsch (Stellvertreter Privat-dozent H. Gerstinger) stand und deren Verhandlungen zum grössten Teile Themen zum Gegenstande hatten, die das Gebiet der Byzantinistik berühren, daher auch für die Leser dieser Zeitschrift von Interesse sein dürften. Der Uz. ist daher der freundlichen Einladung Prof. Grégoire's, hierüber im Byzantion zu berichten, gerne nachgekommen, umsolieber, als ihm die von den betreffenden Herrn Vortragenden in dankenswert liebenswürdiger Weise zur Verfügung gestellten kurzen Resumés ihrer Vorträge diese Berichterstattung sehr wesentlich erleichtert haben.

Eröffnet wurde die Tagung der Gruppe am 11. Juni Vormittags mit einem sehr instruktiven und eindrucksvollen, durch eine Reihe ausgezeichneter Lichtbilder lebendig veranschaulichten Vortrage des langjährigen verdienten Leiters des österreichischen Ausgrabungen zu Ephesus, J. Keil (Greifswald) über « *Das christliche Ephesos.* »

Nach einigen Vorbemerkungen über die an Zahl noch geringen archäologischen und epigraphischen Zeugnisse der ephesischen *Judengemeinde* gab der Vortragende eine Uebersicht über die bisher erforschten Denkmäler des christlichen Ephesos. Nach einem *Sarkophage* des frühen 2. Jahrhunderts, der das christliche Bekenntnis des Inhabers lediglich durch das ganz unauffällig angebrachte *Fischsymbol* andeutet, wurden mehrere *Martyrien* vorgeführt, die im Anschlusse an antike innerhalb der Stadtmauern errichtete Heroengräber erbaut worden sind, und dabei die Frage erörtert, ob das von Wood als « Lukasgrab » bezeichnete, in eine Kirche umgewandelte Heroon mit dem bisher noch nicht wiedergefundenen *Martyrion des Timothcos* gleichgesetzt werden könne. Aus einem am N.O.-Abhang des Panajir Dagh festsitzenden

alten Märtyrerkulte hat sich nach Ansicht des Vortragenden auch der riesige *Coemeteriumbezirk der Siebenschläfer* entwickelt, deren Legende sich seit dem 6. Jahrhundert über die ganze Welt verbreitet hat. An Plänen und Photographien wurde die 5 Perioden umfassende Entwicklungsgeschichte des Coemeteriums aufgezeigt und betont, dass auf Grund der Einzelfunde und namentlich der von F. Miltner untersuchten, über 2000 Stück zählenden Tonlampen auch die letzte Periode kaum über das 6. Jahrhundert hinaus erstreckt werden kann. Der älteste Teil ist jedenfalls ein kirchenartiger Bau mit anschliessendem Bestattungssaal, unter dessen Mittelkuppel die sieben Jünglinge in einer Art Katakombe beigesetzt waren.

Zu den eigentlichen Kirchenbauten übergehend zeigte der Vortragende zunächst ein schon in einer der ersten Kampagnen an der Arkadiane ausgegrabenes, nach Westen orientiertes Kirchlein von eigenartigem Grundriss und wandte sich dann der sog. Doppelkirche (Konzilskirche) zu, deren Bauperioden mit Hilfe der neusten Pläne F. Knolls besprochen wurden. Ein aus dem Baubefund schwer zu lösendes Problem bildet nach wie vor die Frage, in welcher Weise in der zweiten Kirchenperiode der zwischen der Ziegelkirche und der Apsis der alten Basilika liegende Raum benutzt ward. Den Beschluss bildete ein Bericht über den Stand der Arbeiten an der grossen *Johanneskirche Justinians*. Durch sorgfältige Untersuchungen ist es H. Hörmann bereits gelungen, die Geschichte der Anlagen beim Johannesgrabe von einem einfachen, über einem Grabkammersystem errichteten Mausoleum, das später erweitert wurde, über den vorjustinianischen Kirchenbau bis zu der gewaltigen, auch für die Wiederherstellung der Apostelkirche desselben Kaisers ungemein wichtigen Kuppelbasilika Justinians und deren späteren Abänderungen klarzustellen.

Indem der Vortragende auf die von ihm in Aussicht genommenen weiteren Grabungen zur Erforschung des altchristlichen Ephesos hinwies, schloss er mit der Bemerkung, dass auch die in vollem Gange befindlichen Untersuchungen der grossen Gymnasionbauten der Kaiserzeit wichtige Anhalts-

punkte zur Entwickelung des Gewölbebaus und damit auch des Kirchenbaus versprechen.

In der folgenden Aussprache beantwortete der Vortragende ein Anfrage von Prof. Völker über das Bestehen einer lokalen Tradition von einem zweiten Johannesgrabe verneinend. Prof. Baumstark wies auf die Schwierigke t hin, welche sich ergibt, wenn man das hinter dem Apostelgrabe unter der Mittelkuppel aufragende Synthronon der Johanneskirche als zum justinianischen Bauplan mit seiner Apsis im Osten gehörig ansieht, der Vortragende hielt jedoch die Ursprünglichkeit der Anlage an dieser Stelle für wahrscheinlich.

Am Nachmittag des folgenden Tages erstattete P. Kretschmer (Wien) nach einem von A. Baumstark gesprochenen ergreifenden Nachruf auf den während der Tagung dahingegangenen A. Harnack einen kurzen Bericht über das von der griechischen Akademie der Wissenschaften in Angriff genommene *Wörterbuch des mittelalterlichen Griechisch*, über den übrigens an einer anderen Stelle dieser Zeitschrift(p.429-33) berichtet wird. In der anschliessenden Diskussion, die wegen Zeitmangels sich beider nur mit dem 1. Punkt des Berichtes (zeitliche Erstreckung des Wörterbuches) beschäftigen konnte, kam die einmütige Auffassung zum Ausdruck, dass die geplante Einbeziehung der Literatur bis ins 18. Jahrhundert zu weit gehe, vielmehr nur jene der eigentlich byzantinischen Epoche (ca. 300- ca. 1500) herangezogen werden sollte.

Nach Kretschmer kam H. Grégoire (Brüssel) zu Worte mit einem überaus anregenden, geistvollen und von dem zahlreichen Auditorium mit lebhaftem Interesse und grossem Beifall aufgenommenen Vortrage über *Die Christenverfolgungen und die « Bekehrung » Constantins.* Adolf Harnack hat besonders auf Grund der Resultate der epigraphischen Forschung nachgewiesen, dass gegen Ende des dritten Jahrhunderts der Orient im grossen und ganzen *christlich*, der westliche Teil des römischen Reiches dagegen *heidnisch* war Diese Tatsache macht die Frage nach den Beweggründen der Bekehrung Constantin's noch schwieriger, und die Geschichte der letzten Christenverfolgung wird dadurch zum historischen Problem oder Paradoxon. H. H. Grégoire suchte den « Widerspruch » zu lösen indem er nachwies, dass

die Kaiser des Ostens — die Verfolger, und *die Herrscher des Westens — die Begünstiger des Christentums*, sich bei ihrer Stellung zu beiden Religionen nicht so sehr von *innerpolitischen* Rücksichten, als von solchen der *auswärtigen* Politik bestimmen liessen. Besonders dann, wenn sie die Alleinherrschaft erstrebten, suchten sie die Untertanen des *anderen* Reichsteiles jeweils dadurch für sich zu gewinnen, dass sie ihre Religion begünstigten. So erklärt sich am besten die wechsel- und widerspruchsvolle Haltung mancher Kaiser z. B. des *Licinius*. Und die religiöse Politik des Constantins selbst rückt dadurch in ein neues Licht, so dass man nicht mehr, wie Seeck, Lot, u. a., zu der verzweifelten Annahme einer plötzlichen *unpolitischen* Bekehrung des grossen Politikers seine Zuflucht zu nehmen braucht. (1)

In der anschliessenden Wechselrede warf u. a. A. Baumstark die Frage auf, ob die prinzipielle Voraussetzung einer wesentlich früheren und stärkeren Christianisierung des Ostens gegenüber jener des Westens wirklich zu Recht bestehe und wies in diesem Zusammenhange auf die Ausdehnung der « Roma sotterranea » und auf den Massenabfall des östlichen Christentums zum Islam hin, der sich vielleicht doch eher daraus erkläre, dass gerade hier im Osten im allgemeinen die Massen erst später und ohne tiefere innere Ueberzeugung sich dem Christentume angeschlossen hatten. Eine weitere Beteiligung an der Wechselrede wurde leider durch Zeitmangel verhindert.

Aus demselben Grunde wurde auch der folgende angesetzte Vortrag F. Dölgers (München) auf den Morgen des folgenden Tages verlegt an Stelle des zum grössten Bedauern aller Anwesenden im letzten Augenblicke an der Teilnahme verhinderten N. A. Bees (Athen), dessen angekündigter Bericht über seine *Vorarbeiten zu einer Neubearbeitung von Le Quiens Oriens Christianus* allseits mit begreiflicher Spannung entgegengesehen worden war. Hoffentlich wird es dem unermüdlichen und verdienten Gelehrten vergönnt sein am kom-

(1) [L'étude de M. H. Grégoire sur la *Conversion de Constantin* paraîtra *in extenso* dans la *Revue d'Histoire des Religions*. N. d. l. R.]

menden Byzantinistenkongress zu Athen das Versäumte nachzuholen.

In sachlich klarer, formvollendeter und anziehender Darstellung entwarf dann F. Dölger ein Bild über die *Arbeiten am Corpus der byzantinischen Urkunden*, das dem Auditorium zugleich auch einen anschaulichen Begriff von der Grösse und Bedeutung des Unternehmens und der Schwierigkeit seiner Durchführung vermittelte.

F. Dölger sprach über die Arbeiten am Corpus der griechischen Urkunden. Nach einer Uebersicht über die Geschichte des Unternehmens wandte er sich besonders der Schilderung der Arbeiten in der Nachkriegszeit zu und den besonderen Schwierigkeiten, welche sich für die weitere Arbeit durch den Mangel an Mitteln und die zunächst eintretende Unmöglichkeit des Reisens ergaben. Aus diesen Gründen entschloss man sich im J. 1919 zunächst ein Regestenwerk auf breiterer Grundlage, als ursprünglich vorgesehen, zu schaffen. In den Jahren 1924 und 1925 erschienen die ersten Beiden Faszikel der Kaiserurkunden (565-1204). Dass die folgenden Faszikel nicht rascher gefolgt sind, liegt an mehreren Umständen. Zunächst wird das insbesondere für die Deperdita und für die bibliographischen Angaben zu bearbeitende Material immer umfangreicher ; der Vortragende erläuterte hier an Beispielen, an welch ungeahnten Fundstellen sich oft Angaben über Deperdita finden und bat erneut die Gelehrten des byzantinischen wie der benachbarten Fachgebiete ihn durch Mitteilung gelegentlich bei der Lektüre insbesondere nichthistorischer Literatur bemerkter Stellen zu unterstützen. Ein weiterer Grund für die Verzögerung ist der Entschluss des Bearbeiters der Regesten das Material aus den Jahren 1204-1453 möglichst in einem Zuge durchzuarbeiten, da sich bei dem engen verwaltungsgeschichtlichen Zusammenhange der Palaiologenepoche in den nun immer zahlreicher werdenden Originaltexten auch sehr späte Erwähnungen von Urkunden Michaels VIII. finden können, der noch in das Bereich des Faszikels 3 gehört.Endlich sollten auch die noch unbekannten Originale in die Regesten eingearbeitet und über alle Stücke zuver lässige Echtheitsurteile gegeben werden können — dazu war aber

die Durchforschung vor allem der Athosarchive nötig, welche für diese Zeitabschnitte eine reiche Fundgrube sind. Der Vortragende hob auch die besonderen Schwierigkeiten bei der Feststellung der Chronologie der einzelnen Stücke hervor. Auch über die zukünftige endgültige Textgestalt der Urkunden muss sich der Regestenbearbeiter schon klar sein. Immerhin besteht Aussicht, dass der 3. Faszikel der Regesten (1204-1281) noch im Laufe dieses Jahres wird erscheinen können und die nächsten Faszikel ihm rascher folgen werden.

Im folgenden machte der Vortragende Mitteilungen über die zweite Hauptaufgabe der Kommission, die Sammlung des Materials. Das sind zunächst Beschreibungen und photographische Aufnahmen aller erreichbaren Kaiserurkunden (wobei wichtige Stücke anderer Gattungen nicht ausgeschlossen sind). Durch diese Sammlung soll zunächst eine Diplomatik der Kaiserurkunden und dann die Ausgabe selbst vorbereitet werden. Auch das Studium der sehr zahlreichen Handschriften, welche die nur literarisch überlieferten Kaiserurkunden enthalten (Novellen) mit dem Ziele einer Ueberlieferungsgeschichte dieser Handschriften gehört dazu. Hauptsächlich im Dienste der Sammlung der Originale (und urkundenmässigen Kopien) hat der Vortragende im Jahre 1926 etwa 20 italienische Städte besucht und im J. 1928 Griechenland, hauptsächlich den Athos, bereist. Er schildert einerseits die Unerlässlichkeit der Autopsie für wichtige Fragen der Kanzlei- und Verwaltungsgeschichte an Beispielen, anderseits die allgemeinen Schwierigkeiten von Archivreisen im Ausland wie die besonderen für den Erforscher griechischer Urkunden. Die Athosexpedition hat sehr reiches und zum ansehnlichen Teile neues Material erbracht, aber auch gezeigt, dass von den bisher aus der Literatur bekannten Stücken nur ein Teil echte Originale sind. Zwischen dem Kaiserbrief von St. Denis (913-7) und dem Chrysobull des K. Michael VI. für Laura v. J. 1057 dürfte es kein Produkt der Kaiserkanzlei mehr geben, das erhalten wäre. Das nun gewonnene Material ermöglicht es aber dennoch sowohl für das Chrysobull wie für das Prostagma fast lückenlose Reihen echter Beispiele aufzustellen und überhaupt eine byzantinische

Kaiserdiplomatik aufzubauen. Zunächst wird das Corpusunternehmen nun ein Facsimileheft für die Kaiserurkunden herausbringen, von dem der Vortragende 2 Tafeln als Probedrucke vorlegen konnte. Es soll 25 Tafeln mit 75 Abbildungen enthalten und die wichtigsten Urkundentypen, Unterschriftstypen u. dgl. veranschaulichen.

Bezüglich der Patriarchatsurkunden weist der Vortragende auf die schon bekannte Tatsache hin, dass die Assumptionisten in Kadi-keui unter Leitung des P. V. Laurent, gestützt auf ein seit Jahrzehten mit Hingebung gesammeltes umfangreiches Material im Einvernehmen mit dem Corpus die Regesten der Patriarchatsurkunden von Konstantinopel vorbereiten und dass mit dem Erscheinen des ersten und wohl auch des zweiten Faszikels (1054) im Laufe des nächsten Jahres zu rechnen ist.

Für die Urkunden der Beamten, Despoten, der trapezuntischen Kaiser u. s. w. ist noch nichts Systematisches geschehen. Bei den Privaturkunden ist die Notwendigkeit einer zentralen Bearbeitung nicht vordringlich und hier wäre es wünschenswert, wenn die Länder, in denen sie aufbewahrt werden, ihre Sammlung und Herausgabe selbst in die Hand nehmen würden. Dieze Zeugen des lebendigen Rechts und Fundgruben für die Kultur- und Sprachgeschichte sind noch ein besonders dankbares Gebiet der byzantinischen Urkundenforschung.

In der folgenden Aussprache über das Thema, an der sich u. a. Darkó (Debreczen) und Grégoire (Brüssel) beteiligten, kam das allgemeine Interesse an dem Unternehmen und die Ueberzeugung von der Notwendigkeit weitestgehender internationaler Unterstützung desselben zum Ausdruck.

Nach Dölger sprach M. Kmosko (Budapest) in fesselnden und wohldurchdachten Ausführungen über das *Rätsel des Pseudomethodius. Eine politische Streitschrift gegen die arabischen Eroberer Syriens in der Maske einer Apokalypse, zugleich ein Produkt hellenistisch-christlicher und iranisch-nationaler Geschichtsbetrachtung.*

Die dem hl. Methodius von Patara zugeschriebene Apokalypse galt mindestens tausend Jahre hindurch als eine echte, hochwichtige Weissagung ; das letzte mal hat sie im J. 1083,

bei der Belagerung von Wien, eine ziemliche Rolle gespielt, als ihre Prophezeiungen als ein Agitationsmittel gegen die Türken verwendet wurden. Vom Standpunkte der Orientalistik ist diese Schrift deshalb von Bedeutung, weil sie zu den ältesten Produkten jener Geistesrichtung gehört, welche zur Zeit der Abbasiden die *šuʿubijjah*-Literatur erzeugte, in dem Sinne, dass schon der unbekannte Verfasser dieser Apokalypse beflissen war jüdisch-christliche Traditionen mit der iranischen Ueberlieferung in Einklang zu bringen.

Der üblichen Annahme nach war diese Apokalypse in Syrien von einem Griechen in griechischer Ursprache verfasst; die kritische Bearbeitung des griechischen Textes besorgte Istrin (Moskau,1897). Der griechische Text wurde von einem Mönche Namens Petrus bereits am Anfange des VIII. Jahrhunderts (im Kloster des hl. Honoratus zu Lerin?) ins lateinische übersetzt (hrsg. v. Sackur, *Sibyllinische Texte*, 1898). Endlich gab Nau (JA,1917) einige syrische, jakobitisch angehauchte Fragmente heraus und versuchte dabei den Beweis zu führen dass diese den Urtext der Apokalypse enthalten und dass der griechisch-lateinische Text eine spätere Bearbeitung des syrischen Textes darstelle.

Der Vortragende führt dagegen aus, dass wir im *Codex Vat. Syr.* 58 *einen vollständigen Text der Apokalypse besitzen* und *dass dieser den Urtext der Apokalypse darstelle.* Der Verfasser derselben war ein in Persien geborener und dort erzogener Ostsyrer, der später nach Palästina ausgewandert ist. Anlass zu seiner Auswanderung gab wahrscheinlich die melchitenfreundliche Bewegung des Ḥnânâ von Ḥdajab durch welche angelockt sich der Verfasser der byzantinischen Reichskirche angeschlossen hat und unter dem Drucke des orthodoxen Nestorianismus seine Heimat verlassen musste. Seine Auswanderung fällt entweder in das Jahr 629, als die Truppen des Heraklios aus Mesopotamien heimkehrten, oder 635, als der Armenier Wahan (Baanes) mit den christlich-arabischen Hilfstruppen gegen die Araber nach Palästina zog. Dieser Wahan tauchte nämlich laut Eutychius (Saʿîd b. Batrîq) nach der unglücklichen Schlacht am Jarmuk (20. August 636) im Sinaikloster als Anastasius auf, der später das Werk *Contra Judaeos* verfasste. Diese Schrift, deren Echt-

heit McGIFFERT ohne triftigen Grund bezweifelt hat, weist merkwürdige Parallelen mit unserer Apokalypse auf, welche darauf hinzudeuten scheinen, dass diese zwei Mönche mit einander in persönlichen Beziehungen gestanden und für die politischen Interessen des byzantinischen Reiches in analoger Weise eingetreten sind.

Die syrische Ursprache der Apokalypse ist daran erkenntlich, dass der Verfasser die syrische Bibel benützt und seine absonderliche Bibelexegese auf die falsch übersetzten Stellen der Pesîta gründet. Seinen ostsyrischen Ursprung verrät er dadurch, dass er im ersten Teile der Apokalypse, in der höchst sonderbaren Synopse der Universalgeschichte, Behauptungen äussert, welche nur bei arabisch schreibenden persischen Chronisten (al-Ja'qûbi, Abû Ḥanîfah ad-Dainawan, aṭ-Ṭabarî, at-Ta'âlibî) belegbar sind: Temanîn, die erste nach der Sintflut gründete Stadt; der weise Jonton, bei al-Jaiqûbî als بنطق bei Tabarî als يوناظر verschrieben; Nabuchodonosor, Sacheribs General; die Reihenfolge der Achaimeniden endlich die stillschweigende Voraussetzungen, dass alle römischen Kaiser die Nachfoger der Kûšad, der Tochter Pils seien und dass auf sie sich die Psalmstelle beziehe: *Kuš wird die Hand Gott übergeben* — am Ende der Welt. Diese Annahme setzt aber einen mit persischer Mentalität behafteten Mann voraus, der sich den Stammbaum der byzantinischen Kaiser nach persischer Weise vorstellte und von den blütigen Revolten des byz. Kaiserhofes keine Ahnung hatte.

Als letzter besprach an diesem Vormittage A. BAUMSTARK (Münster), von den Zuhörern lebhaft begrüsst, über das den meisten Anwesenden wohl völlig neue, hochinteressante und, wie die anschliessende Diskussion — an der sich besonders A. GROHMANN (Prag) beteiligte — erkennen liess, in mancher Hinsicht höchst wichtige *Problem eines vorislamischen christlich-kirchlichen Schrifttums in arabischer Sprache*.

Mit den Vorträgen E. WELLESZ (Wien), I. GRAF (Donauwörth) und G. PERADZE (Bonn) fanden die Verhandlungen der Gruppe am Nachmittag des 13. Juni ihren würdigen Abschluss.

E. Wellesz, heute wohl der beste Kenner der byzantinischen Musik, entwickelte in kurzen scharfen Zügen und in allgemein verständlicher Fassung *Das Problem der byzantinischen Notationen und ihrer Entzifferung.* Die Erforschung der byzantinischen Musik bildet die Grundlage der abendländischen Musikforschung, da sich, wie immer deutlich wird, die byzantinische Musik parallel zu dem gregorianischen Kirchengesang entwickelt hat. E. Wellesz hat auf Grund von Anweisungen byzantinischer Theoretiker die Rythmik der byz. Kirchengesänge klargestellt, und es zeigt sich, dass diese rythmischen Interpretation mit jener der gregorianischen Melodien durch die Schule von Solesmes übereinstimmt.

Man hat zwischen den *ekphonetischen Zeichen,* welch die laute Lesung der Bücher der hl. Schriften regeln, und den eigentlichen Musikzeichen zu unterschieden. Die ekphonetischen Lesezeichen sin in Hss des 9.-13. Jhts nachzuweisen. Die byzantinischen Neuemen sin in drei hauptsächlichen Stadien bekannt. : 1) die *frühbyzantinischen* (10.-12 Jhdt.) ; 2) die *mittelbyzantinischen* (12. Jhdt., ca 1125 nach der neuesten Forschungen Tillyards) - 15. Jhdt) ; 3) die *spätbyzantinischen* (15. - 19. Jhdt.). Da die klarsten theoretischen Anweisungen und Regeln betreffs der mittleren und spätbyzantinischen Neumen vorlesgen, muss die sog. stenographische Theorie von Psachos zurückgewiesen werden (nach welcher die byzantinische Notenschrift nur eine stenographische Aufzeichnung viel ausgedehnterer Melodien wäre, wie sie heute gesungen werden). Vielmehr steht es nach den übereinstimmenden Resultate von Tillyard und Wellesz fest, dass die byzantinische Notation von 12. Jhdt. an eine exakte Intervallschrift war, und dass die ursprünglichen einfachen Melodien in der Zeit der Fremdherrschaft und nnter deren Einfluss ausgeziert oder durch reichmelismatische ersetzt wurden, so dass sich Erneuerung des byzantinischen Kirchengesanges auf die Hss des 12. und 13. Jhdts stützen muss.

An 2. Stelle gab G. Graf einen dankenswerten Ueberblick über *Die Literatur der Kopten in der arabischen Zeit.*

Der Vortragende beschränkte sich in der Hauptsache auf Mitteilungen über den Bestand und den literarischen Wert

der im *Koptischen Museum* und im *Koptischen Patriarchat in Kairo* gesammelten Handschriften, die er im Winter 1926-27 einer eingehenden Erforschung unterzogen hatte. Denn die in diesen beiden Bibliotheken verwahrten Hss geben ein getreues und fast vollständiges Bild von dem Schrifttum der Kopten im Mittelalter und in der neueren Zeit. Für dieses Schrifttum ist ein Zweifaches kennzeichnend : 1) das Fortbestehen und Weiterwirken der Literatur der Vergangenheit auch nach der grossen politischen Umwälzung des 7. Jahrhunderts, wenn auch in verändertem sprachlichen Gewande 2) das Aufkommen neuer Literaturstoffe und -formen als Bedürfnis der neuen Zeit, bedingt durch die glaubensfremde, islamische Umwelt.

In erster Beziehung wurde auf die in der koptischen Kirche gebrauchten *Bibeltexte* hingewiesen, zu denen nicht wenige Uebersetzungen aus dem syrischen Sprachkreise kamen, auf wertvolle *illustrierte* Bibelhss. auf die in Aegypten besonders blühende *Apokryphen- und hagiographische* Literatur und die Weitertradierung alten theologischen Schriftgutes. In selbständiger Produktion, vornehmlich in der *Polemik gegen den Islam*, dann aber auch auf biblisch-exegetischem Gebiete leisteten namentlich die Gelehrten des sogenannten « goldenen Zeitalters » (13. Jahrh.), allen voran die Angehörigen der Gelehrtenfamilie der Banû al-'Assâl, sehr Bedeutendes und bis zur Gegenwart Fruchtbares. Der Vortragende konnte nicht wenige aus den Hss. geschöpfte neue Feststellungen zum Leben und zur schriftstellerischen Tätigkeit einzelner Autoren darbieten und wies zum Schlusse auf den Wert des besprochenen Schrifttums für die Kenntnis des äusser- und inner-kirchlichen Lebens der nationalkoptischen Christenheit hin.

Als letzter Redner erörterte sodann G. Peradze in lebhafter und eindringlicher Weise die dunklen *Probleme der georgischen Evangelienübersetzung* und stellte hiefür folgende 4 Thesen auf : 1. Die georgischen Emigranten, die 1743 in der Nähe von Moskau die Editio princeps der georg. Bibel besorgten, haben ihren Text wohl nicht nach der slawischen Bibel korrigiert, sondern hiezu andere georg. Handschriften benützt. 2. Giorgi Hagiorit (1065) hat die Evangelien nicht aus dem Griechischen aufs neue ins Georgische übertragen,

sondern nur neu verglichen. 3. Die Erwähnung Giorgis in der Nachschrift der von ihm verglichenen Evangelien der Sabacmiduri und Hannetiversion bleibt auch nach der Auffindung der Tifliser Bibelpalimpseste (1923) ein ungelöstes Problem. 4. An Baumstarks Ansicht, dass den georgischen Evangelien nicht der caesarensische sondern der Text Tatians zu Grunde liege ist gegen Blakes gegenteilige Auffassung festzuhalten (1).

Wien. H. GERSTINGER.

(1) Ni M. Gerstinger, ni nous-mêmes n'avons reçu le résumé de l'importante communication de M. A. BAUMSTARK. Celles de MM. WELLESZ et KMOSKO paraîtront dans *Byzantion*, V, 2.

ZU DEM GEPLANTEN WÖRTERBUCH DES MITTELALTEREICHEN GRIECHISCH [1]

Nos lecteurs apprendront avec joie que, devançant de plusieurs mois l'un des voeux exprimés dans notre article : Le Congrès d'Athènes, *l'Académie d'Athènes a pris l'initiative d'un* Λεξικὸν τοῦ μεσαιωνικοῦ Ἑλληνισμοῦ. *Cette question si importante a été débattue dans l'espèce d'*Avant-Congrès *que fut la section de l'Orient chrétien du* Deutscher Orientalistentag. *Nous sommes heureux de reproduire ci-après l'article judicieux du maitre Paul Kretschmer. Les idées qui y sont exprimées rencontrèrent à Vienne une approbation générale. L'exemple du nouveau Du Cange latin prouve que toute tentative de faire trop bien et trop complet en cette matière est condamnée à l'échec. Le seul système pratique est celui du dépouillement intelligent, éclectique, par de bons philologues (et non des manoeuvres) rétribués à cet effet. J'ai même dit au Congrès de Vienne, et je répéterai au Congrès d'Athènes, que nous nous contenterions fort bien d'un* Lexicon suppletorium, *enregistrant* seulement *les milliers de mots nouveaux et d'acceptions nouvelles, inconnus de Du Cange et de Sophocles. Un tel* Lexique *satisferait nos besoins les plus pressants, et nous serions à peu près assurés de pouvoir nous en servir nous-mêmes, à la fin de nos jours. L'« amour du possible » est la condition de toute organisation scientifique bien comprise.*

H. G.

Auf dem Byzantinisten-Kongress in Belgrad April 1927 erlaubte ich mir, den Plan eines Wörterbuches der byzanti-

(1) Vortrag auf dem 6. Deutschen Orientalisten-Tag am 12. Juni 1930.

nischen Gräzität, des mittelalterlichen Griechisch aufzustellen, und führte aus, dass ein solches Wörterbuch zu den wichtigsten Erfordernissen der byzantinischen Philologie gehöre. Denn für jede philologisch-historische Disziplin bildet ein ausreichendes Lexikon die unentbehrliche Grundlage, ist für den Interpreten und Textkritiker, für den Sprachforscher und Historiker sozusagen das tägliche Brot. Dem Byzantinisten steht aber nur das Werk des nach Amerika ausgewanderten Griechen E. A. Sophocles, Greek Lexicon of the Roman and Byzantine Periods (Boston, 1870), zur Verfügung, eine sehr tüchtige und nützliche Arbeit. Sie berücksichtigt aber nur die Literatur bis zum J. 1100 n. Chr., schliesst also unter anderm die ganze vulgärgriechische Literatur aus, die seit dem Ende des 11. Jhts aufkommt und sprachlich wie philologisch ganz besonders der lexikalischen Buchung bedarf.

Ausserdem ist dieses Wörterbuch jetzt 60 Jahre alt, der ganze grosse Aufschwung der byzantinischen Studien, ihre gewaltige Entwicklung, die erst mit Krumbachers Geschichte der byzantinischen Literatur 1890 begann, liegt dazwischen. Es ist daher wohl für keinen Byzantinisten fraglich, dass die Schaffung eines neuen Wörterbuches des mittelalterlichen Griechischen ein unbedingtes Erfordernis ist.

Ich hatte nicht erwartet, dass meine erste Anregung in Belgrad gleich auf fruchtbaren Boden fallen werde. Es kam jedoch sofort nicht nur eine zustimmende Resolution zustande, sondern es fanden sich auch Gelehrte, die den Plan ausführen wollten. Erstere lautete :

« Die philologische Sektion des internationalen Byzantinisten-Kongresses erklärt für eines der dringendsten Bedürfnisse der byzantinischen Philologie die Schaffung eines umfassenden Wörterbuches der byzantinischen Gräzität und fordert die wissenschaftliche Welt auf, die Ausarbeitung eines solchen Wörterbuches ins Auge zu fassen. »

Zur Ausführung des Planes aber waren sogleich die in Belgrad zahlreich anwesenden griechischen Byzantinisten bereit. Heisenberg wies darauf hin, dass die Byzantinisten der russischen Akademie, Uspenskij, der inzwischen (10 Sept. 1928) verstorben ist, und Beneševič, die Absicht geäussert

hätten, das alte *Glossarium mediae et infimae graecitatis* von Du Cange zu erneuern.

Indessen ist zu fürchten, dass die russischen Gelehrten, die von ihrer Regierung nicht zu dem Belgrader Kongress gelassen wurden, kaum in der Lage sein werden, ein Unternehmen auszuführen, zu dem sie die Mitwirkung der Fachgenossen anderer Nationen brauchen. Heisenberg hat in der Folge mit Uspenskij korrespondirt, aber auch nicht herausbekommen, wie er sich die Sache dachte und ob er im Ernst an ein Gelingen des russischen Planes glaubte. (1)

Die griechischen Byzantinisten anderseits, namentlich Phaidon Kukules, der Hauptredaktor des historischen neugriechischen Lexikons in Athen, verfolgten den Plan mit grosser Energie und gewannen die Sympathien der athenischen Akademie dafür. Sie hatten von vorn herein die Absicht, den Plan des mittelneugriechischen Wörterbuches auf die Tagesordnung auch des nächsten internationalen Byzantinisten-Kongresses, der in Athen stattfinden soll, zu setzen.

Im Januar dieses Jahres nun teilte mir Kukules mit, dass die Athenische Akademie die Mittel für die Schaffung eines *Λεξικὸν τοῦ μεσαιωνικοῦ Ἑλληνισμοῦ* gefunden und dieses endgiltig beschlossen habe. Das vollständige Programm des Wörterbuches auf dem Internationalen Byzantinisten-Kongress, der in Athen 12.-18. Okt. 1930 stattfinden wird, vorgelegt und dabei die Fragen der Organisation zur Erörterung gebracht werden. Neun solcher Fragen hat mir Kukules bereits vorgelegt.

Wie Sie daraus ersehen, ist die Herstellung eines Wörterbuches des mittelalterlichen Griechisch durch die athenische Akademie eine beschlossene Sache, und ich hielt es daher für zweckmässig den Plan hier in der V. Sektion schon einer vorbereitenden Diskussion zu unterziehen. Es entspricht dies auch den Wünschen der Griechen. Es sind ferner, wie mir Kukules schrieb, drei junge Doktoren nach München und Wien geschickt worden, die das beim *Thesaurus linguae latinae* und beim Bairischen-Oesterreichen Wörterbuch geübte

(1) Cf. *Byzantion*, IV, p. 502.

Verfahren studieren sollen. Letzteres soll wohl in erster Linie dem Historischen Lexikon des Neugriechischen zu gute kommen, dem älteren Bruder des Byzantinischen Wörterbuches.

Dabei kann ich das Bedenken nicht unerwähnt lassen, das Heisenberg gleich zu Anfang äusserte, als die Griechen sich bereit erklärten, das Byzantinische Lexikon zu unternehmen, dass darunter das Historische Wörterbuch des Neugriechischen leiden würde, das die Athenische Akademie schon seit so langer Zeit vorbereitet haben und von dem noch immer nichts erschienen ist. Ich habe im J. 1927 das Archiv dieses Lexikons in der Akademie in Athen besucht : damals wurden bereits die Vorbereitungen für den Druck der ersten Lieferung getroffen, doch ist sie bisher nicht herausgekommen. Kukules versicherte mir, dass die Geldmittel für die beiden Lexika durchaus getrennt würden, und er schrieb mir kürzlich, dass der Druck des Neugriechischen Wörterbuches nach Ostern beginnen würde. Natürlich ist das Neugriechische Lexikon für das Byzantinische Wörterbuch von grossem Nutzen, weil sein Material auch auf die mittelalterliche Sprache Licht wirft.

Bevor ich aber die von Kukules aufgeworfenen Fragen zur Diskussion stelle, möchte ich vorausschicken, was ich schon in Belgrad betont habe, dass nicht die Vollständigkeit eines Thesaurus, sondern nur ein umfassendes Wörterbuch angestrebt werden sollte. Aus drei Gründen : 1) weil viele byzantinischen Texte teils noch garnicht, teils unzureichend herausgegeben sind. 2) weil unsere Zeit die Kosten und die Arbeitskräfte für ein zu umfangreiches Wörterbuch nicht aufbringen könnte (dies gilt nun vollends für die griechischen Gelehrten, die schon durch das Neugriechische Lexikon belastet sind und an dessen Fertigstellung nicht durch das Byzantinische Wörterbuch verhindert werden dürfen); 3) weil ein vollständiger Thesaurus so viel Zeit zu seiner Herstellung erfordert, dass wir wieder auf lange Zeit ein byzantinisches Wörterbuch entbehren würden.

Die 1. Frage von Kukules bezieht sich auf die obere und untere Zeitgrenze des Wörterbuches. Er dachte früher an Chr. Geb. - 1800, weil hier das neugriechische Wörterbuch einsetzt. Ich meine : 324 n. Chr., Beginn der Alleinherrschaft

Konstantins des Grossen - 1453, Eroberung von Konstantinopel.

Die Fragen 2-5 betreffen alle die Verzettelung der Texte. Aus den schon angegebenen Gründen bin ich gegen eine irgendwie bedeutende Verzettelung ; sie ist zu kostspielig und sollte nur für Thesauri in Frage kommen. Man kann ja überlegen, ob man ein paar besonders wichtige Texte verzettelt. Aber sonst sollte meines Erachtens nur das Verfahren der *Exzerpirung* Platz greifen. Die Frage, wer die Verzettelung besorgen oder wenigstens dabei helfen soll, ist schon bezeichnend : das ist ja die mühevollste und kostspieligste Aufgabe.

Frage 6 bezieht sich auf Mitarbeiter für lateinische arabopersische Wörter, medizinische, physikalische etc. Termini.

Frage 7, ob Eigennamen in das Gesamtwörterbuch oder in ein eigenes Onomastikon aufzunehmen seien, ist meines Erachtens zu Gunsten eines Onomastikons zu beantworten.

Frage 8 bezieht sich auf die Wiener Akademie.

Frage 9 ob etymologische oder traditionelle Orthographie anzuwenden sei, müsste wohl von Fall zu Fall entschieden und im Uebrigen Verweisungen (z. B. *σπήτιν* siehe *σπίτιν*) angebracht werden.

Der Vorgang bei Schaffung des Wörterbuches wäre meines Erachtens der : 1) Verzeichnung der Texte und ihrer Ausgaben unter Mitwirkung der lebenden Herausgeber ;

2) Exzerpirung durch spezialle Kenner, soweit möglich, duch die Herausgeber der Texte ;

3) Aufteilung der Lexikonartikel an die Verfasser.

Wien. Paul Kretschmer.

UNE SEMAINE PAPYROLOGIQUE

Du 14 au 20 septembre 1930, la **Fondation Égyptologique Reine Élisabeth** organisera à Bruxelles une semaine égyptologique et papyrologique, à laquelle sont invités les spécialistes de tous les pays.

Le programme de la semaine embrassera toutes les périodes de l'histoire de l'Égypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête arabe. Les détails restent encore à fixer, mais nous sommes en mesure d'annoncer à nos lecteurs que l'on prévoit de nombreuses communications qui se rapporteront aux sujets généraux suivants : L'égyptologie ou la papyrologie et le progrès de la science. — L'évolution et les progrès de la papyrologie dans les divers pays. En outre, la liberté sera laissée aux participants de traiter des questions plus spéciales auxquelles ils s'intéressent particulièrement.

A côté des séances de travail, il était indispensable de ménager à nos invités quelques heures de repos et de distraction. Le programme provisoire que nous publions ci-dessous montrera que cette « partie récréative » n'a pas été oubliée :

Dimanche 14 : Réception des membres aux Musées royaux d'art et d'histoire.

Lundi 15 : Travail des sections : communications.
Visite du musée égyptien.
Thé à la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth.

Mardi 16 : Excursion à Anvers : ville, musées, exposition.

Mercredi 17 : Travail des sections : communications.
Examen des problèmes généraux : encyclopédie, édition de textes.
Banquet.

Jeudi 18 : Excursion à Liége : ville, musées, exposition.
Vendredi 19 : Travail des sections : communication.
Séance de projections.
Soirée de clôture à la Fondation Égyptologique.
Samedi 20 : Excursion à Louvain.

On voudra bien noter que, dans ce programme, ne sont pas prévues les réceptions officielles qui ne peuvent être déterminées aussi longtemps d'avance.

Souhaitons que les égyptologues, papyrologues et coptologues répondent en grand nombre à l'invitation de la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth et assurent ainsi l'entier succès de son intéressante initiative.

Pour tous renseignements, on peut s'adresser à la Fondation Égyptologique Reine Élisabeth, Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles.

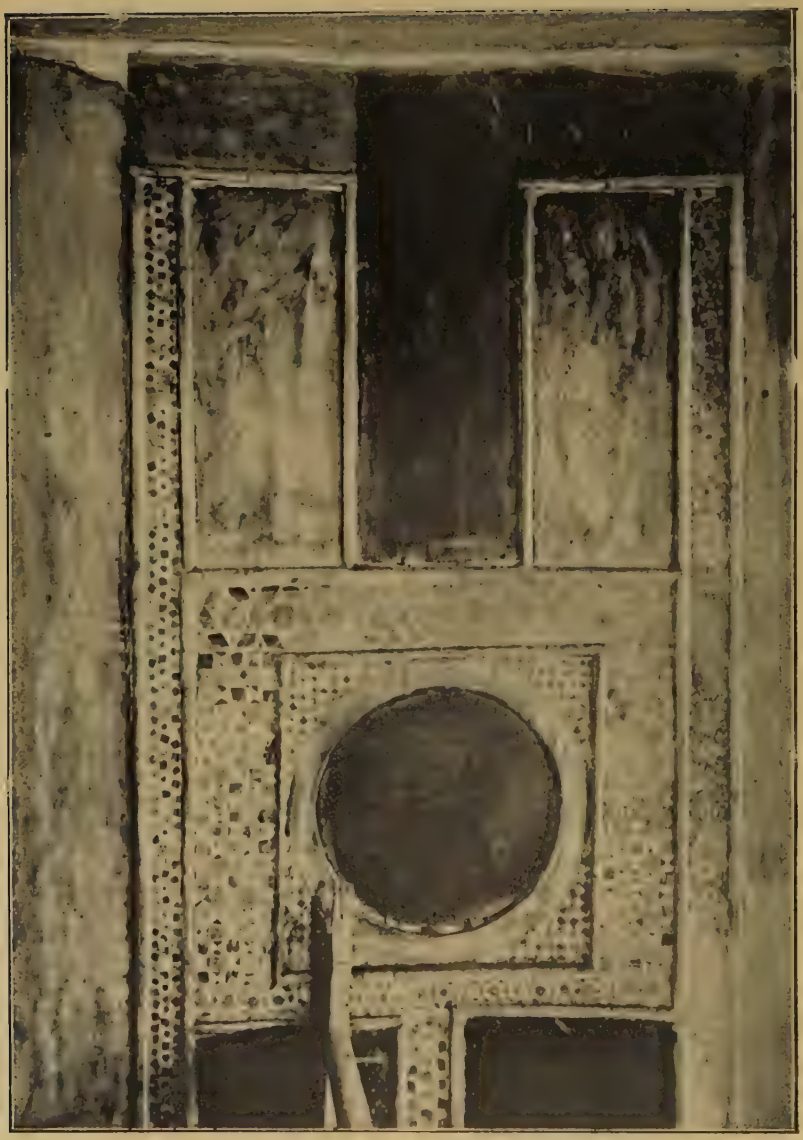
M. H.

TABLE DES MATIÈRES.

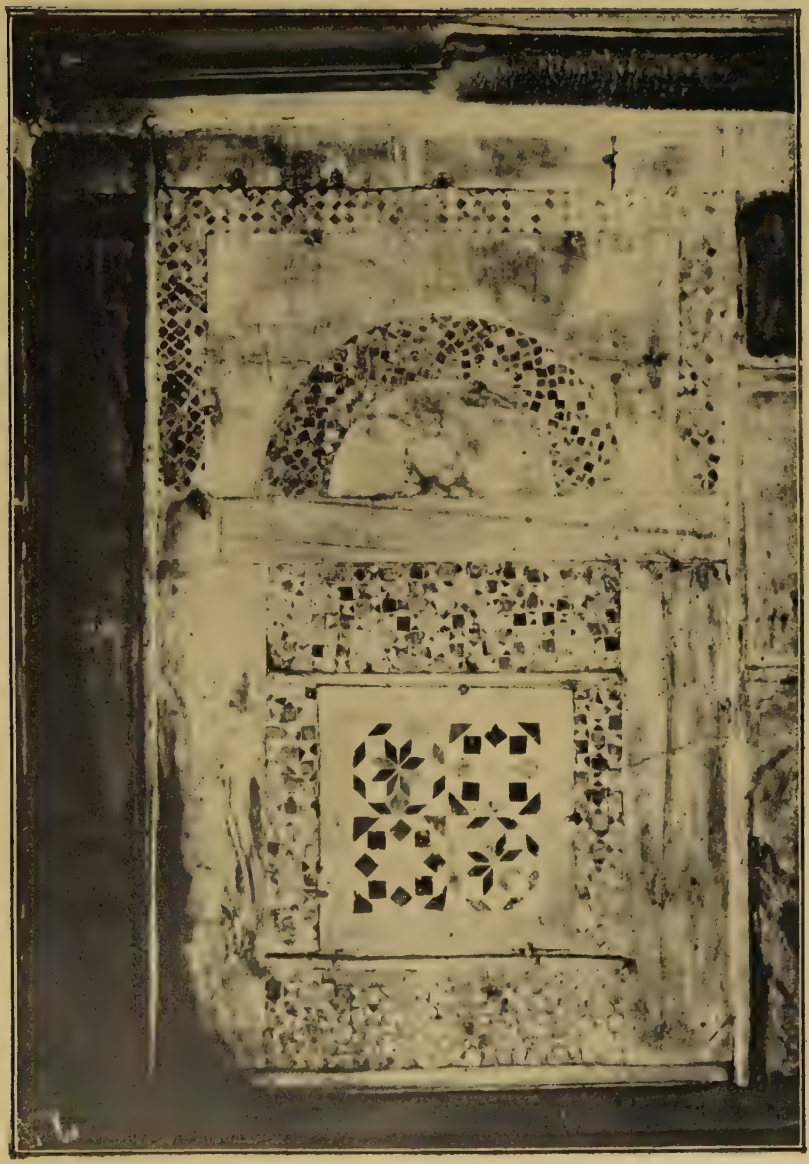
	Pages
Le *Corpus Bruxellense*	1-4
Le Congrès d'Athènes	5-8
R. Egger. Der erste Theodosius	9-32
L. Bréhier. A propos du psautier byzantin à frontispice	33-45
D. Talbot Rice. Notice on some religious buildings in the city and vilayet of Trebizond	47-81
G. J. Bratianu. La question de l'approvisionnement de Constantinople à l'époque byzantine et ottomane	83-107
H. Grégoire. Les sauterelles de Saint Jean-Baptiste	109-128
V. Laurent. Les manuscrits de l'histoire byzantine de Georges Pachymère	129-205
A. C. Orlandos. Une basilique paléochrétienne en Locride	207-228
G. Redl. La chronologie appliquée de Michel Psellos (*suite et fin*)	229-286
H. Grégoire. Encore le monastère d'Hyacinthe à Nicée	287-293
M. Jugie. Écrits apologétiques de Gennade Scholarios à l'adresse des Musulmans	295-314
A. Dain et G. Rouillard. Une inscription relative au droit d'asile, conservée au Louvre	315-326
H. Grégoire. Michel III et Basile le Macédonien dans les inscriptions d'Ancyre	327-346
A. Gastoué. L'importance musicale, liturgique et philologique du ms. Hagiopolites	347-355
M. Jugie. Poésies rythmiques de Nicéphore Calliste Xanthopoulos	357-390
H. Grégoire. La Vie de Saint Blaise d'Amorium	391-414
H. Gerstinger. Der sechste Deutsche Orientalistentag in Wien (10. bis 14. Juni 1930)	415-427
P. Kretschmer. Das geplante Wörterbuch des mittelalterlichen Griechisch	429-433
M. H. Une semaine papyrologique	435-436

Planches

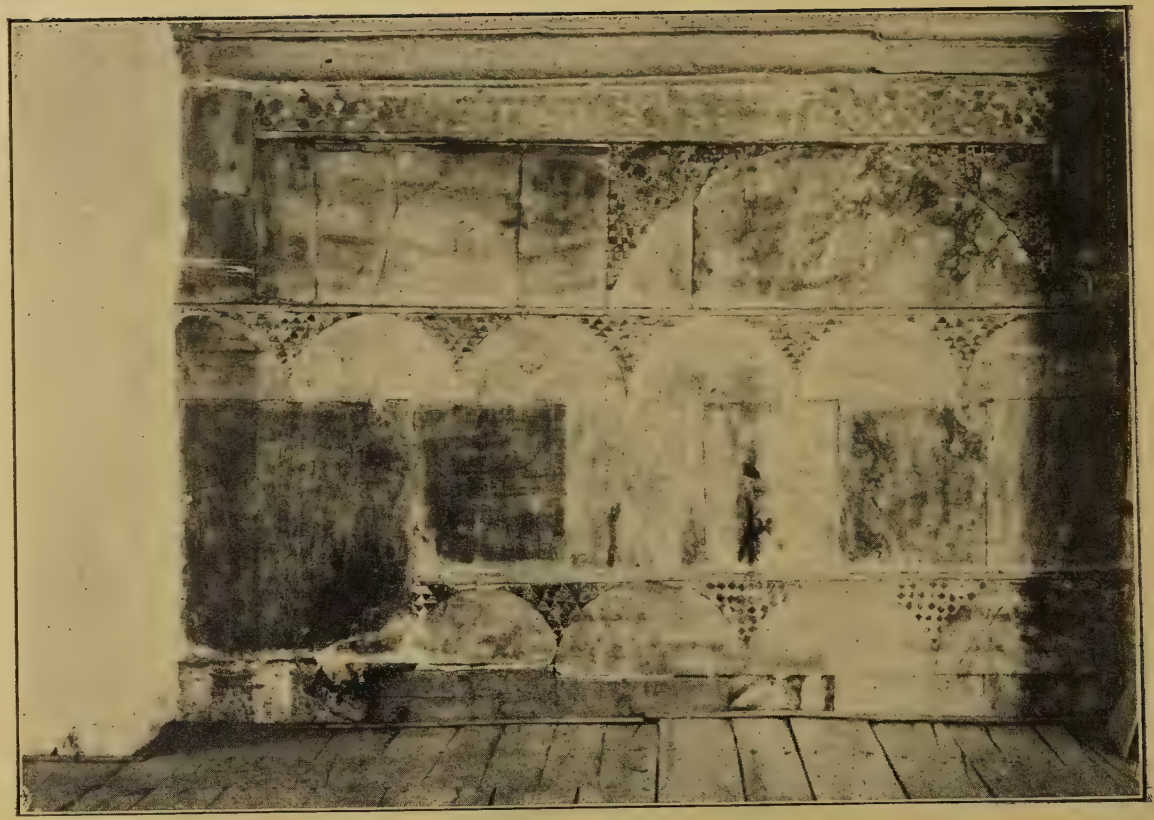
Pl. 1. — Mosaïc Pavement, Saint-Sophia.



Pl. 2. — Marble Mosaïc, Panaghia Chrysokephalos.



Pl. 3. — Marble Mosaïc, in the apse of Panaghia Chrysokephalos.



Pl. 4. — Marble Mosaïc, Panaghia Chrysokephalos.

Pl. 5. — North porch, Panaghia Chrysokephalos.

Pl. 6. – Wall of Byzantine date, near Panaghia Chrysokephalos.

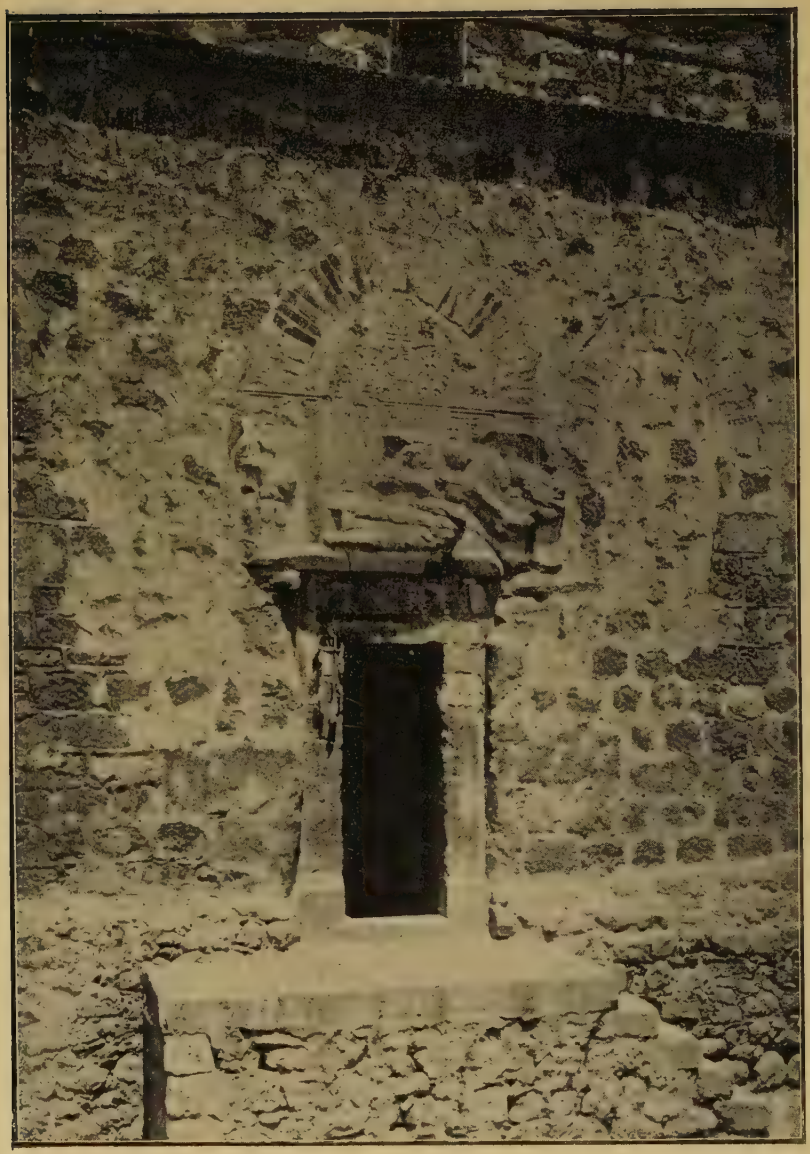
Pl. 7. — North door and arcading, Saint Eugenios.

Pl. 8. — Saint Philip, from the south-west.

Pl. 9. — Saint Philip, interior of West door.

Pl. 10. — Small Chapel of the fifteenth century.

Pl. 11. — Saint Anne. East end.



Pl. 12. — Saint Anne, South door.

Pl. 13. — Nakip Djami from North-East.

Pl. 14. — Saint Gregory. The East End.

Pl. 15. — Modern Greek Cathedral and small church.

Pl. 16. — Saint Sabas. Stairs to the western chapels.

Pl. 17. — Kaimakli, distant view.

Pl. 18. — Bell Tower and Church. Kaimakli.

Pl. 19. Niche in south wall of church, Kaimakli.

Pl. 20. — Small Chapel. Kaimakli.

Pl. 21. — Platana. East end of older church.

Pl. 22. — The old Church, Visera.

Pl. 23. — Kushtul Monastery.

Pl. 24. — Kanali Keupru Monastery.

Pl. 25. — Sumela. The approach.

Pl. 26. — Church and court, Sumela.

Pl. 27. — Front view of church, Sumela.

Pl. 28. — The deserted town of Imera.

Pl. 29. — Small chapel near Yazli Tash Kharkand.

Pl. 30. — Church near Kurt Boghan.

Pl. 31. L'abside circulaire de la basilique vue du dehors.

Pl. 32. Transept de la basilique. Vue prise du côté nord.

Pl. 33. Vue perspective de l'intérieur de la basilique.

Pl. 34. Vue de la nef et du sanctuaire . A droite. l'ambon.

Pl. 35. Mosaïque de la partie centrale du sanctuaire.

Pl. 36. Détails de la mosaïque de la nef médiane.

A REGISTER OF THE CARTULARY OF THE CATHEDRAL OF SANTA SOPHIA OF NICOSIA.

The history of Cyprus under the Lusignan kings in the thirteenth and fourteenth centuries is one of the fields of Mediterranean history most neglected, and unjustly so, for the centuries when Cyprus was in the hands of the crusading princes offer much of considerable interest to the historian of the middle ages, especially to those whose interests center in the Byzantine Empire. Long a dependency of the Empire, Cyprus, after it fell into the hands of the Franks, the wolves of Neophytus, still retained much of its Byzantine character ; and, the population being at all times preponderat ly Greek, the Orthodox church continued to minister to its faithful concurrently with the Latin church newly established in the island. Religious controversies colored much of the political history of Lusignan Cyprus ; the Latin clergy always endeavoring to assert and maintain their supremacy over the Greek and always attempting to regain for the church those lands which, once the property of the Greek churches, had been secularized at the time of the conquest. The attempts of Rome and the Latin clergy to convert the Greeks and to subordinate the Greek, Syrian, Nestorian and Armenian clergy to the Latin prelates caused much trouble and the

(1) The research for this article was done under the auspices of the Social Science Research Council of New York whose traveling fellowship afforded the author opportunity to study sources of medieval Cyprus. It is with appreciation to the Council that this first product of the research is offered.

church found itself but illy supported by the « secular arm » which refused to stir up revolt in its native population over ecclesiastical issues.

In this history a document of prime importance is the cartulary of the church of Santa Sophia of Nicosia, the metropolitical cathedral of Cyprus. In 1851 Count Louis de Mas Latrie discovered the manuscript of this cartulary in the Biblioteca San Marco in Venice and at once had a copy made which was deposited in the Bibliothèque Nationale at Paris. From this he edited several of the documents which he published in the third volume of his *Histoire de l'Ile de Chypre* (Paris, 1854), and in the *Documents Nouveaux servant de preuves à l'histoire de l'Ile de Chypre* (Documents Inédits sur l'histoire de France ; Melanges IV ; Paris, 1882). Also in 1882 Mas Latrie published in the *Archives de l'Orient Latin*, II, his « Histoire des Archevêques Latins de l'Ile de Chypre », for which most of the material was drawn from the cartulary. However, much of the cartulary remains as yet unpublished and while a complete edition seems superfluous, a register thereof may be of some value in making avai able the information contained in this important collection of Cypriot documents.

The cartulary contains an hundred and thirty one documents dating, with a single exception, from the years 1195 to 1383. The one exception is a letter of Pope Sixtus IV of 1472 which was apparently inserted after the rest of the cartulary was completed. In addition, at the end of the manuscript, are several pages of later documents from 1496 to 1564, which, while never part of the cartulary itself, were added to the Venice manuscript. The documents are chiefly Papal letters and acts registering grants of lands or privileges to the church of Nicosia. The great statutes of the church of Cyprus published in Mansi are found only in part in the cartulary, which concerns itself more exclusively with the church of Nicosia though several of its entries are of international, not to mention national, character.

The first mention of the cartulary is a reference in a letter of Mathew, archbishop of Caesarea, of 1280 (*infra* 101) in which he mentions the collection of documents which Arch-

bishop Hugh of Nicosia made at the end of the *Passionario*. The present cartulary was drawn up in 1322 under the direction of Archbishop John II, being completed July 9 th on which date the copy of the original documents which was made by Teodinellus, Peter son of Boniface de Spicengis, John Jacobi, Baldochius (Baldwin) de Clavaro and John Walter, notaries, was read and sealed as an exact copy by the Archbishop John, in the presence of William de Aurico, canon ; Mark de Vincentia, brother Dominican ; Guy de Narnea, prior of St. Maria of Flandria ; Francis de Camerino and Romano de Sermento, priests ; and Silvester de Castropoli (1).

The opening entry reads, — « *In nomine Domine Amen ; — Anno a nativitate eiusdem millesimo trentisimo vingesimo secundo, indictione quinta, tempore domini Joannis Papae XXII ac Reverendi in Christo patris domini Fratris Joannis Archiepiscopi Nicosiensis. Hoc est exemplum quorumdam privilegiorum litterarum apostolicarum, Regum, legatorum sedis apostolica, Baronum ad Ecclesiam Nicosiensem spectantium in thesauro eiusdem Ecclesiae repertorum* ».

To the hundred and five documents which made up Archbishop John's cartulary were added in his own time two pieces dating from 1243-45, entries CVII and CVIII of the cartulary. (2) The act of 1327 (CIX of the mss, 107 *infra*) was added in 1339, (3), another group (CXIV-CXXXI) were added

(1) Note following entry CVI of the cartulary, sealed with notarial seals.

(2) Numbers 52, and 55, *infra*. Copied in the archbishop's palace at Nicosia in May, 1326, by Nicholas, notary, at the order of James Arditi, cantor of Paphos, official of Archbishop John of Nicosia. Witnessed by James de St. Prosper, canon of Nicosia; Geoffrey Spanzota, vicar of Limassol ; and Philip Fabro, canon of Nicosia. Sealed by Baldwin de Clavaro and John Walter, notaries.

The original cartulary contained only 105 pieces though these are numbered 107-08 for XCIV was added later. The numbering of the pieces in the manuscript is modern, and there is no attempt at any chronological arrangement within the cartulary itself.

(3) Copied by Teodinellus and Mark in the presence of Gerold and Guiduchius, notaries, and approved by the archbishop in the

in 1381 (1), while the three grants of John de Brie were inserted some time before 1524, at which time Archbishop Aldebrandine des Ursines had the cartulary at Rome where it was copied in its entirity by Floridus Brisetti, clerc of Lyons, notary of the Roman curia. (2).

It is this copy made by Brisetti which has been preserved in Venice. The manuscript (San Marco ; Codex LVI, Clas IV) is a sixteenth century membrane in folio, written with many abbreviations and by a scribe apparently somewhat unfamiliar with Latin (3).

The Paris manuscript (B. N. Mss. Latin. 10189) is a copy of the Venice manuscript, made by M. Lorenzi, coadjutor of San Marco, for Mas Latrie. It is a folio of 484 pages plus pages A to S table of contents, reproducing exactly the original with however the abbreviations corrected and lengthened. It is from this manuscript, which he checked carefully with

presence of Leodegarius de Nabinalis, dean ; Galianus Geucii, Antonius Marbre and Bernard Coste, canons of Nicosia. Witness the lord of St. Michael de Perina and brother Sterio de Narbinalis, Franciscan. Signed by Gerold Lagenabra, priest and notary ; Guiduchius Geucii, notary ; and Mark Rolandin de Parma, notary to the archbishop. (Notarial statement at end of CIX.)

(1) Copied in the chamber of *B.* (Berenger) archbishop of Nicosia, in the presence of John de Populo, dean ; brother John Peregrinus, vicar ; and officials of king Peter ; Bertrand Bonis, Bacholonius Raffaie, canons of Nicosia ; John Graffionis, beneficed in Nicosia ; on March 4, 1381 by William Parineti, priest of Aurelian and notary and scribe of the archbishop of Nicosia. (Statement at end of CXXXI.)

(2) In the presence of Antonio Mariti and Peter Fabri, clercs, and sealed by Brisetti, — statement at end of cartulary after notarial statement at end of CXXXI given above.

The three grants of John de Brie, *infra* 127-29, numbers CX, CXI, CXII of mss, date from 1383 and 1391. It is impossible to tell when CXIII (*infra* 108) was added. It may possibly have been copied in 1381 but as the scribe then says that he copied the above *bulls* he probably meant only CXIV-CXXXI and that CXIII was added at some later date.

(3) See Mas Latrie's letter in *Archives des Missions Scientifiques*, II, (Paris 1851) pp. 155-56, where he first called attention to the manuscript, and *Histoire de Chypre*, III, p. 598, note.

the Venetiar that Mas Latrie edited the pieces he published, and from which this register has been made.

In preparing this register the given names have throughout been Anglicised when the name has an accepted English form (as Jacques, Jacobo, Jacopo have all been reduced to James), last names ha e been left in the original form or corrected when an accepted form existed (as Ybellino, Iblin etc have been made Ibelin). The documents have been arranged in chronological order and checked as far as possible to assure their accuracy. If a document has been published or previously registered the reference has been placed in brackets at the end of the entry. The number of the document in the cartulary follows the number in the register and is given in Roman numerals in brackets ; — 1 of the register is XLV in the mss. The references in the index refer to the numbers *in the register* and not those of the manuscript. As an appendix are published for the first time four charters of particular importance. No identifications have been attempted for the persons mentioned in the documents save in exceptional cases where identification seemed to clarify somewhat the text. The places have been identified as far as possible, chiefly from the list of fiefs given in Mas Latrie's *Ile de Chypre* (Paris 1879) pp 403-30. and from G. Jeffrey's *Historic Monuments of Cyprus* (Nicosia 1918).

In explanation of the moneys mentioned in the acts, — there were in Cyprus *besants saracen*, gold coins similar to the Byzantine *hyperpère* worth according to Pegalotti a florin and a sixth ; and *besants blanc*, the most frequently used coin, known also as the *besant Cypriot* — a silver coin worth a fourth of a besant saracen, or according to Pegalotti a fourth of a florin or two-sevenths of a besant gold. (1)

(1) Pegalotti. *Practica della mercatura* (in Pagnini, G.F., *Della Decima e di altre gravesse imposte dal commune di Firenzi*, (Lucca 1765) vol. III.) pp. 64 ff.

And see Mas Latrie, *Notice sur les Monnaies et les Sceaux des Rois de Chypre*, in. *Bibliothèque de l'École des Chartes* V (1843), pp. 118 ff.

The silver mark was a money of account only and was not coined. It had a value of twenty-four besants blanc.

JOHN L. LA MONTE.

1. (XLV). 1195, September 29. Amaury de Lusignan, lord of Cyprus, with the consent of his wife Eschive, (1) grants to Peter, abbot of the Temple, and the canons of the Temple a certain property in Nicosia on which was built a chapel to St. Mary, and a prestaria (2) which his brother Guy built near the river, close to the casale of William de Balma, with ten carrucates of land appertaining thereto. In exchange for the above lands Amaury receives from the Temple a precious ruby of two and a half besants weight.

Witness ; — Baldwin de Bethsan, constable ; Hugh Martin, marshal ; Amaury de Rivet ; Reginald Barlais (3) ; Renier de Gibelet ; Walter le Bel ; Alan le Bel ; Baldwin de Neuville ; Baldwin Hostarius (4) ; Master Peter Vuasco ; Master Bernard, medicus. By Alan, archdeacon of Lydda.

III Kalends October ; XIV Indiction Seal of Amaury de Lusignan. Incipit, — *Quoniam temporis diuturnitate...*

(*Hist. Chypre.* III. 598-99 ; RÖHRICHT, *Regesta Regni Ierusalemitani,* nº. 723. (Insbruck, 1893))

2. (II). 1196, February 20 ; Lateran. Letter of Coelestine III to the magnates and people of Cyprus that at the request of *A.* (Amaury de Lusignan), lord of Cyprus (5), the Papal See has sent *A.* (Alan), the chancellor of Amaury, and *B.*,

(1) Eschive d'Ibelin, his first wife, daughter of Baldwin d'Ibelin of Rama

(2) Prestaria were lands, often casales, on which chapels or oratories were built.

(3) The manuscript reads Betlay. I follow Röhrichts identification as Barlais as preferable to Mas Latrie's who thinks it was Raynald de Soissons.

(4) He appears elsewhere as Baldwin Usserius. Mas Latrie identified him with Baldwin de la Porte.

(5) The mss. reads, *A. domini Cipri.* It is through error that JAFFE calls him *rex Cypri* for he was not yet king.

archdeacon of Laodicea, to establish the Latin church in Cyprus and to regulate the tithes and properties of the church there.

X Kalends March ; Anno pontificatus V. Inc. *Fundavit Deus in unitate fidei...*

(*Hist. Chypre*, III, 599-601 ; MIGNE, *Patrologia Latina*, CCVI, CCXLVI *bis*, 1147-48 ; JAFFE-LÖWENFELD, *Regesta Pontificum Romanorum*, 17329.)

3. (VIII) 1196, December 13 ; Lateran. Bull of Coelestine III confirming to Alan, archbishop of Nicosia, and his successors the rights and possessions of the Church of Nicosia : — the land on which the church is built and the appurtenances thereof ; the casales of Ornithi (Ornithia) and Aphania (Ascendia) which had been given the church by King Amaury ; and the tithes of the lands conferred on the church by the constitution of the Apostolic See, i. e. the casales of Soli (Solie), Tamassos (Thomasie), Tremithousha (Tremetossie), Kiti (Quit), Kythrea (Quercherie), Xeri (Cheriu), Lapithos (Lapiton), Milias (Melyas), Marathassa (Maratha), Sivouri (Syvorie), Kambi (Cambi), Xindas, and the fiefs of Briem, Aschia (Asquia), Pighi (Pigui), and Peristerona (Prastrove). Also confirms the archbishop in his metropolitical rights over his suffragan bishops of Paphos, Limassol and Famagusta, and in the use of the pallium on certain days named. Grants full ecclesiastical powers within his diocese and places him under the protection of the Roman church.

Signed by : Coelestine III, Pope ; Octavian, bishop of Ostia and Veletri ; Peter, bishop of Porto and St. Rufina ; Melior, cardinal priest of St. John and Paul, titular of Pamachi ; Jordan, car. pr. of St. Prudentius, tit. Pastoris ; John, car pr. tit. St. Clements, bishop of Viterbo and Tuscania (1) ; Guy, car. pr. Santa Maria Transtevere, tit. Calisti ; Hugh, car. pr. St. Silvester and St. Martin (2) ; John, car. pr. St Stephen on the Coelian ; Geoffrey, car. pr. tit. St. Praxed (3) ;

(1) Mss. reads Sts. Intluensis et Tuscanencis.

(2) Mss. reads St. Martini titular Equicii.

(3) Mss. reads Soffred ; Geoffrey or Gerard is the more accepted form.

John, car. pr. tit. St. Priscan (1); Gratian, car. deacon of Sts. Cosmos and Damian; Gerard, car. d. St. Adrian (2); Gregory, car. d. Santa Maria in Porticu; Gregory, car. d. Santa Maria in Aquiro; Gregory, car. d. St. George in Velabro; Nicholas, car. d. Santa Maria in Cosmedin; Bobo, car. d. St. Theodore. By Centius, car. d. Santa Lucia in Orthea, papal chamberlain.

Ides December; Indiction XV; Anno pont. VI. Seal of Coelestine III. Inc. *In eminenti apostolice...*

(*Hist. Chypre*, III, 601-05; MIGNE, CCVI, CCLXXXVIIbis, 1189-92; JAFFE. 17461.) J. HACKETT, *History of the Orthodox Church of Cyprus* (London, 1901), p. 479-80.)

4. (I). 1197, January 3; Lateran. Letter of Coelestine III to the bishops of Paphos, Limassol and Famagusta and to the prelates and clergy of the diocese of Nicosia, that at the request of *A.* (Amaury), king of Cyprus, the Papal See sent A, (Alan), chancellor of the king, now archbishop of Nicosia and *B.*, archdeacon of Laodicea, now bishop of Paphos, to establish the Latin church in Cyprus. The cathedral chapter of Nicosia having elected A. their archbishop, and he having been consecrated by the archbishop of Nazareth and the the bishops of Bethlehem and Acre, the Pope now sends the pallium which is to be conferred upon him by the bishop of Paphos and Leonard and Ralph, canons of Nicosia.

IV Nones January; Anno pont. VI. Seal of Coelestine III. Inc. — *Inscrutabilis profunditas divini consilii...*

(*Hist. Chypre, III*, 605-06; MIGNE, CCVI, CCXC bis, 1194-95; JAFFE, 17479.)

5. (IV). 1197, January 3; Lateran. Letter of Coelestine III to the chapter of Nicosia that he is sending the pallium to *A.* whom they have elected their archbishop. Same as above.

(1) St. Paul and St. Priscan in mss. Eubel lists as John of St. Paul car. pr.

(2) Mss has Berrard. The above list is corrected from EUBEL *Hierarchia Catholica Medii Aevi* (Regensberg 1913).

6. (III) 1197, January 13 ; Lateran. Letter of Coelestine III to *A.* (Alan), archbishop of Nicosia, that the Papal See is sending him the pallium. Same as above. Ides January.

(Unedited ; mentioned in a note on page 605 of *Hist. Chypre*, III, as being the same as the text printed there, — 4 above. Mas Latrie groupes 5, 6, 70 and 71 as all like 4).

7. (XLVI). 1197, November 22. Amaury, king of Cyprus and constable of Jerusalem, grants to Joscius, archbishop of Tyre, the casale of Livadia in Cyprus with all the rights thereof which Minas the Turcopler held. Further grants that the archbishop may buy or export from Cyprus all goods for the use of his church, tax exempt. At the death of Joscius the casale of Livadia is to go to his nephew Simon, and at the death of Simon to the church of Tyre.

Witness ; — Amaury de Rivet, seneschal of Cyprus ; Renier de Gibelet : Reginald de Soissons ; Adam of Antioch ; William de Balma ; Roland de Balma his brother ; Helias de Robore ; Simon of Paphos ; Baldwin Usserius (1).

By Alan, archbishop of Nicosia, chancellor of Cyprus.

X Kalends December. Seal of King Amaury of Cyprus Inc. — *Notum sit omnibus.*

(*Hist. Chypre*, III, 606-07 ; (where it is incorrectly dated Nov.1.), Röhricht, *Regesta*, 737.)

8. (IX). 1202, February 1 ; Anagni. Bull of Innocent III confirming that of Coelestine III (3 above) to Alan, archbishop of Nicosia.

Signed by ; — Innocent III ; Octavian, bishop of Ostia and Veletri ; John, bishop of Albano ; Peter, car. pr,. tit. St. Cecilia ; Jordan, car. pr., tit. St. Prudentius ; Guy (2), car. pr., tit. Santa Maria Transtevere ; Hugh, car. pr. S[t] Silvester and St. Martin (3) ; Cinthius, (4) car. pr., tit. St. Lawrence in

(1) This is the same as Baldwin Hostarius on 1 above.
(2) The mss. has Brudo.
(3) The mss. has St. Martinii titular Equitii.
(4) The mss. has Cutthe.

Lucina ; Peter, car. pr., tit. St Marcellus ; John, car. pr., tit. St Priscan ; Benedict, car. pr., tit. St. Susanna ; Gratian, car. deacon St. Cosmas and Damian ; Gerard (1) car. d. St Adrian ; Gregory, car. d. St. George in Velabro ; Hugh, car. d., tit. St. Stephen ; Leo, car. d., tit. Santa Lucia in Septisolio ; Mathew, car. d. St. Theodore ; John, car. d. Santa Maria in Cosmedin. By Blaisse subdeacon and notary.

Kalends February ; Anno pont. IV (2). Seal of Innocent III. Inc. — *In eminenti...*

(The signatories are printed in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* XXXVI (1875) pp. 118-19 by Mas Latrie but the text is not published as it is exactly similar to that of Coelestine's bull.)

9. (XIV). 1206, January 28 ;Rome. Letter of Innocent III to the chapter of Nicosia taking under the protection of the Apostolic See the church and its possessions, especially the house which formerly belonged to William de Caurellis with the *prastia pallorum*, a garden in Nicosia, which was given the church by King Amaury.

V Kalends February ; Anno pont. VIII. Seal of Innocent III. Inc. *Solet annuere....*

(*Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, XXXVI (1875) pp 118-123 published by Mas Latrie.)

10. (X). 1213, January 13 ; Lateran. Letter of Innocent III to the king of Cyprus (3) ordering that he permit free election of the archbishop of Nicosia by the cathedral chapter and not make the canons choose two candidates of whom he selects one.

Ides January ; Anno pont. XV. (4) Seal of Innocent III Inc. *In litteris nobis...*

(1) The mss. has Getx.

(2) The mss. has 1201 on the rubrique but this is obviously wrong as it does not agree with the pontifical year either in time or place. In 1201 Innocent III was at the Lateran in February, in 1202 he was at Anagni.

(3) Hugh I, 1205-1218.

(4) Again the mss is incorrect on the date, placing this as of 1212

(MIGNE. CCXVI « *Innocentii Tertii Epistolae III* » pp 733 ; J. P. REINHARD *Geschichte des Königreichs Cypern*, vol. *I.* (Leipsic and Erlangen 1766) Beilagen x, pp 10-11 ; POTTHAST *Regesta Pontificum Romanorum* 4646. Translated in part and cited by MAS LATRIE in *Archives de l'Orient Latin, II* p. 212).

11. (XL). 1217, October. Confirmation by Hugh, king of Cyprus, of a donation made by Philip d'Ibelin to the church of Nicosia for the foundation of a mass for the soul of his mother, Marie (1). Philip gave 100 besants blanc and grain and wine, to be derived from the revenues of his casale of Peristerona (Prestona) (2), and obligates any future owner to whom he might alienate the property to continue the payments to the church.

Witness ; — John d'Ibelin, lord of Beirut ; Walter of Caesarea, constable of Cyprus ; Walter de Bethsan ; Gormund de Bethsan ; Peter Chappe ; James de Rivet. By Ralph, archdeacon of Nicosia and chancellor of Cyprus. Seal of Hugh. Inc. *Ego Hugo Rex Cipri...* (*Hist. Chypre*, III, 608-09 ; RÖHRICHT, *Regesta* 903. HACKETT, p. 496.)

12. (LXII). 1220, March. Alice, queen of Cyprus, grants to Eustorgue, archbishop of Nicosia, and the church of Nicosia full and free use of the royal mills at Kythrea (Kethric) without tax or charge of any kind ; which she does for the redemption of the souls of Hugh, her husband, and her ancestors.

Witness, — Philip d'Ibelin, bailli of Cyprus ; Amaury, chamberlain (3) ; William de Rivet ; Lawrence de Morpho ; Arn esius de Gibelet ; Baldwin de Nores ; William Raymond. By Ralph, chancellor of Cyprus. Seal of Queen Alice.

Inc. *Ego Aeliys Dei gratia regina Cipri...*

(*Hist. Chypre*, III, 611 ; RÖHRICHT, *Regesta*, 929. HACKETT, p. 496.)

(1) Marie Commena wife of Balian II d'Ibelin after death of Amaury I of Jerusalem.

(2) Modern Peristerona, either in Nicosia or Morpho. A fief by this name in the Messaoria belonged to John d'Ibelin of Jaffa, son of Philip, the author of the *Assises de Jérusalem*.

(3) Mas Latrie suggests Amaury de Bethsan.

13. (LXXXIV). 1220, October. Agreement between *A.* (Alice) queen, mother of Henry lord and heir of the kingdom of Cyprus, the constable (Walter of Caesarea), and barons of Cyprus on the one part and Eustorgue, archbishop of Nicosia, M. (Martin) bishop of Paphos, *R.* bishop of Limassol, and *C.* (Caesareus) bishop of Famagusta on the other, in the presence of *P.* (Pelagius), bishop of Albano and Apostolic Legate in the East, concerning the tithes and privileges of the Latin clergy in Cyprus ; whereby the crown agrees to grant to the church the tithes on all domain and baronial lands according to the usage of the kingdom of Jerusalem ; to remit the services and dues (*chevagia* and *dimos*) owed by the serfs and vilains of the church lands and to exempt the Greek clergy from the *chevagia* and *angaria.* Provides that the Greek clergy owe obedience to the Latin archbishop and, while Greek priests may be ordained by the Latin archbishop, no Greek ordained outside of Cyprus may officiate within the island without the consent of the Latin archbishop.

Witness ; — Philip d'Ibelin, bailli of Cyprus ; John d'Ibelin, lord of Beirut ; Walter of Caesarea, constable of Cyprus ; Walter de Bethsan ; Gormund de Bethsan ; James de Rivet ; William de Rivet, his brother ; Amaury Barlais ; Lawrence de Morpho ; John Babin. By Ralph, chancellor of Cyprus Seal of Queen Alice. Inc. *Notum sit omnibus...*

(*Hist. Chypre*, III, 612-14 ; Röhricht. *Regesta*, 938. Hackett, pp 82-83, 481-82).

14. (XLII). 1221, April. Charter of *E.* (Eustorgue) archbishop of Nicosia, establishing, at the request of William Viscount and his wife Katherine viscountess of Nephin, a priest at Nisou (Nisso) to there celebrate holy offices. William and his heirs will give 50 modi of grain, vegetables and oil every August, together with a house and garden which is to be given the priest. Eustorgue and the chapter of Nicosia will contribute 100 besants blanc and 30 modi of grain and oil a year. William will get a confirmation of this grant from the queen and will then give the charter to the church, meanwhile the present charter is issued by Eustorgue. Seal of Eustorgue. Inc. — *Notum sit omnibus...*

(*Hist. Chypre*, III, 616-17 ; Röhricht. *Regesta*, 942.)

15. (LXXXII). 1221, (1) May 16; Damietta. Letter of Pelagius, bishop of Alban and Apostolic Legate, to Eustorgue, archbishop of Nicosia, ratifying and confirming the agreement made between *A.* (Alice), queen of Cyprus, and the nobles on the one part and the Cypriot clergy on the other concerning tithes. (13 above).

VII Kalends June; Seal of Pelagius.

Inc. *Equitas iuris et consuetudo....*

16. (LXVI). 1221, December 16; Lateran. Letter of Honorius III to the archbishop of Nicosia that many private chapels and oratories have been built and the archbishop must see that their priests are properly licensed and must suppress those whose priests are unlicensed or which have insufficient endowment.

XVII Kalends January; Anno pont. VI. Seal of Honorius III. Inc. — *Significatum est nobis...*

(*Hist. Chypre,* III, 618; Potthast 6737.)

17. (LXXXV). 1221, December 17; Lateran. Confirmation by Honorius III of 13 above.

XVI Kalends January; Anno pont. VI. Seal Honorius III. Inc. *Justis petentium desideriis...*

18. (LXXXVI). 1222, January 5; Lateran. Letter of Honorius III to the archbishop of Nicosia and the bishops of Paphos and Limassol confirming the accord with the queen and barons which had been brought to him by C. (Caesareus), bishop of Famagusta, and asserting the supremacy of the Latin church in Cyprus, as in Jerusalem, over the native clergy.

Nones January; Anno pont. VI. Seal Honorius III. Inc. *Licet diligentiam...* (2)

(1) Mss. dates 1220, obviously an error as the agreement was not made until October 1220.

(2) While this letter is unedited a similar letter to the queen of Cyprus is published in the *Bullarum diplomatum et privilegiorum sanctorum Romanorum pontificum Taurensis editio* (Turin 1857 f.)

19. (XXXV). 1222, January 20 ; Lateran. Letter of Honorius III to the archbishop of Caesarea (1), the bishop of Acre (2) and *P.* treasurer of Caesarea asking them to force the Syrians, Nestorians and Jacobites of Cyprus to render obedience to the archbishop of Nicosia, who has complained to the Pope that they refuse him obedience.

XIII Kalends February ; Anno pont. VI. Seal Honorius III. Inc. — *Venerabilis frater noster...*

(*Hist. Chypre*, III, 618-19 ; POTTHAST. 6773.)

20. (LXXX). 1222, (3) March 8 ; Anagni. Letter of Honorius III to the queen, barons and knights of Cyprus, stating that the Latin clergy of Cyprus are to hold by right all properties which were previously held by the Greek clergy, and insisting that the nobles respect the church in these possessions and abide by the agreements made on this subject.

VIII Ides March ; Anno pont. VI. Seal of Honorius III. Inc. *Devotio quam ad sacrosanctam...*

21. (XLIV). 1222, (4) May 15 ; Acre. Attestation by Pel-

III, LVIII, 382 ; and registered by POTTHAST (6748) and MAS LATRIE (*Hist Chypre*. II, 44) under the date of December 30, 1221, — III Kalends January.

(1) Peter archbishop 1207-1232.

(2) Jacques de Vitry, the later cardinal bishop of Tusculum, famous preacher and writer, was bishop of Acre 1215-1228.

(3) This document is given in the mss. as letter of Honorius IV without date. The year of the pontificate proves that it was not from that Pope, and the address to the queen indicates Honorius III. 1222, March 8 is the VIII Ides of March of the VI year of the pontificate of Honorius III and he was at Anagni at that time. See Potthast for other letters from Anagni of the same time.

The IIII in the description of the seal is probably an error for III.

(4) The mss. and the printed edition read 1221. But Pelagius was in Damietta in 1221 (see 15 above and Röhricht 945). In 1222 he was in Acre when he again confirmed this sale (22 below). Mas Latrie accepts this act of sale as of 1221 but in his account of it (*Archives Orient Latin*, II, 218) does not mention Pelagius as being there — a fact which is proven both by the act itself and by the

agius, bishop of Albano and Apostolic Legat, of the sale made in his presence by Simon, archbishop of Tyre, to *E* (Eustorgue), archbishop of Nicosia, of the casale of Livadia in Cyprus, which the archbishop of Tyre had by the grant of King Amaury, and which he sold to the archbishop of Nicosia for 2200 besants saracen. In the presence of R. (Rudolph), patriarch of Jerusalem ; the bishop of Bethleem ; bishop of Valenia ; Master of the Hospital ; abbot of Mount Sion ; abbot of the Temple ; abbot of Josephat. The Master of the Hospital holds the money which he will pay to the archbishop of Nicosia on the demand of the archbishop of Tyre. Ides May. Seal of Pelagius.

Inc. *Universitate vestre notum faciemus ...*

(*Hist. Chypre.* III, 617 ; Röhricht. 944.)

22. (XLVII). 1222, May 29 ; Acre. Confirmation by Pelagius, bishop of Albano and Apostolic Legate, of the sale made in his presence of the casale of Livadia for 2200 besants to *E.* (Eustorgue), archbishop of Nicosia, by Simon, archbishop of Tyre. (21 above).

IV Kalends June. Seal of Pelagius. Inc. *Tenore praesentium...*

23. (XCV). 1222, September 14 ; Famagusta. Agreement between *E.* (Eustorgue), archbishop of Nicosia, *M.* (Martin), bishop of Paphos, and the chapters of Limassol and Famagusta (1) on the one part, and *A.* (Alice) queen, *H.* (Henry) her

confirmation below where he again says made in his presence. Röhricht (p. 250) questions the date of this act and suggests 1222 rather than 1221. That Eustorgue was also in Acre in 1222 is shown by 25 below.

It is of course possible that Pelagius in 1222 affixed his seal to a document a year old but the definite statements that the sale was made in his presence would argue against this.

(1) Caesareus, bishop of Famagusta, was in the west on a mission to Rome at this time. The See of Limassol was occupied by *R.* who is mentioned in the confirmation by Pelagius below.

son lord and heir of Cyprus, and the barons on the other part amending the accord previously made between them (13 above) over which they have been unable to agree and for which an arbitration commit ee of Pelagius the Legate and the Masters of the Temple and Hospital had been appointed. The present act, drawn up as a result of the findings of the arbiters, promises that the crown will abandon all dues and services owed it by the peasants on the lands of the Latin church. Greek clergy may be ordained by other Greek clergy only with the consent of the Latin bishop and the temporal lord of the district. The four Greek bishops, who are to be subject to the Latin prelates, are to be located at Soli (Nicosia diocese), Ar inoé (Paphos), Lefkara (Limassol) and Karpasso (Famagusta).

Witness ; — E. (Eustorgue), archbishop of Nicosia ; Martin bishop of Paphos ; Hugh, treasurer of Nicosia ; J. of Paohos and Baldwin, canons of Nicosia ; Bernard and William, canons of Paphos ; Robert, archdeacon of Famagusta ; William, Jo de Calo and Bertrand, canons of Famagusta ; William, canto of Famagusta ; Renièr, archdeacon of Limassol ; Reginald, cantor of Limassol ; Robert, treasurer of Limassol ; Bertrand, Stephen, Adam, Raymond and Durand, canons of Limassol.

XVIII Kalends October. Inc. *Cum discordia verteretur...*

24. (LXXXIII). 1222, September 14 ; Famagusta. Confirmation by Pelagius, bishop of Albano and Apostolic Legate, of the accord above made between the queen and barons of Cyprus and the Cypriot clergy, — *E.* (Eustorgue) arch bishop of Nicosia, *M.* (Martin) bishop of Paphos, R. bishop of Limassol and C. (Caesareus) bishop of Famagusta, under the arbitration of himself and the Masters of the Temple and Hospital. Quotes accord above.

XVIII Kalends October. Seal of Pelagius. Inc. *Cum disc ordia verteretur...*

(*Hist Chypre*, III, 619-22 ; Röhricht. 938. Mas Latrie establishes his text from this confirmation with emendations from the accord itself. The confirmation is somewhat more full.)

25. (LXIII). 1222. (1) *M.* abbess of Santa Maria Magdalena of Acre, Cistercian convent, with the counsel of Eustorgue archbishop of Nicosia, and *L.* abbot of Beaumont (Bellmont) (2) constitues as an abbey the house of her order in Nicosia. The first abbess of the new abbey is to be elected by the chapter of Acre but thereafter the nuns of Nicosia are to elect their own abbess, who shall be subject to the archbishop of Nicosia. Seals of Eustorgue; the abbot of Bellmont and the abbess of Santa Maria Magdalena of Acre. Inc. *Notum sit omnibus.*

(*Documents Nouveaux*, i, 343-44; Röhricht. 962)

26. (XCVIII). 1224, May 16 (3); Lateran. Letter of Honorius III to the Queen of Cyprus (Alice),and Henry her son, and to the Bailli and barons of Cyprus confirming the accord with the church agreed upon in September 1222. (23 above)

XVII Kalends June; Anno pont. VIII. Inc. *Venerabilis fratris...*

(Mas Latrie *gives rubrique in*: *Hist. Chypre*, II, 47; Potthast. 7264)

27. (XCVII). 1225, July 23; Reati. Letter of Honorius III to the Queen of Cyprus, (Alice), Henry her son, and the Bailli and barons of Cyprus confirming the accord. Same as above.

X Kalends August; Anno pont. IX. Inc. *Venerabilis fratris nostri...*

28. (LXIX). 1231, March 5; Lateran. Letter of Gregory IX to the archbishop of Nicosia ordering him to excommunicate *B* (Balian d'Ibelin) son of the lord of Beirut (John d'Ibelin)

(1) If we can accept May 1222 as the date of the sale of Livadia this would seem to be from the spring of that year before Eustorgue had returned to Cyprus, as this seems to date from Acre. (See above 21 and note).

(2) Beaumont in Tripoli.

(3) The mss has this as of May 26, but the XVII Kalends June is the 16. Mas Latrie and Potthast simply say May.

and *E.* (Eschive de Montbeliard) daughter of *G.* (Walter) de Montbeliard, widow of G. (Gerard) de Montaigu, who, in spite of the prohibition because of degree of consanguinity pronounced against them by *P.* (Pelagius), bishop of Albano and Apostolic Legate, have married and who must be driven out of Cyprus therefore.

Also ordering the archbishop to excommunicate heretic Greek monks who do not use unleavened bread in the performance of the sacrament of the Eucharist.

III Nones March; Anno pont. IV. Seal Gregory IX. Inc. *Quod super iis...*

(*Hist. Chypre.* III, 629; *Potthast.* 8673; Röhricht. 1023.)

29. (C). 1231, July 19; Acre. Letter patent of Gerold, Patriarch of Jerusalem and Apostolic Legate, quoting the letter of Gregory IX of August 4, 1228 from Perugia in which the Pope confirms the accord made in the presence of the bishop of Albano (Pelagius) between the Cypriot clergy and Philip d'Ibelin, Bailli of Cyprus, the Queen, King, Constable and nobles, concerning tithes. The Pope orders the Legate to enforce obedience to this accord on the part of the nobles and warns them that resistance is vain. Gerold adds that *J.* bishop of Paphos, Bonvassal d'Aude, *D.* Albanus canon of Nicosia, *E.* (Eustorgue) archbishop of Nicosia, *T.* bishop of Limassol, and *R.* bishop of Famagusta (1) have complained that the nobles disregard the accord wherefore he orders that they at once submit and do not wait the result of their appeal to the Papal curia.

XIV Kalends August. Seal of Gerold. Inc. *Mandatum Domini Papae recepimus.* The letter of Gregory has as Incipit *Venerabiles fratres*

(Letter of Gregory printed *Hist. Chypre, III*, 625; Potthast 8250; letter of Gerold *Hist. Chypre*, III, 631; Röhricht 1024).

(1) Not *A* as given in the text in *Hist. Chypre.* The error is in the Paris mss. from which Mas Latrie published. He corrected it later from the Venice mss. (*Bib. Nat. Mss. Franc. Nouv. Acquis.* 6797, p. 5).

30. (CI). 1231, July 27 ; Acre. Letter of Gerold, Patriarch of Jerusalem and Apostolic Legate, to the barons, knights and others of Cyprus, identical with 29 above.
VI Kalends August. Inc. *Mandatum Domini....*

31. (CII). 1231, July 27 ; Acre. Same to King of Cyprus

32. (CIII.) 1231, July 27 ; Acre. Same to Queen of Cyprus.

33. (CIV). Identical with 30, — to barons.

34. (CV). 1231, September 29 ; Acre. Gerold to the archbishop of Tyre. Same as above save that the names of the Cypriot clergy are omitted and the archbishop is requested to help in the enforcement. IV Kalends October.

35. (XXXVI). 1232, April 9 ; Reati. Letter of Gregory IX to the abbot and chapter of the Praemonstratensian monastery of Lapais, in the diocese of Nicosia, that they owe all reverence and obedience to the archbishop of Nicosia, especialy as Archbishop T. (Thierry) (1) gave them permison to adopt their rule. The Patriarch of Antioch and Apostolic Legate, the archbishop of Apamea, and *P.* canon of Antioch are commissioned to enforce obedience.
V Ides April ; Anno pont. VI. Seal of Gregory IX. Inc. *Ex parte venerabilis* .
(*Hist. Chypre,* III, 632 ; Potthast. 8917 ; Röhricht 1035.)

36. (LXXXVII). 1232, October 4 ; Acre. Arbitral award given by *P.* (Peter) archbishop of Caesarea, *H.* (Henry) archbishop of Nazareth, *R.* (Ralph) bishop of Lydda, brother *A.* (Armand) de Perrigord Master of the Temple, and brother *G.* (Guerin) Master of the Hospital, committee of arbitration in the dispute between the archbishop of Nicosia and his suffragans and the Queen and barons of Cyprus, over the matter of ecclesiastical tithes. The decision is that the laity have

(1) Mas Latrie believes this to have been archbishop Thierry who became archbishop in 1206. (*Archives Or. Lat.* II, 6).

broken the agreement drawn up in the presence of *P.* (Pelagius), bishop of Albano, which *J.* (John) d'Ibelin, lord of Beirut, guaranteed under a penalty of 2000 silver marks fine, wherefore the Queen *A.* (Alice), King *H.* (Henry), and barons must pay the 2000 marks to the church, which shall be done in installments of 100 marks every three months until it shall be paid in full. Further the king must pay to the churches of Cyprus, dividing it among them, 1000 besants blanc, and must give to the archb shop of Nicosia the casale of Mandia (Mendias) free of all service. At the death of John Raynel the revenue of 700 besants blanc which he receives from the casale of Neserousa (Coboche)(1), which belongs to the church of Famagusta, shall revert to the afore mentioned church, though Raynel's wife shall have her dower of 350 besants therefrom for her life. The king and barons are absolved from all other charges brought against them by the clergy. Charters stating this accord shall be exchanged by the king and archbishop, and the Masters of the Temple and Hospital will enforce the observance thereof.

Witness ; — Odo (de Montbeliard), constable of Jerusalem ; *J.* (John), lord of Caesarea ; *J.* (John) d'Ibelin, son of the late Philip d'Ibelin ; brother *A* (Arnold) de Montebrune marshal of the Hospital ; brother *G* (Gerard) de Broges ; brother *B.* (Baldwin) de Beuraiges of the Temple, prior of S. Katherines (2) ; *A.*cantor, *G.*treasurer,and James canon, of Caesarea ; *B.* cantor of Tripoli ; *B.* (Bonvassal d'Aude), chancellor of Cyprus ; Maineboef, knight. IV Nones October. In the property of the Hospital known as the Mahomerie (3) near Acre.

Seals of Peter archbishop of Caesarea, Henry archbishop

(1) Modern Neserousa according to the marginal note in the Paris mss. where Mas Latrie corrected the identification given incorrectly in the *Hist. Chypre.*

(2) Cited as commander in Cyprus and as commander at Chateau Pelerin in the *Regle du Temple* (ed. DE CURZON) pp. 319, 329.

(3) Mahomeries were lands where Moslem mosques or shrines had stood.

of Nazareth, Ralph bishop of Lydda, brother Guerin (1).. «*Custos...* ». Inc. *Nos Petris Caseriensis.*

(*Hist. Chypre*, III, 633-36 ; Delaville Le Roulx, *Cartulaire Général de l'Ordre de S. Jean de Jerusalem*, (Paris, 1894-1906) II, 2034, pp. 442-43 (rubrique and quotes part) ; Röhricht. 1039, Hackett, pp. 483-85).

37. (XLIII). 1233, September 30 ; Nicosia. Deed whereby Hugh, abbot of the Temple, with the consent of Nicholas the prior, John de Alvernia canon, and John and Bartholemew lay brothers, and with the approval and under the authority of *G* (Gerold) Patriarch of Jerusalem and Apostolic Legate, sells to Eustorgue, archbishop of Nicosia, a prestaria near the stream near the casale of William de Balma with ten carrucates of land pertaining thereto, which was given to the Temple by Guy, former king of Jerusalem (2) ; for which Eustorgue pays 1100 besants saracen (gold) of the weight of Acre, with which money the Temple will buy the house of Constantine Brictus in the *Rue des Provençals* in Acre.

Witness ; *A.* bishop of Lydda, (3) *N.* (Nicholas), dean of Acre ; *P.* abbot of Mount Tabor ; William Durand, canon of Nicosia ; brother John de Arras (4) ; brother William de Berbesi ; brother John, prior of Lapais. By Gerard, son of Benenati Cascinensis, imperial notary and scribe of the Pisan commune of Acre. *Pridie kalend. Octobrienses.* Seals of Gerold and Abbot Hugh. Inc. *Notum sit omnibus...*

(*Hist. Chypre.* III, 636 ; Röhricht. 1045).

38.(LIII). 1233, December ; Nicosia. Confirmation by Henry, king of Cyprus, of the sale made by Baldwin de Morpho, his liegeman, to Eustorgue, archbishop of Nicosia, of the casale of Timios Stauros near Nicosia with the adjoining

(1) Guerin de Montaigu, nephew of archbishop Eustorgue of Nicosia.

(2) See document 1. The *gift* was by Amaury, but the prestaria was built by Guy.

(3) The mss. reads *A* but *Ralph* was bishop 1232 and *R.* in 1239.

(4) Is this the same as brother John mentioned above?

lands sold to Baldwin by Amaury de Bethsan, which Baldwin sold to Eustorgue for 1800 besants blanc.

Witness ; — John d'Ibelin, lord of Beirut ; John of Caesarea ; John d'Ibelin junior ; Balian d'Ibelin ; Baldwin d'Ibelin ; William Viscount ; Arnesius de Gibelet.

By Bonvassal d'Aude, chancellor of Cyprus. Seal of Henry. Inc. *Ego Henricus... Notum facio...*

(Text published in appendix.)

39. (LIX). 1233, December ; Nicosia. Henry, king of Cyprus, grants to Eustorgue, archbishop of Nicosia, and the church of Nicosia the casale or prestaria of Mandia (Mendias) with all its appurtenances (1).

Witness ; — John d'Ibelin, lord of Beirut ; John, lord of Caesarea ; John d'Ibelin minor ; Balian d'Ibelin ; Baldwin d'Ibelin ; William Viscount ; Baldwin de Morpho ; Arnesius de Gibelet. By Bonvassal d'Aude, chancellor of Cyprus.

Seal of Henry of Cyprus. Inc. *Notum sit omnibus...*

(Text published in appendix)

40. (LX). 1234, July ; Nicosia. Henry, king of Cyprus grants to William, son of Acharie, and his heirs ten carrucates of land at Marathassa (Marathe) in exchange for the casale of Kavallari (Cavallari) which Hugh, father of Henry, granted to Acharie, father of William, in augment of his fief. The ten carrucates now granted are bounded by the casales of Marathassa (Marathe), Auramique, Sandallari and Stillos. The reason for this exchange is that Kavallari (Cavallari) forms part of the casale of Mandia (Mendias) which the king has given to the church of Nicosia. (above)

Witness ; — Jo'n d'Ibelin, lord of Beirut ; John d'Ibelin his nephew ; Balian d'Ibelin ; Baldwin d'Ibelin ; Hugh d'Ibelin ; William Viscount ; Arnesius de Gibelet. By Bonvassal d'Aude, chancellor of Cyprus. Seal of Henry. Inc. *Connue chose soit.*

(*Hist. Chypre.* III, 638 ; Röhricht. 1054.)

(1) See 37 above where the king was ordered to make this grant.

41. (XLI). 1234, August ; Nicosia. Confirmation by Henry, king of Cyprus, of a donation made by Baldwin de Morpho, his liegeman, to the church of Nicosia for the celebration of masses for the souls of Baldwin and his predecessor. Baldwin gave the church a revenue of 120 besants blanc a year out of the 1000 besants a year which he had by royal grant from the revenues of Saint Saba in the territory of Paphos. The king confirms this and agrees to keep up the payments should the revenue revert to the crown. Any other purchaser of the revenue must also agree to continue the payments.

Witness — John d'Ibelin, lord of Beirut ; John d'Ibelin junior ; Baldwin d'Ibelin ; Hugh d'Ibelin ; William Viscount ; Arnesius de Gibelet. By Bonvassal d'Aude, chancellor of Cyprus. Seal of Henry. Inc. *Ego Henricus Dei gratia Rex Cypri...*

(*Hist. Chypre.* III, 639 ; Röhricht. 1055). Hackett, pp. 496-97).

42. (LXI). 1234, August. (Nicosia ?). Henry, king of Cyprus, gives the two casales of Mandia (Mendias) and Kavallari (Cavallari) to Eustorgue, archbishop, and the church of Nicosia (1).

Witness ; — John d'Ibelin, lord of Beirut ; John, lord of Caesarea ; John d'Ibelin junior ; Balian d'Ibelin ; William Viscount ; Baldwin de Morpho ; Arnesius de Gibelet. By Bonvassal d'Aude, chancellor of Cyprus. Seal of Henry. Inc, *Notum sit omnibus...*

43. (L). 1236, September ; Acre. John, lord of Caesarea, and John d'Ibelin guarantee the sale made by King Henry of a revenue of 2000 besants blanc a year from the royal revenues of Larnaca (Salines) to Eustorgue, archbishop of Nicosia, for a lump sum of 24000 besants blanc paid by the archbishop to the king. Quotes the act of Henry, witnessed by *B.* d'Ibelin, granting the sale, Caesarea and Ibelin promise to go security for the king but the archbishop must

(1) See above 37, 39, 40. The text of this charter is almost identical with that of 39 given in our appendix.

help them if the king does not pay and leaves them responsible.

Witness ; — *P.* (Peter), archbishop of Caesarea ; Bishop of S. George ; *T.* bishop of Limassol ; G. Ardel, bishop elect of Sidon ; *H.* (Hugh), abbot of the Temple ; *O.* (Odo de Montbeliard), constable of Jerusalem ; *C.* lord of Sidon (1) ; *G.* (William) de Foret, commander of the Hospital in Cyprus. Seal of Eustorgue.

Inc. *Connue chose soit à tous...* and Henry's charter quoted has Inc. *Notum sit omnibus...*

(Printed in appendix.)

44. (LXVII). 1237, May 26 ; Viterbo. Letter of Gregory IX to Henry, king of Cyprus, granting him the right to have holy services celebrated in his private chapel and not to attend the cathedral church.

VII Kalends June ; Anno pont. XI. Inc. *Cum sicut tua...*

(*Hist. Chypre*, III, 640-41 ; Potthast. 10380.)

45. (LIV). 1239, April ; (Nicosia ?). Henry, king of Cyprus, grants to the church of Nicosia a revenue of 200 besants blanc a year payable every August in foundation of a mass for the salvation of the soul of his relative Hugh d'Ibelin (2) and to pay the priest who will be assigned to say the mass

Witness ; — Balian d'Ibelin, lord of Beirut, and constable of Cyprus ; John d'Ibelin ; Baldwin d'Ibelin ; Guy d'Ibelin ; Arnesius de Gibelet. By Bonvassal d'Aude, chancellor of Cyprus. Seal of Henry. Inc. *Notum sit omnibus...*

(Printed in appendix)

46. (LV). 1239, December ; Nicosia. Henry, king of Cyprus, confirms the grant in elemosinam to the church of Nicosia

(1) Balian was lord of Sidon 1198-1240.

(2) Hugh d'Ibelin was the third son of John of Beirut, consequently half cousin of king Henry. Balian, John, Baldwin and Guy, who witness, were his brothers.

established for the soul of Guy de Lusignan, king of Jerusalem and lord of Cyprus, his grandfather, at the time of his death. Which grant consisted of 100 besants blanc a year assigned against the revenues of Nicosia, payable 25 besants quarterly, and 40 modi of grain, payable every August, with 50 metras of wine, payable to the priest who says the masses. If the revenues assigned are at any time lacking it shall be paid from any royal revenue in Cyprus.

Witness ; — Balian d'Ibelin, lord of Beirut and constable of Cyprus ; Henry, son of the prince of Antioch (1) ; Baldwin d'Ibelin : Guy d'Ibelin ; Baldwin de Morpho ; Robert de Montguisgard ; Arnesius de Gibelet. By Bonvassal d'Aude, chancellor of Cyprus. Seal of Henry. Inc. *Notum sit omnibus...*

(*Hist. Chypre.* III, 642-43 ; Röhricht. 1092.) Hackett, p. 497.

47. (XXXIV). 1240, March 25 ; Lateran. Letter of Gregory IX to Eustorgue, archbishop of Nicosia, confirming the assises (2) established by the archbishop in the church of Nicosia, *i. e.* ten priests, five deacons, five subdeacons and ten acolytes, with revenues assigned from lands and possessions of the church.

VIII Kalends April ; Anno pont. XIV. Seal of Pope Gregory. Inc. *Cum a nobis petitur...*

(*Documents Nouveaux.* ii, 345.)

48. (LXXI). 1240, April 9 ; Lateran. Letter of Gregory IX to the king of Cyprus demanding that he assist the archbishop of Nicosia in his attempt to enforce the orthodox practice in the use of unleavened bread in the sacrament, and in no wise aid or assist the heretic Greek clergy who resist. Many Greek priests and monks have fled to Armenia and the Pope is instructing the archbishop to fill their places

(1) Son of Bohemond IV who married Isabelle de Lusignan, sister of Henry I of Cyprus, and later became regent of Jerusalem through his wife.Their son was Hugh III of Cyprus.

(2) Benefice dependent upon the performance of ecclesiastic offices, — the equivalent of the Anglican « prebend ».

with Latin clergy. V Ides April ; Anno pont. XIV. Seal Pope Gregory. Inc. *Ad nostram noveris audientam.*

49. (LXXIII). 1240, April 9 (1) ; Lateran. Letter of Gregory IX to the archbishop of Nicosia commending his work in enforcing the orthodox practice in the matter of unleavened bread and in filling the vacancies left by fugitive Greeks with Latin clergy.

V Ides April ; Anno pont. XIV. Seal of Gregory. Inc. *Gratum gerimno et acceptatum...*

50. (LXXIV). 1240, April 9 ; Lateran. Letter of Gregory IX to the preceptor and brothers of the Hospital in Cyprus concerning the same as the above and identical with 48 above.

V Ides April ; Anno pont. XIV. Seal of Gregory. Inc. *Ad nostram...*

51. (LXII). 1240, April 13 ; Lateran. Letter of Gregory IX to the barons of Cyprus concerning the same.

Ides April ; Anno pont. XIV. Seal Gregory. Inc. *Ad nostram*

52. (CVII). 1243, July 14 ; Anagni. Letter of Innocent IV to the abbot and monks of the Basilian monastery of Saint Marguerite de Agro in the diocese of Nicosia whereby he takes the monastery under the protection of the Apostolic See and exempts it from the tithe on the lands which it possessed before the last general council, especially those at Saint Maria de Brillo (2) on Cape Gatta in Limassol diocese,

(1) A letter of Gregory to the archbishop on the same subject and in the same form is published by Raynaldi in the *Annales Ecclesiastici*, II, anno 1240 par. 45 and registered in Potthast 10868, L. Auvray *Registres de Grégoire IX*, 5141 (Paris 1890 f.) under the date April 13 and with the incipit « *Ex parte tuo* ». Lorenzi noted in his copy of the manuscript that this was probably the same document and Mas Latrie (*Archives de l'Orient Latin*, II, 224, note 92) accepts it as such the *V Ides* could easily be confused with the *Ides*. The date here followed is that of the manuscript.

(2) Brillo according to the mss. reading of this act ; Stilo in the letter of January 1245, — 55 below.

and exempts the monks from tithes on all lands which they cultivate with their own hands and on all produce necessary for the maintainance of themselves and their animals.

II Ides July ; Anno pont. I. Inc *Sacrosancta Romana Ecclesia*

(*Hist. Chypre*, III, 643-44 ; POTTHAST. 11087).

53. (LXXXVIII). 1243, August 4 ; Anagni. Letter of Innocent IV to the king of Cyprus demanding that he force the knights and laity to fulfill their obligations towards the church as agreed upon. (23 above)

II Nones August ; Anno pont. I. Seal of Innocent IV. Inc. *Cum in signum...*

54. (LXIV). 1244, March (1). Letter of Boniface, abbot of Citeaux, to Eustorgue, archbishop of Nicosia, granting permission to *A.* (Alice)(2), wife of Philip d'Ibelin, to endow a Cistercian covent (3) in Nicosia between the houses of the Franciscans and Dominicans. The archbishop is to have rights of tithes and burial. Seal of abbot Boniface. Inc. *Pre fide dignos...*

(*Hist. Chypre.* III, 644.)

55. (CVIII). 1245, January 25 ; Lyons. Letter of Innocent IV to the Patriarch of Jerusalem and Apostolic Legate, requesting that he protect the monks of Saint Marguerite de Agro from all molestation, and guard them in their lands. (52 above). VIII Kalends February ; Anno pont. II. Inc. *Abundans malitia...*

56. (XVIII). 1245, July 30 ; Lyons. Letter of Innocent IV to the archbishop of Nicosia granting him immunity

(1) The mss. reads 1243, corrected by Mas Latrie.

(2) Alice de Montbeliard, sister of Walter de Montbeliard constable of Jerusalem and bailli of Cyprus, widow of Philip d'Ibelin bailli of Cyprus.

(3) MAS LATRIE (*Archives Or. Lat.* II, 219) suggests that this is the same convent referred to in 25 above, and that Alice increased the endowment.

from suspension, excommunication, interdict etc., by any Legate or sublegate without special order from the Papacy, for a period of five years.

III Kalends August; Anno pont. III. Seal Innocent IV. Inc *Apostolicae Sedis ampla.*

(*Hist. Chypre*, III, 645; POTTHAST, 11761.)

57. (XXV). Exact duplicate of the above. Innocent IV to archbishop. July 1245.

58. (LVIII). 1245, December; Nicosia. Eustorgue, archbishop of Nicosia, grants to Andronicus, Theodore and John sons of Nicholas Teupetomeno, and to Fugna, their sister, the house which they and their father erected on the land which was formerly the abbey of Teupetomeno (1) for a nominal payment. Seal of Eustorgue. Inc. *Noverint universi...*

(*Hist. Chypre*, III, 646.)

59. (XXXVII). 1246, February 8; Nicosia. Charter by which George, abbot, and the chapter of the monastery of Lapais acknowledge the receipt from the legacy of Roger Norman of 600 besants saracen (gold) and a piece of the True Cross set in gold, in return for which the brothers are to establish a perpetual mass for the souls of Roger and his wife Alice; which mass is to be said in the house of the monks at Paphos or elsewhere as designated by *E.* (Eustorgue), archbishop of Nicosia.

Sealed by Abbot George, Stephen, bishop of Famagusta, and by *B.* archdeacon of Nicosia in the archepiscopal palace.

Witness; — Robert, cantor of Nicosia; Robert, canon of Nicosia; Master William, canon of Nicosia; Poncardus, knight, executor of the estate of Roger; brother Brian. Inc. *Nos frater Georgius...*

(*Hist. Chypre. III*, 646-47.)

(1) Which Mas Latrie locates inside the city of Nicosia.

60. (XVI). 1246, February 23 ; Lyons. Letter of Innocent IV to the archbishop of Nicosia that no legate or any other can force the acceptance of candidates for benefices against the desire of the archbishop, nor can he be compelled to accept anyone he does not desire upon the nomination of a legate.

VII Kalends March ; Anno pont. III. Seal Innocent IV. Inc. *Decet et expedit...*

61. (XXIV). 1247, January 21 ; Lyons. Letter of Innocent IV to the archbishop of Nicosia and the bishop of Limassol, his suffragan, granting them immunity from any summons outside of the country by any legate or other official. The distress of Syria has thrown many refugees on the mercy of the archbishop and bishop and they may not be interfered with in their work of careing for the fugitives.

XII Kalends February ; Anno pont. IV. Seal Innocent IV. Inc. *Cum sicut ex parte vestra.*

62. (XLIX). 1247, June ; Nicosia. John d'Ibelin, count of Jaffa and lord of Rama, sells to Eustorgue, archbishop of Nicosia, for 2500 besants blanc, four gardens which he had in Nicosia, which are east of those of the lord of Beirut and of the royal domain gardens, south of the gardens of Notre Dame de Tyr, west of his own house and next the gardens of John Le Moine. The archbishop is to have them in full ownership whit freedom of sale and alienation.

Witness ; — Walter de Saint Bertin ; Raymond d'Aguilier, John de Beirut, and Peraout d'Aude, vassals of the count of Jaffa. (Seal disappeared before 1542 when copy was made ; charter says sealed with lead seal of John of Jaffa.) Inc. *Sachent tous ceaulx qui sont...*

(*Hist. Chypre*, III, 647-48 ; Röhricht. 1149).

63. (XLVIII). 1248, February 26. (Nicosia?) Confirmation by Henry, king of Cyprus, of the purchase by Eustorgue, archbishop of Nicosia, for 12,000 besants saracen, of a revenue of 1000 besants a year on the casales of Piskopi (Episcopia) in Limassol diocese (400), Vassa in Paphos diocese (300), and

Peristerona (Presterona) in Nicosia diocese (300) from John d'Ibelin, count of Jaffa and lord of Rama.Marie, John's wife, reserves her dower right in these revenues.
Witness ; — Philip de Novare, Paul of Neapolis and Raymond d'Aguilier, knights and vassals of the count of Jaffa.

Count John and his wife desire that Odo, bishop of Tusculum and Apostolic legate, also confirm this sale.

Seals of King Henry and Odo, bishop of Tusculum. « *Quarto die exeuntis mensis Februarii.* »

Inc. *Notum faciemus universis...*

(*Hist. Chypre*, III, 648 — not complete ; Röhricht. 1156.)

64. (XIX). 1249, February 26 ; Lyons. Letter of Innocent IV to the archbishop of Nicosia granting him immunity from suspension, excommunication or interdict by any Apostolic legate or other Papal official without special order from the Pope. (Renewal of 56 above).

IV Kalends March ; Anno pont. VI. Seal Innocent IV.

Inc. *Et si libenter...*

(*Documents Nouveaux*, iii, 345-46.)

65. (XX). 1250, December 23 ; Lyons. Letter of Innocent IV to archbishop of Nicosia granting him immunity from excommunication, suspension or interdict by legate etc...

X Kalends January ; Anno pont. VIII. Seal Innocent IV.

Inc. *Ob sincere devotionis...*

66. (XXVI). 1250, December 23 ; Lyons. Letter of Innocent IV to archbishop of Nicosia that he may not be cited outside of Cyprus by any legate save by special Papal mandate.

X Kalends January ; Anno pont. VIII. Seal Innocent IV.

Inc. *Ob sincere devotionis...*

67. (XXIII). 1250, December 23 ; Lyons. Letter of Innocent IV to the abbot of Lapais that he has granted the archbishop of Nicosia immunity from suspension,excommunication etc.

X Kalends January ; Anno pont. VIII. Seal Innòcent IV.
Inc. *Ob sincere devotionis...*
(*Documents Nouveaux.* iv, 346-47.)

68. (XXII). 1250, December 23 ; Lyons. Letter of Innocent IV to abbot of Lapais concerning the same.
X Kalends January ; Anno pont. VIII. Seal Innocent IV.
Inc. *Ob sincere devotionis...*

69. (XXI). 1251, December 20 ; Perugia. Letter of Innocent IV to abbot of Lapais concerning same.
XIII Kalends January ; Anno pont IX. Seal Innocent IV.
Inc. *Ob sincere devotionis*

70. (V). 1251, December 20 (1) ; Perugia. Letter of Innocent IV to *T.*, dean of Sidon, and Peter, canon of Nicosia, sending them the pallium which they are to confer on the archbishop of Nicosia.
XIII Kalends January ; Anno pont. IX. Seal Innocent IV.
Inc. *Cum pallium insigne videlicet...*

71. (VI). 1251, December 22 ; Perugia. Letter of Innocent IV to the archbishop of Nicosia conferring upon him the pallium with the privilege of wearing it even outside the limits of his diocese.
XI Kalends January ; Anno pont. IX. Seal Innocent IV.
Inc. *Cum te, sicut accepimus.*

72. (XXVII). 1251, December 22 ; Perugia. Letter of Innocent IV(2) to the archbishop of Nicosia permitting him to absolve from excommunication those who have laid violent hands upon the clergy and are properly repentent, unless they

(1) The mss. of this entry and the following reads 1252 an error as the ninth year of the pontificate was 1251.
(2) The mss. reads Honorius in the opening line but the seal and date prove Innocent.

committed excessive violence on the person of a bishop or abbot.

XI Kalends January ; Anno pont. IX. Seal of Innocent IV. Inc. *Cum a nobis petitur...*

73. (XII). 1252, January 23 ; Perugia. Letter of Innocent IV to the archbishop, dean, and chapter of Nicosia confirming the statutes made by Odo, bishop of Tusculum and Apostolic Legate, for the discipline of the church of Nicosia (1).

X Kalends February ; Anno pont. IX(2). Seal Innocent IV. Inc. *Cum a nobis petitur...*

74. (XXVIII). 1252, March 23 ; Perugia. Letter of Innocent IV to the archbishop of Nicosia concerning the benefices, founded in the church by Eustorgue, which must be maintained.

X Kalends April ; Anno pont. IX. Seal Innocent IV. Inc. *Dilecti filii...*

75. (XXXII). 1252, April 5 ; Perugia. Letter of Innocent IV to the bishops of Paphos and Limassol to investigate the trouble between the archbishop and chapter of Nicosia concerning the continuance of the benefices established by Eustorgue. Gives them power to coerce the archbishop if necessary, all privileges of immunity notwithstanding.

Nones April ; Anno pont. IX. Seal Innocent IV. Inc. *Dilectorum filiorum..*

76. (XXXIII). 1252, April 11 ; Perugia. Letter of Innocent IV to the bishops of Paphos and Limassol concerning the same.

III Ides April ; Anno pont. IX. Seal Innocent IV. Inc. *Dilecti filii...*

(1) Which statutes are published in MANSI. *Concilia*, XXVI, pp. 317-18 under the date of 1252 at Jaffa.

(2) The mss. reads 1253 erroneously.

77. (XXXI). 1252, April 13 ; Perugia. Letter of Innocent IV to the bishop of Tusculum, Apostolic Legate, to settle the trouble between the archbishop and chapter of Nicosia concerning the benefices and either force the archbishop to accept and continue them or release the chapter from their oath to Eustorgue that they would never accept any archbishop who would not accept them.

Ides April ; Anno pont. IX. (1) Seal Innocent IV. Inc. *Ex parte dilectorum...*

(*Documents Nouveaux*, v, 347-48)

78. (LXVIII). 1254, January 29 ; Lateran. Letter of Innocent IV to the bishop of T ipoli and the archdeacon of Acre commissioning them to hear and arbitrate the dispute between the archbishop of Nicosia and the Franciscan chapter in Nicosia concerning a house which the Franciscans sold to the Cistercians, contrary to the rule of their Order that houses abandoned by the Order should revert to the diocesian bishop. (The rubrique says « concerning the abbey of Beaulieu ».)

IV Kalends February ; Anno pont XI. Seal Innocent IV. Inc. *Ex parte...*

(*Hist. Chypre*, III, 651 ; Potthast 15216.)

79. (XCIII) 1254, March 2 ; (2) Lateran. Letter of Innocent IV to (Odo) the bishop of Tusculum and Apostolic Legate requesting him to settle points of dispute which have arisen between the Latin and Greek clergy of Cyprus over the administration of the sacraments, particularly baptism, eucharist marriage, canonical hours, dress etc..

II Nones March ; Anno pont. XI. Seal Innocent IV.

Inc. *Sub catholica professiones fide...*

(Reinhard. *Geschichte Cypern*, I, beilage xxiv, 49-53 ; Mansi, *Concilia*, XXIII, 578-82 ; *Bullarum diplomatum et privilegiorum sanctorum Romanorum pontificum Taurinensis editio*, III, 580-83 ;

(1) Mas Latrie dates 1251 but IX year of Innocent makes it 1252.

(2) The mss, reads May.

RAYNALDI. *Annales Ecclesiastici*, II, anno 1254, par. 7-12; POTTHAST. 15265; E. BERGER. *Registre Innocent IV*, 7338. (Paris 1881 f.).

80. (XXXVIII). 1254, May 10; Assisi. Letter of Innocent IV to the Patriarch of Jerusalem to stop the uncanonical practices prevalent in the diocese of Nicosia where people have been going to monks and unlicensed clergy for confession, funerals and other holy offices.

VI Ides May; Anno pont. XI. Seal Innocent IV.

Inc. *Lectum coram nobis...*

81. (XXXIX). 1254, November 21; Naples. Bull of Innocent IV to all the clergy prohibiting the hearing of confessions or celebrating of holy offices in chapels, oratories. etc. without the license of the diocesian bishop.

XI Kalends December; Anno pont. XII. Seal Innocent IV.

Inc. *Etsi animarum affectamus...*

(POTTHAST 15562; *Bullaeus Historiae Universitatis Parisiensis*, III, 270.)

82. (VII). 1255, January 13; Naples. Letter of Alexander IV to the suffragan bishops of the church of Nicosia, both Greek and Latin, ordering that they hold themselves in obedience to the archbishop of Nicosia.

Ides January; Anno pont. I. Seal Alexander IV.

Inc. *Et rationis hortatur...*

83. (XIII). 1255, January 13; Naples. Letter of Alexander IV to the archbishop of Nicosia to reform abuses in his diocese.

Ides January; Anno pont. I. Seal Alexander IV.

Inc. *Cum sit speculator...*

84. (LXX). 1255, January 18; Naples. Letter of Alexander IV to the Queen of Cyprus (1) demanding that she respect the oath to defend the church and that she respect the agreements

(1) Plaisance of Antioch, widow of Henry I of Cyprus, queen regent for her son Hugh II, 1253-1261.

made by *H.*, king of Cyprus, and his mother, the queen (1).
XV Kalends February ; Anno pont. I. Seal Alexander IV.
Inc. *Exposuit nobis...*

85. (XVII). 1255, January 28 ; Naples. Letter of Alexander IV to Hugh, archbishop of Nicosia, that he cannot be compelled to accept any nomination to benefices to any church in his diocese made without his approval.
V Kalends February ; Anno pont. I. Seal Alexander IV,
Inc. *Cordi nobis est...*

86. (XV). 1255, February 4 ; Naples. Letter of Alexander IV to the chapters of the cathedral churches of Cyprus that the chapters are free to elect their bishops when a vacancy occurs without any hinderance, and any interference with their freedom of election is punishable with full ecclesiastical penalties.
II Nones February ; Anno pont. I. Seal of Alexander IV.
Inc. *Ne in electionibus...*

87. (XCIX). 1255, February 26 ; Naples. Letter of Alexander IV to the archbishop of Nicosia that he shall excommunicate, if necessary, and in spite of any immunities they may hold, any knights or barons of Cyprus who refuse to pay the tithes.
IV Kalends March ; Anno pont. I. Seal Alexander IV.
Inc. *Sicut accepimus...*

88. (XXX). 1255, April 5 ; Naples (2). Letter of Alexander IV to all Patriarchs, archbishops, bishops, abbots et al. concerning benefices ; that in many churches there are more holders of benefices than there are benefices endowed, and that the extra claimants of benefices must be found livings elsewhere and not become canons of the churches.

(1) This refers to the agreements made by Queen Alice and King Henry I, above 13 and 23.
(2) The mss. is undated.

Nones April; Anno pont. I. Inc. *Execrabilis quorundam ambico...*

(*Bullarum diplomatorum etc. s. R. Pontificum Taurinensis ed.*, III, 598-99; POTTHAST. 15776.)

89. (XCVI). 1255, May 14; Naples. Letter of Alexander IV to the bishop and archdeacon of Acre that they shall force the executors of the will of the late King *H.* (Henry) of Cyprus (1): — Guy d'Ibelin, Philip de Novare and Robert de Montguisgard, — gentlemen of the city and diocese of Nicosia, to carry out the dying wish of the late king to restore to the churches of Nicosia and Limassol the tithes belonging to them which the king had withheld during his lifetime. If the executors refuse to comply let them be excommunicated.

II Ides May; Anno pont. I. Seal Alexander IV.

Inc. *Sicut nobis.*

(*Hist. Chypre.* III, 652; POTTHAST. 15860.)

90. (XCI). 1255, August 16; Acre. Agreement between Hugh, archbishop of Nicosia, and William de Chateauneuf, Master of the Hospital, concerning tithes, whereby the Hospital agrees to pay the archbishop 300 besants blanc a year for their properties in the diocese of Nicosia and one silver mark for cemetery rights. Seals of Hugh and William.

Inc. *Patiat universiis...*

(DELAVILLE LE ROULX. *Cartulaire général de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem* (Paris 1894-1906) II, 2762, p 793-94; RÖHRICHT 1240.)

91. (LXXVIII). 1260, July 3; Anagni. Bull of Alexander IV regulating the relationship of the Latin and Greek clergy of Cyprus, providing for the supremacy of the Latins and subjecting Germanos the Greek archbishop, Nilo of Soli, Joachim of Karpasso, and Mathew of Lefkara, Greek bishops, to the supremacy of *H.* (Hugh), archbishop of Nicosia.

(1) Henry I died January 18, 1253.

(2) Hugh of Antioch-Lusignan, who later became king Hugh III.

Signed by ; — Alexander, Pope ; Odo, bishop of Tusculum ; Stephen, bishop of Praeneste ; brother John, car. priest, tit. St. Lawrence in Lucina ; brother Hugh, car. pr., tit. St. Sabina ; Richard, car. deacon of S. Angelo ; Octavian, car. d. Santa Maria in Via Latia ; John, car. d. St. Nicholas in carcere tuliano ; Otobon,car.d. St. Adrian. By Jordan, vicechancellor and notary.

V Nones July ; Anno pont. VI. Seal Alexander IV.

Inc. *In perpetuum cultus justicia...*

(Reinhard. *Geschichte Cypern, I*, beilage xxv, 53-60 ; Mansi. *Concilia*, XXIII, 1037-46 ; Raynaldi. *Annales Ecclesiastici* anno 1260, 37-50 incomplete ; Potthast. 17910.)

92. (LXXXIX). 1261, July 8 ; Acre. Agreement between Hugh, archbishop of Nicosia, and Thomas Berard, Master of the Temple, concerning tithes, whereby the Temple agrees to pay the archbishop 190 besants for their properties in the diocese of Nicosia and one silver mark for cemetery rights.

Seals of Hugh and of Temple. Inc. *Notum sit omnibus...*

93. (LXXIX). 1263, January 3 ; Orvieto. Letter of Urban IV to the archbishop of Nicosia that he shall exercise his jurisdiction in matters of ecclesiastical discipline over the laity, notwithstanding the opposition of the secular authorities. Encourages him in his attempts to extirpate heresy among the Greeks.

III Nones January ; Anno pont. II. Seal Urban IV.

Inc. *In aestimabilis superni consilii...*

94. (XI). 1263, January 3 ; Orvieto. Letter of Urban IV to the Bailli (1) barons, and nobles of Cyprus that they must assist the archbishop of Nicosia to stamp out heresies of the Greeks and Syrians who are subject to his rule.

III Nones January ; Anno pont. II. Seal Urban IV. Inc. *Inestimabilis superni...*

95. (LXXV). 1263, January 23 ; Orvieto. Letter of Urban IV to the Bailli of the kingdom of Cyprus asking him to

(1) Hugh of Antioch-Lusignan who later became King Hugh III,

protect the Greek clergy who have accepted the Latin rite and who are being attacked by their people. He shall be ready to assist the archbishop of Nicosia if he appeals to him for help in punishing the Greeks and Syrians.

X Kalends February ; Anno pont II. Seal Urban IV.

Inc. *Quam plures ut accepimus...*

(*Hist. Chypre*, III, 655-57 ; POTTHAST, 18476.)

96. (LXXVI). 1264, April 13 ; Orvieto. Letter of Urban IV to the Bailli of Cyprus that the archbishop of Nicosia has come to him and complained that the Bailli refused to help him in his effort to enforce orthodox practices upon the Greeks in the new troubles which have arisen since the settlement under Pope Alexander. The archbishop complains that the Bailli refuses to act against any vassal or his fief without the consent of the high court of the realm (« Non mittere manum in tuum hominium ligium vel in feodum ipsius absque curie tue sguardio [esgart] sive consilio iuravisse »)... and that his excommunications are ineffective through lack of secular enforcement. The Bailli will profit by assisting the archbishop for he will receive the temporalities forfeited by excommunicates.

Wherefore the Pope demands that the Bailli enforce the archbishops sentences and lend the help of the secular arm.

Ides April ; Anno pont. III. Seal of Urban IV.

Inc. *Accedens non absque multis periculis...*

(Cited, not printed, in RAYNALDI. *Annales*, XXII, p. 153 anno 1264, par. 66.)

97. (LXXVII). 1264, April 13 ; Orvieto. Letter of Urban IV to the archbishop of Nicosia concerning the same and telling him what he has written the Bailli.

Ides April ; Anno pont. III. Seal Urban IV. Inc. *Accedens non absque...*

98.(LXXXI) Urban IV to archbishop. Identical with above.

99. (LI). 1264, September 30 ; Acre. Thomas Berard, Master of the Temple, and the brothers of the Temple sell for 2000 besants blanc to Bonacurso, notary, acting for *H.* (Hugh),

archbishop of Nicosia at the moment absent in the west, the house in Nicosia next to those of John Martin and Nicholas de S'. Florentine, knights, and on the public way next to the house of the bishop of Limassol. Which sale is in accordance with the act drawn up by Robert and Garnier, notaries, between the Temple and *G.* (George) abbot of Lapais vicar of the archbishop, in the court of the archdeacon of Acre, where had been heard the case between them arising from the conflicting grants made by Nicholas, former canon of Nicosia. Seal of Temple. Inc. *Noverint universi...*

(*Hist. Chypre*, III,657-58 ; Röhricht. 1335.)

100. (CVI). 1267, January 30 ; Limassol. Letter of William, Patriarch of Jerusalem, to *J.* (John ?) (1) bishop of Famagusta, Lanfranc, treasurer, and master Bernard (2), canon and vicar of Nicosia, that executors of estates must pay first the debts due to God and the church, i. e. tithes owed by the deceased ; and if the executors refuse to pay, the church shall collect from the heirs. Further that Syrian peasants must pay the tithes to the Latin church and the clergy should appeal to the secular arm to confiscate the goods of excommunicates who refuse to submit.

Die lune penultima mensis Januarii. Seal of William.

Inc. *Vestris satisfacientes...*

(*Hist. Chypre.* III, 658-59 ; Röhricht. 1345.)

101. (LVI). 1270, October ; Nicosia. Hugh III, king of Jerusalem and Cyprus, grants to Bertrand, archbishop elect and dean of Santa Sophia of Nicosia, a revenue of 500 besants blanc a year, payable in quarterly installments of 125 besants each, from the revenues of the casale of Enia Melias, or lacking that, from the revenues of the royal gardens in Nicosia,

(1) The Paris mss. reads *N.*, corrected from the Venice mss. by Mas Latrie. This may be the « Joannes, mag. scholar. Antiochen » of Eubel.

(2) Whom Mas Latrie identified with Bertrand, archbishop-elect in 1270. (101 below) *Archives Or. Lat, II*, 244.

or lacking that also, from any royal revenues of Cyprus ; which money is to be used for founding services for the souls of Isabelle, his mother (1), and John d'Ibelin the younger, erstwhile lord of Beirut (2) « que Dieu pardoin ». Two priests shall be established to say Requiems every day,save Sundays and holy days when they shall join the regular services, of which one shall officiate at the altar of Notre Dame and the other at that of St. George, newly erected near the tomb of John d'Ibelin aforementioned, opposite the altar of St. Nicholas.

The king shall always have the patronage of these priests and should the church of Santa Sophia refuse the royal nominees he may transfer this endowment to another church.

But since the king has already granted the casale of Enia Melias to Philip de Scandelion for his life, until the death of Philip the revenues for this foundation shall be derived from the royal gardens of Nicosia. And the first priests appointed are Pere and Simon, the king's chaplains.

Witness ; — Simon de For ; John de Sansons ; Philip de Scandelion ; John de For ; Walter de Luxier ; Geoffrey Balin. By Peter, bishop of Paphos and chancellor of Cyprus.

When there shall be a prelate in the see of Nicosia he shall give a diploma to this effect. Seal of Hugh III.

Inc. *Nos Hug par las grace de Dieu III roy de Jherusalem et roi de Cipre...*

(*Hist. Chypre.*, III, 660-62 ; Röhricht. 1375.Hackett, pp. 497-98).

102. (XXIX). 1280, October 26 ; Nicosia. Letter of Mathew, archbishop of Caesarea, ratifying the decree of 1253 of Hugh, archbishop of Nicosia, and Odo, bishop of Tusculum and Apostolic Legate, wherein they provided that disturbers of holy services be excommunicated and insisted upon attendence at services at Santa Sophia instead of at private chapels

(1) Isabelle de Lusingan who married Henry of Antioch.

(2) John d'Ibelin the younger, lord of Beirut 1247-1263, was the son of Balian II d'Ibelin and Eschive de Montbeliard (see above 29).His daughter Isabelle was married to Hugh II cousin and predecessor of Hugh III.

and abbey churches (1). Ratification made at the request of Ranulph, archbishop of Nicosia, and master Foulque, his official, in the presence of brother Dionysius, prepositus of Lapais, and John, clerc and nephew of the archbishop of Nicosia.

Drawn up by Nicholas de Montealano, notary, in the house of James, priest of Tripoli and archdeacon of Caesarea, at Nicosia. VIII Ides October. Seal of Mathew.

Inc. *Noverit universitas vestra...*

(*Documents Nouveaux*, v', 348-49, prints the confirmation by Mathew but omits decree of Hugh and Odo which is given in Mansi. *Concilia*, XXVI, 318-19 ; Röhricht 1437.)

103. (LVII). 1286, January ; Nicosia. Henry II, king of Jerusalem and Cyprus, for the foundation of a perpetual mass for the soul of his uncle, Baldwin d'Ibelin, erstwhile constable of Cyprus and Jerusalem, grants to Lanfranc, dean of Santa Sophia, and to the chapter of Nicosia 200 besants blanc a year, payable 50 besants quarterly, from the revenues of the baths (bains noirs) which formerly belonged to Amaury Barlais, and if they fail, from the revenues of Arasi (Arasse) and Chiendinari (Quindenarii) or against the general royal revenues of Cyprus. A priest shall be established for 150 besants to chant the Requiem daily, save Sundays and holy days, at the new altar erected by the king to St.Francis ; and the other 50 besants shall be used for a high mass to be celebrated on the anniversary of the death of the constable. The king has full patronage over the priest thus established. And the first priest shall be Stephen Durant of Auvergne,the kings' chapelain.

Witness ; — B.lian d'Ibelin, seneschal of Cyprus ; Walter of Antioch, chamberlain of Cyprus ; Baldwin de Nores ; John

(1) This letter mentions the collection of statutes and documents concerning the church of Nicosia which archbishop Hugh had made on the pages at the end of the *Passionario*, the book of the four Evangilists, which was the precursor of the later cartulary of John II.

le Tor ; Peter de Nores ; Bremont de Brie ; Hugh d'Aguilier. Seal of Henry. Inc. *Nous Henris... XIII*e *roi de Jherusalem latin et roi de Cipre...*

(*Hist. Chypre.* III, 669-70. (omits parts) Röhricht. 1461.) Hackett, p. 498.

104. (XCII). 1291, April 26 ; Orvieto. Letter of Nicholas IV to the Patriarch of Jerusalem, Apostolic Legate, that the archbishop of Nicosia has complained that the vicar of the Legate has been encroaching upon his rights and jurisdictions. The Legate has collected from the archbishop tithes which the bishop of Paphos, collector for the Legate, claimed were withheld by *R.* (Ranulph), the predecessor of the archbishop. Yet the church of Nicosia had received no benefit from these tithes, H.,the archdeacon of Nicosia, having spent them himself and not for the church. Wherefore the Pope orders the Legate to restore to the archbishop the money taken from him and pay, in addition, to the archbishop those tithes which as Patriarch he owes for possessions of his church in Nicosia diocese.

VI Kalends May ; Anno pont. IV. Seal Nicholas IV.

Inc. *Querelam venerabile fratris...*

(*Documents Nouveaux*, vii, 349-51.)

105. (LXV). 1292, January 10 ; Nicosia. John, archbishop of Nicosia, names as prior of St. Saveur de Cimiterio, Thomas, monk, then acting for the prior. Done with the consent of the chapter of Santa Sophia, — John de Porta, Peter de Montolif, Master Baldwin, and James de Cassiatis, officials and canons, and Gerard Angelus of Nicosia, canon, « tunc plures presentes non essent ». Done by Henry Ludolph de Ruremonde, notary of the archepiscopal curia. Witness ; — John Busii and Arrasseso de Luca, especially called in to witness. Seals of archbishop and chapter.

Inc. *Dignum et rationi cognium...*

(*Documents Nouveaux*, viii, 351-52.)

106. (LII). 1292, September 10 ; Nicosia, in the court of the Viscount. Gerard of Antioch canon of Nicosia, sells to

John, of the Franciscan Order archbishop of Nicosia, for 2800 besants blanc the house which he owned in Nicosia which stands north of the public way, south of the house of papa Nicolas Abutis, canon of S . Barnabas, and east of the house of Marini. Gerard received the money from Archbishop John through Christopher, agent of the Franciscans of Nicosia, who pays that much off on the 4000 besants which the Order owed the archbishop for a house they had purchased.

Witness ; — Nicolas Hungarius, bishop of Paphos ; Andrew of Neapolis, viscount of Nicosia ; John de Bitunes, and Baldwin Eltardo, jurors of the court ; Peter, priest and master chaplain of the church of Nicosia. By Peter Bonus de Regio, notary. Notarial seal.

Inc. *Noverint universi presens publicum...*

(*Hist. Chypre*, III, 675.)

107. (XC). 1297, May 1 (1) ; (Nicosia ?). Agreement between Gerard, archbishop of Nicosia, and John de Verny, knight and lord of Agrida (La Gride) appointing Nicholas, dean, Gerard of Antioch and Master Baldwin, canons of Nicosia, Humphrey de Scandelion, John Larsie and Henry de Verny, knights, as a committee of arbitration in the dispute between the archbishop and de Verny over the possession of the land lying between Agrida (La Gride) and the church's casale of Orinthi.

Witness ; — John de Saverni and John de Enhault, cantors of Paphos ; Philip Pellison beneficed in the church of Nicosia, and others.

Inc. *Nous Gérard par la grâce de Dieu.*

(*Hist. Chypre.* III, 673-75 ; Röhricht. 1472.)

108. (CIX). 1327, January 20 ; Nicosia. Letter patent of brother John of the Dominican Order, archbishop of Nicosia (2), confirming the foundation of a chapel to the Virgin

(1) The mss reads MCCLXXXVII and Mas Latrie published it under that date. He corrected it in the *Archives Or. Lat.* 250-51. Gerard was still in France in 1287 and was not then archbishop. Röhricht accepted Mas Latrie's published date.

(2) This is John II del Conte, or de Polo, archbishop 1312 to

by Guy d'Ibelin, seneschal of Cyprus, in his property at Nicosia, and licensing five priests to celebrate the services there. For the maintenance of which priests Guy assigns 1000 besants blanc from the revenues which he has from the king from Sivouri. Done with the consent of Elias Anselm, dean ; Henry de Gibelet, archdeacon ; Peter de Loira, treasurer ; Bibert Turquet, Balian Svetius, William de Aurico, Reginald de Ausona, Nicholas de Jubeyo, and Mahe of Cyprus, canons ; and the rest of the chapter of Nicosia. And as priests the archbishop appoints Nicholas de Jubeyo, canon of Nicosia, Paschal of Jaffa, Simon Anglico, Silvano Siccart, priests, and Francis de Navaria, canon of Famagusta. Drawn up by John de Galiana, notary, in the archepiscopal palace on 20 January 1327, X Indiction, in the pontificate of Pope John XXII. Witness ; — Mathew de Santa Maria maiore ; Bartholemew Lambert, cantor of Famagusta ; James de St. Prosper. Seals of Archbishop John and of chapter.

Inc. *Ad noticiam vestram...*

109. (CXIII). 1329, May 13 ; Nicosia. Act of Guy d'Ibelin, seneschal of Cyprus, establishing five priests who are to hold services where Guy shall direct during his lifetime and after his death in the chapel of his house at Nicosia. For their maintenance he grants 1000 besants blanc a year from the revenues which he has by grant of King Hugh from Sivour. Guy and his heirs are to have full presentment and patronage of the priests, who are to be paid by the royal treasury from the revenues due Guy ; however should Guy's heirs die out, or should they fail to nominate a priest for three months after the death of any of the incumbents, the archbishop of Nicosia shall have the presentment (1).

1332 ; the previous references to John, Franciscan archbishop, were to John d'Ancona, archbishop, 1288-1295.

(1) While this might seem to be the original of which the above was the confirmation, the dating is explicit on both and the years of the indiction show this a later document. Also in the earlier grant the archbishop appointed the priests while in this Guy especially states his own rights of presentment.

Witness, — Anselm de Brie, John de Furno, John de Montolif, Raymond de Conches, John de Coquelics, Guy the admiral and Guy Coste, knights; Peter Frissione, canon of Famagusta, beneficed in Nicosia; Mathew de Pascalibus, judex; Paul Medici (1). By John de Galiana, notary, May 13, 1329, XII Indiction, in the pontificate of Pope John XXII, in the house of Guy.

Inc. *Per presens publicum instrumentum.... Con ce soit chose...*

(*Hist. Chypre*, III, 723-25.) HACKETT, pp. 498-99).

110. (CXV). 1345, July 16; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, (2) granting him the power to absolve from excommunication those who had made the pilgrimage to the Holy Sepulcher without Papal authorization.

XVII Kalends August; Anno pont. IV. Inc. *Sincera devotione...*

(*Hist. Chypre*, III, 736-37.)

111. (CXVI). 1345, July 16; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, granting him the power to absolve from excommunication people who have attacked clergy. May absolve as many as two hundred persons.

XVII Kalends August; Anno pont. IV. Inc. *Devotionis tua...*

112. (CXVIII). 1345, July 16; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, permitting him to promote his *familiares* to higher ecclesiastical positions without special license from the Pope.

XVII Kalends August; Anno pont. IV. Inc. *Ut erga sedem...*

(1) Capitalized in mss. Is it family name or a profession?

(2) Philip de Chambarlhac of Perigord appointed archbishop of Nicosia in September 1342, remained in the west till 1350. This and the following letters were given him before he departed for the east. (*Archives Or. Lat. II*, 270; J. GAY, *Le Pape Clément VI et les Affaires d'Orient*, (Paris 1904) pp. 131 ff.

113. (CXIX). 1345, July 16 ; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, permitting him to take 200 companions on the pilgrimage to the Holy Sepulcher and other holy places.

XVII Kalends August ; Annopont. IV. Inc. *Tum devotionis.*

114. (CXX). 1345, July 16 ; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, granting him the power to confer the office and title of apostolic notary on clerks who are not married or in holy orders, and giving the form of oath which they must take when receiving the appointment.

XVII Kalends August ; Anno pont. IV. Inc. *Ne contractum memoria...*

(*Hist. Chypre,* III, 737-38.)

115. (CXXI). 1345, July 16 ; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, granting him freedom to leave and return to Cyprus at his own discretion.

XVII Kalends August ; Anno pont. IV. Inc. *Ad perpetum tuum...*

116. (CXXVIII). 1345, July 16 ; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, that he shall suppress all chapels and oratories which have insufficient funds to maintain them.

XVII Kalends August ; Anno pont. IV. Inc. *Nuper ad audientiam...*

117. (CXXIX). 1345, July 16 ; Avignon. Letter of Clement VI to Hugh, king of Cyprus, demanding that the king force the nobles to pay the tithes due the church. The ban of excommunication has been launched against them but they ignore it wherefore the king must force them to submit.

XVII Kalends August ; Anno pont. IV. Inc. *Nuper ad audientiam...*

(*Hist. Chypre,* III, 738-39.)

118. (CXXII). 1345, August 1 ; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, granting him power to

license 100 people to make pilgrimage to the Holy Sepulcher.
Kalends August ; Anno pont. IV. Inc. *Ex devotionis...*

119. (CXXIII). 1345, August 1 ; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, granting an indulgence of 100 days to all who hear him preach or perform service, whether in the cathedral or elsewhere (1).
Kalends August ; Anno pont. IV. Inc. *Fides puritas...*

120. (CXXIV). 1347, September 19 ; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, granting an indulgence of 100 days to all who contribute towards the repair or building of Santa Sophia of Nicosia.
XIV Kalends October ; Anno pont. VI. Inc. *Ecclesiarum fabricis...*
(*Hist. Chypre.* III, 739.)

121. (CXXV). 1348, September 24 ; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, permitting him to grant dispensations to marry to six men and six women of Cyprus though they be within the prohibited degrees of relationship. This permission granted as Cyprus is far from the Papal seat and its people cannot easily get dispensation from the Pope.
VIII Kalends October ; Anno pont. VII. Inc. *Personam suam..*
(*Hist. Chypre.* III, 740.)

122. (CXIV). 1348, September 24 ; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, permitting him to come to the Papal See.
VIII Kalends October ; Anno pont. VII. Inc. *Cum de licentia...*

123. (CXVII). 1348, October 8 ; Avignon. Letter of Clement VI to Philip, archbishop of Nicosia, granting him the power

(1) The mss says « or in the presence of King J. » (sic). Hugh IV was king then .

to absolve penitents from penalties incurred for minor sins and irregularities over which the Pope has power. Which privilege is to be valid after Philip's return to Cyprus. Nones October ; Anno pont. VII. Inc. *Cum sicut...*

124. (CXXVI). 1348, October 8 ; Avignon. Letter of Stephen, cardinal of Sts. John and Paul, Apostolic Poenetentiarii, to Philip, archbishop of Nicosia, granting him power to absolve from the general excommunication incurred for concubinage, fifty clergy or laity.

Nones October ; Pont. Clement VI anno VII.

Inc. *Porrectis nobis...*

125. (CXXVII). 1348, October 8 ;Avignon. Letter of Stephen, cardinal of Sts. John and Paul, to Philip, archbishop of Nicosia, granting him power to absolve from the general excommunication, incurred for violence towards clergy, fifty clergy or laity. Nones October ; Pont. Clement VI anno VII. Inc. *Porrectis nobis...*

126. (CXXX). 1353, May 18 ; Nicosia. Charter of Philip, archbishop of Nicosia, whereby, with the consent of Salvi of Cyprus, dean, Alexander of Alexandria, cantor, Baldwin of Clavaro, John de Verny, and James Gagantis, canons, and the chapter of Nicosia, he founds perpetual masses on the feast days of the Nativity of Christ, the Nativity of St. John the Baptist, All Saints, Holy Trinity, St. Barnabas, St. Lawrence St. Epiphanius, St. Blasie. And for the expenses of these masses are to be used 400 besants blanc which the church receives annually from the revenues of Pelendria in the diocese of Limassol which Alice de Gibelet, wife of John de Remes, sold to Salvi of Cyprus for the church, with the consent of John de Lusignan, prince of Antioch son of King Hugh, who was lord of the casale, on March 11, 1353. Also the revenues of the house in Nicosia next to the cemetery of St. Michael near the house of Paul of Jerusalem which the church acquired at the death of Eustache of Nicosia, and which is now rented to Nicolas of Negroponte for 15 besants a year.

Witness ; — Geoffrey Spanzota, archdeacon of Famagusta and official of Nicosia ; Peter Treucapodi, prior of the cemetery of St. Michael ; Raymond d'Ibelin, canon of Paphos ; brother James Amanensi of the Dominican Order, chaplain of the archbishop ; Benedict Sasolis, John Pascalis and Balian of Antioch, priests. Done by Peter Beghim, notary, and deposited in the treasury of the church of Nicosia.

Inc. *Nos Philippus... volentes ante omnia...*

127. (CXXXI). 1368, May 29 ; Montefiascone in Bagnarea diocese. Letter of Urban V to the archbishop of Nicosia that he must reform the uncanonical practices of his diocese where people are being married, baptized, and ministered to in their homes instead of in the churches, and where Latin women have been attending the services in the Greek churches. These evils have been called to the attention of the Pope by King Peter of Cyprus.

IV Kalends June ; Anno pont. VI. Inc. *Gravis procul dubio.*

(*Hist. Chypre*, III, 757.)

128. (CX). 1383, March 30 ; Nicosia at the royal Secrète (1). Charter drawn up in the presence of Thomas de Montolif, marshal of Jerusalem and Bailli of the Secrète of Cyprus, attesting the foundation made in the church of Nicosia by John de Brie, prince of Galilee, created by King Peter II Turcopler and lieutenant of the seneschal of Cyprus. On Friday February 1, 1380, de Brie, in the court of the Secrète of Nicosia, established a benefice of 250 besants blanc a year to be taken from the 300 besants which he received from the casale of Pyla (Piles), for a priest to perform holy services in his home or wherever he, (de Brie) should elect. De Brie kept full patronage of the priest and paid him 62 1/2 besants

(1) The court of the royal Secrète was in Jerusalem and Cyprus, like the chancery court in England, the place for the registry of acts. Mas Latrie thinks that this act was prepared by the Bailli of the Secrète and sent to the Vicount of Nicosia. (*Hist.* III, 369, note 5.)

quarterly. De Brie and his wife, Philippa de Verny, should have the nomination of the priest until they should both be deceased, and after the death of the second the nomination and patronage of the priest shall go to the chapter of Santa Sophia of Nicosia and the money shall be paid to the church. If after a month after the death of the priest no successor has been appointed, the archdeacon and cantor of Nicosia shall appoint someone. And it is stipulated that the holder of the above benefice shall have no other benefice or appointment.

Inc. *Sachies que en ce jour...*

(*Hist. Chypre*, II, 396-98. from a different mss. and with minor differences.) HACKETT, pp. 499-500.

129. (CXI). 1383, March 30 ; Nicosia. Charter similar to the above attesting that with the 50 besants remaining from the 300 derived from Pyla after the 250 had been paid out, De Brie established two anniversary services of 25 besants each to be held in the cathedral every February and August for the salvation of his soul. Louis de Verny, priest, and Andrew de Parsevan, procuror of the church of Nicosia, were put in seisin of the money for the masses.

Inc. *En ce même jour...*

(*Hist. Chypre, II*, 398.)

130. (CXII). 1391, February 13 ; Nicosia in the court of the Viscount. Charter drawn up by John de Laron (1), viscount of Nicosia, and the Court of Bourgeois of Nicosia, attesting that on Tuesday, February 13, 1391, John de Brie, prince of Galilee and Turcopler of Cyprus, granted to the church of Nicosia, for the purpose of establishing a mass for his soul after his death, the house which he owned, opposite the house which had belonged to Constantine Farmaca, next to the church of St. Constantine which is joined to the wall of the house of the lord of Tyre, as one goes towards the gardens of the lord of Tyre and those of Raymond Babin and towards

(1) Mas Latrie printed from another manuscript and did not have the name of the viscount — John de Laron — given quite clearly in the cartulary. He suggested de Nevilles.

the mill. De Brie had purchased this property from the Carmelites, and hereby grants it to the church of Nicosia on condition that he and his wife, Philippa de Verny, shall have full and free possession of it until their deaths, and that after their deaths the church will rent the house and with the money received therefrom establish a priest to chant perpetual mass for the souls of John and Philippa. And if there is not enough money to establish a priest the chapter shall hire a priest at 10 besants a month to chant Requiems for as much of the year as there are funds to pay him.

De Brie disseised himself of the property to the Viscount who thereafter put the archdeacon of Nicosia into seisin of it under the conditions aforementioned. Witness ; — Charles Bonsat ; George Roumy ; Louis ; John Guozel Fraire.

Inc. *Le Mardi a XIII jours de Feburier...*

(*Hist. Chypre.* II, 398-400)

131. (XCIV). 1472 (before August 24) ; Rome. Bull of Sixtus IV concerning the relations of the Latin and Greek clergy in Cyprus ; that the Greek, Armenian, Jacobite and Nestorian clergy are all under the Latin prelates and all owe obedience to Louis, archbishop of Nicosia and metropolitan of Cyprus. Soli, Ausinoé, Lefkara and Karpasso have been assigned to the Greek bishops and they must exercise no jurisdiction outside of these towns.

Anno pont. I. Inc. *Si ex saluberrimus...*

(*Hist. Chypre,* III, 325-330).

[This is the last entry in the Cartulary proper and it was inserted after the completion of the cartulary. In the Venice manuscript are found several loose sheets, which have been copied on to the end of the cartulary in the Paris copy and which we register here in chronological order. They are fragmentary and incomplete to a large extent.]

132. (mss. pp 476-77). 1496, February 23. Sebastian Priuli, archbishop of Nicosia, grants to John Placoto, dean of Santa Sophia, the benefice in St. John's made vacant by the death of Calceran Flattro.

133. (mss. pp. 492-93.) 1496, October 6 ; Nicosia. Andrea Bambadico, Venetian lieutenant in Cyprus, with Ambrose Contarini and Donato Raimundo, councillors of Cyprus, hearing the complaints of Nicholas Dulcis, bishop of Limassol, Ludovico Cipici, bishop of Famagusta, Gratus de Colinis, vicar of Sebastian Priuli the archbishop of Nicosia, and Victor de ca da Pesaro, brother and agent of James bishop of Paphos, notify all baillies, chatelains, notaries et al. that everyone must pay the tithes due the church and that their reports of collections must be accurate and the tithes returned in full to the churches. A fine of 25 ducats is imposed for any false returns.

Witness ; — Paul Trevisano, John of Aragon,knights ; Doctor Gaspare Spalol.

(*Hist. Chypre.* III, 492-93.)

134. (pp. 475-76). 1496, November 24. Confirmation by Sebastian Priuli, archbishop of Nicosia, of the sale of a mill by James Urrium, of the church of Nicosia, to Gliassino Gadurangello for 800 besants.

135. (pp. 476). 1496, December 28. Memoire of Sebastian Priuli, archbishop of Nicosia, concerning a mill called Paliorangaro with lands in Anaclora for which John Nomicho pays 6 besants a year tithes.

136. (pp. 477-78). 1497, November 20 ; Nicosia. Decision of Andrea Venerio, Venetian lieutenant of Cyprus and councillor, in the case between Archbishop Sebastian Priuli and Philip de Nores on the one part and Jacomo Philermo, farmer of the royal dye works, on the other, that Philermo must pay the church the tithes due on the works which he farms.

(*Hist. Chypre.* III, 537.)

137. (p. 481). 1510, September 24 ; Nicosia. Nicholo Pisani, Venetian lieutenant, and the Council of Cyprus, hearing the case between the church of Nicosia, represented by canon Gratus de Colinis, and the abbey of Lapais, represented by the abbot and Doctor Baptista Gazonum, over the obedience

of the monks to the archbishop, decree that the monks do owe obedience to the archbishop and decide the case in favour of the church.

Peter Gullo, secretary ; Ludovico de Lantis ; Zacho Bragadino ; Bernard Sinclitico. By John Sallam, vicechancellor.

(*Hist. Chypre*, III, 513).

138. (p. 482). 1547, March 20. Bembo, Venetian lieutenant and councillor, (1), sitting as tribunal in the absence of the vicechancellor de Garzonibus, hears the plea of Ambrose Podocator, acting for the vicar of the archbishop of Nicosia, in the presence of Lawrence of Bergamo vicar of the archbishop and in the absence of the abbot of Lapais, and declares the court incompetent to hear the case which must go to the court of the bishop of Famagusta, Apostolic judge in Cyprus.

By John Maria Trangel, coadjutor of the chancery.

(*Hist. Chypre*, III, 537-38.)

139. (pp. 483-84). 1547, April 4. Letter of brother Francis of Famagusta of the Dominican Order, to the archbishop of Nicosia written at the demand of Lawrence Urseti of Bergamo vicar and inquisitor, Dominican, concerning the dues and payments owed by the Greek bishop of Soli to the archbishop of Nicosia.

(*Hist. Chypre.* III, 538-39.)

140. (p. 475). 1564, July 27 ; Rome. Letter of Pius IV to Salomon Petriti, son of papa Argiru of Orinthi, serf, confirming his emancipation which was given him by Livio Podocator, archbishop of Nicosia.

VI Kalends August ; Anno pont. V. Inc. *Cum a vobis petitur...*

(*Hist. Chypre*, III, 539.)

(1) Salvator Michael was lieutenant at that date. Giovan Matteo Bembo was captain of Famagusta.

APPENDIX

38. (LIII) De *emptione prestarie vocate Timios Stauros* (1).

In nomine patris et filii et spiritus sancti Amen. Ego Hen ricus, Dei gratia rex Cipri (2), *Notum facio tam presentibus quam futuris quod Balduinus de Morfo*(3) *meo home ligius, in mea presentia constitutus consensu meo et voluntate et auctoritate mea, vendidit, cessit et tradidit venerabili patri domino Eustorgio Nicosiensi Archiepiscopo* (4) *nomine ecclesie Nicosie, precio bisanciorum mille octingentorum alborum, quandam prestriam sitam in territorio Nicosie, que Temios Stauros vulgariter appellatur, cum omnibus terris cultis et incultis, domesticis atque silvestribus, planis, et montanis, arboribus, vineis, agris, nemoribus pascuis, domibus, furnis, molendinis et aquis, et cum omnibus rebus et iuribus et rationibus eidem pristrie pertinentibus, et cum omnibus suis pertinentiis et divisis. Item terram eidem prestrie contiguam quam Almaricus de Bethsan* (5) *concessit Balduino de Morfo superius memorato. Predictam itaque prestriam et prefatam terram cum omnibus et singulis supradictis concedo et confirmo eidem Domino Archiepiscopo et eius successoribus in perpetuum possidendas ita quidem quod idem Archiepiscopus et successores sui et ecclesia Nicosiensis de prefatis prestria et terra cum omnibus et*

(1) Timios Stauros was, as is shown by this document, a small casale near Nicosia. I have not been able to identify it exactly. There are several places ending in *stavros*. Modern Timi, which was given as a fief by James the Bastard to Peter d'Avila, is between Limassol and Paphos and obviously cannot be the same.

(2) Henry I, king of Cyprus, 1218-1253.

(3) Baldwin de Morpho, son of Lawrence du Plessis de Morpho, appears on charters 1232-1248 in RÖHRICHT (1037, 1049, 1055, 1071, 1092, 1154.) He married Alice, daughter of John Babin. (See DUCANGE, *Les Familles d'Outremer*, ed. Rey. p. 566 (Paris, 1869).

(4) Eustorgue de Montaigu, archbishop of Nicosia, 1217-1250.

(5) Amaury de Bethsan, son of Baldwin de Bethsan, one of the five barons to whom Frederick II bailled Cyprus during the minority of Henry I. (1229).

singulis supradictis possint facere quicquid velint idest donare, vendere, obligare vel alio modo concedere cuilibet persone tam ecclesiastice vel religiose quam etiam seculari sine molestia et contradictione mea heredumque meorum et omnium personarum sine aliquo servitio libere ac quiete.

In cuius rei testimonium presens privilegium fieri feci ac impressione sigilli mei plumbei communiti.

Testes huius rei sunt ; — Johannes de Ibellino dominus beriti, (1) *Joannes dominus Cesarie* (2), *Joannes de Ibellino minor,* (3) *Balianus de Ibellino* (4), *Balduinus de Ybellino* (5),

(1) John d'Ibelin, « le vieux sire de Beyrouth », oldest son of Balian II d'Ibelin and Marie Comnena. He traded the constableship of Jerusalem for the fief of Beirut to Amaury II. He was the great leader of the Cypriot opposition to Frederick II, and was bailli of Cyprus for Henry I after the death of his brother Philip (1227). He died in 1236 leaving five sons, Balian, Baldwin, Hugh, John and Guy.

(2) John, lord of Caesarea, son of Walter (III) of Caesarea and Marguerite d'Ibelin, sister of John d'Ibelin of Beirut, inherited Caesarea at the death of his father Walter in 1229, when the latter died fighting against Frederick II in behalf of John d'Ibelin. He married Alice, niece of Eustorgue, archbishop of Nicosia. He was an ardent supporter of his uncle, John, against the Imperialists and was twice offered, though he never accepted, the regency of Jerusalem. In 1243 he was a leader in rejecting Frederick II as regent due to the emperor's violation of the Assises. He died at some time between this and 1249 at which date his son-in-law John l'Aleman registers as lord of Caesarea. (Röhricht, 1175).

(3) John d'Ibelin, count of Jaffa and Ascalon, lord of Rama, son of Philip d'Ibelin bailli of Cyprus, and nephew of John d'Ibelin of Beirut. He was the author of the book of *Assises de Jerusalem.* He became count of Jaffa and Ascalon in 1247 and died in December 1266.

(4) Balian d'Ibelin, eldest son of John d'Ibelin of Beirut and Melissande d'Arsur, inherited Beirut from his father in 1236 and died 1247. (*Gestes des Chiprois*, (Paris 1887) par. 259) He was constable of Cyprus and bailli of Jerusalem. His marriage to Eschive de Montbeliard caused him to be excommunicated (above 28) but the ban was later removed.

(5) Baldwin d'Ibelin, second son of John of Beirut, was seneschal of Cyprus. He married Alice, daughter of Walter de Bethsan. He died in 1267 according to Amadi.

Guillermus Vicecomes, (1) *Arnesius de Gibeleto* (2).

Datum Nicosie per manum Bonnasali de Aldo Cancelarii Regni Cipri (3). *Anno incarnationis dominice MCCXXXIII mense decembris.*

39(LIX). De *casali de Mandia*(4) *archiepiscopatus.*

In nomine patris et filii et spiritus sancti amen. Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego, Henricus, dei gratia rex Cipri, dono, concedo atque confirmo vobis domino Eustorgio Nicosiensi Archiepiscopo et successoribus vestris, nomine ecclesie Nicosie, casale sive prestriam quod vel que Mendias vulgariter appelatur cum omnibus terris cultis et incultis, domesticis atque silvestribus, planis et montanis, arboribus, vineis, agris, nemoribus, pascuis, domibus, furnis, molendinis et aquis, et cum omnibus rebus et iuribus et rationibus eidem casali vel prestrie pertinentibus, et cum omnibus suis pertinentiis et diversis. Item cum omnibus rusticis tam masculis quam feminis, eidem loco pertinentibus et cum omnibus liberis in perpetuum descendentibus ex eisdem de quo casali vel prestria et de omnibus et singulis supradictis vos domine Archiepiscope et successoris vestri et ecclesia Nicosiensis de cetero quicquid

(1) William Viscount was a prominent jurisconsult and is refered to by Philip de Novare. He married Katherine de Nephin. He appears on acts from 1221 to 1234.

2) Arnesius de Gibelet, partisan of John d'Ibelin, was according to Novare an able jurist. He was left by John d'Ibelin in charge of the forces in Cyprus in 1232 (*Continuator William Tyre* p. 399) (*R. H. Crois. Occ. II*, Paris 1859) and was the colleague of Philip de Novare in making the peace in 1232 when Kyrenia (Cerines) was surrendered. (*Gestes des Chiprois* par. 209.) He appears in acts from 1220 to 1239. He was the son of Ranier de Gibelet, not a member of the house of Embriaco-Gibelet. (See Ducange *Famillies d'Outremer*, p 330.)

(3) Bonvassal d'Aude, canon of Nicosia, chancellor of Cyprus 1231-1239 (and perhaps until 1248. *Bullum Praedicarum*, I, 181).

(4) Mandia is a chain of hills just outside Nicosia. It was there that the Turks built an earthen fort in the siege of Nicosia in 1570. The casale probably was on one the hills. It was one of the casales in the fief which James the Bastard gave to Peter d'Avilia in 1464. (Florio Bustron *Chronique de Chypre*, (Paris 1886), p. 418).

vobis placuerit facere valeatis, id est donare, vendere, obligare vel alimodo concedere cuilibet persone tam ecclesiastice vel religiose quam etiam seculari sine molestia et contraditione mea heredumque meorum et omnium personarum, sine aliquo servitio libere ac quiete. Quod casale vel prestriam et omnia et singula supradicta, ego et heredes mei tenemur vobis et vestris successoribus et ecclesie sepefate contra omnem personam et ab omni persona ab omni querela et calumnia in perpetuum defendere ac tueri. Ut autem predicta omnia et singula in perpetuum plenum robur obtineant firmitatis presens privilegium fieri feci ac impressione sigilli mei plumbei communiri.

Testes huius rei sunt : Johannes de ibellino Dominus Bereti, Johannes domino Cesaree, Johannes de ibellino minor, Balianus de ybellino, Balduinus de ibellino, Guillelmus Vicecomes, Balduinus de Morfo, Arnesius de Gibelet.

Datum Nicosie per manum Bonivassali de Aldo cancellarii regni Cipri. Anno incarnationis dominice MCCXXXIII mense decembris.

43. (L.) *De emptione duorum milium bisanciorum super Salines.* (1).

Connue chose soit a tous ceulx qui sont present et qui sont advenire que nous Johan sire de Cesaire et Jehan de Ybelin prometons et seimes (2) tenus en bonne foy et sans mal engin a vos (3) monseigneur E. [Eustorgue] par la grace de Dieu Archevesque de Nicosie que nous ferons et pourchasserons en tel magniere que nostre seigneur H. [Henry] par la grace de Dieu noble Roi de Cipre fera et octroiera a vous ou a vostre commandement une vente de deux mille besans blans de rente chacum an pour pris de XXIIII mille besans blans et vous en fera privilege en tel fome.

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego H.

(1) Salines the old name for Larnaca. The mss. here reads *psalms* !

(2) Mss. reads *fermes*. The mss. has many minor errors which have been corrected enough to make sense.

(3) Mss. reads *nos*. This error runs throughout this document where *nos* and *vos*, *vestre* and *nostre* have been confused badly. Corrections have been made throughout in this matter.

[*Henry*] *Dei gratia Rex Cipri vendo, cedo et trado vobis domino Eustorgio venerabili Archiepiscopo Nicosiensi et ecclesie vestre redditus duorum milium bisanciorum alborum annuatim precio viginti quatuor milium bisantiorum alborum quos a vobis confiteor recepisse que duo milia bisantios redditiuum assigno vobis et successoribus vestris et ecclesie supradicte super omnibus redditibus Salinarum mearum per quattuor anni terminos scilicet de tribus in tres me ses quingentos bisantios persolvendos. Si quidem autem deficeret quominus vos vel successores vestri vel ecclesia prelibata de predictis redditibus Salinarum solutionem integram haberetis de duobus millibus bizantiis supradictis totum defectum assigno vobis super omnibus aliis meis redditibus Regni Cipri. Quam venditionem et assignationem ego et heredes mei tenemur vobis et successoribus vestris et ecclesie vestre defendere in perpetuum et tueri contra omnes personas ab omni calumnia et querela. In cuius testimonium presens privilegium feiri feci ac sigillo meo plombeo sigillari. Hujus rei testes sunt B. de Ybellino et al* (1).

Et cests choses nous vos prometons et sommes tenus de faire et acomplir dedens XL jours que nos ou nostre commandement aures requis au roy devant nomme les choses desus només et se [le] roi ne le (2) faisoit nous somes tenus a vous et a votre commendement come pleges et dettes de faire votre grace et votre bon voloir par tout le moys d'Avril qui doibt venir prochainement de XXIIII mille besans blans que le Roy nos doibt et par ainsi che vos et vostre eglise nous deues estre aidans et conseillans a tout vostre pooir de faire nous recouvrer les XXIIII m. besans desus nommes de notre seignor le Roi devant nomme, autre si come vos feries por vos maisme et se le Roy [nos or vos] fait la vente desus nommee et le privilege sicome nous le vous avons promis vos feres au Roi votre privilege de lui rendre la vente devant dite et le privilege que il vous ara de ce fait se il ou son comandement paie a vos ou a vestre commendement de la feste de la Toussains qui est advenir prochainement de dens

(1) This may be either Balian or Baldwin d'Ibelin.
(2) Mss. reads *se*, another error which occurs frequently.

ans [les] XXIIII m. besans blans que il nos doibt ou se mains y a en la dette se il vous paie tant come il vous doibt et par si che le fruit que vos en aures receu soit conte en la page et se il advenit que le Roi ne nos paie ce que il nos doibt dedens les III ans sic comme il est dessus devisé la vente et le privilege de la vente devient estre ferme et estables a tous jours mais et les fruit que vus en aures receu dedens les III ans doibt estre vostre et vos deues parpaier au Roi tant comme il nos doibt mains de XXIIII [mille] besans se mains y or et en garentie des convenens dessus només nous vous avons faicte une chartre seellee de nos seaux de cire en la forme [dessus?] devisee.

Et nos E. [Eustorgue] par la grace de Dieu Arcevesque de Nicosie avons fait faire cest chartre seelee de nostre seel de cire que vos le devant dit J. [John] scire de Cesarie et J.[John] d'Ibelin deues avoir devers vous pour les convenans que je vous ai faict en la maniere quil sont dessus escript.

De ce sont garens : Mesire P. [Peter] Archevesque de Cesaire (1), Evesque de St. George (2) ; Mesire T. evesque de Limison, (3), Mesire G. Ardel elit de Saette, (4), Mesire H. [Hugh] abbes de Templo Domini (5), Mesire O. [Odo de Mont beliard] Conestable du reaulme de Iherusalem, (6), Mesire

(1) Peter, archbishop of Caesarea, 1207-1236. This is his latest appearance. He may have continued till 1244 when J. was archbishop elect.

(2) This is probably Ralph, bishop of Lydda, called also St. George, bishop 1232-1239.

(3) T. bishop of Limassol is unknown save for his appearance on this charter and on 29 above (1231).

(4) G. Ardel, bishop elect of Sidon, is known only from this document.

(5) Hugh, abbot of the Temple, appears on acts of 1233' to 1238. (RÖHRICHT, 1045, 1067, 1072, 1083.) His sale of a prestaria to Eustorgue of Nicosia is registered *infra* 37.

(6) Odo de Monbeliard, constable of Jerusalem, 1218-1241. He was brother of Eschive de Montbeliard wife of Balian d'Ibelin. By his marriage with Eschive of Tiberias, Odo became lord of Tiberias and Prince of Galilee. He was appointed bailli of Jerusalem by King John de Brienne in 1223 and retained his office under Frederick II.

C. sire de Saette, (1) frere G. [Guilliaume] de Foret Comandeur de l'Ospital de St. Johanni en Cipre (2).

Ce fut faict en Acre en l'an de l'incarnation de Nostre Signeur MCCXXXVI au mois de Septembre.

45.(LIV) *De ordinatione unius assisie per Regem super bonis ipsius regni.*

In nomine patris et filii et spiritus sancti amen. Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Henricus dei gratia Rex Cipri dono, concedo et confirmo in perpetuam elemosinam Deo et ecclesie Nicosiensis pro anima delecti consanguinei mei Hugonis de Ibellino (3) ducentos bisantios albos annuatim assignatos super omnibus redditibus casalis quod appelatur Morfites (4) tempore arearum videlicet per totum mensi Augusti annis singulis persolvendos; si quid autem defeceret ad solutionem prefactorum bisantiorum totum defectum assigno eidem ecclesie super omnibus aliis redditibus mei

He gave up the office when Frederick came to Syria but was reappointed in 1231. He was a close ally of Balian of Sidon and tried to preserve a center ground in the Ibelin-Imperialist war ; he was made bailli by the barons when Frederick II was deposed in 1239 and ruled as bailli for Conrad until the barons recognised Alice of Cyprus.He was the chief of the opposition to Alice at that time. (DUCANGE l, c. 458).

(1) This C. lord of Sidon is an error, for Balian was lord of Sidon 1198 to 1240. He was the colleague of Odo de Montbeliard in the regency of Jerusalem under Frederick II.

(2) William de Foret, commander of the Hospital in Cyprus 1236-37 ; commander of Margat (Markab) 1241. (RÖHRICHT. 1102).

(3) Hugh d'Ibelin, third son of John d'Ibelin of Beirut and brother of Balian, Baldwin, John and Guy who witness the charter. He appears from 1228 till October 1237 (RÖHRICHT 1078) which is the last mention of him. The relationship between the Ibelins and Lusignans is involved. Henry's paternal grandmother Eschive d'Ibelin was cousin of John d'Ibelin of Beirut ; Henry's maternal grandmother Isabelle was half-sister of John ; as Hugh was John's son he was a distant cousin on both sides.

(4) Morfites was apparently a casale of the royal domain. I have not been able to identify it. It is not mentioned by Bustron, and is omitted in the list of Mas Latrie.

regni Cipri, dicta vero ecclesia pro predicta elemosina debet habere et tenere perpetuo unum sacerdotum pro anima predicti consanguinei mei divina officia celebrantem. Ut autem predicta omnia plenum robur habeant firmitatis presens privilegium ac sigillo meo plumbeo sigillari. Huius rei testes sunt: Balianus de Ibellino, dominus Beriti et comestabulus regni Cipri; Johannes de Ibellino; Baldoynus de Ibellino; Guido de Ibellino (1); *Arnesius de Gibeleto. Actum Nicosie anno incarnationis dominice MCCXXXIX mense Aprilis. Datum per manum Bonuasali de Aldo regni Cipri cancellarii.*

Index.

NOTE. — The index is often the most important part of a register, and in compiling this index certain rules have been followed which it may be well to explain here. In listing an individual, he has been indexed first under his given name, next under his family name, and then under his titles. Under the title are listed only those places where he uses the title; under the family name are listed all the references to him, the titles being given in brackets. Under the given name are listed the references according to the titles used, first without title, then with each title. For example: Amaury de Lusignan, constable and king of Jerusalem, king and lord of Cyprus, will be found under Amaury, Lusignan, Jerusalem and Cyprus; under Cyprus only the places where he appears as lord or king; under Jerusalem only those where he appears as king or constable; under Lusignan, with his titles in brackets, all the references to him; under Amaury, those places where he appears subdivided according to the titles used.

Last names have not been given for ecclesiastical officials, canons, cantors, etc. They will be found indexed under their first name and under that of their church. As, William Durand, canon of Nicosia, appears under William and under Nicosia-canons, but not under Durand. Exceptions have been made however when the canon was

(1) Guy d'Ibelin, fifth son of John of Beirut, constable of Cyprus. He was one of the executors of the will of Henry I of Cyprus in 1255. (89 *infra*).

a member of some important and distinguished family of Outremer as the Ibelin, Verny or Antioch houses. Cardinals are listed only under their given names and not under their churches. Notaries are also listed only under their given names. This because they are always known under that name and seldom under their last names.

In the case of several letters rep ating the same material the index follows the register and does not repeat references to the names mentioned in the first letter. The same holds for confirmations unless the names are repeated in the confirmation *as registered.*

The index does not assign references to people easily identifiable unless they are specifically mentioned in the document. For example while many of the letters addressed to the archbishop of Nicosia can easily be assigned to one or another specific archbishop, they have been indexed only under *archbishop* unless the prelate is definitely named or mentioned by initial. Most of the references to *queen of Cyprus* refer to Alice but unless she is in some specific way mentioned are not attributed to her personally.

A. cantor of Caesarea 36.
A. bishop of Lydda, 37.
Acharie, knight, 40.
Acre; *archdeacon*, 78, 89, 99.
bishop, 4, 19, 89.
dean, Nicholas, 37.
St. Maria Magdalena of, Cistercian convent, 25.
Adam of Antioch, 7.
Adam, canon of Limassol, 23.
Agridia (La Gride) casale in Lapithos, — Kyrenia distirct, south east of St. Hilarion, 107; lord of, John de Verny, 107.
Aguilier; Hugh, 103; Raymond, 62, 63.
Alan, archdeacon of Lydda, 1; a chbishop of Nicosia, 3, 4, 5, 6, 7, 8; chancellor of Cyprus 2, 4, 7.
Alan le Bel, 1.
Aldebrandine des Ursines, archbishop of Nicosia, Introduction p.
Alexander of Alexandria, cantor of Nicosia, 126.
Alexander IV, Pope, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 91, 96.
Alice (of Champagne, wife of Hugh I) queen of Cyprus, 12, 13. 15, 23, 26, 27, 36, 84.
Alice de Gibelet, wife of John de Remes, 126.

Alice (de Montbeliard) wife of Philip d'Ibelin, 54.
Alice, wife of Roger Norman, 59.
Alvernia, John, Templar, 37.
Amaury Barlais ,13, 103.
Amaury de Bethsan, 38, chamberlain of Cyprus, 12.
Amaury de Lusignan, lord of Cyprus, 1, 2; king of Cyprus, 3, 4, 7; constable of Jerusalem, 7; king (of Cyprus and Jerusalem); 9, 21.
Amaury de Rivet, 1; seneschal of Cyprus, 7.
Ambrose Contarini, 133.
Ambrose Podocator, 138.
Anaclora, casale, 135.
Andrea Bambadico, Venetian lieutenant, 133.
Andrea Venerio, Venetian lieutenant, 136.
Andrew of Neapolis, viscount of Nicosia, 106.
Andrew de Parsevan, procuror of the church of Nicosia, 129.
Andronicus Teupetomeno, 58.
Anselm de Brie, knight, 109.
Antioch; Adam of, 7; Balian of, 126; Gerard of, 106, 107;
Henry of, 46; Walter of, 103.
canon, P. 35.
Patriarch, 35.
Prince, John de Lusignan, 126.
Antonio Mariti, clerc, p. 4, note 2.
Antonius Marbre, canon of Nicosia, p. 3, note 3.
Apamea, archbishop of, 35.
Aphania (Ascendia) casale in Messaoria, between Nicosia and Famagusta, 3.
Aragon, John of, knight, 133.
Arasi (Arasse), casale in Lapithos, 103.
Argiru, papa of Orinthi, 140.
Armand de Perrigord, Master of the Temple, 36.
Arnesius de Gibelet, 12, 38, 39, 40, 41, 42, 45, 46,.
Arnold de Montebrune, marshal of the Hospital, 36.
Arrasseso de Luca, 105.
Arsinoe; bishop of, 23; bishopric of, 131.
Aschia, (Asquia, Asha) fief in Messaoria near Aphania, on Nicosia-Famagusta road, 3.

Aude ; Bonvassal (chancellor of Cyprus), 29, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 45, 46 ; Peraout, 62.
Aurauriqué, casale in Marathasse between Troodos and Pedoulas,40.
B. archdeacon of Laodicea, 2, 4 ; bishop of Paphos, 4.
B. archdeacon of Nicosia, 59.
B. cantor of Tripoli, 36.
B. d'Ibelin, 43.
Babin ; John, 13 ; Raymond, 130.
Bacholonius Raffaie, canon of Nicosia, p. 4, note 1.
Baldochius de Clavaro see Baldwin de Clavaro, notary.
Baldwin de Bethsan, constable, 1.
Baldwin de Beuraiges, Templar, prior of St. Katherine's, 36.
Baldwin, canon of Nicosia, 23 ; Master B. canon and official of Nicosia, 105, 107.
Baldwin de Clavaro, canon Nicosia, 126 ; notary, Intro, p. 3 and note 2.
Baldwin Eltardo, juror of Nicosia, 106.
Baldwin Hostarius (Usserius), 1, 7.
Baldwin d'Ibelin, 38, 39, 40, 41, 45, 46 ; constable of Jerusalem and Cyprus, 103.
Baldwin de Morpho ,38, 39, 41, 42, 46.
Baldwin de Neuville, 1.
Baldwin de Nores, 12, 103.
Baldwin Usserius see Baldwin Hostarius.
Balian of Antioch, priest, 126.
Balian d'Ibelin, 28, 38, 39, 40, 42 ; lord of Beirut and constable of Cyprus, 45, 46 ; seneschal of Cyprus, 103.
Balian Svetius, canon of Nicosia, 108.
Balin, Geoffrey, 101.
Balma ; Roland, 7 ; William, 1, 7, 37.
Bambadico, Andrea, Venetian lieutenant, 133.
Baptista Gazonum, doctor, 137.
Barlais ; Amaury, 13, 103 ; Reginald, 1.
Bartholemew Lambert, cantor of Famagusta, 108.
Bartholemew, Templar, 37.
Beaulieu, abbey in Nicosia, 78.
Beaumont (Bellmont) abbey in Tripoli ; L. abbot of, 25.
Beirut ; John de, 62 ; lord of, 62 ; Balian d'Ibelin lord of, 45, 46 ;

John d'Ibelin, lord of ,11, 13, 28, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43 ; John d'Ibelin junior, lord of, 101.
Bel ; Alan, 1 ; Walter, 1.
Bellapais monastery see Lapais.
Bellmont abbey see Beaumont.
Bembo (Giovanni Mafféo), Venetian lieutenant, 138.
Benedict, car. St. Susanna, 8.
Benedict Sasolis, priest, 126.
Berard, Thomas, Master of Temple, 42, 99.
Berbesi, William, 37.
Berenger, archbishop of Nicosia, p. 4, note 1.
Bernard, canon and vicar of Nicosia, 100.
Bernard, canon of Paphos, 23.
Bernard Coste, canon of Nicosia, p. 3, note 3.
Bernard, master, medicus, 1.
Bernard Sinclitico, 137.
Bertrand, archbishop elect and dean of Nicosia, 101.
Bertrand Bonis, canon of Nicosia, p. 4, note 1.
Bertrand, canon of Famagusta,23.
Bertrand, canon of Limassol, 23.
Bethelem, bishop of, 4, 21.
Bethsan ; Amaury, chamberlain, 12, 38 ; Baldwin, 1 ; Gormund, 11, 13 ; Walter, 11, 13.
Beuraiges, Baldwin, Templar, 36.
Bibert Teuquet, canon of Nicosia, 108.
Bitunes, John, 106.
Blaise subdeacon and notary, 8.
Bobo, car. St. Theodore, 3.
Bonacurso, notary, 99.
Boniface, abbot of Citeaux, 54.
Bonsat, Charles, 130.
Bonvassal d'Aude, 29 ; chancellor of Cyprus, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 45, 46.
Bragadino, Zacho, 137.
Bremont de Brie, 103.
Brian, brother, 59.
Brictus, Constantine, 37.
Brie ; Amselm, 109 ; Bremont, 103 ; John (prince of Galilee, Turcopler of Cyprus), 128, 129, 130.

Briem, fief, 3.
Broges, Gerard, 36.
Busii, John, 105.
C. lord of Sidon, 43.
Caesarea; John of, 36, 38, 39, 42, 43; Walter of, 11, 12.
archbishop, 19; Mathew, 102; Peter, 36, 43.
archdeacon, James, 102.
canon, James, 36.
cantor, A. 36.
treasurer, G. 36; P. 19.
Caesareus, bishop of Famagusta, 13, 18, 24,.
Calceran Flattro, 132.
Cambi see Kambi.
Carmelites, 130.
Caurellis, William, 9.
Cavallari see Kavallari.
Centius, car. St. Lucia in Orthea, papal chamberlain, 3.
Chappe, Peter, 11.
Charles Bonsat, 130.
Chateauneuf, William de, Master of Hospital, 90.
Cherin, see Xeri.
Chiendinari (Quindenari), casale in Lapithos, 103.
Chirga see Kythrea.
Chiti (Quit) see Kiti.
Christopher, Franciscan, 106.
Cinthius, car. St. Lawrence in Lucina, 8.
Citeaux, Boniface abbot of, 54.
Cistercians, 78; convent in Nicosia, 25, 54; convent of St. Maria Magdalena of Acre, 25.
Clement VI, Pope, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123.
Coboche see Neserousa.
Coelestine III, Pope, 2, 3, 4, 5, 6, 8.
Conches, Raymond, 109.
Constantine Brictus, 37.
Constantine Farmaca, 130.
Contarini, Ambrose, 133.
Coquelies, John, 109.

Coste, Guy, knight, 109.
Cyprus; Salvi of, dean of Nicosia, 126.

Baillies, 26, 27, 94, 95, 96, 97, 98; Philip d'Ibelin, 12, 13, 29. *Bailli of Secrète*, Thomas de Montolif 128, 129.

Chamberlains, Amaury de Bethsan, 12; Walter of Antioch, 103.

Chancellors, Alan, 2, 4, 7; Bonvassal, 36, 38, 39, 40 41, 42, 45, 46; Peter, 101; Ralph, 11, 12, 13.

Constables, 30; Baldwin de Bethsan, 1; Baldwin d'Ibel in, 103; Balian d'Ibelin, 45, 46; Walter of Caesarea, 11, 13.

Kings, 10, 29, 31, 48, 53; Amaury, 3, 4, 7, 9, 21; Henry I, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 63, 84, 89; Henry II, 103; Hugh I, 11, 12, 40; Hugh III, 101; Hugh IV, 109, 117, 126; Peter I, 127; Peter II, 128.

Lords; Amaury, 1, 2; Guy, 46; Henry « lord and heir », 13, 23, 26, 27.

Marshal, Hugh Martin, 1.

Queen, 14, 18, 20, 24, 29, 32, 84; Alice, 12, 13, 15, 23 26, 27, 36, 84.

Seneschals; Amaury de Rivet, 7; Balian d'Ibelin, 103; Guy d'Ibelin, 108, 109.

Turcopler, John de Brie, 128, 129, 130.

Venetian lieutenants; Andrea Bambadico, 133; Andrea, Venerio, 136; Nicholo Pisani, 137; Bembo, 138.

D. Albanus, canon of Nicosia, 29.
Dionysius, prepositus of Lapais, 102.
Dominicans; of Nicosia, 54; James Amanensi, 126; Francis of Famagusta, 139; John II, Archbishop of Nicosia, 108, Intro. p. 3. Lawrence Urseti of Bergamo, 139; Mark de Vincentia Intro. p. 3.
Donato Raimundo, 133.
Durand, canon of Limassol, 23.
Elias Anselm, dean of Nicosia, 108.
Eltardo, Baldwin, 106.
Enia Melias, casale in Kythrea, 101.
Eschive (d'Ibelin) wife of Amaury de Lusignan, 1.
Eschive de Montbeliard, wife of Balian d'Ibelin, 28.

Eustache of Nicosia, 126.
Eustorgue (de Montaigu) archbishop of Nicosia, 12, 13, 14, 15, 21, 22, 23, 24, 25, 29, 37, 38, 39, 42, 43, 47, 54, 58, 59, 62, 63, 74, 75, 76, 77.
Famagusta; Francis of, 139.

archdeacons; Geoffrey, 126; Robert, 23.
bishops, 3, 4, 138; Caesareus, 13, 18, 24; J. 100; Ludovico Cipici, 133; R. 29; Stephen, 59.
canons; Bertrand, 23; Francis, 108; Jo de Calo, 23; Peter Frissione, 109; William, 23.
cantors; Bartholemew Lambert, 108; William, 23.

Farmaca, Constantine, 130.
Floridus Brisetti, clerc of Lyons, notary of Roman curia, Intro. p. 4, and note 2.
Foulques, master, official of Nicosia, 102.
For; John, 101; Simon, 101.
Foret, William de, commander of the Hospital, 43.
Francis de Camerino, priest of Nicosia, Intro. p. 3.
Francis of Famagusta, Dominican, 139.
Francis of Novaria, canon of Famagusta, 108.
Franciscans; chapter in Nicosia, 54, 78, 106; Christopher, 106; John I, archbishop Nicosia, 105, 106; p. 3, note 3. Sterio de Narbinalis, Intro. note 4.
Fugna Teupetomeno, 58.
Furno, John, 109.
G. Ardel, bishop elect of Sidon, 43.
G. treasurer of Caesarea, 36.
Gadurangello, Gliassino, 134.
Galianus Guecii, canon of Nicosia, p. 3, note 3.
Galilee, prince of, John de Brie, 128, 129, 130.
Galterius see Walter.
Garnier, notary, 99.
Garzonibus, de, vicechancellor, 138.
Gaspare Spalol, doctor, 133.
Gautier see Walter.
Gazonum, Doctor Baptista, 137.
Geoffrey Balin, 101.
Geoffrey, car St. Praxed, 3.

Geoffrey Spanzota, archdeacon of Famagusta and official of Nicosia, 126 ; vicar of Limassol. p. 3, note 2.
George, abbot of Lapais, 59, 99.
George Roumy, 130.
Gerard Angelus, canon of Nicosia, 105.
Gerard of Antioch, canon of Nicosia, 106, 107.
Gerard, archbishop of Nicosia, 107.
Gerard de Broges, brother, 36.
Gerard, car. St. Adrian, 3, 8.
Gerard, son of Benenati Cascinensis, notary, scribe of the Pisan commune of Acre, 37.
Gerard de Montaigu, 28.
Germanos, Greek archbishop of Cyprus, 91.
Gerold Lagenabra, priest and notary, p. 3, note 3.
Gerold, Patriarch of Jerusalem, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 37.
Gibelet ;Alice, 126 ; Arnesius, 12, 38, 39, 40, 41, 42, 45, 46 ; Henry, 108 ; Renier, 1, 7,.
Girard see Gerard.
Gliassino Gadurangello, 134.
Gormund de Bethsan, 11, 13.
Gratian, car. St. Cosmos and Damian, 3. 8.
Gratus de Colinis, canon of Nicosia, 137 ; vicar of the archbishop of Nicosia, 133.
Gregory, car. St. George in Velabro, 3. 8.
Greg ory, car. St. Maria in Aquiro, 3.
Gregory, car. St. Maria in Porticu, 3.
Gregory IX, Pope, 28, 29, 35, 44, 47, 48, 49, 50, 51.
Grid, la, see Agrida.
Guerin (de Montaigu) Master of the Hospital, 36.
Guiduchius Guecii, notary, p. 3, note 3.
Guillelmus, Guillaume see William.
Guy the admiral, 109.
Guy, car. St. Maria Transtevere, 3. 8.
Guy Coste, knight, 109.
Guy d'Ibelin, 45, 46, 89 ; seneschal of Cyprus, 108, 109.
Guy de Lusignan, 1 ; king of Jerusalem, 37, 46 ; lord of Cyprus, 46.
Guy de Narnca, prior of St. Maria of Flandria, Intro. p. 3.
H. archdeacon of Nicosia, 104.

Helias de Robore, 7.
Henry, archbishop of Nazareth, 36.
Henry of Antioch, 46.
Henry de Gibelet, archdeacon of Nicosia, 108.
Henry (I de Lusignan) lord and heir of Cyprus, 13, 23, 26, 27; king of Cyprus, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 63, 84, 89.
Henry (II de Lusignan) king of Jerusalem and Cyprus, 103.
Henry Ludolph de Ruremunde, notary, 105.
Henry de Verny, knight, 107.
Honorius III, Pope, 16, 17, 18, 19, 20, 26, 27.
Hospital of St. John of Jerusalem;

Commander, William de Foret, 43.
Marshal, Arnold de Montebrune, 36.
Master, 21, 23, 24; Guerin, 36; William de Chateauneuf, 90.
Preceptor, 50.

Hostarius (Usserius), Baldiwin,1, 7.
Hugh, abbot of the Temple, 37, 43.
Hugh d'Aguilier, 103.
Hugh, archbishop of Nicosia, 85, 90, 91, 92, 99, 102.
Hugh, car. St. Sabina, 91.
Hugh, car. St. Silvester and Martin, 3, 8.
Hugh, car. St. Stephen, 8.
Hugh d'Ibelin, 40, 41, 45.
Hugh (I de Lusignan) king of Cyprus, 11, 12, 40.
Hugh (III de Lusignan) king of Jerusalem and Cyprus, 101.
Hugh (IV de Lusignan) king of (Jerusalem and) Cyprus, 109, 117, 126.
Hugh Martin, marshal, 1.
Humphrey de Scandelion, knight, 107.
Ibelin; B. 43;

Baldwin (constable ofJerusalem and Cyprus), 38, 39, 40, 41, 45, 46, 103.
Balian (lord of Beirut and constable of Cyprus), 29, 38. 39, 40, 42, 45, 46.
Balian (seneschal of Cyprus), 103.

Eschive (wife of Amaury de Lusignan), 1.
Guy, 45, 46, 89.
Guy (seneschal of Cyprus), 108, 109.
Hugh, 40, 41, 45.
John (lord of Beirut), 11, 13, 28, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43.
John (count of Jaffa and Ascalon, lord of Rama), 36, 38, 39, 40, 41, 42, 45, 62, 63.
John (lord of Beirut), 101.
Philip (bailli of Cyprus), 11, 12, 13, 29, 36, 54.
Raymond (canon of Paphos), 126.

Innocent III, Pope, 8, 9, 10.
Inocent IV, Pope, 52, 53, 55, 56, 57, 60, 61, 64, 65, 66, 67, 68, 69. 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81.
Isabelle (de Lusignan) mother of Hugh III, 101.
J. (John?) bishop of Famagusta, 100.
J. bishop of Paphos, 29.
J. of Paphos, canon of Nicosia, 23.
Jacobo, Jacobus, Jacques see James.
Jacomo Philermo, 136.
Jaffa ; Paschal of, 108 ; John d'Ibelin count of, 62, 63.
James Amanensi, Dominican, chaplain of Nicosia, 126.
James Arditi, cantor of Paphos, official of Nicosia, p. 3, note 2.
James, canon of Caesarea, 36.
James de Cassiatis, canon and official of Nicosia, 105.
James de Pesaro, bishop of Paphos, 133.
James, priest of Tripoli, archeacon of Caesarea, 102.
James de Rivet, 11, 13.
James de St. Prosper, canon of Nicosia, 108, p. 3, note 2.
James Urrium of the church of Nicosia, 134.
Jean see John.
Jerusalem ; Paul of, 126.

Constables ; Amaury de Lusignan,7 ; Baldwin d'Ibelin, 103 ; Odo de Montbeliard, 36, 43.
Kings ; Amaury, 9, 21 ; Guy, 37, 46 ; Henry, 103 ; Hugh (III), 101 ; Hugh (IV), 117, 126 ; Peter (I), 127 ; Peter (II), 128, and p. 4, note 1.
Patriarchs, 55, 80, 104 ; Gerold, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 37 ; Rudolph, 21 ; William, 100.

Marshal, Thomas de Montolif, 128, 129.
Jo de Calo, canon of Famagusta, 23.
Joachim bishop of Karpasso, 91.
Johannes see John.
John de Alvernia, canon of the Temple, 37.
John of Aragon, knight, 133.
John I archbishop of Nicosia (Fransciscan), 105, 106.
John II, archbishop of Nicosia (Dominican), 108, Intro, p. 3.
John de Arras (Templar?), 37.
John Babin, 13.
John de Beirut, 62.
John, bishop of Albano, 8.
John de Bitunes, juror of Nicosia, 106.
John de Brie, prince of Galilee, Turcopler of Cyprus, 128, 129, 130.
John Bussi, 105.
John of Caesarea, 36, 38, 39, 42, 43.
John, car. St. Clement, bishop of Viterbo, 3.
John, car. St. Lawrence in Lucina, 91.
John, car. St. Maria in Cosmedin, 8.
John, car. St. Nicholas, 91.
John, car. St. Priscan, 3, 8.
John, car. St. Stephen, 3.
John, clerc, nephew of archbishop of Nicosia, 102.
John de Coquelies, knight, 109.
John de Enhault, cantor of Paphos, 107.
John de For, 101.
John de Furno, knight, 109.
John de Galiana, notary, 108, 109.
John Graffionis, beneficed in Nicosia church, p. 4, note 1.
John Guozel Fraire, 130.
John d'Ibelin, lord of Beirut, 11, 13, 28, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43.
John d'Ibelin, junior, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 45; count of Jaffa and lord of Rama, 62, 63.
John d'Ibelin, junior, lord of Beirut, 101.
John Jacobi, notary, Intro. p. 3.
John de Laron, viscount of Nicosia, 130.
John Larsie, knight, 107,

John de Lusignan, prince of Antioch, son of Hugh IV, 126.
John Martin, knight, 99.
John le Moine, 62.
John de Montolif, knight, 109.
John Nomicho, 135.
John Pascalis, priest, 126.
John Peregrinus, vicar of Nicosia, p. 4, note 1.
John Placoto, dean of Nicosia, 132.
John de Populo, dean of Nicosia, p. 4, note 1.
John de Porta, canon and official of Nicosia, 105.
John, prior of Lapais, 37.
John Raynel, 36.
John de Remes, 126.
John Sallam, vicechancellor, 137.
John de Sansons, 101.
John de Saverni, cantor of Paphos, 107.
John, Templar, 37.
John Teupotemeno, 58.
John le Tor, 103.
John Maria Trangel, coadjutor of the chancery of Nicosia, 138.
John de Verny, canon of Nicosia, 126.
John de Verny, lord of Agridia, 107.
John Walter, notary, Intro. p. 3. and note 2.
Jordan car. St. Prudentius, 3, 8.
Jordan, papal vicechancellor and notary, 91.
Joscius archbishop of Tyre, 7.
Josephat, abbot of, 21.
Kambi (Cambi), casale near Pera on the road from Nicosia, 3.
Karpasso ; bishop of, 23 ; Joachim, 91 ; bishopric of, 131.
Katherine de Nephin, wife of William Viscount, 14.
Kavallari (Cavallari), casale, part of Mandia, 40, 42.
Kiti (Chiti, Quid, Quit) ancient Khitium, just southwest of Larnaca on the cape of this name, 3.
Kythrea (Chirga, La Quithrie, Quercherie), casale north east of Nicosia, 3, 12.
L. abbot of Beaumont, 25.
Lanfranc, treasurer of Nicosia, 100 ; dean of Nicosia, 103.
Lantis, Ludovico, 137.
Lapais (Premonstratensian abbey), now Bellapais, near Kyrenia ;

abbot, 35, 67, 68, 69, 137, 138 ; George, 59, 99.
prior, John, 37.
praepositus, Dionysius, 102.

:Lapithos (Lapiton), casale on the coast west of Kyrenia, 3.
Laron, John de, viscount of Nicosia, 130.
Larnaca (Salines), on the south, 43.
Larsie, John, knight, 107.
Lawrence de Morpho, 12, 13.
Lawrence Urseti de Bergamo, vicar of the archbishop of Nicosia, 138 ; Dominican, 139.
Lefkara ; bishop of, 23 ; Mathew, 91 ; bishopric, 131.
Leo, car. St. Lucia in Septisolio, 8.
Leodegarius de Nabinalis, dean of Nicosia, p. 3, note 3.
Leonard, canon of Nicosia, 4.
Limassol ; *archdeacon*, Ranier, 23 ;

bishops, 3, 4, 18, 61, 75, 76, 99 ; Nicholas Dulcis, 133 ; R. 13. 24 ; T. 29, 43.
canons ; Adam, 23 ; Bertrand, 23 ; Durand,23 ; Raymond, 23 ; Stephen, 23.
cantor, Reginald, 23.
treasurer, Robert, 23.
vicar, Geoffrey Spanzota. p. 3, note 2.

Livadhia (Livadia), casale on coast north of Larnaca, 7, 21, 22.
Livio Podocator, archbishop of Nicosia, 140.
Louis, 130.
Louis, archbishop of Nicosia, 131.
Louis de Verny, priest of Nicosia, 129.
Luca, Arrasseso de, 105.
Ludovico Cipici, bishop of Famagusta, 133.
Ludovico de Lantis, 137.
Lusignan ; Amaury (constable of Jerusalem, lord and king of Cyprus, king of Jerusalem), 1, 2, 3, 4, 7, 9, 21. Guy (king of Jerualem, lord of Cyprus), 1, 37, 46.

Henry (I king of Cyprus), 13, 23, 26, 27,36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 63, 84, 89.
Henry (II king of Jerusalem and Cyprus), 103.
Hugh (I king of Cyprus), 11, 12, 40.

Hugh (III king of Jerusalem and Cyprus), 101.
Hugh (IV king of Jerusalem and Cyprus), 109, 117 126.
Isabelle (wife of Henry of Antioch, mother of Hugh III), 101.
John (prince of Antioch, son of Hugh IV), 126.
Peter (I king of Jerusalem, Cyprus and Armenia), 127.
Peter (II king of Jerusalem, Cyprus and Armenia), 128.

Luxier, Walter, 101.
Lydda (St. George); *archdeacon*, Alan, 1. *bishop*, 43; A. 37; Ralph, 36.
M. abbess of St. Maria Magdalena of Acre, 25.
Mahe of Cyprus, canon of Nicosia, 108.
Maineboef, knight, 36.
Mandia (Mendias), casale in Mandia hills near Nicosia, 36, 39, 42.
Marathassa (Marathe) casale northwest of Famagusta, 3, 40.
Marie (of Armenia) wife of John d'Ibelin of Jaffa, 63.
Marie (Comnena) mother of Philip d'Ibelin, 11.
Marini, 106.
Mark Rolandin de Parma, notary, p. 3, note 3.
Mark de Vincentia, Dominican, Intro. p. 3.
Martin, bishop of Paphos, 13, 23, 24.
Martin; Hugh, 1; John, 99.
Mathew, archbishop of Caesarea, 102.
Mathew, bishop of Lefkara, 91.
Mathew, car. St. Theodore, 8.
Mathew de Pascalibus, judex, 109.
Mathew of St. Marie Maiore, 108.
Melior, car. St. John and Paul, 3.
Melyas see Milias.
Mendias see Mandia.
Milias (Melyas), casale in the Messaoria north of Marathassa, 3.
Minas, Turcopler, 7.
Montaigu; Eustorgue (archbishop of Nicosia) never mentioned however under his family name.
Gerard, 28.
Guerin, Master of the Hospital, 36.
Montbeliard; Alice (wife of Philip d'Ibelin), 54.

Eschive (wife of Balian d'Ibelin), 28.
Odo (constable of Jerusalem), 36, 43.
Walter (constable of Jerusalem), 28.

Montebrune, Arnold, marshal of Hospital, 36.
Montguisgard, Robert, 46, 89.
Montolif ; John, 109 ; Peter (canon add official of Nicosia), 105 ; Thomas (marshal of Jerusalem, Bailli of Secrete of Cyprus) 128, 129.
Morpho ; Baldwin, 28, 39, 41, 42, 46 ; Lawrence, 12, 13.
Mount Sion, abbey ; abbot of, 21.
Mount Tabor, abbey ; abbot of, P. 37.
Nazareth, archbishop of, 4 ; Henry, 36.
Neapolis ; Andrew of, 106 ; Paul of, 63.
Negroponte, Nicholas of, 126.
Nephin, Katherine de, wife of William Viscount, 14.
Neserousa (Coboche), casale, 36.
Neuville, Baldwin de, 1.
Nicholas Abutis, canon of St. Barnabas, 106.
Nicholas, canon of Nicosia, 99.
Nlcholas, car. St. Maria in Comedin, 3.
Nicholas, dean of Acre, 37.
Nicholas, dean of Nicosia, 107.
Nicholas Dulcis, bishop of Limassol, 133.
Nicholas Hungarius, bishop of Paphos, 106.
Nicholas de Jubeyo, canon of Nicosia, 108.
Nicholas de Montealano, notary, 102.
Nicholas of Negroponte, 126.
Nicholas Pisani, Venetian lieutenant, 137.
Nicholas IV, Pope, 104.
Nicholas, prior of the Temple, 37.
Nicholas Teupetomeno, 58.
Nicosia ; Eustache of, 126.

archbishops ; 10, 16, 18, 19, 25, 28, 35, 36, 39, 48, 49, 54, 56, 57, 60, 61, 64, 65, 66, 67, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 78, 82, 83, 87, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 104, 109, 127, 137, 139.
Alan,3, 4, 5, 6, 7, 8 ; Aldebrandine des Ursines, Intro. p. 4 ; Berenger, p. 4, note 1 ; Bertrand, 101 ; Eustorgue, 12,

13, 14, 15, 21, 22, 23, 24, 25, 29, 37, 38, 39, 42, 43, 47, 54, 58, 59, 62, 63, 74, 75, 76, 77; Gerard, 107; Hugh, 85, 90, 91, 92, 99, 102; John I, 105, 106; John II, 108, Intro. p. 3;

Livio Podocator, 140; Louis, 131; Philip, 110, 111, 112. 113, 114, 115, 116, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126;

Ranulph, 102, 104; Sebastian Priuli, 132, 133, 134, 135, 136; Thierry, 35.

archdeacons; 129, 130; B. 59; H.104; Henry de Gibelet, 108; Ralph, 11.

beneficed in; James Urrium, 134; John, 102; John Graffionis, p. 4, note 1; Peter Frissione, 109; Philip Pellison, 107.

canons; Antonius Marbre, p. 3, note 3; Bacholonius Raffaie, p. 4, note 5; Baldwin, 23; master Baldwin, 105, 107; Baldwin de Clavaro, 126, Intro. p. 3. and note 2; Balian Svetius, 108; Bernard, 100; Bernard Coste, p. 3, note 3; Bertrand Bonis, p. 4, note 1; Bibert Teuquet, 108;

D. Albanus, 29; Galianus Guecii. p. 3, note 3; Gerard Angelus, 105; Gerard of Antioch, 106, 107; Gratus de Colinis, 137; J. of Paphos, 23; James de Cassiatis 105; James Gagantis, 126; James de St. Prosper, 108, p. 3. note 2; John de Porta, 105; John de Verny, 126; Leonard, 4; Mahe, 108; Nicholas, 99; Nicholas de Jubeyo, 108; Peter, 70; Peter de Montolif, 105; Philip Fabro, p. 3, note 2; Ralph, 4; Reginald de Ausona, 108; Robert, 59; Master William, 59; William de Aurico, 108, Intro. p. 3; William Durand, 37.

cantors, 129; Alexander, 126; Robert, 59.

chaplains; James Amanensi, 126; Peter, 106.

deans, 73; Bertrand, 101; Elias Anselm, 108; John Placoto, 132; John de Populo, p. 4, note 1; Lanfranc, 103; Leodegarius, p. 3, note 3; Nicholas, 107; Salvi, 126.

officials of archbishop; Master Baldwin, 105; Master Foulques, 102; Goeffrey Spanzota, 126; James Arditi,

p. 3, note 2 ; James de Cassiatis, 105 ; John de Porta, 105 ; Peter de Montolif, 105.
priests ; Francis de Camerino, Intro. p. 3 ; Louis de Verny, 129 ; Peter, 106 ; Romano de Sermento, Intro. p. 3.
procureur ; Andrew de Parsavan, 129 ;
treasurers ; Hugh, 23 ; Lanfranc, 100 ; Peter de Loira, 108.
vicars ; Gratus de Colinus, 133 ; John Peregrinus, p. 4, note 1 ; Lawrence Urseti of Bergamo, 138.
viscounts ; Andrew of Napolis, 106 ; John de Laron, 130.

Nilo, bishop of Soli, 91.
Nisou (Nisso), casale, modern Disdar, in Kythrea district, 14.
Nomicho, John, 135.
Nores ; Baldwin, 12, 103 ; Peter, 103 ; Philip, 136.
Norman, Roger, 59.
Notre Dame de Tyr, convent, 62.
Novare, Philip, 63, 89.
Octavian, bishop of Ostia and Veletri, 3, 8.
Octavian, car. St. Maria in Via Latia, 91.
Odo bishop of Tusculum, Apostolic Legate, 63, 73, 77, 79, 91, 102,
Odo (de Montbeliard) constable of Jerusalem, 36, 43.
Orinthi, casale near Agridia, 107 ; (not located on present map. location given in document). Argiru of, 140,
Ornithi (Ornithia), casale in the Messaoria, next to Aphania, on Nicosia-Famagusta road. 3.
Otobon, car. St. Adrian, 91.
P. abbot of Mount Tabor, 37.
P. canon of Antioch, 35.
P. treasurer of Caesarea, 19.
Paliorangoro, mill, 135.
Paphos ; J. of — canon of Nicosia, 23 ; Simon of, 7 ;
bishops, 3, 4, 18, 75, 76, 104 ; B. 4 ; J. 29 ; James, 133 ; Martin, 13, 23, 24 ; Nicholas Hungarius, 106 ; Peter, 101.
canons ; Bernard, 23 ; Raymond d'Ibelin, 126 ; William, 23.
cantors ; James Arditi, p. 3, note 2 ; John de Enhault, 107 ; John de Saverni, 107.

Pascalibus, Mathew, 109.
Paschal of Jaffa, priest, 108.
Paul of Jerusalem, 126.
Paul Medici, 109.
Paul of Neapolis, 63.
Paul Trevisano, knight, 133.
Pelegius, bishop of Albano, Apostolic Legate,13, 15, 21, 22, 23, 24, 28, 29, 36.
Pelendria, casale in Limassol district, 126.
Peraout d'Aude, 62.
Pere, chaplain of Hugh III, 101.
Peristerona (Presterona, Prestrona Prastrove) casale near Nicosia on Peristerona river, towards Troodos, 3, 11, 63.
Perrigord, Armand de, Master of the Temple, 36.
Pesaro ; James, bishop of Paphos, 133 ; Victor, 133.
Peter, abbot of the Temple, 1.
Peter, archbishop of Caesarea, 36, 43.
Peter Beghim, notary, 126.
Peter, bishop of Paphos, chancellor of Cyprus, 101.
Peter, bishop of Porto, 3.
Peter Bonus de Regio, notary, 106.
Peter, canon of Nicosia, 70.
Peter, car. St. Cecelia, 8.
Peter, car. St. Marcellus, 8.
Peter Chappe, 11.
Peter Fabri, clerc, p. 4, note 2.
Peter Frissione, canon Famagusta, beneficed in Nicosia, 109.
Peter Gullo, court secretary, 137.
Peter de loira, treasurer of Nicosia, 108.
Peter (de Lusignan) king (of Jerusalem, Cyprus and Armenia),127.
Peter (II de Lusignan) king (of Jerusalem, Cyprus and Armenia), 128. p. 4, note 1.
Peter de Montolif, canon and official of Nicosia, 105.
Peter de Nores, 103.
Peter, priest of Nicosia, 106.
Peter, son of Boniface de Spicengis, notary, Intro. p. 3.
Peter Treucapodi, prior of the cemetery of St. Michael, 126.
Peter Vuasco, master, 1.
Petriti, Salomon, 140.

Philermo, Jacomo, 136.
Philip, archbishop of Nicosia, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 118 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126.
Philip Fabro, canon of Nicosia, p. 4, note 2.
Philip d'Ibelin, 11, 36, 54 ; bailli of Cyprus, 12, 13, 29.
Philip de Nores, 136.
Philip de Novare, 63, 89.
Philip Pellison, beneficed in Nicosia, 107.
Philip de Scandelion, 101.
Philippa de Verny, wife of John de Brie,128, 130.
Pighi (Pigui), fief in the Messaoria, 3.
Piles see Pyla.
Pisani, Nicholo, Venetian lieutenant, 137.
Piskopi (Episcopia), casale near Limassol, just beyond Kolossi to the west, 63.
Pius IV, Pope, 140.
Podocator ; Ambrose, 138 ; Livio, archbishop of Nicosia, 140.
Poncardus, knight, 59.
Popes ; Alexander IV, 82, 89, 91, 96 ; Clement VI, 110-123 ;
Coelestine III, 2-6, 8 ; Gregory IX, 28, 29, 35, 44, 47-51 ;
Honorius III, 16-20, 26, 27 ; Innocent III, 8-10 ;
Innocent IV, 52, 53, 55-57, 60, 61, 64-81 ; Nicholas IV, 103 ;
Pius IV, 140 ; Sixtus IV, 131 ; Urban IV, 93-98 ; Urban V. 127.
Prastrove, see Persiteroua.
Prestona see Peristerona.
Pyla (Pila, Piles), casale near Larnaca to the east, on the cape bearing that name, 128, 129, 130.
Quercherie see Kythria.
Quiendenarii see Chiendinari.
Quit see Kiti.
R. bishop of Famagusta, 29.
R. bishop of Limassol, 13. 24.
Raimundo, Donato, 133.
Ralph, bishop of Lydda, 36.
Ralph, canon of Nicosia, 4 ; archdeacon of Nicosia, 11 ; chancellor of Cyprus, 11, 12, 13.

Rama; John d'Ibelin lord of, 62, 63.
Ranulph, archbishop of Nicosia, 102, 104.
Raymond d'Aguilier, 62, 63.
Raymond Babin, 130.
Raymond, canon of Limassol, 23.
Raymond of Conches, knight, 109.
Raymond d'Ibelin, canon of Paphos, 126.
Raymond, William, 12.
Raynald see Reginald.
Raynel, John, 36.
Reginald de Ausona, canon of Nicosia, 108.
Reginald Barlais, 1.
Reginald, cantor of Limassol, 23.
Reginald de Soissons, 7.
Remes, John de, 126.
Renaud see Reginald.
Renier, archdeacon of Limassol, 23.
Renier de Gibelet, 1, 7.
Richard, car. St. Angelo, 91.
Rivet; Amaury, 1, 7; James, 11, 13; William, 12, 13.
Robert, archeacon of Famagusta, 23.
Robert, canon of Nicosia, 59.
Robert, cantor of Nicosia, 59.
Robert de Montguisgard, 46, 89.
Robert, notary, 99.
Robert, treasurer of Limassol, 23.
Robore, Helias, 7.
Roger Norman, 59.
Roland de Balma, 7.
Romano de Sermento, priest of Nicosia, Intro. p. 3.
Roumy, George, 130.
Rudolph, Patriarch of Jerusalem, 21.
St. Barnabas; Nicholas Abutis, canon of, 106.
St. Bertin, Walter de, 62.
St. Florentin, Nicholas of, 99.
St. George, bishop, of see Lydda.
St. Marguerite de Agro, abbot of 52.
St. Maria de Brillo (Stillo) on cape Gatta in Limassol district 52.
St. Maria Magdalena of Acre, abbess of, 25.

St. Maria Maiore, Mathew of, 108.
St. Michael de Perina, lord of, p. 3, note 4.
St. Prosper, James de, 108.
St. Saba, casale in Paphos district, 41.
St. Saveur de Cimiterio ; Thomas, prior of, 105.
Salomon Petriti, 140.
Salines see Larnaca.
Salvi of Cyprus, dean of Nicosia, 126.
Sandallari, casale near Marathassa, 40.
Sansons, John, 101.
Scandelion ; Humphrey, 107 ; Philip, 101.
Sebastian Priuli, archbishop of Nicosia, 132, 133, 134, 135, 136.
Sidon ; *bishop*, G. Ardel, 43 ; *dean*, T. 70 ; *lord*, C. 43.
Silvano Siccart, priest, 108.
Silvester de Castropoli, Intro. p. 3.
Simon Anglico, priest, 108.
Simon, archbishop of Tyre, 21, 22.
Simon, chaplain of Hugh, III, 101.
Simon de For, 101.
Simon, nephew of Joscius archbishop of Tyre, 7.
Simon of Paphos, 7.
Sinclitico, Bernard, 137.
Sivouri (Sivori, Sigouri, Syvorie),casale in the Messaoria near Ornithi and Aschia, on the road from modern Kouklia to Prastion, 3, 108, 109.
Sixtus IV, Pope, 131.
Soli (Solie, Solia) ; bishop of, 23, 139 ; Nilo, 91 ; bishopric, 131 ; casale on northwest coast west of Morpho, 3.
Soissons, Reginald de, 7.
Spalol, Doctor Gaspar, 133.
Stephen, bishop of Famagusta, 59.
Stephen, bishop of Praeneste, 91.
Stephen, canon of Limassol, 23.
Stephen, car. Sts. John and Paul, Papal poenetentiary, 124, 125.
Stephen Durant of Auvergne, chaplain of Henry II, 103.
Sterio de Narbinalis, Franciscan, p. 3, note 4.
Stillos, casale in Marathassa district, 40.
Synta (Xindas), casale, 3.
T. dean of Sidon, 70.
Tamassos (Thomasie) casale, near Pera south of Nicosia towards

Limassol, site of Greek bishopric suppressed by the Latins, 3.
Temios Stauros, casale, 38.
Thomasie see Tamassos.
Teodinellus, notary, Intro. p. 3, and note 3.
Teupetomeno ; Andronicus, Fugna, John, Nicholas, Theodore, 58
Theodore Teupetomeno, 58.
Thierry, archbishop of Nicosia, 35.
Thomas Berard, Master of the Temple, 92, 99.
Thomas de Montolif, marshal of Jerusalem, Bailli of the Secrète of Cyprus, 128, 129.
Thomas, prior of St. Saveur de Cimiterio, 105.
Tor ; John, 103.
Tremithousha (Tremetossie), casale in southeastern Messaoria ; 3.
Trevisano, Paul, 133.
Tripoli ; *bishop*, 78 ; *cantor*, B. 36 ; *priest*, James, 102.
Tyre, *archbishop*, 34 ; Joscius, 7 ; Simon, 21, 22.
lord, 130. Notre Dame de, convent, 62.
Urban IV, Pope, 93, 94, 95, 96, 97, 98.
Urban V, Pope, 127.
Usserius, Baldwin see Hostarius.
Valenia, bishop of, 21.
Vassa (Vasa, Vlassa), casale near Limissol, beyond Pelendria, 63.
Venerio, Andrea, Venetian lieutenant, 136.
Verny ; Henry (knight), 107 ; John (canon of Nicosia), 126 ; John (lord of Agridia), 107 ; Louis (priest of Nicosia), 129 ; Philippa (wife of John de Brie), 128, 130.
Victor de ca da Pesaro, 133.
Viscount, William, 14, 38, 39, 40, 41, 42.
Walter of Antioch, chamberlain of Cyprus, 103.
Walter le Bel, 1.
Walter de Bethsan, 11, 12.
Walter of Caesarea, constable of Cyprus, 11, 13.
Walter de Lu'xier, 101.
Walter de Montbeliard, 28.
Walter de St. Bertin, 62.
William de Aurico, canon of Nicosia, 108, Intro. p. 3 ;
William de Balma, 1, 7, 37.
William de Berbesi, Templar?, 37.
William, canon of Famagusta, 23.

William, master, canon of Nicosia, 59.
William, canon of Paphos, 23.
William, cantor of Famagusta, 23.
William de Caurellis, 9.
William de Chateauneuf, Master of the Hospital, 90.
William Durand, canon of Nicosia, 37.
William de Foret, commander of the Hospital in Cyprus, 43.
William Parinetti, priest of Aurelian and notary, p. 4, note 1.
William, Patriarch of Jerusalem, 100.
William Raymond, 12.
William de Rivet, 12, 13.
William, son of Acharie, 40.
William Viscount, 14, 38, 39, 40, 41, 42.
Xeri (Cherin), casale, 3.
Xindas, see Synta.
Zacho Bragadino, 137.

CHRONIQUE

A. — BULLETINS RÉGIONAUX

BULGARIE.
(1924-1929).

Les institutions scientifiques bulgares dont l'activité touche au byzantinisme par l'histoire de la culture nationale, sont :

l'Académie Bulgare des Sciences,
l'Université de Sofia,
l'Institut Archéologique Bulgare,
le Musée Archéologique National,
la Société Historique Bulgare et l'Institut Macédonien.

Ces instituts publient périodiquement des travaux. Ils possèdent des organes en quelque sorte officiels qui sont :

1) Le *Bulletin* de l'Académie Bulgare des Sciences (= Sp. B. Ak. Nauk).
2) L'*Annuaire* de l'Université de Sofia (= God. Sof. Univ.).
3) Les *Izvestija* de l'Institut Archéologique Bulgare (= Izv. B. Arch. Inst.).
4) L'*Annuaire* de l'Institut Archéologique Bulgare (= God. Nar. Muz.).
5) Les *Izvestija* de la Société Historique (= Izv. Istor. Dr.).
6) La *Revue Macédonienne* (= Mak. Pregl.). Outre ces revues quelques périodiques destinés surtout à la vulgarisation publient parfois des travaux relatifs à Byzance. Il en est de même naturellement des volumes de *Mélanges* offerts, de temps à autre, à des savants.

Afin de rendre ces travaux plus accessibles aux savants des

autres pays, l'Institut Archéologique, le Musée National, l'Institut Macédonien et, en partie, l'Université de Sofia font suivre les mémoires et notes publiés dans leurs organes périodiques, de résumés en français ou en allemand. Tous les travaux que nous allons passer en revue sont, à moins de mention spéciale, écrits en langue bulgare.

I. Archéologie et art.

N. L. Okunev, *Les influences orientales dans l'art médiéval des Slaves du sud.* Recueil en l'honneur du professeur V. N. Zlatarski, Sofia, 1925, pp. 229-251 (en russe). Okunev, à côté des éléments occidentaux de l'architecture et de la décoration yougoslaves,relève des éléments purement orientaux commmuns à l'art serbe et à l'art bulgare. L'influence arménienne est particulièrement forte dans la décoration des façades de l'église Mlado Nagoričino (Macédoine). Il est même probable que ses constructeurs étaient des Arméniens, qui auront élevée au XI^e siècle.

A. Grabar, *Préhistoire de la peinture bulgare.*Recueil en l'honneur du professeur V. N. Zlatarski, Sofia, 1925, pp.555-571 (en russe). Les miniatures de l'Évangile bulgare du pope Dobrejšo (XIII^e siècle) et les fresques de l'église du monastère de Zemen (XIV^e siècle) dans le Sud-ouest de la Bulgarie, présentent une tendance particulière, non byzantine, qui fut commune au monde chrétien à la fin du premier millénaire, et qui s'est conservée dans les Balkans sous forme d'art populaire. Mais Grabar découvre dans l'Evangile du pope Dobrejšo beaucoup d'anciens éléments orientaux, bien que pareils éléments existent dans l'art occidental à l'époque où sont nés les monuments bulgares.

Kr. Miatev, *L'art bulgare au* IX^e *et au* X^e *siècles. Recueil jubilaire pour le millénaire du règne de Syméon.* Sofia, 1930. L'auteur passe en revue les monuments de l'art à l'époque des khans bulgares païens et des princes chrétiens, en relevant les influences orientales et byzantines qui se sont exercées sur son développement. Le travail est accompagné de nombreuses représentations des monuments les plus importants.

A. Protić, *Dénationalisation et renaissance de l'art bulgare à l'époque de la domination turque* (1393-1879). Recueil jubilaire pour le millénaire du règne de Syméon. Sofia 1930, pp. 383-540 (résumé en français). A la suite de la perte de leur conscience ethnique par les Bulgares, leur art perdit ses caractères nationaux qu'il ne retrouva qu'au XVIIIe siècle au moment du réveil du sentiment national bulgare.

A. Grabar, *L'église de Bojana. Monuments artistiques de la Bulgarie.* Publication de l'Institut archéologique bulgare, fascicule I. Sofia, 1924, 88 pp. et 39 pll. (texte bulgare et français). Publication complète des fresques de cette église (de l'année 1259). Parmi elles se trouvent des fragments plus anciens (XIe siècle). Fresques du XIIIe siècle exécutées d'après des modèles constantinopolitains.

L. Miletič, *Les églises de monastères dans les villages de Vodoča et de Veljusa, près de Strumica.* Mak. Pregl., II, 1926, fascicule 2, pp. 35-48 (résumé en français). Miletič expose l'histoire des deux églises : la première, aux village de Vodoča, était primitivement consacrée à la Vierge. Elle est du Xe siècle. Cette église est celle dont est question dans le document du monastère d'Iviron à l'Athos, publié par Mgr L. Petit dans les *Izvestija* de l'Institut Archéologique russe de Constantinople, t. IV, et non l'église du village de Veljusa comme le supposait Mgr. Petit. Cette dernière, d'après l'inscription qui figure au-dessus de l'entrée, a été construite en 1080.

Kr. Miatev, *L'église de Vodoča.* Mak. Pregl., II, 1926, fascicule 2, p. 49-57 (résumé en français). Court examen de l'architecture et des fresques de l'église de Saint Léonce. D'après son architecture, le monument présente un type archaïque de *Kreuzkuppelkirche*, et les fresques, qui se rapportent au XII-XIIIe siècles se distinguent par d'intéressantes particularités où l'on pressent le XIVe s.

A. Grabar, *Le monastère de Poganovo.* Izv. B. Arch. Inst., IV (1927), pp. 172-210 (résumé en français). D'après son architecture, l'église du monastère doit être rapportée au groupe des églises de la Serbie de la Morava, avec trois absides. La fresque date du XVIe siècle (1500) et comprend de nombreux éléments qui se retrouvent dans la peinture athonite Toutefois. elle s'écarte de la tradition byzantine, car elle a subi l'influence de l'art italien du XIVe.

V. Ivanova. *Églises et monastères du* IVe *au* XIIe *siècle dans les pays bulgares.* God. Nar. Muz. pour 1922-1925. Sofia, 1926, p. 449-582 (résumé en français). Inventaire des églises et des monastères antérieurs au XIIe siècle, avec une brève caractéristique architecturale et une esquisse historique de chaque monument. En outre, des plans et des vues générales.

O. Tafrali, *Monuments byzantins de Curtea de Argeș.* Izv. .B Arch. Inst., IV (1926-1927), pp. 236-249 (en langue française). Trois églises de la vieille capitale roumaine, construites sous l'influence de monuments de Trnovo et de Mesemvria. Jusqu'au XIIIe siècle l'influence bulgare est prédominante en Valachie.

N. Brunov, *Sur la question des églises sépulcrales à deux étages.* Izv. B. Arch. Inst. IV (1926-1927), pp. 135-144 (en russe). Cet article complète celui de A. Grabar, *Églises sépulcrales de Bulgarie,* Izv. B. Arch. Inst. I (cf. Byzantion I p. 653). Brunov publie de nouveaux matériaux (Caucase et Constantinople) étroitement apparentés aux églises sépulcrales bulgares de Bačkovo et de Bojana.

N. Brunov, *Sur la question du style architectural de l'époque des Paléologues à Constantinople.* Izv. B. Arch. Inst. I, (1928-1929), pp. 187-224 (en russe avec résumé en allemand). C'est un compte rendu détaillé de l'ouvrage de K. Wulzinger, *Byzantinische Baudenmäler zu Konstantinopel.* Hannover, 1925, avec lequel l'auteur n'est pas d'accord sur la date de Tekfur-Seraj. Après l'analyse du style et de le technique des monuments, Brunov arrive à cette conclusion que ce monument doit se rapporter au XIVe siècle. Des analogies bulgares servent à étayer ces conclusions.

Kr. Miatev, *La peinture décorative de la nécropole de Sofia.* Sofia, 1925 (résumé française, cf. *Byzantion*, III, p. 484).

Ivan Gošev, *La représentation historique du Sauveur d'après des monuments archéologiqu s de l'ancien art chrétien et les anciennes traditions littéraires du* Ier *au* VIe *siècle.* God. Sof. Univ., Faculté de Théologie, III (1926), pp. 165-206 (résumé en allemand). La représentation historique du Christ provient d'anciennes traditions littéraires ou d'antiques « portraits » du Sauveur, remontant aux tous premiers temps du christianisme oriental. Naturellement, il ne faut pas y voir de représentation authentique du

Christ ; il ne s'agit que d'une icone, c'est-à-dire d'une image de type abstrait.

P. Nikov, *Portraits du prince de Vidin, Michel Šišman et de sa famille.* Izv. Ist.Dr., VI (1924), pp. 76-89. L'auteur considère comme des portraits du prince de Vidin, Michel Šišman (1323-1330), quelques figures de κτίτορες se trouvant dans la petite église du couvent de Dolna Kamenica (Serbie du Nord-est), près de la frontère bulgare, avec des inscriptions mal conservées.

A. Protič, *L'école du sud-ouest dans les fresques bulgares du* XIII^e *et du* XIV^e *siècles.* Sbornik Zlatarski. Sofia, 1925, pp. 291-342. A cette école se rattachent les fresques du village de Berendé (XIV^e siècle et non XIII comme le croit Protič)et celles du monastère de Zemen (XIV^e siècle).

A. Protič, *Portraits-modèles des maîtres bulgares du* XV^e *et du* XVI^e *siècle.* God. Nar-Muz. pour 1922-1925. Sofia, 1926, pp. 218-236 (résumé en français). Le même travail a été publié dans le Recueil Kondakov, Prague, 1926, pp. 101-108, sous le tite « Un modèle des maîtres bulgares du XV^e et du XVI^e siècle. » Le portrait de Radu Voda Negru de Curtea de Argeș a servi de modèle pour les portraits de divers saints en Bulgarie (notamment Kremikovci de la fin du XV^e siècle et Poganovo du XVI^e).

Kr. Miatev, *Le système décoratif de la peinture murale en Bulgarie.* Sbornik Zlatarski. Sofia, 1925, pp. 135-149. L'auteur étudie l'évolution du système décoratif bulgare. Cette évolution ne semble pas être un phénomène bulgare indépendant. Jusqu'au XIV^e siècle, le système décoratif en Bulgarie se trouve sous la dépendance presque complête de Byzance, mais, dès le XIII^e siècle, on y relève le début d' un style nouveau qui, plus tard,deviendra commun à tous les peuples balkaniques.

Kr. Miatev, *La peinture monumentale dans l'ancienne Bulgarie.* God. Sof. Univ., Faculté théologique, IV, 1926-1927, pp. 131-150 (résumé en allemand). Tableau de l'évolution de la peinture monumentale en Bulgarie du XI^e au XVI^e siècles. Au XIV^e siècle, on observe deux écoles : l'une, byzantinisante, n'a guère travaillé que pour la capitale et pour les centres où régnait l'influence byzantine. L'autre,caractéristique de la Bulgarie du Sud-ouest, est reconuaissable à son style populaire et réaliste.

Vl. Petković, *Fresques de l'église de la Vierge à Peč.* Izv. B. Arch. Inst., IV, 1926-27, pp. 147-170 (en langue serbe, avec résumé en français). La peinture a été exécutée au temps d'Étienne Dušan (1331-1335). L'auteur n'étudie que du point de vue iconographique une œuvre si intéressante par son sujet même. L'article est accompagné de nombreuses et excellentes reproductions.

D. Ajnalov, *Fresques de Bojana de l'année* 1259. Izv. B. Arch. Inst., IV, 1927, pp. 121-135 (en russe avec un résumé en français). Ajnalov constate, dans l'église de Bojana, l'apparition d'un style nouveau ; aussi attache -t-il à ce monument, antérieur d'un siècle à Kahrié-Djami, une grande importance. Les nouveaux éléments du style s'y trouvent encore subordonnés aux exigences des anciennes traditions. Ces éléments nouveaux sont dus à influence de l'art italien du XIII^e siècle. L'auteur étudie en détail l'icone de Sainte Nedelja (*Κυριακή*), où il voit un intéressant phénomène du culte des images, florissant à cette époque.

N. Rajnov, *Lettre et ornement dans les manuscrits slavons de Philippopoli (Plovdiv).* Sofia, 1925, LXXV + 185,37 planches. Recueil d'ornement et d'images, reproduits sans couleur. Le livre est précédé d'une étude historique de l'ornement dans les manuscrits, surtout dans les manuscrits bulgares.

B. Filov, *Le portrait d'Ivan-Alexandre. Sbernik Zlatarski*, Sofia, 1925, pp. 499-504. En s'appuyant sur les traits communs aux portrait du tsar bulgare Ivan-Alexandre, qui se trouvent à Bačkovo, dans l'Evangile Curzon à Londres et dans la Chronique de Manassès, Filov estime que ces représentations se rattachent à l'école réaliste.

B. Filov, *L'Évangile d'Ivan-Alexandre conservé à Londres* Sp. B. Ak. Nauk., Section historico-philologique tome XX (1929), pp. 1-32. Le même article a paru sous une forme abrégée (en allemand) dans *Byzantion* IV, pp. 313-319.

B. Filov, *Les miniatures de la Chronique de Manassès à la Bibliothèque du Vatican* (Cod. Vat. Slav. II) = Codices e Vaticanis selecti vol. XVIII. Sofia, édition du Musée National Bulgare, 1927, 83 pp., 44 planches (en français et en bulgare). Cf. *Byzantion* IV, pp. 669-670.

Kr. Miatev, *Le cavalier de Madara.* Izv. B. Arch. Inst. V (1928-29), pp. 90-126 (résumé français). Etude au point de vue de l'histoire de l'art d'un relief rupestre de Madara (Bulgarie du Nord-est) datant du début du IXe siècle et représentant le fameux khan des Bulgares Krum (804-814). Ce monument reflète la conception bulgare de la puissance du khan ; il rappelle le type des reliefs rupestres de l'époque Sassanide. Ce type a pénétré en Bulgarie par le canal de l'industrie d'art. Mais les modèles byzantins contemporains ont influencé également l'exécution de la composition de Madara.

Ivan Gošev, *L'antiminsion.* Sofia, 1915, 130 pp. Étude liturgique et archéologique dans laquelle l'auteur traite principalement des antiminsia conservés en pays bulgare.

Kr. Miatev, *Le trésor du monastère de Rylo.* God. Nar. Muz. pour 1922-25, Sofia, 1926, pp. 314-361, cf. *Byzantion* III, pp. 482.

Kr. Miatev, *Ornement vieux-bulgare de Madara.* Izv. B. Arch. Inst., IV (1924), pp. 14-26 (résumé en allemand). Fragments dorés de ceinture ornés d'émail. D'après le style et la technique, cet ornement décèle des influences orientales et byzantines. Il a été trouvé dans les fouilles de Madara.

Kr. Miatev, *Les métiers d'art chez les anciens Bulgares.* Blg. Histor. Biblioteka, I (1928), fasc. 1, pp. 160-184. Travail de vulgarisation sur les monuments de l'industrie d'art : sculpture sur bois, broderie, métal repoussé, du IXe au XIXe siècle.

Kr. Miatev, *Sur l'inocographie de la Vierge Ἐλεοῦσα* Izv. B. Arch. Inst. III (1925), pp. 165-193 (résumé en français). A propos d'une icone de la Vierge Ἐλεοῦσα, de Mesembria (XVe siècle), l'auteur étudie le type de l'Ἐλεοῦσα qu'il considère, non comme d'origine italienne, mais comme un héritage de Byzance.

Ivan Gošev, *Bas-relief médiéval de Sozopolis. Sur l'iconographie des saints cavaliers vainqueurs de dragons Ss. Georges et Démétrius.* God. Sof. Univ. 1929, pp. 98. Le sujet de l'article est une icone représentant S. Georges et S. Demetrius, à cheval, combattant un crocodile et un dracon. Gošev cherche le sens de la composition du combat contre le dragon, moin dans les légendes orientales qui ont pénétré dans les vies de saints, que dans l'Apocalypse. Son

attribution du monument aux XI^e-XII^e siècles n'est pas tout à fait convaincante.

N. Mušmov, *Sceaux du moyen âge récemment découverts en Bulgarie.* Izv. B. Arch. Inst., V (1928-1929), pp. 225-248 (résumé en français). 1) Sceaux de plomb du prince de Bulgarie Michel-Boris. 2) Matrice de sceau du tsar Pierre (X^e siècle). 3) Sceau de plomb de Preslave appartenant à Nicéphore Ontzourak, Constantin et Syméon.

N. Mušmov, *Deux sceaux de plomb des archevêques d'Ochrida.* Mak. Pregl. III (1927), fasc. 1, pp. 70-74 (résumé français). L'auteur publie deux sceaux ; l'un de l'archevêque Théophylacte (XI^e s.), l'autre de l'archevêque Constantin Kabasilas (XIII^e siècle).

N. Mušmov, *Sceaux byzantins intéressant l'histoire bulgare.* Mak. Pregl., V (1929), fasc. 2, pp. 90-96 (résumé français). Dans un supplément à l'article mentionné plus haut, Mušmov publie quatre nouveau sceaux de plomb conservés à Vienne : 1) de Nicétas *Καριάντος* », proèdre bulgare ; 2) de Nicétas *πρωτοπρόεδρος καὶ ποιμενάρχης* ; 3) de Léonce Cédrénus, vestis et protospathaire de Bulgarie ; 4) de Constantin vestarque et *προνοητής*.

Kr. Miatev, *Sceau de plomb recement découvert d'un archevêque bulgare.* Izv. B. Arch. Inst., V (1929), pp. 249-262. Ce sceau appartient à l'archevêque Leontios. La légende grecque, ainsi que le titre d'archévêque, montrent, contrairement à l'opinion reçue, que Léonce, qui vivait sous Syméon (x^e siècle), était archevêque et non patriarche, et que l'Église bulgare officielle continuait à se servir de la langue grecque au x^e siècle.

St. Mladenov, *Inscriptions du trésor vieux-bulgare de Nagy szent Miklós.* God. Nar. Muz. pour 1922-1925. Sofia, 1926, pp. 362-380 (résumé en allemand). Nouvelle tentative de lire et d'expliquer les inscriptions gravées sur les différents objets composant ce trésor. Les signes runi formes sont considérés par l'auteur comme des caractères grecs déformés.

Geza Feher, *Ešmedeme, Kišin, Kanar, mots du bulgare primitif, dans l'inscription du cavalier de Madara.* Sbornik en l'honneur de B. Djakovič. Sofia, 1927, pp. 273-294 (résumé en français). L'article est consacré à l'étymologie des mots précités.

G. Feher, *Die Inschrift am Reiterrelief von Madara.* Sofia, 1928, 144 pp. (en bulgare et en allemand). Sérieux effort pour lire et pour expliquer l'inscription grecque qui entoure le relief de Madara.

V. Beševliev, *La langue grecque dans les inscriptions des anciens Bulgares.* God. Nar. Muz. pour 1922-25. Sofia, 1926, pp. 381-429 (résumé en allemand). Minutieuse étude de la langue de ces inscriptions au point de vue de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe. Tous les textes sont republiés. On nous offre une lecture nouvelle de certains d'entre eux.

V. Beševliev, *Sur les inscriptions des anciens Bulgares.* God. Sof. Univ., Ist. Phil. Fak. xxiii (1927), 20 pp. (résumé en allemand). Beševliev propose de nouvelles restitutions aux inscriptions de Malamir (Nasirli) et d'Omortag (Čatalar).

Kr. Miatev, *L'inscription paléo-bulgare du village de Kalugerica.* Sbornik en l'honneur de B. Djakovič. Sofia, 1927, pp. 319-325 (résumé en français). L'inscription se rapporte aux xiii^e^- xiv^e^ siècles Elle parle de la construction d'une route qui existait en cet endroit au ix^e^ siècle.

Bogdan Filov, *Deux inscriptions gréco-bulgares de Philippes.* Izv. B. Arch. Inst., V (1928-29), pp. 365-366. Courte note sur les inscriptions publiées par F. Dvornik dans le BCH, LXII (1928), pp. 125-147.

V. Zlatarski, *Nikodime Pavlovič Kondakov.* Compte rendu de B. Arch. Inst. IV (1925), pp. 43-52.

L. Miletič. *Nikodime Pavlovič Kondakov et la Macédoine.* Mak. Pregl. I (1925) fasc. 3, pp, 1-10 (résumé en franais). Miletič relève les immenses services rendu par ces savant russe aux études slaves, particulièrement à l'ethnographie et à l'archéologie de la Macédoine, considérée par Kondakov comme une terre bulgare.

Kr. Miatev, *Nikodime Pavlovič Kondakov et les antiquités bulgares.* Compte rendu (Izv.) de B. Arch. Inst. V, (1925) pp. 53-61. Miatev met en relief cette partie de l'activité de Kondakov qui touche à l'archéologie bulgare.

M. G. Popruženko, *La Bulgarie dans les travaux de F. I. Uspenskij.* Mf. Pregl. IV (1928), fax. 4, pp. 79-98 (résumé en français).

Iv. Velkov, *Sites antiques dans la vallée de la rivière Vit. Matériaux pour la carte archéologique de la Bulgarie.* Publication du Nar. Muz. à Sofia, fasc.6, Sofia, 1927, 58 pp. Exploration archéologique de la région sud de Pleven (Bulgarie du nord).

II. Histoire, Littérature et Droit.

P. Mutafčiev, *La προνοια à Byzance et ses rapports avec le service militaire.* Izv. Istor. Dr. VI (1924), pp. 1-30. Mutafčiev, en se servant uniquement des sources byzantines, étudie la *προνοια* et ses relations avec le service militaire. Il nie que les benéficaires de la *προνοια* soient exclusivement des militaires, la *προνοια* étant essentellement une récompense pour services rendus, militaires ou civils.

S. V. Vernadskij, *Remarques sur les actes de vente byzantins du XIII^e siècle.* Sbornik en l'honneur de Zlatarski. Sofia, 1925, pp. 35-45 (en russe). L'objet de cette notice est l'étude de quelques actes privés de Smyrne, Milet, etc., publiés par Miklosich-Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi.* L'auteur étudie ces documents au point de vue formel, économique et juridque.

Ivan Sakazov, *La Novelle d'Alexis Comnène sur les Bulgares asservis.* Sbornik en l'honneur de Zlatarski Sofia, 1925, pp. 367-388. Sakazov étudie les documents publiés entre 1095 et 1099, qui éclairent la situation des Bulgares sous le joug byzantin. Ces documents législatifs ont pour but de régler la situation sociale et juridique des Bulgares asservis.

D. Dečev, *Où habitaient les Smoljanes?* Sbornik en l'honneur de Zlatarski. Sofia, 1925,pp. 45-55. L'auteur se fonde sur l'inscription gréco bulgare de Philippes, et sur la liste des évêques grecs du temps de Léon VI le Philosophe, pour établir que les Smoljanes vivaient près du cours inférieur de la Mesta.

G. Fehér, *La première apparition des Bulgares primitifs en Macédoine. Interprétation du nom de Κοῦβερ*, Mak. Pregl. IV (1928) fasc. 3, pp. 89-97 (résumé en français) Les Bulgares « primitifs » apparaissent pour la première fois en Macédoine au VII^e siècle. Ils n'ont rien de commun avec leur congénères danubiens. Leur chef est *Κοῦβερ*

(et non Kubrat, qui est une personne différente). Son nom est un nom vieux-bulgare, et signifie « bleu ». Le nom *Kara* (noir), est porté par un autre chef bulgare. Dans les *Miracula Sancti Demetrii*, ce nom est traduit en grec *Μαῦρος*.

V. N. Zlatarski, *Histoire de l'état bulgare au moyen âge*. Tome I, 2° partie, Sofia, 1927, 894 p. Sur le tome I de ce livre cf. *Byzantion* I, p. 661. La seconde partie comprend les événements depuis Boris (852), jusqu'à la conquête du pays par Basile II.

P. Nikov, *Kavchan Isbul*. Sbornik Zlatarski, Sofia, 1925, pp. 195-228. Étude sur les fonction du Kavchan Isbul depuis Omortag jusqu'à Presian (milieu du IX^e siècle).

G. Feher, *La liste des noms des premiers khans bulgares. Le comput vieux-bulgare*. God. Nar. Muz. pour 1922-25. Sofia, 1926, pp. 237-313 (résumé en allemand). Fehér établit le texte et interprète les termes turco-bulgares, puis il s'arrête plus particulièrement à l'examen de diverses questions ; origines de la liste, traditions hunniques chez les Turco-Bulgares, etc.,

G. S. Feher, *Vestiges de la langue bulgare du Danube*. Izv. B.Arch. Inst. V (1929), pp. 127-152 (résumé en français). Se fondant sur la phonétique turque, M. Fehér rétablit la véritable forme des noms des anciens Bulgares transcrits en caractères grecs dans les inscriptions et les sources byzantines.

Jordan Trifonov, *Le récit concernant l'aveuglement du fils de Boris, Vladimir, est-il authenique*? Učilišen Pregled, 1927, pp. 1-28. D'après les sources bulgares et byzantines l'auteur considère comme invraisemblable le récit de cet événement par le chroniqueur Reginon.

N. Blagoev, *Le prince Krum. Étude historique*. God. Sof. Univ. Faculté juridique, XIX, Sofia, 1924, 90 pp. L'objet de cette étude est l'activité politique et militaire de Krum, qui nous est présenté comme homme d'État et chef d'armée.

V. Zlatarski, *La correspondance du prince Bulgare Syméon avec le délégué impérial Léon Magistros*. Blg. Istor. Bibl. I (1928), fasc. 4, pp. 180-192. Zlatarski donne la traduction de toutes les lettres en les accompagnant d'un bref commentaire.

V. Zlatarski, *La nationalisation de l'État bulgare au* IX^e *siècle.* God. Sof. Univ. Istor. Philolog. Fak. 1922, Sofia, 1926, 32 pp. Discours rectoral, dont les idées principales sont développées tout au long dans l'*Histoire de l'État Bulgare* par le même, I, 2.

N. Blagoev, *Le fossé frontière de Bourgas à Tirnovo-Sejmen.* Sbornik Louis Léger. Sofia, 1925, pp. 1-10. Ce fossé qui va de Bourgas à Tirnovo-Sejmen sur la Maritza, est un ouvrage défensif des vieux Bulgares. La partie orientale est du au khan Tervel (début du VIII^e siècle) et la partie occidentale au khan Omurtag (IX^e siècle).

Jordan Ivanov, *L'orgine du tsar Samuel.* Sbornik Zlatarski, Sofia, 1925, pp. 55-62. L'auteur s'efforce de démontrer que la dynastie de Samuel provient de colons arméniens possédant une conscience nationale bulgare.

V. Zlatarski, *L'état bulgare occidental jusqu'à la proclamation de Samuel comme tsar.* Mak. Pregl. II (1926) fasc. 1, pp. 1-32, fasc. 2, pp. 1-34 (résumé en français). L'auteur suit pas à pas la marche des événements politiques après l'année 969. L'idée maîtresse de ce travail, c'est que l'État bulgare occidental est le prolongement pur et simple de l'État oriental.

N. Blagoev, *Origine et caractère de l'État fondé par le tsar Samuel.* God. Sof. Univ. Faculté juridique, XX (1295), pp. 483-591. Consacré à l'étude des mêmes question.

N. Blagoev, *Aaron, frère du tsar Samuel a-t-il régné, et quand?* Mak. Pregl. III (1927), fasc. 4, pp. 15-26 (résumé en français). En se servant des sources byzantines, Blagoev établit qu'Aaron fut élu tsar en même temps que Samuel en 1003, lorsque, à Skoplje, le tsar légitime, Romain, fut fait prisonnier.

N. Blagoev, *La défaite et la captivité du tsar Romain.* Mak. Pregl., III, 1927, fasc. 3, pp, 1-14 (résumé en français). Analyse critique des données de Skylitzès et de Yahya Conclusion : l'événement se place aux alentours de l'an 1003.

Stojanov H. Valkanov, *La lutte de Samuel contre Byzance*, Mak. Pregl., II (1926), fascicule 3, pp. 111-134 (résumé français).

N. Blagoev, *Deljan et son soulèvement en Moravie et en Macédoine contre les Byzantins.* Mak. Pregl., IV (1926), fasc 2 pp. 1-22 (résumé

en français). La personnalité et le nom de Déljan. L'évolution et la fin du soulèvement.

V. Zlatarski, *La Situation politique de la Bulgarie du Nord aux* XI^e *et* XII^e *siècles.* Izv. Istor. Dr., IX (1929), pp. 1-50. L'auteur s'appuyant sur des documents s'insurge contre la thèse de M. N. Bănescu, *Changement politiques dans les Balkans après la conquête de l'Empire bulgare de Samuel. Nouveaux duchés byzantins. Bulgarie et Paristrion.* Bull. de l'Académie Roumaine, Sect. hist., (1923); il établit qu'au milieu du XI^e siècle les terres situées entre le Danube et la chaîne des Balkans ne furent que nominalement soumises à Byzance : en fait, elles étaient sous la domination Petchénègue. En 1059, Byzance fit de ces territoires une unité militaire et administrative indépendante, dont le premier chef fut Romain Diogène. Zlatarski énumère ensuite les gouverneurs qui succédèrent à Romain, et termine son article en passant en revue les événements historiques du Bas-Danube sous le règne de Manuel Comnène.

M. G. Popruženko, *Pages d'histoire bulgare.* Sbornik Louis Léger. Sofia, 1925, pp. 269-278 (en russe).

Stojanov K. Valkanov, *Les conséquences pour l'Église universelle du baptême des Bulgares et de leur soumission à Byzance.* Mak. Pregl. III (1927), fasc. 2, pp. 62-92. (résumé en français). L'auteur analyse tous les événements qui concernent le baptême et le ralliement de l'Église bulgare à celle de Constantinople. Ce dernier événement eut de graves conséquences : séparation définitive des Églises, affaiblissement de la conscience orthodoxe, diffusion du Bogomilisme.

P. Mutafčiev, *Bulgares et Roumains dans l'histoire des terres danubiennes.* God. Sof. Univ. Faculté historico-philologique, XXIII (1927), pp. 1-247. Critique détaillée et convaincante de la synthèse de M. Iorga sur le passé des nations balkaniques.

Ivan Snegarov, *Témoignages byzantins des* XI-XIII^e *siècle sur le caractère bulgare de la Macédoine.* Mak. Pregl. I (1925), fasc. 5 à 6, pp. 1-17 (résumé en français). Snegarov a rassemblé et mis en ordre les témoignages des sources byzantines qui prouvent à l'évidence que Byzance considérait la Macédoine et l'archevêché d'Ochrida comme bulgares.

P. Mutafčiev, *La pénétration serbe en Macédoine au moyen âge.* Mak. Pregl. I (1925), fascicule 4, pp.1-26 (résumé en français).Jusqu'à la fin du XIII^e siècle il n'y avait pas de Serbes en Macédoine. La tendance de l'État serbe à une extension vers le sud a commencé à se faire sentir dès la fin du XII siècle, mais elle n'a été réalisée qu'au XIV^e. L'auteur étudie les causes et les moments principaux de cette pénétration serbe dans la Macédoine bulgare.

P. Mutafčiev, *L'Orient et l'Occident au moyen âge.* Leçon inaugurale. God. Sof.Univ. Faculté historico-philologique, XXI (1925), pp. 1-34.Mutafčiev oppose les « valeurs »de la culture byzantine à celles du moyen âge occidental.

P. Mutafčiev, *Origines de la dynastie d'Asen.* Mak. Pregl, IV (1928), fasc. 4, pp. 1-42. Les fondateurs du 2^e empire bulgare Asen et Petr proviennent d'une famille russe qui s'est transplantée en Bulgarie au XII^e siècle.

V.Zlatarski, *La Bulgarie du Sud après la mort d'Ivan Asen et la paix de Ῥηγίνα.* Sbornik Djakovič. Sofia,1927, p.327-341 (résumé en français). Zlatarski étudie la guerre entre le tsar bulgare Michel Asen et les empereurs de Nicée Jean Vatatzès et Théodore II Lascaris dont le résultat fut la paix conclue à *Ῥηγίνα.* Les boïars de Tirnovo furent peu satisfaits de cette paix : il assassinèrent Michel Asen.

Ivan Snegarov, *La ville d'Ochrida. Essai historique.* Mak. Pregl., IV (1928), fascicule 1, pp. 91-138 ; fascicule 2, pp.65-98 ; fascicule 3, pp. 57-88 (résumé en français). L'auteur a recueilli tous les renseignements que nous possédons sur cette ville et il a poursuivi son histoire depuis les temps les plus anciens jusqu'au XX^e siècle.

P.Nikov,*La conquête turque de la Bulgarie et la destinée des derniers successeurs de* Šišman. Izv. Istor. Dr., VII-VIII (1928), pp.41-112. Nikov raconte les luttes épiques des Bulgares avec les Turcs à la fin du XIV^e siècle, jusqu'à l'extinction de la dernière dynastie bulgare.

Ivan Snegarov, *Histoire de l'archevêché d'Ochrida depuis sa fondation jusqu'à la conquête de le péninsule balkanique par les Turcs,* tome I, Sofia, 1924, 347 pp.

V. Zlatarski, *Les archevêques et les patriarches bulgares au temps du « premier Royaume ».* Izv. Istor. Dr., VI (1924), pp. 49-76.

Utilisant une notice du XIVe siècle dans le *Synodikon* du tsar bulgare Boril (1207-1218) et la liste des archevêques bulgares, donnée par Ducange, Zlatarski considère Léontios comme le premier patriarche bulgare (après 918). Les trois autres patriarches mentionnés dans le Synodikon sont rapportés par Zlatarski à une date postérieure à 927.

V. Kiselkov, *La Paroria médiévale et le monastère des Sinaïtes.* Sbornik Zlatarski. Sofia, 1925, pp. 103-118. Contre Jireček, Kiselkov identifie la Paroria avec les montagnes de Strandža : et c'est-là qu'il faudrait chercher le monastère de Grégoire le Sinaïte.

Ivan Snegarov, *L'hérésie de Bogomiles. son histoire, son caractère et son importance.* Blg Istor. Bibl , I (1928) fasc. 3, 56-75. Travail de vulgarisation sur le mouvement bogomile au xe siècle.

St. Stanimirov, *Histoire du monastère de Bačkovo.* Izv. Istor. Dr., VII-VIII (1928), pp. 113-143. Ne s'occupe que du XVIIIe siècle .

Šivačev (archimandrite Antoine), *Le christianisme dans la péninsule des Balkans.* Sofia, 1929, 128 pp. Des origines au IXe siècle.

C. Radoslavov, *Les titres des tsars bulgares.* Izv. B. Arch. Inst., V (1928-929), pp. 159-186 (résumé allemand). Sur l'étymologie du mot *tsar* dérivé de *Caesar.*

Ivan Sakasov, *La culture matérielle de notre église médiévale.* Duchovna Kultura, fasc. 34 et 35 (1927), pp. 189-204.

Ivan Sakasov, *Données sur le commerce bulgare à Constantinople au xe siècle.* Izv. Istor. Dr., VI (1924), pp. 195-203. D'après le Livre du Préfet publié par Jules Nicole.

Ivan Sakasov, *Le peuple et l'Etat dans la Bulgarie médiévale.* Bolg. Istor. bibl., I (1928), fasc. 1, pp. 27-68, travail de vulgarisation.

K. Stojanov, *Jean Géomètre et la civilisation byzantine de son temps.* Duchovna Kultura, fasc. 26-27 (1925), pp. 196-202.

P. Mutafčiev, *Histoire de Dorostolon.* Sbornik Dobrudža. Sofia, 1927, pp. 102-196.

P. Mutafčiev. *Histoire des monastères de Mesembria.* Sbornik Zlatarski. Sofia, 1925, pp. 163-183. Mutafčiev part de trois documents

publiés dans le tome I des *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς Σταχυολογίας* de Papadopoulos-Kerameus (1891).

Jordan Ivanov, *Ἀξιός, Velika, Vardar.* Mak. Pregl., I (1925), fasc., 3, pp.17-28 (résumé français). L'auteur tente d'établir que le nom grec antique de ce fleuve, son noms lave médiéval, et son nom turc ont la même signification : « grand ».

St. Romanski, *Sur quelques noms de villes macédoniens. I. Solun* Mak. Pregl., V (1929), fasc. 2, pp. 78-84 ; II. *Ochrid. idem*, fasc.3, pp. 70-76 (résumé français). La forme slave *Solun* ne provient pas naturellement de la forme latine *Salona*, mais directement de *Σαλονίκη*. La forme Ochrid = le slavon o+chrid (= roche).

Jordan Trifonov, *Renseignement sur la vie bulgare dans l'Hexaméron de Jean l'Exarque.* Sp. B. Ak. Nauk. Section historico-philologique, xix (1929), pp.1-26. L'auteur utilise certaine divergences entre le Šestodnev de Jean l'Exarque et son original grec pour préciser quelques détails de la vie bulgare au x^e^ siècle.

Jordan Trifonov, *La vie religieuse et l'instruction chez les Bulgare sous le règne de Syméon.* Bolg. Istor. Bibl., I (928), fasc. 4, 122 -147.Article de vulgarisation.

Jordan Trifonov, *Remarques sur l'Évangile didactique de l'évêque Constantin.* Sbornik Zlatarski. Sofia, 1925, pp. 459-480.

M. Genov, *Le siècle du tsar Syméon dans la littérature.* Bolg. Istor. Bibloteca, I (1928), fasc. 4, pp. 79-121. Tableau succinct de la littérature bulgare à la fin du ix^e^ et au commencement du x^e^ siècle.

Jordan Ivanov, *Livres et légendes des Bogomiles.* Sofia, 1925, 388 pp. Recueil des productions orales et écrites de la littérature bogomile ; étude des doctrines dualistes de cette hérésie ainsi que de son histoire.

G. Iljinskij, « *L'Écrit sur la vraie Foi* » *de Constantin le Philosophe.* Sbornik Zlatarski. Sofia, 1925, pp. 63-90 (en russe). Il défend l'opinion que l'auteur de ce traîté n'est autre que l'apôtre des Slaves Constantin, qui le rédigea pour l'édification de ses disciples, lorsque Constantin et Méthode durent partir pour Rome. Iljinskij publie un texte nouveau.

M. Speranskij, *Textes yougoslaves et russes de la légende sur la construction de l'église de Sainte-Sophie de Constantinople.* Sbonik Zlatarski. Sofia, 1925, pp. 413-422 (en russe). A la base est une légende grecque, anonyme, du XII^e siècle. Mais on y a ajouté en Russie un texte sur la prise et le sac de Constantinople en 1204. C'est précisément la version qui de Russie a passé en Bulgarie (2^e moitié du XIII^e siècle), et, de là, en Serbie.

M. G. Popruženko, *Le synodikon du tsar Boril.* Bolgarska Starina, fasc. 8, édition de l'Académie Bulgare des Sciences. Sofia, 1928, CLXXIX+96 pp (en russe). Nouvelle édition critique du synodikon d'après deux copies (XIV^e siècle) conservées à la Bibliothèque Nationale de Sofia. L'édition est précédée de recherches approfondies sur le texte.

Ivan Snegarov, *Le premier docteur des Bulgares, Clément d'Achrida. Sa vie et son activité.* God. Sof. Univ. Faculté théologique, IV (1927) pp. 219-233. Essai biographique fondé sur des *Vies* de saints.

N. S. Deržavin, *Sur la question de l'activité littéraire de Clément de Velika.*Mak. Pregl., V (1929), fasc. 3, p.28-46 (en russe avec résumé en français). Partant des ressemblances qui existent entre les écrits de Clément et l'ouvrage intitulé : Service des saints frères Cyrille et Méthode, l'auteur conclut que ce dernier écrit peut être attribué à Clément.

Jordan Trifonov, *Chroniques byzantines dans la littérature en Slavon ecclésiastique.* Izv. Istor. Dr., VI (1924), pp. 163-181. Longue recension de l'ouvrage de M. Miloš Weingart, *Byzantiské kroniky v literatuře cirkevně-slovanské.* Bratislava, tome I (1922)), tome II section 1 et II. (1923). Il s'arrête surtout sur la question de la date des versions bulgares des chroniques de Jean Malalas,Georges Syncelle, du patriarche Nicéphore, d'Hamartolos, de Syméon Logothète, de Zonaras et de Manassès.

V. S. Kiselkov, *Grégoire le Sinaïte,* Duchovna Kultura, XXXIV-XXXV (1927), pp. 236-260. Biographie et doctrines du saint. Histoire de son monastère,qui se trouve dans les montagnes de Strandža (*Παροριά*).

Vl. Aleksiev, *Droit byzantin et droit bulgare.* Mak. Pregl. IV (1928), fasc. I, pp. 1-30 ; fasc. 2, pp. 23-63 (résumé en français).

L'auteur étudie les influences étrangères, dans le droit byzantin, et spécialement les traces du droit coutumier bulgaro-slave dans le code des Isauriens appelé *Ἐκλογή* (VIIIe siècle).

S. Bobčev, *Droit romain et droit byzantin dans l'ancienne Bulgarie.* God.Sof.Univ. Faculté juridique, fasc. XXI (1926) (résumé en français).Ce travail comprend les chapitres suivants : I.Domination romaine dans la péninsule des Balkans. II La culture orientale et byzantine remplace la civilisation occidentale et romaine dans la péninsule des Balkans. III. Le droit romain codifié par Justinien. IV.La lutte contre le droit romain à Byzance V.Réaction contre la législation isaurienne VI. Le droit romain dans la législation ecclésiastique. VII.La Bulgarie chrétienne et la rivalité de Rome et de Byzance à son sujet, VIII L'ancienne Bulgarie et son activité législative. IX. Traces de l'influence du droit romain X La bulgarisation de la terminologie gréco-byzantine XI Conclusions.

S. Bobčev, *La Bulgarie sous le tsar Syméon au point de vue du droit public.* God. Sof. Univ. Faculté juridique, XXIII (1928), pp. 1-152. Essai d'exposé systématique du droit public bulgare aux IXe-Xe siècle.

Terminé le 1er janvier 1930 *Sofia* Krsto Miatev.
(Trad. par H. G.).

ROUMANIE.

1. — Histoire.

Virginie Vasiliu, *Sur la Seigneurie de « Tedoro » en Crimée,* dans les *Mélanges de l'École Roumaine en France,* 1929, Ire partie 301-336. En publiant un acte inédit qui concerne les relations entre Venise et la Seigneurie de Tedoro (*Copia lettere Baili Venetorum Constantinopolis scripte Alexio de lo Tedoro*), tiré des Archives d'État de Gênes, l'auteur expose, d'après les documents connus,ce qu'on sait jusqu'à présent sur les seigneurs de ce petit État de Crimée du XVe siècle, — Alexis, Olobei et ses frères. La lettre, assez difficile à éclaircir, a été mal publiée et l'auteur commet des erreurs dans l'interprétation. Le terme *atosigati* ne peut pas avoir le sens qu'il lui attribue : on doit le traduire par « empoisonnés », car le

texte est tout à fait clair. La phrase : « Providero de Venecia per zoche de noge cosa de reputatione » doit être écrite « *per zo (ciò) che de no ge cosa de reputatione*, (sinon, il s'agit de réputation) ; la traduction par « faire apporter de Venise des gâteaux de noix » est donc totalement erronée.

H. Dj. Sirouni, *Note armene* (Notes arméniennes), *Revista Istorica*, 15 (1929), 124-136. Après des considérations sur les manuscrits arméniens en général et leurs miniatures, l'auteur de ces notes nous donne des indications utiles sur les manuscrits les plus précieux conservés dans les bibliothèques de Roumanie et provenant de l'Orient.

Remus Ilie, *Mitropolitul Damian la Sinodul din Florența* (Le Métropolite Damian au concile de Florence), dans la *Revista Istorica*, 25 (1929), 61-66. On sait que parmi les signataires des actes du célèbre Concile, le métropolite Damian figure pour la Sébastie et la Moldavie. On ne pouvait s'expliquer l'absence à ce Concile des repésentants de l'autre État roumain, et toutes sortes d'opinions ont été exprimées à cet égard par les savants roumains. L'auteur du présent article tranche maintenant définitivement la question : le Métropolite Damian représenta en réalité à ce Concile Sebastia, comme sa signature même le prouve : *ὁ ταπεινὸς μητροπολίτης Μολδοβλαχίας καὶ τὸν τόπον ἐπέχων τοῦ Σεβαστείας, Δαμιανός, ἀρεστός, ὑπέγραψα.* Nommé en Moldavie en 1437, il était en route pour ce pays et trouvait à Constantinople le protopapas Constantin et le boyar Neagoe de Moldavie qui devaient l'y conduire. Tous les trois furent probablement invités à suivre l'imposant cortège du Paléologue en Italie. Les pays roumains par conséquent n'ont pas envoyé de délégués à Florence.

N. Jorga, *Époque et caractère de l'établissement des Slaves dans la Péninsule des Balcans*, dans la *Revue historique du Sud-Est européen* 7 (1930), 1-17.

L'historien roumain émet dans cette étude quelques opinions tout à fait suggestives en ce qui concerne ce problème si obscur de la pénétration des Slaves dans la Péninsule des Balkans. Il définit d'abord le caractère de la descente des Slaves du Nord au Sud du Danube : la colonisation pratiquée par les Byzantins a pu les admettre volontiers dant l'empire, comme on avait admis autrefois les Goths. L'auteur cherche ensuite à fixer les lieux du passage des Sla-

ves dans les Balkans : ils n'ont pu passer que du côté des Portes-de-Fer et du côté de la Dobrogea actuelle, lieux toujours fréquentés au cours de l'histoire byzantine. On examine ensuite la nomenclature des trois bandes de territoire du Nord du Danube : la Montagne, le fleuve, la steppe, — pour faire voir que les Slaves en ont occupé une partie jusqu'à la montagne et à l'Olt. Le grand mouvement des Avars a provoqué leur descente vers le Sud, favorisée par l'empire.

2. Littérature.

Contribuții privitoare la istoria literaturii române : 1. Simionescu Dan, *Sibilele în literatura românească* ; 2. D. Mazilu, *Contribuții la studiul vieții Sf. Nifon, patriarhul Constantinopolii*, Seminarul de ist. liter. rom. de la Fac. filos. din București, 1928. (Contributions à l'histoire de la littérature roumaine).

Cette publication du Séminaire de M. N. Cartojan de Bucarest contient deux articles intéressants :

Le premier, *Les Sibylles dans la littérature roumaine*, dû à M Simionescu Dan, nous montre que le motif des Sibylles appartient aux apocryphes les moins répandus de l'ancienne littérature roumaine. Trois éléments peuvent être distingués à son origine : l'élément païen, le Vieux et le Nouveau Testament. L'auteur nous fait voir ensuite la voie de propagation du motif dans la littérature et ses représentations iconographiques dans l'art roumain.

Le second article est une *Contribution à l'étude de la Vie de St-Niphon, patriarche de Constantinople.* L'auteur y signale quatre manuscrits roumains qui reproduisent la traduction du texte grec de la « Vie du patriarche Niphon ». Pour établir définitivement le texte roumain de la « Vie », on doit tenir compte de ces manuscrits.

C. A. Spulber, *Cea mai veche Pravilă românească* (La plus ancienne Pravila roumaine), Cernauti, 1930, 85 pp. in-8, avec un résumé en français. — Il s'agit du code découvert en 1921 à Jeud, ville transylvaine, et l'auteur constate qu'il se rapproche du texte contenu dans le fameux Codex Neagoeanus, qu'il reproduit en fac-similé. Les deux versions viennent du Kanonikon de Jean Nesteutes.

3. Art.

G. Balș, *I. Biserica din Lujeni. II. Introducerea pridvorului în planul bisericilor moldovenești*, (L'église de Lujeni) ; L'introduction de l'exonarthex dans le plan des églises moldaves). Acad. Rom., Mem. sect. istorice, s. III, t. XI, mem. 3.

I. L'auteur montre que l'église de Lujeni, près Cernauți (en Bucovine), construite vers la fin du xv^e^ siècle, représente le type le plus simple du groupe des églises qui ont la voûte en berceau renforcée par des doubleaux ; II. On avait cru généralement que l'introduction de l'exonarthex dans le plan des églises moldaves correspondait au commencement du règne de Pierre Rareș (1527). M. Balș nous démontre qu'en réalité ce type d'église était déjà achevé avant le règne de Rareș.

N. Ghika-Budesti. *Evoluția arhitecturii in Muntenia.* P. I : *originile si inrâuririle străine până la Neagoe Basarab* (L'évolution de l'architecture en Valachie, I^re^ Partie : Les origines et les influences étrangères jusqu'à Neagoe-Basarab), dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice*, 1927, fasc. 53-54, 158 pages avec 86 planches.

Cette sobre mais remarquable étude complète les travaux de MM. Balș et Iorga et précise nos connaissances sur les anciens monuments de l'art roumain. Au point de ve de l'architecture, l'auteur distingue trois influences étrangères en Valachie : 1° celle du moyen âge occidental, représentée par les ruines des premières forteresses et palais du pays et par les fondations de deux églises disparues (à Campulung et à Turnu-Severin) ; 2° l'influence byzantine, la plus importante, parvenue par différentes voies : *a*) par Constantinople (San-Nicoara d'Argeș, Bogdan-Seraï de Constantinople, l'église princières d'Argeș et l'église de Nicopoli) ; *b*) par la Serbie (Voditza, Tismana, Cozia) ; *c*) par les Balkans (Cotmeana) ; *d*) par le Mont Athos (Snagov, Targoviste) ; 3° l'influence arménienne, manifestée dans la technique de la pierre taillée et dans l'ornement sculpté (l'église du monastère de Dealu et l'église épiscopale d'Argeș).

Terminé le 1^er^ août 1930.

Cluj. N. Bănescu.

YOUGOSLAVIE.

Bulletin bibliographique (1).

Philologie, Histoire, Droit.

Bogoslovlje * (2), années I-IV, 1916-1929, pp. 390, 328, 320, 336. La Faculté de théologie de l'Université de Belgrade publie depuis 1926 cette revue trimestrielle, dirigée par le Professeur D. Stefanović. Il va sans dire qu'un grand nombre parmi les articles qui y sont publiés touchent à nos études ; nous ne signalerons que ceux qui peuvent intéresser plus directement nos lecteurs : D. Jakšić, *Sv. Fotije patriarch carigradski i njegovo učenje o ličnom svojstvu Sv. Duha* (*Saint Photius et sa doctrine de l'essence personnelle du Saint-Esprit*), I, pp. 219-224 ; A. Dobroklonski ; *Crkvena politika rigoristička i popustljiva* (*Les deux sortes de politique ecclésiastique : ἡ τῆς ἀκριβείας et ἡ τῆς οἰκονομίας*), I, pp. 231-264 ; M. Georgijevski, *Ἐπίσκοπος*, I, pp. 277-281 cherche l'origine de ce mot dans la traduction des Septante ; G. Radojčić, *Ko je otac Save II* (*Qui est le père de Sava II*?), I, pp. 332-344 et IV, p. 52 ; analysé dans *Byzantion*, II, p. 517 ; D. Anastasijević, *Prvobitni postanak imena i manastira Hilandara* (*L'origine du nom et du monastère de Chilandar*), II, pp. 50-57 et 134-138, conclut que ce monastère doit son nom à quelque personnage (probablement le fondateur) nommée *Χελανδάριος* ; ce nom de famille se rencontre justement dans un document du monastère de Lavra de l'année 985 ; J. Ilić, *Balkanske Crkve kao prve nacionalno-vaspitne organizacije Južnih Slovena* (*Les Eglises balcaniques en tant que premières organisations nationales et éducatives chez les Slaves méridionaux*), II, pp. 216.-234 ; G. Radojčić, *Manastir Poganovo* (*Le monastère de Poganovo*) II, pp. 301-306, étudie l'histoire de ce monastère dont l'architecture et la peinture

(1) Voir nos précédents bulletins, *Byzantion*, II, pp. 595-600 et III, pp 512-519.

(2) L'astérisque indique que l'article, ou ouvrage, est écrit en caractères cyrilliques ; le titre français avant le titre serbo-croate indique que l'article ou ouvrage est accompagné d'un résumé en français.

ont fait l'objet d'un travail récent de M. A. Grabar dans le *Bulletin de l'Institut archéol. bulgare*, IV, 1926. Contrairement à tous ses prédécesseurs qui identifiaient son fondateur, le « seigneur Constantin » mentionné dans plusieurs inscriptions de ce monastère, avec Constanstin Dejanović, le beau-père de l'empereur Manuel II Paléologue, M. Radojičić prouve qu'il faut l'identifier avec le « seigneur Constantin » mentionné dans un manuscrit de Zographou, manuscrit ayant précisément appartenu jadis au monastère de Poganovo ; B. Granić, *Pravni položaj i organizacija grčkih manastira po Justinianovu pravu* (*La condition juridique et l'organisation des monastères grecs d'après le droit de Justinien*), III, pp. 181, 196 et 269-276, traduit en allemand dans la *Byz. Zeitschrift*, XXIX, 1929, pp. 6-34 ; D. Anastasijević, *Fjodor Ivanovič Uspenski*, IV, pp. 52-62 ; J. Lukić, *Značenje nekih reči u starom crkvenom slovenskom jeziku* (*Le sens de quelques mots en vieux-slave*), IV, pp. 140 à 150, explique une série de mots vieux-slaves empruntés au grec.

F. Bulić et L. Karaman, *Palača Cara Dioklecijana u Splitu* (*Le palais de Dioclétien à Spalato*), Zagreb, 1927, éditions de la « Matica Hrvatska », pp. 284 et 101 planches hors-texte. Après une introduction bibliographique suit une description minutieuse (pp. 44-114) de ce monument, puis une étude sur « le palais de Dioclétien dans l'histoire de l'art » (pp. 115-177) et sur « le palais de Dioclétien à travers les siècles » (pp. 178-255) ; nous ne pouvons que souhaiter de voir cet admirable ouvrage bientôt traduit dans une langue occidentale.

Glasnik Skopskog Naučnog Društva, tomes III, 1928, 348, in-4°, et V, 1929, pp. 365. Nous avons déjà rendu compte dans notre précédent bulletin de plusieurs articles publiés dans les deux premiers volumes de ce bulletin de la Société scientifique de Skoplje. A partir du tome III un volume de contenu historique et philologique alterne régulièrement avec un tome consacré aux sciences physiques et naturelles. Le lecteur étranger est vivement choqué par le ton agressif qu'affectent les collaborateurs de cette revue à l'égard des Bulgares et des Grecs ; mais ceci n'empêche évidemment pas de trouver dans les tomes III et V une série d'articles fort intéressants et qui touchent de près à nos études : D. Anastasijević, *L'hypothèse de la « Bulgarie occidentale »* (*Hipoteza o « zapadnoj Bugarskoj »*) * III, pp. 1-12. Dans cet article qui sera publié en français dans les Mélanges Uspenskij, le savant byzantiniste soutient qu'il n'y a pas

eu de continuité entre l'état de Samuel et le premier empire bulgare. M. Anastasijević croit que l'état de Samuel, s'est constitué en 976, à la suite d'une révolte contre Byzance N. Radojčić, *Les renseignements d'Anne Comnène sur les Serbes, Vesti Ane Komnine o Srbima*) *, III, pp. 13-34, soumet à une critique approfondie ces renseignements et souligne leur importance pour l'histoire serbe ; extrêmement intéressantes les explications de l'auteur sur la nature de la frontière (*μεσαίχμιον* chez Anne) entre Byzance et la Serbie à l'époque d'Aléxis Comnène ; A. Solovjev, *Un comté serbe sous l'Empire* (*Jedna srpska župa za vreme Carstva*) *, III, pp. 25-24. Commentaire d'un diplôme du tsar Uroš en faveur du « čelnik Musa»,publié par M.Solovjev dans ses *Monuments choisis de l'ancien droit serbe* (cf. *Byzantion*, III, p. 517) ; à noter (pp. 33-34) les mots serbes *magher* (*μάγειρος*) et *magjupci* (*μάγκιψ*) ; R. Grujić, *Les écoles et les monastères dans la Serbie du moyen âge* (*Skole i manastiri u srednjevekovnoj Srbiji*) *, III, pp. 43-50, revient sur la thèse soutenue dans un ouvrage antérieur. Selon M. Grujić, en Serbie, contrairement à ce qui se passait en Occident, il n'y avait pas d'écoles dans les monastères, mais dans les villes et les villages, où les curés étaient pour la plupart instituteurs ; Z. Tatić, *Deux restes de l'architecture byzantine dans la région de Stroumitza* (*Dva ostatka vizantiske arhitekture u strumičkom Kraju*) *, III, pp. 83-96, décrit deux églises byzantines, déjà étudiées par M. Miatev ; la première d'entre elles est près du village de Vodoča, l'autre est l'église du monastère bien connu de N. D. de Pitié ; P. Skok, *Les Sarakatsans* (*Sarakačani*) *, III, pp. 155-182, en rendant compte du livre de M. Hoeg, M. Skok s'accorde avec lui pour rejeter la thèse, soutenue dernièrement encore par M.Capidan, d'après laquelle les Saracatsans seraient des Roumains grécisés ; B. Saria, *Recherches à Stobi*. I. *Topographie et histoire* (*Istraživanja u Stobima*, I. *Topografija i istorija*) *, V, pp. 1-13 ; R. Egger, *La basilique de Stobi*, (*Gradska crkva u Stobima*) *, V,pp.13-44, traduction de l'article du même auteur dans les *Jahreshefte des oesterr. arch.Instituts*, XXIV, pp. 45 et suiv. ; N. Vulić, *Iustiniana Prima*, V, pp. 45-50 (1), discute sans formuler lui-même de résultat positif les diverses opi-

(1) Cet article a également été publié en français dans *Byzantion* IV,pp. 277-280.

nions émises sur le site de cette ville ; N. Okunjev, *Matériaux pour servir à l'histoire de l'art serbe.* I. *L'église de Saint-Georges à Staro Nagoričino* (*Gradja za istoriju srpske umetnosti.* I. *Crkva Sv. Gjorgja u Starom Nagoričinu*) *, V, pp. 87-120, étudie l'architecture et les peintures de cette église, bâtie par le roi Étienne Uroš II Milutin. Comme le témoignent deux inscriptions, la construction de cette église a été terminée en 1313, les peintures en 1318. Mais pourquoi imprimer en lettres cyrilliques (!) pp. 96 et 104 des inscriptions en langue grecque? Et pourquoi dans un travail où l'on consacre 34 pages in-4° à l'architecture et à la peinture de cette église, omettre de signaler la signature en grec du peintre Eutychios ? (1) Est-ce pour ne pas laisser le moindre doute que cette église ait été décorée par des peintres serbes? Nous ignorons si c'est l'auteur ou le directeur de la revue qui est responsable de cette omission qu'on ne peut qualifier d'« étourderie » que par euphémisme. Quoi qu'il en soit, il serait plus prudent d'éviter des étourderies pareilles. On aurait pu à la rigueur émettre l'hypothèse que cette église a été décorée par des peintres serbes qui imitaient des prototypes byzantins. Il est vrai qu'une hypothèse semblable paraîtra peu probable dès qu'on rapprochera la date de la construction de cette église (1313) avec la rupture d'Étienne Uroš avec son frère et co-régent Dragutin, avec la visite d'Uroš à Salonique chez sa belle-mère, l'impératrice Irène, qui le combla de cadeaux, et avec le projet de ce roi de désigner pour successeur un des fils d'Irène (2). Ces événements ont eu lieu vers 1310-1312 et le lecteur curieux trouvera des précisions dans notre livre sur les *Princesses byzantines dans la Serbie du moyen âge*, pp. 71-75. Il est donc évident que cette église a été décorée par des artistes grecs, qui ont été probablement envoyés en Serbie par Irène. ou bien amenés par Étienne Uroš après son retour de Salonique, Z. Tatić, *La basilique de Psača* (*Basilika u Psači*) *, V, pp. 120-130 description d'une basilique construite en 1358 ; B. Granić, *La condition des moines au point de vue du droit privé dans les provinces*

(1) [Χεὶρ] Εὐτυχίου ἔτους ,ῶτωκε'. Voir la reproduction de cette signature de peintre dans Millet, *L'ancien art serbe*, Paris, 1919, p. 26.

(2) Cf. M. Vasic, *Crkva Sv. Gjorgja u Starom Nagoricinu* * (*L'Eglise de St-Georges à Staro Nagoricino*), dans la revue *Misao*, fasc. 233-236, sept.-oct.1929, p. 10.

grecques du Bas-Empire aux Ve et au VIe siècles(Privatnopravni položaj monaha u grčkim oblastima poznorimske imperije u V i VI veku) *, pp. 131-135, est traduit en allemand dans les *Mélanges Heisenberg* ; E. Anjičkov, *Manichéens et Bogomils* (*Manihei i Bogumili*) *, V, pp. 137-155, traduction de l'article du même auteur dans la *Revue des Etudes slaves*, VI, 1928 ; M. Kos *L'inscription du tsar Samuel* (*O natpisu cara Samuila*) *, V, pp. 209-213. L'auteur veut établir une continuité entre cette inscription de 992-993 et les monuments épigraphiques du XIIIe et du XIVe siècles trouvés en Serbie et en Bosnie ! D. Lazarević, *Les dialectes-serbes* (!) *méridionaux en contact avec les dialects grecs* (*Srpski dijalekti na jugu u kontaktu sa grčkim dijalektima*) *, V, pp. 215-220 ignore les éléments de la dialectologie néo grecque ; P. Skok, *Parallèles roumains à la légende « sur la construction de Scutari »*, (*Rumunske paralele « Zidanju Skadra »*) *,V, pp. 221-242. Dans ce travail, que l'auteur lui-même appelle « une étude de littérature interbalkanique », M. Skok étudie huit versions roumaines et deux macédo-roumaines, dont le thème est le même que dans le poème néo-grec sur « la construction du pont d'Arta ».

A. Ivić, *Rodoslovne tablice srpskih dinastija i vlastele* * (*Tables généalogiques des dynasties et familles féodales serbes*), 3e édition, Novi Sad 1928, pp. 10 et 19 tables. La troisième édition de ces précieux tableaux généalogiques contient par rapport aux éditions précédentes de nombreuses et importantes corrections et additions fournies par MM. St. Stanojević, G. Radojčić et M. Lascaris ; elle constitue ainsi un instrument de travail indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire du sud-est de l'Europe. Les dynasties et familles nobles dont cet ouvrage présente la généalogie sont les Njemanides, les Kotromanić, les Mrnjavčević, les Lazarević, les Balšić, les Branković, les Hercegović, les Jakšić, les Crnojević, les Bakić, les Crepović, les Petrović-Njegoš, les Obrenović et les Karadjordjević. Il est regrettable que ces tableaux généalogiques ne soient pas accompagnés de renvois précis aux sources, ce qui aurait rendu ce travail encore plus utile aux travailleurs.

M. Kostić, *Dositijev prevod Kiriakodromiona* * (*La traduction du Κυριακοδρόμιον par Dosithée Obradović*), *Prilozi*, VIII, 1928, pp. 245-247 résoud définitivement cette question si débattue, et prouve que Dosithée Obradović, le célèbre rénovateur de la litté-

rature serbe, a effectivement traduit le *Κυριακοδρόμιον* de Nicéphore Théotokis, mais que cette traduction n'a jamais été publiée.

V. Mošin, *Ἐπαρχία Γοτθίας v Chazarii v VIII veke* * (*L'ἐπαρχία Γοτθίας dans la Chazarie au VIII^e siècle*), *Trudy IV sŭězda Russkich Akademičeskich Organizaciej za granicej*, Belgrade 1929, pp. 149-156, croit que la liste des évêques de l'*ἐπαρχία Γοτθίας* dans une *notitia episcopatuum* du VIII^e siècle publiée par de Boor, n'est pas une interpolation postérieure, mais qu'elle correspond à un projet réel de la politique byzantine qui visait à doter d'une organisation ecclésiastique l'activité des missionaires orthodoxes dans l'état des Chazars. Ce projet, qui doit être placé entre 737 et 763, n'a pas été réalisé.

J. Nagy, *Prilozi za biografiju Anselma Banduri* (*Contributions à la biographie d'Anselme Banduri*) *Prilozi*, IX, 1929, pp. 83-108. La première partie de cet article est consacrée aux relations de Banduri (1671-1743) avec les érudits français contemporains, notamment avec Montfaucon ; la seconde partie reproduit les comptes rendus publiés dans les *Mémoires de Trévoux* et consacrés aux ouvrages suivants du byzantiniste ragusain : a) *Conspectus operum Sancti Nicephori*, b) *Imperium Orientale*, c) *Numismata Imperatorum Romanorum*.

V. Nikolić-Zemunski, *Istorija cara Stefana Dušana* * (*Histoire de l'empereur Etienne Douchan*), Belgrade 1927, pp. XXII, 289. Qu'un amateur se mette à écrire un livre de trois cents pages sur Étienne Douchan, voilà une entreprise qui a peu de chances d'être couronnée de succès. Faut-il donc s'étonner, si le livre de M. Nikolić-Zemunski marque un échec complet dans les détails aussi bien que dans les lignes générales ?

G. Novak, *La nazionalità dei Dardani*, *Arhiv za arbanasku starinu jezik i etnologiju*, IV, 1929, pp. 72-89. Dans ce travail qui reproduit la communication si érudite de M. Novak au Congrès des Études Byzantines de Belgrade, l'auteur cherche à prouver « que les Dardanes n'étaient pas des Illyriens, mais qu'ils étaient un peuple à part, qui est resté tel, même à l'époque où Justinien, originaire de leur pays, y fonda la ville de Justiniana prima ».

G. Novak, *Kde ležela Justiniana Prima* (*Le site de Justiniana Prima*), *Mélanges Bidlo*, Prague 1928, pp. 47-57, conclut qu'il faut chercher le site de Justiniana Prima dans la province de *Dacia*

mediterranea et nullement dans la province de Dardanie (à proximité de Skoplje) comme le font plusieurs savants, induits en erreur par une interprétation inexacte de Procope.

P. Popović, *Pregled srpske Književnosti* * (*Précis de littérature serbe*) 8e édition, Belgrade, 1927, pp. xvi-255. — Nous avons omis de signaler dans notre précédent bulletin la huitième édition de ce manuel, devenu classique, de M. Pavle Popović. Les trois parties dont il se compose sont consacrées à la *littérature médiévale*, à la *littérature populaire* et à la *littérature de Raguse*. On ne peut que regretter que l'éditeur n'ait pas compris dans cette huitième édition le précieux appendice bibliographique contenu dans les trois premières éditions et qui faisait de ce manuel un instrument de travail si utile à ceux qui s'intéressent à la littérature serbe et plus particulièrement aux influences byzantines que cette littérature a subies au moyen âge. Il faut cependant observer que si M. Popović a bien mis en lumière les influences byzantines dans la littérature serbe du moyenâge, par contre il n'a pas suffisamment marqué combien cette littérature dépendait de la littérature bulgare.

P. Popović, *O grčkom prevodu Dositijeva života* * (*La traduction grecque de l'autobiographie de Dosithée Obradović*) : *Prilozi*, VIII, 1928, pp. 176-179 ; communique deux documents tirés des archives du Ministère de l'Intérieur à Vienne ; il en ressort que la fameuse autobiographie de Dosithée Obradović a été traduite en grec par Alexandre Zachariadis en 1842 ; cette traduction ne semble pas avoir été publiée.

R. Popović, *Neka pitanja iz Justinianove Kodifikacije* * (*Quelques questions en liaison avec la codification de Justinien*) *Arhiv za pravne i društvene nauke* XVI (XXXIII), 1928, pp. 86-100, 179-190 et 277-289. Les parties les plus importantes de ce travail sont celles où l'auteur s'élève contre les théories de Glabenwitz et de Buonamici au sujet de la *lex allegatoria* de Théodose II (426).

R. Popović, *Tribonijan, Justinianov ministar Pravde* (*Tribonien le ministre de la Justice de Justinien*), extrait de la revue *Branič* Belgrade, 1928, pp. 25, cherche des arguments en faveur de la thèse qui attribue à Tribonien l'initiative de la codification du Digeste.

R. Petrović, *Doba postanka Grbaljskog Zakonika* * (*L'époque de la rédaction du Code de Grbalj*), *Zapisi*, V, 1929, pp. 247-249 ; dans cette notice aussi érudite qu'ingénieuse Mlle Petrović prouve que le fameux *Statut de Grbalj* (publié par Novaković dans ses

Monuments législatifs des états serbes du moyen âge, pp. 105-116) a été rédigé non pas en 1427 comme on le croyait jusqu'ici, mais dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, plus exactement entre 1753 et 1814.

N. Radojčić, *Plaštanica u manastiru Pakri* (*L'épitaphios du monastère de Pakra*), *Narodna Starina*, fasc. 17, pp. 193-196. Dans la magnifique revue *Narodna Starina*, que dirige à Zagreb avec tant d'érudition que de sens artistique l'infatigable M. J. Matasović, le Professeur Radojčić publie et commente le très intéressant épitaphios, don du voévode de Moldavie Alexandre Lapuşneanu et de sa femme Roxandre, et qui est conservé aujourd'hui au monastère de Pakra en Slavonie. Sur ce même épitaphios, dans la revue *Prilozi*, VII, 1927, pp. 130-136, quelques pages, assez superficielles du reste, de M. L. Mirković, qui ont donné l'occasion à M. I. Barbulescu de publier à son tour un article (le troisième celui-là !) sur cet épitaphios dans la revue *Arhiva* de Jassy, XXXVI, 1929, pp. 275-276

G. Radojičić, *Novac despota Stevana s dvoglavnim orlovima* * (*Monnaies du despote Etienne avec aigle bicéphale*), *Prilozi*, IX, 1929, pp. 199-200. Les seules monnaies serbes avec aigle bicéphale sont celles du despote Jean Oliver (milieu du XIV^e siècle) et du despote Étienne Lazarević (1389-1427). M. Radojičić suggère qu'il faut voir là une influence de la numismatique bulgare.

G. Radojičić, *La chronologie de la bataille de Rovine*, dans *Revue historique du Sud-Est européen*, V, 1928, pp. 136-139. — On croyait jusqu'ici que la bataille de Rovine, où mourut Constantin Dejanović le beau-père de l'empereur Manuel Paléologue, eut lieu le 10 octobre 1394. Dans cette belle étude, M. Radojičić, en se basant sur toutes les sources serbes ainsi que sur un acte grec du monastère de Petra (Miklosich et Müller, *Acta Patriarchatus*, II, pp. 260-263), prouve que cette bataille a eu lieu le 17 mai 1395. Dans un travail antérieur paru dans la revue *Hrišćanski Zivot* *, VI, 1927, pp. 138-144 sous le titre *Jedna glava iz Zivota Stefana Lazarevića od Konstantina Filozofa* (*Un chapitre de la biographie d'Etienne Lazarevic par Constantin le Philosophe*), le même auteur, contrairement à l'opinion généralement admise, montre que cette bataille se termina par une victoire du voévode de Valachie Mircea le Vieux.

A. Solovjev, *Značaj vizantiskog prava na Balkanu* * (*Le droit byzantin dans les Balkans*), *Godišnjica Nikole Cupića* XXXVII,

1928, pp. 95-141 expose à grands traits l'influence du droit byzantin, en Bulgarie, en Serbie et dans les principautés roumaines.

A. Solovjev, *Zakonodavstvo Stefana Dušana cara Srba i Grka* * (*La législation d'Etienne Douchan, empereur des Serbes et des Grecs*), Skoplje 1928, pp. VIII-248. Le savant russe Florinski avait émis la thèse que le code de Douchan n'est qu'une partie d'une vaste codification qui contenait en plus la traduction abrégée du *Syntagma* de Blastarès et la compilation serbe des lois byzantines connue sous le nom de « Lois de Justinien ». M. Solovjev essaie de prouver la vérité de cette thèse par une analyse comparée des dispositions du Code de Douchan et de la traduction abrégée du *Syntagma*. Tout en rendant hommage à l'érudition dont témoigne chaque page de ce consciencieux travail, nous ne pouvons nous abstenir d'observer que les conclusions de M. Solovjev ont trouvé un accueil fort réservé auprès des spécialistes compétents, comme M. Taranovski (1) ou M. Kostrenčić (2).

A. Solovjev, *Le droit byzantin dans la codification d'Etienne Douchan*, dans *Revue historique de droit français et étranger*, 4e série, tome VII, 1928, pp. 387-412, résume à l'usage des lecteurs occidentaux les conclusions de l'ouvrage analysé plus haut.

A. Solovjev, *Ugovor o Kupovini i prodaji u srednjevekovnoj Srbiji** (*Le contrat d'achat et de vente dans la Serbie du moyen age*), *Arhiv za pravne i društvene nauke*, XV (XXXII), 1927, pp. 429-448, Déjà Jireček (3) en se basant sur le contrat de vente de Prizren (4) avait conclu qu'au XIVe siècle les tribunaux serbes suivaient la procédure byzantine. M. Solovjev en étudiant à son tour ce contrat de vente dans ce très beau travail y constate dans les formules des analogies frappantes avec les actes de droit privé byzantins. M. Solovjev voit là une survivance du droit byzantin, en vigueur en ces contrées avant que la ville de Prizren ne fût passée au pouvoir des Serbes.

St. Stanojević, *Studije o srpskoj diplomatici* * (*Etudes de diplo*

(1) *Arhiv za pravne i društvene nauke*, XXXV, 1929, p. 220-230.

(2) Même revue, XXXVI, pp. 117-129.

(3) *Die Gesetzgebung des serbischen Caren Stephan Dušan* dans *Archiv f. slav. Phil.*, XXII, 1900, pp. 158-159.

(4) Ce contrat de vente du XIVe siècle a été publié par J. Safarik, dans *Glasnik srpskog ucenog drustva*, XXXV, 1872, pp. 121-122.

matique serbe). Dans le bulletin (*Glas*) de l'Académie serbe, 132, 1928, a paru le chapitre 17 et dernier de la première partie de la diplomatique serbe de M. Stanojević. L'historien national de la Serbie a donné là un travail d'une étendue (en tout 545 pp.) et d'une érudition vraiment imposantes. Dans les divers chapitres de ce travail qui ont paru depuis 1912 dans les volumes 90, 92, 94, 96, 100, 106, 110, 132 du *Glas*, l'auteur étudie tour à tour l'invocation, l'intitulation, l'adresse, le salut, le préambule, la notification, l'intervention, l'exposé, le dispositif, les anathèmes et clauses pénales, la corroboration, les souscriptions et signatures, les témoins, les sceaux, la date, dans les diplômes serbes. Comme on voit par cette énumération, cette première partie du travail de M. Stanojević est consacrée aux « parties constitutives » des chartes Dans la seconde partie, dont on ne peut que souhaiter la prompte apparition, l'auteur étudiera 1. les matériaux et dénominations des chartes, 2. la chancellerie, 3. les formulaires, 4. les faux, 5. la valeur juridique des chartes, 6. les chartes serbes des souverains étrangers, 7. les chartes serbes conservées dans des chartes latines. Il serait superflu de souligner l'intérêt que présente le travail de M. Stanojević pour la diplomatique byzantine et, plus encore, bien entendu, pour la diplomatique slavo-roumaine. Grâce à ce travail, la diplomatique slavo-roumaine pourra maintenant être étudiée d'une manière systématique, ce qui n'était guère possible jusqu'ici (1).

St. Stanojević, *Nukleus srpskog Medicinskog Fakulteta u 14 veku* * (*Un noyau de faculté de médecine serbe au XIV^e siècle*), extrait de la revue *Medicinski Pregled*, Février 1929, pp.7. réunit les renseignements des sources byzantines et serbes sur le *ξενὼν τοῦ κράλη* au monastère constantinopolitain de St Jean Prodrôme.

Starohrvatska Prosvjeta, nouvelle série, vol. I, Zagreb 1927, pp. 3à8 et vol. II, 1928, pp. 176. Cette très intéressante revue fait le plus grand honneur à la « Société d'histoire et d'archéologie de Knin» dont elle est l'organe et l'on ne peut que regretter vivement que son apparition ait été momentanément, espérons-le, interrompue après

(1) Le seul travail sérieux sur la diplomatique slavo-roumaine, l'introduction (pp. XVI-LXXVIII) de Bogdan à sa collection *Relatiile Tarii Romanesti cu Brasovul*, Bucarest, 1905, n'étudie qu'une petite partie des chartes valaques ; quant aux chartes moldaves, Bogdan les laisse délibérément de côté.

le troisième fascicule, en juin 1928. Parmi les articles, aussi variés que nouveaux, que nous offre cette revue, nous nous bornons à noter les suivants : P. Skok, *Kako bizantinski pisci pišu lična i mjesna slovenska imena* (*Comment les écrivains byzantins écrivent les noms slaves de personnes et de lieux*), I, pp. 60-76 et 161-196. Dans cet article qui a aussi été traduit en allemand dans la *Zeitschrift für Ortsnamenforschung*, IV, 1928, pp.213-244, l'auteur étudie la transcription des noms slaves chez Constantin Porphyrogénète ; . Šišić, *Nov prilog o Kosovskom boju* (*Un renseignement nouveau sur la bataille de Kosswo*), I, pp. 90-97 ; il s'agit de quelques vers à la fin du poème épique sur Alexandre le Grand du poète Ahmedi (né vers 1335, mort en 1412) ; J. Peisker, *Raširenje Slovena* (*L'expansion des Slaves*), I, pp. 210-251, traduction en croate de l'article de Peisker dans le IIe volume de la *Cambridge Medieval History* ; G. Novak, *Nekoja pitanja iz istorije srednjevjekovnoga Splita* (*Quelques questions de l'histoire médiévale de Spalato*), II, pp. 1-36. Toute une série de petites études ; la plus importante pour nous est celle consacrée aux origines de l'archevêché de Spalato et à la question de savoir si au moment de son organisation l'Église de Spalato dépendait de Rome ou de Constantinople ; le savant historien yougoslave croit que l'Église de Spalato a été organisée par Rome, à la fin du VIIIe ou au commencement du XIe siècle ; elle ne fut pas aussitôt érigée en archevêché mais forma d'abord un évêché ; lorsque, en 809, Spalato passa de nouveau sous la domination byzantine, l'évêque de cette ville fut soumis au patriarche de Constantinople. Dans la dernière de ces études (pp. 28-36), M. Novak soumet à une critique approfondie le récit de Constantin Porphyrogénète (*De adm. imperio*, chap. 29) sur la fondation de la ville de Spalato ; M. Barada, *Topografija Porfirogenitove Paganije* (*La topographie de la Παγανία de Constantin Porphyrogénète*), II, pp. 37-54 étudie la description de cette contrée dans le traité *de administrando imperio*, chap. 30 et croit qu'il faut identifier « *τὴν Ῥάστωτζαν* » de Constantin avec le territoire Rastok près de la ville de Vrgorac et « *τὸ Δαλὲν* » avec Almissa (Omiš) ; J. Peisker, *Koje su vjere bili stari Sloveni prije krštenja?* (*La religion des Slaves avant leur conversion au christianisme*),II, pp. 55-86.

L. Stojanovic, *Jedan nov tekst skraćene Hamartolove kronike* * (*Un texte nouveau de la traduction abrégée dela chronique d'Hamartolos*), *Južnoslovenski Filolog*, VII, 1928, pp. 1-4. M. Sto-

janović a découvert parmi les manuscrits de M. Milojević une rédaction abrégée de la traduction serbe de la chronique de George le Moine ; cette rédaction est très différente de celle conservée dans le manuscrit N° 26 de l'Académie Serbe. M. Stojanovic conclut : « Le grand nombre des manuscrits serbes de la Chronique de Georges Hamartolos, ainsi que ces deux rédactions abrégées connues jusqu'ici, prouvent non seulement combien cette chronique était populaire dans notre ancienne littérature, mais aussi combien était vif l'intérêt de nos ancêtres pour l'histoire générale ».

F. Sišić, *Letopis Popa Dukljanina* * (*La chronique du prêtre de Dioclée*), Belgrade, 1928, édition de l'Acad. Serbe, pp. 480. Nous ne faisons que signaler cette admirable édition, fruit de longues années de travail, de cette source si importante pour le passé des Serbes, des Croates et même des Bulgares et pour l'histoire des relations entre ces peuples et Byzance ; le texte est préeédé d'une ample étude (pp. 3-255) sur les manuscrits, les diverses rédactions et tradu tions, les sources etc. de cette chronique, qui a été rédigée entre 1160 et 1180.

Th. Taranouskij, *Neskoljko idiografičeskich čert starago serbskago prava* * (*Quelques traits idiographiques de l'ancien droit serbe*), *Conférence des historiens des Etats de l'Europe Orientale*, Varsovie 1928, pp. 233-280. Il serait vraiment impossible d'analyser brièvement ici ce travail plein d'idées ingénieuses et neuves ; mais nous nous ferions un reproche de ne pas signaler aux byzantinistes les pages si suggestives (pp. 271-279) consacrées à la réception et à l'application du droit byzantin dans la Serbie du moyen âge.

T. Taranovski, *Političke i pravne ideje u Sintagmatu Vlastara* * (*Idées politiques et juridiques dans le Syntagma de Blastarès*) *Prilozi Letopisu Matice Srpske*, I, 1928, pp. 160-170 ; développe les conceptions juridiques et les doctrines politiques, contenues dans cette œuvre de Blastarès, traduite en serbe sous le règne de Douchan.

N. Zupanić, *The Serbe settlement in the Macedonian town of Srbičšte in the VII century and the ethnological and sociological moment in the report of Constantinus Porphyrogenetus concerning the advent of Serbs and Croats*, dans *Etnolog*, II, 19 8, pp. 26-35 ; dans cet article (également publié en français dans *Byzantion*, IV, pp. 277-280), qui reproduit la communication de l'auteur au Congrès des Études byzantines de Belgrade, l'éminent savant slovène résume les conclusions de son travail antérieur que nous avons analysé dans *Byzantion* II, pp. 597-598.

Salonique. Michel Lascaris.

B. — BULLETINS SPÉCIAUX.

MUSICOLOGIE BYZANTINE.

Das Problem der byzantinischen Notationen und ihrer Entzifferung.

Bis vor kurzem war die Beschäftigung mit der byzantinischen Musik der abendländischen musikwissenschaftlichen Forschung nahezu unbekannt, und auch heute noch gilt die Frage der byzantinischen Notationen und ihrer Entzifferung als eine Art Geheimwissenschaft.

Es ist aber an der Zeit, endlich die grundlegende Bedeutung des Gebietes der byzantinischen Musik für die abendländische Musikforschung zu erkennen ; denn die Musik der byzantinischen Hymnen und Gesänge bildet zusammen mit den gregorianischen Gesängen der lateinischen Kirche die Grundlage unserer Musik. Diese Tatsache ist zwar an einzelnen Stellen von verschiedenen Gelehrten festgestellt, aber nirgends in ihrer vollen Tragweite erfasst worden, wie etwa die gleiche Tatsache auf dem Gebiet der Kunstgeschichte durch J. Strzygowski und Ch. Diehl, auf dem Gebiet der Liturgiewissenschaft durch A. Baumstark (1).

Der erste grossangelegte Versuch der Entzifferung der byzantinischen Notationen geschah durch den Leipziger Musikforscher Hugo Riemann (2), aber völlig europazentrisch. Riemann ging von einer Theorie der Musik aus, deren Grundlagen erst im 19. Jhdt geschaffen wurden und übertrug diese Prinzipien auf die *einstimmige* Musik des frühen Mittelalters !

Riemann wandte seine — heute bereits völlig überwundene — rhythmische Theorie auf die byzantinischen Melodien an, die er ohne sichere Grundlagen zu haben, auch melodisch in völlig will-

(1) E. Wellesz, *Die Kirchenmusik im byzantinischen Reiche. Eine kritische Studie über den Stand und die Probleme der gegenwärtigen Forschung. Oriens Christianus.* N. S. VI, s. 91-125.

(2) H. Riemann, *Die byzantinische Notenschrift im X.-XV. Jhdt.* Leipzig 1909.

kürlicher Weise übertrug(1).Durch die Autorität Riemanns wurden die Arbeiten von O. Fleischer, der in seinen *Neumenstudien*, Bd. III (e) bereits einen bedeutsamen Schritt zur Lösung der Frage getan hatte, in den Hintergrund gerückt, obwohl Fleischer als erster in wissenschaftlich exakter Weise eine byzantinische *Musiktheoretische* Quelle zur Grundlage der Uebertragung herangezogen hatte.

Die paläographischen Fragen wurden von U. Gaisser, A. Gastoué und J. Thibaut behandelt. J. Thibaut vor allem hat in vielen Essays das Problem der byzantinischen Notationen von den verschiedensten Seiten beleuchtet und Material herbeigeschafft, ohne aber selbst die Uebertragung byzantinischer Hymnen vorzunehmen(o).Sein Hauptwerk sind die *Monuments de la Notation Ekphonétique et Hagiopolite de l'EgliseGrecque* (Leningrand 1913).Gastoué danken wir den *Catalogue des Mss de musique Byzantine* (Paris, 1907), U. Gaisser die interessante Detailstudie, *Les Heirmoi de Pâques dans l'Office grec* (Rome, 1905).

In den letzten zwei Jahrzehnten haben sich nun hauptsächlich H. J. W. Tillyard und ich selbst mit der byzantinischen Musik beschäftigt.Wir sind beide unabhänging von einander zu einer Entzifferung der Handschriften der sogenannten mittleren und späten Epoche gekommen, die melodisch völlig übereinstimmt.

Damit nun sind die Grundlagen für einen planmässigen Ausbau des ganzen Forschungsgebietes der byzantinischen Musik gegeben, über das ich zur allgemeinen Information folgendes zu sagen habe:

Die byzantinischen Zeichen zerfallen in zwei Gruppen. Die erste umfasst die in den Perikopen aus dem alten und neuen Testament *über,unter* und *neben* die Worte der hl.Schriften gesetzten *Lesezeichen.* Diese für die laute Lesung bestimmten Zeichen werden die *ekphonetischen* Zeichen genannt und haben keinerlei musikalische Bedeutung,sondern regeln nach bestimmten Gesetzen den Vortrag(1).

(1) Man vergl. dazu die Widerlegungen der Riemannschen Theorien durch H. J. W. Tillyard, in *Byzantine Music and Hymnography*, London, 1923, und E. Wellesz, *Zur Entzifferung der byzantinischen Notenschrift.* in *Oriens Christianus*, N. S., VII, S. 97-118.

(2) O. Fleischer, *Die spätgriechische Neumenschrift*, Berlin, 1904.

(3) Eine Aufzählung seiner Essays findet man in meinem Buche *Byzantinische Musik.* Hirt in Breslau, 1927, S. 76.

(1) Man vergl. dazu meine Studien: *Die byzantinischen Lektionszeichen.*in

Handschriften mit diesen Zeichen sind aus dem 9.-13. Jhdt. bekannt.

Neben diesen Lesezeichen finden sich in den Hymnenhandschriften die eigentlichen Musikzeichen, die Neumen, für die ich folgende Namen und Einteilung gebe.

1) die frühbyzantinische (paläobyzantinische, Strich-Punkt, lineare) Notation. 10.-12. s.

2) Die mittelbyzantinische (hagiopolitanische, runde) Notation 12.-15. s.

3) Die spätbyzantinische (Kukuzelische, hagiopolitanisch-psaltische) Notation. 15.-19. s.

Für die Entzifferung der *mittel-* und *spät*byzantinischen Handschriften geben eine Reihe von theoretischen Schriften genaue Anweisungen. Für die spätbyzantinischen ist die Hauptquelle die Papadike in zahlreichen Handschriften, welche von O. Fleischer benutzt und veröffentlicht wurde. Für die runde Notation sind eine grössere Zahl kürzerer und längerer Abhandlungen vorhanden, deren wissenschaftliche Edition noch aussteht.

Dies vorausggeschickt, sei auf jenes wissenschaftliche Problem hingewiesen, welches für die praktische Auswertung der von H. J. W Tillyard und von mir erreichten Resultate, für die wünschenswerte Reform des neugriechischen Kirchengesanges als letztes Ziel dieser Bestrebungen von grösster Bedeutung ist.

So sehr die europäischen Musikgelehrten bezüglich der Entzifferung der byzantinischen Notationen verschiedener Meinung waren, so stimmten sie in der grundlegenden Voraussetzung für jede Übertragung überein, dass es sich um eine *Intervall*schrift handelt, bei der jeder Tonschritt durch eine Neume vorgezeichnet ist. Zwar hatte der Reformator der neugriechischen Musik, Chrysanthos, in seinem *Theoretikon Mega* 1821 die These aufgestellt, die von den byzantinischen Hymnoden seit den Zeiten des Johannes Damascenus verwendeten Zeichen wären den alten ägyptischen Hieroglyphen gleich zu achten, aber der Vergleich der frühbyzantinischen Notation mit

Zeitschr. f. Musikwissenschaft, 11. Jhg (1928-1929), S. 513-534. — *Eine griechisches Evangelium der Wiener National-bibliothek mit ekphonetischen Lesezeichen. Kirchenmusikalisches Jahrbuch.* Regensburg, 1930, S. 9-34. — *Die prosodischen und die ekphonetischen Zeichen.* in *Zeitschr. f. Musikwissenschaft*, 12. Jhg (1925-1930), D. 395-397.

den Neumen des gregorianischen Gesanges und die klaren Lehren der byzantinischen musiktheoretischen Traktate, vor allem der zahlreichen Papadiken (1) liessen diese These als unhaltbar vor einer genauen paläographichen Erforschung erscheinen.

Es wäre auch unnötig, des Näheren auf diese Theorie einzugehen, wenn sie nicht in einem neueren Werk, das den um die Belebung der byzantinischen Kirchenmusik in Griechenland so verdienstvollen K. A. Psachos zum Verfasser hat, wieder aufgenommen worden wäre. Dieses Buch behandelt, wie der Titel sagt, die Notation der byzantinischen Musik und gibt eine historische und technische Studie der Neumen und Zeichen « von der Zeiten des ersten Christentums bis zur Gegenwart » (2).

Der Umstand, dass die Arbeiten über die osteuropäische Kirchenmusik auf den verschiedensten Stellen ausserhalb des der Musikforschung gewohnten Rahmens erschienen und auch an keiner zentralen Stelle registriert wurden, wenn sie nicht durch den Autor oder den Verlag der « Byzantinischen Zeitschrift » zugingen, hat es mit sich gebracht, dass die Arbeit von Psachos jahrelang der mittel- und westeuropäischen Forschung verborgen blieb(3). Erst im Jahre 1924 lenkte Prof. Carsten Hoeg, dem man die Studie über *La théorie de la musique Byzantine* (4) verdankt, die Aufmerksamkeit von H. J. W. Tillyard auf das Buch und übersandte ihm sein Exemplar. Prof. Tillyard nahm in zwei Besprechungen unter dem Titel *The steno-*

(1) Vergl. V. Gardthausen, *Beiträge zur griechischen Paläographie*, VI. *Sitzungsber. der sächs. Akad. d. Wissensch.* 1880. — O. Fleischer, *Neumenstudien*, III. *Die spätgriech. Tonschrift.* Berlin, 1904.

(2) *Ἡ παρασημαντικὴ τῆς Βυζαντνῆς Μουσικῆς ἤτοι ἱστορικὴ καὶ τεχνικὴ ἐπισκόπησις τῆς σημειογραφίας τῆς Βυζαντινῆς Μουσικῆς ἀπὸ τῶν πρώτων χριστιανικῶν χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς. Ἐν Ἀθήναις, τύποις Π. Δ. Σακελλαρίου.* 1917. Die erste Mitteilung seiner Theorie gab Psachos auf dem Orientalisten-Kongress 1912 in Athen ; sie ist abgedruckt in den *Actes du 16e Congrès international des Orientalistes*, S. 46 und 47.

(3) Es muss vermerkt werden, dass in den letzten Jahren in dieser Beziehung erfreulicherweise eine Aenderung eingetreten ist und ich mochte die häufigeren Beitrage Tillyards in der « Byzantinischen Zeitschrift », die Literaturberichte in dem « Jahrbuch fur Liturgiewissenschaft », in den « Échos d'Orient », und nicht zuletzt die Aufnahme dieser und anderer Studien in « Byzantion » als ein Symptom geänderter Einstellung der byzantinischen Musik gegenüber aufrichtig begrüssen.

(4) *Revue des Etudes grecques*, 1922.

graphic theory of Byzantine Music (1) zu dem Buche Stellung (2) und schrieb eine Widerlegung der Theorie von Psachos, die bis jetzt unbestritten geblieben ist. Sonach wäre es auch jetzt nicht notwendig auf die stenographische Theorie zurückzukommen, wenn es sich um die Arbeit eines isolierten Autors handeln würde, dessen Arbeit nur dann Bedeutung hat, wenn sie positive und neue Ergebnisse zeitigt.

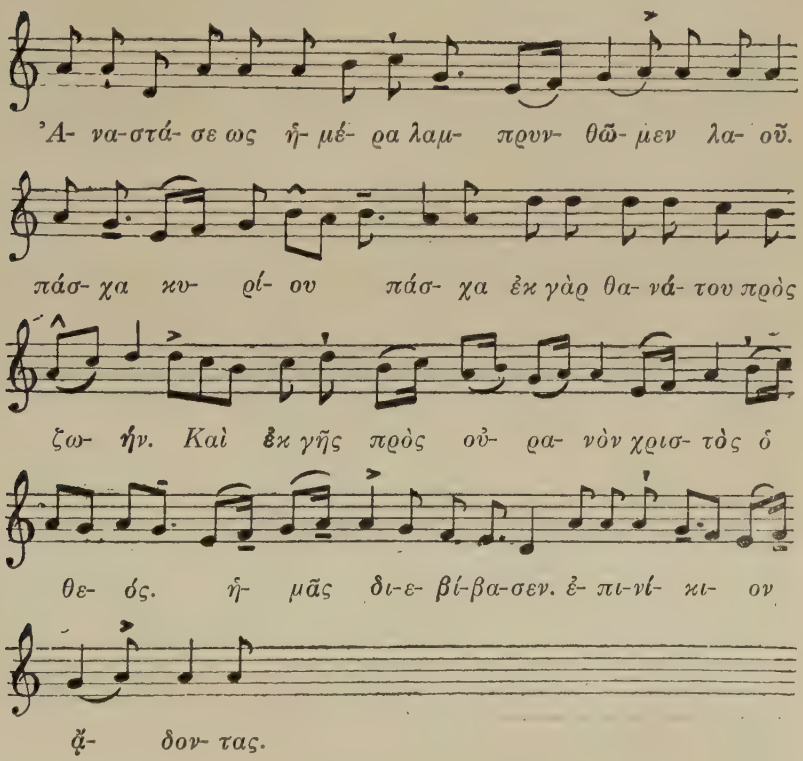
Im vorliegenden Falle verhält es sich aber anders. K. A. Psachos hat eine wertvolle Sammlung von Volksliedern der Insel Skyros herausgegeben, er hat eine Art Viertelton-Orgel konstruiert, er hat als Lehrer am Konservatorium von Athen und Leiter des Kirchenmusikalischen Institutes der *Métropolis* von Athen viel zur Hebung der neugriechischen Kirchenmusik und Pflege des Gesanges geleistet, er nimmt an der Vorbereitung der jährlich wiederkehrenden delphischen Spiele Anteil ; da ist es sicher, dass seine Theorien betreffend die byzantinische Notation von einem weiten Kreis von Schülern und Freunden aufgenommen, den Gang der angebahnten Reform des Kirchengesanges beeinflussen werden. Aus diesem Grunde, um die schrittweise, paläographisch einwandfreie Erforschung der einzelnen Phasen der byzantinischen Notation — und mit ihr des Gesanges —wie sie bisher unternommen wurde, zu sichern, sei hier zusammengefasst, was die stenographische Theorie besagt, und was gegen sie spricht (3).

(1) LAUDATE, *The Quarterly Magazine of the Benedictine Community at Pershore Abbey*, Dez. 1924 und Marz 1925. — *Byzantinische Zeitschrift*, 1925.

(2) Da Prof. Tillyard die Freundlichkeit hatte, mir seine Excerpta aus dem Buch und die Skizzen zu den Besprechungen vor deren Veröffentlichung zu übersenden und mich um die Bekanntgabe meines Standpunktes zu ersuchen, konnte ich ihm meine Zustimmung zu seiner, in den beiden Recensionen ausgesprochenen Ansicht mitteilen, was er zu Beginn der Besprechung in der *Byz. Zeitschr.* Anm. 1 vermerkte.

(3) Im März u. April 1929 erschienen zwei populäre Aufsätze über die Theorie von Psachos in der französischen Monatschrift *Musique*, unter dem Titel *La musique byzantine et les fêtes de Delphes* ; sie stammen von Èva SIKÉLIANOS, der geistigen Veranstalterin der delphischen Feste, Schülerin von Psachos, und sind die gekürzte Wiedergabe eines Vortrages, den Frau Sikélianos in dem von Hubert Pernot geleiteten Phonetischen Institut der Universität Paris am 8. Februar 1929 hielt. Durch eine Amerikareise von Frau Sikélianos zur Förderung der delphischen Spiele, bei denen antikes Drama und byzantinischer Gesang gespielt werden, wurde das Interesse für diese Texte mehr noch als bisher über den Kontinent hinausgetragen.

Tillyard hat in *Laudate* die Theorie von Chrysanthus analysiert, der zur Begründung seiner stenographischen Theorie eine musikalische Phrase in drei Formen bringt. 1.) in der sogenannten Kukuzelischen Notation ; 2) wie Chrystanthus sie in den Manuskripten seiner Zeit fand ; 3) wie er sie sang.

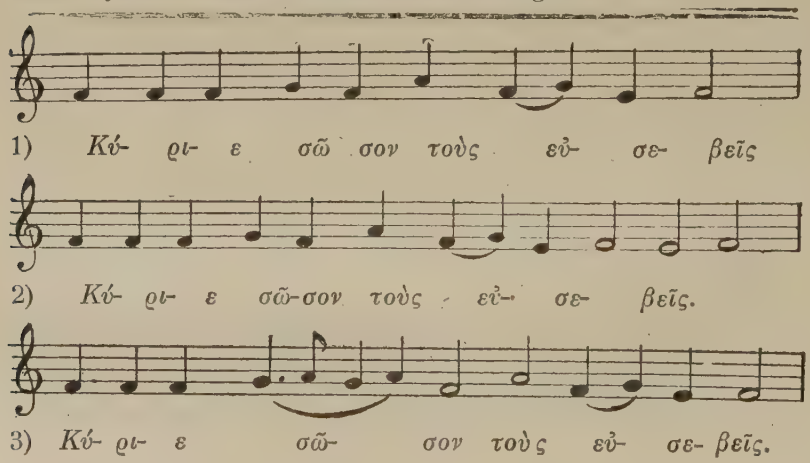


Tillyard stellt mit Recht fest, dass Chrysanthus sich nicht auf mittelalterliche Manuskripte, sondern auf die Theorie des 18. und frühen 19. Jahrhunderts stützt, demnach auf die Theorie einer Zeit, für welche die byzantinische Notation des Mittelalters so unlebendig geworden war, dass man zu einer Reform der Notenschrift schreiten musste.

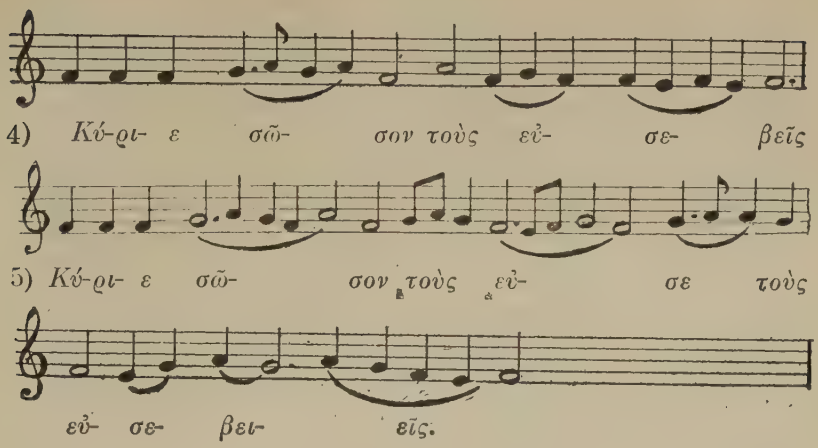
Psachos nimmt diese Theorie auf ; sein Hauptargument bildet die Metrophonie, unter der er die stenographische Aufzeichnung versteht (I), im Gegensatz zu der ausgeführten Gesangsweise (III). Um diese Theorie zu stützen, führt er die Notiz eines Sängers an,

welche sich in einem Sticherarium findet. « Philippopel den 15. Dezember 1700. Ich begann den ersten Ton und den ersten plagalen nach diesem alten Sticherarium, oder die Metrophonie. Dieser folgt eine zweite Notiz » : Am 19. Dezember, in der 5. Nachtstunde beendete ich die Metrophonie des ersten Tones und des ersten plagalen vom Anfang bis zum Ende... Und Gott möge mir helfen, dass ich auch die Melodie lerne und sie singe in meinem geliebten Vaterland. Amen. »

Wenn man die byzantinischen Lehrstücke, wie sie in zahlreichen Handschriften des 15. Jahrhunderts erhalten sind, und von denen eines O. Fleischer im 3. Band der Neumenstudien, Teil B, S. 33 veröffentlicht hat, kennt, so weiss man, dass unter Metrophonie skalenmässige *Singübungen* in den einzelnen Modi zu verstehen sind. Dass diese ein Sänger in fünf Tagen erlernt, ist gut möglich ; ganz ausgeschlossen ist es aber, wie Tillyard bemerkt, in dieser kurzen Zeit die Fülle der in der « stenographischen » Notierung aufgezeichneten Melodien des ersten authentischen und ersten plagalen Tones zu erfassen (1). Somit fällt die Annahme von Psachos, dass unter Metrophonia die stenographische Notation zu verstehen sei. Auf Tafel 11 und 12 bringt Psachos fünf Arten oder Varianten eines Kyrie in immer stärkerer Kolorierung :



(1) Man vergl. dazu Dom A. Mocquereau, *Plauderei über die rhythmischen Zeichen und ihren Nutzen* in *Musica Sacra*, 1911, S. 205. « Zehn Jahre braucht man, um sein Antiphonar zu beherrschen ! »



Die ersten drei Stadien bezeichnet er als « Stenographie », das vierte und fünfte als Interpretation oder Ausführung ; ein Gleiches wird auf Tafel 14 und 15 gezeigt. Tafel 16 und 20-23 enthalten weitere Beispiele in spät-byzantinischer Notation ohne Übertragung in die europäische : doch hat diese teilweise Tillyard in seinen beiden Besprechungen vorgenommen. Immer handelt es sich um spätbyzantinische Kodizes des 17. oder 18. Jahrhunderts, in denen — ganz im Sinne unserer barocken Koloratur und Auszierung der Melodie — die gegebene Melodie bald mehr, bald minder ausgeschmückt wird, wobei aber die Notation ganz genau jeden Schritt und jede rhythmische Nuance anzeigt,so dass die Notation tatsächlich, entgegen der Ansicht von Psachos, alles auf das Exakteste registriert, weit genauer die Singmanieren vermerkend,als dies in den Tonwerken der entsprechenden europäischen Epoche hinsichtlich der Singstimme erfolgt.

Der Fehler, den Psachos macht, besteht darin, dass er bei den Varianten in den verschiedenen Handschriften einen Entwicklungsprozess annimmt, ohne die Chronologie der Handschriften zu untersuchen. Er stützt sich besonders auf Kodizes von Gregorios Protopsaltes und anderer Musiker des 18. Jahrhunderts, welche der Phanariotenschule angehörten und bemüht waren, den Kirchengesang von fremden Einflüssen frei zu halten. Da dieses Bestreben traditionell überliefert ist,so nimmt es auch Psachos als Stütze seiner Theorie an, ohne dass es ihm möglich wäre, dafür einen wissenschaftlich einwandfreien Beweis zu liefern.Dieser wäre auch nicht zu er-

bringen, da es heute als feststehende Tatsache betrachtet werden kann, dass sich die byzantinische Musik unter den aus dem Orient und dem nördlichen Slaventum zuströmenden Einwirkungen dauernd umformte und bereicherte, dass aber vollends nach der Eroberung Konstantinopels sich die unter der Fremdherrschaft aufwachsenden Sänger in der jahrhundertlang währenden türkischen Atmosphäre dieser Beeinflussung nicht erwehren konnten (1).

Konnten doch selbst die armenischen Mönche in Wien im Mechitharistenkloster, deren natürliche historisch-philologische Befähigung durch die Methoden europäischer Wissenschaft geschärft war, noch zu Beginn des 19. Jahrhunderts so sehr in den Bann des fremden Kulturkreises geraten, dass sie ihre armenischen Kirchenmelodien derart bearbeiten liessen und aufführten, dass sie in dieser Entstellung nur noch ein Zerrbild der autochthonen Gesangsweisen darstellten, und gar nicht zum Bewusstsein kamen, dass die Melodien durch diese Bearbeitung gänzlich Sinn und Charakter verloren hatten(2). Wie sehr musste da erst in einer Epoche, ohne Sinn für historische Wertung und Entwicklung bei den griechischen Kirchenmusikern, die unter dem Druck fremder Kultur aufwuchsen, der Zusammenhang mit den Werken der byzantinischen Vergangenheit zerstört worden sein (3)!

Ein weiterer Irrtum besteht darin, dass sich Psachos an die von G. Papadopoulos gegebene Datierung hält, Johannes Kukuzeles, dem die Erfindung der sogenanten Kukuzelischen — von mir als *spätbyzantinische* bezeichneten — Notation zugeschrieben wird, habe um 1100 gelebt (4), während Thibaut mit Tillyard auf dem

(1) Vergl. dazu meine Ausführungen in *Aufgaben und Probleme auf dem Gebiete der byzantinischen und orientalischen Kirchenmusik*, in *Liturgiegeschichtliche Quellen und Forschungen*, Heft 18, Münster, 1923. S. 11 f.

(2) Man vergl. dazu meine Studie, *Die armenische Messe und ihre Musik* in *Jahrbuch der Musikbibliothek Peters für* 1920, Leipzig, 1921, S. 6.

(3) A. Gastoué gibt in einer *Note sur les chants de l'Eglise grecque* in der *Tribune de St. Gervais*, Vol. VIII, 1902, S. 238, seine Uebereinstimmung mit der Arbeit von Ella Adaiewsky, *Les chants de l'Eglise grecque-orientale* in der *Rivista musicale italiana*, Vol. VIII bezüglich der Ansicht bekannt, dass die alten byzantinischen Gesänge in lebhafter Bewegung mit freiem Rhythmus gesungen wurden, die neuen dagegen « lent et mesuré ».

(4) G. Papadopoulos, *Συμβολαὶ εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς παρ' ἡμῖν Ἐκκλη-*

Standpunkt stehen, dass er um 1300 gewirkt haben muss (1), und die neuere Forschung der Ansicht ist, dass die spätbyzantinische Notation erst im 15. Jahrhundert allgemeine Verbreitung fand (2). Dies ergibt bei der Datierung der Handschriften eine Divergenz von drei bis 4 Jahrhunderten, wobei noch bei den neugriechischen Kirchenmusikern die leicht begreifliche Tendenz herrscht, die Handschriften als älter anzusehen, als sie es ihrem palaeographischen Charakter nach sein können, selbst wenn man die archaïsierende Tendenz der Schreiber ignorieren wollte, welche jungen liturgischen Handschriften ein älteres Aussehen künstlich verleiht (3).

Dadurch nun, dass man Kukuzeles als *Erfinder* der spätbyzantinischen Notation um 1100 hinstellt, rücken die früheren Phasen der Notation, die runde und die Strichpunktnotation — oder die Mittel- und frühbyzantinische — in höheres Alter und es verschiebt sich die gesamte Datierung der byzantinischen Notationen. So kommt Psachos zu der durch keinerlei Beweis begründbaren Ansicht,dass Johannes Damaskenos das Notensystem ausgebildet habe und polemisiert gegen die europäischen Forscher, welche dieser Meinung nicht beipflichten (4).

Er meint, dass dieser als der Erfinder der ersten Phase der Notation zu gelten habe, welche als eine *πρώτη στενογραφία* anzusehen sei, und dass man von der Zeit seines Wirkens, dem 8.Jahrhundert, auf bestem Boden der Forschung stehe,obwohl — wie er selbst zugeben muss — diese Behauptung durch keine Handschrift gestützt werden könne. Noch erstaunlicher als diese Behauptung ist es aber, dass Psachos kein Beispiel aus der frühbyzantinischen (Konstantinopolitanische, Strichpunkt-) Notation vorführt, sondern seine Untersuchungen mit der vollentwickelten runden Notation beginnt; denn dadurch überspringt seine Darstellung, entgegen der Ankündigung auf dem Untertitel ganze Epochen der byzantinischen

θιαστικῆς μουσικῆς, Athen 1890, S. 261. *Ἰωάννης ὁ Κουκουζέλης, ἐπικληθεὶς καὶ τῶν τῆς μουσικῆς Μαγίστωρ, βιώσας κατὰ τὸ* 1100 *μ. X*

(1) Vergl. J. THIBAUT, *Tribune de St-Gervais*, IV., S. 243, *La Musique byzantine* und H. J. W. TILLYARD, *Byzantine Music*, S. 39.

(2) Vergl. TILLYARD, *The Musical Antiquary*. Vol.II, S. 154, *Greek Church Music*, WELLESZ, *Byzantinische Musik*,, S. 39.

(3) Vergl. C. GREGORY, *Textkritik des Neuen Testamentes*, Bd. I, 1900, S. 327 f.

(4) PSACHOS, *Παρασημαντική*, S. 25, Anm.

Notation, die unbedingt an Beispielen aufgezeigt hätten werden müssen.

Abgesehen aber von der Absurdität der Annahme, die Byzantiner hätten sich der kompliziertesten Stenographie, oder besser gesagt, Kryptographie bedient, — welche den Lernenden vor unlösbare Probleme gestellt hätte — so spricht gerade in jener Epoche, die Psachos sich zum Beweis seiner Theorie auswählt, der Epoche der runden und spätbyzantinischen Notation, ein gewichtiger Grund gegen die stenographische These : das exakte Aufzeichnen jeder rhythmischen Nuance. Dies wäre völlig sinnlos, wenn nicht die Vorlage genau so gesungen werden musste, wie sie notiert ist. Um dies näher zu begründen, gebe ich hier kurz die von mir an andererStelle ausführlicher behandelte Darstellung der Rhythmik der mittel- und spät-byzantinischen Notation (1).

Die byzantinische Musiklehre der Papadiken unterscheidet zwei Gruppen von Intervallzeichen : *Σώματα* und *Πνεύματα* . Die *Σώματα* sind an die Materie gebunden und bewegen sich nur schrittweise aufwärts oder abwärts ; die *Πνεύματα* sind leicht beweglich, und führen Sprünge über die Terz und die Quint aus. Das *Ἴσον*, das Zeichen der Tonwiederholung, ist weder Sprung noch Schritt weder Pneuma noch Soma.

Für den Sekundschritt nach aufwärts sind *sechs* Zeichen vorhanden, für den Terz- oder Quintsprung nach auf- oder abwärts, nur je *ein* Zeichen ; die Quart, Sext, Sept und Oktav wird aus der Addition (Übereinanderstellung) zweier Zeichen gewonnen.

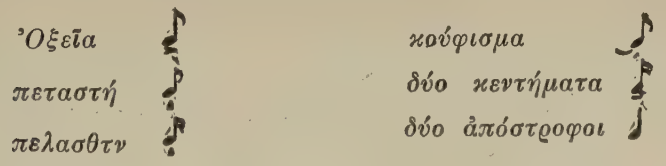
An der auffälligen Tatsache, dass für die aufsteigende Sekunde *sechs* (!) verschiedene Zeichen verwendet werden, ist man bei allen Erklärungsversuchen vorbeigegangen, ohne sich mit ihr auseinanderzusetzen. Wohl aber beschäftigte man sich mit den Folgen der Kombination zweier Zeichen, durch welche unter Umständen der Tonwert eines Soma annulliert werden kann (*ἄφωνον γίγνεσθαι*).

Für mich war die auffallende Erscheinung der sechs Zeichen für die Sekunde der Schlüssel zur Entzifferung und für Lösung der

(1) Vergl. dazu *Die Entzifferung der byzantinischen Notenschrift* in *Orient Christianus*, N. S. VII, 1918. — *Die Rhythmik der byzantinischen Neumen*, in *Zeitschrift für Musikwissenschaft*, I (1920), und III (1921). — *Byzantinische Musik*, Breslau, 1927, S. 49 ff.

rhythmischen Fragen. Und es sei gleich gesagt, dass diese Lösung der rhythmischen Frage, gestützt auf genaue Anweisungen der byzantinischen Musiktheoretiker, das Resultat ergibt, dass die byzantinischen Melodien in gleicher Weise rhythmisch nuanciert waren, wie die gregorianischen Melodien, ja, dass erst in dieser Übertragung, sich eine auffallende Parallelität zwischen den byzantinischen Melodien und den gregorianischen ergibt.

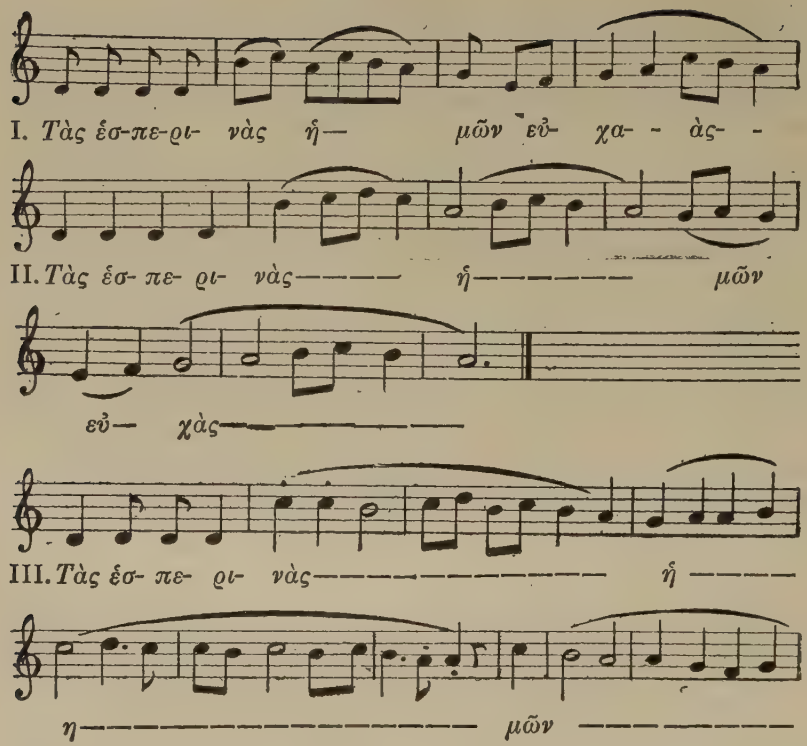
Es ergab sich: Wird eines der sechs Somata (Zeichen für die Sekunde) dem Pneuma *vor-* oder *über*gesetzt, so *verliert* es seine Bedeutung als Intervall, wird *ἄ, ωνον* und gibt dem Pneuma seine rhythmische Qualität ab. Nimmt man als Zeiteinheit (wie beim gregorianischen Gesang) die Achtelnote, ♪ so wären, nach den Angaben der Theoretiker, wie ich an andere Stelle ausführlich dargetan habe, im Verhältnis zu dieser Achtelnote die einzelnen Somata folgendermassen zu rhythmisieren:



Es ist diese Methode also ein bequemes Mittel, gleichzeitig reiche Nuancen des Rhythmus anbringen zu können, und mit den Zeichen aller anderen Intervalle als denen der aufsteigende Sekunde zu sparen.

Es wird aber wohl auch ohne weiteres einleuchtend sein, dass eine derart rhythmisch ausgearbeitete Notation nicht als Stenographie angesehen werden kann, sondern als exaktes, minutiös genaues Bild der Melodie, wie sie gesungen wurde, zu gelten hat.

Um nun eine Vorstellung von der Schönheit dieser byzantinischen Melodien zu geben, sei eine Strophe aus dem bekannten, von Gaisser Riemann, Tillyard und mir mehrfach herangezogenen Cod. Grottaferrata E. *γ* II (1281) beigefügt; es ist dies die erste Strophe von *Ἀναστάσεως ἡμέρα*, und sie wird auch dem Kennergregorianischen Gesanges durch die Verwandschaft mit einem bestimmten Melodietypus interessieren.



Dies mag genügen ; die paläographische Untersuchung der byzantinischen Notationen kann nur auf dem bisher von der europäischen Forschung beschrittenen Wege weiter erfolgreich vor sich gehen, und wird sich von der stenographischen Theorie nicht beirren lassen (1). Etwas anderes aber ist es bezüglich der Arbeiten in Griechen-

(1) Es sei aber hier ausdrücklich festgestellt, dass abgesehen von der verfehlten stenographischen Theorie das Buch eine Fülle wertvollen Materials, die spätbyzantinische Musik des 18. Jahrhunderts betreffen, liefert, und auch durch 23 Schrifttafeln in schwarz-rot Druck willkommene Ergänzungen zu den bisher bekannt gewordenen Reproduktionen beisteuert. Psachos ist ein Kenner der Musik des 18. Jahrhunderts und es ist Tillyard beizupflichten, wenn er von ihm in « Laudate » schreibt : « In the study and the publication of these hymns Prof Psachos has rendered, and we hope will continue to render, an invaluable service to students. »

land selbst zur Erforschung und Reform des Kirchengesages Dringt nämlich die stenographische Theorie hier durch, wird sie weiter in den Reihen der Kirchenmusiker verbreitet, wird sie von den offiziellen Kreisen, denen die Erneuerung des griechischen Kirchengesanges am Herzen liegt, aufgenommen, dann muss die wissenschaftliche Forschung jede Hoffnung aufgeben, dass das, was sie unternimmt in absehbarer Zeit dazu führen könnte,den byzantinischen Gesang, der in zahlreichen Handschriften des 12.-15. Jahrhunderts vorerst nur stummes Zeugnis einstiger Beseeltheit gibt, einem neuen, tönenden Leben zuzuführen. Denn eine wirkliche Reform lässt sich nur dann durchführen, wenn die Melodien in jener Fassung wieder im griechischen Gottesdienst erklingen, wie man sie sang, als das byzantinische Reich noch in völler schöpferischer Kraft stand.

Man konnte jetzt in den europäischen Hauptstädten die Ausstellung altrussischer Ikonen bewundern, die man bisher nur in jener matten,schwärzlichen Färbung zu sehen gewohnt war,welche jahrhundertelanger Kerzenrauch und Staub über das frühere Leuchten der Malerei gelegt hatte. Hier waren nun diese Schichten, welche die Zeit oder spätere Übermalung über die mittelalterliche Tönung gebreitet hatte, durch planmässige Restaurierung entfernt, und man stand überwältigt vor einer Leuchtkraft der Gemälde, die man unter der verhüllenden Schicht niemals vermutet hätte.

Von gleicher grandioser Wirkung sind die melodischen Linien der byzantinischen Hymnen. Man hat sie nicht erst aus einer entstellenden Hülle zu befreien, wie die Ikonen, um ihre wirkliche Schönheit zu erkennen. Sie müssen nur aus den Handschriften des 12.bis 15. Jahrhunderts übertragen, systematisch gesammelt und mit der ihnen eigenen, genau erkennbaren Rhythmik veröffentlicht werden, damit die Gegenwart einen lange verborgenen Kunstschatz aufs Neue lebensvoll besitzt.

Der Musikhistoriker kennt eine ähnliche, von vollem Erfolg gekrönte Arbeit : es ist die der Schule von Solesmes, welche die Reform der gregorianischen Melodien durch unermüdlich fortgesetztes paläographisches Studium erreicht hat(1). In gleicher Weisemuss auf

(1) Als erste Einführung in den Verlauf der Arbeiten dieser Schule sei empfohlen : N. Rousseau, *L'Ecole Grégorienne de Solesmes* (Tournai, 1910) ferner die grundlegenden Einleitungen zu Tome I-IV, VII u. X der *Paléographie Musicale.* »

dem Gebiet der byzantinischen Melodien gearbeitet werden. Dann erst sind die Fundamente für eine Darstellung der Musik des Mittelalters, für die Darstellung der Zusammenhänge zwischen Osten und Westen im Rahmen der christlichen Kultur geschaffen.

Wien. Egon WELLESZ.

BULLETIN DE SIGILLOGRAPHIE BYZANTINE

Quinze années de découvertes et d'étude
(1915-1929)

ABRÉVIATIONS USITÉES

ASAA, *ibid.*	= Annuario della R. Scuola archeologica di Atene e delle Missioni italiane in Oriente, t. III, 1916-1920.
B	= Byzantion.
BZ	= Byzantinische Zeitschrift.
BHAR	= Bulletin de la Section historique de l'Académie roumaine.
BIAB	= Bulletin de l'Institut archéologique bulgare.
BNJ	= Byzantinisch-neugriechischen Jahrbücher.
Delattre 1915	= A. L. DELATTRE, *Carthage, terre mariale. Dix années de trouvailles.* Tunis 1915.
Delattre 1916	= A. L. DELATTRE. *Quelques bulles de plomb trouvées à Carthage* (extrait de la *Revue Tunisienne*), 1916.
EEBS	= *Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν.*
EO	= Echos d'Orient.
IAMK, *ibid.*	= Izvestija rossijskoj akademii istorii materialnoj kultury (= Bulletin de l'Académie russe pour l'Histoire de la Culture matérielle), t. III 1924.
JIAN	= Journal international d'Archéologie numismatique.
MP	= Makedonski Pregled.
MPC	= N. A. MOUCHMOFF, Monetitĕ i pečatitĕ na bălgarskitĕ care (= Numismatique et sigillographie bulgares).

ND = Notre-Dame. Revue de piété. Bonne Presse.
REG = Revue des Études grecques.
RN = Revue Numismatique.

Les grandes collections actuelles, officielles ou privées,de sceaux byzantins sont, à une ou deux exceptions près, connues dans leur détail ; elles constituent, depuis leur publication, de vastes répertoires auxquels tout byzantiniste,à quelque spécialité qu'il appartienne, se réfère volontiers. Toutefois, la série des découvertes n'est pas close. Le sol du Proche-Orient, dans lequel, au cours des siècles, sont tombées tant de molybdobulles, aujourd'hui encore si merveilleusement conservées,en rejette chaque jour quelque nouvel exemplaire sous les yeux même des plus humbles chercheurs (1). Car il n'est pas juqu'au pâtre turc qui, traînant sur les collines d'Asie-Mineure, jadis peuplées et riantes, aujourd'hui désolées et brûlées

(1) Quiconque fait quelques pas en Anatolie est vite frappé par la quantité de monnaies, bulles, médailles, amulettes précieuses que recèlent souvent les plus pauvres logis. On me permettra, à ce propos, un souvenir personnel. Il y a deux ans, je circulais, en compagnie d'un obligeant ami turc, notable de l'endroit, dans l'un des bas quartiers d'Ismidt à la recherche d'antiquités. C'était par une douce après-midi de printemps, un vendredi, les gens devisaient en famille, debout dans la rue ou accroupis sur le pas de leur porte. Naturellement mon costume de *papas*, le seul assurément qu'il y eut dans toute la ville abandonnée par les chrétiens, attiraient l'attention. Vint un policier qui me fit subir un petit interrogatoire devant la foule vite attroupée. Comme je n'avais rien à cacher, je déclarai que je n'étais, ce jour-là, qu'un simple amateur d'*antika* et que, puisque je connaissais le vif intérêt porté à ces riens par ses administrés, j'allais, avec sa permission, questionner là-dessus toutes ces bonnes figures qui nous entouraient. Hélas, devant mes demandes indiscrètes, le groupe fondit aussitôt et quand l'agent eut fini de calligraphier son rapport, je partis de mon côté persuadé que la peur de l'autorité m'avait fait manquer de magnifiques occasions. Je me trompais. A un tournant de la rue tortueuse, un groupe de personnes discutaient avec animation qui tenaient en mains d'informes et sordides chiffons pleins de vieux métal. En un clin d'œil, je fus entouré et le *bazarlik* commença ; douze lots me furent offerts où il y avait de tout, jusqu'à des boutons de capote française. Je désirais naturellement acheter en gros, mais les douze marchands occasionnels, ignorant la valeur de ces articles s'étaient, par prudence, entendus pour ne me vendre chaque pièce, qu'elle fût d'or, d'argent, de bronze ou de vil plomb, qu'au taux unique de 50 piastres, soit 6 fr.50. Ce soir-là,je dus laisser courir la monnaie de billon et vis avec regret disparaître à l'horizon de ce quartier perdu ces propriétaires intraitables et leurs trésors.

de soleil, ses pas désœuvrés, ne donne la chasse à ces « *monnaies de plomb* » dont il sait le *Frenk* amateur ; et, ma foi, il lui arrive souvent, en rentrant le soir dans sa masure, de déposer dans la peau mal tannée qui lui sert de bourse les bonnes trouvailles de la journée. Mais hélas, il ne verra jamais l'homme d'Occident qui lui en eût donné (il le croit) un si bon prix ! Un rabatteur du bazar de Stamboul les lui achètera, au poids, quelques piastres (1). Et le berger, heureux quand même, (il en faut si peu pour créer du luxe dans ces campagnes misérables !) repartira alerte vers la montagne productrice. A Constantinople, les choses se passent bien autrement. Ils sont finis les jours où l'on pouvait, pour quelques livres habilement dépensées, se monter des collections assez sortables ! Parvenus à l'ancienne capitale des points les plus divers de la province, les sceaux grecs,glanés partout, sont répartis en catégories d'après leur état de conservation. En outre, les antiquaires, pour grossir les bénéfices, ont soin de multiplier les lots et de n'exposer, en commençant par le déchet, que quelques pièces à la fois. Les plus beaux spécimens sont même offerts séparément à des prix imaginaires (2).

Il faut dire à la décharge des spéculateurs indigènes que, si la hausse atteint même de si menus articles, la faute en est au touriste étranger dont la généreuse naïveté et la profitable ignorance se laissent extraire la forte somme. C'est ainsi qu' à la belle saison partent chaque mois du Bosphore vers les points les plus distants d'Europe ou d'Amérique ces bulles dont les multiples acquéreurs ignorent presque toujours la provenance et parfois même l'importance historique. A la dispersion de ces précieux monuments de la civilisation byzantine correspond ensuite l'éparpillement de leur publication. Voilà pourquoi aux dossiers métalliques massifs et si com-

(1) Lorsqu'il se fait en Bithynie une découverte de quelque importance, l'heureux bénéficiaire se risque parfois à venir lui-même à Constantinople solliciter la cupidité des antiquaires. Et bien entendu, cela ne va pas sans aventures qui eussent tenté Labiche. Témoin l'authentique histoire, dont Mehmed, un candide paysan, fit tous les frais. Mais comment la raconter sans offenser la gravité de cette Revue !

(2) Un jour que j'étais de passage dans une boutique d'antiquaire, je voulus négocier un sceau de plomb, d'un assez beau relief, au nom d'un métropolite byzantin. Prix exigé : 12 livres, un peu plus de 150 francs d'alors ! Je passai. La semaine suivante, un américain emportait l'objet de mes rêves. Y mit-il la somme que je ne pouvais ni ne voulais donner ? On peut en être certain.

modes d'un Schlumberger a succédé l'édition, en vingt organes divers, de pièces de tout poids et de tout intérêt.

En attendant l'homme de patience et d'argent qui nous donnera, muni de son indispensable album, le *Bullarium* si désiré, il semble que ce soit répondre à une nécessité que de tenter un premier classement de ce qui se publie ainsi de tous les côtés de l'horizon. Le Bulletin que nous inaugurons dans cette Revue tâchera de répondre périodiquement à ce besoin.

Le titre annonce, non sans prétention, quinze années de découvertes et d'études ! Le lecteur n'aura pas de peine à se convaincre que, malgré sa longueur, le relevé ci-joint est loin de représenter toute la production sigillographique de cette période. Comment pourrait-il en être autrement, puisque l'auteur ne dispose,dans son désert,que de la bibliothèque de son couvent ! Beaucoup d'articles, voire d'ouvrages ont, sans doute, échappé à son attention (1). En s'excusant d'ignorer ce qui n'est pas à sa portée ou ce que d'autres, mieux placés, ne lui ont pas fait connaître, il ne peut que solliciter de ceux qui se sont occupés ou s'occuperont de sigillographie byzantine, communication de leurs travaux. Adresse : *R. P. V. Laurent*, 9, *rue Icadiyé*, *Kadiköy*, *Istanbul* (*Turquie*). Car la bienveillante collaboration des érudits de tous pays et de toute langue peut seule l'aider à rendre ses tables d'autant plus utiles qu'elles seront plus complètes.

Notre inventaire confond indistinctement les sceaux inédits et d'autres sceaux déjà connus, mais soumis à un nouvel examen. Tel est le cas des sceaux de commerciaires réétudiés par Lichačev. C'est que presque toujours le nouvel examen change si radicalement la physionomie de chaque pièce étudiée que l'on se trouve en face d'une vraie première édition ou, en tout cas, d'une édition définitive. Nous avons nous-même tenté discrètement d'appliquer, au cours de ce travail, la même règle de critique, sans prétendre évidemment au même résultat décisif. De même, lorsque l'occasion s'en offrait, on a cru bon d'ajouter aux données de l'éditeur un complément d'information ou une référence utile. Enfin, nous n'avons pas hésité à répéter, à propos d'une dignité possédée par un personnage, tous ses titres de fonction, ou, vice versa, à l'occasion d'une de ses

(1) La Bibliographie, par laquelle débute le Bulletin, comprend certains travaux que je n'ai pu, à mon grand regret, consulter. Ils m'offriront, je l'espère, la matière d'un premier supplément. On les a signalés au moyen d'un astérisque.

fonctions, la mention de ses dignités. On pourra ainsi se faire une première idée de la manière dont se combinaient, à des époques très écartées de l'Histoire byzantine, les honneurs et les charges.

Le plan adopté, en dépit de son inévitable rigidité, se recommande, je crois, par lui-même. Le voici :

I. Bibliographie.
II. Inventaire des sceaux.
  A. Titres et dignités.
  B. Fonctions et institutions.
  C. Sceaux privés.
III. Tables spéciales.
  A. Index iconographique.
  B. Index géographique.
  C. Index des noms de famille.
  D. Légendes métriques.

I. — Bibliographie.

Si la découverte de nouveaux plombs est assez fréquente, les études qu'on leur consacre sont, par contre, assez rares. Beaucoup de ces pièces attendent parfois longtemps, dans l'arrière-boutique du vendeur, le moment de venir au jour. De plus, l'acheteur n'est pas nécessairement un spécialiste, de sorte qu'exposés dans le salon de quelque richissime *yankee* ou confondus dans quelque collection officielle, ces petits monuments ne frappent que tardivement l'intelligente curiosité du numismate. Il est vrai qu'au cours des quinze dernières années la situation politique, qui n'a cessé d'être instable en Asie Mineure, a longtemps désorganisé la recherche et arrêté la production sigillographique. C'est ce qui explique que le grand nombre des plombs inédits relevés ci-après ne proviennent pas de Turquie, mais de Grèce, de Russie, de Bulgarie, de Syrie et d'Afrique. En outre, à deux ou trois exceptions près, les travaux indiqués ci-dessous sont tous limités à l'examen plus ou moins sommaire de bulles nouvelles ou déjà connues. La science sigillographique, résultant de l'étude comparative de pièces ainsi accumulées, n'a tenté, malgré le grand intérêt qu'elle présente, qu'une infime minorité de savants. Et il est à craindre qu'il en sera encore longtemps ainsi, l'obstacle provenant de l'absence presque totale de reproductions

phototypiques indispensables et même parfois du défaut de description exacte. Les fac-similés, si fidèles qu'on les suppose, peuvent suffire au numismate ou au critique d'art ; l'épigraphiste (ce fut dix fois notre cas en rédigeant ce bulletin) en est souvent dérouté. La légende figurée au revers ne résultant après tout que d'une lecture de l'éditeur, comment vérifier sûrement telle forme de nom ou encore telle association de titres dont l'anomalie frappe le spécialiste? S'il fallait accepter sans contrôle certaines données lues sur les sceaux, l'Histoire devrait enregistrer parfois d'inquiétantes conclusions. Mais ce qui circonscrit peut-être davantage encore la vogue dont pourrait jouir cette intéressante discipline, c'est la difficulté qu'on éprouve à s'orienter, sans guide, dans un monde très spécial. Le manuel de sigillographie byzantine, si magistralement ébauché par Schlumberger, nous manque, en effet, toujours.

Un savant, du moins, semble devoir, un jour ou l'autre, combler en partie cette lacune. En effet, N. A. Bées nous annonce depuis des années une monographie dont le titre, par sa longueur, fera malheureusement le désespoir des citateurs. Voici : *Byzantinische Siegelbeschreibungen nebst einer Einführung in die Siegellehre und Forschung des griechischen Mittelalters.* Ce travail est depuis longtemps à l'affiche des « *Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie* », sous le n° 2. Les vastes connaissances de l'auteur,son étonnante érudition sont les précieuses garanties de la solidité de ce futur ouvrage. Puisse-t-il être bientôt entre nos mains !

Il n'en aura pas moins été devancé, dans son dessein de codifier les règles de la sigillographie par N. Lichačev dont je regrette de ne pouvoir décrire ici le bel essai : *Matériaux pour servir à l'Histoire de la sphragistique byzantine et russe.* Fasc. I. Publications du *Musée de Paléographie* I. Léningrad. 1928, 175 pages in-8°, cf. B, t. IV, 1927-28, p. 495, et BZ, t. XXVIII, 1928, p. 473.

Tout le reste de la littérature de ces quinze dernières années a trait soit à un problème spécial de sigillographie, soit surtout, comme il a été dit, à l'édition ou à l'étude de bulles. Nous la répartissons, ainsi qu'il suit, d'après le sujet traité :

1. Chronologie.
2. Études des institutions.
3. Type iconographique.
4. Éditions ou études de bulles.
5. Boullotirion.

1. **Chronologie.** — La presque totalité des bulles ne pouvant être datées que par leurs caractères iconographiques ou épigraphiques, il est tout naturel que l'on songe à constituer le *Corpus* de celles qui peuvent l'être avec exactitude. A vrai dire, l'entreprise n'est encore qu'ébauchée ; elle a été menée sur les seuls sceaux des commerciaires et des patriarches dans les deux études suivantes :

K. Regling, *Byzantinische Bleisiegel* III, cf. BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 104-107.

N. Lichačev, *Datirovannye vizantijskie pečati* (= *Sceaux byzantins datés*). Cf. IAMK, *ibid.*, p. 153-224.

L'enquête sur les sceaux de commerciaires ne laisse rien à désirer ; elle est d'un maître. Voir ici-même l'excellent résumé de G. Millet. Cf. B , t. I, 1924, p. 602-06. Mais pour ce qui est des bulles patriarcales, il reste encore,ainsi que nous le notons plus bas, p. 582, beaucoup à faire. Toutefois, la chronologie sigillographique tirera un plus grand profit du recueil, facile à composer, des sceaux datés d'autres fonctionnaires qui, délivrés de la tyrannie du protocole ou des exigences d'une vénérable tradition, ont pu, d'après le goût du jour ou suivant leur fantaisie, illustrer et calligraphier ces petits monuments.

2° **Études des Institutions.** — Nous avons relevé deux contributions ; l'une a trait aux fonctions de commerciaire et d'apothécarios, l'autre à la dignité de proèdre. Toutes deux sont dues aux maîtres du byzantinisme français. MM. Diehl et Millet.

C. Diehl, *De la signification du titre de proèdre à Byzance.* Cf. *Mélanges offerts à M. Gustave Schlumberger*, p. 105-117. Il ne s'agit, dans cette étude, que du titre *civil* de proèdre ; son répondant ecclésiastique *πρόεδρος*, développé lui aussi en *πρωτοπρόεδρος*, est intentionnellement, semble-t-il, passé sous silence. Il résulte de cette étude 1°) que le terme *πρόεδρος* désigne une dignité, l'une des plus élevées de la hiérarchie nobiliaire et non une fonction comme on le croyait depuis Reiske. 2°) Le titre, créé par Nicéphore Phocas dès son avènement (963), disparut vers le milieu du XII^e siècle. C'est donc à tort que Benesevič oppose à cette conclusion jadis émise par B. Bjelajev la légende d'une bulle au nom de Tautoucas proèdre et catépan de Samosate. Cf. BNJ, t. V, 1926-27, p. 148. On trouvera, *ibidem*, aux pages 149 et suiv. une ample utilisation des monuments sigillographiques.

G. Millet, *Sur les sceaux des commerciaires byzantins, ibid.* p. 303-327. L'auteur définit, sur la base des sceaux, le rôle des commerciaires, d'abord simples agents commerciaux au service de l'empereur, devenus insensiblement collecteurs d'impôts. Cet aspect de la question n'avait pas été envisagé par Lichačev qui s'était contenté des conclusions ici revisées de Schlumberger et de Mordtmann. Par contre, la lecture du travail russe s'impose à quiconque veut fixer exactement certains points de chronologie du présent article. C'est dans la même étude que Millet s'est d'abord demandé ce qu'a pu être l'apothécarios dont le nom, en sigillographie, n'est livré que par deux molybdobulles des VIII^e^ et IX^e^ siècles. Mais ce qui n'avait été traité là qu'en ébauche vient d'être approfondi par le même savant dans les *Mélanges* récemment offerts à M. Heisenberg. Cf. BZ, t. XXX, 1929-30, p. 430-439. A signaler qu'ici non plus aucune mention n'est faite du titre parallèle de l'administration ecclésiastique : *ἀποθηκάριος* = le *dépensier* des communautés chrétiennes, surtout monastiques.

3° Type iconographique.

A.-L. Delattre, *Carthage, terre mariale. Dix années de trouvailles* 1904-1914. Tunis 1915, Imprimerie de la Régence, 10 pages.

A.-L. Delattre. *Carthage, terre mariale. Dix nouvelles années de trouvailles*) 1915-1925), cf. ND, 1925, p. 495-504.

A.-L. Delattre, *Carthage, terre mariale. Quelques nouvelles trouvailles* (1925-1926), cf. ND, 1926, p. 147-149.

Ces trois articles pourraient à la rigueur se classer plus bas, sous l'indice : *éditions de bulles.* Nous les relevons de préférence ici parce qu'ils groupent un nombre élevé de sceaux tous dédiés à la sainte Vierge. On peut, grâce à cela, mener rapidement une double étude comparative, l'une sur les multiples aspects que prend l'invocation au monogramme cruciforme : *Θεοτόκε βοήθει* (voir les tableaux dans ND, 1925, p. 496, 497), l'autre sur la représentation aussi variée de l'image de la Théotocos.

*N. Lichačev, *Une molybdobulle byzantine avec le type de la Blachernitissa*(en russe). Mélanges A. Sobolevskij, 1928, p. 143-147. Je n'ai pu atteindre cette publication et dois renvoyer le lecteur à B., t. IV, 1927-28, p. 495 ; BZ, t. XXVIII, 1928, p. 473 ; Byzantino-slavica, t. II, 1930, p. 153.

4° **Editions ou études de bulles.** — Nous suivons l'ordre chronologique.

1916.

G. P. Bégléris, *Ὁ αὐτοκράτωρ τοῦ Βυζαντίου Νικηφόρος Βοτανειάτης πρωτοπρόεδρος καὶ δοὺξ Ἑλλάδος καὶ Πελοποννήσου*. Athènes, 1916. Imprimerie *Ἑστία*, 16 pages in-8°.

A.-L. Delattre. *Quelques bulles de plomb trouvées à Carthage* (1914-1915). Extrait de la *Revue Tunisienne*, 12 pages. Nous citons le tiré à part. — L'illustre savant, vrai créateur de la sigillographie de l'Afrique byzantine, m'annonce aimablement l'envoi de plusieurs de ses travaux qui ne sont pas à ma portée. On en trouvera la matière dans l'un des futurs suppléments. Ce que je ne puis remettre c'est l'expression de ma plus vive gratitude pour un geste qui est à imiter.

G. Schlumberger, *Sceaux byzantins inédits* (sixième série). RN, 1916, p. 32-46. 41 pièces, 16 facsimilés.

1917.

K. Konstantopoulos. *Δύο μολυβδόβουλλα Πατριαρχῶν Ἀντιοχείας*. Cf. *Ἐπετηρὶς Παρνασσοῦ*, 1916, p. 19-24.

1917.

Joachim d'Iviron, *Μολυβδόβουλλον οἰκουμενικοῦ πατριάρχου Ἡσαΐου* dans la revue de Salonique, *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*, t. I, 1917, p. 835 en note.

K. M. Konstantopoulos, *Εἷς διοικητὴς Χίου τῆς ἐνδεκάτης ἑκατονταετηρίδος* dans les *Χιακὰ Χρονικὰ* t. III, 1917, p. 120-125.

B. Pace, *Bulle bizantine*. cf. *Annuario della R. Scuola archeologica di Atene e delle Missioni italiane in Oriente*, t. III, 1916-1920, p. 181-183. 7 pièces dont 6 sceaux.

1921.

Arch. Innokenti, *Bulletin de la Société archéologique de Varna* t. VII, 1921, p. 114, 115.

M. Papadopoulos, *Eine unedierte byzantinische Bleibulle*, dans NGJ, t. II, 1921, p. 441.

G. Schlumberger, *Un sceau de plomb au nom d'un prince de la famille royale de Hongrie, au XII^e siècle, au service de l'empire byzantin en Asie* [Constantin Coloman], cf. REG., t. XXXII, 1921, p. 490-494.

1924.

A. Blanchet, *Une bague d'un comte de l'Opsikion.* Cf. B, I, 1924 p. 173-176.

K. Konstantopoulos, *Δύο ἄγνωστοι μητροπολῖται Ἀθηνῶν.* Cf. HME, 1924, p. 405-418.

N. A. Mouchmoff, *Monetitě i pečatitę na bălgarskitě care* (= Numismatique et sigillographie bulgares). Sofia, 1924).

K. Regling. *Byzantinische Bleisiegel* III. 6 pièces, cf. BZ. t. XXIV, 1923-24, p. 96-104.

N. B. Ismailov, *Opisanie vizantijskich pečatej iz sobranija Akademii* (= Description des sceaux byzantins de la Collection de l'Académie russe d'histoire de la culture matérielle). Cf. IAMK, *ibid.*, p. 337-351, 27 pièces.

P. Orsi. *Giojelli bizantini della Sicilia* dans les Mélanges Schlumberger, p. 391-398. Quelques anneaux à cacheter.

1925.

St. Xanthoudides, *Μολύβδιναι βοῦλλαι ἐκ τῆς Κρήτης.* Cf. EEBS, t. II, 105, p. 42-49. 7 pièces grecques.

K. Konstantopoulos, *Ἡ σφραγὶς τοῦ ναυάρχου Νικήτα Ὠρύφα.* Cf. HME, 1925, p. 437-450.

1926.

N. I. Giannopoulos, *Μολυβδόβουλλα ἐκ τῆς ἐπαρχίας Ἀλμυροῦ.* Cf. EEBS, t. III, 1926, p. 161-167. Onze pièces.

K. Konstantopoulos, *Ἡ σφραγὶς Θεοδώρου Στουδίτου.* Cf. HME, 1926, p. 482-493.

1927.

N. Banescu. *A propos de deux sceaux de l'Orient grec,* cf. BZ, t. XXVII, 1927, p. 40-1.

N. Banescu, *Sceau byzantin inédit trouvé à Silistrie.* Cf. Bulletin de la Section Historique de l'Académie roumaine, t. XIII, 1927, p. 23-24.

K. Konstantopoulos, *Μιχαὴλ Λαχανοδράκων στρατηγὸς τῶν Θρᾳκησίων.* Cf. HME, 1927, p. 71-87.

1928.

K. Konstantopoulos, *Ἰάκωβος ἀρχιεπίσκοπος Σηλυβρίας.* Cf. *Θρᾳκικά*, t. I, 1928, p. 257-260.

K. Kontantopoulos, *Κατεπάνω Καρπάθου.* Cf. HME, 1928, p. 481-488.

V. Laurent. *Sceaux byzantins.* cf. EO, t. XXVII, 1928, p. 417-439.

St. Xanthoudides, *Μολύβδιναι βοῦλλαι Κρήτης.* Cf. EEBS, t. V, 1928, p. 31-35.

1929.

M. A. Andrejev, *Drevnij persten iz Varny* (= Un ancien anneau sigillaire provenant de Varna) Cf. Byzantino-slavica, t. I, 1929, p. 151-158.

H. W. Bell, *Byzantine sealings*, cf. BZ, t. XXX, 1929-30, p. 634-637. 13 pièces.

K. Konstantopoulos, *Στρατηγὸς Κρήτης*, cf. EEBS, t.VI, 1929, p. 316-320.

V. Laurent. *Sceau inédit du métropolite d'Asmosata Nicolas.* Cf. EO, t. XXVIII, 1929, p. 295-98.

Kz. Mijatev, *Novootkrit ołoven pečat na bălgarski archiepiskop* (= Sceau de plomb nouvellement découvert d'un archevêque bulgare). Cf. BIAB. t. V, 1928-29, p. 249-262.

N. A. Mouchmov, *Novootkriti srĕdnovĕkovni pečati ot Bălgarija* (= Sceaux du moyen âge bulgare, nouvellement découverts). Cf. BIAB. t. V, 1928-29, p. 225-248.

5° Un boullotirion.

N. A. Mouchmov, *Un nouveau boullotirion byzantin.* cf. B, t. IV, 1927-28, p. 189-191.

C'est une magnifique pièce sigillographique, dont le Musée National de Sofia vient de faire l'acquisition. On sait l'extrême rareté de ces instruments qui servaient à frapper les bulles. Celui-ci serait le second par ses dimensions et le premier par son ancienneté, si on le rapporte aux XII^e-XIII^e siècles, tandis que M. Schlumberger place le boullotirion de Brousse au XIV^e siècle ». M. Mouchmov nous donne de cet insigne monument une édition qui contentera les plus difficiles. Il est loisible à tout lecteur de Byzantion d'en admirer, à l'endroit marqué, les belles dimensions. Du moins fallait-il le citer à part.

II. — Inventaire des sceaux.

A. — Titres et dignités.

ἀνθύπατος. (1)

1. *Constantin patrice et duc.*
   MPC. p. 166, reproduction d'après Schlumberger, *Sigillographie*, p. 240.
2. *Jean patrice, protospathaire et domestique des scholes.*
   BZ, t. XXX, 1929-30, p. 634. Non reproduit.
3. *Michel.*
   Second report upon the excavations carried out and near the hippodrome of Constantinople in 1928. Non reproduit et insuffisamment édité.

ἀπὸ ἐπάρχων.

1. *Constantin, γενικὸς κομμερκιάριος*
   IAMK, t. III, 1924, p. 184. Non reproduit.
2. *Diomède,* commerciaire. Non reproduit.
   IAMK, *ibid.*, p. 157.

(1) Le lecteur consultera avec fruit, sur le sens et la portée de ces termes, l'excellent répertoire dressé ici-même par M. Hanton. Cf. Byzantion, t. IV, p. 53-136. On y trouvera de précieux éléments d'une étude comparative sur l'emploi d'un même titre en épigraphie et en sigillographie.

3. *Jean* : *Θεοτόκε βοήθη* (1) *τοῦ δούλου σου Ἰωάννου ἀπὸ ἐπάρχων.*
   Delattre 1915, p. 8. Non reproduit.
4. *Nicétas, ἄρχων τοῦ βλαττίου.*
   IAMK, *ibid.*, p. 208. Non reproduit.
5. *Phakinos* : *Θεοτόκε βοήθει Φακίνου ἀπὸ ἐπάρχων*
   Delattre 1915, p. 6.
6. *Syneios et Nicétas, γενικοὶ κομμερκιάριοι.*
   IAMK. *ibid.*, p. 178. Non reproduit.
7. *Théodore.*
   ASAA, *ibid.*, p. 181.
8. *Théodote* : *Θεοδώτου ἐπάρχου δούλου τῆς Θεοτόκου*
   Delattre 1915, p. 9. Non reproduit.

ἀπὸ μαγίστρου.

Etienne, logothète général et commerciaire.
IAMK, *ibid.*, p. 159. Reproduction photographique, pl. IX, n° 4.

ἀπὸ ὑπάτων.

1. X, *γενικὸς κομμερκιάριος.*
   IAMK, *ibid.*, p. 178-79. Reproduction photographique, pl. X, n° 1.
2. X, *γενικὸς κομμερκιάριος.*
   IAMK. *ibid.*, p. 179-80. Reproduction photographique, pl. X, n° 5.
3. X.
   IAMK, *ibid.*, p. 189.
4. *Arsaphios* : *Θεοτόκε βοήθει Ἀρσαφίῳ ἀπὸ ὑπάτων πατρικίῳ*
   Delattre 1915, p. 6 ; ND, 1925, p. 499. Non reproduit.
5. *Athanase* : *Ἀθανασίου | ἀπὸ ὑπάτων.*
   Delattre 1916, p. 5. Non reproduit.

(1) Nous reproduisons certaines légendes d'un accès difficile d'après l'orthographe originale donnée par l'éditeur.

6. *Cosmas, γενικὸς κομμερκιάριος.*
   IAMK, *ibid.*, p. 174. Non reproduit.
7. *Cosmas, γενικὸς κομμερκιάριος.*
   IAMK, *ibid.*, p. 177. Reproduction photographique, pl. X, n° 3.
8. *Cosmas, γενικὸς κομμερκιάριος*
   IAMK, *ibid.*, p. 180. Reproduction photographique, pl. X, n° 9.
9. *Cosmas, γενικὸς κομμερκιάριος.*
   IAMK, *ibid.*, p. 182. Reproduction photographique, pl. X, n° 10.
10. *Cyriaque*, logothète général.
    IAMK, *ibid.*, p. 180. Non reproduit.
11. *Denis.*
    EEBS, t. V, 1928, p. 32, n° 3. Photographie, pl. n° 3.
12. *Georges, γενικὸς κομμερκιάριος.*
    IAMK, *ibid.*, 182-3, 184. Reproduction photographique, pl. IX, n° 7.
13. *Jean, patrice et logothète.*
    IAMK, *ibid.*, p. 162. Non reproduit.
14. *Julien, γενικὸς κομμερκιάριος*
    IAMK, *ibid.*, p. 177.
15. *Théopemptos* : *Θεοπέμπτου ἀπὸ ὑπάτων*
    Delattre 1916, p. 6. Non reproduit.

Ἀσηκρήτης.

1. *Jean, consul.*
   ASAA, *ibid.*, p. 182. Dessin. Il n'y a plus sur le plomb que : *α..κρητης*. L'éditeur se perd en conjectures sur la bonne manière de restituer ce mot. Il rejette une leçon injustifiée : *(πρωτο)κριτής*, pour en adopter une autre, de tout point détestable : *ἀ[ντι]κριτής* = sottogiudice. Il faut naturellement *ἀ[ση]κρήτης*.
2. *Léon, protospathaire.*
   EEBS, t. III, 1926, p. 163.

Βαλνίτωρ.

1. *Anastase, consul et commerciaire de l'entrepôt du Pont jusqu'à Trébizonde.*
   IAMK, *ibid.*, p. 165-6. Reproduction photographique pl. IX, n° 3.
2. *Anastase consul et γενικὸς κομμερκιάριος de l'entrepôt de Constantinople.*
   IAMK, *ibid.*, p. 166-67. Reproduction photographique pl. XI, n° 9. Sur un autre sceau du même personnage (*ibid.*, non reproduit) la qualité de consul est omise.
3. *Anastase, consul et commerciaire général de l'entrepôt d'Asie, de Carie et des îles de l'Hellespont* (??).
   IAMK, *ibid.*, p. 168. Reproduction photographique, pl. IX, n° 9, et pl. X, n° 7.
4. *Anastase,* commerciaire général de l'entrepôt d'Isaurie et de Syllaion
   IAMK, *ibid.*, p. 176. Non reproduit.

Δισύπατος

Michel, stratège.
EEBS, t. II, 1925, p. 43, n° 6. Photographie, pl. I, n° 6.

Καυδιδᾶτος

Sur le sceau d'un dioecète anonyme.
IAMK, *ibid.*, p. 342, n° 10 . Photographie, pl. XIV, n° 10.

Κουβικουλάριος

1. Jean, légende mi-latine, mi-grecque : Theotoce voethi Ioanni cuvicu[lario] prefect... Delattre 1915, p. 7. Non reproduit.
2. *Joseph, épiskeptite.*
   EO, t. XXVII, 1928, p. 429, n° 8. Photographie.
3. *Maurice : Μαυρικίου δούλου τῆς Θεοτόκου | Κουβικουλαρίου βασιλικοῦ καὶ | χαρτουλαρίου καὶ σακελλαρίου*
   Delattre 1915, p. 9. Non reproduit.

4. *Michaélios* : *Μιχαηλίου κουβικουλαρίου | δούλου τῆς Θεοτόκου*
   ND, 1925, p. 502. Non reproduit.
5. *Philarète* : *Θεοτόκε βοήθει Φιλαρέτῳ | κουβικουλαρίῳ βασιλικῷ σπαθαρίῳ*
   Delattre, 1915, p. 6. Non reproduit.
6. *Théophylacte* : *Θεοτόκε βοήθει Θεοφιλάκτῳ κυβικυλαρίῳ.*
   ND, 1925, p. 499. Non reproduit.

Κουροπαλάτης.

1. *Jean Triakontaphyllos.*
   RN, t. XX, 1916, p. 41. nº 320. Schlumberger avait publié ailleurs (*Sigillogr.* p. 240, 241) deux sceaux d'un même Jean Triakontaphyllos où ce personnage porte le titre de protoproèdre. Ch. Diehl (*De la signification du titre de « proèdre »*, dans les Mélanges Schlumberger, p. 113, note 2), met en doute cette lecture. Les bulles connues, où se trouve mentionnée sa dignité de curopalate, sont assez nombreuses : Schlumberger, *Sigill.*, p. 710, 711 ; Schl. MA, p. 270 ; RN, 1914, p. 233, Dessin.
2. *Manuel Comnène.*
   RN, t. XX, 1916, p. 42, nº 323. Dessin. Manuel obtint la dignité de curopalate en 1070 de la faveur de Romain Diogène. Cf. Ch. Diehl, *loc. cit.*, p. 114, 115. Il avait commencé par être proèdre (*ibid.*, p. 115, note 1).
3. *Michel Constostéphanos, duc.*
   RN, t. XX, 1916, p. 43, nº 325. Daté : XIe-XIIe siècle. Non reproduit.

Κουροπαλάτισσα.

Anne Dalassène, domestikissa.
BZ. t. XXX, 1929-30, p.635, nos 6 et 7. Non reproduit cf. l'index des noms de famille, s. v. *Δαλασσήνη.*

Πατρικία

Anne Dalassène, κουροπαλάτισσα.
BZ, *loc. cit.*, nº 6. Non reproduit.

Πατρίκιος

1. Bulle anonyme : *Κ(ύρι)ε β(οή)θ(ει) . . . . . πατρικίῳ, ἀπὸ ὑπάτων.*
   ND, 1926, p. 149. L'éditeur a pris à tort *πατρίκιος* pour le prénom Patrice. Le nom doit être emporté par la cassure du haut. Dessin.
2. *Arsaphios, ex-consul* : *Θεοτόκε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ | Ἀρσαφ|ίῳ ἀπὸ ὑ|πάτων π|ατρικ|ίῳ*
   ND, 1925, p. 499. Non reproduit.
3. *Artakios*,en caractères latins : *Artaciu* et grecs *Ἀρτ(α)-κ(ί)ου* (légende monogrammique).
   Delattre 1916, p. 5. Dessin.
4. *Bryennios Batatzès, consul et stratélate d'Occident.*
   B. IV, 1927-1928, p. 190. Photographie, dessin du revers. Cf. l'index des noms de famille, s. v. *Βατάτζης*.
5. *Constantin*
   IAMK, *ibid.*, p. 347. Voir au paragraphe des dignités s. v., *πριμικήριος*.
6. *Dorothée.*
   EEBS, t. V, 1928, p. 32, n° 2. Photographie, p. 33, n° 2. Date présumée : 7e-8e siècle.
7. *Dosithée, protospathaire impérial, logothète général et commerciaire.*
   IAMK, *ibid.*, p. 163, 164, n° 1. Photographie, pl. IX, n° 1.
8. *Etienne, stratège de Thrace.*
   EO, t. XXVII, 1928, p. 428, n° 7. Photographie.
9. *Georges, γενικὸς κομμερκιάριος*
   IAMK, *ibid.*, p. 205. n° 1. Photographie, pl. XII, n° 1.
10. *Georges, γενικὸς κομμερκιάριος*
    IAMK, *ibid.*, p. 205, 206, n° 2. Photographie, pl. XI, n° 4.
11. *Jean* : + *Ἰωάννου* + | + *πατρικίου* +
    Delattre 1916, p. 9, n. 12. Non reproduit ; diamètre 0,026 m. ; poids, 11 grammes.
12. *Jean, anthypatos, protospathaire et domestique des scholes*
    BZ. t.XXX, 1929-30, p. 634. Non reproduit.

13. *Léon. stratège des Thracésiens.*
RN, 1916, p. 33, n° 298. Dessin.

14. *Léonce, comte de l'Opsikion.*
B. t. I, 1924, p. 173. Légende sur bague ; dessin.

15. *Michel.*
EEBS, t. V, 1928, p. 31, n° 1. Photographie, p. 32, n° 1. Date approximative : VIII^e siècle.

16. *Nicétas, protospathaire et domestique.*
EO, t. XXVII, 1928, p. 425. Photographie.

17. *Sergios, stratège.*
EO, t. XXVII, 1928, p. 430, Photographie.

18. *Théodore, stratège.*
IAMK, *ibid.*, p. 345. Photographie pl. XV, n° 15.

19. *Théophane, protospathaire et logothète général.*
IAMK, *ibid.*, p. 164. Photographie pl. XII, n°4.

20. *Thomas. Θωμᾶ πατρικίου.*
Delattre 1916, p. 7 et 9. Deux exemplaires non reproduits. Voir un autre dans ND, 1925, p. 496, 497. Non reproduit.
Ces bulles et d'autres, recueillies antérieurement, semblent avoir appartenu au patrice Thomas qui fut préfet du prétoire d'Afrique dans la seconde moitié du VI^e siècle. Sur l'administration du personnage, cf. Ch. Diehl, *Histoire de la domination byzantine en Afrique*, p. 458, 462 (texte et note 5).

21. *Troilos* : *Θεοτόκε βοήθει* | + *Τρωίλῳ πατρικίῳ* +
ND, 1925, p. 503. Non reproduit. Le texte édité porte la leçon fautive *ΤΡΩΪΑΩ*.

Πρόεδρος

1. *Jean parakimomène.*
BZ, t. XXVIII, 1928, p. 395. Non reproduit.
L'attribution faite par les divers éditeurs de ce sceau au favori de Romain Argyre (1028-1039) est des plus douteuses. Il n'y en a, en tout cas, aucune trace dans les documents littéraires. Ch. Diehl (Cf. *Mélanges Schlumberger*, p. 113, note 4) fait du pro-

priétaire, avec plus de vraisemblance semble-t-il, un contemporain de Constantin Monomaque.

2. *Léon Kastamonitès.*
   RN, 1916, p. 40, n° 317. Dessin.
3. *Nicétas Karikès, duc de Bulgarie.*
   MP, t. V, 1929, p. 90, 91.
   L'examen de la photographie,le libellé de la légende et les exigences du vers me persuadent que nous avons affaire à un *πρωτοπρόεδρος*. Voir ce mot.
4. *Samuel Alousianos, duc.*
   BIAB, t. I, 1921-22, p. 86 (photographie) ; MPC, p. 156 (dessin).

Πρωτοβεστάρχης.

Basile Irathos juge du vélum et du thème des Cibyrrhéotes.
RN, 1916, p.38. Dessin.

Πρωτοβεστιάριος.

Michel, protovestiaire de Paphlagonie.
RN, 1916, p. 32, 33, n° 297, dessin.

Πρωτοπρόεδρος

1. *Bardakios.*
   RN, 1916, p. 45, n° 331. Non reproduit.
2. *Jean Triakontaphyllos, préteur de Bulgarie.*
   MPC, p. 167. Dessin. Tous n'admettent pas que ce personnage ait bien porté ce titre. cf. supra sous ce mot *Κουροπαλάτης*.
3. *Jean, protoproèdre et archevêque de Bulgarie.*
   MP, t. V, 1929, p. 92, 93, n° 2. Photographie et dessin.
   Les titres sont d'une lecture certaine, de même le nom du prélat méconnu par l'éditeur. Pour le texte de la légende voir au paragraphe suivant sous l'indice *ποιμενάρχης*. Il s'agit ici naturellement d'un protoproèdre d'ordre ecclésiastique. Les textes, tant littéraires qu'épigraphiques, se rapportant à cette catégorie de dignitaires, sont d'une extrême rareté. On

consultera avec fruit sur le sujet un article du R. P. Salaville dans les EO, t. XXIX, 1930.

4. *Nicétas Bardalès.*

BZ, t. XXX, 1929-30, p. 637. Non reproduit. Date présumée : XII^e siècle.

5. *Nicétas Karikès, duc de Bulgarie.*

MP, t. V, 1929, p. 90-91. Photographie et dessin. Le déchiffrement de la légende qui couvre tout le champ, au droit comme au revers présente, avons-nous dit, quelque difficulté. Voici la lecture de l'éditeur :

[*Γραφῶν*] *σφραγὶ*[*ς*] *τοῦ δουκὸς* (1) *Βουλγαρίας τοῦ προέδρου Νικήτα τοῦ Καριανίτου.*

Tels quels, ces vers (2) sont faux, ; à l'un il manque un pied ; en revanche l'autre en a un de trop.

Mordtmann, qui a connu un autre exemplaire de ce sceau absolument identique, a complété le premier vers de la manière suivante :

Γραφ(ῶν) σφραγὶς τοῦ δουκὸ[*ς τῆς*] *Βουλγαρίας*

Cette correction ne nous paraît pas fondée pour une triple raison :

1) Le rythme est imparfait et la césure après *τοῦ* est trop insolite pour avoir été voulue.

2) L'article (ici *τῆς*) ne se met généralement pas devant l'indice géographique, après mention de la charge.

3)A bien considérer l'ordre très régulier dans lequel sont distribuées les lettres du texte, il ne nous semble pas qu'il soit possible de glisser ne fût-ce qu'une lettre à la troisième ligne, après *δουκὸ*[*ς*], sans que le bel équilibre de l'inscription ne soit rompue.

Par suite on devrait plus sûrement, d'après nous, restituer le vers comme suit :

+ *Γραφ(ῶν) σφράγισ(μα) τοῦ δουκὸς Βουλγαρίας*

ou bien encore, à supposer que Mordtmann (cf. *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλ-*

(1) Je corrige, dans ce relevé, toutes les fautes d'orthographe et d'accentuation que l'éditeur a laissé passer, *δοῖκος*, *τοῦ* non accentué deux fois, *Νικήτ ᾶ*.

(2) L'éditeur transcrit à la suite le texte du recto et celui du verso.

λογος, t. VII, 1872-73, p. 79) ait mal lu son exemplaire, d'ailleurs très oxydé :

+ *Τ(ῶν) γραφ(ῶν) σφραγὶς τοῦ δουκὸς Βουλγαρίας.*

Le second vers est d'une interprétation beaucoup plus délicate. Mordtmann lisait :

Τοῦ προέδρου Νικήτα τοῦ ΚΛΗΚΝ,

Commençons par examiner la fin. Le groupe *Νικήτα τοῦ* se retrouve très nettement sur la photographie. Reste le nom. L'exemplaire de Vienne, étudié ici, a, sans conteste possible, *Καρικ* et une lettre qui, d'aspect, est plutôt un *N*, mais qui, en réalité, est un *H*. Il y a, en effet, un défaut de frappe assez visible ; la barre médiane de *H* s'est infléchie vers la ligne de règlage et parait clairement détachée de la haste de droite. D'autre part :

1°) *Καρίκης* se retrouve en prosopographie byzantine (1).

2°) *Νικήτα τοῦ Καρίκη* forme une excellente fin de vers.

3°) après l'*η*, mal venu, rien de ne paraît dans le champ ; le signe d'abréviation relevé, par Mordtmann en est absent. En tout cas, la lecon *Νικήτα τοῦ Καριαν(ίτου)* proposée par Mouchmoff est irrecevable tant parce qu'elle contient une anomalie (changement inexpliqué de *A* en *K* sur la matrice) que parce que le vers en est démesurément allongé.

Mais pour que notre vers soit juste, il lui faut encore cinq pieds. Or, sur ces cinq, la photographie nous en livre trois : *προέδρου*. Il y a, en outre, devant le *π*, en bordure du plomb, trace d'une lettre. Mordtmann a transcrit *τοῦ* sans hésitation, là où Mouchmoff ne relève que 8. S'il faut maintenir *τοῦ*, la construction :

(1) Ce patronyme n'a, pour ainsi dire, pas cessé d'être porté par les grecs tant byzantins que modernes. Mais, comme on devait s'y attendre, on en trouve plusieurs formes : *Καρύκης* qui est d'un usage plus fréquent, *Καρίκης Καρύκας* écrit aussi *Καρυκᾶς*, *Καρίκας* et enfin *Καρούχης* qui peut en être une déformation. Nous donnerons, dans un travail annoncé plus bas, les références nécessaires qu'il serait trop long de relever ici.

[*Τῶν τ*]*οῦ προέδρου* est seule possible ; mais outre que c'est là trop heurter la syntaxe, la place manque certainement pour un si long supplément. C'est pourquoi, il est très vraisemblable que ce qui a été lu ϑ ne soit qu'un *A* déformé au moment soit de la frappe, soit plutôt de la cassure, et qu'il faille restituer

Απροέδρου Νικήτα τοῦ Καρίκη

Le rythme et la césure de ce vers sont tels qu'un poète byzantin pouvait les rechercher. En outre, puisque ce monument semble bien dater de la fin du XI^e^ siècle, époque où le titre de protoproèdre avait beaucoup perdu de son premier éclat, il est non seulement normal, mais presque nécessaire qu'il ait été conféré à un personnage aussi important que l'était un duc de Bulgarie. Des contemporains de Nicétas, fonctionnaires de bien moindre envergure, l'ont sûrement porté. Cf. C. DIEHL, *art. cit.* dans les *Mélanges Schlumberger*, p. 116 texte et note 8.

Pour nous résumer,nous proposons de reconstituer de préférence le distique de la manière suivante :

Γραφ(ῶν) σφράγισ[*μα*] *τοῦ δουκὸ*[*ς*] *Βουλγαρίας* (*πρωτο*)*προέδρου Νικήτα τοῦ Καρίκη.*

5. *Nicéphore Botaniatès duc de l'Hellade et du Péloponèse.* G. P. Bégléris. *Ὁ αὐτοκράτωρ τοῦ Βυζαντίου Νικηφόρος ὁ Βοτανειάτης πρωτοπρόεδρος καὶ δοὺξ Ἑλλάδος καὶ Πελοποννήσου*, Athènes, 1916. Brochure de 16 pages. La photographie du sceau est reproduite, à trois reprises, sur la couverture, sur la page de titre et sur planche spéciale insérée entre les pages 4 et 5. L'auteur, qui consacre une note aux titres de *πρόεδρος* et *πρωτοπρόεδρος* (p. 4-7), en a, le premier croyons-nous, exactement déterminé et le point de départ et la nature purement honorifique, non toutefois avec le luxe de preuves fournies par Diehl. Voir la légende au paragraphe suivant s. v. *δούξ*.

Πρωτοσπαθαρέση.

Ζοέ, στρατήγισσα.

BZ, t. XXX, 1929-30, p. 634. Non reproduit. Date présumée : X^e siècle.

Πρωτοσπαθάριος

1. *Anonyme, χαρτουλάριος τοῦ σταύλου.*

IAMK, *ibid.*, p. 338, n° 1. Photographie, pl. XIV, n° 1.

2. *Anonyme, ἐπὶ τῶν οἰκειακῶν*

IAMK, *ibid.*, p. 341, n° 8. Photo, pl. XIV, n° 8. Je propose de lire les deux premières lignes : [+Σι]-σινί[ῳ αέδ]ρῳ β(ασιλικῷ) etc. L'éditeur, qui transcrit : [...]σνν[...]ρω β., n'a hasardé aucun supplément. La présence, sur le plomb, de la croix à double travée recroisetée et ornée de fleurons ne fait aucune difficulté à la leçon adoptée. Car, pour être rare à la fin du XI^e siècle, l'emploi de ce motif iconographique, suffisamment attesté à cette époque, suffit à étayer notre supposition.

L'attribution du titre de proèdre à l'officier constitué *ἐπὶ τῶν οἰκειακῶν* est bien normale, puisque nous voyons même plusieurs de ces fonctionnaires en possession du titre encore plus rare de *πρωτοπρόεδρος*. v. g. Nicétas en 1088. (Miklosich et Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, t. VI p. 54).

3. *Anastase.*

RN, 1916, p. 40, n° 319. Non reproduit.

4. *Basile, μυστολέκτης, juge de l'hippodrome et du thème de Bulgarie.*

MPB, p. 168, n° 258. Dessin reproduit de Schlumberger.

5. *Constantin, stratège de Cherson.*

RN, 1916, p. 35, n° 305. Dessin.

6. *Constantin Kékauménos protochartulaire.*

RN, 1916, p. 40, n° 318. Non reproduit.

7. *Dosithée patrice, logothète général et commerciaire.*

IAMK, *ibid.*, p. 163. Photographie, pl. IX, n° 1.

8. *Elie.*
EO, t. XXVII, 1928, 434. Photographie.

9. *Elie Dokeianos tagmatophylarque et vestiarite.*
RN, 1916, p. 39, n° 316. Non reproduit.

10. *Hypatios, juge.*
RN, 1916, p. 45, n° 334.

11. *Jean, anthypatos, patrice et domestique des scholes.*
BZ, t. XXX, 1929-30, p. 634, Non reproduit.

12. *Léon, asécrétis.*
EEBS, t. III, 1926, p. 163, n° 3. Photographie, n° 3.

13. *Michel, ἐπὶ τοῦ κανικλείου*
IAMK, *ibid.*, p. 344, n° 13. Photographie, pl. XIV, n° 13.

14. *Nicétas, patrice et domestique.*
EO, t. XXVII, 1928, p. 425. Photographie.

15. *Romanos, symponos.*
IAMK, *ibid.*, p. 339, n° 4. Photographie, pl. XIV, n° 4.

16. *Samson, stratège.*
Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine t. XIII, 1927, p. 23-24. Voir au mot *στρατηγός*.

17. *Théodore ἐπὶ τοῦ Χρυσοτρικλίνου.*
IAMK, *ibid.*, p. 349, n° 23. Photographie pl. XV, n° 23.

18. *Théodote, strator.*
BZ, t. XXX, 1929-30, p. 635, n° 4. Non reproduit.

19. *Théophane, patrice et logothète général.*
IAMK, *ibid.*, p. 164, n° 2. Photographie pl. XII, n° 4.

20. *Théophylacte, stratège du Péloponèse.*
Ἑλληνικά, t. I, 1928, p. 356. Non reproduit.

Σεβαστός.

1. *Constantin Kalamanos.*
REG, t. XXXII, 1919, p. 490-494. Époque : fin du XII^e siècle.

2. *Théodore Comnène*
RN, 1916, 41-42, n° 322 Dessin

Σπαθάριος

1. *Grégoire.*
   EEBS, t. III, 1926, p. 163. Photographie, n° 2.
2. *Philarète, cubiculaire*
   Delattre 1915, p. 6.
3. *Stéphanos, κοιτωνίτης*
   IAMK, *ibid.*, p. 342. Photographie pl. XIV, n° 9.

Σπαθαροκανδιδᾶτος

1. *Basile Phabatzos.*
   RN, 1916, p. 41. n° 321. Non reproduit.
2. *Léon? archonte de Macédoine.*
   EO, t. XXVII, 1928, p. 438. Photographie.
3. *Michel, commerciaire.*
   IAMK, *ibid.*, p. 343, p. 343 n° 12. Photographie pl. XIV, n° 12.
4. *Serge, ἐκ προσώπου de Cherson.*
   RN, 1916, p. 36, n° 306. Non reproduit.

Σύγκελλος.

Léon, prêtre.
RN, 1916, p. 45, n° 333. Non reproduit.

Ὕπατος.

1. *Anastase, βασιλικὸς βαλνίτωρ* et *commerciaire.*
   IAMK, *ibid.*, p. 165-8, n^{os} 3, 4, 5, 6. Photographie pl. IX, n° 3 ; XI, n° 9, et X, n° 7. Le troisième sceau (= n° 5) n'est pas reproduit.
2. *Bryennios Batatzès.*
   B., t. IV, 1927-28, p. 190. Photographie et dessin du revers.
3. *Jean, secrétaire impérial.*
   ASAA, *ibid.*, p. 181. Dessin, cf. s. v. *ἀσηκρήτης.*
3. *Jean, γενικὸς κομμερκιάριος*
   IAMK, *ibid.*, p. 170, n° 7. Non reproduit.

4. *Myron, grand curateur.*
RN., 1916, p. 44, nº 330. Dessin.

5. *Pierre, γενικὸς κομμερκιάριος*
IAMK, *ibid.*, p. 182, nº 15. Non reproduit.

6. *Zénon.*
RN, 1916, p. 43, nº 327. Non reproduit.

B. — Fonctions et institutions.

ἀναγραφεύς

Mouchmoff (MPB, p. 168) signale le sceau d'un anagraphe de Bulgarie d'après Schlumberger (*Sigillog.* p. 242, nº 8). Mais le grand ouvrage de 1884 ne nous avait fait connaître ni le nom ni le titre de ce fonctionnaire. C'est à un travail plus récent du savant français (*Mélanges d'archéologie byzantine*, Paris, 1895, p. 227, 228) que l'auteur bulgare eût dû demander l'édition complète de cet intéressant monument qui nous est parvenu en double exemplaire. L'un est conservé au Musée de la Société archéologique d'Athènes ; l'autre, absolument identique au premier, fait partie du cabinet numismatique des Musées vaticans. K. Konstantopoulos a publié une seconde description du sceau athénien (JIAN, t. V, 1902, p. 207). La légende donnée par ce dernier est plus fautive que celle que nous avait fournie Schlumberger. Nous avons rectifié les fautes de lectures dans notre *Catalogue des sceaux grecs des Musées vaticans*, qui paraîtra, espérons-le, sans tarder.

Ἀρχιεπίσκοπος

1. *Clément, archevêque de Germania (Macédoine) ou de Germé (Galatie)* .
G. Schlumberger publie (RN, 1916, p.37) le sceau de *Clément archevêque de Germanicopolis*. Il est extrêmement regrettable, une fois de plus, qu'au lieu d'un dessin on ne nous ait pas fourni une bonne photographie. Voici en effet, la lecture proposée par l'éditeur :

K(ύρι)ε βοήθ(ει) τῷ σῷ δούλῳ Κλίμις ἀρ(χι)επισκόπῳ Γερμα(νικοπόλεως)

La lecture *Κλίμις*, là où il eût fallu *Κλήμεντι*, à moins d'abréviation mal résolue, paraît assurée. Le nom de l'évêque est donc bien Clément. Mais ce qui semble irrecevable, c'est qu'il ait pu être *archevêque* de Germanicopolis. En effet, sur aucune *Notitia*, Germanicopolis n'obtient le rang d'archevêché. Simple évêché suffragant de Séleucie de Pamphylie au début du X^e^ siècle, la ville figure toujours en cette qualité dans une compilation du XIII^e^ siècle (Notitia X de Parthey, n° 799 = *Studi byzantini*, t. II, 1927, p. 155). Un document de l'époque présumée à laquelle fut frappée notre bulle (acte synodal de 1030) nous donne le nom d'un des rares titulaires connus de ce siège. Or, il signe, comme *ἐπίσκοπος*, l'un des derniers d'une très longue série de prélats. Cf. G. Ficker, *Erlasse des Patriarchen von Konstantinopel Alexios Studites*, Kiel, 1911, p. 27.

Il faut donc chercher un autre complément. Si la dernière lettre du nom abrégé est bien un *α* (*Γερμα*) on pourrait seulement (1) suppléer *Γερμα(νίας)*. Cette ville de Macédoine figure déjà comme métropole sur les listes épiscopales depuis le XI^e^ siècle (cf. not. II de Parthey). D'autre part, le nom, *Clément*, convient bien à un prélat d'une contrée en partie slavophone. Il y a toutefois lieu de se demander pourquoi le sceau porte *ἀρχιεπίσκοπος* et non *μητροπολίτης*, qui eût semblé de rigueur. Il est également important de noter que ce petit monument provient d'Alep. Sans nier la possibilité d'une lettre expédiée d'Europe en Asie, on est instinctivement porté à chercher d'abord le lieu d'émission d'une bulle dans le champ même où l'objet a été trouvé. En admettant (hypothèse à contrôler sur l'original) que l'*α* final de *Γέρμα* ait été pris par l'éditeur pour *H* déformé (2), il serait tout naturel de voir

(1) A vrai dire, *Γερμα(νικία)* (évêché de la province de Célésyrie) serait également possible. Mais on ne trouve nulle part la preuve que cette cité ait eu rang d'archevêché. De même pour *Γερμα(κολώνεια)*, autre évêché de la Galatie II^e^.

(2) Il y a très bien pu y avoir, au moment de la frappe, un glissement des deux jambages parallèles du *H*, de nature à les faire converger par le sommet en

dans Clément un archevêque *Γερμῆς*, localité de Galatie (BCH, t. VII, 1883, p. 22, 23) à ne pas confondre avec l'évêché de même nom dépendant de Cyzique en Hellespont. La possibilité d'une autre correction *Γερμί(ων)* ne paraît pas non plus exclue. On voit par ce petit jeu de suppositions de quelle aide parfois pourrait être une bonne reproduction des inscriptions apparemment les mieux éditées.

2. *Euthyme, archevêque de Parion.*

BZ, t. XXX, 1929-30, p. 634. Non reproduit. Date présumée : VIII^e-IX^e siècles. Cet évêque est absent des listes établies.

3. *Jacques archevêque de Silyvrie.*

Θρᾳκικά, t. I, 1928, p. 257-260. Dessin. Date probable : VIII^e-IX^e siècles. A cette date reculée, aucun Jacques ne paraît sur la liste épiscopale de Silyvrie.

4. *Léonce archevêque de Bulgarie.*

BIAB, t. V, p. 1928-29, p. 249-262. Photographie, dessin. Le nom du prélat est à peu près emporté par une entaille. Il y a, à la première ligne *εω*. Au début de la seconde ligne, *N*, qui ne ressort pas sur la photographie, serait sûr. Dès lors, la vraie lecture ne peut être que [*Λ*]*έων*[*τι*] ou [*Λ*]*εων*[*τίῳ*]. L'éditeur se prononce pour cette seconde leçon et attribue le sceau à un certain Léonce, qui est attesté par le synodicon du roi Boril (1208-1218) et que l'on fait vivre sous le roi Syméon (893-972). Ceci lui permet de tirer les conséquences les plus importantes pour l'histoire des premiers temps de l'Eglise bulgare, à savoir : 1°) Léonce que le synodicon déclare être patriarche avait commencé par n'être que simple archevêque ; c'est donc bien sous son pontificat (v. 917), qu'a été inauguré le patriarcat de Preslav ; 2°) le grec était la langue de la chancellerie ecclésiastique. Sans nier la valeur intrinsèque de ces conclusions, je ne pense pas qu'on puisse faire état de ce sceau pour les étayer. L'élé-

forme d'*A*. Cet accident est d'autant plus explicable que la lettre est gravée à l'extrémité d'une ligne, à un endroit où les bords du sceau se relèvent.

ment essentiel de la légende (le nom du prélat) est d'une lecture incertaine. On se prononce pour [*Λ*]*εων*[*τίω*], mais en tenant compte de l'espace libre à remplir entre le *N* initial de la 2e ligne et le groupe *APX* qui la termine, il me semble que [*Λ*]*έων*[*τι*] est seul possible. Et c'est précisément le nom du premier prélat grec qui se soit assis sur le siège d'Ochrida dans le second quart du XIe siècle. En lui restituant le petit monument ici discuté, toutes les anomalies s'évanouissent. L'emploi du grec est tout naturel ; la titulature, *ἀρχιεπίσκοπος τῆς Βουλγαρίας*, n'a rien d'insolite et ne s'oppose en rien aux données du Synodicon ; il n'y a pas à se poser la question de la langue employée par l'officialité diocésaine. D'autre part, aucun indice épigraphique ou iconographique ne rattache sûrement ce plomb à la fin du IXe ou au début du Xe siècle. Et si même ce fait était prouvé, une autre hypothèse, à vérifier sur l'original, serait possible ; au lieu de [*Λ*]*εων*[*τίῳ*] ne pourrait-on pas tout aussi bien restituer : [*Γ*]*εωρ*[*γίῳ*] ? En ce cas, notre plomb appartiendrait certainement à l'archevêque Georges dont il est question dans une lettre, datée de 878, du pape Jean VIII au roi Michel de Bulgarie (cf. PL, t. CXXVI, col. 760b).

5. *Michel, archevêque de Bulgarie.*

MPC, p. 168. Dessin d'après Schlumberger *Sigill.* p. 242). Dans l'inscription, libellée en vers trimètre (*Τὸν Βουλγαρίας Μιχαὴλ ἀγνὴ σκέποις*) il faut sous-entendre, non *ἔξαρχον*, comme on le fait, mais *ἀρχιεπίσκοπον* qui est le titre habituel des chefs de l'Eglise bulgare. Le prélat ainsi désigné doit être Michel Maxime (début du XIIe siècle), le seul évêque de ce nom que l'on rencontre au moyen âge sur la liste épiscopale d'Ochrida. Cf. Snegarov, *op. cit.*, p. 205.

6. *Théophylacte, archevêque de Bulgarie.*

MP, t. III, 1927, p. 72, 73. Photographie. L'attribution de ce sceau au fameux Théophylacte du XIe siècle ne souffre aucune difficulté.

ἄρχων.

1. *Léon?, archonte de Macédoine.*
   EO, t. XXVII, 1928, p. 438. Photographie. Restitution douteuse.
2. *Mésotokos : Μεσοτόκου ἄρχοντος δούλου τῆς Θεοτόκου*
   Delattre 1915, p. 8. Non reproduit.
3. *Michel, archonte de Bulgarie.*
   MPC, p. 157. Non reproduit ; BIAB, t. V, 1928-29 p. 225-239. Photographie, dessin.
   Il existe deux exemplaires absolument identiques de ce sceau, l'un conservé au Musée national de Sofia et l'autre au siège de la Société archéologique de Varna dont le Bulletin (t. VII, 1921, p. 114, 115) l'avait d'abord fait connaître. M. Mouchmoff, dans son article du *Bulletin de l'institut archéologique bulgare*, attribue la molybdobulle au roi Boris-Michel (865-888). Il faut ici encore mettre une forte réserve. Ce serait bien là le plus ancien sceau conservé des souverains bulgares. On peut à la rigueur admettre que les czars aient usé du grec pour composer la légende de leurs bulles. Mais comment, en ce cas, ne s'y seraient-ils pas fait, tout comme leurs collègues de Byzance, représenter eux-mêmes? Le fait que le type du Christ soit copié sur les monnaies d'or du basileus Michel III, le parrain du roi Boris-Michel, n'est pas décisif. Et nous sommes plutôt porté à croire que le propriétaire de ces deux petits monuments pourrait bien n'être qu'un gouverneur byzantin de la Bulgarie du nom de Michel, par ex. Michel Saronitès que l'on trouve vers 1075 ou tout autre homonyme plus ancien que les sources ne nous ont pas fait connaître (1).

(1) N. Banescu, *Changements politiques dans les Balkans après la conquête de l'empire bulgare de Samuel*, dans le *Bulletin de la Section historique* de l'Académie roumaine, t. X, 1923, 12. Cf. aussi BZ, t. XXX, 1929-30, p. 443-44. On voit par ces études toutes récentes combien lacuneuse est la liste des gouverneurs de Bulgarie. On trouvera la légende et une courte description du sceau en question

ἄρχων τοῦ βλαττελου

1. *ἄρχοντες, chefs d'ateliers.* cf. infra, s. v. *Ἐργαστηριάρχαι.*

2. *Anonyme.*

IAMK, *ibid.*, p. 204. Photographie pl. IX, n° 6. L'inscription du revers est endommagée. Lichačev relève ce qui en reste sans compléter les vides. Millet (B., t. I, 1924, p. 605) a tenté, avec quelque succès, semble-t-il, de restituer la partie manquante. La pièce est à l'effigie de Léon IV.

3. *Anonymes.*

IAMK, *ibid.*, p. 208, d'après Pančenko n° 8. Non reproduit. Le buste du droit serait celui de l'empereur Théophile. Cf. B, *ibid.*, p. 605.

4. *Pierre, diacre et Nicétas ex-préfet.*

IAMK, *ibid.*, p. 206, 207, d'après Pančenko n° 8. Photographie, pl. XI, n° 8.

Lichačev fait de cette bulle un monument du règne de Constant II, alors que Pančenko, se basant sur des vestiges de l'inscription du droit aujourd'hui très effacée, l'avait fait contemporain de l'empereur Théophile. Voir sur cette question l'avis motivé de M. Millet exposé ici même, t. I, 1924, p. 604, 605.

βασιλεῖς (1).

1. *Alexis Comnène.*

Trois exemplaires ont été signalés, deux par Schlumberger (RN, 1916, p. 39, n° 313 et 314. Non reproduits) et un par Giannopoulos (EEBS, t. III, 1926, p. 166. Photographie pl. n° 9.)

2. *Constantin Doucas.*

EO, t. XXVII, 1928, p. 424. Photographie. Cet exem-

dans cette revue même, t. I, 1924, p. 657. B. Filov admet, lui aussi, qu'il s'agit bien là d'un monument bulgare.

(1) J'ai réuni sous cet indice les sceaux ayant appartenu à des empereurs lors même qu'ils s'intitulent *δεσπότης*, non *βασιλεύς*. Pour les effigies des empereurs que certains fonctionnaires, en particulier des commerciaires, ont fait graver sur leurs propres bulles, voir plus bas l'index iconographique.

plaire ne porte que le nom de l'empereur, sans titre aucun.

3. *Constantin Doucas.*
   RN. 1916, p. 39, n° 315, distinct du précédent, tant par les sigles du droit que par la légende,ici complète, du revers. Non reproduit.
4. *Isaac Comnène.*
   RN, 1916, p. 38, 39, n° 312. Dessin.
5. *Romain IV Diogène, sa femme Eudocie et leurs fils, Michel, Andronic et Constantin.*
   BZ, t. XXX, 1929-30, p. 635. Non reproduit. Même sceau, à quelques détails près, dans REG, t. XIII 1900, p. 479.
6. *Théodore II Lascaris.*
   BZ, t. XXX, 1929-30, p. 637. Non reproduit. On trouvera le dessin d'un exemplaire identique du même sceau dans REG, *ibid.*, p. 480 et 481, n° 173. Un troisième exemplaire a été décrit par Konstantopoulos (cf. JIAN, 1903, p. 74) ; toutefois la légende n'avait pu y être que partiellement déchiffrée.

Βεστάρχης

1. *Constantin, pronoète de toute la Bulgarie.*
   MPC, p. 166, n° 254, dessin d'après Schlumberger, *Sigill.*, p. 240. ; MP, t. V, 1929, p. 95. Photographie d'un nouvel original et dessin.
2. *Démétrius, stratège.*
   EEBS, t. III, 1926, p. 167. Photographie, p. 165, n° 8. L'auteur qui avait déjà édité la légende de ce sceau (BNJ, III, 1922, p. 176) y avait lu *δεσπότῃ* au lieu de *βεστάρχῃ*.
3. *Léon, juge du velum et symponos.*
   IAMK, *ibid.*, p. 350. Photographie, pl. XV, n. 25.
4. *Nicolas ὁ Δροσίνης* ou *Δροσίνιος*
   HME, 1926 p.79. Non reproduit. Schlumberger (*Sigill.*, p. 653) avait lu le nom de famille *Δροσινί(ῳ)*, Konstantopoulos, après examen du dessin fourni par le premier éditeur, soutient que la leçon *Δροσί-*

νης est seule possible. Mais, comme l'une et l'autre forme sont fort recevables, un nouvel examen de l'original est indispensable pour trancher le débat.

Βέστης.

1. *Léon Drimys, ἐπὶ τῆς Βουλγαρίας*
   MP, 1929, p. 94. Bulle insuffisamment éditée. Voir plus bas, sous l'indice *ἐπὶ τῆς B.* Photographie et dessin.
2. *Théophylacte, juge du vélum et du thème des Arméniaques*
   RN, t. XX, 191 6, p. 36, n° 307. Dessin.

Βεστιάριος

Jean : Ἰωάννου βεστιαρίου, δούλου τῆς Θεοτόκου
Delattre 1915, p. 8. Non reproduit.

Βεστιαρίτης.

Etienne Dokianos, protospathaire et tagmatophylax.
RN, t. XX, 1916, p. 39, 40, n° 316. Dessin.

γενικὸς κομμερκιάριος, cf. aussi *Κομμερκιάριος*

Le grand intérêt des sceaux de cette catégorie consiste en ce qu'ils portent au droit une ou plusieurs effigies d'empereur régnants et la mention de l'indiction correspondante à l'année où ils sont été émis. Il n'y avait donc, pour les dater exactement, qu'à identifier les portraits du ou des souverains gravés sur les bulles, car ceci fait, le calcul de l'année d'émission n'est plus qu'un jeu. C'est tout l'objet de la longue étude que Lichačev, précisant ses recherches antérieures, a donnée au Bulletin déjà souvent cité (sous le sigle IAMK) de l'Académie russe pour l'histoire de la culture matérielle. De son côté, G. Millet a examiné, d'un autre point de vue, les mêmes monuments (Mélanges Schlumberger). Dans les notes qui suivent, nous relevons succinctement, à propos de chaque bulle, les conclusions ou observations nouvelles émises par ces deux savants.

1. *Anonyme, commerciaire général de l'entrepôt de Korikos et de Cilicie* (?).
   IAMK, *ibid.*, p. 178, 179 d'après Schlumberger. RN, 1905, p. 8 du tiré à part, nº 214. Photo. pl. X, nº 1. Effigie de Constant II ; date 646-647.
2. *Anonyme, commerciaire général de l'entrepot de la Cilicie Iº et IIº.*
   IAMK, *ibid.*, p. 179. Photo pl. X, nº 5.
3. *Anonyme, commerciaire de l'entrepôt de Constantinople*
   IAMK, *ibid.*, p. 175. Photo pl. X, nº 8. Date : 644-645.
4. *Anonyme* (Constantin ?) *commerciaire général de l'entrepôt de Mésembrie.*
   IAMK, *ibid.*, p. 174. Photo. pl. IX, nº 8. Effigie de Constant II. Date : 641-643 = indiction 14 et 15. -
5. *Anonymes, commerciaires généraux de l'entrepôt de l'Hellespont.*
   IAMK, *ibid.*, p. 183. Photo. Pl. X, nº 6. Effigie de Constant II. Date : 653-655 = double indiction 11 et 12
6. *Anastase,βαλνίτωρ, commerciaire général de l'entrepôt d'Isaurie et de Syllaion.*
   IAMK, *ibid.*, p. 176. Non reproduit. Cf. Pančenko, *Katalog.*, pl. I, nº 1. Effigie de Constant II. Date : 644-645.
7. *Anastase,* consul, *βαλνίτωρ et commerciaire général d'Asie, de Carie et des îles de l'Hellespont* (?).
   IAMK, *ibid.*, p. 168, pl. IX, nº 9 et pl. X, nº 7.
8. *Constantin, ex-préfet, commerciaire général de l'entrepôt de Grèce.*
   IAMK, *ibid.*, p. 184. Non reproduit. Effigie de Constant II date : 653-4.
9. *Cosmas, ex-consul, commerciaire général de l'entrepôt de la* 1e *et la* 2e *Cilicie* (?).
   IAMK, *ibid.*, p. 180. Photo. pl. X, nº 9. Effigie de Constant II, date : 646-47.
10. *Cosmas, stratélate et commerciaire général de l'Hellénopont.*
    IAMK, *ibid.*, p. 193. Non reproduit. Effigie de Constantin Pogonat et de ses deux frères, Héraclius et Tibère. Date 679-681 = double indiction 7 et 8.

11. *Cosmas, ex-consul, commerciaire général de l'entrepôt de Pamphylie et de Pisidie.*

IAMK, *ibid.*, p. 182. Photo, pl. X, nº 10. Effigie de Constant II. Date : 646-7.

12. *Cosmas, ex-consul, commerciaire général de l'entrepôt d'Asie*

IAMK, *ibid.*, p. 177. Photo pl. X, nº 3. Effigie de Constant II. Date : 645-46.

13. *Georges patrice, commerciaire général de l'entrepôt d'Isaurie et de Décapolis* (?).

IAMK, *ibid.*, p. 205. Type de ce sceau : pl. XII, nº 1. Date : VII^e siècle, double indiction : 4 et 5.

14. *Georges patrice et X, commerciaires généraux de l'entrepôt de la Galatie II^e.*

IAMK, *ibid.*, p. 206. Photo, pl. XI, nº 4. Date : VII^e siècle, indictions 6 et 7. Le nom du second commerciaire est incertain. Pančenko (Katalog, p. 142) proposait *Basile* mais, sans doute, uniquement pour écarter l'impossible *βεστιαρίου* de Schlumberger. Si le plomb porte vraiment les initiales *ΘΕ* comme le marque Lichačev, il y a grande probabilité qu'il faille lire comme sur le sceau qui suit *Θεοφυλάκτου*. Les deux fonctionnaires associés ont très bien pu être déplacés ensemble d'une province à l'autre. Il se pourrait aussi que nos deux officiers opérassent en deux provinces différentes et qu'ils aient fait frapper des sceaux différents pour chacune d'elles.

15. *Georges et Théophylacte, commerciaires généraux de l'entrepôt d'Asie et de Carie.*

IAMK, *ibid.*, p. 206, 207. Non reproduit. Étudié d'après le dessin de Schlumberger (*Sigillogr.*, p. 735). — *Mélanges Schlumberger*, p. 311. Effigie incertaine. Schlumberger, dont Lichačev rapporte l'opinion, y voyait Constant II ; Diehl l'attribuerait à Justinien II : Date : VII^e siècle, double indiction 5 et 6.

16. *Georges, ex-consul et commerciaire général.*

IAMK, *ibid.*, p. 186. Non reproduit. Date : 649-650.

17. *Jean, consul et commerciaire général de l'entrepôt de l'Hellespont et de...*

IAMK, *ibid.*, p. 170. Non reproduit. — *Mélanges Schlumberger*, p. 311, dessin. Le nom de la seconde province, où Jean opérait également est d'une lecture incertaine. Schlumberger (*Sigill.*, p. 197) propose *Κυ*[*ζίκου*], Lichačev : *καὶ Δύ*[*σεως*], Millet : *καὶ Λυ*[*δίας*]. Un nouvel exemplaire en bon état permettra seul de départager des avis si différents.

18. *Julien, ex-consul et commerciaire général de l'entrepôt de Crète.*

IAMK, *ibid.*, p. 176-177. Photo. pl. IX, n° 5. Effigie : Constant II. Date : 644-646 = Double indiction 2 et 3.

19. *Pierre, consul et commerciaire général de Cappadoce, Lykaonie et Pisidie.*

IAMK, *ibid.*, p. 181, 182. Non reproduit. Étudié d'après Mordtmann (*Revue archéologique*, 1877, p. 292 Effigie : Constant II. Date : 645-647 = double indiction 3 et 4.

20. *Pierre, ex-consul et commerciaire général de l'entrepôt du thème des Arméniaques.*

IAMK, *ibid.*, p, 193, 194. Non reproduit.

21. *Synéios et Nicétas, ex-préfets et commerciaires généraux de l'entrepôt d'Asie, de Carie et de Lycie.*

IAMK, *ibid.*, p. 177, 178. Non reproduit. Effigie de Constant II. Date : 654-656 = double indiction 12 et 13.

γενικὸς λογοθέτης

1. *Etienne, ex-magistros, logothète général* et (1) *commerciaire de Tyr* (?).

IAMK, *ibid.*, p. 159 161. Photo. pl. IX n° 4.

(1) Il semblerait normal de traduire : *logothète général du commerciaire de Tyr* Lichačev y répugne, et à bon droit, car il est difficile de se figurer dans le logothète général un sous-ordre d'un commerciaire local. Toutefois, la lecture qu'il propose (*loc. cit.*, p. 161) *κομμερκ*(*ίως*) pour *κομμερκιαρ*(*ίου*), à propos de ce sceau, laisse entière la question pour les suivants où l'on lit très nettement *Κομμερκιαρ*(*ίου*) et à cause de cela même paraît devoir être rejetée. En traduisant ainsi que nous l'avons fait, nous croyons interpréter la manière de voir de M. Millet qui ne manquera pas de faire pleine lumière dans une étude annoncée

2. *Dosithée, patrice, protospathaire et commerciaire de Bithynie et de Phrygie.*
   IAMK, *ibid.*, p. 163, 164. Photo. pl. IX. nº 1.
3. *Kyriakos, ex-consul et logothète général de l'entrepôt de Cilicie.*
   IAMK, *ibid.*, p. 180. Non reproduit. Date : 652-653.
4. *Théophane, patrice, protospathaire impérial et commerciaire de Bithynie et de Phrygie.*
   IAMK, *ibid.*, p. 165. Photo. pl. XII nº 4.

Δεκουρίων

Abercius, EEBS, t. V. 1928, p. 35. Photo. pl. nº 6.

Διάκονος

1. *Jean diacre des Blachernes* : *Θεοτόκε βοήθ(ε)ι Ἰωάννῃ διακ(όνῳ) Βλαχερνῶν.* Delattre 1915, p. 6. Non reproduit.
2. *Pierre diacre, ἄρχων τοῦ βλαττείου.* Voir ci-dessus.
3. *Théodore Euripiotès.*
   NGJ. t. II, 1921, p. 441. Non daté.

Διοικητής

1. *Anonyme, candidat.*
   IAMK, ibid., p. 342. Photo, pl. XIV nº 10. Le plomb est très mal conservé. La restitution *διοικητῇ τ(ῶ)[ν ἐπαρχιῶν* ?] n'est qu'une conjecture hardie que rien ne permet de contrôler.
2. *Michel, diœcète de Chio.*
   Χιακὰ Χρονικά, t. III, 1917, p. 120-125. Dessin. Publié d'abord par *Schlumberger.* (*Sigillographie.* p. 196). Date : XIe siècle.

déjà depuis plusieurs années. Cf. *Byzantion*, t. I, 1924, p. 606. Un élément capital de solution est fourni par l'inscription du sceau recensé ci-dessous sous le nº 3. Il semble que le même fonctionnaire ait eu entre les mains à la fois l'inspection générale et la direction des opérations commerciales.

3. *Michel, diœcète de Néocésarée.*
RN, 1916, p. 32 n° 296. Dessin. Date présumée, VIII-IX^e siècle.

Δομέστικος

1. *Jean, anthypatos, patrice, protospathaire impérial et domestique des Scholes.*
BZ t. XXX, 1929-30, p. 634. Non reproduit. Date présumée : X^e siècle. Lichačev avait déjà publié en l'attribuant à la même époque un sceau absolument identique. cf. N. P. Lichačev, *Istoričeskoe značenie italogrečeskoj iconopisi izobraženija Bogomateri*, Appendice, p. 7. Pl. IV n° 23.

2. *Nicéphore Tzyrakès (Τζυράκης) protospathaire et domestique des icanates.*
BIAB, t. V, 1928-29, p. 239, 240. Photographie, dessin. Date approximative : VIII^e-IX^e siècles. Le nom de famille de ce fonctionnaire est transcrit par l'éditeur autrement que nous l'avons fait. Voici d'après Mouchmoff les deux bouts de la légende : *KEBO[H]ΘEI ..... NIKHΦOP[Ω]..... T[Ω]ONTZ(8)PAK.* Nous aurions, par suite, affaire au patronyme, d'ailleurs inconnu : *Ὀντζουράκ(ης ou ιος)*. Il n'y a là rien d'impossible. Il me semble cependant préférable de lire : *KE* etc.... *Νικηφόρῳ .... τὸν Τζυράκ(ην)*. Il n'y a d'abord aucun signe d'abréviation sur la photographie, qui est très nette, après le *T* ; en second lieu, le défaut de concordance dans l'emploi des cas (*Νικηφόρῳ... τὸν* : datif + accusatif) se rencontre assez fréquemment en sigillographie (voir un exemple plus haut s. v. *ἀρχιεπίσκοπος* (Clément) ; il est dû dans le cas présent à un homoioteleuton *ἱκανάτ(ων) τὸν*. Enfin la forme exacte du nom est attestée par ailleurs. Un acte de 1357 fait mention d'un certain Daniel *Τζυράκης*. cf. MM, t. I, p. 370. Et le même patronyme se retrouve dans les Chroniques byzantines. Cf. H. Moritz, *Die Zunamen bei den byzantinischen Historikern und Chronisten*, I, p. 49 ; II, p. 16.

3. *Nicétas, patrice, protospathaire et domestique du corps des φιλοβασιλεῖς*
EO, t. XXVII, 1928, p. 425. Photographie. Epoque : IX-X^e siècle. La titulature de ce sceau : *δομέστικος τοῦ φιλοβασιλείου τάγματος* ne se retrouve, sous cette forme précise, nulle part ailleurs.

4. *Théodore* : *Θεοτόκε βοήθει | Θεοδώρῳ δομεστίκῳ*
Sur trois bulles trouvées à Carthage. cf. Delattre, 1916, p. 6 ; ND, 1925, p. 497 et 1926, p. 149. Non reproduit.

Δρουγγάριος

Nicétas, drongaire de la mer Egée.
HME, 1925, p. 437-450. Dessin, grandeur naturelle. Le premir éditeur de ce sceau, Miliarakis, l'avait attribué à un Nicétas, drongaire de la flotte, qui fit en 966 une si malheureuse expédition contre les Arabes de Sicile. La présente étude l'attribue à un autre personnage de même grade, Nicétas *ὁ Ὠορύφας* = *le gobeur d'œufs*,qui, au milieu du IX^e siècle s'illustra, lui, contre les mêmes envahisseurs. Hypothèse alléchante, qui nous révèlerait un beau monument du célèbre amiral, si elle était plus fondée. Car si l'attribution de Miliarakis est inacceptable, parce qu'à la fin du X^e siècle il eût dû être question non d'un drongaire mais d'un statège de la mer Egée, il s'en faut de beaucoup que celle de Konstantopoulos s'impose absolument tout en demeurant vraisemblable.

Δοῦκας

Constantin Kalamanos, sébaste.
REG., t. XXXII, 1919. p. 490-494. Dessin, p. 493. Date : fin du XII^e siècle.

Δούξ

1. *Constantin, anthypatos, patrice et duc de Bulgarie.*
MPC, p. 166. Dessin. Le propriétaire de ce sceau, Constantin Diogène, est le premier duc connu de

Bulgarie. cf. N. Banescu, = *Changements politiques dans les Balkans etc.* p. 9, 10.

2. *Michel Kontostéphanos, curopalate.*
RN, 1916, p. 43 nº 325. Non reproduit. Date présumée : XIe-XIIe siècles.

3. *Nicéphore Botaniatès, protoproèdre et duc de l'Hellade et du Péloponèse.*
G. P. Begleris, *op. cit.*, triple photographie, sur la la page de couverture,sur la page de titre, sur planche séparée entre les pages 4 et 5. Légende sur huit lignes : *Κ(ύριε) β(οή)θ(ει) | Νικηφόρῳ | πρωτοπρο|-έδ[ρ]ῳ (καὶ) δουκὶ | Πελοποννήσ(ου) | (καὶ) Ἑλλάδ(ος) τῷ | Βοτανει|άτῃ.* Cette légende dont nous avons rectifié l'orthographe offre les défectuosités suivantes : *προτωπροέδρῳ, Πελοπονίσ(ου), Ἑλάδ(ος), Βοτανειάτι.* L'éditeur, s'est mépris sur le signe *S* qui en sigillographie sert parfois à indiquer une abréviation ; il a transcrit *ΕΛΑΔΟ*(S)là où il n'y a que *ΕΛΑΔS*pour *Ἑλ<λ>άδ(ος)*. Sceau inédit, acquis à Smyrne, du futur empereur Nicéphore Botaniatès. M. Bégléris accompagne son édition du commentaire que méritait cette importante découverte.D'après Bănescu, Nicéphore, avant de passer en Asie, aurait aussi été duc de Bulgarie. Cf. BZ, t. XXX, 1929-30, p. 442, 443.

4. *Nicétas Karikès, proèdre et duc de Bulgarie.*
MPC, p. 165, 166 d'après l'exemplaire de Schlumberger (*Sigillographie.* p.239). MP, d'après un second exemplaire conservé à Vienne au cabinet de numismatique du Musée National. Photographie, dessin. Nous avons discuté plus haut au mot *πρόεδρος* et amendé la légende telle que l'avait transcrite Mouchmoff. On identifie communément ce fonctionnaire avec ce Nicétas, gouverneur de Nich qui,en 1096, sous Alexis Comnène sauva de l'extermination les bandes de Gauthier Sans-Avoir. Ce n'est malheureusement là encore qu'un de ces rapprochements dont la sigillographie offre tant d'exemples. cf. N. Banescu, *op. cit.*, p. 14 ; BZ, t. XXX, 1929-30, p. 444.

5. *Samuel Alousianos, proèdre et duc.*
BIAB, t. I, 1921-1922, p. 86-101, MPC p. 156. De part et d'autre, photographie et dessin. Bien que ce sceau ait été trouvé en Bulgarie, on ne s'est pas arrêté (justement d'ailleurs) à l'idée de faire du propriétaire un duc byzantin de ce pays qui cependant, au jugement de Zlatarskij, serait son pays d'origine. Le Samuel de notre sceau ne serait autre que le petit-fils du roi Bulgare Jean Vladislav qui combattit en Arménie vers 1069 pour le compte des Byzantins. Toutefois le sceau n'était pas inédit, comme on l'a cru, car Konstantopoulos en a décrit un autre exemplaire absolument semblable au numéro 188a du supplément à son catalogue athénien.
6. *Voir ci-dessous, à l'indice ἐπὶ τῆς Βουλγ., le sceau de Léon Drimys.*

προσώπου

Sergios, spatharocandidat et ἐκ πρ. de Cherson.
RN, 1916, p. 36 nº 306. Date présumée : XIe siècle. Non reproduit.

ἐκ ἐπαρχος.

1. *Jean cubiculaire et préfet* : *THEOTOCE VOETHI IOANNH* | CVVICV ||||||| PREFECT |||||||.
Delattre 1915, p. 7, Légende mi-grecque mi-latine en caractères latins. Non reproduit.
2. *Théodore* : *Θεοτόκε βοήθει Θεοδώρῳ ἐπάρχῳ*
Delattre 1915, p. 6. Non reproduit.
3. *Théodore* : *Θεοδώρου ἐπάρχου δούλου τῆς Θεοτόκου.*
Delattre 1915, p. 9. Non reproduit.

ἐπὶ τῆς Βουλγαρίας.

Léon Drimys, gouverneur de Bulgarie.
MP, t. V, 1929, p. 94. Photographie et dessin, d'après l'exemplaire conservé au cabinet de numismatique du Musée national de Vienne. Sur cette base, il nous est

possible de tenter une restitution de l'intéressante légende gravée en plein champ au droit et au revers. Le plomb porte ces éléments :

droit	revers
ΘΕΙΤ	*ΕΠ. .*
CΩΔ8ΛΩ	*ROVΛΓ*
ΛΕΟΝΤΙ	*PIACTΩ*
RECTH	*ΔPIMU*

Voici la transcription de l'éditeur : (*Κύριε Βοη)θεῖ* (sic) *τ(ῷ) σῷ δούλῳ Λεοντί(ῳ) Βέστη (πρωτο)σπαθ(αρίῳ) Βουλγαρίας τῷ (Κε)δρίνῳ.*

Au droit, il n'y a qu'une leçon douteuse : *Λεοντίω* En introduisant un *ω* à la fin de la troisième ligne, on rompt l'équilibre voulu par le graveur dans la répartition des lettres. Mieux vaut donc lire *Λέοντι.* Cette première partie de l'inscription se trouve ainsi, restituée : [*Κύριε βοή*]*θει τῷ σῷ δούλῳ Λέοντι.* C'est d'ailleurs bien le nom qu'il porte sur un autre de ses sceaux que Mordtmann a jadis fait connaître (*Ἑλλην. φιλολ. σύλλογος*, supplément au t. XVII, p. 145).

L'inscription du revers est d'une lecture beaucoup plus délicate. La partie supérieure du plomb est fortement rognée. En vue de la restitution, on peut faire cette double conjecture : ou bien une ligne entière a été emportée par la cassure, ou bien rien ne manque. Qu'une partie de la légende fasse ici défaut, ce n'est pas là qu'une pure hypothèse. En effet, regardons au droit. Le groupe *ΘΕΙ* est gravé en entier. Dès lors, la formule la plus réduite que l'on puisse supposer ne pourrait être que + *KER,ΘΕΙ.* Or, il n'est absolument pas possible de loger sur la même ligne, à gauche du groupe *ΘΕΙ,* qui seul subsiste, les éléments restants de l'invocation, soit : + *KE, R* ; cela le serait encore moins si le verbe *βοήθει* avait été gravé en entier à côté de l'abréviation *KE,* comme en beaucoup de cas similaires. Il semble donc bien que la légende ait été disposée au droit comme au revers sur cinq lignes dont quatre seules subsistent encore.

Dans ce cas, qui me paraît le plus probable, les deux inscriptions présenteraient, après un premier examen, cet aspect :

[+*KERO*	1	. . .
H]*ΘEITΩ*	2	*ΕΠ* . . .
CΩΛδΛΩ..	3	*RO UΛΓΑ*
ΛEON TI	4	*PIACTΩ*
RECTH	5	*ΔPIM U*

Examinons l'inscription du revers.

A la ligne 1, le premier élément est à peu près sûrement *καὶ* sous la forme abrégée S ; le reste ne peut être que conjectural. Il y a pourtant un élément de solution à la seconde ligne ; car le groupe *ΕΠ*, qui est certain (1), appelle naturellement le complément : *ἐπ*[*ὶ τῆς*]*B*, ceci d'autant qu'à droite du *Π* se voient nettement des traces d'une lettre qui semble pouvoir être *A*, *I* ou *H*. La lecture la plus assurée nous semblerait alors [(*καὶ*) *κρι*|*τῆ*] *ἐπ*[*ὶ τ*(*ῆς*)] *B*.

Mais le titre de stratège (2), que Léon porte sur la bulle que nous avons déjà signalée, nous incite à penser que le vrai complément doit être cherché dans la hiérarchie militaire. Et nous restituerions de préférence [(*καὶ*) *κα*|*τ*]*επά*(*νῳ*)] *B*. Il reste, en effet, avons-nous dit, après le *Π* des vestiges d'un *A* brisé par le sommet.

Toutefois dans l'état où le plomb est aujourd'hui, la légende sur quatre lignes ne peut être complétée que d'une seule façon : [(*καὶ*)] *ἐπ*[*ὶ τῆς*] *B*. C'est ainsi que l'a fait Mordtmann. Mais cette manière de titulature est plutôt insolite. En attendant un élé-

(1) Mouchmoff au lieu de *ΕΠ* croit lire *ΣΠΑΘ* et restitue (*πρωτο*)*σπαθ*(*αρίῳ*). Mais l'indication du titre, sur les bulles, précède partout celle de la fonction. D'autre part, d'après cette lecture, *Βουλγαρίας* serait indéterminé ; ce qui ne se peut. Il est à noter que le savant bulgare voit lui aussi, un *A* après le *Π*. Ce qui renforce l'hypothèse de *κατεπάνω* qui me semble devoir être confirmée un jour

(2) Les Drimys semble avoir fait carrière dans l'armée. Mordtmann (*loc. cit.*) cite Théodule qui fut lui aussi stratège. Démétrius, lui, signe cependant, en 1186 *κριτὴς τοῦ βήλου*. Cf. MM, *loc. cit.*, t. VI, p. 121.

ment décisif de solution, c'est à elle que nous devons nous arrêter.

Le patronyme a été lu [*Κε*]*δρίνῳ* par Mouchmoff. Cette lecture est à rejeter, car le plomb porte très nettement un *M*, non un *N* ; d'autre part, la lettre qui suit semble bien être un *S*, mais est, en réalité, un U, comme le veut l'accord du cas : *Λέοντι τῷ Δριμῦ*.

Pour résumer cette note critique nous transcrirons les trois lectures qui nous semblent possibles et que de futures découvertes départageront certainement :

1. *Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Λέοντι βέστη | καὶ ἐπὶ τῆς Βουλγαρίας τῷ Δριμῦ.*

2. *Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Λέοντι βέστη | καὶ κατεπάνῳ Βουλγαρίας τῷ Δριμῦ.*

3. *Κύριε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Λέοντι βέστη | καὶ κριτῇ ἐπὶ τῆς Βουλγαρίας τῷ Δριμῦ.*

Quoi qu'il en soit, on doit admettre que Léon Drimys fut l'agent des Byzantins en Bulgarie. A quel titre ? Fut-ce comme fonctionnaire militaire ou civil ? La première hypothèse semble s'imposer bien que le poste occupé soit difficile à définir.

ἐπὶ τοῦ κανικλείου

Michel protospathaire,

IAMK, *loc. cit.*, p. 343, 344. Photographie pl. XIV n° 13. Peut-être ce personnage doit-il être identifié avec ce Michel Hagiothéodoritès qui au milieu du XII^e^ siècle exerçait la charge de *λογοθέτης τοῦ δρόμου* ; cf. Fr. Dölger, *Der Kodikellos des Christodulos in Palermo* (Archiv für Urkundenforschung, t. XI, 1929, p. 48). Il existe, en tout cas, un sceau de ce dernier fonctionnaire au Musée impérial de Constantinople. Malheureusement, J. Ebersolt qui l'a signalé (RN, 1914, p. 224) ne l'a pas décrit, de sorte qu'il est difficile de dire s'il y a identité.

τοῦ Χρυσοτριχλίνου

1. *Anonyme*, qui remplit aussi la fonction de ζυγοστάτης
IAMK, *ibid.*, p.345. Photo pl. XV nº 16. Si la dernière lettre du revers est bien Θ, comme transcrit l'éditeur, il est difficile de compléter le nom qui doit se terminer par *νίῳ*, très lisible au début de la seconde ligne. Si par contre, au lieu de Θ, il y avait un ε lunaire (ces lettres se confondent facilement), on pourrait, bien que sous de très grandes réserves, conjecturer Ἐπιφαν(ε)ίῳ ou encore Εὐγεν(ε)ίῳ.
2. *Basile, juge de l'hippodrome et de Bulgarie.*
MPC, p. 168. Dessin d'après Schlumberger (*Sigillogr.* p. 241).
3. *Théodore, protospathaire.*
IAMK, *ibid.*, p. 349. Photo, pl. XV nº 23. un autre Théodore, également préposé au Chrysotriclinion et, de plus, protonotaire du thème de l'Opsikion (REG, t. XIII, 1900, p. 469) nous semble plus ancien.

ἐπὶ τῶν οἰκειακῶν

1. *Anonyme*, protospathaire.
IAMK, *ibid*, p. 341. Nous avons proposé plus haut (Paragraphe II des dignités s.v. πρωτοσπαθάριος) la restitution [+ Σι]σιν[νίῳ (προ)έδ]ρῳ pour le début de la légende inscrite au revers. C'est à tort que l'éditeur estime à trois lettres le vide précédant le sigma ; il n'y a tout au plus place que pour une croix de module ordinaire.
2. *Sotérichos, spathaire.*
IAMK, *ibid*,. p. 350. La fin de la légende manque, mais a été suppléé, à bon droit, d'après un second exemplaire, par Konstantopoulos, sous le Nº 437β, dans les suppléments à son catalogue athénien (cf. JIAN, t. IX).

ἐπισκεπτίτης

Joseph, cubiculaire.

EO, t. XXVII, 1928, p. 429. Photo. Le nom de la contrée où ce fonctionnaire exerçait sa charge a disparu.

ἐπίσκοπος

1. *André* : + *Θεοτόκε βοήθη τοῦ δούλου | σου Ἀνδρέου ἐπισκόπου.*

   Delattre, 1915, p. 8. Non reproduit et sans indication de lieu de provenance.

2. *Epimachos évêque de Solae* dans l'île de Chypre.

   RN, 1916, p. 34. Dessin. Date présumée : VI-VII^e siè- Aucun évêque de ce nom ne figure ni sur la liste de Le Quien (*Oriens christianus*, t. II, p. 1071-1074) ni sur celle de Gams (*Hierarchia catholica medii aevi*, p. 439), ni sur celle de S. Petridès, la plus récente à notre connaissance. *The catholic Encycopedia*, t. XIV, p. 134.

3. *Etienne*(?), *archevêque d'Ochrida.*

   MP, t. III, 1927, p. 74. Photographie. La lecture de cette bulle est des plus incertaines ; un nouvel examen de l'original lui-même est absolument indispensable. Voici les deux lectures proposées l'une par Münsterberg (I), l'ancien directeur du cabinet numismatique de Vienne, et l'autre par l'éditeur Mouchmoff (II).

I	II
.....	(ΣΦΡΑΓ(ΙΣ)) ?
ΣΤΕΦΑ(Ν) '	' ΣΤΕΦΑΝ
ΒΟΗΘΚΩ	ΕΠΙΣΚΟ
ΕΠΙΣΚΟ	ΠΩ ΑΧΡΙ.
ΠΩ ΑΧΡΙ(Δ)ΟΥ	(Δ) ΟΥ

Le relevé I répond plus exactement à l'original tel que nous le montre la photographie. Il est, en effet, à peu près sûr qu'au revers une ligne de l'inscription a été emportée à la partie supérieure, comme l'a été au droit la tête du personnage figuré. Le supplément

inséré à cette placé par II est inacceptable ; en ce cas, il eût fallu *ἐπισκόπου* non *ἐπισκόπῳ* qui est incontestable. La ligne 2 porte sûrement *ΣΤΕΦΑ* ; par ailleurs, la fin de la légende *ἐπισκό|πῳ Ἀχρί|(δ)ου* se lit très nettement. Toute la difficulté vient de la ligne 3 que II omet et que I transcrit : *ΒΟΗΘΚΩ*.

Si l'on devait adopter cette lecture que semble légitimer le tracé des lettres sur la bulle, il faudrait certainement y voir une inscription métrique où l'évêque d'Ochrida Constantin — *Κω(νσταντῖνος)* implorerait sur lui l'assistance de saint Etienne. Le relevé II introduit un nouvel évêque, Etienne, dans la liste d'Ochrida. On n'y trouve, en effet, aucun prélat de ce nom ; ce qui ne prouve évidemment pas qu'il n'ait pu exister, car la succession épiscopale de ce siège ne nous est que très imparfaitement connue. Mais le groupe *ΒΟΗΘΚΩ* n'en reste pas moins difficile à résoudre. Faudrait-il voir dans l'effigie du droit une représentation en pied de saint Constantin et dans l'inscription une prière de l'évêque Etienne à ce personnage canonisé ?

De ces deux hypothèses, la première paraîtra mieux convenir. Deux évêques d'Ochrida sont connus qui ont porté le nom de Constantin, l'un déposé en 1166, l'autre ayant siégé dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle. D'autre part, saint Constantin ne figure que très exceptionnellement sur les plombs ; saint Etienne est, au contraire, assez souvent représenté. Le type du droit étant ici trop effacé, toute comparaison est impossible.

Il faut toutefois s'étonner qu'un personnage aussi important que le titulaire d'Ochrida se nomme modestement, *ἐπίσκοπος*, alors que partout ailleurs, même en sigillographie, il signe : *ἀρχιεπίσκοπος*, *ἀρχιποιμήν*, *μητροπολίτης*, sinon *πατριάρχης*. Constamment en lutte pour défendre, contre l'ombrageuse autorité du patriarche de Constantinople, l'autonomie de son Église bulgare, il est à peine concevable qu'il ait méconnu son vrai titre dans la rédaction

d'un acte officiel. Pour cette raison, il est indispensable de vérifier sur l'original la lecture *AXPI(Δ)OY* et de voir si telle autre v. g. *ΆKPA[Σ]OY* (Ἀκρασοῦ) évêché suffragant de Myre) ne pourrait pas lui être avantageusement substitué.

4. *Georges, évêque de Pergame.*

BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 98, 99. Photo. pl. n° II. L'éditeur place l'émission de ce sceau entre les années 600 et 725. C'est beaucoup trop préciser en matière si incertaine. Cependant le style de la gravure offre bien un caractère très net d'ancienneté. Et, à ne tenir compte que de cela, il serait téméraire de voir dans le propriétaire de cette bulle l'évêque Georges de Pergame qui signe en 1256 un acte du patriarche Arsène (cf. M M., t. I, p. 119). L'identification paraîtra impossible si l'on tient compte que Pergame était métropole dès la fin du XII^e siècle. (cf. H. GELZER. *Pergamon unter Byzantinern und Osmanen*, 1903, p. 85). Le titulaire, à cette époque de renaissance, eût fait usage, pour qualifier son rang, d'un terme moins modeste et peu protocolaire pour un métropolite grec : ἐπίσκοπος.

5. *Jean, évêque d'Ancyre.*

RN, 1916, p. 33, 34. Dessin. Epoque présumée : X-XI^e siècle. Ici encore, à cause de la titulature : ἐπίσκοπος, il est difficile d'admettre que Jean ait gouverné la métropole de Galatie. Il semble plutôt être question d'un évêque de l'autre Ἄγκυρα, siège suffragant de Laodicée et de Hiérapolis en Phrygie pacatienne, sur les confins de la Lydie et de la Mysie, près du cours supérieur du fleuve Makestos. Toutefois aucun évêque du nom de Jean n'est encore porté sur la liste épiscopale de ce siège. cf. *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t. II, col. 1546-1548. s. v. Celle-ci, d'ailleurs, compte à peine quelques noms.

6. *Ménas*

EEBS, t. V. 1928, p. 34. Photo. pl. n° 5. La molybdo-

bulle, provenant le Crète, doit appartenir à quelque ancien évêque soit de l'île entière, soit de l'un ou l'autre des sièges suffragants. Il est impossible de préciser. Notons cependant qu'aucun prélat du nom de Ménas ne se trouve aux XI^e^ et XIII^e^ siècle, ni sur la liste métropolitaine de Crête, ni sur la liste épiscopale de Knossos, toutes deux complètes, ou peu s'en faut, pour cette période. Epoque présumée : V-VI^e^ siècles.

7. *Nicéphore évêque de Démétrias.*
EEBS, t. III, 1926, p. 164, 166. Photo, pl. n° 6. Epoque présumée : XII^e^ siècle.

ἐργαστηριάρχαι, chefs d'ateliers de soierie.

1. *Anonymes.*
IAMK, *ibid*, p. 187. Photo. pl. x, n° 4.

2. *Anonymes.*
IAMK, *ibid.*, p. 188. Non reproduit.

ἡγούμενος

1. *Léon, ἡγούμενος* [*μ*]*ον*(*ῆ*)*ς* [*τῶν*] *Ἀκ*[*οιμήτων* ?]
IAMK. ibid., p. 340. Photo. pl. XIV n° 6. Comme on voit par le relevé ci-joint, il est difficile d'identifier sûrement le monastère dont Léon fut higoumène.

2. *Théodore, higoumène du Stoudion.*
HME, 1926, p. 482-493. Photographie p. 484. Schlumberger, le premier, fit connaître cette bulle par un dessin (REG, t. IV, 1891, p. 115 et *Mélanges d'Archéol. byzant.* 1895, p. 220), mais refusait d'admettre, à cause du motif iconographique figuré au droit, qu'elle ait pu appartenir au fameux champion du culte des images. Konstantopoulos combat cette opinion et démontre que la présence d'une effigie de saint sur un plomb ne signifie pas nécessairement qu'il soit postérieur au triomphe de l'iconodulie ; l'observation est des plus exactes. S'il y a pu y avoir des exceptions, Théodore Studite a certainement dû les multiplier, car on ne conçoit guère que ce lutteur opiniâtre, ayant

à faire graver ses sceaux, ait manqué une si bonne occasion d'affirmer sa foi. D'autre part, la lutte célèbre a connu bien des périodes d'accalmie pendant lesquelles il est naturel qu'on ait restauré un peu partout, même sur les sceaux, l'image des saints. Enfin le dessin et le tracé archaïque de l'inscription en font bien un monument du IXe siècle.

θύτης

Léon, prêtre et syncelle.

RN, 1916, 45 nº 333. Non reproduit. Date présumée : Xe-XIe siècle.

ζυγοστάτης

Anonyme, préposé au Chrysotriclinon.

IAMK, *ibid.*, p. 345. Photo pl. XV nº 16.

Κατεπάνω

1. *Georges.*

IAMK, *ibid.*, p. 186, 187. Photo. pl. XII nº 2. Date : 653-654. La légende du revers ne peut être déchiffrée entièrement. G. Millet (cf. B, t, I, 1924, p. 606) propose la restitution suivant : *κα(τ)επάνω το[ῦ) ἐ[ρ]-γο[δοσίου....]*

2. *Michel, catépan de Chypre.*

HME, 1928, 481-488. Dessin. Schlumberger avait publié dans sa *Sigillographie* (p. 269 et 305) deux sceaux absolument semblables pour la technique de la gravure et le tracé de l'écriture. Cependant sur l'un on lisait *Michel catépan de Karpathos* et sur l'autre, *Michel catépan de Chypre.* Konstantopoulos, en relevant cette anomalie, conclut à l'identité de propriétaire et déclare ne voir sur l'une et l'autre l'autre bulle que cette unique légende : *Κύριε βοήθει Μιχαὴλ βέστῃ κριτῇ καὶ κατεπάνω Κύπρου.* Cette correction parait s'imposer. cf. *Ἑλληνικά*, t. I, 1928, p. 185.

Κένταρχος.

1. *Basile, centarque du thème de Séleucie.*
   RN, 1916, p. 34, 35 nº 303. Dessin. Date présumée : XIe-XIIe siècle.
2. *Michel, centarque impérial.*
   IAMK, *ibid*, p. 342, 343. Photo, pl. XIV no 11.

κοιτωνίτης

Etienne, spathaire impérial
IAMK, *ibid.*, p. 342. Photo. pl. XIV nº 9.

κόμης

Daniel
IAMK, *ibid.*, p. 348. Photo pl. XV nº 21.

κομμίτης

Léonce, comte de l'Opsikion
B, t. I, 1924, p. 173-176. Date présumée : Xe siècle. En dépit de l'inscription, gravée sur le chaton de la bague, ce n'est pas là un monument sigillographique, mais un simple bijou sur lequel le propriétaire a voulu inscrire en même temps qu'une pieuse invocation, ses titres et qualités.

Κομμέρκια

1. *Bureaux du commerce impéral de la διοίκησις* d' Andros.
   IAMK, *ibid.*, p. 200, 201. Non reproduit. —*Mélanges Schlumberger*, p. 315. Dessin. Lichačev et Millet ont, chacun de leur côté, restitué exactement de la même façon une légende sigillographique si mutilée que le premier éditeur, Schlumberger, n'avait pu la compléter. Le sceau, où elle se lit, daté sûrement de 706, atteste l'existence, à cette époque reculée, d'une *διοίκησις* de rang inférieur dans l'île d'Andros.
2. *Bureaux du commerce impérial d'Asie, de Carie et de Lycie.*
   BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 97. Photo. pl. nº 1. Lichačev (*IAMK, ibid.*, p. 220) a reconnu au droit l'effigie

de Constantin Pogonat ; ce qui permet de dater le sceau de 681.

3. *Bureaux du commerce des Slaves de Bithynie.*
Pančenko a, le premier, fait connaître ce sceau. cf. *Bulletin de l'Institut archéologique russe à Constantinople*, t. VIII, p. 13 sq. Il avait lu : *τῶν ἄνδρας δόντων σκλαβόων τῆς Βιθυνῶν ἐπαρχίας*. Schlumberger (BZ, t. XII, 1903, p. 277) avait, d'après la phototypie, cru pouvoir corriger *ἄνδρας δόντων* en *ἀνδραπόδων τῶν*. Lichačev (IAMK, *ibid.*, p. 189) approuve cette correction ; Millet (*Mélanges Schlumb.*, p. 317 et B, t. I, 1924, p. 606) croit à un effet d'éclairage qui aurait fait prendre un C pour un *Π* au sommet arrondi. Mouchmoff (MPC, p. 164, 165) reproduit le dessin de Schlumberger et adopte sa correction.

4. *Bureaux du Commerce impérial de la stratégie de Grèce.*
IAMK, *ibid.*, p. 197. Trois sceaux différents dont le premier seul (pl. XI, n° 3) est reproduit. Effigie : Justinien II et Tibère IV. Dates : 705-711, 705, 708-709.

5. *Bureaux du commerce impérial de Kérasonte.*
IAMK, *ibid.*, p. 199. Photo. pl. XII n° 7. Effigie : Justinien II. Date : 709-710.

6. *Bureaux du commerce impérial des îles de la Mer Egée.*
IAMK, *ibid.*, p. 199. Non reproduit. Date : 705-711.

7. *Bureaux du commerce impérial de Mésembrie.*
Quatre sceaux de ce même bureau. IAMK, *ibid.*, p. 195, 196 et 200. Photo. pl. XII n° 5, XII, n° 3, XI n° 7, IX n° 2. Tous quatre appartiennent au règne de Justinien II et datent des années 707-708, 711-713, 706-707.

8. *Bureaux du commerce impérial de Mésembrie.* Entrepôt.
BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 96. Lichačev (IAMK, *ibid.*, p. 219) attribue ce sceau à Constantin Pogonat. Sur la forme *Μεσεμβρία* voir la note de Bées, B. t. I, 1924, p. 633, 634.

9. *Bureaux du commerce impérial de Thessalonique.*
IAMK, *ibid.*, p. 195, 200. Deux sceaux non reproduits. Date : 708-709 et 705-711.

10. *Bureaux du commerce impérial de Thessalonique.*
IAMK, *ibid.*, p. 202-204. Photo. pl. XI nos 2 et 5 ; XI nos 1 et 6. Précieux sceaux jusqu'ici inconnus de l'époque des empereurs isauriens Constantin V, Copronyme et Léon IV, Dates ; 756-757, 759-760, avril 776-sept. 780.

Κομμερκιάριος

1. *Anonyme, commerciaire de l'entrepôt de Galatie.*
IAMK, *ibid.*, p. 185. Non reproduit. D'après Schlumberger (*Sigillogr.* p. 302). Date : 644-645.

2. *Anastase, commerciaire de l'entrepôt de l'Honoriade, de la Paphlagonie et du littoral du Pont jusqu'à Trébizonde.*
IAMK, *ibid.*, p. 165, 166. Photo. pl. IX no 3.

3. *Diomède, ex-préfet, commerciaire de l'entrepôt de Tyr.*
IAMK, *ibid.*, p. 157. Non reproduit.

3. *Dosithée, logothète général, de l'entrepôt de Bithynie et de Phrygie Salutaire et Pacatienne.*
IAMK. *ibid.*, p. 163, 164. Photo. pl. IX no 1.

4. *Etienne, ex-magistros, logothète général et commerciaire de Tyr* (?).
IAMK, ibid., p. 159, 160. Photo. pl. IX, no 4.

5. *Jean.*
Delattre, 1916, p. 9. Non reproduit. « La face, mal venue, porte une tête d'empereur romain entre deux autres têtes d'associés à l'empire ». Il s'agit donc, selon toute apparence, de Constantin Pogonat et de ses deux frères. Le plomb, par conséquent, a dû être frappé de 668 à 681.

6. *Jean, grand chartulaire et commerciaire de Chaldée.*
RN, 1916, p. 37, 38 no 310. Dessin. Date présumée : Xe — XIe siècle. La légende remplit le champ du droit et du revers. Il n'y a donc aucune effigie impériale.

7. *Michel, spatharocandidat.*
   IAMK, *ibid.*, p. 343. Photo. pl. XIV nº 12. D'après l'éditeur ce sceau ne porterait pas d'effigie impériale, mais celle de quelque saint, Michel, le patron du propriétaire ou tout autre.
8. *Pierre, ex-consul.*
   IAMK, *ibid.*, p. 190, 191. Il y a, sur la bulle, mention d'un entrepôt commercial, mais la fin de la légende manque.
9. *Théodore, Jean et Thomas, commerciaires de Tyr.*
   IAMK. *ibid.*, p. 158, 159. Non reproduit.
10. *Théodule, commerciaire de l'entrepôt de la Ie et IIe Cappadoce* IAMK, *ibid.*, p. 181. Non reproduit. Date : 644-6.
11. *Théophane, commerciaire de l'entrepôt de la Bithynie et de la Phrygie Salutaire et Pacatienne*
    IAMK, *ibid.*, p. 164, 165. Photo. pl. XII, nº 4.

Κρητής

1. *Basile Irathos, protovestarque, juge du Vélum et du thème des Cibyrrhéotes.*
   RN, 1916, p. 38 nº 311. Dessin. Epoque présumée : XIe-XIIe siècle.
2. *Hypatios, protospathaire.*
   RN, 1916, p. 45. nº 334. Non reproduit. Date présumée : Xe-XIe siècle.
3. *Théophylacte, juge du Vélum et du thème des Arméniaques.*
   RN, 1916, p. 36 nº 307. Dessin. Epoque présumée : sous les Comnènes.

Κρητὴς τοῦ βήλου

1. *Basile, juge du Vélum et du thème des Arméniaques.*
   voir ci-dessus au mot *κρητής*.
2. *Jean, proèdre et προνοητής* de *Bulgarie.*
   MPC., p. 167. Dessin d'après Schlumberger. (*Sigil.* p. 240).
3. *Léon, vestarque et symponos*
   IAMK, *ibid.*, p. 350. Photo. pl. XV nº 25.

Serge,

IAMK. *ibid.*, p. 344. Photo. pl. XIV nº 14.

5. *Théophylacte,*

voir s. v. *κριτής*

λογοθέτης

Jean, ex-consul, patrice.

IAMK, *ibid.*, p. 161, 162. Non reproduit. Le dernier mot de la légende est d'une lecture incertaine. Pančenko proposait la formule : *λο]γοθέτ(ου) βασι-λ(ικῶν) [ἀ(?)]ρκα[ρίω]* v. Lichačev (loc. cit.,)préférerait suppléer ainsi le dernier mot : *[κομμε]ρκα-[ρίω]ν*. Cette correction paraît à Millet (B., t. I, 1924 p. 606) difficile à accepter. Ce savant donne, sous réserves d'ailleurs, le supplément suivant : *ἀ]ρκα[ρίκων]* (s. ent. *τίτλων* ou *φόρων*).

μέγας κουράτωρ

Myron, consul.

RN, 1916, p. 44 nº 330. Dessin. Date présumée : VIIIe-IXe siècle.

μέγας χαρτουλάριος

1. *Jean, protospathaire, commerciaire de Chaldée.*

RN, 1916, p. 37, 38 nº 310. Dessin. Date présumée : Xe — XIe siècle.

2. *Jean, protospathaire, grand chartulaire τοῦ γενικοῦ*

IAMK, *ibid.*, p. 340, 341. Photo, pl. XIV nº 7.

3. *Jean, protospathaire et grand chartulaire τοῦ στρατιωτικοῦ* (?)

IAMK. *ibid.*, p. 340. Photo pl. XIV nº 5. On ne sait toutefois exactement auprès de quel service Jean exerçait les fonctions de chartulaire, car le dernier mot dont il n'y a sur la bulle que les deux lettres, AT, n'est pas du tout sûr.

μητροπολίτης

1. *Anastase, métropolite de Laodicée.*
   RN, 1916, p. 37, n° 309. Date présumée : X^e-XI^e siècle. La liste épiscopale de ce siège, dressée par Le Quien (O. C. t. I, p. 791-798), ne porte aucun prélat de ce nom.

2. *Anastase, μητροπολίτης... νου...*
   ASAA, *ibid.*, p. 182 n° 4. Dessin. Les éléments (= *νου*) qui eussent pu permettre d'identifier le nom de la métropole v. g. [*Εἰρη*]*νού*[*πολις*], sont de lecture incertaine. Il y eût eu intérêt à rapprocher ce sceau du précédent auquel il pourrait bien être identique ; car tous deux portent au droit un même motif iconographique : Vierge, en pied, tenant le Christ sur le bras gauche. Mais pour juger des détails d'exécution, les reproductions au trait ne valent rien, car on y corrige trop souvent les défauts de l'original. L'éditeur prend ici comme ailleurs le droit pour le revers.

3. *Christophore, métropolite de Scythopolis.*
   ASAA, ibid. p. 182 n° 2. Dessin, Date présumée : VII-VIII^e s. Sur les évêques de Scythopolis antérieurs à cette époque. cf. *Le Quien.* O. C. t. III, p. 684-694 ; Echos d'Orient t. I, p. 371-378. On n'y rencontre aucun Christophore. Ce sceau est, d'autre part, le premier connu de la métropole palestinienne.

4. *Grégoire métropolite* (!) *de Sinope et d'Asie* (!!).
   RN, 1926. p. 35 n° 304. Non reproduit. La titulature : *de Sinope et d'Asie* : est bien insolite sinon étrange. Mais ce qui est tout à fait inacceptable, c'est qu'un titulaire de Sinope ait pu signer *métropolite* un de ses actes officiels. Car ce siège, suffragant d'Amasée, ne fut jamais que simple évêché. Il faut très vraisemblablement admettre une erreur de lecture de la part de l'éditeur. Celle-ci ne pourra être sûrement corrigée qu'après examen de l'original. Toute conjecture, en attendant, apparaît superflue. Notons toutefois que sur les bulles

connues des évêques de Sinope (SCHLUMBERGER. *Sigill.* p. 291), dont deux au moins sont estimées postérieures à celle-ci, on ne trouve que le simple titre ἐπίσκοπος. Par ailleurs, s'il était avéré que nous avons bien affaire à un évêque de Sinope, on pourrait l'attribuer à ce Grégoire qui signa au septième concile œcuménique et en 793 fut mis à mort. cf. *Echos d'Orient*, t. XI, 1908, p. 211. Car c'est au VIII^e^-IX^e^ siècle que Schlumberger reporte ce monument sigillographique.

5. *Jean métropolite d'Athènes.*
HME, 1924, p.406 sq. Dessin. Millet qui, le premier, édita le sceau de cet évêque (BCH, t. XVII, 1893, p. 75-78) l'attribuait à Jean Blachernitès († 1086) Au jugement de Konstantopoulos, basé tant sur la disposition du motif iconographique que sur les caractères de l'inscription, ce serait là chose impossible. En conséquence, pour le savant numismate, le propriétaire du sceau en question est un évêque d'Athènes inconnu d'ailleurs que l'on devrait insérer soit après Georges Xéros († 1172) ou plutôt après Georges Bourtzès († 1180). Avant d'accepter une aussi grave conclusion, en matière où il est si facile de se tromper, l'historien de la métropole d'Athènes devra étendre l'enquête de Konstantopoulos à d'autres monuments datés des XI^e^ et XII^e^ siècles. Il trouvera les premiers éléments d'une comparaison et une excellente photographie, qui ne se trouve que là, de la bulle en litige dans l'ouvrage déjà cité de Lichačev sur l'iconographie de la Vierge, p. 125

6. *Nicolas, métropolite d'Asmosata.*
EO, t. XXVIII, 1929, p. 295-298. Photographie. Date : c. 1030.

Μονή

1. *Monastère anonyme.*
BZ, t. XXX, 1929-30. p. 636.

2. *Monastère de Stavronikita.*
BZ, t. XXVIII, 1927, p. 40. Non reproduit.

3. *Monastère de la Théotocos Φανερωμένη.*

BZ, t. XXVIII, 1927, p. 40, 41. Non reproduit. La légende de ces deux derniers sceaux, imparfaitement déchiffrée par Schlumberger et Blanchet (*Collections sigillographiques*, 1914, nos 597 et 598), a donné à N. Banescu l'occasion de ces deux notes, où sont nettement fixés le nom et le vocable des monastères en question.

μοναχός

Euthyme

IAMK, *ibid.*, p. 348, 349. Photo. pl. xv n° 22. Toutefois ni le nom, ni la qualité du propriétaire ne sont assurés.

μυστολέκτης

Basile, juge de l'hippodrome et de Bulgarie.

MPC, p. 168. Dessin d'après Schlumberger.

ναύαρχος

Nicétas Ooryphas, drongaire de la mer Egée.

HME, 1925, p. 437-450. Cf. supra, s. v. *δρουγγάριος*.

νεώτερος

Pierre : *Θεοτόκε βοήθει Πέτρου νεωτέρου δούλου τοῦ Θεοῦ.*

Delattre, 1915, p. 7.

Ce titre, écrit en caractères latins et grecs *NEΩTEROV*, qui ne se retrouve nulle part ailleurs, paraîtra suspect à juste titre. Il ne s'agit d'ailleurs là, comme nous en avertit le P. Delattre, que d'un *essai de lecture.*

νιψιστάριος

Théodore : + *Θεοτόκε βοήθη τοῦ δούλου σου*| + *Θεοδώρου β(ασιλικοῦ) νιψισταρ(ίου).*

ND, 1925, p. 503. Non reproduit.

νοτάριος

1. *Anonyme, candidat et notaire.*
   IAMK, *ibid.*, p. 348. Photo. pl. XV. n° 20.
2. *Léon*, Mélanges Schlumberger, p. 394.

ὀρφανοτρόφιον

Mélanges Schlumberger. p. 302. Dessin. Schlumberger avait, à deux reprises (Sigill. p. 380 et Mél. d'arch. byz. pl. XIV n° 16), publié un curieux sceau dont il n'avait pu déchiffrer le monogramme d'ailleurs très compliqué. A son avis, toutefois, la mystérieuse inscription devait recèler le nom du propriétaire, un orphanotrophe. Or, il se fait que le même monogramme se retrouve sur des monnaies. Sabatier et Wroth l'avait résolu de la manière suivant *Φ. IOVCTINIAN OV.* J. B. Bury démontre qu'il y a erreur d'interprétation et que la bonne lecture serait *IOVCTINOV KAI COΦIAE.* Ainsi ce sceau serait celui de l'orphelinat bâti par Justin II et l'impératrice Sophie, à proximité de l'église des saints Pierre et Paul dont les effigies figurent au droit.

παρακοιμώμενος

Jean, proèdre
BZ, t. XXVIII, 1928, p. 395. Non reproduit. Sur l'identité du personnage, voir ce que nous avons dit au mot *πρόεδρος*.

πατριάρχης

1. *Athanase Ier patriarche de Constantinople* (1289-1293 et 1304-1310).
   BZ, t. XXIV, 1923 - 24, p. 103, 104. Photo. pl. n° 6.
2. *Dosithée, patriarche de CP.* Photo.
   EO, t. XXVII, 1928, p. 419. Date : 1190-1191.
3. *Georges, patriarche de CP.* (1191-1198)
   EO, t. XXVII, 1928, p. 420. Photo.

4. *Isaie, patriarche de CP.*
   Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς t. I, 1917, p. 835. Non reproduit. Date : 1325. Ce sceau manque au catalogue des sceaux patriarcaux dessé par Lichačev et complété par K. Regling. cf. BZ, *ibid.*, p. 104-107. cf. IAMK *ibid*, p. 221-224.

5. *Jean, patriarche de Jérusalem.*
   IAMK, *ibid.*, p. 215, 216. Non reproduit. Voir aussi RN, 1914, p. 255.

6. *Jérémie de Constantinople*
   BZ, t. XXIV, 1924, p. 106. Regling, après avoir rejeté comme irrecevable le millésime *ΑΦΘ* = 1509, lu par Wulf sur une bulle d'un patriarche Jérémie, propose, sur une suggestion de N.Béès,la correction*ΑΦΠ*=1580. Lichačev (IAMK, *ibid.*, p. 223) conjecture de préférence *ΑΩΘ* = 1809 et attribue le petit monument à Jérémie IV (1809-1813). Le plomb existant toujours, ces avis seront facilement départagés par celui qui examinera soigneusement l'original.

7. *Théodore, patriarche d'Antioche.*
   EO, t. XXVII, 1928, p. 422. Photo. — *Ἐπετηρὶς Παρνασσοῦ* t. XXI, 1916, p. 19-22. Dessin.

8. *Théodore IV Balsamon, patriarche d'Antioche.*
   Ἐπετηρὶς Παρνασσοῦ t.XII, 1916,p. 22, 23. Dessin. Le sceau, publié d'abord par Schlumberger (REG t. XIII, 1900, p. 475) et attribué par lui à Théodore II, appartiendrait, de l'avis de Konstantopoulos, à un de ses homonymes postérieurs, Théodore Balsamon. Les arguments que l'on fait valoir, sont d'ordre purement épigraphique.

Nota.— Nous avons signalé les deux essais d'identification et de classement des bulles patriarcales, dûs l'un à Lichačev (Num. Sbornik, t. II, 1901, p. 43-66) et l'autre à K. Regling (BZ, t. XXIV 1923-24, p. 104-107). Lichačev (IAMK, *ibid.*, p. 221-224) est revenu depuis sur le travail allemand qui critiquait le sien et a justement rappelé l'attention sur son monumental ouvrage (*Istoričeskoe značenie... Izobraženija Bogomateri*, 1911) où se trouve, en très belles reproductions photographiques, le plus grand ensemble

de sceaux patriarcaux, comme ceux de Photius (p. 120), de patriarches Nicolas (p. 97, 121, voir aussi REG., t. 1891, p. 114) d'Alexis Studite (p. 99), de patriarches Jean (p. 35 et 98, voir aussi RN, 1914, p. 256), de Cosmas (p. 36 et pl. VIII n° 22), de Calliste (p. 99), Maxime (p. 99) etc. Plusieurs de ces noms manquent au relevé de Regling. Mais il s'en faut que ce soit les seuls. Au cours de nos recherches en vue de la rédaction des Regestes patriarcaux, nous avons retrouvé un certain nombre de ces bulles encore appendues aux actes qu'ils devaient authentiquer. L'étude cette catégorie de plombs, datés avec la dernière précision, est d'une importance exceptionnelle pour fixer la chronologie encore si flottante de milliers de monuments similaires .Nous nous proposons de la tenter ailleurs dès que nous aurons réussi à avoir communication de pièces d'un difficile accès. Parmi les plombs sûrement datés dont Regling eût pu enrichir son catalogue, citons, entre autres,une bulle de Nicolas III Grammaticos, de juin 1087, précieux point de comparaison pour le classement d'autres bulles au nom de patriarches Nicolas (cf. MM, t. I, p. 32) ; une autre d'Eustrate Garidas, de 1081 à 1084 (RN, 1914, p. 256), une autre de Maxime III de janvier 1080 (MM. t. v., p. 285) etc. Mentions et discriptions du genre de celles-ci sont nombreuses dans les sources ;elles auront naturellement,dans notre étude,l'importante place qui leur revient. Les bulles patriarcales, émises depuis la chute de Constantinople, existent, de ci de là, en nombre très élevé. La difficulté est de les atteindre, ceux qui en ont la garde croyant facilement que, du moment que vous désirez les voir, vous avez l'intention de les emporter.

ποιμενάρχης

1. *Constantin, archevêque de Bulgarie.*

MP, t. III, 1927 p. 73, 74. Photographie. Magnifique sceau de Constantin Cabasilas qui siégea à Ochrida sous Théodore II Lascaris (1255-1258) et au début du règne de Michel Paléologue (1259-1282).

Il est peu probable,en effet,pour des raisons techniques, qu'il ait pu appartenir au Constantin qui fut déposé en 1170 (cf, Le Quien, t. II, p. 295 ; Znjegarov, *op. cit.*, p. 205 et 211). Mordtmann avait déjà fait connaître cette intéressante pièce (*Ἑλλην. φιλολογ.*

σύλλογος, supplém. au tome XVII, p. 146) mais sans la reproduire.

2. *Jean, archevêque de Bulgarie.*

MP. t. V, 1929, p. 92, 93. En deux exemplaires absolument identiques. Sur l'un, l'inscription est nettement tracée, mais la pièce est malheureusement brisée ; sur l'autre, à peu près intact, les catactères de l'écriture sont assez effacés. Le déchiffrement offrait donc certaines difficultés ; celui qu'en a donné l'éditeur est pour, le revers, complèment erroné. Voici l'inscription entière telle qu'il l'a transcrite : *Πρωτοπροέδρῳ καὶ ποιμενάρχῳ Βουλγάρων ὁ πρὶν μοναχὸς τῶν (ἁγί)ων... Νη(κήτα).*

En conséquence, il s'agirait d'un prélat inconnu jusqu'ici, Nicétas, dont le nom même ne figure, à aucune période, sur la liste des titulaires byzantins d'Ochrida.

Malheureusement la réalité, ici encore, est tout autre. La légende, composée de deux trimètres, avait été parfaitement lue par Mordtmann (*Syll. litt. grec de CP.*, supplément au t. XVII, p. 146), comme suit :

Ὁ πρὶν μοναστῶν κηδεμῶν Ἰωάννης
Πρωτοπροέδρῳ ποιμενάρχης (sic) *Βουλγάρων.*

Le plomb porte sûrement *ποιμενάρχης*. Mais c'est sans raison que Mordtmann s'en étonne, le nominatif, appelé par *Ἰωάννης* étant de rigueur. L'anomalie est bien, par contre, dans le mot qui précède. Le lecteur corrigera facilement en *πρωτοπρόεδρ(ος)*. Une si grosse faute d'accord détonne sur la bulle d'un si haut prélat, mais n'est imputable qu'à l'ouvrier qui calligraphia la matrice.

On ne peut commodément restituer ce plomb à l'archevêque grec qui le fit graver. En effet, plusieurs Jean gouvernèrent, à de courts intervalles, l'église de Bulgarie : Jean, qui siégeait au moment de la conquête byzantine et que Basile II maintint, Jean Lampénos intronisé vers 1064, Jean l'Abstème (*ὁ Ἄοινος*), Jean Comnène, déjà en charge dès 1147 Tous quatre ayant été moines (cf. Znjegarov, *op. cit.*,

p. 195-198, 205), il est impossible de déterminer quel fut parmi eux le vrai propriétaire.

ποιμήν

Anonyme, pasteur de Kitros. Époque présumée : XIe siècle.
EO, t. XXVII, 1928, p. 436. Photographie. Ce plomb, déjà publié d'après un autre exemplaire, avait été à tort attribué à un évêque de Kition. L'examen du sceau et les exigences de la métrique impose la leçon *Κίτρου*, au lieu de *Κιτίου*, précédemment admise. D'autre part, cette pièce n'était jusqu'ici connue que par un dessin.

πραίτωρ

Jean Triakontaphyllos, προνοητὴς de Bulgarie.
MPC, p. 167. Non reproduit. Voir plus haut, au paragraphe des dignités. s. v. *πρωτοπρόεδρος*

πρεσβύτερος

Marc
RN, 1916, nº 329. Époque présumée : VIe-VIIe siècle. Double monogramme.

πριμικήριος

Théodore, stratège de Dristra
MPC, p. 168, 179. Dessin et photo, pl. VII, nº 261.
Ismailov (IAMK, *ibid.*, p. 347) publie une bulle dont la légende est ainsi libellée : *Κ(ύρι)ε βοή(θει) Κων(σταντίνῳ) ΠΡΙ.* Le dernier mot, ici relevé en caractères originaux, est résolu à tort : *πρι(μικηρίῳ)* ; c'est *π(ατ)ρι(κίῳ)* qui s'imposait ici, comme en vingt cas identiques.

πρόεδρος

André, proèdre = évêque de Crète
EEBS, t. II, 1925, p. 44, 45. Photo, pl. nº 7. Magnifique sceau trouvé à Knossos. L'éditeur est porté à y voir

un monument insigne du célèbre André de Crète, seul prélat de ce nom à figurer sur la liste épiscopale de la métropole insulaire. Mais l'avis de savants avertis (Sorlin - Dorigny, Mgr. Petit), auxquels s'est rallié N. Bées. cf. *Byz. — neugr. Jahrbücher* t. VII, 1928, p. 355) est, au contraire, que le propriétaire, jusqu'ici inconnu, de ce sceau a vécu aux 12e-13e siècles. Il faut, à notre avis, écarter l'hypothèse, que le propriétaire fut simple évêque titulaire de l'île, résidant en terre byzantine. Il doit donc, selon toute vraisemblance, être antérieur à la conquête vénitienne. Le fait que son nom ne figure pas sur la liste officielle connue de Mgr Petit n'est pas décisif ; pour une raison cachée, on a bien pu l'omettre, comme on en a omis d'autres dans le Synodicon de Thessalonique. Nous publierons, sans tarder, une étude sur la liste épiscopale de Crète aux XIe— XIIIe siècles. Le petit problème posé ici y sera traité avec ampleur.

προνοητής

1 *Constantin, vestarque et πρ. de Bulgarie* (c. 1025).
MPC, p. 166. Dessin d'après Schlumberger (*Sigill.* p. 240 ; MP, t. VII, 1929, p.95. Photo et dessin, d'après l'exemplaire conservé au musée de Vienne. Mordtmann (*loc. cit.*, p. 145) avait également édité la pièce sans toutefois la reproduire. Sur l'identité et le rôle de notre fonctionnaire, Constantin Diogène, voir les indications de N. Bănescu (*op. cit.*, p. 9, 10)

2 *Jean Triakontaphyllos* (xie siècle)
MPC, p. 167. Dessins, nos 255 et 256. Ces deux sceaux appartiennent au même fonctionnaire, au sujet duquel on peut lire ce qu'en dit N. Bănescu (*op. cit.*, p. 10). Sur son titre présumé de *πρωτοπρόεδρος* voir ce mot, au paragraphe des dignités.

πρωτονοτάριος

Michel, protovestiaire et protonotaire du thème de Paphlagonie
RN, 1916, p. 32 nos 297, 298. Dessin. Date présumée : VIIIe-IXe siècle.

πρωτοχαρτουλάριος

Constantin Kékauménos protospathaire.
RN, 1916, p. 40 no 318. Non reproduit. Date présumée : XIe-XIIe siècle.

Σακελλάριος

1. *Mauricius*, légende grecque en caractères latins.
IAMK, *ibid.*, p. 191. Non reproduit.
2. *Mauricius, cubiculaire, chartulaire et sacellaire.*
Delattre, 1915 p. 9. Non reproduit.

Σηκρητάριος

Basile, sécrétaire du sécréton de Lykandos.
EO, t. XXVII, 1928, p. 427. Photographie. Date présumée : Xe siècle.

Στρατηγός.

1. *Basile, patrice, stratège de Crète.*
EEBS, t. VI, 1929, p. 316-320. Photo. p. 318. Date : XIe siècle. Cette bulle, d'un type assez ancien, pose l'intéressante question de la date à laquelle la Crète, reconquise en 961 sur les Arabes, fut érigée en stratégie. Il est fort probable qu'aussitôt après la reprise, tant qu'on put craindre un retour offensif, l'île fut gouvernée, comme en beaucoup de cas semblables, par des ducs ou des catépans. De fait en 988-9, un *duc* de Crète, Michel Karanténos, fait campagne pour le compte de l'usurpateur Bardas Phocas. (cf. H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques chrétiennes d'Asie Mineure* fasc. I p. 74,75. L'auteur y donne aussi un aperçu sur la sigillographie de l'île). La création d'une stratégie dans cette lointaine possession n'est donc

vraisemblablement pas antérieure à cette fin de siècle. En conséquence, le sceau édité par Konstantopoulos, en attestant de façon irrécusable l'existence de la *Stratégie* de Crète au cours du XIe siècle, aurait bien l'importance exceptionnelle qu'il lui attache, si nous ne possédions sur la question une donnée littéraire des plus précises. En effet, nous lisons au bas du testament de saint Jean de Crète, daté de 1028, entre autres signatures, celles de Philarète et d'Eumathios *protospathaires et stratèges de Crète.* Chaque nom est suivi de cette formule importante : *παρὼν εἰς τὴν παροῦσαν διαθήκην τοῦ μοναχοῦ Ἰωάννου προτραπεὶς παρ' αὐτοῦ ὑπέγραφα* (A. Lélédakis, *Ἀκολουθία ἁγιατικὴ τοῦ ὁσίου καὶ θεοφόρου Πατρὸς ἡμῶν Κῦρ Ἰωάννου τοῦ ἐν Κρήτῃ λάμψαντος*. La Canée, 1922, p. 19). Il est à noter cependant que les signatures en question et deux autres que portent encore le document ne figure pas dans l'édition que le R. P. Delehaye (*Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues*. p. 196) a donnée du testament. Il ne s'ensuit pas qu'elles aient été inventées, loin de là.

2. *Constantin, protospathaire et stratège de Cherson.*
   RN, 1916, p. 35 nº 305. Dessin. Date présumée : XIe siècle. Voir dans Schlumberger (*Sigillogr.* p. 237) deux autres sceaux, légèrement différents, du même personnage.

3. *Constantin Pierre, protospathaire et stratège de Philippoli.*
   BIAB, t. V. 1928-29, p. 240, 241. Photo. et dessin. Date présumée : Xe-XIe siècle. Schlumberger (*Sigillogr.* p. 115) avait édité un plomb absolument identique à l'exemplaire publié par Mouchmoff. Mais ce dernier, mieux conservé, a permis d'identifier le nom du fonctionnaire que n'avait pu lire le premier éditeur.

4. *Démétrius, vestarque et stratège.*
   EEBS, t. III, 1926, p 167. Photo pl. nº 11.

5. *Etienne, patrice et stratège de Thrace.*
   EO, t. XXVII, 1928, p. 428. Photo. Date présumée : VIIIe-IXe siècle.

6. *Léon, protospathaire et stratège.*
EO, *ibid.*, p.435, 436. Photo. Date présumée : x^e-xi^e, siècle.

7. *Léon, patrice et stratège des Thracésiens.*
RN, 1916, p. 33 n° 298. Dessin. Date présumée : viii^e-ix^e siècle.

8. *Michel, dishypatos et stratège.*
EEBS, t. II, 1925, p. 43, 44. Photo, pl. n° 6. Date présumée : x^e (?)—xi^e siècle. Il est extrêmement regrettable que le patronyme de ce fonctionnaire ne puisse plus se lire de façon sûre.Car, trouvé en Crète, ce sceau a dû, selon toute vraisemblance, appartenir à un stratège de cette île. Il ne reste plus du nom que les éléments suivants : *IAN*. On est tenté de suppléer [*KA*]*PAN*[*T*(*HNΩ*)] et de l'attribuer au duc Michel dont nous avons parlé plus haut, sous le n° 1. Conjecture alléchante, mais, pour cela même, trop peu garantie.

9. *Michel Lachanodrakon, stratège des Thracésiens.*
HME, 1927, p. 71-87. Photo. p. 71. Ce sceau d'abord publié par Schlumberger (*Sigillog.* p. 730) avait été attribué par ce savant à un stratège de *Thrace* = *τῆς Θρᾴκης*. Konstantopoulos observe qu'il y a sur le plomb *τῶν*, les deux dernières lettres, bien qu'effacées, restant distinctes. C'est donc avec raison, qu'il restitue : *τῶν Θρᾳκ(ησίων)*et fait de Michel un gouverneur du thème des Thracésiens. D'autre part, ce petit monument appartenant par ses caractéristiques au VIII^e siècle, il croit pouvoir l'attribuer au stratège des Thracésiens Michel Lachanodrakon qui sous Constantin V (741-755), s'illustra contre les Arabes, au dire du chroniqueur Théophane. Cette seconde conclusion, issue d'un rapprochement, n'a naturellement pas la valeur de la première. A la liste des stratèges des Thracésiens attestés par la sigillographie que donne Constantopoulos (p. 75 n° 1) ajoutons les suivants ; Damien, Jean et plusieurs anonymes (cf. RN, 1914, p. 266, 268, 269).

10. *Samson protospathaire.*
Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine, t. XIII, 1927, p. 23, 24. Non reproduit. L'éditeur y voit, sur une lettre informe qui serait un *Π*, un stratège du Péloponèse. Rien ne me paraît plus hasardé qu'une telle affirmation.

11. *Sergius, patrice et stratège*
EO, t. XXVII, 1928, p. 430. Photographie. Date présumée : VIII^e-IX^e siècle.

12. *Théodore, primicier et stratège de Dristra.*
MPC, p. 168, 169. Dessin p. 169 et Photo. pl. VII, n° 261. D'après Pančenko, *Bulletin de l'Académie archéol. russe à CP.* t. X, 1905, p. 296. Simple réédition. cf. *Bulletin de la section historique de l'Académie roumaine,* t. XIII, 1927, p. 17.

13. *Théodore, patrice et stratège*
IAMK, *ibid.*, p. 344, 345 n° 15. Photo. pl. XV n° 15. Date présumée : VII^e-VIII^e siècle.

14. *Théophylacte*
Ἑλληνικά t. I, 1928, p. 356.

Στρατηλάτης

1. *Bryennios Batatzés, stratilate d'Occident.*
B, t. IV, 1927-28, p. 189-191. Photo et dessin, p. 190. Epoque présumée : XII^e-XIII^e siècle.

2. *Cosmas, stratilate, commerciaire général de l'entrepôt de l'Hellénopont.*
IAMK, *ibid.*, p. 193. Non reproduit.

3. *Georges, stratilate.*
ND, 1925, p. 498, 500, 502. Trois exemplaires non reproduits.

4. *Thomas, stratilate.*
ND, 1925, p. 501. Non reproduit.

Στράτωρ

1. *Léonce : Θεοτόκε βοήθει Λεωντίου βασιλικοῦ στρατόρου* (sic)
Delattre 1915, p. 7. Non reproduit.

2. *Théodore, protospathaire et strator*
BZ, t. XXX, 1929-30, p. 635. Non reproduit. Date présumée : x^e—xi^e siècle.

Σύμπονος

1. *Léon, juge du Vélum*
IAMK, *ibid.*, p. 350. Photo. pl. xv n° 25.
2. *Romanos, protosphathaire*
IAMK, *ibid.*, p. 339. Photo pl. xiv n° 4.

Ταγματοφύλαξ

Etienne Dokeianos, protospathaire et vestiarite
RN, 1916, 39, 40. Non reproduit. Date présumée : xi^e siècle.

Τουρμάρχης

Anonyme, tourmarque des Bucellaires.
IAMK, *ibid.*, p. 350. Photo. pl.XV n° 26. Date présumée : viii^e siècle. Après examen de la phototypie, le titre *τουρμάρχης* ne me semble pas absolument sûr. *Ἄρχ(οντι)* est aussi probable ; *ταγματάρχης*, par contre, semble trop long.

Χαρτουλάριος

1. *Anonyme* (Ach....) *protospathaire et chartulaire τοῦ σταύλου.* IAMK, *ibid.*, p.337, 338, n° 1. Photo. pl.xiv n° 1.
2. *Julien*
EEBS, t. V, 1928, p. 34. Photo. pl. 4, Date présumée : x^e-xi^e siècle. Il ne nous paraît pas que la leçon *Ἰουστινιανοῦ* soit possible.
3. *Mauricius, cubiculaire et sacellaire.*
Delattre, 1915, p. 9. Non reproduit.
4. *Théophane*
Delattre 1916, 7. Légence latine +TH [EVF]ANI +C]HAR[TVL]. Non reproduit.

C. Sceaux privés

1. *Sceau d'Alexis Comnène* : EEBS — t. III, 1926, p. 161.
2. » *d'Anthimios* IAMK, *ibid*, p. 346.
3. » *d'Ortakios* : Delattre 1916, p. 5.
4. » *de Constantin* : Delattre 1915, p. 6.
5. » *d'Eupraxios* : Delattre 1915, p. 8.
6. » *d'Euthyme* : IAMK, *ibid.*, p. 349.
7. » *de Gabriel* : ND, 1916, p. 147.
8. » *de Georges* : RN, 1916, p. 46.
9. » *de Georges Kontojannès* : EO, t. XXVII, 1928, p. 432.
10. » *de Georges Melissènos* : BZ, t. XXX, 1929-30, p. 636.
11. » *d'Isidore* : EO, *ibid*,. p. 430
12. » *de Jean Kontostéphanos* : BZ, *ibid.*, p. 636.
13. » *de Jean Gabalas* : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 99.
14. » *de Makrembolitès* : IAMK, *ibid.*, p. 347.
15. » *de Manuel* : EEBS, t. II, 1925, p. 42.
16. » *de Marc* : EO, *ibid.*, p. 435.
17. *de Méthode* : IAMK, *ibid.*, p. 338.
18. » *de Michel Panagiotès* : EEBS, t. III, 1926, p. 166.
19. » *de Nicéphore Comnène* : RN, 1916, p. 42, 43.
20. » *de Nicéphore Lachanas* : MPC, p. 159.
21. » *de Nicétas* : BZ, t. XXIII, 1914-19, p.163.
22. » *de Nicétas Pothos* : RN, 1916, p. 44.
23. » *de Nikias* : RN, 1916, p. 43.
24. » *de Paul* : Delattre, 1916, p. 12.
25. » *de Paul* : EO, *ibid.*, p. 431.
26. » *de Pothos* : BZ, t. XXVIII, 1928, p. 392-3
27. » *de Sergios* : ND, 1925, p. 498 ; 1926, p. 149.
28. » *de Syméon* : BIAB, t. V, 1928-29, p. 242.
29. » *de Théodora Comnne* : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 101.
30. » *de Théodore Phrangopoulos* : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 103
31. » *de Théodote* : IAMK, *ibid.*, p. 339.
32. » *de Théophylacte* : Delattre, 1916, p. 6.
33. » *de Théophylacte* : EO, *ibid.*, p. 431, 432.
34. » *de Thomas* : ASAA, *ibid.*, 182-3.
35. » *de Zoile* : BIAB, t. II, 1923-24, p. 216.

III. Tables spéciales

A. — Index iconographique

1° Le Christ

a) *Le Christ debout couronnant Romain IV et Eudocie* : BZT. XXX, 1929-30, p. 635 n° 5.

b) *Le Christ trônant* : RN,1916, p. 39 n° 313 et 314 ; EEBS, t. III, 1926, p. 166 n° 10 ; EO, t. XXVI, 1928, p. 424.

c) *Le Christ en buste, tenant le globe crucigère* : RN, 1916,p. 39 n° 315 ; EEBS, t. III, 1916, p. 163 n° 2.

2°. La Vierge

a) *Vierge, simple, en buste, de face* : RN, 1916, p. 33 n° 299 ; cf. Second report... p. 49.

b) *Vierge,simple, en pied, de face* : RN, 1916, p. 40 n° 317 ; BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 98.

c) *Vierge, en buste avec le médaillon de l'Enfant* : RN,1916, p. 34 n° 300-302 ; p. 36 n° 306 ; p. 40 n° 318 ; p. 45 n° 381 ; EO. t. XXVII, 1928, p. 431, n° 11 ; BIAB, t. V, 1929, p. 249 ; BZ, t. XXX, 1929-30, p.634 n^{os} 2 et 3 ; p. 635 n^{os} 6 et 8 ; ASAA, *ibid.*, p. 182-3 n^{os} 5 et 6.

d) *Vierge, en pied, avec l'Enfant sur le bras gauche* : RN 1916, p. 37 n° 309 ; *Ἐπετηρὶς Παρνασσοῦ*, t.XII, 1916, p. 20 ; HME, 1924, p. 406, 410 ; EEBS, t. II, 1925, p. 43 n° 5 ; BZ, t. XXVIII, 1929-30, p. 635 n° 7 ; ASAA, ibid., p. 182 n° 4.

e) *Vierge, au trône avec l'Enfant sur ses genoux* : RN,1916, p. 38 n° 311, *Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς*. t. I, 1917, p. 835 en note ; BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 103 ; HME, 1924 p. 409 ; EO, t. XXVII, 1928, p. 419, 420 ; BZ, t. XXX, 1929-30 p. 636 n° 10.

f) *Vierge orante, de face* : RN, 1916, p. 37 n° 308 ; p. 39 n° 316, p. 45 n° 332 ; IAMK, *ibid.*, p. 350 n° 25 ; EO.

t. XXVII, 1928, p. 433 n° 14 ; BIAB : t. V, 1928-29 p. 246.

g) *Vierge orante, en pied, de trois quarts* : RN, 1916, p. 36 n° 307 ; EO, t. XXVII, 1928, p. 436 n° 17.

h) *Les Mystères de la Vierge* : Annonciation, MPC, p.168 ; BZ, XXIV, 1923-24, p. 101 ; MP. t. V. 1929, p. 73.

3° Les Saints

Basile : EO, 1928, p. 427 ; EEBS, t. VI, 1929, p. 318.

Démétrius :

a) *en buste, de face* : MPC, p. 166, 169 ; IAMK, *ibid.*, p. 346 n° 17 ; p. 348 n° 22 ; EO, t. XXVII, 1928, p. 435 n° 17 ; RN, 1916, p. 40 n° 319, p. 45 n° 334 ; MP, t. V, 1929, p. 95.

b) *debout, de face* : REG, t. XXII, 1919, p. 493 ; Bégléris, *op. cit*, pl. 1 ; BZ, t. XXX, 1929-30, p. 637 n° 2 ; RN, 1916, p. 41 n° 322 ; p. 42 n° 323, p. 42-3. n° 324, p. 43 n° 325.

Georges : BZ, t. XXX, 1929-30, p.636 n° 11 (debout de face) ; cf. Second report, p. 49 (buste).

Jean l'Evangéliste : RN, 1916, p. 46 n° 335 (debout de face)

Jean Baptiste : RN, 1916, p. 46 n° 336 (debout de face) ; IAMK, *ibid.*, p. 339 n° 5 (douteux).

Michel archange : RN, 1916, p. 34 n° 303 ; IAMK, *ibid.*, p. 338 n° 2, p. 343 n° 9 (douteux), p. 347, 348 n° 20 ; EEBS, t. II, 1925, p. 43 n° 6 ; t. III, 1926, p. 166 n° 8.

Nicolas

a) *en buste de face* : Χιακὰ Χρονικά, t. III, 1917, p. 122 ; IAMK, *ibid.*, p. 347 n° 19, p. 348 n° 21 ; HME, 1926, p. 79 ; EO, t. XXVII, 1928, p. 429 n° 8, 432 n° 13 ; t. XXVIII, 1929, p. 295 ; ASAA, *ibid.*, p. 183.

b) *debout de face* : EEBS, t. III, 1926, p. 164 n° 7 ; BIAB, t. V, 1929, p. 242 ; RN, 1916, p. 41 n° 320 (avec S[t] Démétrius), p. 44 n° 328.

Pantéléïmon : RN, 1916, p. 45 n° 333.

a) *l'épée au clair, sur un cheval au galop* : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 99.

b ;) *en buste de face* : IAMK, *ibid.*, p. 349 n° 23 ; EEBS t. III, 1926, p. 166, 167 n° 11, EO, t. XXVII, 1928, p. 422 ; *Ἐπετηρὶς Παρνασσοῦ*, t. XII 1916, p. 19.

c) *debout de face* : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 102 ; t. XXX, 1929-30, p. 637 n° 13 ; RN. 1916, p. 38, 39 n° 312 ; p. 42 n° 323 (avec S[t] Démétrius).

Tite : EEBS, t. II, 1925, p. 44 n° 7.

4° Les Basileis

Alexis I Comnène : Sur trois sceaux personnels.
RN, 1916, p. 39, n[os] 313, 314 et EEBS, 1926, p. 166.

Constant II, seul, en pied, vêtu de la chlamyde. Sur de nombreux sceaux de commerciaires.
IAMK, *ibid.*, p. 172-189. Les quatre pièces inscrites sous le n° IX (ibid. p. 205-210) seraient également à son nom. Voir cependant plus bas au nom *Théophile.*

Constant II et ses trois fils. Sur des sceaux de commerciaires.
IAMK, *ibid.*, p. 190-192.

Constantin X Doucas. Sur deux sceaux personnels.
RN, 1916, p. 39 n° 315 et EO, t. XXVII, 1928, p. 424

Constantin IV Pogonat et ses deux frères. Sur des sceaux de commerciaires.
IAMK, *ibid.*, p. 191-194

Héraclius. Sur un sceau de Commerciaire.
AIMK, *ibid.*, p. 162, 163.

Isaac Comnène. Sur un sceau personnel.
RN, 1916, p. 38.

Justin II. Sur des sceaux de commerciaires.
IAMK, *ibid.*, p. 157-161.

Justinien II et Tibère IV. Sur des sceaux de commerciaires.
IAMK, *ibid*, p. 194-201.

Léon IV et Constantin VI. Sur un sceau de commerciaire.
IAMK, *ibid.*, p. 204.

Michel VII et ses frères Constantin et Andronic. Sur un sceau personnel.
BZ, t. XXX, 1929-1930, p. 635, n° 5.

Romain IV et Eudocie. Sur un sceau personnel.
Ibidem.

Théophile. Sur un sceau de commerciaire cf. IAMK, *ibid.*, p. 209-210 et vraisemblablement sur trois autres précédemment décrits. *ibid.*, p. 205-208. Cette attribution, rejetée par Lichačev, est reprise par G. Millet (cf. B. I, 1924, 604).

Tibère IV. cf. Justin II.

5e Emblèmes divers :

Aigle au monogramme : IAMK, *ibid.*, p. 338, n° 3 ; EEBS, t. II, 1925, p. 42, nos 1 et 2 ; EO, t. XXVII, 1928, p. 435.

Ange à la croix : Byzantinoslavica, t. I, 1929, p. 160,161 planche.

Croix :

a) *Croix monogrammique*, avec la formule d'invocation au Christ : RN, 1916, p. 132, n° 296 ; IAMK, *ibid.*, p. 350, n° 26.

b) *Croix monogrammique*, avec la formule d'invocation à la Vierge ; RN, 1916, p. 32, n° 297, p. 33 n° 298,p. 35 n° 305, p. 44 n° 330 ; BZ. t. XXIV, 1923-24, p. 98 (double monogramme des deux cotés de la Vierge) ; IAMK, *ibid.*, p. 344, 345 n° 15 ; HME, 1925, p. 437, 1927, p. 71 ; EEBS, t. V, 1928, p. 31 n° 1 ; EO, t.

XXVII, 1928, p. 428, 430, 432, 438 ; BZ, t. XXX, 1929-30, p. 634 n° 1 ; ASAA, *ibid.* p. 181 n°s 1, 3.

c) *Croix à double travée, ornée de fleurons à la base* : RN, 1916, p. 35 n° 306, p. 41 n° 321 ; IAMK, *ibid.*, p. 338 n° 3, p. 339 n° 4, p. 340 n° 6, p. 341 n° 8, p. 342 n° 10, p. 349-350, n° 24 ; EEBS, t. III, 1926, p. 163 ; EO, t. XXVII, 1928, p. 425 et 434 ; *Θρακικά* t. I, 1928, p. 257 ; BIAB, t. V, 1929, p. 241 n° 5.

d) *Croix rayonnante* : IAMK, *ibid.*, p. 340 n° 7.

e) *Croix grecque* : EEBS, t. V, 1928, p. 34.

B. — Index géographique.

Ἄγκυρα (Jean évêque) : RN, 1916, p. 33, n° 299.

Αἰγαίου Πελάγους (bureau du commerce de) : IAMK, *ibid.*, p. 199.

Ἀκοιμήτων (*τῶν* mon. de CP) : IAMK, *ibid.*, p. 340, n° 6.

Ἄνδρος (*διοίκησις*) : IAMK, *ibid.*, p. 200, 201, n° 14.

Ἀντιόχεια (Théodore patriarche) : EO, t. XXVII, 1928, p. 422.

Ἀρμενιακῶν (*τῶν* : entrepôt du thème des) : IAMK, *ibid.*, p. 194, n° 2.

Ἀρμενιακῶν ; (*τῶν* : juge du thème des) : RN, 1916, p. 36, n° 307.

Ἀσία (entrepôt du commerce) : BZ, t. XXIV, 1924, p. 97 ; IAMK, *ibid.*, p. 168, 177, 178.

Ἀσία (bureau du commerce) : IAMK, *ibid.*, p. 203, 207.

Ἀσμόσατον (Nicolas métropolite) : EO, t. XXVIII, 1929, p. 295, 296.

Ἀχρίδον (Étienne ? Constantin ? évêque) : MP, t. III, 1927, p. 74.

Βιθυνία (Slaves de) : MPC, p. 165 ; IAMK, *ibid.*, p. 189, n° 5.

Βιθυνία (entrepôt de) : IAMK, *ibid.*, p. 163, 164, 165.

Βουκελλαρίων (*τῶν* : tourmarque du thème) : IAMK, *ibid.*, p. 350, n° 26.

Βουλγαρία (Nicolas et Constantin ducs de) : MPC, p. 165, 166.

Βουλγαρία (Constantin et Jean provéditeurs de) : MPC, p. 166, 167 ; MP, t. V, 1929, p. 95.

Βουλγαρία (Jean préteur de) : MPC, p. 167.

Βουλγαρία (Basile juge de) : MPC, p. 168.

Βουλγαρία (Léonce et Théophylacte archevêques de) : BIAB, t. V, 1929, p. 250 ; MP, t. III, 1927, p. 72, 73.

Βουλγαρία (Nicétas duc et Léon gouverneur) : MP, t. III, 1927, p. 90, 94.
Βουλγάρων (*τῶν* : Jean et Constantin pasteurs des) : MP, t. III, 1927, p. 73 et V, 1929, p. 92.
Γαλατία (entrepôt de) : IAMK, *ibid.*, p. 185, 206.
Γερμανίκεια (métropole) : RN, p. 37, n° 308.
Γερμανικόπολις » » » »
Γερμία » » » »
Δεκάπολις ? (entrepôt de) : IAMK, *ibid.*, p. 205.
Δεμετριάς (Nicéphore évêque de) : EEBS, t. III, 1926, p. 164 n° 7.
Δρίστρα (Théodore, stratège de) : MPC, p. 169.
Ἑλενοπόντου (*τοῦ* : entrepôt de) : IAMK, *ibid.*, p. 193, n° 1.
Ἑλλάς (bureau du commerce de) : IAMK, *ibid.*, p. 197.
Ἑλλησπόντου (*τοῦ* : entrepôt de) : IAMK, *ibid.*, p. 170.
Ἡράκλεια (bureau du commerce) : IAMK, *ibid.*, p. 198 .
Θεσσαλονίκη (bureau du commerce) : IAMK, *ibid.*, p. 195, 200, 202, 204.
Θράκη (stratège de) : EO, t. XXVII, 1928, p. 428.
Θρακησίων (*τῶν* : thème des) : HME, 1927, p. 71 ; RN, 1916, p. 33, n° 298.
Ἱερουσαλήμ (Jean patriarche de) : IAMK, *ibid.*, p. 215, 216.
Ἰσαυρία (entrepôt commercial de) : IAMK, *ibid.*, p. 176, 205.
Καππαδοκία (entrepôt commercial de) : IAMK, *ibid.*, p. 181.
Καρία (entrepôt commercial de) : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 97 ; IAMK, *ibid.*, p. 178, 207.
Κάρπαθος (catépan de) : HME, 1928, p. 483.
Κερασοῦς (bureau du commerce de) : IAMK, *ibid.*, p. 199.
Κιβυρραιωτῶν (Basile juge de thème de) : RN, 1916, p. 38, n° 311.
Κιλικία (entrepôt commercial de) : IAMK, *ibid.*, p. 179 et 180.
Κίτρος (évêque de) : EO, t. XXVII, 1928, p. 436, n° 18.
Κρατία (entrepôt commercial) : IAMK, *ibid.*, p. 198.
Κρήτη (entrepôt commercial) : IAMK, *ibid.*, p. 177.
Κρήτη (André évêque de) : EEBS, t. II, 1925, p. 44, n° 7.
Κρήτη (stratège de) : EEBS, t. VI, 1929, p. 318.
Κύζικος (entrepôt commercial de) : IAMK, *ibid.*, p. 170.
Κύρικος (entrepôt commercial de) : IAMK, *ibid.*, p. 179.
Κωνσταντινούπολις (entrepôt commercial de) : IAMK, *ibid.*, p. 166-67, 175.

Κωνσταντινούπολις (Dosithée et Georges, patriarches) : EO, t. XXVII, 1928, p. 419, 421.
Λαοδίκεια (métropolite de) : RN, 1916, p. 37, n° 309.
Λύκανδος (sécréton de) ; EO, t. XXVII, 1928, p. 427.
Λυκία (entrepôt du commerce de) : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 97 ; IAMK, *ibid.*, p. 178.
Μακεδονία (stratège de) : EO, t. XXVII, 1928, p. 438, n° 19.
Μεσημβρία (entrepôt du commerce de) : IAMK, *ibid.*, p. 174, 175, 195, 196, 200.
Νεοκαισάρεια (Michel diœcète de) : RN, 1916, p. 32, n° 296.
Ὀνωριάς (entrepôt du commerce de) : IAMK, *ibid.*, p. 166.
Ὀψίκιον (comte du thème de) : B, t. I, 1924, p. 173.
Παμφυλία (entrepôt du commerce de) : IAMK, *ibid.*, p. 182.
Πάρεον (évêque de) ; BZ, t. XXX, 1929-30, p. 634, n° 1.
Παφλαγονία (Michel protovestiaire du thème de) : RN, 1916, p. 32, 33, n° 297.
Πελοπόννησος ? (stratège de) : Bulletin de la Section hist. de l'Acad. roumaine, 1927, p. 24.
Πέργαμος (Georges, évêque de) : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 98.
Πισιδία (entrepôt du commerce de) : IAMK, *ibid.*, p. 182.
Πόντος (entrepôt du Pont jusqu'à Trébizonde) : IAMK, *ibid.*, p. 166.
Προυσιάς (entrepôt du commerce de) : IAMK, *ibid.*, p. 198.
Σελεύκεια (Basile centarque de) : RN, 1916, p. 33, n° 299.
Σηλυβρία (archevêque de) : *Θρακικά*, t. I, 1928, p. 257.
Σινώπη (Grégoire, évêque de) : RN, 1916, p. 35, n° 304.
Σκυθόπολις (Christophore, métrop. de) : ASAA, *ibid.*, p. 181.
Σόλοι (Epimaque, évêque de) : RN, 1916, p. 34, n^{os} 300-302.
Σταυρονικήτα (mon. de) : BZ, t. XXVII, 1927, p. 40.
Σύλλαιον (entrepôt de commerce) : IAMK, *ibid.*, p. 176.
Τύρος (entrepôt du commerce de) : IAMK, *ibid.*, p. 157-159.
Φανερωμένης (monast. *Θεοτόκου τῆς*) : BZ, t. XXVII, 1927, p. 40, 41.
Φιλιππούπολις (stratège de) : BIAB, t. V, 1929, p. 241.
Φρυγία (entrepôt de la Phrygie Salutaire et Pacatienne) : IAMK, *ibid.*, p. 164, 165.
Χαλδία (Jean commerciaire de) : RN, 1916, p. 37, n° 310.
Χερσών (stratège de) : RN, 1916, p. 35, n° 305.
Χερσών (*ἐκ προσώπου* de) : RN, 1196, p. 36, n° 306.

C. — Index des noms de famille (1).

...Μι...τη Sergios : IAMK, *ibid.*, p. 344.
Ἀλουσιανός Samuel : BIAB, t. I, 1921-22, p. 86.
Ἀντίοχος Constantin : EO, t. XXVII, 1928, p. 433.
Βαρδαλῆς Nicétas, protoproèdre ; BZ, t. XXX, 1929-30, p. 637 n° 12
Βατάτζης Etienne : Second report... p. 49.
Βιδ...ῳ Léon, stratège : EO, t. XXVII, 1928, p. 436, n° 17.
Γαβαλᾶς Jean : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 99, 100.
Δα...δᾶς Samson, stratège : Bulletin de la Section hist. de l'Ac. roum. 1927, p. 24.
Δαλασσενή Anne : BZ, t. XXX, 1929-30, p. 635, n°s 6 et 7.
Δοκειανός Etienne, tagmatophylaque et vestiarite : RN, 1916, p. 39, 40 n° 316.
Δούκας a) Constantin X : RN, 1916, p. 39 n° 315 ; EO, t. XXVII, 1928, p. 424.
b) Théodore II Lascaris : BZ, t. XXX, 1929-30, p. 637 n°13.
Δριμύς Léon, gouverneur de Bulgarie : MP, t. V, 1929, p. 94, et plus haut, p. 566.
Δροσίνιος-Δροσίνης Nicolas : HME, 1926, p. 79 et plus haut, p. 554, 555.
Εὐριπιώτης Théodore, diacre : NGJ, t. II, 1921, p. 441.
Ἴραθος Basile : RN, 1916, p. 38.
Καλαμανός Constantin : REG, t. XXXII, 1919, p. 493.
Καριανίτης (nom supposé) : MP, t. V, 1929, p. 90 et plus haut p. 543.
Καρίκης Nicétas, gouverneur de Bulgarie : Voir plus haut, p. 543.
Κασταμονίτης Léon, proèdre : RN, 1916, p. 40, n° 317.
Κεδρηνός (nom supposé) : MP, t. V, 1929, p. 94 et plus haut, p. 566.
Κεκαυμένος Constantin, protochartulaire : RN, 1916, p. 40, n° 318.
Κομνηνή Théodora : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 101.
Κομνηνός : a) Alexis, basileus : RN, 1916, p. 39, n°s 313, 314 ; EEBS t. III, 1926, p. 166.

(1) Le relevé suivant ne contient qu'une simple nomenclature. Je m'abstiens de tout commentaire à propos de noms dont plusieurs sont connus d'ailleurs, tant par raison de brièveté que parce qu'il en est question dans un travail qui paraîtra bientôt sur les noms de famille dans la sigillographie byzantine.

b) Isaac, basileus : RN, 1916, p. 38, 39, n° 312.
c) Manuel, curopalate : RN, 1916, p. 42, n° 323.
d) Nicéphore : RN, 1916, p. 42, 43, n° 324.
e) Théodore, sébaste : RN, 1916, p. 41, n° 322.

Κοντοϊάννης Georges : EO, t. XXVII, 1928, p. 432.
Λάσκαρις Théodore II Doukas : BZ, t. XXX, 1929-30, p. 637 n° 13.
Λαχανᾶς Nicéphore : MPC, p. 159.
Μακρεμβολίτης Jean : IAMK, *ibid.*, p. 346, 347.
Μελισσηνός Georges : BZ, t. XXX, 1929-30, p. 636, n° 11.
Μυρτάτης Nicéphore : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 96.
Ὀντζουράκ (nom supposé) : BIAB, t. V, 1929, p. 239, n° 3. Voir supra, p. 560, 561.
Παναγιώτης Michel : EEBS, t. III, 1926, p. 166. Ce personnage est signalé en janvier 1186. Cf. MM, VI, p. 120.
Πέτρος Constantin, stratège de Philippopoli : BIAB, t. V ,1929, p. 239, n° 3.
Πόθος Nicétas : RN, 1916, p. 44, n° 328.
Πολλι..... Anastase : RN, 1916, p. 40, n° 319.
Τζυράκης Nicéphore : Voir plus haut, p. 560, 561.
Τριακοντάφυλλος Jean : RN, 1916, p. 41, n° 320 ; MPC, p. 167.
Φαβατζός Basile : RN, 1916, p. 41, n° 321.
Φραγγόπουλος Théodore : BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 102.

D. — Légendes métriques

1

Ἀνακτόπαιδα Δούκα[ν], ἀθλητά, σκέποις
Θεόδωρον Λάσκαριν τὸν βασιλέα.

BZ, t. XXX, 1929-30, p. 637. — Le texte édité porte *ἀθλήτα*. La référence donnée est à corriger comme suit : REG, t. XIII, 1900, p. 480, 481.

2

Ἀνδρέαν Κρήτης πρόεδρον, Χριστέ, σώζοις

EEBS, t. II, 1925, p. 44, n° 7.

3

[Ἀ]ρχι[στρά]τηγὲ [σὸν] Μεθό[δι]ον σκέποις

IAMK, *ibid.*, p. 338. Au lieu de [σὸν], l'éditeur propose [τὸν] qui est moins sûr ; j'ai de même supprimé le point d'interrogation dont l'éditeur fait accompagner, sans raison apparente, le supplément [δι] qui s'impose.

4

Βατάτζην Στέφανον ? σκέπε

Second report... p. 49. Je donne cette légende telle que je la trouve dans l'édition. Nul doute qu'elle comporte un dodécasyllabe. Toutefois, l'original n'ayant été reproduit d'aucune manière, il serait vain de chercher à le reconstituer

5

Γεώργιον σκέποις με σεμνὲ Παρθένε
Λύχνος γεγονὼς τοῖς ποσί, φῶς τοῖς τρίβοις.

RN, 1916, p. 46, nº 335. L'inscription présente les fautes suivantes ; : *γεγονος, φος, τος* pour *τοῖς*.

6

[*Γραφῶν*] *σφράγι*[*σμα*] *τοῦ δουκὸ*[*ς*] *Βουλγαρ*[*ί*]*ας*
(*πρωτο*)*προέ*[*δ*]*ρου Νικήτα τοῦ Καρίκ*(*η*).

MP, t. V, 1929, p. 90, 91. Voir plus haut, p. 542-544, la transcription de l'auteur et la critique que nous en avons faite.

7

Ἐπισφραγίζω σύγκελλος θύτης Λέων

RN, 1916, p. 45, nº 333.

8

Ἰωάννου σφράγισμα Κοντοστεφάνου
τῆς πορφυρογοῦς Ἄννης ἔγγονος γόνος

BZ, t. XXX, 1929-30, p. 636, nº 9. L'éditeur semble avoir méconnu le caractère métrique de cette légende ; autrement il ne se serait pas laissé prendre à une méprise de Schlumber-

ger (*Sigillogr.* p. 713, n° 4) corrigeant dans une inscription de même allure *πορφυρανγοῦς* en *πορφυρανγούσ(της)*.Le second vers ici en serait faussé ; d'autre part, *πορφυρανγής* livré par notre plomb, pour être rare, n'est cependant pas un hapax. Notre légende rappelle quelque peu, par son tour compliqué et l'emploi de certains termes, l'épitaphe du porphyrogénète Michel, étudiée jadis par.F. Cumont, BZ, t. IV, 1895, p. 99-105 et récemment par N. Bées, *Die Inschriftenaufzeichnung des Kodex Sinaiticus graecus* 508 (976) *und die Maria-Spilaeotissa-Kloster-Kirche bei Sille* (Lykaonien), 1922, p. 66-68.

9

Κ[ηρὸ]ν μελισ[σ]ῶν τοῦ Χ(ριστο)ῦ μάρ[τ]υς κυροῦ
τοῦ Μελ[ισ]σηνοῦ τὰς γραφὰς Γεωργ[ί]ου

BZ, t. XXX, 1929-30, p. 636, n° 10. Prière à saint Georges. L'éditeur lit *κα[λ]ῶν*. Mais il y a un double jeu de mots sur *κηρός* (*κύρου*) et sur *μέλισσαι* - *Μελισσηνός*. Cette correction est due à M. H. Grégoire.

10.

Κ(ύρι)ε βοήθει Κομνηνοῦ Νικηφόρου,
ὃν σαῖς λιταῖς σκέποις μάρτυς καλλίν(ικε).

RN, 1916, p. 43, n° 325. Adresse à saint Démétrius.

11.

Λύχνε φωτὸς φώτιζε σὸν οἰκέτην

RN, 1916, p. 46,n° 336. Le propriétaire anonyme s'adresse à Saint Jean-Baptiste.

12.

Μάρτυς ἀθλητά, σκέποις με τὸν Μυρτάτην
Νίκης φέρων ὄνομα τῷ Νικηφόρῳ.

BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 96. Prière à saint Nicéphore. Le texte publié porte *σκέπεις, τῶ Νικηφόρω.*

13.

Μονήν, Κόρη, σὴν παραδείσιον σκέποις

BZ, t. XXX, 1929-30, p. 636, n° 10. Invocation à la Ste Vierge.

14.

Νικηφόρου σφράγισμα Δημητριάδος.

EEBS, t. III, 1926, p. 164.

15.

Ὁ πρὶν μοναστῶν κηδεμὼν Ἰωάννης
πρωτοπρόεδρ(ος) ποιμενάρχης Βουλγάρων.

Cf. ci-dessus, p. 584, 585.

16.

Σκέπε με, σεβαστὴ <Κόρη>, σὸν οἰκέτην
Λέοντα πρόεδρ(ον) τ(ὸν) Κασταμονίτ(ην).

RN, 1916, p. 40, n° 317. Au premier vers j'ai ajouté le mot *Κόρη*, sans doute oublié, pour parfaire le nombre de pieds ; j'ai corrigé les mots suivants du second : *προέδρῳ τῷ Κασταμονίτῃ*. Invocation à la Vierge.

17.

Σκέποις, ἀθλητά, Ἀνθιμίῳ σῷ δού[λ]ῳ.

IAMK, *ibid.*, p. 346. Invocation à saint Démétrius. L'éditeur a lu (*τ(ὸν) δ*. En outre la désinence casuelle *-ω*, marquant l'accord avec le datif, se lit nettement sur le plomb. Enfin il y a sur le plomb *Ἀνθιμίῳ* non *Ἀνφιμίω*, forme d'ailleurs insolite. Voir la phototypie, pl. xv, n° 17.

18.

Σκέποις, ἄχραντε, δυστυχῆ Νικηφόρον

BZ, t. XXX, 1929-30, p. 635, n° 8.

19.

Σκέποις με μάρτυς Γαβαλὰν Ἰωάννην.

BZ, t. XXIV, 1923 24, p. 99 n° 3.

20.

Σκέπ(οι)ς Πάναγνε Κομνηνὴν Θεοδώραν
BZ, t. XXIV, 1923-24, p. 101, n° 4.

21.

Σφραγὶς Ἀθηνῶν ποιμένος Ἰωάννου
HME, 1924, p. 407.

22.

Σφραγὶς Νικήτα τοῦ Πόθου σοῦ οἰκέτου.
RN, 1916, p. 44, n° 328.

23.

Σφραγὶς οὖ πέ[φυ]κ[α] ; [τ]ῶν [γ]ραφῶν [Ν]ι[κή]τα.
IAMK, *ibid.*, p. 351. La légende est inscrite à partie égale sur les deux faces du sceau. L'éditeur a renoncé à compléter l'hémistiche du droit ; ce qui pourtant était facile. Pour le revers, sa transcription donne : [τ]ῶν [γ]ραφῶν [το]ῦδ[ε]. Cette fin de signature est trop insolite ; il manque le nom de l'expéditeur ou, dans le cas d'anonymat, l'allusion au document qui le porte. En outre, ce supplément ne tient pas compte de traces de lettres visibles même sur la phototypie. Notre lecon [Ν]ι[κή]τα ,sans s'imposer absolument, paraîtra plus probable.

24.

Σφραγὶς σεβαστοῦ δοῦκα τοῦ Καλαμανοῦ.
REG, t. XXXII, 1919, p. 493.

25.

Σφραγὶς σφραγίζω καὶ κυρῶ τὰ πρακτέα
τοῦ π(ατ)ριάρχου τῆς Σιὼν Ἰωάννου
IAMK, *ibid.*, p. 216. Le premier mot avait été lu *Σφραγίν* par Schlumberger.

26.

Σφράγισμα Μιχαὴλ τοῦ Παναγιώτου.
EEBS, t. III, 1926, p. 166.

27.

Τὸν τοῦ Κίτρου Πάναγνε ποιμένα σκέποις
EO, t. XXVII, 1928, p. 436, n° 18.

28.

Τοῦ Βουλγαρίας Μιχαὴλ ἁγνὴ σκέποις
MPC, p. 168.

29.

Τοῦ Ποιμενάρχου Βου[λ]γάρων Κωνσταντίνου
MP, t. III, 1927, p. 73.

Constantinople V. LAURENT.
des Augustins de l'Assomption.

BULLETIN PAPYROLOGIQUE IV (1929) [1]

Comme pour le précédent bulletin, ma tâche a été facilitée par les vastes dépouillements dont Melle Cl. Préaux, collaboratrice de la section de papyrologie de la Fondation égyptologique Reine Élisabeth, a eu l'obligeance de se charger.

Je renouvelle le vœu que les auteurs de livres ou d'articles relatifs à l'Égypte byzantine veuillent bien m'aider à rendre ce bulletin aussi complet que possible, en m'adressant (8, rue de Moscou, à Bruxelles) un exemplaire de leurs publications ou, tout au moins, les indications bibliographiques nécessaires, accompagnées d'un court résumé.

A. Papyrus édités pour la première fois en 1929.

P. Berl. Möller Sigurd, *Griechische Papyri aus dem Berliner Museum.* Diss. Göteborg, 1929, in-8°, VIII-95 pp. et 2 pll.

Cf. Frisk Hjalmar, *Zu einigen neuedierten Berliner Papyri. Aegyptus*, 10 (1929), pp. 87-95.

Les papyrus d'époque byzantine édités dans ce volume sont les suivants :

P. Berl. Inv. 11707 = n° 1. *Διάλυσις.* — Euergetis, près de Lycopolis, 300.

11812 = n° 3. Contrat de location. — Hermoupolis, 539/40.

11317 = n° 13. Au recto, on reconnaît un fragment d'une recette contre la chute des cheveux ; au verso, une pétition au préfet (probablement un exercice de style ou de calligraphie). — Hermoupolis, vers 300.

Les documents sont édités, traduits et abondamment commentés ; le volume est pourvu de bons index, mais il est regrettable que l'auteur n'y ait pas ajouté une table des matières ou, du moins, une

(1) Afin de ne pas allonger démesurément ce bulletin, je ne citerai pas, dans les pages qui suivent, les comptes rendus des ouvrages qui ne sont pas spécialement papyrologiques.

liste dans laquelle seraient indiquées la nature, la date et l'origine des papyrus publiés.

P. Berl. Inv. 13.927 (Or. inc., 5e/6e s.). MANTEUFFEL GEORGIUS, *Studia papyrologica* II. *Eos*, 32 (1929), pp. 27-42.
Voir nº 4 : Apparatus mimici libellus, pp. 27-31 et 1 pl.

P. Genève. Inv. 210. (Constantinople, règne de Justinien). MARTIN VICTOR, *A letter from Constantinople. Journ. eg. arch.*, 15 (1929), pp. 96-102.

Ce document, qui appartenait vraisemblablement aux archives retrouvées à Kôm Ishgau, est une lettre de recommandation écrite à Constantinople par quelque haut fonctionnaire de la cour impériale (peut-être le *praefectus praetorio Orientis*). Composée en faveur de Dioscorus, l'avocat-poète bien connu d'Aphrodito, elle semble avoir été destinée au gouverneur de Thébaïde.

Ce document, important du point de vue paléographique (une reproduction en sera donnée dans le prochain volume de *The new palaeographical Society*), présente aussi un grand intérêt par le fait qu'il appartient au petit nombre de textes retrouvés en Égypte, mais d'une provenance étrangère à ce pays.

P. Got. FRISK HJALMAR, *Papyrus grecs de la Bibliothèque municipale de Gothembourg*. Gothembourg, 1929, in-8º, 59 pp. et 2 pll. (= Göteborgs Högskolas Årsskrift XXXV, 1).
C. R. par H. I. BELL, *Class. Rev.*, 43 (1929), p. 237. — F. Z(UCKER), *Byzant. Zeitschr.*, 29 (1929), pp. 95-97.
Les papyrus d'époque byzantine édités dans ce volume sont les suivants :
P. Got. 5 (= Inv. 111). Proposition pour une liturgie. — Or. inc. 318.
6. (= Inv. 103). Proposition pour une liturgie. — Nèsos du nome de Panopolis, 322.
7. (= Inv. 115). Offre de travail faite par trois verriers pour le placement de verre à vitre dans les bains du gymnase et dans d'autres bâtiments publics. — Koptos, IVe s.

Le document est intéressant à cause de la mention du prix du verre.

8. (= Inv. 102). Déclaration relative à un terrain. — Or. inc., IVe s.

9. (= Inv. 129). Reçu pour salaire. — Oxyrhynchus, 549 ou 564. (Pl. 2).

11. (= Inv. 105). Lettre chrétienne. — Or. inc., IIIe/IVe s.

12. (= Inv. 107). Lettre concernant un héritage. — Or., inc., IIIe/IVe s.

13. (= Inv. 100). Plainte adressée par un employé de la police à l'*ἐπιστατής*. — Lykopolis, IVe s.

14. (= Inv. 19). Fragment de lettre. — Or. inc., VIIe s.

15, 16. (= Inv. 121, 124). Quittances pour fourniture de vin. — Or. inc., IVe s.

17. (= Inv. 1). Liste de denrées diverses. — Or. inc., VIe-VIIe s.

18. (= Inv. 12). Comptes relatifs à des versements d'huile. — Or. inc., VIIe s.

19. (= Inv. 119). Comptes. — Or. inc., VIIe s.

20. (= Inv. 2) Registre d'impôts. — Or. inc., VIIe/VIIIe s.

21. (= Inv. 23) Fragment théologique. — Or. inc., VIe/VIIe s.

22. (= Inv. 3). Vente d'une maison. — Or. inc., VIe s.

29, 31. (= Inv. 10, 13). Fragments de lettres. — Or. inc., VIe/VIIe s.

32. (= Inv. 14). Compte. — Or. inc., VIIe s.

34. (= Inv. 16). Liste. — Or. inc., VIIe/VIIIe s.

36. (= Inv. 18). Compte. — Or. inc., VIIe s.

37. (= Inv. 20). Lettre. — Or. inc., VIIe s.

38. (= Inv. 21). Lettre. — Or. inc., VIe/VIIe s.

39. (= Inv. 22). Document adressé aux *λογισταί*. — Arsinoïte, 416.

41. (= Inv. 25). Listes. — Or. inc., VIe/VIIe s.

42. (= Inv. 26). Liste. — Or. inc., VIIe s.

51 à 53. (= Inv. 29, 33, 34). Listes. — Or. inc., époque byzantine récente.

54. (= Inv. 38). Lettre. — Or. inc., VIe/VIIe s.

55. (= Inv. 39). *Ἔκθεσις*. — Or. inc., VIIe s.

59. (= Inv. 43). Compte de ménage. — Or. inc., ép. byz.

60. (= Inv. 44). Fragment théologique. — Or. inc., VIe s.

61, 62. (= Inv. 45, 46). Comptes. — Or. inc., ép. byz. récente.

67. (= Inv. 50). Liste. — Or. inc., ép. byz. récente.

77. (= Inv. 60). Compte. Or. inc., ép. byz. (Parchemin).

78. (= Inv. 61). *Ἀνακεφαλαίωσις*. — Or. inc., VIIe/VIIIe s.

79. (= Inv. 62). Liste. — Or. inc., ép. byz. récente.

80. (= Inv. 63). Liste. — Or. inc., VII^{e}/VIII^{e} s.

81. (= Inv. 64). Liste. — Or. inc., ép. byz. récente.

82, 83. (= Inv. 65, 66). Listes. — Or. inc., VII^{e}/VIII^{e} s.

96. (= Inv. 77). Fragment théologique. — Or. inc., VI^{e}/VII^{e} s.

97. (= Inv. 80). Fragment d'un bail. — Or. inc., VI^{e} s.

98. (= Inv. 98). Fragment épique non identifié. — Or. inc., ép. inc.

104. (= Inv. 109). Lettre. — Or. inc., III^{e}/IV^{e} s.

105. (= Inv. 112). Comptes. — Or. inc., VI^{e}/VII^{e} s.

108. (= Inv. 116). Lettre. — Or. inc., IV^{e} s.

109. (= Inv. 117). Lettre. — Or. inc., III^{e}/IV^{e} s.

114. (= Inv. 128). Lettre émanant d'un banquier. — Or. inc., III^{e}/IV^{e} s.

P. Hambourg (Or. inc., vers 300). SCHMIDT CARL, *Neue Funde zu den alten Πράξεις Παύλου. Sitz. ber. Preuss. Akad., Phil.-Hist. Kl.*, 7 (1929), pp. 176-83.

Cf. ID., *Die alten Paulusakten in neuer Beleuchtung. Forsch. u. Fortschr.*, 5 (1929), pp. 266-68.

P. Lond. Inv. 2852 (début du IV^{e} s.). MILNE H. J. M. *A new speech of Lysias. Journ. eg. arch.*, 15 (1929), pp. 75-77.

Débris d'un codex sur lesquels l'auteur a reconnu quelques lettres du discours contre Ératosthène et des fragments d'un discours dont le nom même était inconnu : *ὑπὲρ Ἐρυξιμάχου μείναντος ἐν ἄστει.*

P. Lond. (Oxyrhynchus, fin du III^{e} s.). WORMALD F., *A fragment of accounts dealing with religious festivals. Journ. eg. arch.*, 15 (1929), pp. 239-42.

P. S. I. IX, 2. *Pubblicazioni della Società italiana per la ricerca dei papiri greci e latini in Egitto : Papiri greci e latini*, volume nono, fascicolo II n^{i} 1062-1096. Florence, 1929, in-8°, pp. 97-214 et pll. IV à VI.

Les papyrus d'époque byzantine édités dans ce volume sont les suivants :

P. S. I. 1071. Location de terre. — Oxyrhynchus, 296.

1073. Ordre de payement. — Oxyrhynchus, 389.

1074. Ordre de payement. — Oxyrhynchus, 400.

1075. Pétition à l'*ἔκδικος*. — Oxyrhynchus, 458.

Cf. Gaetano Scherillo, *Un papiro del V secolo* (P. S. I. 1075) *in materia di rapporti patrimoniali fra coniugi*, *Rendic. Ist. Lomb.*, 62 (1929), 5 pp.

1077. Quittance du prix de terrains à bâtir.—Oxyrhynchus, 354.

1078. Location de terre. — Oxyrhynchus, 356.

1081. Lettre d'Ammonios à Limenios. — Oxyrhynchus, IIIe/IVe s.

1082. Lettre de Palladis à son mari . — Oxyrhynchus, IVe s. (?).

Emploi typique du mot *ἀδελφός* au sens de mari.

1096. Fragment liturgique chrétien. — Or. inc., Ve/VIe s.

B. Principales contributions à l'étude des papyrus publiés antérieurement.

P. Berlin. Salonius A.H., *Die griechischen Handschriftenfragmente, etc.*, 1927 (v. Bull. pap. III, p. 544).

C. R. par P. Collart, *Rev. philol.*, 3 (1929), pp. 219-20. — C. Landi, *Boll. filol. class.*, 36 (1929), pp. 83-84.

B. G. U. VII, 1926 (v. Bull. pap. II, p. 536).

C. R. par M. Rostovtzeff, *Gnomon*, 5 (1929), pp. 435-40.

Berlin Staatsbibliothek graec. fol. 66 I. II et Freer Collection Greek MS. V. — Sanders Henry A. and Carl Schmidt, *The minor prophets, etc.*, 1927 (v. Bull. pap. III, p. 545).

C. R. par H. I. Bell, *Class. Rev.*, 43 (1929), pp. 89-90. — P. Collart, *Rev. philol.*, 3 (1929), p. 220. — O. Eissfeldt, *Deutsche Lit. Ztg*, 6 (1929), coll. 1468-69. — H. L(ietzmann), *Zeitschr. f. d. neutest. Wiss.*, 28 (1929), p. 76. — A. Lods, *Rev. hist.relig.*, 98 (1928), pp. 111-13. — O. Pretzl, *Oriental. Lit. Ztg*, 32 (1929), coll. 33-34. — D. W. Riddle, *Journ. of relig.*, 8 (1929), pp. 626-27. — H. St. J. Thackeray, *Journ. theolog. stud.*, 30 (1929), pp. 218-219.

Thackeray H. St. John, *A papyrus scrap of patristic writing. Journ. theolog. stud.*, 30 (1929), pp. 179-90 et 1 pl.

L'auteur reconnaît dans les fragments publiés aux pp. 150-

51 de l'ouvrage de SANDERS-SCHMIDT des débris d'un traité perdu de Clément d'Alexandrie : *προφητικὴ κηρυκεία.*

P. Bouriant, 1926 (v. Bull. pap., II, p. 537).

C. R. par A. E. R. BOAK, *Class. Philology*, 24 (1929), pp. 420-21. — A. HELMLINGER, *Rev. ét. anc.*, 31(1929), pp. 184-85. — S. *Riv. filol. class.*, 7 (1929), p. 140. — F. ZUCKER, *Deutsche Lit. Ztg*, 6 (1929), coll. 799-805.

P. Cornell, 1926 (v. Bull. pap. II, p. 537).

C. R. par A. E. R. BOAK, *Class. Philology*, 24 (1929), pp.421-22.— M. ROSTOVTZEFF, *Class. Weekly*, 22 (1929), pp. 92-93. — F. ZUCKER, *Oriental. Lit. Ztg.*, 32 (1929), coll. 842-45.

P. Bibl. Univ. Giss.17 (III^{e}/IV^{e} s.). GLAUE D. PAUL, *Ein Bruchstück des Origenes*, 1928 (v. Bull. pap. III, p. 546).

C.R. par B. CAPELLE, *Rech. de théol. anc. et médiév.*, 1 (1929), p. 522). — P. KOETSCHAU, *Zeitschr. f. Kirchengeschichte*, 10 (1928) pp. 429-30.

PUECH A., *Un fragment inédit d'Origène. Bull. assoc. G. Budé*, n° 22 (1929), pp. 24-29.

Considère l'attribution à Origène comme vraisemblable, donne une traduction française.

P. Lond. MILNE H. J. M., *Catalogue of the literary papyri in the British Museum*, 1927 (v. Bull. pap. III, p. 546).

C. R. par W. BAUER, *Theolog. Lit. Ztg.*, 54 (1929), col. 4. — A. D. KNOX, *Journ. eg. arch.*, 15 (1929), pp. 139-141. — W. MOREL, *Philol. Woch. schr.*, 49 (1929), coll. 132-37. — F. WIEGAND, *Litteris*, 1929, pp. 31-32.

P. Mich. 1369 (Époque de Dioclétien). WINTER J. G., *The family letters of Paniskos*, 1928 (v. Bull. pap. III, p. 547).

Cf. KUBITSCHEK W., *Zur Geschichte des Usurpators Achilleus. Sitz. ber. Wien. Akad.*, 1928, pp. 36.

BESNIER MAURICE, *L'usurpateur Achilleus et le titre de « corrector ». Comptes rendus Acad. Inscr. et Bell. Lettr.*, 1929, pp. 216-21.

P. Mich. 1570 (III^{e}/IV^{e} s.). SANDERS HENRY A., *An early papyrus fragment of the Gospel of Matthew*, 1926 (v. Bull.pap.II, p.539).

Cf. Lagrange M. J., *Un nouveau papyrus évangélique. (MT. xxvi, 19-52) Revue biblique*, 38 (1929), pp. 161-77.

P. Oxy. XVII, 1927 (v. Bull. pap., III, p. 547).

C. R. par G. von Manteuffel, *Biblyografya*, 1928, pp. 305-09. — *The Times Liter. Suppl.*, 15 mars 1928, p. 156.

P. S. I. VIII, 1, 1925 (v. Bull. pap. I, p. 525).

C. R. par M. San Nicolò, *Zeitschr. f. vgl. Rechtswiss.*, 44 (1929), pp. 427-31.

P. S. I. IX, 1, 1928 (v. Bull. pap., III, p. 550).

C. R. par P. Jouguet, *Rev. philol.*, 3 (1929), pp. 77-79. — F. Z(ucker), *Byzant. Zeitschr.*, 29 (1929), pp. 94-95.

P. Vienne 29788 A-C (vers 500). Gerstinger Hans, *Pamprepios von Panopolis*, 1928 (v. Bull. pap. III, p. 550).

C. R. par E. A. Barber, *Class. Rev.*, 43 (1929), pp. 237-38. — K. Horna, *Deutsche Lit. Ztg*, 6 (1929), coll. 2349-51. — P. Maas *Gnomon*, 5 (1929), pp. 250-52. — S. R(einach), *Rev. archéol.*, 30 (1929), p. 140. — O. Schissel, *Philol. Wochschr.*, 49 (1929), coll. 1073-80.

Sur Pamprépios, on lira également l'article vivant et pittoresque de Grégoire Henri, *Au camp d'un Wallenstein byzantin. Le Flambeau*, 12 (1929), n° 6, pp. 217-32. Cf. Id., *Au camp d'un Wallenstein byzantin. La vie et les vers de Pamprépios, aventurier païen, Bull. assoc. G. Budé*, n° 24 (1929), pp. 22-38.

C. — Articles et Ouvrages divers.

I. Bibliographie.

Bell H. I., H. J. M. Milne, A. D. Nock, J. G. Milne, N. H. Baynes, F. de Zulueta, M. E. Dicker and R. McKenzie, *Bibliography : Graeco-Roman Egypt. A. Papyri* (1927-1928). *Journ. eg. arch.*, 15 (1929), pp. 110-36.

Hunt Arthur S., *Papyri. The year's Work in Class. Stud.*, 1927-28 (Bristol, 1928), pp. 73-85.

Kaiser Rudolf, *Bibliotheca philologica classica*, 55 (1928), Leipzig, 1929, in-8°, x-240 pp.

Papyri und Ostraka, pp. 87-90.

Munier Henri. *Catalogue de la bibliothèque du Musée égyptien du Caire.* Le Caire, 1927-28, 2 vols in-8, VII pp. et 1010 coll.

Papyruskunde, Byzant. Zeitschr., 29 (1929), pp. 94-98.

Tod Marcus N., *Bibliography : Greek inscriptions* (1927-1928). *Journ. eg. arch.*, 15 (1929), pp. 259-61.

II. — Histoire, Chronologie, Géographie, Topographie.

Bell H. I., *Juden und Griechen*, 1926 (v.Bull. pap. III, p. 556). C. R. par A. d'Alès, *Rev. ét. gr.*, 42 (1929), pp. 117-19. — H. S. J(ones), *Journ. rom. stud.*, 18(1928), p. 127. — P. P(eeters), *Anal. Bolland.*, 47 (1929), pp. 404-05.

Bott Hermann, *Die Grundzüge der Diokletianischen Steuerverfassung* (Diss. Frankfurt a. M.). Darmstadt, 1928, in-8, pp. 71. C. R. par Fr. Heichelheim, *Histor. Zeitschr.*, 140 (1929), pp. 658-59 (fait à l'auteur le reproche d'avoir négligé les sources papyrologiques).

Breccia Évariste, *Il porto d'Alessandria d'Egitto. Mémoires de la Soc. roy. de géogr. d'Egypte*, t. 14, Paris, 1928, in-4°, VIII-100 pp. et 23 pll.

Manteuffel Jerzy, *Papyrologja jako nauka pomocnicza historji* (= La papyrologie comme science auxiliaire de l'histoire). *Przeglad historyczny*, 8 (1929), pp. 70-90.

Traite les sujets suivants : 1. Les buts et les limites de la papyrologie. — 2. Esquisse historique et collections papyrologiques. — 3. Sources historiques et littéraires. — 4. Les documents, leur groupement et leur importance historique. — 5. Restitution et interprétation des textes.

Préaux Claire, *Lettres privées grecques d'Egypte relatives à l'éducation. Rev. belge philol. et hist.*, 8 (1929), pp. 757-800.

L'auteur retrace, en en suivant les manifestations dans les

lettres privées, retrouvées sur papyrus, le développement de l'hellénisme en Égypte jusqu'au IVe s. ap. J.-C.

SEGRÈ ANGELO, *Metrologia e circolazione monetaria, etc.*, 1928 (v. Bull. pap. III, p. 558).

C. R. par E. BICKERMANN, *Oriental Lit. Ztg.*, 32 (1929), coll. 85-86. — F. HEICHELHEIM, *Zeitschr. f. Numismatik*, 38 (1928), pp. 245-55. — Cf. aussi SEGRÈ ANGELO, *Circolazione e inflazione nel mondo antico. Historia*, 3 (1929), n° 3.

STEIN ERNST, *Geschichte des spätrömischen Reiches.* I. Bd. : *Vom Römischen zum Byzantinischen Staate* (284-476 *n. Chr.*). Vienne, 1928, XXII-592 pp., 10 pll. et 4 cartes.

WESTERMANN W. L., *New historical documents in greek and roman history. The amer. histor. rev.*, 35 (1929), pp. 14-32.

Il est fait, dans cet article, une large part aux papyrus.

ZUCKER, FRIEDRICH, *Zur Landeskunde Aegyptens aus griechischen und römischen Quellen. Judeich Festschrift* (Weimar, 1929), pp. 131-141.

III. — LANGUE, GRAMMAIRE, VOCABULAIRE.

ABEL F. M. (R. P.), *Grammaire du grec biblique, etc.*, 1927 (v. Bull. pap. III, p. 558).

C. R. par A. E. BROOKE, *Journ. hell. stud.*, 49 (1929), p. 202. — J. HUBY, *Rech. sc. relig.*, 19 (1929), pp. 160-62. — H. PERNOT, *Rev. ét. gr.*, 42 (1929), pp. 355-56. — H. VOGELS, *Theolog. rev.*, 27 (1928), pp. 444-45. — F. ZORELL, *Biblica*, 10 (1929), pp. 251-53.

JERNSTEDT P., *Kritisch-lexikalisches. Aegyptus*, 10 (1929) pp. 73-79.

L'article comprend les divisions suivantes :

1. Zu den Gewerbenamen auf -ᾶς.

   Réimprime Mon. of Epiphanius II n° 624, fragment de lettre (fin du VIe siècle), cf. pl. 10.

2. Zwei vermeintliche Berufsbezeichnungen.

A propos des mots *ἁλοπόλιος* (P. K. F. 141, 1) et *μιζοπόλιος* (*Sammelbuch*, 5285, 1) que Preisigke, *Wörterbuch*, qui suppose des fautes pour *ἁλοπώλιος* et *μειζοπώλιος*, traduit par « Salzhändler » et « Grosshändler ». Il s'agit en réalité de termes de signalement composés de *πολιός* (gris) : *μιζοπόλιος* = *μιξοπόλιος*, « graumeliert », et *ἁλοπόλιος* est mis pour *ὁλοπόλιος*.

3. *ευφροσυνος*.

Sur l'interprétation de P. Lond. 1864 où *ἐν Εὐφροσύνῳ εἰμὶ* = ich bin in Euphrosynon. Réédition partielle de P. Masp., I 67068.

Laum Bernhard, *Das Alexandrinische Akzentuationssystem, etc.*, 1928 (v. Bull. pap., III, p. 559).
C. R. par A. Debrunner, *Byzant. Zeitschr.*, 29 (1929), pp. 50-55.

Ljungvik Herman, *Ur Papyrusbrevens sprak. Eranos*, 27 (1929), pp. 166-81.

Moulton, J. H., and Milligan G., *The vocabulary of the greek Testament illustrated from the papyri and other non-literary sources.* Londres, in-4° (v. Bull. pap., III, p. 559).
Part VIII : *ὑακίνθινος - ὠφέλιμος*, 1929, pp. I-XXX et 647-705.

Peterson Erik, *Die Bedeutung der ὠκεανέ-Akklamation. Rhein. Museum*, 78 (1929), pp. 221-23.

Cf. l'article de Bror Olsson cité Bull. pap. I, p. 531. D'après Peterson, l'acclamation établit une comparaison entre celui qui en est l'objet et le Nil et même elle l'identifie avec l'*ὠκεανός*.

Preisigke Friedrich, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden mit Einschluss der griechischen Inschriften, Aufschriften, Ostraka, Mumienschilder, u. s. w. aus Aegypten.* Berlin, in-4° (v. Bull. pap. III, p. 559).
III. Bd. bearbeitet und herausgegeben von Emil Kiessling, 1. Lief., 1929, 112 pp.
Id., 2. Lief., 1929, pp. 113-224.

Ce 3e volume est réservé aux « Abschnitte » spéciaux auxquels il est fait renvoi dans les volumes I et II : 1. Mots

latins. 2. Rois, Empereurs et autres souverains. 3. Consuls. 4. Indictions. 5. Eres. 6. Mois. 7. Jours. 8. Fonctions, fonctionnaires et désignations analogues. 9. Titres honorifiques. 10. Termes militaires (jusqu'à τριηράρχημα).

Sacco Giuseppe, *La koinè del Nuovo Testamento e la trasmissione del sacro testo.* Rome, 1928, in-8°, xxxi-332 pp.

Salonius A. H., *Zur Sprache der griechischen Papyrusbriefe, etc.*, 1927 (v. Bull. pap. III, p. 560).

C. R. par A. Juret, *Rev. ét. anc.*, 31 (1929), pp. 106-07. — C. Landi, *Boll. filol. class.*, 36 (1929), p. 83.

IV. — Paléographie.

Ohly Kurt, *Stichometrische Untersuchungen.* Leipzig, 1928, in-8°, x-131 pp. (= *Zentralbl. f. Bibliotheksw. Beih. 61*).

Schubart Wilhelm, *Griechische Paläographie*, 1925 (v. Bull. pap. III, p. 560).

C. R. par H. I. B(ell), *Journ. hell. stud.*, 49 (1929), pp. 127-29.

Vogels, *Codicum Novi Testamenti specimina.* Bonn, 1929.

Plusieurs papyrus du Nouveau Testament, entre autres P. Mich. 1571, sont reproduits.

V. Droit. Administration.

Boyé A. J. *Le droit romain et les papyrus d'Egypte. L'Egypte contemporaine*, 20 (1929), pp. 529-59.

Cornil Georges, *Die Arrha im justinianischen Recht. Zeitschrift Savigny Stift. R. A.*, 48 (1928), pp. 51-87.

Ferrari G., *Papiri Ravennati dell' epoca giustinianea relativi all' apertura di testamenti. Studi Bonfante*, 2 (1929), pp. 633-44.

Étude basée sur les P. Marini LXXIV et LXXV.

Opere di Contardo Ferrini :
vol. I. *Studi di diritto romano bizantino*, a cura di V. Arangio-Ruiz, prefazione di Pietro Bonfante.

Vol. II. *Studi sulle fonti del diritto romano*, a cura di Em. Albertario (= Fondazione G. Castelli 5), Milan, 1929.

Hoetinck H. R., *Quelques remarques sur la vente dans le droit grec. Rev. d'hist. du droit*, 9 (1929), pp. 253-70.

Naber J.C., *Observatiunculae ad papyros iuridicae. Mnemosyne*, 57 (1929), pp. 73-102 et pp. 379-414.

Suite des articles cités Bull. pap. III, p. 561.

Rouillard Germaine, *L'administration civile de l'Egypte byzantine*, 1928 (v. Bull. pap. III, p. 561).

C. R. par H. I. B(ell), *Journ. rom. stud.*, 18 (1928), p. 102. — L. Bréhier, *Journ. des savants*, 1929,pp. 425-27. — R. Draguet, *Rev. belge philol. et hist.*, 8 (1929), pp. 246-48. — L. Halphen, *Rev. histor.*, 161 (1929), pp. 392-93. — N. Jorga, *Rev. histor. du Sud-Est europ.*, 5 (1928), pp. 362-63.— S. Reinach, *Rev. archéol.*, 30 (1929), p. 331.— A.Vincent, *Rev. quest. hist.*, 57 (1929), p.186.

Scherillo Gaetano, *Locazione e precario. Rendic. Ist. Lomb.*, 62 (1929), 35 pp.

Schönbauer Ernst, *Beiträge zur Geschichte des Bergbaurechts.* Munich, 1929, in-16, xv-208 pp. (= *Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte. Heft XII*).

C.R. par B. Kübler, *Zeitschr. Savigny Stift.*, 49 (1929), pp.569-75.

Schwarz Andreas B., *Pandektenwissenschaft und heutiges romanistisches Studium. Festgabe z. Schweizerischen Juristentag*, 1928, pp. 25 ss.

Signale l'influence des papyrus sur l'étude du droit privé romain.

Segrè Angelo, *A proposito della c. d. clausola al portatore nei documenti di credito Greco-egizi. Bull. ist. dir. rom.*, 37 (1929),pp. 77-79.

Segrè Angelo. *Su alcuni nuovi frammenti di diritto romano del gabinetto dei papiri di Firenze. Studi Bonfante.* (Pavie, 1929).

Communication faite au Congrès d'Oslo et dont l'auteur a publié un bref résumé dans *Zeitschr. Savigny Stift.*, R. A. 49 (1929), p. 694. Deux de ces fragments appartiennent à la pério de byzantine : l'un, de la fin du v^e^ ou du début du vi^e^ s., renferme des scholies moitié grecques, moitié latines qui semblent remonter à l école de droit d'Alexandrie ; l'autre est un petit fragment de liberali judicio du iv^e^ s.

Ces textes seront édités dans le recueil des P. S I.

Steinacker Harold, *Die antiken Grundlagen*, etc. (v. Bull. pap. III, p. 562).

C. R. par Brandi, *Histor. Zeitschr.*, 141 (1929), pp. 345-49. — G. Ferrari, *Arch., stor. ital.*, 12 (1929), pp. 3-17. — B. Kübler, *Philol. Woch. schr.*, 49 (1929), coll. 1254-60.— M. San Nicolò, *Zeitschr. f. vergl. Rechtswiss.*, 44 (1929), pp. 433-38. — A. Steinwenter, *Krit. Viert.schr. f. Ges.- u. Rechtswiss.*, 23 (1929), pp.158-72.

Taubenschlag Rafael, *Die materna potestas im gräko-ägyptischen Recht. Zeitschr. Savigny Stift.*, R. A., 49 (1929), pp. 115-28.

Id., *Geschichte der Rezeption des römischen Privatrechts in Aegypten. Studi Bonfante* I (Pavie, 1929), pp. 369-440.

Cette magistrale étude, le premier essai systématique dans ce domaine, comporte les divisions suivantes : I. Die Römer in Aegypten vor der *Constitutio Antoniniana*. — II. Das Rechtsleben der Römer in Aegypten vor der *Constitutio Antoniniana*. — III. Einfluss des Reichsrechts auf das Volksrecht vor der *Constitutio Antoniniana*.— IV. *Die Constitutio Antoniniana*. — V. Die justinianische Gesetzgebung.— VI. Das Volksrecht nach der justinianischen Gesetzgebung.

Wenger Leopold, *Aus Novellenindex, etc.*, 1928 (v. Bull. pap., III, p. 562).

C.R.par M. San Nicolò, *Deutsche Lit. Ztg*, 6 (1929),coll.1259-61. —F. Z(ucker), *Byzant. Zeitschr.*, 29 (1929), pp. 97-98.

Id., *Wesen und Ziele der antiken Rechtsgeschichte. Studi Bonfante*, II (Pavie, 1929), pp. 465-77.

Dans cette communication faite au Congrès d'Oslo et que l'auteur a résumée dans *Zeitschr. Savigny Stift.*, 49 (1929), pp. 688-91, il montre l'importance des papyrus et des documents en écriture cunéiphorme pour l'étude des sources etdu développement du droit romain.

VI. — Religion. Magie.

Bilabel Friedrich, *Die gräko-ägyptischen Feste.* (G. Vitelli zum 80. Geburtstag zugeeignet). *Neue Heidelb. Jahrb.*, 1929, pp. 1-51.

A propos du P. Heidelb. Inv. 1818 (IIe s. ap. J.-C.), que l'auteur publie et commente, il a recherché dans les papyrus toutes les données relatives aux fêtes célébrées en Égypte. Son intéressante étude, basée sur un dépouillement systématique de tous les documents, montre avec quelle puissance la religion indigène s'est maintenue.

Cumont Franz, *Les religions orientales dans le paganisme romain.* 4e éd., Paris, 1929, pp. xvi-339, 16 pll. et 13 figg.

Del Grande Carolus, *Liturgiae, preces, hymni, etc.* 1928 (v. Bull. pap. III, p. 563).

C. R. par J. Kroll, *Gnomon*, 5 (1929), pp. 30-35. — J. Leipoldt, *Oriental. Lit. Ztg*, 32 (1929), col. 366. — O. Tescari, *Riv. filol. class.*, 7 (1929), pp. 424-25.

Kleinknecht Hermann (in Verbindung mit Gerhard Kittel und Otto Weinreich), *ΠΑΝΘΕΙΟΝ, Religiöse Texte des Griechentums.* Stuttgart, 1929, in-8°, xvi-115 pp.

Nock A. D., *Greek magical Papyri. Journ. eg. arch.*, 15 (1929), pp. 219-35.

A propos de l'édition des Papyri graecae magicae, l'auteur s'efforce de retracer la formation de cette littérature dont les papyrus nous ont conservé des débris. Nos documents remontent pour la plupart à des corpora du IVe ou du Ve s. ap. J.-C., mais ils ont derrière eux une longue histoire dont les origines doivent être placées au premier siècle de notre ère.

Preisendanz Karl, *Papyri graecae magicae* I, 1928. (v. Bull. pap. III, p. 564).

C. R. par W. Bauer, *Theolog. Lit. Ztg*, 54 (1929), coll. 102-04. — P. Collart, *Rev. philol.*, 3 (1929), pp. 313-14. — M. Gaster, *Journ. roy. as. soc.*, 1929, pp. 397-400. — Th. Hopfner, *Gnomon*, 5 (1929), pp. 575-77. — K. Kerenyi, *Egyet. Phil. Közl.*, 53 (1929), pp. 124-26. — H. L(ietzmann), *Zeitschr. f. d. neutest.*

Wiss., 28 (1929), p. 77. — A. D. N(ock), *Journ. hell. stud.*, 49 (1929), p. 124. — A. Rivaud, *Rev. crit.*, 1929, pp. 196-98. — H. J. Rose, *Class. rev.*, 43 (1929), pp. 74-75. — O. Weinreich, *Oriental. Lit. Ztg.*, 32 (1929), coll. 638-39. — *Journ. of relig.*, 9 (1929), pp. 153-54.

Id. *Neuland für Volkskunde. Forsch. u. Fortschr.*, 5 (1929), p.74.

A propos des *Papyri graecae magicae*, l'auteur montre l'utilité, pour les folkloristes, de l'étude des papyrus magiques.

Toutain J. *La magie dans l'Egypte antique. Journ. des savants*, 1929, pp. 126-34.

A propos du livre de Lexa, 1925 (v. Bull. pap. I, p. 534).

VII. — Généralités. Divers.

Collomp Paul. *La papyrologie*, 1927 (v. Bull. pap. III, p. 566). C. R. par P. Collart, *Rev. philol.*, 3 (1929), pp. 76-77. — R. Helbing, *Philol. Woch. schr.*, 49 (1929), col. 74. — G. Rouillard, *Rev. critique*, 63 (1929). — *Athenaeum* 6 (1928), p. 387.

Id. *L'éclectisme des papyrus et la critique textuelle. Rev. ét. grecques*, 42 (1929), pp. 255-87.

Glotz Gustave. *Le prix du papyrus dans l'antiquité grecque. Ann. hist. écon. et soc.*, 1 (1929), pp. 3-12.

Hombert Marcel. *Comment favoriser le développement de la papyrologie? Chronique d'Egypte*, 4 (1929), pp. 286-92.

A. S. H(unt). *Papyrology. Encyclop. britann.*, 14e éd., t. 17 (1929), pp. 243-46 et 1 pl.

Ibscher Hugo, *Die Wiederherstellung der Papyrusdokumente. Forsch. und Fortschr.*, 5 (1929), pp. 158-59.

Cf. M. H(ombert), *Chronique d'Egypte*, 4 (1929), pp. 303-4.

Norsa Medea, *Papiri e papirologia in Italia. Historia*, 3 (1929), pp. 208-37.

Olsson Bror. *De grekiska Papyrusfynden i Egypten.* Stockholm, 1929, in-16, 110 pp. et 5 pll.

Pirenne Henri. *Le commerce du papyrus dans la Gaule mérovingienne. Comptes rendus Acad. Inscr. et B. L.*, 1928, pp. 178-91.

E. M. T(hompson). *Papyrus. Encyclop. britann.*, 14e éd., t. 17 (1929), pp. 246-248 et 1 fig.

van Groningen B. A. *Nieuwe getuigen. Rede uitgesproken bij de aanvaarding van het ambt van hoogleeraar in de Grieksche taal en letterkunde en de Grieksche Oudheden aan de Rijksuniversiteit te Leiden op Woensdag* 23 *januari* 1929. Groningue, 1929, in-8°, 23 pp.

Dans cette intéressante leçon d'ouverture, l'auteur explique les tâches nouvelles et les méthodes nouvelles imposées au critique par la notion plus exacte que les papyrus nous ont apportée de l'histoire des textes littéraires. Peut-être exagère-t-il un peu l'importance de la révolution que les papyrus ont amenée dans le domaine de la philologie classique.

Marcel Hombert.

COMPTES RENDUS

L'édition nouvelle et définitive de Choricius de Gaza.

Choricii Gazaei opera recensuit Richardus Foerster †, editionem confecit Eberhardus Richtsteig ; xxxvi-576 pages ; Teubner, Leipzig, 1929.

La Bibliothèque des écrivains grecs et romains de Teubner vient de rendre accessible à tous les byzantinistes l'œuvre de Choricius de Gaza jusqu'ici disséminée à travers des éditions partielles et des périodiques divers ou réunie dans l'édition à peu près introuvable de Boissonade qui remonte à 1846. Ce nouveau recueil se présente dans des conditions exceptionnelles de clarté, d'élégance et de commodité avec ses titres, ses divisions en paragraphes et son double registre de notes, les unes de critique textuelle, les autres relatives aux réminiscences des auteurs antiques et aux éclaircissements fournis par des études récentes.

Transcription du texte, annotations, prolégomènes, étaient achevés dès 1922, mais la mort ne permit pas à R. Foerster, l'éminent éditeur des œuvres de Libanius, d'assister à la publication de son dernier travail. Ce fut à E. Richtsteig qu'incomba le soin de mener à terme l'édition entreprise en y apportant quelques corrections et compléments.

L'édition a pour base le codex N. 101 de la bibliothèque de Madrid (xiv^{e} s.) qui parvint en Espagne avec les restes du fonds légué jadis à Messine par Constantin Lascaris. Un don qui lui fut fait à Rhodes durant son séjour entre 1453 et 1460 avait mis le célèbre humaniste en possession de ce manuscrit où l'on relève plusieurs apostilles de sa main, et qui constitue le seul recueil complet des œuvres de Choricius. Ce recueil représenterait la collection élaborée par un disciple même du rhéteur auquel on est redevable des courtes indications

qui figurent en tête des morceaux oratoires. Aussi bien Foerster a-t-il suivi aveuglément l'ordre du codex qu'il appelle M (texte de Madrid) quoique deux discours, celui des *Brumalia* de Justinien et l'Apologie des mimes soient en quelque sorte déplacés au milieu des exercices de déclamation. A deux reprises (p. xxxv et p. 575), Richtsteig s'est appliqué à établir une répartition logique des œuvres choriciennes.

En vertu de la revendication du ms. M, pour ne rien dire des preuves tirées de la critique interne, la déclamation *Πάτροκλος* est restituée à Choricius. Très lacuneux dans M, ce morceau se trouve dans plus de cinquante manuscrits sous le nom de Libanius. La controverse engagée à ce sujet paraît se terminer à bon droit en faveur de Choricius et l'on peut en dire autant de l'exercice *Παιδοκτόνος*, disparu en grande partie de M et conservé dans un certain nombre de témoins des ouvrages de Libanius. La déclamation intitulée *Ῥήτωρ*, usurpée également par les manuscrits de Libanius, a été récupérée grâce à la *διάλεξις* liminaire de cet exercice maintenue dans plusieurs codices de Choricius.

Si elle permet de rendre son dû au rhéteur de Gaza, la confiance qu'inspire la valeur du texte M amène, par contre, les éditeurs à éliminer de ses œuvres celles qui sont étrangères à ce recueil, notamment ce qui figure dans l'édition de Boissonade de la p. 129 à la p. 178 sur la foi d'un ms. du Vatican, et que les travaux de Kirsten ont restitué au maître de Choricius, Procope de Gaza. On chercherait donc en vain dans le volume de Teubner la fameuse *ἔκφρασις* de la fresque gaziote représentant le mythe d'Hippolyte et de Phèdre et celle de l'horloge mécanique, à personnages mobiles, sonnant l'heure au milieu de la ville de Gaza. Ces descriptions ainsi que quelques autres déclamations auront leur place légitime dans la publication des œuvres complètes de Procope, si jamais celle-ci se réalise un jour,

Grâce à cette délimitation autorisée de l'œuvre de Choricius on prendra une plus juste idée de la manière d'écrire qui lui est propre et dont la pureté lui mérita l'honneur d'être avec Libanius pendant de longs siècles le modèle le plus étudié dans les écoles grecques. L'établissement du texte des panégyriques prononcés à Gaza par le rhéteur sera d'autant mieux agréé que les historiens de l'architecture et de la peinture byzantines accordent aux descriptions détaillées de Choricius une attention de plus en plus favorable. Au point

de vue palestinien ses informations ne sont pas non plus dénuées de valeur et l'on aime à retrouver sous une élégance toute attique le tableau d'une ville hellénisée fière de ses monuments, de son école littéraire, de ses fêtes, de l'affabilité de son commerce et de la distinction de ses notabilités civiles, militaires ou ecclésiastiques.

On trouvera bien peu à redire au soin que les éditeurs ont apporté dans l'élaboration de ce précieux volume. A la page 38, l. 7, il faut lire sans doute *θυρίδα* au lieu de *θυρίθα*. A la p. 18, la référence à la l. 10 : Luc. ev. 5, 18, devra être corrigée en Luc 6, 6, car il s'agit bien dans le texte de l'homme à la main sèche et non du paralytique, erreur qui se manifeste aussi dans Millet, *Recherches sur l'iconographie de l'Evangile*, p. 61.

P. 40, l. 18. C'est bien le Nil qui est envisagé ici et non le Jourdain, comme le conjecturent, dubitativement d'ailleurs, les éditeurs. La représentation réaliste du grand fleuve égyptien qui vient d'être retrouvée dans le pavement en mosaïque de l'église du Précurseur à Gérasa ne laisse aucun doute à ce sujet.

P. 8, l.20. Le détail de la brise qui s'introduit sous les vêtements paraît être inspiré de Libanius, *Ἀντιοχικός* (orat. XI), 226.

Mais cela n'arrive pas à jeter l'ombre la plus légère sur le travail d'annotations et de registration qui facilite singulièrement l'emploi du texte de Choricius.

Jérusalem. Félix Abel.

Orient et Occident.

Jean Ebersolt, *Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France pendant les Croisades.* Paris et Bruxelles, Van Oest, 1929, in-4° carré, 113 pp., 9 fig. et 16 pll.

Poursuivant ses recherches sur les influences byzantines, M. Ebersolt a abordé l'époque des croisades dans ce volume qui fait suite à celui dont il a été rendu compte ici-même (voy. *Byzantion*, IV,651), et qui portait sur la période antérieure aux croisades. Ce nouveau livre est digne du précédent par son édition luxueuse et sa magnifique illustration. Fidèle à sa méthode, M. Ebersolt fait état, et des œuvres d'art qui nous sont parvenues, et des textes qui nous

renseignent sur celles qui ont été détruites. Il montre que les croisades ont eu pour résultat de rendre encore plus fréquentes que dans la période antérieure les relations entre l'Orient et l'Occident. Les croisés eux-mêmes, les simples pèlerins, les colons latins de Syrie ou de Grèce, les marchands italiens, provençaux, catalans ont été les intermédiaires entre les deux civilisations. Jusqu'à la fin du XIII^e^ siècle, la Méditerrannée est redevenue un lac latin. Les villes italiennes surtout ont contribué aux importations byzantines et arabes en Occident, ainsi que l'a montré M. Ebersolt, mais j'ajouterai qu'une place très grande, qui n'a pas encore été appréciée suffisamment, revient dans ce mouvement à l'Espagne arabe et aux états chrétiens formés à ses dépens. C'est ce qui explique la présence dans des églises de l'Auvergne et du Velay, au Puy, à Chamalières-sur-Loire, à Blesle, à la Voûte-Chilhac, la présence de vantaux de portails du XII^e^ siècle, dont les motifs sont traités suivant le procédé arabe de la sculpture champlevée et accompagnés d'inscriptions coufiques.

Les désastres chrétiens de la fin du XIII^e^ siècle, l'invasion mongole, la chute de Saint-Jean d'Acre, l'expansion ottomane, enfin l'agonie et la prise de Constantinople n'ont nullement interrompu ces rapports, comme le montrent les exemples nombreux d'importations étudiés par M. Ebersolt. Le pillage de Constantinople en 1204 a amené la diffusion en France et en Belgique de reliques, souvent avec leurs reliquaires, d'œuvres d'orfèvrerie, de tissus précieux. Des éclaircissements intéressants accompagnés de magnifiques planches sont consacrés à des œuvres célèbres, reliquaire de Grandmont (Haute-Vienne), voile de Sainte Anne du trésor d'Apt (étoffe fatimite qui provient peut-être du butin de la première croisade), reliquaire du Mont Saint-Quentin en Picardie avec le nom du moine-artiste Timothée, buste en sardonyx du bâton cantoral de la Sainte-Chapelle (Paris, Cabinet des Médailles), dans lequel M. Ebersolt voit une reproduction de la célèbre statue qui couronnait la colonne de Constantin à Constaninople.

Mais la question qui se pose est celle de l'influence que ces importations ont pu exercer en Occident. Avant les croisades, ainsi que l'a montré M. Ebersolt dans son premier volume, l'Orient agit profondément sur l'évolution artistique de l'Occident, fournissant non seulement des thèmes décoratifs ou iconographiques, mais aussi des procédés techniques et un nouvel idéal esthétique. Au XII^e^ siè-

cle au contraire l'art occidental sort de l'enfance. Son originalité s'exprime au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle par l'admirable développement de l'art gothique qui fait la conquête de l'Europe et même de l'Orient. Ce sont des églises de chez nous que les princes croisés font bâtir en Palestine, en Grèce, dans l'île de Chypre. C'est dans le seul domaine de l'architecture militaire, laissé de côté par M. Ebersolt, que l'Occident s'est mis au XII^e^ siècle à l'école de Byzance et des Arabes.

Des faits rassemblés par M. Ebersolt et résumés par lui dans son dernier chapitre il ressort qu'au temps des croisades l'action de l'Orient sur l'Occident a été superficielle et surtout formelle. L'Orient a fourni à l'art occidental de nouveaux thèmes : les saints orientaux dont les églises possédaient les reliques et ceux dont la légende avait pénétré en Occident ont été représentés dans la statuaire, les bas-reliefs ou les vitraux des grandes églises. Assez rarement (M. Ebersolt cite le vitrail de Saint-Georges à Chartres), il est arrivé qu'un maître occidental s'inspire d'une œuvre byzantine, icone ou ivoire. Les imitations directes sont d'ailleurs rares. M. Ebersolt cite les croix d'orfèvrerie à double traverse, inspirées des reliquaires de la Vraie Croix : le plan des églises à double transept a pu en dériver. En architecture la question des églises à coupoles répandues en Aquitaine paraît tranchée dans un sens défavorable à Byzance qui n'a jamais élevé de coupoles sur une nef sans bas-côtés et a toujours écarté l'arc brisé. L'Orient a agi avant tout sur les modes d'Occident. M. Ebersolt a relevé des faits intéressants, comme la vogue des *tapis sarrasinois*, des *tapis velus de Romanie*, des *aumônières sarrasinoises*, etc...

C'est surtout au XV^e^ siècle que ce goût de l'exotisme oriental s'est manifesté par la recherche des étoffes historiées et des œuvres d'art byzantin. Les inventaires de Jean duc de Berry ou de Philippe le Bon duc de Bourgogne fournissent d'abondants renseignements à cet égard. M. Ebersolt eût pu en trouver d'autres dans les œuvres des primitifs français, flamands, wallons, italiens où sont représentés souvent les somptueux tissus orientaux dont beaucoup étaient d'ailleurs de fabrique italienne. (Voir les travaux de M. Soulier et de M^me^ Errera).

Par le grand nombre de faits intéressants et parfois peu connus qu'il a rassemblés et présentés avec toute la méthode critique dési-

rable, ce livre admirablement illustré formera un répertoire des plus utiles.

Louis Bréhier.

Dialectologie néo-grecque.

André Mirambel, *Étude descriptive du parler maniote méridional*, Paris, 1929. (École française d'Athènes ; Travaux et mémoires Fascicule I). Pp. XII+266, with a map.

André Mirambel, *Étude de quelques textes maniotes*, Paris, 1929. (Collection de documents linguistiques, dirigée par MM. Meillet et Vendryes, II). Pp. X+110.

In these two volumes we have, in the first a very welcome study of a Modern Greek dialect,which, although of the greatest interest, has been in the past too much neglected, perhaps owing to the special local difficulties, now happily overcome, and in the second a collection of texts, commented on in such a way as to make them serve as illustrations of the points developed in the preceding study. Mr Mirambel, who gathered his material in three journeys to Mani in the years 1926 to 1928, has confined himself to the area in which the dialect is spoken in its most interesting form, that is to the villages to the south of Areopolis, and for the most part on the west side of the peninsula. has very properly prefixed to the linguistic part of his work an account of the district and of the history and social life of the people. I myself had the good fortune to make two journeys to this same distrinct in 1908 and 1910, but practically all my notes of the dialect were recorded at the village of Kitta, which is one only of the five centres at which Mr. Mirambel conducted his researches. A book to which he often refers for material is *Μανιάτικα μοιρολόγια καὶ τραγούδια* by *Κῶστας Π α σ α γ ι ά ν η ς*, Athens, 1928. We both quote it as *Pasayani*.

The part of the book dealing with phonetics begins with a discussion of the nature of the accent in Maniote, and of the part played

in it by musical pitch. These observations carry on the pioneer work on this subject, the treatment of the accent in Chios by Pernot in his *Phonétique des parlers de Chio*. Then comes a chapter on the evolution from *ω* to *ου*, which appears regularly in final syllables, whether accented or not, and thus preserves a distinction between *ο* and *ω*. The phenomenon appears elsewhere only in Tsakonian. The author treats in connexion with the nature of the accent and the weakening of the force of articulation at the end of a word. Then he discusses the appearance of *ου* instead of *υ* a series of words in which the ordinary laguage preserves the *υ*. Examples are *ἄχουρα, σοῦκο, σούρνω*, and the rest are to be found on p. 75. Whatever be the nature of this correspondence, and the question is a very difficult one, the author should have carried his comparisons further, and noticed that these words are found not only in Tsakonian, where indeed the correspondence is regular, but in a whole series of other dialects of capital importance for this question. Some or all of these words in fact are found, naturally in the Greek of Cargese, for this is in fact Maniote, but also in Aigina, at Megara, in the old dialect of Athens, and at Kyme in Euboia[1], Next we come to the treatment of *ι* before and after a vowel, accented and not accented. As in the case of *ου* from *υ*, important comparisons, and not merely the sketchy allusion on p. 95, ought to have been made for the preservation of the accented *ί* in such forms as *παιδία, φωτία*. For the *ί* is preserved, not only as the author here says in Tsakonian, in Langadiote, and in Cephallonia, and, regions so remote that comparisons with them must be of a quite different order, in Pontic and the allied dialect of Pharasa, but also in other of the Ionian islands, in Zante and in Kythera, in

(1) For Cargese Greek, see my paper *The Greek dialect of Cargese and its disappearance*, in *Byzantinisch-neugriechische Jahrbuecher*, V, pp. 371, with references ; for Aigina, see Thumb's *Μελέτη* in *Ἀθηνᾶ*, III (1891) pp. 95, sqq. ; for Megara, see Hatzidakis, in *Ἐπιστ. Ἐπετ. τ. Πανεπιστημίου*, XII (1915, 16), pp. 1, sqq. ; for Athens, see *Δίπνλον*, 1912, pp. 46-50 ; and, much mixed with the common Greek, the *Παραμύθια* of *Καμπούρογλου*, and for Kyme the *Δοκίμιον* of *Ἀποσ. Ἀλεξανδρής* ; and of course older references in Meyer, *Neugr. Studien*, I.

(2) For Kythera I use my own observations. For Zante there is a paper by *Γιαννοῦτσος* in *Ἀθηνᾶ*, XXV (1923), pp. 199-205.

Aigina, at Megara, in the old dialect of Athens, and at Kyme ; in fact in precisely those places where the words with *ου* instead of *υ* are found. In this connexion it should be pointed out that the active aorists in *-κα*, though in Mani they seem not to have trespassed notably on the ground of the *-σα* aorists,are yet commoner here than in the usual language, as Mr. Mirambel says on p. 216, and also that these *-κα* aorists in some of these other dialects just mentioned, for apparently here we must except the Ionian Islands, have entirely ousted the usual forms in *-σα*. Now that these three phenomena, the preservation of *ί*, the appearance in a series of words of *ου* instead of *υ*, and the active aorists in *-κα*, should be found in a series of dialects fringing as these do the main Greek peninsula is a fact which, if the author had taken it into account, would, we think, have made him less sceptical than he shows himself on pp. V and 254, as to the possibility, even in the present state of our knowledge, of forming at least a preliminary idea of the position of Maniote among the other dialects. No one would disagree with him when he says that nothing like finality on this question can be reached until our information is much fuller than it is at present, and no one ought to wish to go beyond evidence and draw too hasty conclusions, yet there is already quite enough material accessible to venture a good deal further than the author is inclined to think possible.He has made an interesting comparison with Tsakonian,but says too little about these other dialects. which bear a much more striking resemblance to Maniote than Tsakonian can be said to.

The point to be stressed is the common ground occupied by these three phenomena and the geographical position of these areas. To these phenomena might well be added others ; notably the softening of the palatal *κ*, which occurs in all these dialects and also in some parts of the interior of the Peloponnese, although its commonness in the islands reduces its value in this respect. Another point which might be taken is the dorsal pronunciation of *ς*, which is very marked in some parts of the Peloponnese, notably the neighbourhood of Tripolis. Indeed to search the Peloponnese for features found in Maniote and the rest of the dialects to which I have compared it,might produce good results ; the present difficulty is the lack of information about the dialects of this area. But the important thing is always the coexistence of several phenomena in a number of areas, and this is of much greater importance, at least

for any narrower grouping, than scattered occurrences such as the preserved *ί* in Asia Minor and, Mr. Mirambel might have added, in the village of Elymbos in Karpathos. [1]. On p. 253 he mentions this preserved *ί* as one of the features common to Maniote and the dialects of the North and North-East ; thinking apparently of its presence in Pontic. In the light of the actual distribution of the phenomenon this remark is really most unfortunate. Again, as a further example of a comparison which might have been made, the change of *σφ* to *σπ* in Mani is a point in common with certain other dialects, but these contacts are at least in part too much isolated to count for much. For *σψ* appears as *σπ* not only in Kythera, where as in one of the Ionian Islands it has in the light of what has been said above some significance, and in Pontos, where despite the co-occurrence of the preserved *ί* it has not much, but also quite isolatedly in Ikaria and in Cyzikos, and sporadically else where, when as an isolated feature, it has still less [2]. But the author has in fact noted this treatment of *σφ* only (on p. 186) in the word *σπραγίδα* for *σφραγίδα*, where he puts it down to a difficulty in pronouncing three successive spirants, an error from which he would have been saved had he recorded such words as *σπίγω*, *σπυρί*, *σπάζω*, *σπάκα*, the Jerusalem Sage, *Phlomis fruticosa*.

Some remarks are needed on the difficult question of the unaccented *ι* before a vowel. On p. 84 we are told that the general principle is that this disappears, but on p. 88 that this disappearance is constant only at Laya. The maintenance of the *ι* is regarded as a sign of exterior influence upon the dialect. But it is difficult to see why the cases in which the *ι* has not been dropped, but has changed into a *yod*-sound with such further developments as the *ch* and *j* sounds after labials (see p. 90), should be regarded as due to external influence. It seems to me that there is no ground for supposing a general dropping of unaccented *ι* before a vowel and then its reintroduction : rather it dropped in some cases and in some villages and in others did not, and had various

(1) For which see *Μιχαηλίδης-Νουάρος, Δημοτικὰ τραγούδια Καρπάθου* p. 11.

(2) See Thumb's *Handbuch*, § 18, 4 ; and Dieterich, *Sprache und Volksueberlieferungen d. suedlichen Sporaden*, 79, 80.

local developements. In particular it should be noted that the *ch* and *j* sounds after labials, which I too remarked at Kitta, are not heard in the neighbouring Peloponnesian dialects. Mr. Mirambel is perfectly right in keeping constantly before his eyes the influence of common Greek, especially in recent years, upon a local dialect, but here, as with the dropping of final ς, he is too fond of thinking that any observed phenomenon must have cut its way sheer through the entire dialect, that some dropped sigmas means that all sigmas were dropped, and so on.

And as to the dropped ι before vowels, there is more to be said, at least when it occurs after a dental or after ρ. Thumb [1] observed that the ι, lost in its proper place, appears by a sort of epenthesis in the preceding syllable, and gives as examples such forms as *μάϊτα* for *μάτια*, *φίϊδα* for *φείδια*, etc., all, be it noted, except *βάϊζει* and *ἐϊννϊά*, after ρ or a dental. Such forms too are found in some texts from Mani published in the periodical of the Constantinople *Syllogos*, VIII, (1874), where we get, on p. 507, *κομμάιτα*, *κουλούιρα*, *ποιδά*.

I noticed the same thing when I was at Kitta in 1908.To me it seemed that not only was the previous vowel affected as Thumb and the Syllogos texts have it, but that the ι had left the dental and the ρ with a kind of *mouillé* pronunciation. My examples were *τὰ μάϊτια*, *ἐ(μ)βόϊριε*, *τὰ βόϊδια*, and with *ί*, *τοῦ μαϊτιοῦ*, and *φωτϊιά*, which was more commonly *φωτία*. And this *mouillé* pronunciation seems to be that marked by Mr. Mirambel by a dot over the letter, of which there are several examples to be found in his texts. Though not mentioned in the *Etude* it is the sound which he mentions on p. X of the volume of Texts as the trace of a *yod*, and explains as τ followed by a small *ch* ; in this place it seems that γ is a misprint for τ. Before leaving the *yod* it should be said that the list of places given on p. 96 where *yod* develops into some sound *avec chuintement* is very inadequate. The author should have added most of Crete, many of the Cyclades, and most of the Southern Sporades, where it has produced such extraordinary forms as the

(1) *Handbuch*, § 8, 2. That he heard this too in the cases when the accented *ί* passed on its accent to the next vowel is shown by his examples *ποϊδά* for *ποδία* and *παϊδά* for *παιδία*.

Karpathian *aertshya* for *ἀδέρφια*, and so on. And to quote Pernot and Mondry-Beaudouin for this phenomenon in Cyprus, when we have Menardos' much fuller and better documented treatment, does not show a good knowledge of the available material.

The explanation of the -ε at the end of the pronominal object, *τόνε, τήνε, μᾶσε, σᾶσε*, should be ascribed not so much to Philintas, but to the pioneer Hatzidakis who set it all out much earlier in his *Einleitung*, p. 71.

On pp. 132-147 we have a detailed and careful account of the palatals and their development into spirants. In this the author makes use of the methods of experimental phonetics and gives figures of artificial palates with the traces marked out on them by the tongue. Here he follows Pernot's work on Chian, and there can be little doubt that the French phoneticians have a powerful weapon of research. It is permitted perhaps to remark that these experimental methods may lay too much stress upon the pronunciation of a few,sometimes perhaps a very few, picked subjects, and that such observations mayeasily be overvalued to the detriment of the aural impression made by the general mean of pronunciation.

Mr. Mirambel notes that in Mani as in many other regions the group of a nasal plus an implosive results in a voiced implosive only ; the nasal ceases to be heard. He is right in his note on p. 154 in inferring fromStephanopoli's spellings that this is the practice also with the Maniote Greeks of Cargese. I noticed it quite markedly when I was talking at Cargese in 1926 to one of the very few surviving Greek-speakers of the place. If of course occurs in a great many dialects.

On p. 167, Mr. Mirambel notes that between two iotas **λ** disappears. This is not unlike a phenomenon I noticed in 1907 in Siphnos and Kimolos, but not in Melos. Here between all vowels *λι* are replaced by *γι*, which itself tends towards to the sibilant sound of the French *j*[1]. Examples are *Ἄις Ἠγιάς* (St. Elias), *φασούγια, παγιός* (*παλαιός*), *δουλγιῶ* (*δειλιῶ*).

The dropping of final -ς before a following consonant, of which a careful account is given on pp.168-173,is in many ways interesting. Mr. Mirambel agrees, so far as we cover the same ground, with my

(1) Dieterich, *op. cit.*, 86, mentions this in Siphnos.

own observations. Thus it appears from what he says on p. 208 that the ς is often heard in the 2nd sg.of verbs,and this especially at Kitta and two other villages. But that this ς was once dropped and has been replaced under the influence of common Greek, as the author says on p. 253, I see no evidence, though no doubt the common language is continually working in this direction. What is lacking is any evidence that the dropping was once universal. In my own notes I find that at Kitta the ς is dropped in substantives, but not in verbs,and that for it to be dropped a consonant must follow at the beginning of the next word. The same dropping I observed at Cargese, again in the nouns rather than in the verbs, though when I published this in the *Byzantinisch- neugriechische Jahrbücher*, V (1926) pp. 371, *sqq.*, I had forgotten that I had myself noticed the phenomenon in Mani. As the ancestors of the Cargese Greeks left Vitylos in Mani for Corsica in the year 1675 we have this date as a *terminus ante quem* for the first appearance of the dropping of final ς.

The change from τ to *d* in the article and pronoun recorded on p. 181 is very unusual. Whether it is to be explained as the author thinks, or whether it began from something like what we find in Thrace, it is hard to say. In parts of Thrace the forms of the article which end in *ν*, but only these, change the initial to a *d*. This I noted myself at Viza and the same thing appears in texts from Sozopolis published in *Λαογραφία* I, pp.585,*sqq*,To judge from Psaltis, *Θρᾳκικά* p. 60, it is not heard at Saranda Ekklisies. As to the note 1 on p. 182, by which Mr. Mirabel ingeniously illustrates his explanation, an Englishman is bound to point out that by a slip the author spoils his own point ; in the words *the thing* it is the first *th* that is voiced and like δ and the second that is the Greek unvoiced θ.

The genitive plural is notoriously rare in Modern Greek. On p. 203 the author records it as ending, like the gen. sg, in *-ον*. I record forms in *-ουνε*, such as *τοῦ χωραφχοῦνε, τοῦ (μ) βαϊδιοῦνε*.

On p. 209 we are told that the ending of the first pl.in *-μα* is found, although rarely, in-*κα* aorists,examples being given from two active forms. On the contrary, I believe it to be an ending used for all the active historical tenses, and of course for the aorist passive. In any case I record for the imperfects of *contracta* such forms as *ἐπατοῦμα, ἐμιλοῦμα*, and of the aorist passive I shall speak below.

For the imperfect of *contracta* Mr. Mirambel gives the usual Peloponnesian type in *-αγα* or-*αα* as the usual type heard in Mani.

But I collected at Kitta and Areopolis the distinctively « island » type in which th *-ουσα* ending has got no further than the 3rd pl. in which historically it began. I give forms from Kitta, one from an *-άω* and one from an *-έω* verb.

Sg. *ἐμίλ-ου, -ας, -α.* Pl. *ἐμιλ-οῦμα, -άτα, -οῦσα.*

Sg. *ἐπάτου, ἐπάϊτιες, ἐπάϊτιε.* Pl. *ἐπατοῦμα, ἐπατεῖτα, ἐπατοῦσα.*

Further north at Vitylos the *-ουσα* endings have taken what is commonly in the islands their next step and spread all through the plural, and thus we have :

Sg. *ἀγάπ-ουνα, -ας, -α.*

Pl. *ἀγαπ-ούσαμε, -ούσατε, -ούσανε.*

Whilst still further north at Koutiphari we get only the common forms with the *-ουσα* in all the persons of both numbers, and by the side of it the Peloponnesian form in *-αγα.* Similarly in Mani, not only as we are told on p. 214, is the *-άω* type of present rare, but all the forms which often go with it, where the *α* is carried beyond its usual field ; such forms as *ρωτᾶμε ρωτᾶνε, φοβᾶμαι,* do not belong to the true dialect of Mani.

For the distribution of the *-σι* ending of the 3rd pl. active we should have been told, in addition to the places mentioned on p. 210, that it is common in most of the Southern Sporades and in many of the Cyclades. especially in the south-eastern islands. To say, as the author does on p. 253, that this ending is one of the features common to Maniote and the dialects of the North and North-East is extremely misleading. A very little research would have made the list of places at least complete enough to avoid this.

The endings of the present and imperfect of the passive are given very incompletely. I have no doubt that *ἔρχομου,* an « island » accentuation, exists, but for the 3 rd sg. imperfect we are given only paroxytone forms, *καθότου* etc., and the accent of the second person is not given. The ending of the first pl. is omitted ; the 2 nd we are told is that of common Greek, a vague statement in view of the variety of forms in use, and also the Maniote has special forms for the imperfect. No remark is made on the strangeness of the different accents of the sg. *καθότου* and the pl. *χάνοδα* of the 3rd person of the imperfect. As the imperfect is a tense which varies very widely in the dialects I add a few paradigms I collected at Kitta.

Sg. *ἐρχό-μου(να , -σου(να, -του,* or the usual Peloponnesian form *ἐρχότα(νε.*

Pl. *ἐρχό-μαστου, -στανε, -(ν)δανε.*

The plural of the present being *ἐρχό-μαστε, -σαστε, ἔρχο(ν)δαι.*

A contracted verb runs :

Sg. *ἐκοιμ-ούμου(να,-άσου(να,* or- *ούσουνα,-άτουνα.*

Pl. *ἐκοιμ-ούμαστου, -άστου, -ού(ν)δανε* or *-ού(ν)δου.*

It is characteristic of the change from the strong Maniote of Kitta to the mixed dialect of Exo Mani in the north that at Areopolis and Vitylos we get paradigms of a much more common Greek character. Thus at Vitylos we have the present :

Sg. *κοιμ-ᾶμαι* and *-οῦμαι, -ᾶσαι, -ᾶται.*

Pl. *κοιμ-ούμαστε, -ούσαστε, -οῦνδαι.*

and the imperfect :

Sg. *κοιμ-όμουνα, -όσουνα, -ότανε.*

Pl. *κοιμ-ούμαστουνε, ούσαστουνε, -ούνδανε.*

and the same at Areopolis, except that the imperfect singular ends in *-άμουνα.*

There is some confusion in the forms of the aorist passive on p. 217.We are given a singular of the type *βαφτίστη-κα, -κες, -κε* and an alternative set of forms, also intended apparently for the singular, *βαφτίστημα,βαφτίστησα,βαφτίστηνα.*But the forms in *-μα* are certainly of the first person, plural as is indeed said on p. 212, and are like such active forms as the imperfects *ἐμιλοῦμα,* etc. Also for passive aorists, certainly first plurals, we have *λυπήθημα* (*Λαογραφία,* IV, p. 670) and in Pasayani (p. 103) *ἐβαφτίστημα* itself The second person too ends in *-τα* and not in *-σα,* examples being *δουφεκίστητα* which appears on p. 90 of the volume of texts and *ἐκαταστραβώθητα* in Pasayani, p. 146. The ending in *-σα* here given as of the second person, is in fact of the third : an example is *ἐσυνεννοήθησα* in *Λαογραφία,* VIII, p. 549. It is very common in the islands. In Mani it is an alternative to *-να* of which we have examples in Pasayani, *ἐμαζεύτηνα* (p. 109), *ἀπαντήθηνα* (p. 120) and in *Λαογραφία,* IV, *σκοτώθηνα* (p. 8), *ὠφελήθηνα* (p. 670). The forms collected at Kitta were, sg. *ἐγελάσ-τηκα, -της, -τη.* Pl. *ἐγελάσ-τημα, -τητα, -τησα.* Second and third singulars in *-τηκες, -τηκε* were regarded as less characteristic of the dialect.

With regard to the first singular of this tense. It is known that that historically it was in this person that the *κα* ending first made

its appearance and paradigms in which this person is free from it are, outside Pontos and Italy, extremely rare. But that is no reason for not accepting Mr. Mirambel 's statement on p. 211 that there exists, in Mani a first person sg. in -n, of which he gives as exemples *ἐχτίστη* and *ἐχάθη*. But when he tells us in the footnote that Pasayani uses such forms,and find that the only one quoted in support of his statement, *ἐμαζεύτη* on p. 107, is in fact very plainly from the context third and not first singular at all, we cannot help feelihg a certain scepticism.

To the very remarkable imperative passive recorded on p. 220 I can add two more examples, *κοιμήθηκο* and *στάθηκο*. But when Mr. Mirambel argues that these forms are not old because if they were the final *-ω*, with which he spells them, would have become *ον*, I cannot follow him. Why should the final vowel be written *ω* and not *ο*? Do they not quite possibly represent the old imperative ending in *-ον* of the aorist active, added to the *-κ-* of the first sg. of the indicative? It will be remembered that the *-ο(ν)* ending of the imperative is preserved in the Greek of the Terra d'Otranto by side the of *ε*, and also in Pontic, both dialects related we may say in the second degree to the Greek of Mani.

The last part of the book is devoted to syntax, and in this little worked field the author has much that is interesting to say. That the confusion of the case-endings due to the dropping of final *-ς* has led to a certain fixity of word-order, in general quite foreign to Greek, is an observation of very much more than merely local interest. So too is the remark that the similarly caused confusion of verbal endings has led to an increase in the use of pronominal expressions. The use of the participle in *-μένο* rather than of the verbal form in *-ει* to form the perfect, is one of the many marks which connect the dialect rather with the islands than with the more recent formations of mainland Greek. This whole part on syntax deserves careful attention ; it is a field very little worked, and can hardly be touched but by those who have a very goodknowledge of the language as it is spoken. A foundation has been laid by Roussel in his *Grammaire descriptive du roméique litteraire*, and it is to be hoped that we shall see more attention paid to the special syntax of the dialects. Hitherto we haveextremely little information.

To this study of the dialect the author has had the happy idea

of adding a supplementary *Étude de quelques textes maniotes.* He has himself collected orally on the spot thirty-eight texts, songs, satires, and laments,of which he gives us here the carefully recorded texts, adding translations and notes. The texts are for the most part short, but none the less of great interest, especially as the hitherto available material has been scanty. To his references to earlier material he should have added the bibliography given by Gustav Meyer, *Neugriechische Studien*, I, p.59, which contains several entries, probably of not much value, which have escaped him. Also, not in Meyer, there are some songs and laments from Mani in Vol. VIII (1874) of the periodical of the Constantinople *Σύλλογος*, pp.506-7, and a contemporary lament in *Λαογραφία* VIII, p. 547, which have quoted above. Of the author's translations it is a little difficult for a foreigner who may not know what it is possible to put into French and what not, to speak very positively, but I feel that in many cases the point and beauty of the song have been much dulled by a lack of accuracy and literalness. Thus on p. 106, line 4, *που πῆρε ρίζε καὶ κορφέ*, means *thou who didst lop off both root and topmost branches*, and to translate by *conquérant redoubtable* is surely to throw away a great deal of the flavour of the poetry. Another example is on p. 49, where *Σάβατον τοῦ Λαζάρου* is rendered by *Ce samedi*, and in the same poem *ενέδρα κάνουσ' οἱ Τοῦρκοι*, not by *the Turks make an ambush*, but by the colourless *les Turcs attaquent.* Again on p.82, *que l'eau remplit les voiles et que les rochers étaient jonchés de cadavres de marins* is inadequate and partly incorrect for *γέμισ' ἡ θάλασσα πανά,κ' οἱ βράχ' ἀγελικὰ κορμά*, which means *the sea was covered with sails and the rocks with angel bodies.* I add a few remarks . On p. 8 the mysterious *πανέργο* seems likely to be connected with *πανώραιος.* On p. 31 *τὰ βάσανα τοῦ κρητηροῦ* can hardly be *τὰ βάσανα τοῦ ἀκρωτηριοῦ* which the author is compelled to translate *travaux champêtres*, but is surely *τὰ βάσανα τοῦ κριτηριοῦ.* On p.78 the dead man is compared to a tree and to a cyprus, not so much because he was the support of his race, but because the cypress is the pattern of tall and slender elegance as we have on p. 106 *κυπαρίσσι μου λανό.* On p. 99. line 8, the metre requires that *δέδρο* be accented oxytone, as it often is in dialect ; *cf.* the glossary to Jeannaraki's *Ἄισματα Κρητικά*,So too on p.16, in line 2 *ἄθο* should be *ἀθό*, as it appears in Cretan, where also, as Mirabel here correctly

points out, it means the *flower of a fruiting tree.* Also on p.49 the metre is saved by giving *σάβατο* its common rustic accentuation, *σαβάτο.* why too on p. 106, line 9 is *ἀλάκερέ μου μαχαλά* translated by *notre protection* when it means *thou who art all the village to me*?

In writing this review I have felt compelled to notice a number of points in which this book falls short of what it might have been. But this should not be allowed to obscure its very real merits, and though their number steadily increases,we still have need of many more such monographs as this one.MrMirambel's principal weakness seems to be that he is hardly fully acquainted with the existing literature of Greek dialectology. The books, it is true, are many of them hard to come by, but at least in Athens most of them are to be found. And no scholar should neglect the unpublished treasures of information stored now in the hands of the staff of the National Lexicon. To their generosity and kindness the writer of this review owes not a little.

Oxford Richard M. Dawkins

Appendice.

To the above review we should add a remark on the disappearance of final *sigma* in Maniot Greek. The condition of the final *sigma* at Cargese seems to be much the same as in Mani, and the Greek of Cargese has been removed from the influence of the common language ever since the colony left Greece in the year 1675. This speaks very strongly against our recognising in Mani any notable effect of the common language : it should make us very slow to admit such any *rétablissement du sigma final* as is spoken of by Mr. Mirambel on p. 253. He speaks on the point with a certain amount of reserve, but we feel that he is much more on the right line when on p. 170 he contrasts to the influence of the common language the possibility that the evolution towards the loss of final *sigma* is still incomplete. Though as the evo ution has had 250 years to work itself out, we should perhaps rather consider that we have here a permanent instability of the final *sigma.* The facts are not easy to interpret, and we are far from denying the continual pressure of the common language, but we feel that M. Mirambel has not given

sufficient weight to the evidence of the Greek of Cargese. When we said that he may be taken to posit a former complete dropping of the *sigma* we perhaps laid too much stress on his statement on p. 253, and too little on the qualification of it on p. 170. R. D. M.

Une mine de découvertes patristiques.

R. Devreesse, *Chaînes exégétiques grecques.* (*Dict. de la Bible*, s. v.) Paris, Letouzey et Ané, 1928.

A tous ceux qui s'occupent d'études patristiques il faut signaler le long et important article sur les *Chaînes exégétiques grecques*, publié par M. l'abbé Robert Devreesse, *scriptor* à la Bibliothèque Vaticane, dans le *Supplément du Dictionnaire de la Bible*, Paris, Letouzey et Ané, 1928. Rarement article de dictionnaire, voire même gros ouvrage de spécialiste, a réuni pareille quantité de données nouvelles et inédites. Impossible, dans une courte recension, de donner la substance de ces 150 colonnes, qui sont elles-mêmes le résumé austère et sans mots inutiles de longues et savantes recherches non seulement dans les imprimés, mais surtout dans les manuscrits. Le travail est si important, les découvertes qu'il révèle sont si nombreuses qu'il sera désormais impossible de consulter les recueils patristiques, et en particulier la Patrologie grecque de Migne pour tout ce qui regarde l'exégèse biblique, sans recourir à ce vaste répertoire. La consultation en est heureusement rendue aisée par la table des auteurs cités avec renvois aux colonnes, qui termine l'article. Cette table ne renferme pas moins de 136 noms. Souhaitons que sans retard les manuels classiques de patrologie vulgarisent ces découvertes et débarrassent d'erreurs désormais manifestes la mémoire des plus érudits.

L'auteur commence par donner un aperçu général sur les chaînes, explique leur origine — elles débutent au VI^e^ siècle avec Procope de Gaza —, la manière dont elles se sont formées, développées, amplifiées à travers les siècles, les procédés qui ont donné lieu à tant de fausses attributions. Il passe ensuite en revue en treize paragraphes les divers groupes de chaînes exégétiques : 1° sur l'Octateuque et les livres des Rois ; 2° sur les Psaumes ; 3° sur Isaïe ; 4° sur

Jérémie ; 5° sur le Cantique des Cantiques ; 6° sur S. Matthieu ; 7° sur S. Marc ; 8° sur S. Luc ; 9° sur S. Jean ; 10° sur les Actes des apôtres ; 11° sur S. Paul ; 12° sur les Épîtres catholiques ; 13° sur l'Apocalypse. Dans l'impossibilité où nous sommes de reproduire les conclusions de l'auteur sur tous ces chapitres — il y faudrait de nombreuses pages — bornons-nous à signaler les découvertes les plus sensationnelles sur les chaînes des Psaumes :

a) Tout d'abord, M. Devreesse nous avertit d'utiliser avec discrétion les fragments exégétiques sur les Psaumes attribués à Origène, qu'ils aient été publiés par Migne ou par les cardinaux Mai et Pitra. Bien des passages ne sont pas des citations mais seulement des résumés ; d'autres n'ont rien à voir avec Origène, mais doivent être restitués à Eusèbe de Césarée, Didyme, Hésychius, Cyrille ou Théodoret, voire même à saint Grégoire de Nazianze.

b) L'explication des Psaumes mise sous le nom d'Eusèbe de Césarée (*Patrologie grecque*, t. XXIII et XXIV, 9-8) n'est authentique que pour les psaumes 51-95, 3. Pour les 50 premiers psaumes, nous n'avons, le plus souvent, que des résumés de commentaires. Le vrai texte d'Eusèbe pour cette partie se trouve dans les mss. suivants : *Vatic. gr.* 1789, *Barocc.* 235, *Monac.* 359. Pour la section 95, 3 - 150. nous sommes en présence d'une chaîne anonyme composée d'extraits démarqués et résumés de Théodoret, d'Athanase, de Théodore de Mopsueste, d'Hésychius, de Cyrille, de Didyme et quelquefois... d'Eusèbe lui-même.

c) Le commentaire attribué à Didyme l'Aveugle (*P.G.*, t. XXXIX, 1155-1616), n'est, pour le premier tiers du psautier, le plus souvent qu'un simple résumé du commentaire authentique. Le reste appartient, dans son ensemble, à Diodore de Tarse.

d) Le commentaire sur les Psaumes, contenu dans le Coislin 275 a été résolument assigné par M. L. Mariès à Diodore de Tarse. M. Devreese apporte de bonnes raisons de douter de cette conclusion et suggère l'hypothèse que ce commentaire n'est qu'une compilation de l'exégèse littérale de l'École d'Antioche où figure pour une bonne part un Anastase, métropolite de Nicée.

e) La plupart des extraits de Théodore de Mopsueste publiés dans le tome LXVI de la *P.G.* d'après Cordier et Mai doivent être restitués

à Théodoret et à d'autres. Par contre, M. Devreesse indique par quelle voie on peut reconstituer, à l'aide des chaînes grecques et des versions latines, le commentaire de Théodore sur les 80 premiers psaumes.

f) La majorité des morceaux mis au compte de S. Cyrille d'Alexandrie dans la *P.G.*, t. LXIX, 717-1274, ne sont que des résumés, qu'il serait facile de remplacer par le texte original ; d'autres fragments reviennent à d'autres exégètes.

g) Le commentaire imprimé sous le nom de S. Athanase (*P.G.*, t. XXVII, 849-1344) appartient à Hésychius de Jérusalem comme l'avaient déjà établi le cardinal Faulhaber et G. Mercati. M. Devreese a découvert deux autres commentaires d'Hésychius. Des extraits du troisième commentaire se trouvent dans la *P.G.*, t. XCIII, 1179-1340, et dans le t. LV, 711-784, parmi les œuvres de S. Jean Chrysostome. Quant au second commentaire, qui nous est parvenu en trois états différents, nous en avons une recension dans le commentaire publié par V. Jagić, à Vienne, en 1917 sous le titre : *Incerti auctoris explanatio psalmorum graeca.*

Le travail de M. l'abbé Devreesse démontre l'énorme labeur qui reste encore à fournir dans le domaine de la publication critique des œuvres patristiques. Le dépouillement méthodique des sources manuscrites qui nous sont parvenues n'a été fait que pour un petit nombre d'auteurs et d'ouvrages. Bien des sources manuscrites elles-mêmes sont encore inexplorées faute de catalogues vraiment exhaustifs et scientifiques. En poursuivant la rédaction du catalogue du fonds grec Vatican, commencé par Mgr G. Mercati, M. l'abbé Devreesse fait l'œuvre la plus nécessaire qui soit pour le développement des études patristiques, comme le prouve amplement sa magistrale investigation sur les chaînes exégétiques.

M. Jugie A. A.

Les origines de l'alphabet arménien.

R. P. Paul Peeters, Bollandiste. — *Pour l'histoire des origines de l'alphabet arménien.* (*Revue des Etudes arméniennes*, tome IX, fasc. I, 1929, 10e année, p. 203-237, tirage à part.)

L'article, ou plus exactement, le mémoire que nous signalons ici à nos lecteurs a été jugé « capital » par M. A. Meillet et lui-même y renvoyait expressément dans la note qu'il faisait paraître « sur le mot Ekeleçi », dans le même fascicule de ladite revue (p.131-136).

« Capital », il se pourrait bien que cet article le fût, en ce sens, que tels ou tels, chez les Arméniens et chez les Géorgiens, s'entendissent pour réclamer ensemble, quoique pour des griefs divergents, la « tête » du R. P. Peeters.

Mais il y a dans ce « capital » plus que matière à faire — avec l'auteur lui-même du reste ! — un joli jeu de mots. Il y a la qualification juste d'une étude, dont tous les savants, arméniens, géorgiens et autres, seront unanimes à reconnaître l'importance décisive.

Les quelques lignes qui suivent ne visent qu'à inciter historiens et linguistes à aller lire et à méditer cette étude. Elle est de celles qui ne se résument pas et elle donne infiniment plus que son titre modeste ne promet.

Le R. P. P. Peeters retrace les voyages des Premiers Traducteurs arméniens. Il le fait à l'aide des sources arméniennes (Koriun, dans ses diverses recensions, principalement), dont il établit la valeur historique, mais il éclaire les données arméniennes de façon neuve, étonnante, par le témoignage de sources syriaques qu'il a eu naguère l'occasion d'étudier (*La Vie de Rabboula évêque d'Edesse*, dans *Recherches de Science religieuse*, t. XVIII, 1928, p. 178-203). Personnellement, je ne connaissais pas, jusqu'ici, sur l'itinéraire des Premiers Traducteurs arméniens, de récit qui serrât d'aussi près et la chronologie et la géographie, et qui fît, en même temps, sur les personnalités historiques et théologiques qui se sont trouvées mêlées aux événements, autant de lumière.

Une des conclusions, piquante celle-là, assurément, et, en apparence, paradoxale, c'est que : « au temps de Maštoç et de Sahak l'Église d'Arménie, dans sa parfaite inexpérience spéculative », a «commencé par accepter, en toute innocence, les enseignements de l'École théologique d'où le nestorianisme est sorti ». Sans doute, le nestorianisme n'était alors que dans l'œuf, ou à peine éclos, et l'Église d'Arménie a, tout de suite, donné le coup de barre nécessaire, mais, à lire les témoignages apportés,et magistralement interprétés par le R. P. Peeters, le sens dans lequel ont été faites les premières démarches arméniennes est indéniablement celui qu'il indique.

Toutes ces considérations historiques et théologiques étaient nécessaires pour aborder comme il faut l'étude des origines de l'alphabet arménien. Le R. P. Peeters insiste, et à juste titre, sur le caractère artificiel de l'alphabet arménien. « L'alphabet arménien, dit-il, est un produit fabriqué ». Pas de continuité paléographique à y chercher. Le P. Peeters marque dans les détails ce caractère artificiel, et, chemin faisant, il renverse nombre de postulats sur lesquels ont été échafaudées tant de théories qui ont jusqu'ici masqué la vérité des faits. Il s'excuse à la fin d'avoir rappelé des faits,ou trop clairement attestés, ou d'expérience trop immédiate et vulgaire. Mais ces faits sont si constamment perdus de vue, que nous devons féliciter et remercier le R. P. P. Peeters de les avoir rappelés, et surtout de les avoir encadrés dans un aperçu historique et théologique qui les explique et les commente, aperçu historique et théologique qui fait corps ici avec l'étude paléographique et linguistique et donne à tout le mémoire, nous le répétons,une valeur inappréciable : un article « capital » ! à lire et à méditer.

Paris. Louis Mariès.

Liturgie melkite.

R. P. A. Couturier. *Syllitourgikon ou La Sainte Liturgie byzantine avec les Réponses du Choeur en musique occidentale et orientale.* Paris, Gabalda, s. d., XIV-313+63 p.

Le recueil intitulé par le R.P. Couturier « Syllitourgikon », paru il y a trois ans, comprend la liturgie melkite, telle qu'elle est suivie par les Grecs Melkites, Syriens, habitant la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Les Grecs Melkites se divisent en Orthodoxes et en Catholiques, avec, les uns comme les autres, pour langues liturgiques, le Grec et surtout l'Arabe (On trouve celui-ci à la fin du « Syllitourgikon »).

Le « Syllitourgikon » contient la liturgie melkite avec les réponses du chœur, des mélodies chantées aux principales fêtes de l'année, ainsi que quelques chants de la composition du R. P. Couturier, le tout précédé de quelques explications théoriques. L'auteur a eu l'ingénieuse idée de présenter aux lecteurs, — au dessus du texte litur-

gique en grec et en français, — les signes de la musique byzantine, sous la notation occidentale, chaque signe correspondant à une note, permettant ainsi de confronter la séméiographie byzantine et la notation occidentale. Il ne sera question dans ces lignes, que de l'intérêt musical qu'offre le « Syllitourgikon ».

La musique de la liturgie melkite n'est pas absolument identique à celle de la liturgie de l'Église grecque orthodoxe, mais les ressemblances multiples qu'elle offre avec cette dernière incitent à en rechercher les origines et l'évolution. Avec une même séméiographie, les mélodies sont différentes. Il serait oiseux d'examiner chaque mélodie en particulier, il suffit ici de noter les différences fondamentales :

1°) Les mélodies du « Syllitourgikon » sont parfois inscrites dans un mode différent de celui en usage dansl'Église grecque orthodoxe pour la même mélodie. On sait que la musique byzantine possède huit modes, dont chacun est une gamme type.

2°) Les mélodies du « Syllitourgikon » ne ressemblent parfois que par les cadences aux mélodies grecques correspondantes.

3°) Les altérations manquent dans certaines mélodies du « Syllitourgikon ».

4°) Les quelques mélodies en polyphonie que le R. P. Couturier donne à la fin du recueil, sont contraires à l'esprit de la musique byzantine grecque, celle-ci étant une musique essentiellement monodique. La polyphonie, dont il est fait usage dans plusieurs églises grecques orthodoxes, est une innovation moderne.

A part ces différences entre les deux liturgies musicales, il existe des mélodies identiques à celles de l'Église grecque orthodoxe Celles enfin qui diffèrent soit par la ligne mélodique, soit par les cadences ou les altérations, rappellent toujours la mélodie grecque, mais déformée ou altérée. Il serait intéressant de rechercher la cause de ces altérations.

L'auteur du « Syllitourgikon » déclare avoir suivi le plus possible la musique byzantine de Constantinople, mais alors on s'explique mal les différences précitées, Constantinople étant reconnu depuis toujours comme le foyer de la tradition et le siège de l'orthodoxie byzantine.

L'intérêt principal et très considérable qu'offre, à notre avis, le « Syllitourgikon », c'est qu'il peut servir à l'histoire des origines de la

musique byzantine, qui sont loin d'être éclaircies. On sait que la Syrie a été un des foyers les plus actifs et les plus brillants de l'Église de Byzance, le lieu d'origine de quelques-uns des plus illustres mélodes. Les Grecs Melkites étant Syriens, leur musique d'église se rattache nécessairement, malgré toutes les déformations qu'elle a pu subir, à l'ancienne musique de l'Église syrienne, un des rameaux les plus importants de l'Église de Byzance.

L'ouvrage du R. P. Couturier est un sérieux apport à l'étude de la musique melkite, apport précieux, car l'étude complète de la musique byzantine et son histoire ne saurait se faire sans la connaissance des musiques d'église orientales, dont Byzance a été, en même temps que le lien spirituel, l'esprit d'unité et de consécration.

Athènes Melpo Merlier.

Histoire géorgienne.

Ivané Džavakhišvili. *Histoire économique de la Géorgie.* Livre I, seconde édition refondue. Tiflis, « Le livre géorgien », 1903, in-8°, VII-429 pp., 21 dessins, carte (en géorgien).

M. Iv. Džavakhišvili semble vouloir tenir la gageure de combler seul toutes les lacunes qui existaient dans l'outillage des sciences historiques de son pays. En quelques années, sans interrompre ni ralentir la refonte de sa grande *Histoire du peuple géorgien*, il a fait paraître une paléographie, une métrique et une diplomatique géorgiennes (cf. *Analecta Bollandiana*, t. XLVI, 1928, p. 395-397), plus une *Histoire du droit géorgien* en trois volumes (annoncée ibid., t. XLVIII, 1930, p. 406-408). Voici, pour le moment, la dernière surprise de son infatigable plume : un premier tome d'une seconde édition de son *Histoire économique de la Géorgie*, qui reparaît, à 23 ans de distance, après avoir subi une refonte qui en fait un livre tout nouveau.

Le domaine de l'économie politique et sociale s'étend fort loin et touche à une variété indéfinie de questions, même quand on le traite du point de vue strictement scientifique, sans concessions abusives au système qui fait du progrès de la « culture matérielle » le facteur dominant de l'histoire humaine. M. Dž. n'avait pas le choix du pro-

gramme auquel son livre devait répondre, et ce n'est pas sa faute non plus si en bien des endroits de son ouvrage, les documents flottent dans un cadre trop large. La matière manque ; les sources historiques, s'il en existe, n'ont pas été explorées, ou elles n'ont rien rendu. Pour ce motif, nous ne pouvons guère nous arrêter ici à la première section de l'ouvrage : « sources de l'histoire économique géorgienne ». Les documents qui s'y trouvent passés en revue : rôles de la population, listes d'état-civil, statistiques, enquêtes démographiques, descriptions cadastrales, registres de l'impôt, comptabilité du trésor, livres de dépenses et de recettes publiques, etc. sont tous postérieurs, et de beaucoup, aux limites extrêmes de la période byzantine. Il y a bien, au ch. IV, p. 95 et suiv., quelques pages consacrées aux fondations pieuses d'après des obituaires, dont l'un au moins remonte au XI^e^ siècle. On sait que, dans l'Église géorgienne, l'office funèbre célébré à l'anniversaire des défunts était accompagné d'une distribution de vivres ou d'un repas, qui, pour le nom sans doute plus que pour la chose, représentait les agapes du christianisme primitif. La dépense de ces « agapes », puisqu'ainsi on les appelait, était assurée à perpétuité par un legs, dont l'obituaire de l'église ou du monastère faisait foi. Celui-ci devenait donc une sorte de pièce comptable, et c'est ainsi que dans un classement des sources de l'histoire économique, un livre d'agapes, transcrit en 1074 au monastère d'Iviron (Mont Athos), fait suite immédiatement (p. 96) à un cahier de redevances de la vallée du Ksan en 1774 — 1781 (p. 93-94). Mais ni cette pièce d'archives, ni quelques autres du même ordre et à peu près du même âge ne modifient sensiblement le caractère de l'ensemble, et nous ne chercherons pas à dissimuler qu'un byzantiniste ordinaire se trouvera assez dépaysé dans ces aperçus trop neufs pour lui.

La seconde section est une histoire de l'agriculture géorgienne depuis ses plus lointaines origines jusqu'à nos jours. Le sol, son état naturel et sa mise en valeur par l'homme, la culture à tous les âges, la main-d'œuvre agricole, les nstruments aratoires et leur évolution depuis l'époque primitive, les produits de la terre, leur rendement et leur emploi, avec toutes les questions techniques qui s'y rapportent, tel est le sujet. Comment M. Dž. a-t-il pu y trouver la matière à un exposé historique en près de 300 pages (129-422) ? Voilà le miracle. La littérature géogrienne n'a possédé ni de Caton, ni de Columelle, ni d'Hésiode, ni de Virgile, ni même de

Cassianus Bassus. La collection complète des *Scriptores rei rusticae* n'y tiendrait pas beaucoup de feuillets. Dans les textes historiques, assurément, il est souvent parlé de l'agriculture, mais seulement par allusion. Il a donc fallu les interpréter, les soumettre à l'analyse déductive et leur arracher le vrai sens de ce qu'ils disent implicitement. M. Dž. y a dépensé une somme d'érudition tout simplement prodigieuse. P. 223, un lecteur belge est tenté de se frotter les yeux ; mais ses yeux ne le trompent pas : C'est bien l'*Histoire de la ville, du comté et du marquisat d'Arlon* de G.-F. Prat (1) qui est cité d'après A. Baumeister (*Denkmäler des kl. Altertums*) et la figure 15 représente un ancien laboureur gallo-romain du pays ardennais, au travail avec son attelage.

On voit par cet exemple inattendu, jusqu'où le savant auteur est allé chercher des éléments d'information. Mais c'est surtout par l'examen raisonné des textes qu'il aura contribué à renouveler le sujet. Le dictionnaire géorgien est rempli de termes spéciaux dont la signification n'a jamais été déterminée avec une précision suffisante. Comme il l'avait fait avec succès pour la métrologie géorgienne, M.Dž., en appelant à son aide toutes les ressources de la lexicologie comparée, a pu rendre leur vrai sens à bon nombre de termes du langage agricole, trop souvent employés ou traduits par à peu près. A défaut de ce qu'elle ne pouvait décrire ou raconter, d'après des documents écrits ou figurés qui n'existent pas, son *Histoire économique de la Géorgie* offre au moins, dans sa première partie, une technologie historique complète de l'économie rurale géorgienne.

Bruxelles. Paul Peeters.

Grammaire géorgienne

Franz Zorell, S. J. *Grammatik zur altgeorgischen Bibelübersetzung, mit Textproben und Wörterverzeichnis.* Rome, 1930, gr. in-8°, iv-164 pp. Autographie.

(1) Dans les Publications de l'Institut archéologique du Luxembourg, t. XXII (1889), à moins que l'auteur n'ait eu en vue l'*Histoire d'Arlon* du même G.-F. Prat, t. I (Arlon, 1873). Le dessin en question, assez librement interprété par Baumeister, est la planche 64 de l'« Atlas » (Arlon, 1874).

Pour les futurs historiens de la philologie byzantine, ce sera un juste sujet d'étonnement que l'oubli où la langue géorgienne a été laissée par les érudits occidentaux. Il y a bel âge que tous les autres idiomes du proche Orient ont été rendus abordables par des manuels didactiques appropriés aux besoins de tous les travailleurs. On a continué de fabriquer des grammaires arabes et syriaques, quand déjà Wright et Nöldeke en avaient donné qui approchent de la perfection absolue. Seule, l'ancienne langue littéraire de la Géorgie semblait n'intéresser personne. La *Porta linguarum orientalium* lui était demeurée fermée, ainsi que les programmes du haut enseignement. Voilà tantôt un siècle que durent les malheurs de cette Cendrillon. En 1925, il est vrai, M. N. I. Marr avait publié en russe une esquisse de la langue paléo-géorgienne, magistrale par l'étendue et la sûreté du savoir qui s'y cache, mais trop sommaire, et aussi trop mêlée de théories linguistiques, qui supposent la connaissance des faits grammaticaux plutôt qu'elles n'aident à l'acquérir. Elle était d'ailleurs devenue à peu près introuvable. Ceux qui devaient renoncer à l'employer n'avaient pratiquement d'autre ressource que la grammaire de Brosset, vieille aujourd'hui de près d'un siècle. On avait bien entendu parler d'une édition française du manuel de M. Marr, revue par l'auteur et mise en forme plus didactique, avec le concours de M. Brière. Mais cet ouvrage, destiné sans nul doute à modifier beaucoup la face des choses, mûrit avec une sage lenteur. On sera donc reconnaissant au R. P. Zorell d'avoir livré au public studieux la grammaire du géorgien biblique à laquelle il travaillait depuis de longues années déjà. La rédaction en était achevée dès 1918 et avait reçu l'approbation de deux linguistes qualifiés, le très regretté H. Goussen, et l'iraniste J. Markwart, récemment enlevé à la science. Le livre a gagné à ce long retard, et en plus d'un endroit, il est aisé de reconnaître que le P. Z. a judicieusement profité des sagaces observations répandues partout dans la grammaire de M. Marr.

Comme introduction à l'étude de la langue, ce travail se distingue par les plus sérieux mérites d'exposition : ordre, précision, clarté. L'auteur a eu le bon sens de se limiter strictement à une exacte description des faits. Même les courtes échappées qu'il se permet dans la grammaire comparée, par exemple : le parallélisme esquissé, p. 4-8, entre le géorgien et les langues indo-européennes, ne sont guère que des hors d'œuvre, qui peuvent même être utiles comme moyens mnémotechniques. Ce qui risque d'être moins inoffensif,

c'est de se laisser influencer par des réminiscences de la grammaire grecque au point d'employer des formules malaisément compatibles avec le système syntactique du géorgien. Dire, par exemple, que les désinences casuelles peuvent être suffixées à un nom au génitif, à une expression postpositionnelle, etc., de manière à former une sorte d'article postposé (§ 27, p.109-111), c'est, indépendamment de ce que la règle ainsi énoncée a d'un peu trop vague, introduire dans la terminologie une notion aberrante, puisque le géorgien n'a pas d'article. Ce phénomène de désinences superposées, pour lequel Brosset avait créé le terme de « double rapport », semble ressortir surtout à la théorie de la dérivation des thèmes nominaux. Nous signalons ce détail, comme l'un de ceux où le sens linguistique du P. Z. nous a paru un peu moins sûr. Et cela dit, sans y insister autrement, attendons M. Marr, qui nous apprendra, par l'histoire de la langue, la vraie nature de cet idiotisme.

Ainsi que le titre nous en avertit, l'auteur a entendu rédiger une grammaire de la version géorgienne de la Bible. Cette base paraîtra sans doute un peu étroite, si l'on songe au très petit nombre de textes bibliques géorgiens dont il existe une édition suffisamment sûre. On est, en somme, grâce à MM. Marr, Thaqaïsvili, Kekelidze et autres, beaucoup moins mal partagé pour des écrits contemporains de la Bible géorgienne et dont la langue ne diffère en rien de celle des traducteurs de l'Ancien et du Nouveau Testament. Il est probable que la fréquentation de ces vieux textes aurait amené l'auteur à modifier ou à desserrer un peu quelques-unes de ses règles. Et que pense-t-il de certaines des éditions dont il a été réduit à se servir? Dans les *Textproben*, il y a des variantes bien douteuses, par exemple, Ps. 1, 3 (p. 136) : *dastsvivnen*, pour *dastviven* ; Ps. 10, 2 (ibid.) : *kapardžtha* pour *kaparč'tha* (la leçon a passé dans le glossaire p.152) ; ibid., verset 4, le premier hémistiche est omis. Ibid., lire : *zetsasa* ou *zetsas*?

Mais assez de vétilles. C'est sur un cordial remerciement qu'il convient de rester. En attendant l'ouvrage définitif qui sera la loi et les prophètes pour les géorgisants de l'avenir, le P. Z. nous a donné un manuel pratique, qui laisse en somme bien peu de chose à désirer pour une première initiation. Grâce à lui les débutants, *nati melioribus annis*, sont désormais assurés de ne pas connaître les tâtonnements, et les bévues hélas! qui ont mis à une si rude épreuve la persévérance de leurs devanciers.

Bruxelles. **Paul Peeters.**

A. Chanidzé. *Grammaire géorgienne.* I. Morphologie. Tiflis, édition de l'Université, 1930, in-8°, VIII-214 pp. 1, planche en fac-similé (en géorgien).

Les philologues qui voudront explorer l'ancienne littérature géorgienne ne pourront se dispenser de donner aussi un regard au géorgien moderne. Ils auront besoin d'une grammaire qui les oriente dans la langue parlée aujourd'hui. En voici une de qualité tout à fait distinguée. Elle tient le milieu entre le point de vue purement descriptif des manuels pratiques et le point de vue historico-spéculatif de la théorie linguistique. M. Chanidzé possède, des faits grammaticaux de sa langue maternelle, une connaissance qu'un étranger ne peut pas se permettre d'apprécier, même pour la louer. C'est peut-être déjà trop d'exprimer un avis sur les formules systématiques dans lesquelles il intègre les données expérimentales de la morphologie géorgienne. Mais tout le monde est en mesure de voir qu'elles ont au moins le mérite d'une lucidité supérieure.

La difficulté propre de la grammaire géorgienne réside dans la conjugaison. M. Ch. ne nous a pas laissé le temps de courir voir à ce labyrinthe. Il nous accueille dès son avant-propos par une déclaration sensationnelle : au lieu de dire, comme on le répète depuis Platon Iosseliani, que le géorgien n'a que des verbes irréguliers, il faudrait dire plutôt que tous les verbes géorgiens sont réguliers pourvu qu'on les analyse correctement (p. VII). Soit ! mais, par malheur, les règles de cette analyse, même simplifiées par un savant qui les domine avec la maîtrise de M. Ch., restent d'une désolante complication.

Du moins on lui rendra le témoignage qu'il a procédé avec une méthode à la précision de laquelle il est impossible de rien ajouter. Avant la présente grammaire, il a publié (Tiflis, 1920), une monographie de caractère plus technique sur les verbes géorgiens. Il a pénétré plus avant que personne dans les arcanes de la conjugaison dite à ḫ- superflus (*ḫamneṭi*) : sous ce nom il faut entendre une catégorie de formes verbales caractérisée par l'emploi de préfixes qui ont disparu de très bonne heure et dont les traces ne subsistent plus guère que dans les palimpsestes. On pouvait donc craindre que l'auteur n'eût introduit ce facteur problématique dans son exposé. Il a eu le bon sens de s'en tenir à une allusion rapide (§ 74, p. 84-85). Discrétion éminemment caractéristique de son excellente méthode.

Je ne sais pourtant s'il faut approuver M. Ch. d'avoir voulu introduire dans sa théorie du système verbal géorgien la notion d'*aspect* (§121-123, p. 129-132). Ce terme, qui appartient originairement à la grammaire russe, sert à désigner une opposition de sens existant entre deux conjugaisons parallèles d'un même verbe et dont l'une est ordinairement caractérisée par une nuance de signification analogue à celle de l'aoriste grec, étendue à tous les temps et à tous les modes. L'« aspect » est exprimé par un caractère morphologique spécial,qui réside en partie dans la flexion, en partie dans la composition du thème verbal. M. Ch. montre lumineusement que, dans un contexte donné, l'action exprimée par un verbe géorgien revêt une nuance de temps ou une modalité, qui ne se retrouvent pas dans un autre verbe de forme exactement pareille. Mais que peut-on conclure de ces exemples? De pareils jeux sémantiques se retrouvent dans tous les idiomes, car ils tiennent aux lois élémentaires du langage. Là où ces nuances occasionnelles n'ont pas d'expression morphologique régulière et constante, elles n'existent pas grammaticalement. Soit, par exemple, la proposition : « Nous avons fait route en causant. » Elle signifie que l'action exprimée par le participe présent : « en causant », s'est prolongée pendant toute la durée de l'action principale : « nous avons fait route ». Dans cette autre proposition, de structure grammaticale identique : « Il s'est blessé en tombant d'une échelle », la logique interne de l'expression montre que l'action exprimée par le verbe principal : « il s'est blessé », s'est produite à la fin de l'action exprimée par le participe : « en tombant, » et, pour être tout à fait exact, au moment précis où cette action venait de cesser. Voilà donc une même construction, qui sans le moindre changement syntactique ou morphologique, prend deux significations toutes différentes d'après le sens fondamental des verbes soumis à cette construction. En termes plus simples, on dira que cette transposition de valeur résulte du contexte. Elle relève de la psychologie du langage ; la grammaire ne la connaît pas.

On voit donc qu'outre le plaisir de s'instruire dans le manuel de M. Ch., le lecteur aura parfois celui de discuter mentalement avec le savant auteur. Il faut pourtant finir par un avertissement qui sonnera peut-être comme un aveu désenchanté : le volume de M. Ch. est tout entier rédigé en géorgien et les étrangers qui auraient besoin de le lire se verront devant ce précieux manuel un peu comme

le renard de La Fontaine devant le vase au long col de la cigogne. Peut-on espérer de le voir un jour traduit en langue européenne? Souhaitons que, le cas échéant, le traducteur soit autorisé à l'adapter discrètement çà et là aux habitudes de la philologie occidentale.

Bruxelles. Paul PEETERS.

Le Suidas de M^me^ Adler.

SUIDAE *Lexicon*, edidit Ada ADLER. Pars I. Leipzig, Teubner, 1928, 8°, xxx-549 p. (*Lexicographi graeci recogniti et apparatu critico instructi.* Volumen I).

On sait que les lexicographes, auxquels tous les hellénistes doivent continuellement recourir, sont pour la plupart encore mal édités ou même ne le sont pas du tout. C'est donc avec grand plaisir que l'on voit paraître cette collection nouvelle. Elle débute à souhait. Le volume que nous avons sous les yeux, est tel qu'on ne saurait trop en louer la richesse,l'exactitude,l'heureuse ordonnance et l'excellence typographique. Il repose presque tout entier sur des collations nouvelles faites sur les originaux ou sur photographies, le plus souvent par M^me^ Adler elle-même, quelquefois par ses collaborateurs, et cela non seulement pour les manuscrits de Suidas mais aussi pour les sources et les témoignages. Les prolégomènes exposent brièvement ce qu'il est le plus nécessaire de savoir touchant les éditions précédentes, les *fontes* et les *excerptores*, les manuscrits et les gloses marginales. Ces deux derniers points seront traités avec plus de détail dans une étude qui paraîtra plus tard ; en outre, c'est M^me^ Adler qui rédigera l'article Suidas du Pauly-Wissowa.

Dans le texte grec, les gloses sont imprimées en petits caractères. Un espace blanc entre deux phrases signale le passage d'une source à une autre. Les marges sont garnies de sigles qui indiquent les sources *directes*. L'annotation comporte trois rangs : le premier pour les sources, directes et indirectes, et les textes parallèles ; le deuxième pour les *testimonia*, y compris Suidas lui-même là où il se répète ou se copie, et le troisième pour l'apparat critique.

Les conjectures modernes sont pour la plupart reléguées au bas des pages, ce qui esttrès légitime. Le vrai texte de Suidas est souvent insaisissable ; les fautes les plus évidentes peuvent très bien provenir du manuscrit de l'auteur même. Mme Adler semble croire (p. XXIII) qu'il en est ainsi en effet, et que son auteur transcrivait sans discernement les erreurs les plus palpables. La question ne pourrait être tranchée qu'à la suite d'un examen approfondi, et Mme Adler y reviendra sans doute dans le mémoire qu'elle nous promet. Car l'hésitation est permise. Suidas cite continuellement Aristophane, et certainement de première main. Or, au mot *ἀναλίσκειν*, on trouve *Δαιταλεῦσιν* (restitué par une conjecture « palmaire ») devenu *ταλλεύειν*. Cette leçon monstrueuse est commune à tous les manuscrits. Elle ne peut naturellement être imputée à Suidas (1) ; elle est donc le fait d'un copiste. Il y a plusieurs exemples semblables, et qui paraissent indiquer qu'un assez grand nombre de bévues, étrangères à Suidas, datent seulement de l'archétype auquel nous pouvons remonter.

La généalogie des manuscrits est malaisée à établir, leur valeur respective n'étant pas la même pour toutes les parties de l'ouvrage. La présente édition ne donne qu'un choix de variantes, et seuls les manuscrits les plus importants y sont cités d'une façon continue. Encore ne sont-ils pas décrits dans tout leur détail. Nous le regrettons. Cette brièveté est commode au lecteur, et la clarté y gagne. Mais on est contraint de faire confiance à l'éditeur, et qui sait s'il n'a pas négligé des leçons intéressantes? D'autant plus qu'il ne s'agit pas seulement de procurer une bonne édition. L'histoire du texte n'est pas encore fixée ; l'excellent aperçu de M. Bidez (dans les Comptes rendus des Séances de l'Académie de Prusse, 1912) n'était que provisoire ; Mme Adler y a beaucoup ajouté, et en a modifié quelques points. Mais la question nous paraît loin d'être épuisée ; elle peut tenter d'autres chercheurs dans l'avenir. Ne serait-il pas bon de leur fournir dès à présent *toutes* les données de la tradition, ou du moins le plus possible? L'apparat critique refléterait exactement l'histoire du texte, que chacun pourrait alors étudier commodément, et dont on pourrait se faire une idée originale même sans voir les manuscrits (2).

(1) A moins de supposer qu'il dictait, mais où va-t-on s'engager là !

(2) Il va sansdire que nous nous plaçons ici au point de vue exclusivement

De même, les *testimonia* ne sont mentionnés qu'autant qu'ils paraissent utiles à l'établissement du texte. Cela suffit évidemment à qui veut seulement lire ou consulter Suidas, mais non pas à qui désirerait en examiner à nouveau les fondements critiques. D'autant plus que l'archétype, d'une lecture difficile et plein d'abréviations (Bidez, *op. cit.*, p. 860 sq.), a dû prêter à des interprétations très variées, qu'il pourrait être utile de connaître toutes.

Nous avons dit que les sources étaient indiquées dans les marges et dans le premier registre de l'annotation, et soigneusement distinguées selon qu'elles étaient ou non de première main (1). Des travaux inédits de Wentzel et de Reitzenstein ont été mis à contribution. Le progrès sur Bernhardy est immense, et il semble que des problèmes agités depuis Aemilius Portus et Kuster trouvent ici presque partout leur solution définitive. Quelques réserves cependant. Ainsi, l'on s'est parfois demandé si les compilateurs byzantins venus après Suidas et qui paraissent l'avoir copié n'ont pas en réalité puisé aux mêmes sources que lui. Cette hypothèse a été soutenue, pour Eudème et Apostolis, dans un livre très insuffisant, et que Mme Adler elle-même a jugé avec une sévérité méritée (*Gott. gel. Anz.* 1923, p. 124 ; cf. W. Crönert, *Deutsche Literaturzeitung*, 1926, p. 1990). Est-il démontré cependant qu'il n'en reste rien, et Eudème ou Apostolis, que Mme Adler ne cite jamais, ou peu s'en faut, sont-ils vraiment inutiles à l'éditeur de Suidas? Nous posons seulement la question,que sans doute nous trouverons résolue dans le Pauly-Wissowa. En voici une autre. L'indication marginale « Hom. » note en réalité deux sources distinctes,dont l'une concorde avec les scholies que nous appelons pseudo-Didyméennes ou *scholia minora* , et l'autre avec celles du Venetus A et d'autres manuscrits. Or, Suidas ne les traite pas de même. A la seconde, qu'il cite rarement, il emprunte des phrases entières. De la première, où il puise sans cesse, il ne tire jamais que des gloses très brèves, et dont encore il trouve moyen de modifier légèrement le texte. Il est très généralement admis que les *scholia minora* sont, comme Mme Adler l'a

scientifique. Mme Adler a sans doute procédé ainsi pour ne pas augmenter encore le prix déjà très élevé de son ouvrage.

(1) Nous ignorons pourquoi celles-ci ne sont pas toutes notées dans les marges ; ainsi Babrius, Philostrate et Marc-Aurèle, que Suidas citait directement, ne figurent qu'au bas des pages.

dit ailleurs, « eine Hauptquelle des Suidas ». Nous nous demandons s'il en est bien ainsi, et si la manière dont il les transcrit n'indique pas plutôt l'existence d'un intermédiaire, édition abrégée ou lexique.

Il va sans dire que ces quelques observations ne sont point des critiques. Une édition de Suidas était de plus en plus nécessaire, et il n'est guère de philologue qui n'ait à consulter souvent le *pecus aurei velleris.*

C'est avec un vif sentiment de gratitude que nous avons parcouru ce beau volume, qui a coûté quatorze ans de travail, et dont à peine avons-nous fait entrevoir le mérite.

Max Sulzberger.

Catalogue des manuscrits hagiographiques de Vatopédi et de la Grande Laure

Mgr. S. Eustratiades. *Συμπλήρωμα ἁγιορειτικῶν καταλόγων Βατοπεδίου καὶ Λαύρας* (*Μνημεῖα ἁγιολογικά*). Paris,1930, gr. in-4° Chez l'auteur, à Chennevière-sur-Marne (Seine-et-Oise). Prix : 150 fr. franç.

S. B. Mgr Eustratiadès vient de rendre un nouveau et signalé service aux savants qui s'occupent d'histoire byzantine, comme aux hagiographes, en publiant ce volume qui est, comme l'indique son titre, un complément aux deux catalogues de manuscrits de Vatopédi et de Lavra, publiés en 1925 par l'érudit prélat.Ce n'est pas que les catalogues étaient incomplets ; mais, comme dans ceux de S. Lambros, les textes contenus dans les manuscrits étaient simplement indiqués sans que fussent donnés les *incipit* et *desinit* de chaque pièce. D'où,pour une œuvre de ce genre, une déficience incontestable . De plus, les catalogues décrivent les manuscrits selon leur cotation dans les deux bibliothèques. Sans doute d'excellentes tables facilitent les recherches, mais elles n'empêchent pas, souvent, une perte de temps considérable. C'est pour remédier à ces deux inconvénients que Mgr Eustratiadès a repris en détail, mais uniquement pour les Vies de Saints et les sermons,son travail antérieur, et nous donne aujourd'hui ce quatrième fascicule, qui sera le bienvenu pour beaucoup.

Dans ce volume, Mgr. E. a adopté, pour la Vie des Saints, l'ordre alphabétique, comme dans la B.H.G. Après avoir donné le nom du saint et le jour de sa fête, il transcrit avec soin, pour chaque pièce, l'*incipit* et le *desinit*, nous dit si la pièce est complète ou pas, et, dans ce dernier cas, ce qui lui manque (*ἀκέφ. κολοβ.* p. ex.), puis indique, avec sa cote, le numéro du premier feuillet, le numéro du dernier et où se trouve la vie ainsi décrite. S'il y a, dans une bibliothèque, plusieurs manuscrits d'une même vie, chaque ms. est indiqué séparément. Enfin, si la pièce a déjà été publiée, Mgr E., en beaucoup de cas, l'indique et renvoie à l'ouvrage où se trouve le document.

A la suite des Vies de Saints, Mgr. E. fait, sur le même plan, la recension des sermons se rapportant à la Semaine-Sainte et aux fêtes de la Pentecôte contenus dans les divers ms. de Vatopédi et de Lavra. Une table des noms d'auteurs termine le volume.

Nul ne saurait douter que cet inventaire ne fasse la joie des chercheurs d'inédits, comme de tous ceux qu'un texte hagiographique ou historique intéresse. Il y a là, à la portée de tout le monde, une magnifique mine à exploiter. Ce sont les saints déjà connus et étudiés et sur la vie desquels de nouveaux documents apparaissent. Je prends au hasard : voici Théophane de Sigriane, avec une Oraison funèbre de Théodore Studite, qui semble différente de celle citée par la B.H.G. Voici la Vie d'un autre Théophane « *ὁσιομάρτυρος* » qu'il serait intéressant d'identifier. Voici un Théophylacte de Nicomédie, qui pourra nous apporter du nouveau sur son temps. Voici un Isidore, prêtre et xénodoche. Voici la Vie de l'impératrice Irène, dont j'aurai à entretenir les lecteurs de *Byzantion*. Les Bollandistes ont signalé une vie de l'impératrice Irène dans leur catalogue de la Vaticane (*Analecta. Bollandiana*, 1902, p. 14). Ce texte n'a aucune importance : c'est un démarquage de la Chronique de Théophane. Il semble qu'ici nous tenons un meilleur filon et nous apprenons, au surplus, que la fête de l'Impératrice se célébrait, dans l'Église grecque, le 13 août. Voici un Donat, évêque d'Aréthuse au temps de Théodose, inconnu à la B.H.G. Il serait curieux de savoir si nous avons affaire à un nouveau venu dans la liste épiscopale d'Aréthuse, ou si nous sommes en présence d'une simple légende. La Bibliothèque de Messine possède une vie d'un Donat, évêque d'Évora ou Évaria (?), — ce qui n'est pas tout à fait la même chose — au IVe siècle. Nous espérons pouvoir publier un jour ou l'autre ces deux vies.

Voici une Vie de Méthode, patriarche de Constantinople ; voici deux textes à examiner, sur Michel de Synnades, etc.

Il y a, en second lieu, des saints ou tout à fait inconnus, ou postérieurs à l'époque byzantine. Nous signalons à ceux que la chose peut intéresser, quelques Vies de moines et de martyrs d'époque récente, du XIX^e^ siècle, par exemple, puis, à un autre point de vue, quelques Vies traduites en grec populaire, à diverses époques.

Je pense avoir, par ces exemples, suffisamment montré l'incontestable service que rendra le nouveau catalogue de Mgr. E. Oserais-je, maintenant, soumettre respectueusement à l'éminent éditeur quelques remarques? Je sais que, dans ses cartons, il y a un autre et magnifique catalogue de l'Athos, qui pourrait être prochainement publié si une société scientifique voulait se charger de l'entreprise. Comme j'espère que ce cinquième fascicule ne se fera pas trop longtemps attendre, je voudrais, pour ma part, qu'il fût aussi parfait que possible. C'est pourquoi je me permets les remarques suivantes. Il eût été bon que Mgr E. nous donnât, dans le présent volume, la date des mss. qu'il décrit. Sans doute, retrouvons-nous cette date dans les deux grands catalogues ; mais pourquoi nous obliger à nous reporter aux volumes de 1925 quand il eût été si simple d'indiquer par une parenthèse l'âge approximatif des mss? Ensuite Mgr. E. connaît très bien la B.H.G. Il me semble qu'il aurait pu en faire un emploi beaucoup plus large. Il est bien inutile de citer Migne, Combefis et autres. Il suffisait — et c'eût été plus complet— de renvoyer régulièrement,avec son numéro d'ordre, à la BHG.,où l'on trouve tous les renseignements utiles jusqu'en 1909 et de ne faire mention spéciale que des travaux parus depuis cette époque. De plus Mgr. E., en utilisant plus largement la B.H.G., aurait pu identifier une foule de pièces cataloguées par lui, qui pourraient paraître inédites à un lecteur novice en la matière et qui, en réalité, sont connues, publiées et étudiées, et sont mentionnées, avec leur bibliographie, dans la B. H. G. Je cite, au hasard, la vie de S. Paul de Latmos, de Michel Maleinos etc. Enfin (simple affaire de disposition typographique), il serait singulièrement utile que chaque numéro fût, pour l'œil, plus clairement divisé : d'abord la vie, avec son *incipit* et son *desinit*, ensuite le ou les mss la contenant, enfin la bibliographie.

Je remercie encore Mgr E. de son beau travail et du soin qu'il a pris de publier in-extenso les notes inscrites dans quelques mss, in-

diquant soit le lieu, soit la date, soit le nom, soit le possesseur du ms. analysé. Je termine cet article en demandant à tout éditeur de catalogues de se conformer, quand il signale des Vies de saints, à la méthode employée par les Bollandistes, la meilleure apparemment, et la plus pratique, en renvoyant, par les mêmes signes, à la B.H.G. actuelle en attendant la troisième édition, promise, que tout le monde attend et désire avec impatience.

Genève. Albert Vogt.

P.S. — On voudra bien me permettre de signaler ici un autre catalogue de Mgr. E. qui semble avoir passé un peu inaperçu en Occident et qui mérite d'être connu. C'est le catalogue des mss du couvent *τῶν Βλατέων* à Salonique, paru en 1918, à Salonique : *Τύποις Σ. Παντελῆ καὶ Ν. Ξενοφωντίδου*, et qui contient bon nombre de choses intéressantes. A. V.

La Céramique Byzantine au Moyen Age et son dernier historien.

Talbot Rice. *Byzantine Glazed Pottery.* Oxford, 1930. Clarendon Press, 116 pp., 21 pll., 1 carte, in-4°.

La céramique byzantine constituait jusqu'en ces derniers temps à fort peu de chose près, une *terra incognita*, dans le domaine de l'histoire de l'art oriental. Alors que la céramique islamique pouvait être étudiée dans une littérature abondante, que la céramique de l'Asie mineure avait trouvé force historiens, les produits des ateliers de la capitale grecque restaient presque inconnus aux curieux et décidément ignorés des collectionneurs. Pour les œuvres des potiers de Byzance et de l'empire, on n'avait guère à sa disposition que Wallis, souvent sujet à caution, et Ebersolt, dont le catalogue, très consciencieusement fait, ne présentait que peu d'utilité pour le curieux de la chronologie et de l'histoire des échanges artistiques. Les œuvres conservées sont d'ailleurs, en général, en si piètre état qu'elles sont peu faites pour allécher les amateurs. Pour une pièce admirable comme le bol de Constantin, combien de fragments ont été mis au jour, fragments précieux seulement pour l'historien plein d'attentive sollicitude !

Et peut-être est-ce mieux ainsi, car nous avons été de la sorte mis à l'abri de ces généralisations hâtives ou de ces constructions

très hasardeuses dont l'histoire de la céramique musulmane présente quelques exemples, parmi lesquels il faut citer en premier lieu le livre du regretté G. Pézard sur la céramique archaïque de l'Islam. Le livre de M. Talbot Rice : *Byzantine Glazed Pottery*, publié à la Clarendon Press à Oxford, procède du même esprit qui anime le livre de M. Koechlin sur la céramique de Suze ou ceux des différents chercheurs qui ont opéré sur les riches champs de fouilles d'Al Fostât. Deux éléments ont servi à ses classifications : la découverte des objets *in situ* et la statistique. Une large formation scientifique, une forte bibliographie, ont, par ailleurs, permis à l'auteur des rapprochements féconds par les conclusions qu'ils suggèrent. Il a mis en œuvre en tout premier lieu les documents ramenés au jour par les fouilles anglaises effectuées en ces derniers temps à Constantinople, puis les travaux de De Bock sur les poteries vernissées du Caucase et de la Crimée, le livre déjà cité d'Ebersolt, et le si beau livre de Grabar : *Recherches sur les influences orientales dans l'art balkanique.*

Les pièces étudiées se divisent en deux groupes intéressants pour l'histoire de la céramique : les vases à pâte rouge sous engobe et glaçure, les vases à pâte blanche glaçurée ; à côté desquels il faut faire une place aux vases sans glaçure, groupe d'importance beaucoup moindre. La glaçure est généralement fine, à base de plomb. Quand l'enduit n'est pas uniformément répandu et ne couvre pas la base des pièces, il coule en filets et ne forme jamais ces rangées de grosses gouttes si caractéristiques des belles pièces arabes, siciliennes ou persanes. Somme toute il s'agit plutôt ici de ce que les Français appellent poterie vernissée.

M. Rice appelle « faïences » les pièces formées d'une pâte blanche, fine, légèrement silicieuse, sans engobe. Elles se caractérisent par un décor nettement différent de celui qui recouvre les poteries argileuses. Rarement, par exemple, le dessin y est obtenu par le procédé au trait, si courant sur les poteries. Un engobe très fin se trouve parfois appliqué sur les pièces dont la texture est un peu rugueuse, et le décor est toujours de qualité supérieure. Outre différentes espèces de vases usuels, cette classe comprend des plaques de revêtement. Enfin, on trouve sur certaines pièces de ce groupe le fameux rouge des vases dits « Rhodiens » mais sans autre emploi que de servir à tracer des rangées de gros points,

Les poteries, après une première cuisson, sont engobées, décorées et glaçurées. Des glaçures colorées s'y rencontrent fréquemment.

Les centres de fabrication seraient Byzance, Salonique, certaines îles de la mer Égée et le Sud de la Russie.

Une espèce d'unification dans le style se manifeste à l'époque des Paléologues.

On distingue parmi les « faïences » six groupes : faïence simplement glaçurée, faïence estampée, faïence gravée, faïence d'un type spécial traitée par réapplication de pâte, que M. Rice appelle « Petal Ware », faïence peinte, faïence à décor peint sur fond blanc.

Le premier groupe dont traite l'auteur, le plus important, comprend des plats, des assiettes, des coupes, des bols à fond creux, des gobelets, et la série importante des plaques de revêtement. Le décor coloré est appliqué sur la pâte blanche et fine, sans engobe ; les couleurs employées sont le brun, le jaune, le vert-olive, le bleu et le rouge. On y trouve aussi des métaux précieux appliqués en poussière sous la glaçure, peut-être pour produire l'effet du lustre métallique des belles pièces de l'art arabe. Un groupe important comprend des pièces à simple décor noir.

Les plaques, en forme de demi-cylindres et de bandes portent des motifs purement ornementaux : cercles entrecroisés, palmettes, oves,décors en U rappelant certaines frises assyriennes, le tout traité dans toutes les couleurs citées.

A côté de ces bandes purement décoratives, il faut citer de vastes ensembles, comme en produira l'art turc du XV^e^ au XVII^e^ siècle. L'icône de Patleina (Bulgarie), par exemple, représente une image de grandes dimensions de S^t^ Théodore.

Une description d'église byzantine citée par l'auteur, parle de *τάνστρια νικομήδεια* (1), vocable qui semble désigner ce genre de plaques de revêtements. Or, Nicomédie n'est pas tellement éloignée de la cité de Nicée, en turc Isnik, centre fameux de fabrication des céramiques turques. Il est curieux aussi de rapprocher d'autre part le décor des bandes décoratives de celles de la mosquée d'Ibn Touloun au Caire. Nous signalerons toutefois que, dans ces rapproche-

(1) M^r^ Rice suggère que *τάνστρια* pourrait avoir une origine arabe ; le mot n'est pas attesté, mais il y a un verbe *str* dont la septième forme pourrait avoir donné un nom d'agent ayant à peu près le sens d'*objets mis en ligne*.

ments comme dans bien d'autres, la plus grande prudence convient au céramographe soucieux de ne pas enfourcher maladroitement le dada des « influences » qui mène trop souvent à de magistrales erreurs.

Tout le groupe décrit plus haut se situe environ au x^e siècle. Certaines pièces en furent décrites au xi^e s. par Théophile, et l'église de Patleina se place à la fin du x^e, début du xi^e siècle.

La pauvreté du décor des pièces à décor noir permet toutefois de considérer leur groupe comme sensiblement plus tardif. Comme on ne trouve plus de pièces de ce type au temps des Paléologues, il est, enfin, permis de les situer avant le xiv^e s. Après ce premier groupe, par ordre d'importance, arrive celui que M. Rice nomme « Petal Ware ».La pâte va du blanc-crémeux au rose clair, la glaçure est claire, mais parfois brun foncé. On fabrique,dans cette technique, des coupes à fond plat, des bols à base annulaire. Le décor est caractérisé par l'application de bandes horizontales, parallèles aux bords de l'objet, formées de petites masses oblongues de pâte (pétales). Parfois la glaçure est déposée uniformément sur toute la pièce, parfois, ce sont des bandes alternativement brunes et vertes, parfois encore les « pétales » sont couverts d'une couleur qui ressort sur le fond uniforme de l'objet.

Ce type de céramique peut se dater depuis le début de l'époque des Macédoniens jusqu'à celle des Paléologues. La technique qu'il représente se retrouve, par ailleurs, en Italie, du moyen âge au début du xix^e siècle. Comme, dans l'autre sens, on peut remonter jusqu' à l'époque romaine proprement dite pour y retrouver l'origine de ce genre d'objets, on se trouve ici devant l'un des procédés le plus longuement pratiqués de l'art du potier.

Les pièces simplement glaçurées, sans décor particulier, sont évidemment très nombreuses sur les champs de fouilles. La glaçure appliquée sur la pâte est généralement colorée et plutôt opaque. Ce groupe présente toutes espèces d'objets d'usage domestique, d'une variété de formes beaucoup plus grande que les précédents. Certains de ces vases, d'autre part, affectent des formes telles qu'ils semblent avoir été destinés seulement à l'ornementation. C'est dans une classe voisine qu'il faut vraisemblablement ranger des vases-coupes à une ou deux anses, jarres à col étroit et à lèvres,faits d'une pâte brunâtre revêtue d'une glaçure sombre. Il est curieux une fois de plus de signaler qu'on retrouve en Italie et dans le sud de la Rus-

sie un certain nombre d'objets étroitement apparentés avec ce dernier type de vases.

Le groupe suivant des faïences, dont la pâte blanche est couverte de glaçure plus ou moins colorée, se caractérise par un décor naturalisant, finement gravé. Les motifs sont : des spirales, des hachures, des lignes ondulées ; des oiseaux, des quadrupèdes, des arbres plus ou moins stylisés. Un décor très fréquent est le motif « au poisson ». Les glaçures y sont fréquemment mélangées : la combinaison la plus courante est le brun foncé avec le vert-pomme. Le dessin des motifs est toujours d'une valeur artistique médiocre. Certains vases portent des inscriptions de nature religieuse. On trouve par exemple les mots φῶς et ζωή disposés de façon à former une croix. La position des fragments sur les champs de fouilles a permis de situer ce type de céramiques au xe ou xie siècle.

Le cinquième type de faïences est constitué par une céramique blanche, peinte, portant un dessin estampé, couverte de glaçures de différentes teintes. Un exemple remarquable porte un poisson en bleu foncé, relevé de détails en bleu plus clair, sur un fond vert-de-mer. Déjà Wallis avait publié un objet de ce groupe portant un animal héraldique, où l'on pourrait retrouver l'influence de l'Égypte eyyoubite ou mameluke. Un fait caractéristique est, dans cette sorte de céramique, qui présente surtout des plats et des assiettes à base très large, l'emploi de moules à estamper, donnant un léger relief aux dessins. Ceux-ci représentent des quadrupèdes, des oiseaux (pigeons, aigles stylisés, canards) généralement enfermés dans des médaillons simples ou doubles, dont les cercles sont souvent unis par des hachures ou des obliques. Nous signalerons qu'il y a ici un rapport très marqué avec les faïences sous glaçure d'Égypte, dès le xiiie siècle. Le détail et la manière dont l'influence s'est exercée devront être établis dans la suite. Des pièces du même type se retrouvent en petit nombre en Crimée, en assez grand nombre dans la région du Caucase, dans des couches qu'on peut dater du xiie au xiiie siècle. D'après M. Rice, et des rapprochements qu'il établit, l'ensemble de ce type de pièces daterait du xe siècle.

Des statuettes, des images de piété se rattachent également au groupe des faïences.

Les Poteries constituent la deuxième grande classe des céramiques étudiées par notre auteur. La pâte en est rouge ou brun-pâle ; sur cette pâte est déposé un engobe clair portant le décor, recouvert

par la glaçure. La glaçure, ainsi que cela s'observe également dans d'autres pays, est de teinte différente à l'intérieur de ce qu'elle est à l'extérieur.

Le décor est obtenu particulièrement par incision ou gravure.

Les trois premiers groupes de cette classe sont ceux qui portent cette sorte de décor, où M. Rice distingue : les poteries gravées primitives, les poteries incisées évoluées, les poteries gravées tardives. Les objets du premier groupe sont des plats à base très large, bordés d'une bande légèrement redressée. Le décor est d'un type peu artistique, très courant, empruntant ses motifs aux décors géométriques végétaux. Il arrive parfois que des décors de ce genre soient peu soignés dans la forme. Des influences arabes, marquées dans l'emploi d'éléments épigraphiques, se font également sentir. D'après M. Rice, ce premier groupe se situerait chronologiquement au XII^e^ XIII^e^ siècle, et aurait cessé d'être en usage au moment où les pièces à décor incisé évolué commencèrent à se répandre.

Ce deuxième groupe de poteries est remarquable par les enlevages qui sont pratiqués à certaines places dans l'engobe, et en outre par l'emploi de la peinture qui y combine ses effets décoratifs avec ceux de la gravure. Le dessin apparaît toujours en léger creux sur le fond de la pièce. Outre le dessin, le décor intérieur comporte des bandes horizontales. La façon de traiter les motifs, le choix de ces derniers, sont spécifiquement byzantins, en rapport étroit avec ceux des tissus, et stylisés d'une façon où l'on sent l'effort volontaire de l'artiste. Ces motifs sont en très grand nombre, depuis le simple cercle occupant le fond, jusqu'à de délicates scènes de genre, avec des éléments géométriques fort nombreux, des quadrupèdes, des oiseaux, des poissons. La figure humaine y apparaît quelquefois. M. Rice voit dans la nature de ce décor des tendances analogues à celles qui se font jour dans la sculpture byzantine en bas-relief.

Ce type de céramique fut d'un grand usage dans l'Empire, au XIII^e^ siècle. De beaux exemplaires s'en retrouvent à Constantinople jusqu'en Russie Méridionale et en Crimée. Un curieux modèle de cruches qui s'y rattache, portant au-dessus du col une face humaine ou animale, se retrouve à Éphèse et dans le Causcase. La Bulgarie et même Samarcande ont aussi fourni des exemplaires de vases, se rattachant à cette forme de technique.

Nous nous permettrons de signaler ici qu'il y a à Fostât au XIII^e^ s. un type de poterie que nous étudierons un jour et qui se rattache

aux poteries de ce type. Nous rappellerons par ailleurs que ce procédé est d'un usage si général au milieu du XIII^e s., qu'il faut être très prudent lorsqu'on se livre au petit jeu érudit des rapprochements : ce n'est pas parce que deux pots sont faits suivant un même procédé à des centaines de kilomètres et à une époque où un intense mouvement d'échanges se fait de partout, que l'on peut affirmer qu'ils procèdent d'un même tronc artistique. Cette remarque s'applique à ce que M. Rice dit notamment de l'existence du groupe de poteries qui nous occupe, en Asie Mineure et en Crète. D'après lui le centre d'où seraient émanés les modèles serait Constantinople ou l'Asie Mineure. La date des meilleures pièces, fixée approximativement d'après les monogrammes qu'elles portent, un peu au-dessus du pied, et qui semblent désigner les possesseurs, peut être fixée entre le deuxième quart du XIII^e et le début du XV^e siècle. Certaines pièces furent probablement exécutées encore après la chute de Constantinople.

La céramique gravée tardive est exécutée à l'aide de pâtes de différents rouges, engobées de blanc et couvertes de glaçures colorées. Le grattage et le coloris au pinceau sont également utilisés comme procédés décoratifs. Les décors sont de la lignée du groupe des poteries à décor incisé. La branche des céramiques de Chypre (1) qui s'y rattache présente des formes particulières dans le tournassage. Le système décoratif diffère de celui du groupe précédent par plus de naturalisme et davantage d'originalité personnelle dans la façon de traiter les motifs. Ce type de céramique connut une vaste aire de dispersion. M. Rice cite Constantinople, évidemment, où l'aspect des objets conservés est assez vulgaire, la décoration digne de ce nom assez rare ; Athènes, Sparte, Mistra, Éphèse, le site de Troie, où ce type apparaît seul, la Russie du Sud et le Caucase.

Les fragments de Salonique méritent une mention particulière car l'emplacement et les conditions de la découverte permettent de les situer du XIII^e au XIV^e s. Nous signalerons que l'un des bols reproduits par M. Rice, comme venant de Salonique, et en rapport avec la céramique de Chypre, porte un décor que l'on retrouve sur des faïences arabes du Caire que nous avons datées du XIV^e siècle.

(1) Il faudrait démontrer que la céramique de Chypre fût encore dans la tradition byzantine à cette époque.

Il y a là un recoupement intéressant, d'autant plus qu'au Caire ce décor affecte la faïence glaçurée. Peut-être fut-il ensuite repris dans les poteries à couverte plombeuse, comme cela se voit fréquemment pour d'autres décors à la même époque, et répandu ensuite dans le monde méditerranéen où les échanges devaient être aussi vifs dans ce domaine que dans les autres (1). Nous n'entrerons pas ici dans la discussion que M. Rice amorce sur la question des influences. Il y a là un utile brossage de notions qui amène à concevoir plutôt une céramique orientale d'époque byzantine qu'une céramique à proprement parler byzantine. Car le jeu des influences, extrêmement complexes, qui dut trouver place à ces époques reste à délimiter précisément, au cours de travaux d'ensemble dont le livre de M. Rice constitue une utile préparation.

Le quatrième groupe de poteries, qui a quelque chose de commun avec les pièces de la première classe, est constitué par des vases de forme peu soignée à grand fond, à section méniscoïde, à revers non décoré, engobe blanc portant un décor peint recouvert enfin d'une glaçure d'un blanc crémeux, épais, un peu opaque. Le décor occupe toujours le centre de la pièce, il est exécuté en une peinture vitrifiable, verte, brune, violette, bleue, parfois rouge.

Les dessins sont médiocres : oiseaux, croix, simples hachures, ou courbes de deux couleurs s'entrecroisant, avec un décor auxiliaire de pointillé, animaux bizarrement stylisés, d'exécution hâtive et peu adroite. Certains dessins témoignent d'un art tardif et décadent, sans compréhension de lui-même, au point que l'on y voit traiter des ailes d'oiseaux... sans oiseaux, comme des motifs indépendants. Leur seul intérêt réside parfois dans le choix des couleurs heureusement disposées. C'est d'ailleurs le cas pour les vases de Constantinople surtout. A Sparte, à Salonique le décor est d'une seule couleur. Le Caucase présente, ainsi que la Crimée, une collection de plats de petite dimension se rattachant à la même ligne générale, avec des motifs stylisés grossièrement, des oiseaux, en bleu, violet, vert. Une pièce particulièrement réussie porte un décor rouge cerise sur fond vert.

(1) Au cours des fouilles du Caire, on a retrouvé un certain nombre de tessons byzantins qui n'ont pas été publiés, que je sache, à part une pièce caractéristique qu'on trouvera dans le numéro de juillet du *Bulletin des Musées royaux d'art et d'histoire*.

Ce dernier groupe de vases se situe dans le temps à l'époque des Paléologues et encore après la chute de Constantinople. Quoiqu'il soit difficile d'établir où fut le centre de la production (s'il y en eut un, ce dont nous doutons), M. Rice incline à croire que le mouvement artistique qui présida à l'élaboration de ce type de vases vint du Caucase où le décor est plus vivant et plus original. Nous lui signalerons qu'au XVI^e siècle vraisemblablement la même chose se produisit au Caire pour la faïence glaçurée que ce qui se produisit dans l'Empire et dans le monde byzantin pour la poterie. Nous y voyons apparaître, en effet, à cette époque, des modèles de céramique qui, *mutatis mutandis*, présentent les mêmes caractères que le type de poterie que nous venons d'étudier.

La poterie à couverte marbrée se présente ensuite au classement. Pâte de la nature de la brique, dont on fait des assiettes et des plats, parfois des bols profonds. Sur cette pâte prend place un engobe épais où l'on dispose des glaçures de couleurs variées : brun, jaune vert, rouge crême, brun-noir. La plupart de ces céramiques semblent appartenir, dit l'auteur, à l'époque turque et la fabrication a dû durer jusqu'au XVI^e siècle. Le Caucase a conservé jusqu'à nos jours l'usage et la fabrication de ce type de vases. L'Italie a commencé très tôt dans ce domaine d'après M. Rice, et pourrait avoir été le lieu d'origine de ce type de céramique. Nous penserions plutôt à l'art syro-égyptien qui a produit des poteries à décor marbré soit par glaçure soit par émail, avec ou sans engobe, dès le X^e siècle, à l'époque des Fatimites.

La très curieuse poterie de Samsoun continue la série, avec sa pâte rouge, son décor incisé, son engobe fort, brillant, blanc, très dur, sans glaçure de surface. A première vue, ces pièces ressemblent à des poteries incisées du deuxième groupe, que l'on n'aurait pas achevées mais dont l'engobe aurait acqu s à la cuisson des qualités exceptionnelles. L'extérieur de ces vases est orné de bandes d'une véritable glaçure, tracées sans schéma décoratif bien défini. Salonique, de son côté, a produit aussi quelques pièces de ce type.

Une espèce de céramique recouverte d'une glaçure verte sombre avec un décor plus ou moins arborescent, incisé ; et la céramique, dite « Tchanak » complètent l'énumération des types de poterie byzantine.

M. Rice a ajouté à cette première partie très importante de son livre un chapitre sur les formes des vases byzantins, chapitre utile,

puisque tous les témoins qui nous sont parvenus étaient dans un état fragmentaire. C'est d'après les fresques des couvents du Mont Athos qu'il a restitué les quatorze formes les plus usuelles, dont il indique ensuite la répartition parmi les différents groupes de poterie décrits plus hauts.

M. Rice examine ensuite les différents modèles de dessin employés par les potiers byzantins. L'examen de ces dessins est fort attachant. En ce qui concerne les êtres animés, par exemple, on trouve les mêmes sujets qui affectent toutes les poteries de l'Orient prochain. M. Rice parle bien de faisans, mais l'examen de l'exemple qu'il en produit fait plutôt songer à une forme évoluée du paon qu'à cet oiseau, plus commun dans les chasses britanniques que dans les campagnes qui entourent la Corne d'or. Ce qui caractérise à notre avis cette branche de la céramique, c'est la façon de traiter les sujets plutôt que ces sujets eux-mêmes. On trouve toujours cet emprunt de types déjà stylisés puis réemployés avec une certaine raideur, une maladresse innée, qui ne disparaît que dans l'emploi de motifs purement décoratifs, géométriques surtout. M. Rice nous paraît aller chercher un peu loin ses raisons lorsqu'il explique l'emploi du griffon par une idée chrétienne. Le griffon est un motif décoratif, et depuis la dix-huitième dynastie, l'Égypte connaît le motif de l'animal ailé terrassant un quadrupède ou un reptile, motif qui passa de là en Perse achéménide, où l'on trouve déjà le dragon, encombra quelques coins de l'art hellénistique, couvrit les tapisseries coptes d'Achmîm, la céramique sassanide, occupa même une place à Mschatta pour se retrouver ensuite sur les ivoires, cuivres, bois et céramiques fatimites, et même enfin au XVIII^e^ siècle sur les tapis persans qu'on imite encore de nos jours, sur les plats hispano-moresques et sur force céramiques italiennes ou françaises. Les motifs géométriques, damiers, polygones, entrelacs, nœuds, rosettes, palmettes, se présentent en grand nombre. Ici M. Rice aurait raison de croire à une préoccupation religieuse dans la présence de croix grecques et d'hexagones étoilés sur des céramiques. La même préoccupation se retrouve au Caire, où nous avons vu un chrétien introduire une croix, dans sa signature, au XIV^e^ siècle ; et un potier juif faire précéder la sienne du signe du macrocosme. Que la croix à six branches soit le résultat de l'emploi des lettres IX, mêlées (chrisme) nous paraît bien douteux. Car tous les types de décor à base 6 résultent d'une formule trop naturelle pour aller chercher des mani-

festations de foi dans le travail du premier céramiste venu. Même remarque pour les réflexions sur l'origine égyptienne du décor « en arête de poisson. » M. Rice n'a-t-il jamais vu barbouiller un mioche ? Il est hors de doute que certains décors d'allure épigraphique, autour des marlis de vases, tirent du monde musulman l'idée de leur emploi.

Le chapitre sur les monogrammes, qui suit, est fort intéressant et contient, outre de curieuses solutions paléographiques, quelques idées fort justes.

Vient enfin le chapitre des problèmes. Puisque « l'évidence archéologique » permet de fixer des dates, c'est naturellement la question des influences qui se pose. M. Rice, qui est très érudit, mène son enquête avec une abondance de détails merveilleuse. Il nous semble même aller un peu « fort » quand il veut voir des influences étrangères dans la forme même du tournassage et semble oublier un peu que nous manquons presque totalement de témoins pour la période de la céramique byzantine qui précède le XIII^e^ siècle. Au reste, il est dans le vrai en soulignant l'influence persane dans la poterie et la faïence gravées, sur les « échos » d'influences lointaines transmis par l'intermédiaire de la Perse et de l'Asie Mineure d'une part, par l'Égypte d'autre part. Il y a un passage fort instructif sur le rôle joué par la Géorgie et le Caucase dans l'évolution de cette partie de l'art byzantin tardif. Quand M. Rice parle de la céramique égyptienne d'époque musulmane, il prend un peu trop au pied de la lettre les assertions du D^r^ Fouquet et semble ignorer le grand recueil de planches du regretté Aly Bahghat.

En somme l'ouvrage, avec sa copieuse illustration, apporte beaucoup de choses nouvelles et pleines d'intérêt et marque un progrès décisif dans la connaissance du vaste monde de la céramique du Proche-Orient durant le moyen âge.

Bruxelles. Armand Abel.

Une grammaire du grec biblique.

Grammaire du grec biblique, suivie d'un choix de papyrus, par le P. F.-M. Abel, des Frères prêcheurs. Paris, 1927, xl-415 pp.

« Il y a quelque délicatesse de la part de Dieu », disait à peu près Nietzsche « à avoir appris le grec, quand il voulut se faire écrivain, et à ne pas l'avoir mieux appris. » Aux dernières nouvelles, ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées, et ce sarcasme est à base d'ignorance : autrement dit, c'est bien à tort qu'on a vu si longtemps dans le grec biblique un jargon d'une grécité douteuse, un idiome judéo-grec, sorte de préfiguration du *yidich*, qui n'a jamais existé que dans l'imagination de quelques exégètes modernes. Tout au contraire, la tendance actuelle le considère comme un cas particulier de la κοινή hellénistique ou romaine, comme du grec vulgaire teinté de sémitisme, dans une mesure variable suivant les auteurs, mais beaucoup plus faible que notre ignorance de la langue parlée nous l'a longtemps fait croire. Il est naturel qu'une traduction volontairement et maladroitement littérale, comme celle des LXX, soit influencée par le texte original, de même, par exemple, qu'une traduction française d'un auteur anglais est rarement exempte d'anglicismes. On ne s'étonnera pas non plus que Luc, nourri de la lecture de la version des LXX, n'ait pu éviter de fréquents hébraïsmes, ni que l'Évangile de Marc ait gardé, de la catéchèse araméenne qu'il reproduit, un certain cachet sémitique. Cela dit, et une mention spéciale réservée à l'Apocalypse, écrite en grec, mais pensée en araméen, la plupart des particularités de la langue biblique relèvent de la grammaire de la κοινή.

La position que j'ai essayé de décrire est à peu près celle du P. Abel, et on ne saurait trop en louer la prudence et la force ; tout au plus pourrait-on reprocher, çà et là, au P. Abel une certaine imprécision dans l'expression et peut-être dans la pensée : pour ne citer qu'un exemple, il est fâcheux qu'il ait l'air de dire (p. xxiv), sans heureusement le dire explicitement, que des mots comme ἄγγαρος, qui figure dans l'*Agamemnon* d'Eschyle (282) ou παράδεισος, familier à Xénophon (*An*, 1, 2, 7 etc.) sont entrés dans la langue grecque par l'Égypte... Quoi qu'il en soit, le P. Abel nous a donné de toutes les particularités grammaticales de la langue des Septante ou des Évan-

giles, le premier exposé quasi-exhaustif en français, et toutes les questions d'orthographe, de phonétique, de morphologie et de syntaxe y sont examinées avec la plus grande minutie, non sans quelque exagération peut-être : valait-il la peine de signaler que « les LXX et le N. T. ont toujours l'attique ἐκεῖνος au lieu de κεῖνος, ionien et poétique »? (p.16). Un exposé, précédant chaque chapitre, de la grammaire du grec classique ne facilite guère, pour utile qu'il soit, la consultation de l'ouvrage ; on ne voit pas très bien non plus ce qu'il gagne, malgré sa destination en partie scolaire, à l'insertion, en appendice, de 20 textes papyrologiques qui ne peuvent nous donner une idée complète de la κοινή ni suffire à sa comparaison avec la langue de la Bible.

Un chapitre spécial a été réservé au style. C'est surtout quand il s'agit d'un texte comme le Nouveau Testament que l'on est frappé du caractère artificiel d'une méthode d'exposition classique des procédés ou figures de style employés par un auteur : en tout cas, il nous semble qu'il y avait ici une distinction à faire, et qui n'est qu'esquissée, entre les procédés littéraires conscients et certaines façons de parler ou d'écrire toutes naturelles et primitives, que la rhétorique n'a pas manqué de classer, mais qui peuvent précisément être dues à l'ignorance de la prose littéraire ou à la négligence de l'écrivain : je veux parler notamment de certains polysyndetons (p. 357), zeugmas (p. 364), antistrophes (p. 368, cf. surtout I *Cor.*, 1, 25 : *ὅτι τὸ μωρὸν τοῦ Θεοῦ σοφώτερον ἐστιν τ ῶ ν ἀ ν θ ρ ώ π ω ν, καὶ τὸ ἀσθενὲς τοῦ Θεοῦ ἰσχυρότερον ἐστιν τ ῶ ν ἀ ν θ ρ ώ π ω ν*) ou *epanadiplosis* (p. 368) qui ne méritent peut-être pas les honneurs de la stylistique.

Bruxelles. Roger Goossens

La Vie de Julien.

J. Bidez, Correspondant de l'Institut, Professeur à l'Université de Gand. *La Vie de l'Empereur Julien* (= Collection d'Études anciennes, publiée sous le patronage de l'*AssociationGuillaume Budé*). Paris,95,Boulevard Raspail (Société d'édition «Les Belles Lettres »), 1930, x-408 pages.

Peu de livres étaient attendus avec autant d'impatience que celui-ci. M. Joseph Bidez, s'il ne l'eût point donné, se fût littéralement brouillé avec ses meilleurs amis, lesquels, sachant depuis de longues années son intimité avec Julien, étaient convaincus qu'il écrirait sur lui l'ouvrage destiné à remplacer tous les autres. M. H. Pirenne m'a reproché un jour de parler de « livres définitifs ». Lui-même n'hésiterait pas à se servir de ce terme, qu'il proscrit en général, pour caractériser la biographie véridique composée par M. Bidez.

Celle-ci constituait proprement ce qu'on appelle « une expérience décisive » ; et l'honneur même de la philologie était en jeu. M.Bidez, philologiquement, connaît Julien comme personne ne l'a connu depuis la Renaissance. Il a patiemment compulsé, comparé, collationné tous les manuscrits qui contiennent les discours et les lettres de l'empereur ; il a édité et traduit son œuvre entière ; et quiconque a vingt fois collationné, puis *traduit* un texte grec, le sait par cœur. M. Bidez a fait, à peu de chose près, le même travail sur des sources primordiales de l'histoire de Julien, comme les précieux fragments de l'historiographe arien Philostorge. Il a minutieusement étudié la philosophie néo-platonicienne, comme en témoigne sa *Vie de Porphyre*. Il aurait pu être l'éditeur d'Eunape, dont les *Vies* — chef-d'œuvre de l'hagiographie païenne — permettent seules de reconstituer l'« atmosphère » ou plutôt les fumées théurgiques qui ont monté à la tête de Julien. M. Bidez est l'un des meilleurs hellénistes vivants et le meilleur philologue. Il sait écrire, par surcroît, et s'il n'est pas entré en personne dans la mêlée politique, il a, aux heures de péril national, combattu par la plume et dirigé par ses conseils les hommes d'action. Fallait-il d'autres qualités encore pour faire revivre Julien, l'homme de lettres et l'homme d'État, le théologien et l'ascète, l'empereur et le soldat, le philosophe et l'ami ? Si M. Bidez eût échoué, c'eût été à vrai dire une belle faillite de la

philologie, propre à réjouir ses ennemis. Comme on aurait répété dans le camp adverse, que la minutie érudite n'est qu'une entrave pour l'imagination historique, et que la besogne, le métier, la technique de l'éditeur de textes sont incompatibles avec le grand art de l'historien ! Mais M. Bidez a réussi. Son livre ne cesse jamais d'être le livre du philologue le mieux informé. Seulement, des longues recherches auxquelles il s'est livré, il n'a voulu retenir, dans ces quatre cents pages rédigées, sinon d'un trait, du moins d'inspiration, que les détails propres à illuminer quelque face ou facette encore inconnue du caractère de son héros . A ne consulter que les cinquante pages de notes qui terminent le volume, hérissées d'abréviations ou « sigles » parfois un peu rébarbatifs » (1), on admirera une fois de plus la profondeur de l'érudition de notre biographe. M. Bidez note (p. 360) que « les fragments d'Hésiode 159 et 269 de l'édition Rzach ne nous sont connus que par Julien (235A et 369BC) ». Mais s'il l'a noté, c'est pour caractériser ainsi la première éducation littéraire de Julien, celle qui lui fut donnée par son précepteur Mardonius. « Comme jadis auprès de Basilina, (Mardonius) recourut surtout aux beautés d'Homère et d'Hésiode pour éveiller chez l'enfant la vie de l'esprit et l'attacher à de premières prédilections littéraires. Non seulement il réussit à mettre à sa portée les vers que le maître d'école lui donnait à apprendre, mais il les lui fit aimer. Il lui donna le goût des livres et l'habitude de recourir aux ouvrages d'où étaient tirés les extraits des anthologies. C'est pourquoi Julien savait par cœur tant de morceaux qui ne figuraient plus dans les manuels scolaires de son temps et qui avaient cessé d'appartenir à la littérature courante ». — Cette érudition sous-jacente, qui n'affleure dans le texte même que pour animer et vivifier le récit, n'est pas seulement philologique. Comparez, par exemple, avec le beau récit de bataille de la page 151, la savante note 10 (p. 380), où M. Bidez, à l'aide de renseignements fournis par M. Grenier, a fait tenir toute une étude topographique, à propos du théâtre alsacien des exploits militaires de Julien.

(1) L'économie de place compense-t-elle vraiment ce que des abréviations hermétiques pour les spécialistes eux-mêmes comme NAVK, *Nederlandsch Archief voor Kerkgeschiedenis*, ou BLZG, *Die Briefe des Libanius zeitlich geordnet*, ont de déroutant au premier et même au second abord ?

Le livre est divisé très naturellement en trois parties : *L'Enfance et la Jeunesse de Julien* (p. 1-122) ; *Julien César* (123-202) ; *Julien Empereur* (p. 203-351).

La première est peut-être la plus importante, parce que l'hérédité de Julien, le malheur qui le frappa tout enfant, sa première éducation, les leçons des philosophes qui formèrent son adolescence, sont autant d'éléments et de facteurs décisifs de ce qu'on peut appeler le « problème de Julien ». En quelques paragraphes saisissants, dès les premières pages, M. Bidez préfigure en quelque sorte l'activité de Julien Auguste. L'hérédité d'abord. Quoi qu'on en ait dit, dans la grande lutte entre le paganisme et le christianisme, au IVe siècle, le facteur géographique est dominant. La force du christianisme, c'est l'Asie Mineure, surtout la campagne, l'hinterland anatolien. Ces paysans, ces montagnards de Phrygie, de Pisidie, d'Isaurie, de Cilicie sont, à cette époque, des chrétiens fanatiques et comme toujours d'excellents soldats. La puissance du paganisme lui vient des masses de l'Occident et de Rome, surtout des Balkans. Si Constantin, Mésien et adorateur du Soleil, voulut par un nouveau syncrétisme identifier le Christ avec le *Soleil de Justice*, c'est que, maître de l'Occident, il voulut être maître du monde ; il dut se faire sinon chrétien, du moins christianophile, pour conquérir moralement d'abord, militairement ensuite, les sujets de Licinius. L'héliolâtrie atavique de Julien est vraiment au point de vue religieux, la donnée centrale du problème. « En réalité, sa piété filiale pour l'astre-roi dont il est issu, agit plus que toutes les influences du sang pour déterminer sa vocation et animer ses ardeurs ». Hérédité aussi, sans doute, cette frugalité ascétique, ces aptitudes militaires grâce auxquelles Julien, élevé en Orient, s'acclimatera si parfaitement en Gaule et se fera si promptement à la vie des camps. Après la sanglante journée qui vit périr son père, un frère et plusieurs cousins — M. Bidez ne mêle pas la religion, avec raison pensons-nous, à ce massacre au profit des héritiers directs — Julien vit paisiblement à Nicomédie et passe ses vacances dans la fameuse villa qu'il a si bien décrite. Citons ici M. Bidez, paraphrasant et complétant la description du prince-poète : « Quand il avait assez folâtré, il savait où se réfugier pour goûter le plaisir d'une retraite reposante. A quelque distance de la villa, s'élevait une récente colline, où l'on éprouvait le charme d'une grande solitude. Il s'y étendait sur une herbe embaumée, pleine de fleurs de mauve et de thym. Il ouvrait un livre. Puis, quand ses

yeux, fatigués de lire, se relevaient du côté de la mer, il y découvrait un de ces panoramas où le regard peut errer indéfiniment sans en éprouver de lassitude : à ses pieds, il voyait le sable et les galets d'une grève ensoleillée ; plus loin, le scintillement des flots avec le lent passage des navires, qui balançaient leurs voiles entre le ciel et l'eau ; plus loin encore, le profil bleuâtre des îles des Princes ; enfin, dans les brumes de l'horizon, la grande ville avançant entre la Propontide et le Bosphore, son promontoire chargé de palais, de temples et d'églises. » Combien de fois historiens et romanciers ont évoqué les méditations, les lectures et les pratiques chrétiennes de Julien et de Gallus dans la solitude du domaine cappadocien de Makellon ! La « question » classique est ici : « Le christianisme de Julien fut-il sincère ? » La réponse de M. Bidez est brève et assurée. La profondeur du sentiment chrétien du jeune Julien se peut prouver de plus d'une manière. Ces pratiques chrétiennes auxquelles il s'était longtemps adonné sans répugnance, il les préconisera plus tard, les recommandera aux païens. Surtout, l'helléniste parlera plus tard avec honte et confusion de l'« ensorcellement » chrétien qu'il subit en Cappadoce :«Vouons ces ténèbres à l'oubli, a-t-il dit ». M. Bidez, dans ce chapitre, a bien raison de mettre en relief la pensée de Julien sur l'«originalité » du culte chrétien. Il savait sans doute à quoi s'en tenir là-dessus,un peu mieux que les historiens modernes des religions (p.29). «Lorsque, plus tard, Julien entreprit de régénérer le paganisme, au lieu de prôner les institutions communes aux mystères orientaux, qu'ils fussent ceux de Jésus, ou bien ceux de Cybèle, d'Isis ou de Mithra, on est quelque peu surpris de le voir recommander de préférence les pratiques qu'il avait expérimentées dans l'Église à l'époque de ses ferveurs premières. Nulle part, à ce propos, il ne prétend — comme les critiques modernes croiraient devoir le faire — que le christianisme n'avait pas tout inventé. Au contraire, dans des écrits qui sont sûrement de lui, c'est l'exemple des chrétiens qu'il cite,c'est l'initiative des chrétiens qu'il propose expressément comme modèle ».

Quant à la « conversion » de Julien, elle est minutieusement étudiée. C'est un phénomène infiniment complexe que cette « expérience religieuse ». M. Bidez a raison de repousser, avec un haussement d'épaules, cette explication saugrenue « que Julien se serait détourné du christianisme pour ne l'avoir connu que sous la forme imparfaite de l'Arianisme » — comme si l'Arianisme n'avait pas eu ses thauma-

turges et ses grands missionnaires ! Il y eut, dans « le cas » de Julien, un enthousiasme littéraire, artistique si l'on veut, pour l'hellénisme, qui n'est pas sans analogie avec ce qui se produira en Grèce et en Italie à la Renaissance (Gémiste Pléthon, Malatesta) ; cet amour aristocratique du passé se doubla d'un grand mépris pour le « présent chrétien », c'est à dire pour sa Révélation, pour ses Écritures, non point pour ses institutions. Et puis, il y a eu un grand élan de mysticisme provoqué par les prestiges des théurges comme Maxime d'Éphèse. On voit assez que ces deux facteurs ne sont point du même ordre. De là résulte une « dysharmonie » tragique. M. Bidez s'exprime ainsi : « Bref, chrétien par les marques indélébiles que laissèrent en lui ses premières pratiques religieuses, mais pénétré d'idées païennes par ses études littéraires, plein d'admiration pour le génie de la Grèce ancienne, mais moderne et presque romantique par le sentimentalisme avec lequel il se reportait vers le passé et aussi par l'importance qu'il attachait aux mouvements de son âme inquiète et ardente, dès sa jeunesse, Julien eut une mentalité dont il est plus facile de raconter la formation que de définir le caractère.

Là même où il nous a retracé les débuts d'une rupture qui devait aboutir à une haine fanatique contre l'Église, nous retrouvons certaines des habitudes de l'esprit et du cœur propres à la foi qu'il prétendait renier. C'est ainsi que son apostasie a donné lieu aux interprétations les plus opposées : Julien a pu devenir le héros d'Alfred de Vigny après avoir été admiré par Voltaire »...

***

On attend sans doute de nous que nous marquions la supériorité de cette nouvelle *Vie de Julien* sur ses devancières, celles qu'ont écrites les Geffcken et les Allard, les Negri et les Rostagni, sans parler des imaginations d'Alfred de Vigny, d'Ibsen, et de Merežkovskij. Cette supériorité, éclatante, on pourrait la faire apparaitre à propos de chacune de ces pages. Elle résulte tout naturellement du progrès philologique réalisé dans la connaissance de Julien. Les plus importantes peut-être parmi les lettres de l'Empereur n'ont été découvertes que récemment ; inversément, des épîtres lui étaient attribuées qui sont d'un sophiste syrien, non couronné et ne méritant aucune couronne. Enfin, les discours de Julien n'ont pas été lus avec l'at-

tention nécessaire, et l'on s'est privé de certaines données autobiographiques qu'ils contenaient.

M. Bidez avait donc à retrancher du portrait de Julien des traits apocryphes (Julien conférant avec Jamblique, Julien embarrassé d'enfants naturels) ; il avait surtout à tenir compte, pour achever son tableau, des précieux témoignages de Julien lui-même. L'agréable surprise de ce passionnant volume, c'est qu'il nous présente essentiellement un Julien raconté soit par lui-même, soit par ses amis. C'est le contraire d'une *Vie romancée*. Et il est permis de préférer la formule de M. Bidez.

Grâce à des renseignements nouveaux ou nouvellement mis à profit,le récit de M.Bidez nous apparaît aussi naturel, aussi logiquement enchaîné que les esquisses de ses devanciers étaient lacuneuses, fragmentaires. La destinée de Julien reste extraordinaire et frappante. Mais les principaux moments, ou si l'on veut les principaux tournants de sa carrière, se comprennent maintenant à merveille.

Ces « articulations » du récit sont, notamment : la fin de l'exil, l'élévation de Gallus au rang de César, Julien sauvé après la catastrophe de Gallus par l'impératrice Eusébie, Julien César, le *pronunciamiento* (1) de Paris et la rupture entre Julien et Constance... Le rappel de Gallus à la cour en 347 et la libération de Julien sont d'une si grande importance pour l'avenir de l'empereur qu'il est capital de déterminer comment Constance se résolut à cet acte de mansuétude. Ici M. Bidez fait intervenir le thaumaturge arien Théophile, connu par Philostorge et par lui seul. Ni Socrate,ni Sozomène, ni Théodoret ne parlent de cet intéressant personnage. Aussi, son nom ne figure-t-il ni dans le *Dictionary of Christian Biography*, ni dans nos meilleurs répertoires... De même, lorsque Constance, après de longues hésitations, prend le parti d'envoyer Julien en Gaule — autre conjoncture « providentielle » — M. Bidez choisit dans Ammien Marcellin l'argument décisif de l'impératrice Eusébie : celui qui explique tout.

L'invasion de la Gaule allait peut-être obliger Constance à y aller guerroyer lui-même. Ce fut une raison pour y expédier Julien. Et l'impératrice « soit qu'elle s'effrayât de devoir émigrer dans des

(1) M. Bidez a laissé imprimer partout : *pronunciamento*, mot, qui n'est,je crois, d'aucune langue.

régions lointaines si son époux se décidait à aller combattre lui-même en Gaule, soit qu'un instinct de prudence lui suggérât un conseil profitable à l'État, recommandait le choix d'un parent de préférence à tout autre ».

***

On connaît depuis 1914 le principal résultat des recherches de M. Bidez. Sa méthode philologique a réellement fondé la chronologie du *règne* de l'Apostat, et par conséquent de ce qui nous importe surtout : sa politique religieuse. Cette troisième partie du livre, qui tire de la chronologie rectifiée ses dernières conséquences, est la plus neuve. « Les biographes les plus récents de Julien ont donné une relation trompeuse des débuts de son règne. Ils y rapportent en effet une série de mesures que l'on n'a pas le droit de faire remonter aussi haut. Comme nous l'avons vu, aucune des réformes par lesquelles il voulut régénérer l'ancienne religion n'est antérieure à son départ pour Antioche. A partir du mois de juin 362 seulement, c'est-à-dire à dater du moment où il a pris contact avec des réalités navrantes pour lui, commence l'ère d'un pontificat qui s'attache à transformer l'hellénisme en théocratie ».

Pour M. Bidez, « restauration, réforme, guerre au christianisme, telles sont les trois phases de la politique religieuse de Julien. On s'en est aperçu déjà ; seulement, faute d'avoir rangé ses écrits suivant l'ordre chronologique, on n'a point remarqué que sa tentative de réforme n'a pas suivi immédiatement le rétablissement du paganisme ; faussement, on a cru que c'étaient là deux aspects différents de l'œuvre entreprise par le successeur de Constance dès son arrivée à Constantinople, et cette erreur a vicié tous les jugements portés sur sa politique » (p. 310). Évidemment, M. Bidez a longtemps hésité avant de prononcer « que le successeur de Constance, avant le revirement de sa politique, n'avait songé à aucun des changements qu'il essaya d'introduire dans l'organisation du culte et du clergé païens ; il est même probable qu'il fut, dès le principe, assez soucieux des responsabilités qu'allait lui imposer son pontificat. Mais le fait qu'il importe de signaler, c'est que, après six mois de règne, il modifia son attitude avec une précipitation qui ne convient guère au développement méthodique d'une politique conséquente, et que, de plus, ses propres déclarations semblent attribuer une grande

part à l'imprévu dans les causes qui déterminèrent sa réforme du paganisme. » Une date capitale dans cette évolution de l'empereur est précisée par MM. Bidez et Cumont. Ammien Marcellin (XXII, 9, 4 suiv.) nous dit que, lorsque Julien entra dans Antioche, on célébrait précisément la fête d'Adonis. Or, F. Cumont (1) établit (p. 400) par un texte hagiographique mal interprété jusqu'ici, que les Adonies se célébraient du 17 au 19 juillet, le 19 étant le début de l'année sothiaque (calendrier fixe des Égyptiens). Ce serait donc le 18 de ce mois,jour des lamentations et dernier jour de la vieille année religieuse (*annuo cursu completo*, dit Ammien) que Julien serait arrivé sur les bords de l'Oronte.

Je note aussi (p.313) une réaction fort légitime contre l'influence dominante prêtée à Maxime d'Éphèse par des critiques trop exclusifs : Eunape rapporte formellement que Maxime et Priscus, certes « avaient leur mot à dire, mais qu'il ne participaient guère à la pratique des affaires publiques ni de celles — comme il dit — qui se font en plein air. » On ne saurait indiquer plus clairement que leur influence s'exerçait surtout dans le secret des cénacles mystiques. Or, Eunape tirait ses renseignements de Chrysanthe, qui était peu favorable à Maxime. C'est dire que, si Chrysanthe avait cru pouvoir faire retomber sur cet hiérophante la responsabilité de certaines outrances, il n'aurait pas dissimulé sa pensée, et qu'Eunape nous la ferait connaître.

« Julien aimait à s'entourer de conseils et de lumières,mais il avait de l'initiative et de l'élan. En réformant l'ancienne religion de l'Empire, il se préoccupa de fournir aux païens les moyens d'action qu'il voyait si bien utilisés par l'Église. Or, l'Apostat était mieux au courant que ses amis des pratiques de ses anciens coreligionnaires, et pour songer à rivaliser avec les évêques dans la direction du clergé et dans l'organisation des œuvres de bienfaisance, il n'avait besoin de personne. »

Nous ne répéterons pas ce que M. Bidez, s'aidant ici des fines observations de M. W. Koch, dit des efforts de Julien pour organiser une église païenne. « Il est impossible de présenter l'entreprise théocratique de Julien comme résultant de l'enseignement des néo-platoniciens. Au IVe siècle, jusque dans les milieux les plus hostiles à

(1) *Les Syriens en Espagne et les Adonies à Séville*, dans *Syria*, 1927, p. 330.

la religion nouvelle, on était sous l'influence de celle-ci, et lorsque l'Apostat subissait l'ascendant de Maxime d'Éphèse, il y avait, dans son enthousiasme, un fanatisme étranger à l'esprit hellénique dont il se croyait pénétré. »

Nous avons été frappé par la manière dont M. Bidez nous montre Julien devenant persécuteur malgré lui, poussé par la logique de son mysticisme. Ce qui l'a perdu, c'est l'esprit de Jamblique, l'obsession de la « cathartique », le désir de supprimer les « impuretés » qui empêchaient, d'après lui, les Dieux de se manifester, les oracles de fonctionner. Il fait « la guerre aux cadavres », détruit les « martyria ». Ainsi, de tolérant, il devient agressif. Il entre en lutte ouverte avec les majorités chrétiennes de l'Orient...

Peut-être aurait-on pu marquer plus fortement la cause profonde de l'échec de Julien. Pour prolonger la vie du paganisme, il était maladroit d'insister sur ce qu'il y avait d'irrémédiablement périmé dans l'ancien culte : les sacrifices. Ce n'est pas le christianisme qui avait tué ceux-ci. Longtemps avant d'être chrétien de cœur (le fut-il jamais ?) Constantin avait, sans péril pour sa popularité, même en Occident, pris parti contra la « superstition ». Un Ammien Marcellin, si favorable qu'il fût à Julien, n'approuvait pas les hécatombes, et reproche à l'Apostat, au lieu d'avoir « restauré» l'ancienne religion dans un esprit à la fois respectueux, modéré et moderne, d'avoir été « superstitieux » à l'excès. Cet historien, ce militaire grec si loyal envers l'empire, si parfaitement romanisé, est le porte-parole des conservateurs qui ne voulaient point de « réaction », et que scandalisait, presqu'autant que les Chrétiens, la folie des sacrifices. C'est par un véritable paradoxe que le « ranimateur » du paganisme (comme dit M. Bidez) au lieu de s'appuyer sur les forces les plus saines de son parti, les masses occidentales (1), l'aristocratie romaine, les « honnêtes gens », a ignoré Rome et compromis son œuvre en s'associant à une très petite minorité de théurges orientaux. Et quant à l'hellénisme, si l'on entend par là le legs littéraire et artistique de l'antiquité grecque, Julien

(1) Et non pas seulement les masses rurales. M. Bidez (p. 49) semble — et c'est regrettable — croire encore à la vieille et fausse étymologie : *paganus* = « paysan. »

l'a mis en fort grand péril. Il l'a mal défendu en l'identifiant, non seulement au polythéisme, mais à son syncrétisme *sui generis* et à une nouvelle église, qui était sa création personnelle. Ici encore, les païens modérés ont vu le danger. Ils savaient que, plus ou moins tacitement, un compromis s'était fait : la « culture grecque » avait été adoptée par le Christianisme, elle avait pénétré dans l'enseignement chrétien. La loi scolaire de l'empereur fut une faute énorme, parce qu'elle impliquait que les poètes grecs ne pouvaient être enseignés ou commentés que dans un esprit anti-chrétien. L'Apostat a fait ce qu'il a pu pour provoquer une rupture complète entre les Chrétiens et la tradition classique. Heureusement pour la civilisation, ici encore il a échoué.

Mais nous nous arrêtons, car, à la différence de M. Bidez, la compétence nous manque pour juger Julien. Et l'illustre auteur, qui a relevé, ou qui nous a permis de relever certaines erreurs, certaines injustices — provenant soit d'idées préconçues, soit de passions modernes, soit simplement d'une information incomplète — commises par les historiens et les penseurs dans leur appréciation de l'Apostat, l'illustre auteur nous a trop bien montré avec quelle prudence il faut parler de cette âme combattue, de cet esprit complexe, de ce tempérament dont, d'ailleurs, malgré tant de « sources » excellentes, nous ne possédons sans doute pas les secrets les plus intimes.Ce tourment de la pureté et de la chasteté, notamment, qui au point de vue moral, ou si l'on veut « psychanalytique », est l'une des marques, peut-être l'un des stigmates d'un déséquilibré de génie, se dérobe à notre étude. Un fabricant de « vies romancées » eût, à cet égard, impertinemment scruté celle-ci où il n'y a que deux femmes — Eusébie et Hélène (encore Hélène, à vrai dire, n'est-elle qu'un fantôme). M. Negri a soupçonné des relations presque tendres entre Julien et la femme de son cousin. M. Bidez là-dessus est plus que discret : *ἀμάρτυρον οὐδὲν ἀείδει*. On regrettera peut être la brièveté du chapitre *Histoire et Légende*, où l'on s'attendait à trouver une galerie d'anciens portraits. Mais il semble que la modestie de M. Bidez l'empêche d'insister lui-même autant que nous le voudrions, sur les défauts de cette iconographie surannée (1). Certes, cela n'était pas nécessaire pour nous faire admi-

(1) Çà et là, il nous rappelle combien les jugements des plus grands souffrent

rer le tableau de maître qu'il a, tantôt peint avec une patience et une minutie admirable, tantôt brossé plus largement. Le grand public sera séduit par la vie et le mouvement de ce dernier portrait ; les connaisseurs l'étudieront en détail pour sa technique impeccable.

Mais la récompense que souhaite surtout M. Bidez, c'est que, son commentaire perpétuel à la main, on relise celui qui est dans le sens plein du terme son auteur, et qui n'a pas dit son dernier mot.

Henri Grégoire.

Les Manuscrits de Julien et le mouvement néo-païen de Mistra : Démétrius Rhallis et Gémiste Pléthon.

Joseph Bidez. *La tradition manuscrite et les éditions des discours de l'Empereur Julien*, Gand, Van Rysselberghe et Rombaut, Paris Champion, 1929 (= Université de Gand, *Recueil de Travaux publiés par la Faculté de Philosophie et lettres*, 61e fascicule). x-154, pages in-8°.

Après avoir édité les *Lettres* de l'empereur Julien, M. Joseph Bidez passe aux *Discours*, qui paraîtront bientôt, comme les *Lettres*, dans la *Collection des Universités de France*. Le présent ouvrage est proprement la préface de l'édition critique des discours, de même que les *Recherches* de J. Bidez et de F. Cumont *Sur la tradition manuscrite des lettres de l'empereur Julien* (Mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique, t. LVII) restent la base de la publication des Épîtres. C'est ainsi que, bientôt, sera avantageusement remplacée l'édition de Julien par Hertlein, — d'ailleurs épuisée, dont le texte avait été en substance reproduit par Mrs Wilmer Cave Wright dans la collection Loeb (1).

d'une connaissance incomplète du texte de Julien. P. 302, à propos du *Misopogon* : « Il est vrai, on ne connaît que depuis peu la tirade blasphématoire où l'Apostat décrit à sa façon l'effet du baptême et de la pénitence des chrétiens. Si Chateaubriand avait pu la lire, il se serait peut-être gardé de mettre les *Césars* sur le même rang que le *Misopogon*, en admirant « qu'un souverain ait jugé ses prédécesseurs avec autant de rigueur et de supériorité ».

(1) M. Joseph Bidez estime d'ailleurs beaucoup la traduction de Mrs W. C Wright.

Aux discours, M. Bidez joint l'*Épître à Thémistius* et l'*Épître aux Athéniens*, que certains critiques s'étaient étonnés de ne pa trouver dans le volume consacré aux Lettres. Mais l'*Épître à Thémistius* est une dissertation philosophique, et l'*Épître aux Athéniens* un manifeste politique. Ces documents n'ont d'une lettre que le nom, et, sauf le *Vossianus*, aucun manuscrit des *Lettres* de Julien ne les contient.

On pense bien que le travail de M. Bidez sur la tradition manuscrite des Discours, étant de M. Bidez, est absolument exhaustif et définitif.

Comme pour les *Lettres*, le principal manuscrit est le *Vossianus gr.* 77 (V), conservé à Leyde, et qui appartint à Isaac Vossius ; ce manuscrit, en 1680, fut « conféré » par le baron Ézéchiel Spanheim dans sa belle campagne de Vossius près de Windsor. Hertlein l'a consulté après Spanheim, Dübner et Cobet, mais il l'avait, chose singulière, assez mal collationné. Deux quaternions de ce codex ont disparu (32 et 41) ; mais le *Parisinus* 2964, copié sur le *Vossianus* avant leur disparition, permet de suppléer à cette lacune. Ici encore, Hertlein s'est montré négligent ; en collationnant le *Parisinus* (U), M. J. Bidez a découvert maintes leçons excellentes, ignorées jusqu'ici. « Non seulement U nous met à même de mieux reconstituer la teneur des morceaux où il représente seul les cahiers perdus de son archétype, mais son témoignage nous aide parfois à déterminer la leçon de V dans des endroits où ce vieux manuscrit (bombycin du XII^e^-XIII^e^ siècle) a été endommagé par l'humidité ». D'autres apographes n'ont point d'importance.

Le *Vossianus* remonte à un archétype d'époque byzantine (X^e^ siècle), pourvu de curieuses scholies (V^m^) ; parfois le copiste a introduit dans le texte les réflexions d'un commentateur : une invective chrétienne à Julien s'est glissée au milieu de l'*Épître à Thémistius*. Certaines notes prosopographiques contiennent des renseignements historiques nouveaux pour nous et puisés à très bonne source. M. Bidez a déjà eu l'occasion « de signaler ce qu'il y avait d'inédit et d'important dans deux de ces notes, relatives à Magnence (1), à Silvain et à un préfet du prétoire de Constance, nommé Philippe ».

(1) Amiens, ville natale de l'empereur Magnence, *Revue des Etudes anciennes*, t. XXVII, 1925, p. 314.

Plusieurs de ces scholies se rencontrent dans Suidas.

Après le *Vossianus* V, le plus important des manuscrits de Julien est certainement le *Marcianus* 366 (= M), que M. Bidez a fait photographier. C'est un *chartaceus* du xv^e^ siècle. Il a gardé, lui aussi, trace des fameuses notes historiques et prosopographiques. Il est moins riche en œuvres de Julien que le *Vossianus*. Et Hertlein ne nous le fait point connaître avec plus d'exactitude que le principal *codex*. Le *Marcianus* a de nombreux dérivés que M. Bidez a étudiés et classés avec soin, pour les écarter naturellement. Le cas le plus curieux est celui du *Monacensis* gr. 101. Une collation « éclectique » de ce *liber*, par Th. Ch. Harles est cause que le *Bavaricus Harlesii* (= Bav.) a été pris par E. von Borries et F. Boulenger pour un témoin original et important de notre texte. Il y a donc une légende du « Bavaricus ». Elle ne survivra point à l'enquête de M. Bidez (p. 40-44).

Le *Vossianus* et le *Marcianus* étaient très connus, bien qu'ils n'eussent pas été étudiés et utilisés avec le soin et la méthode désirables.

Le *Vindobonensis* (W) et le *Neapolitanus* ont été découverts par M. Bidez. Ils contiennent des « extraits », des copies fragmentaires de divers discours, le tout fort intéressant pour l'histoire de la tradition, et décisif en certaines rencontres.

Deux des morceaux pour lesquels le Marcianus M fait défaut, le discours *Sur le Roi Soleil* (*Oratio* IV) et le *Misopogon*, sont reproduits, l'un immédiatement après l'autre, par de nombreux manuscrits dont la parenté se montre déjà dans la forme fautive (*πρὸς Σαλουστῖνον*) du nom du personnage à qui Julien dédia son Discours. Le *Bodleianus Miscellaneus* 57 (Auct. R. 4. 12 = O) *bombycinus* in 4° du xiii^e^-xiv^e^ siècle est le plus ancien des représentants de ce groupe. M. Joseph Bidez, avec sa conscience prodigieuse, résume dans les onze pages du chapitre VI une enquête — qui a dû lui prendre de nombreux mois — sur une vingtaine de manuscrits (numéros 23 à 42) qui dérivent tous de celui-là. « Ainsi donc, parmi les nombreux manuscrits qui renferment successivement l'*Oratio* IV et le *Misopogon*, il n'y en a que deux qui comptent : tout d'abord et surout, le *Bodleianus* O, puis, dans les endroits où O a perdu, soit des feuillets, soit des mots ou des parties de mots, la copie, le *Vaticanus* K, d'où dérivent tous les autres représentants de ce groupe ».

Pour les études proprement byzantines, le chapitre VII de M. Bidez est le plus intéressant. L'éminent philologue, au cours d'une étude qui paraît tout d'abord purement technique, éclaire tout à coup l'un des aspects les plus curieux de la Renaissance byzantine, la vie intellectuelle de Mistra, capitale des despotes de Morée, au XV^e^ siècle « A partir du XIV^e^ siècle, dit-il, on voit se multiplier, avec les représentants du groupe O — où sont réunis l'*Oratio* IV et le *Misopogon* — des manuscrits qui, de toute l'œuvre de Julien, ne reprennent que son discours *Εἰς τὸν βασιλέα Ἥλιον*. Ce sont un *Marcianus* gr. 436 (= C) du XIV^e^ siècle, et les quatre codices du XV^e^ siècle G (Monacensis gr. 490), R (Riccardianus gr. 76), T (Ottobonianus gr. 181) où se trouvent des œuvres de Georges Gémiste Pléthon, Z (Vaticanus graecus 2236), celui-ci presque entièrement de la main de Démétrius *ὁ Καβάκης* de Sparte (= Mistra), ami et disciple du célèbre « platonicien ». « Grand ami de Pléthon, qui l'appelle dans une lettre son fils, ce personnage fit mieux que copier et collectionner des manuscrits. C'est lui qui, d'après l'*auto-da-fé* ordonné par le patriarche Gennadius et en dépit d'une menace d'excommunication, recueillit les fragments du *Περὶ Νόμων* de son maître qui nous ont été conservés. Il quitta la Grèce en 1466 pour se rendre à Rome où il mourut nonagénaire et fut enterré dans l'Église des *Santi Apostoli*, où se voit encore son tombeau » (p. 76). Dans Z et dans T, Démétrius a inscrit de curieuses scholies, d'une orthographe phonétique assez déroutante pour les philologues classique. Démétrius, par exemple, après le titre *Ἰουλιανοῦ βασιλέως πρὸς τὸν βασιλέα Ἥλιον* transcrit deux vers de Georges Gémiste Pléthon : *Πλήθωνος · ὦ τοῦδ' οὐρανοῦ ἄναξ ἥλιε, ἵλαος εἴης — ἵλεως καὶ σὺ σελήνη εἴης, πότνια ἱερῆ* (sic pour *ἱρῆ*). A propos du discours IV, sorte d'Évangile de l'héliolâtrie, il reproche amicalement à son maître Pléthon de n'avoir pas utilisé un si beau raisonnement : *Ὦ Πλήθων ἀγαθέ, ταύτην τὴν ἐξήγισην τοῦ παρόντος λόγου παρέλπες, ἀξίαν καὶ ὀφέλημον οὖσαν, σοῦ ἀναλόγου καὶ ἀξίου ὄντος, καὶ μᾶλλον περὶ τῶν μαθειματικῶν* (sic). Mais ce qu'il y a de plus curieux — de plus inquiétant, dirait un théologien — c'est l'enthousiasme de Démétrius, sujet du despote Théodore, qui se déclare Hellène et Lacédémonien (*Δημητρίου Ἕλληνος*

(1) Ici nous rétablissons tacitement l'orthographe.

Λακεδαιμονίου), pour l'œuvre et la croyance de Julien : *οὐδ' ἕν ἴδον κρίτον* (*κρεῖττον*) *τῆς σῆς συνέσεως διανώειμα* (l. *διανόημα*) *ἴσος* (= *ἴσως*) *δὲ ἀνάλογον τῷ σῷ ἀξιόματι καὶ τῇ σὶ ἀρετῇ καὶ σοφία · οὔτε γὰρ ταύτης ἔδει ἄλλου* (l. *ἄλλον*) *ἄψασθε* (= *ἄψασθαι*) *οὔτε σε ἄλλης συγγραφῆς πρεποδεστέρας* (sic) : *τὸ γὰρ ὅμιον ἡπὸ τοῦ ὁμίου διακριτέον, καθώσον ἐστὶ δινατόν.* Le bon Démétrius, dans une note de T, va jusqu'à invoquer lui-même, quoique indigne, le Soleil à la manière de Julien : *τὰ αὐτὰ καὶ περὶ ἐμὲ δόεις. καὶ πρὸς μὲ τοιοῦτος πόθος συνέβη οὔπω μὴ ιζ' ἐτῶν ὄντα, καὶ μηδὲ παρά τινος ἀκήκοα τὸ τυχὸν πρὸς αὐτῶ τοῦτο* (sic ?). Démétrius ajoute qu'à 74 ans, il est toujours et de plus en plus, adorateur du Soleil : *καὶ νῦν ὄντα με ο' καὶ δ' ἐτῶν καὶ ἀεὶ αὔξ(ε)ι ὁ πόθος* « Ailleurs encore, notamment dans le *Monacensis* 237, la main de Démétrius a mis en marge du texte néo-païen des remarques analogues aux scholies inédites que nous venons de signaler. Là aussi Démétrius laisse voir sa prédilection pour le dieu Soleil en faisant observer que, dans toute une dissertation de Pléthon, c'est de ce Dieu qu'il s'agit, et que c'est le rôle d'Hélios que Pléthon aurait dû surtout magnifier ». M. Bidez regrette de ne pouvoir prolonger ce qui pour lui n'est qu'une « digression ». Tous les Byzantinistes le regretteront. Mais il a piqué vivement la curiosité de tous les « amis de Mistra » et des « paléologisants ».

Pour le *Misopogon*, M. Bidez a examiné encore sept manuscrits (49-56), deux pour le Discours VIII (*Sur le Départ de Salluste*), un pour les Césars.

Il n'y a pas de *stemma* général, parce qu'on se trouve, comme pour la tradition manuscrite des Lettres, en présence de grandes complications : « certains apographes, et des plus importants, ne dérivent pas, pour tous les morceaux qu'ils contiennent, d'un seul et même archétype. Ils combinent des emprunts faits à plus d'une source. C'est ainsi, que, par exemple, le *Vindobonensis* W n'occupe pas la même place dans les divers arbres généalogiques où il figure. On trouvera dans le tableau de la page 102, l'indication « des manuscrits qui interviendront pour la constitution du texte de chaque morceau. »

Conclusion (page 102) : « Toutefois, si enchevêtrés que soient les rapports que ces compilations hétérogènes ont entre elles, à leur point de départ on doit supposer un recueil complet des discours de Julien composé vers le IX^e^-X^e^ siècle. C'est de ce recueil que dé-

rivent, plus ou moins directement, les extraits de Suidas, d'Eustathe de Lacapène, les *Excerpta Neapolitana*, le Marcianus M, les débris du Vindobonensis W, l'Augustanus A et tous nos autres apographes. Maintes des notes marginales de cette édition *princeps* traînent encore çà et là dans V, dans M et dans A, comme nous l'avons vu. De plus, certains groupements de morceaux comme la série formée par le *Misopogon*, l'*Oratio* VIII et l'édit *De Funeribus*, ou bien encore la réunion des panégyriques de Constance et d'Eusébie dans un ordre (Orat. II, I, III) différent de celui de la vulgate, nous donnent une idée de la composition du recueil d'où dérivent tous nos manuscrits. L'indice le plus frappant peut-être de cette communauté d'origine se trouve p. 173, 27, où *TH TΩMENON* a donné lieu à la faute *TIMΩMENON* (sic V O h et même Suidas) ; seul le *Marcianus* C a gardé trace de la leçon primitive, qui figurait sans doute, comme une variante, dans la marge de son archétype ».

L'auteur du *Recueil* des lettres de Julien, avec scholies, ne serait-il pas Aréthas de Césarée (début du x^e^ s.) ? Ce qui nous suggère cette hypothèse, peut-être indémontrable, ce sont certaines scholies tout à fait dans le goût de celles de cet archevêque, qui, volontiers, à propos de passages des classiques, se permet des allusions, souvent sarcastiques à des faits contemporains.

Julien ayant dit que c'est la coutume des potentats barbares de faire retomber sur leurs sujets la responsabilité de leurs insuccès, le scholiaste (V^m^) observe : *τοῦτο νῦν καὶ παρ' ἡμῖν*, « faisant allusion ainsi à des faits d'une époque plus récente que celle de Julien. » Aréthas de Césarée, qui critiqua fort amèrement l'empereur Alexandre et l'empereur Constantin Porphyrogénète, est très capable de réflexions analogues et nous savons qu'il s'est occupé de Julien (1).

Le livre proprement dit se termine par un chapitre de vingt-trois pages sur les *Editions* (p. 105-129). Le chapitre, malgré l'érudition

(1) Bidez et Cumont, *Recherches*, p. 130 sqq.

Cf. l'importante étude de S. Kougéas sur les scholies d'Aréthas : *Σ. Β. Κουγέα, Αἱ ἐν τοῖς σχολίοις τοῦ Ἀρέθα λαογραφικαὶ εἰδήσεις*, dans *Λαογραφία*, IV (1913), fasc. 1 et 2, cf. p. 266-267-268 : invectives d'Aréthas contre ses ennemis politiques ; cf. aussi p. 265. Il fut accusé de conspiration vers le temps où les Bulgares ravageaient la Grèce. Beaucoup d'innocents furent alors emprisonnés (vers 920). Cf. S. Kougéas, *Ὁ Καισαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ*.

précise dont il est comme bourré, laisse une impression extraordinaire d'aisance. En effet, connaissant, comme il les connaît, les cinquante-huit manuscrits de Julien, c'est un jeu pour M. Bidez que d'identifier les *subsidia* dont se sont servis les divers éditeurs. Cette aisance et cette sûreté lui donnent le loisir de faire en marge, pour ainsi dire, de son étude, les portraits des philologues, des humanistes et des théologiens qui ont découvert peu à peu les œuvres de Julien, et dont l'intérêt pour celles-ci et la personne de l'Apostat est comme un signe des temps (1).

Henri Grégoire.

John Bagnell Bury.

Norman H. Baynes. *A Bibliography of the Works of J. B. Bury, compiled with a Memoir.* Cambridge, University Press, 1929. 184 pages, 7 pages d'index.

M. Baynes intitule modestement son ouvrage : *A Bibliography*. En effet, c'est une bibliographie complète de l'œuvre immense et multiforme de J. B. Bury (50 pages, 369 numéros). Mais le *Memoir* de 124 pages qui précède cette bibliographie est une biographie pleine d'anecdotes savoureuses, d'extraits des *scripta minora* du maître, et de jugements sur ses ouvrages. Nous avons relu plus d'une fois ce *Memoir*, et nous croyons qu'il est inutile de le résumer, car tous les byzantinistes voudront posséder l'histoire du plus extraordinaire érudit et polygraphe qui se soit jamais occupé de nos études. John Bagnell Bury, c'est à dire le philologue et l'historien, nous était aussi familier par ses innombrables travaux que l'homme

(1) Cf. J. Bidez, *Vie de Julien*, p. 340-343. — Un appendice discute la date de la lettre de Julien à Thémistius. Elle est écrite de Naissus, après la mort de Constance, et non avant le gouvernement de la Gaule comme le veulent Seeck et Rostagni : l'argument principal est fourni par le Vossianus qui attribue la lettre, explicitement, à Julien *empereur* : *Ἰουλιανοῦ αὐτοκράτορος*. Avant M. Bidez, on ne s'en était pas avisé ! M. Bidez s'occupe aussi brièvement de la version arabe d'un prétendu écrit de Thémistius à Julien. Il ne croit pas à son authenticité.

est demeuré mystérieux pour la majorité de ses admirateurs et de ses confrères. Son énorme production était un problème, un *puzzle*. C'est pourquoi tant de lecteurs parcourront avec une intense curiosité l'opuscule de M. Baynes. Quelle était l'« idée » maîtresse, quelle était la méthode de travail de celui qui passait, avec tant d'aisance des *Isthmiques* ou des *Néméennes* de Pindare à l'*Apologie pour Aristophane* de Robert Browning, de la *Vie de St Patrick*, patron de l'Irlande, à l'histoire de Russie sous Nicolas Ier, ou bien au cycle chronologique des anciens Bulgares, pour rester surtout, lui, helléniste enthousiaste de la « liberté grecque », fidèle scientifiquement à un Empire qu'il aurait dû détester, et dont certainement il n'a jamais compris l'« âme »? C'est presque fiévreusement que nous avons feuilleté la biographie de M. Baynes ; en somme, J.-B. Bury demeure une énigme. Les antinomies, les contrastes qui apparaissent à la lecture de son œuvre et même, déjà de sa bibliographie, ne sont nullement éclaircis par le sympathique et très critique biographe. Rien de moins systématique d'ailleurs que ce *Memoir*. Nous avons annoncé que nous ne le résumerions pas ; et c'est heureux, car, eussions-nous entrepris une telle analyse, nous aurions été arrêtés tout de suite ; le texte de M. Baynes ne peut se séparer des citations de Bury et d'autres auteurs, si judicieusement choisies, dont tout le livre est comme « truffé » ; et nous aurions hésité entre la tentation et l'impossibilité de copier tous ces « mots » excellents, toutes ces historiettes contées avec le meilleur humour britannique. — Mais, quant à « déchiffrer » Bury, même avec cette clé, ce n'est point aisé. On apprend chez M. Baynes que John Bagnell Bury n'atteignit que l'âge de soixante-six ans ; que dix de ces années furent comme dévorées par la maladie : et la monstrueuse liste des livres et des articles n'en devient que plus paradoxale. On lit que Bury garda toujours une apparence en quelque sorte juvénile (*a boyish appearance*) ; et que ceux qui le voyaient pour la première fois n'en croyaient pas leurs yeux : *Are you... really*? On voit que cet helléniste et médiéviste fut, à Cambridge, professeur, puis *Regius professor...* d'histoire moderne ; qu'enfant précoce — on s'en doutait — invincible en thème grec à dix ans, gagnant à tous coups les « large medals » et les « scholarships », il n'oublia jamais les mathématiques, et même en usait pour chasser la migraine ; qu'il adorait les philosophes et les poètes, et singulièrement, parmi les modernes, Herder, Browning, Swinburne ; qu'il versifiait avec un tel

brio en grec et en latin, qu'un jour pendant un examen *viva voce*, il peignit en strophes saphiques toutes les jeunes filles qui défilaient devant lui ; qu'il apprit, on ne sait comment, le russe et le hongrois ; qu'il était rationaliste, violemment, naïvement anti-chrétien ; que par exemple, il attribuait le triomphe du Christianisme, non seulement au hasard et à l'idiosyncrasie de Constantin, mais à une sorte de crise de nerfs du vieux monde (*a failure of nerve*, un mot rapporté à l'auteur par Gilbert Murray) ; que ces vues le disposaient mal à faire de l'histoire ecclésiastique ; qu'il était incapable de tirer son chapeau à un magnifique lutteur comme Chrysostome, bien que son maître Edward Gibbon eût salué de l'épée l'indomptable Athanase ; qu'au surplus, en histoire, il se défiait des théories,qu'il croyait au hasard, aux contingences ; qu'il était à cet égard le moins déterministe des hommes, le plus convaincu de l'influence des individus ; que néanmoins il faisait si large la part de l'inconnaissable, qu'il ne se sentait pas le courage d'entreprendre les portraits de gens qu'il ne « voyait » pas, comme Athaulf, Attila, Genseric, voire Justinien ; qu'il était médiocrement expansif et, en somme peu sociable, quoique plus vivant qu'on ne l'a dit en société, à condition que cette société lui plût ;qu'il n'était pas enchanté de l'histoire générale de Byzance parue dans la *Cambridge Mediaeval History*,parce qu'elle manque d'unité...

M. Norman Baynes connaît admirablement son Bury. Il admire, naturellement, sa prodigieuse force de travail, s'il ne nous le fait pas voir à l'œuvre dans son cabinet, et nous pensons, comme lui, que ses meilleures productions sont sa réédition de Gibbon, et son *History of the Eastern Roman Empire.* Il nous le montre essentiellement helléniste, et ne nous explique point le paradoxe par lequel il a consacré la majeure partie de son existence à un empire chrétien, auquel il a toujours refusé le nom d'Empire grec et même d'Empire byzantin. A moins que la vérité n'ait été dite là-dessus par August Heisenberg : *Bury bewunderte die Grösse der Imperiums, im übrigen stand er dem Wesen der byzantinischen Kultur innerlich kühl gegenüber. Byzanz war für ihn in erster Linie das Feld gelehrter Arbeit.* M. Baynes, qui cite plusieurs fois cette phrase n'est pas loin de croire que Heisenberg a raison ; et il est assez sévère pour Bury, auquel il reproche d'avoir moins fait œuvre de véritable historien que *Kleinarbeit* d'érudit.

Certains chapitres de ses livres d'histoire, dit-il, sont parfaits

en eux-mêmes, mais ils ne sont pas reliés entre eux ; Bury apparaît incapable d'ordonner des ensembles. Il est certain que la synthèse n'était pas son fait. Mais nous sommes convaincu pour notre part qu'il avait mieux à faire. L'heure des synthèses, de la « grande histoire » n'est pas venue encore pour la plupart des périodes de l'histoire byzantine. Nous avons eu dans J. B. Bury un homme qui, avant d'écrire une ligne, « lisait toutes les chroniques ». Il les lisait et les critiquait ; dans d'innombrables cas, il fut le premier à faire, avec une admirable conscience, ce double travail. C'est plaisir de suivre Bury dans l'une de ces « discussions critiques » où il excellait. Peut-on vraiment lui faire un grief (comme M. Baynes) de n'avoir pas, dans ses *Histoires*, supprimé toute trace de son travail préalable ? Certes, il est exact qu'il y a de ce fait, dans ses livres, de graves disproportions. Telle guerre de Justinien, qu'il avait étudiée à fond, Procope en mains — la guerre lazique ou la guerre gothique — occupe, chez lui des pages interminables, tandis qu'une controverse religieuse à laquelle il ne s'intéressait guère, est liquidée brièvement, justement parce que l'auteur ne l'a pas connue de première main. Mais nous savons depuis longtemps, comme nous le dit d'ailleurs M. Baynes, que le *student of Church history* fera mieux de lire les biographies de Smith et Wace que les chapitres ecclésiastiques de Bury. Au surplus, nous savons tous que les questions examinées par J. B. Bury, si elles ne sont pas toutes vidées, sont au moins magistralement élucidées ; et qu'une « discussion » de Bury est le terrain le plus solide que puisse fouler le byzantiniste.

Nous avons d'ailleurs trouvé dans le livre de M. Baynes de nouvelles raisons d'aimer un savant que nous regretterons toujours de n'avoir pas connu *in the flesh*. Bury est vraiment le héros de la *Research*. Il a beaucoup fait pour défendre le vieil idéal universitaire. Il a écrit ces lignes d'une vérité courageuse jusqu'à la provocation : « Greek is useless ; but its uselessness is the very strongest reason for its being a compulsory subject in the University course. For the true fonction of a University is the teaching of useless learning... You who make utility the measure of all things quite misconceive the meaning of a University, and, if we once admitted your principles, our Universities would no longer be Universities at all... They would be converted into utility institutions — institutions for technical or commercial or other training, things highly respectable, we admit, but belonging to a totally alien sphere »... Et lisez encore

ce délicieux passage sur « l'esprit moderne » et l'Université : « L'esprit moderne est intéressant, certes, en plus d'une manière : cela ne fera aucun mal de l'inviter « to dine in hall », et les étudiants, dans le privé, feront bien de cultiver sa connaissance avec discrétion. Peut-être l'Université pourra-t-elle aller jusqu'à lui conférer *an honorary degree*. Mais lui accorder une voix dans le règlement des études académiques, voilà ce qui serait véritablement fatal » (Baynes, page 59).

Que nous importe que Bury n'ait pas eu de « doctrine » bien fixe sur quantité de points controversés d'histoire et de philologie anciennes ? Qu'il ait varié plus d'une fois sur l'interprétation de Pindare et sur la question homérique ? M. Baynes insinue qu'il était — à la différence de Mgr Duchesne — trop bon bibliographe, trop dépendant de l'avis du dernier « philologue compétent » en la matière. Où est le mal ? Nous n'ignorons pas que si J. B. Bury, à Byzance, est un maître, dont l'opinion fait autorité, dans le domaine classique, c'est un excellent « scholar », ayant le sens du grec, de l'histoire, et de la poésie, mais point d'originalité — ou pas plus d'originalité qu'un Gilbert Murray dans des livres écrits en fonction de la *Forschung* allemande, comme *The Rise of the Greek Epic*. Au moins, dans son œuvre formidable, ne relève-t-on presque aucune de ces publications trop hâtives, de « vulgarisation anglo-américaine », par lesquelles certains professeurs de Grande Bretagne et même d'Irlande tâchent parfois d'accroître « their slender income ». Dans cette production énorme, mais toujours savante, les seuls « fantaisies » sont ces délicieuses versions, en vers grecs et latins, de poètes modernes, dont M. Baynes ne nous donne chaque fois que l'*incipit* (*es schmeckt nach mehr*) : *Avril, l'honneur et des bois / et des mois... — Mensis Veneris — mensis gloria mensium — aprilis...* Et les *Belles du temps jadis*, de Villon : *Ἔννεπε νῦν ποθέοντι τύ Μοῖσά μοι ἔννεπε Φλώραν... Et Sweet is true Love* de Tennyson : *Ἀδὺς ἔρως μέλεός περ ἐὼν μελέοισι καὶ ἁδύς.* Et de Tennyson encore, *Long have I sigh'd for a calm* : *Δὴν ἐγὼ ποθῶ γαλήνην· νῦν δ' ἴσως δώσει θεός.*. Et de Swinburne, « Vanitas vanitatum ». *I am tired of tears and laughter* : *ΠΑΝΤΩΝ ΜΕΝ ΚΟΡΟΣ ΕΣΤΙ* :

> Taedia iam lacrimae mihi iam risusque tulerunt
> Qui rident homines, taedia, quique dolent.

M. Baynes dit quelque part, en citant un ami de J. B. Bury et Sainte-Beuve, qu'il y avait dans l'historien du *Later Empire* un *poète*

mort... d'un long emprisonnement. Mais il y a quelque chose de plus immortel que la poésie : c'est la vérité. Et J. B. Bury, grâce à sa méthode sûre et patiente, l'a bien souvent rencontrée, et fixée en des pages d'une merveilleuse lucidité. Ses *Notes à Gibbon*, son *Imperial Administrative System in the Ninth Century*, son *History of the Eastern Roman Empire from the Fall of Irene to the accession of Basil I*, dureront autant que les *Mémoires* de Tillemont ou l'*Afrique byzantine* de Charles Diehl. Dans le procès en canonisation scientifique de l'illustre disparu, M. Norman Baynes, qui a beaucoup d'esprit, s'est fait un peu l'avocat du diable ; mais la « nouvelle Rome » réserve à J. B. Bury l'auréole des *mégalomartyrs* et des grands athlètes de la docte palestre.

Henri Grégoire.

Étymologie de « tortue ».

Rudolf Egger, *Ein altchristliches Kampfsymbol*, dans *Fünf und zwanzig Jahr Römisch-Germanische Kommission*. Berlin und Leipzig, 1929, W. de Gruyter, p. 97-110, in-4°, figg.

Les meilleures étymologies, me disait récemment le grand philologue et historien de la langue française, M. F. Brunot, sont celles qui résultent à l'évidence des faits, des choses, plutôt que du travail abstrait des éplucheurs de mots et de syllabes. Cette vérité, que l'on pourrait traduire ainsi : les étymologies les plus sûres ne sont pas celles des étymologistes de profession, trouve sa confirmation une fois de plus, dans la découverte que vient de faire M. R. Egger, un jeune archéologue autrichien.

En étudiant des mosaïques chrétiennes du IV^e^ siècle, il a rencontré sans la chercher le moins du monde l'étymologie d'un des mots français les plus usuels, je ne dirai pas les plus *courants* puisqu'il s'agit... de la tortue.

M. Egger avoue n'être pas grand clerc en philologie romane et

s'il lit aisément le français, sa connaissance de notre langue est de celles qu'en Autriche on appelle passives et non actives. La preuve en est qu'il estropie un peu dans son article le nom même qu'il a si bien expliqué, en oubliant l'*e* de tortue. Tout cela n'empêche pas son petit mémoire d'être un des plus élégantes contributions qu'on ait jamais apportées à l'étude de l'étymologie française.

Les mosaïques dont M. Egger est parti, et dont l'une se trouve dans le *presbyterium* de l'antique église d'Aquilée, l'autre dans le *catechumenium* de la même église, représentent toutes deux le combat du coq et de la tortue. Si même cette signification *agonistique* de l'étrange groupe ne résultait pas de l'attitude des deux animaux (celle du coq est particulièrement agressive dans l'un des deux cas), on devrait la tenir pour assurée à cause des symboles qui figurent dans le champ des mosaïques : une de ces amphores qui servaient de récompense aux athlètes victorieux, ou un sac d'argent, dont le sens est pareil. M. Egger, du lieu où se trouvent ces représentations, a conclu tout naturellement qu'elles devraient être mystiques. Et tout naturellement aussi,il a pensé que la lutte du coq et de la tortue, c'était le combat de la lumière et des ténèbres. Nous n'avons pas attendu « Chanteclair » pour apprendre qu'il y a un certain rapport entre le chant du coq et la naissance du jour. Et quant à la tortue, c'est un animal qu'on s'attend, *a priori*, à voir figurer « les infernaux paludz » ; comme la grenouille, elle grouille obscurément dans la fange ; elle disparaît mystérieusement sous terre. Elle est chthonienne, en un mot.

Le symbole doit être bien ancien. Les Grecs, semble-t-il, l'ont connu sans toujours le comprendre. Plutarque cherche puérilement à expliquer pourquoi l'Aphrodite de Phidias foule une tortue. Il s'agit sans doute d'un motif oriental, emprunté par la statuaire grecque. Aphrodite *ourania* ou céleste est censée écraser les puissances des ténèbres, les puissances infernales, sous la forme de l'immonde tortue. Nous voilà loin de l'exgèse de Plutarque : la tortue servant d'attribut à Vénus, la divinité la plus femme qui soit, parce que l'animal porte-maison est, dans toute l'acception du terme, *casanier* comme devrait l'être la femme idéale (1).

(1) Pausanias, VI, 25, 1 (Aphrodite *Οὐρανία*, à Elis) ; Cumont, *Monuments Piot*, XXVII (1924), p. 31 sqq., pl. III ; Plutarque, *Praec. coniug.*, 32.

Mais nous sommes à Aquilée, nous sommes au IVe siècle chrétien. Que veut dire en ce lieu, en ce temps-là le combat de la lumière et des ténèbres, du soleil et de l'enfer?

La réponse est simple. Le soleil, donc le coq, c'est la foi nouvelle, et l'animal infernal, c'est le paganisme, à moins que ce ne soit l'hérésie.

C'est ici que se place le meilleur argument de M. Egger — celui qui transforme d'un coup son hypothèse en certitude. Saint Jérôme dans son commentaire sur le prophète Osée s'arrête à un passage où les autels des idolâtres, autels de pierre sur les hauts lieux, sont comparés à autant de *tortues*. Jérôme (1) nous explique que cette prophétie concerne les hérésies de son temps. La tortue, dit-il, *oppressa pondere suo*, signifie les *gravissima peccata* des hérétiques. On sait que Saint Jérôme a passé par Aquilée. Il a pu y voir la mosaïque au coq et à la tortue. S'il l'a vue, et qu'il se soit enquis de sa signification, la réponse qu'on lui fit lui a peut-être suggéré l'exégèse étonnante du commentaire d'Osée, qui nous paraît, osons le dire, si osée, elle aussi, mais qui, on le voit par les monuments, était dans l'esprit symboliste de ce temps-là.

Il est à peine besoin d'ajouter que l'hérésie du IVe siècle est, par excellence, l'Arianisme.

Et, historiquement, le sens de la mosaïque d'Aquilée se précise à merveille.

Mais, il nous faut rattraper... l'étymologie de tortue. Jusqu'aujourd'hui les romanistes hésitaient embarrassés entre des formes comme *tartaruga* (italien et portugais) et *tortue* qu'il paraissait difficile de ramener au même étymon, surtout en partant du mot français, expliqué lui-même par *tortus*, sous prétexte que la tortue a les jambes torses.

Sans nous demander ce qu'il en est de ce « Schönheitsfehler », comme diraient les Allemands, constatons que tout s'arrange à merveille si l'on part de la forme la plus longue, *tartaruga*, quelle qu'en soit d'ailleurs l'origine. Car, en bas latin *tartaruca* donnerait

(1) Migne, *Patrologia latina*, XXV, col. 929.

par réduction syllabique *tartuca*, et par étymologie populaire *tortuca*, *tortue* (*lactuca*, *laitue*).

Nous mettons à l'épreuve la patience du lecteur, en progressant dans notre démonstration empruntée à M. Egger, avec la lenteur de l'animal qui sera désormais son totem.

Qu'est-ce que *tartaruca*? La féminin de *tartarucus*, qu'on n'a nul besoin de supposer, car le nom se trouve sur une tablette d'imprécation, accolé à celui d'une divinité infernale, d'un esprit du Tartare : « Spiritus immondissimus tartarucus »...

C'est que *tartarucus* est le grec *tartaroukhos*, « qui occupe, qui tient le Tartare, infernal ».

Que s'est-il donc passé? Tout simplement que le nom latin de la tortue :*testudo*,conservé seulement en sarde,a été partout ailleurs remplacé par l'épithète *tartaruca*, appliquée, à l'époque classique de la superstition,à une bête réputée infernale et qui plus est, hérétique.

Il est inutile de rappeler aux érudits lecteurs de cette Revue combien la substitution de l'adjectif au substantif est fréquente, notamment en bas-latin et en bas-grec. Le porc s'appelle en italien *maiale*, la vache en grec moderne *ἀγελάδα*, « la grégaire » ; le cheval, car le langage n'est pas toujours juste,est qualifié d'*ἄλογον* (bête déraisonnable) par les Pallicares... Voyez Vendryes, *e tutti quanti*...

C'est ainsi que M. Egger, excellent fouilleur, *Limesforscher*, épigraphiste, archéologue de toute première force, et le moins étymologiste des hommes, en étudiant deux petits monuments auxquels on n'avait fait que peu d'attention, a éclairé tout un coin de la mentalité des hommes du IV^e^ siècle, et refait un article du dictionnaire étymologique des langues romanes.

Henri Grégoire

La fin du Paganisme.

Johannes Geffcken. *Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums.* (Religionswissenschaftliche Bibliothek, herausgegeben von W. Streitberg, 6.). 2. Tausend, mit Nachträgen. Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung, 1929. 365 pages in-8°.

La seconde édition de ce manuel indispensable est enrichie de *Nachträge* (dix-huit pages d'un texte très serré : réponses à certaines objections et bibliographie récente). Au surplus, il s'agit d'une simple réimpression. On connaît la division de l'ouvrage : Chapitre premier, la vie religieuse au IIe siècle et au début du IIIe ; chapitre II, le IIIe siècle (culte, philosophie,Plotin, Porphyre, science, poésie) ; chapitres III, le IVe siècle, lutte contre le paganisme, « renforcement intérieur » de celui-ci : Jamblique ; Julien, conséquences de sa réaction ; les intellectuels païens ; IVe chapitre, le cinquième siècle et les suivants ; Ve chapitre, la « transition » (die Uebergänge) ; VIe chapitre, résumé et conclusion. On sait aussi que la valeur du volume est doublée par les notes compactes des pages 247-327.

M. Geffcken tient beaucoup à son titre : *Ausgang*, et non *Untergang des Heidentums.* Il entend par là sans doute que l'humanité n'a pas fait de perte, que le paganisme a fini sans catastrophe, en sauvant ses valeurs éternelles qui survivent sous une autre forme. La conception que M. Geffcken s'est faite de cette histoire est nettement optimiste : *Das letzte Ergebnis meiner Arbeit ist die Ueberzeugung vom notwendig glücklichen Endresultat dieser ganzen Entwicklung ; kein letzter Rest von Sentimentalität kann auch den Philologen mit leisem Bedauern der letzten heidnischen Kämpfe gedenken lassen ; war die griechisch-römische Kultur der Welt zu sagen hatte, das was ausgesprochen, als das Christentum die Regierung antrat. Und jene alte Kultur lebte ja auch in neuer Erscheinung fort ; manch edles Kleinod der Vergangenheit ward ins neue Haus hinübergerettet* !

Le livre de M. Geffcken ne vise pas à remplacer tous ceux qui ont été écrits sur le même sujet, et ils sont nombreux, citons Beugnot, Chastel, von Lasaulx, V. Schultze. Très condensé, il ne donne

naturellement pas une étude des textes législatifs dirigés contre le paganisme, et les chapitres consacrés à la politique religieuse des divers empereurs sont assez courts. Il y a douze pages seulement, sur trois cent soixante, pour plus d'un siècle de luttes religieuses (de Dèce à Constance) ; par contre, M. Geffcken, auteur d'un bon livre sur Julien, a jugé que trente pages pour l'Apostat ne dépassaient pas la mesure. La mesure, non sans doute ; mais la proportion n'est pas observée. Au fond la persécution dite de Dioclétien — qui est celle de Galère et de Maximin — n'est qu'une tentative désespérée pour enrayer la décadence du paganisme en Orient, et les mobiles des empereurs persécuteurs auraient dû être étudiés aussi bien que ceux de Julien. Le problème de Constantin est traité lui aussi, beaucoup trop rapidement. M. Geffcken a « mis l'accent » sur deux choses : l'histoire des idées, et la répercussion de ces « idées » sur la vitalité des cultes païens, illustrée par les inscriptions. Son livre groupe assez commodément ces témoignages épigraphiques en effet précieux, quoique occasionnels et peut-être fallacieux, c'est-à-dire prêtant à de fausses conclusions *ex silentio*. Quant aux doctrines philosophiques, aux « tendances des intellectuels » païens, il y a de bons chapitres sur Philon, Porphyre, Jamblique. Ces études d'histoire interne du paganisme ne sont pas toujours très clairement reliées à la politique. Certes l'influence de Jamblique explique en grande partie Julien, et cela est dit ; mais puisque M. Geffcken a bien vu et marqué le contraste entre Jamblique, féru de « pratiques » et de sacrifices, et Porphyre qui ne se souciait pas « d'aller chez les dieux », il aurait dû, ce nous semble, examiner si l'attitude de Constantin à l'égard du vieux culte ne s'explique point par le dégoût des sacrifices et de la « superstition » que la génération de Porphyre a certainement ressenti. Selon nous, la « neutralité constantinienne » a deux causes principales : un certain détachement des rites païens qu'il doit à l'« atmosphère » de son temps, et l'intérêt politique qui l'a forcé, pour conquérir l'Orient, à ménager les Chrétiens, en majorité dans les provinces anatoliennes. Constantin, comme Julien, est un réformateur de l'Église païenne dont tous deux étaient grands-prêtres ; seulement, les tendances de ces deux réformateurs sont diamétralement opposées, comme l'étaient les « mentalités » religieuses des deux générations. C'est ce qu'il aurait fallu répondre (page 100) au doute de Harnack : « Man verstehe nicht... warum die neue höhere Samtreligion des Heidentums des 3. Jahrhunderts zwar

vieles transformiert und spiritualisiert, aber vor dem Opfer Halt gemacht habe ». Il me semble que la conception légendaire de la brusque conversion de Constantin en 312-313, une véritable falsification de l'histoire par Eusèbe, a empêché jusqu'ici les historiens de comprendre la politique « païenne » des « premiers empereurs chrétiens ». Tout Constantin est dans l'« inscription d'Hispellum » : il permet l'érection d'un temple à la *gens Flavia*, il admet certaines cérémonies, les jeux et le reste, mais il interdit ou déconseille la « contagiosa superstitio ». Il devait avoir sur la religion, sur « sa » religion d'alors, les idées de Porphyre, comme Julien eut celles de Jamblique.

Les Byzantinistes liront surtout les derniers chapitres (IV : *Das 5. Jahrhundert und die folgenden* ; V. *Die Uebergänge*). On y trouvera condensée une masse de faits et nous y avons beaucoup appris. Mais la lecture de ces pages fait regretter une fois de plus que l'histoire de la destruction du paganisme dans l'Empire d'Orient ne soit pas faite encore, malgré de méritoires travaux aujourd'hui dépassés.

Le sujet traité dans *Die Uebergänge* est la question brûlante des emprunts faits au paganisme par le christianisme. M. Geffcken est ici en violente réaction, trop violente peut-être, contre les excès de l'« école d'Usener ». A vrai dire, tout cela est à reprendre, et le dernier chapitre de M. Geffcken est à peine un programme. Quand on vient de relire les œuvres de Choricius, où l'on voit refleurir au VI^e^ siècle, sous une forme christianisée mais toujours antique, l'esprit des grandes panégyries de Gaza et l'âme même de la cité philistine, on trouve bien insuffisante la seule mention du fameux rhéteur que j'aie relevée dans le texte de M. Geffcken : « Dass endlich die Rhetorik nie den Boden der alten Bildung und überkommenen Stilistik verlassen hat, dafür bietet nicht nur Chorikios von Gaza Beispiele ».

Henri GRÉGOIRE.

Le nouveau « Guide d'Ephèse » de M. Joseph Keil

Joseph Keil. *Ephesos. Ein Führer durch die Ruinenstätte und ihre Geschichte*, Zweite Auflage. Wien 1930 (publ. de l'*Oesterreichisches Archäologisches Institut*), VI-110 pages in-12°, avec 66 phototypies et 2 cartes hors texte.

Deux préfaces de l'éminent directeur de l'Institut archéologique autrichien, le professeur Emil Reisch, rappellent que ce petit livre d'un aspect si élégant, est une refonte du « guide d'Éphèse » de M, Josef Keil qui, en 1915, remplaça le vieil ouvrage, ou plutôt l'ouvrage vieilli de G. Weber, *Guide du voyageur à Ephèse* (Smyrne, 1891).

Ces trois guides, Weber, Keil I et Keil II, servent à jalonner les progrès de l'exploration d'Éphèse. L'excellent G. Weber écrivait après les premières fouilles, celles de J. T. Wood. Sept ans après l'apparition de son volume, commençaient les fouilles autrichiennes organisées et dirigées par Otto Benndorf (1898-1913), et la première édition du « Keil » résume et vulgarise les résultats de ces fécondes campagnes.

Pendant l'occupation grecque de Smyrne (1919-1922), M. Sotiriou fouilla l'église de S. Jean ; et le grand intérêt excité par l'Éphèse chrétienne détermina les Américains, après la « catastrophe » hellénique d'Asie Mineure à subventionner l'Institut archéologique autrichien en vue de nouvelles excavations. M. Josef Keil, assisté de MM. M. Theuer, Fr. Miltner, Ad. Deissmann et H. Hörmann, inaugura en 1926 la quatrième ère des fouilles d'Éphèse, sur lesquelles nous sommes assez régulièrement informés par les *Jahreshefte* de l'Institut archéologique autrichien (1).

En attendant la publication définitive qui couronnera la nouvelle période de recherches, les Byzantinistes consulteront avec profit le nouveau Keil, bien que, naturellement les parties du livre qui les intéressent spécialement soient assez condensées.

Tout le monde sait que les édifices byzantins d'Éphèse se trouvent

(1) Il a paru trois volumes de *Forschungen in Ephesos*, I (1906), II (1912) III (1923). Fouilles grecques de l'Église de St-Jean : G.A.Sotiriou, *Ἀρχ. Δελτίον*, VII (1921-22) p. 89 sqq (en grec).

a) à Ayasolouk, *b*) dans la ville hellénistique et romaine, *c*) à l'Est de celle-ci (cimetière des Sept Dormants dans le Panayir Dagh).

A) Ayasolouk, *Ἅγιος θεολόγος*, en italien et en français du moyen âge Alto Luogo, Haute-Loge, vient d'être, par Mustafa Kemal, rebaptisé en *Seltchouk* (*Selçuk* selon la nouvelle graphie turque). Les fouilles de cette fameuse église de St-Jean, dont le nom et le site furent ceux d'Éphèse médiévale, ne sont pas terminées. Mais M.Keil, dès à présent, décrit ainsi le monument (p. 25). « Les fouilles de M. Sotiriou ont fait surgir la construction gigantesque de Justinien d'un immense champ de décombres ; elles ont mis également au jour des constructions plus anciennes, notamment la chambre funéraire souterraine qui *depuis la fin du IIe siècle, au plus tard*, passait pour le tombeau de l'apôtre Jean... Sur cette chambre sépulcrale, on érigea, au début du IVe siècle, un édifice à plan carré de dimensions modestes, auquel on ajouta une abside à l'Est, et deux ailes à gauche et à droite, ce qui en fit une église cruciforme. — L'église de Justinien a plus de 110 mètres de longueur (plan, page 27) ; elle consiste dans une nef médiane coupée d'un transept, précédée d'un narthex. Nefs latérales à tribunes. Six coupoles, sans compter cinq petites coupoles sur le narthex. Le sanctuaire apostolique sous la coupole centrale s'élevait au moyen de deux degrés au-dessus du pavement de l'église ; à l'Orient, il se terminait par l'hémicycle du *synthronos*. De là, un couloir menait dans la chambre sépulcrale, d'où la poussière sacrée montait par une ouverture pratiquée derrière l'autel. La description du guide ne pouvait entrer dans la question compliquée des rapports de cette église avec les Saints Apôtres de Constantinople.

P. 50-52, M. Keil présente brièvement l'église du « Concile ». Ici les fouilles sont achevées et le savant archéologue déclare que la *Baugeschichte* est éclaircie. Il distingue quatre périodes : 1° un édifice *antique*, long de 260 mètres (trois nefs et une abside à chaque extrémité) ; 2° au IVe siècle, on y établit une basilique à colonnes et à trois nefs avec narthex ; devant cette basilique, à l'Ouest, un grand atrium entouré de portiques. Au Nord de l'atrium, on voit le baptistère encore bien conservé. C'est une construction sur plan central, avec bassin. C'est dans le narthex qu'on a trouvé la lettre pastorale de l'archevêque Hypatios (sous l'empereur Justinien) qui permet d'identifier la grande église de Marie citée dans les Actes des Conciles.

3° On aménagea dans cette basilique à colonnes une ég ise à coupoles dont les murs massifs (briques et mortier) sont en partie debout. Comme cette seconde église est plus courte que la basilique primitive, il reste entre les deux absides un espace dont nous ignorons, pour cette époque, la destination. Les Autrichiens nous ont habitués depuis des années à l'expression *Doppelkirche*, « église double ». Il se peut qu'il faille l'abandonner. On ne pourrait la maintenir que s'il était prouvé que cet espace libre entre les deux absides servit, lui aussi, de temple chrétien *en même temps* que l'église principale. Provisoirement, il faut tenir la chose pour douteuse, et par conséquent, éviter un terme qui malheureusement est déjà très répandu.

4° Au témoignage des ruines elles-mêmes, c'est seulement pendant la quatrième période (date ?) que cet espace, transformé en basilique à piliers avec tribunes, fut décidément employé comme église. Mais c'était alors l'unique « église de Marie ». L'église à coupole s'était écroulée ; elle servait d'atrium au sanctuaire de basse époque. Une petite chapelle (funéraire ?) avec des fresques (notamment une croix ornée de pierreries dans l'abside) doit être née pendant cette période. Sur la grande rue appelée *Arkadianè* dans une inscription, cf. p. 55-56.

Un grand temple de la second e moitié du second siècle (p. 78-79, fig. 44 et 45) semble être le *Sérapeum* dont nous connaissons l'existence par les textes (cet édifice avait été pris pour un temple de Claude). Une dédicace mentionnant Sérapis a été découverte devant l'entrée. « Ainsi nous pouvons, avec une grande vraisemblance, appeler *Serapeum* ce majestueux sanctuaire d'Éphèse, et du fait qu'il semble avoir servi assez peu de temps, tirer cette conclusion que les dieux égyptiens n'ont guère mieux résisté au christianisme que la grande Artémis » (p. 79-80).

Enfin, le *Guide* nous parle, mais trop brièvement à notre gré, du « domaine des Sept Dormants ». C'est au versant N.-E. du *Panayirdagh*, ou montagne de la *Παναγύρις*, qui borne la cité à l'Est, un grand cimetière, avec, en son centre, une église bâtie par-dessus des catacombes (dix caveaux) dont les murs sont couverts de *proscynèmes* en l'honneur des Sept « Jeunes gens d'Éphèse ».

M. Keil, dans le *Guide*, ne nous dit rien de la date de cette église. Les rapports parus dans les *Jahreshefte* parlent à ce propos de la fin du v^e^ siècle, ou du début du vi^e^. J'ai dit ailleurs pourquoi je pensais à une date plus tardive. La légende des Sept n'est pas aussi ancienne qu'on le croit généralement. L'opuscule du pélerin Théo-

dose, que l'on date du début du VI^e siècle, mentionne, il est vrai, le culte éphésien des Sept ; mais le paragraphe sur les Sept est évidemment une addition ou interpolation d'époque postérieure. Et l'homélie métrique de Jacques de Sarug, un des plus anciens témoins de la légende, est sûrement apocryphe. En somme, il n'est pas possible de remonter beaucoup au-delà de Grégoire de Tours (fin du VI^e siècle). Or, dans presque toutes les versions de la légende, le miracle du réveil des martyrs se produit à point nommé pour convaincre des hérétiques qui ne croient pas à la résurrection. Nous avons émis l'hypothèse que cette hérésie est celle des monophysites de la nuance de Philoponos (vers 550) avec lesquels les Sévériens eurent, vers la fin du règne de Justinien, une vive polémique. En tous cas, *aucune* des inscriptions trouvées dans les catacombes des Sept n'est du VI^e, ni même, semble-t-il, du VII^e siècle. M. Deissmann a été chargé, nous dit-on, de reprendre la question littéraire, si embrouillée, de la Légende des Sept Dormants. Nous sommes assuré qu'il en rabattra de sa prétendue antiquité.

Nous ne croyons pas avoir à nous excuser de cette longue analyse d'un *Guide* pour voyageurs. Il est impossible de s'occuper d'histoire byzantine sans connaître la topographie de la métropole asiatique ; et des récentes trouvailles des archéologues autrichiens rien n'a passé encore dans les encyclopédies. L'article *Ephèse* du Leclercq, notamment, est déjà entièrement à refaire ; Dom Leclercq sera le premier à s'en féliciter.

Henri GRÉGOIRE

Les noms grecs des saints et le folklore.

Phédon KOUKOULES, *Φαίδωνος Κουκουλέ, Ἁγίων Ἐπίθετα* (extrait de *Ἡμερολόγιον τῆς Μεγάλης Ἑλλάδος*) 1931, p. 387-402.

Voici un important supplément néo-grec aux travaux du P. Delehaye. Ses immenses connaissances folkloriques ont permis à M. Koukoulès de rassembler des cas très nombreux et très curieux, qui peuvent se répartir en diverses catégories.

A. *Faux saints et saintes dont le nom est tiré d'une épithète de la Vierge ou d'une fête du Calendrier.* De la *Παναγία Ἐλεοῦσα* s'est ainsi détachée *ἡ ἁγιὰ Λεοῦσα* ou *ἁγία Λέσα*. Il y a (Chio, Syros) une *ἁγιὰ Ἀπακοῦ* ou *Μπακοῦ* provenant de la *Παναγία Ὑπακοή* (qui répond, qui exauce [1]).

A Lemnos, un nom de lieu conserve le souvenir de Sainte Galatiané. Il s'agit, dit M. Koukoulès, d'une épithète de la Vierge allaitant l'Enfant (*Γαλακτοτροφοῦσα, Γαλατοῦσα, Γαλατερή, Γλυκογαλοῦσα* ou même *Χρυσογαλοῦσα* et *Χρυσογαλατοῦσα* suivant les lieux).

Ἁγιὰ Σωτῆρα, c'est la Transfiguration du Sauveur hypostasiée. Le féminin *ἡ Σωτῆρα* est dû à l'analogie de *ἡ Μεταμόρφωσις*. Pareillement, l'*Ἁγιὰ Φωτιὰ* de Lesbos et de Céphalonie est ... la Pentecôte. Le feu (*φωτιά*) est celui des langues qui descendirent sur les Apôtres.

Il n'y a pas d'*Ἁγιογαλιλαία* dans le calendrier. C'est une sorte de sobriquet du Dimanche de Thomas (*ἡ Κυριακὴ τοῦ Θωμᾶ*), à cause de l'Évangile lu à l'*ὄρθρος* de cette fête : *οἱ ἕνδεκα μαθηταὶ ἐπορεύθησαν εἰς τὴν Γαλιλαίαν.* *Ἅγιος Λήψιμος* = Saint(e) Ascension), *Ἁηπνάτ'*, le Saint Esprit.

B. *Saints qui doivent leur origine à une étymologie populaire.* M.Phédon Koukoulès,sous cette rubrique, confond des déformations de noms de saints existants, et des noms forgés de toutes pièces. Premier cas : à Serrès et à Thessalonique, on a imaginé une *ἁγιὰ Λεχοῦσα*, patronne des accouchées (*λεχώ, λεχωίς*) : déformation du second degré, car *λεχοῦσα* suppose *Λεοῦσα*, qui est la *Παναγία Ἐλεοῦσα*, ou Vierge de Miséricorde. Saint Eleuthère, comme propice à la *délivrance* des accouchées, *ὡς εὐκολύνοντα τὴν γέννησιν* ; on en a fait *ἅγιος Αὔκουλας* (*Εὔκολος*), et souvent on entendait, à Libyssos de Lycie, la prière : *Ἄι μου Λιφτέρ', λιφθέρουσέ την* ou *Ἄι μου Αὔκουλα, ηὐκολυνέ την*. A Chypre, *ὁ ἅις Ἄκουας* guérit les maux d'oreilles (*ἀκοή*) : mais *Ἄκουας* est une corruption de *Ἰάκωβος*, et comme, sous la nouvelle forme phonétique de ce vocable, les paysans apercevaient le verbe *ἀκούω*,

(1) M. Phédon Koukoulès cite ces vers de Césaire Dapontès :

καὶ εἰς τὸν Γόλον ἐρωτῶ κι' ἐκεῖ ἡ Παναγία
Ὑπακοὴ ὀνόματι, ὅλο θαυματουργία.

il était naturel qu'ils attribuassent au saint cette propriété curative. Mentionnons encore *ἅι Πλάταν̃ος*, Saint Platon !

Voici maintenant à Chypre des saints exorciseurs de maux et « panseurs de plaies », *ἅις Ξορκός* et *ἅις Τσεγκιάς* (*Κεντέας*, de *κεντῶ*, « piquer ») ; à Cotyora du Pont (Asie Mineure), Saint *Ζαρέας*, invoqué contre la *ζαρέα* (« action de se rider, dépérissement ») des nouveaux-nés.

Très souvent le nom du saint est estropié, sans plus : *Ἀμιούργιους* (Macédoine) = *ἅγιος Μερκούριος*, *Ἀγιάπλα* (Carpathes), sainte Pélagie ; *Καλλάρις* (= *Καβαλλάρις*) — Saint Georges (Casos), *ἅγια Ζωοτόκοπη* à Carpathos — *Ζωοδόχος Πηγή*, *Ἄφφωτη* — *ἁγία Φωτεινή* etc...

C. *Epithète de Saints. Observation très importante.* Les Grecs modernes désignent sous le même nom, précédé de l'article : 1. le saint 2. son icône 3. l'église ou la chapelle où le saint est vénéré. Et très souvent le nom du fondateur de l'église ou de la chapelle suit, au nominatif et non au génitif, le nom du saint : *ἅις Γιώργις ὁ Τραχύς*, c'est l'église de St-Georges appartenant à un certain Trachys, *ἅις Τρύφωνας ὁ Ἀγέλαστος*, chapelle de St-Tryphon appartenant à la famille des *Ἀγέλαστοι*....

Ces remarques suffisent pour expliquer bien des épithètes de saints qui sont, en réalité, des noms de *κτίτορες* : ainsi à Naxos *ἅις Γιώργις ὁ Μαχαιρᾶς*, et le fameux couvent de l'Hymette, *Γιάννης ὁ Κυνηγός*, monastère fondé par un certain *Κυνηγός*.

D'autre épithètes concernent la fête du saint (surnoms héortologiques).

M. Phédon Koukoulès part d'un passage de Michel Attaliate qu'il commente fort intelligemment : *Ἐν τῇ ἑορτῇ τοῦ τιμίου Προδρόμου καὶ Βαπτιστοῦ τῇ κατὰ τὸ ἡλιοτρόπιον ἐν τῇ ἁγίᾳ γεννήσει αὐτοῦ τελουμένῃ*. Or on dit *τ' ἅι Γιάννη τοῦ Λουτρόπη* à Chio, *τ' ἁγιοῦ Γιαννιοῦ τοῦ Λιοτροπιοῦ* à Cythnos, *τ' ἁγιοῦ Γιαννιοῦ τοῦ Λιτριπιοῦ* ou *Λιτριβιοῦ* en Cynurie, etc... Les feux de la Saint-Jean ont procuré au bienheureux les sobriquets de *Λαμπαδιστής*, *Λαμπαδάρις*, *Φανιστής* et *Ψυλλοκόπος* (Chypre), ce dernier à cause d'une plante (*ψυλλίτης*) qui donne de grandes flammes. Les sorts ou prophéties de la nuit du 24 juin (*κλήδονας*) ont fait surnommer le Précurseur : *Κλήδονας*, *Ῥιζικάρις*, etc... La Décollation du Baptiste (29 août) est l'origine d'expressions comme *ἅις Γιάννης ὁ Ἀποκεφαλιστής* (« le décapiteur »). D'autres épithètes

ne conviennent pas au saint, mais bien au lieu ou s'élève son sanctuaire : *Γιάννης ὁ Ἀφωρεσμένος* (à cause d'un cap mal famé, théâtre de nombreux naufrages), *ὁ Λάσειος* (le «velu », c'est à dire « le boisé »). Les lecteurs qui se souviennent du « pasteur aux grands yeux » de l'inscription d'Abercius, et de la manière dont M. Guignebert explique cette épithète (1) apprendront avec intérêt l'existence de *ἅγιος Νικόλαος ὁ Μεγαλομμάτης* et de la *Παναγία Μεγαλομμάτα* : c'est une épithète d'icône.

Surnoms provenant du rituel avec quoi le saint est vénéré. En Grèce, comme dans tous les pays d'Orient, on suspend aux arbres « sacrés », près des églises ou des sources miraculeuses,des vêtements ou des chiffons de vêtements portés par des fiévreux ou d'autres malades. Ces chiffons s'appellent à Lesbos et ailleurs *τζάτζαλα*. De là l'épithète de Saint Thérapon à Mytilène : *ἅις Θιράπους ὁ Τζατζαλιάρ'ς*. Je me borne à ces quelques exemples. Ils suffisent à recommander la lecture du savoureux article de M. Koukoulès.

Henri Grégoire.

Un nouveau « Byzantium » en langue néerlandaise.

Jan Romein, *Byzantium, Geschiedkundig Overzicht van Staat en Beschaving in het Oostromeinsche Rijk.* Zutphen,W. J. Thieme,1928 xii-316 pages in-8, 35 planches en photogravure et 6 cartes.

Il y a deux livres en néerlandais sur Byzance, celui de D. C. Hesseling (Haarlem, 1902) et celui de Jan Romein. Ils s'appellent tous deux... *Byzantium*, et malgré les explications de l'auteur du second, dans sa préface (*woord vooraf*), la chose est bibliographiquement regrettable.

Le *Byzantium* de M. J. Romein a, sur celui de M. Hesscling, deux avantages : celui d'être plus jeune d'un quart de siècle, et celui de n'être pas seulement un essai « sur la civilisation byzantine », mais de contenir aussi une histoire complète de l'empire byzantin, chose infiniment « pratique ». La « civilisation byzantine », d'ailleurs, n'est

(1) *Byzantion*, t. III, p. 388.

nullement négligée par M. Jan Romein. Trois chapitres intitulés *Vie sociale*, *Vie religieuse* et *Vie intellectuelle* viennent s'intercaler entre le chapitre qui finit à Basile II le Bulgaroctone,et celui qui raconte « le siècle de Psellos ». Pour le lecteur hollandais, le livre de M. Jan Romein vise sans doute à remplacer les deux « synthèses », de M.Charles Diehl : *Histoire de l'Empire byzantin* et *Byzance, Grandeur et Décadence*, bien que le second de ces ouvrages excellents vienne d'être traduit en néerlandais .

Nous avons lu le *Byzantium* du Dr Jan Romein tout d'un trait entre deux romans, et nous croyons pouvoir assurer qu'en l'écrivant, l'auteur au nom prédestiné a fait parmi les dix millions d'hommes qui usent de la langue flamande ou hollandaise, d'excellente propagande au profit de nos études.

Il faut d'abord louer la forme de ce beau volume qui fait grand honneur à la maison Thieme de Zutphen. Par forme, j'entends en effet la forme extérieure, matérielle, aussi bien que la forme littéraire. Le papier et les caractères sont admirables. Si les trente-cinq planches sont fort loin de donner une idée de toutes les périodes et même des principaux monuments de l'art byzantin (Mistra et Kahrié Djami manquent, aussi bien que Daphni et St-Luc), elles sont d'une netteté merveilleuse ; et nulle part, je crois, on ne trouvera une meilleure reproduction de cette Vierge d'Utrecht sous le patronage spécial de laquelle est placée la revue *Byzantion*. M. Romein lui-même, je veux dire M. Romein écrivain, s'est appliqué à faire net et lisible. Il a bien choisi ces détails pittoresques et frappants,qui stimulent l'imagination historique du lecteur, et il a néanmoins du goût pour les idées générales. Il en a même trop à notre avis. Son seul défaut est précisément de généraliser tout le temps et parfois un peu... brutalement : je lui emprunte cette expression qu'il aime (1).Certes, les synthèses de l'histoire et de la civilisation byzantines en trois cent cinquante pages,sont malaisées et dangereuses. Il faut, pour y réussir, l'érudition précise et la finesse prudente et nuancée d'un Charles Diehl. Or, d'une part, M. Romein ne semble pas puiser directement aux sources (d'où ces graphies inquiétantes comme *Anthonios*, qui revient plus d'une fois) ; d'autre part, il

(1) *Byzantium* : een titel dien ik niet zoo brutaal geweest zou zijn over te nemen... Maar dan blijft nog de grootere brutaliteit, enz.

adore l'expression forcée un peu triviale (1).C'est la partie purement historique qui est la meilleure. Elle est fondée surtout sur le bon résumé, déjà très vivant, de la *Kaisergeschichte* par H. Gelzer dans la seconde édition de la *Byzantinische Literaturgeschichte* de Karl Krumbacher. M. Romein emprunte à Gelzer le canevas de son récit, sa chronologie toujours très exacte, et bon nombre d'anecdotes et de citations. Mais il possède vraiment l'histoire byzantine, la domine entièrement, et s'est efforcé de la rendre « pragmatique » en marquant, par exemple, aussi précisément qu'on peut le faire, les limites de l'Empire sous chaque règne. Il est attentif aux combinaisons diplomatiques qui expliquent pour une grande part le miracle de la vie millénaire du Bas-Empire et les perpétuels « rétablissements » d'une situation désespérée. M. Romein a peint des tableaux d'une vie étonnante. Sa Prise de Constantinople (en 1453) est émouvante.

Comme tous ses prédécesseurs,il a peut-être exagéré l'importance de certaines défaites. Évidemment la journée de Manzikert (1071) est pour l'Empire une journée funeste ; mais est-ce vraiment comme on le répète, la fin du « grand empire » byzantin ? Cette perte de l'Asie Mineure qui suit Manzikert, après tout, n'est ni totale ni surtout définitive, puisque, un siècle plus tard la journée de Myriokephalon (1176) aurait produit, d'après M. Romein et d'autres historiens, les mêmes conséquences.

La déroute de Myriokephalon a certes humilié et «déprimé» Manuel Comnène, mais elle fut suivie d'une paix qui laissa aux mains des Byzantins une grande partie de l'Anatolie ; et il ne faut pas oublier que cette Asie Mineure, deux fois perdue à Manzikert et à Myriokephalon, voit naître et croître deux empires grecs après 1204. Les historiens modernes de Byzance abusent un peu trop d'un cliché qui a beaucoup servi, à Byzance aux historiens et aux chroniqueurs *laudatores temporis acti.* Qu'on se rappelle la phrase de Syméon Métaphraste sur Léon le Sage qui aurait « enfermé dans sa tombe toute la gloire de l'empire ». Basile II fut à juste titre fort irrité contre le Métaphraste lorsqu'il entendit, dans une lecture pieuse, cette appréciation si peu flatteuse et si peu équitable pour lui ; ce qui a peut-être déterminé le poète anonyme de *Digénis Akritas* et Michel Psellos, à dire que cette gloire byzantine « avait péri avec

(1) La langue néerlandaise y prête un peu.

l'empereur Basile ». Cependant, Basile n'avait pu reconquérir la Sicile ; les exploits éphémères mais brillants de Georges Maniakès datent d'un règne considéré comme méprisable ; Manuel II Comnène est commémoré comme suzerain et même comme souverain sur la mosaïque de Bethléem, et lui aussi fit une guerre d'Italie. M. J. Romein sait tout cela ; cela aurait dû le rendre plus prudent en divers endroits.

L'un des meilleurs chapitres, et qui apprendra beaucoup au *general reader*, c'est *De Unie Pogingen*, où les tentatives faites pour liquider le schisme sont exactement résumées, et très bien mises en relation avec la situation politique (p. 139-145). Mais, par ailleurs, il faut se méfier des dissertations ecclésiastiques et théologiques de l'auteur. Ici, l'insuffisance éclatante de sa documentation et si j'ose dire, la « suffisance » un peu... primaire de son exposé aboutissent à d'étranges caricatures. Ce que M. Romein dit de la principale des controverses religieuses de Byzance sonne faux d'un bout à l'autre. Non qu'il y ait à proprement parler des erreurs matérielles, mais le « raccourci » est tel qu'il est impossible à un lecteur ordinaire de soupçonner l'objet du débat théologique. On passe directement (page 120-121) du IIe concile œcuménique à celui de Chalcédoine ; pas un mot des deux synodes d'Éphèse ; et la phrase « l'empereur Marcien au concile de Chalcédoine de 451 réussit à abattre le papo-césarisme égyptien » n'est nullement préparée ni expliquée. Ici M. Romein descend au-dessous des manuels les plus sommaires — à moins qu'il ne suppose les faits connus de son public ? Mais alors il est curieux qu'écrivant en hollandais, il ne renvoie pas dans sa bibliographie à de bons travaux d'histoire ecclésiastique rédigés précisément en cette langue, comme *Baradeus, de Stichter der monophysitische Kerk*(1). Le chapitre sur la *Querelle des Images* vaut mieux. Mais il pèche aussi par un certain « simplisme ». M. Romein n'a aucune hésitation sur les origines si obscures du mouvement iconoclaste. Il sait exactement les raisons pour lesquelles « Leo tegen de beelden was » (p. 127). D'ailleurs, M. Romein ne s'embarrasse guère de ce que les Allemands appellent « *die Problematik* ».

La bibliographie est réduite au strict minimum (p. 291-297). Nous recommandons néanmoins ce vigoureux résumé de l'histoire byzantine où l'auteur, constamment, prend parti, non sans courage, et où l'on trouve une foule de considérations très judicieu-

(1) H. G. Kleyn. *Jacobus Baradeus de Stichter der syrische monophysietische Kerk*, Leiden, 1882.

ses. Pour l'étude des innombrables questions de détail, le lecteur prudent et surtout l'étudiant feront bien de toujours consulter « le Vasiljev ».

Henri GRÉGOIRE.

Le Schisme Arséniate et Nicéphore Calliste Xanthopoulos.

Ἰ. Συκουτρῆ, Περὶ τὸ Σχίσμα τῶν Ἀρσενιατῶν [deux articles tirés à part de la revue *Ἑλληνικά*, II (1929), p. 267-332, et III (1930), p. 15-44].

Ces deux mémoires sont une contribution capitale à l'histoire de l'église byzantine sous les Paléologues. Ils abondent en découvertes et en observations ingénieuses et, qui plus est, justes. L'affaire embrouillée du schisme arséniate apparaît presque lumineuse à quiconque a pris la peine de lire les cent pages de M. Sykoutris. Ce n'est pas que son style nous ravisse. Sa langue, une *καθαρεύουσα* calquée sur l'allemand, avec des vulgarismes et des *xénismes* qui étonnent et détonnent, représente une solution individuelle de la « question linguistique » qui ne plaira pas à tout le monde. Mais en somme, cela n'est pas de notre compétence. Et le *fond* de ces deux mémoires nous a intéressé beaucoup plus que les périodes longuettes de l'auteur, son vocabulaire et sa syntaxe d'un fâcheux occidentalismene nous ont... scandalisé. Pour l'amour du bon néogrec, on nous pardonnera ces impertinentes remarques, bien que nous n'ayons pas l'excuse de nous appeler Louis Roussel.

Comme il arrive souvent, M. Sykoutris, excellent philologue auquel, ici comme ailleurs, on ne peut reprocher dans son traitement des textes byzantins, qu'un excès de purisme atticisant, M. Sykoutris, pour expliquer des textes nouveaux, s'est transformé en historien. Et les deux mémoires ne sont même que le commentaire de deux documents, l'un publié pour la première fois par M. Sykoutris lui-même (III, p. 17-26), une lettre de Calliste *πρὸς τὸν Θεσσαλονίκης Κύριον Ἐμμανουὴλ τὸν Δισύπατον*, l'autre que l'exmétropolite de Leontopolis (Zagazig en Égypte) avait imprimé dans le tome Ier des *Ἑλληνικά* (I, 78-94) le croyant inédit, mais qui

avait été déjà publié par A. Papadopoulos-Kérameus dans ses *Varia Sacra Graeca* (Pétersbourg, 1909, p. 285-219) : une lettre d'un métropolite de Pisidie au même Manuel Dishypatos de Thessalonique. Les deux premiers éditeurs n'avaient à peu près rien tiré de ce dernier texte. M. Sykoutris éclaire l'un et l'autre avec la plus généreuse érudition.

Même aux Byzantinistes, il est bon de rappeler en quoi consiste le schisme arséniate.

Arsène Autorianos, patriarche œcuménique sous Théodore II Lascaris, le dernier empereur de Nicée, homme simple, pieux et obstiné, était fort attaché à la dynastie légitime. Sans être un ennemi personnel de Michel Paléologue, il craignait fort que celui-ci, après la mort de Théodore II, n'attentât à la vie du jeune Jean Lascaris, fils de Théodore. Il ne s'opposa pas néanmoins à la proclamation comme empereur de Michel, voulue par l'armée. Mais il exigea un serment solennel, et d'ailleurs en quelque sorte mutuel, de garantie. Le peuple, par une curieuse et démocratique innovation, s'engageait à cette occasion à détrôner celui des deux empereurs qui conspirerait contre son collègue. Dès janvier 1260, Michel se faisait couronner seul, sans qu'on fît aucune mention de Lascaris ; et avant même d'entreprendre sa marche victorieuse sur Constantinople, il déposait le patriarche légitimiste, qui fut remplacé par Nicéphore métropolite d'Éphèse. Ce premier « schisme » ne dura guère ; car Nicéphore mourut presque aussitôt, et Arsène reprit possession de son siège, juste à temps pour couronner Michel — une seconde fois — et cette fois à Ste-Sophie. Michel, se croyant tout permis à la suite de son magnifique exploit, ordonna d'aveugler le pauvre Jean Lascaris (Noël 1261). Arsène, alors, excommunia Michel, sans bien entendu, le déclarer déchu du trône, et sans exciter à la révolte contre lui. Mais, en dépit de cette prudence ou de cette correction, Michel, craignant le parti, très puissant surtout en Asie Mineure, qui n'avait pas oublié les services rendus à la nation par les « Lascarides », se sentit menacé dans son pouvoir autant que dans sa dignité par la censure ecclésiastique portée contre lui. D'ailleurs, il n'avait pu obtenir que le Patriarche lui imposât une pénitence « raisonnable ». Le vieux moine, avec un héroïque entêtement, n'attendait du coupable rien de moins que la suppression des impôts ! Il fallait se débarrasser de ce prélat incommode. Ce n'était pas facile. On chercha des griefs ecclésiastiques. Un misérable, employé

au Patriarcat, nommé Psitopoullos, fabriqua un acte d'accusation basé sur un commérage assez ridicule : le patriarche aurait admis à la communion l'ex-sultan d'Iconium réfugié à Constantinople, Azeddin Kaikavouz II (1247-1261) et son fils, « bien qu'il ne fussent pas même Chrétiens ». Des témoins subornés le prouvèrent devant le Synode, et Arsène se trouva déposé pour la seconde fois. La résistance fut vive. Plusieurs prélats, dont Manuel Dishypatos, de Thessalonique et Macaire, de Pisidie, protestèrent et perdirent leur siège. Le nouveau patriarche, Germanos, d'Andrinople, parut à Michel lui-même manquer à ce point d'autorité, que l'empereur n'osa pas lui demander de le relever de l'excommunication qui pesait toujours sur sa tête impériale. Il préféra sacrifier, « pro bono pacis », sa créature. Et, dans l'espoir de satisfaire l'opinion publique, il fit élire à sa place un Arsénien, son propre confesseur Joseph, higoumène de Galésios, qui avait ouvertement blâmé la première comme la seconde déposition d'Arsène. Joseph se crut assez fort pour lever l'excommunication de Michel (1268). Et l'Empereur, enfin « réconcilié », avait coutume de dire, en tenant par son froc le moine-patriarche, que Joseph leur ouvrirait « les portes d'Éden ».

Mais les Arséniates purs désavouèrent Joseph, et ne le traitèrent pas autrement que les intrus Nicéphore et Germanos. Ils lancèrent contre lui une histoire terrible : Arsène aurait par deux fois anathématisé Joseph, et le nouveau patriarche n'était qu'un excommunié. Il en résultait que toutes ses ordinations étaient invalides et sacrilèges. L'Arsénisme devint une secte fanatique, une sorte de « petite Église », qui évitait tout contact avec les clercs et les laïcs de l'Église officielle. Les « purs » refusaient de manger à la table des « joséphites ».

Joseph, toutefois, connut à son tour la disgrâce. Michel Paléologue, pour empêcher une nouvelle agression de l'Occident, une répétition de la « quatrième croisade », voulut faire l'union avec Rome. Le patriarche ne le suivit pas et fut déposé (1276). Alors, devant l'ennemi commun, c'est-à-dire, le papisme, certains modérés songèrent à réconcilier, dans l'opposition à Michel et à sa politique romaine, et les Arséniates et les Joséphites. C'est précisément à ce moment psychologique que se rapportent les nouveaux documents.

***

Commençons par celui dont M. Sykoutris nous donne pour la

première fois une édition excellente : l'épître de Calliste à l'ex-archevêque de Thessalonique Manuel Dishypatos.

Ce long texte, très « littéraire », se compose : a) d'un préambule fort verbeux, ultra-élogieux à l'adresse du prélat, et plein de citations d'Homère. On y vante notamment la fermeté dont Manuel a fait preuve à l'égard des « erreurs latines ». Mais ces fleurs de rhétorique ne sont que des précautions oratoires. Brusquement, l'épistolier devient concis et terriblement clair. Question embarrassante et directe : « Ta Sainteté sait que le très saint Père, notre seigneur le patriarche œcuménique Arsène, est allé vers Dieu pour recevoir la récompense de ses combats. Paraîtrons-nous, aux hommes sages nous écarter de ce qui est juste et convenable, si nous communions désormais avec l'ancien patriarche Joseph, expulsé de son siège depuis l'an dernier, pour ne pas avoir voulu communier avec le Pape de la Rome aînée? » Chose remarquable, l'auteur de la lettre ne prétend pas imposer une telle capitulation à Manuel. Il lui demande seulement si l'on ne pourrait tolérer une attitude « irénique » de la part des simples prêtres et des moines. *Πλὴν καὶ τοῦτο φαμέν, ὡς τῇ ἁγιωσύνῃ σου λίαν πρεπόντως ἁρμόζει μέχρι θανάτου κατὰ μονοτονίαν μὴ ὑποκύψαι τὸ σύνολον. Ἀρχιερεὺς γὰρ εἶ καὶ ἄλλα τὰ σά· περὶ ἱερέων δὲ λέγομεν μοναζόντων καὶ λαϊκῶν...*

Vient la partie essentielle de la lettre. L'auteur tenait en réserve une très forte argumentation historique. Coup sur coup, il assène ou, si l'on veut, il énumère une série de précédents. Nous voyons défiler tous les patriarches injustement déposés, dont les successeurs ont tout de même été reconnus par leur clergé et par l'Église, depuis les temps apostoliques jusqu'à Isaac l'Ange : Jean Chrysostome et son successeur Atticus fournissent l'argument principal.

Puis viennent les canons, qui défendent aux moines de juger les prélats. Saint Théodore Studite, lui-même, et son oncle Platon furent véhémentement blâmés pour avoir répudié la communion des patriarches Nicéphore et Taraise. Conclusion depuis longtemps entrevue. Ne serait-il pas possible de communier avec Joseph, successeur déchu à son tour, exilé pour la foi, d'Arsène qui d'ailleurs n'est plus de ce monde : *Οὐκοῦν δυσωποῦμεν καὶ ἱκετεύομεν, Παναγιώτατε Δέσποτα, διὰ τὴν ἀγάπην τοῦ φιλανθρώπου Θεοῦ εἰπὲ ἡμῖν τὸ ἀληθές· κοινωνήσωμεν τῷ κυρίῳ Ἰωσὴφ καὶ μάλιστα νῦν ἐκπεμφθέντι πρὸς ἐξορίαν διὰ τὴν ὀρθοτομίαν τῆς πίστεως ἢ οὐ κοινωνήσωμεν ;*

Cette épître est donc un plaidoyer, d'une habileté consommée, pour une réconciliation entre Arséniates et Joséphites après la mort d'Arsène et la disgrâce de Joseph (1276). Le plaidoyer s'adresse au véritable chef des Arséniates, le métropolite de Thessalonique Manuel Dishypatos, sur la personne duquel M. Sykoutris réunit tous les témoignages existants. Quant à l'auteur de la lettre, Kallistos, est-il connu d'ailleurs?

***

L'identification de ce Kallistos est la partie la plus originale et la plus brillante des deux mémoires. D'après M. Sykoutris, il s'agirait, tout simplement, du fameux Nicéphore Calliste Xanthopoulos, l'auteur de l'*Histoire Ecclésiastique*. Nous estimons que cette identification est prouvée.

Voici les arguments de M. Sykoutris. D'abord, le célèbre *codex Baroccianus* 142, d'Oxford dont MM. Parmentier et Bidez ont montré l'importance pour la tradition manuscrite des historiens ecclésiastiques, contient deux traités qui touchent de près au schisme arséniate : *Σύναξις ἐκ τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἱστοριῶν περὶ τῶν κατὰ καιροὺς ἀναχθέντων εἰς τὸν πατριαρχικὸν θρόνον παρὰ κανόνας, ἔτι ζώντων τῶν γνησίων πατριαρχῶν, τῶν ἀδίκως καθαιρεθέντων, ἐν οἷς παρατηροῦμεν, ὅτι οὐδεὶς τῶν ἀδίκως καταχθέντων τῆς κοινωνίας τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας ἑαυτόν ποτε ἀπεχώρισε διὰ τὴν ἑαυτοῦ καθαίρεσιν ἄδικον, μόνον δ' εἰ ὁ παρὰ κανόνας μετ' αὐτὸν ἀναχθεὶς ὀρθόδοξος ἐχρημάτιζεν, ἐξαιρουμένης μόνον τῆς κατὰ τὸν Χρυσόστομον ὑποθέσεως, ὡς ἐχούσης ἰδίαν ζήτησιν.* L'autre est intitulée : *Ἔκθεσις κατὰ συντομίαν τῶν ἀδίκως καθαιρεθέντων πατριαρχῶν παρὰ τῶν κατὰ καιροὺς βασιλέων, οἵτινες καὶ τῶν διαδόχων αὐτῶν, παρὰ κανόνας ἀναχθέντων οὐκ ἀπεσχίσθησαν, ἀλλ' οὐδὲ τὸν λαὸν ἐδίδαξαν σχίζεσθαι, δῆλον πάντως ὅτι διὰ τὴν ὀρθοδοξίαν αὐτῶν.* MM. Bidez et L. Parmentier ont prouvé que ce *codex* appartint à Nicéphore Calliste Xanthopoulos, qui en fit une sorte de compilation de tous les historiens ecclésiastiques dont il avait besoin pour sa propre *Histoire* (1). Ce qui est

(1) J. Bidez et L. Parmentier, *De la place de Nicéphore Callistos Xantho-*

décisif, dans le cas présent, c'est que le *Baroccianus* contient des extraits de l'histoire ecclésiastique de Théodore le Lecteur, dont plusieurs sont cités, mot à mot, dans l'épître de Calliste, Or, après, Théophane, il n'y a qu'un écrivain byzantin qui ait connu ces extraits de Théodore le Lecteur. C'est Nicéphore Calliste Xanthopoulos.

On ne pourrait opposer à l'identification qu'un argument chronologique. Krumbacher — et Fabricius bien avant lui — faisait naître Nicéphore Calliste Xanthopoulos vers 1291. M. Sykoutris examine d'un peu près les fondements de cette chronologie, et tout de suite, il s'aperçoit de leur caducité. Nicéphore, nous dit-on, présenta son *Histoire ecclésiastique* à Andronic II, vers la fin de so n règne ; l'auteur était alors âgé de 36 ans. En se reportant au passag e de Nicéphore cité en témoignage de ceci, M. Sykoutris a lu : *Νέοι γὰρ ὄντες ἡμεῖς καὶ μήπω ἕκτου καὶ τριακοστοῦ τῆς ἡλικίας ἐπιβάντες ἐνιαυτοῦ ἡνίκα τῇ πραγματείᾳ ἑαυτοὺς ἐκδεδώκαμεν, τὸ προκείμενον διηνύσαμεν.* Ce qui veut dire, naturellement qu'il a *commencé* — et non *terminé* — son travail à l'âge de trente-six ans. Et comme l'hommage à Andronic dut avoir lieu vers 1317-8, loin d'être né en 1291,Nicéphore pouvait être, cette année-là, vieux d'un quart de siècle, et même d'un demi-siècle. Nous allons encore plus loin que M. Sykoutris, qui donnerait à Nicéphore vingt ans en 1376 — date de la lettre de Kallistos. Comme cette lettre, M. Sykoutris l'indique lui-même, contient des emprunts à des documents réunis par Nicéphore en vue de sa grande histoire, il est assez naturel de supposer qu'il avait dès lors cet âge de 36 ans. Il n'est pas du tout excessif de penser qu'il mit la dernière main à son *Histoire Ecclésiastique* à l'âge de 74 ou de 75 ans. Rien ne permet d'affirmer qu'il ait vécu beaucoup plus longtemps.

En somme, M. Sykoutris nous donne d'excellentes raisons pour « antidater » de cinquante ans le dernier des historiens byzantins de l'église.

Il est moins heureux dans la détermination des sources directes de la partie de la lettre de Calliste consacrée aux « précédents », aux

poulos dans la tradition manuscrite d'Evagrius, dans *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, XL (1897), p. 161-176 ; le même, *Philostorgius*,p. XXXIII et PARMENTIER, *Théodoret*, p. XLII, etc.

différentes affaires patriarcales. Le manuel dont Calliste a dû se servir, nous ne le connaissons pas ; ou du moins, M. Sykoutris ne l'a pas retrouvé.

J'ai l'impression que cette recherche des sources de Calliste ne fait que commencer et qu'elle donnera des résultats.

Ainsi M. Sykoutris imprime sans aucune remarque ce passage (III, 19, 13) : *Ἔρρει τὰ καλά, γυμνὰ τὰ κακά, ὁ πλοῦς ἐν νυκτί, πυρσὸς οὐδαμοῦ, Χριστὸς καθεύδει τὴν συνήθη μακροθυμίαν ἐπιδεικνύμενος.*

Je m'étonne qu'il n'ait pas reconnu un texte de Grégoire de Nazianze. La lettre où figure ce passage vient justement d'être retrouvée, sur papyrus,par M.Hans Gerstinger ; et les mots *ἔρρει τὰ καλά* ne sont qu'une citation (avec un véritable calembour) du fameux rapport du stratège spartiate après la bataille d'Abydos (*ἔρρει τὰ κᾶλα*, c'est à dire « les bois », vaisseaux). (1)

***

Nous n'avons presque rien dit de l'autre texte commenté par M. Sykoutris, la lettre de Macaire de Pisidie à Manuel Dishypatos. Le commentaire se lit *Ἑλληνικά*, t. II, p. 312-332. Macaire a été consulté par Manuel (désireux, peut-être, de répondre avec précision à Kallistos?) sur les circonstances véritables de l'excommunication lancée par Arsène contre Joseph. Il lui répond d'une manière fort habile, en chargeant le plus possible le malheureux Joseph. On sait que ces histoires d'excommunication sont très suspectes. Il semble que la secte arséniate ait recouru à ces apocryphes tardivement et comme à bout d'arguments vis à vis de Joseph dont l'élection était canonique. Le témoignage du fanatique Macaire ne doit pas êtrepris au pied de la lettre. C'est un pamphlet, *δημοσιογραφικὸν φυλλάδιον*, dit M. Sykoutris, qui en fait une critique serrée, et dont les conclusions sont à peu près les mêmes que celles du P. V. Laurent. BZ, XXX (= Festschrift Heisenberg, p. 489-496).

C'est évidemment cet aspect de la « littérature » arséniate qui est le moins sympathique, des hommes comme Macaire altérant

(1) Xenophon, *Hell.*, I, 1, 23. Cf. Greg. Nazianz. ep. 80 (84) = Migne PG., 37, 153, et *Sitzungsber.* de l'Ac. de Vienne, Phil.-hist. Kl. (1928), 208er Band, 3te Abh.,p.88.

plus ou moins sciemment la vérité. Mais le mouvement lui-même, cette protestation de plus d'un demi-siècle contre un crime du pouvoir, n'est pas sans grandeur. Et le patriarche Arsène, si borné qu'il fût, a certainement ajouté quelque chose à la gloire du siège œcuménique. Peut-être la fermeté stoïque de ses grands contemporains, les papes vainqueurs de Frédéric II et de Manfred, lui avait-elle servi d'exemple.

Henri Grégoire.

Les Burgondes de Gundahar sur le Bas-Rhin, non à Worms.

Ernst Stein, *Die Organisation der weströmischen Grenzverteidigung im V. Jahrhundert und das Burgunderreich am Rhein* (= *Sonderabdruck aus dem XVIII. Bericht der Römisch-Germanischen Kommission*, 1928, p. 92-114).

Ce court mémoire du grand historien mérite d'être tout spécialement désigné à l'attention. Il contient en quelques pages une foule d'observations curieuses et une véritable découverte. M. E. Stein, — qui date la *Notitia Dignitatum* de 430 environ (1) — est en désaccord avec M. Alföldi, *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien* II (1926), 78-81, sur le point suivant : les troupes mentionnées dans les chapitres du *dux tractus Armoricani et Nervicani limitis* et du *dux Mogontiacensis* sont-elles composées de *limitanei* ou de *comitatenses*? M. Stein croit qu'il s'agit de limitanei, non de comitatenses, car la *Notitia* ne parle pas, dans les chapitres consacrés aux divers *comites rei militaris* et *duces* du *limes*, des *comitatenses* placés sous leurs ordres. Et l'auteur établit ces deux principes : 1° Les troupes figurant dans les chapitres des divers généraux *spectabiles* sont des *limitanei*, même là où il s'agit, comme pour le *dux tractus Armoricani et Nervicani*, d'une seconde ligne de défense.

2° Complémentairement, tous les généraux *spectabiles* mention-

(1) Avec J. B. Bury, *Journal of Roman Studies*, X (1920), p. 131-154, contre Salisbury, *ibid.*, XVII (1927) 102-106, qui estime que certaines parties de la *Notitia*, spécialement Occ. XI et XII, sont

nés par la *Notitia occidentis*, sans que leurs troupes soient énumérées dans un chapitre spécial, avaient sous leurs ordres directs des *comitatenses*. Ces généraux sont le *comes Britanniarum*, le *comes Italiae* et le *comes Argentoratensis*, le *comes Illyrici* et le *comes Hispaniarum*. M. Stein étudie et explique, avec beaucoup d'ingéniosité, toutes les particularités des textes de la *Notitia* qui les concernent

Il se demande ensuite comment il se fait que la *Germania secunda* ne compte aucun général *spectabilis*, tandis que la *Germania prima* en possède jusqu'à trois (*comes Argentoratensis*, *dux Germaniae primae*, *dux Mogontiacensis* avec onze formations d'infanterie !). Or, c'est précisément dans le district occupé en force par les *limitanei* du *dux Mogontiacensis* que d'après la théorie aujourd'hui dominante, deux tribus germaines seraient établies en qualité de fédérés impériaux, les Alains du roi Goar et les Burgondes de Worms sous le roi Gundahar ?

C'est ici que, d'une manière tout à fait inattendue, apparaissent des considérations du plus haut intérêt. Goar et Gundahar aidèrent en 411 à faire proclamer le « tyran » Jovinus. Or, d'après Olympiodore (fig. 17, RHG IV, 61) la proclamation de Jovin eut lieu *ἐν Μουνδιακῷ τῆς ἑτέρας Γερμανίας*.. On avait « corrigé » en *Μογουντιακῷ*, malgré la mention expresse de la Germanie seconde. J. R. Dieterich, *Der Dichter des Nibelungenliedes* (Frankfurt, a. M., 1923) a rétabli la leçon primitive, et R. Müller, *Die Burgunden am Niederrhein*, 410-443 (1) identifie *Μουνδιακόν* avec Mündt près Juliers. C'est d'ailleurs ici que la légende des Nibelungen, sous sa forme la plus ancienne, localise les Burgondes. Hagen de Tronje n'est autre que Hagen de Trognée (2). M. Stein se demande si le village de *Worm*, près Aix-la-Chapelle, dont le nom ressemblait à celui de la ville de Worms, n'aurait pas favorisé la *Sagenverschiebung*. Quoi qu'il en soit, le chapitre de la *Notitia* sur le *dux Mogontiacensis* montre toutes les localités du Rhin, depuis Selz jusqu'à Andernach, occupées par des *limitanei* : il ne pouvait y avoir près de Worms ni Burgondes ni Alains ! M. Stein se représente ainsi les

(1) Tirage à part des *Rur-Blumen*, Heimatbeilage zum Jülicher Kreisblatt, 1924.

(2) « R. Müller hat auf die sehr beachtenswerte Tatsache hingewiesen, dass es im nahen wallonischen Gebiet einen Ort Trognée gibt, während bekanntlich der Hagen der Nibelungen « Hagen von Tronje » heisst. »

événements : l'invasion de 407 détruisit Strasbourg, Spire, Worms, Mayence et en général les villes et l'organisation défensive de la *Germania prima*, tandis que sur le Rhin inférieur, la *Germania secunda* demeurait intacte. C'est dans ces régions non dévastées que s'installèrent les Alains et les Burgondes. Le patrice Constance (413) transféra alors les *limitanei* de la Germanie seconde en Germanie première ; il n'y eut plus en Germanie seconde que des *comitatenses*. Et le *comes Argentoratensis* est le commandant des *comitatenses* stationnés en *Germania prima*, *Maxima Sequanorum*, et *Belgica prima*, « peut-être aussi de ceux qui campent en *Germania secunda* et *Belgica secunda* ». Ainsi, l'un des problèmes de la *Notitia Dignitatum* est résolu par un rapprochement avec l'histoire et même avec l'épopée germanique. M. Stein n'a rien écrit de plus savant, de plus ingénieux, ni de plus convaincant (1).

Henri GRÉGOIRE.

Le voyage de Jean V Paléologue à Rome (1369).

Oskar HALECKI, *Un Empereur de Byzance à Rome*. Varsovie, 1930. Travaux historiques de la Société des Sciences et des Lettres de Varsovie, vol. III, éd. de la Société scientifique de Varsovie, 416 pages in-8°.

Nous confondons volontiers entre eux — tant les ombres se ressemblent — les derniers Paléologues, ces empereurs besogneux qui « régnèrent », sans la moindre gloire, sur la Byzance agonisante du *trecento* et du *quattrocento*. Nous les confondons d'autant plus aisément que deux de ces *basileis* s'appelèrent Jean, et que Michel, Jean V, Manuel et Jean VIII (l'avant-dernier) ont une histoire qu'on pourrait raconter exactement dans les mêmes termes, savoir : « L'empereur de Constantinople, redoutant à la fois l'Islam et les convoitises des conquérants latins, s'efforçait d'obtenir le concours

(1) Nous ne pouvons que signaler ici les copieux *appendices* : Anhang I. *Vorbemerkungen zur Ausgabe der Ziegelstempel im XIII. Bande des Corpus Inscriptionum Latinarum*, et Anhang II, *Rheinische Militärstempel der Spätzeit.*

désintéressé des princes et des républiques d'Occident. Il lui parut qu'il n'y avait pour cela qu'un seul moyen : réaliser l'union des Églises. Il se rapprocha donc de l'Église latine et gagna l'amitié du pape. Mais les intérêts divergents des États de la Chrétienté occidentale, d'une part, et d'autre part les préjugés religieux du clergé et des fidèles grecs, opposés à l'Union, furent cause que l'intervention latine se réduisit à bien peu de chose, et que l'Union elle-même n'aboutit qu'à une pire discorde ». Pour Jean V, Manuel et Jean VIII, on pourrait être encore plus précis : « L'Empereur inquiet des progrès des Turcs quitta Constantinople et voyagea en Occident. Il y fut reçu avec beaucoup d'honneur ; on l'y combla d'encourageantes promesses ». Enfin, les voyages de Jean V (1369) et de Jean VIII (1439) peuvent se résumer de la manière suivante : « Jean Paléologue se rendit d'abord en Hongrie, ensuite en Italie, où le pape lui fit grand accueil. Il reconnut la primauté romaine et promit la conversion de son peuple. En retour, on lui fit espérer une aide militaire et financière. Mais l'empereur rentra à Constantinople, fut désapprouvé par la majorité de ses sujets, et le secours de l'Occident se révéla illusoire ou inefficace ». Étant donné ces frappantes similitudes, il n'est pas étonnant que les « honnêtes gens » s'embrouillent un peu dans ces monotones histoires de voyages impériaux. Ils sont d'autant plus excusables que les Byzantins eux-mêmes ne s'y retrouvent guère. Ce qui est plus surprenant, c'est que les chroniqueurs grecs ont commencé de bonne heure à « confondre ». Ducas antidate de quinze ans au moins le voyage de Jean V et le fait se rendre « en Italie et en Allemagne », Phrantzès et Chalcocondyle prétendent qu'il a voyagé en France. Or, ceci n'est vrai que de Manuel, lequel parut à la cour de Charles VI vers l'an 1400. Si les sources grecques sont si peu sûres en ce qui concerne les faits essentiels, il ne faut pas s'étonner de l'indigence ou de l'indifférence des histoires modernes...

M. Oskar Halecki vient d'écrire un volume de 400 pages sur le voyage de Jean V (1369). Nous sommes assurés que neuf Byzantinistes sur dix, en recevant ce livre, après avoir commencé par se réjouir de le trouver écrit en français, auront fait leur examen de conscience, et se seront demandés ce qu'ils savaient au juste de cette affaire. La plupart, après avoir écarté les souvenirs de Manuel et du concile de Florence, auront constaté qu'ils ignoraient presque tout du voyage de Jean V. Ils auront relu alors les histoires générales

de Byzance depuis Gibbon jusqu'à Vasiljev, et auront observé, avec une certaine satisfaction, que ces auteurs n'ont pas l'air d'en savoir davantage. H. Gelzer et Iorga croient encore que Jean V fut en Avignon. Le Beau si décrié, et que M. Halecki ne daigne même pas citer,est encore le plus relativement complet et le plus relativement exact... Un trait qui revient dans tous les récits est, au fond, le seul épisode du voyage de Jean V qui fasse partie de la « culture générale » requise des amateurs d'histoire. C'est une anecdote qui a même passé dans les manuels scolaires . Elle est symbolique de la déchéance byzantine. A son retour d'Occident, Jean V s'arrête à Venise. Les Vénitiens, auxquels il doit de l'argent, le retiennent prisonnier. L'empereur d'Orient prisonnier pour dettes : beau sujet de tirades à la Ruy Blas sur la disgrâce de l'aigle impérial, indignement plumé par des créanciers cupides !

Or, la seule chose, en somme, que nous sachions du voyage de Jean V serait, d'après M. Halecki — il fallait s'y attendre — une pure légende.

Voilà ce qu'on apprend, avec beaucoup d'autres choses plus positives, en lisant le beau livre de M. Oskar Halecki, lequel, attiré par l'obscurité même du sujet, a choisi, entre les trois visites impériales, celle qui a le moins retenu l'attention. Manuel, qui vit Paris et Londres en 1400, a la chance d'être « dans Froissart », Jean VIII le bonheur d'avoir été peint par Benozzo Gozzoli dans le Cortège des Rois Mages à la Riccardienne de Florence. Jean V aura rencontré, à la fin des temps, un historiographe dévoué, perspicace et sympathique dans M. Oskar Halecki. L'historien polonais, dont nous saluons le brillant début dans le byzantinisme, se défend d'avoir voulu faire un « essai pittoresque », et certes, son livre est un livre d'érudition, qui repose sur des recherches d'archives et sur un emploi judicieux des « sources » imprimées. Mais M. Halecki est trop modeste lorsqu'il nous déclare : « Si le sujet du livre est passionnant, sa lecture, hélas, ne le sera guère, et nous préférons en prévenir d'avance nos lecteurs ». Oui, la lecture du livre de M. Halecki est passionnante. Elle est assurément telle pour le Byzantiniste surpris de voir combien de lumières nouvelles on lui apporte : jamais livre sur une période quelconque de l'histoire byzantine n'a marqué un tel progrès de nos connaissances.

Elle l'est aussi, sans doute, pour le *general reader*, je veux dire pour quiconque s'intéresse à l'histoire générale. Après tout, c'est une

contribution à l'étude d'un grand problème historique. Pourquoi, malgré une opinion publique, appréciant comme il convenait le péril turc — malgré l'enthousiasme chevaleresque pour la Croisade, que partageaient alors en tous pays toutes les classes de la société, malgré l'héroïsme de Pierre de Lusignan et les instances de l'obstiné « propagandiste » Philippe de Mézières, pourquoi, en dépit de tous ces efforts et de toutes ces sympathies, n'est-on jamais parvenu à concerter l'action militaire qui eût refoulé les Turcs, sauvé pour toujours la péninsule balkanique et la Hongrie? On le comprend mieux quand on a lu Halecki, dont le grand mérite est d'avoir fait, d'un bout à l'autre de son livre, de l'« histoire européenne ». Ce Polonais, comme les Roumains Iorga, Marinescu, Bratianu, domine les problèmes compliqués des relations entre les Républiques marchandes et les États musulmans, entre la Hongrie, Venise et les Slaves balkaniques ; il connaît à fond, des uns et des autres, les intérêts mercantiles et les ambitions territoriales,et il s'est admirablement initié aux questions d'ordre théologique et ecclésiastique.

Le premier chapitre reprend l'histoire de l'« union des Églises », depuis le règne d'Andronic II. Après la rupture de l'Union de Lyon (1281), toutes relations avaient cessé pendant quarante ans entre le Pape et les Byzantins. Sous Andronic III, les pourparlers sont repris, mais c'est surtout à partir de l'avènement de Jean V, le demi-latin, fils d'Anne de Savoie, que les démarches se multiplient de part et d'autre. Un accord paraissait à ce point indispensable que l'« usurpateur » Jean Cantacuzène montre pour l'union un zèle encore plus actif que la dynastie légitime. En 1348, une ambassade de Cantacuzène arrive à Avignon. En 1352, Cantacuzène écrit à Clément VI. C'est Innocent VI, successeur de Clément qui lui répond ; il exhorte le roi de Chypre, les Hospitaliers et les Génois à aider les Grecs ; il prévoit que l'union des Églises va se réaliser sous son pontificat ; il promet à Cantacuzène de le recevoir « les bras ouverts », et de le combler de faveurs « non seulement spirituelles, mais aussi temporelles ». Mais Cantacuzène tomba ; certaines velléités unionistes du grand « empereur serbe », Étienne Douchan, n'aboutirent pas davantage. C'est alors qu'Innocent VI (1356) reçut la fameuse bulle d'or signée le 15 décembre 1355, par Jean V Paléologue, c'est-à-dire le programme de la politique religieuse de cet empereur.

Sans une étude approfondie de toute la situation internationale, sans une connaissance minutieuse de la « grande politique inter-

nationale » des cabinets de ce temps-là, combien ce document paraît étrange, et combien plus étrange le silence et l'inertie de huit années qui suivirent un pas si décisif ! Le Chrysobulle contient des choses tellement énormes que certains historiens y ont vu une colossale mystification. L'empereur grec promet au pape monts et merveilles. D'abord, de rester personnellement fidèle à l'Église catholique, au pape et à ses successeurs ; ensuite, de romaniser son clergé et son peuple par étapes successives, mais rapides ; d'envoyer une ambassade à la curie ; de recevoir à Constantinople un légat pontifical chargé de nommer des Grecs catholicisants aux principales dignités ecclésiastiques ; de faire apprendre le latin à son fils aîné ; de fonder trois collèges à Byzance pour l'enseignement des lettres latines ;d'encourager les fils des « magnats »grecs à y compléter leur éducation, etc... Mais ces promesses ne sont rien à côté des « sanctions » plus qu'humiliantes auxquelles l'empereur se soumet d'avance en cas de non-exécution : il fournit d'ores et déjà un otage, son fils Manuel, renonce au trône en sa faveur, et pendant la minorité du jeune prince, consent que l'Empire soit gouverné directement par le Pape... Tout cela pour obtenir, d'abord, le secours de quelques galères, ensuite, l'envoi d'une grande armée chrétienne. — En apparence, ce chrysobulle n'est qu'utopie et folie. En fait, il s'explique comme certains emprunts contractés à des conditions particulièrement onéreuses : l'accumulation des garanties répond à la déception causée,à Rome, par tant d'échecs, tant d'engagements protestés. S'il y a surenchère dans les propositions de Jean V, n'oublions pas que Douchan avait récemment promis de convertir son peuple moyennant l'octroi du « commandement de la croisade », que Jean V réclamait pour lui-même ; que Mathieu Cantacuzène n'était pas vaincu, et que les Turcs étaient menaçants plus que jamais. N'oublions pas non plus que promesses et sanctions dissimulent assez mal un fait considérable : officiellement, l'Église grecque ne montre aucune disposition à « s'unir »...

Puis, silence de huit ans (1356-1364). Jean V reçoit bien, du futur patriarche catholique de Constantinople, Pierre Thomas, la communion selon le rite latin. Mais c'est tout. Le programme de décembre 1355 ne reçoit même pas un commencement d'exécution C'est que, tout à coup, et coup sur coup, des « retours de fortune » avaient amélioré la situation de l'empereur. Douchan était mort (1)

(1) Cinq jours après la signature du chrysobulle, 20 décembre 1355.

et le grand empire serbe « l'avait suivi dans la tombe » ; Matthieu Cantacuzène capitulait ; Byzance traitait avec Venise ; le danger turc paraissait s'évanouir, car Suleiman, fils d'Ourkhan, mourait et Jean V rendait service au sultan en faisant relâcher son autre fils, Khalil, capturé par des corsaires phocéens ; et Pierre Thomas, nonce du pape, transféré à l'évêché de Coron, reprenait les méthodes du XIIIe siècle et s'efforçait de convertir les schismatiques grecs par la violence. Enfin, l'application de son programme religieux, dans l'esprit du Paléologue, avait toujours été lié à l'envoi par l'Occident, de secours sérieux ; or la « croisade de Pierre Thomas » n'était soutenue par personne. L'empereur se tourna donc d'un autre côté, et tenta une « triple alliance orthodoxe » avec les Serbes et les Bulgares. L'homme de ce nouveau plan était le patriarche Calliste, latinophobe. C'est seulement en 1364 qu'après l'échec de ces négociations Jean V se remit à causer avec Avignon.

Il était temps. Le projet de croisade, enfin, prenait corps. Trois guerriers chrétiens, Louis de Hongrie, Pierre de Lusignan, roi de Chypre, Amédée de Savoie, le « comte vert », cousin de Jean V, étaient prêts à tenter le « passage ». Et Urbain V semblait oublier tout à fait Byzance dans ses combinaisons. Jean V prit peur.

Bien entendu, il fut impossible d'amener les trois souverains à coopérer ensemble. Ils avaient des visées trop différentes. Pierre de Lusignan, par des attaques contre les Mameluks d'Égypte et de Syrie, par des expéditions d'ailleurs un peu folles comme son inutile sac d'Alexandrie, ne songeait qu'à défendre son royaume ; Louis de Hongrie, à s'agrandir dans les Balkans, aux dépens des Slaves. Jean V, craignant surtout Louis de Hongrie, voulut s'entendre directement avec lui, et se rendit à Buda.

Alors commença un jeu singulièrement serré de part et d'autre. Louis d'Anjou annonça à Urbain V les meilleurs dispositions ; il était préparé à entrer tout de suite en action, et sa croisade devait être une campagne contre les Turcs pour dégager Constantinople — et Smyrne, pour protéger du même coup la principautés latines de Grèce. Pour cette guerre, il recevait du pape tous les encouragements et privilèges des souverains qui prenaient la Croix. Les Vénitiens lui prêteraient des galères. En attendant, il pouvait passer aux yeux du pape, comme l'heureux instrument du retour de Jean V Palélogue à ses bonnes intentions de 1355. Une ambassade conjointe fut envoyée à Urbain V, à Avignon (1366) : elle était composée

d'un Hongrois et d'un Byzantin, Étienne évêque de Nyitra, et Georges Manicaïtès. Les bulles du 1er juillet 1366 nous renseignent sur l'issue des négociations. Elles contiennent les « instructions » et les vues de Saint-Siège. M. Halecki les analyse excellemment sans pouvoir rendre un compte précis de la contradiction qui existe entre les dites bulles du 1er Juillet et autres mesures d'Urbain V, tout entier à son projet de croisade — et la lettre du 23 Juin 1366, permettant à Louis de suspendre, pour la durée d'un an, l'accomplissement de toute promesse de secours qu'il aurait faite aux Grecs, « lesquels ont toujours été de mauvaise foi,et ne parlent d'union que pour obtenir le secours de Louis ». Comme cette lettre semble tout à fait opposée aux vues du pape, et que d'autre part, elle est conforme aux vues de Louis confirmées par l'événement — car, Louis ne fit rien ; comme, enfin, elle est patente et non secrète, M. Halecki estime qu'elle constitue une sorte de concession accordée à contre-cœur au roi de Hongrie, mais qu'elle n'implique nullement que le pape abandonne l'idée de croisade *per Hungaros*.

La vérité est que le roi de Hongrie se brouilla avec Jean V. Pour quelle raison ? Nous l'ignorons, et M. Halecki aussi. Il en fait l'aveu loyal et s'abstient de conjectures. La seule lumière vient d'un passage de la chronique de Caroldo. On y lit que Louis déclara aux Vénitiens que les galères sollicitées de la République serviraient à une guerre contre les Serbes et les Bulgares, peut-être même contre Byzance, et non plus contre les Turcs ; et les Vénitiens refusèrent alors. Le roi de Hongrie fit-il vraiment cet aveu dépourvu d'artifice ? Ce qui est autrement certain, c'est que tout un parti, en Hongrie, répugnant aux aventures balkaniques, se tourna du côté de la Bohême et de la Pologne. Jean V, abandonné, reprit le chemin de Byzance. Pour comble de malheur, il fut arrêté à Vidin par Jean Šišman, roi de la Bulgarie Orientale...

Son sauveur fut son héroïque cousin, Amédée de Savoie, le « comte vert » (ch. VII). Ici, M. Halecki touche à des événements assez bien connus, et, en tous cas,fort bien racontés jadis par Delaville le Roulx et M. N. Iorga. Nous sommes au centre du livre. L'intervention du « comte vert » fut courte, mais brillante et efficace. Il reprit Gallipoli, succès immense ; il délivra l'empereur, toujours captif à Vidin ; en retour, il obtint de son cousin la confirmation des promesses de 1355.Un vigoureux parti latin s'agite alors à Constantinople. Deux hommes jouent un rôle de premier plan : Paul,

le patriarche latin de Constantinople, et l'éloquent Démétrius Cydonès, le Démosthène de l'alliance latine.

Urbain V reçoit à Viterbe, le 7 octobre, une ambassade byzantine amenée par Amédée de Savoie en personne. Malgré l'opposition du clergé byzantin, un an et demi plus tard, Jean V arrivait à Rome, *via* Naples. Le pape s'était enfin rendu, pour le recevoir, dans la ville éternelle. Le Paléologue était accompagné de son fils aîné, Andronic, du grand hétériarque Alexis Lascaris, de Michel Strongylos et de Philippe Tzykandilès. Démétrius Cydonès l'avait précédé auprès du pape, ainsi que Paul, patriarche latin de Constantinople. Mais l'Église grecque n'était représentée par personne.

Suit le récit, aussi complet qu'il était possible de le faire avec les documents dont nous disposons, de la théâtrale conversion de l'Empereur. Conversion individuelle, d'ailleurs. Le nom d'« union de Rome » qu'ont employé quelques auteur, est absolument inexact. Même le prince Andronic et les autres compagnons de l'Empereur demeurèrent orthodoxes.

M. Halecki remplace ensuite, par de l'histoire vraie et documentée, la légende des avanies vénitiennes. A Rome même, Jean V avait signé, avec les ambassadeurs de la République, un traité par lequel Venise, obtenant confirmation de tous les privilèges dont jouissaient ses marchands, renonçait à réclamer le remboursement immédiat de sommes prêtées à l'Empire. Là-dessus, Jean se rendit à Venise ; et loin d'avoir été en butte à des vexations, reçut des sommes considérables, moyennant — il est vrai — la cession de l'île de Ténédos.

C'est la partie la plus neuve du travail de M. Halecki. Même les circonstances matérielles du séjour de l'Empereur en Italie étaient mal connues ; la plupart des historiens admettent *deux séjours à Rome*, ou *deux séjours à Venise*. M. Halecki sa trouvé un document décisif , la *Chronique* inédite de Caroldo, déjà citée. Cette chronique est encore postérieure, il est vrai, aux chronique a grecques, si pleines d'erreur. Mais M. Halecki démontre que cette chronique utilise des documents originaux, des actes du Sénat de Venise. C'est là une véritable trouvaille, dont il convient de féliciter l'historien polonais.

Les trois derniers chapitres sont intitulés : *La Réaction de l'Orthodoxie byzantine et la Bataille de la Maritza* ; *La deuxième intervention de Lascaris Calophéros* ; *La dernière ambassade d'un pape d'Avignon à Byzance* (p. 235-324). Le chapitre X a pour héros le

patriarche Philothée, un orthodoxe rebelle à l'Union, qui, comme son prédécesseur Calliste, préférait l'alliance orthodoxe à l'alliance catholique, mais qui, au lieu de s'appuyer uniquement sur les Slaves balkaniques, recherchait l'amitié de la Russie de Moscou et de son grand-prince Dimitri, le futur Donskoï. Mais les rois serbes Ouglièchа et Voukachine, dont Démétrius Cydonès, lui aussi, recommanda l'alliance, furent abandonnés à leur sort. Un parti considéra comme plus sûre l'alliance turque. La ville de Gallipoli naguère reprise par le Comte Vert, fut rétrocédée aux Turcs, malgré un éloquent discours de Démétrius Cydonès, et les Serbes furent écrasés, à la bataille de la Maritza (1371). Le prince Manuel recueillit peu glorieusement quelques-unes de leurs dépouilles et notamment la ville de Serrès...

Alors Grégoire XI, encore un très grand pape, se dépensa en efforts surhumains pour organiser quand même la résistance. Il eut l'idée de convoquer, à Thèbes en Béotie, pour le 1er octobre 1372, un congrès international qui ne se réunit jamais.

Louis de Hongrie, une fois de plus, promit de se croiser... et une fois de plus, aussi, il se déroba. Il déclara même la guerre aux Vénitiens qui auraient dû être ses alliés...

A la suite de toutes ces déceptions, Jean Paléologue, qui avait déjà traité avec les Turcs le jour où il leur livra derechef Gallipoli, leur permettant ainsi d'écraser les Serbes, devint sans vergogne, l'allié ou le vassal de Mourad. Le signe visible de cette attitude (nous ne connaissons ni le texte exact, ni la date précise du traité de vasselage), c'est la substitution de Manuel à Andronic comme héritier de la couronne. Grégoire XI, néanmoins, ne se découragea pas, et resta décidé à tenter l'impossible pour atteindre son double but : convertir les Grecs et leur procurer le secours de l'Occident chrétien.

En octobre 1374, il a repris, par l'envoi d'une ambassade, contact avec Byzance. Jean V se reprend à espérer ; le pape, de nouveau, bat le rappel, rêve de la grande coalition : Hospitaliers, roi de Hongrie, renforts du royaume de Sicile, de Venise et de Gênes... On sait par quel scandale finit toute cette histoire. Le seul effort sérieux que Venise se décida à faire — l'envoi d'une flotte de dix galères, — avait pour but d'obliger l'empereur à céder enfin, comme il l'avait promis depuis 1369, Ténédos à la république ; et la cession devenue effective, déchaîna la guerre inexpiable de Gênes et de Venise dans les eaux turco-byzantines, dans ces mêmes eaux où le Pape

espérait que les deux villes marchandes, alliées, livreraient bataille aux ennemis de la Foi.

Ainsi le livre de M. Halecki, bien qu'il nous transporte continuellement de Bude à Avignon, d'Avignon à Rome, Naples, Venise Constantinople, et qu'il semble chargé d'un détail infini, trouve sa tragique unité. Venise, dans toutes ses négociations, a poursuivi patiemment la conquête de cette Ténédos pour l'amour de laquelle elle fait un magnifique accueil au pèlerin impérial : et la réalisation de son rêve, — la possession de la clé des détroits— fait éclater au grand jour l'affreuse division de cette Chrétienté que les Papes ont voulu organiser et défendre malgré elle. C'est la sournoise cupidité de Venise qui fait échec, définitivement, à la noble ambition du Pape. « Et Grégoire XI mourut le 27 mars 1378 : sa mort fut suivie de près par le grand schisme d'Occident, qui rendait doublement difficile de remédier au schisme d'Orient et de réunir, pour une défense commune, les forces de la Chrétienté » (p. 324).

Nous devons donc à M. Oskar Halecki 1° d'abord la découverte dans les archives de Venise, du Vatican et d'Avignon, de documents inédits d'une haute valeur : les instructions des ambassadeurs vénitiens chargés de traiter avec Jean V à Rome, et les délibérations du Sénat au cours desquelles l'envoi de l'ambassade avait été décidé ; la lettre d'Urbain V à Louis de Hongrie, en faveur de l'empereur byzantin (Montefiascone, 16 avril 1370) et autres documents que Raynaldus, dans ses *Annales Ecclesiastici*, s'était borné à mentionner ou à résumer ; des lettres relatives à l'affaire des routiers avec lesquels négocia Jean V (Gibbon a fait un sort à l'un d'entre eux parce qu'il était Anglais, le fameux Hawkwood ou « Acuto ») ; une bulle pontificale du 16 novembre 1369, adressée aux autorités génoises de Péra pour les prier de rendre à Jean V Paléologue les joyaux déposés en gage de sa conversion, etc...

2° la mise en lumière de quelques personnages de second et même de premier plan, presque inconnus jusqu'à ce jour, et qui ont bien mérité, ce nous semble, de la grande cause de l'Union. C'est surtout Jean Lascaris Calophéros (v. surtout p. 91-101, 272-282, 298-300, 360-363), grand seigneur byzantin, catholique et cosmopolite, brouillé personnellement avec Jean V, mais aussi bien vu du Pape et de tous les monarques de la chrétienté que son émule le chancelier chypriote, Philippe de Mézières : M. Halecki montre combien l'influence personnelle de Jean Lascaris Calophéros fut puissante et

décisive, sur Urbain V en 1365, sur Grégoire XI en 1373. C'est aussi Démétrius Cydonès, sur lequel, en attendant la monographie de Mgr Mercati, on sera heureux de lire M. Halecki (1).

3° Un récit synoptique et enchaîné des événements politiques, militaires, économiques, diplomatiques, ecclésiastiques où les faits anciennement connus — le plus souvent mal datés, isolés et inexpliqués —sont reliés à des données nouvelles, de telle sorte que pour employer une image d'épigraphiste, le livre d'Oskar Halecki, comparé aux exposés de ses prédécesseurs, est à peu près dans la relation d'un texte établi d'après d'excellentes copies, avec utilisation de fragments nouveaux, et force conjectures assurées, à une ancienne copie lacuneuse et fragmentaire du même *titulus*.

4° Une synthèse frappante (p. 325-329) que nous transcririons ici, si cette recension n'avait dépassé depuis longtemps les limites permises. La conclusion de M. Halecki est tout à l'honneur des grands papes Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI, qui sans jamais perdre de vue leur but spirituel, la conversion des schismatiques, n'ont cessé de pourvoir, autant qu'il était en eux, à la défense de l'Europe. Bons « Européens » comme l'on dit aujourd'hui, politiques avisés, ils se sont gardés de compromettre l'Union par des prétentions blessantes ; avec une véritable « charité », ils se sont contentés, de la part des Grecs, de dispositions favorables que souvent l'empereur était seul à manifester. Loin de subordonner l'envoi de secours à la conver[illegible]se des Byzantins, ils ont fait de leur mieux pour décider à l'action les princes et les républiques. De plus en plus, ils ont reconnu qu'il fallait avant tout sauver Constantinople et, dans les orthodoxes, ils ont vu des chrétiens à défendre, non des hérétiques à réduire par les armes.

A côté d'un Grégoire XI et surtout d'un Urbain V, le prétendu héros du livre, Jean V Paléologue, fait assez piètre figure. M. Halecki s'efforce, nous le savons, de le réhabiliter. Ou plutôt, de ce long règne de cinquante ans, il « abandonnerait » volontiers la dernière partie, celle où l'empereur ne se console de la servile abjection où l'a plongé la terreur du Turc que par une débauche sénile. Mais, dans

(1) Voyez le *post-scrip'um* de ce compte-rendu. En tête de la *Correspondanec* de Cydonès que va publier M. G. Camelli, on lira une biographie excellente, encore qu'incomplète, de ce personnage.

l'affaire de l'« union », on dirait que M. Halecki va jusqu'à l'admiration : « Jean V,si faible et si indécis par ailleurs, a fait preuve d'une persévérance et d'un courage indiscutable, en ratifiant par une profession de foi, publique et solennelle, les déclamations, favorables au catholicisme, qui avaient marqué le début de son règne, et en restant fidèle à cette foi romaine, malgré l'opposition de la grande majorité de ses sujets ». Nous croyons surtout que l'empereur était clairvoyant. Il ne se flatta jamais de rétablir l'union, de la faire ratifier par son peuple, avant que celui-ci n'en eût aperçu les avantages politiques . Voulant néanmoins prouver au pape sa bonne volonté, il offrit tout ce qu'il pouvait offrir, l'hommage de sa personne impériale. Seulement, cet hommage, il le fit si complet, si humble, l'entoura de tant de garanties, que le Pape fut réellement gagné. En un sens, Jean V s'était sacrifié pour son peuple. Ce sacrifice fut inutile : d'où l'amertume et le découragement de ses dernières années.

Ce serait faire preuve d'ingratitude que de chicaner M. Halecki sur la forme de son livre, dont la langue n'est pas toujours correcte, ni l'impression impeccable. L'ouvrage aurait beaucoup gagné à une révision faite au point de vue du français... et du grec. Beaucoup de noms et de titres byzantins, figurant dans les textes latins, auraient pu être aisément corrigés. Ainsi, dans l'ambassade envoyée par Jean V à Urbain V (octobre 1367) il y avait « l'ambassadeur impérial Parachimemenos Theophylaktos » et « Megatarstophylakas Theodoros ».Raynaldus déjà corrigeait en *μέγας χαρτοφύλαξ* l'avant-dernier mot ; *Parachimemenos* n'est autre, évidemment que *παρακοιμώμενος*, le parak imomène ; Metasopoulos (p. 369) est pour Metaxopoulos ; *chrysobulle* est du masculin, du moins pour les Byzantinistes de langue française. Mais soyons indulgent à M. Halecki. Ses péchés sont véniels à côté de ceux des hellénistes qui négligent, pour éclairer les textes historiques grecs du XIVe siècle, d'utiliser les sources occidentales.

Henri Grégoire.

Post scriptum. Au moment de donner le bon à tirer, nous recevons les bonnes feuilles de la *Correspondance de Démétrius Cydonès*, publiée par M. G. Camelli dans la série byzantine de la Collection Budé. Il est regrettable que M. Camelli et M. Halecki aient travaillé chacun de son côté, sans confronter leurs documents. Si M.

Camelli avait connu les recherches de M . Halecki, il n'aurait pas dit que Lascaris Calopheros était un personnage peu connu ; il aurait compris que ce même Calopheros est le destinataire d'une lettre au moins dont l'éditeur ne connaît pas l'adresse (1) (lettre 13). Si M. Halecki avait pu parcourir la correspondance de Cydonès, il aurait peut-être précisé ou rectifié certain passage de son livre relatif au voyage de Jean V Paléologue, qui visita Ancône. Un autre point capital est la rétrocession de Gallipoli aux Turcs. D'après la Correspondance, ce n'est pas l'empereur, mais son fils Andronic qui aurait livré aux Turcs Gallipoli, et cela bien après la bataille de la Maritza.

Le tome II du Vasiljev.

A. A. Vasiliev. *History of the Byzantine Empire*, in 2 volumes Volume II. *From the Crusades to the Fall of the Empire* . Madison, 1929.(= University of Wisconsin Studies in the social Sciences and History). 502 pages gr. in-8°, dont un index onomastique de 40 pages, précédé d'indications bibliographiques, d'une liste des empereurs et tables généalogiques.

Le tome II du Vasiljev a suivi de près le tome Ier. *Et bis, et cito...* Cette fois, notre gratitude envers l'infatigable savant russe,qui n'a pas attendu d'être Américain pour travailler « en série », nous dictera un éloge mérité, sans restrictions et presque sans crtiques.

C'est que M. A. Vasiljev dans ce second volume, avait une tâche à la fois beaucoup plus difficile et un triomphe plus aisé que dans la première partie de son manuel. Pour l'histoire des Lascarides et surtout des Paléologues il n'avait de concurrent que lui-

(1) Calopheros est à ce moment auprès du roi de France, dont il n'obtient rien : M. Camelli, dans cette lettre, a pris assez drôlement le Pirée pour un homme. « Les Francs, en effet, bornent leurs bienfaits aux paroles, aux écrits et aux promesses : aussi les Turcs même demandent-ils aujourd'hui en riant si l'on peut donner des nouvelles de Passagios (sic)». Non :les Turcs demandent ironiquement des nouvelles de la croisade toujours projetée, du fameux *passagium* (*πασσάγιον*).

même (1), en ses publications russes. Nous avons l'impression, d'ailleurs, en ce tome II, d'un livre beaucoup mieux écrit, plus vivant plus original que n'était le tome précédent. L'auteur hésite moins entre les diverses « théories » ; il prend parti. Tout est beaucoup plus net et plus vigoureux. Et l'auteur a d'autant plus de droit à nos félicitations qu'il a affaire à des sujets ardus et compliqués. Il n'y a rien au monde de plus difficile à conter que l'histoire des petits États grecs, latins et slaves, nés du démembrement de l'empire, après la IVe croisade. M. Vasiljev, dans son livre russe sur la *Domination latine*, avait déjà, très clairement, analysé le jeu changeant des alliances qui permit à l'empire de Nicée de restaurer la puissance grecque. La bibliographie est la grande force de M. Vasiljev, ici comme ailleurs. Mais ici, le nombre des bons travaux de détail, parus depuis quinze ans en Russie, en Italie, en Bulgarie, notamment, et qui avaient passé plus ou moins inaperçus, est vraiment stupéfiant. et la valeur du Vasiljev II, comme instrument de travail, ne saurait être estimée assez haut.

Néanmoins, la particularité du livre que j'ai marquée dans mon compte rendu du tome Ier comme *essentielle*, apparaît ici encore : M. Vasiljev, pour le plus grand profit des étudiants, fait dans le texte, et non point en note, en petits caractères ou en appendice, l'historique des grandes controverses érudites. Patiemment il énumère toutes les opinions et prend autant de plaisir, ou même davantage, à décrire les péripéties d'une de ces joutes savantes qu'à nous raconter les grandes batailles, ou les grandes parties diplomatiques de Byzance. Ce n'est que tout à la fin qu'il consent à nous dire sa propre opinion. Typographiquement, je le répète, rien ne distingue ces *excursus* de pure discussion des morceaux narratifs ; et parfois, les théories finalement rejetées par M. Vasiljev sont présentées avec beaucoup plus de charme et de force que la « vérité historique ». Voici un exemple frappant de cette méthode. M. Vasiljev consacre une page entière de son livre, exactement trente

(1) « The basis for the second volume of my *History of the Byzantine Empire* is three small books published in Russian in 1923-1925, *Byzantium and the Crusades*, Petersburg, 1923, *The Latin Sway in the Levant*, Petrograd, 1923, and *The Fall of Byzantium*, Leningrad 1925. — Nous avons déjà donné un compte-rendu de la seconde de ces publications : cf. *Byzantion*, I (1924), p. 630 sqq.

lignes, à la thèse d'après laquelle Goethe, dans son second *Faust*, s'inspirerait de la *Chronique de Morée*, décrirait le château-fort de Mistra, la Sparte médiévale, et symboliserait, dans le mariage de Faust et d'Hélène, l'amalgame de la féodalité franque et de la civilisation hellénique. Il cite tout au long, dans une excellente traduction anglaise, la description de Phorcyas :

There in the mountain vale, behind a stalwart race
Themselves established, pressing from Cimmerian night
And have uprear'd a fastness, inaccessible,
Whence land and folk around they harry, as they list...

Conclusion (apparente) : « The conquest of Morea by the Franks has supplied, therefore, some of the material for the poetical scenes of *Faust* ».

Mais voici que M. Vasiljev lui-même tient à dissiper ce séduisant mirage : « But it must be noted that this hypothesis of Schmitt is definitely confuted by other scholars. » On voudrait savoir quelle raison *dirimante* nous empêche décidément de croire un seul mot de ce qui vient d'être insinué d'une manière si persuasive, si vraisemblable. M. Vasiljev se borne à renvoyer, dans une note, à deux articles de Pniower et de Gerland. Struck n'est pas cité : il était convaincu lui aussi, comme moi-même d'ailleurs, que Goethe avait réellement songé à Mistra (1). Mais ceci n'est qu'un détail sans aucune importance. Je l'ai cité pour montrer que le livre de M. Vasiljev, même dans ce tome II, sera différemment accueilli par les différentes catégories de lecteurs. La reconnaissance sera sans bornes chez les étudiants et les érudits, qui compulseront le Vasiljev pour « étudier une question » ; ceux qui tiendraient surtout à connaître l'opinion de M. Vasiljev lui-même et ses motifs, seront parfois désappointés.

Ce tome II comprend trois longs chapitres : VII. *Byzance et les Croisades* (1081-1204), VIII. *L'Empire de Nicée* (1204-1261), IX *La chute de Byzance* (1261-1453). Dans le chapitre VIII, qui nous paraît le mieux composé, la « politique extérieure » se confond plus

(1) En réalité, seul Pniower fait grise mine à la théorie de Schmitt. Gerland, comme Struck, pense que, si Goethe n'a probablement pas eu en mains la *Chronique de Morée*, il a certainement vu quelque gravure représentant la Sparte médiévale, et que l'inspiration des vers cités vient effectivement de là.

ou moins avec l'histoire interne : étant donné le morcellement du domaine byzantin, le système des cloisons étanches était inapplicable en dépit des titres des paragraphes (1). Dans les chapitres VII et IX au contraire, la rubrique *internal affairs* ne vient que tout à la fin, et cette séparation est d'autant plus fâcheuse, pour l'histoire des Paléologues, que M. Vasiljev met sous ce titre les affaires religieuses, et particulièrement les tentatives d'union avec Rome, qui non seulement sont de l'ordre de la politique étrangère, mais qui, même, ne peuvent être étudiées ni comprises que dans ce cadre. Il en résulte que l'auteur, ou bien parle deux fois des mêmes événements (union de Lyon),ou bien passe sous silence, dans son exposé politique, des démarches essentielles des empereurs (voyage de Jean V Paléologue à Rome en 1369) et toute l'activité des papes contemporains,ou bien expédie en quelques lignes,dans la « première partie », des événements comme l'Union de Florence (1439).Or, pour l'intelligence de cette période, il est impossible de séparer le négociations « ecclésiastiques » avec la papauté des relations diplomatiques avec la Hongrie et les républiques marchandes, et des conflits ou des accords avec les Turcs, les Serbes et les Bulgares ; les différentes phases de l'affaire de l'Union, on le sait, sont directement provoquées par la situation de l'empire byzantin. C'est lorsque la menace angevine, serbe, ou turque devient particulièrement pressante que les chances d'un rapprochement des Églises augmentent. Au contraire,le moindre sursis accordé par le destin à l'Empire agonisant, entraîne un recul immédiat du parti unioniste. Ce qui importe surtout, c'est une chronologie exacte des événements, qu'ils soient militaires, diplomatiques ou « religieux ». C'est à établir la succession des faits que M. Halecki s'est attaché dans son beau livre sur Jean V. M. Vasiljev, s'il avait choisi un autre plan, nous aurait rendu plus de services. En ce qui concerne Michel Paléologue, d'ailleurs, il a, sans crainte des redites, raconté, d'après Norden, sa politique « romaine » : c'est un des chapitres les plus clairs et les mieux venus. Mais Jean V, par exemple, est tout à fait sacrifié.

Après ces observations générales, voici quelques notes sur des points de détails.

(1) Cependant, même dans ce chapitre, les « affaires religieuses » sont isolées du reste, et c'est regrettable.

Dès le début du livre, nous rencontrons deux controverses classiques : sur l'origine des croisades et sur l'authenticité de « l'appel d'Alexis ». Sur le « détournement de la quatrième croisade ». Je suis surpris de voir que M. Vasiljev se basant sur la phrase d'Anne Comnène, VIII, 3 (1,1 7) et VIII, 5 (II, 12), relative aux mercenaires appelés par Alexis, croit en somme au « noyau historique » de la lettre d'Alexis et Robert de Flandre. Je pensais que les byzantinistes étaient maintenant d'accord sur le caractère entièrement apocryphe de ce document, « invraisemblable » dans tous les sens du mot. Les vrais sentiments d'Alexis et de tous les siens sont assez connus ; M. Vasiljev les a d'ailleurs excellemment traduits,p. 49 et 50, en se servant (pour la première fois) d'un éloquent passage d'Alexis lui-même sur les Barbares d'Occident, » dont il faut remplir d'or les gueules, béantes et respirant la haine contre nous (1) ».

Plus de dix pages (109-121) sont occupées par la discussion des opinions modernes sur la question de savoir « si les Vénitiens ont trahi la Chrétienté en 1202 » comme disait jadis M. Gabriel Hanotaux. C'est un bon résumé de Norden et de Bréhier (2). La « théorie des accidents » est préférée à celle « de la préméditation », mais la conclusion est assez molle, encore que sage (p. 120) : « *To sum up : in the complicated history of the Fourth Crusade there were in action various forces originating in the external and internal conditions of Byzantium in the East. The interplay of these forces created an exceedingly complex phenomenon which is not entirely clear, in some details, even at the present day* ».

J'ai beaucoup goûté les pages 241-261 (*Education, Learning, Literature, and Art in the Epoch of the Empire of Nicaea*), où beaucoup de travaux russes sont utilisés (V. Barvinok sur Blemmydès, 1911, M. A. Andreeva, *Essais sur la culture de la cour byzantine au XIII^e siècle*, Prague, 1929, I. E. Troickij (sur le patriarche Arsène), Vasiljevskij,*Epirotica*, Cernoussov). M.Vasiljev qui étudie fort longuement Blemmydès, sa vie et son œuvre, aurait pu faire mention de cette inscription en hexamètres, commémorant la restauration des

(1) Paul Maas, *Die Musen des Kaisers Alexios I*, dans *Byzantinische Zeitschrift*, XXII (1913), p. 357-8.

(2) *Der vierte Kreuzzug im Rahmen der Beziehungen des Abendlandes zu Byzanz* (Berlin 1898), et *Das Papsttum und Byzanz*, 1903, p. 152-155.

murailles de Smyrne, que je lui ai restituée (1) ; d'autant plus que l'impératrice Irène y est comparée à un cyprès, exactement comme l'impératrice Anne, seconde épouse de Jean Ducas Vatatzès dans l'épithalame de Nicolas Irénikos cité et même joliment traduit par M. Vasiljev (2) :

Around the lovely cypress-tree, the ivy gently windeth ;
The Empress is the cypress-tree, my Emperor is the ivy.

Du reste, et il faut en féliciter M. Vasiljev, ce tome II, plus encore que le précédent, est animé et agrémenté de citations fort bien choisies de textes souvent peu connus. Dans le chapitre des Paléologues, notons ce qui est dit des Mongols, des Albanais (3) (p. 305), de Douchan, du voyage de Manuel en France en en Angleterre, de Mistra et de Gémiste Pléthon. Mais pour les derniers règnes, on s'aperçoit à chaque page de la plus douloureuse lacune de l'histoire byzantine. Tant que les Paléologues n'auront pas trouvé leur, ou leurs Chalandons, la partie la plus faible, la plus « vague » de toute histoire générale de Byzance sera la dernière. Et ce ou ces Chalandons devront exhumer et compulser beaucoup d'inédits, grecs et latins. Et l'entr'aide entre byzantinistes et orientalistes, turquisants en particulier, dont rêve M. Babinger, devra être préalablement organisée. Il est bon que le consciencieux inventaire de M. Vasiljev, qui tourne ici parfois au procès-verbal de carence, fasse sentir encore un coup la terrible lacune.

La seconde prise de Constantinople nous vaut une admirable « discussion » de toutes les sources et un tableau final d'un grand effet. *Final* est une façon de parler car l'ultime chapitre est intitulé : *Byzantium and the Italian Renaissance.*

Mais à quoi bon prolonger cette annonce ? Toutes les bibliothèques byzantines, même celles qui se composent en tout et pour tout de deux volumes, posséderont ou plutôt possèdent déjà « le Vasiljev ».

Henri Grégoire.

(1) *Recueil*, n. 84.

(2) Vasiljev, p. 216.

(3) L'auteur ne connaît pas encore l'étymologie certaine de M. Chatzis, puisqu'il dit : « Later on there appeared a new name for the Albanians : Shkipetars, the etymological origin of which has not been definitely fixed ». Cf. *Byzantion*, IV, p. 746-748.

Ernst Stein, *Geschichte des spätrömischen Reiches.* Band I. Vom römischen zum byzantinischen Staate (284 - 476 n. Chr.) Wien, 1928. xxii-592 pages, avec 10 planches hors-texte et 4 cartes.

« Dieses Buch soll eine nichts Wesentliches ausser Acht lassende, kritische und der kritischen Nachprüfung zugängliche Darstellung der spätrömischen Geschichte geben. Jedem, der über eine durchschnittliche Mittelschulbildung verfügt, soll es ermöglichen, eine der dramatischsten Epochen der Weltgeschichte näher kennen zu lernen. Dem Mitforscher auf diesem Gebiete soll das Werk als Hand- und Nachschlagebuch dienen. Ferner war es mein Bestreben, den Studierenden der Geschichte eine ihnen bisher fehlende Anleitung zum Studium der Spätantike und des Uebergangs vom Altertum zum Mittelalter zu bieten. »

C'est ainsi que M. Ernest Stein indique le triple but de cette nouvelle et grande histoire du *Later Roman Empire.* Il ajoute immédiatement qu'il ne quittera pas le terrain solide de la tradition : c'est-à-dire qu'il écrira l'histoire « d'après les documents, sans jamais faire violence aux sources au profit d'une doctrine philosophique quelconque. »

Cela signifie d'abord que l'histoire religieuse ne tiendra pas une place exagérée dans l'œuvre de M. Stein. En effet, à parcourir le livre — magnifiquement présenté et splendidement illustré — on voit tout de suite qu'elle sera traitée, comment dire cela ? sans chaleur. Ce n'est pas du tout que M. Stein l'ignore ; mais il ne l'étudie, pour ainsi nous exprimer, qu'à la surface, pour autant qu'elle fasse figure d'histoire politique. Il refuse de se placer au centre des querelles dogmatiques. Et cependant, l'affaire arienne au IVe siècle, la « querelle des deux natures » au Ve siècle, sont exactement, pour la société d'alors, ce qu'est pour nous « la politique pure », celle des dogmatiques du conservatisme, du radicalisme et du socialisme. On comprend que certains esprits n'aient aucun goût pour la politique pure, ses discussions théoriques, ses manœuvres et ses intrigues, et préfèrent s'attacher aux « réalités » économiques, aux « grands faits de l'histoire politique et militaire ». On comprend, pareillement, qu'en ces IVe et Ve siècles, l'historien préfère « les grandes mêlées de

peuples » aux petites « mêlées de moines », et que la bataille des Champs catalauniques l'intéresse plus que la bataille théologique de Chalcédoine, qui se livrait vers le même temps. Mais pour être un historien complet de Byzance, il faut être capable de sentir de quoi il s'agissait dans ces « sublimes controverses » ; il faut pouvoir comprendre, et presque partager les passions des hommes de ce temps-là. M. Norman Baynes a dit fort justement, à propos du livre de M. Stein : « His treatment of church history in general is, to use his own word, « pragmatic » ; he only mentions what appears to him to be necessary for an understanding of his own conclusions and for the general historical connections (*Zusammenhaenge*). There is no attempt to initiate the reader into the thought-world of the fourth. and fifth centuries — the conflict of the adherents to the classical tradition with those who were for pouring new wine into the old bottles... *We are not helped to look upon the world as a Byzantine saw it...* » Cette dernière observation n'est vraie que du monde théologique. Au contraire, la vie sociale et administrative de Byzance n'est nulle part ressuscitée d'une manière plus complète. A ce point de vue, comme à beaucoup d'autres, on peut dire que Stein continue et complète Seeck. Il est naturel, en effet, pour apprécier un grand ouvrage historique, de le comparer avec ses devanciers, Et pour l'importance, la dignité en quelque sorte de l'entreprise, c'est à Seeck que Stein fait songer ; et Seeck lui-même, comme nous aimons à le répéter, mérite d'être placé sur le même rang que Gibbon et Mommsen, au-dessus de J. B. Bury.

Il y a bien d'autres ressemblances en effet, entre Seeck et Stein que celles qui résultent ou ressortent de la similitude des sujets : les deux historiens ont en somme les même goûts. M. Stein, nous l'avons dit, comme feu Seeck, connaît merveilleusement tous les rouages de l'administration romaine ; l'histoire des institutions le passionne. Les différences sont dans le style et l'exposition. Seeck est spirituel, clair, attachant, Mommsen le traitait de journaliste : il est vrai qu'en Allemagne, les journalistes sont fort érudits. M. Stein n'est pas d'une lecture aussi facile. Son livre est plus massif, même matériellement et typographiquement, que le texte bien aéré des six volumes de Seeck. M. Stein a volontairement renoncé au bénéfice d'une « théorie », d'une doctrine, d'un système personnel. Tel est aussi le sens de la formule thucydidéenne du *Vorwort*, déjà citée : « Mit gutem Gewissen kann ich aber sagen, dass ich bemüht war

nirgends von dem sicheren Boden der quellemässigen Ueberlieferung abzuweichen, und dass ich dieser niemals um einer wie immer gearteten geschichtsphilosophischen oder weltanschaulichen Meinung willen Gewalt angetan habe ». Cette abnégation nuira à la popularité « du » Stein. On aime les livres qui se résument en une formule. Tout le monde a mis sur le Seeck cette étiquette,qui est le titre d'un de ses chapitres : *Die Ausrottung der Besten.* Le livre récent de M. Rostovtzef, que tous n'ont pas lu, est connu de tous dans cette forme abrégée : *L'armée rouge du* III^e *siècle, l'armée des soldats-paysans, combattit la domination de classe de la bourgeoisie urbaine.* Soit dit en passant, M. Stein n'admet pas cette thèse, et il n'est pas le seul. Lui-même n'a pas voulu d'étiquette et ne semble pas préoccupé de prouver quoi que ce soit. Il n'est donc pas « brillant », ne se lit pas « comme un roman », et est à peu près impossible à résumer.

S'il manque de relief, il est d'une merveilleuse densité. Chacune de ses pages, peut-on dire, mérite d'être étudiée à fond et pour elle-même. Les notes, généralement fort concises, commandent le respect. Certes, Seeck est partout à la base de Stein — le Seeck de Pauly-Wissowa, le Seeck de l' *Untergang*, le Seeck des *Regesten*. Mais les textes originaux ont été revus avec soin : et toujours,la littérature la plus récente a été consultée avec une conscience vraiment allemande. Rien n'est de seconde main dans cette annotation. Elle prouve le labeur avec lequel M. Stein a tenu à se faire une opinion personnelle sur la plupart des questions controversées.Disons-le tout de suite,nous le suivrons sans hésiter chaque fois qu'il s'agira d'une question administrative : M.Stein a le génie de l'histoire-institutions,et une sorte d'intuition divinatrice pour ce qui regarde l'évolution des formes de l'État. Il est aussi un spécialiste, comme ses autres travaux le prouvent, de l'histoire des Barbares.Ainsi, les migrations de peuples,les réformes de Dioclétien et de Constantin,le statut des fonctionnaires, l'organisation et la désorganisation de l'armée, les finances,sont au premier plan dans ce tableau.Peu de portraits(1): c'est de l'histoire très collective et très matérialiste. L'auteur a voulu montrer à tout moment derrière les grands protagonistes de la scène historique, l'action des masses ou,si l'on veut, des « milieux ». Pre-

(1) Je sais que M. Stein n'est pas d'accord là-dessus avec nous — ni avec M. F. Lot. Au moins reconnaîtra-t-il que ses portraits ne sont guère poussés.

nons un exemple illustre. M. Stein a beau nous dire « que Flavius Claudius Julianus est,à côté de Cicéron, l'individualité antique qui nous est la plus familière» ; il ne nous a guère montré cette vivante figure. Partant de cette idée, d'ailleurs bien contestable, que chez Julien littérateur, la forme a plus d'importance que le fond, il nous parle fort longuement de l'éducation « rhétorique » en général, de l'organisation scolaire, de Thémistius et de Libanius. Toute une digression vient couper la trame du récit ; et la physionomie de Julien en est comme éclipsée. Il ne semble pas que M. Stein tienne à nous faire connaître l'homme, à déterminer ses croyances ou à marquer l'évolution de celles-ci. Ceux qui passeront de ce chapitre sur Julien au livre de M. Bidez auront l'éblouissement que comporte une transition soudaine des ténèbres à la lumière la plus vive — d'autant plus qu'ailleurs très attentif à la chronologie, M.Stein, dans son chapitre sur Julien, a énuméré, sans avoir égard à l'ordre des temps, les diverses mesures législatives de l'empereur-apostat. D'une façon générale, nous eussions souhaité dans la *Kaisergeschichte*, un peu plus de psychologie. M. Stein, si clairvoyant, si perspicace en matière d'institutions, se contente volontiers, à propos de religion, de la fable convenue . Ainsi (p. 141) il ne veut rien savoir des théories récentes sur l'Édit de Milan. Ici précisément, il se refuse à suivre Seeck dont la démonstration, d'après nous, n'a jamais été réfutée, et ne prend pas en considération l'excellent mémoire, à notre avis définitif, de M. Knipfing sur la question. Pourtant Mgr Batiffol, malgré le péril réel auquel l'exposait l'énoncé de cette proposition « hardie », a lui-même reconnu dans sa *Paix Constantinienne* qu'il n'y avait pas d'édit de Milan. Les deux textes qu'on voudrait faire passer pour cet Édit, sont deux copies de l'édit de Nicomédie, promulgué par Licinius, et destinées, l'une aux États de Maximin où l'édit de tolérance de Galère avait été appliqué, l'autre aux anciens États de Maximin (Égypte, Palestine, Syrie). C'est une déclaration de paix religieuse faite à l'Orient et pour l'Orient par le seul Licinius. L'Occident n'avait nul besoin d'une pacification semblable. On n'y persécutait plus depuis longtemps. Les « usurpateurs » y avaient, tout naturellement rompu avec la politique de persécution qui était la marque de la légitimité tétrarchique. Le plus « insolent » de ces usurpateurs (au point de vue de Galère et de Maximin, bien entendu) était Maxence ; or, Maxence, comme le constate Optat de Milève, fut un libérateur de l'Église. Il lui fit restituer ses biens ; il permit

les premières élections épiscopales de Rome après les persécutions. Il s'occupa paternellement des querelles intestines de la communauté romaine, querelles causées par l'affaire donatiste :il fit dès 309-311, ce que fera Constantin treize ans, plus tard. Constantin, en 312, avait donné aux chrétiens bien moins de gages que Maxence. Sa guerre contre le « tyran » de Rome n'avait à aucun degré le caractère d'une « croisade ». Rien de tel n'est affirmé dans aucun document contemporain. Lactance a vaguement recueilli le bruit, si l'on peut dire, d'un songe suivi de l'inscription du signe *XI* sur les boucliers : rumeur banale, adaptation chrétienne et tendancieuse d'un songe païen qu'on prêtait depuis longtemps à Constantin, auquel « son Apollon » aurait offert des *laureae* portant chacune trois fois le chiffre *X*, ce qui présageait, dans chaque cas, trente années de vie. La « vision de Constantin », absolument ignorée de Lactance et d'Eusèbe en son *Histoire Ecclésiastique*, n'apparaîtra que dans la *Vie de Constantin*, publiée sous Constance, et qui, à notre avis, devait être bien peu connue au milieu du IVe siècle : vers cette époque Cyrille de Jérusalem osait écrire que Constance avait été plus favorisé que son père, puisqu'il avait vu, lui, Constance, la Croix resplendir en plein ciel et en plein midi, tandis que Constantin avait dû l'aller chercher dans les entrailles de la terre. Nous sommes beaucoup trop, aujourd'hui encore, sous l'influence de la légende de Constantin, dont Eusèbe est le premier auteur. Le procédé de cet audacieux menteur a consisté, après la victoire de Constantin sur Licinius, à « virer », pour ainsi parler, au compte du premier, et du premier seul, tous les mérites envers le Christianisme qui appartenaient aux deux empereurs en commun, à Licinius seul, ou même à Maxence. Or, si l'on s'en rapporte à la seule source vraiment contemporaine et sûre, le *De mortibus*, on découvre qu'en 312-313, le souverain le plus ouvertement christianophile, c'est bel et bien Licinius. Il fait apprendre à ses troupes une magnifique prière qu'un Ange lui a dictée... et nous retrouvons dans la *Vie de Constantin*, d'Eusèbe, cette même prière traduite en grec et attribuée à Constantin ! Au *Campus Serenus*, cette prière fut à haute voix récitée devant le front de Maximin, que cette « propagande », aussitôt, ébranla... Si Licinius « christianisa » de la sorte (et nous ne voyons pas que Constantin ait jamais été honoré d'une visite angélique), c'est qu'il avait devant lui des troupes recrutées en Asie Mineure, où abondaient, non seulement les soldats, mais encore les officiers

chrétiens, et qu'il avait le plus grand intérêt politique et militaire à « fraterniser » avec ces chrétiens. Licinius, en 312-313 était certes d'accord, provisoirement, avec Constantin. Mais Constantin, à ce moment-là, bornait ses ambitions à l'Occident, en majorité païen, où il voulait d'abord se consolider. Des manifestations éclatantes de sympathie envers les chrétiens eussent compromis Constantin ; elles servaient Licinius, dont la tâche était, avec ses seules forces, d'abattre l'ennemi commun : Maximin, et de conquérir son Orient où les chrétiens dominaient. La situation changera quand Licinius et Constantin se trouveront « enfin seuls », et face à face. Depuis 314, Constantin, qui aspire à rétablir l'unité de l'empire à son profit, tient un compte de plus en plus grand des chrétiens d'Orient ; et Licinius fait la cour à la majorité païenne des sujets de Constantin, abandonnant le Christ pour le Soleil, dont Constantin lui-même n'ose pas se détacher tout à fait. On voit, comme nous l'avons dit ailleurs, et comme nous l'exposerons plus longuement dans une étude spéciale, que nous avons de quoi répondre à un raisonnement qu'on trouve chez Seeck et chez Ferdinand Lot : Constantin, dont la plupart des sujets étaient païens, n'avait pas d'intérêt politique à se faire chrétien ; *ergo*, sa conversion fut une vraie conversion, foudroyante, sincère, absurde. Je n'en crois rien du tout. Constantin était un grand politique — Licinius aussi, d'ailleurs (M. Stein a bien observé ceci, et il y a du mérite). Leur « intérêt » à tous deux est à chercher sur le « terrain » de la politique étrangère, non de la politique intérieure. Mais j'ai à m'excuser de cette digression. Elle n'était pas inutile pourtant pour faire comprendre à quel point — d'après nous — est justifiée l'opinion de Seeck sur l'édit de « Milan », lequel n'a jamais eu lieu. A cette « question » se rattache celle de l'importance historique de la fondation de Constantinople. « Constantinople est née du caprice d'un despote en proie à une intense exaltation religieuse », a dit M. Ferdinand Lot, qui ajoute : « Peu d'actes politiques concertés ont eu des effets plus considérables et plus durables ». On vient de lire notre avis sur l'« intense exaltation religieuse de Constantin ». Mais Stein, comme Seeck, affirme que la fondation de Constantinople n'a pas eu d'importance du tout (p. 194) : « Mit vollem Recht is Seeck der weder aus den Geschichtsquellen noch aus der Geschichte selbst zu motivierenden Ansicht entgegengetreten, als sei die Gründung von Konstantinopel eine geniale Tat von epochemachender weltgeschichtlicher Bedeu-

tung gewesen ». Avec Baynes, on trouvera que Seeck et Stein ont tort de nier l'évidence. Ce n'est pas dans un accès de délire religieux que Constantinople fut conçue. Le lieu fut admirablement choisi, la fondation fut mûrement délibérée, et elle mérite pleinement cette épithète de géniale dont les Allemands, d'ailleurs, sont beaucoup plus prodigues que nous.

Nous ne désirons pas allonger ce compte rendu, dont l'économie est déjà contestable, par des discussions de détail. On en trouvera plusieurs, toutes excellentes, et dignes de J. B. Bury, dans l'admirable recension de M. Baynes (*Journal of Roman Studies*, 1928, p. 217 et suivantes) sur la date de la bataille de Chrysopolis (323) où Baynes et Gerland ont raison contre M. Stein, sur Constantin et l'Arianisme, Ammien Marcellin et la chronologie des campagnes de Valentinien, Stilichon et l'Illyricum oriental, etc.

Il vaudra mieux donner une idée précise de la distribution des matières dans la nouvelle histoire du Bas Empire.

Ce premier volume se compose d'une *Introduction* d'une centaine de pages (généralités politiques, sociales, économiques ; droit romain à la fin du principat ; constitution et administration de l'État ; l'armée), et de onze chapitres : 1. L'ère de Dioclétien. 2. Licinius et Constantin. 3. Les fils de Constantin (337-361). 4. Julien, Jovien Valentinien, Valens. 5. De la bataille d'Andrinople à la mort de Théodose II (378-395). 6. 395-408 en Orient. 7. La chute de Stilichon et l'accession de Valentinien III. Le code Théodosien. 8. L'Empire d'Orient à l'époque des Huns et des querelles christologiques. 9. L'Occident au temps de Valentinien III (425-455). 10. L'Orient du concile de Chalcédoine jusqu'à Zénon (451-476). 11. L'occident de 455 à 476. Ainsi, seuls les quatre derniers chapitres étudient isolément — il le fallait bien — les événements d'Orient et ceux d'Occident (depuis 425). C'est depuis cette époque en effet, que les « problèmes » des deux Empires commencent à se différencier radicalement.

Comme il arrive à propos d'ouvrages vraiment « capitaux » et originaux, d'ouvrages qui font travailler et penser, nous nous sommes laissés entraînés à discuter le point de vue de l'auteur sur une question d'importance, à la vérité, sans marquer, explicitement notre admiration. Si on lit « le Stein » avec moins d'agrément que « le Seeck », on le consultera avec beaucoup plus de profit. Il faudrait un volume pour énumérer les solutions nouvelles et définitives des questions d'« institutions » et de législation condensées en ces six

cents pages. Depuis la mort de Seeck et de Gelzer, Ernst Stein est en Allemagne le grand historien de Byzance ; sa science est profonde et lumineuse, et ce n'est que dans la forme et la composition qu'il peut faire encore des progrès. On ne le lira pas *beaucoup*, mais souvent. Comme il a *repensé* tous les problèmes, et que son opinion est d'un grand poids, on le *questionnera* sans se lasser.

Henri Grégoire.

A TRAVERS LES REVUES

Les « Analecta Bollandiana »

Analecta Bollandiana, t. XLVII, fasc. 3 et 4, 1929. — Nous ne rendons compte, dans l'intéressante publication des Bollandistes, que des articles qui touchent, de près ou de loin, aux études byzantines.

Paul Peeters. *La passion de S. Pansophios d'Alexandrie* (pp.307-338).

Le R. P. Peeters publie, d'après une version géorgienne dont l'original grec est perdu, une vie de S. Pansophios, d'Alexandrie, qui aurait subi le martyre sous Dèce. Cette verbeuse et bizarre production, naturellement sans aucune valeur historique, est un monument bien instructif d'une certaine hagiographie à tendances apologétiques, qui s'inspire d'ailleurs, comme le P. Peeters le fait remarquer, de documents parfaitement authentiques comme les Actes d'Apollonius le Philosophe et ceux de Saint Justin, mais passe les bornes de la fantaisie et de l'absurdité. Pansophios, le bien nommé, explique, en plein tribunal, l'origine de l'idolâtrie et des dieux de la Grèce, Zeus et ses frères Dios et Artémis, Pallas etc... Il convertit même le greffier du tribunal, et nous apprenons à cette occasion que l'enfer décrit par S. Paul dans son *Apocalypse* est précisément le même que celui dont Urbilios (Virgile) nous a laissé une relation, dont le traducteur géorgien donne de savoureux détails : la voix des Perses (= *Περσεφώνη* = *Περσεφόνη*) la Richesse (*Πλούτων* confondu avec Ploutos), le fleuve de feu (le Phlegethon) et « l'enclos où Orphée (qui n'est autre que David) est assis, sa lyre à la main. » (Cf. *Én.*, VI, 645-647). Cet enclos reste inexpliqué : peut-être notre auteur se représentait-il les Champs-Élysées comme aussi sévèrement murés que le Tartare décrit par le poète dans les vers qui précèdent (548-554).

François Halkin. *Les vies grecques de S. Pachôme* (pp. 376-389).

L'auteur se propose de publier les textes biographiques grecs relatifs à S. Pachôme. Ils comprennent huit pièces narratives dont une seule, compilation sans valeur, a été éditée d'une manière satisfaisante (*Patrol. Orient.*, IV, 1908, pp. 425-503) par F. Nau. Deux de ces textes ont une valeur certaine : la lettre de l'évêque Ammon, qui est d'un contemporain, et la première des six *Vies* du Saint, qui paraît remonter aux premiers disciples du fondateur du cénobitisme.

Bruxelles. Roger Goossens.

Arta si Arheologia

Arta și Arheologia (Directeur O. Tafrali), I, fasc.1, 1297. Bucarest.

Les byzantinistes auront grand intérêt à suivre la publication de la nouvelle revue qui paraît à Bucarest depuis 1927 sous le titre d'*Arta și Arheologia*. Il suffit de citer le nom de son directeur, M. le Professeur O. Tafrali, de l'Université de Jassy, dont les éminents services dans le domaine de l'archéologie byzantine et de l'art roumain ne se comptent pas, depuis l'époque où il a soutenu à la Sorbonne deux thèses de doctorat (*Topographie de Thessalonique. — Thessalonique au XIV^e siècle*, Paris, 1919), qui ont pris place parmi les meilleurs monographies consacrées à l'empire byzantin. La revue *Arta și Arheologia* publie des études,abondamment illustrées,en première ligne sur l'histoire de l'art roumain depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à la période contemporaine, mais elle fait aussi une place importante à l'archéologie byzantine. C'est par là qu'elle rendra les plus grands services à nos études, comme le montre le sommaire des articles publiés dans les quatre premiers fascicules, accompagnés de résumés en français.

L. B.

Sommaire : L. Bréhier. *L'art roumain ancien* (p. 2). — O. Tafrali. *Les trônes princiers de l'église de Golia à Jassy* (p. 12). — Id. *La cité pontique de Calliatis* (p. 17).

Tome I, fasc. 2, 1928. — Sommaire : N. Belaev. *L'argenterie*

byzantine du trésor de Perescepina (p. 1). — O. Tafrali. *Portraits d'Étienne le Grand et de Pierre Rareș avec leur famille à Voronet et à Humor* (p. 16). — Id. *Les tumuli de Calliatis* (p. 23).

Tome II, fasc. 3, 1929. Bucarest. — Sommaire : O. Tafrali. *Le siège de Constantinople et les portraits de la famille du prince Pierre Rareș dans les fresques de l'église de Moldoviţa* (p. 1). — Gr. Anitescu. *Nouvelles acquisitions du musée des antiquités de Jassy* (p.13) — Dascalescu. *Œufs de Pâques peints* (p. 23).

Tome II, fasc. 4, 1930. Bucarest. — Sommaire : L. Bréhier. *Les visions apocalyptiques dans l'art byzantin* (p. 1). — Vladimir Mironescu. *Essai de création d'une céramique avec décoration vraiment roumaine* (p. 25). — O. Tafrali. *Nouvelles acquisitions du musée des antiquités de Jassy* (p. 27). — Id. *Un panaghiarion intéressant* (p. 36).

Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice.

Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice. Anul XX, fasc. 51-janv.-mars 1927 ; fasc. 52 avril-juin 1097 ; fasc. 53-54 1927, in-4°, très nombreuses planches.

Le fascicule 51 nous apporte une longue étude du professeur Nediogly sur une des plus curieuses églises de Bucarest : celle dite Stavropoleos (pp. 1-33) ; suit un rapport de la Section Bucovinienne (pp. 34-43) sur Suceava.

Le fascicule 52 commence par un article de M. Balș sur la petite église Cozia (pp. 49-53). M. Jorga traite ensuite de l'église arménienne de Focsani (pp. 54-56). M. I. Mihail, d'une peinture de l'église de Subesti à Câmpulung (pp. 63-74). M. M. Popesco de quelques forteresses turques (Hotin, Bender, Chilia, Ismail, Braïla, Hârsova Silistrie, Roustchouk, Nicopoli, Vidin, Orsovo, etc.) avec une série de 23 anciens plans et vues perspectives (pp. 76-87).

Le fascicule 53-54, 158 pages à deux colonnes et 81 planches hors-texte, ne contient qu'un seul travail de M. N. Ghika Budesti ,professeur à l'École supérieure d'architecture, architecte en chef de la Commission des Monuments historiques), intitulé *L'Evolution de l'architecture en Valachie.* I^te^ partie : Les influences étrangères des origines jusqu'au règne de Neagoe Basarab.

Revue historique du sud-est européen, t. VI, n° 6-9, juillet-septembre 1929.

Ce fascicule ne contient qu'un seul article de fond, mais de quelle qualité ! Charles Diehl. *La société byzantine à l'époque des Comnènes* (pp. 198-280). C'est le texte d'une suite de conférences faites à Bucarest. L'auteur y expose des aspects peu connus de la vie de cette époque. On notera surtout le chapitre où il traite de l'organisation des services d'assistance publique (hôpitaux, médecins, femmes-médecins, infirmières, dispensaire, pharmacie, hospices, orphelinats et distributions diverses). Le tableau de la vie à Byzance, et notamment de la vie de cour n'est pas moins évocateur.

Dans ce même fascicule le lecteur trouvera un court compte rendu du IIe Congrès international d'études byzantines à Belgrade (p. 294) et un compte rendu du livre de M. Brátianu sur le commerce gênois (p. 292).

Le « Bulletin de l'Institut archéologique bulgare »

Bulletin de l'Institut archéologique bulgare, t. V (1928-1929). Sofia, 1929.

Ce volume comprend plusieurs articles qui intéressent directement les études byzantines, et qui mériteraient mieux que la sèche analyse que nous sommes contraints d'en donner.

B. Filow. *Tonstatuette der Artemis aus dem südlichen Thrakien* (pp. 1-12).

Iw. Welkow. *Neue Grabhügelfunde aus Bulgarien* (pp. 13-55)

S. Bobtschev. *Nicopolis ad Istrum* ; *Aufnahmen und Rekonstruktionsversuche.* (pp. 56-76).

Essai de reconstitution du Forum et du Théâtre de Nicopolis, d'après les résultats des fouilles de 1900-1905.

G. I. Kazarow, *Antike Denkmäler aus Bulgarien* (pp. 77-89).

K. Miatev. *Le cavalier de Madara* (pp. 90-126).

A en croire M. Miatev, plusieurs détails iconographiques (le gobelet, l'épieu à queue de cheval, le skaramangion) nous empêchent absolument de rattacher le fameux cavalier de Madara à l'art thraco-romain et nous obligent à y voir un monument proprement bulgare du IXe siècle. Il nous paraît bien difficile de formuler des conclusions sûres sur l'origine et le caractère d'un monument quasi-isolé et d'une exécution, à tout prendre, aussi sommaire.« Le cavalier de Madara » dit M. Miatev, (qui y voit une composition allégorique) « doit être considéré comme l'expression concrète de la haute idée que se faisaient les Bulgares de l'autorité de leurs khans, autorité que le règne brillant de Krum avait élevé si haut. » C'est le charger d'un fardeau bien lourd.

G. Fehér. *Die Sprachreste der Donau-Protobulgaren (der türkischen Bulgaren).* (pp. 127-158).

Cet article est le premier chapitre d'un recueil de tous les restes du proto-bulgare ; l'auteur y étudie, d'après les inscriptions bulgares et les documents byzantins, les noms des khans bulgares. *Κοβρᾶτος* = Kurt (cf. *turc* : *kurt*, loup) ; *Ἀσπαρούχ* = Ešberüch (cf. *turc* : *eš*, compagnon, *bori*, *büri*, loup) ; *Κορμέσιος* = Kurmyš ; *Σαβῖνος* = Sevin ou Sevar (*sev*, aimer) ; Vinek vient du protobulgare *vin* (cf. *turc* : *on*) signifiant *dix* : les noms propres tirés de noms de nombre sont très répandus parmi les peuplades turques ; *Τόκτος* = Toktaš (*tok*, fort, *taš*, pierre) ; *Παγάνος* = Bagan (*baga*, titre bulgare) ; *Βαιάνος* = Baian (cf. *turc-mongol* : *baian*, riche) ; Alciocus, Alzeco = Alčyk (cf. le nom turc Alčy, « rötlich ») ; *Ἀλογοβότουρ* = Alabayatur (*ala*, multicolore et *bagatur* ; brave, héros).

C. Radoslavov. *Die Titel der bulgarischen Herrscher* (pp. 159-86).

Les souverains bulgares ont d'abord porté le titre tartare de *khan*, puis après leur slavisation, le titre de *Knezdz* (dérivé du gotique *Kunigg*). Ces deux titres sont traduits dans les documents occidentaux par *rex Bulgarorum*. A partir de Syméon, ils ont pris le titre slave de *cesarj* (*got. Kaisar*) traduction du titre impérial byzantin (*βασιλεύς*) d'où dérive le titre moderne.

N. Brunov. *Zur Frage nach dem Baustil des Palaeologenzeitalters in Konstantinopel* (pp. 187-224).

A propos du livre de K. Wulzinger, *Byzantinische Baudenkmäler zu Konstantinopel*, Hanover, 1925, l'auteur critique la reconstitution de l'Église du Christ Philanthropos et de la Nea, ainsi que la date proposée pour la construction du Sérail de Tekfur. Wulzinger ne tient pas suffisamment compte des grandes différences qui séparent l'architecture de Constantinople de celle du reste de l'Empire. M. Brunov date le Sérail de Tekfur du XIVe siècle, parce qu'il présente toutes les particularités du style de l'époque des Paléologues, style éminemment pictural et très différent du byzantin moyen. Ce goût d'une ornementation bigarrée viendrait des Slaves du Sud (Serbes et Bulgares) chez qui il apparaît plus tôt.

N. A. Mouchmov. *Sceaux inédits du moyen âge trouvés en Bulgarie* (pp. 225-248).

1. Molybdobulle de Boris-Michel, avec les effigies de la Vierge et du Christ, copié sur les monnaies de l'empereur Michel III.

2. Un modèle de sceau du roi Pierre, probablement Pierre I (927-969).

3. Molybdobulles de dignitaires byzantins trouvés à Preslav ; le premier est de Nicéphore Ontzourak, protospathaire et chef des Hircanates, le second de Constantin Petros, protospathaire impérial et stratège de Philippopolis. Ce sceau est identique à celui qu'a publié Schlumberger (*Sigillographie*, p. 115), mais la légende y est mieux conservée : *ΤΩ ΣΩ ΔΟΥΛΩ [ΚΩ]ΝΣΤΑ(ΝΤΙΝΩ)* — Enfin le sceau d'un certain Syméon, dont M. Mouchmov montre qu'il n'est pas le tsar Syméon, mais un fonctionnaire byzantin du XIIe siècle.

K. Miatev. *Sceau d'archevêque bulgare du IXeXe-siècle.* (pp.249-262).

Un sceau d'archevêque, trouvé à Madara, en 1927, et datant de la fin du IXe ou du début du Xe siècle, a dû appartenir à un certain Léontios dont le nom est encore en partie lisible dans la légende grecque du document. Il s'agit sans doute de l'archevêque Leontios mentionné dans le *Synodicon* du roi Boris (1208-1218) et dont on admet d'ordinaire qu'il a dû vivre sous Syméon (893-927) A propos de cette trouvaille, l'auteur esquisse un tableau — neuf sur plus d'un point — de la politique religieuse de Syméon et tente de reconstituer la série hypothétique des premiers archevêques bulgares

K. Tackenberg. *Germanische Funde in Bulgarien.* (pp. 263-272).

M. Tackenberg étudie les objets (fibules, épées, pointes de lances, etc...) trouvés en Bulgarie qu'on peut attribuer à la période d'occupation germanique.

R. Popov. *Monuments inédits de l'âge du fer en Bulgarie.* (pp. 273-290).

V. Mikov. *Gravures rupestres en Bulgarie* (pp. 291-308).

Bruxelles. Roger Goossens.

La « Byzantinische Zeitschrift ».

Byzantinische Zeistchrift. Neunundzwanzigster Band. XXIX, 1. und 2. Doppel-Heft, Leipzig, 1929.

K. Kumaniecki. *Des Nektarios von Casole Verse über seine Vorgänger in der Abstwürde* (pp. 1-3).

Nouvelle édition critique, précédée d'une classification des manuscrits, de cet insignifiant poème de 42 trimètres iambiques, déjà publié par H. Omont (REG, t. III, 1890, p. 388 ss.) d'après un manuscrit de Turin, très médiocre ; cette nouvelle édition était d'ailleurs rendue nécessaire par l'état du texte d'Omont, qui reproduit les fautes grossières et même les leçons inintelligibles de son manuscrit.

M. Leumann. *Der Name Ξιφιλῖνος* (p. 5 s.).

Ξιφιλῖνος viendrait d'un *Ἀναξιφιλῖνος* compris par erreur comme *Ἀνα-ξιφιλῖνος* ou serait directement formé de *Ἀναξίφιλος* (lu *Ἀνα-ξίφιλος*) comme *Κρατῖνος* de *Ἐπικράτης* (?)

Une note d'A. Heisenberg, qui fait suite à cet article, propose une autre explication, qui est probablement la bonne : *Ξ.* viendrait de *ξέφυλος*, forme vulgaire d'*ἔκφυλος* dans le sens d'étranger ; la forme primitive serait donc *Ξεφυλῖνος*.

R. Granić. *Die rechtliche Stellung und Organisation der griechischen Klöster nach dem Justinianischen Recht* (pp. 6-34).

Sous ce titre, M. B. Granic publie la première partie d'une étude exhaustive des dispositions légales prises par Justinien pour réglementer l'organisation monastique. Cette étude est précédée d'une brève notice historique sur l'organisation des couvents avant Justinien. L'auteur montre bien que les cloîtres sont, par leur origine et par leurs tendances, des associations religieuses chrétiennes d'un caractère strictement privé. Le moine Nathanael peut dire : (*Hist. Laus.*, xvi, 4) *ἐγὼ καὶ τοῖς κυρίοις μου τοῖς ἐπισκόποις καὶ τῷ ὅλῳ κόσμῳ ἀπέθανον.* Donc, à l'origine, indépendance absolue des moines vis-à-vis de l'autorité religieuse locale, vis-à-vis de l'évêque de leur diocèse. Naturellement cette situation n'a pas tardé à évoluer, en vertu même de l'intervention de plus en plus active des moines dans l'organisation intérieure de l'Église et dans les querelles dogmatiques. C'est au Concile œcuménique de Chalcédoine qu'est proclamé pour la première fois le principe général de la subordination du clergé séculier aux autorités de l'Église. Seulement cette subordination est restée longtemps encore purement nominale. Avec Justinien, nous voyons le principe de la subordination des monastères à la juridiction des autorités ecclésiastiques s'affirmer une fois de plus, mais cette fois avec une plus grande portée de fait : c'est qu'on s'est efforcé de créer un système juridique complet, embrassant dans ses dispositions tous les domaines de la vfe monastique. A vrai dire, cette organisation n'est pas sans présenter quelques lacunes, dont les plus graves sont relatives à la situation du chapitre vis-à-vis de l'abbé ; mais dans l'ensemble, elle n'en constitue pas moins une tentative intéressante, et remarquablement cohérente, d'une règlementation légale de la vie monastique. Deux principes, ou si l'on veut, deux applications d'un principe unique, paraissent la caractériser : l'autorité illimitée de l'évêque sur les cloîtres de son diocèse (même la fondation et la construction d'un couvent sont soumises à son autorisation préalable) et l'autorité également absolue de l'abbé, dont les décisions ne sont soumises à l'approbation du chapitre que dans le cas d'aliénation des biens de la communauté ou de substitution du bail emphytéotique au bail ordinaire.

On trouvera sur le détail des prérogatives de l'évêque et de l'abbé,

sur le Chapitre et les autres organes d'administration du Couvent toutes les clartés désirables dans l'étude de M. Granić. Une institution curieuse (p. 33) est celle de l'exarchat ou archimandritat de Constantinople et de Jérusalem, première apparition d'une organisation supérieure et centralisée des monastères, nécessitée, semble-t-il par la turbulence théologique des moines de ces deux diocèses, et due vraisemblablement à l'initiative épiscopale.

Bruxelles. Roger Goossens.

« Festgabe A. Heisenberg. »

Byzantinische Zeitschrift, Dreissigster Band. *Festgabe A. Heisenberg zum 60. Geburtstage gewidmet*, herausgegeben von Franz Dölger, Leipzig, 1929-30.

Peu de publications dépassent en valeur et en importance le beau et copieux volume offert par la *Byzantinische Zeitschrift* au Professeur Heisenberg. Une centaine d'articles émanant des savants du monde entier qui ont tenu à rendre hommage au grand byzantiniste allemand, apportent de précieuses contributions à toutes les branches de nos études. Pour rendre compte judicieusement de leur nouveauté et de leur intérêt, il faudrait une compétence variée, qui dépasse la nôtre, et aussi plus de place que nous n'en avons à notre disposition. Le contenu extrêmement riche et la concision de la plupart de ces articles nous interdisent même d'en donner un simple résumé. Nous nous bornerons donc à passer rapidement en revue les 24 sections qui les groupent en indiquant çà et là, en quelques lignes, le sujet des communications qui se prêtent le mieux à ce traitement sommaire.

La première section est consacrée à l'histoire littéraire. Signalons tout de suite l'étude capitale de M. J. Sykutris (Charlottenburg), *Zum Geschichtswerk des Psellos* (pp. 61-67) et l'article de M. K. Schweinburg (Munich), *Die ursprüngliche Form der Kedrenchronik* (pp. 68-77). Cette première section comprend encore :

E. Patzig (Leipzig). *Der Verdienst der Byzantinischen Zeitschrift um die homerische Frage* (pp. 1-6).

C. Weyman (München). *Bemerkungen zu Horaz Carm. I*, 2 (pp. 7-13).

E. Darkó (Debreczen). *Wirkungen des Platonismus im griechischen Mittelalter* (pp. 13-17). Brève histoire de l'influence du platonisme sur la philosophie, la littérature et l'art byzantins, de ses démêlés avec l'orthodoxie, qui aboutiront au xv^e^ siècle à une rupture complète.

C. Schissel (Graz). *Die προθεωρία des Theodoretos von Kyrrhos zur Ἑλληνικῶν θεραπευτικὴ παθημάτων* (pp. 18-22).

A. Priesznig (Ingolstadt). *Die literarische Form der spätantiken Philosophenromane* (pp. 23-30).

Analyse, au double point de vue du contenu et de la forme littéraire, de la *Vie d'Apollonius de Tyane* par Philostrate, des biographies de Pythagore par Jamblique et Porphyre, de Proclus par Marinos. Comparaison avec les Vies de saints.

F. Cumont (Rome). *Lydus et Anastase le Sinaïte* (pp. 31-35).

Wünsch n'a pas utilisé l'*Hexameron*, en grande partie inédit, d'Anastase le Sinaïte (vii^e^ siècle), qui a puisé abondamment dans le *De Mensibus*. M. Cumont publie deux de ces extraits, qui nous permettent, l'un de préciser la source de Lydus, l'autre d'opérer dans le texte une transposition qui améliore la suite des idées.

K. Kumaniecki (Krakow). *Eine unbekannte Monodie auf den Einsturz der Haghia Sophia im Jahre* 538 (pp. 35-43).

M. Kumaniecki, qui publie cette monodie d'après le *Vatic. gr.* 112 (s. xiv) est tenté de l'attribuer à Procope de Césarée.

S. Lindstam (Göteborg). *Ein byzantinischer Kommentar der christlichen Paraphrase des Encheiridions* (pp. 43-49).

R. Vari (Budapest). *Die Praecepta Nicephori* (pp. 49-53), établit que la source principale de cet ouvrage stratégique publié par A. Kulakovskij est Julius Africanus.

S. G. Mercati. (Rome). *Inno Anacreontico alla S. Trinità di Metrofane Arcivescovo di Smirne* (pp. 54-60).

M. Grabmann (München). *Die Proklosübersetzungen des Wilhelm von Moerbeke und ihre Verwertung in der lateinischen Literatur des Mittelalters* (pp. 78-88).

A. Severyns (Liége). *Sur une erreur d'Eustathe* (pp. 88-91).

Eustathe 1528, 5 (cf. *Schol. Hom.* ε 125) est un curieux exemple de la manière superficielle et négligente dont le commentateur lisait les scholies homériques, sa source habituelle.

V. Valdenberg (Leningrad). *Notes sur l'oraison funèbre de G. Acropolite* (pp. 91-96).

Il s'agit de l'oraison funèbre de l'empereur Jean Ducas Vatatzès († 1254).

Enfin M. R. Guilland (Paris). trace, d'après *La correspondance inédite de Nicolas Cabasilas*, un tableau vivant et animé des années d'études de ce théologien à Byzance.

***

La 2e section, consacrée à l'histoire de la littérature populaire, comprend :

R. Salomon (Hamburg). *Belisariana in der Geschichtsschreibung des abendländischen Mittelalters* (pp. 102-110). Évolution de la légende de Bélisaire dans Grégoire de Tours, la Chronique de Frédégaire, les *Gesta Francorum* d'Aimoin de Fleury, et les *Grandes Chroniques de France.*

F Drexl (München). *Achmet und das Syrische Traumbuch des cod. Syr. Or.* 4434 *des Brit. Mus.* (pp. 110-113).

B. Haag (Burghausen). *Zur Ueberlieferungsgeschichte mittelgriechischer Vulgärdichtungen* (pp. 113-120).

H. Schreiner (München). *Neue Quelle zur Komposition und Ent-*

stehungsgeschichte des mittelgriechischen Romans Imberios und Margarona (pp. 121-130).

F. H. Marshall (London). *The greek Theseid* (pp. 131-142).

H. A. Buk (Sigmaringen). *Der Wert von Uebersetzungen verschollener neugrieschischer Volksliedertexte* (pp. 142-146).

La papyrologie est représentée par trois articles :

F. Zucker (Jena), *Ueber Sprache und Stil frühbyzantinischer Urkunden* (pp. 146-155).

A. Rehm (München). *Zu Oxyrh. Pap. XIII n.* 1606 (pp. 155-157 : nouvelle restitution d'un fragment de Lysias, *Or. c. Hippotherses*) et M. San Nicolo (Prague). *Ἔγγυος Παραμονῆς* (p. 158).

Après la paléographie (A. Grohmann, Prag., *Zur Paragraphos*, pp. 163-165), nous passons à la diplomatique. M. I. B. Papadopoulos (Saloniki) s'occupe d'un chrysobulle d'Andronic III Paléologue daté de mars 1336 dont il démontre qu'il n'est pas la pièce authentique (pp. 166-173), et M. Sigalas étudie *Ein Urkundregister vom Jahre* 1805-1807 *der Gemeinde Syra* (pp. 174-179).

Dans la section VI, intitulée *Volkskunde und Sagen*, M. Ph. Kukules (Athènes) revendique, non sans de bonnes raisons, pour la tradition byzantine diverses coutumes réputées d'influence turque, notamment celle qui impose aux femmes de se voiler le visage en public (*Βυζαντινὰ καὶ οὐχὶ τουρκικὰ ἔθιμα* (pp. 180-185). Après un intéressant article de D. C. Hesseling (*Charos rediens*, pp. 186-191) M. Ch. Diehl traite *De quelques croyances byzantines sur la fin de Constantinople* (pp. 192-196). C'est en effet une chose assez curieuse que ces légendes par lesquelles les Byzantins prédisaient eux-mêmes la fin de leur Empire, mais il nous paraît que c'est céder aux exigences d'une facile antithèse que de dire que la Rome ancienne a, par contre, toujours cru à son éternité. Bien des textes contredisent cette opinion, à commencer par le *res romanae et peritura regna* de Virgile.

La section VII (*Gelehrtengeschichte*) se compose de trois publications de MM. E. Jacobs (Berlin), H. Gerstinger (Vienne), et J. Romein (Amsterdam), relatives au XVI^e^ siècle.

Section VIII, *Sprache und Namenkunde.*

G. N. Hatzidakis (Athen). *Alt- und Neugriechisches* (pp. 218-220). Corrections à *Num.* 13, 33 (*ἔκτασιν*) et *Levit.* 26, 36 (*δειλίαν* au lieu de *δουλείαν*). Étymologie de quelques mots grecs modernes.

G. Anagnostopoulos (Athen). *Die Erforschung des Mittelgriechischen und die neugriechischen Dialekte* (pp. 220-224).

S. Gaselee (London). *Greek words in Coptic* (pp. 224-228).

D. Tabachovitz (Visby, Schweden). *Ein paar lexikalische Bemerkungen zur Historia Lausiaca des Palladios* (pp. 228-231).

ποιεῖν = devenir ; *συγκροτεῖν* = favoriser ; *λύπη* = colère.

Chr. G. Pantelides. *Σημασιολογικά.*

S. Menardos (Athènes). *Ἱστορία τῆς Λέξεως π ε ρ ί π ο υ* (pp. 241-244).

G. Moravesik (Budapest). *Die archaisierenden Namen der Ungarn in Byzanz* (pp. 247-253).

Παίονες, Παννόνιοι, Δᾶκες, Γήπαιδες, Μυσοί, Γέται, Σκῦθαι.

Le chapitre de la littérature théologique s'ouvre par un article de M. J. Sickenberger (Munich) intitulé : *Die Zusammenarbeitung verschiedener Parabeln im Mathäusevangelium* (22, 1-14) (pp. 253-261). Viennent ensuite :

O. Pretzl (München). *Die hexaplarische und tetraplarische Septuagintatext des Origenes in den Büchern Josue und Richter* (pp. 262-268). Reconstitution de la disposition de l'ouvrage d'Origène et des signes critiques employés.

J. Sajdak (Poznan). *Die Scholiasten der Reden des Gregor von Nazianz* (pp. 268-274).

R. Draguet (Louvain). *Pour l'édition du Philalèthe de Sévère d'Antioche* (p. 274 s.).

Nouveaux fragments du Philalèthe récemment identifié par l'auteur (*Venet. gr.* 165, fol. 1-24^{v} = *Vatic. syr.* 139, fol. 7^{r}-62^{r}).

P. Maas (Berlin). *Die ikonoklastische Episode in dem Brief des Epiphanios an Johannes* (pp. 279-286). Edition critique, avec abondant commentaire, du fragment, que M. Maas a raison de tenir pour authentique.

F. Grivec (Ljubliana). *Orientalische und römische Einflüsse in den Scholien der Slavenapostel Kyrillos und Methodios* (pp. 287-294).

H. J. Bell (Londres). *The commentary on the Psalms by Nicephorus Blemmydes* (pp. 294-300). Blemmydes a intercalé dans son commentaire un long fragment du commentaire de Zigabenus.

M. R. M. Dawkins (Oxford) a étudié *A Cretan Apocalypse of the Virgin* (pp. 300-304) remarquable par la mention des peines infernales infligées aux femmes qui ont allaité d'autres enfants que les leurs et aussi par le récit d'une vision des aventures de l'âme après la mort écrite pour prouver l'utilité des services funèbres.

La section XI comprend trois articles hagiographiques : A. Ehrhard. *Ein neues vormetaphrastisches Januarmenologium* (pp. 305-316) ; G. Pesenti (Venezia). *Un Rifacimento greco-volgare della vita di S. Basilio, scritta da Gregorio Asceta* (pp. 316-323) ; W. E. Crum (Bath). *Colluthus, the martyr and his name* (pp. 323-327).

Signalons, en renonçant également à l'analyser, la section XII (*Dogmatik und Liturgik*) qui contient, outre l'article de M. P. Hendrix (Dordrecht), *Der Mysteriencharakter der byzantinischen Liturgie* (pp. 333-339) des communications de MM. S. Salaville (Constantinople), N. Borgia (Grotaferrata) et A. Baumstark (Bonn)

Section XIII. *Histoire politique.*

L. Bréhier (Clermont-Ferrand). *Byzance et empire byzantin* (pp. 360-364).

L'emploi de ces expressions, (pour Constantinople, la Romania, οἱ Ῥωμαῖοι) chères à des puristes commes Psellos, est exceptionnel jusqu'au xiv^e^ siècle. Au contraire ces expressions, avec le retour à l'antiquité classique qui caractérise l'époque des Paléologues, deviennent courantes à partir de la fin du xiv^e^ siècle et sont adoptées définitivement par les érudits au xviii^e^ siècle.

E. Gerland (Homburg). *In welchem Jahre gelangte Konstantin der Grosse zur Alleinherrschaft ?* (pp. 364-373). La date de Tillemont (323) paraît la plus probable.

N. Vulič (Belgrad). *Konstantins Sarmatenkrieg im Jahre* 358-359 (pp. 374-376).

E. Stein (Berlin). *Justinian, Johannes der Kappadozier und das Ende des Konsulats* (pp. 376-381).

A. A. Vasiliev (Madison U. S. A.) *Zur Geschichte von Trapezunt unter Justinian dem Grossen* (pp. 381-386).

P. Mutafčiev. *Der Byzantinismus im mittelalterlichen Bulgarien* (pp. 387-394).

G. Ostrogorsky (Breslau). *Ueber die vermeintliche Reformtätigkeit der Isaurier* (pp. 394-400).

D.N. Anastasievič. *Die Zahl der Araberzüge des Tzimiskes* (pp. 400-405).

Il y en eut deux : en 974 et en 975.

J. Laurent (Nancy). *Le duc d'Antioche Khatchatour* (1068-1072) (pp. 405-411). Son identification avec Bekhd du c. 91 de Mathieu d'Édesse est plus que douteuse.

F. Babinger (Berlin). *Byzantinisch-osmanische Grenzstudien,* (pp. 411-415).

Nous arrivons ainsi à la section XIV, consacrée à l'histoire intérieure. M. N. Iorga (Bucarest) s'attache à *Définir Byzance* (pp. 416-420) et conclut que le droit est l'essence même de la société byzantine. M. B. K. Stephanides (Athènes) étudie, à propos de Constantin Ducas, les progrès du césaropapisme dans l'empire byzantin (pp. 420-424).

P. E. Schramm (Göttingen). *Servus Jesu Christi Kaiser Otto III* (pp. 424-430).

G. Millet (Paris). *Apothecarios* (pp. 430-439).

L'auteur voit dans cette fonction connue par quelques textes peu explicites la direction de l'entrepôt commercial d'un grand domaine (*ἀποθήκη* différent de *ὠρεῖον*).

N. Bănescu (Cluj). *Unbekannte Statthalter der Themen Paristrion und Bulgarien.* (pp. 439-443).

Reconstitution de la chronologie des gouverneurs de Bulgarie de la mort de Basile II à la fin de la domination byzantine dans les Balkans.

G. Rouillard (Paris). *Un grand bénéficiaire sous Alexis Comnène, Léon Képhalas* (pp. 444-450).

Quatre diplômes inédits (Lavra-Athos) d'Alexis Comnène.

F. Dölger (München). *Das ἀερικόν* (pp. 450-455).

Cet impôt serait l'amende qui punit l'infraction aux règlements de police relatifs à l'espace entre les bâtiments (*ἀήρ*).

A. M. Andréades (Athènes). *Sur Benjamin de Tudèle* (pp. 457-462). 1°) Leucade, et non Arta est la seconde localité par laquelle le rabbin a passé au cours de son voyage en Italie. 2°) Les renseignements qu'il nous donne sur l'importance des colonies juives se réfèrent dans tous les cas à un recensement par têtes.

A. Rubbio i Lluch (Barcelona). *Mitteilungen zur Geschichte der griechischen Sklaven in Katalonien im XIV. Jahrhundert* (pp. 462-468).

Nous nous bornons à énumérer les articles qui constituent la section XV (*Kirchengeschichte*) :

E. W. Brooks (Geneva). *The Patriarch Paul of Antioche and the Alexandrine schism of* 575 (p. 468). — M. Wellnhofer (München). *Die thrakischen Euchiten und ihr Satanskult im Dialoge des Psellos Τιμόθεος ἢ περὶ τῶν δαιμόνων* (p. 477). — V. N. Zlatarski (Sofia). *Prima Justiniana im Titel des bulgarischen Erzbischofs von Achrida* (p. 481). — P. V. Laurent (Constantinople). *L'excom-*

munication du patriarche Joseph I par son prédécesseur Arsène (p. 489 — A. Mercati. (Roma). *Giovanni Ciparisiotta alla corte di Gregorio XI* (p. 469). — Z. B. Aufhauser (München). *Die orientalischen christlichen Zweig-Kirchen und der Missionsgedanke* (p. 502).

La seizième section est consacrée à la géographie.

M. A. Delatte (Liége) y publie des fragments inédits d'un ouvrage géographique byzantin (*Geographica*, p. 511), qui contiennent notamment un passage inédit d'Aristote et une citaton poétique-nouvelle (*ὀμβροβλυτεῖ ῥεῖθρον ἐξ οὐρανόθεν*), et M. E. H. Freshfield (Reigate) y rend compte de *Some sketches made in Konstantinople in* 1574 (p. 519).

Abordons l'histoire de l'art (sections XVII à XXI).

M. B. Filov (Sofia) étudie « l'origine de l'art vieux-bulgare » (p. 523) et M. W. Molé (Cracovie) traite de : *Ein Problem der byzantinischen Kunstgeschichte in Polen* (p. 529). Sujet à première vue paradoxal ; les monuments qui attesteraient une influence byzantine datent de Ladislas Jagellon (XIVe siècle).

Signalons d'importantes contributions à l'histoire de l'architecture : O. Wulff (Berlin). *Das Raumerlebnis des Naos im Spiegel der Ekphrasis* (p. 531). J. Puig i Cadafalch. *Un détail de construction oriental dans le premier art roman* (p. 540). — A. W. Bijvanck (Leiden). *Die Grabeskirche in Jerusalem und die Bauten am Grabe des hl. Felix bei Nola in Kampanien* (p. 547). — N. Brunov (Moskau). *Die Gül-Djami von Konstantinopel* (p. 554). — K. Miatev. *Die Rundkirche von Preslav* (p. 561). — G. A. Sotiriu (Athènes) *Βυζαντιναὶ βασιλικαὶ Μακεδονίας καὶ παλαιᾶς Ἑλλάδος* (p. 568) — A. K. Orlandos (Athen). *Eine unbeachtete Kuppelform* (p. 577) ; de la sculpture : J. Ebersolt (Paris). *Sarcophages impériaux de Rome et de Constantinople* (p. 582). et E. Weygand (Würzburg). *Der Monogramnimbus auf der Tür von S. Sabina in Rom* (p. 587) ; de la peinture et de la mosaïque :T. W. Arnold (London). *The picturial art of the Jacobite and Nestorian churches* (p. 595). — P. Thomsen (Dresden). *Der Künstler der Mosaikkarte von Mâdaba* (p. 597). — H. Zidkov (Sofia). *Ein Wandmosaik Fragment aus Konstantinopel* (p. 601). — G. De Jerphanion (Breslau). *Icone du musée chrétien d'Athènes* (p. 608). — Ph. Schweinfurth (Breslau). *Greco und die*

italische-kretische Schule (p. 612). — V. Grecu (Cernanti). *Die Hermeneia τῆς ζωογραφικῆς τέχνης im Rumänischen.* — M. Alpatov (Moskau). *Eine abendländische Komposition in altrussischer Umbildung* (p. 623). — La numismatique est représentée par un article très documenté et abondamment illustré de M. N. A. Muchmov (Sofia). *Particularités des monnaies bulgares* (p. 626), la sigillographie par : H. W. Bell (London). *Byzantine sealings* (p. 634).

La XXIe section comprend les articles épigraphiques :

E. Weiss (Prag). *Tempelinschriften aus Dystos über Haftungsübernahme* (p. 638).

H. Grégoire (Bruxelles). « *Ton ange* » *et les anges de Théra* (p. 641).

La formule de politesse, méconnue par Mgr Batiffol, *ὁ ἄγγελος σου*, qui disparut dès le viie siècle, est à rapprocher des épitaphes probablement crypto-chrétiennes de Théra du type *ἄγγελος τοῦ δεῖνος*.

W. M. Calder (Manchester). *Two Encratite tombstones* (p. 645).
W. H. Buckler (Oxford). *Two gateway inscriptions* (p. 646).

Restent à signaler : les corrections proposées par M. C. O. Zuretti (Milan) à divers passages de la *Collection des anciens alchimistes grecs* publiée par Berthelot (section XXIV, p. 676) et les articles suivants, relatifs à l'histoire du droit (section XXIII) :

P. A. Angeletopoulos (Athènes). *Τινὰ ἐπὶ ἱερολογίας, ἐπὶ γάμου καὶ ἐπὶ υἱοθεσίας* (p. 649). — A. Steinwenter (Graz). *Zur Lehre von der Episcopalis Audientia* (p. 660). — B. Granič (Skoplje). *Die privatrechtliche Stellung der griechischen Mönche im V. und VI. Jahrhunderte* (p. 669).

Tel est donc le contenu du tome XXX de la *Byzantinische Zeitschrift.* Puisse cette sèche nomenclature, coupée de quelques résumés très insuffisants, donner quelque idée au lecteur de l'intérêt d'un volume exceptionnellement riche en documents et en aperçus nouveaux.

Bruxelles. Roger Goossens.

Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher.

Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher, herausgegeben von Prof. Dr. Nikos A.Bees. Sechster Band. 3. und 4. (Doppel-) Heft, Athen 1929.

Nikos A. Bees. *Basileios von Korinth und Theodoros von Nikaia mit einem Exkurs über Alexandros von Nikaia* (pp. 369-388).

Un sceau du Musée d'Athènes, que Schlumberger attribue au x^{e}, Konstantopoulos au IX^{e}-x^{e} siècle, nous a fait connaître un métropolite de Corinthe ignoré de Le Quien, Basileios. M. Bees utilise un document jusqu'à présent négligé, une lettre adressée à Basileios, par Théodore de Nicée ,lequel pourrait bien être le *διάκονος* Théodore, qu'Alexandre de Nicée cite comme son collaborateur dans les scholies de Lucien du Vaticanus 90 (*Γ*) . Ceci permettrait de dater plus précisément Basileios du début de la seconde moitié du x^{e} siècle (*ca* 955-970). L'intérêt de l'étude que M. Bees a consacrée à ces trois personnages dépasse d'ailleurs de beaucoup cet ingénieux rapprochement.

Δ. Α. Ζ α κ υ θ η ν ό ς. Κηπουριωτικά. Ἐκ τῆς ἱστορίας τῆς ἐν Κεφαλληνίᾳ μονῆς τῶν Κηπουρίων (pp. 389-400).

Σ ά β β α ς Ἰ. Π α π α δ ό π ο υ λ ο ς. Διορθώσεις εἰς τὸ Τραπεζουντιακὸν χρονικὸν τοῦ Μιχαὴλ Παναρέτου (p. 399 s.).

Χ ρ. Γ. Π α ν τ ε λ ί δ η ς. Προσθήκη καὶ ἀφαίρεσις σ πρὸ συμφώνου ἐν τῇ Ἀρχαίᾳ, Μέσῃ καὶ Νέᾳ Ἑλληνικῇ. (pp. 401-431).

M. Pantelidès étudie, par d'innombrables exemples, dont on pourrait encore allonger la liste (*κάραβος, σκάραβος*, cf. *scarabaeus*) ce phénomène phonétique déjà fréquent en grec ancien (*σμικρός, μικρός* ; *σμῖλαξ, μῖλαξ* ; *σκορδύλη, κορδύλη* ; *σκίδναμαι, κίδναμαι* etc...) plus fréquent encore dans les parlers modernes (*στουλούπα, τουλούπα* cf. *τολύπη* ; *στουμπανίζω, τουμπανίζω* etc... Il est tentant d'y voir, comme lui, une conséquence de la fusion, dans la déclinaison, de la consonne finale de l'article avec le mot décliné (*τὰς κόνεις* > *ἡ σκόνι* cf. *τὴν ἄκραν* > *ἡ νάκρα* et le phén. inverse *τῆς σπιθαμῆς* > *ἡ πιθαμή* cf. *τὸν νάρθηκα* > *ὁ ἄθρηκας*. Pourtant, cela n'explique pas l'addition ou suppression du *σ* devant les verbes (cf. les exemples cités plus haut), ni au milieu des mots (*πασπάλη, παιπάλη*). Quoi qu'il en soit, cette loi nous explique bien

des choses : par exemple, elle confirme l'étymologie *Καρμανία* du fameux *σκαραμάγγιον*. Et nous ne nous étonnons plus que le nom du général d'Alexandre, *Πολυπέρχων*, dont la forme authentique nous a été conservée par les inscriptions, est écrit *Πολυσπέρχων* par tous les auteurs.

William Miller, *Lichtle's « Description of Naxos »*. (pp.432-448)

F. Wilhelm. *Zu Themistios Or.* 27 (pp. 451-489).

M. Wilhelm nous donne de ce discours un commentaire extrêmement fouillé où le plan, les idées, le style, les sources et le rythme sont minutiusement étudiés.

W. Lüdtke. *Die slavischen Texte des Thomas-Evangeliums* (pp. 490-508).

Étude de la tradition manuscrite du texte slave.

N. Brunov. *Die Panaghia-Kirche auf der Insel Chalki in der Umgebung von Konstantinopel* (pp.509-520).

H. Zidkov. *Ueber ein Freskenfragment in der Panaghia-Kirche auf der Insel Chalki.* (pp. 521-528).

L'intérêt de ce monument consiste dans les curieuses particularités de son architecture, très bien étudiée par M. Brunov, et qui n'est pas sans analogie avec l'architecture du Caucase ; aussi dans un fragment de fresque (un tête de saint) probablement de peu d'années postérieur à la construction de l'édifice (1341-1372)et extrêmement précieux pour la connaissance de la peinture de l'époque des Palélologues, dont nous avons si peu de documents.

Bruxelles. Roger Goossens.

Byzantinoslavica. T. I.

Byzantinoslavica, Recueil pour l'étude des relations byzantino-slaves, publié par la Commission byzantinologique de l'Institut slave. Tome I, Prague, 1929.

Josef Vajs. *Die Byzantinische Rezension und die altkirchenslavischen Evangelienkodexe.* (pp. 1-9).

La version des Évangiles en vieux-slave ne dépend pas simplement, comme on l'a cru, de la version grecque dite « constantinopolitaine» Elle présente çà et là des variantes alexandrines, et aussi des variantes « occidentales ». Le texte qui lui a servi de base était donc un compromis entre les trois traditions. Beaucoup de textes de ce genre ont dû exister au IXe siècle dans le patriarcat de Constantinople.

N. Van Wijk, *Das Wort (Predigt) von der Transportierung der Reliquien des hl. Clemens* (pp. 10-15).

Bückner considère ce discours comme la traduction d'une des trois œuvres attribuées par le bibliothécaire Anastase à l'apôtre des Slaves Constantin. Cette assertion n'est pas vérifiable ; en tout cas le vocabulaire, très voisin de celui des plus anciens textes bibliques, montre que cette traduction remonte à la période primitive du slave ecclésiastique.

Vlad. Rozov. *Die « Sinaïten » in der Mönchsgeschichte Serbiens im XIV. Jahrhunderte* (pp. 16-21).

L'invasion turque n'a pas, comme on le croit à tort, détruit la vie monastique en Serbie : mais plutôt cette vie a subi à cette époque une évolution interne en rapport étroit avec les événements politiques. Aux moines, soutiens de la dynastie, qui jouaient un grand rôle politique et social, succède un monachisme de type oriental, ascétique, fuyant le monde et les vallées, recherchant les montagnes inaccessibles pour y bâtir ses couvents. Ce sont ces moines que la tradition populaire serbe a appelés les « Sinaïtes », en quoi M. Rozov montre qu'elle n'avait pas tort : l'enseignement de Grégoire le Sinaïte est à la base de cette réforme de la vie monastique, et même la présence d'une importante colonie serbe au couvent de Ste-Marie du Sinaï peut faire croire que certains religieux « Sinaïtes » au sens propre du terme ont exercé sur elle une influence personnelle.

V. N. Zlatarski. *Ein datierter Zusatz in einer griechischen Handschrift aus der Mitte des XI. Jahrhunderts* (pp. 22-34).

Un manuscrit (Paris, Coislin 263) du *Κλίμαξ τοῦ παραδείσου* de

Jean, higoumène du couvent du Sinaï, contient une addition datée de 1059 qui mentionne, outre le scribe Theodoulos, plusieurs personnages, dont la liste, interprétée par M. Zlatarski, intéresse l'histoire des relations bulgaro-byzantines après la chute du royaume de Bulgarie orientale (1018).

Fr. Dvorník. *Quelques données sur les Slaves extraites du tome IV Novembris des « Acta Sanctorum »* (pp. 35-47).

Ces données sont tirées de la Vie de S. Blaise d'Amorium, et des Vies de S^te^ Marie la Jeune, de S^t^ Théodore, du bienheureux Gratia, de S. Tryphon, de S. Probus, de S. Michel d'Alexandrie et de S. Jean de Magdebourg. De ces biographies la plus intéressante pour l'histoire des Slaves est assurément celle de S. Blaise d'Amorium. Il est décidément impossible, après l'article publié ici-même par M. Henri Grégoire (t. V, fasc. 1, pp. 391-414 : *La Vie de Saint Blaise d'Amorium*) de croire que Blaise ait fait partie de l'ambassade bulgare de 866, comme le pensait Loparev, ou, comme le croit M. Dvorník (p. 37) qu'il ait accompagné l'évêque Formose lors de son rappel à Rome (867). M. Grégoire a bien montré que d'après les données même de la Vie cette mission ne peut se placer qu'en 878, 879 ou 880. (H. Grégoire, *l. l.*, p. 409). L'opinion de M. Dvorník provient d'une chronologie erronée, due à la version slavonne lacuneuse (*ibid.* p. 391, n. 1). Jusqu'à présent, la seule hypothèse défendable est donc celle de M. Grégoire : l'hypothèse d'une mission bulgare, à laquelle Blaise aurait participé, de l'évêque croate Théodore de Nina, vers 880 (*ibid.*, p. 410). Son seul inconvénient est qu'elle oblige à admettre que le rédacteur de la Vie s'est trompé sur la nationalité de l'ambassadeur ; car *ὁ κατὰ τόπον ἐπίσκοπος* ne peut guère désigner que l'évêque du diocèse dont Blaise est parti, donc un évêque bulgare. Une telle confusion n'aurait rien, d'ailleurs, d'inexplicable.

Nikolaj Durnovo. *Mysli i predpolozenija o proischozdenii staroslavjanskogo jazyka i slavjanskich alfavitov* (pp. 48-85).

Esquisse de l'histoire du vieux-slave et étude détaillée de l'origine et de l'évolution des alphabets slaves.

G. I INSKIJ. *Die Cyrillisch-glagolitischen Fragmente des Pogodin* (pp. 86-118).

Édition, avec fac-similés et glossaire, d'un document religieux jusqu'ici énigmatique, écrit en caractères cyrilliques avec quelques lettres glagolitiques. Ce document n'est autre qu'un fragment du commentaire du Livre de Daniel par S. Hippolyte. M. Iljinski accompagne son édition du passage correspondant du texte grec et d'une notice détaillée, dans laquelle il étudie au triple point de vue paléographique, linguistique et historique ce précieux monument de l'âge d'or de la littérature du vieux-bulgare du siècle du tsar Syméon.

N. L. OKUNOV. *Les peintures murales à l'église de Sopočani* (pp. 119-150).

M. Okunov étudie les belles peintures de l'Église de la Sainte Trinité à Sopočani, fondée en 1265 par le roi serbe Étienne Uroš Ier. Les peintures les plus anciennes sont contemporaines de la fondation de l'église, les plus récentes ne sont pas postérieures au milieu du XIVe siècle. M. Okunov, qui distingue 124 scènes ou figures isolées en donne une vingtaine d'excellentes reproductions. Ces peintures, précieux documents d'un art qui ne manque ni d'âme ni de technique, présentent la curieuse particularité d'être exécutées sur un fond jaune qui imite l'art des mosaïques, et non sur fond bleu, comme c'est l'usage. Leur intérêt historique n'est pas moindre : sur la paroi Sud et sur la partie inférieure du mur Nord, on a peint le portrait des donateurs, le roi Uroš, sa femme Hélène et leurs fils Dragutin et Milutin. Enfin, suivant M. Okunov, deux tableaux de la chapelle Sud, qui paraissent dater de la fin du XIIIe s.ièclc, représenteraient, l'un le roi Uroš, devenu le moine Simon, l'autre la translation de son corps au monastère de Sopočani.

M. A. ANDREJEVA. *Un ancien anneau sigillaire provenant de Varna* (pp. 151-158).

Anneau sigillaire, portant sur son chaton ovale un ange avec une croix à long manche, trouvé dans un tombeau, avec deux pièces de bronze de Justinien, dont l'une est datée de 553-4. Échantillon d'art provincial, qui remonterait donc à la première moitié du VIe

siècle (une monnaie d'Anastase Ier a fourni le modèle iconographique).

S. P. Šestakov. *Zur Geschichte der griechisch-bulgarischen Beziehungen in dem dritten Jahrzehnte des X. Jahrhunderts.* (pp. 159-64).

M. Sestakov publie, en les commentant, deux lettres d'Aréthas de Césarée, adressées, l'une à l'empereur Romain Lécapène, l'autre à Grégoire, métropolite d'Éphèse, et qui intéressent les relations des Byzantins avec la Bulgarie.

Miloš Weingart, *Feodor Ivanovič Uspenskij und seine Bedeutung in der Geschichte der russischen Byzantologie.* (pp. 165-181).

M. Weingart retrace l'œuvre monumentale du grand byzantiniste russe, en se plaçant surtout au point de vue des études slaves.

A. Konir. *L'Homélie de Jean Chrysostome sur Hérodias dans l'Izbornik de Svjatoslav de* 1073. (pp. 182-206).

Essai de reconstitution, d'après les traductions bulgares, serbes et russes, du texte original unique de la traduction de cette homélie. Cette rédaction primitive doit remonter au commencement du xe siècle ; c'est donc une des plus anciennes homélies de Jean Chrysostome qui aient été traduites.

Bruxelles. Roger Goossens.

Byzantinoslavica. T. II.

Byzantinoslavica. Recueil pour l'étude des relations byzantino-slaves publié par la Commission byzantinologique de l'Institut slave, tome II, Prague, 1930.

Valerij Pogorelov, *Forme des mots grecs dans la traduction cyrillo-méthodienne de l'Evangile* (pp. 1-28).

Les mots grecs qui avaient déjà passé dans la langue populaire slave sont employés sous leur forme populaire (*dragma*, au lieu de *dragmi* = δραχμή ; *dinari*, au lieu de *dinarii* = δηνάριον etc...).

Tous les autres mots grecs reçoivent les formes de la déclinaison et de la conjugaison slaves. Certaines confusions de genre, de cas et de catégories de déclinaisons grecques montrent que Cyrille, qui possédait toutes les nuances de la langue slave, était moins familiarisé avec les subtilités de la grammaire grecque.

N. Trubetzkoij. *Das « Münchener slavische Abecedarium »*. (pp. 29-31). — Nikolaj Durnovo, *Das Münchener Abecedarium*. (pp. 32-41).

Un manuscrit des poèmes de Hrosvitha provenant du couvent de S. Emmeram de Regensburg, et aujourd'hui à Munich, porte sur sa dernière page un double alphabet slave, cyrillique et glagolitique, négligé jusqu'à présent. Tandis que M. Durnovo étudie le document au point de vue paléographique et formule les précieuses conclusions sur la forme primitive des alphabets slaves qu'on en peut tirer, M. Trubetzkoij s'est efforcé de résoudre les questions de date et de provenance. Il n'a pas eu de peine à identifier ce texte avec l'alphabet jadis décrit par V. Jagić d'après une photographie dont il ignorait la provenance. Le reste demeure énigmatique : tout ce qu'on peut dire c'est que ce texte n'est pas antérieur au XII^e siècle et que d'autre part, il n'est pas dû au passage à Regensburg, au XVI^e siècle, d'Anton Dalmatin et de Stipan Istriani qui ont imprimé des livres slaves dans les deux alphabets à Tubingue et à Nuremberg : les caractères sont trop différents de ceux dont on se servait dans l'imprimerie au XVI^e siècle, et d'ailleurs ils ont été copiés machinalement par quelqu'un qui ignorait l'écriture slave.

Theodor Saturnik, *Γουβελιατικόν* (pp. 42-46).

Cet impôt byzantin ne nous était connu que par un seul texte ; de deux nouveaux témoignages, également du XIV^e siècle, il paraît résulter que la véritable forme du mot serait *κουβελιατικόν*, de *κουβέλιον*, vase à blé. Ce mot, d'origine populaire, peut-être slave, en tout cas rarissime dans les documents grecs, alors que, sous diverses formes, il a passé dans plusieurs langues slaves, désignait un impôt sur le blé payé en nature (*σιταρχία*).

M. A. Andreeva. *L'élément politique et social dans les livres de mantique byzantino-slaves* (pp. 47-73).

Étude préparatoire au sujet indiqué ; examen des sources : Johannes Lydus et les brontologues grecs et slaves.

N. L. Okunĕv, *Les portraits des Rois-donateurs dans la peinture-religieuse serbe* (pp. 74-99).

Ces portraits, dont de belles planches reproduisent les plus remarquables, sont des documents iconographiques d'un caractère réaliste certain quand il s'agit de contemporains ; la part de la convention est infiniment plus grande, comme il est naturel, quand il s'agit des ancêtres du donateur, quelquefois représentés avec lui.

G. Iljinskij. *Lebedija Konstantina Bagrjanorodnogo* (pp. 100-107).

Qu'est-ce que le pays de Lebedia, où ConstantinPorphyrogenète (*De adm. imp.* 38) place l'habitat primitif des Magyars ? M. Iljinskij, se basant sur l'identification *Χιγγυλούς*-Ingule, a sans doute raison de placer cette région dans le bassin du Dniéper. Peut-être est-il plus difficile de le suivre quand il identifie le chef magyar Lebedias, éponyme, selon Constantin, du pays de Lebedia, avec le khan des Chazars Obadias.

G. Iljinskij, *P. A. Lavrov* († le 24 novembre 1929). (pp. 108-112)

On lira avec intérêt cet article néaologique consacré à la vie et aux œuvres du grand slavisant russe qui découvrit la légende de St Naum.

Bruxelles. Roger Goossens.

Les « Echos d'Orient ».

Echos d'Orient, 32e année, n° 156. Octobre-décembre 1929.

SOMMAIRE. — R. Janin. *Les Novatiens orientaux.* — N. Laurent, *Les Chrétiens sur les Sultans. Recueil de documents turcs.* — E. Dallegio d'Alessio. *Une inscription inédite d'Arab-Djani.* — M. Jugie. *La confession orthodoxe de Pierre Moghila. A propos d'une publication récent.* — V. Laurent. *Un nouveau monument hagiographique. La Vie de Syméon le Nouveau Théologien* (analyse de l'édition du P. Hausherr). — S. Salaville. *Bulletin de liturgie Hymnographie et Musique.* Arts liturgiques. — Stramnik. *Le jubilé de la science bulgare.*

Echos d'Orient, 33e année, n° 157. avril-juin 1930.

SOMMAIRE. — V. Laurent. *Une nouvelle collection d'études byzantines et néo-grecques.* — S. Salaville. *Philosophie et théologie ou Episodes scolastiques à Byzance.* — V. Grumel. *La mosaique. du « Dieu Sauveur » au monastère du « Latome » à Salonique* (découverte en 1927). — V. Laurent. *A propos de l'« Oriens Christianus ». Notes de géographie et d'histoire ecclésiastique.*

Bulletin d'art et d'archéologie : G. de Jerphanion, C. Enlart. Bogdan iFlow. *Dictionnaire d'archéologie et de liturgie chrétiennes* Xyngopoulos. — K. Strannik. *Le Jubilé de la science bulgare* (fin), — *Le troisième congrès international des études byzantines à Athène*, (12-18octobre 1930). Bibliographie.

Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν σπουδῶν. ἔτος ϛ' Ἀθ. 1929.

Chrysostome Papadopoulos, Archevêque-Primat d'Athènes. *Athanase II d'Alexandrie* (1276-1316) (pp. 3-13).

L'auteur démontre, contre Loparev, qu'il n'y a pas eu de patriarche de ce nom au ixe siècle, et esquisse un bref tableau du rôle du véritable Athanase II dans les discussions religieuses de son temps

G. N. Hadjidakis, *De la nécessité d'un dictionnaire du grec médiéval* (pp. 14-16).

Exposé des raisons scientifiques impérieuses qui rendent ce travail indispensable.

Π. Καρολίδης. Βυζάντιον - Ἀρμενία - Ἰβηρία (Γεωργία), (pp. 15-22).

Courte histoire des relations de Byzance avec l'Arménie et la Géorgie.

A. Andréades. *Les Juifs dans l'empire byzantin* (pp. 23-43).

M. Andréadès nous donne une étude consciencieuse, basée prin-

cipalement sur Benjamin de Tudèle, du nombre, de la situation économique, politique, et sociale (à tout prendre assez favorable) des Israélites dans l'empire byzantin.

G. N. Hadjidakis, *Ἀρθὶρ, ἀθὶρ, ἀθί, dans l'idiome tsaconien* (p. 44).

L'auteur établit pour le mot *ἀθί* la filiation suivante : *ἀδελφεὸς* > *ἀδελφιὸς* > *ἀδελφιὸρ* > *ἀδερφιὸρ* > *ἀερφιὸρ* > *ἀερθιὸρ* > *ἀρθιὸρ* > *ἀρθὶρ* > *ἀθὶρ* > *ἀθί*.

Basile B. Stephanides, *La seconde convocation en* 327 *du concile de Nicée de* 325 (pp. 45-53) montre les objections auxquelles ce système se heurte.

Phédon Coucoules. *Le couvent de S. Nicolas à Santorin.* (pp. 53-79).

C. Dyovouniotis. *Georges Kalyvas* (pp. 80-99).

Étude biographique, d'après le *Vindobon. theol. graec.* 227 (289), qui renferme ses œuvres, de ce théologien, qui a dû vivre à la fin du xv^e^ et au début du xvi^e^ siècle.

N. Yannopoulos étudie *Un relief de Céphalonie*, de pure tradition byzantine, représentant S. Jean-Baptiste dans le désert (pp. 100-102).

Athénagoras. métropolite de Paramythie et de Philiates. *La dignité des syncelles dans le Patriarcat oecuménique* (pp. 103-142).

Troisième et dernière partie d'une histoire de la dignité de syncelle depuis sa création jusqu'à nos jours.

B. A. Mystakides. *Description d'un manuscrit* (pp. 143-144).

Tryphon Evangélides. *L'Eglise de Rhodes* (pp. 145-179).

Histoire de l'Église de Rhodes depuis sa fondation (284) jusqu'à nos jours.

(†) J. Miliopoulos. *Βιθυνικά. Kondyès* (pp. 180-182).

Denis Zakythinos. *Notes historiques et toponymiques sur Céphalonie* (pp. 183-202.)

Recherches toponymiques sur une quinzaine de dénominations locales.

D. Paschalis. *Compléments à l'épigraphie médiévale et tardive de l'île d'Andros* (pp. 183-202).

64 inscriptions, pour la plupart récentes.

B. A. Mystakides. *Notes bibliographiques sur les travaux de M.Crusius* (pp. 217-232).

Archimandrite Christophore Kténas. *Le Protos du Mont Athos et la Μεγάλη μέση ou Synaxis.* (pp. 233-281).

Cet article étudie, d'après les documents des archives, l'histoire de la dignité de Prôtos du Mont Athos et celle de la grande assemblée permanente de la communauté.

Michel Stephanides. *Industrie persane et industrie byzantine*(pp. 282-285).

Comme dans les autres branches de l'industrie et de l'art byzantins, l'influence persane s'est aussi manifestée dans la chrysopée, dans l'industrie des pierres précieuses fausses, et dans la préparation du laiton et du « fer indien ».

Simos Menardos. *Des noms locaux dans le néo-grec* III. *Lesbos et Rhodes* (pp. 286-289).

Excellente étude toponymique de Lesbos et de Rhodes.

G. Sotiriou. *La Basilique byzantine de Kalambaka* (pp. 291-315).

M. Sotiriou s'est livré à une étude approfondie de la Basilique de Kalambaka, qu'il arrive à dater, dans sa forme primitive,du xi^{e}-xii^{e} siècle. Presque toutes les fresques actuelles sont dues à l'école crétoise du xvi^{e} siècle. L'une d'elles porte la signature du moine Théophane Bathikhas, sans doute celui qui travailla à l'Athos en 1535 et 1546.

C. Constantopoulos. *Stratège de Crète* (pp. 316-320).

Un sceau du XI^e^ siècle, au nom d'un certain Basileios, patrice et stratège de Crète, semble prouver que la Crète a constitué un thème après sa reconquête par Nicéphore Phocas.

C. Maltezos. *Sur les gammes diatoniques de la musique grecque* (pp. 321-339).

Signalons la belle étude de M. A. Xyngopoulos : *Ὑπαπαντή* (pp. 328-339).

L'auteur montre que l'iconographie de la Présentation du Christ au Temple peut, dans son extrême diversité, se ramener à cinq types principaux. Ce sont là les représentations successives des divers moments de la même scène et elles proviennent d'une illustration primitivement très détaillée du récit de Luc (II,22-28).

E. A. Pezopoulos. *Mélanges critiques et interprétatifs* (pp. 340-354)

Notes critiques, défendant le texte des mss ou proposant des corrections pour la plupart infiniment probables, sur différents auteurs (*Eudoc* ; *Catal. codd. astrol. graec.* VII ; *Man. Holobol.* etc...)

Eudoc. Εἰς μάρτ. Κυπρ. 1, 320 : la correction de Ludwich *αἰσυλοθρήσκους* est inadmissible. Le texte des mss. *αἰνοσιθρήσκους* = *ἐν(ν)οσιθρήσκους, κινοῦντας τὴν θρησκείαν* (cf. *ἐννοσίγαιος, ἐννοσίφυλλος*).

Anastase Orlandos. *L'Eglise du Taxiarque en Locride* (pp. 355-368).

Cette église est surtout remarquable par les fragments conservés de l'iconostase, patiemment reconstituée par M. Orlandos. La comparaison des motifs ornementaux empruntés à l'art musulman (coufique fleuri) avec d'autres exemples datés permet de placer la construction de l'église vers 1300.

Georges Tipaldos. *Les étudiants grecs à l' Université de Padoue* (pp . 369-374).

Aristot. Kousis. *Observations sur quelques manuscrits médicaux conservés dans des Bibliothèques d' Europe.* (pp. 375-382).

1) Le ms. 4342 (615) du couvent de l'Iviron n'est qu'une copie, dont le début manque, de Paul Nikaios.

2) Le *περὶ γυναικῶν* de Ménandre (*Paris, gr.* 1630) est un ouvrage parémiographique et non médical.

3) Rectifications aux titre, *incipit, desinit* de l'ouvrage de Néophyte Prodromenos, et du *Paris. gr.* 1010.

4) Le *Paris. gr.* 2286 n'a pas pour auteur Timocrate : c'est un extrait de Galien dans lequel Timocrate est nommé.

5) Le *Paris. gr.* 2336 a pour auteur, comme nous l'apprend son introduction, l'*ἀρχιατρὸς* Jean : le soi-disant *Spensatus* n'est qu'une mauvaise lecture de *σπεύσαντος*.

Aristot. Kousis. *L'ouvrage médical inédit d'Andrométnos* (pp. 383 386).

Une compilation tardive de remèdes populaires (*Iviron*, 4271, fol. 228-235).

Steph. Xenopoulos. *La décoration extérieure de l'Eglise byzantine de S. Basile à Arta* (pp. 387-397).

Cette décoration, formée de plaques de faïence en relief et datant du XIII^e^ siècle, semble bien due à des artistes byzantins établis en Italie.

A. Schneider. *L'inscription de la fondation de la Belle-Eglise d'Egine* (p. 398).

Il faut rectifier la lecture de cette inscription publiée par G. Sotiriou (*Ἐπετηρίς*, t. 2, p. 145), que M. Schneider a réussi à lire entièrement :

ἀνακαινύσθοι ὁ πάνσεπτο(ς) ναὸς
τοῦ ἁγίου μεγαλομάρτιρος
Θεωδόρου. Βασηλέβον-
το(ς) κυρύ(ου) τοῦ Ἀτρωνίκ(ου) ἐν κ(υρί)ῳ
Θ(ε)ῷ Χρ(ιστῷ) π(ιστοῦ) βασιλ(έως). + *Αθανασύου πατριάρχου* ,ϛψϡζ′
,ϛψϡ *ἰνδ. Β′* (=1289, au lieu de 1282).

Signalons enfin les ouvrages dont on trouvera, dans la belle publication de la *Société d'études byzantines*, un compte-rendu détaillé : André Grabar. *Recherches sur les influences orientales dans l'art bâlcanique.* Paris, 1928 (pp. 399-406). — (G. A. Sotiriou).

G. de Jerphanion. *Les églises rupestres de Cappadoce*, Paris, 1928 (pp. 406-408). —(G. A. Sotiriou).

J. Puig i Cadafalch, *Le premier art romain*, Paris, 1928 (p. 408 s.) — (G. A. Sotiriou).

Μητροπολίτου Σάρδεων καὶ Πισιδίας Γερμανοῦ, Ἱστορικὴ Μελέτη περὶ τῆς Ἐκκλησίας τῶν Σάρδεων καὶ τῶν Ἐπισκόπων αὐτῆς. Κπόλει, 1928. (pp. 409-413). — (B. A. Mystakidès).

Œuvres complètes de Gennade Scholarios *publiées pour la première fois par † Louis Petit, X. A. Siderides et Martin Jugie,*, t. II, Paris, 1929. (pp. 413-418). —(Ad. N. Diamantopoulos).

M. Κριτοῦ τοῦ Πατζῆ, Τιπούκειτος.. Librorum LX Basilicorum Summarium. Libros XIII-XXIII edidit Franciscus Dölger, Rome, 1929. (pp. 418-421) — (I. Chr. Tornaritès).

I. Ebersolt. *Orient et Occident. Recherches sur les influences byzantines et orientales en France pendant les Croisades*, Paris et Bruxelles, 1929. (p. 421 s.). — A. Xyngopoulos).

Bruxelles. Roger Goossens.

Studi byzantini.

Studi bizantini, t. II, 1927 (1). A. Giannini, *Proemio* (p. vii). N. Jorga, *Il primo congresso di studi bizantini a Bucarest* (p. 3). — S. G. Mercati. *Matteo di Mira è l'autore degli epigrammi in morte di Michele Movila* (p. 9). — Id. *Intorno agli Ἐπιγράμματα μικρά* (p. 13). — Id. *Versi di Matteo ieronomonaco* (p. 21). — Id. *Intorno a Giovanni Canabutzes* (p. 33). — Fr. Cognasso. *Una crisobolla di Mi-*

(1) Byzantion V, 2, étant déjà sous presse au moment où nous avons reçu ce tome, nous nous contentons de donner le sommaire.

chele IX Paleologo per Teodoro I di Monferrato (p. 39). — G. Cammelli. *Demetrio Cidonio al fratello Procoro* (p. 51). — J. Papadopulos. *L'église de St Laurent et les Pulchériana* (p. 59). — E. Rossi. *Galata e i geografi turchi* (p. 67). — T. Bertelé. *Ricordi Veronesi a Costantinopoli* (p. 77). — Id. *La mezzaluna nelle monete antiche* (p. 83). — C. Angellilis. *Dai bronzi bizantini a quelli moderni nelle chiese d'Italia* (p. 97). — M. V. Alpatov. *Un nuovo monumento di miniatura della scuola costantinopolitana* (p. 103). — G. Mercati. *Un indice di codici greci posseduti da Arnoldo Arlenio* (p. 111). — V. Beneševič. *Monumenta Vaticana ad ius canonicum pertinentia* (p. 127). — G. Mercati. *Codice in unciale di opere di S. Basilio* (p. 187). — L. Petit. *Acolouthie de Marc Eugénicos* (p. 195). — G. Mercati. *Sarebbe Stafidace l'epistolografo del codice Laurenziano di S. Marco* 346? (p. 239). — R. Buonocore de Widmann. *I Nemagni - Paleologo Ducas - Angelo - Comneno* (p. 245). — S. G. Mercati. *Note critiche* (1-6) (p.275). — G. Mercati. *Nuove minuzie* (1-3) (p. 299). — Br. Migliorini. *Ναύπακτος = Lepanto* (p. 305). — G. Gabrieli 1. *Ancora del Linceo De misianos* (p. 313). — Id. 2. *Natale greco-salentino* (p.315). — Note Bibliografiche : 1. *Gli.) studi di V. Beneševič sul diritto canonico delle chiese orientali* (p.123 — 2. *Teodoro Uspenskij e gli studi bizantini in Russia* (p. 321). — 3. *B. A. Pančenko* (†) (p. 325). Bibliografia (p. 329). — Rivista delle Riviste (p. 333). — Notiziario da Costantinopoli (p. 351).

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

G. Balș, *Maica Domnului Indurătoarea in Bisericile Moldovenești dinveacul al XVI lea.* La Vierge *Ἐλεοῦσα* dans les églises de Moldavie au XVI^e s. Bucarest, « Cartea Românească, 1930, in-4°, 18 pp., planches hors-texte.

Le savant auteur étudie une dizaine d'églises, situées dans le nord de la Moldavie et dans la Bucovine actuelle, présentant dans la lunette qui surmonte la porte d'entrée dans le pronaos une image à fresque de la Mère de Dieu du type *Ἐλεοῦσα* : ce sont,groupées chronologiquement, les églises de Balanești (1491), Neamț (1497) Saint-Georges de Suceava (1529) Homor (1530) Baia (1532), Moldovița (1532), et Voroneț (1547). La question qui se pose est une question d'influences. Influence italienne? Influence russe? Influence des icones crétoises? M. Balș, s'aidant des travaux de Cecchi (*Les peintres siennois*, 1928), et de Kondakov (*The Russian Icon*) observe que l'expression de la Vierge et de l'Enfant, différente suivant les écoles, peut servir de critère, et conclut : « Si nous prenons comme critère cette expression, nous verrons que celles au moins de nos icones qui n'ont pas été repeintes, c'est-à-dire celles de Suceava, Moldovitza et Voroneț peuvent être classées comme byzantines d'esprit. Celles de Neamț et Baia sont trop repeintes pour entrer en ligne de compte, ainsi que celle de Homor, elle aussi repeinte. Mais si, à ce critère, nous ajoutons l'examen des détails, si nous mettons nos icones dans le cadre dans lequel les placent les fresques des églises en question, nous les classerons toutes à côté des icones russes ou des icones du sud, en tout cas à côté des icones byzantines. La conclusion à laquelle nous arrivons donc est que les éléments d'influence italienne sont absents de nos icones, hormis peut-être quelques petits détails, indirectement transmis ».

H. G.

P. Chrysostomus Baur, *Der heilige Johannes Chrysostomus und seine Zeit.* Zweiter Band : Konstantinopel. Mit zwei Karten. Munich, Max Hueber, 1930. Un vol. in-8°, de 396 p., avec un plan de Constantinople au moyen âge.

En attendant un compte rendu détaillé de cet ouvrage capital, nous avons le plaisir d'annoncer le tome second et dernier, qui a suivi de près le premier volume analysé dans *Byzantion* IV. Le livre se termine par une liste des sources et de nouvelles indications bibliographiques, suivies d'un admirable index. Le tome II, à notre avis, est encore supérieur au tome I. Le récit de la tragédie chrysostomienne est particulièrement attachant, et nous avons pu constater que le livre du R. P. Baur est devenu, en Allemagne, populaire en naissant. Nous remercions le savant et aimable auteur de l'accueil qu'il a réservé à notre théorie sur la composition de la *Vie de Porphyre* (pp. 145 à 154, pp. 155 à 160). C'est M. A. Puech, le meilleur connaisseur français de Chrysostome qui s'est chargé de la recension définitive du grand ouvrage du R. P. Baur.

H. G.

Bibliotheca philologica classica, Beiblatt zum *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft*, Band 55, 1928, bearbeitet von R. Kaiser. Leipzig, Reisland, 1929. 11 M.

Nous sommes heureux de saluer l'apparition de ce nouveau volume de la *Bibliotheca philologica classica*, instrument de travail indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'antiquité classique. A. F. Vogel qui nous a donné les sept derniers volumes de la collection, cède la place au bibliothécaire en chef de la *Preussische Staatsbibliothek* de Berlin, Dr R. Kaiser. En assumant cette tâche ingrate mais si utile, R. Kaiser demande aux lecteurs de vouloir bien lui indiquer les lacunes, inévitables et fort excusables dans une œuvre de ce genre. Elles ne paraissent ni nombreuses ni importantes. Qu'il me suffise de lui signaler, à propos de César, l'article, intitulé « J. César à Alexandrie. L'incendie de la Bibliothèque », paru dans *Nova et Vetera*, XII, 1928, pp. 157-177 (Staquet).

Paul Graindor.

A. W. Bijvanck, *De gebouwen aan het graf van Sint Felix bij Nola in Campanie.* Tirage à part des *Mededeelingen van het Nederlandsch historisch Instituut te Rome*, IX, 1929. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, une broch. in-8° de 50 à 70 pp.

Comme l'étude de M. Bijvanck sur les mosaïques de Ravenne, cette étude sur les constructions aujourd'hui complètement ruinées qui ornaient le tombeau de S. Félix à Nola en Campanie, témoigne d'une excellente méthode. Elle se fonde sur les poèmes de S. Paulin, évêque de Nole (403-431) qui décrivent plusieurs des édifices érigés par l'évêque-poète. M. Bijvanck a fort bien interprété le plan du sanctuaire dressé par Remondini au XVIII^e siècle. Il étudie spécialement le problème de l'abside. On le sait, trois ouvertures, couvertes par des arcades, avaient été pratiquées par S. Paulin dans l'abside de sa nouvelle église, afin de permettre aux fidèles d'apercevoir de cette église le tombeau de S. Félix qu'un atrium intérieur séparait du temple proprement dit. M. Bijvanck cite tous les exemples connus de ce curieux parti architectural. Il estime (p. 69) qu'en s'arrêtant à cette disposition, l'évêque versificateur et bâtisseur imitait l'église du S. Sépulcre à Jérusalem. La basilique de l'empereur Constantin, modèle de l'église de S. Paulin, a dû avoir, elle aussi, une abside percée. M. Bijvanck trouve la confirmation de cette hypothèse dans un candélabre de bronze de la collection Basilewsky (cf. Cabrol-Leclercq, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, II, 584, fig. 1444 et VIII, 1213 à 1214, fig. 672). Le monument, dit justement M. Bijvanck,ne peut être considéré comme imitant une église peu célèbre. Sa forme singulière doit être considérée comme inspirée par un édifice fameux comme l'était l'église de l'empereur Constantin près du S. Sépulcre de Jérusalem. Et. M. Bijvanck conclut : « On voit que des fouilles entreprises à Nola-Cimitile, non seulement enrichiraient notre connaissance des édifices de Saint-Paulin, mais donneraient les résultats les plus importants pour l'histoire de tout l'art chrétien primitif. Puisse le XV^e centenaire de la mort de S. Paulin (22 juin 1931) voir le début d'une campagne de fouilles dans le sanctuaire élevé par le saint évêque ». Nous nous associons pleinement à ce vœu.

H. G.

A. W. Bijvanck, *De mozaieken te Ravenna en het Liber pontificalis Ecclesiae Ravennatis.* Tirage à part de *Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch Instituut te Rome*, t. VIII, 1928. 's Gravenhage, Martinus Nijhoff, une broch. in-8°, p. 62 à 82.

Agnellus, auteur de la chronique épiscopale de Ravenne (vers 840), qui mérite une grande confiance sinon une confiance absolue, nous donne des renseignements précieux sur les évêques bâtisseurs du IVe au VIe s. : Ursus, Petrus, Néon, Exuperantius, Johannes, Petrus, Aurelianus, Ecclesius, Ursicinus, Victor, Maximianus, Agnellus, Petrus. La suite des évêques depuis Pierre II jusqu'à Maximien est confirmée par une inscription qu'on peut lire chez Agnellus. C'est la dédicace du Triclinium du palais épiscopal. M. A. W. Bijvanck discute la difficulté chronologique qui résulte de ce fait qu'entre Ursus (mort en 396) et Petrus Chrysologus devenu évêque entre 432 et 440, un ou plusieurs évêques manquent dans la liste traditionnelle, à moins qu'on n'admette que la date de 396 est inexacte. Il est probable qu'il faut placer au début du Ve siècle un évêque Jean. Dans la biographie de Jean, prédécesseur de Pierre II, chez Agnellus, des événements sont confondus qui appartiennent à la vie de deux ou même de trois évêques. Agnellus a fait une « contamination » entre un évêque Jean, du temps d'Odon et de Théodoric (477 à 494), dont nous avons l'épitaphe (*CIL*, XI, 304), et un contemporain de Galla Placidia, de Valentinien III, d'Attila et de l'invasion des Huns. De même, un document indépendant d'Agnellus et relatif à l'élévation de l'évêque Jean de Ravenne au rang d'archevêque par Valentinien III, encore qu'il soit faux, nous a conservé le souvenir de Jean Ier. P. 72, M. Bijvanck établit, d'accord avec Ernst Stein, *Klio*, XVI (1920), p. 403 sqq., une liste des évêques de Ravenne avec chronologie approximative, où Jean II (± 400 - ± 432) est intercalé entre Ursus et Petrus Ier Chrysologus, suivi lui-même de Néon et d'Exuperantius (mort le 29 mai 477). Dans une seconde partie, M. Bijvanck étudie, pour les pontificats d'Ursus à Exuperantius, la chronologie des monuments de Ravenne. Ces combinaisons sont mieux qu'ingénieuses, elles sont judicieuses et infiniment probables. Dans le baptistère, les mosaïques inférieures seraient du temps de l'évêque Néon (vers 460), tandis que celles de la coupole seraient l'œuvre d'Ursus, qui fit bâtir la cathédrale et le baptistère lui-même (369-396). Les mosaïques inférieures du baptistère sont

antérieures à celles du Mausolée de Galla.Placidia, chapelle funéraire. de la famille impériale de Ravenne,qu'on peut dater de 440 environ. M. Bijvanck termine ainsi : « Un temps considérable a dû s'écouler entre les mosaïques de la coupole du baptistère et celle du Mausolée de Gal'a Placidia. C'est là sans doute une nouvelle preuve que Petrus Chrysologus et l'évêque Ursus sont séparés par près d'un demi-siècle. Cette observation nous permet de mieux apprécier le développement de l'art du mosaïste à Ravenne. Les mosaïques de la coupole du baptistère sont contemporaines d'Honorius,peut-être même de Théodose le Grand. Elles nous présentent le style de Rome et de Milan ; elles sont encore dans la tradition antique. Les mosaïques du mausolée sont du style nouveau, importé de Constantinople par Galla Placidia pour ses églises et ses palais (S. Jean l'évangéliste, l'église de la croix S. Zacharie, le palais impérial et le Mausolée) ».

H. G.

F. Dvornik. *La vie de Saint Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au* IX^e^ *siècle.* Paris, Champion, 1926. 91 pages in-8° (*Travaux publiés par l'Institut d'études slaves*, V).

Cet excellent travail fera, dans *Byzantion*, t. VI, l'objet d'un compte rendu détaillé, ainsi d'ailleurs que les autres ouvrages de M. F. Dvornik. Le jeune et éminent byzantiniste tchèque, également à l'aise dans le domaine grec et dans le domaine slave,vient de rendre le plus signalé service à la slavistique et à la byzantinologie, en fondant les *Byzantinoslavica* dont il est rendu compte d'autre part.

H. G.

Robert Eisler. *Ἰησοῦς βασιλεὺς οὐ βασιλεύσας*, Heidelberg, Winter, 1929, 2 vol. in-8°, XLIX-542 pp. et 769 pp.

Ce ne serait pas rendre justice à l'œuvre colossale de M. Robert Eisler que de la résumer en quelques pages. Elle apporte à la science en général, et à la byzantinologie en particulier, tant de choses neuves et précieuses, que *Byzantion* se doit de lui consacrer une recension détaillée. Quel que soit le jugement que l'on porte sur l'authenticité du « Josèphe slave » — et le nôtre est négatif, pour des raisons qui n'ont rien de théologique — on ne pourra qu'admirer l'immense érudition de l'auteur.

H. G.

Michelangelo Guidi, professeur à l'Université de Rome, *La lingua araba.* Tirage à part de l'*Enciclopedia italiana*, tlome III, s. v. *Arabi*, page 839 à 870 (2 col.)

Ce très long mémoire(80 lignes à la colonne), illustré de vingt-cinq figures, est une véritable histoire *a*) de la langue, *b*) de la littérature arabe. M. Michelangelo Guidi, bien connu des byzantinistes auxquels il appartient par ses premiers travaux, est un érudit parfaitement « au courant », et l'un des grands arabisants de ce siècle qui possèdent la connaissance la plus vivante de la langue et de la littérature arabes dans toutes leurs périodes. Quelques années consacrées à une tâche stérile et ingrate dans tous les sens (je parle de la pseudo-Université du Caire), ne l'ont pas empêché de nous donner, dès son retour à l'Université de Rome, ce manuel (car c'en est un) auquel se reportera avec confiance quiconque désirera connaître « l'état » d'une foule de questions : dialectes, épigraphie, poésie pré-islamique, grandes époques de la littérature arabe, chroniqueurs, etc... M. Michelangelo Guidi tiendra désormais, dans *Byzantion* la rubrique *Arabo-byzantina.*

H. G.

F. Hybl. *Dejiny naroda bulharského.* Prague, Historicky Klub, 1930. Deux volumes in-8°, de 302 et 228 pages et deux cartes.

Histoire complète des Bulgares, en langue tchèque, des origines à nos jours. Le premier volume comprend quatorze chapitres : le douzième se termine sur la bataille de Varna et la conquête turque. Cette œuvre est posthume. Hybl est mort en 1929. L'auteur n'a malheureusement pas connu le tome II de la grande histoire de Zlatarski. Chaque chapitre est pourvu d'une bibliographie sommaire. Un compte rendu développé de l'ouvrage de Hybl paraîtra dans *Byzantion* VI.

H. G.

Flavius Josèphe. *Antiquités judaïques*, livres XVI-XX. Traduction de G. Mathieu et de L. Herrmann, avec le concours de S. Reinach et J. Weill (Tome quatrième des *Œuvres complètes* de Flavius Josèphe, traduites en français sous la direction de Théodore Reinach). Paris, Leroux, 1929. 301 pages in-8°.

Nous ne pouvons que signaler ici en le recommandant vivement, le tome IV et dernier de la traduction des *Antiquités Judaiques*. Les livres I à V (tome I), VI à X (tome II) avaient été traduits par Julien Weil, les livres XI à XV (tome III) par J. Chamonard. Les livres I à III de la *Guerre des Juifs*, formant le tome V des *Œuvres complètes* (traduction René Armand) et le Ier fascicule du tome VII (Contre Apion, traduit par Léon Blum) sont également en vente. On s'est généralement accordé à louer la traduction de MM. Léon Herrmann et G. Mathieu. La *Revue Biblique*, particulièrement compétente, l'a trouvée aussi fidèle qu'élégante.

H. G.

N. P. Kondakov, *Prispévky k déjinam stredovekého umeni a kultury* (en russe : Očerki i zametki po istorii srednevekovago iskusstva i kultury). Préface de L. Niederle. Prague, édition de l'Académie tchèque des Sciences et des Arts, 1929, 1 vol. in 4-o de III-456 pp., 101 figures.

Ce magnifique volume contient six mémoires, tous en russe, sans résumé en une autre langue, de feu N. P. Kondakov. L'utilité de l'ouvrage est considérablement augmentée par un triple index russe, latin et grec, dressé par M. Kuzjminskij (pp. 365 à 449). Voici les titres des mémoires : 1) Antiquités des nomades orientaux et de la Russie méridionale (Scytho-Sarmates) ; 2) L'art des barbares médiévaux en Europe (Byzance et les barbares) ; 3) Antiquités de la Bulgarie ; 4) Les animaux et les monstres dans l'art du moyen âge ; 5) Costumes byzantins : ce mémoire qui occupe les pp. 178 à 301, est celui qui intéressera le plus nos lecteurs ; c'est sans doute l'œuvre maîtresse de Kondakov : l'article sur le σκαραμάγγιον que nous avons publié dans *Byzantion* I, n'était qu'un long extrait de ce travail alors inédit ; 6) Tissus byzantins et orientaux.

H. G.

Giulio Moravcsik, libero docente dell' Universtà di Budapest, *Il Caronte Bizantino* (Pubblicazioni della R. Accademia d'Ungheria di Roma). Roma, Istituto per l'Europa Orientale (estratto dagli *Studi Bizantini e Neoellenici*, vol. III). P. 47-68 et une planche.

Excellente étude, précédée d'une bibliographie complète, sur la survivance de Charon à l'époque byzantine et moderne. On y reviendra. H. G.

Athanase G. Politis, *L'Hellénisme et l'Égypte moderne*. T. I. Histoire de l'hellénisme égyptien de 1798 à 1927. Préface de P. Jouguet. Paris, Alcan, 1928. Un vol. in-8° de IV-530 pp.

Le distingué diplomate, M. A. G. Politis, qui, depuis plusieurs années, vit en Égypte, a entrepris de se faire l'historien de la colonisation hellénique dans la vallée du Nil. Comme le dit M. P. Jouguet, « cette œuvre est une œuvre historique, et l'on se prend à souhaiter que *L'hellénisme et l'Egypte moderne* annonce un plus vaste ouvrage sur l'hellénisme et l'Orient contemporain, ouvrage dont il forme dès maintenant un des plus substantiels chapitre ». M. Jouguet continue : « L'unité, la continuité si je puis dire, de l'hellénisme dans le temps ne doit pas nous incliner à soutenir — M. Politis nous en avertit — que les Hellènes vivant aujourd'hui en Égypte soient les descendants de ceux qui vinrent s'y établir sous les pharaons ou sous les Ptolémées. » M. Politis, d'ailleurs, commence son histoire en l'année 1798. Il établit qu'à cette époque, il y avait à peine trois ou quatre mille Grecs dans toute l'Égypte. Seule l'introduction de quatre-vingt pages (*L'établissement des Grecs en Égypte*) est du ressort de *Byzantion*. C'est un exposé très clair, fondé sur les travaux de Mallet, de Jouguet, et, pour la partie byzantine, de Mᵉˡˡᵉ Rouillard. Sept pages (73 à 80) nous donnent des renseignements qu'on voudrait plus précis sur l'élément grec et la langue grecque en Égypte sous les Arabes et les Turcs, du VIIᵉ au XVIIIᵉ siècle.

H. G.

Publications of the American Society for Archeological Research in Asia Minor. Monumenta Asiae Minoris, vol. II. Meriamlik und Korykos, zwei christliche Ruinenstatten des Rauhen Kilikiens. Aufnahmen von E. Herzfeld, mit einem begleitenden Text von

S. Guyer. Manchester, The University, 1930, in-4°, xviii-207 pp., 207 figures, dont plusieurs plans hors-texte.

Ce magnifique ouvrage qui fait suite aux *Monumenta Asiae Minoris I*, de M. Calder, est le résultat d'une exploration de la Cilicie Trachée par Guyer et Herzfeld en 1906. Meriamlik, près de Séleucie, est la ville de Sainte Thècle, lieu de pèlerinage fameux dans l'antiquité chrétienne et byzantine. Korykos fut célèbre et florissante à l'époque byzantine, et particulièrement sous la domination des rois de la Petite Arménie. Les deux sites sont riches en monuments. A côté des églises, il faut signaler les forteresses médiévales de Korykos. Il sera rendu compte plus au long des *Monumenta Asiae Minoris*, tome II.

H. G.

Joannes Sajdak, *Spicilegium Geometreum* (seorsum impressum ex comment. philolog. EOS, XXXII (1929), pp. 191-198.

Le manuscrit de Paris, *cod. Paris, Gr. Suppl.* 690 (du xii^e siècle) contient, à la suite d'une épigramme de Georges Pisidès, des vers que L. Sternbach, leur éditeur (1), attribuait aux patriarches Méthode et Ignace. Cette attribution est inexacte. Sternbach a méconnu un signe tracé en marges qui indique un changement d'auteur. En effet, les 15 vers qui suivent, dans le manuscrit de Paris, le poème sur Lazare d'Ignace, se lisent parmi les œuvres de Jean Géomètre (PG, CVI, col. 909). Ils y sont précédés de ce titre : *Εἰς τοὺς ἁγίους πέντε, Εὐστράτιον καὶ τοὺς σὺν αὐτῷ* qui ne leur convient guère, car ce poème dans les manuscrits (*Cod. Paris. Gr. Suppl.* 532 saec. xiii, *cod. Barberin Graec.* 74 saec. xvii) ne parle que d'Eustathe et non de cinq martyrs. Or précisément, dans le *cod. Paris. Gr. Suppl.* 690, ces vers sur Eustathe sont suivis de vers sur les cinq saints *εἰς τοὺς ἁγίους πέντε*. C'est une assez jolie preuve supplémentaire que nous avons bien affaire à des œuvres de Jean Géomètre. M. Sajdak démontre, notamment par des comparaisons de style avec les œuvres conservées de Jean Géomètre, que les onze

(1) EOS, IV, (1898), p. 150-163.

épigrammes suivantes, toujours considérés comme Ignatiennes par Léon Sternbach, sont de Jean Géomètre.

Il y a une petite difficulté. L'épigramme VIII, dans le *Parisinus* 690, est intitulée : *Εἰς τοὺς αὐτοὺς* (les XL martyrs) *τοῦ μητροπολίτου Εὐχαΐτων*. « Epigramma tamen nostrum neque apud Matthaeum Bustum neque apud Paulum de Lagarde legitur, a sermone Ioannis Mauropi prorsus est alienum, immo vero eiusdem fere est generis atque quattuor praecedentia in martyres ».

On trouvera, dans l'article de M. Sajdak, un texte revisé des treize petits poèmes (p. 195-198) dont nous croyons absolument certaine l'attribution à Jean Géomètre.

H. G.

Gustav Soyter, *Byzantinische Dichtung*. Heidelberg, 1930, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung. Un vol. in-8° de XII-67 pp.

Nous avons annoncé, dans *Byzantion* t. IV, l'admirable petite chrestomathie historique de M. Soyter. Un an après la publication de ce petit livre, qui est aujourd'hui dans toutes les mains, M. Soyter nous donne un choix de morceaux poétiques, sous trois rubriques principales : ancienne poésie byzantine ; « mittel- und spätbyzantinische Dichtung » ; poésie populaire (néo-grecque de la période franque).

Dans la première section, on trouve des épigrammes de Cyrus, de Paul le silentiaire, d'Agathias, des morceaux épiques et panégyriques de Nonnus, de Paul le silentiaire, de George Pisidès et des spécimens de poésie religieuse (Grégoire de Nazianze, Synésius, Romanos, Serge), Dans la seconde partie, sont représentés Théodore Studite, Jean Géomètre, Jean Mauropus, Michel Acominate, Syméon le Nouveau Théologien, Georges le Chartophylax, Nicolas Irenikos, Christophe de Mytilène, Ptochoprodomos. Enfin, sous la rubrique de la poésie vulgaire, on lit de beaux extraits des chansons d'amour rhodiennes, de Digénis Akritas, de l'Achilléis, de Callimaque et Chrysorrhoé et de « l'histoire de l'âne, du loup, et du renard». Tous ces textes sont admirablement édités, plusieurs avec un grand luxe de leçons nouvelles reposant sur des collations étendues. Il y a aussi une introduction, des observations métriques et un commen-

taire très condensé. Le choix des extraits est fait avec goût. La plupart de ces morceaux ont leur valeur propre, littéraire ou historique. Comme la chrestomathie des historiens et chroniqueurs, cette charmante anthologie fait grand honneur à M.Soyter, et nous pouvons lui prédire à coup sûr un immense succès. Les morceaux les plus émouvants sont l'éloge de Nicéphore Phokas (p. 25 de Jean Géomètre) : *ὦ πλὴν γυναικὸς τἄλλα γοῦν Νικηφόρε*, publié d'après neuf manuscrits et d'après S. G. Mgr Mercati, la plainte sur Athènes de Michel Acominate (p. 27) et l'épithalame pour Constance, fille de Frédéric II et l'empereur de Nicée Jean III Dukas Vatatzès (p. 33 et suivantes).

H. G.

Ἀχιλλέως Τζαρτζάνου, Γραμματικὴ τῆς νέας ἑλληνικῆς γλώσσης (τῆς ἁπλῆς) καθαρευούσης. Ἐν Ἀθήναις, ἐκδοτικὸς οἶκος Δημητράκου, 1930, 222 pages.

On lira avec intérêt cette grammaire de la langue savante tempérée, si je puis ainsi m'exprimer. L'auteur, chose curieuse, se déclare partisan de la langue populaire, et souhaite son triomphe définitif, mais il constate en même temps le fait actuel de la diglossie et la nécessité absolue d'apprendre, et par conséquent d'enseigner, l'idiome dit savant. C'est ce dernier qu'il décrit, tout en supprimant les formes qu'il considère comme archaïques, par exemple : les formes en *-μαι*, les futurs monolectiques, c'est-à-dire non périphrasés, les aoristes moyens etc. Cet ouvrage est caractéristique d'une sorte de pudeur ou de répugnance qu'éprouvent aujourd'hui les Grecs écrivant en *καθαρεύουσα* à l'égard de certaines flexions senties désormais comme décidément trop pédantes. C'est un document curieux qui fixe un moment de la fameuse « question linguistique ».

H. G.

A. Turyn, *De Aelii Aristidis codice Varsoviensi atque de Andrea Taranowski* et *Theodosio Zygomala, accedunt tabulae V. Polska Akademja umiejetności, Archiwum filologiczne*, nº 9, Cracovie, Gebethner et Wolff, 1929. 6 zlotych.

Ce manuscrit (du XIVe siècle, selon T.), non utilisé par Förster

dans son édition d'Aelius Aristide, fut donné au comte Tarnowski, ambassadeur de Pologne à Constantinople, par Th. Zygomalas, en 1579, semble-t-il. Le manuscrit paraît sans importance pour la constitution du texte. Ce qui nous intéresse davantage, dans l'opuscule de T., c'est que l'auteur apporte des précisions nouvelles concernant Zygomala : il fut *νοτάριος* entre 1562 et 1564, *πρωτονοτάριος* de 1579 à 1590, puis *δικαιοφύλαξ* du patriarchat (1596-1604).

Paul Graindor.

M. Viller, S. J., *Aux sources de la Spiritualité de Saint Maxime. Les Œuvres d'Evagre le Pontique.* (Extrait de la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, t. XI, avril-juillet 1930). Toulouse, 1930. 65 pages in-8°.

Le R. P. Viller constate qu'aucune étude d'ensemble n'a été faite jusqu'ici « de la spiritualité de Saint Maxime le Confesseur » (580-662). Le savant auteur qui connaît admirablement, non seulement Maxime et tous les mystiques grecs, mais encore toute la littérature moderne qui les concerne, a finement étudié la psychologie de Mixime et certaines de ses idées essentielles ainsi que sa terminologie. A ce dernier point de vue, on notera particulièrement de très intéressants développements sur *πάθος* et *ἀπάθεια*, *ἀγάπη* et *γνῶσις*. Le R. P. Viller n'a pas de peine à démontrer que Maxime le Confesseur, lequel a eu sur le moyen âge byzantin une influence énorme, a, d'autre part, simplement adopté dans ses lignes essentielles le système spirituel d'Évagre. Ainsi cette étude est une nouvelle contribution à la gloire du grand moine de Scété, dont l'Église grecque, comme on l'a dit, effaça le nom, mais non point l'action. La thèse du R. P. Viller est que Maxime, comme d'autres mystiques orthodoxes dépendants d'Évagre, a bien distingué entre les doctrines répréhensibles d'Évagre (l'origénisme condamné parce qu'il froissait la conscience chrétienne) et les idées fécondes et originales que le moine de Scété avait empruntées aux grands Didascales du IIIe siècle. « Comme Évagre dépend surtout d'Origène et de Clément d'Alexandrie, Maxime, en lui empruntant la charpente de sa spiritualité, assure la continuité de la doctrine sur le terrain ascétique et mystique. Par là, une bonne partie de l'origénisme parfaitement orthodoxe a été sauvée. Vaincu sur le terrain dogmatique, l'alexan-

drinisme persévéramment conserve son empire sur les esprits dans le domaine spirituel ». Le R.P. Viller rend un hommage mérité à Bousset, *Apophtegmata. Studien zur Geschichte des ältesten Mönchtums* Tubingen, 1923, Buch III, *Evagriosstudien*, p. 281-311), lequel a brillamment démontré l'origénisme d'Évagre. Les observations du R. P. Viller sur l'*ἀπάθεια* nous ont personnellement intéressé, et cela très vivement : on verra pourquoi en lisant l'*Introduction* de notre *Vie de Porphyre* (p. LXXXII et ss.).

Henri Grégoire.

OUVRAGES REÇUS

C. Amantos, *Σιναιτικὰ μνημεῖα ἀνέκδοτα.* (Extrait des *Ἑλληνικά* Athènes, 1928, in-8°, 118 pp.

Louis Bréhier. *L'art en France, des invasions barbares à l'époque romane.* Paris, La Renaissance du Livre, 1930, 210 pp., in-8°.

J B Bury, *Selected Essay of J. B. Bury,* edited by Harold Temperley Cambridge, Cambridge University Press, 1930, gr. in-8°, xxi-249 pp , 1 portrait

Franz Cumont. *Les Religions orientales dans le paganisme romain.* Paris, Geuthner, 1929, xvi-339 pp., in-8°.

Silviu Dragomir, *Vechile Ciserici din Zarand ș ctitorii lor in sec. XIV, si XV.* (Extrait de l'« Anuarul » Comisiunii Monumentea lor Istorice pentra Transilvania pe anul 1929). Cluj, Carte-Românească, 1930, gr. in-8°, 40 pp., 13 figures.

Rudolf Egger. *Ein heiliger Bezirk in Gebiete von Teurnia* (Extrait des Jahreshefte des österreichen archäologischen Institutes 1929, t. XXV, pp. 150-158).

Rudolf Egger. *Ausgrabungen in Feistritz a. d. Drau,* Oberkärnten (idem pp. 161-225).

Maurice Goguel et Henri Mannier. *Le Nouveau Testament.* Préface de M. Goguel. Paris, Payot, 1929, 440 pp., 4°.

George William Patrick Hoey. *The use of the optative mood in the works of S. Gregory of Nyssa.* The Catholic University of America. Washington, 1930, 126 pp. in-8°.

Joseph Keil. *Ausgrabungen in Ephesos.* Extrait des Jahreshefte des österreichen archäologischen Institutes, 1930, t. XXVI, pp. 6-66).

M. Jugie. *Theologia dogmatica christianorum orientalium.* Tome II : *Theologiae dogmaticae graeco-russorum expositio de sacramentis seu mysteriis.* Paris, Letouzey et Ané, 1930, in-8°, 510 pp.

John L. La Monte. *The communal movement in Syria in the thirteenth century.* (Extrait de Haskins Anniversary Essays). Cambridge, Mass (U. S. A.). 1929, in-8°, pp. 117-131.

Isidore Lévy. *La légende de Pythagore. De Grèce en Palestine.* Paris, Champion, 1927, 343 pp., in-8°.

Isidore Lévy. *Recherches sur les sources de la légende de Pythagore.* (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études. Sciences religieuses, t. 42). Paris, E. Leroux, 1926, in-8°, 149 pp.

Sister M. A. Lartin M. A. *The use and indirect discourse in the works of St. Ambrose* (The Catholic University of America. Patristic Studies. Vol. XX). Washington, 1930, in-8°, xviii-165 pp.

Jules Maurice. *Sainte Hélène.* (Les arts et les saints). Paris, H. Laurens, 1930, 64 pp , in-12°

Mgr Giovanni Mercati *Scritti d'Isidoro il cardinale Ruteno. I codici a lui appartenuti che si conservano nella Biblioteca Apostolica Vaticana* (Studi e Testi, 46). Roma, 1926. in-8°, 9-xi-176-6 pp., 6 planches.

Sister M. G. Murphy A. B. *S. Basil and Monasticism* (The catholic University of America. Patristic Studies. Vol. XXV). Washington, 190, in-8°, xix-112 pp.

Aimé Puech. *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, tomes I, II et III. Paris, « Les Belles Lettres », 1928, in-8°, 500, 668 et 692 pages.

Joannes Sajdak. *Historia critica scholiastarum et commentatorum Gregorii* (Meetemata patristica. I.) Cracovie, 1924, 340 pp., gr. in-8°.

F. J. Uspenskij. *Očerki iz istorii trapezuntskoi imperii* (Ac. des sciences de l'U.R.S.S). 1929, in-4°, 160 pp., 5 planches.

M. Murko. *La poésie populaire épique en Yougoslavie au début du* xx^e *siècle.* Paris, 1929 in-8°, 74 pp.

P. Maas. *Griechische Paläographie* (Gercke u. Norden, *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, I, 9. 3. Aufl.)

D. O. Rousseau, *L'ancien monastère bénédictin du Mont-Athos.* (Abbaye de Maredsous, Revue liturgique et Monastique, numéro jubilaire du XIV^e centenaire du Mont-Cassin, octobre 1929, pp. 250-267).

A. W. Bijvanck, *Een antieke-miniatuur in het handschrift Palatinus latinus* 1564 *der Vaticaansche bibliotheek.* (Mededeelingen van het Nederlandsch Historisch Instituut te Rome, 's Gravenhage, 1923, pp. 123-136).

Irénikon, t. VII, n° 2 et 3, Prieuré d'Amay-sur-Meuse, 1930.

N. H. Baynes, *Alexandria and Constantinople : a study in ecclesiastical Diplomacy* (Journal of Egyptian archaeology, t. XII, 1926, pp. 145-156).

Fünfundzwanzig Jahre Römisch-Germanische Kommission, mit 52 Textabbildungen und 23 Tafeln, Berlin et Leipzig, 1930, in-4°, 113 pp.

P. Maas, *Φρυνή - δορίαλλος* (Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, t. 58, pp. 125-128).

B. Unbegann, *Les relations vieux-russes de la prise de Constantinople* (Revue des Études slaves, t. 9, 1929, pp. 13-38).

A. W. Bijvanck, *De ondergang der antieke kunst*, 's Gravenhage, 1927, broch. in-8°, 28 pp.

J. Sykutris, *Epistolographie* (Pauly-Wissowa - Kroll, Suppl. V, col. 185-220).

G. Glotz. *Le prix du papyrus dans l'antiquité grecque* (Bulletin de la Société archéologique d'Alexandrie, 1930, pp. 83-96).

E. Stein, G. Rouillard, *L'administration civile de l'Egypte byzantine* (Gnomon, t. 6, 1930, pp. 401-420).

B. Filow, *Starobulgarskata živopis prez* XIII *i* XIV *vek* (Bulgarska Istoričeska Biblioteka, t. 1, 1930, pp. 52-95).

TABLE DES MATIÈRES.

Tome V, 2 (1929-1930)

J. L. La Monte, A register of the cartulary of the cathedral of Santa Sophia of Nicosia 439-522

Chronique.

A. — Bulletins régionaux.

Bulgarie. Par Kr. Miatev 523-540
Roumanie. Par N. Banescu 540-543
Yougoslavie. Par M. Lascaris 544-555

B. — Bulletins spéciaux.

Musicologie byzantine. Par Egon Wellesz 556-569
Bulletin de sigillographie byzantine. Par V. Laurent 571-654
Bulletin papyrologique IV (1929) Par M. Hombert 655-670

Comptes rendus

R. Foerster, Choricii Gazaei opera. Par Félix Abel 671-673
J. Ebersolt. Orient et Occident. Par L. Bréhier 673-676
A. Mirambel, Étude descriptive du parler maniote méridional et Étude de quelques textes maniotes. Par R. M. Dawkins 676-688
R. Devreesse, Chaînes exégétiques. Par M. Jugie 688-690
P. Peeters, Pour l'histoire des origines de l'alphabaet arménien. Par L. Mariès. 690-692
A. Couturier, Syllitourgikon ou La Sainte Liturgie byzantine avec les Réponses du Chœur en musique occidentale et orientale. Par M. Merlier 692-694
I. Džavakhišvili, Histoire économique de la Géorgie. Par P. Peeters 694-696
Fr. Zorell, Grammatik zur altgeorgischen Bibelübersetzung mit Textproben und Worterverzeichnis. Par P. Peeters 696-698

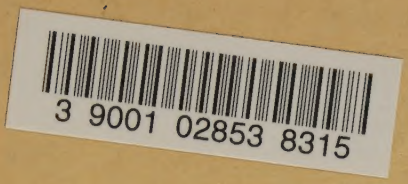
A. Chanidzé, Grammaire géorgienne. I. Morphologie. Par P. Peeters 699-701
A. Adler. Suidae Lexicon, Pars I. Par M. Sulzberger 701-704
S. Eustratiades, *Συμπλήρωμα ἁγιορειτικῶν καταλόγων Βατοπεδίου καὶ Λαύρας.* Par A. Vogt 704-707
D. Talbot Rice, Byzantine glazed pottery. Par Armand Abel 707-717
F.-M. Abel, Grammaire du grec biblique. Par Roger Goossens..... 718-719
J. Bidez,Vie de l'empereur Julien. Par Henri Grégoire ... 720-730
J. Bidez.La tradition manuscrite et les éditions des discours de l'empereur Julien 730-736
Norman H. Baynes, A Bibliography of the works of J. B. Bury 736-741
R. Egger, Ein altchristliches Kampfsymbol 741-744
J. Geffcken, Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums..... 745-747
J. Keil, Ephesos, ein Führer durch die Ruinenstätte und ihre Geschichte 748-751
Ph. Koukoules, *Ἁγίων Ἐπίθεται* 751-754
J. Romein, Byzantium, geschiedkundig overzicht van staat en beschaving in het oostromeinsche rijk ... 754-758
I. Συκουτρῆ, Περὶ τὸ Σχίσμα τῶν Ἀρσενιατῶν. 758-765
E. Stein, Die Organisation der weströmischen Grenzverteidigung im V. Jahrhundert und das Burgunderreich am Rhein 765-767
O. Halecki, Un empereur de Byzance à Rome 767-779
A. A. Vasiljev, History of the Byzantine Empire. II. 779-784
E. Stein, Geschichte des spätrömischen Reiches 785-792

A travers les revues. 793-825

Memento bibliographique 826-838

Ouvrages reçus par la Revue 839-841

Table des Matières 843-844


3 9001 02853 8315